PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE



DRAME

AMBIGU

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché NADAR

TRAGEDIE — MUSIQUE

GIL-NAZA
(Rôle de COUPEAU)
dans l'Assommoir

SEPTIÈME ANNEE. – NUMERO 313

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 15 au 21 Mai 1879

PARIS: 30 cent. – DEPART^t 35 cent.

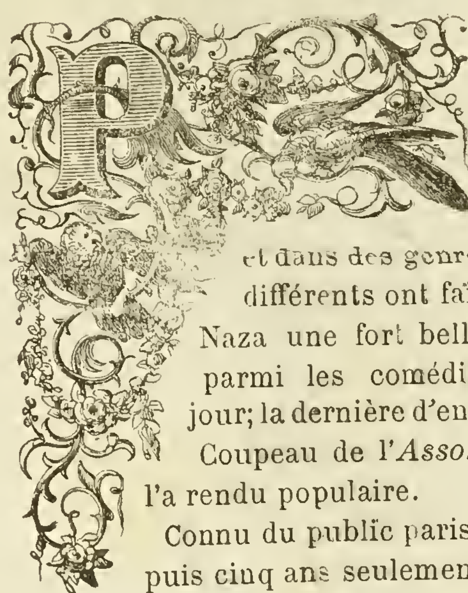
ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^s	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG^r	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXIII

GIL-NAZA



Plusieurs créations d'un ordre élevé, et dans des genres bien différents ont fait à Gil-Naza une fort belle place parmi les comédiens du jour; la dernière d'entr'elles, Coupeau de l'*Assommoir*, l'a rendu populaire.

Connu du public parisien depuis cinq ans seulement, il y a longtemps que Gil-Naza s'occupe de théâtre et s'est fait une notoriété en Belgique.

Né en Savoie, alors que cette province appartenait au Piémont, il est donc d'origine italienne. Après avoir fait ses études médicales, et s'être fait recevoir officier de santé, il prit à Bruxelles, la profession de dentiste. Puis, ayant amassé quelqu'argent, et comme, dès sa jeunesse, il s'était senti tourmenté par la passion du théâtre, il employa ses épargnes à la construction d'une petite salle de spectacle qu'il plaça sous le vocable de Molière.

C'est à ce *Théâtre Molière*, dont, je crois, l'immeuble lui appartient encore aujourd'hui, et dont il fut directeur pendant une vingtaine d'années, que Lise Tautin et Zulma Bouffar firent leurs premiers débuts, ainsi que Gil-Naza, lui-même, qui commença par jouer les comiques et par chanter des chansonnettes, s'adonnant ensuite au drame, genre auquel il désirait consacrer son exploitation.

Des circonstances particulières lui ayant fait abandonner la direction de son théâtre, il voulut cependant continuer sa carrière dramatique.

Engagé à l'Odéon, Gil-Naza débuta, lors de la réouverture de la saison d'hiver, le 3 septembre 1874, par le rôle de Mazarin dans la reprise de la *Jeunesse de Louis XIV*, d'Alexandre Dumas.

Succédant à Lafontaine qui avait fait de ce personnage une création hors ligne, il jouait gros jeu en se présentant, dans de telles conditions, et pour la première fois devant un public français. Alexandre Dumas fils lui donna ses conseils et lui reconnut toute l'autorité voulue pour tenter l'épreuve. Prenant le rôle sous une face nouvelle, accentuant le côté comique, Gil-Naza, fit une seconde création à côté de Lafontaine et joua pendant trois mois consécutifs, avec un succès continu.

Le 14 avril 1875, le rôle de Philippe II dans *un Drame sous Philippe II*, pièce en quatre actes et en vers de M. Porto-Riche, révéla du premier coup sa science pour composer un personnage. Très habilement grimé, il rendait physiquement, avec une grande habileté, la physionomie du fils de Charles-Quint. S'inspirant des traditions de Goffroy, sans tomber dans l'imitation servile, il donnait bien le masque et les allures de ce roi tartuffe, et se faisait remarquer comme tragédien de race, notamment dans le quatrième acte où il était tout-à-fait remarquable.

La pièce, bien que très faiblement conçue et écrite dans une langue, pastiche souvent accentué de Victor Hugo, eût cependant, et heureusement pour lui un assez grand retentissement grâce à la presse qui fit une réclame insensée à l'auteur que l'on désignait brusquement comme un poëte avenir. J'avoue ne m'être pas rangé au nombre des enthousiastes, et l'avenir m'a jusqu'ici trop complétement donné raison. Quoiqu'il en soit, cette tendresse des critiques, mes confrères, servit au moins à l'artiste qui, lui, méritait tous les éloges par la façon dont il s'était pénétré du caractère du drame et de ses sentiments historiques.

La seconde création de Gil-Naza, Mosy, dans l'*Hetman*, drame en cinq actes et en vers de M. Deroulède, représenté pour la première fois le 2 février 1877, continua de le montrer comme un artiste très intelligent, chercheur, et apte à traduire la pensée des auteurs avec une réelle puissance. Il dépensa, en effet, une rare énergie, dans l'interprétation de ce vieux cosaque, courageux et plein de cœur. Aussi sa situation était-elle désormais assurée sur nos premières scènes dramatiques.

Quelques mois après, le 21 avril 1877, Gil-Naza reprenait dans le *Mauprat* de Georges Sand, le rôle de Jean le Tors. L'illustre écrivain, dans une lettre adressée deux ans auparavant au directeur de l'Odéon, le désignait déjà pour ce personnage. Ainsi Georges Sand, écrivait, de Nohan, en février 1875 :

Cher ami,

« Avec une bonne distribution, une bonne mise en scène comme vous les savez faire et avec des coupures qui sont toujours utiles, je crois que *Mauprat* peut avoir un *resuccès*.

. . . .

... Je tiens beaucoup à Gil-Naza pour le personnage épisodique de Jean le Tors; je le connais fort peu ; mais il m'a paru original et très-intelligent.

Il est venu me voir, il y a quelques mois et m'a bien amusé ; il a un grand talent d'imitation, et tout en causant, il m'a fait votre charge en me jouant une conversation qu'il a eue avec vous... »

. . . .

Georges Sand avait raison. Gil-Naza était bien l'homme du rôle. Il fut superbe au cinquième tableau et fit une impression immense sur le public.

Ainsi, soit sous les traits de grandes figures historiques, soit dans la création de types sortis de l'imagniation des poëtes, le tragédien et l'artiste dramatique accusaient une réelle puissance d'interprétation. Les matinées de l'Odéon devaient lui donner encore l'occasion de se révéler dans la comédie de caractère. *Tartuffe* et l'*Avare*, le firent voir sur un nouveau jour, et aussi bien sous les traits d'Harpagon que sous ceux de Tartuffe, il eût un grand succès de comédien.

Quand M. Chabrillat prit la direction de l'Ambigu en 1878, il s'assura l'engagement de Gil-Naza comme premier rôle en tous genres, et c'est par une reprise de la *Jeunesse de Louis XIV*, avec Gil-Naza, dans le rôle de Mazarin, qu'il fit l'ouverture de son théâtre, le 11 octobre 1878,

Le prince Henri Borowski, dans la *Princesse Borowska*, pièce en cinq actes de M. Pierre Newski, fut la première création de Gil-Naza à l'Ambigu. L'artiste fut remarquable, principalement au quatrième acte où il fit sensation, mais l'œuvre ne put tenir l'affiche pendant plus d'un mois.

Coupeau, de l'*Assommoir*, drame tiré du roman de M. Zola par MM. Chabrillat et Gastineau, fut sa seconde création, et, comme je l'ai dit plus haut, l'ont rendu populaire. On sait que je suis de ceux qui exècrent le naturalisme tel que l'entend M. Zola, et qui croient que le bruit s'éteindra bien vite, mais jamais assez tôt, autour des œuvres trop vantées de ce littérateur bruyant; mais cela ne m'empêche pas de rendre justice au comédien qui a su traduire la pensée de l'auteur dramatique, si mauvaise qu'elle me paraisse. Je reconnais donc que dans l'ensemble du rôle et surtout dans la sène finale, M. Gil-Naza a fait preuve d'un rare talent de composition. S'il est horrible dans son fameux « délirium tremens » il a le mérite de traduire fidèlement la volonté de M. Zola. C'est en grand artiste qu'il a rendu ce type détestable, et je lui dois toute mon admiration bien que je regrette infiniment que son talent soit forcé de s'exercer à de semblables fantaisies ou si vous l'aimez mieux, à d'aussi monstrueuses réalités.

FELIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

LINA MUNTE

(du Théâtre de l'Ambigu)

REVUE DES THEATRES

Une seule première représentation cette semaine ; mais trop tard pour que nous en puissions parler aujourd'hui :

L'*Etincelle*, un acte de M. Pailleron à la Comédie-Française.

Puis deux reprises : au Théatre des Nations, *Rosemonde* et les *Fils aînés de la République*, au Théâtre du Châtelet.

Dans la premiere de ces deux pièces, Mme Marie Laurent a retrouvé le succès qui l'avait accueilli cet hiver aux matinées internationales de la Gaité ; et dans l'autre, un débutant au Châtelet, M. Train, du Vaudeville, s'est fait applaudir.

Nous enregistrons ces deux reprises pour mémoire, elles servent de transition à des pièces importantes déjà en cours de répetition.

DANS L'AVANT-SCÈNE

Celle-là était rousse, trop rousse...

Elle et Jacques sont dans l'avant-scène, lui caché dans l'ombre, dissimulant son plastron blanc derrière le rideau de velours, elle, bien en évidence, penchée, le corps à moitié sorti, faisant face à la salle qu'elle lorgne minutieusement. Elle essaie l'effet d'une riche et théâtrale toilette où perce le mauvais goût anglais mitigé par la bonne faiseuse: sur une étroite tunique de satin vert, des dentelles noires à larges fleurs, pailletées d'or, s'étagent sur deux rangs en méandres compliqués ; par derrière sur cette jupe, une sorte de manteau de cour de satin vert dont la doublure de velours noir, frangée de crépines d'or, est relevée sur les côtés par une large écharpe de velours noir à nœud gigantesque retombant sur les flots du satin ; pour corsage, deux doigts de dentelle noire également pailletée d'or sur un morceau de satin vert, sans manches, ni épaulettes, maintenus seulement sur les épaules par deux torques d'or bruni. Au cou la même toque d'or. Dans ses cheveux rouges haut crêpés, et dans les longues boucles descendant par derrière en cascades de feu, de larges bandelettes de velours noir frangées d'or, retombant en longs bouts flottants; sur le côté, sortant d'un petit bouquet de plumes vert et noir, une aigrette en filigrane d'or, scintillante et mobile. Hauts gants blancs à douze boutons, éventail d'or et dentelle noire.

Ainsi parée, elle est vraiment belle. Elle remplit et occupe la salle entière. Toutes les lorgnettes sont braquées sur elle. De la scène, acteurs et actrices ne la quittent pas des yeux, la pièce semble être jouée pour elle seule. Elle donne le signal des applaudissements et pour peu saluerait le peuple.

De l'intérieur de la loge, tout embaumée d'elle, le tableau est charmant. Rempart détoffe, rejeté tout d'un côté par-dessus le fauteuil, la longue traîne de la robe serpente en opulents replis entre lesquels la crépine d'or jette ses lueurs métalliques, vraies étoiles dans le ciel de velours sombre. L'esprit est emporté en de lointaines rêveries de courtisanes de Venise ou de patriciennes de Florence, pendant que l'œil, remontant le long de cette enveloppe majestueuse, arrive avec admiration à ce buste de statue vivante émergeant nu, de son alvéol de dentelle et d'or. Les seins bien servis, encadrés et soutenus par le corsage sombre, appelant la main et le baiser, semblent le plus doux oreiller où l'homme épuisé puisse reposer sa tête. Le dos tout bestial, à courbes puissantes, découvert très-bas, a des creux et des saillies de tigre accroupi. Pour qui est assis derrière, la lumiére de la rampe arrivant d'en bas, cerne les contours extérieurs des chairs et de la chevelure d'une sorte de nimbe lumineux. Et tout cela mobile, remué, palpitant, exhalant une subtile odeur de femme et d'essences. Ainsi parée, l'idole est surhumaine. Comment ne pas plier les genoux, quand on la sent vivante et qu'on en attend le plaisir...

Derrière elle Jacques, alourdi, cuvait son dîner. Les fumées des vins trop capiteux engourdissaient sa volonté, allanguissaient ses yeux. Evidemment, la digestion du dîner était pour Jaques l'heure la plus pénible de la journée. Comme hébété, il n'eût parlé pour rien, et semblait dormir éveillé. Il ne perdait pourtant aucun des manéges de la femme, qui se penchait au dehors, lorgnait circulairement la salle, avec de longues stations voulues; imperceptibles sourires sous la lorgnette, bonjours du bout de l'éventail, mouvements d'épaules pour faire glisser encore plus bas la robe et faire sortir un des seins tout entier en se penchant; puis, comme fascinée subitement, elle laissait retomber la lorgnette, et la tête penchée sur une main dont le petit doigt caressait le coin de la bouche, elle regardait fixement quelqu'un. S'il eût pu remuer, Jacques, qui sentait son sang battre chaud et précipité dans la paume de ses mains et comme des aiguilles au bout des cinq doigts, eût d'un coup de poing bien asséné sur cette tignasse rouge, fait rouler la femme sous les chaises.

Mais jusqu'à ce que son ivresse, bien portée d'ailleurs, fût tout à fait dissipée, il ne pouvait que rester inerte; sans souffler mot, il regardait fixement cet amas de chairs et de dentelles avec la plus singulière expression de lassitude et de dégoût, et haineux, honteux, incohérent, il rêvait......

« ... Comment et pourquoi diable suis-je » ici ? ... Elle était ma foi si étrange à ce retour » d'Epsom où je la vis la première fois ! Mais est-» ce une raison pour que cela dure encore ?... » Je revois la route encombrée devant l'auberge... » Son grand duc à barbe de fleuve, monté sur les » coussins de la voiture, brandissait d'une main » une haute pinte de porter, et de l'autre retenait » cette fille contre lui... elle riant, criant, ses » cheveux blonds, et vrais alors, dénoués et re-» tombant sur son châle de dentelle blanche.... » A un moment, ce grand diable d'homme porta » la pinte à ses lèvres, la vida d'un trait et la lan-» ça en l'air, puis élevant la femme jusqu'à sa » bouche, il l'y baisa longuement, et dans le mou-» vement les jambes de la femme se débattant » sortaient des flots des jupons, nacrés par le bas » de soie.... Enfin, relevant la tête, mais sans lâ-» cher prise, il souleva son chapeau tout chargé » de poupées.... et d'une voix de stentor satis-» fait, il poussa un hurrah formidable, qui trois » fois fut répété, plus formidable encore, par la » foule qui battait des mains.... Est-ce une » raison pour l'avoir aimée? Non, mais au moins » pour l'avoir remarquée quand je la revis à che-» val, au bois de Boulogne, trois ans après, un » peu flétrie, mais avec un nom et presque une » fortune.... Un peu hasard, beaucoup vanité.. » Des voitures, un hôtel, tout un train de mai-» son.... Pourquoi pas celle-la plus qu'une au-» tre.... et l'affaire fut conclue.... Affaire mé-» diocre.... Pourtant, elle me trottait toujours » par la tête, cette belle fille blonde entrevue par » cette belle soirée de course, rieuse, échevelée... » gardant toujours pour moi cet attrait de l'im-» prévu et du lointain du voyage... Piqué au jeu, » j'y retournai sans intermédiaire, et sans inten-» tion bien arrêtée... une fois, puis deux, puis » tous les jours, et, sans m'en douter, m'en voici » venu à être le tenant aussi exclusif que possi-» ble de cette exotique beauté..... Caprice » éteint ?... habitude ?... Singulière partie d'é-» chec engagée..... sotte vanité. stupide espoir » de ranimer ce cœur mort..... Débauche et » mangeaille..... car elle s'y entend et la table » est bonne... Toujours est-il que j'ai tout quitté » pour elle, et qu'elle m'a cent fois plus que je » ne l'ai... Qu'y faire ? Loin d'elle, tout s'éteint. » J'ai besoin de son bagout, de son amusant ba-» ragouin, mi-français, — mi-anglais, pour m'é-» tourdir, de ses toilettes pour me griser... Bah ! » que ferais-je ailleurs ? Des femmes trop bien » gardées pour valoir la peine qu'on se donne-» rait? La porte est grande ouverte ici, et j'ar-» rive au même but..... Que j'ai la tête lourde, » et que ces gens de la salle m'ont l'air bête à » tous rire ainsi..... Qu'est-ce qu'on a dit ?...

—

« ... Loin, diablement loin la fraîche et rieuse » vision d'Epsom..... Grossière comme un la-» quais de mauvaise maison, sèche comme un » huissier, dans l'intimité... Les lustres éteints » et les invités partis, les voitures sous les re-» mises et les gens couchés, sa robe et ses jupes » éparses sur les fauteuils et les tapis, quand je » la tiens là, seul à seule, sous la pâle lueur du » globe et du plafond, quel néant!... Pas même » belle..... Son masque de plâtre s'écaille au » bout du nez où elle s'est mouchée, et aux deux » rictus profondément marqués le long de ses » deux grandes lèvres retombantes... La tête de » mort saille sous ses pommettes décharnées... » Cheveux rares, déjà morts sous les teintures... » poitrine flétrie, vagnant à l'aventure sous la » mousseline... jambes cagneuses... Volé ! volé ! volé !...

» ..... Et fatiguée, épuisée, regimbant au » plaisir comme à son plus dur travail..... Et » j'y reste ! Effroyable torpeur de la volonté ! » Invisibles et toutes puissantes chaînes de la va-» nité, car elle est toujours fort remarquée, et » notre luxe fait enseigne à la boutique !... et » j'en suis fier ! Du luxe ? parlons-en ! Un per-» pétuel chassé-croisé d'huissiers pour dettes an-» térieures inavouées... des diamants dégagés » du Mont-de-Piété le matin d'un grand bal...

» des domestiques prêtant de l'argent... Mais » l'habitude! et surtout l'inutilité de chercher » ailleurs!... Où ne pas trouver cette même le» çon récitée les premières nuits, oubliée les sui» vantes, quand l'habitude, la vanité, les illu» sions enracinées et les sacrifices antérieurs ont » rivé l'homme à la chaîne?... La même bêtise » de sotte adulée par des sots... la même igno» rance de la vraie vie et de ses devoirs chez des » malheureuses tirées de la boue pour le luxe, » ahuries de la transition, prêtes à croire en » Dieu et aux miracles après d'aussi brusques re» virements... fainéantes, niant la peine. le » bien, l'honneur qui ne rapportent rien... exé» crant pourtant leur métier qui leur rapporte, » mais bien juste de quoi les faire vivre jusqu'à » l'hôpital, les estropie le plus souvent, et les fait » expertes en débauche en les rendant impuis» santes au plaisir... Ma parole, je prêche, mais » je vais mieux, et me voilà capable de réunir » deux idées de suite.

—

» Tiens, là-bas en face, dans l'autre avant» scène, une jolie fillette... flanquée d'une mère » et d'un papa... Elle ne quitte pas ma don» zelle de sa lorgnette... Décidément elle est » ravissante, cette robe écossaise boutonnée sur » le côté, fort modeste, mais moulant un buste » bien bombé aux deux bons endroits, et d'une » façon que l'on n'imite pas... Et quels yeux » profonds, chercheurs, tout grands ouverts et « brillants d'ignorance curieuse!... et ses tem» pes bien fournies!... Mais qu'elle est donc mi» gnonne et souple!... elle s'est levée pendant » cet entr'acte... et au moindre de ses mouve» ments, cet adorable fourreau collant la modèle » presque du haut en bas, faisant saillir ses » seins, ses hanches, son petit ventre modeste. » et que ce cou long s'emmanche donc bien au» dessus de ces jeunes épaules un peu tomban» tes!... Que c'est frais, sain et vraiment jeune!... » Aïe! aïe! aïe!... qu'est-ce que c'est, vieux » paillard?... En serais-tu seulement capable?... » Tout est là!...

» Par quels longs détours en arrive-t-on à voir » que le bon, en toute chose, est-ce qu'il y a de » plus simple et de plus naturel?... Combien est » supérieure cette fraîche enfant à ce corps ba» nal, inerte, usé par tous... et que j'ai payé fort » cher! J'ai passé des jours, des mois à essayer » d'en obtenir autre chose que l'imitation du » plaisir; quand elle ne s'est plus donné la peine » de mentir, je n'y ai jamais trouvé qu'inertie, » fatigue, souffrance même; et quand, grisé de » mes propres paroles et de ma propre ardeur, » je la pouvais croire un moment galvanisée, je » n'en ai tiré que grossièreté ou mutisme... Vous » qui nous regardez passer en ouvrant vos beaux » grands yeux pleins d'envie et de curiosité, hon» nêtes femmes, honnêtes filles, que vous seriez » vengées si vous saviez de quel prix est pour » nous cette rougeur qu'un regard un peu fixe » vous fait monter au visage, ce tressaillement » de tout votre être au seul contact d'une main » d'homme?... Et quel charme, quel repos à for» mer une de ces âmes vierges, pour soi... rien » que pour soi!...

—

» Honnêteté, douce honnêteté, pour savoir ton » prix, faudra-t-il donc toujours s'être d'abord » épuisé à expérimenter le vice?... Comment de » cette chose simple, saine, de nature, nos péda» gogues en sont-ils arrivés à faire je ne sais » quel épouvantail compliqué?... De quels grands » mots rébarbatifs ne l'ont-ils pas défigurée!... » Vertu et Devoir?... Jouissance saine et santé » de l'esprit, tout simplement... Mais qu'il faut » de temps pour en arriver à se le persuader!... » Singulière éducation que la nôtre!... Encore » aujourd'hui, après la Révolution, ne sommes» nous pas encore élevés tout juste comme les » jeunes gentilshommes du temps de Louis XIV » l'étaient par les jésuites? Et nos familles s'en » font gloire! Même ignorance absurde des réa» lités de la vie, mêmes exercices puérils d'écu» reuils en cage à tourner des pratiques pieuses, » des chronologies, des syntaxes, des prosodies » grecques et latines, toutes choses archi-mortes » et nauséabondes, impuissantes même à leur » but, qui est de mater le corps et d'éteindre » toutes les ardeurs de l'esprit et tous les désirs » de la chair... Et quand nous sortons de là, » saouls de règles et de devoirs, livrés à l'ef» froyable pente où nous entraînent fatalement » nos curiosités et nos besoins trop longtemps » comprimés, au premier appel du plaisir facile, » au premier minois de fille publique un peu en » vogue que nous venons à rencontrer, fortune, » santé, honneur, tout y passe... jusqu'à ce que » ruinés, usés, vidés, nous songions à nous unir, » cadavre vivant, à quelque petite cousine dont » la dot nous remettra à flot, et dont la fraîcheur » nous ressuscitera... peut-être!

» Mais où prendre conseil? Nos pères sont plus » bêtes que nous. Etudier de nouveau, achever » notre éducation par la lecture, les arts, le » théâtre, etc.?.. Mais grands poëtes, grands » romanciers, renchérissent à l'envi sur cet en» tassement de superstition stupides que notre » ignorance nous accepter a fait sur toutes » choses de ce monde. Pauvres diables de gé» nies, aussi déclassés et aussi ignorants de la » vie réelle que les pauvres diables d'abbés ou » de pions qui formèrent notre jeunesse, ils ont, » par leurs idéalisations chimériques, fait le plai» sir (ce terrible plaisir!) aussi grand pour nous » jeunes hommes que les absurdes déclamations » de nos pédagogues l'avaient déjà fait pour » nous enfants.

» De tous nos poëtes le meilleur, Musset, qu'a» t-il su voir et chanter de la vie? rien que le » plaisir! Au fond, un piètre sire, fort égoïste, » rapportant tout à ses souffrances personnelles, » toujours trompé, toujours furieux, et demandant » la lune. De tous nos romanciers le plus grand, » Georges Sand, est-il un guide à suivre, lui le » plus chimérique, le plus décevant par l'impos» sible perfection de ses héroïnes?.., Encore une » fois, où apprendre la vie vraie? Au théâtre? Il » n'y a pas à en parler, tant que le talent des plus » sérieux consistera en stériles parties d'échecs « avec les mêmes pions cent fois rebattus, les mê» mes paquets de lettres retrouvés, les mêmes adul» tères découverts et récompensés à point... Puérils » et inutiles, vous dis-je, tous ces soi-disant ensei» gnements de notre maturité qui, par leur fai» blesse et leur fausseté, ne font qu'enfoncer » plus profondément encore dans notre cervelle » toutes les indéracinables superstitions de notre » éducation jésuitique. Superstition du plaisir » confondu avec le bonheur, superstition de la » femme confondue avec la maîtresse, du tra» vail confondu avec la peine, du devoir con» fondu l'effort, du bien confondu avec le mérite. » Que de temps pour s'apercevoir combien tous ces » vertueux épouvantails, bien, travail, devoir, » sont au fond choses simples, naturelles, profi» tables, aimables; vraie santé de l'esprit pour » lequel elles sont ce que l'exercice et la propre» té sont au corps!... Combien de temps encore » faudra-t-il donc en être arrivé à n'avoir plus » ni cheveux ni dents, pour reconnaître la su» périorité de la plus simple enfant saine et fraî» che sur ces misérables instruments de plaisir..

« Heureux ceux qui s'en tirent à temps! Se» rais-je de ce nombre? Oui, ma foi... Ma diges» tion faite, et l'esprit redevenu net, rentré en » possession de moi-même, dans un de ces rares » et délicieux instants, comme celui-ci, par » exemple, où ma harpie, toute à ses coquetteries » avec le public ou toute aux niaiseries de la » scène, me laisse me taire et rêvasser à loisir; » j'entrevois dans un prochain avenir une autre » vie, une famille, de vieux amis à regagner... » Dans peu je serai à peu près ruiné et tout à » fait délivré. Ce qui me restera, fortune ridi» cule pour cet aimable vampire, me sera l'ai» sance la plus douce pour un homme revenu » de tout. Riche sans charges, sans devoirs qu'en» vers moi-même, j'ai voulu tout connaître... je » pouvais manger mon bien avec de moins » belles ou de moins réputées, et je n'aurai rien » à regretter de ce côté.... Donc, ma fille, fais » ton métier tout à ton aise... distribue à tous » tes amis de la salle ces menues espérances qui » entretiennent une clientèle; rien de plus juste! » C'est ta caisse d'épargne, après tout, et il est » prudent de songer à l'homme qu'on aura beau» coup plus qu'à l'homme qu'on a... Veux-tu » des conseils?... Je suis capable de t'en donner » de bons et de souverainement désintéressés, » tant il me reste peu de colère maintenant que » me voilà tout à fait dégrisé et remis dans mon » bon sens... La colère? à quoi bon? Pas mê» me de mépris! Je ne t'en veux, je t'assure, pas » plus qu'au vin qui m'alourdit, qu'au cigare » qui m'hébête, qu'à la carte qui me ruine; » pas plus qu'au trop plein de ce dîner que je » viens enfin de cuver...»

—

Pendant ce temps, à l'orchestre, les amis de Jacques se disaient :

— Voyez donc là-haut, dans l'avant-scène, Jacques qui fait encore sa tête avec sa Rousse, quel imbécile!

M.

SALON DE 1879

Aperçu Général

Le Salon, retardé cette année par la loterie nationale, a ouvert ses portes, lundi, 12 mai; mais dimanche le tout Paris, artistique et littéraire s'était pressé dans les galeries et les jardins au point que vers deux heures la circulation n'était plus possible.

Ce jour, dit du vernissage, est vraiment une fête unique dans l'année. Cela fait plaisir de voir avec quel intérêt chacun vient à la recherche des chefs-d'œuvre nouveaux.

Le Salon de 1879 est très reconfortant; la peinture surtout s'y montre on ne peut plus avantageusement. Nous analyserons, comme nous le faisons chaque année, les œuvres qui ont une portée et nous examinerons les efforts des artistes en renom ou destinés à le devenir. Aujourd'hui, signalons tout simplement les morceaux devant lesquels le public s'arrête de préférence, où qui nous ont frappé dans une première promenade. Bien évidemment, des œuvres très

recommendables nous auront échappé car on ne peut humainement avoir la prétention de se débrouiller à première vue à travers *cinq mille huit cent cinquante et une* productions artistiques, mais nous réparerons nos omissions au fur et à mesure que nous aurons pénétré autant de fois qu'il nous sera possible dans cet énorme labyrinthe.

Les grandes compositions ne manquent pas, en peinture ; au Salon de cette année. Citons au hasard; en traversant les salles :

Le Triomphe de Flore, par M. Laugée ; — *Paris sous les auspices de la République, convie les nations aux luttes pacifiques des arts et de l'Industrie*, par M. Ehrmann; — *La famille*, par M. Lematte ; — *Saint-Vincent-de-Paul secourt les Alsaciens et les Lorrains, après leur réunion à la France*, par M. Lecomte du Nouy ; — *La Mort de Chramm*, par M. Luminais ; — *Diane surprise*, la meilleure composition qu'ait fait M. Jules Lefèvre, déjà vendue, 37.500 francs à un riche anglais et que nous aurions voulu voir au Luxembourg. — *Les jeunes époux*, œuvre d'un grand caractère, par M. Emile Lévy et qui se recommande encore pour notre musée national ; — *Jacob chez Laban*, composition simple et très intéressante par M. Lerolle; — *Délivrance des Emmurés de Carcassonne*, par M. J. P. Laurens ; — *Jésus au tombeau*, par M. Honner; — *Episode de la bataille d'Eaux-Sextienne*, par M. Morot ;— L'*appel des Girondins*, par M. Flameng ; — *Saint-Cuthbert, triptyque*, par M. Duez ; — *La Mort d'Orphée*, par M. G. Doré ; — *Lutte de silènes*, par M. Rolle ; — *Naissance de Vénus*, par M. Bouguereau;—*Le Christ appelle à lui les affligés*, par M. Maignan ; — *Le Prévôt des Marchands Etienne Marcel et le Dauphin Charles*, par M. Lucien Mélingue ; — *Saint-Isidore, laboureur*, par M. Merson, etc..., etc...

Le genre offre plusieurs centaines de tableaux intéressants. Je citerai, toujours au hasard : *La Première arrivée*, de M. Jacquet ; — *A l'Opéra* par M. Muller ; — *Les Noces d'Argent*, par M. Adrien Moreau; — *Le pardon de Ploumanach*, par M. Lhermitte ; œuvre d'un très-beau sentiment ; — *Un coin de Bercy*, par M. Luigi Loir ; excellente peinture très-intéressante comme composition ; — *Pendant les vacances*, par M. Bouvin ; — Deux toiles de M. Haquette ; — *Fillettes des bois*, par M. Jundt ; — *Asile pour la vieillesse*, par M. Herkomer ; —*Laghouat*, par M. Guillaumet ; — *Bouderie*, par M. Caraud ; — *Retour du bal*, par M. Gervex ; — *Champigny*, par M. Detaille ; — *L'Ecole des Tambours*, par M. Couturier ; *La Femme du marin*, par M. Butin ;— Deux toiles de M. Benjamin Constant ; — *Bettina*, par M. Perrault ; — *L'Épave*, par M. Renard ; — *Les Anges gardiens*, par M. Toudouze ; — *Caton arraché du Sénat*, par M. Ulmann ; — *Le Tir*, par M. Ballavoine ; — *Saison d'Octobre*, par M. Bastien Lepage ; — *Procession du bœuf apis*, par M. Bridgman ; — *Sur le terrain*, par M. Berne-Bellecour ; — *Don Quichotte*, par M. Pille ; — *En 1795*, par M. Georges Lehmann, etc..., etc...

Les portraits abondent et beaucoup sont remarquables. Ceux qui nous ont semblé attirer plus particulièrement la foule sont :

Victor Hugo, par M. Bonnat, où la sérénité du génie du poëte est admirablement rendue ; — *Mme Vandal*, par M. Carolus Duran, portrait magistral digne de figurer dans un musée ; — *M. de Marcère*, par M. Emile Bin, d'une grande ressemblance et d'une grande précision ; — *Mlle V...*, par M. Gervex, peint en pleine lumière avec une finesse de palette délicieuse ; — *Mme la baronne de C...*, par Emile Lévy, superbe de dessin, de modèle et de couleur ; — *M. le Comte de Saint-A...*, par Mlle Nélie Jacquemart, très-étudié et d'un bel aspect ; — *M. Cantin*, directeur des Folies-Dramatiques, par M. Maxime Faivre ; — *Mme Jules Machard*, par M. Jules Machard, d'un goût parfait ; — *Le Peintre Gérôme*, par M. Léon Glaize, très beau de caractère ; — *Portraits*, par M. Fantin-Latour, d'une vérité saisissante ; — *Mme Favart*, de la Comédie-Française, par Mlle Léonie Ehrmann ; — *Mlle Jeanne Samary*, par Mlle Abbema ; — *Gounod*, par M. Elie Delaunay.

Et encore ceux par MM. Paul Dubois, Hébert, Cabanel, Cot, Doucet, Charles-Louis Muller, Giacomotti. Duchesne, Courtois, Philippe Parrot, etc...

Le paysage est bien représenté ; nous avons remarqué à première vue :

La *Vallée de Courtry*, par M. Segé, simple et grandiose en même temps ; — Le *Chaos de Villers*, d'une furie entraînante, par M. Guillemet ; — La *Victime du Réveillon*, par Hanoteau, lumineux et d'une composition intéressante ; — *Un coin de Cernay* et le *Vieux puits*, par M. Pélouse ; — Les *Bords de la Seine à Epône*, et *Avant l'orage*, par M. Berthelou ; — L'*Allée abandonnée*, par M. Camille Bernies ; — Un *Verger*, par M. Jules Gros ; — Deux frais paysages par M. Frank de Mesgrigny ; La *Vallée de Rossillon*, d'une exécution très-finie, par Français , — *Forêt de Fontainebleau*, par M. Defaux ; — *Environs de la ferme St-Siméon*, par M. Karl Daubigny ; — Les *Bords de la Loire* et le *Matin*, par M. Rapin ; — L'*Herbage à Soreng*, par M. Van Marck ; — des paysages par MM. Harpignes, Flahaut de Knyff, Louis Lemaire, Camille Paris, etc...

Des Marines de MM. Clays, Lansyer, Hagbord, Mesdag, Robert Mols, Emile Vernier, et de Madame Elodie de la Villette.

M. Herpin expose une remarquable vue de *Paris vu du Pont-Neuf, en 1878*, M. Théodore Frère, a des vues d'Egypte d'un intérêt saisissant; M. Melin, des *Chiens* magnifiques,

Parmi les peintres de fleurs, de fruits et de natures mortes, nous avons particulièrement distingué : MM. Philippe Rousseau avec ses *Tulipes*, Jeannin, dont l'*Etalage de fleurs* et une *Charretée de fleurs* sont étonnants de coloris et de vérité ; — M. Claude et son *Coin de halle* ; — M. Mongmot et ses *groseilles* ; — MM. Darasse, Aimé Deschamps, Kreyser, Huas, Mlle Jeanne Foulon, Blaise-Desgoffe, Couder, Minet, etc. et M. Delanoy qui mérite une mention spéciale pour ses natures mortes.

Dans la sculpture nous avons remarqué tout d'abord : *Arago*, par M. Mercié, qui expose aussi un bas-relief pour le tombeau de Michelet ; — *Clotilde de Surville*, marbre délicieux, par M. Gautherin ; — *Les Adieux d'Alceste* ; par M. Allar ; — Un *jeune garçon* par Chapu ; — Des bustes, par M. Paul Dubois, Delaplanche, Thomas, Etex, Tony Noel, Lafrance, Bartholdi, Franceschi, Falguière, qui a aussi une statue en marbre de *St-Vincent de Paul* ; Une figure décorative par M. Saint-Marceaux; *Philippe de Girard*, par M. Guillaume ; — Un *mercure*, par M. Idrac ; — *Au matin*, par M. Schœnewerk ; — *Un jeune faune*, par M. Le Pere : etc.. etc.

Dessins, cartons, aquarelles, miniatures, pastels, fusains, émaux, porcelaines, gouaches, vitraux... Gravures sur acier, gravures sur bois, litographie, eaux-fortes, dessins d'architecture, se comptent par centaines. Il y en a pour occuper notre attention pendant deux mois.

Nous commencerons dans notre prochain numéro l'examen des principaux morceaux de l'exposition de peinture.

FÉLIX JAHYER.

COMMENT ON SE MARIE

I

Je veux me marier...

Avec qui ? je l'ignore encore.

Mais, enfin, je veux me marier, c'est une affaire résolue. J'ai remis ma cause entre les mains des douairières, je me forme à l'hypocrisie, je répète partout d'un air convaincu : — La famille est la dernière base sociale que n'aient point sapée les révolutions.

Je vais à la messe d'une heure ; je m'étudie à aimer les enfants ; je partage mes hommages entre les jeunes filles et leurs mères , il y a près d'un mois que je n'ai mis les pieds chez cette pauvre B... C'est sérieux. Pauvre Anna ! Elle aussi voulait me marier, mais il faut se méfier des partis que nous dénichent nos vieilles amies au-dessous de trente ans. Toujours le même signalement : « Distinguée » ou « Parfaitement bonne ». Mal tournée, d'ailleurs, et sotte, cela va sans dire...

...Mon notaire avait trouvé mieux : une fille de province, bien née, des espérances... un château où nous avons chassé quinze jours l'an dernier.... il me convenait beaucoup... Mais l'avenir était trop éloigné : les parents se portent à merveille et sont d'une jeunesse absurde.

J'ai pensé un instant à cette jolie anglaise de Bade... celle à laquelle je trouvais les jambes d'un nymphe de Coustou, et quelle chevelure !... Sa beauté m'a fait peur. Epouser une si belle créature, c'est vouloir le bonheur de trop de gens. Je demande une femme bien faite... assez insignifiante, du reste, pour que personne ne la remarque. Et c'est plus difficile à découvrir qu'on ne pense. On m'en a proposé une, mais elle était si jeune, si riche, si bien apparentée ornée de tant de vertus et de talents, orpheline avec cela, si recherchée enfin, et si digne de l'être, que je me suis demandé :

— Pourquoi m'épouse-t-elle, moi qui prends du ventre et qui n'ai... eh bien, oui, qui n'ai que des dettes ? il doit y avoir là-dessous quelque horrible mystère, et j'hésite encore...

... J'hésite d'autant plus que la chanoinesse me recommande une enfant aussi bien pourvue pour le moins que l'autre... C'est inouï comme les jeunes filles de mérite foisonnent... D'où vient que les bonnes femmes sont si rares ?... Dix-huit ans, trois cent mille francs de dot, sans compter le cadeau d'un parrain et le complément du million après la mort d'une mère souffreteuse. Elle a été parfaitement élevée, sort à peine du Sacré-Cœur... Elle est blonde... je ne l'ai vue qu'à l'église, et à l'église on ne juge guère la personne extérieure... Beaucoup de recueillement, les yeux baissés sous le voile mais une si piquante désinvolture dans ses attitudes de dévotion, qu'on aurait pu croire, ma parole ! qu'elle devinait derrière elle un prétendant ! Dame ! elle se sait exposée tous les jours à ces sortes de rencontres, la chère enfant...

Mais, d'ailleurs... une innocence ! La seule ombre au tableau, c'est que le père s'est enrichi dans les alcools... Euh !... Euh !... euh !... si l'on y regardait de si près ! Et puis, je l'aurai préférée brune... et puis, elle est un peu maigre... Cette pauvre Anna m'avait accoutumée aux fossettes, mais les honnêtes filles sont ainsi. Il ne faut pas se souvenir d'avoir soupé aux truffes et au vin de Champagne, quand sonne l'heure du pot-au feu. Ce pot-au-feu a du bon... tous les maris le disent, seulement l'initiative est un peu longue et un peu bien ennuyeuse. Un homme à marier ! comprend-on tout ce que ce rôle implique? J'ai contre moi les femmes aimables. Les mamans et tutrices me couvent d'un regard mêlé de méfiance et de convoitise... Quant aux ingénues à qui j'ai affaire, quels sphinx ! Qui m'aidera à les déchiffrer ? Toutes avec moi se ressemblent.

Qu'on me présente à un lys éclos sous les voûtes de Sainte-Clotilde ou à un bouton de rose de la Chaussée-d'Antin, qui patine, monte à cheval, tire aux pistolets, etc... c'est toujours la même réserve moqueuse, la même candeur effrayante, les mêmes sourires énigmatiques, la finesse pour deviner vos goûts et vous faire entendre qu'elle les partage. Comme si elles étaient prévenues... et cependant, mon ami, elles ne le sont pas, elles ne peuvent pas l'être. Cinq minutes après, avec d'autres, elles sont tout naturel, tout entrain, elles montrent franchement leurs qualités et leurs défauts, — charmantes souvent... charmantes à en tomber amoureux...— Mais devant moi l'on pose,— parce que je suis à marier. — Que les Turcs sont favorisés, qui ne jouent jamais ce sot personnage ! — La Chanoinesse, si elle m'entendait, répondrait avec sa bonhomie gouailleuse : oui, mais ils achètent leurs femmes, tandis... — Il est certain que du temps qui court et au prix où est le superflu, on peut moins que jamais se passer de dot. Comment donc payer les robes et les femmes de chambre de madame ?

Je suis incapable de faire un mariage d'argent, mais encore faut-il que les bénéfices couvrent les frais, comme eût dit défunt mon futur beau-père.

II

LA CHANOINESSE A MADAME DECHARME

(Qui porte les initiales D. C. sur sa voiture, ses écrins, son papier à lettre, pour souligner la particule).

1er mai.

Chère belle,

Vous savez si je hais me mêler des mariages, mais le tendre intérêt que m'inspire votre charmante enfant, et mon estime profonde pour le caractère d'une autre personne me décident. Il ne sera pas dit que j'aurai manqué l'occasion de faire deux heureux. Voulez-vous dîner lundi avec *lui* ? Pour sa part, il est édifié ; ses yeux ne sont pas détachés de Marguerite l'autre soir à l'Opéra. L'a-t-elle aperçu dans ma loge ? Ses façons parfaites peuvent le faire distinguer facilement. Il n'est plus de la première jeunesse, il a vécu, c'est une garantie.

Je puis répondre de lui, — pour tout résumer en un mot, *il pratique*. Comme vous l'avez dit vous-même avec un élan digne de la plus grande dame, son nom vaut cent mille livres de rente. Ses opinions politiques respectables l'ont éloigné de toute carrière ; cependant, si vous en faisiez une condition essentielle, il ne repousserait pas une place qui lui permît de faire bonne figure, et ne fut pas trop assujettissante, pourvu bien entendu qu'il n'eût aucune courbette à faire au gouvernement. Huit mois à la campagne ne l'effrairaient pas non plus... il possède de belles ruines en Bretagne. Si vous le préfériez, il accepterait de bonne grâce la vie commune à Paris, avec une si adorable belle-mère... c'est sa propre expression.—Voyez quel caractère facile et accommodant !

Outre cela, des sentiments chevaleresques comme il n'en existe plus, et que vous apprécierez avec votre tact ordinaire.

Que la petite vienne en bleu. C'est la couleur qui lui sied. Pas trop de *poufs*; cette *mesure* qui est la devise de notre faubourg. (N'oubliez pas que nous sommes de vieux encroûtés). *Du rouge*, il ne faut pas que l'on soupçonne une santé délicate. Un illustre prélat conseillait dernièrement encore par dessus tout, à nos familles de tenir compte dans le mariage de ce beau sang d'où jaillit une race saine et pure.

Marguerite est forte, du reste, malgré sa pâleur qui lui donne tant de distinction. A lundi, chères amies, à lundi. Croyez que je me réjouis du lien de parenté qui me permettra bientôt de signer votre cousine,

LOUISGRIF DE JANVRY

III

MARGUERITE A JEANNE

10 mai.

Ma chère mignonne adorée.

J'ai vécu dans un tel tourbillon depuis quelques jours, qu'il m'a été impossible de te répondre. Vite les détails les plus importants !... Ma toilette de mariée sera Watteau, comme celle que portait la princesse au bal costumé de l'ambassade d'Autriche... Le bouquet dans le petit creux de l'épaule, tout près du bras : c'est du dernier galant, comme eussent dit les aïeux de M. de Louisgrif, qui vont être les miens. Aussi peu de fleur d'oranger que possible dans la coiffure... c'est si lourd ! Le voile illusion couvrant le visage, ce qui donne au teint une transparence nacrée mille fois au-dessus de la poudre de riz. J'ai essayé l'effet.

Quant à la corbeille, tu jugeras de ses magnificences prochaines par ce seul mot de mon futur, un mot vraiment noble et délicat, qui me l'a fait aimer tout de suite.

Ma tante Estelle (elle sera toujours du clan des *parvenus*) faisai grand bruit de la générosité de son gendre qui a offert trois cachemires. Si tu avais vu l'air dédaigneux de M. Louisgrif! — Avec les toilettes d'aujourd'hui, a-t-il dit, les cachemires n'ont de raison d'être que pour envelopper le reste. Il en faut, mais ils ne comptent plus.

Cela me promet des dentelles et des diamants uniques

Son raisonnement est d'ailleurs plein de justesse, n'est-ce pas ?

Mais pour t'obéir je vais remonter au déluge, c'est-à-dire au temps qui a précédé ce mariage décidé en trois semaines. Il paraît que depuis ma sortie du couvent j'étais très demandée. Pour être tout-à-fait franche, je m'en suis doutée tout d'abord. L'attention que les hommes m'accordaient n'avait plus rien de cette bienveillance familière dont les petites filles sont l'objet. Il s'y mêlait quelque chose d'agressif qui me faisait rougir à tort et à travers... enfin comment te dire cela ?... Je me suis aperçue que je vieillissais maman. La première fois qu'elle m'a dit : — Tâche d'être jolie ce soir ! — en mettant aux oreilles des camées digne d'une dame, avec défense expresse de me ronger les ongles, comme c'est encore mon habitude, hélas ! dès que j'ôte mes gants, j'ai compris qu'il s'agissait pour ce soir-là d'une affaire grave. D'ailleurs ma tante était restée enfermée avec maman toute la matinée et elles m'avaient priée de sortir pour causer plus librement. Tu comprendras qu'il y avait de quoi se méfier.

Nous allons chez Mme de Saintis, on organise un jeu de *stop* qui me passionne. Le lendemain maman me dit de mauvaise humeur : — Vous avez été hier beaucoup trop *enfant*. Vos fous rires auront produit la plus mauvaise impression. Je suis sûre que M. Dufresne vous prend pour une petite sotte.

J'ouvre de grands yeux. Que me faisait l'opinion de ce M. Dufresne, une vieille bête de quarante ans ?... et chauve ! Ma chère, il n'en avait pas moins pensé à m'épouser, et en effet il me trouvait trop jeune. Un de perdu... tu sais le proverbe. Seulement, depuis lors maman me disait de temps à autre :

— Tiens toi sur tes gardes, *il* sera là Quelquefois on me nommait le *il*, on me disait sa positino dans le monde et sa fortune, mais avec recommaudation *de ne rien savoir*. Le résultat, c'est que j'étais sur le qui-vive, guindée, muette, un fagot d'épines et grondée pour cela comme je l'avais été pour mon excès de gaieté. Oh ! la triste vie ma chère, que celle de fille à marier et que je suis aise d'en finir !

Ce qui me confondait c'était la mine vieillote de ces messieurs. Presque tous aussi chauve que M. Dufresne. Depuis j'ai appris que les maris ne se recrutaient que parmi les hommes qui ont eu le temps de *parvenir*. Mais les jeunes gens en ce cas, ceux qui ont tous leurs cheveux et de jolies petites moustaches noires, ceux que nous adorions au couvent, que deviennent-ils ? Qu'est-ce qu'on en fait ? — Je saurai peut être quand je serai mariée, avec beaucoup d'autres choses, et ne manquerai pas de t'en avertir. Il est convenu que nous continuerons à nous dire nos secrets. Si tu te fais religieuse ça sera drôle !

Enfin madame de Janvry nous invite à dîner au commencement du carême. Le carême, dit-on, est le temps de l'année où se mijotent le plus de de mariages, ce qui ferait croire que le mariage est une inspiration de l'ennui, et puis madame de Janvry est marieuse par état pour se venger d'être vieille fille de fait. Maman me demande si j'ai remarqué à l'Opéra, la semaine dernière, un jeune homme très bien, qui, lui, me regardait beaucoup.

Ma foi ! Il y avait tant de jeunes gens très-bien à l'Opéra et plusieurs,— pourquoi n'en conviendrais-je pas ? — ont lorgné de mon côté.— Elle me dit qu'il a un fort beau nom, un titre, une tournure de grand seigneur, l'esprit le plus fin qu'il est du Jockey et toujours mis à peindre.

Tous ceux qu'on nous propose sont accomplis, cela va sans dire. Il est impossible qu'on ne mente pas quelquefois, et mon soulagement eût été grand d'entendre mêler un tout petit défaut à de si nombreuses et belles qualités.

Dieu merci ! M. de Louisgrif en a un. Il étrangle son pied (qui à l'aise serait petit), au point de ne pouvoir marcher qu'en se dandinant, cela sans préjudice du défaut général : il est mûr. — mais on avait eu la sage précaution de me montrer sa photographie; bien qu'elle fût retouchée, je le trouvai mieux qu'elle.

De la physionomie, tu sais, un mouchoir qui sent bon d'un parfum tout particulier, une bruyère à la boutonnière, ce qui est bien plus nouveau que la rose classique, et surtout cette manière impertinente de se planter un verre dans l'œil, qui me trouble et me ravit !

J'ai oublié tout de suite, en le voyant, ce receveur général qui était venu trois fois, et à qui maman m'avait interdit, du reste, dans la voiture, de penser dorénavant.

Quel malheur que notre première entrevue n'ait pas eu lieu par hasard au bord d'un lac, en voyage, à la suite d'un accident de voiture versée, que sais-je ? comme dans les romans ! Mais non ! faire connaissance à table ! Nous étions l'un auprès de l'autre. Il m'observait, je l'étudiais, nous mangions du bout des lèvres .. Ce fut très froid jusqu'au Champagne.

— Buvez, ma petite ! dit madame Janvry avec son sourire satanique, et la voilà qui remplit de truffes l'assiette de son cousin.

— Mais, ma cousine ! — disait il en se défendant.

Je regarde maman qui m'a défendu de boire jamais plus d'un demi-verre de Champagne (juste assez de mousse, tu conçois, pour vous donner envie). O miracle ! Elle me fait signe d'accepter, et peu à peu, second miracle, il me vient beaucoup d'aplomb, j'ose répondre autrement que par monosyllabes à ce que me dit mon voisin. C'étaient des choses assez insignifiantes, mais il semblait qu'il se retînt d'en dire de beaucoup plus aimables, et son œil, très beau, malgré une imperceptible patte d'oie, s'animait derrière le monocle.

Madame de Janvry se frottait visiblement les mains ; maman était radieuse, mais plus contenue. Après dîner, M. de Louisgrif s'approcha d'elle et lui fit une cour si assidue, que je pensai avec un peu de dépit : — le voici amoureux d'elle ! — Je crois encore, Dieu me pardonne ! que ma chère petite maman a voulu me donner une leçon de coquetterie.

Avons-nous besoin de cela ? dis ? — Eh bien ? me demanda tout bas la chanoinesse, comment le trouvez-vous ?— Mais, madame, je le connais bien peu. — Apprenez, petite innocente, que si l'on peut estimer les gens que l'on connaît, on ne s'éprend réellement que de ceux qu'on ne connaît pas.

Comprends-tu ? — Moi, pas encore.

On m'a fait jouer notre sonate et chanter une romance, ma voix chevrotait un peu. Elle n'en fut pas moins déclarée ravissante. René, il s'appelle René, me dit en tournant les pages qu'elle lui allait à l'âme. Les mots ne sont rien, il faudrait rendre l'accent. J'en ai rêvé toute la nuit et aussi de la façon dont il m'avait aidée, à départ, à m'envelopper de mon manteau, avec des petits soins minutieux et une insistance à l'endroit des épaules !...

Le lendemain, je l'ai dit à mon confesseur, qui a répondu :

—Il n'y a pas grand mal à cela, puisque vous l'épousez.

Et il s'est mis à me vanter les avantages qu'allait me donner un rang élevé, les obligations qu'ils entraînent, toujours en me faisant envisager le mariage des hauteurs de la théologie ce qui le rendrait presque effrayant, mon petit cœur, si l'on n'avait devant soi d'abord, un horizon de bouquets, de bonbons et de compliments doux comme du miel.

Il vient me consulter sur les dimensions du coupé. Adieu ! Un ouragan de baisers.

Ta bienheureuse,

MARGOT.

IV

Monsieur le Comte René de Louisgrif a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mademoiselle Marguerite De Charme, et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée en l'église de la Trinité, le 29 mai, à midi très-précis.

—

Pour Copie :

THER.

BULLETIN FINANCIER

La semaine qui vient de finir a été mauvaise pour nos fonds publics ; ils ont perdu chaque jour un peu de terrain et restent assez bas. Nous n'attribuons non plus aucune importance aux bruits de conversion qui ont circulé cette semaine; on sait qu'ils émanent de quelques spéculateurs hardis, qui, de temps en temps, cherchent à effrayer le marché et qui, en définitive, encaissent les primes qu'ils ont vendues. Ce qui fait la lourdeur du marché, la pénurie d'affaires, *c'est le trop plein*, sur le marché des Rentes de la coulisse, où, dit-on, la spéculation est acheteur de 25 millions de rente, on cherche à se dégager, mais on le pourra difficilement sans réaction assez sensible, Le 3 0[0 ancien et amortissable ont baissé mais en moindre proportion que la Rente 5 0[0,

En valeur de Crédit, il y a quelques légères différences en baisse, cependant les diverses institutions sont assez fermes, -- La Banque de Paris est à 757,50 dividende de 3 0[0 à détacher le 1er juillet prochain. Le Crédit foncier 763,75 — rien n'est encore décidé sur le nouvel emprunt de la Ville de Paris.

En Banque, les fonds étrangers ont donné lieu à d'énormes affaires. Le 4 0[0 florin or se maintient très-ferme à *68 fr.* Cette reprise est basée sur des raisons sérieuses; et appuyée par les achats quotidiens et considérables du comptant. L'augmentation importante de recettes du Trésor autrichien pendant les quatre mois de 1879, suffirait à elle seule à justifier cette tenue. — Le 6 0[0 hongrois a baissé, il a perdu le cours de 81 ; il y a des ventes de provenances allemandes.

Les fonds Russes ont toujours de mouvements saccadés, et malgré le coupon qui s'approche, 4 juillet prochain, ont de la peine à se tenir à 88. Il est vrai qu'une émission de bons du Trésor assez importante a été décrétée. —

Les fonds turcs sont lourds, malgré les bruits d'émissions de rentes par la Banque Ottomane. Quant à l'Egyptienne 6 0[0 unifiée, elle a reperdu le cours de 200 fr. Le kédive recommence à consentir à des emprunts à tout prix.

Les fonds espagnols se maintiennent bien soit extérieure comme intérieure.

Les actions de la *Compagnie française du télégraphe de Paris à New-York* sont demandées en banque de 512 50 à 515 francs, en attendant leur très prochaine admission à la côte officielle. Ces titres se classent dans les bons portefeuilles et il est probable qu'avant peu les acheteurs pourront bénéficier d'une plus-value importante.

On assure que le premier câble de la Compagnie sera immergé dans le courant du mois de septembre ; et il ne faut pas oublier que la société, qui exploitait le câble de Brest à New-York pendant les trois années qui ont précédé son absorption par les compagnies anglaises, a pu distribuer à ses actionnaires un dividende de 10 0[0. Ajoutons que la Compagnie française de Paris à New-York a à rénumérer un capital beaucoup moins considérable. C'est dire qu'on peut compter sur un dividende plus élevé encore.

MERCURE.

LE SPORT

COURSES DE LA SEMAINE

Aujourd'hui jeudi 15 mai
A Maisons-Laffitte
Quatre prix seront courus.
Train spécial à 1 h. 15 m.
(gare Saint-Lazare).

Dimanche 18 mai
A Chantilly
Cinq prix seront courus.

20 mai.
Réunion particulière
A La Marche.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE









Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché NADAR

TRAGEDIE MUSIQUE

LINA MUNTE

SEPTIÈME ANNEE. — NUMERO 314

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 22 au 28 Mai 187

PARIS: 30 cent. — DEPART. 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXIV

—

LINA MUNTE

 ademoiselle Lina Munte la grande Virginie de l'*Assommoir*, a fait ses débuts à l'Ambigu-Comique en 1876 et appartient depuis lors à la troupe de ce théâtre.

Avant d'aborder la carrière dramatique, la jeune pensionnaire de M. Chabrillat cultivait la Danse. C'est, paraît-il, dans l'intérêt de sa santé qu'on lui fit embrasser la profession de ballerine, mais cela lui réussit si peu qu'elle fut obligée peu de temps après de renoncer à cet exercice qui lui devenait chaque jour plus nuisible.

Dès lors et sans avoir jamais étudié avec aucun professeur, elle résolut pourtant de jouer la comédie. Engagée au théâtre de Montmartre-Batignolles, elle s'y fit vite une place et y obtint des succès notamment dans la *Dame aux Camélias*.

De la banlieue, Lina Munte passa en province d'où, après une année, elle revint à Paris, au théâtre de l'Ambigu. Ses débuts dans *Justice*, de M. Catulle Mendès et dans le *Retour de Jeunesse* de M. Jules Barbier, furent très remarqués.

Aussi quand MM. Ritt et Larochelle, alors directeurs de la Porte-Saint-Martin, prirent en 1877, la direction de l'Ambigu, menant de front les deux théâtres, ils continuèrent son engagement.

Le rôle d'Adrienne, dans *Une Cause célèbre*, drame en 6 actes, de MM. D'Ennery et Cormon, représenté pour la première fois a l'Ambigu, le 5 décembre 1877, fut une création qui lui fit honneur. La pièce ayant passé à la Porte-Saint-Martin, le 27 du même mois, avec les artistes qui la créèrent, Lina Munte joua sur cette scène pendant environ trois mois que dura l'éclatant succès de l'ouvrage.

Mais l'Ambigu fut bientôt obligé de fermer ses portes et la troupe se trouva en disponibilité; toutefois, la jeune artiste avait fait suffisamment ses preuves pour espérer promptement ailleurs un engagement; aussi était-elle en pourparlers avec le Vaudeville et le Gymnase, hésitant à faire son choix, lorsque M. Chabrillat prit la direction de l'Ambigu et s'empressa de renouveler le traité qui la liait à ce théâtre. Lina Munte souscrivit à son désir, d'autant qu'elle avait déjà sur le boulevard Saint-Martin un public qui l'aimait et lui prouvait chaque soir ses sympathies.

Vanda, dans la *Princesse Borowska*, et la grande Virginie de l'*Assommoir*, continuèrent de lui conquérir la faveur des abonnés du théâtre, et achevèrent de la faire remarquer de la presse, qui la suivait depuis longtemps avec intérêt.

Lina Munte, en effet, a une nature primesautière et de l'originalité. Elle joue la comédie par instinct et échappe ainsi aux effets de convention. Jolie, d'une physionomie agréable, et d'une tournure distinguée, elle plait aussi bien comme femme que comme comédienne. En considérant les progrès qu'elle fait à chaque création, on peut être certain que sa situation ne fera que grandir au théâtre.

En ce moment, Lina Munte, après avoir été à Rouen, puis à Bruxelles pour y jouer l'*Assommoir* de M. Zola, achève une tournée en province, par le théâtre de Lille, où son Directeur l'a envoyée afin d'y créer le rôle de Gervaise. Là, comme à Paris, la vaillante artiste a su se faire applaudir.

Après les vacances d'été, pendant lesquelles l'Ambigu va fermer ses portes, nous la retrouverons dans une pièce nouvelle, sur cette scène où elle a conquis désormais une place importante.

FÉLIX JAHYER.

REVUE DES THEATRES

—

COMÉDIE-FRANÇAISE

—

Première représentation de l'*Etincelle*, Comédie en un acte de M. Edouard Pailleron.

Mme de Renat, jeune veuve d'un vieux général, résiste, on ne sait trop pourquoi aux sollicitations d'un jeune capitaine d'artillerie qu'elle aime en secret, et avec qui cependant elle pourrait trouver dans un nouveau mariage une consolation à son veuvage et un dédommagement au mariage de raison qu'elle avait jadis contracté.

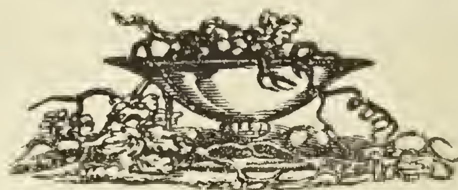
Raoul, c'est le nom du jeune officier ne pouvant faire jaillir l'*étincelle* du cœur de Léonie de Renat, s'éprend de la filleule de la générale, Antoinette ou Toinon, orpheline de 18 ans, charmante et rieuse enfant, la gaîté du château.

Mais Toinon n'est pas électrisée par les paroles enflammées du bouillant Raoul, elle rit toujours à propos de tout et de rien, ce qui contrarie vivement le capitaine.

Comment faire pour conquérir cette âme toute neuve, pour arracher de ce cœur insouciant ce que Raoul nomme l'étincelle? Il reste un moyen à provoquer : la jalousie, et cela en faisant à la tante une déclaration en règle. Bien que l'on ne doive pas badiner avec l'amour, Mme de Renat se prête à jouer cette comédie. Elle accepte un rendez-vous au jardin, et là assis sur un banc, l'un près de l'autre, à la nuit tombante, Raoul et Léonie commencent un jeu dangereux qui se termine autrement qu'ils ne l'avaient pensé.

La passion mal éteinte dans leurs deux cœurs se rallume en effet, l'*étincelle* jaillit de celui de la jeune veuve, et Toinon, qui par curiosité s'était cachée pour les épier, surprend leurs tendres propos. Alors ne voulant pas être un obstacle au bonheur de sa bienfaitrice, elle vient, mais les larmes aux yeux, se jeter dans ses bras, lui disant qu'elle se sent décidée à épouser M. Gilet, le vieux notaire du village, qui avait antérieurement demandé sa main. Ce dévouement fort touchant sans doute est un peu cruel, mais l'absence du notaire le rend supportable et la pièce se termine en définitive fort naturellement.

Ecrite dans un style élégant, pleine de pensées délicates et charmantes, cette comédie renferme une scène délicieuse, la scène du banc, qui suffirait à lui assurer longtemps une place dans le répertoire. De plus, elle est jouée avec un ensemble remarquable, par Mlle Croizette, très agréable dans le rôle de Mme de Rénat, par Mlle Samary, qui a trouvé là sa meilleure et une adorable création, et surtout par Delaunay, vraiment merveilleux de jeunesse et de passion, je ne crois pas qu'il soit possible de dépasser une semblable perfection.



Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Monsieur

DELESSART

(du Théâtre de l'Ambigu)

Nouvelle

—

LA CRISE

Suivez M. de Courtepaille, il se rend, comme tous les matins, au ministère de l'Alimentation publique.

Quand je dis : comme tous les matins, je me trompe. Il n'est que dix heures, et d'ordinaire, M. de Courtepaille n'entre au ministère qu'à 11 heures 45. Mais nous traversons un moment de crise; M. de Courtepaille, chef de service est anxieux de savoir de quel côté tourne le vent

M. de Courtepaille est *Directeur général de la Nutrition hospitalière.* Rien que cela ! On peut, une fois que l'on a atteint une pareille situation, prétendre à tout ; c'est du moins ce que prétend M. de Courtepaille.

Aussi s'est-il vêtu de noir et a-t-il glissé une cravate blanche dans sa poche. On peut être demandé par son ministre!... et qui sait... par le président lui-même.

Il traverse lentement la cour; — il ne faut pas avoir l'air de se presser; — mais de coin de l'œil il cherche des révélations jusque dans les yeux des factionnaires. Le concierge a dû recueillir bien des indices; il a pu analyser les allées et venues; commenter des mots saisis au vol; tirer des déductions de l'allure plus ou moins pressée des équipages, de l'emploi plus ou moins abondant que l'on a fait des ordonnances et des hommes de courses... que sais je!... Seulement un Directeur général de la Nutrition hospitalière ne peut pas interroger le concierge, comme le ferait un simple sous-chef de bureau.

Ah!... la grandeur nous impose souvent de bien douloureuses réserves!

Un piquet de la ligne a remplacé la garde républicaine de service hier. Ce pourrait bien être un symptôme de défaveur.

Une voiture traverse la cour au galop. Le cocher porte la cocarde tricolore, les chevaux ont décrit une courbe gracieuse et se sont arrêtés devant le perron. Toc! toc! toc! le marchepied est déplié, et le ministre de l'Industrie et des Cultes a mis pied à terre. Qui a pu décider Son Excellence à faire à son collègue de l'Alimentation publique une visite aussi matinale? La situation se corse; il n'y a pas à en douter. M. de Courtepaille est de plus en plus perplexe.

Les journaux ordinairement bien informés assurent que le portefeuille de l'Industrie et des Cultes ne changera pas de mains. Il ne serait pas étonnant que l'orage passât de même sur le ministère de l'Alimentation publique sans l'atteindre. Assurément, cette visite insolite permet de le supposer.

Il y a de quoi s'y perdre!...

Dans l'escalier, le directeur général de la Nutrition hospitalière a rencontré *l'Inspecteur général des Farineux scolaires.*

— Eh bien?

— Quoi de nouveau?

— J'arrive.

— Moi aussi.

— Que dit-on?

— Rien.

— Avez-vous été hier à la reception du ministre des Délassements publics?

— J'y ai passé quelques minutes.

— Y avait-il beaucoup de monde?

— Moins qu'à l'ordinaire.

— Encore un qui a du plomb dans l'aile.

— Je le croirais assez.

— Mme de Nécrophorus y était-elle?

— Tout le monde a remarqué son absence.

— Alors le ministre peut faire ses paquets. J'ai toujours dit que nous n'avions qu'un ministère de transition.

— Si vous appreniez quelque chose, dites-le-moi.

— A charge de revanche.

— Bien entendu.

Un peu plus loin, M. Courtepaille rencontre le chef du matériel.

— Il n'y a rien dans l'*Officiel?*

— Il n'est pas encore arrivé.

— Diable! diable!... ce retard signifie quelque chose!...

— Je vous dirai que j'ai des raisons pour douter du départ de Son Exellence.

— Ah! bah!

— Oui.

— Dites-moi donc cela.

— Vous me promettez le secret?

— Je vous le jure.

— Et bien... j'ai été appelé ce matin.

— Ah! Par qui?

— Par notre ministre.

— Dans quel but?

— Vous allez voir. Il était avec sa femme dans le jardin. Je me suis approché. « Monsieur, m'a-t-il dit, — je vous prie de faire acheter un kilo de poudre insecticide Vicat et de faire visiter avec soins les lits de mes gens. Ils se plaignent et ils ont raison. » — Vous comprenez qu'un ministre qui serait à la veille de perdre son portefeuille aurait tout autre chose en tête.

— Assurément!

— Et puis, je vous dirai que les fonds prévus au budget pour achat de poudre Vicat sont épuisés. Il faut qu'un administrateur se sente ferme en selle pour outre-passer ses crédits.

— Vous avez cent fois raison.

— Il n'y a aucun mouvement à attendre.

— C'est à craindre. J'ai toujours dit que ce ministère-là durerait dix ans... au moins.

— Vous serez discret?

— Comme un rapport public.

M. Courtepaille s'éloigne navré. Ce n'est pas que son ministre lui plaise moins qu'un autre, non! mais dans les remue-ménages politiques, il il y a souvent quelque chose à gagner.

Il rencontre à deux pas de sa porte le chef du personnel.

— Quelle chaleur!...

— Ne m'en parlez pas!

— Eh bien?

— Eh bien?

— Rien de nouveau?

— Hum! hum!

— Vous me faites l'effet d'en savoir long.

— Moi?... grand Dieu non.

— Laissez moi danc tranquille!

— Quelques indices, oui, mais des certitudes non.

— Voyons, ne me tenez pas le bec dans l'eau.

— Par ce temps-là, ce n'est pas désagréable.

— Allons! mon cher collègue...

— Si j'étais certain de votre discrétion..

— Je suis plus muet qu'un poisson rouge.

— Et bien, apprenez que... Mais entrez d'abord dans mon bureau. Je ne voudrais pas qu'on nous vît causer trop longtemps ensemble, dans ces moment de crise, on tire de tout une déduction.

— Vous avez raison. je vous suis.

— Passez devant.

— Je n'en ferai rien.

— C'est donc pour vous montrer le chemin. Je vous disais donc que j'avais du nouveau. La femme de notre ministre m'a fait demander hier soir.

— Avait-elle l'air de bonne humeur?

— Mais, oui.

— Alors, c'est qu'elle s'en va; — elle déteste le ministère.

— « Je vous ai dérangé, M. Fétusse, m'a-t-elle dit, pour vous recommander un brave garçon que j'ai depuis huit ans à mon service et qui voudrait obtenir une place de garçon de bureau. »

— Oh! oh!...

— Vous comprenez?

— Parbleu!

— Cela m'a tout à fait l'air d'un testament.

— Quand on case son personnel, nous savons ce que cela signifie.

— C'est bien entre nous ce que je vous ai dit.

— Absolument entre nous.

— Vous en comprenez toute la gravité. ?

— C'est-à-dire qu'on me montrerait los décrets qui disloquent le ministère et dissolvent les chambres; je verrais bouleverser la constitution de fond en comble, abolir le mariage religieux, supprimer les octrois, on m'annonçerait que nous avons envahi la Suisse et débarqué en Angleterre, après ce que vous m'avez dit, rien ne m'étonnerait.

— Vous allez peut-être un peu loin, mais enfin, pour moi, le ministère a cessé d'exister.

— J'ai toujours dit que ce ministère-là était mort-né.

— Au revoir.

— Si vous appreniez quelque chose, prévenez-moi.

— Cela va sans dire.

M. de Courtepaille, avant d'entrer dans son bureau, frappe à la porte de son collègue, chef de la 3me division. (Nutrition somptuaire; Alimentation forcée ; Police des cabinets particuliers.)

— Toujours rien de neuf ?

— Comment rien de neuf !

— Il y a du nouveau ?

— Ah çà ! d'où sortez vous ?

— De chez moi.

— Vous n'avez pas lu « *La hotte politique et littéraire* » d'hier soir ?

— Je suis rentré à la maison à 6 heures, en sortant d'ici. J'avais à dîner mon oncle Triquet et sa nièce, vous savez ? Nous avons fait un wihst et à 10 heures je me suis couché. Comment voulez-vous que je sache ?

— Lisez ça.

Et le Chef de la 3e division (Nutrition somptuaire ; alimentation forcée ; Police des cabinets particuliers) tend « *La hotte politique et littéraire* » à son collègue.

— « *Dernières nouvelles* : Nous traitera-t-on » encore de buveurs de sang ? de septembriseurs ? » de calomniateurs ? Cette fois le fait est trop » certain. Nous l'avons vu, de nos yeux vu. Le » pouvoir sans frein se livre en plein soleil à ses » honteuses saturnales ; l'orgie est dans la rue ; » rien ne peut plus la contenir. Au moment de » mettre sous presse, nous apprenons que ce matin, » à 9 heures 47 minutes (on voit que nous sommes minutieusement informés), le ministre de » l'Alimentation publique a été vu, rue de l'Échelle » marchandant à Mme Bontoux un pâté de foie

» gras. Et à cette même heure où les sicaires du
» pouvoir se gorgeaient de victuailles, des millions d'infortunés dans la misère... »

— Vous connaissez le reste.

— Eh bien ?

— Comment, eh bien !... Vous ne comprenez pas ?

— Si fait : je comprends que le ministre a acheté un pâté.

— Vous trouvez cela tout simple ?

— C'est peut-être parceque j'aime beaucoup le pâté.

— Eh bien, moi, cela m'a frappé à ce point qu'au lieu d'aller voir *le Prophète*, pour la représentation duquel j'avais loué une stalle, je suis allé chez Mme Bontoux.

— Vous piquez ma curiosité.

—Et j'ai appris que le pâté choisi par le ministre est de Strasbourg, qu'il pèse dix livres, que sur le couvercle on voit deux branches d'olivier entrelacées et deux colombes en saindoux.

— Après ?

— J'ai tout de suite vu une allusion dans ce mélange de feuillage et de colombes. Et vous allez voir si j'ai eu raison.

— Une allusion ?... attendez,... ne me dites rien : olivier,... saindoux,... colombes,... Strasbourg,... couvercle .... Je n'y suis pas du tout, du tout.

— Qu'à rapporté la colombe, à son retour dans l'arche ?

— Un rameau d'olivier.

— Q'est-ce que c'était que le déluge ?

— Une crise affreuse, un bouleversement...

— Assez ! Vous ue comprenez pas que le déluge, c'est la crise ministérielle ; la colombe en saindoux enguirlandée de branches d'olivier, le gage de pacification.

— Et que ?

— Et que le ministère est plus solide que jamais.

— Que de choses dans un pâté !...

— Ce n'est pas tout.

— Ah ! bah !

— J'ai eu ce pâté dans la tête pendant toute la nuit.

— Ça a dû vous donner le cauchemar.

— Ma femme ne savait pas ce que cela voulait dire, parceque d'ordinaire, moi, une fois dans mon lit, je ne bouge plus.

— Chacun a sa manière d'agir ; moi, je bouge.

— A sept heures, je me suis levé ; à sept heures trois quarts, j'étais ici ; à huit heures j'ai guetté le chef de cuisine du ministre ; à neuf heures il est sorti. Je l'ai suivi.

— Vous étiez né pour la diplomatie, vous !

— Je le crois, Je l'ai accosté à la hauteur de Saint-Germain-l'Auxerrois. Arrivés rue Magenta, je savais que le ministre reçoit ce matin ses collèges de l'Industrie et des Cultes...

— J'ai l'ai vu arriver.

— Vous voyez !... Et son collègue des Délassements publics.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Si le ministre est allé lui-même choisir son pâté, c'est qu'il attache une grande importance au déjeuner de ce matin.

— Bon !

— S'il déjeune avec ses deux collègues des Délassements publics et de l'Industrie et des Cultes, c'est qu'il est d'accord avec eux plus qu'avec les autres.

— Bien !

— S'ils sont tous trois d'accord, notre chef ne s'en ira pas, puisque ses deux collègues ne sont pas ébranlés.

— Du reste vous le savez, j'ai toujours dit que notre ministre périrait ici de vieillesse.

— Ç'a toujours été mon avis aussi.

— C'est égal, je voudrais bien voir le *Journal officiel*. Au revoir et merci de vos précieux renseignements.

— Si vous apprenez quelque chose, venez me le dire.

— Comptez sur moi.

— M. de Courtepaille entre enfin dans son bureau. Joseph, qui ne l'attendait pas si tôt, a encore quelques coups de balai et de plumeau à donner,

Monsieur le Directeur général m'excusera si son bureau n'est pas achevé ; mais monsieur le Directeur est en avance.

— Continuez, continuez, Joseph, vous ne me gênez pas.

Silence, pendant lequel M. de Courtepaille ôte son paletot et son chapeau et les accroche dans une armoire.

— Eh bien Joseph, qu'est-ce qu'on dit au ministère. ?

— Un peu de ceci et un peu de cela, monsieur le Directeur général.

— Ceux qui espéraient voir partir le ministre auront le nez long ce soir.

Et Joseph continue de balayer sans lever les yeux.

— Comment vous ne le croyez pas ? on a cependant les plus sérieuses raisons de penser que nous conserverons notre chef.

— Je ne le crois pas, monsieur le Directeur général, — continua Joseph sans s'émouvoir et sans interrompre son travail.

— Quest-ce que vous voulez dire avec votre éternel : « Je ne le crois pas » ? Avez-vous vu le *Journal officiel* ?

— Non, monsieur le Directeur général, non. Je n'ai pas besoin de lire ces choses-là pour savoir à quoi m'en tenir. Depuis trente-cinq ans que je suis au ministère, j'ai vu partir bien des ministres ; il y a de certains indices qui ne trompent pas.

— Alors, suivant vous, le ministère sera changé ?

— J'en suis certain.

— Qui vous le fait croire ?

— Ce qui s'est passé cette nuit.

— Ah ! il s'est passé quelque chose cette nuit ? Posez donc votre balai et venez me parler. Que s'est-il passe cette nuit ?

— Monsieur le Directeur général, la cheminée du ministre n'a pas cessé de fumer jusqu'à 3 heurss du matin.

— Que voulez-vous dire ?

— Je demeure en face, et, de chez moi, j'ai vu jusqu'au petit jour fumer la cheminée de Son Excellence.

— Voilà une belle preuve !

— Quand les cheminées fument, c'est qu'on y brûle quelque chose.

— Il n'y a pas de fumée sans feu, je sais cela.

— Quand on fait du feu au mois d'août, ça n'est pas pour son plaisir.

— Vous avez raison.

— Quand on fait du feu la nuit, c'est que ce qu'on a à brûler ne doit pas être vu.

— Tiens ! tiens ! tiens !

— Q'uest-ce qu'on homme politique peut avoir à brûler la nuit ?

— Des papiers.

— Quand on brûle des papiers que l'on gardait avec soin, c'est qu'on n'en aura plus besoin, ou qu'ils deviennent dangereux.

— C'est très juste.

— Si l'on n'a plus besoin de ces papiers, c'est que l'on change de situation. Si l'on change de situation, c'est qu'on quitte le ministère.

— Tout ça pour une cheminée qui f me !

— Voyez-vous, monsieur le Directeur générale les petites gens étudient les petits indices ; c'est tout ce qu'on laisse à leur portée. Tant que la cheminée n'a pas fumé, il y a de l'espoir pour le ministère, mais le jour... je veux dire la nuit où la cheminée fume, c'est que le ministère agonise.

— Et la cheminée a fumé ?

— Elle à a fumé.

Un garçon de bureau entre, remet le Journal officiel à M. de Courtepaille.

Le *Journal officiel* ?... donnez ! (*il lit.*)

« Partie officielle : etc., etc... La démission de notre ministre de l'Alimentation publique est acceptée. »

Quand je le disais à monsieur le Directeur général !...

— Parbleu !... Il y al ongtemps que je le savais.

QUATRELLÈS.

MON HABIT DE BAL

—

Je sors, ce soir, de l'ambassade,
Où jusqu'à l'aube j'ai valsé.
O mon habit si bien brossé !
Mon frac tout neuf !... C'est fort maussade.

—

Sur ton col gît le front poli
De la valseuse qui se penche ;
L'épaule a laissé sur ta manche
Son marbre encastré dans un pli...

—

L'un des revers garde la trace
Adorable d'un sein neigeux ;
Sur l'autre, les bras, dans leurs jeux,
Ont dessiné comme une embrasse...

—

La joue a mis, en l'effleurant,
Sa délicate jardinière,
Rose et lys à ta boutonnière...
Doux souvenir! charme enivrant !

—

Je retrouve là, sur ta basque,
Toute une rosée en placards
Qui fixe quelques brins épars
De la fière coiffure en casque...

—

Jean ! prends ce frac et va le battre.
Sur le parquet tu sèmeras
Des constellations de bras,
D'épaules et de seins d'albâtre !

EMILE V.

SALON DE 1879

I

MM. Henner. — Bouguereau. — Duez. — Bastien Lepage. — Jules Lefebvre. — J. P. Laurens. — Roll. — Lecomte du Nouy. — Olivier Merson. — Lucien Mélingue. — Flameng. — Morot. — Ponsan. — Lematte.

Je ne suis pas de ceux qui pour paraître courir avec le progrès font bon marché du passé ; Je crois que quelle que soit la valeur ascensionnelle des idées modernes, les siècles nous ont laissé, en art surtout, quantité de modèles dont il sera toujours salutaire de nous inspirer tout en donnant à la nature la première place dans nos affections.

J'exècre les mots sur lesquels on grimpe pour se hisser très haut en qualité de connaisseur aux yeux du vulgaire qui les accepte trop souvent comme articles de foi. Les termes de : *impressionnisme, naturalisme, réalisme*, sont des rengaines aussi bien que ceux : d'*école académique de ponsif*, et *de lieu commun*, ils n'ont aucun sens absolu, car tous les artistes de toutes les écoles et de tous les temps ont visé à l'impression et au naturel. Ce sont les moyens employés qui diffèrent et surtout le génie des hommes qui varie essentiellement.

Aujourd'hui, il est de mode de se faire le champion d'un jeune artiste à peine entré dans la carrière si il a de l'audace, et d'immoler a ses pieds avant de réfléchir, jusqu'à ses propres maîtres.

Certes il faut encourager les nouveaux venus ; et il a toujours été dans mes principes de ne pas attendre qu'un talent ait été consacré par le temps pour en faire ressortir toute la valeur. Je ne suis jamais plus heureux que lorsque j'ai cru découvrir, dans un débutant, un artiste de race. Mais mon enthousiasme ne me conduira jamais jusqu'à lui sacrifier ceux qui l'ont précédé et ont eu, avant lui et tout aussi complétement que lui, leur jour de succès, car, — il n'en faut faire exception q ue pour les œuvres de génie, — tous les huit ou dix ans, on voit les esprits se porter vers un genre nouveau et abandonner l'ancien. Hier, c'était Regnault qui soi-disant avait découvert tout un monde, ou Fortuny qui séduisait les amateurs et recevaient de la presse des éloges sans restriction au préjudice de leurs devanciers, aujourd'hui c'est Bastien-Lepage qui est censé faire une démarcation entre le passé et l'avenir, ce dont on se sert pour vouloir remettre au second plan des maîtres comme Jules Breton qui ont eu leurs heures de popularité, et ont laissé des œuvres qui jusqu'à présent tiendront dans l'histoire de la peinture, une place bien supérieure aux essais hardis et remarquables, mais encore bien incomplets du jeune auteur de *Saison d'octobre*.

Le dédain fort injustement professé par quelques critiques qui ont la prétention d'être des juges impeccables, sur des œuvres telles que la *Naissance de Vénus*, de M. Bouguereau, et la portée exagérée qu'ils donnent à de simples morceaux d'exécution où la pensée et l'érudition ont peu de choses à voir, m'ont suggéré ces quelques réflexions.

Ainsi j'ai voulu étudier attentivement les envois de MM. Bouguereau, Henner, Jules Lefèvre et Bastien Lepage. qui servent de cheval de bataille aux différentes écoles de critique, et je vous avoue bien sincèrement que tout en voyant un autre tempérament au dernier venu de ces artistes, je ne vois pas en quoi il touche au mérite de ses prédécesseurs, et je crois qu'il a beaucoup plus à apprendre d'eux qu'eux n'ont à apprendre de lui. Je vais même plus loin, je trouve tout autant de *procédé* chez lui que dans l'*école académique*, ce ne sont pas *les mêmes*, ils sont plus en rapport avec le goût moderne et voilà tout. Mais de même que Raphaël ne m'empêche pas d'admirer le Perrugin, et qu'Holbein pour moi ne touche pas au Corrège, pas plus que Van Ostade ne m'enlève mon enthousiasme pour Michel-Ange, de même je professe un culte aussi bien pour Watteau que pour Poussin, pour Proudhon que pour Géricault, et pour Ingres que pour Delacroix.

Vouloir limiter les sensations, prétendre faire un choix imposable à tous parmi les œuvres de génie, c'est plus que du pédantisme, c'est de la folie. Laissez à chacun le soin d'admirer suivant son tempérament, le seul droit que vous ayez c'est de ne pas accepter d'autres œuvres que celles qui témoignent des efforts faits par l'intelligence pour interpréter la nature sous une des mille faces merveilleusement belles qu'elle nous présente.

Chez le même artiste, si grand qu'il soit, n'y a-t-il pas des côtés magnifiques et des côtés défectueux. Par exemple voilà M. Henner. C'est sans contredit un maître dans l'art de peindre. Sa palette chatoyante, sa brosse large et harmonieuse ont peu de rivales aujourd'hui, de plus il a beaucoup étudié l'art du dessin, bien que plusieurs de ses émules le dépassent sous ce rapport. Et bien, lorsqu'il exécute une figure seule, avec ou sans paysage, comme sa *Madeleine*, du dernier Salon, ou son *Christ mort*, du Salon actuel, il est on ne peut plus attachant et provoque l'admiration. Ce *Christ* est, en effet, un beau morceau de peinture, bien qu'il n'ait pas toute l'élégance de celui de Philippe de Champaigne, et qu'il se glisse dans l'ensemble de la figure quelques défectuosités, la main, par exemple, qui est imparfaite dans ses extrémités.

Mais lorsque M. Henner veut composer un tableau, ou mettre seulement deux figures l'une près de l'autre, il fait preuve d'une insuffisance vraiment curieuse. Son *Eglogue* représentant une nymphe assise et une autre debout, se tenant chacune à une des extrémités du tableau, et laissant entr'elles une distance beaucoup trop grande, pêche absolument par l'ordonnancement et le goût. Le prestige du coloris n'est pas suffisant pour voiler le manque d'entente dans la composition ; et le charme réel qui naît de l'ensemble finit par se perdre lorsqu'on cherche l'intérêt dans le détail. Ainsi les cheveux des nymphes, sont par trop fantaisistes, et le fouillis du paysage ne peut être considéré comme un signe de force. De même on peut justement regretter le dessin incorrect des jambes de la jeune fille qui s'appuie, debout, contre le sarcophage.

M. Bouguereau, au contraire, prouve une fois de plus dans sa *Naissance de Vénus* qu'il sait admirablement placer son sujet dans la toile. Certes, le coloris manque de viguour ; ce ton bistré n'est pas celui qui conviendrait à des natures douées d'un sang généreux, mais on ne peut non plus peindre des déesses et des êtres mythologiques comme des matrones flamandes ou des demoiselles qui ont inspiré l'*Assommoir* à M. Zola. En revanche quelle souplesse de ligne, quelle grâce dans le galbe de chaque figure, quelle facilité dans le dessin. Comme tout ces personnages se meuvent avec aisance autour du sujet principal ! Vous traitez tout cela de vieilles lunes, vous avez tort, ce sont encore des pages qui témoignent d'une science réelle et d'un sentiment délicat.

N'allez pas croire que l'estime que je conserve pour M. Bouguereau me rendra sévère pour M Duez dont la palette est d'un charme absolu, ou pour M. Bastien Lepage dont la brosse solide et moderne a sa valeur. Non, mais j'ai le droit de dire à ces deux jeunes gens : étudiez encore, étudiez longuement les maîtres, ils vous apprendront à interpréter la nature avec plus de sûreté et en joignant vos qualités naturelles à leur expérience et à leur goût, vous triplerez la valeur de vos œuvres.

Dans le triptyque de *Saint-Cuthbert*, de M. Duez, comme dans la *Saison d'octobre*, de M. Bastien Lepage, il n'y a pas, en effet, une composition bien équilibrée. Les figures sont placées dans la toile un peu au hasard et sans raisonnement. Oui, M. Bastien Lepage a peint solidement une belle et vraie paysanne, mais il n'a point su lui donner la poésie rêveuse et le charme infini des faneuses de Jules Breton qui, lui, se montre à la fois penseur et réaliste. Et puis dans son tableau tout est sur un même plan, ses deux femmes se touchent, si bien que leurs proportions si différentes laisseraient supposer qu'il y a entr'elles une certaine distance.

Un de mes confrères se récrie parce qu'il croit savoir que le jury préférera à ce tableau, pour la médaille d'honneur, la *Diane surprise*, de M. Jules Lefebvre, je ne partage point cette manière de voir, et je crois que la somme des qualités acquises est bien plus grande dans ce dernier tableau que dans la *Saison d'octobre*. M. Jules Lefebvre dessine avec une précision et une pureté que M. Bastien Lepage est loin de posséder. Il serre la nature de tout aussi près, et seulement à un autre point de vue. Il y a telles figures dans la *Diane surprise*, notamment l'adolescente qui se présente de profil, qut sont aussi vivantes que la paysanne récoltant des pommes de terre. De plus, l'ensemble de l'œuvre dénote des préoccupations d'esprit bien autrement élevées. M. Jules Lefebvre a fait, cette année, un grand effort. Tout en ayant déjà produit des œuvres contenant des qualités d'arrangement sévères et en même temps jolies, il n'avait jamais abordé une aussi vaste composition. Groupées autour de Diane, les nymphes se meuvent avec élégance et librement dans un paysage imposant par la grandeur de ses sites. L'harmonie des lignes est délicieusement entendue, les mouvements justes et faciles, les expressions vraies et distinguées. C'est là de l'art véritable et du bon. Aussi quelle que soit l'évolution qui s'accomplit dans l'art et dont je ne conteste pas la valeur, des œuvres du genre de la *Diane surprise* n'en resteront pas moins admirées comme des productions sincères, sortant d'une main habile, guidée par une connaissance exacte de la nature et un goût remarquable.

Donc M. Jules Lefebvre a fait cette année un grand pas en avant, je regrette de n'en pouvoir dire autant de M. J. P. Laurens. On retrouve bien dans la *Délivrance des emmurés de Carcassonne*, sa brosse large, robuste, colorée, mais la composition pèche par l'ordonnancement. Dans ce sujet qui devrait être tout d'action, il n'y a pas ou presque point de mouvement; l'attention générale est absorbée par les deux personnages qui tiennent le centre du tableau, et ces deux consuls nous tournent le dos et ne se font re-

marquer que par l'éclat de leurs costumes. La peinture accuse aussi un peu de sécheresse dont M. J. P. Laurens sera à se méfier. Malgré ces critiques, le tableau reste évidemment d'une grande valeur; mais nous avons le droit de nous montrer plus exigent pour les artistes que nous avons plus d'une fois salués comme des maîtres.

M. Roll dont nous avons vivement encouragé les débuts pleins de promesse dépasse un peu le but, cette année, dans sa *Fête de Silène*. La composition trop hardie dans son mouvement général, nous fait songer à un groupe Carpeaux après la noce. Les nymphes en tourbillonnant autour de Silène monté sur son âne ont un dévergondage exagéré et la ronde s'effectue dans un paysage dont on ne saurait décrire le site, tant tous les terrains se confondent. Il y a toutefois dans cette débauche de jeunesse des morceaux de peinture éxécutés avec une crânerie et une verve qui nous assurent que M. Roll a un véritable tempérament de peintre et d'artiste.

Nous préférons ces défauts pleins de santé aux qualités trop froides que déploient M. Le comte du Nouy dans son Saint-Vincent-de-Paul. La naïveté y est mêlée à un peu de prétention, et la sécheresse du coloris et des lignes donne à l'ensemble un aspect glacial. Cette toile n'en est pas moins une œuvre de mérite que nous devons signaler.

La vraie naïveté, la simplicité douce et franche, je la retrouve dans le *Saint-Isidore* de M. Olivier Merson. Le laboureur prie avec une ferveur admirable et l'ange qui conduit sa charrue est délicieux de naturel et de distinction. Le paysage a de la grandeur, l'aspect général de l'œuvre est imposant ; à ce talent sûr, sévère ; distingué, il ne manque qu'un peu de ce mœlleux que M. Duez, par exemple, possède dans sa palette.

M. Lucien Mélingue aussi serait bien plus attachant s'il avait un pinceau plus large et une coloration moins triste. Il a bien l'entente d'un sujet et sait ordonnancer avec intérêt une composition dramatique. Son *Etienne Marcel* est conçu avec une grande sûreté de mise en scène, suivant l'école de Paul Delaroche. La physionomie du Dauphin atteré forme un contraste saisissant avec la mâle et fière expression du Prévôt des marchands.

L'*Appel des Girondins*, de M. Flameng, est aussi très bien composé, mais le dessin en est moins sûr que celui de M. Mélingue, et la peinture plus sèche et d'un coloris par trop blafard. Néanmoins, c'est là une œuvre de valeur qui mérite bien le succès que le public lui fait.

Prenant un genre tout opposé, nous trouvons des qualités sérieuses dans la *Bataille d'Eaux-Sextiennes*, de M. Morot, peinte avec *furia*, et dans une gamme de tons chaude et harmonieuse ; ainsi que dans la *Piété de Saint Louis pour les morts*, par M. Ponsau, où nous regrettons que l'impression d'horreur ressentie à la vue des cadavres, ne soit pas assez atténuée par le grandiose de l'ensemble. Pour terminer aujourd'hui, reposons nos yeux sur une toile sagement composée, et exécutée avec une brosse large et harmonieuse, *La Famille*, peinture décorative par M. Lemaitre, destinée à la mairie du XIIIe arrondissement. A part un peu de complication dans la mise en scène des personnages, nous ne trouvons rien à reprendre dans cette bonne composition.

FÉLIX JAHYER.

PETITES NOUVELLES

—

— La question de l'Opéra à enfin reçu une solution.

Le Journal *officiel* a publié lundi la note suivante relative à l'Opéra :

« Par arrêté du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, en date du 16 mai, M. Vaucorbeil (Auguste-Emmanuel), commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés, chevalier de la Légion d'honneur, a été nommé directeur du théâtre national de l'Opéra pour sept années, à dater du 1er novembre 1879.»

Voici la lettre qui a notifié à M. Vaucorbeil sa nomination :

« Paris, 16 mai 1879.

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous informer que par ar-
» rê é en date de ce jour, je vous ai nommé di-
» recteur du théâtre national de l'Opéra pour
» sept années, à dater du 1er novembre 1879.

» Une ampliation de cet arrêté vous sera dé-
» livrée ultérieurement.

» Agréez, monsieur, l'assurance de ma consi-
« dération très distinguée.

» *Le ministre de l'instruction publique et*
» *des beaux-arts,* J. FERRY. »

— Dans le cas où un théâtre populaire lyrique serait institué, soit par la ville, soit par l'Etat, l'Opéra, d'après son nouveau cahier des charges, devrait lui abandonner dix ouvrages ne faisant pas partie du répertoire courant, sous la réserve de l'autorisation des auteurs.

Cette clause ne change rien à ce qui existait, L'Opéra, pas plus qu'aucun autre théâtre, n'a le droit de conserver les ouvrages qu'il ne joue plus. Après un certain temps que son œuvre a disparu de l'affiche, l'auteur a le droit de porter sa pièce dans un autre théâtre.

— Parmi les ouvrages que M. Vaucorbeil montera, on peut dès à présent citer *le Sigurd,* de M. Reyer; et *Une Nuit de Cléopâtre,* de M. Massé.

— M. Delahaye, secrétaire général, et M. Lamoureux, chef d'orchestre, suivent M. Halanzier dans sa retraite.

On parle, pour succéder au premier de M. Berger, au et second, de M. Guiraud.

— Nous reproduisons une lettre que M. Halanzier a adressée à M. Emile de Girardin, en réponse à un article paru dans la *France* et qui avait causé une pénible suprise:

« Paris, le 16 mai 1879.

» Monsieur,

» Sous ce titre : « *Un point noir* », a paru dans votre numéro d'hier un article des plus injurieux attaquant une probité qu'on avait jusqu'à ce jour respectée.

» L'auteur de l'article affirme « comme *certain* qu'à la suite d'un grand nombre de considérants, comme s'il s'agissait d'un arrêt à prononcer, l'agent du ministre des finances conclut à une revendication considérable, près de *deux millions*, de l'Etat, contre M. Halanzier.»

» Connaissant votre loyauté, je ne puis pas admettre que cet article ait reçu votre approbation ; aussi, je viens faire appel à votre impartialité en vous demandant d'insérer une protestation contre l'imputation calomnieuse dont je suis l'objet.

» Le rapport de M. l'inspecteur des finances, qui m'a été communiqué par lui-même, conclut, à part quelques observations critiques, à l'apurement et à l'approbation de mes comptes.

» Veuillez agréer. Monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« HALANZIER. »

— Quelques détails sur le plafond que M. Mazerolles prépare pour la Comédie-Française.

Le sujet principal représente la France assise et donnant des couronnes à Racine et à Corneille, qui sont à sa gauche, et à Molière, qui est à sa droite

Au dessus d'eux et dans la partie du plafond la plus rapprochée de la scène, sont groupés tous les personnages de Molière. Au même plan, mais sur les côtés, un groupe d'auteurs du dix-neuvième siècle.

En éventail, le long des murs de la salle, sont placés, à gauche de la France, les héros de Corneille, et à droite, les héros de Racine.

Enfin, au centre, dans la partie comprise entre e lustre et le fond de la salle, Apollon et les Muses.

— Deux autres engagements importants viennent d'être signés à l'Opéra-Comique : celui de M. Fortuné Aubert, baryton, dont la belle voix fut remarqué dans *Aïda* (interprétation française), aux Italiens, et celui de Mlle Stella de la Mar, douée d'un admirable soprano.

— L'affaire du Théâtre-Lyrique a reçu un commencement de solution, MM. Martinet et Husson vont prendre la direction à la Gaîté, d'un théâtre qui réunira tout à la fois l'Opéra populaire désiré par le conseil municipal, le Théâtre-Lyrique demandé par les musiciens et le public, et l'Ecole d'application indiquée dans le rapport de la sous-commission du Théâtre-Lyrique.

M. Martinet, a, dit-on, l'intention de former une troupe dont tous les artistes en société, se partageront les recettes des représentations, frais déduits, au *prorata* de leurs appointements. L'administration leur garantira néanmoins un *minimum*.

M. Martinet demande à la Ville de le décharger du loyer de la salle et d'acheter à son profit le matériel du théâtre. Il espère en outre que la Chambre lui allouera une subvention de 200,000 fr.

Dans le cas où il ne pourra pas réussir à réorganiser sur ces bases son théâtre lyrique, M. Martinet annonce l'intention de jouer une féerie pour utiliser les trois mois dont il a payé le loyer d'avance.

— Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur le directeur,

« J'ai l'honneur de vous informer que je viens de traiter avec messieurs les propriétaires de la Gaîté pour donner dans cette salle, à partir du 14 février 1880, des représentations Italiennes, avec le concours de Mme Adelina Patti.

« Le tableau de la troupe et la liste des opéras composant le répertoire vous seront ultérieurement adressés.

« J'ose espérer, monsieur le directeur, que vous accueillerez mon entreprise avec la bienveillance que la presse n'a jamais refusée à toute sérieuse tentative artistique en France.

« Veuillez agréez, monsieur le directeur, l'assurance de ma profonde considération.

« MERELLI. »

La Gaîté se trouver ainsi : entre les mains de deux propriétaires. A partir du 14 Février 1880, les deux troupes de MM. Merelli et Martinet alterneront leur représentations.

— Le vaudeville fermera du 25 juin au 25 août.

La pièce en trois actes qu'on va lire à ce théâtre n'est pas de MM. Chivot et Duru seulement, il faut ajouter le nom d'un troisième collaborateur, M. Erny.

Le titre, sauf changement ultérieur, est la *Villa Bornichon.*

Les principaux rôles sont destinés à MM. Delonny. Parade et Mme Alexis.

— On répète déjà aux Variétés le *Voyage en Suisse*, de MM. Blum et Toché. Les Hanlon-Lee, les fameux mimes-gymnastes des Folies-Bergère paraîtront dans cette pièce.

— Le Gymnase prépare sa campagne d'hiver. M. Montigny s'est assuré deux pièces sur lesquelles il compte beaucoup : le *Fils de Coralie*, quatre actes de M. Albert Delpit et trois actes de M. Paul Ferrier.

— On a enterré cette semaine une artiste d'un grand talent, qui passa la plus grande et la plus brillante partie de sa carrière au Gymnase. Mlle Marie Jeanne-Mélanie Prieur, qui ne porta au théâtre que le nom de Mélanie, est morte à l'âge de soixante-douze ans. Elle joua des centaines de rôles, et elle y fut toujours applaudie pour le naturel et la finesse de son jeu. Ses créations principales sont : la sœur du colonel dans le *Fils de Famille*; la femme de Numa dans les *Petits Moyens*; la vicomtesse, dans le *Demi-Monde*; la charcutière dans le *Gentilhomme pauvre*. Personne n'ayant été averti de l'heure des obsèques, il y avait peu d'artistes au service de cette actrice regrettée.

— L'assemblée générale annuelle de l'association des artistes dramatiques a eu lieu avant-hier au Conservatoire national de musique.

Pour la première fois depuis trente-huit ans, M. le baron Taylor n'a pas présidé cette séance, retenu qu'il est par la maladie

En son absence, M. Dobigny-Derval, l'excellent administrateur du Gymnase, a présidé la séance.

La lecture du rapport a été faite par M. Garraud.

Une constatation couverte de fréuétiques applaudissements a été celle du chiffre de la rente réalisé. L'association des artistes possède, après trente-neuf ans d'efforts, *cent deux mille quatre cents francs* de rente !

Cette prospérité croissante a permis de distribuer, cette année, une somme importante, dont voici le détail :

Pensions de retraite a 225 Sociétaires (149 hommes, 76 dames)............	82.145 41
Secours en argent à 215 sociétaires (109 hommes, 106 dames)....	16.398 25
Secours consacrés à l'éducation de 13 orphelins..................	2.520 »
Frais d'obsèques de 26 sociétaires décédés sans ressources..........	1.285 »
Secours accordés par le président sur des souscriptions spéciales....	120 »
Prix et fondations dont jouissent trois hommes et une dame.	1.999 95
Total........	104.468 61

distribués entre 495 personnes.

Puis on a procédé à la nomination de cinq membres du comité. Les cinq membres sortants : MM. Derval, Gabriel Marty, Faure, Gerpré et Manuel, ont été réélus par un vote unanime.

BULLETIN FINANCIER

La Bourse est lancée en pleine hausse, toutes les rentes et les valeurs ont monté avec un ensemble remarquable.

Le cours de 114 est largement dépassé, sur le 5 0/0; le 3 0/0, ancien se traite au-dessus de 80 et l'amortissable fait 82 50, nous n'avons donc que des cours en hausse à enregistrer.

L'écart entre le 5 0/0 et le 3 0/0 ancien est énorme, il y a pour une même somme de Rente 20 *fr. de différence*. Aussi nous ne cessons de dire qu'il faut vendre du 3 0/0 contre achat de 5 0/0, nous conseillons cet arbitrage au comptant; on ne parle plus du tout de la conversion.

Les valeurs de crédit ont toutes des cours en hausse, divers établissements de crédit vont augmenter leur capital; aussi voit-on généralement des mouvements brusques en hausse. Il n'y a pas à raisonner on veut de la hausse, cependant l'épargne se porte de préférence sur les rentes ainsi que sur les obligations des chemins de fer français.

Les fonds étrangers ont suivi et la hausse est importante à signaler. Seules les valeurs Turques et Egyptiennes ont beaucoup de dépenses à sortir de leurs bas cours.

Nous devons signaler la hausse du florin or à 4 0/0 d'Autriche qui de 66 s'est élevé à 69 1/2. Nous n'avons cessé de recommander ce fonds à nos lecteurs et nous croyons que la hausse n'a pas dit son dernier mot sur cette rente qui donne encore près de 6 0/0 et dont les coupons sont payables à Paris, sans déplacement ni retenue.

La rente italienne poussée par le détachement du coupon, qui a lieu le 30 juin prochain, s'est élevée à 81. 20, il est vrai de dire que ce 4-34 0/0 est poussé en vue d'un emprunt prochain; nous trouvons les cours exagérés et bons à réaliser; nous conseillons toujours de vendre de l'Italien contre achat de florins or.

La hausse des fonds extérieurs d'Espagne ne nous surprend nullement, on finit à 15 3/4. Nous espérons beaucoup mieux pour le détachement du coupon. Le 2 0/0 se traite à 37 1/2.

En valeurs diverses, nous devons constater sur le marché en banque, les demandes qui se produisent sur les actions de la Compagnie française du Télégraphe de Paris à New-York, qui valent 515. Leur prochaine admission à la cote officielle ne peut manquer d'imprimer un vif essor à la hausse de cette excellente valeur.

Nous n'avons pas de changements à signaler dans les cours des actions et des obligations des chemins de fer français, qui ont toujours une clientèle assidue. Quant aux chemins de fer étrangers, il y a quelques changements en mieux, en chemins Lombards, Nord de l'Espagne, Saragosse.

En Banque, les valeurs de métallurgie se tiennent à de bons cours.

Les obligations de la Ville de Paris ont regagné leurs anciens prix, — rien n'est encore définitif sur le nouvel emprunt.

MERCURE.

LE SPORT

COURSES DE LA SEMAINE

Aujourd'hui jeudi 22 mai

A Chantilly

Six prix seront courus.

Les courses commenceront à 1 h. 1/2

Dimanche 25 mai

A Chantilly

Cinq prix seront courus.

Prix du Jockey-Club.

Trains spéciaux au chemin de fer du Nord

Lundi 26 mai.

Au Vésinet

Quatre prix seront courus

Train spécial au chemin de fer de l'Ouest

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE



DRAME

AMBIGU

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie

Cliché NADAR

TRAGEDIE

MUSIQUE

DELESSART





SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 315

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 29 Mai au 4 Juin 1879

PARIS: 30 cent. — DEPARTs 35 cent

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCCXV

DELESSART

elessart, le Lantier de l'*Assommoir*, le jeune chapelier, séducteur de Gervaise, a fait ses premiers débuts à Paris, il y a treize ans, entrant d'emblée à la Comédie-Française.

Il venait à Bordeaux où il avait de si chaleureux partisans qu'on nons le représentait comme le type accompli des jeunes premiers, Fechter, Lagrange, Febvre et même Delaunay n'avaient pas dans l'esprit des Bordelais de supériorité sur lui, les journaux nous en adressaient l'assurance des bords de la Garonne.

Engagé d'emblée à la Comédie-Française, ce qui est fort rare pour un artiste lorsqu'il ne sort pas du Conservatoire ou qu'il n'a pas joué pendant une dizaine d'années à l'Odéon, au Gymnase ou au Vaudeville, Delessart devait recevoir le contre-coup de cet excès d'audace.

Ses débuts dans la reprise de *Péril en la demeure*, le 30 juin 1866, ne furent pas une révélation.

L'artiste montra de l'intelligence, une bonne tenue, il était joli garçon, il y avait en lui de l'étoffe; mais tout cela avait besoin d'une direction savante ou du contact des vrais comédiens pour porter des fruits. On vit là une fois de plus la juste influence des milieux ou l'on se trouve, et les qualités qui paraissaient hors ligne sur une scène secondaire, s'effaçaient dans un entourage supérieur. De plus chacun avait encore présent dans son souvenir l'exquise interprétation de Delaunay qui avait joué ce rôle d'Albert avec cette chaleur communicative, cette verve, cette jeunesse merveilleuse que nous retrouvons à chaque nouvelle création et qui brillaient si vivement encore il y a quinze jours dans l'*Etincelle*.

Delessart ne fut pas engagé au Théâtre-Français, mais on ne la laissa pas retourner en province. Le directeur du Vaudeville se l'attacha, et il eut raison. Le jeune artiste devait être là bien à sa place, il le prouva dès son premier début qui se fit sur une scène par une création : Henry Gérard, dans les *Brebis galeuses*, comédie en quatre actes de Théodore Barrière, le 27 février 1867.

Au Vaudeville, Delessart retrouva ses succès de Bordeaux, et pendant cinq années consécutives il fut le premier *jeune premier* de cette excellente troupe, remplaçant Febvre qui, lui, avait gagné ses chevrons sur les grands champs de bataille parisiens, et était en ce moment mûr pour la Comédie-Française où il allait se faire une belle situation que vient d'agrandir encore sa magnifique interprétation du Don Salluste de *Ruy-Blas*.

Didier, de la *Famille Benoiton*, où il remplaça Febvre, lors de la reprise en juillet 1867, et Octave des *Faux Bonshommes*, où il prit la succession de Lagrange, également à la reprise, le 8 novembre suivant, montrèrent la souplesse du talent de Delessart. Il avait l'élégance, la diction simple, la voix jeune et la figure agréable, il ne lui manquait qu'un peu plus de chaleur, un peu de ce feu sacré qui rayonne et, dont il trouva plus tard des étincelles, notamment dans la reprise de *Nos intimes*, le 28 décembre 1867, où il joua le rôle de Maurice créé par Febvre, en s'élevant par moment à la hauteur de son prédécesseur.

Avant cette reprise, il avait fait sa seconde création le 18 du même mois, par le rôle d'André, du *Frère aîné*, comédie en un acte de MM. Alphonse Daudet et Manuel.

Au Vaudeville de la place de la Bourse, il créa encore : Charles Moret, dans *Où l'on va*, comédie en trois actes, de Mme Charlotte Dupuis, l'ex-excellente artiste du Palais-Royal, des Variétés et des Bouffes-Parisiens, représentée le 16 octobre 1868 ; et Henri, du *Sacrifice*, comédie en trois actes, d'Alphonse Daudet, jouée peu de temps après.

Le *Ménage en ville*, de Théodore Barrère, pièce déjà centenaire au Gymnase, représentée pour la première fois le 9 août 1869 sur la scène actuelle du Vaudeville, fut un grand succès pour Delessart. Le rôle de Chennevière était écrit absolument dans ses cordes. La passion n'y tient pas trop de place, et le comédien possède plutôt la verve aimable de la jeunesse que son ardeur brûlante. Aussi ce rôle est-il pour moi avec celui d'Octave des *Faux Bonshommes*, un des meillenrs que Delessart ait jamais eu à interpréter.

Je citerai encore des créations et des reprises importantes où Delessart affirma ses qualités et qui témoignent des services nombreux et précieux qu'il rendait à son théâtre ; ce sont :

Le comte Michel, de *Tamaro*, comédie en quatre actes, de M. Mario Uchard, représentée pour la première fois, le 30 septembre 1869 : création ;

Max Fauvel, dans les *Femmes terribles*, de Dumanoir, pièce reprise le 21 décembre suivant ;

Maxime, création dans les *Curiosités de Jeanne*, comédie en un acte de M. Verconsin, jouée pour la première fois, le 24 janvier 1870 :

Le comte, dans *Une femme est comme votre ombre*, petite comédie, en vers, par M, Paul Ferrier, création.

Interrompus par les événements de la guerre et de la Commune, les représentations du Vaudeville reprirent au 1er juillet 1872, avec les *Faux Bonshommes*, puis avec la *Poule et les Poussins*, où Delessart joua pour la première fois le rôle de Georges de Prevel.

Comme reprise importante vint ensuite le *Roman d'un jeune homme pauvre*, la belle comédie d'Octave Feuillet. Delessart y tint le rôle de Maxime, si supérieurement créé par Lafontaine, et sut s'y faire applaudir.

Enfin, le 1er février 1872, le rôle de Carle dans le *Rabagas* de Victorien Sardou, fut la dernière création de Delessart au Vaudeville. Il dut même le céder à Régnier, le 1er avril 1872, son engagement étant alors expiré.

On voit que la carrière de Delessart au Vaudeville est de celles qui ont leur importance dans un théâtre. Il a laissé là des souvenirs que dix années d'absence passées à l'étranger n'avaient point éteints.

En Russie et en Egypte, Delessart a remporté des succès non moins francs qu'à Paris. Il a joué là tout notre répertoire français avec un talent dont nous devons nous applaudir puisqu'il a été utile à notre belle littérature si appréciée d'ailleurs à l'étranger. L'énumération des ouvrages interprétés en dehors de nos scènes parisiennes serait surabondante et inutile, puisqu'elle ne comporterait aucune création. Je me borne à constater l'emploi du temps pour notre jeune comédien.

De retour à Paris, Delessart a été engagé à l'Ambigu par M. Chabrillat, et a fait ses débuts à ce théâtre, par une création qui l'a, de suite, remis en lumière : Lantier, de l'*Assommoir*. La pièce de M. Zola, jouée depuis le 18 janvier dernier sans interruption, a permis à tout Paris de faire de nouveau connaissance avec le Transfuge du Vaudeville, qui a retrouvé de son côté les applaudissements d'autrefois.

Je ne connais pas la durée de l'engagement qui lie Delessart au théâtre de l'Ambigu, mais si l'artiste n'a point l'intention de venir frapper aux portes du Vaudeville, je souhaite que M. Chabrillat le conserve longtemps, parce qu'il trouvera en lui, un précieux auxiliaire, en raison de la souplesse de son talent, et parce que aussi, le public du boulevard Saint-Martin l'a déjà accepté comme un des siens, et semble même le prendre en grande estime.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

JEANNE NADAUD

(du Théâtre des Nouveautés)

Dans le costume de..... de *Fatinitza*

PRENEZ MON OURS

OU

LES BUREAUX D'UNE REVUE

—

Un troisième étage au fond d'une cour de la rue des Gêneurs.

Sur le palier, une plaque de bois portant ce mot peint en noir : « *Revue.* » Dans des temps plus prospères, la plaque sera en cuivre. Quand la porte s'ouvre, un étroit couloir laisse apercevoir une enfilade de petites pièces inconnues à la brosse et au balai, où une grossière claire-voie fait à peine pénétrer quelques rayons d'un jour grisâtre.

Deux polissons dans le clair obscur de l'une de ces boxes, jouent à un jeu inconnu ; — dans l'autre, un monsieur mal peigné, accoudé à une table boiteuse, en face d'un encrier sans plumes, lit très attentivement la quatrième page d'un journal quotidien.

Sur le coup de deux heures, un jeune homme d'une physionomie naïve tourne timidement le bouton de la porte et s'introduit dans le couloir, un rouleau de papiers sous le bras.

LE JEUNE HOMME. — Monsieur le rédacteur en chef, je vous prie ?

LE MONSIEUR MAL PEIGNÉ. — Il est en Suisse.

LE JEUNE HOMME. — C'est que.... j'aurais.... grand besoin de le voir.

LE MONSIEUR. — Allez en Suisse, alors.

LE JEUNE HOMME. — Mais.... il y a quelqu'un pour le remplacer ?

LE MONSIEUR. — Si c'est pour la rédaction, adressez-vous au premier secrétaire.

LE JEUNE HOMME. — Et où cela, je vous prie ?

LE MONSIEUR. — Ah ! c'est qu'il est à l'imprimerie.

LE JEUNE HOMME. — J'attendrai alors.

Pendant ce temps-là, une dame, grande, maigre et jaune, le visage encadré de longues anglaises, s'est introduite à son tour.

LA DAME. — Monsieur le rédacteur en chef, je vous prie ?

LE MONSIEUR. — Il est à la campagne.

LE JEUNE HOMME NAIF. — Vous m'aviez dit en Suisse.

LE MONSIEUR *impatienté.* — Eh bien? La Suisse, la campagne, est-ce que ce n'est pas la même chose ?

LA DAME. — Le premier secrétaire, alors ?

LE MONSIEUR. — Il revoit la composition.

LE JEUNE HOMME. — Vous m'aviez dit qu'il était à l'imprimerie.

LE MONSIEUR, *impatienté.* — Eh bien ? Est-ce que ce n'est pas à l'imprimerie qu'on compose ?

LA DAME. *avec obstination.* — Monsieur le second secrétaire, alors ?

LE MONSIEUR. — Il est en conférence.

LA DAME. — J'attendrai... (*agitant son rouleau*) ; c'est que je vais vous dire, c'est très urgent... Au moins est-ce bien sûr que le rédacteur en chef n'y est pas ?

LE MONSIEUR, *avec humeur.* — Allons bon ! Est-ce que vous n'allez pas me croire, à présent ? (*Avec aménité*). Asseyez-vous...

La vieille dame et le jeune homme, après avoir jeté un regard de convoitise sur l'unique chaise disponible, prennent le parti de rester debout. Au bout d'un instant, un bruit de voix dans la pièce voisine. La porte s'ouvre et donne passage à un monsieur qui sort avec force salutations.

LE MONSIEUR *mal peigné au jeune homme naïf.* — Si vous voulez entrer...

LA DAME, *avec un vieux sourire de séduction.* — Monsieur ne pourriez-vous me céder votre tour ? Ce serait bien aimable. Je ne serai pas longue, deux mots ! (*Le jeune homme est déjà rentré.*) L'impertinent ! Ah ! les hommes d'aujourd'hui ne sont pas les fils de leurs pères.

LE MONSIEUR. — C'est vrai, mais c'est votre faute !...

LE CABINET DU SECRÉTAIRE

Une cheminée vierge, trois chaises, une table en bois noir et quelques cartons verts composent tout l'ameublement de cette pièce. Un homme d'une trentaine d'années, fort maigre, prend des notes, en parcourant à la hâte un manuscrit, c'est le secrétaire.

LE JEUNE HOMME NAIF, *entrant d'une façon embarrassée.* — Monsieur !... Monsieur le secrétaire.

LE SECRÉTAIRE, *se levant à demi.* — Justement, monsieur...

LE JEUNE HOMME. — C'est un roman, monsieur, un manuscrit, une nouvelle que... que je...

LE SECRÉTAIRE, *à part.* — Bon ! encore un gêneur ! (*Haut.*) Je dois vous prévenir, monsieur, que la *Revue* ne paye jamais le premier article...

LE JEUNE HOMME. — Oh ! monsieur ! qu'est-ce que l'argent ?

LE SECRÉTAIRE. — Et puis nous sommes forts encombrés (*ouvrant un des cartons*), tout ça des manuscrits ! Quand même vous seriez reçu, vous ne passeriez pas avant huit ou dix numéros, c'est-à-dire quatre ou cinq mois...

LE JEUNE HOMME, *épouvanté.* — Cinq mois ! J'espérais... je comptais... M. Théodore de Banville m'avait dit...

LE SECRÉTAIRE, *prêtant l'oreille.* — M. Théodore de Banville a lu votre article ?

LE JEUNE HOMME. — Oui... C'est-à-dire que je lui ai expliqué mon idée, mon plan, et qu'il l'a fort approuvé. Voici.

LE SECRÉTAIRE, *feuilletant le manuscrit.* — Ah... ah... diable ! c'est terriblement long, l'écriture n'est guère lisible, et puis qu'est-ce que ces mots au crayon ?

LE JEUNE HOMME, *troublé.* — Ça ? Ah ! ce sont mes corrections que j'ai oublié d'effacer...

LE SECRÉTAIRE, *à part.* — *M... m... a... p.. m. a. p.* Tiens, la griffe de Jules... Parbleu, ça vient de la *Revue Ibérique ; m.*, c'est-à-dire *mauvais, a. p., au panier* ; c'est un refusé ! (*Haut.*) C'est bien, monsieur, on vous lira, mais ne comptez sur rien avant six mois...

LE JEUNE HOMME, *résigné.* — Eh bien j'attendrai !

A peine est-il sorti que la dame se précipite dans le cabinet.

LA DAME JAUNE. — Monsieur, c'est moi...

LE SECRÉTAIRE, *bas, avec humeur.* — Pardieu ! je le vois bien.

LA DAME. — J'ai réfléchi. — J'aurais pu me faire publier ailleurs ; mais je veux du bien à votre Revue. — J'ai fait des coupures. — Voici le manuscrit.

LE SECRÉTAIRE, *parcourant le manuscrit.* — Merci de la préférence. — Mais toutes les coupures indiquées n'ont point été faites. J'aperçois encore là des scènes d'amour un peu vives.....

LA DAME, *avec emportement.* — Grand Dieu ! il faut donc être eunuque pour écrire dans votre Revue ?

LE SECRÉTAIRE. — Je puis vous certifier le contraire, madame, et j'espère que vous me tiendrez quitte des preuves. — Du moins faut-il une certaine retenue.....!

LA DAME. — De la retenue ? C'est un peu fort..... On ne parlerait pas autrement au marquis de Sades ! (*Tendrement.*) Eh bien, quoi ? Ils s'aiment — le bois est sombre, et..... que voulez-vous qu'ils fassent ?

LE SECRÉTAIRE. — J'entends bien, — la chose est tentante ; — aussi pour ne pas succomber à la tentation, m'empresserai-je de couper-ça....

LA DAME, *indignée.* — Couper ça ? — En vérité, vous n'aurez plus une lectrice dans un mois, et la Revue est perdue...

LE SECRÉTAIRE. — Oh ! les femmes lisent parfois les Revues, mais ne s'abonnent qu'au journal de modes...

LA DAME. — Monsieur ! vous calomniez mon sexe... Il y a des exceptions.

LE SECRÉTAIRE, *avec galanterie.* — Votre présence ici le prouve bien.

LA DAME. — La femme est tenue en tutelle, voilà tout.

LE SECRÉTAIRE. — Et vous vous en êtes affranchie.

LA DAME. — Et j'en affranchirai mes semblables.

LE SECRÉTAIRE. — A votre aise. (*Une pause.*) — Mais vous me pardonnerez, j'attends quelqu'un..... (*Il se lève.*) Tel qu'il est, votre roman ne saurait convenir...

LA DAME, *indignée.* — Vous dites?.... Est-ce ainsi qu'on m'abuse ? On me lit et avec plaisir— j'ose le dire ; — on m'indique des coupures, je veux bien les faire; — on me promet, — je vais, je viens, — puis on me renvoie... Ça par exemple c'est trop fort !

LE SECRÉTAIRE. — Mon Dieu, madame, ce n'est pas ma faute si...

LA DAME. —Pas votre faute ? — Et à qui donc, alors ? A moi peut-être ? Depuis trois mois qu'on me fait droguer dans cette sale antichambre qu'on ne balaye jamais, sur des chaises dépaillées, entre deux polissons qui jouent à la drogue et un monsieur qui me bâille au nez. Est-ce que c'est se conduire en galant homme, cela ?

LE SECRÉTAIRE, *impatienté,* — Eh ! que diable ! si vous aviez compris plus tôt. — Moi aussi voilà trois mois que je m'épuise après votre roman sans en rien tirer.

LA DAME *se lève pâlissante de colère, saisit son manuscrit et se précipite vers l'escalier.. — (Se retournant,)* Allez vous n'êtes qu'un cuistre ! (*Elle sort.*)

(Un monsieur dont la mise et les manières dénotent un homme du monde, lui succède).

L'HOMME DU MONDE. — Eh bien, monsieur, êtes-vous décidé enfin ?

LE SECRÉTAIRE. — Ah ! monsieur, la Revue est bien encombrée, allez !

L'HOMME DU MONDE. — Sans doute, mais mon roman fera sensation, je vous le promets.

LE SECRÉTAIRE. — On dit toujours cela...

L'HOMME DU MONDE. — Cela vous fera une réclame.

LE SECRÉTAIRE. — Je ne comprends pas très bien ?

L'HOMME DU MONDE. — Mon article vous donnera d'un coup cinq cents abonnés.

LE SECRÉTAIRE. Permettez... nous en avons publiés d'excellents qui n'ont pas fait vendre un numéro de plus, et sans nier absolument le mérite du vôtre...

L'HOMME DU MONDE. *avec modestie.* — Oh ! ce n'est pas sur son mérite que je me fonde. Je n'ai pas cette prétention...

LE SECRÉTAIRE. — Sur quoi alors ?

L'HOMME DU MONDE. — Je le signerai.

LE SECRÉTAIRE. — Je ne vois pas très bien...

L'HOMME DU MONDE, *avec assurance.* — Eh bien! — s'il faut vous le dire, je suis extrêmement connu dans le monde, — chacun, par curiosité, voudra lire l'article — on s'arrachera le numéro et — voilà ! (*Une pause.*) Cela vous étonne, parce que je vous ai dit que je m'appelais *Joseph Durand*. Eh bien ! pas du tout, je me nomme *Isidore Tompin*...

LE SECRÉTAIRE. — Isidore Tompin? Fort bien. Eh bien, monsieur Tompin repassez dans trois mois.

M. TOMPIN, *vexé.* — Dans trois mois ? (*Il reprend son manuscrit.*) J'ai bien l'honneur !... Et ces gens-là se disent littérateurs ! Quand on n'est pas de leur clique, c'est peine perdue!... (*Il sort*).

R.

Nouvelle

LA DAME AU SINGE

Vous préférez le sable? — moi, j'aime mieux le galet. Le sable est monochrome et vous abîme la vue. Il est toujours humide et donne asile à des nuées d'insectes sauteurs qui me dégoûtent.

S'il sèche, par hasard, le vent l'emporte en tourbillons et vous le jette dans les oreilles, dans les yeux, dans les narines, vous en avez toujours sous les dents. — Le galet, lui, n'est jamais humide. Dès que la mer est partie, il reprend ses habitudes casanières. Le vent glisse sur lui sans l'émouvoir. Il est charmant de s'y faire une place. En quelques secondes les cailloux se tassent, se rangent, s'écartent si bien, que vous vous y incrustez et y laissez votre empreinte.

Donc Marcel et Frédéric étaient couchés sur le galet.

La mer était couleur de plomb marbré de jaune, là où tombaient quelques rayons de soleil. L'horizon était noir. Dans le ciel couraient des nuages fous. Les oiseaux de mer traçaient de grands ronds blancs dans l'air. De temps en temps, un rayon qu'ils traversaient les habillait d'or.

— Tu m'assures que tu le connais?

— Comme ma poche. Je dirai même : mieux que ma poche, que je n'ai jamais eu la fantaisie de retourner.

Tandis que mon inconnue?...

— N'en est pas une pour moi. Dis-moi ce qui s'est passé entre elle et toi, et je te la nommerai. Je vais même plus loin : si ton récit m'intéresse, je promets de te présenter à elle.

— C'est convenu.

— Mais.... soyons de bonne foi!... Pour arriver à cette présentation ne brode pas une aventure piquante sur un canevas banal. Ton inconnue me confimera les choses.

— Après m'avoir entendu, je réponds qu'il ne te restera aucun doute sur ma sincérité.

— Commence. Avant tout, que représente le théâtre?

— Le Havre, Il est dix heures du matin. Le soleil est brûlant. Sur le quai, la foule la plus bigarrée va, vient, se heurte et s'injurie. La Norvége coudoie l'Italie ; la Russie donne le bras à l'Amérique. Les cafés borgnes sont pleins de pratiques bruyantes. Dans le sous-sol de caboulots, on mange des huîtres arrosées de vinaigre, saupoudrées d'échalotte ; on boit du cidre aigre et des liqueurs exaspérantes. Devant les hôtels, les omnibus de la gare chargent et déchargent des bagages, objets de mille recommandations vaines. Le long du quai, les bateaux font la file, pressés comme des fiacres à la sortie des théâtres. C'est par là un bien autre remue-ménage. Des barriques bordelaises suant le vin, des boucauts havanais poissés et couverts de mouches, des ballots américains bourrés de coton comme un corset de vieille fille, des planches de Norvége, des charbons de Newcastle.... que sais-je !... roulent sur le quai, grimpent à bord, font grincer les treuils et cliqueter les lourdes chaînes. Sur des colis empilés sont campés les émigrants mélancoliques, les jambes pendantes, l'œil indifférent, perdu dans le vide, le teint hâve, la barbe inculte. Les femmes maigres et jaunes, un mouchoir de coton jeté sur la tête, noué sous le menton, bercent des babys malpropres, espoir de la jeune Amérique. Et dominant le tumulte, les cris rauques et nasillards des perroquets des perruches nouvellement arrivés, qui protestent et entonnent à pleins poumons la Marseillaise des forêts du Brésil ou de l'Australie.

— Le décor est posé. Fais entrer en scène tes personnages.

— Me voici le premier, porteur d'une valise, me rendant à la gare, mon billet de circulation en poche. Tu me connais, je passe. Devant moi trotte un ange vêtu de bazin blanc, coiffé d'un chapeau mignon autour duquel s'enroule un long voile de gaze. En te disant que c'était un ange, j'ai calomnié la plus adorable des réalités, c'était une femme de Rubens.

— Mazette !

— Des épaules larges, un torse comme on en rêve quand on est en verve, une taille à jouer dans un rouleau de serviette, et des hanches!... des hanches inspirées par le ballon géant. En résumé, développement en haut, développement en bas, finesse au centre,... un 8, quoi !

— L'idéal.

— Elle longeait le quai, s'arrêtant de temps en temps devant les boutiques de curiosités. Arrivée devant le marchand d'oiseaux qui fait le coin de la rue des Deux-Corvettes, elle demeura comme en extase devant un singe qui gambadait sur un trapèze.

— Cela t'a tout de suite encouragé ?

— Moi ?... pourquoi ?

— Dame, cela avait un peu l'air d'un avance.

— Mauvais plaisant ! — Elle entre. J'entre.

— Bravo !

— Elle marchande le singe....

— Ton cœur bat.

— On le lui fait 150 francs.

— Et tu lui demandes la préférence.

— Il n'y a pas moyen d'être sérieux avec toi.

— Je l'espère bien.

— Faut-il continuer?

— Parbleu.

— Elle consulte son porte-monnaie, pousse un soupir et regarde le singe d'un air attendri.

— Il lui rappelait peut-être quelqu'un qu'elle avait bien aimé.

— Tu ne peux pas te faire une idée de la tristesse répandue sur son charmant visage.

— Tu as dû bien souffrir, car tu rendrais des points à Orthello, je te connais.

— J'étais entré dans le magasin en même temps que ma jolie inconnue.

— « Jolie inconnue » est un peu Opéra-Comique, mais je te pardonne. Continue.

— Le marchand crut que nous étions ensemble et voyant l'hésitation de son acheteuse, il se tourna vers moi et me dit : — « Je suis sûr, monsieur, que vous ne refuserez pas ce joli petit animal à madame. C'est un babouin à queue prenante, et les singes à queue prenanto deviennent tous les jours plus rares sur la place. «

— La situation se tend.

— La dame devint rouge jusqu'aux cheveux

— Inclusivement ?

— Ce ne fut qu'une lueur, mais pendant cette lueur je la crus rousse.

— Après.

— Je saisis au passage l'occasion qui m'était offerte et me tournant vers elle : — « Le fait est que ce singe est pour rien, ma chère amie, lui dis-je. Prends-le donc s'il te fait plaisir. Il nous rappellera notre voyage au Havre. »

— Le procédé était hardi.

— La dame ne le fut pas moins que le procédé !

— Ah! bah!

— Elle me regarda entre les deux yeux, réfléchit une seconde, sourit et me répondit : — « Vraiment. vous voulez satisfaire ce caprice? — Oui, ma chère amie. Il en sera de même de tous ceux qu'il vous plaira d'avoir. — C'est une folie... — De ne pas se passer une aussi innocente fantaisie quand, avec de tels yeux, on aurait le droit de s'en passer tant d'autres. »

— Buckingham doublé de Crésus!... Tu es de la grande école, toi!...

— « Eh bien, puisque vous le voulez, j'accepte, reprit-elle, mais comment emporter le cher petit animal? — Je l'enverrai où bon vous semblera ? reprit l'oiselier.

— « Si je l'achète, c'est pour ne plus m'en séparer. — Ne prenez pas de souci pour si peu de chose, chère amie, je me charge de votre préféré. Nous voyagerons tous les trois en bons amis. » — Sans attendre la réponse de mon inconnue, le marchand prit le singe et me le donna. — « Je vais aller vous chercher une cage, dit-il, voyant mon embarras. — Oh ! non, pas de prison, dit la belle voyageuse, il y serait trop malheureux, S'il fallait qu'il souffrit à cause de moi, j'aimerais mieux ne pas l'acheter. » — Le marchand s'empressa de remettre en place la cage qu'il avait choisie. Il attacha une ceinture neuve à la taille du singe qui se débattait de son mieux et y fixa une chaîne qu'il me remit. Je l'avoue, la perspective qui se présenta subitement à mon esprit de promener en laisse ce babouin fétide et révolté me fit froid dans le dos. Mais mon adorée regardait avec tant de tendresse son... ou plutôt mon acquisition, que je payai et me mis bravement en route.

— Heureux mortel!... Tout te réussit.

— Tu vas voir. Nous fîmes une centaine de pas, côte à côte, sans nous adresser la parole. J'attendais quelques paroles de remerciement, elle ne desserra pas les dents. Je voulus lui offrir mon bras, elle se recula en disant : « Ne m'ap-

prechez pas, j'ai peur des bêtes ! »

— Ah! mon pauvre ami, voilà une phrase bien dure.

— Le fait est que Cupidon, — c'est le nom du babouin, — Cupidon faisait le diable. Il venait de se cramponner au volet d'un boulanger et rien ne pouvait le décider à le lâcher. Chaque fois que j'avançais la main, le monstre poussait des cris atroces, roulait des yeux féroces et me montrait une double rangée de dents aiguës. La foule prenait plaisir à suivre ce débat. Pendant ce temps, mon inconnue continuait sa route. J'eus peur de la perdre de vue et, adoptant un parti radical, j'administrai à Cupidon une volée de coups de casquette qui lui fit lâcher prise. J'en fus quitte cette fois pour un coup de dent et une égratignure. Je pressai le pas, suivi par la foule, remorquant bon gré mal gré mon compagnon de chaîne qui tantôt se laissait traîner sur le dos, tantôt faisait des gambades insensées, tantôt, enfin, s'accrochait aux jupes et aux jambes des passants. Je passai là un vilain quart d'heure.

— Mon pauvre Frédéric!...

— J'allais attiendre ma conquête, lorsque Cupidon se prit de querelle avec le caniche d'un portefaix. Le chien s'était mis en tête de goûter du singe. J'avoue que pendant un instant j'eus envie de satisfaire son caprice, mais je pensai à mes 150 francs, je crus voir de loin mon inconnue qui me lançait un regard de détresse, et le babouin fut sauvé.

— Le trajet me parut long, bien que je ne perdisse pas de vue... Dis-moi donc le nom de baptême de mon inconnue.

— Pourquoi faire?

— Pour éviter les périphrases. Cela allonge le récit.

— Elle se nomme Léocadie.

— Je ne m'en serais jamais douté. Je reprends ma phrase . Le trajet me parut long, bien que je ne perdisse pas de vue Léocadie. J'arrivais de Deauville et me disposais à partir pour Etretat, lorsque je la rencontrai. Tu juges de mon désappointement, quand je la vis qui mettait le pied sur le bateau de Trouville. J'eus un moment de découragement. Mais elle m'adressa un regard rempli de promesses et malgré moi je m'embarquai. Cupidon avait fini par se pelotonner sur mon épaule, et, pour charmer les loisirs de la route, il se livrait dans mes cheveux à une chasse humiliante, de laquelle il revint bredouille, comme bien tu penses. Cette traversée me préoccupait. La mer a toujours eu pour moi de mauvais procédés. Je n'ai jamais pu les conjurer qu'en me couchant dès le départ. Avant de prendre ce parti, je crus de bon goût de m'approcher de... de...

— Léocadie.

— De Léocadie. — « Je vous en supplie, ne me parlez pas, me dit-elle. Je suis surveillée; un rien peut me perdre. Je vous conterai [cela un jour, mais pour l'amour de Dieu! ne me compromettez pas. Il y va de ma vie, de la vôtre peut-être aussi. Sachez qu'en me suivant vous ne me déplaisez pas; c'est tout ce que je puis vous dire. Eloignez-vous, mais cependant demeurez l'un et l'autre à portée de mes yeux. »

— L'un et l'autre?... Je ne comprends pas.

— Eh bien, oui, l'un et l'autre : Cupidon et moi.

— C'est juste.

— Elle ajouta : — « Si vous m'obéissez, si vous ne m'adressez pas la parole, si vous me suivez bien respectueusement, toujours à distance, vous aurez tous deux une large part de mon affection, »

— Et toi, tu t'éloignas ?

— Je m'éloignai. Il faut dire que le programme de mon inconnue avait du bon. D'abord, il contenait l'aveu du plaisir qu'elle prenait à me voir; puis, il me permettait d'aller me coucher. Du moins, je le croyais. Je voulus descendre. Cupidon fut d'un autre avis. La vue de l'escalier le mit hors de lui. Il fit un bond si violent, si imprévu, que sa chaîne me glissa des mains. Alors commença une course folle dans les cordages. J'allais donner à un matelot la mission de me rapporter le fuyard, descendre tranquillement et prendre possession d'une couchette de sauvetage, lorsque je vis Léocadie, pâle, agitée, émue, suivre des yeux le singe maudit, qui, s'aidant des pieds, des mains, des dents, et de la queue, se livrait à une gymnastique insensée. Je compris qu'une minute d'indifférence allait me faire perdre tout le terrain que j'avais si péniblement conquis, et je me mis en chasse. L'équipage qui voyait un pourboire au bout de tout cela, les passagers qui assistaient gratis à ce spectacle, étaient également ravis. Le bateau se mit à rouler. Oh! malheur!... La sueur inonda aussitôt mes tempes, un nuage s'éleva entre Cupidon et moi, mes élans amoureux s'apaisèrent, et je me cramponnai à la première corde venue. A partir de ce moment, ce qui se passa ne peut se décrire. Mon cœur en révolte s'agitait sur ma poitrine, et l'amour n'était pour rien dans cet émoi. Je me rappelle vaguement que Léocadie riait à se tordre, que la mer, justement indignée de mes familiarités, me crachait son écume au visage. J'ai eu froid, j'ai eu honte, j'ai pleuré, et c'est seulement quand le bateau entra dans la Touques que j'aperçus Cupidon, enfin paisible, qui croquait je ne sais quoi à mes côtés. L'extrémité de sa corde avait été, sans que je m'en fusse aperçu, roulée deux ou trois fois autour de ma taille. J'étais tellement abattu, tellement secoué, tellement écœuré, que j'avais peine à distinguer ce qui se passait à deux pas de moi. Je dus cependant trouver la force de remettre trente francs à l'équipage pour l'indemniser de sa peine et le remercier de sa capture. Cupidon mourait de sommeil; il s'étendit entre mes bras et commença un somme. Tu aurais bien ri de me voir servir de nourrice à ce baby velu. Léocadie passa à deux pas près de moi. un doigt sur ses lèvres, comme si elle eût voulu me recommander de ne pas réveiller son chérubin. Je la suivis, à moitié mort, me promettant de descendre dans le même hôtel qu'elle et de m'y reposer sans vergogne; mais elle monta dans le coupé de la voiture de Villers. — « Allons, me dis-je, ce n'est pas ici que je me reposerai! » Et je montai dans l'omnibus. Mon entrée fit sensation. une grosse dame faillit se trouver mal, un enfant poissé et louche se mit à pousser des cris de paon, un abbé entreprit une interminable série de signes de croix, le reste des voyageurs poussa de telles exclamations, proféra de tels jurons, que le conducteur arriva et me fit descendre. Toutes les places étaient prises sur la banquette, il ne me restait plus qu'une ressource : louer une voiture et suivre mon inconnue. C'est ce que je fis. On m'indemnisa de mes peines par un regard et un sourire sur lesquels le paradis avait déteint.

— Quel style!... quel lyrisme!...

— Je donnai ordre à mon cocher de suivre l'omnibus. Nous partîmes au galop. Le bruit des roues. le pas des chevaux, les coups de fouet surtout ne tardèrent pas d'exciter les nerfs de Cupidon. La poussière l'aveuglait, le soleil l'incommodait, les mouches le tracassaient si bien qu'il recommença ses gambades et que je dus encore renoncer au somme que je m'étais promis de faire dans la voiture. Pour comble de malheur, il lui prit une envie folle de se jeter sur les rayons des roues. La lutte s'engagea de nouveau, et je laissai cette fois sur le champ de bataille, indépendamment de ma dignité à jamais compromise, un des pans de ma redingote. Que te dirai-je!... cette course insensée dura quarante-huit heures, J'avais oublié mes bagages à bord et voyageais dans un costume à faire pitié à des mendiants irlandais. Mon corps était couvert de morsures. A chaque instant le courage me manquait, la rage me prenait et je songeais à étrangler mon infernal compagnon de route, lorsqu'un regard, un geste, un sourire encourageants me rendaient de nouvelles forces, et je continuais mon voyege, et je prenais mon martyre en patience. Houlgate, Cabour, le Home, Lion-sur-Mer, Varaville, Luc, Langrume, toutes les plages nous virent passer Léocadie, Cupidon et moi. Et toujours je suivais, tantôt à cheval, quelquefois à pied, en voiture de temps en temps. Cette course ne prit fin qu'à Arromanches. Là, je perdis de vue mon inconnue. Tout ce que j'entrepris pour la retrouver fut inutile.

— Comment!... c'est ainsi que finit ton aventure?

— Hélas! oui.

— Tu n'eus pour tes peines aucun dédommagement?

— Si fait.

— Ah! bah!... Conte-moi cela.

— Cupidon, qui me portait plus que jamais sur les nerfs, mourut d'une indigestion de moules. Il est vrai de dire qu'il s'était obstiné à avaler les coquilles et que j'avais pris le parti de le laisser faire. Il souffrit beaucoup.

— Est-ce là tout ce que tu as à me raconter?

— Mon Dieu, oui.

— Tu n'omets rien ?

— Rien absolument.

— Je suis surpris que tu aies oublié certain incident de l'*Hôtel du Clou-sans-Tête*, à Arromanches...

— Qui t'a dit?...

— Ton inconnue y était depuis la veille, et tu avais trouvé moyen de te procurer une chambre voisine de la sienne et qu'une légère porte de sapin défendait tant bien que mal. Tu passas une partie de la nuit à cribler la cloison de trous de vrille, à regarder par le trou de la serrure...

— Marcel. je t'assure...

— A prononcer des discours incendiaires qui, dans un pays moins humide, eussent mis le feu aux quatre coins du pauvre cœur dont tu faisais le siége : tu allas jusqu'à menacer d'enfoncer la porte. Enfin, tu as tout essayé pour obtenir en tendresse le remboursement de tes avances. Puis, de guerre lasse, tu t'es endormi.

— Es-tu bien certain que je n'ai eu aucun dédommagement?

— J'en suis on ne peut plus certain.

— Pourquoi ?

— Un peu de patience, mon cher; tu le sauras tout à l'heure.

— A l'aube, tu fus réveillé par le bruit que l'on faisait dans la cour en attelant une berline Tu sautas à bas de ton lit, tu ouvris la croisée,

tu te penchas et tu reconnus sur le pas de la porte les bagages de Léocadie. Tu voulus t'habiller, mais c'est en vain que tu cherchas ton pantalon.

— Comment sais-tu tout cela?

— Tu perdis un quart d'heure en recherches vaines. La voiture était prête, les bagages étaient chargés et tu étais toujours en chemise, cherchant comme un fou derrière les armoires, sous tous les meubles, dans tous les tiroirs, le maudit vêtement sans lequel tu devais renoncer à te présenter. La voix de l'inconnue qui donnait l'ordre du départ te rappela à la fenêtre. Des éclats de rire guidèrent tes regards vers la gouttière au bord de laquelle tu vis Cupidon, gravement assis. Il tenait ton « inexpressible, » dont il fouillait les poches, à la grande joie des palefreniers, auxquels il jetait tout l'argent qu'elles contenaient. L'inconnue donna le signal du départ, et tu ne l'as plus revue, que ce matin, au Casino.

— Tout cela est faux!...

— Ah!... mon cher ami, voilà qui est peu parlementaire.

— Je trouve étrange, je l'avoue, que tu croies une femme plus que moi.

— Tu en seras peut être moins surpris quand tu sauras que cette femme est la mienne...

— Comment!..

— Qu'elle venait me rejoindre à Arromanches quand tu l'as si vaillamment pourchassée, que j'étais le soir dans la chambre de l'auberge, et le matin dans la berline.

— Ainsi, tu savais toute cette histoire que depuis une heure je te raconte?

— Voilà deux mois que nous en rions. Je te présenterai à ta compagne de voyage.

— Merci, je serai parti ce soir.

QUATRELLES.

SALON DE 1879

III

MM. — Gustave Doré. — Maignan. — Henri Levy. — Émile Levy. — Ehrmann. — Gabriel Ferrier. — Toudouze. — Comerre. — Georges Sauvage. — Falguière. — Jean Benner. — Emile Renard. — Courtat. — Landelle. — Lhermitte. — Herkomer. — Ulmann. — Brozik. — Sergent. — Salmson. — Benjamin Constant. — Bonvin. — Pille. — Adrien Moreau. — Perrault. — Beyle. — Bridgman. — James Bertrand. — Armand Leleux. — Charles Moreau. — Manet.

M. Gustave Doré augmente chaque année l'immensité de ses toiles. La *Mort d'Orphée* est une composition gigantesque enveloppée dans un paysage d'une grandeur imposante. Evidemment ce n'est pas là une page de peinture; on sent que la toile a été brossée avec trop de vivacité, et l'ensemble des tons n'est pas agréable, mais on ne peut méconnaître la valeur de cette œuvre colossale. La scène est traitée avec une rare imagination, les physionomies des personnages, leurs attitudes ont une énergie farouche qui impressionne lorsqu'on reste longtemps devant le tableau. Si M. Doré n'est pas un peintre habile c'est qu'il ne peut prendre la peine d'étudier le métier, il faut que son pinceau marche aussi rapidement que sa pensée, or celle-ci est improvisée avec une rapidité prestigieuse.

Somme toute, les qualités que renferme la *Mort d'Orphée*, sont infiniment supérieures à celles de vingt toiles couvertes par une brosse plus savante.

Si M. Maignan, par exemple, qui a un vrai talent de peintre, avait su ordonnancer avec cette sûreté son *Christ consolateur*, il ne nous aurait pas donné une composition où tout est pêle-mêle, sans goût et sans raison d'être. Le Christ maigre et vilain n'a pas l'air d'appeler à lui les affligés, sa figure est plutôt susceptible d'effrayer que d'apporter une consolation.

Faut-il parler du *Jésus au mont des oliviers* de M. Henri Levy? c'est une erreur de cet artiste distingué sur laquelle nous ne nous appesantirons pas, le sachant apte à prendre vite une revanche.

Bien au contraire nous nous arrêterons devant les *Jeunes époux* de M. Émile Levy, ou l'équilibre est parfait entre les personnages et les fonds; où tout est pondéré avec un goût sûr et distingué. Ces deux figures si simplement mises en scène constituent un sujet à la fois plein de grandeur et de délicatesse. L'homme est robuste et fièrement campé dans sa tunique d'un rouge harmonieux; la femme, enveloppée dans ses longs vêtements blancs, laisse voir sa tête d'une beauté chaste et charmante que son époux découvre d'un geste empressé mais respectueux pour l'admirer à son aise. Tous les deux confondent leur pensées dans leurs regards; ils se sentent l'un à l'autre pour la vie; c'est bien là l'image du mariage dans ce qu'il a de noble et d'élevé. La distinction des lignes n'est pas seulement dans ces deux jeunes époux, elle existe aussi dans l'arrangement général du tableau, Les colonnes, les marches, la mosaïque du plancher, les fleurs, en un mot tout ce qui est accessoire est traité avec une précision de perspective, une pureté de trait, une finesse de coloris qui encadrent délicieusement le motif principal largement peint, dessiné et modelé comme le sont d'ordinaire les œuvres d'Émile Levy, un des deux ou trois artistes qui serrent de près la nature et ne se contentent pas de brosser la toile à larges traits et de l'effleurer avec des couches légères.

Quoique renfermant des parties tourmentées, le panneau décoratif de M. Ehrmann représentant *Paris sous les auspices de la République conviant les nations aux luttes pacifiques des Arts et de l'Industrie*, est d'un bel aspect, en raison de la sûreté du dessin et de l'harmonie générale de la coloration.

L'*auto da-fé*, de M. Gabriel Ferrier, offre une scène terrible, très dramatiquement composée. Une jeune femme à demi nue est liée sur des fagots: le bourreau tient la torche enflammée qui va embraser le bûcher; un moine, la figure masquée, le geste terrible, enfonce sur l'épaule de la victime ses doigts crispés, sans doute pour lui bien faire sentir qu'il tient enfin sa vengeance. Tout cela est vigoureusement traité et peint très habilement : aussi l'impression déjà très vive par l'effroi que cause le sujet augmente en raison des qualités remarquables de l'exécution. M. Gabriel Ferrier, un des derniers lauréats revenus de la villa Médicis, sera certainement un de ceux qui feront honneur à l'Ecole de Rome.

J'ai bien peur qu'il n'en soit pas de même de M. Toudouze. Cet artiste a un tempérament de peintre, mais il compose d'une façon si bizarre, il met si peu de goût dans l'arrangement de ses personnages qu'on ne croirait jamais qu'il a vécu cinq ans au milieu des chefs-d'œuvres des grands maîtres italiens. Les *Anges gardiens* forment une composition baroque, et presque risible.

J'en dirai autant du *Lion amoureux*, de M. Commerre, autre ex-pensionnaire de Rome; cette toile est l'œuvre d'un peintre à la main habile, mais dont l'imagination et le goût ont besoin d'être redressés.

Comme bonnes études du nu, je citerai;

La *Saint Jérôme au désert*, par M. Georges Sauvage.

La *Suzanne*, de M. Falguière, encadrée dans des fonds qui gagneraient à être plus faits; — Une *Dormeuse*, par M. Jean Benner; — L'*Epave*, de M. Emile Renard; et surtout *Eve et ses enfants*, chaude peinture par M. Courtat. Mentionnons encore : La *Messagère des tempêtes* et la *Sirène*, deux demi figures nues très sagement exécutées par M. Landelle.

Maintenant aux tableaux où arrivant les personnages sont présentés dans des dimensions plus petites que les dimensions naturelles, on trouve de forts jolies compositions où des faits historiques, des études de mœurs, des contes amusants, sont retracés habilement et avec un vif intérêt.

J'aime beaucoup, par exemple, le *Pardon de Ploumanac'h*, de M. Lhermitte. Le sentiment en est excellent, les mouvements justes; l'exécution d'une grande simplicité impose l'attention.

L'*Asile pour la vieillesse*, par M. Herkomer, est une œuvre profondément sentie, très vivante, peinte harmonieusement. Le dessin seul n'est pas d'une grande sûreté.

Caton arraché du Sénat, de M. Ulmann, offre également une composition mouvementée, attachante. Là, le dessin est plus précis, mais la gamme générale a moins d'harmonie.

Une fort jolie chose : La *Partie d'échecs des fiançailles*, par M. Brozik. La belle princesse Dagmar que le seigneur Strange gagna pour son roi, d'après la légende Danoise, est très gracieusement représentée. La mise en scène du sujet distribuée avec goût, comporte des accessoires d'une grande richesse. Le tout est peint avec une brosse large, en pleine lumière et dans une coloration brillante.

Il peut y avoir de l'idée dans l'œuvre de M. Sergent : *Origine du pouvoir*, mais ces sujets gigantesques ne souffrent pas la médiocrité dans l'exécution.

Une arrestation dans un village de Picardie, par M. Salmson, offre une composition très intéressante par le naturel des physionomies. La peinture est franche, large, harmonieuse. Les mêmes éloges pour *Dans les champs*, où l'artiste nous montre une petite fillette assise et regardant le bouquet qu'elle vient de cueillir.

Dans le *Saint-Viatique*, par M. Aimé Perret, un curé entre deux enfants de chœur et suivi par deux commères, se rendent à travers champs, en pleine neige, chez un moribond. Cela est saisissant de vérité, spirituellement traité et peint de main de maître.

Le même artiste expose une autre très bonne toile sous ce titre : le *Coup de l'Etrier*.

Avec M. Benjamin Constant, nous traversons la Méditerranée et pénétrons dans le Maroc. Sur les terrasses, de belles jeunes femmes assises ou couchées respirent l'air du soir. Beaucoup de poésie, de chaleur, et des tons harmonieux.

Les *Favorites de l'Emir*, par le même artiste, sont des panthères qui amenées par des serviteurs, viennent se prêter comme de simples chiens, aux caresses de leur maître. Bonne peinture, ferme et colorée.

Une toile excellemment traitée, sobre de détails, mais ordonnancée avec goût et pleine d'intérêt, c'est: *Pendant les vacances*, de M. Bouvin. Comme ces religieuses, bien groupées dans le tableau sont bien toutes à leur affaire. Cela est naïf et grand en même temps comme composition. Quant à l'exécution, on sait aussi quelle franchise de dessin, quelle solidité de brosse, et dans quelle gamme lumineuse M. Bouvin a l'habitude de traiter un sujet.

Une bonne peinture encore, le *Don Quichotte* de M. Pille, assis les jambes étendues, au milieu de ses bouquins et de ses armures.

Les deux tableaux de M. Adrien Moreau : *Une répétition de la tragédie de Mirame, chez le Cardinal de Richelieu*, et les *Noces d'argent*, sont intéressants et bien peints.

Ceux de M. Perrault : *Moïse exposé sur le Nil*, et *Bettina*, sont d'une facture distinguée.

M. Beyle se montre franchement parisien dans ses deux toiles : *De la mairie à l'Eglise*, et *Une partie de dames*, cela est joli, aimable, gai plein de fraîcheur et d'une couleur attrayante.

Dans *La Procession du bœuf Apis*, M. Bridgman est comme toujours savant et coloriste.

M. James Bertrand se relève cette année avec sa *Galatée*, composition intéressante et *En sortant de l'Ecole*, tableau bien peint et amusant.

J'aime la façon tout intime dont M. Armand Leleux a exécuté ses deux petits sujets : *Qui a bu, boira*, et *Le charron*, ainsi que la naïveté apportée par M. Charles Moreau dans *Les enfants d'aujourd hui*.

Pour terminer notre tournée d'aujourd'hui, constatons le manque de vérité comme couleur et la nullité du dessin dans les toiles insignifiantes d'ailleurs, comme sujet, de M. Manet un excentrique dont on a beau surfaire tous les ans le mérite ; mais qui ne produira jamais une œuvre de véritable valeur.

FÉLIX JAHYER.

LE TOUR DU MONDE

(FIN)

Le Deuxième semestre de l'année 1878, comprend encore plusieurs récits d'un intérêt saisissant et illustrées avec un soin vraiment hors ligne

Le voyage à la mer polaire, par le capitaine Nares constitue une de ces expéditions qui font honneur au genre humain. Le navigateur nous fait suivre ces hommes vaillants qui résistent aux morsures de la gelée, et qui s'avancent avec la neige jusqu'aux genoux à la recherche de découvertes utiles. Sa description empoigne et émerveille. Lisez l'ascension du mont Julia! quel panorama grandiose de glaces sur glaces. Et plus loin, comme on suit, haletant le chemin que les hardis explorateurs se taillent à la pioche vers le nord, allant au devant des dangers et des maladies. Une année et demie de travaux assidus, assurent à l'humanité des conquêtes, mais que de souffrances et que de pertes d'hommes à déplorer. Ce voyage est sans contredit un des plus émouvants à faire ; eh bien, vous le pouvez faire dans un bon fauteuil avec le *Tour du Monde en main*, sans danger mais non sans émotion, car vous subissez le récit du navigateur que viennent rehausser des croquis et des dessins admirables de précision et d'un effet irrésistible.

Passant ensuite au centre de la civilisation vous ferez le voyage de la Néerlande avec M. Charles de Cosser. Vous admirerez tout à votre aise les merveilles d'Amsterdam avec les dessins de MM. Taylor, Clerget, Therond, Chapuis, et dix autres artistes dont les crayons habiles vous mettront sous les yeux les Eglises de Moïse, de Notre-Dame-des-Rédemptoristes, vous conduiront par la rue Sarpati au palais de l'Industrie, vous mèneront au curieux quartier des Halles, etc.

De l'Europe, vous passerez dans le Sud de l'Afrique faire un voyage aux mines de diamant. Après avoir su ce que c'était que la rigueur du froid par votre voyage à la mer polaire, vous saurez ici ce que coûtent les chaleurs excessives, mais cela ne vous empêchera pas d'admirer combien la nature est merveilleuse.

De là M. le Docteur Testevuide vous conduira à l'Ile de Chio, celle qui dispute à Smyrne l'honneur d'avoir donné naissance à Homère. Vous y verrez des sites magnifiques, des mœurs et des coutumes intéressantes.

Enfin par le Sénégal, dans un voyage au Gabon et sur le fleuve Ogooné, vous finirez votre *Tour du Monde*, de 1878, remerciant les éditeurs qui ont su faire aussi bien et vous procurer une distraction aussi charmante et aussi instructive.

LE SPORT

COURSES DE LA SEMAINE

Aujourd'hui jeudi

A Maisons-Laffitte

Cinq prix seront courus.

Trains spéciaux à 1 h. 15, Gare St-Lazare

Dimanche 1er Juin

Au Bois de Boulogne

Six prix seront courus.

Lundi 2 Juin 1879

A Auteuil

Quatre prix seront courus

GRAND STEEPLE-CHASE DE PARIS

Grandes Courses de Haies

Mardi 3 Juin

DEUXIÈME JOUR DE LA RÉUNION D'ÉTÉ

Au Bois de Boulogne

BULLETIN FINANCIER

Depuis notre dernière Revue, la hausse a été générale sur les Rentes comme sur les valeurs. Nous dirons même que la Bourse, sans tenir compte du chemin parcouru, paraît affolée ; les meilleures valeurs comme les plus douteuses, ont coté des cours que nous n'avons pas vus depuis longtemps. Nous trouvons que la spéculation va trop vite et ne se rend pas bien compte que le comptant ne la suit guère — L'abaissement de l'escompte à 2 % *à la Banque de France* a été le signal de l'élèvement de la rente 5 % à 115.60 et à ce dernier prix, il a fallu que de grosses positions d'acheteurs en bénéfice viennent refroidir l'ardeur des haussiers. — Quoiqu'il en soit le cours de 115 à été maintenu et la liquidation qui s'avance nous dira combien de rentes devront être reportées et à quel prix les banquiers voudront bien donner le concours à la spéculation.

Le 3 0/0 ancien se tient à 80 60 environ. c'est *très-cher*, un revenu à peine de 3 3/4 est peu de chose. Quant à l'amortissable il est très ferme à 83, nous le préférons à l'ancien 3 0/0 et de beaucoup, il y a là au moins un remboursement qui vient tous les trois mois. Les valeurs de crédit ont beaucoup monté ; aux cours actuels il faut réaliser, la prudence le commande.

Le crédit Mobilier Espagnol après avoir touché à 1015 a fini à 975. — La Banque de Paris à 780, le crédit foncier à 767 50, etc.

Les fonds étrangers ont fait de beaux cours. — Le 4 0/0 florin or a touché le cours de 70 fr., nous n'avons cessé de recommander cette rente dont les cours n'ont cessé de progresser, et dont les coupons se paient à Paris en or sans aucun ennui ni déplacement de titres comme sur la rente Italienne qui n'a pu conserver ses hauts cours, et que nous avons conseillé de vendre en arbitrage contre achat du florin 4 0/0 or.

Les valeurs Turques ne peuvent s'améliorer, on parle toujours d'emprunt : où sont les garanties ? aussi conseillons nous de les vendre toujours quand elles montent.

L'obligation Egyptienne se tient faiblement au-dessus de 200 fr. La Banque Ottomane, malgré des demandes dont on connaît la source, a perdu un moment le cours de 500, on finit à 506 25. Les fonds Espagnols sont bien tenus, après avoir touché de hauts cours, ils finissent ferme, l'extérieur ancien à 15 1/2.

L'extérieur nouveau 2 0/0 37 1/4. Personne dans le public ne doute de la réussite finale de la grande entreprise de M. Pouyer-Quertier, *le cable transatlantique Français*. Il est constaté que les efforts des Sociétés rivales Anglaises pour entraver cette entreprise ne réussiront pas. Les travaux d'établissement des câbles continuent sans relâche, et quoi qu'il arrive, nous pourrons être assurés de voir l'Exploitation inaugurer ses travaux dans les délais prévus.

MERCURE.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 15. rue des Martyrs.

BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE

Exposition 1878. — Médaille d'or.

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Gude* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illutré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144 Faubourg-Poissonnière, Paris.

LE CONSEILLER DES RENTIERS

5e Année — Le plus indépendant des journaux financiers — 5e Année

3 FRANCS par an

PRIME GRATUITE :

Un magnifique volume avec tableaux et dessins

L'Album-Guide des Valeurs à Lots

Ouvrage indispensable aux porteurs d'obligations à lots françaises

1, rue de Maubeuge, Paris

STERILITÉ DE LA FEMME

constitutionnelle ou accidentelle, complétement détruite par le traitement de Mme LACHAPELLE, maîtresse sage-femme, Consultations tous les jours de 3 à 5 h. r. du Mont-Thabor, 27, près les Tuileries.

MM. les Docteurs TROUSSEAU et PIDOUX

Dans leur *Traité de Thérapeutique*

RECOMMANDENT D'UNE MANIÈRE PARTICULIÈRE LA

Graine de Moutarde blanche

Comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans la Guérison des Maladies de l'ESTOMAC (Gastrites, Gastralgies), de celles des INTESTINS et du FOIE, des DARTRES, des HÉMORRHOIDES, des CONGESTIONS, des RHUMATISMES, des CONSTIPATIONS OPINIATRES.

DIDIER, 20, Boulevard Poissonnière, Paris

MALADIES DES FEMMES

GUÉRISON sans repos ni régime, par Mme LACHAPELLE, maîtresse sage-femme. Les moyens employés, aussi simples qu'infaillibles, sont le résultat de longues observations pratiques dans le traitement de leurs **affections spéciales**, causes fréquentes et souvent ignorées de leur stérilité, langueurs, palpitations, débilités, faiblesses, malaises nerveux, maigreur, etc., etc.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes :* écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour St-Jacques.

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fr. f°



PLUS D'ASTHME

Suffocation et Toux

Indication gratis franco.

Écrire à M. le Cte CLÉRY, à Marseille

ARNOLD

PÉDICURE

e Montmartre

105

ARIS



CHEZ LUI DE MIDI A LA NUIT

2 fr.

LA SÉANCE

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN

Le Moniteur des Valeurs à Lots

52 NUMÉROS

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le **Baron LOUIS** ; une Revue de toutes les Valeurs; les Arbitrages avantageux; le Prix exact des Coupons; tous les Tirages sans exception; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 17, rue de Londres.

NOTA.—*Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

THYMOL-DORÉ

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des Drs GIRALDÈS, BOUILHON, PAQUET, LALLEMAND, RENGADE, LEWIN, BOUCHARDAT, VIRCHOW, etc.

A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon 2 fr.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE
Par la douce Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 32 ans, la Revalescière guerit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 cures par an. Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. contre bon de poste, Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco*. Biscuits 4; 7, 16 et 70 fr

EVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et C, limited, 8, rue Castiglione. PARIS, et partout chez les Pharmaciens Epici...

GUÉRIR *vite* l'Estomac de lui, la *santé*. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE les TUMEURS sans Opération, Cancer, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99. Le LIVRE, 3 fr. 50. *Aff.* ou les MALADIES guéries avec les GRAINES DE LIN Ces graines épurées et avalees entières, à la dose de deux ou trois cuillerées, avec un peu d'eau sucrée, ne manquent jamais de hâter la guérison des maladies de l'*estomac*, des *intestins*, du *foie*, des *poumons*, des *reins*, etc., surtout alors que je les prescris comme hygiène de ma thérapeutique, avec quelque peu de médicaments selon le cas, l'âge, le sexe, le tempérament, etc. Or, pourquoi semble-t-on ignorer, que l'*Estomac* est la cheville ouvrière de l'ensemble des parties du corps, le mobile principal de la vie organique le régulateur suprême des fonctions de l'économie, enfin qu'il est phisiologiquement à l'état de sante, le sage gouverneur et l'habile administrateur l'économie; l'épargne, l'harmonie de la vie Mais par contre, si l'Estomac est malade, il est le siege, le centre de tous les désordres manifestes, qui se réfléchissent sur le visage du patient et qui amènent la mort si le remède en vient à son secours. La NOTICE et la *prescription*. 1 fr. 50, MANDAT. Poste. Voir la formule de mon LIVRE sur le catalogue, 50 cent, mandat poste.

---

20 à 25 % de Revenu par An, payables par Mois

SÉCURITÉ ABSOLUE

Résultats des années 1875, 1876, 1877 et 1878.—Brochure explicative : 60 centimes.

S'adresser à la **CAISSE DES REPORTS**, 77, *rue Richelieu*, **PARIS.**

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME NOUVEAUTÉS COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché NADAR

TRAGÉDIE MUSIQUE

JEANNE NADAUD

Rôle de Lydia

(*Dans Fatinitza*)

IMP. LEVES & BARBET G. BOUVY del.

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 316

E. PAZ, Rédacteur en chef.

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Du 5 au 11 Juin 1879

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

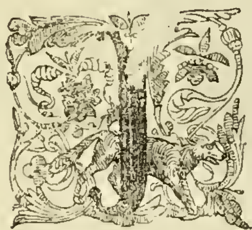
PARIS : 30 cent. — DEPARTt : 35 cent.



CCCXVI

JEANNE NADAUD

—



EANNE NADAUD, que le succès de *Fatinitza* vient de mettre en évidence, est une toute jeune et jolie personne, depuis plusieurs années déjà, sympathique comme femme et comme artiste au public parisien.

Ses débuts eurent lieu sur la scène de l'Opéra-Comique dans le courant de l'année 1872; sans la recommander tout particulièrement, ils donnèrent des promesses d'un talent qui s'accentue aujourd'hui.

Douée d'une voix petite comme volume, mais d'un timbre agréable, et dont elle se servait avec une certaine habileté, la chanteuse ne pouvait prétendre qu'à doubler la première dugazon, emploi pour lequel la recommandaient surtout une jolie figure, une physionomie jeune et aimable, une tournure avenante et une diction correcte, qui n'est pas ordinairement la qualité dominante des artistes qui se destinent à l'opéra-comique.

C'est par Betly, du *Châlet*, un des personnages typiques et les plus charmants du répertoire de l'Opéra-Comique pour les dugazons, qu'elle débuta le 21 novembre 1872. Sa gentillesse, la fraîcheur répandue dans toute sa personne lui valurent un fort bon accueil.

Le 20 janvier suivant, elle apparaissait, avec le petit rôle de Béatrice, dans *Roméo et Juliette*, qui prenait pour la première fois possession de la scène de l'Opéra-Comique, lors de la rentrée de Mme Carvalho.

Dans cette même année (1873), au 20 mars, je me souviens d'une très-amusante représentation qui n'eut pas de lendemain et où l'on joua en travesti les *Rendez-vous-bourgeois*. Mlle Nadaud y remplit le rôle du petit Charles qu'elle garda quand l'ouvrage fut remis, quatre mois plus tard, au répertoire. Voici, à titre de curieux document quelle était, ce soir-là, la distribution des *Rendez-vous bourgeois*, en travesti ; Dugravier, Mme Revilly, Bertrand, Mlle Ducasse ; César, Mme Galli-Marié ; Jasmin, Mlle Reine ; Charles, Mlle Nadaud. — Julie, M. Coppel, Louise, M. Barnolt; Reine, M. Sainte-Foy.

La Première création de Mlle Nadaud se fit dans le *Roi l'a dit*, de Léo Delibes, le 24 mai 1873, par le personnage de Chimène, un de ces petits rôles si charmants de ce délicieux opéra-comique qu'interprétait un essaim de jolies femmes et de véritables cantatrices ayant nom : Marguerite Priola, Marguerite Chapuy, Julia Reine, Ganetti, Guillot, Blanche Thibault et aussi Nadaud.

Puis vinrent encore, dans la même année, Isabelle dans la reprise de *Bonsoir M. Pantalon*; Colette, dans celle de *Richard Cœur-de-Lion*, et Suzette, création, dans les *Trois Souhaits*, un acte de Poise.

En 1874 : Brigitte, du *Domino noir* ; — Jacquette, création, dans le *Gille et Gillotin*, d'Ambroise Thomas, dont la première représentation eut lieu le 22 avril: Barberine, à la reprise des *Noces de Figaro* pour Mme Carvalho et les débuts d'Emma Breton, le 7 mai suivant ; Jenny, de la *Dame Blanche*; Une des deux chevrières, du *Pardon de Ploërmel*; Louisette, de *Bonsoir Voisin*; Clémence, dans la reprise de *Mireille;* Georgette, (sa troisième création) nans le *Cerisier*, de Duprato; *Angiolina*, autre création, dans, *Beppo*, un petit acte de M. Comte, et enfin Raphaëla, d'*Haydée*.

On voit que quelques rôles importants étaient déjà échus à Mlle Nadaud qui s'en acquittait très bien.

En 1875 : Antonio, de *Richard Cœur-de-Lion*, Mercédès, création, dans la *Carmen* de Bizet; Jeannette, de *Joconde*; furent les nouveaux rôles dont elle prit possession tout en continuant à être constamment sur l'affiche dans son ancien répertoire.

En 1876 : Berthe, dans la reprise du *Voyage en Chine*, de Bazin; Georgette, des *Dragons de Villars*; Nicette, du *Pré-au-Clercs*, la firent première dugazon. Enfin, Denise, dans le *Piccolino* de Guiraud fut sa dernière création. Jusqu'à la fermeture momentanée de l'Opéra-Comique qui eut lieu vers le milieu de 1877, Jeanne Nadaud tint la scène à la satisfaction générale.

Son engagement n'ayant pas été renouvelé, elle partit pour la Belgique tenir son emploi à Bruxelles. C'est là que M. Brasseur la trouva pour lui confier le rôle important de Lydia dans la *Fatinitza*, de Suppé, qui vient de valoir à lui et à la jeune artiste un si légitime succès.

Sans être une *étoile*, Jeanne Nadaud peut rendre de précieux services sur un de nos théâtres lyriques, d'abord parce qu'elle possède des qualités que l'on n'acquiert pas sans avoir passé, sur une scène importante et ensuite parce qu'elle joint à un talent agréable de chanteuse, le mérite très appréciable d'être jeune et jolie.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Monsieur

TASKIN

de L'Opéra-Comique

REVUE DES THEATRES

Les deux premières représentations dont nous pensons avoir à rendre compte : *Notre-Dame-de-Paris* et *Embrassons-nous Folleville*, ont encore été ajournées et n'auront lieu, l'une que ce soir au théâtre des Nations et la seonde que demain à l'Opéra-Comique.

C'est à Londres que nous devons demander, par l'intermédiaire de la Comédie-Française, à Gaiety-Theater, une nouveauté d'un auteur français.

Le soir de la première représentation donnée par nos comédiens de la rue Richelieu, le rideau s'est levé sur la troupe tout entière en costume des comédies de Molière, rangée autour des bustes de notre immortel auteur comique et du plus grand génie dramatique de l'Angleterre, William Shakespeare. M. Got, doyen de la Comédie-Française, a dit alors le petit poème suivant, de M. Jean Aycard, qui a valu à l'auteur, à l'artiste et à ses camarades, les applaudissements les plus chaleureux.

Molière et Shakspeare

L'acteur en présence de deux bustes de Shakspeare et de Molière, et entouré de tous les comédiens du Théâtre-Français, salue d'abord Shakspeare.

SHAKSPEARE !

Son grand nom plane sur les deux mondes,
Et dans tout esprit d'homme il vit, il parle, — il est,
Mieux qu'aux jours où, cerveau plein de choses profondes,
Comédien tragique, il faisait vivre Hamlet.
Il incarne un pays, le Nord, la forte race :
Il apporte son cœur, le cœur universel,
Et, créateur divin, ce maître,— force et grâce, —
Fait l'Angleterre illustre et grande sous le ciel,
Il vécut.— Il connut tout le souci d'être homme;
Fils de femme, il souffrit par la haine et l'amour ;
Il connut la misère, et, comme Plaute à Rome,
De manœuvre il se fit roi des âmes un jour.
Il pensait. — Son cerveau, terrible chambre noire,
Portait tout l'univers, — corps, ame, esprit, — complet !
Ainsi fait, à lui-même il ajoutait l'Histoire :

Dans Plutarque, le monde antique lui parlait.
Il chanta. — Tout le fond de la vie, il l'exprime.
Le songe d'exister, tous les biens, tous les maux,
Amour, tendresse, horreur, gaîté, folie et crime,
Tout, — tout !... Et c'est l'orage et l'océan des mots !
C'est l'Océan ! Il a parfois de ces marées.
Qui semblent un assaut de délnge et de nuit :
Cris, sanglots, tournoiements d'âmes désespérées...
Il déborde !... Voyez, son flot retourne à lui.
C'est Hamlet, Othello, Macbeth, Lear... — Des tempêtes!...
O rêves, plus vivants que des êtres de chair!
... Vous aussi, Desdémone, Ophélia, — vous ETES!
Sœurs pâles d'Ariel qui va flottant dans l'air.
Et Roméo, Falstaff, et vous tous, c'est SHAKSPEARE!
Et rien qu'avec des mots, — ces mots qu'il disait vains, —
Il a créé ce peuple, un peuple qui respire.
Chœur étrange et puissant de mensonges divins.
Il a vécu voilà trois siècles. L'Angleterre
Doit un monde idéal à ce doux conquérant,
Et l'acclamation des peuples de la Terre
Ne saluera jamais un poète plus grand...

L'acteur s'adressant à Molière :

MOLIÈRE !
Son grand nom va du vieux Monde à l'autre;
Bien Français, il est Grec : c'est sa race, sa loi.
Qui sait lire t'a lu, maître!... Mais, étant nôtre
Tu sais ce que tes fils peuvent dire de toi.
Rire et philosopher pour toi fut même chose;
Dans Lucrèce, le monde antique te parlait;
Alceste, c'était toi, satirique morose,
Rieur qui, sous ton masque, as pleuré comme Hamlet.
L'œil fixé sur le vrai, tu traversas la vie,
Entouré de mensonge et de vulgarité,
Pauvre bouffon plaintif que harcela l'Envie,
O roi! malgré les rois dans ta tombe insulté !
Tu sus mourir debout, tel qu'un soldat de Rome,
Te moquant de ton mal par un étrange effort!
... Ils sont vaincus, tous ceux dont tu riais, grand homme !
Et ton rire après toi triomphe de la mort!
Ce que tu fus toujours, ta fin nous le révèle :
Ton cœur était saignant sous le pourpoint joyeux;
Mais, obstiné lutteur, chaque douleur nouvelle
Croissait ta verve heureuse et l'éclat de tes yeux.
Et tes soucis réels comme les peines vagues,
Tes désespoirs d'amour, tes cris, tu les contins!.
Ainsi la mer Latine impose aux belles vagues
Des rhythmes sans marée entre ses bords latins.
Elle enseigne l'amour, la grâce, la lumière;
Homère et Phidias furent ses écoliers...
Règle, calme, clarté, — c'est ton œuvre, MOLIÈRE.
Image d'une race et d'un art tout entiers...
Dans leur barque chantante, Alceste et Célimène.
Tartufe, Orgon, et tout, — tes glorieux bouffons, —
Passent, nous rejouant la comédie humaine,
Sur les flots, — comme toi souriants et profonds.
O toi, notre immortel honneur. — toute la Terre.
Poëte sans pareil, te salue aujourd'hui !

S'adressant à Shakspeare :

Toi, SHAKSPEARE. immortel honneur de l'Angleterre.
MOLIÈRE te salue! et la France avec lui !

Au public :

A l'abri de ces noms, nos gloires les plus hautes,
Nous vous, saluons, vous, nos spectateurs, nos hôtes,
Anglais! — Déjà (voilà dix ans) lorsqu'un vent noir,
Soufflait, couvrant de deuil la France au désespoir,
Errants, fils désolés de la France amoindrie,
Nous allions répandant l'âme de la Patrie,
Et vous applaudissiez de la voix et du cœur
Le génie invincible et MOLIÈRE vainqueur.
O terre de SHAKSPEARE, ôterre hospitalière,
Nous les comédiens et les fils de MOLIÈRE,
Nous te l'avions promis de revenir un jour;
Eh bien, nous voici tous ensemble de retour,
Mais plus fiers, plus heureux, sur cette rive Anglaise
Qui nous fit bon accueil dans une heure mauvaise,
Et nous disions : « Salut terre libre, vieux sol
Clément à l'exil, — nid d'où chaque jour prend vol
Une idée, agitant ses deux ailes fécondes
Pour suivre tes vaisseaux sur les eaux des deux Mondes!
Salut, monde isolé, qui remplis l'Univers
D'un bruit de chantiers grand comme le bruit des mers !
Salut dans l'Art, et dans la joie, à l'Angleterre!
Au-dessus de tous les royaumes de la Terre,
Par-dessus nos drapeaux s'étend un seul azur,
Un seul éther, un seul espace toujours pur ;
Et ce ciel bleu, qui sans frontières se déploie,
C'est l'IDEAL, c'est l'ART, — lumière, azur et joie,—
L'ART, le pays commun des esprits délivrés,
Où l'amour parle mieux dans les rhythmes sacrés,
Où les plus grands sont ceux que la Justice inspire,
Où MOLIÈRE sourit, dans la gloire, à SHAKSPEARE!

JEAN AICARD

UNE
CRÉMAILLERE

Stéphanie de B. à Maximilienne de C.

Chateau de B., septembre 1869,

Faut-il que je t'aime, ma chère Maximilienne, pour écrire encore à une petite révoltée comme toi! Avoir déserté le camp de Dieu pour celui de Voltaire ! Mais qui a pu te décider à suivre la bannière de ce démon-là ? La dévotion insensée de mon mari, vas-tu me répondre. Ta réponse est sans réplique, j'en conviens. Et cependant, je te le jure, si mon libre penseur d'époux consentait un jour à suivre les offices du dimanche seulement, je ne changerais pas *Mon Dieu est l'amour le plus pur* pour ton *Dictionnaire philosophique*. Loin de là, je remercierais le ciel avec effusion de m'avoir fait remporter cette grande victoire. Car je te l'ai déjà dit bien souvent, j'ai à remplir ici-bas une noble mission qui me vient de là-haut, par l'intermédiaire de mon directeur : vous convertir toi et lui et j'espère y arriver bientôt par mes prières et le spectacle de mon ineffable bonheur.

Hier encore, ma chère aveugle, j'ai éprouvé de véritables joies célestes. Médite-les, je t'en supplie, avec recueillement. Je suis sûre qu'elles agiront plus efficacement sur toi que sur Henry. qui depuis hier ne décolère pas.

Il y avait pendaison de crémaillère chez nos voisins du Vignan, autrefois quincailliers et protestants, aujourd'hui légitimistes et cléricaux. Grâce à cette adroite conversion et à leur magnifique fortune, ils se sont fait accepter par la noblesse des environs, qui n'en est pas à son premier quincaillier, j'en suis certaine, mais je me garde bien de l'éplucher, puisque je me suis enfin décidée à la voir.

Les du Vignan (en deux mots depuis qu'ils ont la foi), viennent de faire construire un tout petit château gothique, si frêle, si mince, qu'il faudra bien sûr cet hiver, le rentrer dans sa boîte, si on veut le conserver. Ils nous avaient invités il y a quinze jours à leur fête d'inauguration. Mon mari voulait dire oui ; moi, je voulais dire non. Il en résulta que pendant huit jours nous ne dîmes ni oui ni non... Mais je fus si horriblement pressante qu'il finit enfin par céder, tout en maugréant ; et je m'empressai d'envoyer sous enveloppe un oui gracieux aux du Vignan.

J'aurais été presque chez le diable si, par impossible, j'avais dû y rencontrer Monseigneur, à plus forte raison chez des quincailliers enrichis et désencanaillés. Depuis trois ans que nous passons nos étés dans ce département, je ne l'avais encore aperçu qu'une seule fois ; c'était l'an dernier, à l'ouverture de notre embranchement. Il était à la tête de son clergé, couvert de ses ornements pieux et superbes, qui laissent nos dernières modes bien en arrière comme richesse et originalité. Jeune encore, et d'un embonpoint heureusement incomplet. Je ne te dirai pas qu'il est beau, il est plus que beau. Son front contient des germes d'auréoles; ses yeux projettent de saints rayonnements; ses mains blanches et potelées ont des gestes qui magnétisent; sa voix, des accents qui vous pénètrent dans l'intérieur et vous font vibrer jusqu'au dessous de l'épiderme. Je me souviendrai toute ma vie de la péroraison de son beau discours : — « Et toi, effrayante machine du progrès ! (il s'adressait à la locomotive), toi, qui, pour la première fois, traverse ces contrées bénies de Dieu, puisses-tu ne jamais nous apporter, dans tes trains de marchandises, les idées malsaines et empoisonnées des infâmes et des renégats ! » (Il voulait parler d'About et de Renan).

Aussi avais-je un ardent désir de le connaître. Mais l'occasion ne s'était pas encore présentée, et mon mari n'avait jamais voulu me conduire à l'Évêché. Ce pauvre Henry est vraiment bien malade. La vue d'une soutane l'irrite à le faire aboyer. Si je le laissais faire, il mangerait du prêtre. Mais je ne m'en tourmente pas outre mesure ; sur ses vieux jours, il pratiquera, on me l'a assuré.

Si tu avais vu sa mauvaise humeur pendant tout le trajet, un vrai dogue! Je me gardais bien de lui répondre. Je puisais de la résignation au fond de ma poche en m'accrochant à mon chapelet, et puis... je pensais à Lui.

Enfin nous arrivons.

On l'attendait. Sur les tourelles du château gothique, tout neuf, des paysans en vigie guettaient sa berline dans la grande allée de hêtres.

Tous les invités des du Vignan étaient réunis au salon. De bons types, va. Je ne veux pas médire de mon prochain, mais la Parisienne était la seule présentable. La Parisienne, c'est moi. On me désigne ainsi dans le pays. Quant aux autres... Ah ! chère mignonne, que tu aurais ri !

Une baronne basse sur jambes et haute en couleur, était zébrée de bandes de velours cramoisi. Une comtesse, sèche et maigre, dissimulait

ses formes absentes dans une longue robe montante en cretonne à ramages. Tu l'aurais prise pour une sorcière enroulée dans une vieille portière. Mme du Vignan se pavanait dans une toilette de moire antique qu'elle n'aurait pas fait faire, si elle avait prévu le coup d'Etat ; c'est elle-même qui me l'a dit. Et sa bru, une bonne grosse paysanne, dont la poitrine exubérante s'échappait de son corset comme le lait bouilli d'une casserole, avait sur la tête un panache de corbillard.

Je ne te dirai rien des hommes. Vieux et jeunes ils dataient d'un siècle, tous portant à la boutonnière le ruban bariolé de la Cour du Rome, et, à l'index, une énorme chevalière armoriée. Signe commun aux deux sexes : à l'extrémité des bras, pas une main réellement propre, conséquence inévitable des gros ouvrages de la campagne. Ces dames font de la cuisine pour se distraire : ces messieurs plantent leurs choux pour s'occuper. Enfin, te rappelles-tu au printemps ce bal champêtre, à la fête de Marly, où les naturels du pays, endimanchés et rapropriés tant bien quo mal, s'en donnaient à cœur joie? Eh bien! c'était ça.

Tout à coup, un cri qui me fait battre le cœur retentit dans l'air. le voilà ! le voilà ! Une voiture s'arrête au perron. Nous nous précipitons dans le vestibule, il en franchit le seuil ; nous tombons à genoux, et il nous traverse en nous donnant sa bénédiction pastorale.

C'est bien lui, mieux encore qu'à l'ouverture de l'embranchement ; c'est que je le vois de plus près. Nous le suivons au salon. On le fait asseoir, on l'entoure. Monsieur du Vignan nous présente, mon mari et moi ; mais il n'a d'yeux que pour moi. Je me sens émue, traublée à un point que je ne saurais dire. Il me prend la main qui disparaît dans la sienne, continuant à me regarder, et m'adresse quelques paroles onctueuses qui chose étonnante, ne signifient absolument rien. Je me demande s'il est aussi troublé que moi... J'aperçois à deux pas mon mari qui fait une horrible grimace. Plus de doute, c'est sa présence qui intimide Monseigneur. Je m'éloigne aussitôt, afin de couper court à une situation pénible pour nous deux, et je me trouve en face de son vicaire, un affreux petit vieux, au museau de fouine qui nous observait en ricanant. Je le détestai tout de suite. Mon instinct avait sûrement conseillé mon cœur. Pendant lo déjeuner, j'appris que cet homme désagréable était chargé par un Ordre puissant de surveiller les faits, gestes et paroles de Monseigneur.

Mais voici le clergé de la paroisse qui vient le chercher en grande pompe. Il s'agit, avant de se mettre à table, de bénir le château du quincaillier des pieds à la tête. Rien de plus imposant, je t'assure, que cette solennité d'un autre âge. Le recueillement est à son comble. Il n'y a que co diable d'Henry qui marmotte des impiétés entre ses dents ; mais j'espère qu'on ne l'a pas entendu. Monseigneur a pris la tête de la procession, qui s'ébranle derrière lui, descend le perron à sa suite, et l'accompagne jusqu'aux communs. Qu'il était noble et imposant ce bénissant les écuries, avec une légère inclinaison de tête de mon côté ; son regard semblait me dire : « Ce n'est pas ainsi qu'on bénit à la Madeleine! » Et je dois l'avouer, c'est vrai. Des communs il retourne au château et en fait le tour. La procession conserve ses distances. Mais elle est si longue et le château si petit qu'on la prendrait pour un serpent qui se mord la queue. C'est Henry qui a trouvé cette sotte comparaison ; j'ai haussé les épaules de pitié. Le tour du châtean achevé, il (pas Henry) remonte le perron, et, toujours suivi do la procession, pénètre dans le château, grimpe tous les escaliers, asperge d'eau bénite toutes les pièces, et finit par la salle à manger où il s'arrête, tout essoufflé, devant une table pantagruéliquement dressée.

Au dernier coup de goupillon... Monseignenr est servi ! s'écrie le maître d'hôtel.

Nous rompons les rangs. Chacun cherche son nom sur les serviettes. Je remarque en souriant que M. du Vignan a fait des comtes de tous ses hôtes, sans doute afin de flatter l'amour-propre de ceux qui ne le sont pas. Monseigneur prend place en face de la maîtresse de la maison ; j'ai la bonne fortune d'être à côté de lui.

Avant de s'asseoir, do sa belle voix il entonne le *benedicite* que nous répétons en chœur, et le déjeuner commence.

Mais quel déjeuner, bonté divine ! Hors-d'œuvre : poulets et canards en mayonnaise. Entrées : homards, jambons gigots et turbots. Rôtis : lièvres, perdreaux, quartiers de bœuf et pâtés de foie gras. J'espère pouvoir respirer enfin, et j'attends avec impatience los entremets. Ah! je ne me doutais guère de ce qui nous était encore réservé. Figure-toi, ma chérie, sur un énorme plateau, porté avec peine par deux hommes, un cochon de dix-huit mois. La vue de cette pauvre bête, qui avait conservé toutes ses formes et jusqu'à son sourire, me fit mal. J'en goûtai cependant. C'était la première fois... excellent!... j'en aurai à mon prochain grand dîner. Vinrent ensuite les légumes, les salades, enfin les entremets et le dessert. En joignant cette multitude do plats bout à bout, je suis sûre qu'on aurait fait le tour du château.

Quant aux vins, je ne t'en parle pas ! Il y avait deux domestiques qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, se sont promenés derrière les convives une bouteille à chaque main.

Il a un appétit superbe et il ne boit que de l'eau ! Il était le seul. Que de nez, même avant la grosse bête, brillèrent comme des cigares allumés.

C'est vraiment un homme du mondo; il ne s'occupait que de moi, et s'échappait le plus qu'il pouvait de la conversation générale pour me parler de la paroisse de la Madeleine, dont il avait été autrefois un des vicaires,

Je t'assure qu'il ne perdait pas grand'chose en n'écoutant pas ce qui se disait autour de lui. Les deux questions débattues étaient d'un intérêt si médiocre pour un esprit d'élite : le prochain concours d'animaux gras et les dernières élections, surtout les dernières élections. Oh ! les élections ! c'est mon cauchemar ! Je ne fais pas un pas sans en avoir les oreilles assourdies ; on en parle encoro comme si elles dataient d'hier. Les partis sont toujours sous les armes ; les passions sont loin d'être calmées! Je sais par cœur toutes les boulettes du préfet, toutes les sottises de la préfète, tous les actes inqualifiables de messieurs leurs agents (y compris les gendarmes et les gardes-champêtres), et à propos de tout et de rien, on retombe à coups redoublés sur cette tête de turc de la province qu'on appelle l'administration. C'est assommant, énervant, irritant! Aussi qu'el véritable plaisir pour moi de l'écouter. J'avais du coton dans les orreilles pour les autres, mais ses douces paroles les traversaient sans peine. Il était si éloquent : il désirait me connaître. Plusieurs de ses anciennes pénitentes de Paris lui avaient fait de mois le plus grand éloge. Ce qui lui manquait, dans ce département aux idées si arriérées, c'était une âme capable de le comprendre ; il souffrait tant de n'avoir pas auprès de lui quelques pieuses auxiliaires qui, par leur charité bien entendue et leur haute dévotion eussent donné un peu d'éclat à son église. Enfin le croirais-tu, il était si ému, si heureux de m'avoir, qu'il se pencha à mon oreille pour me dire : le saint homme :

— Ah ! mon enfant, pourquoi n'êtes-vous ici qu'en passant !

J'allais lui répondre quelque chose do très gracieux, certes il le méritait, lorsque mon mari et son vicaire, qui de l'autre côté de la table cherchaient à entendre ce que nous disions, nous interrompirent tous deux à la fois, absolument comme s'ils s'étaient donné le mot.

— Ah ! madame, l'excellent rôti, me dit l'affreux petit vicaire, en reprenant du porc. Il m'est difficile d'admettre que la cuisine de Paris arrive à cette perfection.

Et Henry, qui n'avait pas prononcé une parole depuis le commencement du repas, s'adressant brusquement à Monseigneur :

— On m'a dit, *Monsieur*, qu'un de vos curés de campagne avait échangé de magnifiques vitraux contre des vitres ordinaires, afin d'y voir plus clair, et s'était décidé à marteler les sculptures de vielles tombes seigneuriales afin d'en faire des dalles pour son église. Je m'étonne quo de tels actes de vandalisme soient le fait de fonctionnaires qui ont tant d'influence sur les populations.

A cette apostrophe inattendue, Monseigneur devint rouge d'indignation. Attaquer devant lui un membre de son clergé! A tort on à raison pour la dignité de l'Eglise, il ne pouvait pas le permettre ; et il défendit le curé avec tant d'éloquence et une telle richesse d'arguments, qu'il eut pour lui l'approbation de tous les convives, car, dès les premiers mots de mon mari, toutes les conversations s'étaient arrêtées.

Henry ne se tint pas pour battu, il riposta ; Monseigneur re-riposta ; bref, il s'ensuivit entre eux deux une discussion aigre-douce qui me déchirait le cœur. Je ne sais pas où cela aurait pu aller, si M. du Vignan, heureusement dans les vignes du Seigneur, n'avait lancé cette boutade entre deux répliques :

— Vous direz tout ce que vous voudrez, mon cher monsieur de B..., mais moi, je serai pour l'Eglise toujours et quand même, parce que, voyez-vous, le bon Dieu, c'est mon homme!

Là-dessus toute la table partit d'un grand éclat de rire, et le déjeuner s'acheva sans autre accident ; mais, pour un homme bien élevé, avoue que mon mari a complétement manqué de tenue. Il me la paiera.

—

On servit le café dans le parc, sous un monstreux champignon couvert de chaume. Ces messieurs, tout en absorbant une prodigieuse quantité de petits verres, commencaient déjà à nous dire de grossièreés inconvenançes. Mais M. du Vignan leur offrit des cigares; et les emmena tirer des lapins dans une garenne.

L'affreux vicaire, bien malgré lui mais toujours ricanant, fut accaparé par le curé de la paroisse qui le conduisit au presbytère pour lui faire admirer une superbe génisse de deux ans.

Il ne resta plus sous le champignon que Monseigneur entouré de nous toutes. Confortablement étendu dans un grand fauteuil à bascule, il s'é-

ventait avec son fin mouchoir de batiste, tout en se plaignant de la chaleur.

Mme du Vignan nous prit à part et nous dit à voix basse :

— Monseigneur vous fait comprendre ainsi qu'il désire être seul. C'est l'heure de sa sieste. Ne troublons pas son sommeil.

Je suivis ces dames dans une allée couverte du parc. Bientôt, bavardant toutes à la fois sur les mérites de leurs confesseurs et leurs confitures, elles ne s'aperçurent pas que je restai un peu en arrière d'elles. A un carrefour, elles prirent à gauche, moi à droite, et je me trouvai seule dans un délicieux petit sentier qui tournait, qui tournait... Tout entière à mes pensées, je m'inquiétais fort peu du but où il me conduirait. Quelle fut ma surprise de me trouver tout à coup auprès du champignon !

Il avait les yeux fermés. Le craquement de mes bottines neuves et le froufrou de mes jupes surperposées pouvaient l'éveiller. Je me dressai sur la pointe des pieds pour mieux le voir une dernière fois, et pour faire le moins de bruit possible en me retirant.

— Je ne dors pas, mon enfant, me dit-il aussitôt de sa voix caressante ; je savais bien que vous me reviendriez. Asseyez-vous là, près de moi.

Je n'eus garde de lui désobéir ; je pris place sur le siége qu'il daigna m'indiquer d'un geste, et j'attendis religieusement qu'il voulût bien reprendre la parole. De son dos puissant il imprima un léger mouvement à son fauteuil à bascule et continua ainsi :

— Que je vous plains, pauvre brebis sans tache ! Quel aveuglement ! quel scepticisme ! O libre pensée, voilà donc ton œuvre !... On m'avait prévenu de son matérialisme ; on m'avait dit qu'il était un ennemi irréconciliable de l'Eglise ; mais je ne pouvais prévoir que le génie du mal eût fait tant de progrès dans l'esprit de ce malheureux. Ah ! vous méritiez mieux. Vous avez des enfants ?

Non, Monseigneur.

— Il vous reste la religion.

— C'est elle qui m'a fait vivre.

Tout en se dodelinant dans son fauteuil, l'éminent prélat me donna des conseils que je te répéterai un jour, et que je compte suivre scrupuleusement ; il me fit comprendre, ce que j'avais du reste déjà compris, que mon mari m'était de beaucoup inférieur ; il approuva toutes mes pratiques, et m'assura que si je continuais, je ne tarderais pas à atteindre à la perfection et à mériter le ciel.

— Venez me voir, me dit-il d'une voix éteinte, car il avait de la peine à résister au sommeil et à la bascule de son fauteuil, venez me voir à l'Evêché... à deux heures, mon vicaire fait l'inspection de la cathédrale... je suis seul... nous causerons... du ciel, des anges, de l'amour divin... Pauvre victime ! Des consolations... Moi aussi... Oh ! mes séraphins !

Il s'endormit sur ce mot charmant... et le ciel aussitôt lui envoya de bienheureuses pensées. Sur ses lèvres se dessina un sourire angélique.

Tu sais que je ne m'enthousiasme pas facilement. Et bien ! en le voyant, si pur, si calme, je me disais que, s'il était possible d'admettre un second Dieu en trois personnes, à coup sûr il en serait la première.

Une mouche maudite, sans doute envoyée par le démon, vint se poser sur son front, et il fit un mouvement ; je me levai, je pris mon mouchoir, et me penchant sur lui je...

Mon mari parut aussitôt, son fusil à la main.

Ah bah ! fit-il !... et il visa un merle qui le sifflait sur une branche d'arbre.

Le coup partit. Monseigneur bondit comme s'il avait été frappé, et, apercevant mon mari :

— Ah Satan ! s'écria-t-il, et il tomba évanoui dans les bras de l'affreux petit vicaire qui accourait en ricanant.

—

Je te fais grâce du reste. Ce qui se passa le soir entre mon mari et moi, tu le devines aisément. Il ne veut pas que j'aille à l'Évêché ; j'irai pour mon salut, pour le sien... car c'est à cette condition, Monseigneur l'a dit, que je dois atteindre à la perfection et mériter le ciel.

Ah ! ma chère voltairienne, quand donc iras-tu, toi aussi, chez ton évêque ! Bientôt, si mes prières sont exaucées.

En attendant, je te plains et je t'aime.

Ton amie pour l'éternité,

STÉPHANIE.

Pour copie conforme :

F. F.

SALON DE 1879

IV

—

MM. — Jacquet. — Caraud. — Butin. — Firmin Girard. — Denneulin. — Luigi Loir. — Lobrichon. — Comte. — Coroënne. — Bruneri. — Haquette. — La Hoese. — Gide. — Frappa. — Jimenez Aranda. — Jundt. — Gervex. — etc...

LES MÉDAILLÉS DU SALON

M. Jacquet a déjà plus d'une fois fait preuve d'une délicatesse d'exécution séduisante, mais je ne crois pas qu'il ait jamais poussé la finesse du modelé aussi loin que dans sa charmante composition de cette année : La *Première arrivée*. Elle est vraiment adorable cette mignonne jeune femme qui a gravi les derniers sentiers escarpés et franchi la dernière étape de la route semée de fleurs et de ronces qui conduisent au temple de l'amour, et cela d'un pied si léger, que son petit soulier de satin blanc semble même effleurer le sol sans s'y appuyer. Ses yeux noirs profonds, nouent un regard qui captive, ses lèvres colorées ont un invincible attrait que rehausse le petit air vainqueur de sa physionomie. Elle est vêtue avec une coquetterie délicieuse, c'est un personnage de Watteau transformé par le style d'aujourd'hui. Derrière elle, au second plan, deux garçonnets et une fillette, qu'elle a devancés, montrent leurs figures aimables et sont vêtus avec tout autant de grâce. Rien n'est plus frais, plus souriant, et d'une jeunesse plus remplie d'attraits.

De la distinction et du charme, M. Caraud en met d'ordinaire dans ses délicieuses petites compositions, mais je ne crois pas que, lui aussi, il a été mieux inspiré que dans sa *Bouderie*. Cette scène intime, d'un sentiment tendre et attachant, est traitée avec une rare entente de la mise en scène et peinte dans une gamme de sons du plus harmonieux effet.

D'un autre genre est la *Femme du marin* de M. Butin, œuvre virile, sobre ; d'un naturel excellent exécutée avec une brosse, large solide et colorée.

M. Firmin Girard, au contraire, se comptait dans des détails excessifs. Pourtant on ne peut contester l'habileté extraordinaire de son pinceau, et on doit reconnaître que ses petites toiles ne manquent pas d'intérêt. Ainsi ses deux petites femmes *surprises par la pluie* sont tout à fait amusantes. Dans sa *Noce au XVIIIe siècle*, il y a également de jolis petits minois, et des tournures agaçantes, très-justes de mouvement.

Bien que peints un peu sèchement, le *quatuor d'amateurs* et *l'Enterrement de M. le Maire*, par M. Denneulin sont deux très intéressants tableaux, en raison de la vérité des attitudes, du naturel des physionnomies et de la verve spirituelle avec lesquels les personnages sont mis en scène.

Ce sentiment vrai de la nature se retrouve dans les petites figures qui se meuvent avec une aisance et un esprit charmants dans *un Coin de Bercy, pendant l'inondation*, par M. Luigi Loir. Seulement, ici, le paysage est rendu avec une tout autre supériorité, c'est étonnant d'air et de lumière.

Un compliment en passant à la jeune femme qui porte son bébé au bain, par M. Lobrichon ; aux deux allégories de M. Comte ; à la *Répétition intime*, de M. Coroënne ; au *Retard du fiancé*, par M. Bruneri ; à *l'Intérieur au Pollet*, par M. Haquette ; au très-amusant petit tableau de M. La Hoese : la *Chaise brisée* ; aux deux toiles si colorées de M. Gide ; aux *Quêteurs* et à la *Confession du fou*, dans lesquels M. Frappa a dépensé beaucoup de belle humeur ; au *sermon* dans la cour des orangers de la cathédrale de Séville par M. Jimenez-Aranda.

Mais il y a plus de cent petites compositions de ce genre, devant lesquelles on pourrait s'arrêter avec intérêt ; or, cela nous conduirait trop loin si nous voulions en rendre compte. Je ne puis pourtant passer trop rapidement devant les *Fillettes des Bois* où M. Jundt a mis tant de fraîcheur et devant le *Retour du bal*, que M. Gervex a peint avec sa brosse élégante facile et large à laquelle nous devions déjà son *Rolla*. Nous retrouverons M. Gervex en étudiant les portraits au Salon, ce qui fera l'objet de notre prochain article.

Nous terminerons celui-ci par la liste des médailles que les divers jurys réunis mardi pour décerner les récompenses du Salon, ont définivement arrêtées.

Peinture

Médailles de 1re classe

MM. Duez (Ernest). — Morot (Aimé). — Maignan.

Médailles de 2e classe

MM. Vayson (Paul). — Moreau, de Tours. — Yon (Edmond). — Saintpierre. — Fritel. — F. Flameng. — Hermann-Léon (Charles). — Pelez.

Médailles de 3e classe :

MM. Loir (Luigi). — Démont (Adrien). — Delanoy. — Georges Sauvage. — Salmson (Hugo). — Damoye (Pierre). — Doucet-Giron (Charles). — Laboulaye. — Leclaire (V.). — Ordinaire (Marcel). — Hagborg (Auguste). — Vernier (Emile). — Jourdain (Joseph). — Destrem (Casimir) — Rouffio (Paul). — Wagrez (Jacques). — Bramtot. — Médard (Eugène). — Lerolle (Henri).

Mentions honorables :

MM. Benner (Emmanuel). — Gilbert (Victor). — Mme Marie Lebrun. — H. Lucas-Houtin (Pierre). — Bertier (Edouard). — Blayn (Fernand). — Rasetti-Aublet (G.). — Brunet (J.-B.). — Cazin (J.). — Foubert-Steinheil (E.). — Aviat-Sargent (J.). — Valadon — Payen (E.). — Berthelon (Eugène). — Mme Gardner. — Jacob Stephen. — Mosler. — Bellet du Poïsat. — Rudaux. — Bruck-Buland. — Dupré. — Hirsch. — Krug. — De Bellée (Léon). — Berthault (L.). — Faivre (Léon). — Lehmann (G.). — Metzmacher (E.). — Moyse. — Ravel.

Sculpture

Médailles de 1re classe

M. Idrac, M. de Saint-Marceaux (René).

Médailles de 2e classe

MM. Larson. — Lampt. — Cuypers (Jean). — Carlier (Emile-Joseph-Nestor).— Lagrange (Jean).

Médailles de 3e classe

MM. Gaudez (Adrien). — Ferrary (Maurice). — Devillez (Louis-Henry). — Leduc (Arthur-Jacques). — Gelfs (Georges). — Printemps. — Gemits (Vincent). — Hiolin (Louis-Auguste).— Peter (Victor). — Barrau (Léonard). — Cordier. — Dubucand.

Mentions honorables

MM. Houssin.— Perrin.— Guglielmo. — Rodin. — Schultz. — Carlès. — Cochey. — Power. — Plé. — Borjeson. — Herman. — Deloye. — Marioton. — Jouandot. — Larregieu.

Architecture

Médaille de 1re classe

M. Loviot (Benoit-Edouard).

Médaille de 2e classe

MM. Vanrabourg (Jules-Marie). — Vaudoyer (Alfred). — Delalande (Charles-Léon). — Gout (Paul-Emile).

Médaille de 3e classe

MM. Wable (Charles). — Claris (Albert). — Naples (Paul-François). — Deslignières (Marcel). — Chancel et Lejeune (Clément) ex æquo.

Mentions honorables

MM. Louzier. — Dusseire. — De Larabrie. — Bicquier. — Dupré. — De Larocque.— Aurenque, en collaboration avec M. Bernard. — Mayeux.

Mentions honorables

MM. Grellet. — Rousseau. — Lefort. — Lemoinne. — Vion. — Koepping.

Gravure

Médaille de 1re classe

M. Stephan Pannemaker.

Médailles de 2e classe

MM. Boilvin (Emile).— Le Rat (Edme-Paul).— Varni (Eugène-Napoléon).

Médailles de 3e classe

MM. Robaut (Alfred), lithographe. — Danse (Auguste-Michel). — Masson (Alphonse). — Desboutin (Marcelin).— Vallette (Joseph-Maurice).— Le Couteux (Lionel-Aristide).— Damman (Benjamin).— Champollion (Eugène-André).

Nous voyons pas là, figurer les *médailles d'honneur* et le *Prix du Salon*. Nous mettons sous presse, il est trop tard pour que nous puissions assurer si les jurys ont l'intention de les décerner. M. de Saint-Marceaux est récompensé par une médaille de 1re classe, ce n'est donc point à lui que reviendrait la plus grande distinction.

Reste pour la sculpture, M. Gauthein et pour la peinture M. Jules Lefebvre, auxquels la distribution des deux grandes médailles serait parfaitement appliquée.

FÉLIX JAHYER.

P.S.—Le jury se réunira jeudi prochain, à neuf heures du matin, pour décerner les médailles d'honneur et le prix du Salon.

Nous ferons connaitre, vendredi matin, les noms des lauréats de ces prix.

LIVRES

—

L'Empoisonneuse, par Pierre Ninous.

Voici un romancier de grand talent, qui a débuté dans la *Petite République française*, où il a successivement publié, avec un succès toujours croissant, *l'Empoisonneuse, le Bâtard, Cœur-de-Neige* et *la Fille de l'Ouvrier*. Nous sommes donc heureux d'annoncer la mise en vente de son premier ouvrage chez l'éditeur G. Charpentier, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain.

L'auteur raconte dans ce volume plein d'intérêt l'histoire d'une femme qui, surprise en flagrant délit d'adultère par son mari, l'empoisonne, laisse accuser et condamner une innocente, et épouse ensuite son amant. Heureusement, la vérité finit par éclater et la misérable subit la peine de ses crimes : au moment où, la justice ayant tout découvert, l'empoisonneuse va être arrêtée, son second mari, devenu fou, lui donne la mort.

De cette donnée émouvante découlent les situations les plus pathétiques. L'intérêt grandit à chaque page. Le style est simple et précis; les caractères sont d'une vérité remarquable.

Du reste, le public a déjà fait à *l'Empoisonneuse* un accueil aussi flatteur que mérité. La première édition a été enlevée en moins d'une journée.

PETITES NOUVELLES

—

Les artistes de la Comédie-Française sont partis samedi matin, par le train de marée de onze heures quinze minutes, pour Boulogne. La mer les a rudement secoués, et il y a eu bien des malades, à commencer par Mlle Sarah-Bernhardt et à finir par Mlle Dudlay, dont la maladie est allé jusqu'à l'attaque de nerfs et qu'on a débarquée, à Folkestone, évanouie. Heureusement que ces maladies-là se guérissent lorsqu'on on met pied à terre. Et, le soir, en arrivant à Londres, à onze heures, personne n'y pensait plus.

Après un jour de repos, ils ont inauguré lundi leurs représentations, au Gaiety-Théâtre.

Une immense acclamation les a accueillis.

La salle était archi-comble.

Une poésie de M. Jean Aicard. *A Shakespeare*, a été dite par Got et chaleureusement applaudie.

Le *Misanthrope*, le deuxième acte de *Phèdre* et les *Précieuses ridicules*, n'ont été qu'un long triomphe.

En résumé superbe représentation.

Mardi, on a donné *l'Étrangère.*

La Comédie Française jouera ensuite tous les jours, excepté le dimanche, où, suivant l'habitude anglaise, elle se reposera. Il y aura en revanche, deux représentations le samedi : l'une en *matinee*, et l'autre le soir.

On a dès dimanche commencé les travaux de réfection dans la salle du Théâtre-Français, Dès le matin, de nombreux ouvriers menuisiers ont attaqué les galeries et les baignoires qu'on doit refaire ainsi que le plancher.

Tous ces travaux doivent être achevés au 15 juillet.

— M. Jules Ferry aurait le dessein de soumettre au Président de la République un décret accordant à MM. Got et Delaunay, sociétaires de la Comédie-Française, la croix de la légion d'honneur.

— Parmi les artistes de l'Opéra qui ont renouvelé leur engagement. avec M. Vaucorbeil, on peut dès à présent, citer M. Villaret.

— D'après le nouveau cahier de charges rédigé par M. Vaucorbeil lui-même, alors qu'il était commissaire du gouvernement, le directeur de l'Opéra sera tenu de monter chaque année deux ouvrages : un grand, en trois, quatre, ou cinq actes, et un petit (ballet ou opéra), en un ou deux actes.

Dans le cas de non exécution de cette clause, le Directeur de l'Opéra, devra subir une retenue sur la subvention, équivalente aux dépenses qu'aurait occasionnées l'ouvrage non représenté. M. Halanzier pouvait se dispenser de monter un ouvrage moyennant une indemnité de 20.000 fr.)

De plus, M. Vaucorbeil ne pourra se retirer, avant l'expiration de son contrat de sept années que dans le cas où il aurait perdu 400.000 francs défalcation faite des bénéfices antérieurs. (M. Halanzier pouvait se retirer s'il perdait 100.000 fr. dans le cours d'une année.)

— On s'est beaucoup occupé, ces temps derniers, de la subvention de notre Opéra de Paris Voici les sommes votées par les différents budgets de l'Europe pour les subventions de leurs premières scènes lyriques :

Théâtre-Royal de Berlin	700.000 fr.
Théâtre Royal de Stuttgard	625.000
Théâtre-Royal de Dresde	400.000
Théâtre-Impérial de Vienne	300.000
Théâtre-Royal de Copenhague	250.000
Théâtres de Carlsruhe et Weimar	250.000
Théâtre-Royal de Munich	195.600
Théâtre-Royal de Stockolm	150.000
Théâtre San Carlo de Naples	300.800
Théâtre de la Scala de Milan	175.000
Théâtre Royal de Turin	60.000
Théâtre de la Pergola de Florence	40.000
Théâtre Carlo Felice de Gênes	10.000
Théâtre Apollo de Rome	290.000
Théâtre Bellini de Palerme	120.000

On parle pour l'hiver prochain, à l'Opéra-Comique, d'une traduction du *Matrimonio Segreto* de Cimarosa, avec Mme Carvalho.

La *Petite guerre,* tel est le titre de la Comédie en cinq actes de MM. Meilhac et Halévy, qui sera représentée cet hiver au Vaudeville.

La saison prochaine commencera, à ce théâtre par la reprise des *Petits Oiseaux*, de M. Labiche, avec un lever de rideau de M. d'Artois.

Viendra ensuite *le Nabab*, de M. Daudet ; une grande pièce de Dumas lui succèdera, puis quatre actes de M. Ohnet.

— On annonce pour ce soir au théâtre des Nations la première représentation de *Notre-Dame-de-Paris*, drame tiré du roman de Victor Hugo.

Cette reprise sera agrémentée de deux morceaux inédits de M. Massenet.

Ces deux morceaux doivent avoir été extraits d'une partition que M. Massenet écrivit, il y a quatorze ou quinze ans, sur le poëme que Victor Hugo avait tiré de son roman pour Mlle Bertin.

M. Massenet revenait à ce moment de Rome, et ne pouvant trouver un livret, il avait pris pour s'exercer celui de l'opéra de Mlle Bertin.

L'occasion de faire entendre cette musique s'est fait attendre bien longtemps, il est probable que M. Massenet n'y songeait guère, lorsque les directeurs du théâtre des Nations sont venus la lui demander.

C'est donc du Massenet première manière que l'on va exécuter. Il sera curieux de comparer le style du jeune élève, sortant du Conservatoire. avec celui du membre de l'Institut que l'on connaît.

— M. le ministre des beaux-arts a signé l'arrêté qui autorise l'achat par le gouvernement des œuvres choisies par la commission à l'Exposition de Sculpture.

Le choix s'est porté sur *Saint Christophe,* marbre, par Coutant ;

L'*Amour maternel*, marbre, par Hector Lemaire.

Jeune femme faisant combattre deux coqs, par Ch. Lenoir.

Saint-Martin, marbre, par Schœneverk ;

Oreste se réfugie à l'autel de Pallas, marbre par Hugolin ; le sujet en plâtre se trouvait à l'Exposition de 1878.

— M. Vaucorbeil vient d'attacher à l'Opéra M. Regnier, de la Comédie-Française, l'éminent professeur du Conservatoire, en qualité de directeur général des études à l'Académie nationale de musique.

Le ministre des beaux-arts a approuvé cette

création d'emploi et a écrit à M. Régnier pour le féliciter et le remercier du concours qu'il apporte à notre première scène lyrique.

— M. de La Rounat, vient d'être nommé commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés, en remplacement de M. Vaucorbeil.

— Le ministre des beaux-arts a soumis à la Chambre des députés un projet de la loi relatif à la propriété de la salle de l'Opéra-Comique.

Ce projet tend à approuver une convention signée entre les ministres des beaux-arts et la Société emphythéotique, aux termes de laquelle celle-ci fait remise à l'Etat de la propriété de la salle à la date du 1er mai 1879, c'est à-dire sept mois avant l'expiration de son privilège.

Moyennant cette cession, la Société est déchargée de toutes les charges et servitudes attachée à la jouissance de l'immeuble et de ses dépendances, et l'Etat aura dès à présent la libre disposition de la salle, où il pourra faire effectuer toutes les réparations.

— M. Emile Perrin, administrateur de la Comédie-Française, vient d'avoir la douleur de perdre sa femme.

Les obsèques de Mme Perrin auront lieu aujourd'hui jeudi, à midi. On organise une grande solennité musicale à l'église de la Trinité.

— Un joli volume de curieux vient de paraître à la librairie Dentu, il a pour titre : LES REFRAINS de la RUE, de 1830 à 1870, recueillis et annotés par H. GOURDON DE GENOUILLAC. Ce n'est pas le moins du monde un recueil de chansons, c'est une revue anecdotique et critique de tous les refrains, strophes, fragments de couplets, phrases musicales qui ont pendant ces quarante années obtenu un succès de vogue populaire, depuis les *Bons Gendarmes* jusqu'aux *Pompiers de Nanterre*, en passant par *Jeune Fille aux yeux noirs, l'Andalouze, Larifla, Mourir pour la Patrie, Drin ! drin ! le pied qui r'mue.* etc., cent autres qui ont frappé, agacé et écorché les oreilles des Parisiens. C'est l'historique de ces refrains, de ces mots du moment qui poussent en une nuit sur le pavé de Paris et que le lendemain tout le monde répète. Dates exactes, noms d'auteurs et de compositeurs, durée de la vogue de ces scies et rengaînes, tout est indiqué, dans ce petit volume édité avec luxe et qui deviendra bientôt une rareté bibliographique, parce qu'il est tiré à petit nombre,

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 954e livraison (19 avril 1879). — Voyage en Nouvelle-Guinée, par M. Achille Raffray, chargé d'une mission scientifiqu par M. le Ministre de l'instruction publique (1876-1877). — Dix DESSINS de E. Mesplès.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

LE SPORT

COURSES DE LA SEMAINE

Aujourd'hui jeudi

Au Bois de Boulogne

Six prix seront courus.

Les Courses commenceront à deux heures

Samedi 7 Juin

Au Bois de Boulogne

Six prix seront courus.

Dimanche 8 Juin

Au Bois de Boulogne

Six prix seront courus

GRAND PRIX DE PARIS

Les Courses commenceront à 2 h.

Lundi 2 Juin 1879

A Enghien

Quatre prix seront courus.

Train spécial à 2 h. 15, Gare du Nord

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Théréza. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Manduit. — Frédér—Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bonffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvell — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valére — Ronvière — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menn. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier — Morlet. — Litta. — Salvini. — Esco fier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mile Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert. — Fugere. — Daltona. Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès — Luco — Anna Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris..............................	*un an.*	14 *fr.*
Départements..........	—	16 *fr.*
Etranger.....................	—	20 *fr.*

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23 Paris

(Affranchir).

BULLETIN FINANCIER

La liquidation de la Rente qui s'est faite hier en grande hausse a provoqué un mouvement considérable de titres et un délaissement dont la liquidation des valeurs qui a lieu aujourd'hui n'a pu dissimuler l'importance. Aussi des variations assez vives se sont produites sur le marché du comptant et malgré l'abondance d'argent tant prônée par les intéressés les reports se sont faits à des taux très-rémunérateurs.

Tout mouvement violent en baisse comme en hausse, imprimé par la spéculation, a sa contre partie en sens inverse, et nous ne pouvons que conseiller à nos lecteurs qui nous ont suivi de réaliser

leurs opérations surtout en spéculation.

L'argent est très abondant, certes, mais le papier ne manque nullement et les reports sont plus chers qu'à la liquidation précédente ; on prête de l'argent aux spéculateurs, mais on ne prend pas leur place.

Les fonds étrangers, Italien, Russe, Hongrois, etc. sont en hausse, presque à tout rompre. Les cours se cotent si facilement et si vite qu'ils en deviennent presque nominaux tout simplement. A Saint-Pétersbourg un emprunt intérieur de 300 millions de roubles en 5 0[0 à 92.50 sur le nom d'Emprunt d'Orient, est offert au public. Nous espérons que les porteurs français de fonds Russes saisiront le mouvement actuel de hausse pour se débarasser de ces valeurs (ne pas oublier que le pair du Rouble est de 4 fr. et le cours réel aujourd'hui 2 fr. 50)

Toutes les valeurs de crédit sont bonnes à vendre les cours cotés sont trop hauts, il faut vendre et savoir attendre des cours en baisse.

On annonce comme très prochaine l'admission à la cote officielle des actions de la Compagnie française du télégraphe de Paris à New-York qui sont demandées de 515 à 517.50 ; ces titres sont destinés à bénéficier d'une plus, value très importante à mesure qu'on se rapprochera de la date de l'ouverture de l'exploitation, qui aura lieu en septembre prochain. On compte sur un revenu de 10 à 12 0[0 et et cette prévision est basée sur les produits des communications télégraphiques dont la progression s'accentue d'année en année.

Les obligations de chemins français ont le cours de 400 à ce prix, il fait bon de réaliser. Les valeurs municipales sont sans changement rien n'est encore terminé sur le prochain emprunt de la ville. Le marché en Banque n'a pas suivi la hausse des fonds public, il est très lou d.

MERCURE

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.



SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 317

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 12 au 18 Juin 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGr	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.



TASKIN

Petit-fils des Taskin, les célèbres facteurs de clavecins et de pianos sous Louis XV et Louis XVI, le nouveau tambour-major du *Caïd*, Alexandre Taskin est parisien de naissance et n'a pas actuellement plus de 26 ans.

Etant tout enfant, il était doué déjà d'une voix juste et puissante. Entré à neuf ans à la maîtrise de l'Eglise St-Roch, il y chantait ses soli. De là, sur la recommandation de Ste-Foy, il passa à la maîtrise de la Madeleine, sous la direction de Trevaux.

Quelques années plus tard il se faisait recevoir au Conservatoire où il suivit la classe de piano de M. Théodore Dubois, la classe d'harmonie et d'accompagnement de M. Duprato; puis, en 1872, la classe de chant que dirigeait Bussine. Excellent musicien, il accompagnait souvent ses camarades de classe aux examens et concours de chant.

Entré dans la classe de Ponchard pour l'Opéra Comique, il prit part dans cette partie, aux concours publics de 1873. Après avoir donné la réplique à M. Vergnet au deuxième acte de *Zampa*, à Mlle Chevalier dans les *Diamants de la Couronne* et à Mlle Marcus dans les *Noces de Jeannette*, il concourut dans le *Diable à l'Ecole*, charmant petit ouvrage de Boulanger, inconnu de la génération d'aujourd'hui, et obtint un deuxième accessit. Je me souviens que cette distinction donna lieu à un tumulte dans la salle; le public très disposé en faveur du jeune artiste doué d'une voix caressante et d'un physique aimable, reçut Taskin par des applaudissements qui durèrent plusieurs minutes. M. Ambroise Thomas, impatienté, dut saisir la sonnette pour ramener au silence les admirateurs obstinés qui voulaient faire échec à la décision du Jury, Cette ovation un peu exagérée n'en fait pas moins honneur à Taskin.

En 1873, nous retrouvons le jeune élève au concours d'Opéra Comique, dans le rôle de Jacques Sincère au 1er acte du *Val d'Andorre* et au concours de chant, dans l'air célèbre du 3e acte du *Bal masqué*, de Verdi. Puis il quitte le Conservatoire avant qu'un prix soit venu couronner ses excellentes études.

Engagé au théâtre d'Amiens, il y fait de bons débuts. De là il va à Genève, puis au Grand théâtre de Lille.

Appelé à Paris, par M. Vizentini, pour suppléer Bouhy dans le rôle de Dominique de *Paul et Virginie*, de Massé, il est aussitôt entendu et engagé par M. Escudier, au théâtre Ventadour. Il crée alors à ce théâtre : Lampourdi, dans le *Capitaine Fracasse*, et Lorenzo, le moine, dans les *Amants de Vérone*.

Très remarqué dans ce dernier ouvrage, Taskin reçoit des propositions de M. Carvalho pour l'Opéra-Comique et les accepte. Il fit alors ses débuts à ce théâtre dans Malipieri de *Haydée*, et les continue actuellement dans le tambour-major du *Caïd*, où il a donné les preuves irrécusables d'un chanteur et d'un comédien de grand avenir.

En effet, Taskin joint à un physique avantageux des qualités de voix et de jeu très précieuses. Son organe a de la puissance, de la chaleur et de la délicatesse. Il la dirige et avec beaucoup de goût. C'est un chanteur de style, un vrai baryton de l'école de Faure et de Bouhy. Ses progrès s'affirment chaque soir; il prend peu à peu possession de son public, dont il sera sans nul doute, avant peu, le favori.

Dans ce moment, il étudie l'*Etoile du Nord*, qui nous le montrera sous un autre point de vue et terminera brillamment ses trois débuts. Son engagement est d'ailleurs fait pour deux années sans être soumis à des chances de résiliation. Le grand désir du jeune chanteur serait, je crois, de jouer Falstaff, du *Songe d'une Nuit d'Été*. M. Carvalho est homme à le contenter, car le bel ouvrage d'Ambroise Thomas pourrait bien être de ceux que le directeur de l'Opéra-Comique a l'intention de rendre au repertoire.

FÉLIX JAHYER.

REVUE DES THÉATRES

—

OPÉRA

CONCERT ET FÊTE DE NUIT
au bénéfice des inondés de Szegedin

—

Cette merveilleuse fête a dépassé tout ce que l'on en attendait. Le Festival-concert reste jusqu'à ce jour unique en son genre. Gounod, Delibes, Massenet, Reyer, Saint-Saens, ont conduit tour à tour l'orchestre. Faure, Vergnet, Mmes Krauss et Bloch ont obtenu un succès splendide dans l'interprétation de leurs morceaux.

Quant à rendre compte du coup d'œil de la scène et de la salle, aussitôt que la fête de nuit a commencé, ce serait trop long de l'entreprendre. C'était réellement d'un effet magique...

Le produit des entrées, des jeux forains, de la tombola s'est élevé, croit-on, à la somme fabuleuse de *Deux cent vingt mille francs*!

OPÉRA COMIQUE

—

Première représentation de *Embrassons-nous Folleville!* opéra-comique en un acte de MM. Labiche et Lefranc, musique de M. Avelino Valenti.

Embrassons nous Folleville! La comédie vaudeville en un acte de MM. Labiche et Lefranc, que M. Valenti vient de transformer en opéra-comique, eut grand succès au Palais-Royal, lorsqu'elle y fut représentée en 1850, interprétée par Sainville, Derval, Lacourière, Remi et Mlle Scriwanek.

Cette amusante comédie a paru aussi gaie qu'au premier jour, bien que les artistes de l'Opéra-Comique ne peuvent avoir la prétention d'égaler en verve entraînante leurs prédécesseurs du Palais-Royal.

Pour ce qui est de la musique, le compositeur s'est borné à écrire quelques morceaux facilement faits, entr'autres un joli duo et des couplets.

Barré, Barnolt, Maris, Mlle Clerc se sont fait applaudir. En résumé, ce petit lever de rideau a été bien accueilli.

THÉATRE DES NATIONS

—

Reprise de *Notre-Dame de Paris*, drame en 5 actes, d'après Victor Hugo, par Paul Foucher.

Nous félicitons les directeurs du Théâtre des Nations d'avoir choisi comme reprise ce drame saisissant, d'une philosophie si haute, d'une élévation de pensée si admirable. Il est bon après avoir *vu* le *naturalisme* de M. Zola, de voir comment Victor Hugo rendait le *naturel*.

La comparaison entre Coupeau et Quasimodo, Lantier et Phœbus de Chateaupers, la Esmeralda et la grande Virginie, toute blessante qu'elle puisse être pour le grand poète est instructive pour le public. Il pourra voir la différence du laid et du beau, de l'exact et du pittoresque, de la pauvreté de la langue à la splendeur du langage.

Et aussi M. Paul Meurice a eu grandement raison de remanier le drame de Paul Foucher, de restituer à l'œuvre son dénouement, et de mettre le style d'Hugo dans chaque scène, autant que cela était possible. L'adaption ainsi corrigée

gagne cent pour cent, et le drame arrive, les décors et les costumes aidant, à dondonner un spectacle presque aussi grandiose que celui de la lecture du livre immortel qui l'a enfanté.

Nous ne serons pas assez irrévérencieux pour le poète, de supposer que les spectateurs ne l'ont point lu, aussi n'entrerons-nous pas dans les détails de l'ouvrage. Disons seulement qu'il fait revivre sous nos yeux tous ces personnages si étonnants de grandeur : Quasimodo, Claude Frollo, Phœbus, Clopin Trouillefou, Jehan Frollo, Gringoire, la Sachette, la Esmeralda. Le quinzième siècle apparaît avec sa grande originalité sa poésie et son architecture merveilleuses. De la salle des Pas-Perdus à Notre-Dame, en passant par la cour des Miracles et la place de Grève, nous parcourons tout ce Paris, si magnifique déjà.

Les décors, la mise en scène sont de toute beauté. Le décors des tours, notamment, où Frollo gravit jusqu'à la plate-forme d'où Quasimodo va le précipiter, est d'un saissant effet.

L'exécution supérieure avec Marie Laurent, Lacressonnière et Mlle Alice Lody, est bonne avec le reste des interprètes. M. Lacressonnière a composé le rôle de Quasimodo avec une rare puissance; toutes les terreurs renfermées dans le cœur de la Sagette se sont peintes sur le visage de Marie Laurent, de façon à impressionner vivement le public. Quant à Mlle Alice Lody, c'est la Esmeralda elle-même, adorable de jeunesse, de grâce et de fraîcheur.

Nous croyons qu'avec *Notre-Dame de Paris*, MM. Bertrand et Desfossés tiennent enfin le grand succès qu'ils cherchent depuis l'ouverture de leur théâtre.

VOYAGE AUTOUR D'UNE IDÉE

I

CE QUE JE FAISAIS AU MOMENT OU M'EST VENUE CETTE IDÉE

Ce que fait tout homme qui, cinq heures avant était au bal, s'est levé maussade, et les bases capillaires irritées, les paupières gonflées, la langue pâteuse, se promène au milieu des débris de son uniforme et vient de rudoyer son ordonnance, *Schiffmacher*, en l'envoyant promener.

Accroupi près du feu, j'avais rêvé des frais minois entrevus, dss épaules éblouissantes de madame X... Ce diable de R., je le voyais sortant du bal, sa mignonne femme au bras, toute frissonnante encore du plaisir que nos jambes et nos bras, lui avaient procuré, se retournant vers lui pendant qu'il l'enveloppait dans sa fourrure, et lui disant si gentiment : « Merci, mon ami. » Ah ! les gentils mots qui vous trottent toute la nuit dans la tête, Dans cet état, je ressemblais assez à un gourmet qui a passé devant un marchand de comestibles sans pouvoir se donner le plat qu'il convoite.

J'avais bien essayé de couper à cet enivrement douloureux, en procédant à ma toilette, mais ma glace s'était mise de la partie pour me rendre insupportable, en me montrant une patte d'oie navrante et un dénudement prononcé de mon crâne. C'était même au moment où, armé d'une pince, les jambes écartées et d'aplomb vis-à-vis de mon miroir, j'extrayais un *fil* blanc de ma moustache irrésistible, que Schiffmacher avait fait son entrée saugrenue avec un plateau à la main, et, sur ce plateau, une lettre de ma mère me pressant sur mon prochain mariage.

II

CE QUE JE SUIS

Capitaine, tout bêtement. Chacun ne peut être ici-bas avocat ou journaliste. J'ai trente-trois ans, la poitrine couverte d'une ferblanterie suffisante ; j'ai été blessé dans un endroit convenable; je possède un rhumatisme à l'épaule, je suis reçu dans le monde avec bienveillance et commence à ne me trouver bien que chez moi.

III

OU MON IDÉE PREND UN CORPS

L'idée que me donné la lettre de ma mère, ne pouvait donc surgir en un meilleur moment. En tout cas elle mérite bien les honneurs d'une nouvelle bûche. A tout prendre, telle que me le représente ma mère, elle ne manque pas d'un certain attrait. Mon idée est blonde comme les blés, à ce qu'il paraît, jolie au possible, élancée, bien élevée naturellement, et possédant quelque solidité par suite d'un contrepoids d'un sac convenablement garni.

Il faut avouer qu'elle feraitbien dans mon appartement. Avec un peu de bonne volonté, en fermant les yeux, je me la représente glissant sur le tapis, souriante et gaie, consolatrice de mes chagrins, indulgente pour mes défauts, et derrière la gracieuse femme une nuée d'enfants roses et blonds, se culbutant à qui mieux mieux, puis le tout vous entourant, l'un vous tirant la moustache, l'autre le nez, grimpant sur les genoux, vous appelant *monsieur papa*, la jeune mère enfin venant bien près mêler ses boucles blondes à vos cheveux blancs. La gentille vision !

Une bûche de plus, mon capitaine !

IV

OU MONSIEUR SCHIFFMACHER FAIT LES HONNEURS D'UN CHAPITRE

Dans le costume que l'on sait, la pincette à la main, j'en étais à ma quatrième bûche, mon douzième enfant et général tout au moins, lorsque Jean François Schiffmacher fit de nouveau irruption dans ma chambre pour m'annoncer que le déjeuner du capitaine était servi.

Tout à l'heure Schiffmacher m'horripilait, maintenant, au milieu de mes diables roses, cette bonne figure d'Alsacien me rejouit. Ce que c'est que de nous, pourtant, et comme je comprends cet officier d'état-major qui, avant de se presenter chez son chef, demandait toujours au valet de chambre si le général avait bien... Pour un brin, j'aurais embrassé Schiffmacher, et pour un cigare je l'eusse marié. N'était-il pas le valet de chambre du futur colonel et l'époux tout indiqué de la femme de chambre de ma femme ?

Oui... ma femme ! et dans la distraction que me causa cette folle pensée, je versai du vin en guise de sel dans mon œuf à la coque.

— Eh bien ! Schiffmacher, tu ne voudrais pas te marier ?

Mon capitaine veut rire. (Je passe l'accent tudesque obligatoire.)

— Mais non, mon garçon.

— Hi ! hi ! mon capitaine sait bien que je ne demande pas mieux. Hi ! hi !

— Ah ! je t'y prends, mon gaillatd. Ainsi, si je me mariais, et si plus tard je te présentais une gentille soubrette, tu l'épouserais volontiers ?

— Ça, c'est différent, mon capitaine. Je veux bien, mais avec ma payse.

Ah ! tu veux...

— Je vas vous dire, mon capitaine. Pour épouser une jeunesse qui n'est pas d'Alsace, c'est une mauvaise affaire. Ca va bien quelque temps, puis ça ne va plus. D'ailleurs le capitaine ne restera pas toujours en place. Jo le connais le capitaine, il aime à remuer, je le suivrai, alors il faudra laisser ma femme à la maison avec le cocher et les autres, qui lui conteront fleurette. Et puis, si j'ai des enfants, il faudra les envoyer au village. Si je me marie, ce sera au pays, quand j'aurai amassé de quoi. Jo veux pouvoir cultiver ma femme, mes enfants et mes choux tout à la fois, sans que personne vienne se mettre à la *tergiverse*.

— Du moment que tu ne veux personne à la *tergiverse*, je comprends, mon brave Schiffmacher.

Cet animal-là pouvait bien avoir raison. Je n'ajoutai rien et je rentrai dans ma chambre.

V

POINTS NOIRS

Ce n'était pas un point, mais des points noirs qui surgissaient à mon horizon. La pincette en main, je me mis à triturer ce malheureux feu pour dissiper ma colère. Toutes sortes d'objections surgissaient à la fois.

Cette jeune fille, je ne la connaissais point. Qui savait si nos deux caractères se conviendraient, si elle me plairait. J'avais des habitudes elle n'en avait encore aucune. pour elle, c'était un commencement, pour moi, une fin ; ma vie errante lui conviendrait-elle ? Peut-être devrais-je partir souvent ; en aurais-je le courage, en aurait-elle la force ? Avais-je bien le droit, d'ailleurs de lier ainsi l'existence de cette enfant à la mienne.

Et ma liberté ?

VI

LIBERTÉS PERDUES

Libertés — de pousser des pointes capricieuses vers Nice, Monaco, Baden... ;

— De faire partie d'une expédition nouvelle

— De monter à cheval à mon heure ;

— De rentrer ou de ne pas rentrer ;

— De dîner ou bon me semble;

— Le soir, d'aller m'installer dans un fauteuil d'orchestre et de lorgner à ma guise ;

— De fumer ma pipe à volonté ;

— De travailler ou de flâner ;

— De rester dans la tenue qui me plaît ;

— De n'être pas assujetti à des visites absurdes.

Total : cent mille libertés pour un *bonheur* incertain.

VII

UN EXTRA

Sur cette réflexion, j'allais procéder à l'opération de ma barbe pour purifier mon visage et mon idée, lorsque Schiffmacher vient m'annoncer d'un air mystérieux qu'une dame demande à me parler (un pardessus de velours bleu avec des fourrures).

Je sais ce que c'est. Fais donc entrer, triple sot, et je me précipite dans ma pelisse pour recevoir ma mignonne visite.

La pauvre petite femme est toute tremblante :

elle se pend à mes lèvres. Sa voiture est devant l'église voisine ; aujourd'hui elle ne peut s'échapper qu'un instant : madame X... et sa tante l'attendent pour aller chez la couturière, et son mari (car il y a un mari) doit la prendre à cinq heures chez madame Z... Elle me débite tout cela en quittant ses fourrures, en tenant son pied droit relevé devant l'âtre, et en me montrant la plus jolie des jambes... Ah ! le gentil pied, madame ! et dire qu'un autre... Je no sais pas ce que j'ai aujourd'hui, mais ces jambes, cette idée du mari qui est là dans son bureau, la plume derrière l'oreille, dictant les destinées de la France, tout cela me donne froid dans le dos.

Elle me trouve étrange, se met sur mes genoux et m'accuse de la tromper. Ah ! mon petit capitaine, vous ne m'aimez donc pas aujourd'hui, vous ne demandez pas à voir mon signe.

Dans le fait, elle a le plus beau signe, et si bien placé... C'est mon bonheur d'aller le chercher et d'y rester. Mais aujourd'hui, je ne sais, ce signe me fait peur. Pour la première fois je me rappelle que nous sommes deux à la connaître. Je fais ce que je peux pour être à la hauteur de la situation. La petite femme heureusement est pressée. Dans mes baisers fiévreux, elle ne voit qu'une preuve d'amour. Vite elle se place devant le miroir ; un coup de peigne, un peu de poudre de riz et il n'y paraîtra point. Encore un baiser et adieu.

Et le mari. Allez donc prendre femme pour qu'un autre... Brrr !

VIII

SOUVENIRS DOULOUREUX

Cette fois les souvenirs douloureux surgissent. Je me rappelle et ceci et cela.

Ce pauvre X... si malheureux, resté seul avec ses enfants, pendant que sa femme cabriole de par l'univers.

Ce brave X... si étonné de son avancement subit, et qui vous parle toujours de la façon charmante dont sa femme est accueillie.

Celui-ci qui accepte philosophiquement sa situation ambiguë, à charge de revanche, bien entendu.

Celui-là mort au champ d'honneur, laissant toute une famille dans le besoin.

Ce dernier traînant sa misère de garnison en garnison et obligé de cacher à tous les yeux la gène horrible où il se trouve.

IX

LE SÉCRÉTAIRE

Les pensées sont comme les clous, l'une chasse l'autre. Je rêve du passé, je vais à mon secrétaire et j'ouvre le tiroir aux lettres. Billets, cheveux, rubans, tout cela esttpêle-mêle ; un parfum doux s'en échappe, celui du passé. Gais instants de la vie de garnison, où êtes-vous ! Fleurs légères cueillies ici et là, il faudrait vous dire adieu pour toujours et ne plus espérer en ajouter quelques autres ! cependant je suis jeune encore, la taille est souple, l'œil est provocant. Tous ces souvenne sont-ils pas les compagnons de notre vie errante ? les seuls témoins de notre passage à tel ou tel endroit, des étapes de notre existence ? La vie de danger n'a-t-elle pas pour corollaire la vie d'insouciance?... Si je m'habillais pourtant.

X

UN BON MOUVEMENT QUI FINIT MAL

Il est temps, la nuit est arrivée ; les heures passent vite quand on songe. Mon idée, du reste, en vaut bien la peine.

Mes bougies sont allumées. Je procède à ma toilette, mais rien ne va, la chemise n'a pas de boutons, mon gilet point de boucle ; je ne sais où est fourrée ma cravate. De désespoir je me suis assis sur mon lit. Je pense à ma mère qui ne me laisse manquer de rien, qui veille toujours sur moi. Je pense aux bonnes veillées de famille, à la vie calme et douce, au plaisir qu'elle se fait de pouvoir à son tour soigner ses petits enfants. Je pense à la loi de la nature qui nous oblige à la seule éternité, celle de la reproduction. Je disparais de plus en plus dans mon édredon et dans mes rêves.

Décidément je ne dois pas me laisser aller aux calculs de l'égoïsme, de l'ambition, du plaisir. Je prends une bonne résolution ; cette fois, mon idée est bien arrêtée. Je saute à terre, je cours à mon pupitre.

Cinq heures et quart. J'ai le temps encore d'annoncer mon arrivée. Je viens de tracer la première ligne obligée :

Ma bonne mère. .

Je m'apprête à ajouter un tas de bonnes choses lorsque la porte s'entrouvre pour laisser passer un ouragan de soie. C'est mademoiselle *Mariette.*

— Et bien ! c'est du joli, mon chein chéri. C'est comme cela que tu me fais poser, s'écrie l'enfant en venant m'appliquer deux soufflets bien accentués. Monsieur me dit de l'attendre et ne vient pas. Allons, çà, venez vite demander pardon. On vous en fera voir de l'attente. Monsieur, bas les pattes. Mon petit capitaine aimé, je t'adore.

Il faut vous dire que Mademoiselle Mariette est la reine de mon cœur. Quand elle est là, elle parle pour deux, ce qui me plaît infiniment, et agit pour trois ce qui me sourit encore plus.

Dire que ma toilette fut achevée ce soir-là, ce serait mentir.

Quand à ma lettre et ma fameuse idée...

— Je crois, Dieu me pardonne, qu'il écrivait à quelqu'un, le monstre ! Et avant que j'eusse eu le temps de répondre, la satanée petite femme avait déchiré mon épître.

Ce fut tout ce qu'il resta du grand projet, deux morceaux, inégaux encore.

—

CHAPITRE ÉCRIT DIX ANS PLUS TARD ET QUI POURRAIT SERVIR DE CONCLUSION

A l'heure qu'il est, je suis colonel et garçon, bien entendu. Je vais passer général, à ce qu'on dit ; je suis accablé de douleurs. L'été je vais aux eaux de *Contrexéville* où je fais partie de la table des sénateurs.

Schiffmacher m'a quitté. il est en Alsace avec six enfants naturellement et un septième en route. Il est heureux ce coquin-là.

La petite *boronne* est confite en dévotion. Si elle me fait une visite, c'est pour la caisse des petits Chinois. *Mariette* est morte. Les trésors du secétaire sont toujours là, un peu plus bondés qu'auparavant, mais il y a lontemps qu'ils ne se remplissent plus, *Mademoiselle Rose* ne le permet pas.

Mademoiselle *Rose*, c'est ma cuisinière, un cordon bleu premier choix. Avec elle je n'ai besoin de songer à rien. Elle me dorlotte. Le matin, j'ai ma douche et mes frictions, après lesquels j'exécute ma séance d'altères ; le soir je trouve ma chemise bien chauffée et ma boule aux pieds du lit.

Au fait, je pourrais bien faire comme un tel, un tel, me marier. J'ai peur de la casse. Je sais bien qu'à soixante ans on est toujours sûr d'avoir des enfants, mais mademoiselle Rose ne le permet plus.

MUSTAPHA.

SALON DE 1879

V

—

MM. Carolus Duran. — Bonnat. — Gervex. — Paul Dubois. — Machard. — Cot. — Emile Levy. — Glaize. — Emile Bin. — Bastien Lepage. — Delaunay. — Mlle Nely Jacquemart. — Ferrier. — Giacomotti. — Bramtot. — Humbert. — Gaillard. — Alex. Hirsch. — — Cabanel. — Doucet..... — etc. eté. — Bertié. — Jules Breton. — —Fautin-Latour.

J'ai toujours considéré le Portrait comme une des formes les plus élevées de l'Art. Pour y exceller, il faut des qualités nombreuses et de premier ordre : le goût de l'ordonnancement, l'intuition du caractère de l'individu, la justesse des lignes et des mouvements, la parfaite distribution de la lumière qui doit sacrifier les accessoires à la figure ; la science de conserver la ressemblance, tout en idéalisant le sujet, et, en plus de toutes ces considérations, une exécution matérielle qui ne souffre pas la médiocrité.

C'est pourquoi, quelles que puissent être mes sympathies pour un artiste éminent, M. Jules Lefebvre, qui avait, cette année, fait un effort considérable et avait donné son œuvre la plus complète, je suis heureux que, à défaut de lui, la médaille d'honneur ait été accordée à M. Carolus Duran, un des plus vaillants et des plus originaux parmi les jeunes, un de ceux dont la palette chatoyante unit la largeur à la délicatesse.

Je l'ai dit ici, au premier jour, dans l'aperçu général que j'ai fait du Salon, le Portrait de Mme Vandal, par M. Carolus Duran, est une œuvre de musée ; je ne puis en faire un plus grand éloge.

Entre très bien ou même supérieurement exécuter et faire autrement que les autres, il y a une distance considérable ; et, chose remarquable, les deux médailles d'honneur auront été données, cette année, à deux artistes d'un talent absolument primesautier, ayant conçu deux œuvres magistrales d'un caractère tout à fait personnel.

Ce qui captive, en effet, au premier aspect, dans le portrait de Mme Vandal, c'est l'ampleur de la composition. Ce n'est plus là un simple portrait; toutes les qualités indispensables pour faire un chef-d'œuvre d'art, s'y trouvent réunies : l'ordonnancement du sujet, la distribution de la lumière, la justesse de l'expression, la vérité simple et grandiose des attitudes, la distinction de l'habillement, la sûreté du dessin qui donne à chaque plan sa véritable valeur, et enfin la tonalité générale d'une gamme aussi harmonieuse que possible. L'ensemble de tous ces mérites supérieurs justifie l'estime sincère des artistes et des connaisseurs et explique l'admiration de la foule qui subit cette magnifique explosion du talent, bien qu'elle ne s'en rende pas un compte exact.

Jamais M. Carolus Duran, à qui on doit déjà de magnifiques portraits, n'avait donné une note

aussi large. Jamais il n'avait osé sacrifier les fonds avec autant de bonheur. Ici l'accessoire, si bien brodé qu'il soit, est laissé dans l'ombre, et la lumière se porte éclatante au point central de la composition. Ce portrait ne redoute aucune comparaison, parce qu'il est l'expression puissante d'une individualité.

Si de cette œuvre étincelante de verve et de clarté nous passons au *Victor Hugo* de M. Bonnat, nous rencontrons une toute autre manière de procéder. Ce n'est plus par l'harmonie générale que l'artiste cherche ses effets, mais par la solidité de la construction. M. Bonnat pousse même si loin cette science, qu'il en arrive à maçonner ses portraits. Ainsi celui de Victor Hugo, très ressemblant et très-puissant, manque de délicatesse. C'est bien la physionomie large et expressive du poète, on y retrouve la sérénité de son génie, mais Hugo n'a point cette peau ruguense, ce teint extra-coloré, sa carnation est au contraire d'une finesse rare.

Avec M. Gervex nous passons à une autre extrême. Son délicieux portrait de jeune femme, si frais, si riant, si lumineux, si parisien, est presque diaphane tant il est rendu avec un pinceau délicat et aimable.

Voilà trois façons de comprendre les portraits qui ont leur mérite. M. Paul Dubois en donne une quatrième qui est plus près peut-être de la perfection. Il fouille son modèle avec une vérité de touche extraordinaire, témoin cette petite fillette, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, d'une tendresse exquise qui est vivante dans son cadre. Le portrait de femme par le même artiste, en robe de velours violet, est peint avec cette simplicité qu'aimait Hippolyte Flandrin, et cette distinction de ligne, cette finesse de modèle qui distingue toutes les œuvres du peintre-sculpteur.

Cette même manière de comprendre le portrait est également supérieurement indiquée par M. Muchard, dans le charmant portrait de sa jeune femme.

M. Cot, lui aussi, fait le portrait classique. Les deux qu'il expose cette année ont une grande valeur, notamment celui qui est peint dans le style de Clouet.

Plus puissant encore que ces derniers ouvrages, est le portrait de M. Emile Lévy. Ici le style a plus d'envergure, la coloration est plus franche et le modelé tout aussi fini et achevé. De plus, les mains sont admirables, c'est là d'ailleurs où M. Lévy excelle; pour lui toutes les parties nues réclament le même soin d'exécution.

Comme type d'une autre façon de procéder, je citerai encore le portrait de M. Gérome par M. Léon Glaize, sévère, d'un dessin précis, d'une grande force d'expression. Et celui de *M. de Marcère* par *M. Bin*, bien posé, simple et d'un bel aspect, d'une ressemblance extrême, dessiné avec une grande sûreté et d'un modelé très serré.

Bien d'autres portraits sont remarquables, mais j'ai cité d'abord ceux qui tiennent la tête dans les différents genres. J'appellerai maintenant spécialement l'attention de mes lecteurs sur quelques toiles d'un mérite incontestable.

Aussi *Mlle Sarah-Bernardt* par M. Bastien Lepage, est une œuvre originale, d'une exécution achevée.

Gounod, par M. Elie Delaunay, se recommande par le fini du modelé et la vérité du coloris.

Mlle Nélie Jacquemart a deux portraits très-étudiés.

J'en dirai autant de celui de *Mme X*, par M. Ferrier; de celui de *Mme L. M.* par M. Giacomotti; du *Vicomte O. de S. M.* par M. Bramtot.

Mme L. par M. Humbert, est fort joliment posée, d'une coloration bleue très-harmonieuse, la physionomie est spirituelle et traitée avec beaucoup d'amabilité.

M. de S..., par M. Gaillard, est une tête étonnante de modelé et d'une physionomie saisissante.

Gracioza, par M. Alexandre Hirsch, est un portrait crânement jeté et peint avec sûreté.

M. Cabanel a exécuté, comme toujours, avec sa science habituelle ses deux portraits. Je préfère celui de *M. de Mackay* et celui de *Mme la Marquise de C... T...*

Pourtant, à ce savoir un peu froid, je préfère la naïveté que M. Doucet a mis à rendre la jeune fillette de son maître, Jules Lefebvre, et surtout la simplicité et la connaissance exacte de la nature qu'il a déployée dans son portrait de jeune homme.

MM. Muraton, Charles-Louis Muller, Sain, Schommer, Schutzenberger, Sargent, Yvon, Wauters, Becker, Barrias, Prion, Dubuffe, Courtois, de Coninck commandent aussi toute l'attention.

Je donnerai enfin une mention spéciale au *Curé de campagne*, de M. Bertié, dont la physionomie est parlante, aux deux portraits de M. Jules Breton, d'une souplesse de modelé, d'une justesse de plans admirables et peints dans un rare sentiment de vérité et de poésie par une main d'une habileté qui a fait depuis longtemps ses preuves,

Je terminerai enfin cette étude du portrait par M. Fantin-Latour, un portraitiste délicieux, parce qu'il se laisse aller à la simple impression de la nature qu'il sait retracer avec une distinction de lignes tout aimable et une palette harmonieuse et chatoyante.

En résumé, au Salon de 1879, le PORTRAIT tient une place à part. C'est dans ce genre que nos artistes contemporains affirment le plus leurs progrès.

FÉLIX JAHYER.

GUIDE PRATIQUE
DE LA CONVERSATION

XXIV

Pour faire choix d'un ou d'une domestique.

CHEZ UN MONSIEUR FRAICHEMENT ENRICHI

— Monsieur a besoin d'un valet de chambre?

— En effet.

— Alors, je vais interroger Monsieur.

— Faites.

— Votre fortune est de date récente?

— Toute récente.

— D'où sort-elle ?

— Elle provient de spéculations.

— Honnêtes ?

— Dame, vous savez, cela dépend des goûts et des consciences.

— Ce n'est pas que j'y tienne, mais Monsieur doit comprendre que s'il y a secret à garder, des apparences à sauver, cela se paye à part.

— Nous traiterons cela en dernier lieu.

— Je le veux bien. Monsieur connaît-il un peu le service.

— Qu'entendez-vous par là?

— Avez-vous vécu un peu proprement jusqu'ici ? Avez-vous hanté des gens convenables?

Enfin, saurez-vous apprécier la régularité du service, l'heureuse concordance des dispositions que je prendrai, l'équipollence de mes savants efforts?

— Dame, mon cher, si vous m'ennuyez, je vous le dirai ; si vous gênez, je vous préviendrai ; si vous persistez, je vous..;

— Je vois que c'est toute une éducation à faire. Je prendrai en passant la liberté de prier Monsieur de ne pas m'appeler *son cher*. Nous n'en sommes pas encore là. Je m'appelle Baptiste dans l'ordinaire de la vie, Gontran devant le monde.

Je n'aime pas beaucoup toutes ces complications je vous appellerai le plus souvent Chose ou Machin que Gontran ou Baptiste.

— Monsieur ne m'appellera pas deux fois comme cela.

— Pourquoi donc?

— Parce que j'aurai quitté sa maison dès la première.

— Enfin, je passerai par là-dessus si vous connaissez bien le service.

— Je ne sache pas que Monsieur ait le droit d'être plus difficile que Lord Rednose chez lequel j'ai passé six ans.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Milady avait su m'apprécier, mylord a eu un mouvement de jalousie ; j'ai tout sacrifié à la paix du ménage.

— C'est d'un galant homme.

— Et puis on me refusait de l'augmentation, et quand on a double peine, c'est bien le moins qu'on ait double profit.

— Cette maison n'est pas la seule où vous ayez servi?

— Je ferai remarquer à Monsieur que c'est moi qui devrais l'interroger, mais, pour une fois, j'ai servi chez S. E. le ministre de l'instruction publique pendant six mois. C'est ma dernière place.

— Pourquoi n'y êtes vous pas resté?

— Nous n'avions pas la même manière de voir. Je suis pour les cent seize. Et Monsieur ?

— Je ne m'occupe pas de politique et j'aime que mon personnel en fasse autant.

— Je ne saurais pas aliéner mes opinions. Toutefois, si Monsieur me promet de ne pas pactiser avec l'anarchie, il peut compter sur mon concours,

— Je vous le promets.

— Monsieur est-il dans l'habitude de vérifier ses comptes ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— A fin de prévenir Monsieur que je ne tolèrerais pas de semblables mesures de défiance. Ou monsieur a confiance, Ou monsieur n'a pas confiance en moi Dans le premier cas, une suspicion blessante serait hors de propos, dans le second cas, Monsieur n'a qu'à ne pas me prendre à son service.

— Si vous ne dépassez pas le crédit que je ouvrirai tout ira bien,

— Nous débattrons ce crédit en temps et lieu. La fortune de Monsieur est elle solide.

— Qu'elle drôle de question?

— Monsieur comprendra facilement que je ne me soucie pas d'entrer dans une maison où je ne resterais pas. Si Monsieur était ruiné ou dans la gêne, je le préviens loyalement qu'il faudrait qu'il renoncat à moi.

— Je me ferais un devoir de vous en prévenir d'avance de premier.

— C'est ce que j'allais demander à Monsieur. Sont-ce des valeurs de portefeuille que possède Monsieur, ou des immeubles?

— De l'un et de l'autre.

— Bien! Toutes valeurs côtées bien entendus?

— Cela va de soi.

— De la rente ?

— Pour moitié.

— Monsieur a-t-il des fonds placés à l'étranger?

— Un quart de mon avoir est en Angleterre.

— A la bonne heure! J'ai prie ce même partie; on ne sait pas ce qui peut arriver. Les immeu-de Monsieur sont-ils urbains ou ruraux?

— J'ai trois maisons à Paris; boulevard Haussmann et une terre en Bretagne.

— Je n'aime pas beaucoup la Bretagne, c'est triste. Est-ce que Monsieur y reste longtemps.

— Trois mois.

— Hum!... C'est de beaucoup. Enfin!,.. Je préviendrai Monsieur, par exemple, que je ne puis pas me passea des bains de mer.

— Nous y allons tous les ans.

— Sable ou galet?

— Galet.

— Bien. Monsieur voyage?

— Quelquefois.

— Je voudrais voir la Suisse et les bords du Danube,

— Je ne vous promets pas de vous y conduire.

— Tant pis! tant pis! Monsieur me promet du moins de ne pas me conduire en Italie?

— Pourquoi cela?

— J'ai déjà fait deux fois ce voyage et j'en ai assez. Monsieur a-t-il des maîtresse?

— Voilà une singulière question.

— Elle est toute naturelle, au contraire. Il n'y a rien à gagner chez les collets-montés, et Dieu veuille pour la femme de chambre, que Madame ait des amants.

— Il n'en est rien, je vous prie de le croire.

— Tant pis pour la pauvre fille. Du reste, ce ne serait pas une raison parce que Monsieur n'en sait rien pour que cela ne fût pas.

— Bien obligé.

C'est le complément forcé d'une maison bien tenue. Quatre chevaux d'attelage pour le jour, un attelage de nuit, trois chevaux de selle, deux amants pour Madame, une maîtresse pour Monsieur...

— Comme vous y aller!

— C'est le moins.

— Et puis pourquoi, lorsque vous imputez si généreusement deux amants à Madame, n'attribuez-vous qu'une maitresse à Monsieur?

— C'est élémentaire cela D'abord on ne peut pas plus comparer le tempéramment d'un homme et d'une femme que leur estomac. Si l'homme mange plus que la femme. en revanche la femme... Monsieur me comprend bien.

— Trop.

— De plus, les amants ne coûtent rien à Madame et la maîtresse coûte à Monsieur. Nous autres confidents forcés des ménages, nous voulons bien un peu de désordre, parce que nous y trouvons le plus clair de notre profit, mais nous ne voulons pas une ruine complète qui nous atteindrait par ricochet.

— C'est juste.

— Donc, que Madame ait autant d'amants qu'elle le désire, nous y prêtons la main. C'est tout profit pour nous. Que Monsieur ait plus de deux maîtresses, cela ne nous convient pas. Qu'il n'en ait pas du tout, nous ne le tolérons pas.

— Cependant!...

— C'est à prendre ou à laisser.

— Je ne vais pas me payer une maîtresse pour vous faire plaisir.

— Je connais cependant une jeune personne qui ferait bien l'affaire de Monsieur.

— Connaîtriez-vous quelqu'un pour Madame, pendant que vous y êtes?

— Je ne me mêle pas du service des autres; cela regarde la femme de chambre. Et puis Madame n'aura pas été assez bête pour nous attendre.

— Vous êtes une canaille.

— Voilà une expression que je ne saurais tolérer; et du moment que Monsieur n'est pas dans le mouvement... il ne saurait me convenir.

— Sortez!

— Avec enthousiasme.

Léo Nidas.

NOTES

—

On doit choisir son ami, ni trop petit, ni trop grand. Trop grand, il vous écraserait; trop petit, il vous tyranniserait.

—

On a vu des amis très liés, mais dépareillés quant aux dimensions, rompre fatalement, sans se rendre compte de leur brouille. C'était une question métrique.

Le petit ami est rageur, le grand vous fait rager.

—

Voyez trois hommes de proportions différentes se promener ensemble; ils se placeront instinctivement par rang de taille, et de la sorte on pourra s'entendre; Mais supposez, par impossible, l'Aztèque au milieu, gare aux deux beaux hommes!

—

Par exemple, on peut sans inconvénient se lier avec un colosse, parce que, outre leur humeur généralement moutonnière, ces monstres n'ont guère d'aptitude qu'aux succès de tambour-major.

On peut, sans plus d'inconvénient, admettre dans son amitié, l'homme le plus beau, à moins qu'on ne soit le plus bête.

—

Confiez à votre ami votre bourse, si vous en avez une; votre femme, si vous en avez le courage; mais un livre, jamais.

—

N'ayez jamais la simplicité de présenter un de vos amis à un autre de vos amis; une fois les talons tournés, ils se donneraient rendez-vous pour se parler du bien qu'ils vous veulent et du mal qu'ils en pensent.

—

— C'est singulier, disait Mme G... au beau V... en s'appuyant plus que de raison sur son bras, je ne sais jamais bien au juste quand il faut avoir peur. Dans les montagnes, j'ai longé de sang-froid des précipices qu'on m'assurait être terrifiants, et sur un trottoir au bras d'un homme, j'ai le vertige.

Hix.

PETITES NOUVELLES

—

La reprise de la *Muette*, à l'opéra, aura lieu dans la seconde quinzaine de ce mois.

M. Ladislas Mierzinsky vient de signer un engagement avec M. Vaucorbeil.

Les débuts de M. Stéphane auront lieu ces jours-ci dans les *Huguenots*.

Médailles d'honneur du Salon de 1879

Deux médailles d'honneur, de la valeur de 4,000 fr. chacune, sont décernées aux auteurs des deux œuvres les plus remarquables du Salon.

Les diverses sections du jury de cette année se sont réunies ce matin, à neuf heures, pour décerner ces deux hautes récompenses, sous la présidence de M. Turquet, sous-secrétaire d'Etat au ministère des beaux-arts.

Le jury a décerné 22 médailles comme suit:

Section de Sculpture

M. de Saint Marceaux (René), né à Reims élève de M. Jouffroy (nº 5352 du livret), figure décorative, marbre, *Génie gardant le secret de la tombe.*

M. de Saint Marceaux a obtenu 32 suffrages.

Section de peinture

M. Carolus Duran, né à Lille, élève de M. Souchon: Portrait de Mme la comtesse V... (nº 1118 du livret).—Portrait d'enfant (nº 1118)

M. Carolus Duran est officier de la Légion d'honneur depuis 1878.

M. Carolus a obtenu 31 voix

Prix du Salon

Tous les jurys, réunis en séance générale ont décerné, également ce matin, le prix du Salon.

Il consiste dans une somme de 4,000 fr. pour chacune des trois années que le titulaire, âgé de moins de trente-deux ans, doit passer à l'étranger.

Ce prix a été décerné, à une forte majorité, à M. Flameng (François), né à Paris, élève de MM. Cabanel, Hédouin et J.-P. Laurens (nº 1226), *l'Appel des Girondins, le 30 octobre 1793, prison de la Conciergerie.*

— Par suite du prochain départ de Mme Carvalho, l'Opéra-Comique ne pourra plus donner que cinq représentations de la *Flûte enchantée.* Elles auront lieu jeudi 12, samedi 14, mardi 17, jeudi 19, samedi 21.

L'Opéra-Comique annonce, pour vendredi prochain, la reprise de *Lalla Roukh*, avec Mlle Fauvelle dans le rôle principal. Ce sera le vrai début de cette artiste, que nous n'avons encore fait qu'entrevoir dans un petit rôle de la *Flûte enchantée.*

M. Carvalho a renonce à donner *Maître Pathelin*, avant la clôture de la saison. Quant à la reprise de *Marie*, elle aura lieu dans le courant du mois.

— M. Emile Perrin part ce matin pour rejoindre à Londres la Comédie-Française, qu'il n'a pu accompagner à cause du malheur dont il a été si douloureusement frappé.

— Mlle Marie Hamann, qui fut très remarquée l'an dernier aux concours du Conservatoire, vient de signer un engagement de trois années avec M. Vaucorbeil, le futur directeurs de l'Académie nationale de musique.

On a acquis la conviction que la véritable maison où naquit Molière n'est pas celle de la rue du Pont-Neuf, sur laquelle se trouve dans une niche, le buste du grand Poquelin, mais une maison de la rue Sauvage, autrefois la rue des Étuves. On n'avait pas la même certitude sur la maison mortuaire. On savait bien qu'elle était située rue Richelieu; mais les avis étaient très partagés pour en désigner l'emplacement.

Notre confrère Vitu vient de découvrir, à la suite de longues recherches. la place exacte ou mourut Molière, et il va paraître prochainement un très intéressant travail à ce sujet. Un détail curieux, Lassouche a habité dans cette maison,

l'appartement correspondant à celui qu'occupait Molière, La maison, en effet, a été reconstruite à peu près dans ses dispositions primitives,

Il est à présumer que le Cercle de la critique fera apposer une plaque commémorative sur la façade de la maison mortuaire, comme elle l'a pour la maison natale.

— Une partie de la troupe de l'Odéon, libre, par la très prochaine fermeture annuelle de ce théâtre, va sous la direction de Porel, faire une tournée dans le nord et l'est de la France. Ces représentations commenceront jeudi prochain a Lille, et se continueront a Dunkerque, Douai Calais, Boulogne, Arras, Cambrai. Saint-Quontin Charleville, Sedan, Verdun, Nancy, Lunéville.

— M. Turquet vient de prendre une excellente nitiative, relativement au prix du Salon, qui donnera sans aucun doute les meilleurs résultats. Désormais, le titulaire du prix du Salon ne sera plus tenu de passer trois ans à Rome. Au contraire, il voyagera un an à Rome, un an en Espagne et un an dans les Flandres.

Il devra, la première année, envoyer un tableau de Rome représentant un des épisodes du séjour des Français en Italie; la seconde année, représenter ses compatriotes en Espagne, et, la troisième, ses compatriotes dans les Flandres.

Nous aurions préféré, pour nous, qu'on n'imposât aucun programme au lauréat ; mais, néanmoins, c'est là une bonne idée et tout le monde l'approuvera, sauf peut-être l'Académie.

— La Commission des Beaux-Arts vient d'acheter les ouvrages suivants exposés au Salon :

PEINTURE.

M. Morot, Episode de la bataille d'Eaux-Sextiennes, destiné au musée de Nancy ;

M. Wencker, Sainte-Elisabeth de Hongrie.

SCULPTURE

M. Cordier, le Ralliement, statue équestre en plâtre ;

M. Idrac, Mercure inventant le Caducée, statue en marbre ;

M. Lemaire, l'Amour maternel ;

Mlle Eymard de Lanchatres, Françoise de Foix, buste en bronze ;

M. Coutan, Saint-Christophe ;

N. Ch. Lenoir, Jeune Faune faisant combattre deux coqs ;

M. Schœnewerk, Au matin ;

M. Hugolin, Oreste se réfugie à l'autel de Pallas, marbre.

GRAVURE EN MÉDAILLES ET SUR PIERRES FINES

M. Davau, Faust jouant avec une bacchante, bas relief sur sardoine.

Les spectacles se composeront du *Don Juan*, de Molière, qui n'a certainement pas été joué en province depuis un très grand nombre d'années; de *Précieuses ridicules* et de *Monsieur Chéribois*.

L'administration du Conservatoire de musique vient de recevoir un avis officiel, annonçant la livraison prochaine au musée instrumental de cet établissement, de huit caisses contenant une collection complète des « Instruments de musique anciens et modernes en usage dans l'Inde » offerte au gouvernement français par le rajah Sourindro Mohun Tagore, fondateur d'une école musicale indoue à Calcutta.

Il y a trois ans, ce rajah avait fait don à la France de ses publications sur la musique indienne, ouvrage qui a été déposé à la bibliothèque du Conservatoire, où l'on peut le consulter.

Le nouvel envoi du rajah se compose de près de cent instruments champêtres, civils ou religieux. Le classement de ces richesses va donner bien du travail, mais aussi bien du plaisir, à M. Chouquet, le zélé conservateur de notre musée instrumental.

— M. Truffier, un des plus jeunes pensionnaires du Théâtre-Français, vient de publier chez Tresse, sous ce titre : *Sous les Frises*, un demi volume de vers dont la plupart sont adressés à ses camarades.

VOYAGE CICULAIRE EN SUISSE

(*Jura-Bernois et Oherland-Bernois*)

Les Compagnies des chemins de fer de l'Est et de Paris-Lyon-Méditerranée ont organisé, comme l'année dernière, un voyage circulaire qui permet aux touristes de visiter l'Est de la France et la Suisse (Oberland Bernois), ainsi que les sites si pittoresques et encore trop peu connus du Jura-Bornois; elles délivrent pour cette excursion des billets à prix réduits, valables pendant un mois, avec arrêt facultatif : sur les lignes de l'Est et de Lyon à toutes les stations du parcours, et dans les villes suivantes : Mulhouse. Bâle, Olten, Lucerne, Alpnach, Brienz (Giessbach), Interlaken, Tourne, Berne, Neufchâtel.

Cette attrayante excursion peut s'effectuer indifféremment en partant par la ligne de l'Est et en revenant à Paris par celle de Lyon, ou bien dans le sens inverse.

On délivre des billets à Paris (jusqu'au 30 septembre inclus) aux gares des chemins de fer de de l'Est et de Lyon; au bureau central des chemins de fer de l'Est, 50, rue Basse-du-Rempart; aux bureaux de la Compagnie de Lyon : 88, rue Saint-Lazare; 11, rue des Petites Ecuries; 6, rue Coq Héron; 45, rue de Rennes; et à l'agence des chemins de fer anglais, 4, boulevard des Italiens.

Les prix des billets sont les suivants : — Viâ Belfort, Delle-Délémont, Bienne; 1re classe 135 f. 95 c. — 2e classe 106 f. 70 c.— viâ Belfort, Mulhouse, Bâle, Délémont, Bienne : 1re classe 142 f. 25 c. — 2e classe 111 f. 40 c.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris.	*un an.*	14 *fr.*
Départements	—	16 *fr.*
Etranger	—	20 *fr.*

M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23 Paris
(Affranchir).

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Dnguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hissou. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Ohin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte- — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Manduit. — Frédér—Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bonffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvell — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valére — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Dauhray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt — Marie Marimon. Baruolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Mounier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Masseret. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Verguet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Esco fier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilhant-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert — Fugère. — Daltona. — Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray. — Mlle Kalh. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès. — Luco — Anna Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Mérys. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Monthars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

Cessation de Commerce

Vente des marchandises et du matériel

AU MONT JURA

42, rue Lafayette, au coin de la rue Le Peletier

Cette vente consiste en Toiles, Serviettes. Torchons, Rideaux, Mérinos, Cachemire noir, Soierie, Tapis, Bonneterie et Lingerie. Toutes ces marchandises seront vendues moitié et même le tiers de leur valeur, enfin à un prix dérisoi e de bon marché.

APERCU DE QUELQUES PRIX :

Serviettes la douz......	3 95	Toile chemise de 2 f..	» 75
Serviettes damas.la d..	6 50	Toile à drap de 2 f. 50	» 95
Mouchoirs toile de 18..	6 90	Toile à drap de 3 f.50.	1 25
Mousseline rideaux...	» 30	Toile à drap de 4 f.50.	1 45

Services damassés pour 12 personnes de 31 f........ 12 95
Draps de lit cretonne, longueur 3 m., le drap..... 2 95
Draps de lit toile. long. 3 m., larg. 2 m., le drap... 6 45

Tissus noirs		**Tapis**	
Alpaga mohair de 2 f.	» 65	Descente de lit de 5...	1 45
Pacha gros grain de 2	» 70	Foyers moquette de 15	5 50
Mérinos fin de 5.......	1 95	Foyers veloutés de 30.	8 90
Cachemire 1m20, de 7..	2 45	Carpette dess. Smyrne long.3m20 s.2m30 de 75	22 »
Cachemire 1m20, de 10..	2 95		
Lingerie		**Bonneterie**	
Camisoles plis de 5 f..	1 25	Bas écrus de 3 f.......	1 »
Camisoles jabot de 7	1 95	Chemises hom. de 6 f.	2 95
Chemises entre-2 de 7	1 95	Chemises hom. de 7...	2 95
Chemises nuit de 10.	3 90	Chem. 1/2-toile de 12.	4 90

Expéd. en province cont. rembours. aux frais de l'acheteur

Matériel à vendre comptoirs, casiers, rayons, rampes, lustres à gaz, stores en fer, etc., dixième de la valeur.



FABULEUX. Montres-**remontoirs** simili-OR **(nouv. titre supr garanti),** 4 rubis, 18 lignes **avec mise à l'heure** (1 **à secondes** *(rivalisant avec celles en or de 150 fr.)* **vendues 29 fr. 50 c.**

Montres dames OR, 8 r. 18 k. de **55 à 60 f.**
Chaînes ou *léontine* (or mixte), **17 à 20 fr.**
Remontoir (argent), double cuvette, 15 rubis, **45 fr.**
Par H. DEYDIER (fabricant), 26, rue Mont-Blanc, **Genève.**
Garanti 2 ans. Env. c. mand.-poste ou rembt Affr. 25 c.
Toutes réglées et repassées, avec Ecrin.
Gros et détail. — Se méfier de la contrefaçon.

MM. les Docteurs TROUSSEAU et PIDOUX
Dans leur *Traité de Thérapeutique*
RECOMMANDENT D'UNE MANIÈRE PARTICULIÈRE LA
Graine de Moutarde blanche
Comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans la Guérison des
Maladies de l'ESTOMAC (Gastrites, Gastralgies), de celles des INTESTINS et du FOIE, des DARTRES, des HÉMORRHOIDES, des CONGESTIONS, des RHUMATISMES, des CONSTIPATIONS OPINIATRES.
DIDIER, 20, Boulevard Poissonnière, Paris

LE CONSEILLER DES RENTIERS

5e Année — Le plus indépendant des journaux financiers — 5e Année

3 FRANCS par an

PRIME GRATUITE :
Un magnifique volume avec tableaux et dessins
L'Album-Guide des Valeurs à Lots
Ouvrage indispensable
aux porteurs d'obligations à lots françaises
1, rue de Maubeuge, Paris



Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôplt. par décret spel. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible... pouvant rendre de grands services à l'humanité.* Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. **de Rivoli, 62, Paris,** au 1er. Consultes grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expéd

---

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes* : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour St-Jacques.



PLUS D'ASTHME
Suffocation et Toux
Indication gratis franco.
Écrire à M. le Cte CLÉRY, à Marseille

ARNOLD
PÉDICURE
e Montmartre
105
ARIS



CHEZ LUI DE MIDI A LA NUIT
2 fr.
LA SÉANCE

MALADIES DES FEMMES

GUÉRISON sans repos ni régime, par Mme LACHAPELLE, maîtresse sage-femme. Les moyens employés, aussi simples qu'infaillibles, sont le résultat de longues observations pratiques dans le traitement de leurs affections spéciales, causes fréquentes et souvent ignorées de leur stérilité, langueurs, palpitations, débilités, faiblesses, malaises nerveux, maigreur, etc., etc.

INJECTION PIERRE DIVINE. **SAMPSO** **4 fr. Guérit en trois jours.** Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 f. fo

---

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN — **52 NUMÉROS**

Le Moniteur des Valeurs à Lots

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangeres.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le Baron **LOUIS** ; une Revue de toutes les Valeurs; les Arbitrages avantageux; le Prix exact des Coupons; tous les Tirages sans exception; des documents inédits, la cote officielle de la Banqne et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 17, rue de Londres.

NOTA.—*Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

THYMOL-DORE

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des Drs GIRALDÈS, BOUILHON, PAQUET, LALLEMAND, RENGADE, LEWIN, BOUCHARDAT, VIRCHOW, etc.

A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon 2 fr.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE
Par la douce Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 32 ans, la **Revalescière** guerit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 cures par an. Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable **au lait** étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. contre bon de poste, Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco*. Biscuits 4; 7, 16 et 70 fr

EVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et Ce, limited, 8, rue Castiglione, PARIS, et partout chez les Pharmaciens Epiciers.

---

20 à 25 % de Revenu par An, payables par Mois

SÉCURITÉ ABSOLUE

Résultats des années 1875, 1876, 1877 et 1878.—Brochure explicative : 60 centimes.

S'adresser à la **CAISSE DES REPORTS**, 77, *rue Richelieu*, **PARIS.**

GUÉRIR *vite* l'Estomac de lui, la *santé*

Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Opération, Cancer, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99. Le LIVRE, 3 fr. 50. *Aff.*

ou les MALADIES guéries avec les GRAINES DE LIN Ces graines épurées et avalées entières, à la dose de deux ou trois cuillerées, avec un peu d'eau sucrée, ne manquent jamais de hâter la guérison des maladies de l'*estomac*, des *intestins*, du *foie*, des *poumons*, des *reins*, etc., surtout alors que je les prescris comme hygiène de ma thérapeutique, avec quelque peu de médicaments selon le cas, l'âge, le sexe, le tempérament, etc. Or, pourquoi semble-t-on ignorer, que l'*Estomac* est la cheville ouvrière de l'ensemble des parties du corps, le mobile principal de la vie organique le régulateur suprême des fonctions de l'économie, enfin qu'il est phisiologiquement à l'état de sante, le sage gouverneur et l'habile administrateur l'économie; l'épargne, l'harmonie de la vie Mais par contre, si l'Estomac est malade, il est le siege, le centre de tous les désordres manifestes, qui se réfléchissent sur le visage du patient et qui amènent la mort si le remède en vient à son secours. La NOTICE et la *prescription*. 1 fr. 50, MANDAT. Poste. Voir la formule de mon LIVRE sur le catalogue, 50 cent, mandat poste.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME ODÉON COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché NADAR

TRAGEDIE MUSIQUE

MADAME JULLIEN

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 318

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 19 au 25 Juin 1879

PARIS : 30 cent. — DEPART^s. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPART^s	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANG^r	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.



CCCXVIII

—

JULLIEN.



MADAME Jullien, actuellement en possession des premiers rôles à l'Odéon, a commencé fort tard ses études théâtrales

C'est sur les conseils de M. Alexandre Dumas fils, qui lui avait vu jouer la comédie dans le monde, qu'elle entra au Conservatoire, en 1877, à l'âge de vingt-huit ans.

Après six mois seulement de leçons, dans la classe de Bressant, elle fut admise à prendre part aux concours de fin d'année scolaire, le 25 juillet dans les classes de tragédie et de comédie.

Pour la tragédie, elle concourut dans *Bajazet* et obtint un second prix. Voici ce que je disais d'elle dès ce moment :

« Qualités de diction ; l'organe n'est pas commun, la prononciation excellente. De plus, ce qui est très important pour la tragédie, madame Jullien a la taille élégante, de la distinction dans le geste et une physionomie intelligente. »

Ces mêmes qualités se reproduisirent au concours de Comédie, dans la grande scène d'Arsinoé, du *Misanthrope*, qui lui valut un premier accessit.

Devenue lauréat du Conservatoire, l'artiste voyait tout naturellement s'ouvrir devant elle une de nos scènes subventionnées. Ce fut par M. Duquesnel, sur les conseils de M. Alexandre Dumas, qu'un engagement lui fut proposé en vue peut-être de lui faire créer le *Joseph Balsamo* d'Alexandre Dumas père, bien que l'on ait prétendu alors qu'elle ne répétait le rôle d'Andrée de Taverney qu'à titre provisoire.

Comme l'administration fondait sur cet ouvrage des espérances exagérées, il est bien possible que M. Dumas fils et M. Duquesnel, tout en faisant apprendre le rôle à la débutante, aient songé à profiter d'une occasion, qui pouvait se présenter de trouver au dernier moment une artiste de premier ordre disponible pour jouer le personnage d'Andrée ; mais il se pourrait aussi que ce fût simplement un moyen d'attirer l'attention sur leur nouvelle pensionnaire. Quoiqu'il en soit, madame Jullien créa le rôle, le lundi 18 mars 1878.

Son succès fut très vif. On remarqua son jeu sobre, sa diction correcte, sa tenue distinguée. Dans la scène de somnambulisme, à l'avant-dernier tableau, chez Balsamo, elle fit preuve de beaucoup de sensibilité, et, dans le tableau final, alors qu'elle lance tout son mépris à la face de Gilbert, la puissance dramatique s'est fait jour, et les applaudissements du public récompensèrent la belle explosion de mépris et de colère qu'elle sut rendre avec autant de naturel que de force.

Malheureusement, la pièce ne réussit point, malgré la bonne interprétation et les merveilles de la mise en scène. Deux mois seulement, elle tint l'affiche et dut céder ensuite la place à une reprise des *Danicheff*.

La seconde création de Mme Jullien dans Antoinette Moriaz, de *Samuel Brohl*, comédie en 5 actes, tirée par M. Henri Meilhac du roman de M. V. Cherbuliez et représentée pour la première fois, le 31 janvier 1879, eut les mêmes destinées que la première. Elle valut à l'artiste un très beau succès, mais qui ne fut pas de longue durée, l'ouvrage n'ayant pas réussi. Au quatrième acte de cette comédie, une fort belle scène dans laquelle Antoinette Moriaz accable Samuel de son mépris et lui fait voir toute son infamie, valut à Mme Jullien un rappel enthousiaste à la chute du rideau.

Enfin, le 7 avril dernier, par une troisième création : Berthe, du *Marquis de Sanils*, comédie en cinq actes et en vers de M. Charles Lomon, Mme Jullien voyait son talent consacré par le public; mais, comme si la fatalité s'en mêlait, l'ouvrage ne put pas, non plus, tenir longtemps l'affiche.

Trois créations, en si peu de temps et aussi importantes, permettent d'apprécier le talent et la valeur artistique de la nouvelle pensionnaire de l'Odéon. Entièrement occupée au travail de répétitions que la représentation de ces ouvrages entraînait, elle ne put être mise à même de se produire dans le répertoire classique de la tragédie. Elle serait appelée cependant à rendre, dans cet emploi, plus de services que n'importe quelle autre jeune artiste de l'Odéon. Ses qualités principales sont justement celles qui la recommandent pour ce genre élevé. Aussi nous espérons bien que tout en servant les intérêts des maîtres du drame moderne, Mme Jullien nous interprétera quelques-unes des belles figures antiques que Corneille et Racine ont créées avec tant d'art qu'il les ont rendues immortelles.

La succession de Mme Marie Laurent et de Mlle Rousseil est d'ailleurs à prendre, sinon immédiatement, au moins d'ici à quelque temps. Nourrie des excellents principes du Conservatoire, Mme Jullien est la femme désignée aujourd'hui pour continuer la tradition de ces deux excellentes artistes.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

BERTHE LEGRAND

(du Théâtre des Variétés)

REVUE DES THEATRES

—

PALAIS-ROYAL

Premières représentation de : Les *Locataires de M. Blondeau*, vaudeville en cinq étages de M Blondeau.

Vaudeville en *Cinq Étages*, ainsi parle l'affiche. Voilà bien une pièce à *tiroirs*, ou nous ne nous y connaissons plus.

Il s'agit en effet d'un M. Blondeau qui ayant fait sa fortune dans la fabrication des queues de boutons, achète une maison pour échapper aux misères qu'il a supportées jusqu'à ce jour, comme locataire.

Or, il arrive qu'à peine propriétaire, il s'aperçoit que tout n'est pas rose dans son nouveau métier. En effet pendant cinq actes, — non, — pendant cinq *étages* durant, il tombe de déboires en déboires.

Ses infortunes successives d'étage en étage, avec ses locataires, ne se peuvent narrer. Au seuil de chaque palier, il trouve des gens qui lui rendent la vie tellement dure qu'il n'hésite pas à revendre son immeuble.

Remplie de bons mots, très-lestement menée, cette folie a provoqué le rire du commencement à la fin; c'est un vrai succès d'auteur, que les excellents artistes du Palais-Royal ont encore rendu plus vif par une interprétation pleine d'entrain. Montbars, Milher, Fusier, Daubray, ont rivalisé de verve; un seul d'entr'eux suffirait à provoquer la gaîté. Mlle Desodes a ajouté le charme de sa beauté à cet ensemble excellent, ce qui n'a rien gâté, vous le pensez bien; aussi voilà pour tout l'été, une affiche invariable.

VAUDEVILLE

Reprise des *Petits Oiseaux*, de MM. Labiche et Delacour.

—

Cette charmante comédie, pleine d'observations, d'esprit et de cœur, devrait rester au répertoire. L'opposition des caractères chez ces deux frères qui entendent la vie d'une façon si différente, est d'une philosophie vraiment charmante.

La reprise des *Petits Oiseaux* a réussi d'une façon complète. L'exécution est, d'ailleurs, parfaite avec Delanoy, Parade et Dieudonné, et excellente dans son ensemble. C'est là le but véritable du théâtre, amuser et édifier. M. Labiche, un maître de la scène moderne, a rarement fait mieux.

PORTE-SAINT-MARTIN

Reprise des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue et Dinaux.

—

M. Clèves, en attendant un bon drame inédit, a bien fait de remonter les *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue.

M. Zola n'a pas de chance. Après *Notre Dame-de-Paris*, les *Mystères de Paris* viennent démontrer la distance qui sépare ce naturaliste vulgaire des vrais artistes. Quelle distance encore de Jacques Ferrand, de Tortillard, du Maître d'école et du Chourineur à Coupeau, à Lantier et à Mes-Bottes!... C'est la distance qui sépare le génie et le talent de l'audacieuse médiocrité.

Oui, il y a loin des sublimités de Victor Hugo et des hardiesses d'Eugène Sue aux banalités de l'auteur de l'*Assommoir*.

Sans pousser plus loin un parallèle qui ne saurait exister, nous terminons cet article sur le nouveau spectacle de la Porte-SaintM-artin, en engageant nos lecteurs à aller voir le beau drame tiré du célèbre roman d'Eugène Sue, dont l'interprétation ne laisse rien à désirer, MM. Laray, Alexandre, Vannoy; Mmes Angèle Moreau, Lacressonnière et Charlotte Raynard sont, en effet, très bien placés dans leurs rôles respectifs, et Taillade est tout à fait remarquable sous les traits de Jacques Ferrand.

UNE ESCAPADE

I

Il y avait de l'orage dans l'air.

Dans un moment d'humeur, et à propos de je ne sais quelle toilette..., — je crois bien cependant qu'il s'agissait d'une robe décolletée et et sans manches, en mousseline couleur de chair agrémentée de velours feu, — le comte de Biez avait appelé la comtesse : « *Cacopette* ! »

Ce sont de ces mots qui se payent tôt ou tard.

La comtesse n'aimait pas les dettes; aussi, quand le baron Claudius vint la voir, dans l'après-midi de ce jour mémorable, la comtesse lui dit-elle sans hésitation, sans trouble, sans remords :

— Je m'ennuie affreusement, mon ami, emmenez-moi.

Le baron, qui depuis trois ans se tenait inutilement à l'affût, et qui ne voyait rien de changé dans la situation depuis la veille, s'écria :

— Je ne sais si j'ai bien entendu. Suis-je Claudius? Êtes-vous la comtesse ?

— Vous êtes Claudius qui prétendez m'aimer, je suis la comtesse qui ne vous ai jamais écouté et qui veux aujourd'hui vous entendre. Si vous avez quelque esprit en réserve, dépensez-le; si vous avez quelque amour dans le cœur, soyez en prodigue. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Le baron n'était pas homme à se jeter tête baissée dans une aventure à trop longue échéance. Le feu qui brûlait dans les yeux de la comtesse lui fit peur.

— Vous avez mal aux nerfs, lui dit-il, on vous aura irritée, l'orage vous excite..., je ne veux pas vous devoir à une surprise. Je vous aime trop pour cela.

— Ah! c'est fort! N'allez-vous pas me faire de la morale aussi?

Alors Claudius se pencha et l'embrassa sur le cou, à la racine des cheveux.

Le baron connaissait les bons endroits.

La comtesse fit un bond, s'échappa des bras de Claudius en murmurant :

— Non, non je ne puis pas!

Et tombant sur un fauteuil, elle se cacha la figure en pleurant.

Claudius n'était pas un forceur d'aventures; mais quand l'aventure venait le trouver, il ne la lâchait pas aisément; aussi s'agenouilla-t il aux pieds de la belle énervée dont il enlaça la taille; puis, ayant posé bien doucement sa tête sur l'épaule qu'on lui abandonnait, il murmura :

— Pleurez, chère femme, pleurez, c'est si bon de pleurer dans les bras de qui vous aime.

Il y eut de part et d'autre un frôlement de cheveux dans lequel le diable dut être pour quelque chose. Les paroles de Claudius, prononcées à fleur de peau, firent sur le cou de la comtesse une amoureuse place qui la contraignit à pencher la tête en arrière et à ouvrir à demi les yeux.

— Allez-vous en, Claudius, allez vous-en, je vous en prie. Je suis folle, allez-vous-en.

— Tant que nos deux pensées étaient seules liées l'une à l'autre, je pouvais vous obéir. Aujourd'hui que nos corps sont enlacés, ne me demandez pas l'impossible.

— Je t'en prie, si tu m'aimes, si tu veux que je t'aime, ne reste pas là!...

— Je ne puis plus obéir. Rien ne peut plus me séparer de toi. Je crois qu'on essayerait en vain de me tuer dans ce moment. Mon âme n'est plus en moi : elle flotte dans tes cheveux, elle frissonne sur tes lèvres, elle se grise de ton souffle elle glisse sur ton corps... Comment veux tu que je m'en aille maintenant?

— Écoute-moi bien. Je serai à toi, cela se peut; j'ai la tête perdue. Mais ce dont je suis sûre, par exemple, c'est que je te haïrai après. Et tu ne peux pas vouloir que je te haïsse.

— On ne traverse pas impunément de telles épreuves : ou tu ne seras pas à moi et j'en mourrai, ou tu me haïras et j'en mourrai; ou tu m'aimeras et je vivrai heureux pour te rendre heureuse.

La comtesse voulut répondre quelque chose de très honnête, et si elle ne le fit pas, on ne saurait lui en vouloir : ses vertueuses paroles furent étouffées par un baiser. Elle ne céda qu'une seconde au courant qui l'entraînait et se redressant brusquement :

— Pas ici, dit-elle, Cette maison m'est sacrée. Allons-nous-en....

Claudius eut encore un instant de frayeur. Il se demanda si la comtesse ne voulait pas lui faire un trop durable sacrifice, et s'il n'était pas pris dans un laminoir sans fin.

— Où voulez-vous aller? demanda-t-il avec anxiété.

— J'ai deux heures à vous donner.

Claudius respira.

— Votre coupé est en bas?

— Oui.

— Êtes-vous sûr de votre cocher?

— Plus sûr que de moi-même.

— Attendez-moi au coin de la rue de Berry. Je vous y rejoins dans dix minutes.

Claudius, dont la principale qualité n'était pas l'innocente crédulité, hasarda timidement:

— Ce n'est pas un moyen de m'éloigner que vous employez-là, comtesse?

— Je vous aime. Je veux être à vous!

Puis elle tendit les bras à Claudius, l'embrassa sur les yeux, les tempes et les lèvres, et disparut en riant.

Les femmes sont terribles, quand elles ont passé le Rubicon.

Un quart d'heure après, la comtesse, voilée et drapée, montait dans la voiture de Claudius.

— A l'hôtel! cria le baron à son cocher, qui ne tourna pas la tête.

Au bruit que fit la portière en se refermant, le cheval partit au grand trot.

II

Je ne connais pas à un boudoir, de plus charmante antichambre qu'un coupé. C'est une enivrante ritournelle, un apéritif avant le repas.

Le coupé du baron était tout ce qu'on peut voir de mieux réussi dans son genre. Les coussins étaient larges, solidement fixés, bien rembourrés sans être trop élastiques, plus hauts devant que dans le fond. Ce n'était pas une de ces voitures étriquées comme on les fait aujourd'hui, un de ces cercueils de gala que nous avons empruntés à l'Angleterre; non, on y pouvait allonger les jambes, et bien des fois on s'y était démené à l'aise. On m'a même assuré qu'un coussin supplémentaire pouvait, au besoin, sortir du siége et faire du coupé un coupé-lit; ce qui est fort commode quand on promène des dames délicates!

Les glaces étaient doubles. Un verre cannelé qu'on hissait dans les grandes occasions, opposait un impénétrable obstacle aux regards curieux. Vous m'avouerez que cela avait meilleur air que des stores baissés qui attirent l'attention et provoquent plus ou moins la plaisanterie.

Un miroir était fixé entre les deux glaces de devant et, ménagée sous le siége du cocher, une armoire renfermait les principaux usteusiles de toilette, des parfums, des bonbons et deux ou trois flacons de vin d'Espagne.

La tenture était de satin marron; les boutons et les passementeries, de velours noir. Dans les galons étaient brochées les armes du baron : or,

rouge et bleu.

— C'est chez toi que tu me conduis ? dit la comtesse. Tu me perds, mais je le veux bien. Je suis ton esclave, ta chose, ton amusement, ton jouet, fais de moi ce que bon te semblera.

Elle ponctua cette phrase de baisers.

— Je ne veux pas accepter un inutile sacrifice, chère Geneviève. L'hôtel ou nous allons n'est pas celui que tu connais. Personne ne t'y verra, car personne ne l'habite, et en voici la clef. Prends-là ; c'est chez toi que je vais.

— Combien de femmes ont eu cette terrible petite clef d'argent ?

— Que t'importe ! et pourquoi évoquer ces souvenirs décédés. Je n'ai aimé que toi puisque je t'aime.

Et dire que cette phrase creuse enthousiasma la comtesse ! On baissa les stores, heureusement pour les passants.

Ici ma tâche se complique. Le reste de cette histoire est absolument difficile à raconter.

Ii se passa une chose étrange. A mesure que la comtesse s'abandonnait à lui, Claudius devenait de plus en plus embarrassè. Etait-ce un remords qui lui troublait l'esprit? Avait-il vu passer l'image de son ami outragé ? Avait-il honte d'abuser de cette bonne fortune qui lui tombait ? Etait-il préoccupé des suites de cette aventure ? D'où venait ce trouble ? du ciel ? C'est ce que voulait savoir la comtesse.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? lui dit-elle, depuis un instant vous paraissez préoccupé.

— Je n'ai rien, je vous jure, lui répondit Claudius tout en fouillant dans ses poches de l'air le plus désespéré. — Je n'ai rien.

Et ouvrant la glace :

— Jean, dit-il au cocher... tu ne marches pas ? Au galop, imbécile !

Le coupé se mit à rouler d'un tel train que la comtesse eut peur.

— Pourquoi presser ainsi le pas, mon ami ?

— Oublies-tu donc que tu n'as que deux heures à me donner, et me reprocheras-tu de compter les minutes qui m'échappent?

La comtesse ouvrit ses bras à Claudius pour lui donner un dédommagement. Le baron oublia pendant quelques instants ses préoccupations; mais il faut croire qu'elles étaient bien impérieuses, car au bout d'une ou deux minutes, elles le dominèrent de nouveau.

— Baron, vous me cachez quelque chose ; je veux savoir ce qui vous agite.

Claudius était pâle, ses tempes étaient légèrement moites.

— Que voulez-vous que j'aie, chère femme, si ce n'est l'impatience de ne pas arriver ?

Et Claudius voulut exciter de nouveau son cocher, mais la comtesse retint sa main qui se posait sur la courroie de la glace :

— Voulez-vous donc nous faire tuer?

— Elle écarta l'un des rideaux et fit voir au marquis les passants exaspérés, les gardiens de la paix lancés au pas de course; tout une meute exaspérée qui les poursuivait. Malgré le bruit que faisaient les roues en bondissant sur le pavé, on pouvait distinguer les cris de la foule qui voulait qu'on ralentît le pas.

— Vous allez me mêler à quelque sotte aventurer. Je me trouverai compromise par quelque procès-verbal... Je vous en prie, dit les à vot cocher d'aller moins vite. Vous me faites mourir de peur.

Claudius obéit ; mais la comtesse remarqua qu'il ne le faisait qu'à regret.

— Enfin, mon ami, qu'avez-vous ? Ce n'est pas la hâte de me posséder qui vous tourmente.

— Je vous jure...

— Non, la peur que je viens d'avoir m'a rendue à moi-même. Vous m'aviez entrainée bien loin, mais je reprends terre peu à peu. Votre trouble m'a gagnée. Je vous en prie, dites-moi ce qui vous préoccupe.

— Je vous jure que je vous aime ! que vous importe le reste ?

— Admettons que c'est un caprice que j'ai là ; pourquoi refuser de le satisfaire ?

— Je ne le puis pas.

— Je croyais mes caprices plus sacrés pour vous. Celui-ci est le premier que je vous manifeste, et Dieu sait s'il est innocent.

— Je puis vous assurer que ce qui me préoccupe n'est pas digne de vous troubler un instant.

— Ne comprends-tu pas qu'au point où nous en sommes, la moindre de tes pensées, le plus léger de tes soucis m'appartiennent ? Tu n'as plus le droit d'avoir un chagrin dont je n'aie ma part.

— Je n'ai aucun chagrin, je te le jure. Tout s'efface devant la joie que tu me donnes.

C'est en hésitant et en rougissant un peu que la comtesse ajouta :

— Tu ne souffres pas ?

— Mais non.

— De nulle part ?

— De nulle part.

— Il vaudrait mieux le dire.

— Je te le jure que je ne me suis jamais mieux porté.

Il y eut là un instant de silence.

L'ombre du comte Banco, Remords de Biez, en profita pour se faufiler entre les deux complices.

La comtesse se dit qu'elle était allée un peu trop loin et qu'après tout, sa conduite ne justifiait que trop l'épithète qui l'avait tant choquée.

Le baron trouva que l'ombre avait quelque raison de froncer les sourcils. Un ami de six ans !

La comtesse remarqua que le spectre de son époux avait tout aussi bon air que la réalité de son amant. Elle trouva même à la préoccupation de ce dernier des côtés grotesques qui la firent sourire.

Le baron se demanda s'il n'allait pas engager sa vie dans une impasse, et s'il ne serait pas du dernier grossier de faire durer moins de trois ans une aventure attendue trois années.

Les spectres heureusement ne font jamais qu'entrer et sortir. Celui du comte eut le bon goût de s'en aller au bout de trois ou quatre secondes.

Claudius comprit quelle triste figure il faisait. Il voulut embrasser la comtesse; mais celle-ci le repoussa en lui disant :

— Non : caprice, folie, exigence, lubie... appelez comme il vous plaira la fantaisie que j'ai; je veux savoir ce que vous me cachez. Et n'oubliez pas qu'il vous sied mal de faire si peu de cas d'un caprice, lorsque c'est un caprice qui m'a jetée dans vos bras.

— Vous m'en voudrez de vous avoir satisfaite ?

— Je vous en voudrai cent fois plus de ne pas me satisfaire.

— Vous l'exigez ?

— Absolument.

— Embrassons-nous une fois encore, car nous allons nous dire adieu.

— Quelle folie ! Ne vous ai-je pas assez dit que je vous aime, et ne vais-je pas vous le prouver outre mesure?

— N'importe, embrassons-nous.

Les amants d'une heure s'embrassèrent comme s'ils ne devaient plus se revoir.

— Et maintenant, comtesse, prêtez-moi votre mouchoir, j'ai oublié d'en prendre un et je meurs d'envie de me moucher.

III

C'est ainsi qu'avorta dès le début cette campagne amoureuse.

La comtesse mit deux minutes à enterrer son rêve. Je ne jurerais pas qu'elle lui fit un service de première classe. Les trente premières secondes furent terribles. Elle souffrit beaucoup en voyant ce pauvre amour qui se noyait dans le ridicule. Mais quand vint la soixantième seconde, elle partit d'un grand éclat de rire. Ce fut le seul discours que l'on prononça sur cette tombe.

Et, pendant ce temps, le baron, lui, se mouchait voluptueusement, improvisant pour cette lugubre circonstance une musique grotesque.

La voiture s'arrêta. La comtesse mit pied à terre, et rendant au baron la petite clef d'argent :

— Merci, Claudius, me voilà reposée. Je rentrerai à pied chez moi, cette promenade m'a fait du bien.

— Ne la recommencerons-nous pas?

— Mon cher ami, le voyage que nous avons accompli ne s'entreprend jamais deux fois. Il y aura toujours un mouchoir entre nous.

IV

La comtesse fit d'adorables rêves, cette nuit-là, dans les bras de son mari.

Il n'est pas rare de voir d'amoureuses boutures germer et éclore dans la serre conjugale réchauffée pour la circonstance.

A quoi tiennent les choses, cependant !

QUATRELLES.

SALON DE 1879

V

MM. Ségé. — Pelouze. — Guillemet. — Hanoteau. — Camille Bernier. — Rapin. — Flahaut. — Defaux. — Karl Daubigny. — Damoye. — Demont. — Beauverie. — Bellée. — Paul Colin. — Emile Michel. — Lavieille. — Harpigues. — Le Marié. — Isambart. — Berthelon. — Allongé. — Yon. Renouf. — De Knyff. — Castan. — Gosselin. — Chabry. — Péraire. — Ordinaire. — Busson. — Théodore Frère. — Guillaumet. — Amédée Roseir. — Robert Mols. — Mme E. de la Villette. — M. Herpin.

Je ne vois pas du tout pourquoi quelques esprits moroses, de ceux que l'on appelle pourtant « des gens autorisés » trouvent que notre Ecole de paysage ne continue pas d'affirmer cette année toute sa vigueur.

Avec des morceaux tels que ceux exposés par

MM. Ségé, Pelouze, Guillemet, Hanoteau, Camille Bernier, Herpin, Rapin et plusieurs autres, on a le droit de se montrer très satisfaits de nos maîtres paysagistes.

Où trouverez-vous donc beaucoup de toiles de la valeur de la *Vallée de Coutry*, par M. Ségé ? N'est-ce point là la campagne immeuse dans toute sa splendeur, avec ses horizons infinis? Champs de blés, pâturages, clos de pommiers, collines et coteaux, bois et vallées, s'y rencontrent baignés par la lumière, qui s'y joue en reflets variés. Cela est superbe de vérité, de calme et de grand air, et exécuté avec une palette harmonieuse et douce, qui caresse le regard et captive l'esprit par une poésie intense.

Avec MM. Pelouze et Guillemet, l'émotion toute autre, mais non moins vive.

M. Pelouze a pris, en plein hiver, *Un Coin de Cernay*. La neige a tout envahi : les toits de chaumes, les arbres, l'eau, les routes. Le soleil a beau se montrer au milieu des arbres, ses feux rouge-sang se perdent dans le feuillage, sans que leur chaleur aient la moindre influenee sur la nature désolée. Des nuées d'oiseaux sauvages traversent les airs apporte it leur note de tristesse. Tout cela est sublime d'horreur, peint avec un pinceau serré et précis, dans une tonalité absolument vraie.

Sans avoir la même grandeur, le *Vieux puits* est une œuvre remarquable, intéressante par l'ordonnancement des figures. Les murs de la ferme font une opposition saisissante avec les arbres qui limitent la basse-cour peuplée de volailles et qui laissent filtrer entre leurs branchages dégarnis de feuilles, les rayons du soleil couchant.

Le *Chaos de Villers*, par M. Guillemet est d'un aspect non moins grandiose. Lorsqu'on descend cette colline sauvage pour arriver à la mer, au milieu de ces terrains accidentés, on se sent pris de vertige, et cela d'autant que l'artiste a choisi un gros temps, par lequel tout ploie sous les rafales du vent. Ces rares touffes d'arbustes, ces herbages sont couchés à terre par la tourmente; l'orage va gronder dans le eiel, la mer a pris sa robe la plus foncée, et pourtant elle vient frapper le rivage de son écume blanchâtre. Rien n'est plus heureusement trouvé que cette ligne de lumière formée par les rayons du jour, qui partant du rivage, monte jusqu'au sommet de la colline, tournant autour de l'immense creux qui forme le centre, comme pouren faire ressortir l'admirable sauvagerie. Il y a là un vrai drame de la nature et on ne saurait être plus vivement impressionné. Energie de la brosse, palette colorée, pinceau pittoresque et mouvementé se sont unis pour peindre cette page remarquable qui fait le plus grand honneur au jeune maître.

Et maintenant si nous voulons revenir au calme et au bien-être que nous donne la nature, entrons avec M. Hanoteau dans cette ferme, où de joyeux habitants préparent le souper de Noël. Cela s'appelle la *Victime du Réveillon*. Sur le premier plan, une large mare d'eau claire ; dans le fond, une ferme avec son toit recouvert de mousse, s'assied aux pieds de deux arbres immenses qui ont perdu leurs feuilles sous lesouffle du vent d'automne. Tout un petit monde s'occupe des apprêts de la fête. Le porc est éventré, le canard étale ses membres nus sur le plat de faïence. Les hôtes de la basse-cour ne se contentent pas d'assister à ce massacre, ils prennent à l'avance leur part du festin. Plein d'air et de clarté, ce beau paysage est tout à la fois solidement peint et offre une scène amusante et vraie.

L'*Allée abandonnée*, par M. Camille Bernier est une de ces œuvres magistrales, pleine de grandeur et qui imposent le recueillement. Une main sûre a planté ces grands arbreset a su faire jouer la lumière à travers leurs grandsfeuillagestouffus.

A se promener le matin dans le *Val-Bon* de M. Rapin , on éprouve un indicible sentiment poétique. Un calme immense règne dans cette campagne, dont les lointains s'esquissent à peine dans les brouillards du matin, et où, donnant une note pleine de gaieté, un ruisseau au cours sinueux traverse les premiers plans éclairés par la lueur du jour naissant.

Les *Bords de la Loue*, par le même artiste, ne sont pas moins poétiquement présentés. Les rayons de soleil caressent de leur teinte dorée le sommet des arbres et y font naître un effet de lumière enchanteur.

es deux toiles sont peintes avec une rare finesse de pinceau et de coloris. Voilà certainement de très bonnes œuvres, autour desquelles cinquante autres se groupent avee succès.

Par exemple, le *Soir* de M. Flahaut respire un sentiment poétique exeellent. Les masses d'arbres se détachent sur un ciel en feu, et il règne un calme séduisant autour de ces moutons ren rant au bercail, à la tombée du jour.

La *Forêt de Fontainebleau*, par M. Dufaux a un aspect sévère plein de grandeur.

M. Karl Daubigny a peint avec largeur ses *Environs de la ferme Saint-Siméon, Honfleur*. Je lui reprocherai un peu trop d'uniformité dans la coloration des premiers plans.

J'ai une prédilection pour les paysagistes qu ne redoutent pas de s'attaquer à l'*Espace*. C'est pourquoi j'aimais le talent de Chintreuil et j'ai pour M. Ségé une véritable admiration. Dans cet ordre d'idées, j'estime beaucoup au Salon de cette année les deux toiles de M. Damoye, principalement son *Moulin de Merlimont*. Dans ses *Champs à Auvers*, je voudrais voir la lumière s'étendre sur le paysage d'une façon moins uniforme. Et aussi : L'*Août dans le Nord*, par M. Demont, campagne bien éclairée, sous un ciel très réussi.

Bon nombre de toiles se distinguent par la finesse du dessin et du coloris, notamment : La *Matinée d'octobre*, par M. Beauverie. *En forêt*, par M. Bellée. L'*allée du Vivier*, par M. Paul Colin. *Un étang*, par M. Emile Michel.

MM. Lavieille et Harpignies se font remarquer par la précision du dessin, ainsi que M. Le Marié qui devra veiller à l'uniformité de ses teintes.

Je suis persuadé que M. Isambart, dont le pinceau est faeile, aurait obtenu au moins une mention avec son *Ruisseau du Puits-Noir*, s'il s'était un peu moins complu dans les détails.

M. Berthelon a évité cot écueil, et cela principalement dans ses *Bords de la Seine à Epône*. Cette rivière qui coule silencieusement entre deux collines est du plus poétique aspect. Les coteaux verdoyants qui s'élèvent sur la droite sont éclairés par la lumière discrète du soir; mais leur coloration est rendue plus vive par suite de l'averse qui vient de les mouiller. Cette clarté répandue sur ce coin du paysage donne de la profondeur aux collines qui sont de l'autre côté de la rivière, et que rougissent discrètement les feux presque éteints du soleil couchant.

Voulant faire une opposition à ce calme enchanteur de la nature, M. Berthelon a peint une scène dramatique : *Avant l'orage, à Saint-Pierre-Louviers*, où j'aime surtout à contempler la limpidité de l'eau, au milieu des teintes vigoureuses des arbres et du ciel, et de la brillante échappée de soleil qui éclaire la colline derrière laquelle l'orage va éclater. M. Berthelon accuse chaque année de notables progrès, il passera bientôt au premier rang de nos paysagistes.

La *Pêche aux écrevisses*, par M. Allongé, est une œuvre précise et lumineuse, mais d'une exécution un peu sèche.

On peut mettre autant de vivacité dans le coloris et peindre plus gravement, c'est ee qu'a fait M. Yon dans le *Bas de Montigny*.

M. Renouf a également peint avec largeur sa *Fin de la journée*.

La *Barrière noire*, de M. Knyff est d'un joli ton, mais d'un dessin plus lâché que de coutume.

MM. Castan et Gosselin sont précis et corrects. M. Chabry a plus d'audace, surtout dans ses « *Marais des Landes* » M. Chaigneau a mis beaucoup de poésie dans l'*Etoile du Berger*, les moutons sont excellemment traités. Le *Moulin des Andelys*, par M. Peraire; le *Ruisseau de Puits-Noir*, par M. Ordinaire ont des qualités d'un ordre élevé. L'*Ancien déversoir*, de M. Busson, est plus complet comme ensemble, et d'un fort bel aspect.

Un paysage exceptionnel c'est celui de M. Théodore Frère.

Le désert y apparaît dans son immensité. Le ciel d'une coloration bleu tendre et d'une profondeur inouie, vient se fondre avec la teinte rosée de l'horizon qui elle-même se noie dans le blanc jaunâtre des sables. C'est l'espace infini sur lequel se détachent seuls trois cavaliers montés sur leurs chameaux. On se sent transporté à plusieurs milliers de lieues et on subit un charme extraordinaire à se croire un moment dans un pareil milieu.

Cette faculté de nous faire vivre dans les pays du soleil, M. Théodore Frère la possède au suprême degré, ainsi qu'il le prouve encore dans son autre toile représentant un *Bazar au Caire*.

M. Guillaumet en donne également une note profondément sentie dans son *Sahara algérien*.

M. Amédée Rosier a baigné d'une belle lumière ses deux toiles : Le *Grand Canal* et le *Jardin français*, deux vues de Venise.

Mais, en ce genre, même avant M. Robert Mols, qui nous donne cependant uno très belle vue du *Vieux-Port*, à Marseille, et au remarquable tableau de Mlle Elodie de la Villette, *Vue de Paris prise du fort de Bicêtre*, se place *Paris vu du Pont-Neuf*, par M. Herpin, qui continue dignement le grand suecès obtenu précédemment par le jeune artiste, avec une vue de Paris prise le soir; c'est là une œuvre tout à fait hors de pair. L'artiste s'est placé à droite du terre-plein où se trouve la statue d'Henri IV. Sur la gauche est le petit café-concert abrité par le gigantesque arbre séculaire, et quelques autres arbres d'une moindre importance. A travers une éclaircie de feuillages, l'Institut laisse voir sa coupole baignée par le soleil couchant. Sur la droite, le Vieux-Louvre est assis et semble un coffre d'or tant il reçoit les feux ardents du soleil, à sa suite, la galerie Henri II, les pavillons de Lesdiguières et de Flore se succèdent, éclairés par une lumière moins éclatante. Les eaux du fleuve et les nuages du ciel prennent également des teintes chaudes sous les rayons du soleil couchant. La Seine est

peuplée d'embarcations variées qui égayent le tableau. Ici c'est un radeau avec sa hutte que dirigent des bateliers contre le courant, là c'est une barque où deux pêcheurs relèvent leur filet; plus loin, ce sont les bateaux mouches qui sillonnent l'eau en tous sens, et mêlent leurs fumées blanchâtres aux vapeurs du soir. Cette toile est exécutée avec une rare sûreté de main dans une gamme de tons du plus harmonieux effet.

FELIX JAHYER.

FRAGMENTS DE CONVERSATION

Mme DE B. (avec un soupir). — Oui, ma sœur sera heureuse. De la vivacité dans l'esprit, de l'élégance dans les manières. Enfin un homme instruit, qui sait le monde. Il a lu, voyagé, et l'on peut causer de tout avec lui !...

Mme DE G. – Une ressource immense. Si l'on savait ce qu'il en coûte d'en être privée !

Mme DE B. — Hortense n'a rien à redouter à cet égard. Des prévenances, une délicatesse de sentiments admirables... Si tu savais ce qu'il m'a dit hier...

Mme DE G. Fais-moi penser de te dire quelque chose.

Mme DE B — Et puis une perspective rare, de ces physionomies qui vous inspirent la confiance à première vue. Le croirais tu? Il m'a devinée tout de suite. Georges me l'avait amené l'autre soir. Après dîner, il lui a proposé de venir fumer un cigare au jardin Tu sais combien l'odeur du tabac me gêne. M. R. a préféré rester avec moi Nous avons causé roman, musique, peinture, bref, de tout ce qui intéresse. Mon mari, pendant ce temps, arpentait la terrasse, interrompant notre conversation par des remarques comme : « un temps superbe ! voilà décidément la chaleur. » Son air épanoui m'agaçait, et je ne pus retenir un geste d'impatience ! M. R. s'en aperçut, et, posant doucement sa main sur la mienne : « Pauvre petite femme, dit-il, je vois bien ce qui vous manque, »

Mme DE G. — C'est si bon de se voir comprise, appréciée ! Certes, Raoul est la bonté même, mais il est parfois d'un sans-façon... Quelle différence avec les premiers temps de notre mariage !. Du mouvement; des émotions fortes, voilà ce qu'il me faudrait. Crois moi, ma chère, tous est préférable au calme plat. J'étais faite pour épouser un artiste, partager les joies et les peines d'un homme de talent... Tu te rappelles M D., un ami de mon frère qui venait nous voir le dimanche à V..., et montrait de si grandes dispositions pour la peinture...

Mme DE B — Il nous récitait des vers d'Alfred de Musset.

Mme DE G. — C'est cela. il est parti pour l'Italie peu avant mon mariage. Pauvre garçon, je l'ai toujours soupçonné de m'aimer. En ce temps, il ne me plaisait plus qu'à moitié ; je lui trouvais des façons hardies, un regard embarrassant. L'autre soir, chez ma belle-sœur, je vois s'avancer vers moi un grand jeune homme mince, ayant très-bonne tournure. Il s'incline, me salue.. C'était lui, mais changé à son avantage ... Je n'en revenais pas. Je l'ai surtout reconnu à la façon dont il m'a regardée. Par bonheur j'étais présentable : ma robe mauve, avec pouffs en dentelle...

Mme DE B — A propos, que vais-je me faire faire pour le jour du contrat ?

Mme DE G. — Le bleu te va bien. Pour moi, je rêve un costume de campagne, quelque chose de simple, mais d'original, un peignoir Watteau relevé sur du taffetas rose, avec un petit chapeau de bergère en paille de riz. — Tu sais, il fait du paysage, et mon mari l'a invité à venir voir notre chalet. .

C. S.

DE L'AMOUR

Remarquez-le bien, mes jeunes amis, et croyez en votre vieux camarade : le baiser est une morsure.

Chaque amour est un deuil ; chaque baiser, un *noir* dans l'âme.

—

On ne saura rien, mais rien, tant qu'un homme n'aura pas vaillamment et franchement raconté les mémoires d'une lèvre d'homme ; — tant qu'une femme n'aura pas cyniquement dit les confessions d'une bouche de femme.

—

Laissez-moi me souvenir ; — elle avait un peigne de fausse écaille dans ses cheveux. Il se cassa Je retins ce monde révolutionnaire avec mes dents, — peigne dont elle se souviendra.

—

Non, ce n'est point vrai. Elle m'aime encore. Tant que dans les jardins il y aura un bouton de rose, elle se rapellera celui que, dans un moment de fureur, elle a mâché. Je l'ai toujours là, dans le deuxième tiroir de mon secrétaire, — celui qui ne s'ouvre pas, parce que je dis que la clef est perdue.

—

De vingt à vingt-cinq ans, l'homme aime et n'est pas aimé. De vingt-cinq à quarante, il est aimé et n'aime point. Pas de chance !

—

Un homme trouve toujours une femme qui l'aime, comme un sot, un plus sot qui l'admire.

—

L'amour s'en va parfois avant d'être venu.

—

Chez la paysanne, la pudeur demeure au haut du corps ; chez la femme du monde dans le bas. La première montre ses épaules aussi difficilement que la seconde ses genoux. Voyez une paysanne et une femme du monde, vous aurez vu une femme tout entière.

—

Ce qui étrangle le mieux un homme, c'est une jarretière de femme.

—

Je viens de relire mes lettres d'amour qu'on m'a été rendues. C'est mal écrit. Aujourd'hui que je sais moins aimer, je saurais mieux dire : « Je vous aime. »

—

La pudeur dans l'amour indique que l'homme aime bien et que la femme aime mal.

—

A vingt ans, on aime l'amour ; à trente ans, on aime la femme. A vingt ans, on aime les bas ; à trente ans, on aime les pieds.

—

L'homme qui se laisse aller dans l'amour est un homme qui se grise ; celui qui tombe dans la débauche — se saoûle. L'amour est une bouteille de champagne ; la débauche, dix petits verres d'eau-de-vie.

La débauche est souvent une véritable aliénation mentale. Parfois les débauchés ne sont que des gens qui ont peur de l'amour.

—

En amour, — surtout quand l'amour est légitime, — on fait ce que les bébés font des tartines : ils commencent par avaler les confitures.

—

La femme a un tic qui est celui des gouvernements. Elle fait prêter des serments pour le seul plaisir de faire des parjures.

—

Je le déclare — le premier (d'autres me suivront): les femmes qui m'ont été le plus fidèles furent celles que j'aimais le moins.

—

Parfois, à genoux devant elle et les coudes appuyés sur ses genoux, j'ai regardé son âme par ses deux petites vitres bleues. Elle avait l'air de penser sérieusement. Elle songeait, l'heureuse enfant, à ce premier amour qu'elle touchait, et, comme jadis lorsqu'elle était enfant et qu'elle tenait un jouet dans ses petites mains, elle avait envie de casser cet amour pour voir.. comme c'est fait là-dedans.

—

La femme fait l'homme !

Le vieux X... disait au jeune V...: « Vous avez aimé la comtesse Z... — « Non, » disait V... as vieux pour mentir. — « Tout beau, dit X.., vous l'avez aimée, car vous avez le même sourire qu'elle. »

PETITES NOUVELLES

—

— M. de Vaucorbeil a traité avec M. Lasalle pour un engagement de trois ans.

Mlle Marie Hamann qui, après avoir obtenu un second prix d'opéra au Conservatoire, vient de passer un an au Grand-Théâtre de Marseille, est également engagée par M. Vaucorbeil.

— Le service de la claque, qui avait été supprimé à l'Opéra, vient d'y être rétabli.

—Mlle Derivis, qui a eu des succès à Bruxelles, va jouer *Mignon* à l'Opéra-Comique.

—M. Aubert, ancien baryton du théâtre de Bordeaux, vient de signer un engagement de trois ans avec M. Carvalho, le directeur de l'Opéra-Comique.

— A leur réouverture, les Variétés donneront le *Voyage en Suisse*, de MM. Blum et Toché pour les Hanlon. Puis, viendra la *Femme à papa*, de MM. Hennequin et Millaud pour Mme Judic, et ensuite la *Petite Mère* de MM. Meilhac et Halèvy, pour Mme Céline Chaumont.

Il est question aussi d'un spectacle coupé dans lequel figurerait la *Revue réaliste*, de MM. Mortier, Leterrier et Vanloo.

— Reçue au Palais-Royal une grande pièce de M. Hennequin et de M. le vicomte Pernety. Titre : *Zoé-les-Bains*. Principaux interprètes : Geoffroy, Lhéritier, Daubray; Mlles Legault, Raymonde et Alice Lavigne.

— Après les *Mystères de Paris*, dont la reprise aura lieu samedi, la Porte-Saint-Martin reprendra *Marianne*, puis *Cendrillon*, que la direction se propose de monter d'une façon grandiose. Viendront ensuite un drame inédit de MM Dennery et Brésil, et deux autres drames, le premier signé : Auguste Maquet, et le second : Victorien Sardou.

OBSÈQUES DE M. COINDARD

Les obsèques de M. Coindard, administrateur délégué du chemin de fer de l'Ouest, ont eu lieu ce matin avec éclat. Plus de 4.000 personnes suivaient le char funèbre, qu'escortait un détachement du 5e régiment de ligne, rendant les honneurs au défunt, officier de la Légion d'honneur.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Alfred Leroux, Blount, Delaître et Langlois de Neuville, représentant le ministre des travaux publics.

Tous les employés de la Compagnie de l'Ouest qui avaient pu être distraits du service étaient présents. Les couronnes dont ils étaient porteurs étaient magnifiques et quelques-unes portaient des inscriptions.

La levée du corps a eu lieu à dix heures et la messe a été célébrée à l'église Saint-Augustin.

Parmi les assistants, nous avons remarqué :

MM. Abbatucci, Caillaud, de Chabaud-La-Tour, l'amiral La Roncière-le-Noury, Hyrvoix, le docteur Blanche, Camille Doucet, comte de Rouville, Edmond Texier, docteur Guérin, Jousselin, Forget, Arago, Castel, Baudin, Corras, etc. les directeurs et administrateurs des chemins de fer, les ingénieurs et un grand nombre de notabilités.

A l'issue de la cérémonie, le corps a été dirigé sur le cimetière Montmartre, où l'inhumation a eu lieu.

M. Alfred Leroux a prononcé les dernières paroles d'adieux sur la tombe de M. Coindard, qui avait su conquérir l'estime et la sympathie de tous, de ses chefs comme de ses employés.

LE SPORT

COURSES DE LA SEMAINE

Aujourd'hui jeudi 19 Juin

Maisons Laffitte

Quatre prix seront courus.

Les Courses commenceront à deux heures

Dimanche 22 Juin

Auteuil

Quatre prix seront courus

Les Courses commençeront à 2 h.

Lundi 23 Juin 1879

A Enghien

Quatre prix seront courus.

Train spécial à 2 h. 15, Gare du Nord

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 954e livraison (19 avril 1879). — Voyage en Nouvelle-Guinée, par M. Achille Raffray, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique (1876-1877). — Dix DESSINS de E. Mesplès.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Dnguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Caristine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Morean. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailbard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. - Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault — Virginie Déjazet — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucei — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte- — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. - Mlle Mauduit. — Frédér—Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvell — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valére — Rouvière. — Céline Chaumont. — [illegible]esneur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — [illegible]ffenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — [illegible]ylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manonry — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Masset et. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milber — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — [illegible]ngel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Fsco fier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert. — Fugère. — Daltona. Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès. — Lhéo — Anna Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaire. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris.................... un an. 14 fr.
Départements........ — 16 fr.
Etranger................ — 20 fr.

M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23 Paris
(Affranchir).

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

Cessation de Commerce

Vente des marchandises et du matériel

AU MONT JURA

42, rue Lafayette, au coin de la rue Le Peletier

Cette vente consiste en Toiles, Serviettes, Torchons, Rideaux, Mérinos, Cachemire noir, Soierie, Tapis, Bonneterie et Lingerie. Toutes ces marchandises seront vendues moitié et même le tiers de leur valeur, enfin à un prix dérisoire de bon marché.

APERÇU DE QUELQUES PRIX :

Serviettes la douz......	3 95	Toile chemise de 2 f..	» 75
Serviettes damas. la d.	6 50	Toile à drap de 2 f. 50	» 95
Mouchoirs toile de 18..	6 90	Toile à drap de 3 f. 50.	1 25
Mousseline rideaux...	» 30	Toile à drap de 4 f. 50.	1 45

Services damassés pour 12 personnes de 31 f........ 12 95
Draps de lit cretonne, longueur 3 m., le drap...... 2 95
Draps de lit toile, long. 3 m., larg. 2 m., le drap... 6 45

Tissus noirs		**Tapis**	
Alpaga mohair de 2 f.	» 65	Descente de lit de 5...	1 45
Pacha gros grain de 2	« 70	Foyers moquette de 15	5 50
Mérinos fin de 5.......	1 95	Foyers veloutés de 30.	8 90
Cachemire 1m20, de 7..	2 45	Carpette dess. Smyrne	
Cachemire 1m20, de 10..	2 95	long. 3m20 s. 2m30 de 75	22 »
Lingerie		**Bonneterie**	
Camisoles plis de 5 f..	1 25	Bas écrus de 3 f.......	1 »
Camisoles jabot de 7	1 95	Chemises hom. de 6 f.	2 95
Chemises entre-2 de 7	1 95	Chemises hom. de 7...	2 95
Chemises nuit de 10.	3 90	Chem. 1/2-toile de 12.	4 10

Expéd. en province cont. rembours. aux frais de l'acheteur

Matériel à vendre comptoirs, casiers, rayons, rampes, lustres à gaz, stores en fer, etc., dixième de la valeur.



FABULEUX. Montres-remontoirs simili-OR (**nouv. titre supr garanti**), 4 rubis, 18 lignes **avec mise à l'heure et à secondes** *(rivalisant avec celles en or de 150 fr.)* vendues **29 fr. 50 c.**
Montres dames OR, 8 r. 18 k. de **55 à 60 f.**
Chaînes ou *léontine* (or mixte), **17 à 20 fr.**
Remontoir (argent), double cuvette, 15 rubis, **45 fr.**
Par H. DEYDIER (fabricant), 26, rue Mont-Blanc, **Genève.**
Garanti 2 ans. Env. c. mand.-poste ou rembt Affr. 25 c.
Toutes reglées et repassées, avec Ecrin.
Gros et détail. — Se méfier de la contrefaçon.

MM. les Docteurs TROUSSEAU et PIDOUX
Dans leur *Traité de Thérapeutique*
RECOMMANDENT D'UNE MANIÈRE PARTICULIÈRE LA
Graine de Moutarde blanche
Comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans la Guérison des
Maladies de l'ESTOMAC (Gastrites, Gastralgies), de celles des INTESTINS et du FOIE, des DARTRES, des HÉMORRHOIDES, des CONGESTIONS, des RHUMATISMES, des CONSTIPATIONS OPINIATRES.
DIDIER, 20, Boulevard Poissonnière, Paris

LE CONSEILLER DES RENTIERS

5e Année — Le plus indépendant des journaux financiers — 5e Année

3 FRANCS par an

PRIME GRATUITE :
Un magnifique volume avec tableaux et dessins
L'Album-Guide des Valeurs à Lots
Ouvrage indispensable aux porteurs d'obligations à lots françaises
1, rue de Maubeuge, Paris



Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES
Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* p vant rendre de grands services à l'humanité. trait du rapport offel. Aucune autre méthode ne pos tes témoignages de supériorité. Traitement able, rapide, inoffensif, secret, économique et sa shûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). D bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes :* écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour St-Jacques.



PLUS D'ASTHME
Suffocation et Toux
Indication gratis franco.
Écrire à M. le Cte CLÉRY, à Marseille



ARNOLD
PÉDICURE
e Montmartre
105
ARIS
CHEZ LUI DE MIDI A LA NUIT
2 fr.
LA SÉANCE

MALADIES DES FEMMES

GUÉRISON sans repos ni régime, par Mme LACHAPELLE, maîtresse sage-femme. Les moyens employes, aussi simples qu'infaillibles, sont le résultat de longues observations pratiques dans le traitement de leurs **affections spéciales**, causes fréquentes et souvent ignorées de leur stérilité, langueurs, palpitations, débilités, faiblesses, malaises nerveux, maigreur, etc., etc.

INJECTION PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. SAMPSO Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 f. fo

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN

Le Moniteur des Valeurs à Lots

52 NUMÉROS

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le **Baron LOUIS**; une Revue de toutes les Valeurs; les Arbitrages avantageux; le Prix exact des Coupons; tous les Tirages sans exception; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 17, rue de Londres.

NOTA.—*Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

THYMOL-DORÉ

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des Drs GIRALDÈS, BOUILHON, PAQUET, LALLEMAND, RENGADE, LEWIN, BOUCHARDAT, VIRCHOW, etc.

A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon 2 fr.

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE
Par la douce Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 32 ans, la **Revalescière** guerit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 **cures par an**. Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil.. 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco*. Biscuits 4; 7; 16 et 70 fr

EVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et Ce, limited, 8, rue Castiglione. PARIS, et partout chez les Pharmaciens Epici --

20 à 25 0/0 de Revenu par An, payables par Mois

SÉCURITÉ ABSOLUE

Résultats des années 1875, 1876, 1877 et 1878. — Brochure explicative : 60 centimes.

S'adresser à la **CAISSE DES REPORTS**, 77, *rue Richelieu*, **PARIS.**

GUÉRIR *vite* l'Estomac de lui, la *santé* ou les MALADIES guéries avec les GRAINES DE LIN. Ces graines épurées et avalees entières, à la dose de deux ou trois cuillerées, avec un peu d'eau sucrée, ne manquent jamais de hâter la guérison des maladies de l'*estomac*, des *intestins*, du *foie*, des *poumons*, des *reins*, etc., surtout alors que je les prescris comme hygiène de ma therapeutique, avec quelque peu de médicaments selon le cas, l'âge, le sexe, le tempérament, etc. Or, pourquoi semble-t-on ignorer, que l'*Estomac* est la cheville ouvrière de l'ensemble des parties du corps, le mobile principal de la vie organique le régulateur suprême des fonctions de l'économie, enfin qu'il est phisiologiquement à l'état de sante, le sage gouverneur et l'habile administrateur l'économie; l'épargne, l'harmonie de la vie. Mais par contre, si l'Estomac est malade, il est le siege, le centre de tous es désordres maniféstes, qui se réfléchissent sur le visage du patient et qui amènent la mort si le remède ln vient à son secours. La NOTICE et la *prescription*. 1 fr. 50, MANDAT. Poste. Voir la formule de mo LIVRE sur le catalogue, 50 cent, mandat poste.

Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Opération, Cancer, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99. Le LIVRE, 3 fr. 50. *Aff.*

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE



DRAME — VARIÉTÉS — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché NADAR

TRAGEDIE — MUSIQUE

BERTHE LEGRAND

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 319

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 26 Juin au 2 Juillet 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXVIV

BERTHE LEGRAND

Qui croirait, en voyant aujourd'hui Berthe Legrand, qu'elle ait déjà fourni, sur la scène, une aussi longue carrière!

Elle a été, elle est toujours une de nos plus charmantes femmes de théâtre, et nous la compterons longtemps encore parmi celles qui ont le privilège de séduire notre jeunesse boulevardière.

Le théâtre des Variétés, n'a pas compté beaucoup de succès depuis quinze années, sans que Berthe Legrand n'en ait recueilli sa petite part. Longtemps, modestement placée au troisième, puis au second rang, elle attirait les yeux par sa fraîche beauté. Le talent vint ensuite ajouter du mérite aux attraits de la femme et, depuis huit ans, on lui a confié des rôles d'une certaine importance où elle a su se faire remarquer comme comédienne, puis, un moment même comme chanteuse d'opérette.

En rappelant, depuis 1866 seulement, les pièces dans lesquelles Berthe Legrand a rempli un rôle, on s'assurera de ce fait que, à part les *prime donne assolute* qui ont tenu le haut rang sur la scène du boulevard Montmartre, depuis Schneider jusqu'à Judic et Chaumont, il n'en est point de plus aimée qu'elle des habitués des Variétés.

Au temps de la *Belle Hélène*, où elle joua successivement Parthenis et Oreste, de *Barbe-Bleue* où elle était Blanche, de la *Grande Duchesse* (rôle d'Iza), on la vit encore, de 1866 à 1867, dans Métella, du *Photographe*; Caroline, des *Médecins*, Violette du *Royaume des Femmes*, Sarah de l'*Homme au pavé*, Eglantine des *Deux-Sourds* et dans les deux féeries : Les *Thugs à Paris* et *Paris Tohu-bohu*.

Puis, jusqu'au moment de la guerre, elle parut dans une douzaine d'ouvrages tels que : la *Comédie bourgeoise*, la *Vieillesse de Bridibi*, les *Chambres de Bonnes*, la *Périchole*, le *Mot de la fin*, les *Domestiques*, *Rose-des-Bois*, le *Chapeau de paille d'Italie*, les *Pommes du Voisin*, les *Saltimbanques*, le *Ver rongeur*, etc.

C'était l'époque où dans tout l'éclat de sa jeunesse, elle parlait surtout aux yeux des spectateurs. Heureuse alors de sa réputation de jolie femme, elle semblait se contenter des succès que lui valaient très justement sa beauté.

Mais, dès sa rentrée aux Variétés, après la commune, une création importante, le prince Robert XX, dans le *Trône d'Ecosse*, grande opérette d'Hervé, représentée pour la première fois, le 17 novembre 1871, lui valut un succès de comédienne. Vraiment charmante sous son costume coquet, elle mit autant d'entrain, d'esprit et de verve, que de grâce et de fraîcheur, au service de son aimable personnage. A partir de ce jour, les auteurs comptèrent sérieusement avec elle.

Les *Finesses de Carmen*, la *Revue en Ville*, Fleurette de *Barbe-Bleue*, Panatella du *Tour du Cadran*, et surtout Eva des *Mormons de Paris*, où elle était vraiment adorable, continuèrent pour elle une série de triomphes féminins. Je citerai encore parmi ses meilleurs rôles : Toinon des *Prés-Saint-Gervais*, Esbroufette du *Manoir de Pic-Tordu*, Lodoïska de la *Guigne*, L'*Oiseau fait son nid*, les *Bêtises d'hier*, les *Trente millions de Gladiator*, Zelda du *Roi dort*, enfin Adèle de la *Cigale*.

On le voit le répertoire de Berthe Legrand est long et varié, et l'on comprendra facilement encore que la jeune artiste soit devenue une favorite du public, en remarquant qu'elle est restée toujours sur la même scène. Toujours n'est pas absolument exact, car Berthe Legrand fut appelée un moment, comme prima donna au théâtre des Bouffes Parisiens, où elle créa les *Parisiennes*. Mais la pièce ayant sombré, son séjour y fut de courte durée, elle revint aussitôt aux Variétés.

Talent aimable, ayant une action réelle sur le public, Berthe Legrand avait sa place toute marquée dans notre galerie, où nous enregistrons tous les succès du théâtre contemporain à quelque degré qu'ils atteignent et sous quelque forme qu'ils se présentent.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

THIRON

(de la Comédie-Française).



L'ECHELLE MILITAIRE

I

LA GRAINE D'OFFICIER

De seize à vingt ans.

Qu'ils portent un képi de collégien ou un chapeau noir, ces messieurs les aspirants à l'épaulette tiennent à faire parade de leur ambition en fumant des cigares gros comme eux et en laissant pousser tout ce qu'ils peuvent avoir de duvet sur le visage. Ils ne manquent jamais une revue et tressaillent d'aise à la rencontre du moindre cavalier porteur d'ordres.

C'est l'époque des rêves entre deux dictionnaires, le nez sur le pupitre de la classe où végètent *cornichon* et *taupin*.

II

MESSIEURS LES ÉLÈVES DES ÉCOLES

Sera-t-il chou ou rave, officier d'état-major, hussard ou membre du 101e, le Saint-Cyrien n'en sait, ma foi, rien.

Il est heureux, car il est sûr d'avoir son épaulette au bout de ses 730 jours d'incarcération.

A l'école, il se contente d'inscrire, au moyen de chiffres correctement tracés avec l'arrosoir sur le parquet du dortoir, le nombre de jours qui lui restent à faire pour fêter la *Saint-Pékin du Bahut*.

Le Saint-Cyrien est terre-à-terre; dans la semaine, il se réjouit de quelques plaisirs pris en cachette; le jour de sortie, d'ébattements bruyants dans les cafés qu'il a adoptés. Avant tout, il tient à *épater le bourgeois*.

Le *polytechnicien* est plus éclectique dans ses goûts. A l'école, il se drape dans ses théories; au dehors, dans sa dignité et son long manteau crânement jeté sur l'épaule gauche.

En résumé, c'est le temps des espérances. On se voit *le pied à l'étrier*, mais arrivera-t-on capitaine ou maréchal ? c'est là *le hic*.

III

MESSIEURS LES SOUS-OFFICIERS DE L'ARMÉE

Ce sont les fruits secs des examens, les décavés de l'amour ou de la fortune, des *enfants de la balle*.

De la protection, beaucoup; de la paresse, pas mal ; de travail, zéro ; du chic en masse, de la persévérance, de l'abnégation, de la philosophie, voilà le bilan de leur situation et le café du *Grand Sauvage* où l'on fait son petit carambolage en attendant mieux.

IV

CES MESSIEURS DES ÉCOLES SPÉCIALES

Ce sont les abrutis de l'avenir et les mystifiés du présent. En travaillant comme des malheureux pour être jugés dignes d'entrer dans cet aéropage, ils ont fait *un impair*.

Plus tard, quand ils voient tous leurs camarades d'armée qui dormaient si bien aux cours de l'Ecole leur *passer sur le dos*, ils se grattent en vain l'occiput pour rechercher la raison de cette anomalie.

Au début, on ne sait pas pourquoi l'on y entre.

Au bout de vingt ans, on se demande pourquoi l'on y est entré.

Pour l'instant, c'est-à-dire pour les deux ans passés dans ces nobles enclos de l'intelligence, on dort le plus qu'on peut pendant les cours, et le soir on vole à la recherche des plus petites

distractions, quitte à prendre un *sapin* pour ne point manquer l'heure de la rentrée.

V

LE SOUS-LIEUTENANT

Il est insouciant, bon, généreux, il croit à tout et désire tout. Il a soif de la vie. Il se regarde volontiers dans la glace quand il met ses épaulettes encore fraîches; il sort son sabre du fourreau et se salue lui même. Il étire à force de pommade ce qu'il possède de moustaches et cherche à se vieillir en passant devant ses hommes.

Sa taille est plus que mince, son pantalon se plisse finement sur sa botte vernie, son pied est petit et n'a pas encore de *déformances*.

Il prend le plaisir comme il le rencontre, en enfant gâté. Soubrette ou grande dame, modiste ou bourgeoise, cocotte ou fille, tout lui est bon. Il adore la garde qu'il monte, et même sa théorie. Il trouve excellente sa pension à 60 francs par mois à l'enseigne du *Veau qui tette* ou de *Hic virtus bellica gaudet*.

Il regarde son capitaine comme un homme supérieur, son colonel comme un grand homme, son général comme un être de génie et le maréchal lui semble un dieu,

Au bal, il fait danser tout le monde, vieille ou jeune.

D'ailleurs, entre sous-lieutenants de différentes armes, les nuances sont nulles. Les habitudes et la monotonie de la fonction n'ont pas encore passé par là.

VI

LE LIEUTENANT

Après six ou sept années de grade, d'exercices, de manœuvres, de théories, de camp, etc., le sous-lieutenant a le droit de passer lieutenant, c'est-à-dire de transporter son épaulette de l'épaule droite sur sa voisine.

La taille s'est épaissie, les moustaches se sont accrues, à force de marcher, les *durillons* ont fait leur apparition. Les effets n'ont plus cette fraîcheur des premiers temps. A quoi bon!

En fait d'amours, on est devenu plus difficile. On ne transige plus entre la brune ou la blonde. — On a déjà ses petites habitudes, ses sympathies ou ses antipathies.

On trouve la pension détestable. On critique tout. On se plaint des théories, des manœuvres. Le capitaine est bon à jeter aux orties; du colonel on dit *peuh!* Le général n'est pas très fort; quant au maréchal, on n'en parle point, par prudence.

On se prend à rester chez soi les jours de mauvais temps, à se contenter d'un livre. On adopte la pipe. Au café on fait sa partie; on a des idées arrêtées sur ceci, sur cela. On va encore dans le monde, mais pas trop souvent, et l'on préfère un bal intime avec ces dames.

On ne vit plus que dans un espoir, celui d'être capitaine, c'est-à-dire d'avoir un commandement effectif et d'être débarrassé des gardes, de ces affreuses théories dont on récite le littéral.

VII

LE CAPITAINE

Huit ou neuf ans de désespoirs, de déconvenues, et l'on est capitaine. Cette fois les deux épaules sont carrées; la droite qui commençait à s'ennuyer a repris son complet.

Pour les uns, ce grade est le but dernier, l'objectif de la carrière, mais en tout cas, c'est le repos, le port du salut.

Pour les autres, c'est une place nouvelle, l'avenir ouvert, le commandement, les honneurs, la conscience de soi-même. Il n'y a pas à dire : encore un pas et l'on ne peut être qu'officier supérieur.

Mais les cheveux blancs et la patte d'oie ont fait leur apparition. La moustache est élaguée, la barbe faite avec plus de soin.

On se remet à devenir coquet comme tenue. Le ventre s'est arrondi, mais on ne tient plus à faire fine taille : avant tout, ce que l'on veut, c'est une tunique bien ample, bien propre. Les chaussures étroites qui faisaient mal ont été abandonnées : des bouts carrés, rien de plus. Le sabre de fantaisie est rejeté; on désire une bonne arme. On aspire au solide; on a ses affaires de campagne toujours prêtes; on ne veut pas être pris au dépourvu.

Le logement est choisi avec soin; la bibliothèque est augmentée; on a une table de travail et on s'y prend à retracer ses impressions. On reste avec joie au coin du feu. La pipe fluette a fait place à une autre plus majestueuse, délicatement enfermée dans son étui.

On a sa maîtresse et on s'y tient. On est fidèle en attendant qu'on se marie, ce qui ne peut tarder. C'est le moment; mais *chat échaudé craint l'eau froide*.

On se soigne; on se dorlote. A l'épaule, un vieux rhumatisme a fait son apparition. C'est un souvenir d'Afrique.

On est plus difficile pour la nourriture. On se donne parfois un dîner fin avec de vieux camarades; on danse peu; on préfère un *wihst*. On s'immisce dans la conversation des grands chefs; on n'est pas fâché de montrer que l'on a tout comme un autre des vues guerrières d'un ordre élevé.

Les officiers supérieurs ne sont que des ralentis, et le colonel, donc! un vieux brave! Les généraux sont discutables; on les a vus à la manœuvre. Ah! si l'on avait été à leur place.

Quant au maréchal, cela ne vaut pas le plus petit capitaine du régiment.

Dans la rue, le capitaine marche carrément, les deux mains dans ses poches. Il jette un regard de protection dans les magasins de confection et sourit à la marchande de tabac du coin.

Mais cela ne vaut plus le plaisir qu'il a éprouvé le jour où on l'a appelé *mon capitaine*! Si c'eût été vous, madame, il vous eût sauté au cou en pleine rue, bien certainement.

VIII

LE COMMANDANT

Etre *officier sup* (supérieur), c'est le désir de tout aspirant maréchal. N'y arrive pas qui veut. Pour beaucoup, c'est la fin de la carrière; pour les autres, l'horizon qui s'élargit et laisse prévoir les plus brillantes destinées.

Une épaulette à gros grains, un quatrième galon au képi forment les insignes de ce grade et suffisent pour distinguer le commandant d'avec la plèbe des inférieurs. A cet heureux titulaire on ne porte plus les armes, on les lui présente, et la première fois qu'on lui rend cet honneur, il ne manque pas de sourire et de marcher dans la rue d'un pas plus *crâne*.

Un officier supérieur est toujours digne, silencieux souvent. Il ne mange plus avec le commun des mortels. Au café militaire, il prend son *mazagran* à part, et le garçon le sert avec rapidité et discrétion. Dans les discussions, il prend l'habitude d'avoir toujours raison. Avec ses collègues et ses chefs, il est discret, et émet, par ci par-là, quelques opinions sentencieuses.

Au moment d'entrer dans un salon, il se fait annoncer : *le commandant X*. Sa démarche est noble. En uniforme, il porte des vêtements amples pour dissimuler sa rotondité naissante. Il raccourcit sa moustache, l'élague finement et en retire les parties blanches pour se rajeunir un peu. En bourgeois, sa tenue est rigide, ses faux-cols sont majestueux au point d'y pouvoir enfouir le menton. Son chapeau a des dimensions respectables; les bords en sont recourbés et vastes. Il ne suit plus la mode, mais se fait une tête à lui.

Il est marié, ou rêve un mariage. S'il est disgracié *des dons de la nature*, s'il n'a pas le plus petit *de* ni le moindre sou vaillant à son avoir, alors il se pose en parfait troupier. Il rit volontiers des malheureux camarades ornés de femmes et d'enfants

Toujours garçon, *sacrebleu*! hors de là, point de salut pour l'armée. Des femmes, mais juste ce qu'il en faut. Huit jours d'affection continue sont beaucoup pour lui, et pour l'infortunée, donc, qui se voit condamnée à rester en adoration devant ce grand homme en herbe qui ménage ses rhumatismes et ses moyens.

IX

LE LIEUTENANT-COLONEL

Ni commandant, ni colonel, le lieutenant-colonel est une sorte d'hermaphrodite qui n'a le droit de diriger les autres qu'en l'absence de son chef.

C'est une fiche de consolation pour ceux qui ne peuvent devenir colonels, et pour les autres, un moyen d'attendre patiemment le grade suivant.

Le lieutenant-colonel est toujours jeune et content, car il n'a pas de responsabilité, gai et frondeur comme un sous-lieutenant.

Devant la troupe, il est calme; devant son colonel, il est réservé et éternellement de son avis.

Il se fait joli et engraisse pour se préparer à son poste futur. Mis à la dernière mode, il passe volontiers pour l'officier le plus *chic* du corps.

En fait de femmes, il n'a pas de parti pris, mais il ne déteste pas les minois appétissants et les repas délicats.

C'est l'homme des salons, et dans une garnison, on n'a jamais vu de lieutenant-colonel garçon sans une aventure galante quelconque glanée dans les châteaux environnants.

Par amplification et par abréviation, on l'appelle : *mon colonel* : cela flatte toujours l'oreille, et le public n'y regarde pas de si près.

Un lieutenant-colonel ne meurt jamais. Pourquoi ? demandez-le au destin et à l'annuaire.

X

LE COLONEL

Le plus beau grade de l'armée : trois mille hommes à commander, diriger, gourmer en paix comme en guerre, une sentinelle à la porte du domicile, et ce titre fatidique de *colonel*, ce mot qui fait tressaillir le conscrit qui arrive comme le sous-lieutenant qui débute. N'est-ce pas dans ses mains que sont leurs destinées ? Le jour où il a arboré ses deux épaulettes d'or, le lieutenant-colonel s'est transformé; sa physionomie souriante et insouciante a fait place à une figure impassible. Sa parole est devenue brève, saccadée, et s'il rit, c'est en congé ou chez lui.

S'il est marié, et si sa noble épouse porte la culotte, gare au régiment qu'il commande.

S'il est garçon, il est moral devant son monde et vient faire ses fredaines à Paris. Deux foi l'an il apparaît dans la capitale ; au 16 mar pour les changements de garnison et les présentations à la messe des Tuileries ; au mois de décembre pour le *fameux classement,* la défense des intérêts de ses officiers et beaucoup dss siens. Alors il est de bon ton de paraître en bon enfant au café : on ne dédaigne pas de serrer la main à l'aide de camp du maréchal ; à son heure, le brave capitaine peut donner quelquesrenseignements utiles, glisser un mot. Un mercredi, revêtu de ses insignes, il se présente dans les salons du ministre de la guerre et comme par hasard, se retrouve toujours dans les jambes du maréchal. Si Son Excellence allait lui parler ! Au café voisin il fait quelques dîners coquets pour se rattraper du veuvage de province.

Allons, encore un coup de collier, un peu de pose, de dignité, de visites, un petit combat heureux, et il aura ses deux étoiles.

XI

LE GÉNÉRAL DE BRIGADE

Cette fois, il est sorti de l'armée, de la foule des êtres qui grouillent dans la vie des régiments et des bureaux, il fait partie du grand état-major général. Ce n'est plus qu'une question de chance, de révolutions, de dynastie. Avec un peu d'imagination, on peut espérer les plus jolies choses du monde.

Le général regrette beaucoup son beau 101e, qu'il a mené au feu et à la victoire. N'avoir pour toute troupe que de la gendarmerie ou une compagnie de remonte, quand pendant huit années, on a fait *valser* quatre-vingt-dix officiers et trois mille hommes, c'est dur. On a bien un aide de camp, mais c'est plutôt gênant qu'autre chose.

Un général de brigade a toujours les moustaches noires ; il est vrai qu'elles étaient grises lorsqu'on l'appelait *mon colonel*. Bast! il faut bien ne point paraître trop vieux si l'on veut passer général de division.

L'officier général *chic* n'accepte jamais les commandements territoriaux. Il ne veut que les brigades actives. C'est un foudre de guerre. Le vrai c'est que dans les divisions ordinaires, il y a parfois des situations délicates, des travaux importants : il est préférable d'éviter les difficultés.

Le général en puissance de famille ne cherche qu'à marier ses filles. Le général garçon prend *des habitudes* ; il faut bien soigner ses rhumatismes.

Dans les discussions, le général n'admet d'autre raisonnement prépondérant que celui de son Excellence. Quant à son général de division, il en rit volontiers. Il n'est pas mauvais de démolir quelqu'un que l'on peut être appelé à remplacer.

La grande affaire du général de brigade est son chapeau ferré, ses bottes molles vernies et ses culottes. Des cuisses rondes, un petit pied, la taille non épaissie, point de déformations, c'est l'important et vaut mieux que science.

Un général de brigade se met toujours en bourgeois. Il sort plutôt le soir que le jour, après les travaux approfondis, non du cabinet, mais de son valet de chambre.

XII

LE GÉNÉRAL DE DIVISION

Etre assidu à la cour, aux camps de manœuvres, où l'on a montré ses talents équestres, aux mercredis du ministre, être bien noté de Monseigneur, n'avoir pas trop d'enfants, de femme non présentable, posséder quelques rentes *à la clef* et l'on arrive tout comme un autre général de division, c'est-à-dire à avoir le droit de porter les trois étoiles sur son épaulette, son épée et sa ceinture. Pour l'obtention de cette faveur, des campagnes, quelques blessures ou actions d'éclat ne peuvent pas nuire.

Cette fois, les moustaches grises reparaissent ; elles deviennent même blanches. On peut se faire respectable pour avoir plus vite le Sénat ou le petit bâton. L'important, c'est de paraître vigoureux, frais et dispos, et de pouvoir répondre à ceux qui demandent la raison de cette santé florissante :

J'ai ouvert ma cave et fermé ma culotte.

Le général de division a son hôtel, son monde, ses flatteurs et son état-major, un ou deux aides de camp et sa loge d'avant-scène. Après monseigneur le cardinal, c'est le premier de la ville ; il a le pas sur le préfet, et peut se payer une petite revue à volonté, au plus grand ébaubissement des habitants.

Son aide de camp doit être mondain, bien élevé, coquet et discret. C'est une chemise, dit le général avec emphase.

Il ne se met en uniforme que pour monter sur son grand cheval noir. Il le dresse à faire un demi-tour gracieux, quand il doit présenter ses troupes au maréchal ou au souverain.

Le reste du temps il est en bourgeois, et tient à ce que les sentinelles le reconnaissent et le saluent dans cette tenue. Malheur au fonctionnaire qui ne le reconnaît pas à sa démarche lente et digne !

Dans le monde, il est tranchant dans ses opinions comme dans ses mots. Palsembleu ! il faut prendre des gants pour lui parler. Devant l'Empereur seul, il se tient à sa place de bataille, il aime assez à médire des maréchaux qu'il remplacerait si bien et si volontiers.

C'est à la cour qu'il est dans son beau quand il y paraît en culottes courtes, les mollets bien sortis, le grand cordon autour du buste. Pour un boulet de canon, on ne le ferait pas dévier de la ligne droite qu'il suit dans la salle des Maréchaux. Il passe à travers la foule des mortels comme un bâtiment de guerre au milieu des vagues écumantes.

Une fois général de division, on a en grand toutes les qualités, tous les talents. Hier, on était à peine membre de son conseil général, où l'on fumait la pipe au milieu des collègues, en bon enfant, en militaire rabelaisien. Aujourd'hui, on peut, à volonté, commander toutes les armes qu'on ne connaissait pas la veille ; on peut être inspecteur général, membre du comité, président d'un conseil général, ambassadeur, sénateur même, quand on n'est plus apte à faire autre chose et qu'on se voit près d'avoir l'oreille fendue.

Un général de brigade marie ses filles quelquefois, un général de division assez souvent un maréchal toujours.

Le général de division a des retours de jeunesse. A défaut d'action, il se paye les plaisirs de la vue et des ballets. Il aime les parties bien organisées, mais il tient à avoir la place d'honneur près du feu.

XII

LE MARÉCHAL

C'est le sommet de l'échelle.

Qu'on ait eu la bonne fortune de commander bien ou mal un corps de troupes composé de toutes armes et l'on est apte à porter le chapeau à plumes blanches et sur la cuisse le bâton de velours ornementé d'abeilles d'or.

Au mouvement onctueux du chapeau on est habitué depuis qu'on est officier général ; quant à la manœuvre du bâton, à la grâce du maintien, on peut s'y exercer en chambre à cheval sur une chaise. Il ne faut pas qu'à la première revue on paraisse un conscrit.

Un palais, des équipages, une escorte, un état-major général, le titre d'Excellence, le droit de statuer sur l'avancement de tous les officiers aptes, porter la graine d'épinards, l'espoir de conduire les Français à la victoire, la faculté d'être de l'académie, de l'institut de présider aux arts, un titre de duc ou de comte tout au moins, et l'immortalité, toutes les qualités, tous les esprits, tout cela est contenu dans ce diable de petit bâton.

Un travail curieux serait d'avoir l'état d'une promotion de Saint-Cyr dont faisait partie un maréchal, de mettre en regard les noms d'un chacun, les événements saillants de leur existence et leur fin. Combien en reste-t-il encore debout, et dans quel état sont ceux qui ont pris part à cette loterie du sort ? C'est l'écumoire humaine, et le dernier qui reste dedans doit bien rire en regardant ceux qui ont disparu à travers le crible de cet instrument de ménage. Un maréchal est toujours en bourgeois. Il est tellement sûr de sa supériorité, qu'il cherche plutôt à cacher son identité. Les intérêts qu'il surveille sont trop vastes pour qu'il puisse prendre part aux plaisirs de ce monde. Quand il le faut, il fait manger et danser ses subordonnés, mais c'est un acte de pure condescendance. Si le maréchal est marié, le plus heureux des deux, c'est sa noble compagne. En France, on ne dit pas madame la colonelle, madame la générale, mais madame la maréchale. Cela vous a un petit ton autoritaire que l'oreille féminine la plus délicate ne déteste pas. Un maréchal n'est jamais aimable ; il est condamné à un rôle triste, celui de toujours refuser tellement il a de quémandeurs à ses trousses. Adieu gaîté, adieu tranquillité. Il est l'homme de tous, toujours en vue. Sa tête n'est pas à lui : elle appartient à l'histoire.

XIV

AU-DELA DE L'ÉCHELLE

Le dernier échelon est monté. Il y a bien encore le droit de commander à tous. Ce rêve de se tenir en équilibre au-dessus des montants de l'échelle sociale a été réalisé par quelques-uns, de fameux prestidigitateurs ceux-là : mais les César, les Cromwell, les Bernadotte, les Napoléon, les Cavaignac... se comptent dans l'histoire.

Dans cet agiotage suprême, ne fait pas prime qui veut.

MUSTAPHA.

A MARIER

I

Il n'y a pas à s'y méprendre, pas plus, hélas! qu'à s'en dédire : je suis un homme à marier. Le regard de ma mère, un regard de grand'mère prorogée, me le murmure : le ton des femmes

me le dit ; l'attitude des mères me le crie ; celle des jeunes filles me le corne... aux oreilles, Cela vous prend comme le choléra : en une nuit c'est fait. ou plutôt c'en est fait. Insaisissable instant, instant irréparable, minute-abîme, dirait le MAITRE, entre le jeune homme et l'homme ! Et ce n'est jamais par l'observation de vous-même, si attentive, si impartiale, si journalière qu'elle soit, que vous vous apercevez que le saut est fait. Prenez votre miroir. Oh ! point de façons : vous avez un miroir, cher ; si ce n'est pour vous c'est pour elle, ou tout au moins pour faire croire que c'est pour *elle*. Bien : maintenant, pour plus de sûreté, fermez le rideau et allumez deux bougies, comme pour une expérience d'ophtalmoscopie, la chose en vaut la peine. Que voyez-vous? Identiquement la même personne dont la belle marquise écoutait et goûtait les serments déternel amour et le confiant appel à l'infini de la passion ! Pas un pli de plus à l'imperceptible réseau qu'ont déjà tissé au coin de votre œil vos dix années de vie de Paris. Pas un cheveu de moins dans le savant aménagement qui jette sa dénombre sur votre crâne. Au contraire, il y a un petit coin de la clairière où le taillis paraît reprendre. Pas un fil dans votre barbe qui n'y soit depuis avant-hier au moins. Et bien que la fraîcheur de l'automne ait, dans la nuit, tourné à l'aigre, vous n'éprouvez pas le besoin de rallonger de quelques centimètres le gilet de flanelle que vous avez de naissance, en digne appelé de la classe de 1855. Que dis-je ? Vous vous êtes senti si gaillard, au saut du lit, que vous n'avez point songé à prendre la tasse de gentiane, édulcorée de sirop antiscorbutique; qui, depuis votre puberté, vous aide à combattre les âcretés du sang, et vous avez pu déjeuner sans le secours d'un doigt de vin de quinquina, apéritif et tonique. Et, à voir votre teint clair et reposé, il y a mille à parier que vous oublierez votre drageoir Henri II pour pastilles de Vichy, sans grand inconvénient.

Morbleu ! le souvenir seul de ce qu'on voit de blanc entre la bouffette de son soulier et l'ourlet de sa robe, vous fait battre le cœur et gonfler la tempe d'un sang où vous sentez la prédominance requise de l'élément minéral (lactate de fer en pastilles) sur l'élément végétal tisane de jus d'herbes). Vous sortez de chez vous vainqueur... et le soir vous rentrez, non-seulement averti, mais convaincu vous-même que vous êtes marqué.

II

Le premier vous dit : — Ah ça ! pourquoi ne vous marieriez vous pas ?

A ce conditionnel, vous souriez et haussez une épaule, Un autre : — Eh là ! vous ne vous mariez donc pas ?

A ce présent vous y allez des deux épaules et d'un éclat de rire. Prenez garde, vous êtes touché, vous commencez à jouer de la comédie avec vous-même, votre rire sonne faux et vient des nerfs.

Et le : — Ah ça! nous nous marions ! — du troisième vous trouve déjà et vous laisse désolé, persuadé plus qu'à demi de la possibilité qu'il en soit ainsi. Jusqu'à ce que le : — Nous vous marions ! — éclate comme la fanfare des trompettes du jugement dernier sur les lèvres, demi-souriantes, demi-railleuses, de quelque bonne amie de votre mère, que vous fréquentez parce que vous avez chance de rencontrer chez elle la petite baronne. C'est le dernier coup. Vous êtes désormais persuadé de l'impossibilité qu'il en puisse être autrement ; le dard était empoisonné vous sentez le froid de la conviction cheminer en vous, comme un venin subtil, gagner le cœur, et n'y trouvant guère où se prendre, monter au cerveau. Rien n'y fait : ni le baume des paroles, ni la flamme des caresses de la rousse enfant, qui, sous votre accablement, flaire l'approche d'une résiliation et tient à votre pratique. Elle a beau s'enrouer à jurer, sur son honneur at sur son amour (excusez-la du jeu) que jamais son petit homme chéri n'a réuni au même degré, les aimables qualités de corps et d'esprit qui sont l'apanage et la marque glorieuse du célibataire en sa fleur ; petit homme souffre et ne veut pas être consolé.

Et ce qui n'est pas le détail le moins curieux de cette crise intéressante, c'est qu'à force de se l'entendre dire par autrui, on finit par se le dire soi-même à soi et aux autres. Double avantage: on s'épargne ainsi le brutal : «—Tu te maries! » de ces messieurs, et l'ironique : « On vous marie! » de ces dames, et puis il y a là une apparence d'initiative, un air de défi qui vous raccommode avec votre propre petite estime. L'Indien au poteau de mort chante lui-même son *De profundis*, et n'en laisse point à ses ennemis la peine ou le plaisir. C'est de très bonne foi que, dès le lendemain de la découverte fatale, vous renfoncez le compliment de condoléances prévues dans la gorge du voisin par un : —Eh parbleu ! il y a beau temps que je me le dis, va ! — où vous mettez à la fois la froide résolution d'un homme pratique qui mijote une affaire, la résignation polissonne d'un chérubin qui s'arrache au désespoir des belles, et la crânerie héroïque d'un gladiateur qui s'arrange pour bien mourir. Seulement, songez-y bien, à partir de ce moment-là vous avez brûlé jusqu'à votre radeau.

L'air homme à marier, cela est indéfinissable pour les voisins aussi bien que pour le porteur. Cela ne se voit pas, cela se perçoit. Il en va de même de la femme mûre pour la chute : vous savez cette sensation de fruit qui va tomber, que vous donne la pression de son bras où le frôlement de sa jupe : on sent cela au pouce. J'ai entendu là-dessus, dans les temps où je n'étais encore qu'au parterre, un mot de jeune fille qui me revient aujourd'hui avec une saveur amère et douloureuse.

— Voyez-vous, nous autres jeunes filles, nous jaugeons, à un chauve près, ce qu'il y a d'hommes à marier dans un salon.

III

Connaissez-vous le supplice des baguettes en usage dans l'armée russe? Le condamné défile lentement, nu, jusqu'aux reins, entre deux haies de soldats dont chacun lui applique sur le dos un coup de sa baguette de fusil. Tandis que la musique du régiment éclate en fanfares joyeuses, le misérable épuise cette avenue de douleurs, perdant à chaque pas de sa peau, de sa chair, de son sang, de son souffle, de sa vie, jusqu'à ce qu'il tombe insensible.

Eh bien! c'est la seule comparaison qui rende la torture morale qui hier s'est ouverte pour moi, atteint et convaincu d'être bon à marier. Et Dieu sait si la haie est drue, si les mains, fussent-elles délicates, gantées à trois boutons, sont lourdes et les baguettes ménagées; sans compter les tricheuses qui se paient deux coups, et les éclats de la verge rompue qui demeurent dans les chairs. Et je vais, laissant à chaque pas un lambeau de ce qui me restait d'illusions sur moi-même, les dernières à déraciner.

Comptez un peu les baguettes :

C'est d'abord les condoléances des petits camarades :

Un homme à la mer ! — Comment à ton âge ? — En voilà une inhumation précipitée ! Se rendra-t-on directement au cimetière ?

Ou les félicitations des maris qui ne vous parlent plus que de leurs femmes, de leur ménage, de leurs nourrices, de leurs méthodes de dressage.

Et l'entretien des femmes qui ne vous parlent plus que partis, dots, espérances, alliances, convenances ! elle vous font asseoir sur leur causeuse, tout à côté d'elles, et dès que vous risquez un mot d'amour, ne fût-ce que pour rompre les chiens et reprendre haleine, elles vous accablent de la compassion de leurs yeux grands ouverts ou du mépris détonnant d'un gros rire, bien fou, poussé jusqu'à la quinte de toux, avec des reprises soigneusement ménagées ; et le mouchoir aux lèvres et les larmes aux yeux... et les — ah! mon ami, que c'est donc bon de rire pour de bon ! et puis, brusque retour au sérieux avec une pointe d'émotion, de tendresse quasi maternelle — Oh ! le grand fou ! c'est bien le moment ; compromettre son avenir... mais, dans votre intérêt, etc., etc.

Du reste, on laisse sa main dans la vôtre, et sa fausse natte contre votre moustache, ce qui achève votre mine de poudrière mouillée, de cheminée qui fume croyant flamber.

Et l'éloge que font de vous les personnes du sexe dont les entrailles ont été bénies de 1840 à 1850, les mères de filles nubiles !

Ces yeux d'Argus gagné qui ne demandent qu'à se fermer ! Voir en quelque manière son nom voltiger sur leurs lèvres, au milieu de louanges fades et visqueuses comme de la glu délayée.

— Vous connaissez M. un tel, chère madame?

— Oui, madame; il s'est fait présenter cet hiver, après avoir dansé avec ma fille.

— Oh ! nous (le *nous* est souligné), nous le connaissons depuis longtemps déjà ; nous l'avons connu chez la marquise de Chickecsky.

—C'est un jeune homme très bien.

— Et si distingué !

Une troisième, dont la fille a vingt-six ans et passe pour avoir mauvaise façon :

— Oh ! charmant, M. Roderic, seulement, il compromet un peu les jeunes filles. Le voilà encore qui valse avec Lydie.

Et, à très haute voix, au moment où vous passez devant elle, sans songer à mal :

— Encore, grand fou !

Puis; se retournant vers les autres :

— Après cela, de si vieux amis, se connaissant d'enfance !

— Et puis il valse si bien.

— Oh ! pour cela, oui !

— Charmant jeune homme !

— Charmant !...

Trop de fleurs ! Dieu, que ça sent l'oranger ! Les anciens couronnaient de guirlandes la victime avant de la traîner à l'autel. Elles sont dans la tradition ces anciennes!

IV

Cependant Lydie, une blonde vierge, rousse à ses heures, qui jusqu'alors ne m'avait entretenu — pendant six ans environ — que de l'atmosphère, de ses costumes de bain ou des amants de Nini Gar-

gorille, se met tout à coup à m'ouvrir son cœur, à se décolleter l'âme comme elle fait de sa poitrine, carrément. — Et les partis qu'elle a refusés, tous ducs, pour le moins. Mais que lui fait une couronne sur son mouchoir ; ce qu'elle veut, c'est un cœur, et un troisième au-dessus de l'entresol, s'il le faut. D'ailleurs, la simplicité de ses goûts...

— Si vous riez ! Ah ! oui, mes costumes, qui sont très jolis, j'en conviens; mais c'est fait avec rien. Il faudra que vous mangiez de mes nougats... Non, je ne comprends pas cette rage qu'ont toutes mes amies de se marier, à peine, au sortir de l'enfance : Un mari, oui, peut-être, le mari me déciderait ; mais le mariage, pouah !

Et l'adorable enfant, avec le désir plein les yeux et le halètement d'une fille sur qui courent ses vingt-six ans, m'assassine de son horreur du mariage et des délices de la vie de jeune fille... Et puis la seule idée d'abandonner sa pauvre mère la fait frémir... (Parbleu) ! je m'en aperçois ! il neige de la poudre de riz sur le revers de mon habit). Sa pauvre mère qui n'a qu'elle. — Tu saisis, l'ami, ni belle-sœur ni beau frère ! qui est très-vieille, que la séparation tuerait. (— Tu ressaisis : réalisation immédiate des espérances.) Oh ! qu'elle voudrait être homme... Si elle était homme, elle ne se marierait jamais .. Et vous, méchant !...

Nouvelle giboulée de poudre de riz et rupture du septième bouton du gant de la main gauche, celle qui repose sur l'épaule du cavalier.

Dernière heure. — Hier le secrétaire général, qui a six filles, de la fortune pour une et de la laideur pour douze, a bien voulu, entre la poire et le fromage, me confier, par pur intérêt pour moi, que le poste que je demande exige un homme établi.

Enfin, le tantôt, *elle* a trouvé que je portais des étoffes un peu bien claires, et s'est étonnée que je ne fusse pas encore décoré à mon âge!

Mère, tu peux mettre l'écriteau !

OUF.

SALON DE 1879

VII

MM. Hagbord. — Vernier. — Smith Hald. — Le Sénéchal. — Courant. — Lansyer. — Masure. — Detaille. — Dupray. — Couturier. — Aublet. — Berne Bellecour. — Maigret. — Médard. — Schenck. — Jules Didier. — A. Bonheur. — De Penne. Hermann Léon. — Melin. — Schmidt. — Van Marck. — Barillot. — Vayson. — Vuillefroy. — Ph. Rousseau. — Reignier. — Perrachon. — D. Rozier. — Minet. — Leclair. — Huas. — Jeannin. — Monginot. — Kreyder. — Claude. — Chabal. — Maisiat. — Desgoffes. — Delanoy.

Pour terminer notre Revue de la Peinture, il me reste à parler des *Marines*, des *Tableaux militaires*, des peintres *animaliers* et des *Natures mortes*.

Parmi les *Marines*, plusieurs se recommandent par un sentiment de modernité tout à fait précieux et d'un excellent augure.

Par exemple, la *Grande marée dans la Manche*, par M. Hagbord, est remarquable comme vérité. La mer mouille la plage presque tout entière, et les pêcheurs de poissons et de coquillages, jambes nues, s'échelonnent dans l'espace, se détachant avec vigueur, au milieu du ciel et des flots. La côte qui s'étend sur la gauche est saisissante de réalité. La coloration générale de la toile est charmante, d'une harmonie douce et suave. Le ciel et les eaux mélangent leurs bleus et leurs gris argentés avec le jaune tendre du sable de la plage. Tout cela est plein d'air et tout-à-fait agréable à contempler.

Peinte avec une brosse plus rude, la belle scène de M. Vernier : *Pêcheurs de Varech à Yport*, est également d'un aspect plein de vérité. Le ciel est particulièrement excellent; l'ensemble est baigné d'air et de lumière.

Mêmes qualités dans le *Retour des Pêcheurs* (Norwége), de M. Smith Hald, et dans la *Marée basse*, de M. Le Sénéchal. M. Courant a mis beaucoup de solidité dans sa toile intitulée : *Au port.*

M. Lansyer pousse cette qualité jusqu'à l'excès, surtout dans sa *Baie de Douarnenez*, où la vague est un peu cassante.

M. Masure abuse un peu des bleus, mais il sait rendre admirablement les mouvements des flots.

Les tableaux militaires sont rares, cette année. Le maître du genre, M. de Neuville s'est abstenu de paraître. M. Detaille a une jolie toile: *Champigny*, défense de la ville par la division Faron. Les détails en sont intéressants, comme toujours, mais le mouvement pourrait être plus intense.

MM. Dupray, Couturier et Aublet ont pris le soldat par le côté amusant, le premier dans une très vivante petite scène, le *Capitaliste* ; le second, dans l'*Ecole du Tambour*, et le troisième dans le *Lavabo des réservistes*. Ces trois toiles sont fort lestement enlevées avec esprit et bel humeur et exécutées très joliment.

M. Berne-Bellecour a également son petit succès avec ses militaires *Sur le terrain.*

M. Maigret traite deux sujets plus sérieux : *La Mort du commandant Saillard à Epinay* et *Un souvenir du siége de Paris.*

Mais l'œuvre la plus émouvante et la plus remarquablement traitée, dans ce genre, est *Une retraite* par M. Médard, composée avec une réelle grandeur, empreinte d'un bon sentiment, sobrement conçue, bien agencée et peinte avec une brosse solide et harmonieuse.

Au nombre des peintres animaliers, nous retrouvons M. Schenck et ses *Moutons*, M. Jules Didier et ses *Bœufs*, M. Auguste Bonheur et ses *Vaches*. M. de Penne avec ses chiens de chasse.

L'*Hallali courant*, qui a valu une seconde médaille à M. Hermann Léon est remarquable de mouvement ; la meute descend la colline avec une rapidité vertigineuse, et comme dit le poète « langues rouges dehors. »

Toutefois, M. Melin reste encore le maître du genre, avec ses chiens anglais et bâtards, admirables de formes, de couleurs et bien vivants.

Prêts à partir pour le labour, les deux paires de bœufs de M. Schmidt, blancs et jaunâtres, sont grassement et sagements peints.

Dans l'*Herbage à Sereng*, M Van Marck a sa palette large et colorée, comme d'habitude.

Malgré une certaine inhabileté dans les fonds, les animaux de la ferme d'Onival par M. Barillot, méritent d'être mentionnés.

Les moutons de M. Vayson sont d'un naturel parfait, et largement peints.

Enfin, au-dessus de ces dernières toiles, je place: *Un Troupeau de vaches dans l'Oberland*, par M. Vuillefroy, où tout est intéressant.

Descendant à travers les montagnes neigenses, vaches et génisses se répandent dans les vallées. La scène est pleine de mouvement, pittoresque et peinte avec une solidité de brosse et une richesse de tons peu communs.

Je citerai parmi les tableaux de fleurs : *Les Tulipes*, de M. Philippe Rousseau, grassement peintes et chaudes de coloration. Les *Fleurs* si finement rendues par M. Reignier; — Le *Buisson de Roses*, par M. Perrachon; — *Les Roses*, de M. Dominique Rozier — *Un Envoi de Fleurs*, par M. Minet, facilement exécuté, un peu noir dans les fonds ; — Les *Fleurs d'Automne*, d'une couleur éclatante et solidement peintes par M. Leclaire ; — Les *Fleurs et Fruits*, par M. Huas, d'une peinture un peu trop lavée.

Une place à part est acquise aux deux toiles de M. Jeannin : *Une Charretée de Fleurs* et *Etalage de Fleurs*. C'est vraiment extraordinaire de verve et d'éclat. Me sera-t-il permis pourtant d'exprimer un regret au sujet des fonds qui ne s'expliquent pas. M. Jeannin emploie, là, des noirs qui font certainement bien ressortir la vivacité des couleurs de ses fleurs; mais c'est un *procédé* et ce n'est pas la nature. Toutefois, je le répète, on est saisi par la maestria de ce pinceau, qui étale pêle-mêle des masses énormes de fleurs aux colorations les plus riches et les plus variées.

Les *Groseilles*, de M. Monginot, les *Raisins*, de M. Kreyder, les *Fraises*, de M. Claude, sont tout à fait appétissants.

J'allais oublier deux beaux panneaux de fleurs, sévèrement dessinés, harmonieusement peints par MM. Chabal et Maisiat.

Enfin, deux peintres de natures mortes, MM. Blaise Desgoffes et M. Delanoy se présentent sous l'aspect le plus opposé. Le premier a peint avec sa sûreté, sa précision, sa finesse et son éclatante coloration que nous lui connaissons depuis longtemps, une toile où sont groupés avec son style ordinaire : un buste de Tibère, des médailles grecques, un vase de cristal de roche, une coupe d'opale, un tapis et des fleurs.

Le second avec sa brosse large, grasse, harmonieuse, nous montre sous ces titres : le *Coran* et *Chez Don Quichotte*, des livres et des armures merveilleusement rendus, sans ces noirs que nous rencontrons même chez M. Vollon, son maître.

Il est bien évident que cent autres toiles mériteraient notre examen, mais il faut compter avec le temps et l'espace. Donc c'est avec regret que je me vois forcé d'arrêter là mon compte-rendu pour la peinture, car j'aurais aimé à constater encore les efforts et la réussite de bon nombre d'artistes. Mais la Sculpture attend et il ne me reste plus qu'un numéro de journal après celui-ci pour en parler, avant la fermeture du Salon.

FELIX JAHYER.

PETITES NOUVELLES

M. Vaucorbeil vient d'engager à l'Opéra Mlle Heilbronn, qui débutera dans le *Tribut de Zamore*, de Gounod.

— On annonce également l'engagement à l'Opéra, de Merly, le célèbre baryton.

Si cette nouvelle est vraie, nous félicitons le nouveau directeur.

— Nous trouvons dans les actes déposés au greffe du tribunal de commerce la formation de la Société suivante :

« Vaucorbeil et Cᵒ. Société du théâtre national de l'Opéra, place de l'Opéra. (Acte sous seing privé, 16 mai.) »

— Il est décidé que la Comédie Française inaugurera sa saison d'hiver avec le *Roi s'amuse*.

Voici, quant à présent, la distribution des principaux rôles :

Triboulet,	MM. Got.
Le roi,	Mounet-Sully.
Saint-Vallier,	Maubant.
Blanche,	Sarah Bernhardt.

— Nous recevons des renseignements détaillés sur le déjeuner offert lundi aux artistes de la Comédie-Française par le lord-maire de Londres, sir Charles Watham.

Le repas était servi dans la petite salle à manger de Mansion-House.

A côté du lord-maire était placée Mme Madeleine Brohan; M. Emile Perrin se trouvait auprès de la lady mayoress. La scène anglaise était représentée par miss Neilson, une éminente tragédienne et comédienne; Mme Kendel, Mme Bankroff, miss Neville, M. Vesin, M. Windham, M. Ch. Warner, qui a en ce moment un grand succès à Londres dans *The Drink*, imitation de l'*Assommoir*.

Le nombre des convives était de soixante-quinze.

Plusieurs toasts ont été portés :

A la reine d'abord, d'après l'usage anglais;

A la Comédie-Française; ces deux toasts par le lord-maire anglais.

Puis M. Perrin, en peu de mots émus, a remercié, au nom de la Comédie-Française, le premier magistrat de la Cité de Londres de l'honneur qu'il faisait aux artistes en les recevant.

Un quatrième toast a été porté par M. Got, en anglais, au lord maire de la Cité de Londres.

— Les concurrents au grand prix de composition musicale viennent de sortir de loges.

Vendredi, 27, jugement préparatoire au Conservatoire, et samedi. 28, jugement définitif.

— Le *Ménestrel* annonce la mort de Raff, un valet de chambre modèle qui, depuis plus de vingt ans, servait Faure avec un dévouement quasi amical.

Raffaele Rabbi, plus connu dans les théâtres sous le diminutif de Raff, n'avait jamais voulu servir que des artistes. C'est au service du marquis de Zampieri qu'il avait appris à les aimer : ce marquis, un original, se faisait volontiers l'accompagnateur en titre de nos grands chanteurs italiens. C'est chez ce Mécène que Rossini connut Raff et pria le marquis de le lui céder. Raff accommoda d'une manière unique les perruques et le macaroni du maître.

Plus tard, Raff entra chez Faure. Il devint l'ami autant que le serviteur de la maison. Un simple trait le prouvera : M. Mme Faure, revenus d'Etretat pour soigner le pauvre moribond, ont conduit le deuil jusqu'à leur caveau de famille, où ils lui ont donné la place due à son dévouement.

Et savez vous comment le pauvre Raff a voulu mourir? Au milieu des tableaux de son maître, car il aimait la peinture presque autant que la musique. Et tout autour de lui, les journaux, les couronnes, les portraits de Rossini et de Faure, dont il s'était complu à faire collection toute sa vie.

Nombre d'artistes et d'employés de l'Opéra ont voulu conduire le dévoué Raff à la dernière demeure qu'il ambitionnait entre toutes; car, pressé par M. Mme Faure de retourner dans sa famille à Bologne, où lui était préparée une douce retraite, il avait sollicité la faveur de rester près de ses maîtres jusqu'à son dernier soupir. — Sa volonté est exaucée — et au delà.

LE SPORT

COURSES DE LA SEMAINE

Maisons Laffitte

Aujourd'hui jeudi 26 Juin

Quatre prix seront courus.

A Enghien

Dimanche 29 Juin 1879

Quatre prix seront courus.

UN BON PLACEMENT

Aujourd'hui que l'argent abonde, que les capitaux disponibles recherchent un productif emploi, les établissements financiers qui se chargent de faire participer le public à des placements sûrs et rémunérateurs, voient leur clientèle se développer considérablement, et, par suite, leur prospérité s'accroître, surtout lorsque ces établissements se distinguent par l'honorabilité incontestée de leurs administrateurs, par la prudence et l'habileté qui président à leurs opérations.

Tel est le cas de la *Banque centrale d'Emission*, qui compte à son actif la formation et la réussite brillante de plusieurs Sociétés industrielles, et qui vient offrir au public des obligations *parfaitement garanties*, d'un beau revenu, et dont le produit lui permettra de poursuivre aussitôt la réalisation d'affaires importantes. Nos lecteurs trouveront aux annonces tous les détails de cette émission.

Chemin de fer de l'Ouest.

COURSES DE CHEVAUX

Train de Plaisir de Paris à Rouen.

Aller et Retour

2ᵉ classe : 8 fr. — 3ᵉ classe : 6 fr.

Aller : Départ de Paris (Saint-Lazare), dimanche 29 juin 1879, à 5 h. 50 matin.

Retour : Départ de Rouen (rive gauche), dimanche 29 juin, à 10 h. 5 soir.

Chemin de fer de l'Ouest.

A l'occasion des Courses de chevaux.

Billets d'aller et retour à prix réduits de Paris à Rouen. Valables du samedi 28 juin, au mardi 1ᵉʳ juillet 1879.

1re cl. : 20 fr. 2e cl. : 15 fr. 3e cl. : 11 fr.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Roussell. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Célíne Montaland. — Caponl. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. - Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hissou. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Morean. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Théréza. — Maria Legault — Virginie Déjazet — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédér—Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Pazet F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Mourose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Liuda. — Réguier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvell — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valère — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Bretou. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

Paris........................*un an.* 14 *fr.*
Départements.................. — 16 *fr.*
Etranger...................... — 20 *fr.*

M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23 Paris
(Affranchir).

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE



DRAME

COMÉDIE-FRANÇAISE

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie

Cliché NADAR

TRAGEDIE

MUSIQUE

THIRON

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 320

E. PAZ, Rédacteur en chef.

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Du 3 au 9 Juillet 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG.	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXX

—

THIRON

Thiron est incontestablement un de nos rares artistes de théâtre, dont on se plait à dire : Voilà un parfait *comédien*.

Après vingt-cinq années bien remplies, passées sur la scène, il est arrivé à perfectionner son métier à un si haut degré qu'il semble difficile qu'il puisse désormais pousser plus loin l'art de composer un rôle et de rendre une physionomie avec un naturel plus exquis. Et pourtant, chaque fois qu'on le voit jouer, on le trouve plus admirable. Comme Got, Delaunay ou Coquelin, c'est un de ces chercheurs qui trouvent toujours la note juste et savent la faire résonner.

Le grand secret de ces intelligences artistiques, hors de pair parmi les acteurs, tient pour beaucoup à leur éducation dramatique. Vivant dans un milieu où l'on dédaigne les gros effets et où l'on s'inspire des traditions laissées par les grands comédiens du passé, les comédiens du théâtre Français et de l'Odéon interprètent en même temps les ouvrages les plus remarquables des répertoires anciens et nouveaux à quelques exceptions près.

On ne nie pas plus aujourd'hui, et moins encore peut-être, l'excellence de la Comédie française, que celle de l'Académie française elle-même. Chacun est émerveillé de la haute portée de cette institution si savamment réglée et dirigée aujourd'hui par un Directeur et un Comité qui tiennent aussi élevé que possible l'art de bien se servir de la langue française. L'Odéon est l'école primaire; le théâtre Français, l'école supérieure de l'art dramatique et quels que soient les succès obtenus sur les autres scènes par des acteurs, fussent-ils de premier ordre, ceux-ci ne peuvent contrebalancer les mérites des Sociétaires de la Comédie française,

Quinze ans de services signalés à l'Odéon et dix années de travaux distingués dans la maison de Molière ont amené Thiron à une situation qui lui assure une place dans nos annales de théâtre. S'il n'a pas eu l'occasion de faire de ces créations merveilleuses qui illustrent d'emblée un comédien, il a montré dans cinquante rôles d'un genre différent, qu'il possédait la faculté si rare de *se mettre dans la peau du personnage*, de façon à ne laisser aucune place à la critique.

Thiron a débuté fort jeune à l'Odéon, en octobre 1854, le même soir que Mlle Brindeau, dans le rôle de Pasquin, des *Jeux de l'amour et du Hasard*. Gros-René du *Dépit amoureux*; Diafoirus fils, du *Malade imaginaire*, montrèrent de suite la verdeur et l'originalité de son talent.

Le suivre pas à pas à travers ses créations, et les reprises qu'il fit dans l'ancien comme dans le nouveau répertoire, me conduirait trop loin, j'aime mieux grouper ici, dans une nomenclature exacte, ses travaux variés ; on verra la souplesse de son talent et on comprendra l'action qu'il avait sur la jeunesse de la rive gauche, quand j'aurai dit qu'il apportait avant tout, dans l'interprétation de ses rôles, le naturel, la belle humeur, la spontanéité de la verve comique, et ces allures aimables et joviales qu'il a rendues tout à fait irrésistibles aujourd'hui.

Voici les créations de Thiron sur la scène de l'Odéon :

La Conscience, 5 actes, d'Alexandre Dumas, père, rôle de Nebel, le 4 novembre 1854 ;

Un conseil d'ami, un acte de Pourchel, rôle de Chatillon, le 7 janvier 1855 ;

La femme d'un grand homme, comédie en 5 actes de Durantin et Raymond Deslandes, rôle du vicomte, le 5 février 1855 ;

Un mur mitoyen, rôle de Tristan, le 5 juilet 1855 ;

Le Raisin, de Roger de Beauvoir, rôle de de Belus le souffleur, 27 octobre 1855 ;

Peintres et Bourgeois, comédie en 3 actes, de Henri Monnier et Jules Renu, 29 décembre 1855 ;

Michel Cervantes, comédie en 1 acte en vers de Th. Muret, rôle de Sancho Pérez, le 29 mars 1856 ;

La Bourse, comédie en 5 actes de Ponsard, rôle d'Albert d'Auberive, le 6 mai 1856 ;

Le Médecin de l'âme, comédie en 5 actes de L. Guillard et Desvignes. rôle de Delaroque, le 4 septembre 1856 ;

Madame de Montarcy, pièce en 5 actes en vers de Louis Bouilhet, rôle de Daubigné, le 6 novembre 1856 ;

La Réclame, comédie en 5 actes d'Arnould Fremy, rôle de Simon, le 8 janvier 1857 ;

France de Simiers, comédie en 5 actes, de Ferdinand Dugué, rôle de Frippelipe, le 10 mars, 1857 ;

Louise Miller, drame en cinq actes, rôle du maréchal de Kalb, le 10 septembre 1857 ;

Le Perroquet gris, com. en 2 actes d'Adrien Leboux, rôle de Berthelier, 1857 ;

La Jeunesse, com. en 5 actes en vers, d'Emile Augier, rôle de Mamignon, en 1858 ;

Le Marchand malgré lui, com. en 5 actes de A. Rolland et J. du Boys, rôle de Rufin, 1858 ;

Hélène Peyron, pièce en 5 actes en vers, de Louis Bouilhet, rôle de Jean Desprez, 1858 ;

Les *Grands vassaux*, comédie en 5 actes, de Victor Séjour, rôle de Laurent Wrin, 1859 ;

Le *Poème de Claude*, comédie en 2 actes de L. de Lajuyé, rôle de Duvernet, 1859 ;

Un *Usurier de village*, drame en 5 actes, de A. Rolland et Ch. Bataille, rôle de Chamonnin 1859 ;

Le *Passé d'une femme*, en 1859 ;

Les *Equipées de Benio*, comédie en 3 actes de Paul Juillerat, rôle de Babylas, 1859 ;

Un *Parvenu*, comédie en 5 actes, en vers de A. Rolland, rôle de Jacques, le 1er mars 1860 ;

Daniel Lambert, comédie en 5 actes de De Courcy, rôle de Vigé, 1860 ;

Le *Parasite*, pièce en 1 acte, en vers, de Pailleron, rôle d'Eaque, septembre 1860 ;

La *Vengeance du mari*, drame en 3 actes de A. Belot, rôle de Lysis, octobre 1860 ;

L'*Oncle million*, pièce en 5 actes et en vers, de Louis Bouilhet, rôle de Popin, décembre 1860 ;

Les *Frelons*, comédie en 5 actes de Capendu, rôle de Jolibois, 24 janvier 1861 ;

Béatrix, pièce en 5 actes de Legouvé, rôle de Kingston, mars 1861 ;

Les *Parents terribles*, rôle de Cyprien, le 7 novembre 1861 ;

Le *Mur mitoyen*, pièce en 2 actes de Pailleron, rôle de Girard, le 18 décembre 1861 ;

Diane de Valneuil, comédie en 5 actes de Ch. de Courcy, rôle de Julien de Blézieux, le 8 mars 1862 ;

Le *Mariage de Vadé*, comédie en 3 actes de A. Rolland et J. Duboys, rôle de Vadé, le 7 octobre 1862 ;

Le *Mariage d'Harpagon*, pièce en 4 actes de R. Deslandes, rôle de Térence, octobre 1862 ;

Les *Ouvriers de qualité*, comédie en 5 actes, de Deslandes et d'Authomer, rôle de De Prébois, septembre 1863 ;

Les *Indifférents*, comédie en 4 actes de A. Belot, rôle d'Aristide, octobre 1863 ;

Les *Relais*, comédie en 4 actes, de Louis Leroy, rôle de Lambert, décembre 1863 ;

Les *Plumes du paon*, comédie en 4 actes de L. Leroy, rôle de Champagnac, septembre 1864 ;

Le *Second mouvement*, comédie en 2 actes de Pailleron, rôle de Bontin, 1865 ;

Lisez Balzac, comédie en 1 acte, de E. Nus et R. Bravard, rôle de Delpêche, 1865 ;

Les *Parasites*, comédie en 5 actes de Ravetti, rôle d'Octave 1865 ;

Le *Maître de la Maison*, comédie en 5 actes, rôle de Montgaillard, 1er septembre 1866 ;

Les *Ambitions de M. Fauvelle*, comédie en 5 actes de Cadol, rôle de Fauvelle, 28 février 1867 ;

La *Vie nouvelle*, comédie en 5 actes de Paul Meurice, rôle du Baron Minard, 8 avril 1867 ;

Parmi les reprises, je citerai :

Dans l'ancien répertoire :

De MOLIÈRE : Le *Dépit amoureux*, Gros-René ; — Le *Malade imaginaire*, Diafoirus fils ; — Les *Précieuses Ridicules*, Mascarille ; — L'*Avare*, Maître Jacques ; — Le *Mariage forcé*, Pancrace; — L'*Ecole des Femmes*, Alain ; — *Don Juan* ou le *Festin de Pierre*, Pierrot ; — Les *Femmes savantes* Trissotin ; — *Georges Dandin*, Lubin ; Le *Tartufe*, Loyal ; — *M. de Pourceaugnac*, Sbrigani.

De REGNARD : Le *Légataire universel*, Crispin.

De VOLTAIRE : Le *Comte de Boursouffle*, de Boursouffle.

De LAFONTAINE : La *Coupe enchantée*, Thibaut.

De BAUEYS et PALAPRAT : *L'Avocat Patelin*, Patelin.

De MARIVAUX : Les *Jeux de l'Amour et du hasard*, Pasquin ; — *L'Epreuve nouvelle*, maître Blaise, puis Frontin.

De HAUTEROCHE : *Crispin médecin*, Crispin.

De DANCOURT : Les *Bourgeois de qualité*, l'Olive.

De COLIN d'HARLEVILLE : Les *Châteaux en Espagne*, Victor.

De DUFRESNY : *L'Esprit de contradiction*, Lucas.

De PICARD : Les *Marionnettes*, Marcelin ; — Les *Ricochets*, Lafleur ; — Le *Voyage interrompu*, Florimont.

De BEAUMARCHAIS : Le *Barbier de Séville*, Figaro ; — Le *Mariage de Figaro*, Figaro.

De DESTOUCHES : La *Fausse Agnès*, l'Olive.

De PATRAT. L'*Anglais* ou le *Fou raisonnable*, Jack.

Dans le répertoire moderne, Thiron a repris notamment :

Minuccio de *Carmosine*, d'Alfred de Musset; — Legrand, de *Que dira le monde*, de Serret; — Tourny de *Mauprat* de G. Sand; — Raffer, des *Deux frères*; — Le Marquis, de la *Revanche de Lauzun*; — Martin, des *Parisiens*, de Barrière; — Baptiste, de la *Vie de Bohême*, de Barrière et Murger, etc. etc...

Voilà certes des états de service qui devaient mener Thiron tout droit à la Comédie-Française. C'est ce qui arriva après un court passage du comédien au théâtre des Variétés, trop peu important pour compter dans sa brillante carrière. A peine entré sur la scène de la rue Richelieu, Thiron fait chaque jour des progrès étonnants. Tout en conservant son originalité et sa gaîté, son talent devient plus large, et soit dans le répertoire ancien, soit dans la comédie moderne, il marche bientôt au premier rang dans son emploi, égalant ses admirables prédécesseurs Provost et Samson, dans plus d'un rôle.

Voici les créations de Thiron a la Comédie-Française :

Les *Faux ménages*, comédie en 4 actes en vers de Pailleron, où il débute dans un petit rôle d'abbé, Anthelme, le 7 janvier 1869;

Lions et Renards, comédie en 5 actes d'Emile Augier, rôle du comte de Prévenquière, décembre 1869 ;

Christiane, comédie en 4 actes de Gondinet, rôle de De Briac, 22 décembre 1871 ;

Nany, rôle de Guilleragues, le 21 août 1872;

L'Eté de la Saint-Martin, un acte de Meilhac et L. Halévy, rôle de Briqueville, 1 juillet 1873 ;

Jean de Thommeray, comédie en 5 actes de Emile Augier, baron de Montlouis, décembre 1873 ;

La *Belle Poule*, comédie en 1 acte en vers de Denayrouze, rôle de Claude, Juin 1874;

La *Grand'maman*, comédie en 4 actes de Cadol, rôle de Dubiais, mai 1875;

L'Etrangère, comédie en 5 actes de A. Dumas fils; rôle de Moriceau, 14 février 1876 ;

Le *Luthier de Cremone*, un acte en vers de F. Coppée, rôle de Ferrari, mai 1876 ;

Volte-Face, pièce en 1 acte, en vers, de Guiard, rôle de Gaspard, novembre 1877 ;

Les *Fourchambault*, com. en 5 actes d'Emile Augier, rôle du baron Rastiboulois, 8 avril 1878;

Le *Petit Hôtel*, pièce en 1 acte, de Meilhac et L. Halevy, rôle de la Marsilière, 21 février 1879.

A ces créations, dont quelques-unes sont remarquables, surtout *L'Eté de la Saint-Martin*, s'ajoutent les reprises faites par Thiron dans les deux répertoires ancien et moderne et qui constituent sa plus grande gloire artistique. Je citerai :

Dans l'ancien répertoire :

De MOLIÈRE : Le *Malade imaginaire*, Argan ; — Les *Femmes savantes*, Crysalde ; — Le *Dépit amoureux*, Gros-René ; — *L'Ecole des Maris*, Sganarelle ; — *L'Ecole des Femmes*, Chrysalde ; — *Amphytrion*, Sosie.

De REGNARD : Les *Folies amoureuses*, Albert.

De SEDAINE : La *Gageure imprévue*, de Clairville.

De BEAUMARCHAIS : Le *Mariage de Figaro*, Brid'oison.

De nos auteurs modernes, Thiron a repris les rôles ci-dessous, dans lesquels il a trouvé moyen de ne pas faire regretter ses devanciers, cependant illustres sur cette scène, et même d'aller souvent plus loin qu'eux :

De ALFRED DE MUSSET : *Il ne faut jurer de rien*, rôle de Van Buch ; — Le *Chandelier*, maître André ; — *On ne badine pas avec l'Amour*, le Baron.

De VICTOR HUGO : *Marion Delorme*, le Gracieux.

De HENRI MURGER : Le *Bonhomme Jadis*, Jadis.

D'EMILE AUGIER : Le *Gendre de M. Poirier*, Vatel ; — *Philiberte*, le Marquis ; — *Gabrielle*, Tamponnet.

De GEORGES SAND : Le *Marquis de Villemer*, rôle du Comte de Dunière.

De SCRIBE : *Bataille de Dames*, le Baron ; — *Oscar* ou *Un Mari qui trompe sa Femme*, Gédéon.

De JULES SANDEAU : *Mademoiselle de la Seiglière*, le Marquis.

De CAMILLE DOUCET : Les *Ennemis de la Maison*, Raynal.

De DUMAS fils : Le *Demi-Monde*, le Marquis de Thonnerins ; — Le *Fils naturel*, le Marquis d'Orgebac.

Maintenant lequel faut-il le plus admirer du noble marquis de *Mademoiselle de la Seiglière* ou du roturier Maître André, dans le *Chandelier*, ce n'est pas moi qui me charge d'indiquer une préférence; pas plus que je ne mets le baron de *Bataille de dames*, au-dessus de Van Buch de *Il ne faut jurer de rien*. Je trouve, ici et là, les mêmes qualités esquises de finesse, de naturel, d'organe. Que Thiron soit marquis dans le *Demi-Monde* ou hôtelier dans Le *Luthier de Cremone*, qu'il représente Argan, Brid'Oison, Sosie ou le Gracieux, il est toujours l'interprète fidèle, aussi bien de Dumas fils et de Coppée que de Molière, de Beaumarchais ou de Victor Hugo.

Sa parfaite aisance sur la scène, sa diction nette et sonore, sa physionomie mobile, expressive, attachante, ses gestes sobres et toujours justes, en font, je le répète, un comédien dans la grande acception du mot. Il est tellement naturel et vrai qu'on est avec lui, toujours en situation comme il sait y rester lui-même. Jeune encore, Thiron est heureusement, pour nous, appelé à rester longtemps encore secrétaire actif de la Comédie-Française. Comme Samson, comme Provost, comme Regnier, il a marqué sa place sur notre première scène dans le brillant emploi des hauts comiques, si important dans le répertoire de toutes les époques, sympathique à toutes les classes du public, aux vieux comme aux jeunes, aux hommes comme aux femmes, l'excellent comédien aura un éternel *Eté de la Saint-Martin* tant qu'il restera sur la brèche, pour nous traduire les types élevés ou charmants de nos maîtres du théâtre.

FÉLIX JAHYER.

MA PLUS BELLE ÉTAPE

PAGES DÉTACHÉES DU JOURNAL D'UN OFFICIER

... Nous partions de Lyon pour nous rendre à Metz. Il faisait un temps magnifique, le pays était charmant, les étapes pas trop longues, la chère excellente arrosée des meilleurs vins, et nous avions un appétit d'enfer. Au bataillon presque tous les officiers sont jeunes, c'est à qui aurait le plus d'entrain ; mais je crois bien que j'étais le plus gai de tous, ayant le cœur parfaitement libre. Nous étions en route depuis cinq jours, notre étape avait été longue et il faisait très chaud, de sorte qu'en mettant bas les armes sur la place de X..., gros bourg désigné pour notre lieu d'étape, chacun fut content d'être arrivé.

Excepté moi cependant, car le fourrier chargé des logements venait de m'annoncer que mon gîte était au château de Moselli.

— Moselli, où diable est-ce cela?

— Mon lieutenant, c'est à cinq petits kilomètres; beaucoup de ces messieurs sont logés aux environs; le maire a *retenu* le commandant pour lui, et le capitaine Schmitt loge à l'auberge.

Me voilà donc en route pour Moselli, précédé de mon ordonnance chargé du porte-manteau.

Le pays était charmant; mais trêve de description ! D'ailleurs, j'étais si fatigué que le paysage me laissait indifférent. Après une demi-heure de marche nous étions devant le château, Noiraud rouge comme une pivoine et moi couvert de poussière de la tête aux pieds. Tu sais que je ne suis pas un fat, cela ne m'empêchait pas d'avoir une peur atroce de rencontrer une jeune et jolie châtelaine. Pourvu, me disais-je, que tout le monde soit à la promenade ou en train de faire la sieste et que j'aie le temps de me brosser, etc., avant de me présenter.

Un domestique qui nous avait vu venir accourut à notre rencontre, me salua, prit le porte-

manteau des mains de Noiraud et se mit à marcher devant nous d'un air de bonne humeur. Un monsieur d'un certain âge nous attendait sur le seuil, il s'avança en me tendant la main avec un air de bienveillance et de franchise qui me mit tout de suite à l'aise.

— Justin, dit-il au domestique, en lui montrant Noiraud, conduis ce brave garçon se rafraîchir d'abord, et puis intalle-le du mieux possible, je te le recommande.

Puis ouvrant la porte d'un salon d'été :

— Monsieur l'officier, donnez-vous la peine d'entrer. Mademoiselle sera bien fâchée, demain, de ne s'être point trouvée à Moselli pour vous recevoir; elle aime beaucoup les militaires, et chaque fois que nous avons le plaisir d'avoir un officier à loger, c'est une fête pour elle.

— Monsieur, je regrette moi-même...

— Mais j'y pense, peut-être reviendra-t-elle de bonne heure dans la soirée. Elle est en visite dans le voisinage, avec les jeunes mariés qu'elle présente chez tous ses amis.

— Ah!

— Oui, elle a marié sa nièce il y a quinze jours et, comme je vous le disais, le jeune couple et Mademoiselle sont en tournée pour les visites de neces; ils reviendront peut-être ce soir, à moins cependant qu'ils couchent au château d'Aiguebelle. A présent, il s'agit de vous reconforter.

— Mille remercîments, monsieur, mais...

— Oui, oui, je comprends, vous avez hâte de vous reposer; mais pas avant d'avoir pris un biscuit et un verre de vieux madère.

Et le petit homme sortit du salon et revint au bout d'une minute, précédant un domestique chargé d'un plateau.

— Voici qui vous fera du bien; excusez-moi de ne point vous faire raison. Vous avez dû avoir terriblement chaud. Mais j'y pense... un bain, un bon bain tiède, rien n'est plus *souverain*. Une heure de repos et le dîner par là-dessus, il ne vous restera plus trace de fatigue.

— Voudriez-vous me faire indiquer ma chambre?

— Bien volontiers. Jean, appelle Zéphirine. Ces dames ont emmené les deux femmes de chambre, mais la vieille cuisinière a les clefs de tout, elle va vous installer. Moi je ne m'occupe pas de la maison, cela n'entre pas dans mes attributions. Les prés, les bois, les champs, voilà mon domaine, et la cave aussi. A propos, comment trouvez-vous ce vieux madère?

— Excellent.

Le domestique reparut sur la porte du salon :

— Monsieur Digoin, Zéphirine est sans doute dans le village, on ne la trouve ni dans la cuisine, ni dans le potager.

— Quel contre-temps, monsieur; excusez-moi, elle va rentrer d'ici une heure, peut-être moins; si je vous offrais ma chambre en attendant?

— Non, monsieur, et puisque vous avez parlé d'un bain...

— Ah! c'est cela, pendant que vous prendrez votre bain elle reviendra. Je vais faire porter votre porte-manteau pour que vous puissiez faire votre toilette en même temps.

Et en effet, un quart d'heure après, le régisseur de Moselli me conduisit dans une élégante et spacieuse salle de bain.

Noiraud m'attendait; il avait préparé mes rasoirs, du linge et une tenue de rechange. Après une heure d'immersion, et ma toilette faite, j'aurais pu me présenter dans le salon le plus élégant. Je me contentai d'aller à la recherche du régisseur.

— Eh bien, monsieur l'officier, comment vous trouvez-vous?

— Très bien, et tout à fait reposé.

— Voulez-vous faire un tour de parc?

— Volontiers.

— En ce cas, en route. Le dîner est pour sept heures, on attendra Mademoiselle et M. et Mme de Villiers jusque-là, s'ils ne sont pas revenus, vous dînerez seul.

— Comment seul? Et vous?

— Oh! moi, je dîne toujours avec ma femme; elle m'attendrait et serait inquiète.

Après une promenade d'une heure nous rentrions au château. Les maîtres n'étaient pas revenus; le couvert était mis; on n'attendait que mes ordres pour servir.

— Allons, bon appétit, monsieur l'officier, je ne vous reverrai sans doute pas, car vous partez de bonne heure.

— A quatre heures au plus tard.

— Alors, adieu, et bon voyage; Zéphirine vous installera chez vous après dîner. A l'honneur!

— Adieu, monsieur.

Je me mis à table assez tristement; mais peu à peu, soit la délicatesse de la chère et l'excellence des vins, je mangeai avec appétit et mes idées devinrent des plus riantes. En sortant de table, je m'assis sur la terrasse et, tout en prenant une tasse d'excellent café, je tombai dans une rêverie pleine de charmes.

A dix heures, cependant, j'appelai un domestique pour me conduire dans ma chambre.

Je te donne tous ces détails, qui paraissent insignifiants, mais qui peuvent seuls t'expliquer la fatalité... Enfin, à dix heures, je montais le grand escalier de Moselli, précédé de Mlle Zéphirine, et nous nous arrêtions au premier étage, dans un vaste vestibule, sur lequel ouvraient plusieurs portes à deux battants.

— Voilà la chambre rose que M. Digoin m'a dit de vous donner. Je vous salue bien, monsieur; et la pudique Zéphirine, après avoir allumé deux bougies des candélabres, se sauva comme si le diable l'eût poursuivie.

Pour moi, j'étais en admiration devant les merveilles qui m'entouraient. La chambre, toute tendue de soie lilas — le lilas est toujours rose pour les gens de campagne — avait des rideaux de dentelles blanches. C'était bien le plus ravissant nid de femme élégante qu'on pût imaginer. J'avoue que, en considérant le lit, large, moelleux et tout entouré de lourds rideaux de moire et de dentelles qui l'enveloppaient, en regardant surtout deux oreillers jumeaux, j'eus comme une vague idée que Zéphirine pouvait bien s'être trompée; mais, après tout, ce n'était pas mon affaire.

Un quart d'heure après j'étais couché. J'avais eu soin de mettre tous mes habits dans l'alcôve, sur une chaise, près de moi, afin de n'avoir qu'à étendre la main pour les trouver en m'éveillant. Dix minutes, et je dormais.

Qu'est-ce qui me réveilla? la pendule qui sonnait minuit? la lumière qui filtrait entre les rideaux? ou une voix très douce qui disait :

— Non, monsieur, je ne veux pas de vous ce soir; vous coucherez chez vous.

— Oh! ma chérie, ce n'est pas sérieux.

— Très sérieux, au contraire; je suis très lasse, et puis c'est charmant de dormir seule de temps en temps. Une pluie de baisers et un sourire de jeune femme interrompirent la conversation.

J'essayai de tousser, mais j'étranglais, rien ne sortit.

— Au moins, tu ne t'enfermeras pas. Je viendrai te dire bonjour de bonne heure?

— Oui, cela je le promets.

— Je vais t'aider à te coucher?

— Non, non, monsieur; soyez sage, ou je mets le verrou.

Et les baisers de recommencer. Enfin une porte de communication s'ouvre et se referme. La jeune femme revient près de la cheminée. Elle s'admire en souriant. A demi vêtue d'un jupon court à falbalas et d'un corset de moire blanche, ses cheveux blonds à moitié défaits, elle s'assied sur un petit fauteuil très bas et ôte une jarretière.

La porte de communication s'ouvre.

— Bonsoir, méchante.

— Bonsoir; si tu reviens, je tire le verrou.

— A demain?

— Oui, demain.

Elle ôte la seconde jarretière. Elle se lève, se regarde dans la glace et relève ses cheveux. Elle sourit, qu'elle est belle!... Un frisson glacial me parcourt de la tête aux pieds. Je ferme les yeux... Elle va et vient dans la chambre... Elle fredonne. Je regarde encore. Le corset et le jupon sont tombés, elle s'est enveloppée d'un peignoir de dentelles, ses beaux cheveux blonds sont à moitié retenus dans une résille de file d'or. Les bougies s'éteignent. Il ne reste qu'une veilleuse de nuit dans un globe de verre rose. Elle s'approche du lit. Plus mort que vif, brûlant et glacé, je me laisse glisser dans la ruelle.

Combien de temps, je ne sais. Elle dort. J'entends sa respiration égale et légère. Mes yeux, habitués à la lumière de la veilleuse, distinguent la forme de son corps et sa tête charmante soutenue par un bras nu et blanc qui sort des dentelles du peignoir.

Il faut partir. Cependant où irai-je? Une heure sonne. Je vais rester et la regarder dormir... Qu'elle est belle, et calme et charmante!.. Son mari viendra demain. Non pas demain, tout à l'heure. Comment peut-il dormir?... Il vaut mieux m'habiller et partir. J'attendrai l'heure en bas. Mais avant je veux la voir encore. Je m'approche, je sens son souffle sur ma figure... Sa main sort du lit, j'y pose mes lèvres...

— Comment, dit-elle, c'est déjà le matin? Il me semble que je viens seulement de m'endormir. Mettez-vous là; une autre fois, je mettrai le verrou, c'est plus sûr...

(La suite manque) X.

SALON DE 1879

VIII

LA SCULPTURE

La somme considérable de travaux qui s'imposent à l'étude dans les Salons devient si considérable que la durée des Expositions suffit à peine pour en rendre compte. Voilà le Salon fermé cette semaine et nous n'avons pu encore parler de la sculpture, cette gloire artistique dont nous avons le droit d'être jaloux. Il nous faut donc embrasser dans une vue d'ensemble les

œuvres de nos statuaires, nous attachant seulement aux quatre ou cinq morceaux les plus saillants.

M. Mercié qui, avec M. Paul Dubois, tient la tête de la sculpture dans nos Salons depuis quelques années, se présente avec deux œuvres considérables inégalement réussies. La statue colossale d'*Arago* est certainement remarquable ; mais, debout, montrant les astres, l'illustre savant n'a pas la grande simplicité qui marque son génie, et les plis ondulants de sa largo redingote visent un peu à l'effet. Le bas-relief qui nous le montre sur la place de la Bastille est heureusement conçu et exécuté. C'est, en somme, une belle œuvre, que dépasse pourtant de cent coudées l'autre envoi du jeune maître : le *Tombeau de Michelet*.

Ici, nous sommes devant un chef-d'œuvre de pensée et d'art, qui émeut et séduit. Le grand historien est couché, la tête légèrement soulevée, le bras droit étendu tient la plume, le gauche est replié et la main repose près du cœur. Devant lui, la Renommée se dresse, admirablement drapée. Elle tient d'une main des feuillets où sont inscrits les chefs-d'œuvres de l'écrivain : *Histoire de la Révolution*, *Histoire de France*, *L'Oiseau*, *L'Insecte*, *La Mer*, *L'Amour;* l'autre main levée montre gravées ces paroles de Michelet : « L'Histoire est une résurrection. » D'une conception superbe d'originalité, d'un sentiment exquis, cette composition continue la série des œuvres de haute portée auxquelles, malgré sa jeunesse, M. Mercié nous a déjà habitués.

M. Falguière a dépensé beaucoup de talent dans son *Saint-Vincent-de-Paul*, marbre gigantesque représentant le saint tenant deux enfants dans ses bras. L'ensemble est grand, noble, d'une belle simplicité. La tête de Vincent est douce, bonne et fine ; celles des petits enfants pourraient être plus fouillées.

M. Gautherin, lui, a ciselé avec une délicatesse adorable sa *Clotilde de Surville*, dont nous avons salué le plâtre à l'avant-dernier Salon. Impossible de modeler avec plus de pureté et de charme une figure aimable et d'un irrésistible attrait.

Le jeune artiste expose avec ce doux chef-d'œuvre, une tête de la République française, la plus moderne et la plus puissamment belle que nous ayons encore vue.

Un morceau qui s'impose absolument par son exécution serrée, vive, énergique, est le *Mercure inventant le caducée*, par M. Idrac. Quelle sûreté de main, quelle verve dans la façon dont les serpents s'enroulent et se tordent autour du bâton. On sent une main prodigieusement habile, dans cette pose extra-mouvementée et qui pourtant conserve à la figure le naturel et la simplicité. Malheureusement, les veines noirâtres trop nombreuses enlèvent du charme à ce morceau hors ligne, qui eût gagné cent pour cent d'être exécuté avec du marbre entièrement blanc.

M. Schœnewerck a eu le bonheur d'obtenir cette pureté de blancheur pour sa délicieuse statue : *Au Matin,* autour de laquelle on peut tourner en restant également satisfait du galbe général. Tête charmante, corps souple, bras délicieux, tout intéresse dans cette jolie figure, si délicatement exécutée.

Avec M. Chatrousse, nous entrons dans un autre ordre d'idées. Rompant juste autant qu'il le faut avec le passé, M. Chatrousse garde la tradition mais s'écarte de la routine. Il entre franchement dans le sentiment moderne. Sa statue décorative, l'*Industrie*, répond à un besoin nouveau dans l'art. Fièrement et noblement campée, souriante, cette robuste travailleuse respire à la fois la force et la douceur. Sa puissante poitrine, ses membres vigoureux, sa chevelure épaisse, lui font une beauté qui est bien celle d'un peuple mâle que guide le génie. Une main placée sur la hanche et l'autre appuyée sur le lourd marteau, elle semble s'épanouir dans sa force et dans sa liberté. Sa vêture, d'une originalité saisissante, est de tous les âges et en même temps d'un sentiment bien moderne. Il y a là un compromis remarquablement conçu et exécuté avec un grand bonheur, dont nous félicitons sincèrement l'artiste chercheur et hardi à qui nous devons déjà tant de ces œuvres qui échappent à la vulgarité.

Une statue bien charmante par son originalité, est celle qu'un débutant, M. Dampt, expose sous ce titre : *Ismaël*. Epuisé de fatigues, le pauvre enfant, couché à terre, la tête légèrement relevée, étend ses membres grêles et brisés. L'attitude est pleine de charme, l'expression d'une douceur touchante. En livrant au marbre cette œuvre finie, vraie et d'une jeunesse attachante, l'artiste devra veiller à diminuer le volume des pieds, léger défaut que la pose fait fatalement ressortir.

Le *Cupidon* de M. Fourquet est un peu nourri de formes, mais très intéressant.

M. Pilloud a conçu avec intelligence son *Printemps*. L'arrangement est heureux, l'expression vive et l'exécution soignée.

Le *Léandre*, jeté inanimé sur les bords de l'Hellespont a été rendu avec élégance par M. Geefs. Cela est d'un joli sentiment.

M. Morice a mis beaucoup de délicatesse dans sa *Rosa mystica*. Assise dans sa chaise gothique, la Vierge est pensive, sourit gracieusement avec une modestie aimable.

J'aime beaucoup le talent de M. Cambos, c'est un de nos artistes les plus distingués, mais je trouve que sa figure représentant la *Paix*, est d'un sentiment moderne un peu banal.

La *Diane* de M. Herman, est simple de lignes et d'un mouvement ingénieux.

La *Résurrection*, par M. Lanson est une composition très originale.

L'*Age heureux* de M. Pezieux, est conçu dans un sentiment naïf et charmant.

Il y a de la vigueur et en même temps de la finesse dans le *Chasseur* terrassant un chevreuil, par M. Cuypers.

La *Jeune mère consolant son enfant*, par M. Guglielmo, forme un ensemble souple, gracieux et élégant.

Je salue, en passant, une fort jolie allégorie, terre cuite, de Clessinger, la *Comédie d'Alfred de Musset*.

Tout en reprochant à M. Blanchard de s'être trop directement inspiré de la *Diane chasseresse* pour sa *Diane surprise par Actéon,* je reconnais plus d'un mérite à sa statue, excellente de proportions et de formes.

M. Guillaume, un de nos maîtres, a construit avec une grande simplicité et une autorité indiscutable, sa statue de *Philippe de Girard*.

Le *Dante Alighieri*, de M. Aubé, est d'aspect sévère et fort intéressant.

Malgré un sentiment un peu mélodramatique, l'*Orphée* de M. Marqueste est une œuvre remarquable par son exécution serrée et élégante.

M. Allar, à qui nous devons de si jolies statues finement ciselées a déployé beaucoup de talent dans un groupe de trois personnages. Les *Adieux d'Alceste*. En passant au marbre, l'artiste devra veiller aux proportions de ses enfants un peu grandes pour celles de leur mère.

Il y a une vie étonnante dans le *ralliement*, statue équestre de M. Cordier. L'arrangement en est également plein d'intérêt.

M. Baujault a fait une très sévère statue représentant le colonel *Denfert-Rochereau.*

Je louerai le bon sentiment moderne qui a guidé M. Itasse dans sa *Paysanne*, retour des champs.

L'*Artilleur* de M. Power, sévèrement conçu ; le petit modèle : *Homme d'arme en vedette*, par M. Larregieu ; le *Tobie*, de M. Perrin ; sont des œuvres à citer

L'*Idylle* de M. Desouches se passe dans quel pays?.. M. Zola qui a passé par là pourrait peut-être le dire.

A ce naturalisme, je préfère la recherche de forme bien trouvée par M. Chrétien dans son *Eve*; et la vie mise par M. Barrau dans sa statue, dénommée : *Hosanna*.

M. Daniel Dupuis, s'inspirant d'une œuvre remarquable de M. Delaplanche a mis beaucoup de naturel dans sa *Berceuse*. Je trouve là un excellent sentiment moderne et j'y applaudis sincèrement.

M. Léonard a gracieusement sculpté son *Génie des fleurs*, statue d'un mouvement original, gracieuse et pleine de vie.

J'ai encore des éloges à adresser à la *Psyché abandonné*, de Borjeson ; à la *Biblis changée en source* par M. Leenhoff dont la tête est un peu petite ; au *chasseur persan*, de M. Dubucand, aux bas-reliefs de M. Bognio, faits pour le piédestal du monument commémoratif érigé à Mars-la-Tour.

De nombreux bustes se recommandent à l'attention, notamment, le *colonel Denfert-Rochereau*, par M. Dumilâtre ; — *Mademoiselle Bébé*, terre cuite très vivante, par M. Becquet ; — *M. P. Christofle*, par M. Lafrance ; La *Comtesse de B...*, par M. Barre ; — *Mme C. B...*, par M. Allouard ; — *Claude Bernard*, par M. Iselm, très fouillée, d'un bon caractère ; — *Aristide Boucicaut*, par M. Chapu, d'un modelé fin et très ferme ; — *Decamps*, par M. Louis Noël, d'un bon caractère, très sévère d'exécution ; — Les deux bustes de jeune femme, par M. Aimé Millet, très finement rendus ; — *Mlle H. C...*, buste, terre cuite, par M. Paul Dubois, fillette absolument vivante ; — *Mlle F. Leloir*, par M. Delaplanche, d'une précision et d'une grâce charmantes ; — *Mme C. H...*, un marbre souple et gracieux, comme M. Falguière sait les faire ; — Le *François Buloz*, par M. Guillaume, savamment étudié, souple, d'un modelé extrême ; — *M. P. M...*, par M. Baujant, d'une grande finesse ; etc., etc.

Que d'œuvres étudiées et réussies, j'aurais encore à citer, mais l'espace me le défend. Je n'ai plus que quelques lignes à consacrer à une composition hors ligne : Le *Génie gardant le secret de la tombe*, par M. René de Saint-Marceaux.

Cette figure décorative est un chef-d'œuvre incontestable. Elle n'est ni antique ni moderne, on la dirait enfantée par un sculpteur de génie, du XVIIIe siècle, mais elle est malgré cela d'une originalité saisissante. Impossible de traduire avec plus de noblesse, de force et de fierté une aussi belle idée que celle qui a inspiré l'artiste. Fièrement campé, ce génie enlace de ses bras l'urne funéraire, dans un mouvement spontané d'un jet superbe. Son corps se développe avec

une entière liberté, à peine revêtu d'une draperie que le statuaire a attachée avec un art infini à sa tête, la rejetant ensuite derrière les reins avec une verve incroyable.

La physionomie, d'une originalité saisissante, accuse, avec une rare puissance, la destruction et la majesté ; l'œil est profond et serein; la bouche énergique et parlante.

L'exécution vaut la conception. Le tout est admirable. La Médaille d'Honneur était acquise à M. de Saint-Marceaux, par les visiteurs du premier jour et le Jury n'a pas eu besoin de deux tours de scrutin pour ratifier l'opinion générale.

C'est au Luxembourg, je l'espère, que reviendra cette œuvre hors ligne achetée par l'Etat, car sa place est parmi les chef-d'œuvres de la sculpture française.

FÉLIX JAHYER.

PORTRAIT DE Mlle DE LA VALLIÈRE (1)

Mais c'est le moment ou jamais de donner le portrait de notre héroïne, qui, alors toute-puissante, se faisait modeste et, appelée à toutes les pompes de la cour, recherchait la solitude. *Petite violette qui se cache sous l'herbe*, dit Mme de Sévigné en parlant d'elle. L'éclat du soleil l'offusquait ; elle aimait dans son bonheur les jours brumeux et sombres. *Elle est honteuse d'être maîtresse, d'être duchesse* ; plus tard elle le fut *d'être mère*, dit encore madame de Sévigné.

Son portrait ! mais il est partout : à Versailles, au Louvre, à Fontainebleau. Le Brun l'a peint, ainsi que Lely, Verdier, Mignard. Un écrit contemporain qu'on ne trouve qu'à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg la décrit ainsi : « Cette fille est d'une taille médiocre, mais fort mince ; elle marche d'un méchant air à cause qu'elle boîte ; elle est blonde, blanche, marquée de la petite vérole, les yeux bruns, le regard langoureux et passionné, quelquefois plein de feu, de joie et d'esprit, la bouche grande, assez vermeille ; son esprit est brillant ; beaucoup de vivacité ; elle pense les choses pleinement ; elle a beaucoup de solide, sachant tout en histoire ; elle a le cœur grand, ferme, généreux, tendre et pitoyable. »

« Ses regards avaient un charme inexprimable ; sa taille était fine, tout son maintien modeste ; elle boîtait légèrement ; mais tout cela ne lui allait pas mal, » écrivait Elisabeth-Charlotte de Bavière, duchesse d'Orléans. »

Dumas la peint en poète dans *Bragelonne*.

« Blanche comme le lait, dorée comme les épis, dit-il, elle secoue dans l'air les parfums de sa blonde chevelure.

Arsène Houssaye est tout aussi poète quand il s'agit de mademoiselle de La Vallière. « C'était une âme plutôt qu'un corps, dit-il. Elle ployait comme un roseau au moindre choc de sa passion. Ses grands yeux semblaient s'ouvrir dans le ciel ; elle était belle, non pas de la beauté opulente et épanouie ; elle était belle comme une vision qui ne touche pas à terre, belle de la beauté des anges et des madones.

« Mademoiselle de La Vallière boîtait, mais c'était une grâce de plus. On pouvait dire comme je ne sais quel poète de l'antiquité : » Tu ne boîtes pas, tu penches vers l'amour. » Elle ne marchait pas avec la désinvolture d'Olympe Mancini, mais elle dansait plus légèrement que mademoiselle de Fontanges. « Comme Shakespeare et Byron se fussent consolés de boîter en la regardant passer ! »

L'abbé de Choisy avait passé son enfance avec La Vallière. « Nous avons joué ensemble plus de cent fois à collin-maillard et à la clignemusette, » écrit-il. « Elle n'était pas de ces beautés parfaites qu'on admire souvent sans les aimer, dit-il encore. Elle avait le teint beau, les cheveux blonds, le sourire agréable, les yeux bleus, le regard si tendre et en même temps si modeste qu'il gagnait le cœur et l'estime au même moment. Au reste, *assez peu d'esprit*, qu'elle ne laissait pas d'orner tous les jours par une lecture continuelle. Point d'ambition, point de vues ; plus attentive à songer à celui qu'elle aimait qu'à plaire ; toute renfermée en elle-même et dans sa passion, qui a été la seule de sa vie ; préférant l'honneur à toutes choses et s'exposant plus d'une fois à mourir plutôt que de laisser soupçonner sa fragilité ; l'humeur douce, libérale, timide, n'ayant jamais oublié qu'elle faisait mal, espérant toujours rentrer dans le chemin : sentiment chrétien qui a attiré sur elle tous les trésors de la miséricorde, en lui faisant passer une longue vie dans une joie solide, et même sensible, d'une pénitence austère. »

Bussy-Rabutin, qui la connut aussi particulièrement, a fait également son portrait. Seulement où l'abbé Choisy lui donne des yeux bleus, il lui fait les yeux bruns. Qui expliquera ce mystère et qui prouvera mieux que ces deux traits de plume comme il est difficile de dessiner les contours d'un visage et d'en préciser les nuances, surtout quand il s'agit de celui d'une femme qui fut presque reine et quelques jours plus que reine ?

« Mademoiselle de La Vallière est d'une taille médiocre et fort menue, dit Rabutin ; elle ne marche pas de bon air, à cause qu'elle boîte ; elle est blonde et blanche, marquée de petite vérole, les yeux bruns ; les regards en sont languissants, et quelquefois aussi sont-ils pleins de feu, de joie et d'esprit ; la bouche grande, assez vermeille, les dents pas belles, point de gorge, les bras plats, qui font assez mal juger du reste de son corps : son esprit est brillant : beaucoup de vivacité et de feu ; elle a beaucoup de solidité et même de savoir, sachant presque toutes les histoires du monde ; aussi a-t-elle le temps de les lire. Elle a le cœur grand, ferme et généreux, désintéressé et tendre. Elle est sincère et fidèle, éloignée de toute coquetterie et plus capable que personne du monde d'un grand engagement ; elle aime ses amis avec une ardeur inconcevable, et il est certain qu'elle aima le roi par inclination plus d'un an avant qu'il la connût, et qu'elle disait souvent à une de ses amies qu'elle voudrait qu'il ne fût pas d'un rang aussi élevé.

Après le coup de plume du comte de Bussy-Rabutin, voici un coup de crayon de mademoiselle de Montpensier : « Mademoiselle de La Vallière était bien jolie, fort aimable de sa figure ; quoiqu'elle fût un peu boîteuse, elle dansait bien, était de fort bonne grâce à cheval ; l'habit lui en seyait fort bien ; les justaucorps lui cachait la gorge, et les cravates la faisait paraître plus grasse. Elle faisait des mines fort spirituelles, et les connaisseurs disent qu'elle avait peu d'esprit. »

La belle La Vallière était donc la maîtresse du roi. Le fait n'était pas officiel, affiché, déclaré, avoué, mais il était patent. On ne disait que cela à Paris, à la cour, chez la reine-mère, chez la reine et parmi les demoiselles d'honneur qui, toutes se couvraient le visage de honte à la pensée des faiblesses de mademoiselle de La Vallière, et dont pas une ne se fût défendue avec la même ardeur et la même sincérité qu'elle ne l'avait fait. Le lendemain de sa chute qui eût été un triomphe pour tout autre, mademoiselle de La Vallière ne se réveilla pas sur les marches du trône, jetant la France à ses genoux et les courtisans à ses pieds, fière comme Junon, souveraine comme Diane de Poitiers ou capricieuse comme la Pompadour. Elle se cacha la figure dans ses mains et jura de vivre plus que jamais dans l'obscurité.

Sa tante, madame de Thémines, lui représenta qu'elle était un sujet de scandale pour la cour et que bientôt elle serait montrée au doigt par le monde entier, et mademoiselle de La Vallière qui avait l'esprit faible, pleura à chaudes larmes.

— Oui, s'écria-t-elle, mademoiselle de Mortemart le dit bien, que je suis un objet de honte.

Le fait est que celle-ci le dit à haute voix jusqu'au jour où elle eut enfin la place qu'elle convoitait avec tant d'ardeur et qui n'était autre que celle de mademoiselle de La Vallière.

— Il ne faut plus le revoir, dit madame de Thémines.

— Qu'une seule fois, supplia La Vallière ne se sentant pas le courage de briser aussi brusquement avec son amour.

Le soir même, en effet, elle le revoyait, et dans sa pensée se figurait assister au dénouement du grand amour de sa vie.

Ce que souffrit mademoiselle de la Vallière dans cette soirée est inexprimable : elle enviait tout le monde. Le roi ne disait pas un mot qui n'eût pour elle un sens particulier et touchant. A mesure que la soirée s'écoulait, ses forces semblaient s'épuiser. Quand le roi se leva pour s'en aller, son courage l'abandonna tout à fait. Elle regarda, en frémissant, les deux battants de la porte qui se refermaient sur lui ; elle se dit :

— Je ne verrai plus rouvrir cette porte. Bonheur, espérance, douceurs de l'attente, tout est fini pour moi ! Troubles affreux, regrets, repentirs, souvenirs amers, ineffaçables, voilà tout ce qui me reste !...

Elle était debout, appuyée sur une colonne ; elle se sentait si faible, qu'elle n'osait entreprendre de traverser la chambre pour s'en aller. Heureusement qu'elle se trouvait près d'une porte dérobée : elle s'en approcha, l'ouvrit et disparut ; mais, après avoir traversé un corridor, elle tomba sans connaissance sur les premières marches d'un escalier qui conduisait à son appartement. Quelques minutes après, deux de ses compagnes passèrent, la secoururent et la conduisirent chez elle. Le lendemain, accompagné de madame de Thémines, elle frappait aux portes du couvent des Bénédictines de Saint-Cloud et y était accueillie avec joie par la supérieure, toute fière de compter dans ses filles repenties, la maîtresse du roi. Mais à peine y était-elle arrivée que la grande grille du couvent s'ouvrit avec fracas, et qu'un groupe de religieuses, les longs voiles baissés, se précipitaient éperdues de son côté. C'était le roi...

En ce temps-là, raconte Bussy-Rabutin, un contemporain qui paya quelquefois chèrement son

(1) Extrait d'un livre très intéressant qui paraît en ce moment chez Dentu : *Confessions de Mlle de la Vallière*, par Eugène Moret.

amour de la vérité, il y avait des ambassadeurs d'Espagne à Paris, dans la chambre où on les reçoit ordinairement ; plusieurs personnes de qualité y étaient, entre lesquelles se trouvait le duc de Saint-Aignan qui, après s'y être entretenu avec le marquis de Sourdis, qui parlait assez bien, reprit assez haut d'un air étonné : « Quoi ! La Vallière religieuse ? » Le roi, qui n'avait entendu que ce mot, tourna la tête, tout ému, et demanda : « Qu'est-ce, dites-moi ? » Le duc répondit que la Vallière était en religion. Par bonheur les ambassadeurs étaient expédiés ; car dans le transport où cette nouvelle mit le roi, il n'eût gardé aucune considération : il commanda qu'on lui approchât un carosse, et, sans l'attendre, il monta tout aussitôt à cheval et courut à toute bride jusqu'au couvent, dont la porte s'était refermée sur elle.

Apercevant le roi, mademoiselle de La Vallière essaya de fuir et pénétra dans le cimetière qui entourait le couvent. Une croix de fer était à ses pieds, elle se laissa tomber à genoux et s'y cramponna.

Louis XIV était auprès de celle qui l'abandonnait.

— Que craignez-vous, dit-il en la saisissant dans ses bras. Pourquoi m'infliger un traitement si barbare ? Qu'avez-vous à me reprocher qui puisse autoriser une fuite si outrageante que la vôtre ? Que feriez-vous de plus, si vous aviez à réprimer des desseins téméraires ou à vous venger d'une audace injurieuse ? Non, vous n'êtes point capable d'un tel excès d'ingratitude ; on vous a conduite ici malgré vous. Non, vous ne voulez pas m'abandonner.... Venez !

Et, parlant ainsi, le roi avait entraîné mademoiselle de la Vallière. Elle résista, se débattit, et passant son bras autour de la croix, elle s'y attacha fortement. Dans ce mouvement, ses longs cheveux se dénouèrent et tombèrent sur ses épaules. Sa violente émotion donnait à son teint un éclat surnaturel. Mais le petit-fils de Henri IV se souvint qu'il était roi, et frappa du pied avec colère.

— Vous voulez donc me rendre tyran ! s'écria-t-il d'une voix formidable, vous y parviendrez !

Ce ton menaçant fit trembler mademoiselle de la Vallière, mais redoubla sa force ; son cœur se resserra, ses bras se roidirent.

— On ne m'arrachera point d'ici ! s'écria-t-elle en serrant plus étroitement la croix qu'elle tenait embrassée.

Le roi implora sa grâce, et les bras, lentement se détachèrent de la croix.

L'amante était vaincue. La Vallière se laissait enlever et, baissant la tête devant les religieuses enveloppées de leurs voiles, qui peut-être tout bas enviaient son sort, gagna au bras de Louis XIV le carosse à six chevaux qui l'attendait dans la cour.

Elle sortit et se plaça dans le carosse que le roi lui avait fait préparer.

— Voilà, fit-elle en y montant, de quoi tout achever.

— Non, reprit son amant courroucé, non. Je suis roi, Dieu merci ! et je le ferai connaître à ceux qui auront l'insolence de vous déplaire.

Mademoiselle de La Vallière était alors reine de France. D'autres devaient lui succéder, la Montespan, la Pompadour, la Dubarry, moins dignes d'exercer cette souveraineté de la main gauche.

Voyage circulaire en Suisse

Les Compagnies des Chemins de fer de l'Est et de Paris-Lyon-Méditerranée délivrent aux touristes qui désirent visiter la Suisse centrale, l'Oberland-Bernois et le lac de Genève, des billets à prix reduits, valables pendant un ou deux mois, avec arrêt facultatif dans les principales localités du parcours et notamment à Mulhouse, Bâle, Alten, Lucerne, Alpnach, Brienz (Giessbach), Interlaken, Thoune, Berne, Fribourg, Lausanne et Genève.

Cet intéressant voyage peut s'effectuer indifféremment en partant par la ligne de l'Est (Belfort-Delle-Bâle ou Belfort-Mulhouse-Bâle) et en revenant à Paris par celle de Lyon, ou bien dans le sens inverse.

Les billets sont délivrés aux gares des chemins de fers de l'Est et de Lyon ; au bureau central des chemins de fer de l'Est, 50, rue Basse-du-Rempart ; aux bureaux de la Compagnie de Lyon ; 78, rue Saint-Lazare ; 11, rue des Petites-Ecuries ; 6, rue Coq-Héron ; 45, rue de Rennes ; et à l'Agence des Chemins de fer anglais, 4, Boulevard des Italiens.

Les prix de ces billets sont fixés comme suit : *pour les billets d'un mois :* 1e cl. 151 fr. 15, — 2e cl. 117 fr. 85 ; — *pour les billets de deux mois :* 1e cl. 164 fr. 55, — 2e cl. 127 fr. 90.

Compagnie générale des Eaux de Gand

De toutes les affaires qui font appel aux capitaux de placement, celles qui ont pour base la distribution d'eau dans les grandes villes sont sans contredit les meilleures. Elles reposent sur un mode de perception qui ressemble à celui de l'impôt, et dont le monopole a une valeur qui s'accroît sans cesse.

C'est ce qui explique la grande prospérité de ces entreprises. Les actions de la Compagnie générale des Eaux de Paris valent 1,750 fr. Celles des Eaux de la banlieue, 650 ; de la Compagnie générale des Eaux pour l'Etranger, 637 50. En Angleterre, les Compagnies d'Eaux font 100 0[0 de prime. A Bruxelles, la taxe de l'eau forme une branche importante du revenu communal.

Les actions de la Compagnie générale des Eaux de Gand, actuellement en émission, sont une bonne fortune pour les capitaux disponibles (voir les détails de cette émission à la 8e page.)

COMPAGNIE DÉPARTEMENTALE DE VIDANGES ET ENGRAIS

A une époque où les bonnes valeurs industrielles sont capitalisées au-dessous de 6 0[0 et quelques-unes même à moins de 5 0[0, on ne peut manquer d'accueillir avec la plus grande faveur une entreprise déjà armée de toutes pièces comme outillage, usines, fonds de roulement, clientèle, et qui donne l'assurance d'un revenu très rémunérateur.

La Compagnie départementale de Vidanges et Engrais est précisément dans ces conditions exceptionnelles.

Elle étend déjà son exploitation sur les trois régions du nord, de l'est et du centre.

Son puissant matériel fonctionne dans les centres les plus populeux de ces régions ; elle a établi de vastes usines pour la transformation des produits, à Lyon, à Reims, à Corbehem ; elle est propriétaire de brevets pour le traitement économique des matières premières, et dispose de nombreux moyens de transport qui facilitent l'écoulement des produits bruts ou transformés à l'agriculture. Elle a un capital de roulement et un capital vif qui lui permettent de donner la plus large extension à son exploitation. Rien ne manque à cette entreprise pour arriver à des résultats bénéficiaires considérables.

La transformation seule des matières en sulfate d'ammoniaque lui assure un bénéfice minimum et très net de 716,250 francs. Sa clientèle déjà très considérable compte de très grands établissements industriels et entre autres la Société de Saint-Gobain pour la fourniture du sulfate d'ammoniaque.

La Société Générale Française de Crédit, anonyme, au capital de six millions, 17, rue de Londres, met à la disposition du public 7,500 actions au prix de 550 fr.

C'est un prix qui acquerrera rapidement une grande plus-value et déjà à la Bourse on demande les titres avec primes sur le cours d'émission.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 964e livraison (28 juin 1879). — Voyage d'exploration dans l'intérieur des Guyanes, par le docteur Jules Crevaux, médecin de première classe de la marine française (1876-1877). Texte et dessins inédits. — Douze DESSINS de Riou, A. Rixens, E. Roujat et P. Sellier.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Ce, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE
A 1,500 Actions
DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DITE
ROYAL LONDON PANORAMA
PANORAMA ROYAL DE LONDRES
En formation au capital de **1,500,000** fr.
Sous le patronage artistique de :

MM. **Gérôme**, Commandeur de la Légion d'honneur, Membre de l'Institut et de l'Académie Royale de Peinture, de Londres ;

Boulanger, Chevalier de la Légion d'honneur.

Le Conseil d'administration sera entièrement nommé par l'assemblée des Actionnaires.

Panorama Royal de Londres est évidemment appelé à un avenir des plus rémunérateurs. Sa situation est au centre de Londres.

En se basant sur le succès que ce genre d'exposition obtient chez nos voisins, on ne doit pas se tromper en fondant les plus brillantes espérances sur les résultats certains qu'obtiendra la Société. On peut dès à présent estimer le revenu net à 30 0[0 du capital, c'est donc un placement qui, en quatre années, permettra aux souscripteurs de rentrer dans leurs déboursés.

Les dividendes se paient par semestres les 1er juillet et les 1er janvier de chaque année.

Les 1,500 actions sont offertes au public au prix d'émission et payables comme suit :

En souscrivant.....	125 fr.	500 francs.
A la répartition....	125 fr.	
Au 1er septembre...	125 fr.	
Au 1er novembre...	125 fr.	

Les versements anticipés bénéficieront d'un intérêt de 5 0/0.

On peut souscrire dès maintenant, soit directement, soit par correspondance. Sont acceptés comme espèces tous coupons échéant en juillet prochain.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE
Les Mercredi 2, Jeudi 3 et Vendredi 4 Juillet
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'ÉMISSIONS
14, AVENUE DE L'OPÉRA, 14

L'admission des actions à la cote officielle sera demandée immédiatement.

Envoi *franco* des statuts sur demande affranchie.

Chemins de fer de l'Ouest.

Dimanche prochain, 6 juillet 1879, *Grandes eaux à Versailles.*

Des billets d'aller et retour, de Paris à Versailles, seront délivrés aux gares des Chemins de fer de l'Ouest (rive droite et rive gauche).

Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

A l'occasion des grandes Régates des 6 et 7 juillet 1879, *Train de Plaisir de Paris au Havre.*

Aller et Retour :

3e classe : 10 fr. — 2e classe : 13 fr.

Aller : Départ de Paris (Saint-Lazare), samedi 5 juillet 1879, à 9 h. 30 soir.

Retour : Départ du Havre, lundi 7 juille 1879, à 7 h. 50 soir.

Compagnie générale

DES

EAUX DE GAND

(ET DE SA BANLIEUE)

Société anonyme au capital de 3,000,000 de fr, Divisé en 6,000 actions de 500 francs chacune (*Suivant acte déposé chez Me Cabaret, notaire à Paris*).

(Privilège exclusif concédé conformément à l'article du conseil communal do la ville de Gand, approuvé par la députation permanente du conseil provincial).

EMISSION DE 6,000 ACTIONS

INGÉNIEUR-DIRECTEUR

M. **C. VERSTRAETEN**, ingénieur-directeur des eaux de la ville de Bruxelles.

Cette Société repose sur le privilége exclusif concédé par la villo de Gand d'établir et d'exploiter uno distribution d'eau dans la ville et dans la banlieue, pendant 60 ans.

La ville de Gand a une population de 140,000 habitants, qui, avec la banlieue, peut s'élever à 200,000 âmes.

Par une clause du cahier des charges, la ville s'engage à consommer un minimum de 300,000 mètres cubes par an, à raison de 12 cent. 1/2 le mètre cube. D'après les prévisions, cette consommation ne tardera pas à atteindre une quantité beaucoup plus considérable.

La consommation des particuliers sera dès les premières années de 5,000 mètres cubes au moins par jour, à raison de 40 centimes le mètre cube, ce qui représente une recette de 2,000 fr. par jour, soit 730,000 fr. par an.

En retranchant de cette somme les frais de toute nature, on réalise un bénéfice net de 430,000 fr., soit 71 fr. 60 par action ou 14 fr. 25 0/0 du capital.

Si on ajoute à ce chiffre la consommation de l'industrie, on peut arriver à répartir aux actionnaires un bénéfice net de 566,875 fr. soit 94 fr. 47 par action ou 18 fr. 95 0/0 du capital.

Conditions de la Souscription

Les actions formant le capital social sont émises au pair.

ON VERSE	En souscrivant. fr.	50
	A la répartition...	75
		125

Les autres versements seront appelés aux époques fixées par le conseil d'administration.

LA

SOUSCRIPTION PUBLIQUE SERA OUVERTE

Les 9 et 10 Juillet prochain

A PARIS. — A la *Caisse de Participation financière*, 31, rue du Quatre-Septembre.
A GAND. — chez MM. *Molle* et *Dhondt*, banquiers, 7, rue Savaen.
A BRUXELLES. — Chez MM.
J. Breuer banquier, 1, rue du Peuplier ;
Lhoest et Coppens, 26, rue de la Madeleine ;
Herla et *Verburgh*, 61, Marché aux Poulets ;
Liedel, agent de change, 3, rue des Boiteux ;
Van Praag, agent de change, 5, rue du Boulevard.

DANS LES DÉPARTEMENTS, — Chez les banquiers correspondants.

Les souscripteurs pourront toujours se libérer par anticipation, et, dans ce cas, il auront droit à une bonification à raison 5 p. c. Le capital recevra un intérêt de 5 p. c. pendant la durée des travaux.

On accepte en payement les coupons échéant en juillet. (On souscrit dès à présent par correspondance).

La cote officielle sera demandée sur les marchés de Paris, de Bruxelles et d'Anvers.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME — HOMMES DE LETTRES — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché PIERRE PELIT

TRAGEDIE — MUSIQUE

MARIUS ROUX

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 321

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 10 au 16 Juillet 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXXI

MARIUS ROUX

Peut-être au moment où s'imprimeront ces lignes, ou tout au moins dans quelques jours doit paraître un nouvel ouvrage de M. Marius Roux, l'un des collaborateurs les plus assidus du *Petit Journal*. Ce livre est appelé (disent ceux qui en ont eu la primeur en manuscrit), à un succès assez retentissant. Nous pensons donc qu'il y a là pour nous une occasion de présenter à nos lecteurs ce jeune et vaillant écrivain, qui s'est acquis la sympathie de ses confrères aussi bien que celle du public comme journaliste et romancier.

Né à Aix (Bouches-du-Rhône), en 1840. Marius Roux, après avoir été élève à l'Ecole de Droit de sa ville natale, s'est fait recevoir avocat à la Cour, et a professé pendant un an.

Mais ses goûts littéraires, ses instincts politiques le poussèrent de bonne heure à venir demander à la Capitale une place au grand jour. Il fit ses débuts à Paris par la publication d'une brochure, *Monsieur de Fortengueule*, réponse aux *Odeurs de Paris*, de Louis Veuillot. Le succès qu'il obtint lui ouvrit aussitôt les portes de l'éditeur Dentu, chez qui il publia successivement plusieurs ouvrages d'un réel mérite.

Dans *Evariste Planchu*, où il peignit les mœurs vraies du quartier latin, dans l'*Homme adultère*,— *Eugénie Lamour*, mémoires d'une femme, — *La Proie et l'Ombre*, — *La Poche des autres*, Marius Roux fit preuve d'un talent souple. Sa plume facile et claire, son esprit observateur, ont été remarqués et lui donnent une place parmi nos jeunes romanciers.

Comme journaliste, il a collaboré à d'importantes feuilles politiques : le *Globe*, l'*Evénement*, de Bauër; le *Rappel*, le *Corsaire*, l'*Avenir national*.

Entré au *Petit Journal*, en 1868, il s'y est définitivement fixé, trouvant là, sa voie et, ce qui ne gâte rien, de sérieuses amitiés.

Bon patriote, journaliste dévoué à la cause nationale que défend si utilement le *Petit Journal*, Marius Roux consacre actuellement presque tous ses instants à la rédaction de cette importante petite feuille qui répand dans nos moindres bourgades, l'esprit moderne dont la sève abondante fait de Paris l'âme et le cœur de la France et du monde.

Les Parisiens n'ont certainement point perdu le souvenir de cette couronne d'immortelles qui, après la mort de Thiers, resta longtemps attachée à la grille de son hôtel, portant ces mots : *A l'absent*. C'est Marius Roux qui, en compagnie de son ami Thomas Grimm, la déposa lors de la fête du 30 juin, en signe de deuil et comme pour montrer que le peuple entendait mêler à ses joies le souvenir du libérateur du territoire, de celui qui fit tant dans ses derniers jours, pour consolider la République.

Après le Livre et le Journal, Marius Roux voulut aborder le théâtre. En collaboration avec Emile Zola, il a écrit un grand drame, les *Mystères de Marseille*, qui loin d'être sifflé, comme l'écrivirent plusieurs reporters dans divers journaux, fut au contraire accueilli avec beaucoup de sympathie par le public Marseillais très bienveillant de son ordinaire et heureux en cette circonstance, d'applaudir l'essai dramatique de deux compatriotes.

FÉLIX JAHYER.

QUEL DROLE DE VOYAGE!...

Hermance me dit un matin :

— Tu ne sais pas mon petit homme, je meurs d'envie d'aller à la mer. (Il faut vous dire que nous étions au lendemain de ma fête.) Je ne dors pas. Paris n'a plus assez d'air pour moi. Le porteur d'eau a beau faire trois voyages par jour, cela ne me suffit plus. Petit homme, petit homme, si tu veux être bien mignon, si tu veux qu'on t'adore, si tu tiens à me voir heureuse..., j'ai failli dire : si tu ne veux pas courir trop de risques... hum!... tu me comprends, n'est-ce pas, petit homme? eh bien, tu me conduiras à la mer tout de suite.

Cela se passait à huit heures du matin, après une nuit orageuse. Nous n'avions pas fermé l'œil de la nuit. (Cette expression de cyclope m'a toujours déplu ; mais enfin puisque tout le monde l'emploie, faisons comme tout le monde. Donc nous n'avions pas fermé l'œil.) J'attendais cette sortie depuis huit jours déjà. Tous les ans depuis l'année dernière), Hermance me joue cette barcarolle quand vient la canicule...

— Est-ce que c'est bien sérieux? repris-je avec un petit air enjoué. Comment, Nini veut quitter son joli petit appartement, s'en aller dans des hôtels plus ou moins propres, au lieu de rester ici dans la batiste de ses draps et le satin de son mobilier?

— Nous irons dans les meilleurs hôtels, sois tranquille.

— Quoi! Nini se contentera des rogatons de nos établissements balnéotechniques, quand elle a chez elle un cordon-bleu... céleste et une cave sans rivale?

— Sois calme, petit homme. Il ne faut pas que cela te tourmente. Si l'on y est mal, nous éviterons les établissements balné... balnéo... balnéa... je ne me rappelle pas ce que tu as dit, et nous irons dans de bons coins que je connais.

— Mais...

— On a tout ce que l'on veut avec de l'argent et de l'esprit. Tu as de l'argent, j'ai de l'esprit; nous nous tirerons d'affaire partout.

— C'est que je vais te dire...

Hermance cacha sa tête dans les plis de son oreiller. Si elle ne pleura pas, ce ne fut pas sa faute, la pauvre petite!

Je compris qu'il n'y avait pas à lutter ; et puis après tout, il faisait vraiment abominablement chaud, et son désir était tout naturel. Je fis un premier pas. Elle secoua les épaules, me repoussa et du fond de la ruelle me lança un — « Laissez-moi tranquille, » bien accentué.

— Hermance, voyons, Hermance... ma petite fifille... ma louloute adorée... mon gardenia!...

— Vous me dégoûtez, je vous dis. Non, pour une pauvre petite fois que je vous demande quelque chose, vous n'êtes pas gentil.

— Oh! ingrate! Tu as déjà oublié les chevaux que je t'ai donnés il y a quinze jours!

— Vous aimeriez mieux me voir trotter à pied, n'est-ce pas? Vous allez me reprocher ce que vous m'avez donné?

— Assurément non, mais tu as l'air de dire...

Hermance se retourna brusquement de mon côté, s'appuya sur son coude et me lança son *delenda Carthago* :

— Voulez-vous, oui ou non, me conduire à la mer?

— Je veux bien, mais...

Elle fit un nouveau plongeon dans son oreiller, accompagné d'un sanglot, cette fois. Je l'entendis vaguement qui murmurait :

— Ah! maman! maman! il me fait des conditions!...

Il me fallut vingt bonnes minutes pour l'apaiser. Je montrai un peu plus de fermeté qu'à l'ordinaire; ça n'eut pas l'air de lui déplaire et, en fin de compte, il fut décidé que nous partirions le surlendemain.

— Comprends-moi bien, cher petit oiseau de vermeil.

— D'or, j'aime mieux ça.

— Soit: cher petit oiseau d'or. J'ai autant que toi le désir d'aller me saler un brin. La vie de Paris me pèse...

— Te pèse? avec moi?

— Me pèse...rait (tu ne me laisses pas finir), si tu n'étais pas avec moi. Ce dont je ne veux pas entendre parler, par exemple, c'est de ces plages à trottoir, succursales des bals publics, où les femmes se costument ridiculement, quand elles ne se décostument pas scandaleusement. Où l'on mène une vie bâtarde, sans que ni tête...

— Comme tu exagères!

— Où l'on se décollète de l'orteil à la nuque quand il fait jour, pour se couvrir de la nuque à l'orteil à l'heure du bal.

— Ne veux-tu pas que nous dansions toutes nues ?

— Tu sais bien ce que je veux dire. Je déteste ces campagnes sans campagne, ces villes viles, ces casinos, ces grenouillères, ces...

— Nous irons où tu voudras, là !

— Bien vrai ?

— Vrai comme je t'aime ; vrai comme tu crains de dépenser trop d'argent...

— Hermance, peux-tu dire !

— Vrai comme tu crains de te montrer avec moi.

— Voilà qui est injuste !

— Enfin, conduis-moi où tu voudras.

— Après tout, quand je n'aimerais pas à jeter mon argent aux galets, qu'est-ce que cela aurait d'extraordinaire ? Si nous pouvons pour moitié moins nous amuser deux fois plus, où est le mal ?

— Choisis la plage.

— Si tu veux, ma minette truffée, nous irons dans les Côtes-du-Nord, dans un petit pays retiré : à Loc-Maria-Kerjanégant-de-Kerminaouët.

— Comment dis-tu ça ?

— Loc-Maria-Kerjanégant-de-Kerminaouët.

— Il y a déjà une bonne trotte de la première à la dernière syllabe de ce nom-là.

— Nous vivrons en sauvages.

— Quand il ne fera pas trop frais.

— Gaston, qui y est allé l'année dernière, en est revenu ravi. Cela se trouve entre Lannion et Guingamps. On part le matin, à sept heures.

— Merci !... Il faut se lever à cinq heures, alors ?

— On ne se couche pas.

— C'est gai.

— On arrive à Plougonne-la-Morte à dix heures cinquante du soir.

— On reste tout ce temps-là en chemin de fer ?

— Ça ne fait que seize heures, après tout.

— Et puis ?

— On couche à Plougonnac.

— Dans quoi ?

— Dans une auberge.

— Ce n'est pas moi qui fait de ces choses-là.

— Nous ne nous coucherons pas. Nous aurons bien le temps de dormir une fois au bord de la mer, Et puis, deux nuits sont bientôt passées. Il y a une petite voiture à cinq heures du matin pour...

— Comment, à cinq heures ?

— Puisque nous ne nous coucherons pas, nous pourrons nous lever de bonne heure.

— Quel voyage d'agrément ! Continue.

— Nous partirons à cinq heures. Nous respirerons l'air frais du matin.

— Tu me fais froid.

— Nous arriverons à Saint-Guignolet-de-Thervelenc à neuf heures et demie, parce que la voiture ne va pas vite. Cela permet de bien voir le pays.

— Mais ce n'est pas ce nom-là que tu m'avais dit ; ça commençait par Loc-Maria ?

— Attends donc !... Là, nous changeons de voiture.

— Encore !

— Il y a un petit tape...chose qui prend des voyageurs, et qui part à trois heures pour Loc-Maria-Kerjanégant-de-Kerminaouët.

— A trois heures !... Et que ferons-nous pendant tout ce temps-là ?

— Nous déjeunerons.

— Avec quoi, sur quoi, chez quoi, de quoi ?...

— Ah ! dame, tu sais ! à la campagne !... et puis nous emporterons quelque chose. Après le déjeuner nous flânerons ; nous ferons des bouquets de scabieuses, de genêts et de digitales.

— Ouf !... Enfin !... Tu dis que nous partons à trois heures. Est-ce qu'on arrive quelque part, un jour ou l'autre, quand on entreprend ce voyage-là ?

— Assurément ! A six heures, nous arriverons à Loc-Maria-de-Kerja...

— Assez !

— Négant-de Ker...

— Assez ! assez !

— Une fois là, nous n'aurons plus que deux petites heures à faire à pied.

— Hein ?.. Quoi ? Comment ?... A pied ?... jamais de la vie, par exemple ! Deux lieues ! c'est-à-dire huit quarts de lieues !... Nous emporterons mon cercueil, alors. Je ferai mon testament au dernier buffet, pour être prête. Ah ! vous êtes gentil, vous. Deux lieues ! sur ces petits pieds-là !

— Ça ne fait, après tout, qu'une lieue pour chacun d'eux.

— Vous combinez ma mort avec un sang-froid admirable.

— Eh bien, tiens, nous les ferons à cheval, ces deux lieues.

— A cheval !... J'aime mieux ça. Oui, mais... mes bagages ?

— J'en fais mon affaire. Et puis, tu verras quel drôle de pays. C'est ça qui n'est pas banal comme Trouville, Etretat et compagnie. Tu sera enchantée.

Je triomphai !...

Le 23 août, à cinq heures dix minutes, Hermance, en se réveillant, commença à grogner. Elle insista pour rester au lit, me signifiant qu'elle n'avait jamais eu de goût pour le lever de l'aurore et qu'elle l'avait bien prouvé. Le fait est... que...

A six heures, elle prit son parti. A sept heures moins dix nous entrions dans la gare. Et tout le long du chemin j'eus à subir ce refrain :

— Ah ! c'est amusant de voyager avec toi ! Ce n'est pas pour dire ! Au lieu de déjeuner tranquillement à Paris et d'aller dîner à Dieppe, tu vous fiches des programmes à crever un cheval de brasserie.

Je ne vis qu'à la gare l'amas de bagages qu'emportait ma compagne. Je voulus protester.

— Tu nous ennuies, dit-elle. Qu'est-ce que tu veux que je fasse là-bas, en tête-à-tête avec toi, si je ne m'habille pas un peu ?

— Puisque je te dis qu'il n'y a personne ; qu'on vit nu-pieds, en chapeau de grosse paille, en vareuse...

— Tu verras ça, nu-pieds ! merci ; bien obligée!

Plusieurs hommes d'équipe essaient inutilement d'enlever un colis énorme, plus lourd que les autres.

— Qu'y a-t-il donc là-dedans ? lui demandai-je.

— Des draps.

— Comment cela ?

— Vous imaginez-vous que je vais dormir dans vos affreuses râpes d'auberges, pour avoir le corps plein de durillons au retour ? Ça vous est égal que je m'abîme, n'est-ce pas ?

Que faire ? les bagages étaient-là, le train allait partir. Je fis enregistrer vingt-trois colis et payai quatre-vingt-dix-neuf francs de supplément de bagages.

— Tu vois grande dinde me dit Hermance, si au lieu d'avoir des idées biscornues, comme tu en as nuit et jour, tu m'avais tout bêtement conduite à Dieppe, tu aurais déjà cent dix francs de plus, et soixante-cinq francs de supplément de frais de bagage de moins.

Je ne répondis rien parce que je sais par expérience combien Hermance est féroce quand, par hasard, elle se trouve avoir raison.

Au Mans elle refusa de déjeuner, disant qu'elle n'avait pas faim. Ce n'est que sept minutes avant le départ du train, vingt-trois minutes après notre arrivée, qu'elle se décida à demander un potage, une sole au vin blanc, une volaille froide au beurre de Montpellier, un perdreau rôti, des tomates farcies, des fruits, etc. Nous n'avons aperçu que le potage et l'addition qui s'élevait à cinquante-huit francs soixante-quinze.

Elle entama une colère rouge qui ne cessa que le soir.

— Vous voyez ce dont vous êtes cause avec votre idée de voyage au long cours. Je meurs de faim ; je me suis brûlé la langue, j'ai mal à l'estomac, mal à la tête. Si nous étions allé à Trouville, nous aurions tranquillement déjeuné chez nous. Mais vous avez des idées d'économie à vous !... Pour ne pas me conduire dans un endroit propre, vous me faites mourir de faim.

Cela dura onze heures. Et Dieu sait ce que je lui achetai de gâteaux, de pains fourrés, de fruits, etc.

A quatre heures, elle voulut dormir, et comme le compartiment était complet, elle me renvoya dans un autre wagon, afin de s'étendre. Je descendais à chaque station pour prendre ses ordres et la trouvais toujours endormie. Ses compagnons de route étaient du reste fort bien. Il y avait surtout, en face d'Hermance, un jeune homme très comme il faut, qui mettait à dormir autant de persévérance qu'elle.

A la station de Broons, je ne la trouvai plus dans son compartiment. Je demandai au chef de gare s'il avait vu sortir une dame vêtue de telle et telle façon... Il m'arrêta dès le début de mon discours pour me dire qu'il n'était descendu aucun voyageur pour sa localité et que j'eusse à remonter dans le train au plus vite parce qu'il allait donner le signal de départ. Je fus très inquiet jusqu'à la station suivante. A Plenec-Jugon je la retrouvai. Elle était montée dans un coupé-à-reculons.

— Tu m'as cherché mon pauvre poulot ? me dit-elle.

— Tu m'as fait très peur, en effet.

— Figure-toi que d'aller dans le sens du train me donnait mal au cœur ; et puis j'avais le soleil dans l'œil. Le monsieur qui était en face de moi a vu combien je souffrais, il a eu pitié de ton Hermance et a offert de me conduire dans un autre compartiment. Ce coupé était vide. J'y ai pris place, te cherchant partout des yeux. Le train allait partir, mon voisin a dû monter ici, sans quoi il serait resté à la station.

— Je vais monter auprès de toi.

— Impossible mon chéri.

— Pourquoi cela, puisque vous n'êtes que deux.

— Tu comprends que je veux m'étendre.

— Il reste encore une place, et...

— Comment ! tu aurais l'impolitesse de réveiller ce monsieur qui dort si bien ?... En voilà

un dormeur ! Le trajet ne doit pas lui paraître long. Il s'est couché en entrant ici et rien ne peut le réveiller. Au revoir, petit homme je vais reprendre mon somme.

Hermance ferma la portière.

Je ne trouvai pas bien qu'elle me sacrifiât ainsi au bien-être d'un étranger et pour le lui faire sentir je ne la dérangeai plus jusqu'à Plougonnec où nous arrivâmes, à 11 heures trente minutes, en retard de quarante minutes.

J'eus grand'peine à la réveiller. Elle était seule.

— Tu vois, grand bêta! Si tu étais revenu tu aurais fait le reste de la route auprès de ta Ninette. Il y a plus de trois heures que mon compagnon est parti. Et puis tu l'aurais remercié ce monsieur. Il a été très complaisant pour ta petite femme. C'eût été poli de ta part.

Je n'eus pas le temps de lui répondre; il me fallut courir aux bagages. Nos vingt-trois colis encombraient la station. Je demandai qu'on m'indiquât une auberge.

Le chef de gare me répondit qu'il ne pouvait me désigner aucun logis qui méritât ce nom ; que Plougonnec dormait et qu'on ne réveillait pas aisément Plougonnec.

— Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas attendre le courrier de cinq heures, de ne pas vous hasarder à coucher ici, de prendre une voiture et d'aller à Saint-Guignolet de Therveleuc. Vous y arriverez à sept heures.

— Comment, à sept heures ? On m'a dit qu'il n'y avait que quatre heures de route.

— Faites excuse, monsieur; il faut deux bonnes heures pour trouver une carriole pour vous et deux charrettes pour vos bagages, pour atteler, et cætera. Vous ne partirez pas avant une heure trente. Ce n'est pas trop de cinq heures et demie pour faire le trajet. C'est tout côtes, d'ici à Saint-Guignolet.

Hermance faillit se trouver mal. Elle épuisa à mon profit toutes les épithètes humiliantes de la langue verte. Je pris le parti de la fuite et, escorté d'un homme d'équipe, je me mis en quête de moyens de transport. Je parcourus à tâtons les ruelles de Plougonnec; faisant hurler les chiens à chaque appel, buttant dans des mares, me heurtant aux brancards des charrettes, aux socs des charrues remisées sur la voie publique, piquant, de ci, de là, une tête dans les tas de fumier ou glissant dans le purin. Toutes les portes demeuraient closes; à peine obtenions-nous de loin en loin quelque injure en manière de réponse. Cependant, à force de recherches, je découvris une voiture et un voiturier. Il était deux heures. La voiture n'était pas suspendue. Le voiturier était ivre.

— Que cela ne vous impressionne pas, monsieur, me dit l'homme d'équipe ; il y a quatorze ans que je connais Yvelon. Il n'a pas dégrisé depuis, et jamais il n'a fait de malheur. Je répondrais moins de la casse s'il était à jeun.

Yvon me demanda 40 francs pour faire le trajet, et une heure pour laisser souffler ses chevaux.

— Vous comprenez, j'arrive de conduire un bourgeois à la gare. Ça n'a pas encore été débridé, ces bêtes... Je ne parle pas de moi... un verre de quelque chose, c'est bientôt bu, mais ça a les jambes engourdies après sept heures de route.

— Sept heures?... Que me chantez-vous là? Il y a cinq heures trente au plus d'ici à Saint-Guignolet.

— Si monsieur connaît mieux le chemin que moi, c'est une autre affaire. Il n'a qu'à prendre sa voiture et non la mienne. Je vas me coucher.

J'eus grand'peine à « défroisser » l'amour-propre de mon ivrogne. Je n'y parvins qu'en promettant un pourboire de 10 francs... « pour faire un compte rond. » Pendant que je traitais avec Yvelon, mon guide s'était remis en quête de deux charrettes pour les bagages. A trois heures il arriva rayonnant, suivi de deux haquets attelés de bœufs.

— Avec cela, vous traineriez le monde, me dit-il.

J'eus d'abord un mouvement de joie et de triomphe, voyant mes trois équipages attelés et prêts à partir. Mais lorsqu'il me fallut suivre à petit pas, leconvoi je compris que nous n'arriverions à destination que le soir, et je me préparai à tout. Hermance est si violente !

Quand nous arrivâmes à la gare, nous la trouvâmes fermée, tout était silencieux et sombre.

— Voilà qui est un peu violent! dis-je à mon guide. Où est votre chef ?

— Ça l'aura embêté d'attendre. il se sera couché.

— Et ma femme...? et les bagages...?

Je ne peux pas vous dire où il les a mis, mais il ne faut pas avoir de crainte ; le chef est un homme soigneux.

— Tout cela est bel et bon, mais je veux retrouver ma femme. Réveillez le chef de gare.

— Je ne peux pas, vous comprenez. Il faut qu'il soit sur pied à cinq heures moins dix-sept minutes. C'est pas trop dormir.

— Où loge-t-il? je le réveillerai, moi.

— Ah! c'est pas mon affaire.

—Enfin, je ne puis pas comme cela égarer ma femme sans la chercher.

—Ça finit toujours par se retrouver une femme, — interrompit le voiturier, — ça se fêle, mais ça ne se casse pas. Et puis, vous savez, les pots fêlés sont les plus viables.

— Tenez, histoire de vous rassurer, moi qui vous parle, j'ai perdu mon épouse en 1849, à la foire à Guingamp, n'est-ce pas? Eh bien, je l'ai retrouvée à la foire de Saint-Brieuc, en 64, et Dieu sait que je ne la cherchais pas.

J'avais pris le parti de frapper à la porte de la station à coups de talons de bottes. Cette sérénade amena le chef de gare à une fenêtre du premier.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ma femme.

— Elle est ici votre femme, et elle vous prie de faire moins de train. Vous l'empêchez de dormir.

— Ouvrez-moi.

— Ça n'est pas l'heure.

—Je m'en fiche pas mal.

— C'est possible ; mais on n'entre pas dans les gares en dehors des heures réglementaires. Il nous est expressément défendu d'ouvrir au public.

— Je ne suis pas le public.

— Vous êtes mon parent, peut-être.

—Je veux ma femme.

— Elle dort. Je lui ai donné mon lit.

— Mais...

— Vous l'aviez abandonnée sur la voie publique. Il n'y a pas de quoi faire tant l'empressé.

— Abandonnée...

— La gare ouvre à quatre heures trente. Revenez et je recevrai votre réclamation. Mais, jusque-là, bonne nuit.

La fenêtre se referma, la lumière disparut et je me retrouvai sur la chaussée avec Yvelon, les deux charretiers et mon guide.

— Bien le bonsoir, monsieur, me dit ce dernier, je n'ai plus qu'une heure pour dormir, vous m'excuserez si je vous quitte. J'espère que vous ne m'oublierez pas.

Et il me tendit sa casquette dans laquelle je mis cinq francs.

— Eh bien, monsieur, me dit le voiturier, est-ce que nous n'allons pas partir ?

— Vous voyez bien que cela n'est pas possible.

— Est-ce que je dois vous attendre?

— Assurément.

— Alors, vous comprenez que les conditions ne peuvent pas être les mêmes.

— Pour nous non plus, reprirent les charretiers

Il me fallut traiter sur de nouvelles bases que je trouvai on ne peut plus onéreuses. Je m'étendis dans la paille d'un des haquets, dans l'espoir d'y trouver le sommeil; je n'y trouvai guère que des puces.

Je venais à peine de m'endormir lorsqu'un bruit de grelots me réveilla. L'omnibus du chemin de fer venait prendre pour Saint-Guignolet les voyageurs que lui apportait l'express. On venait d'ouvrir la station. Sur le pas de la porte, l'homme d'équipe et le chef de gare fumaient leur pipe. Le soleil se levait. Les oiseaux faisaient un bruit d'enfer.

Je sortis brisé, éreinté, moulu, de la paille dans laquelle j'avais cherché un refuge, m'étirant à me désarticuler les membres, bâillant à me décrocher la mâchoire. Un éclat de rire argentin me fit lever les yeux. A la fenêtre où quelques heures plus tôt j'avais vu le chef de gare, Hermance peignait ses longs cheveux.

— Bonjour, petit homme. Qu'est-ce que tu fais là, petit homme? As-tu bien dormi, petit homme?

Je répondis par un juron à tenter la foudre.

— Oh!... Qu'avez-vous donc ce matin, petit homme? Vous n'avez pas le réveil gracieux.

Le chef de gare vint à moi, se confondit en excuses, invoqua le règlement, les usages, m'expliqua qu'Hermance lui avait demandé asile, qu'elle l'avait engagé à fermer la station, persuadée que j'avais trouvé une chambre en ville. Il se conduisit, enfin, en vrai gentleman, et me fit tant de politesses que j'en étais gêné. La présence de ma compagne mit fin, heureusement, à cette conversation. Elle arrivait pimpante, fraîche, reposée, le sourire sur les lèvres.

— Quel temps admirable! me dit-elle. Et me désignant le chef de gare : — Vous ne pouvez pas vous figurer combien ce monsieur a été gentil pour moi. Vous l'avez remercié, j'espère?

— Mais oui..., mais oui.

— Vous n'avez pas rêvé de m'emmener dans cette carriole ?

— Mais pardon, j'y ai pensé et j'y pense encore.

— Bien obligée. Je vais partir avec le courrier, et vous me rejoindrez à Saint-Guignolet.

— Comment, je vous rejoindrai? Mais je ne vous quitte plus.

— J'aime mieux renoncer au voyage, alors. Vous voyez bien que l'omnibus ne peut pas prendre tous nos colis.

— C'est eux qui nous rejoindront.

— Vous croyez que je vais laisser mes bagages abandonnés sur les grands chemins? — Non! mais... vous avez des idées de crocodile ivre!

Voilà ce que vous allez faire ou je vous plante là·

— Cependant, laissez-moi vous dire...

— Rien du tout. Je vais prendre l'omnibus, emporter deux ou trois malles dont j'ai plus particulièrement besoin. Retenez pour moi tout le coupé.

Puis vous ferez charger mes bagages sur ces voitures à bœufs, et vous les escorterez. Puisque vous avez trouvé ces moyens de transport bons pour moi, ne soyez pas surpris si je les trouve parfaitement suffisants pour vous.

La rage m'a quelquefois pris à la gorge ; jamais si vigoureusement que ce matin-là. J'aurais eu la force et la lâcheté d'étrangler ma douce amie, et je crois ne pas trop m'avancer en déclarant que j'aurais, en agissant ainsi, rendu service à l'humanité.

Hermance monta dans le coupé. L'express arriva, la gare eut un moment d'agitation ; puis je vis partir l'omnibus et je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu dans la poussière.

Quand je revins à moi, la situation était à peu près déserte. On chargeait les vingt colis d'Hermance sur les haquets ; le voiturier remettait au brancard sa jument qu'il avait envoyée au vert, et les bœufs accouplés suivaient de l'œil, la tête basse, la charge qu'ils allaient traîner.

A six heures, nous nous mîmes en route ; au pas, aupas,au petit,petitpas. Je suivais à pied, car je ne sais rien de plus énervant que de rouler dats une voiture que les piétons devancent.

Chaque village, chaque bourg, chaque hameau, chaque cabaret servait de prétexte à une halte. Au bout de deux heures, nous avions fait quatre kilomètres et huit stations. De ce train-là, nous en avions pour 48 heures. Je voulus faire des observations, on ne m'écouta pas. Le cidre et l'eau-de-vie commençaient à fermenter dans les trois piètres cervelles de mes trois piètres voituriers. A quatre heures du soir, nous étions à moitié chemin.

— Voyez-vous, le monsieur, me dit Yvelon qu se tenait debout avec peine, le soleil nous a montré les dents toute la journée; il a fait chaud qu'on en voit double, les bêtes suent, les gens ont soif, les bêtes ont faim, les gens sont las. Nous allons nous arrêter ici, dîner au Coq-d'Or, vous y serez comme chez vous...

— Rester ici?... Jamais de la vie.

— Faites à votre convenance, le monsieur, à votre convenance. Continuez votre chemin; nous, nous repartirons au petit jour. Nous vous retrouverons à Saint-Guignolet.

— Vous allez continuer votre route, je ne veux pas m'arrêter ici; nous devrions être déjà rendus à destination. Vous me l'avez promis.

— Cela arrive tous les jours qu'on compte sur des choses qui ne réussissent pas. Ça vous est déjà arrivé, pas vrai ?

— Je prétends continuer mon chemin et ne pas quitter mes bagages.

— Est-ce que vous avez peur qu'on vous les vole ? me dit brusquement un des voituriers en arrêtant son haquet.

— Il n'y a pas de filou ici..., c'est à Paris que c'est tout filous, entendez-vous ce que je vous dis là ? reprit le troisième charretier, plus ivre encore que ses deux confrères.

— Et puis nous nous en fichons pas mal de ce qu'il y a dans vos caisses.

— Nous ne demandons pas l'aumône.

— Nous gagnons honnêtement notre vie.

— Faudrait pas dire que nous sommes des voleurs... parce que voyez-vous...

— Des Parisiens, nous cassons ça comme verre, ici.

— Je ne vous ai pas dit de grossièretés, moi ?

— Il ne manquerait plus que ça ! ! !

— Je vous ai dit de continuer votre route.

— Et si nous ne voulons pas la continuer ?

— Oui, qu'est-ce qui arrivera ?

— Je me plaindrai à la gendarmerie, au commissaire, au sous-préfet, au préfet, au ministre s'il le faut.

— Nous nous en f... pas mal, et nous allons bien vous le prouver. Claude, aide-moi donc à mettre sur la route les caisses de ce Parisien.

— A condition que tu déchargeras aussi ma voiture.

— Ça y est.

— Qu'est-ce que vous faites-là ?

— Vous le voyez-bien. On vous les rend vos bagages, puisque vous n'avez pas confiance.

Mes trois bourreaux jetaient à bas de leurs camions les caisses d'Hermance qui roulaient sur la chaussée. Au bout de dix minutes, les haquets étaient vides. Une barricade s'élevait en travers de la route. Une malle s'était ouverte, et le linge de corps jonchait le chemin : petits bas à jour chemises brodées, pantalons garnis de dentelles, mouchoirs richement garnis, et ceci et cela, tout était dispersé dans la poussière. Je suppliai Yvelon de me venir en aide.

— Ils sont saoûls, me répondit l'ivrogne, y a rien à leur dire, ils sont saoûls, faut pas s'obstiner avec les gens saoûls. Il vous tueraient comme un chemin ; ils sont saoûls.

— Je ne puis pas les laisser faire !

— Bah ! vous pouvez encore moins les arrêter Ils sont saoûls. Et puis, dans un instant ça va être fini et ils s'en iront.

Que faire ? s'arracher les cheveux ? j'en ai si peu ! Accabler d'injures ses bourreaux? on reçoit des coups. Je tombai accablé sur la barricade.

— Et maintenant, payez-nous vite.

— Jamais !... jamais ! par exemple !

— Claude prends le Parisien par le collet de son habit.

— Voulez-vous bien me lâcher !...

— Couche-le sur le ventre, je lui tiens les jambes.

— Voleurs ! gueux ! brigands !...

— Vas-tu te taire où je cogne ! Yvelon, prends la bourse du monsieur.

— Vous ne ferez pas une chose pareille !...

— Tu vas voir.

— Je me plaindrai à la justice.

— Faut pas te gêner.

Pendant ce temps et tout en vidant mes poches, Yvelon me murmurait dans les oreilles.

— Vous ostinez pas, le monsieur, vous vous ferez du mal pour rien. Je les connais, ils sont brutaux. Et puis, ils sont saoûls. Il n'y a rien à faire avec les gens saoûls.

La rage m'étouffa si bien que je demeurai sans connaissance, à plat sur le chemin. Il faut dire aussi que l'on m'avait un peu trop serré la cravate.

Un coup de fouet qui me sangla les jambes me rappela à la vie. Il faisait nuit noire. Une patache était arrêtée devant les vingt colis d'Hermance.

— Eh ! l'homme ! c'est vous qui barrez le chemin comme ça ? Debout tout de suite. Ce ne sont pas des farces à faire. Je n'ai pas le temps de rire. Si je vous avais écrasé on m'aurait mis à l'amende. Un peu plus, mes chevaux buttaient sur vos caisses.

— Est-ce que vous croyez que je suis ici pour mon plaisir ?

— On a une lanterne, au moins, quand on barre la route.

— On vient de m'étrangler, de me voler ; aidez-moi à sortir d'ici.

— Et les dépêches ?... qui les remettra à l'express ?

L'une des vitres du coupé s'abaissa, une tête passa.

— Ne seriez-vous pas M. Gontran de Lachenal? me dit la tête.

—Oui, monsieur, je le suis, pour mon malheur.

— J'allais au-devant de vous.

— De la part d'Hermance ?

— De la part d'une jeune dame qui voyage avec un officier de spahis.

— Ce n'est pas Hermance.

— Faites excuse, c'est le nom que le guerrier donnait à la jeune dame.

— Ce n'est pas possible.

— Jai là une lettre pous vous.

— Donnez !

Le cocher s'impatientait. En vain je fouillais mes poches pour lui faire prendre patience ; elles étaient vides. La tête fort heureusement me vint en aide. Elle me tendit une lettre, obtint qu'on me laissât une des lanternes de la voiture, me remit sa carte, un louis, et partit après avoir promis de m'envoyer du secours. Puis le courrier s'éloigna.

Je me retrouvai seul une fois encore.

Je fixai la lanterne à un arbre. Voilà ce que contenait la lettre d'Hermance.

« Loc-Maria-je-ne-sais-pas-le-reste, mardi soir »

« Gros loup,

« J'ai vu le cloaque où tu comptais me reléguer ; après la Morgue et les Catacombes, c'est ce que j'ai vu de plus triste. Je pars pour Trouville. Viens m'y rejoindre avec mes bagages. Ne reste pas trop longtemps en route, parce qu'il y a un tas de choses dont j'ai besoin, et puis que je t'aime, malgré tout.

« Viens vite.

« Ton HERMANCE pour la vie.

« Ne t'inquiète par sur mon sort. Le hasard m'a fait rencontrer un de mes parents qui allait en Afrique. Il me laissera à Trouville sur son chemin. Si tu viens vite, tu pourras encore le remercier, car il est très gentil pour ta petite femme.

« Je t'embrasse sur tes petits nenœils. »

Je vous laisse à penser si je fus indigné. Je passai la nuit dans le fossé à ruminer des projets de vengeance. Au petit jour je vis arriver le secours promis : deux fourgons traînés par de bons chevaux et un cabriolet passable. Je crus que j'allais embrasser les voituriers et leurs attelages. Une fois en route, mon cocher me remit une lettre.

— J'allais oublier de vous donner ce chiffon de papier, mon doux monsieur ; bien des excuses par préférence, si vous le permettez. C'est le monsieur qui nous envoie qui me l'a remis avant de prendre le chemin de fer.

Je pris la lettre qu'on me présentait. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Vous ne pouvez pas vous tirer d'affaire avec les 20 francs que je vous ai laissés. Je suis honteux de n'y avoir pas songé plus tôt. Vous trouverez ci-joint 200 francs pour votre route. Les camionneurs que je vous envoie sont payés.

« J'ai gardé un trop bon souvenir des quelques » instants que Mlle Hermance a bien voulu me » consacrer pour être ingrat. Les amis de nos » *amies* sont nos amis. Vous voudrez bien lui » transmettre de ma part ce que je suis trop » heureux d'avoir pu mettre à votre disposition. » Elle saura ce que cela veut dire.

« Recevez, monsieur, avec mes félicitations » sur l'heureux choix que vous avez fait de Mlle » Hermance, l'assurance de ma plus parfaite » considération.

« X.....?

« Inutile d'ajouter que la carte que je vous ai » remise n'est pas la mienne. »

Ce dernier coup m'acheva, et, quand je revis Hermance à Trouville, je lui fis les plus sanglants reproches.

— Qu'est-ce que tu veux ? me dit-elle, tu nous fais faire de si drôles de voyages qu'il faut bien se distraire un peu.

Quelle singulière fille que cette Hermance !

QUATRELLES.

AUX BAINS DE MER

— Vous êtes le maître de cet hôtel?

— Oui, monsieur.

— Je voudrais avoir un appartement.

— Moi aussi.

— Je ne vous comprends pas.

— La chose est cependant bien simple. Je voudrais avoir un appartement, parce que si j'en avais un je vous le louerais, mon hôtel est plein.

— Je le regrette.

— Ce sera pour une autre année.

(*Vous allez dans un autre hôtel.*)

— Qu'est-ce que vous avez à louer?

— Tout ce que monsieur voudra.

— Ah!... à la bonne heure!...

— Est-ce un appartement complet qu'il vous faut?

— Oui, un appartement complet.

— Monsieur est marié?

(*Ne vous laissez pas aller à la tentation de lever les yeux au ciel et de pousser un soupir en répondant) :*

— Je suis marié!

— Vous avez des enfants?

(*Si vous n'en avez pas, vous répondez) :*

— Pas si bête!

(*Si vous en avez un, vous répondez) :*

— Un, pour n'en perdre l'habitude.

(*Si vous en avez beaucoup, vous répondez) :*

— Ne m'en parlez pas, j'ai épousé une couveuse.

(*Il faut tout prévoir. Dans le cas où vous tiendriez à ce qu'on respectât votre femme, répondez simplement, et sans affectation aucune, suivant le cas) :*

— J'en ai dix, onze, douze, vingt-quatre, etc.

— Je puis vous offrir tout le premier : dix chambres à coucher, cinq salons, deux salles de billard, quatre salles à manger, six water...

— C'est plus qu'il n'en faut.

— Est-ce pour toute la durée de la saison?

— Pour un mois seulement.

— Ce sera comme il conviendra à monsieur. Le tout est d'être prévenu d'avance.

— Dites-moi comment il se fait qu'un hôtel aussi bien situé que le vôtre est vide, lorsque celui de votre voisin est plein?

— En ce moment, nos deux hôtels sont pleins.

— Alors, où nous logerez-vous?

— C'est donc pour cette saison que vous me demandez un appartement?

— Assurément. J'ai laissé ma famille aux bagages, et je suis allé à la découverte.

— Nous ne nous entendions pas. J'ai cru que vous me parliez de l'année prochaine.

— Est-ce possible?

— Dame! Vous êtes proprement mis, vous avez l'air assez distingué, comment pouvais-je supposer que vous veniez naïvement me demander en juillet un appartement pour juillet?

— Ainsi, vous n'avez absolument rien?

— Rien du tout. J'ai dû loger mes domestiques dans un bateau. Ce qui m'a mis dans un assez grand embarras, par parenthèse.

— Comment cela?

— Le bateau est parti plus tôt que d'habitude, mes gens n'étaient pas prévenus et, à l'heure qu'il est tout mon personnel vogue vers le Brésil.

— Ah ! les pauvres gens!

— Si vous ne trouvez pas à vous loger et que vous teniez absolument à rester à Dieppe, vous pouvez remplacer un de mes valets d'office et votre dame une de mes filles de chambre. Nous mettrons les petits à la cuisine.

— Bien obligé.

— Dans ces conditions, je vous fournirai le logement et la nourriture à moitié prix.

— Je suis bien votre serviteur.

— Réfléchissez. Si vous ne trouvez rien de mieux d'ici à l'heure du départ du train, revenez me trouver.

(*Si cette proposition ne vous convient pas vous allez dans un autre hôtel.*)

— Avez-vous deux ou trois chambres à coucher à me louer?

— Oui, monsieur.

— Ces chambres sont vacantes?

— Oui, monsieur.

— Je pourrais en prendre immédiatement possession?

— Oui, monsieur.

— Enfin!... On me disait qu'il n'y avait plus rien à louer, cela me surprenait.

— Il y a toujours moyen de s'arranger.

— Ces chambres sont-elles sur la mer?

— Non, monsieur, elles sont dans cette maison.

— J'entends bien, je voulais vous demander si elles donnent sur la mer.

— Parfait!... très bien!... j'ai compris!... Non, elles donnent sur une cour.

— Ah! tant pis!..

— Je vous assure qu'on est mieux sur le derrière.

— Allons donc!

— La réverbération du soleil dans l'eau ne vous fatigue pas les yeux.

— Oui, mais la vue!..,

— La vue se conserve bien mieux quand on reste sur le derrière. Et puis vous n'êtes pas incommodé par le bruit des vagues et par l'odeur de l'eau.

— Comment, l'odeur de l'eau?

— Oui, monsieur, il y a des jours où la mer sent très mauvais.

— Vous voulez rire. Enfin, montrez-moi ces trois chambres.

— Françoise... (*Le lecteur comprendra, — je l'espère autant pour lui que pour moi, — que j'ai mis Françoise comme j'aurais mis Euphémie, Glycérine, Marie ou Casilda*) Françoise, donnez-moi les clefs du 73, du 107 et du 122.

— La distance qui existe entre chacun de ces numéros permet de supposer que ces trois chambres sont séparées.

— Pas toutes, monsieur; le 107 et le 122 se touchent.

— Enfin, nous allons voir cela.

(*Vous montez l'escalier A jusqu'au cinquième.*)

— Fichtre!... *ou* Tonnerre de Brest! (*si vous voulez avoir l'air d'un loup de mer*), c'est diantrement haut!

— Il y a plus haut que cela.

— La lune?

— Sans aller jusque-là.

— Qu'est-ce que je vois de noir sur le plafond?

— Monsieur, ce sont les araignées.

— Pourquoi n'enlevez-vous pas cela?

— Les araignées mangent les punaises.

— Vous avez des punaises?

— Il faut toujours en laisser un peu.

— Pourquoi cela?

— On vient à la mer pour se fouetter le sang, pour appeler le sang à fleur de peau; les punaises sont autant de stimulants qui viennent souligner... si j'ose m'exprimer ainsi, les bons effets que l'on obtient en se baignant.

— Je ferai venir de la poudre insecticide, et je coucherai ici mes enfants qui ont le sommeil plus dur que le mien. Vos deux autres chambres sont mieux, je l'espère?

— Cela dépend des goûts.

— Quel chemin me faites-vous donc prendre?

— Nous redescendons. Le 107 et le 122 sont dans une autre cour.

— Mais, j'y pense! puisque le 73 est aussi loin, j'y installerai ma femme. Il est bon d'avoir aux bains de mer un peu de liberté.

— De cette façon, madame votre épouse sera en effet beaucoup plus libre.

— Mais c'est moi qui veux être libre?

— Alors prenez le 73.

— Diable!... diable!...

(*Si votre femme est jeune, vous prenez le 73; si elle est vieille, il n'y a aucun inconvénient à le lui laisser. Et puis, entre nous, si un malheur doit arriver... Eh bien..., ce n'est pas le numéro de la chambre qui l'empêchera.*)

— Voici le 107.

— On n'y voit pas clair.

— Pour dormir, à quoi bon?

— Le fait est que la journée se passe sur la plage.

— Et puis on allume.

— Et vous comptez la bougie?

— Trois francs.

— La livre?

— La pièce.

— Saperlipopette.

(*Je recommde ce jurement anodin aux étrangers. C'est gentil suffisamment énergique et cela ne traîne pas dans les rues. Au besoin une jeune femme peut se l'approprier.*)

— Où est le lit?

— Là... au fond, à gauche.

— C'est que je ne vois pas très-bien.

— Quand on vient du grand jour! Mais au bout d'une semaine vous trouverez tout à tâtons. Cela repose beaucoup la vue.

— Et alors le 122 donne dans cette chambre?

— Les deux pièces se touchent, mais il n'y a pas de portes de communication.

— Par où entre-t-on?

— Par un autre escalier.

— Comment! encore...? Combien avez-vous donc d'escaliers ?

— Cinq *ou* huit *ou* sept... (*suivant le cas*).

— Je n'aime pas beaucoup cette disposition.

—Vous ne trouverez pas autre chose à Dieppe.

— Voyons le 122.

(*Vous vous remettez en route. Ce petit voyage casse les jambes, mais il creuse l'estomac.*)

— Voici le 122.

— Diavolo!... mais c'est éclairé par une tabatière et la pièce est affreusement mansardée !

— Monsieur ne dira pas que celle-là est sombre!

— Est-ce bien sain d'avoir son lit sous une fenêtre, le vitrage à un mètre de son traversin ?

— Vous savez, cela dépend des tempéraments. Quand on aime l'air, on a ici de quoi s'en donner. Et puis, sans se lever, on voit quel temps il fait.

— Oui, quand il pleut, on en doit recevoir la première nouvelle.

— La tête sur l'oreiller on suit du regard les nuages.

Quand il y en a.

— Cela va sans dire. On regarde passer les oiseaux... Oh ! c'est très gai!

— Très gai !... très gai !... Je ne trouve pas.

— L'année dernière, cette pièce était occupée par de nouveaux époux. Quarante ans à eux deux. C'était leur premier voyage. Eh bien, ils m'ont juré qu'ils s'étaient beaucoup amusés.

— Parbleu !...

— Ils passaient la nuit à compter les étoiles.

— Allons donc !... Vous avez cru cela?

— C'est la jeune dame qui me l'a dit.

—Dans tous les cas, cela ne fait que trois lits. Un pour moi, un pour madame, un pour la nounou. Je ne vois pas où je puis placer mes mioches. A moins de les déposer aux Enfants-Trouvés, pendant la saison.

— Monsieur peut les coucher dans la commode.

— Vous êtes ingénieux, mais féroce.

— Bah !... aux bains de mer !

— C'est égal! ça ne sera pas convenable.

A bord des plus beaux vaisseaux, dans les cabines, on n'est pas mieux couché que cela.

— Ça, c'est un peu vrai.

— Et puis, on laisse les tiroirs ouverts toute la nuit.

— Il ne manquerait plus que de les fermer! Non, c'est impossible, j'ai quatre enfants, et je ne puis pas les coucher tous dans une commode.

— On les met tête-bêche comme les sardines, vous voyez comme ça les conserve.

— Je ne puis rien décider avant d'avoir consulté la maman. C'est une responsabilité que je ne veux pas assumer.

— Je dois prévenir monsieur... je ne prends pas les voyageurs en traître...

— Vous m'effrayez !

— Qu'il sera obligé de manger à la cuisine.

— Ah ! bah !... Et pourquoi donc cela ?

— Nous avons déjà deux services dans la salle à manger; les domestiques se refusent à mettre une troisième fois le couvert pour trois ou quatre personnes.

— Nous dînerons dehors.

—J'aime autant cela. Voilà qui simplifie beaucoup les choses. Seulement...

— Seulement ?

— Monsieur paiera la nourriture comme s'il la prenait à l'hôtel.

— Allez au diable !

— Cela m'est impossible, j'ai trop à faire ici.

— Rien ne me décidera à coucher dans votre bicoque.

— Alors, monsieur ne couchera pas.

— J'aimerais mieux rentrer à Paris, descendre rue du Bac et faire une saison à la frégate.

(*Et vous retournerez à la gare, où vous avez laissé votre famille. Oh! bonheur! votre femme a souri en vous voyant appro cher.*)

— Partons! *vous dit-elle, convaincue que vous avez trouvé, sur la plage, au premier, avec vue de la mer, un appartement de sept pièces pour* 10 *francs par jour.*

(*Vous lui répondez par le récit de vos malheurs*).

— Arrangez-vous comme vous voudrez. J'ai quitté Paris pour aller aux bains de mer, j'irai aux bains de mer.

— Tout est loué de Calais à Biarritz et de Biarritz à Nice.

— Nous verrons bien !

Alors, vous partez pour la patrie de Jean-Bart.

Vous passez la nuit en chemin de fer et la journée sur la plage de Dunkerque, à écouter le carillon.

Vous passez la nuit suivante en chemin de fer et la journée à Calais où vous prenez votre bain.

Vous passez la nuit suivante en chemin de fer et la journée à Boulogne où vous vous baignez.

Vous passez la nuit suivante en chemin de fer et la journée à Saint-Valery-sur-Somme où vous prenez un bon bain.

Vous passez la nuit suivante en chemin de fer et la journée à Dieppe où vous vous donnez le plaisir de narguer votre ancien hôtelier. S'il vous reste du temps, vous vous baignez.

Vous passez la nuit suivante en chemin de fer et la journée à Etretat, où vous vous faites présenter à l'auteur de la *Grande-Duchesse*. Cela ne doit pas vous empêcher de prendre votre bain quotidien.

Et vous continuez ainsi tant que le cœur vous en dit, évitant les frais d'hôtel, la tyrannie des hôteliers et la monotonie d'un séjour prolongé dans une seule station balnéaire.

LÉO NIDAS.

PETITES NOUVELLES

Voici la distribution de la *Muette de Portici*, dont la reprise est toujours fixée au 21 courant.

Masaniello	MM.	Villaret
Pietro		Lassalle
La princesse	Mmes	Daram
Fenel'a		R. Mauri

— Voici les engagements faits jusqu'à ce jour par M. Vaucorbeil, à l'opéra.

Soprano : Mmes Krauss, Heilbron, Duvernoy, Hamman.

Contralto : Mmes Bloch et Richard.

Ténors : MM. Villaret, Sellier, Mierwinski, Bosquin.

Barytons : MM. Lassalle, Maurel, Caron, Melchissédec, Roudil et Auguez.

Basses : MM. Gailhard, Boudouresque et Bataille.

Mlle Rita Sangalli vient également de renouveler son engagement comme première danseuse.

— Nous apprenons avec le plus grand plaisir, que l'excellent baryton Melchissédec vient d'être engagé pour trois ans par M. Vaucorbeil.

Le directeur de l'Opéra ne pouvait certainement faire un meilleur choix. La voix splendide et les qualités dramatiques de Melchissédec ferait merveille sur notre grande scène lyrique.

— M. Chérouvrier, ami personnel de M. Vaucorbeil, sera le nouveau secrétaire général de l'Opéra.

—Mlle Sarah Bernhardt a fait parvenir à l'administration de la Comédie-Française sa démission de sociétaire et de membre de la compagnie des artistes.

— Le congé de la Comédie-Française expire dans huit jours. Les artistes seront donc rentrés le 15 à Paris, mais vraisemblablement les représentations du Théâtre-Français ne commenceront pas avant le 1er août, les réparations de la salle ne pouvant être terminées qu'à cette époque environ.

— A Enghien, dimanche 6 juillet, à l'occasion du couronnement de la rosière spectacle-concert avec le concours de Fusier, le chanteur comique bien connu, de M. Guillemot et de Mlles Henriette et Marguerite Baresse, des Variétés, ces excellents artistes ont été chaleureusement applaudis, particulièrement Fusier, dont les imitations et les chansonnettes ont émerveillé l'auditoire.

Après le concert, feu d'artifice au jardin des Roses, avec orchestre sous la direction de Bourdeau, le plus gai et le plus aimable des chefs d'orchestre, présents, passés et futurs.

Nous apprenons que Fusier partira bientôt pour une tournée de province. Nous sommes certains d'avance que son talent si original lui assurera sur toute sa route de véritables triomphes.

Vente de 55,000 Actions

DE LA COMPAGNIE DE

RÉASSURANCES GÉNÉRALES

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital 35 Millions

DIVISÉ EN **70,000** ACTIONS DE **500** FRANCS

(LIBÉRÉES DE 125 FRANCS)

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM.

FERDINAND BARROT, G. O. ✻, Sénateur, ancien Ministre, *Président*.
BLANCHE (Alfred), C. ✻, ancien Conseiller d'Etat.
BROVES (Vte R. de), ✻, Propriétaire.
CHEVREAU (L.), C. ✻, Député, ancien Conseiller d'Etat.
CLÉMENT-SIMON (G.), ✻, ancien Procureur général près la Cour d'appel d'Aix.
CLERMONT-TONNERRE (Cte G. de), ✻, Propriétaire.
JOURNET (A.), Propriétaire.
PASCAL (E.), Administrat^r de la Compagnie d'assurances sur la vie *le Temps*.
PETIT-BERGONZ (B.), ✻, ancien Avoué.
THOINNET de la TURMELIÈRE, O. ✻, Député, Administrateur de la Cie du chemin de fer d'Orléans.

Directeur : M. A. NIVERT, anc. Directeur à Paris des Cies *Commercial Union* de Londres,— *National of Ireland* de Dublin, etc.

Sous-Directeur : M. H. de HEYNE, ancien Inspecteur de la C^e d'assurances contre l'incendie : *la France*.

EXPOSÉ

La Réassurance est l'acte par lequel une Compagnie d'Assurances transfère à une autre Compagnie une partie de ses polices, en lui cédant comme rémunération une partie de la prime payée par l'assuré.

Ces opérations se traitant uniquement de Compagnie à Compagnie, une société de réassurance ne nécessite qu'une faible dépense d'installation et n'entraîne aucun frais d'inspection, de courtage et de publicité. Son capital entier est employé en rentes françaises, valeurs garanties par l'Etat ou acquisitions d'immeubles, conformément à la loi.

L'organisation de la *Compagnie de Réassurances générales*, dont l'action s'étend à toutes les branches d'assurances, lui assure dès le début un courant d'affaires considérables et rémunératrices.

Ces 55,000 actions proviennent du groupe des fondateurs et sont mises en vente au prix de 625 soit :

250 Francs

NET A PAYER COMME SUIT :
100 fr. en faisant la demande;
150 fr. à la répartition.

LES DEMANDES D'ACTIONS SONT REÇUES :

Lundi 14 et Mardi 15 Juillet

A PARIS, au **Crédit général français**, 16, rue Le Peletier.

EN PROVINCE, dans ses Succursales, dans ses Agences et chez ses Correspondants.

ON PEUT DÈS A PRÉSENT SOUSCRIRE PAR CORRESPONDANCE

En cas de réduction, la répartition sera proportionnelle

Le prospectus et les statuts sont à la disposition du public.

LA COTE OFFICIELLE SERA DEMANDÉE.



PLUS D'ASTHME
Suffocation et Toux
Indication gratis franco.
Écrire à M. le Cte CLÉRY, à Marseille



Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acad^ie n^le de médecine et autorisés par le gouv^t, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret sp^al. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enf^ts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* p vant rendre de grands services à l'humanité. trait du rapport off^el. Aucune autre méthode ne pos tes témoignages de supériorité. Traitement able, rapide, inoffensif, secret, économique et sa chûte (5 fr. la b^te de 25 bisc^ts. 10fr. celle de 52). D bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, au 1er Consult^s gr^tes de midi à 8 h. et par corresp.

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. f^o



ARNOLD
PEDICURE
e Montmartre
105
ARIS
CHEZ LUI DE MIDI A LA NUIT
2 fr.
LA SÉANCE

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes* : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour St-Jacques.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

20 à 25 % de Revenu par An, payables par Mois

SÉCURITÉ ABSOLUE

Résultats des années 1875, 1876, 1877 et 1878.—Brochure explicative : 60 centimes.

S'adresser à la **CAISSE DES REPORTS**, 77, *rue Richelieu*, **PARIS.**

THYMOL-DORÉ

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des Drs GIRALDÈS, BOUILHON, PAQUET, LALLEMAND, RENGADE, LEWIN, BOUCHARDAT, VIRCHOW, etc.

A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon 2 fr.

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN — **Le Moniteur** des **Valeurs à Lots** — 52 NUMÉROS

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le **Baron LOUIS** ; une Revue de toutes les Valeurs; les Arbitrages avantageux; le Prix exact des Coupons; tous les Tirages sans exception; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 17, rue de Londres.

NOTA.—*Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

SANTÉ RENDUE SANS MÉDECINE

Par la douce Farine de Santé

REVALESCIÈRE DU BARRY

Depuis 32 ans, la Revalescière guerit les dyspepsies, constipations chroniques, hémorrhoïdes, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, flatus, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse; diarrhées, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, catarrhe, étouffement, étourdissements, congestion, névroses, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose. 80,000 cures par an. Quatre fois nutritive comme la viande, sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants, elle est préférable au lait étant par excellence, le seul aliment qui les garantit contre tous les accidents.

En boîtes de fer-blanc de 2 fr. 25 et 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. contre bon de poste, Les boîtes de 36 et 70 fr. *franco*. Biscuits 4; 7, 16 et 70 fr.

ÉVITEZ TOUTE CONTREFAÇON.

Exiger le vrai nom : REVALESCIÈRE DU BARRY.

DU BARRY et Cie, limited, 8, rue Castiglione, PARIS, et partout chez les Pharmaciens Epiciers.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE



DRAME — OPERA — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché PIERRE PETIT.

TRAGÉDIE — MUSIQUE

ANGELINE FATOU

(Ballet d'*Yedda*).

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 322

E. PAZ, Rédacteur en chef.

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Du 17 au 23 Juillet 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	9 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXXII

ANGELINE FATOU

Quand on a conquis, comme l'a fait Mlle Fatou, le grade de premier sujet dans le corps de ballet de l'Opéra, en passant par tous les échelons de la chorégraphie, on est bien réellement une artiste de mérite.

On peut, en effet, avec des dons naturels, briller durant un jour, au premier rang, dans un ballet; mais on ne saurait se maintenir longtemps sur la scène de notre Académie nationale de Danse, sans posséder la science exacte de cet art si difficile et si complexe.

De plus, si la danse réclame des études aussi suivies que le chant, les travaux auxquels est assujettie la ballerine sont bien plus durs que ceux imposés à l'artiste lyrique.

Angéline Fatou (à la ville Mme Artaud), née à Montmartre, et par conséquent aujourd'hui parisienne, depuis l'adjonction de la banlieue à la capitale, est la fille d'un costumier en chef de l'Opéra, Ange Fatou, qui est décédé il y a quatre ou cinq ans, après avoir été pensionnaire retraité de ce théâtre.

Dès l'âge de neuf ans, l'enfant entra au Conservatoire de la Danse, à l'Opéra, dans la classe placée déjà sous la direction de Mme Dominique, qui vient de prendre ces jours-ci, sa retraite comme professeur.

L'année suivante, le 12 août 1860, son père signait pour elle son premier engagement, aux modestes appointements de *trois cents* francs.

Ayant suivi tous les cours de ce conservatoire, et ne s'étant fait recommander par aucun protecteur, la jeune danseuse a passé tour à tour par tous les grades que comporte son métier.

Elle a fait successivement partie des troisième, second, puis premier *quadrille* avant de prendre rang dans les *choryphées*.

Puis elle ne tarda pas à obtenir le titre et l'emploi de *Premier sujet*.

Depuis qu'elle est parvenue à cette situation déjà fort difficile à acquérir, il est peu d'opéras où Mlle Fatou n'ait tenu son emploi de façon à se faire remarquer. comme mesdames Mérante, Ricois, Piron, Sanlaville et quelques autres, elle est indispensable pour le bon ensemble d'un ouvrage chorégraphique. Si dans les ballets on ne lui a point confié, au début, des *Variations* ou des *Pas* seuls, on n'a jamais pu se passer de son concours pour assurer ces exécutions hors ligne des *pas d'ensemble* qui sont si appréciés des abonnés et des habitués de l'Opéra.

D'une modestie que l'on rencontre peu d'ordinaire au théâtre, Mme Fatou n'a pas su profiter de plus d'une circonstance qui l'ont mis en relief et dont bien d'autres plus ambitieuses ou mieux protégées auraient tiré parti.

Ayant toujours suivi avec un intérêt exceptionnel les ballets à l'Opéra, je pourrais citer bon nombre de services importants rendus par la jeune ballerine à son administration, je me bornerai à rappeler quelques soirées où mettant son zèle à l'épreuve, le Directeur de l'Opéra a pu se rendre compte de la valeur de sa pensionnaire et de l'effet avantageux qu'elle produisit sur le public.

Ainsi, appelée par exemple, à remplacer Mlle Beaugrand dans la *Muette de Portici*, Mlle Fiocre, dans la redowa au troisième du *Prophète*, et tout dernièrement Mlle Righetti, dans le ballet d'*Yedda* où elle représentait déjà une des dames Japonaises, Mlle Fatou a prouvé que son talent souple et plein de sûreté la rendait apte à tenir les premiers rôles.

Je me souviens surtout d'une soirée ou Mlle Ritta Sangalli, n'ayant pu achever la représentation du ballet de *Sylvia*, par suite d'une foulure subite de la jambe, Mme Fatou vint jouer les quelques scènes finales, à la grande satisfaction générale. Or, on ne se risque pas à assumer au pied-lever, une aussi lourde responsabilité, et on n'y est pas autorisé par ses chefs, si on n'est pas véritablement en mesure de le faire.

Donc, Angéline Fatou, est du nombre de ces artistes indispensables à un théâtre parcequ'elles en possèdent toutes les traditions. Rompue à toutes les difficultés de la danse, élevée dans les sains principes elle peut rendre des services exceptionnels. Comme danseuse, elle appartient à notre grande école française, dont Mlle Beaugrand est actuellement la plus haute représentation. C'est par la *noblesse* et *l'élévation* qu'elle brille et non point par la *pirouette*.

Admise à la *Pension*, elle est de celles que notre Académie nationale saura toujours retenir. Son nom est stéréotypé pour longtemps sur l'affiche de l'Opéra, à la grande satisfaction des nombreux admirateurs de son talent.

J'ai dit plus haut que l'*artiste* était d'une modestie bien rare, je terminerai cette courte esquisse biographique en révélant que la *femme* est une très-honnête mère de famille, vivant le plus simplement du monde entre sa mère, son mari et son enfant. C'est encore là un mérite qui rend notre gracieuse ballerine, plus sympathique encore à ceux qui la connaissent.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

LITTRÉ
(de l'Académie Française).

LA FÊTE DU PALAIS-BOURBON

La magnifique fête donnée le 14 juillet par M. Gambetta, pour l'ouverture des salons de la Présidence de la Chambre des Députés, est autant du domaine artistique que de celui de la politique.

Certes, en réunissant dans les fastueuses galeries du Palais-Bourbon, tous les ambassadeurs étrangers présents à Paris, à côté du Président de la République, des Ministres, des Sénateurs, des Députés, des Préfets de la Seine et de Police, du Conseil municipal, des hauts fonctionnaires de l'Etat, des sommités littéraires, scientifiques, artistiques, industrielles et d'un très grand nombre de généraux et d'officiers. M. Gambetta a montré qu'il avait la sympathie de tous les cœurs vraiment français. Mais aussi, par la composition de son splendide programme, la fête qu'il a donnée est de celles dont le souvenir mérite d'être conservé dans les annales de la Musique et de la Danse.

Divisée en deux parties, la Soirée comprenait un *Concert* et un *Divertissement*.

Le concert était merveilleusement composé. Nommer Faure, Talazac, Mme Carvalho, Mlles Bilbaut-Vauchelet et Richard, c'est tout dire. En voici le programme complet :

CONCERT

Air du *Siége de Corinthe* (Rossini), par M. Faure.

Air de *la Reine de Saba* (Gounod), par Mlle Richard, de l'Opéra.

Air de *Joseph* (Méhul) par M. Talazac, de l'Opéra-Comique.

Chœur de *Psyché* (Ambroise Thomas), par les élèves du Conservatoire.

Air des *Noces de Figaro* (Mozart), par Mme Carvalho, de l'Opéra-Comique.

Duo de *Mireille* (Gounod), par M. Talazac et Mlle Bilbaut-Vauchelet, de l'Opéra-Comique.

Duo de *la Muette de Portici* (Auber), par MM. Faure et Talazac.

Duo de *la Flûte enchantée* (Mozart), par Mme Carvalho et M. Faure.

Air des *Diamants de la Couronne* (Auber), par Mlle Bilbaut-Vaucholet.

Chœur de *Philémon et Baucis* (Gounod), par les élèves du Conservatoire.

Air de *Joconde* (Nicole), par M. Faure.

Quatuor de *Rigoletto* (Verdi), par Mmes Carvalho et Richard, MM. Faure et Talazac.

Fo-li-Fo, chœur inédit du *Cheval de bronze* (Auber), par les élèves du Conservatoire.

Faure et Mme Carvalho ont été admirables, et leurs jeunes camarades ont partagé avec eux une chaleureuse ovation.

Après le concert est venu : le *Divertissement*, réglé par Mlle Laure Fonta, de l'Opéra, musique de M. de Lajarte ; costumes de M. Thomas, décors de MM. Lavastre et Carpezat.

Pendant le divertissement, de chaque côté de la scène, se tenait un joli petit garde-française. Le décor représentait un jardin peint par Lavastre, et garni de fleurs naturelles par les soins de M. Alphand.

Après le lever du rideau, les danseuses ont fait leur entrée dans l'ordre suivant :

1. Mlles Subra et Ottolini, 1re; 2. Mlles Biot et Ottolini, 2me; 3. Mlles Montchanin et Biot, 1re; 4. Mlles Roumier et Bernès.

On a vivement applaudi l'entrée de ces Incroyables et Merveilleuses, dont les costumes du Directoire ont été composés avec un goût extrême, d'après les gravures de Debucourt, par M. Thomas, l'excellent dessinateur de l'Opéra-Comique, de la Comédie française et de l'Odéon.

La gigue française a été dansée par Mlles Montchanin et Biot 1re, Mlle Montchanin, sous sa perruque blonde, porte un délicieux habit de satin gris perle rayé et bordé de velours cerise ; Mlle Biot 1re porte un grand chapeau du temps et une tunique bleue sur jupe blanche à fleurs.

Après la gigue est venue la gavotte, dansée par Mlle Roumier, en jupe rose et bleue, et Mlle Bernès, costumée en incroyable, avec une culotte marron, un gilet de même nuance brodé d'argent, un habit jaune rayé de blanc et un vaste chapeau à claque en feutre noir.

La contredanse ou quadrille primitif, avec mouvements saccadés comme seraient ceux de jolis pantins, a été dansée par les quatre couples, et le ballet s'est terminé par un tambourin animé.

Les jardins étaient féeriques. La musique de la garde républicaine y était installée et jouait divers morceaux de son répertoire. A l'arrivée de M. le président de la République, la musique du 119e de ligne, placée dans la cour d'honneur, a joué la *Marseillaise*.

Ceux qui ont obtenu la faveur d'assister à cette magnifique soirée, en garderont certainement le souvenir.

POUR UNE VALSE

Un officier français n'a jamais eu que sa parole ; c'est ce qui fut cause que le mardi-gras du mois de février de l'année 187..., le lendemain d'un bal costumé, le capitaine de K..., au lieu de se reposer, fit scrupuleusement ses malles.

Le problème était celui-ci : Étant le mardi à Paris, se trouver le jeudi à *Milan* pour prendre part aux fêtes du *carnavalone*, à deux heures circuler en calèche sur le *Corso*, passer sous les fenêtres de la petite comtesse, en guise de *Coriandoli*, lui lancer un bouquet de violettes frais venu de la capitale, l'entrevoir le soir à la *Scala* ; puis, la rencontrer au bal du *syndaco* et l'entraîner dans une valse folle, une valse promise depuis un an.

Cinquante-six heures à passer, et il tiendrait dans ses bras la personne aimée. Rien que d'y songer, le capitaine tressaillait et vite interrompait ses préparatifs pour courir près du feu se blottir dans sa pensée et dans sa pelisse. Les bons moments où l'on tisonne ainsi, où des flammes du foyer on fait sortir l'image de l'absente, où l'on sourit aux doux instants du temps passé ! Il y avait de quoi frissonner d'ailleurs ; les vitres étaient couvertes de givre et le bruit des voitures se perdait au milieu de la neige qui tombait serrée dans la rue.

Diable de temps ! s'écriait parfois le capitaine en allant de sa cheminée à la fenêtre et de sa fenêtre à la malle. Si nous étions deux encore.

Il en était à sa quatrième bûche et à sa vingtième station et si absorbé dans ses rêveries, quil ne s'aperçut de l'entrée de son ami B... qu'à un geste significatif de ce dernier.

Toi, ici ! — Oui, moi. Que fais-tu donc? Tu pars ? — Oui, et toi. — Je m'ennuie à mourir. Eh bien ! viens avec moi. — Où cela ? — A Milan. Allons, décide-toi. Nous verrons cette bonne marquise. Cela te distraira. Nous reviendrons par Nice. — C'est une idée. Mais quand ? — Ce soir. — Comment? ce soir. Sais-tu l'heure qu'il est ? deux heures et je n'ai point de passeport. — Cours en chercher un. Tu as quatre heures devant toi. — Tu m'en diras tant. — Alors c'est convenu ; à six heures chez *Voisin*, et de là en route. — On y sera.

Et c'est ainsi que ce soir-là le train de Lyon emporta deux amis, l'un fuyant l'amour, l'autre courant après lui.

—

Tout alla bien jusqu'à *Lanslebourg* où nos voyageurs entrèrent dans un traîneau qu'occupait déjà un Anglais. La neige avait cessé de tomber : la nuit était splendide, mais d'un froid glacial. Le ciel brillait d'un éclat inaccoutumé au-dessus de l'immense tapis blanc qui s'étalait de tous côtés. Le traîneau glissait avec un petit bruit sec sur la neige qui recouvrait la route jusqu'à hauteur du fil télégraphique. Les deux croisées du domicile ambulant se couvraient de glaçons légers et forçaient à un travail continuel de frottement pour permettre la vue de ce panorama d'un nouveau genre. Dans les lacets la caravane de traîneaux contenant voyageurs et bagages, avec les lanternes accrochées aux coffres des voitures, ressemblait à des feux follets se mouvant le long des flancs de la montagne.

A chaque cigare, notre capitaine profitait de la lueur fugitive de l'allumette pour regarder sa montre. Quinze heures encore pour être à *Milan* chez *B*... : il souriait alors et blotti dans un coin essayait de faire passer le temps plus vite en rêvant. Certes, il eût bien donné un paquet de londrès pour dormir ; mais ce que c'est que de nous en pareille circonstance ; les souvenirs nous assaillent tellement qu'ils ne nous laissent point un instant de répit. Où était le temps où chaque jour il faisait son entrée dans le mignon boudoir, où chaque jour un cri de joie saluait son arrivée, où vite notre amoureux se blottissait aux pieds de la maîtresse du logis, couvrant de baisers tout ce qu'on voulait bien lui donner à embrasser. —Otez vite ces vilains gants, madame; les affreux boutons ! — et les mains disparaissent sous la moustache du capitaine. Les mains étaient si petites. —Mais finissez donc, monsieur le militaire, il n'en restera plus. Ces Français sont des dévorants ! Et la mignonne femme de rire et de vite recommencer. — Il songeait à toutes ces minutes perdues qu'il aurait pu si bien employer. Il se rappelait toutes ces heures bénies, ses promenades au *Corso*, ses escapades au *veglione de la Scala*, ses longues courses la nuit sur le lac de Come, les déguisements, les rendez-vous, les joies de la rencontre, les longs baisers prix en cachette et la romance aimée : *Tempi passati, perchè non ritorni ?* — Et le traîneau s'avançait toujours.

A l'hospice du *Mont-Cenis* on descendit pour changer les bêtes, se secouer et absorber quelque chose de chaud. Il était dix heures du soir : la halte fut des plus courtes. De K..., en amoureux impatient ne faisait que harceler le conducteur et ne comprenait pas qu'on pût avoir besoin de repos et de chaleur. Bien lui en prit d'ailleurs comme on le verra plus tard, car à peine eût-on dépassé le col pour retomber sur le versant italien qu'un vent violent du nord-est se leva, faisant tourbillonner la neige par masses énormes, au point d'en obscurcir le ciel. Les cris du conducteur avaient beau stimuler les mulets, la marche devenait incertaine. Le traîneau s'arrêtait pour repartir comme un trait. La descente commençait, le vent s'engouffrait avec un bruit affreux; dans les gorges de la montagne, la neige craquait de tous côtés d'une façon sinistre et les avalanches grondaient à droite et à gauche. L'Anglais s'était réveillé ; de K..., tout à son bonheur futur, rêvassait et n'entendait rien naturellement; quant à B..., il finissait pas trouver l'aventure peu plaisante.

La voiture venait de s'incliner sur le côté sous l'effort d'un amas neigeux qui avait roulé dans la direction des voyageurs. La secousse fut rude. Eh bien ! qu'y a-t-il donc? s'écria de K... sor-

tant de sa torpeur et ouvrant la portière restée libre. Nous n'arriverons pas. — Mais nous sommes perdus, répondit le conducteur, en s'agitant au milieu du tas blanc qui l'entourait.

— Comment ? perdus! Mais alors nous ne serons pas à Suze assez à temps pour prendre le train. Vingt francs pour toi si nous arrivons.

Il n'avait pas fini qu'une nouvelle rafale de neige s'abattant sur la voiture et s'introduisant par la porte entr'ouverte lui remplit la bouche et se répandit dans l'intérieur du véhicule. K... n'eut que le temps de refermer. L'Anglais s'était levé et se secouait en grognant. B... riait jaune.

Le traîneau pourtant avait repris sa marche en avant et parcouru quelques centaines de mètres, lorsqu'un craquement plus violent que les autres se fit entendre. Cette fois les lanternes s'étaient brusquement éteintes et la voiture s'était arrêtée. B... passait au vert.

— Les deux mulets de devant ont été enlevés, vint leur dire le brave Savoyard ; heureusement les traits ont cassé net, sans cela nous aurions suivi les bêtes. Il n'y a plus moyen d'avancer.

— Mais alors nous ne serons pas à Suze pour le jour, s'écria de K... furieux.

— Oh! que non! monsieur!

— Et demain.

— Demain! il est bien temps d'y penser. Qui sait si nous le verrons le jour de demain! Le jour venu, si la tourmente se calme, il nous faudra attendre que les habitants de Suze aient reconnu et déblayé la route.

— Mais où cela attendre?

— Ici, où nous sommes à peu près à l'abri grâce à ce rocher qui nous protège, ou bien dans le *refuge* qui se trouve à 200 mètres plus bas que nous.

— Ici, jamais, reprit de K... Allons au refuge.

L'Anglais, à qui l'on fit la proposition, refusa et resta.

Le capitaine et B... étaient sortis du traîneau. Ils se trouvaient alors à un tournant de la route si on pouvait appeler ainsi l'espèce de promontoire aigu de neige que présentait la plateforme surmontée par un bloc de rochers. A chaque minute, des masses blanchâtres passaient en poussière fine au-dessus des têtes. Dans les instants de repos de la tourmente, on pouvait voir scintiller des lumières dans le fond du ravin, comme dans un gouffre, et s'échapper de la cheminée d'un *refuge* une langue de feu fort réjouissante. C'était là qu'il fallait parvenir. L'entreprise n'était pas aisée, et la descente s'exécute parfois un peu plus vite qu'à l'ordonnance. A sa dernière chute, dans un trou qu'il ne pouvait deviner, de K... exécuta une disparition qui aurait pu se prolonger indéfiniment sans le secours que lui porta un des hôtes passagers de la maison accouru aux cris de détresse des voyageurs. Conducteur, capitaine et ami arrivèrent pourtant. Autour d'un bol de vin chaud, devant une cheminée remplie d'un bois flambant gaiement, se tenaient plusieurs personnes qui les reçurent le verre en main. C'étaient des officiers italiens, M. le général de L. et ses aides de camp revenant d'une mission à l'étranger. La présence de de K. fut un passeport qui aplanit les difficultés d'une présentation. De K. avait fait la campagne d'Italie, connaissait plusieurs des officiers présents et devenait une curiosité, vu le motif qui le ramenait à Milan. Quatre cents lieues pour une valse ne se font pas tous les jours.

Il n'en restait pas moins quatre heures à passer avant le jour. Chacun peu à peu livré à ses réflexions cherchait les moyens de sortir de cette situation. Le général de L. avait hâte de se trouver à Turin ; les autres assis dans un coin fumaient silencieusement. B., devenu plus tranquille depuis qu'il se savait entre quatre murs, ronflait sur sa chaise ; quant à de K. il faisait peine à voir ; il voyait perdues sa belle journée de jeudi et sa soirée plus belle encore !...

—

Mais il y a un dieu pour les amoureux.

Cette rencontre du général de L. fut leur salut. La présence du général dans le *refuge* avait été signalée à Suze. Aussi, dès l'aube, soldats et paysans, échelonnés sur le chemin, reconnaissaient les passages dangereux et les rendaient praticables. Du reste la bourrasque avait cessé; le ciel avait repris sa sérénité accoutumée ; seule, la route, par ses bouleversements, et les énormes amas de neige qui l'obstruaient, dénotait le danger que l'on venait d'éviter. Au-dessus de la maison, au coude du chemin, s'apercevait une petite masse noirâtre, au centre de laquelle brillait un point lumineux, c'était le traîneau où se trouvait l'Anglais, qui, par parenthèse, ne parvint à Milan que vingt-quatre heures après ses compagnons de route.

On se mit en marche. Comme les avalanches continuaient et comme de temps à autre une masse neigeuse glissant le long des flancs de la montagne, venait s'aplatir au premier obstacle, il fut convenu que l'on s'avancerait à deux mètres les uns des autres et à la file, en suivant exactement les traces laissées par le premier guide. De cette façon, si un éboulement survenait, le nombre des victimes ou des atteints ne pouvait jamais être considérable. Après les guides, le général avec ses grandes jambes suivait la piste, impassible, heureux même de se retrouver dans une situation qui pouvait présenter quelque danger. Les autres officiers et les deux amis venaient ensuite, muets comme des carpes, regardant de tous côtés pour voir si de la montagne ne descendait pas un ennemi ambulant. Il y eut bien quelques temps d'arrêt, quelques éclaboussures, quelques engloutissements momentanés qui se terminèrent par un secouement du personnage malheureux et des éclats de rire consciencieux de voisins peu charitables. Par deux fois, B. fit un plongeon complet dans une crevasse, à la grande fureur du capitaine qui ne savait que se retourner pour l'appeler maladroit et l'accuser de vouloir leur faire manquer le train. Pour un fétu, B. aurait assommé son ami.

Il était plus de midi quand la bande entra dans *Suze*. K. était redevenu tout joyeux en constatant sa propre présence sur les dalles de pierre de la salle de l'auberge. Il voyait la possibilité d'être le soir à Milan et de danser sa valse. Chacun du reste avait l'air assez satisfait ; B. avait repris ses couleurs normales. Une soupe à l'oignon gracieusement offerte par le général à ses compagnons d'avalanche acheva de remettre tout le monde en belle humeur. On quitta Suze gaiement en envoyant un souhait aux voyageurs moins heureux restés dans la montagne. A Turin on se sépara avec force poignées de main et espérant de se revoir bientôt.

De Turin à Milan, B. ne fit qu'un somme ; K. rayonnant ne savait que se mettre à la portière du wagon, regarder sa montre et les stations.

A dix heures et demie enfin les deux amis faisaient leur entrée triomphale à l'hôtel de la ville chez Baës qui, prévenu par une dépêche télégraphique de Suze, leur avait préparé deux chambres.

—

En arrivant B. tomba anéanti sur le divan.

— Du tout, du tout, s'écria le capitaine en secouant son ami. Nous n'avons qu'une heure à nous. Il faut nous dépêcher et nous habiller.

— Comment ? nous habiller.

— Mais, oui, continua le capitaine, nous allons au bal chez le *Syndaco*.

— Ah! mais.. non.

— Ah! mais, si. Tu n'es à Milan que pour cela et ce n'est pas au moment critique que tu vas me laisser en chemin. Allons, mon gentil B., sois mignon, je vais te faire ton nœud de cravate, te servir une délicieuse tasse de café. Et l'inexorable capitaine lui passait la main dans les cheveux. Comment ne pas rire et ne pas s'exécuter ?

A minuit, rasés, cravatés de blanc, gantés de frais, les deux amis faisaient leur apparition dans la salle de bal ; les danseurs tourbillonnaient. De K., les narines ouvertes, les cheveux relevés, subissait cette influence du milieu ; il aspirait à pleins poumons ces émanations délicieuses, il dévorait des yeux ces cheveux noirs retombant en torsades tressées sur ces épaules nues, ces seins que le plaisir faisait frémir. Puis, l'œil fixe, il cherchait celle dont un sourire de bonheur devait le dédommager de toutes ses fatigues. Il eut encore là un moment de souffrance poignante. Obligé de serrer la main aux uns et aux autres, de répondre par des phrases banales aux souhaits de bienvenue, il avait beau jeter les yeux autour de lui, il ne voyait personne. N'y était-elle pas? Mais peut-être l'attendait-elle, peut-être ne voulait-elle pas prendre part à une joie qu'elle ne pouvait pas partager avec lui? Il glissa à travers la foule; il parcourut tous les salons et dans un petit boudoir bleu... Que dire de plus? L'on raconte qu'il y eut bien un petit cri; mais de bonheur cette fois. Quand les deux amoureux eurent fini leurs confidences et partirent au refrain de la valse promise, B., assoupi profondément dans un fauteuil, au-dessous d'une psyché, faisait l'admiration des invités par la conscience de son sommeil.

Depuis ce jour, l'ami B. n'a jamais plus voulu retourner en Italie par la montagne. Il tressaille encore rien qu'en y songeant.

MUSTAPHA.

OBSERVATIONS

Le vice mange son capital, mais la vertu ne fait pas ses frais.

—

La plus grande partie du temps que nous trouvons si court, se passe à projeter ce que nous en ferons.

—

On m'affirme qu'en littérature le foin rapporte

plus que le blé. C'est peut-être qu'en fait de consommation il y a plus de bêtes que de gens.

—

Il est bon que l'économie ne commence trop tôt, pour n'avoir pas le temps de nous rendre avare.

—

La pudeur a tout à gagner : elle fait à la fois la volupté des chastes et les surrexcitations des sensuels.

—

On ne parle jamais si haut que quand on dit une sottise.

—

Les grands ne dépassent guère les autres hommes que de l'épaisseur de leurs parchemins.

—

Après le courage de surmonter sa peur, le plus rare c'est le courage de l'avouer.

—

Les femmes et les petits oiseaux s'attrapent au miroir.

—

J'entends dire de tous côtés qu'on n'a jamais rencontré un véritable ami. Eh bien donc ! ne cherchons plus, mais, pour l'honneur de l'espèce humaine, soyons cet ami véritable.

—

L'indulgence est la vertu de ceux qui se connaissent.

A. B.

DEUX VICTIMES DE LA MODE

LE CHEVALIER DE NOGENT AU VICOMTE DE CHAMPIGNY,
rue de la Paix, à Paris.

« Cher bon,

« Est-tu à Paris ? — Si oui, réponds-moi vite.

« Tout à toi. »

LE VICOMTE DE CHAMPIGNY AU CHEVALIER DE NOGENT,
rue de Grenelle-St-Germain, à Paris.

« Animal,

« Oui, je suis à Paris, mais j'habite une *chambre meublée* dans le faubourg Saint-Antoine, sous un nom d'emprunt, et je tiens fortement à ce que personne ne sache ma présence ici.

« Dispense-toi donc de m'envoyer par la poste des lettres qui me compromettent en pouvant faire supposer que je n'ai point quitté Paris.

« Libelle ainsi ton adresse :

MONSIEUR DURAND,
rue du Faubourg St-Antoine, 121,

« Tout à toi. »

LE CHEVALIER DE NOGENT AU VICOMTE.

« Animal toi-même,

« Crois-tu donc que je n'aie pas le même intérêt que toi, ou un intérêt plus puissant encore, à dissimuler ma présence à Paris ? — Je n'ai point déménagé, mais mon concierge a reçu l'ordre de répondre à tous ceux qui me demanderaient que je suis parti aux eaux.

« Sans cela, j'aurais été te relancer en personne, je ne sors plus qu'à deux heures du matin avec une perruque et une fausse barbe, de peur d'être reconnu.

« Mille poignées de main.

LE VICOMTE DE CHAMPIGNY AU CHEVALIER.

« Cher ami,

« Je te pardonne. — Excuse ma vivacité, — mais si tu savais combien je m'embête ! — Et penser qu'en voilà jusqu'au 15 novembre.

« Ah! la mode est une cruelle chose et nous inspire parfois de terribles sacrifices.

« Tout le monde croit que je suis aux bains de mer. — Je n'ai pas voulu me fier à la discrétion de mon concierge, et ta confiance envers le tien est peut-être imprudente.

« Tu t'es également contenté d'une perruque et d'une barbe postiche. Mais tu peux oublier de les mettre, et si tu te penches à la fenêtre, te voilà reconnu.

« Moi, pour n'avoir pas à redouter un moment d'oubli, j'ai fait teindre tout mon poil et je porte des lunettes vertes.

« Les plus graves intérêts de mon existence sont en jeu, et c'est ma vie tout entière qui va se décider.

« Si l'on me savait à Paris, — je serais perdu, complétement perdu ! ! !

« Silence et mystère. »

LE CHEVALIER AU VICOMTE.

« Mais tu n'aimes pas toi, et ta retraite forcée ne te prive pas de la vue d'une femme adorée.

« Tu n'es pas aussi à plaindre que moi! »

LE VICOMTE AU CHEVALIER.

« Je ne suis pas amoureux, c'est vrai, — mais je dois me marier. — Une femme présentable, — au physique, et qui a douze cent mille francs de dot !

« De quoi payer mes dettes et vivre doucement après.

« N'est-ce rien que cela ?

« Ma situation est plus grave que la tienne. »

LE CHEVALIER AU VICOMTE.

« Ecoute donc mon histoire.

« Depuis huit mois je faisais la cour à une petite bourgeoise mariée.... et honnête.

« Réussir est plus difficile qu'on ne croit en pareille circonstance.

« Enfin, il y a quinze jours.... elle cède !

« Juge de ma joie ! ! !

« Dans les premières ivresses, sais-tu quel aveu sort de ses lèvres roses?

« C'est qu'elle a sacrifié sa vertu, c'est qu'elle a foulé aux pieds tous ses devoirs... parce que j'ai du *chic*.

« Elle croit que je *fais courir*, et elle s'est donnée à moi, pensant que j'allais partir pour *les eaux* avec toute la gentry parisienne.

« Cette idée, en flattant sa vanité, m'a livré une femme adorable, naïve, qui me prend pour un des rois de la *fashion* contemporaine.

« Comprends tu quelle déception, quelle désillusion, si elle constatait que je passe la saison à Paris comme un simple employé ou un journaliste.

« Elle serait perdue pour moi.

« Afin de la conserver, afin de garder mon prestige à ses yeux, je suis obligé de me séparer d'elle pendant six semaines, au moment où ma flamme, nullement assouvie encore, me dévore ...

« Enfin, tu comprends, nous étions seulement au début de la lune de miel...

« Ah! je passe des nuits bien horribles !

« Tous les deux jours, j'envoie à notre ami Gaston, à Vichy, une lettre qu'il met, là-bas, à la poste pour Eudoxie. — Il reçoit les réponses et me les renvoie.

« Qu'elle ignore toujours que ma médiocre fortune me réduit à *faire courir* en rêve, et à prendres les eaux à... *la Samaritaine*!

« Mystère et silence. »

LE VICOMTE AU CHEVALIER.

« Je compatis à tes souffrances, mais écoute à ton tour mon histoire.

« Tu sais que de la fortune de mes aïeux, il ne me reste que trois cent mille francs... de dettes.

« Comment combler ce gouffre et me débarasser de mes créanciers.

« Avec ça que les dernières chaleurs les ont rendus enragés!

« Un beau mariage pouvait seul me tirer d'affaire.

« J'ai enfin trouvé la pie au nid : — la fille d'un bonnetier trois ou quatre fois millionnaire!

« C'était une occasion unique à prendre aux cheveux.

« J'ai donc séduit la famille par mes grands airs de gentilhomme, et la jeune personne, en faisant passer devant ses yeux la vision d'une existence aristocratique.

« Elle compte, dès son mariage, aller partout où va la haute société, à Dieppe, à Hambourg, dans tous ces endroits fameux, dont tous les journaux parlent avec enthousiasme depuis juin jusqu'à octobre.

« Nous irons, en effet..., dès que la dot m'en donnera les moyens.

« Mais puisqu'on me prend, comme toi, pour un homme *chic*, un homme à la mode répandu dans le plus grand monde, il faut bien que je *joue le chic* jusqu'au bout.

« J'ai donc fait dire brusquement à la famille, il y a huit jours, que le bon ton ne me permet pas de rester à Paris, comme un boutiquier pendant l'automne, et que j'allais aux bains de mer.

« J'ai produit l'effet que j'espérais.

« Le père, gonflé d'orgueil quand il lit dans les journaux les noms des grands personnages arrivés au *Casino* de Dieppe, ajoute, devant ses voisins, d'un air négligent, qui cache mal sa satisfaction :

« Mon futur gendre est là-bas, suivant son
« habitude. Il nous écrit tous les jours et nous
« donne le détail des fêtes, ainsi que des aven-

« tures scandaleuses. — Ma fille sera bien heureuse ! »

« En effet, je copie une colonne de la *Gazette des Etrangers*, que je fais mettre à la poste, à Dieppe, par notre ami Albert, et le tour est joué.

« Seulement, comme le père est un vieux malin, assez défiant, j'ai dû faire mes malles ostensiblement, et partir.... pour le faubourg Saint Antoine où j'ai pris le nom plébéien de Durand.

« Tu comprends maintenant mes précautions.

LE CHEVALIER AU VICOMTE.

« J'ai compris !

« Mais, comme nous nous embêtons, grâce à cette réclusion, autant que deux croûtes de pain derrière deux malles, ne pourrions-nous pas trouver un moyen de nous voir et de passer chaque jour quelques heures ensemble?

« J'attends ta réponse. »

LE VICOMTE AU CHEVALIER.

« Je le voudrais, et voici ma proposition.

« Viens chez moi, à minuit. — rue du Faubourg Saint-Antoine, 121. — Tu monteras au sixième au-dessus de l'entresol, et tu frapperas trois coups à la porte numéro 63. — Je t'ouvrirai.

« J'ai des cartes. — Nous jouerons au bézigue. »

LE CHEVALIER AU VICOMTE.

« Accepté. — Seulement je rentrerai chez moi avant le jour.

Pour copie conforme :

A. A.

PETITES NOUVELLES

C'est lundi, à minuit, que M. Halanzier a résigné ses fonctions de directeur de l'Opéra. Le dernier ouvrage représenté sous son règne aura été l'*Africaine*.

Avant son départ, M. Halanzier a passé l'examen réglementaire des classes de danse, qui a lieu tous les six mois. Par un sentiment de délicatesse peut-être exagéré, M. Halanzier n'a pas voulu donner d'avancement à aucune danseuse, laissant à son successeur le soin de faire la liste des nouvelles promotions.

— M. Vaucorbeil a inauguré hier sa direction par une représentation de la *Juive*.

— Il y a dans le nouveau cahier des charges de l'Opéra un article fort intéressant pour les jeunes artistes; c'est l'article 50. Le voici :

« Le directeur pourra, avec l'autorisation du ministre et par préférence à tous les autres directeurs des théâtres lyriques, engager les élèves du Conservatoire, à la fin de leurs études.

» L'engagement sera de deux ans et au prix minimum de :

» Cinq mille francs pour la première année;

» Sept mille francs pour la deuxième année ;

» A la fin de la première année, cet engagement pourra être résilié par le directeur, mais seulement avec l'autorisation du ministre. »

— C'est Mme Zina Mérante, dont les anciens abonnés de l'Opéra n'ont pas oublié les brillants succès de danseuse, qui succède à Mme Dominique comme professeur de la classe de perfectionnement. Mme Zina Mérante est la femme de l'excellent chef de ballet de l'Opéra.

Mme Théodore, qui dirigeait la classe des élèves petites-filles, devient professeur des élèves du corps de ballet, et Mlle Adeline Théodore, dont on a pu apprécier le talent et le savoir dans le *Timbre d'argent*, au Théâtre-Lyrique, succède à sa mère comme professeur de la petite classe.

— M. Gounod a vendu la partition du *Tribut de Zamorra* à l'éditeur Choudens. Le traité a été signé. En voici les conditions : cinquante mille francs le jour de la première représentation, vingt-cinq mille à la cinquantième et vingt-cinq mille à la soixante-quinzième; soit cent mille francs.

— Les artistes de la Comédie-Française sont de retour à Paris.

Des déclarations du directeur de Gaiety Theatre, il résulte que les représentations données par la troupe à Londres se sont élevées à la somme de *dix-neuf mille huit cent cinq livres sterling*, soit en chiffres ronds cinq cent mille francs.

Les représentations ayant été au nombre de quarante-deux, c'est à peu près onze mille huit cent francs que rapporte, en moyenne, chaque soirée.

— Opinion de la *Pall Mall Gazette* sur la troupe de Molière :

C'est surtout dans ses acteurs que la supériorité du Théâtre-Français est incontestablement évidente. Les avis peuvent différer sur le talent de Mlles Bernhardt et Croizette ; il peut y avoir des gens qui trouvent que Mlle Brohan est une belle dame âgée, et Mme Favart un nom et un passé ; mais personne ne contestera le mérite actuel de MM. Got, Coquelin et Delaunay. Et ils ne sont pas les seuls acteurs de la troupe.

Une des plus agréables figures imaginables est celle de M. Barré, qui est tout humeur, art, finesse. C'est un acteur que nous serions fiers de posséder.

M. Coquelin cadet a du tact, de l'intelligence et de l'imagination.

C'est un artiste précieux qui peut rendre de grands services dans tous les rôles. Quant à M. Febvre, on ne peut que l'admirer et l'estimer. Son imagination est moderne dans ses allures, et son jeu a des réminiscences du temps où il jouait les pièces de Sardou ; mais il a le tempérament d'un acteur; il est admirablement consciencieux, et il a le don de s'identifier avec ses rôles. Son action est toujours empreinte d'une individualité de bon goût, et son geste et sa voix expriment toujours la passion sincère. Un artiste de cet acabit et de ce talent serait un don du ciel pour la scène anglaise.

Mais les quatre acteurs qui représentent le mieux le Théâtre-Français, et à qui celui-ci est redevable de la plus grande partie de sa réputation actuelle sont : MM. Got, Delaunay, Coquelin et Thiron. Ils tiennent, avec éclat d'une main Molière et Regnard, et de l'autre Augier et Musset ; les deux répertoires leur doivent des succès égaux, et il serait presque impossible d'imaginer un Théâtre-Français sans eux.

— On sait que les artistes de la Comédie-Française offrent au prince de Galles, en souvenir de leur séjour à Londres, un album de portraits et d'autographes, avec une préface d'Alex. Dumas que j'ai publiée.

Chaque artiste a mis au bas de son portrait une pensée.

En voici quelques unes :

Coquelin aîné, citant Mascarille, des *Précieuses ridicules* : « Tout ce que je fais me vient naturellement, » ajoute d'une façon significative : « Il n'en est pas ainsi pour moi. »

« Dans les mémoires de Fleury, écrit Febvre, Je me souviens d'avoir lu ceci : « Un comédien devrait être élevé sur les genoux d'une princesse. » Ce que l'artiste complète ainsi ; « Rien ne m'aurait convenu davantage. »

Barré déclare ouvertement son faible : « Après la scène, la pêche est ce que je préfère. »

La jolie Mlle Baretta fait un gracieux compliment aux deux littératures en disant : « Si je n'étais enfant de Molière, je voudrais être fille de Shakespeare. »

La petite Samary, fidèle à sa nature, dit : « J'ai l'air de rire de tout ; au fait, n'est-ce pas le mieux ? »

Sarah Bernhardt, beaucoup plus profondément philosophe et amèrement épigrammatique, n'hésite pas à affirmer ceci : « Un individu intelligent élève l'égoïsme à la hauteur d'une vertu ; c'est le fait d'un imbécile, s'il devient un vice. »

Croizette n'est pas moins heureuse dans son épigramme, lorsqu'elle déclare ce qui suit : « Le moyen le plus sûr de vous faire perdre toutes vos idées, c'est de vous demander d'en exprimer une. »

—M. Hostein, donne, dans le *Constitutionnel*, les intéressants détails qui suivent sur les travaux du Théâtre-Français :

« La Comédie-Française, dont les travaux de réparation marchent avec une prodigieuse activité, n'a point marchandé les sacrifices sous ce rapport.

» Il résulte du programme qu'elle s'est imposé que notre premier théâtre littéraire va devenir le lieu de réunion le plus commode, le plus élégant, le plus distingué, enfin le mieux ordonné qu'on puisse imaginer.

» On a sacrifié un certain nombre de places pour améliorer les autres.

» C'est le procédé inverse que l'on pratique ailleurs.

» Les modifications essentielles portent sur le rez-de-chaussée.

» Voulant continuer les baignoires dans tout le pourtour de la salle, on a dû abaisser le parterre, et, par conséquent, remanier entièrement le parquet de ce rez-de-chaussée.

» Dans l'état actuel des travaux, il n'est pas possible au visiteur de bien se rendre compte de ce que donnera finalement ce travail ; mais, à examiner l'intérieur des neuf baignoires de face présentement ajoutées, on est frappé de l'heureuse innovation de ces baignoires, pourvues de salons spacieux et confortables.

« Généralement les baignoires se trouvent en retrait, au-dessous de l'étage supérieur, et, à moins d'être munies d'un éclairage en saillie, dans la salle (disposition gênante pour les spectateurs), elles forment, dans l'ensemble, des trous noirs et disgracieux. Ici, on les a avancées à l'aplomb de la galerie, ce qui leur permettra de recevoir la lumière de la coupole. De la sorte, elles contribueront à l'harmonie générale.

« Chemin faisant, on peut apprécier l'importance des travaux de maçonnerie récemment exécutés ; mais le spectateur ne soupçonnera guère cette importance lorsque l'édifice gratté, blanchi, peint, orné, se présentera dans sa fraîche et luxueuse toilette. Eh bien ! les escaliers refaits, les dallages remis à neuf et nombre d'autres articles de cette catégorie entrent dans le devis total pour une somme de 10,000 francs.

« La salle est pour l'instant encombrée d'échafaudages nécessaires au placement de la grande peinture décorative de la coupole.

« On y travaille avec ardeur. Sous peu de jours, cette œuvre artistique, dont on s'accorde à dire à l'avance un bien énorme, et qui fera le plus grand honneur à son auteur, M. Mazerolles, sera complétement installée. En même temps, on procède à la peinture et la sculpture en pâte des devantures des divers étages de la salle.

« Les sujets en relief sont en or sur fond blanc. On a étudié d'une façon toute spéciale la question des papiers de tenture pour les fonds ; on veut obtenir des résultats nouveaux et des valeurs de ton absolument favorables aux toilettes.

« La préoccupation du directeur est celle d'un connaisseur et d'un homme pratique, qui s'entend merveilleusement aux choses de goût, de délicatesse et d'harmonie. Il s'était proposé d'offrir au public de la Comédie-Française la supériorité de l'exécution sur la scène ; il l'a obtenue. Maintenant il a résolu d'atteindre à la distinction suprême de la salle. Tout annonce que ses intentions, si bien comprises et réalisées par M. Chabrol, architecte, seront couronnées d'un nouveau succès. »

— Il est question de l'engagement de Mme Pasca au Théâtre-Français, ainsi que de celui de Mlle Delaporte, du Gymnase et du Vaudeville. Mlle Bartet qui, nous l'avons dit déjà, fait partie de la maison de Molière, à partir du mois prochain, débutera en septembre, dans un rôle du répertoire.

— D'après le projet présenté par MM. de Freycinet et Léon Say, à la Chambre des députés, le devis des dépenses affectées aux réparations de la salle de l'Opéra-Comique, atteindra la somme de 498.417 fr. 79.

Un tiers environ de cette somme sera consacré à la remise en état du bâtiment lui-même, les deux autres tiers seront attribués au renouvellement des peintures, tentures, et de toutes les décorations accessoires dont on signale le délabrement.

Cette dépense est atténuée par la perception au profit de l'Etat de 50.514 fr. 58 c. de loyer annuel, par l'annulation d'un crédit de 69.930 09 précédemment voté par la Chambre, et par une réduction de 60.000 fr. sur la subvention annuelle de l'Opéra-Comique.

A propos de l'Opéra-Comique, constatons que les musiciens de l'orchestre, ainsi que les petits employés viennent de recevoir une augmentation de traitement.

—Mlle Daram est en pourparlers avec M. Carvalho. Il est probable qu'elle chantera le rôle de Chérubin dans la reprise des *Noces de Figaro*, que projette le directeur de l'Opéra-Comique.

Mme Carvalho remplirait celui de la comtesse qu'elle a déjà joué, lors du début de Mlle Breton dans le personnage du page, sous la direction du Locle. Il est question de l'engagement de M. Faure pour chanter la partie d'Almaviva.

Avec une pareille distribution, le succès ne saurait être douteux.

—Voici dans quel ordre se succèderont, cette année, les concours publics du Conservatoire :

Chant. — Jeudi 24 juillet, 10 heures du matin.
Opéra-Comique. — Samedi 26, 12 h.
Opéra. — Lundi 28, 12 h.
Violoncelle, violon. — Mardi 29, 9 h.
Tragédie, comédie. — Mercredi 30, 10 h.
Instruments à vent. — Jeudi 31, 9 h.
Distribution solennelle des prix, 6 août.

— On annonce la mort d'une charmante danseuse dont les abonnés de l'Opéra ont certainement gardé le souvenir, Mlle Fioretti. C'était une actrice très distinguée. Elle s'était fait surtout applaudir dans *Néméa*, dans le *Marché des Innocents*, et, en dernier lieu, dans le grand divertissement d'*Hamlet*, la *Fête du Printemps*.

Mlle Fioretti quitta l'Opéra après la guerre pour aller en Italie ; elle est morte à Milan, emportée par une cruelle maladie de poitrine.

Mlle Fioretti avait épousé le baryton Verger, que nous avons entendu il y a quelques années au Théâtre-Italien.

— Nous apprenons le mariage de Mlle d'Obigny de Ferrière-Derval, fille de l'administrateur général du théâtre du Gymnase, avec M. Alexis Pitron. La cérémonie religieuse sera célébrée le jeudi 24 juillet, à l'église Notre-Dame-de-Lorette, à midi précis.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Deselée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli — Sardou. — Elise Picard — Baron — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon — Mlle Valère — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Thoier. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Duval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé — Mlle Dudlay. — Lhéric. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert — Fugère. — Daltona. — Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayan. — Mendès — Luco — Anna Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Muntc. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legrand. — Thiron. — Marius Roux.

—

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

—

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris, ... *un an.* 14 *fr.*
Départements................ — 16 *fr.*
Etranger........................ — 20 *fr.*

—

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23 Paris

(Affranchir).

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

Les célébrités médicales recommandent l'emploi du *Savon Royal de Thridace*, de VIOLET, pour l'hygiène, la beauté et la fraicheur de la peau, du visage et des mains.

Chemins de fer de l'Ouest.

Train de plaisir de Paris à Rouen.

Aller : Départ de PARIS (St-Lazare), dimanche 20 juillet 1879, à 5 h. 50 du matin.

Retour : Départ de Rouen (rive gauche), dimanche 20 juillet 1879, à 10 h. 5 du soir.

Aller et retour :

3e Classe : 6 fr. — 2e Classe : 3 fr. —

BAINS DE MER. — Saison de 1879.

Billets d'aller et retour à prix réduits valables du Samedi au Lundi inclusivement, à dater du *3 mai.*

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME

HOMMES DE LETTRES

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché PIERRE PETIT.

TRAGEDIE

MUSIQUE

LITTRÉ

PHO. YVES & BARRET. — G. BOUVY del.

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 323

E. PAZ, Rédacteur en chef.

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Du 24 au 30 Juillet 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXXIII

—

LITTRÉ

Pour étudier sous toutes ses faces, une intelligence aussi vaste que celle de M. Littré, toutes les pages de ce journal ne suffiraient pas. Je ne puis donc qu'esquisser, en traits rapides la carrière de cet homme qui restera comme une des figures les plus marquantes de notre temps.

Né le 1er février 1801, Maximilien-Paul-Emile *Littré* a commencé par la médecine, la série de ses nombreuses études. Il a été interne des hopitaux, et s'il ne se fit pas recevoir docteur-médecin, c'est que déjà dans sa jeunesse, il mettait la phylosophie de la science au dessus de la pratique. Passionné pour les découvertes, il s'attacha de bonne heure à faire des recherches en tous sens, et pour cela il étudia tous les idiômes, aussi bien les anciens que les modernes.

Familier avec les langues les moins connues, il sait le grec, l'arabe, le sanscrit tout comme le français ou le latin. D'ailleurs, il a touché à toutes les connaissances humaines, et nul esprit n'est plus universel que le sien.

Ses premiers travaux littéraires trouvèrent place dans les feuilles quotidiennes et dans les écrits périodiques, et jusqu'en ces derniers temps, on le voit collaborer aux journaux.

Dans le *National* d'Armand Carrel, il donne des articles démocratiques jusqu'en 1851; dans la *Revue des Deux-Mondes*, il publie une remarquable étude : *La poésie homérique et l'ancienne poésie française*; dans le *Journal des savants*, il fait paraître des articles remarquables, ainsi que dans les diverses Revues philosophiques publiées jusqu'à ce jour.

Dès 1839, les portes de l'Institut, section de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, lui sont ouvertes par le premier volume d'un ouvrage considérable : *Traduction des œuvres d'Hippocrate*, qui se continua avec sept autres volumes, jusqu'en 1852; l'histoire de l'art médical le préoccupa surtout dans ses premiers travaux. Ensuite il s'adonna à la littérature proprement dite avec une traduction du premier chant de l'*Iliade*, et à l'histoire, en faisant presque seul plusieurs tomes de l'*Histoire littéraire de France*, en publiant une traduction de l'*Histoire naturelle de Pline*, puis à la philosophie, en traduisant une *Vie de Jésus*.

Mais à quoi servirait de détailler tous les travaux importants de ce fécond philologue, de cet érudit incomparable, lorsqu'en dehors de ces œuvres qui suffiraient à immortaliser un homme, on peut le citer comme l'auteur de l'*Histoire de la Langue française*, et surtout de ce fameux *Dictionnaire*, publication si vaste qu'il semble que la vie de plusieurs hommes ne pourrait suffire pour l'achever.

L'éloge du *Dictionnaire* de Littré n'est plus à faire; il n'est pas de bibliothèque complète sans ce monument impérissable qui témoigne d'une science si profonde, d'un labeur si opiniâtre, d'une intelligence si lucide, qu'on ne sait quoi le plus admirer de sa haute portée philosophique ou de la simplicité et de la clarté au moyen desquelles il permet au plus naïf mortel de se familiariser avec la langue française.

Comme philosophe, Littré, on le sait, s'est déclaré dès le premier jour enthousiaste pour l'école d'Auguste Comte, quand celui-ci fo da la *Philosophie positive*. Depuis il n'a jamais varié dans sa manière de voir; seulement, cherchant le progrès matériel, il ne veut plus qu'on se borne aujourd'hui à l'étude de a philosophie telle qu'on la comprenait autrefois, renfermée dans des formules abstraites; il exige que le philosophe se complète par le savant. Les immenses progrès de la chimie, de la physique, de toutes les sciences mathématiques en général, doivent être, selon lui, actuellement, du ressort de tout penseur. Aussi, il y a quelques jours, alors qu'on fêtait, au Grand Orient, le quatrième anniversaire de son entrée dans la loge de la *Clémente-Amitié*, Littré, toujours enthousiaste comme dans sa jeunesse, pour toutes les grandes découvertes ou les recherches de la science, mais retenu chez lui par la souffrance, écrivait-il à ses amis les francs-maçons, pour leur recommander l'entreprise du percement de l'isthme de Panama, convaincu que la réunion des deux Océans amènera un développement extraordinaire de civilisation.

Quand l'Académie française reçut dans son sein celui qui, à lui seul, avait terminé ce Dictionnaire colossal que quarante *immortels* avaient entrepris de faire et qu'ils n'ont pu conduire plus loin que les premières lettres, on sait ce qui arriva. Un prélat instruit mais réactionnaire, intelligent mais d'une fougue intempérée, s'éloigna de la docte famille en se signant le front, regardant comme un démon, ce grand esprit, père de la libre-pensée, une des lumières de son siècle.

Philosophe érudit, libre-penseur, philologue, savant et littérateur, Littré est nécessairement un démocrate sincère. Combattant de Juillet en 1830, il revint dans l'arène politique en 1848, où il fut élu conseiller municipal de Paris. Sous l'Empire, il fut heureusement éloigné de toute situation politique, mais la République le rappela bien vite à la Députation, puis au Sénat où il siége aujourd'hui sur les bancs de la gauche.

Nous devons non-seulement admirer cette prodigieuse intelligence, ce grand remueur d'idées, cet esprit passionné pour les progrès à venir, ce libre-penseur convaincu, ce républicain éprouvé, ce littérateur illustre qui a si profondément fouillé la langue française, il nous faut surtout le donner en modèle à la jeunesse pour son activité vertigineuse, son amour de l'étude, ses audaces d'imagination, son cœur plein de générosité. Oui, Littré n'a pas fait de la philosophie une science vague et diffuse, il a, au contraire, tout ramené vers le progrès réel, matériel; luttant contre l'ignorance des hommes, en même temps qu'il sondait la nature et cherchait à lui surprendre ses secrets pour activer la marche de la civilisation, il a été un des plus utiles champions parmi ceux qui ont entrepris de faire progresser l'humanité.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

FERDINAND DE LESSEPS

REVUE DES THÉATRES

—

GYMNASE

—

Première représentation de *Laurianne*, comédie en trois actes de M. Louis Leroy.

La nouvelle comédie de M. Louis Leroy n'est pas des plus *neuves* par les situations, mais enfin elle a réussi parce-

qu'elle est écrite avec facilité, et remplie de mots à effets qui ont toujours une action sur le public.

Voici le sujet en quelques mots. Le soir de son mariage, Raoul de Montals est menacé par une femme, qui fut sa maîtresse, de voir les lettres qu'il lui à écrite tomber entre les mains de son épouse s'il ne vient pas immédiatement les reprendre. Effrayé, Raoul se rend chez sa maîtresse, mais il tombe ainsi dans le piége que celle-ci lui a tendu, car sa femme prévenue par elle de l'endroit où il se trouve, fuit le domicile conjugal et se retire chez un de ses oncles.

Quelques mois après, Raoul rencontre dans le monde sa femme entourée d'adorateurs. Comme il l'adore toujours il devient fou de jalousie et provoque en duel un monsieur qui a osé payer fort cher une rose que Laurianne avait portée à son corsage.

Après cette preuve d'amour, l'épouse revient à celui qu'elle avait quitté et le passé est bientôt oublié.

Le second acte à surtout fait plaisir, c'est une scène de la vie mondaine habilement traitée.

L'interprétation, bonne dans son ensemble, à puissamment aidé à la réussite de l'œuvre. Landrol, Ch. Pascal, Guitry et Mlle Lesage, méritent d'être spécialement cités.

L'ONDINE

Depuis trois semaines elle ne lui parlait plus d'autre chose, que de ce costume d'Ondine. Avant tout, elle voulait paraître à la scène plus belle encore qu'on ne l'avait jamais vue à la ville, et voici le costume qu'il lui avait imaginé :

Au fond, le corps superbe de l'admirable créature en faisait tous les frais ; mais devant les justes susceptibilités d'une censure chatouilleuse, il avait fallu ruser et trouver un compromis qui laissât tout voir sans rien montrer. Vert et argent, pour une ondine, c'était inévitable. Le dos, la poitrine et les hanches comme nus sous le maillot de soie nacrée, étaient enveloppés d'un réseau de lanières d'argent brillant filetées de satin vert et garnies de longues poires d'émeraude. Entre les larges interstices du réseau étincelant, la chair rose apparaisssait à chaque mouvement, alternativement découverte ou voilée par les émeraudes vacillantes. Au bas des reins, commençait seulement la jupe. Ainsi dégagée, la taille fine contrastait bien avec le volume des hanches-Renaissance très-développées.

La jupe de satin vert à larges bordures d'argent se découpait en lambrequins Louis XIV très courts devant, très longs derrière ; à travers les fentes, le haut de la jambe se laissait deviner, recouvert cependant encore par les entrelacs de perles garnissant la jupe, et les mêmes émeraudes du corsage répétées au bas. Au-dessous, moulées dans un maillot de soie tout pailleté de rondelles d'argent brillant, les jambes émergeaient librement d'un inextricable fouillis de déchiquetures satin vert et argent, formant par derrière comme un long manteau de cour s'évasant à deux ou trois mètres de la femme. Sa haute et noble stature exigeait ce développement indéfini et majestueux. Aux pieds, de hautes bottines de satin vert garnies d'émeraudes, à talons d'argent. Pardessus tout, descendant des épaules, des bras, du haut chignon roux à longues boucles, une pluie d'étroits et longs rubans verts et pailletés d'argent, de cordons de perles, d'émeraudes et de boules de cristal faceté, jetant sur cet ensemble déjà trop étincelant, un second ruissellement mobile, rayonnant en tous sens.

L'exécution d'un tel costume promettait d'être longue, compliquée et fatigante; mais pour elle et pour lui les jours de la couturière étaient des jours de gamineries et de congé, vrais jours de fête. A l'habitude, on se quittait le matin pour se retrouver seulement dans la soirée, fort tard quelquefois ; de longues heures de solitude pour elle; mais dans d'aussi graves circonstances, toute affaire cessante, il ne la quittait plus, heureux d'un sérieux prétexte à donner tout son temps à cet être charmant qu'il allait faire plus charmant encore. Pour elle, ces jours-là seulement, elle le tenait bien à elle, et ces jours-là surtout c'était le plus joyeux, le plus babillard et le plus uni des ménages.

Lui-même y trouvait son compte; il prenait là les leçons du goût le plus vrai et le plus parisien ; apprenant tout ce qu'une nuance plus ou moins vive peut avoir d'irritant ou d'harmonieux, tout ce qu'une broderie lourde, un estompage grossier, d'odieux et de bas. Ce tact et cette distinction qu'il soupçonnait en elle, il en avait la preuve à ses joies et à ses répugnances à elle. Quant à tout ce que cela allait coûter, qui y songeait ? Dans ces longues courses à travers les magasins, ne se faisaient ils pas l'effet de deux nouveaux mariés ?

Dans la voiture, on jabotait, on conseillait, on projetait. On mettait à peine pied à terre, que les passants se retournaient et s'arrêtaient sur le passage de cette belle grande fille, sur laquelle la toilette la plus sombre et la plus simple semblait robe de cour. On entrait, et les commis se troublaient, et elle en abusait pour se faire tout montrer.

Puis l'amour-propre de l'artiste s'en mêlait ; il se trouvait merveilleusement secondé par cette délicatesse minutieuse à saisir et faire exécuter les moindres détails du costume qu'il avait dessiné lui-même. Et quelle patience ! Les étoffes choisies, aucune couturière ne put se charger du réseau du corsage, il fallut aller trouver un armurier ! On essaya cinq ou six fois une armature en carton, et chaque fois en maillot passé sous la robe à l'avance; l'armurier, assez bel homme, prenait gaiement son parti des retouches à faire, modelant son carton sur ce beau corps dont il lui fallait bien passer tous les contours en revue. Une chaste moitié assistait à ces séances et soutenait le digne homme de sa présence... La traîne et la jupe furent l'affaire de la couturière, autres séances dans un atelier rempli de jeunes et jolies frimousses curieuses, et pouffant de rire aux explications très compliquées du monsieur... L'auguste et éternel Milon envoya inutilement cinq ou six projets de maillots pailletés, il en fallut faire venir de Londres un modèle. Pour le chignon, le coiffeur dut aussi inventer un certain rouge anglais intermédiaire entre le rouge à la mode, trop rouge et d'ailleurs commun, et le blond, trop fade et trop vieillot. La bijouterie nécessita des courses au bout du monde, au Marais, qu'ils ignoraient tous les deux, Vieux grands hôtels dont les façades sculptées disparaissent sous les enseignes bariolées, rues étroites à bornes saillantes, vastes cours d'honneur servant aujourd'hui de magasins et encombrées de barriques, tout cela passait comme un rêve au travers de la glace du coupé retentissant et filant comme une flèche. Un jour, on mit pied à terre dans ce charmant enclos planté de vieux arbres à la française, qu'entourent les grandes maisons brique et pierre de la place Royale. Vraiment oui, le bout du monde ici... solitude à peine troublée par les cris d'enfant jouant aux billes, ou le faible murmure des vasques dégouttant l'eau au centre des pelouses... Paris est loin. Toute réalité est loin, tout obstacle s'oublie ici...; et tout en marchant étroitement serrés l'un contre l'autre, on peut se jurer sans mentir que cela durera toujours !...

—

On rentrait, très tard souvent dans la soirée, et l'on étudiait son rôle en se mettant au lit. Le plus singulier et le plus complet contraste entre sa façon de le parler et sa façon de le dire. Au naturel, la plus fine, la plus câline, la plus sensée et maîtresse d'elle des coquettes ; femme, c'est-à-dire charmeresse jusque dans les moindres gestes. Sitôt qu'elle récitait, toutes ses qualités naturelles disparaissaient : une élève d'un cours de déclamation s'exerçant au bien dire avec deux boules de caoutchouc dans la bouche, roulant les *rrr*, nuançant chaque syllabe, perdant le sens général et quittant une voix jeune et bien de poitrine, pour un fausset nazillard et suraigu semblant descendre de la racine des cheveux. Le professeur, l'avait ainsi noté, il n'y avait pas à discuter. Il fallait ruser pour la ramener à son vrai naturel, interrompre la leçon, causer un instant et l'amener dans la conversation à prononcer sans qu'elle s'en aperçût une phrase analogue à la phrase en litige, l'arrêter court, la lui faire redire, et comparer l'intonation naturelle à l'intonation affectée, et sur le fait, lui prouver que ce qui plaisait en elle, c'était elle-même et non non la centième édition d'une leçon rebattue et que toutes pouvaient réciter aussi bien. *C'est bien, c'est bien*, devait-elle dire en entrant en scène, *que ma voiture attende, et qu'on aille dire à mon coiffeur*... etc., et de prendre l'air et l'intonation de Mme Plessy distillant Célimène. N'était-il pas plus simple de parler comme à sa femme de chambre, en femme affairée à sa toilette, brève et sèche ? Au lieu de cela, des pauses à n'en plus finir, et des lèvres en cul de poule égouttant longuement les mots vides de sens ainsi séparés les uns des autres... Mais le professeur ?... Au diable ! Il fallait encore prouver les ridicules du pédagogue et lui démontrer ses vrais charmes à elle pour lui prouver toute sa supériorité de vraie femme coquette et rusée sur ce pauvre diable à tant le cachet... Se laisserait-elle conseiller par lui pour le moindre ruban, la moindre nuance d'étoffe lui seyait plus ou moins ? Pourquoi donc le faire juge en des matières bien autrement intimes et délicates ?...

... Et il parlait, parlait, parlait, la tenant dans ses bras, puisant dans ses yeux et sur ses lèvres des arguments à n'en plus finir, et les appuyant de preuves d'une si évidente sincérité qu'il fallait bien qu'elle se rendît et en arrivât où

il voulait. C'était bonheur alors de la voir ainsi souple et soumise, comprenant, devinant à moitié mot et allant au delà ! ... Les plus dures railleries exagérées à dessein portaient juste et se pardonnaient, dites, dans un baiser. Elle toute surprise de se voir ainsi gouaillée et dirigée, plus surprise encore du contact incompréhensible pour elle entre ces transports vrais et cette impitoyable clairvoyance. Tant de sang-froid lui faisait se demander si bien réellement elle était maîtresse de lui ?... Et dans cette tourmente capricieuse qui était son état d'esprit ordinaire, elle n'en avait que plus de plaisir à trouver ce point d'appui, basé sur la plus juste appréciation d'elle-même. Si supérieure par sa beauté, sa science de l'homme et du plaisir, qui la faisait si sûre de lui, elle avait alors bonheur à abdiquer toute prétention et toute volonté, à la fois triomphante et vaincue...

Autre histoire pour les couplets qu'on avait cru devoir intercaler dans ce rôle un peu trop court. Le costume essayé d'ailleurs devant la direction avait été décidé trop coûteux et trop brillant pour ne point mériter une entrée en musique. L'Ondine devait donc se promener quelques instants sur la scène, et murmurer quelques mesures d'une mélodie vague avant d'entamer le dialogue. Grosse affaire. Assez bonne musicienne mais presque sans voix, elle parlait d'aller trouver M. Faure, le grand M. Faure, du grand Opéra lui-même, et lui demander quelques leçons au prix qu'il voudrait. Elle en dut rabattre et se laisser simplement mener à une reprise des *Prés Saint-Gervais* pour y entendre la bonne Déjazet. Déjazet et Mario étaient ses deux passions musicales, à lui. Même absence de voix chez tous les deux, mais même sentiment de la phrase mélodique, même tact, même charme discret, même justesse et même netteté : jamais un effort apparent, jamais une trivialité... Le petit singe comprit bien, et son chant fut bientôt, comme son débit, simple, sans effort, dit à demi-voix, spirituel et net.

—

Vint le grand jour de la première. Il était temps. Bien qu'en se jouant, que de fatigues au fond ! Et que d'attente, de fièvres et d'espoirs ! Peu à peu ce bout de rôle avait pris à leurs yeux une incroyable importance. Toutes plastiques d'abord, leurs préoccupations s'étaient faites plus sérieuses : tant de beauté, tant de charme, tant de goût et d'intelligence ne pouvaient-ils un jour être appliqués à quelque vraie création ? Non pas que l'on fût bien ambitieux ; mais où trouver au théâtre, aujourd'hui, une grande belle figure comme celle-ci, dont la seule présence sur la scène fit battre le cœur, et emportât l'esprit en des rêves lointains de reines et d'impératrices du Titien ? Un Mélingue femme !... Pour en arriver là, c'était un bien faible commencement ; mais qui sait, dans un jour comme celui-ci, parmi tous ces critiques spécialement convoqués, qui sait si l'un deux ne s'apercevrait point d'une intention, et ne donnerait l'éveil ?... Et de redire ces cent lignes, et de noter les effets par cœur, de peur de défaillance, et d'espérer, de supputer, de craindre...

Le matin la trouva dans d'assez fâcheuses conditions, courbaturée d'essayages répétés et de répétitions nocturnes ; fatigues périodiques de la femme, énervement total de contre-temps multipliés ; la nuit de la veille, rien n'était prêt de ce costume odieusement compliqué, rien n'allait. La courte journée, trop courte, se passa en course à tous les fournisseurs, essayant de nouveau, se désabillant, se rhabillant, oubliant de déjeuner, répétant son rôle dans le coupé tout en se bourrant de gâteaux...

Rapide, le soir est venu. Rien n'est prêt. On finira le costume sur elle. On la porte en voiture De dîner, il n'en est pas question. On soupera... Le jour finit à peine. Déjà du monde aux portes du théâtre... Vite à sa toilette !... Fièvre, impatiences, larmes... La jupe arrive, puis l'armature d'argent... On a oublié les nœuds d'épaules et la garniture de boules de cristal... Entrée de la perruque... Voici le maillot d'écaille... Est-ce tout ?... Oui, sauf les bottines... Vite la femme de chambre en voiture.............. On sonne pour le troisième tableau, le sien !... Horrible de lourdeur ce chignon surmonté d'une large écaille d'argent formant casque : il bascule sur la tête, l'entraînant tout de son poids en arrière... Lourde aussi, et pesante, et impossible à manœuvrer, cette longue traîne à cinq rangs d'écailles de satin bordé de galons d'argent... Et les bottines n'arrivent pas !... Bien maintenant ! on a oublié de garnir d'étoffe l'intérieur des doubles bracelets de poignets et d'épaules, et les rugosités de la monture de cristal écorchent la peau et la font saigner... Les bottines ! les bottines !... le dernier coup est sonné, on lève le rideau... Enfin les voici ! Trop grandes ! les pieds y tournent, mal affermis sur les talons trop hauts... Rien à faire... il faut les mettre telles qu'elles... La canne, le lorgnon, les gants... Enfin c'est fini... Au rideau !...

Heureusement elle n'est point de la première scène... Comme ivre, escortée de deux femmes portant la traîne relevée, elle descend sans voir, à tâtons, une à une, les marches de l'étroit escalier, qu'elle éclaire, éblouissante, tous se rangeant, admirant, stupéfaits sur son passage. Premier succès qui la remonte. Une halte au foyer devant la grande place en pied... et la voilà remise ; elle n'avait pu se voir en entier dans la loge trop étroite... A cet éblouissement d'ensemble, fait d'éclairs des lames et des paillettes d'argent, de lueurs d'émeraudes, de chatoiements de l'épais satin vert, à cette vision surhumaine entrevue dans la glace, corps charmant mis en relief et bien encadré sous l'armature transparente, tête plus charmante encore par le rouge éclat des pommettes, les longs cils allongés des paupières, l'éclat humide des yeux enfiévrés... elle se sourit et décidément se trouve bien... Plus de fatigue, plus d'embarras d'équilibre, de meurtrissures dans les chairs, elle entre en scène galvanisée... Un frémissement d'admiration dans la salle... Elle est sauvée ?... Hélas ! elle ne s'attendait pas au jet de la lumière électrique qui, découvert à l'improviste, tombe cru sur elle, l'aveugle tout à coup et lui fait perdre la tête !... Faux les couplets ! plus faux et plus ridicule encore le récit ânonné !...

Et le lendemain, homme juste mais sévère, le critique du plus autorisé des journaux disait-elle : « Quant à la belle Mlle X..., nous lui conseillerons de s'exercer à passer dans des cerceaux de papier, plutôt que de continuer à jouer la comédie... »

—

Telle est la véridique histoire de la pauvre Ondine et de sa première et dernière tentative au théâtre, où elle ne voulut jamais reparaître.

M

LA GRANDE DÉVOTE (1)

Cocher, à Versailles !

La marquise de Montespan, n'ayant plus de rivale déclarée, n'en posséda pas plus un cœur fatigué d'elle et de ses mesures, dit Voltaire. Quand les hommes ne sont plus dans leur jeunesse, ils ont presque tous besoin d'une femme complaisante ; le poids des affaires surtout rend cette consolation nécessaire. Madame de Maintenon, qui sentait le pouvoir secret qu'elle acquérait tous les jours, se conduisait avec cet art si naturel aux femmes et qui ne déplaît pas aux hommes. Elle écrivait un jour à madame de Frontenac, sa cousine, en qui elle avait une entière confiance :

« Je le renvoie toujours affligé, et jamais désespéré. »

Dans ce temps où sa faveur croissait, où madame de Montespan touchait à sa chute, ces deux rivales se voyaient tous les jours, tantôt avec aigreur secrète, tantôt avec une confiance passagère, que la nécessité de se parler et la lassitude de la contrainte mettaient quelquefois dans leurs entretiens. Les Mémoires donnés sous le nom de Madame de Maintenon rapportent qu'elle dit à Madame de Montespan, en parlant de ses rêves : « J'ai rêvé que nous étions sur le grand escalier de Versailles je montais, vous descendiez : je m'élevais jusqu'aux nues, vous allâtes à Fontevrault. »

Elles convinrent de faire, chacune de leur côté, des Mémoires de tout ce qui passait à la cour. L'ouvrage ne fut pas poussé plus loin. Madame de Montespan se plaisait à lire quelque chose de ses Mémoires à ses amis, dans les dernières années de sa vie. La dévotion, qui se mêlait à toutes ces intrigues secrètes, affermissait encore la faveur de madame de Maintenon, et éloignait madame de Montespan. Le roi se reprochait son attachement pour une femme mariée, et sentait surtout ce scrupule depuis qu'il ne sentait plus d'amour.

En effet, madame de Montespan devait passer comme mademoiselle de La Vallière et serait un jour oubliée comme madame de Fontanges.

Il y eut dans l'année 1676 un jubilé qui fut fatal à la favorite. Louis XIV, superstitieux, trembla à la voix de Bossuet, qui lui peignit avec emphase les portes de l'enfer embrasées par le feu, et il supplia madame de Montespan de se retirer, lui annonçant que l'heure de la pénitence était sonnée. Celle-ci obéit, s'enferma dans un couvent le temps de gagner le ciel, puis, remontant dans son carrosse à quatre chevaux, revint à Versailles.

En ce moment, Louis XIV avait une peur terrible du diable, que Bossuet lui avait si bien représenté, qu'il assura qu'il le voyait toutes les nuits ; aussi madame de Montespan ne fut pas accueillie avec tous les honneurs qui lui étaient dus, ou plutôt elle fut reçue avec trop de solennité.

Le parti de la reine et des confesseurs avait si bien capté le roi, que celui-ci avait fait la promesse de ne plus entretenir madame de Montespan en particulier. Aussi fut-il décidé que la

(1) Extrait de *La grande Dévote*, faisant suite aux *Confessions de Mademoiselle de la Vallière*, 2 volumes des *Femmes du grand Siècle*, ouvrage très curieux et d'un grand intérêt par Eugène Moret.

première entrevue aurait lieu en face de toute la cour.

Nous avons déjà parlé de cette scène, mais elle est si jolie, qu'on ne saurait trop l'étudier dans ses détails.

Madame de Montespan a touché à cette entrevue dans ses Mémoires; toute frissonnante d'émotion et de colère rentrée, elle se présenta les yeux baissés et écouta le roi, qui lui parla gravement, dans un langage biblique emprunté à Bossuet, et ne savait trop ce qu'il disait. Puis, levant les yeux, elle le poignarda d'un regard qui troubla le roi.

— J'ai deux mots à vous dire, dit celui-ci ne pouvant se contenir et entraînant la marquise dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Vous êtes donc devenu fou ? lui dit à voix basse madame de Montespan.

— Oui fou ! répondit le roi, la couvrant d'un regard incendiaire, car je t'aime toujours.

Madame de Montespan n'avait pas besoin d'en dire davantage. Elle prit la main du roi, la garda quelques instants dans les siennes, puis regardant avec hauteur l'assemblée, elle se retourna vers Louis XIV et lui sourit.

Celui-ci, oubliant et les sermons de Bossuet, les réprimandes de son confesseur, le diable avec ses fourches, l'enfer avec ses flammes, oubliant surtout ses courtisans réunis qui le regardaient avec stupeur, se mit à débiter force galanteries à la nouvelle souveraine, qui, jugeant sa victoire assurée, lui glissa un ordre à voix basse.

Le roi s'inclina et disparut, entraînant madame de Montespan et laissant la cour stupéfaite et ahurie.

Mais madame de Maintenon veillait sur la place qu'elle s'était promise, et, sachant désormais quel était le faible de Louis XIV, elle se jura bien d'avoir raison de cet amour, qu'elle jugeait à son déclin.

« Il a peur de l'enfer, se dit-elle; nous causerons de l'enfer. »

Elle ne manqua pas à sa résolution, et toutes les fois que l'occasion lui faisait rencontrer le roi, elle avait soin de l'entretenir des châtiments terribles que Dieu réserve à ceux qui ont mal vécu.

Louis XIV frissonnait. Cette grande dévote avait le talent de lui donner la chair de poule. Elle fit plus, et voulut ramener aussi dans le giron de l'Eglise madame de Montespan. C'était peut-être vertueux, mais à coup sûr profondément habile. La maîtresse partie, elle n'avait qu'à s'asseoir à sa place, et ce qui était péché pour celle-ci ne l'était pas pour elle. Un moment madame de Montespan fut vaincue, mais sa nature reprit bientôt le dessus, et un matin, en compagnie de sa rivale, sortant de la messe après avoir communié, elle cria à son cocher :

— A Versailles !

— Vous ne ferez pas cela ! s'écria madame de Maintenon.

Pourquoi donc ?

— Parce que votre place est au couvent.

— Plus tard, une autre fois.

— Oh ! non, vous n'oserez jamais un tel sacrilége, s'écria madame de Maintenon jouant la prudence effrayée.

— J'en ferai bien d'autres ! s'écria madame de Montespan, se jetant dans son carrosse et brûlant la route.

Mais madame de Montespan n'était pas maîtresse de sa destinée ; il était écrit que sa dernière heure était arrivée. Elle continua à lutter, cependant, et par moments, elle reprenait le dessus, et chassait madame de Maintenon de l'appartement royal. Mais, lentement, celle-ci revenait sur ses pas, et quelques jours après madame de Montespan la retrouvait plus ancrée dans les bonnes grâces du roi.

Madame de Montespan, avec toute sa beauté, cette beauté qui défiait les hivers, et son esprit intarissable, ne pouvait lutter contre madame de Maintenon, ce démon femelle, qui montrait le ciel à Louis XIV à travers le ciel de son lit.

Un jour, il lui fallut quitter les Tuileries, Versailles, Marly, les brillants carrousels où elle était toujours remarquée; il fallut faire ses adieux à la grandeur et à la puissance sous toutes ses formes, éprouver tout ce qu'il y a de poignant dans l'indifférence de ses amis. Chassée de la cour, des carrosses du roi, de sa pensée et de son cœur, madame de Montespan alla où allaient alors toutes les courtisanes en disgrâce, tous les favoris usés, toutes les maîtresses flétries, épées rouillées, fleurs de la veille ; elle se retira au couvent.

Cette reine dépossédée avait prévu de si loin sa chute sans oser y croire, qu'elle avait fait bâtir de ses épargnes la communauté où elle se retira, le voile au front, le dépit aux lèvres et une colère pleine d'espérance dans le cœur.

Pendant de longues années, elle invoqua en vain dans ses courses inquiètes le baume de la religion. On n'oublie pas si vite qu'on a été la maîtresse d'un roi de France, surtout qu'on est encore belle ! Quel amour console de cet amour perdu ? Des hauteurs de Petit-Bourg, à travers ces bois qu'elle parcourait sans cesse, elle cherchait Paris, la ville où elle avait régné.

Ceux qui, par une douce soirée d'été, passent en chantant sur le bateau à vapeur aux flancs de cette admirable propriété, ne savent pas toutes les larmes qui ont été répandues dans cet espace par une femme, blessée du mépris d'un roi. On la voyait fuir comme une ombre désolée, le soir, derrière les arbres de son parc, ou descendre à pas rapides jusqu'aux bords de la Seine, dont les ondes chargées de ses regrets et de ses murmures devaient les porter jusqu'aux pieds du palais de son infidèle amant. Elle subit l'oubli du roi et le mépris de son mari. Un jour de jeûne et de cilice, elle écrivit au marquis de Montespan qu'elle le suppliait de lui rouvrir sa porte ; qu'elle irait, humble et repentante, vivre sous son toit comme la dernière de ses servantes. C'était le dernier mot du renoncement à lui-même. Elle tenta pourtant de se refaire une souveraineté ; elle ouvrit ses salons, pour que tout le Paris bruyant vînt lui prouver qu'elle n'avait pas abdiqué. Elle eut le beau monde comme à la cour, comme à l'hôtel de Rambouillet; on joua la comédie chez elle. Toute la France y allait. Je ne sais par quelle fantaisie cela s'était tourné de temps en temps en devoir. Elle parlait à chacun comme une reine qui tient sa cour et qui honore en adressant la parole ; c'était toujours avec un air de grand respect, qui que ce fût qui entrât chez elle ; et de visites, elle n'en faisait jamais, non pas même à Monsieur, ni à Madame, ni à la grande Mademoiselle, ni à l'hôtel de Condé. Elle envoyait aux occasions aux gens qu'elle voulait favoriser, et point à tout ce qui la voyait. Un air de grandeur répandu partout chez elle, et de nombreux équipages toujours en désarroi ; belle comme le jour jusqu'au dernier moment de sa vie, sans être malade et croyant toujours l'être et aller mourir.

C'est Saint-Simon qui parle, La Fontaine, Boileau, Lulli, Mignard, Coysevox, Girardon, furent de sa cour. Il ne lui manqua guère que Racine, — Racine qui était tout à Madame de Maintenon, Racine qui devait mourir de sa servitude. — Mais, au milieu de ces fêtes, elle cherchait toujours, comme si Louis XIV dût venir lui-même.

Le lendemain, elle avait honte de se rattacher au passé, elle se rejetait au couvent, où elle inventait un nouveau supplice pour son corps. Ses colliers, ses jarretières, ses bracelets, ses ceintures avaient des pointes de fer, des épines imperceptibles qui lui rappelaient la couronne de Jésus-Christ. Elle avait des chemises de toile rude qui déchiraient le satin de son beau corps, elle couchait sur un lit de paille d'avoine comme les dernières paysannes de ses terres.

Mais sa beauté luttait et triomphait. Elle qui jamais n'avait fait œuvre de ses dix doigts, elle filait de l'étoupe, mouillant ce fil grossier sur ses lèvres toutes de pourpre. Même en ses retours au monde, elle avait son étoupe dans sa corbeille. C'était tout ce qui lui restait de ses moissons de roses.

Madame de Maintenon avait alors quarante-sept ans ; mais, ayant pris depuis deux ans beaucoup plus d'embonpoint, sans rien perdre de la noblesse de sa taille, elle était beaucoup plus belle qu'on ne l'avait jamais vue à la cour ; sa figure étonnait par son éclat et par sa majesté ; elle n'avait jamais mis de rouge, et le teint d'aucune jeune personne n'effaçait la pureté du sien.

Toujours vêtue avec la même simplicité, ne quittant presque jamais sa modeste couleur favorite *la feuille morte*, son costume était cependant d'une élégance particulière ; enfin, elle avait encore tant de charmes, que tout le monde pensa qu'il était impossible que le roi la vît si souvent et dans une telle intimité sans en être passionnément amoureux.

Après le voyage de Saint-Cloud, Louis XIV, accoutumé à voir à toute heure madame de Maintenon, ne pouvait plus s'arracher d'auprès d'elle que pour tenir ses conseils ou pour recevoir sa cour.

Toute cette cour était aussi à ses pieds. Les femmes mêmes, qui avaient refusé avec éclat d'aller chez madame de Montespan, les duchesses de Chevreuse et de Beauvilliers recherchaient son amitié. Il n'était pas jusqu'à la duchesse de Richelieu, son ancienne ennemie, qui ne lui témoignât une grande estime.

C'est alors que madame de Maintenon commença sérieusement à disposer ses batteries.

Pourquoi pas ?...

En Danemark, Christian IV avait épousé publiquement Christine Monck, et Frédéric IV mademoiselle de Reventlau, qu'il déclara reine. En Angleterre, on avait vu sans surprise mademoiselle Hyde, fille d'un avocat, s'unir au duc d'York, héritier du trône. En Piémont, Victor-Amédée ne dédaigna point d'accorder sa main à la marquise de Saint-Sébastien. En Russie, Pierre Ier plaça sur le trône une femme née dans la basse classe.

Pourquoi madame de Maintenon, elle aussi, n'arriverait-elle pas à être reine de France ? Elle avait bien la preuve que rien n'était impossible en ce monde et que le Dieu qu'elle invoquait n'avait pas d'autres volontés que celles des rois.

Elle espéra donc et travailla à sa fortune, s'entourant du parti jésuitique et promettant à celui-là, si elle réussissait, la fortune et les honneurs.

Un matin que madame de Maintenon était dans le cabinet du roi, Louvois entra pour travailler avec lui ; madame de Maintenon se leva pour se retirer, Louis XIV la retint.

— Restez, madame, lui dit-il, vous ne serez pas inutile ; je désire avoir votre avis sur l'affaire dont on va me parler.

Le lendemain, lorsque le ministre se présenta chez le roi pour travailler, celui-ci lui dit :

— Suivez-moi chez madame de Maintenon ; c'est là désormais que je veux m'entretenir avec mes ministres.

Louvois obéit en frémissant de rage.

A partir de ce jour, la grande dévote eut ses entrées au conseil, et devint le personnage le plus considérable de la cour.

La duchesse de Richelieu venait de mourir, et la place de dame d'honneur de la dauphine se trouvant vacante, le roi y songea pour madame de Maintenon. Celle ci, étant un objet d'exécration publique, était naturellement indiquée. Mais madame de Maintenon, douée d'une habileté singulière, s'empressa de refuser. Cette place, si brillante qu'elle fût, n'était point celle qu'elle convoitait, et elle trouvait que c'était l'acheter trop cher que de la payer des jalousies et des inimitiés qu'elle était de nature à lui procurer.

— Tant d'ennemies pour être dame d'honneur, se dit madame de Maintenon, cela n'en vaut, ma foi ! pas la peine.

Et, avec grand fracas, elle cria bien haut son refus, manifestant sa résolution ferme et inébranlable, et ajoutant :

— Quant à l'honneur, sire, que cette place me ferait, ne l'ai-je pas tout entier dans l'offre que daigne me faire Votre Majesté ?

L'honnête femme avait d'autres vues, mais le roi, qui ne les devinait pas encore et qui devait probablement les ignorer toute sa vie, dupe jusqu'à la fin de cet hypocrite esprit, fut profondément touché de tant de modestie.

— Puisque vous ne voulez pas, lui dit-il, jouir de mes grâces, il faut du moins, madame, que vous jouissiez de vos refus.

En effet, le roi, à son coucher donna les plus grands éloges à la modération de madame de Maintenon, eu contant tout ce qui s'était passé.

Madame de Maintenon n'était pas dame d'honneur de madame la dauphine, mais elle était de plus en plus la confidente de Louis XIV, son conseil, et si elle n'était pas sa maîtresse, c'est qu'elle était à la veille d'être son épouse.

A défaut de jeunesse et de beauté elle avait sa vertu, et la vertu d'une vieille dévote coûte cher, surtout alors qu'elle n'a que cela à vendre. Séduisant le roi devenu de plus en plus superstitieux et gagné à la cause des jésuites. L'amenant tout doucement à elle, elle se dressait tout à coup devant lui, hautaine et indignée, pleine d'amers reproches et de génuflexions quand le vieil homme reparaissait et demandait à la vilaine femme ce que tant de superbes lui avaient accordé.

L'habile femme avait jeté son filet aux mailles si serrées, que le roi ne pouvait plus s'en échapper. Lui si hautain et si fier avec les autres femmes, il était devenu tout d'un coup doux et humble avec la femme du cul-de-jatte.

— C'est un trône que vous méritez ! lui dit-il un soir.

— Oh ! sire, répondit la grande dévote, ce n'est pas un trône qui me toucherait.

— Quoi donc, alors ? demanda le roi.

Elle n'osa dire : « Votre amour, » mais ses yeux se fixèrent sur le roi d'une façon si expressive, que celui ci baissa les siens.

— Accordez-moi un entretien particulier après le dîner, lui demanda-t-il.

Il faut convenir que ce Louis XIV était bien exigeant : il avait, depuis deux heures, la veuve Scarron, l'ancienne maîtresse de Villarceaux et de tant d'autres à son bras, et cela ne lui suffisait pas ! il voulait encore un entretien.

Quel entretien, grand Dieu !... Quelque chose d'intime, de mystérieux, de tellement secret, que son bonheur fût caché aux regards de tous. C'était vraiment bien la peine d'être le plus grand roi de la terre, comme on l'appelait en ce temps-là, pour s'enamourer d'une vieille coquette, quand mademoiselle de La Vallière et madame de Montespan, l'une résignée et l'autre indignée, se morfondaient dans la retraite, et qu'un essaim de jeunes et jolies femmes s'ébattaient sur les pelouses de Versailles.

Pourquoi, puisqu'il aimait le fruit mûr, ne se jetait-il pas dans les bras de Ninon de Lenclos ? A défaut de la jeunesse, il aurait trouvé la beauté persistante et l'esprit vivant de tout un siècle. Madame de Maintenon ne lui en apportait que l'hypocrisie et la honte.

Elle était le voile de deuil qui allait envelopper son règne ; elle devait en être le linceul.

Pendant tout le dîner, le roi et madame de Maintenon montrèrent une distraction dont rien ne put les tirer. Madame de Maintenon ne songeait qu'à presser le service, elle donnait des ordres mal à propos, ou les réitérait quand on venait de les exécuter ; elle oubliait de faire les honneurs de la table ; elle ne répondait que machinalement et de manière à prouver qu'elle n'avait pas écouté ; elle regardait le roi et lui parlait avec tant de trouble, qu'on aurait pu penser qu'elle se croyait en disgrâce, si la vivacité de sa physionomie n'eût au contraire decelé sa joie secrète.

Ce dîner si long se termina enfin, le roi se leva précipitamment et on sortit de la salle à manger : Louis donna le bras à madame de Maintenon, et l'entraîna sur-le-champ hors du château.

On était à la fin d'août ; il faisait chaud, mais le temps était très couvert. Le roi et madame de Maintenon, également émus, marchaient rapidement et en silence. Le roi menait madame de Maintenon dans le bois embelli par ses ordres ; il la conduisit sous l'arbre autour duquel il avait fait placer un banc. On s'arrêta là, on s'assit, et le roi prenant la parole :

— Il ne m'est plus possible, dit-il, de vous déguiser mes véritables sentiments... Je ne connais que trop l'inflexibilité de votre raison, de vos principes, et la généroisté de votre caractère !... C'est cette admiration profonde qui me retient depuis plus de trois mois... Vous êtes l'unique femme sur la terre qui puissiez m'inspirer une telle crainte. Songez, madame, que cet hommage, que je suis forcé de rendre à vos vertus, est plus surprenant et plus glorieux pour vous que l'offre de ma main et de mon trône.

A ces paroles, qu'elle attendait depuis si longtemps, madame de Maintenon faillit s'évanouir. Elle se jeta aux genoux du roi et saisissant une de ses mains :

— Ah ! sire, tant de bonheur et tant de gloire pour moi ! Mais, croyez-le bien, je n'ai jamais eu la coupable folie de porter mes regards sur le trône, et rien dans l'univers ne me ferait accepter un rang que je ne pourrais partager avec vous sans en obscurcir l'éclat.

— Voilà ce que je craignais, dit le roi, vous voulez me sacrifier pour tout le monde.

— Vous sacrifier ! ô ciel, s'écria la femme astucieuse : un lien sacré, mais secret, ne peut nous unir ?

— Quoi !... dit le roi, j'ai déclaré mes maîtresses, et je craindrais de déclarer ma femme ! je n'aurais montré de la hardiesse que dans mes égarements ?

— Sire, reprit madame de Maintenon, pouvez-vous craindre que je sois confondue dans la foule, avec votre estime et votre confiance ? Songez que je ne pourrais accepter ce rang suprême que vous m'offrez sans avilir à la fois la majesté du trône et votre caractère. Je ne serais plus qu'une femme ambitieuse parvenue au faite des grandeurs à force de souplesse et d'artifice, et l'histoire ne représenterait Louis le Grand que comme un roi subjugué par une intrigante. Mon attachement pour vous serait déshonoré dans la postérité !... Ah ! je veux qu'il soit connu, je veux que l'on sache que jamais souverain ne fut aimé autant que vous. Enfin quelle humiliation pour l'héritier du trône de voir succéder à son auguste mère la veuve Scarron ! Et que dirait la princesse son épouse, en se trouvant forcée de rendre à celle qui fut trop honorée de la servir, tous les respects qu'elle a reçus d'elle ? Et vous sire, le meilleur des pères, vous porteriez un tel trouble dans la famille royale !... Combien cette représentation éclatante me serait odieuse : Elle m'empêcherait de vous consacrer tous les instants de ma vie, et elle ferait murmurer contre vous. Ah ! laissez-moi n'exister que pour vous ; quel sort plus beau pourriez-vous m'assurer ?

— Mais, reprit le roi, comment pouvez-vous me proposer un mariage secret, vous qui craignez tant les faux jugements du monde ?

— Je craignais surtout mon cœur !

— Que pensera-t-on d'une telle intimité ?

— Ma conscience ne me reprochera rien ; on me verra calme, heureuse : ce sera prouver que je n'ai point quitté les routes du devoir. Mon bonheur et votre estime seront les garants de mon innocence.

— On devinera notre secret.

— Eh ! qu'importe ! pourvu qu'il ne sorte jamais de ma bouche, et que l'on trouve toujours dans ma conduite la même simplicité.

— Eh ! pourquoi priver l'univers d'un grand exemple ? Pourquoi m'interdire le plus noble emploi de la puissance en m'empêchant d'élever au plus haut rang la sagesse et la vertu ? Ce serait expier toutes les folies que des amours criminelles m'ont fait faire.

— Je ne mérite rien ; en me dévouant à vos enfants, n'ai-je pas suivi les mouvements de mon cœur ? Pense-t-on à louer une mère qui se conduit ainsi ? Oh ! combien je serais blessée si vous étiez surpris de tout ce que j'ai fait !... En vous consacrant ma vie, j'ai cédé à mon inclination, j'ai trouvé ma récompense dans mon bonheur. Mais, sire, je le répète, ma gloire est dans la modération ; si je sortais des bornes de cette austère modestie, je deviendrais l'objet de la censure et de la haine publiques ; et, loin de jouir de vos bienfaits, j'en jouirais avec amertume si ma réputation était attaquée et noircie.

— N'avez vous pas éprouvé déjà mille fois les atteintes de la calomnie ?

— Oui, sire ; mais des satires et des libelles ne prouvent que l'envie et l'impuissance d'accuser avec vérité. J'ai pour moi le suffrage des gens vertueux et l'opinion publique.

Madame de Maintenon avait autre chose que le suffrage des gens vertueux et de l'opinion publique ; elle avait pour elle d'avoir trouvé le moyen possible d'arriver à être la femme légitime d'un roi de France. Certes, elle eût préféré être reine que d'être une épouse inavouée, mais elle était trop fine pour n'avoir pas compris que ce mariage public était tellement impossible, que, alors même que Louis VIV l'eût exigé, la cour entière se fût révoltée et séparée de lui.

Louis XIV, tout roi qu'il était, n'aurait pu y parvenir ; sa famille tout entière y eût mis obstacle. Une immense clameur se fût élevée de la masse de la nation, et le grand roi eût été couvert de ridicule et taxé de folie.

Il n'y avait de possible qu'un mariage secret, et, grâce à cette union, madame de Maintenon, qui était alors la véritable souveraine et la maîtresse absolue de Versailles, obtenait, avec les honneurs dus à sa puissance, sinon à son rang, ceux de l'Eglise, qui n'avait plus rien à lui reprocher.

« Le bon billet qu'a La Châtre ! » avait-on dit de Ninon jurant, on s'en souvient, de ne point tromper ce gentilhomme et de n'aimer jamais que lui. La bonne femme qu'avait Louis XIV, et comme c'était bien la peine d'être si puissant pour se jeter aux pieds d'une épouvantable dévote.

A la fin de la conversation qui avait eu lieu entre madame de Maintenon et le roi, il fut convenu que l'on partirait le lendemain pour Marly.

— J'y ferai venir, dit le roi, M. de Meaux (qui n'était autre que Bossuet), l'abbé de Fénélon, le père de La Chaise et le duc de Montausier. Je veux les consulter sur le mariage secret et leur dire surtout que c'est vous qui refusez le trône et non moi qui craindrais d'y placer celle que j'ai choisie pour épouse. Je veux que les hommes les plus recommandables de ma cour connaissent mes sentiments pour vous et toute la grandeur de votre âme.

Le soir même, la Maintenon, qui triomphait d'une façon absolue, fit appeler le duc du Maine. C'était, des bâtards du roi, le plus laid de visage, le plus difforme de corps, le plus sot d'esprit et le plus dénué de cœur et de bons sentiments. Fils de madame de Montespan, il était, on s'en souvient, l'élève de la Maintenon, qui l'avait toujours indisposé contre sa mère et qui en raffolait.

— Du Maine, lui dit-elle, le roi n'aime plus ta mère ; tu le sais, puisque tu le lui as dit toi-même. Serais-tu homme maintenant à me servir près du roi ?

— Certainement, fit le duc du Maine, qui ne rêvait rien moins que de régner un jour, et qui, voyant son ancienne gouvernante à la veille d'occuper la première place à la cour, résolut de se l'attacher tout à fait ; avant vingt-quatre heures, vous aurez des nouvelles de mon dévouement.

— Eh bien ! Nanon ! fit un instant après la Maintenon à une grosse fille qui entrait, que dis-tu de ma fortune ?

— Qu'elle ne s'arrêtera plus, madame, répondit celle-ci, et qu'avant six mois de ce jour, vous serez reine de France.

PETITES NOUVELLES

Mlle Juliette Rey, dont le public parisien a pu apprécier le talent dans le rôle de Juliette, des *Amants de Vérone*, du marquis d'Yvry, et dans celui d'Elsa, de *Lohengrin*, lors de l'exécution du premier acte de cet ouvrage au Concert-Populaire, est engagée à l'Opéra.

On annonce également l'engagement du ténor Dereims, qui débuta, il y a deux ans, à l'Opéra-Comique, dans *Cinq Mars*, et qui retourna en province après cette unique création.

M. Dereims chantera non seulement le *Comte Ory*, mais encore le *Philtre*, d'Auber, que M. Vaucorbeil compte remonter cet hiver.

— On annonce que M. Léo Delibes doit écrire un ballet pour l'Opéra sur un scenario de M. Jules Barbier, intitulé : *les Légendes du Rhin*. Cet ouvrage, en trois actes et cinq tableaux, ne serait donné que l'année prochaine, M. Léo Delibes n'en ayant pas commencé la partition, et ne pouvant pas entreprendre une nouvelle œuvre avant d'avoir achevé l'orchestration de *Jean de Nivelle*.

Pour terminer plus promptement ce travail, M. Delibes s'est retiré au bord de la mer, en Bretagne.

— Le premier ouvrage chorégraphique qui sera monté à l'Opéra est un ballet de M. Widor, reçu sous la direction de M. Halanzier, sur la recommandation de M. Vaucorbeil, alors commissaire du gouvernement près des théâtres subventionnés.

Il est également question d'un ballet de M. Lalo.

— La réouverture de la Comédie-Française est annoncée pour le 1er août.

Cette première soirée sera exclusivement consacrée à Molière. On jouera les *Femmes savantes* et le *Malade imaginaire* suivi de la *Cérémonie*.

— *Jack Storm*, tel est le titre du drame en cinq actes et sept tableaux de M. Pierre Elzéar, que M. J. Bertrand, directeur du théâtre des Nations, vient de recevoir.

— La distribution des récompenses décernées aux artistes exposants à la suite du Salon de 1889, aura lieu à l'Ecole des Beaux-Arts, le dimanche 27 juillet, à deux heures, sous la présidence de M. Jules Ferry, assisté de M. Turquet, sous secrétaire d'Etat au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.

— La *Chanson du Drapeau* : tel est le titr d'un hymne patriotique que le chanteur Prévost fait bisser chaque soir, l'Eldorado.

— Dans le concert donné vendredi par la Société de la Librairie, nous avons entendu Mlle Marie Rey interprêter avec une grande maëstria le beau *Noël patriotique* de Charles Malo.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME — SCIENCES ET LETTRES — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché PIERRE PETIT.

TRAGEDIE — MUSIQUE

FERDINAND DE LESSEPS

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 324

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadair paraissant le Jeudi.
Du 31 Juillet au 6 Août 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCCXXIV

—

FERDINAND DE LESSEPS

Peu d'hommes sont aussi assurés que M. de Lesseps de voir leur nom s'immortaliser. Celui qui a eu la gloire de percer l'isthme de Suez, malgré les prédictions sinistres dont les sommités du gouvernement anglais, ont tout d'abord poursuivi son œuvre, et qui va entreprendre aujourd'hui le gigantesque travail du canal interocéanique, dont aucun peuple n'ose plus lui contester la réussite, appartient au monde des grands conquérants, des conquérants utiles qui font marcher l'humanité en développant ses ressources.

En attendant qu'il soit l'homme de tous les temps, Ferdinand de Lesseps est redevenu actuellement, et plus que jamais, l'homme du jour; c'est donc le moment d'esquisser à larges traits sa personnalité.

Né à Versailles, en 1805, Ferdinand de Lesseps fut diplomate avant d'être ingénieur. Dès l'âge de vingt ans, en 1825, nous le voyons attaché au consulat de Lisbonne, et nous le trouvons successivement élève consul en 1828, vice-consul en 1832, puis consul à Alexandrie en 1834 et 1835, consul à Amsterdam en 1838, à Malaga, à Barcelonne, et enfin, ministre de France à Madrid en 1854.

La carrière diplomatique de Ferdinand de Lesseps a donc été, comme on le voit, assez longue et s'est terminée avec le grade supérieur. C'est par elle que le courageux pionnier du continent africain a puisé cette force énorme, qui lui a permis de lutter avec succès contre ceux qui l'accusaient de témérité et semblaient tout puissants pour l'arrêter dans sa gigantesque entreprise.

Rentré dans la vie privée en 1854, il fut appelé en Egypte par Mohammed-Saïd pour s'entretenir avec lui du projet qu'il avait conçu du percement de l'isthme de Suez. Le vice-roi tomba d'accord presqu'aussitôt avec M. de Lesseps et l'encouragea à poursuivre cette admirable conception. Pendant deux ans, le vaillant ingénieur accumula toutes les ressources de sa haute intelligence pour mener à bonne fin des études qui démontrassent la sûreté de son projet. Ces travaux se trouvent condensés dans un ouvrage qui parut en 1856, sous ce titre : *Percement de l'isthme de Suez, Exposé et documents officiels.*

On sait les difficultés matérielles qu'il rencontra, les jalousies qu'il suscita de la part de l'Angleterre, lorsque, certain du mérite de son entreprise, il lança la souscription de Suez. Les journaux d'outre-Manche ne le ménagèrent pas et lord Palmerston lui-même, dans une séance de la chambre des Communes, traita la Compagnie de Suez « d'une des plus remarquables tentatives de tromperie qui ont été mises en pratique dans les temps modernes. »

Mais rien n'arrêta M. de Lesseps dans ses convictions, il lutta contre tous les obstacles, ne perdit jamais espoir, même quand la Sublime-Porte fit ordonner d'interrompre les travaux. Doué d'une énergie et d'une volonté sans égales, il sut communiquer au public sa confiance dans la réussite de son œuvre, et après quinze années d'efforts inouïs, il eut l'incomparable joie de voir la flotte française passer le Canal qui allait devenir pour le monde entier une source si féconde de nouvelles richesses.

Oh, alors, tous vantèrent à l'envi la sublimité de sa conception et l'énorme habileté de ses plans. Pour ceux qui le jalousaient, il passa aussitôt du rôle d'ambitieux qu'ils lui avaient attribué, à celui de grand homme, et le gouvernement de S. M. Britannique lui conféra le droit de Cité de Londres qu'elle lui fit parvenir dans un coffret d'or massif.

Un an après l'ouverture du Canal de Suez, nous étions en pleine guerre, Ferdinand de Lesseps resta à Paris pendant toute la durée du siége, servant dans les rangs de la garde nationale. Aussitôt la délivrance, il s'occupa avec une dévorante activité des intérêts de ses souscripteurs et donna des dividendes à ses actionnaires.

L'ouverture du Canal de Suez eut suffi pour immortaliser le nom de Ferdinand de Lesseps; mais, voilà qu'après s'être occupé de bien d'autres travaux, tels que la rectification du cours du Danube ; il part en campagne pour le percement de l'isthme de Panama, projet bien plus gigantesque encore que le premier qu'il avait conçu.

Plus n'est besoin aujourd'hui de défendre le hardi travail, que l'on va entreprendre. Tout le monde en sait l'utilité et chacun est assuré de la réalisation. Depuis plus de trois siècles, des hommes avaient rêvé ce passage entre les deux océans, mais la science n'avait point atteint à une assez grande puissance et l'on ne pouvait pas non plus se fixer définitivement sur le meilleur lieu du passage.

Des projets innombrables furent successivement présentés; tous offraient des parties sinon inexécutables au moins pouvant faire craindre des inquiétudes pour l'avenir, et comme il fallait absolument, ainsi que le disait M. de Lesseps, que l'entreprise gardât « un caractère industriel, international, universel, neutre enfin, qui le mît à l'abri — comme l'a été le canal de Suez en 1870, — de tous les effets d'une guerre quelconque entre nations »; il était de toute nécessité de s'adresser au public et non au gouvernement, alors il fallait avoir des recettes illimitées pour la mener à bonne fin et, par conséquent, ne l'exécuter qu'à la condition qu'elle soit de nature à ne laisser subsister aucun obstacle pouvant limiter les recettes nécessaires pour rémunérer les actionnaires.

C'est à la vue d'un plan que lui apportaient deux lieutenants de vaisseau, MM. Wyse et Reclus, que M. de Lesseps vit clairement pour la première fois, la possibilité d'exécuter un canal maritime tel qu'il le comprenait.

Aussitôt il fit part de son projet à toutes les Sociétés scientifiques du monde, et 120 délégués accoururent à Paris de tous les points du globe et se réunirent en congrès, le 25 mai 1879, le nommant pour présider leurs travaux.

Cinq commissions furent nommées : statistique, économie et commerce, navigation, technique, voies et moyens et revenu probable.

Enfin, le 29 mai, le Congrès international, réuni en séance plénière, après avoir reçu communication des rapports des commissions, votait, par 74 voix contre 8, la résolution suivante :

« Le Congrès estime que le percement d'un canal interocéanique à niveau constant, si désirable dans l'intérêt du commerce et de la navigation, est possible ; et que ce canal maritime, pour répondre aux facilités indispensables d'accès et d'utilisation que doit offrir avant tout un passage de ce genre, devra être dirigé du golfe de Limon à la baie de Panama. »

Le percement de l'isthme américain abrégera de 3,000 lieues, en moyenne, la route des navires allant d'un océan à l'autre.

M. de Lesseps évalue à 90 millions de francs le revenu brut que procurera annuellement cette opération.

Il demande un capital de 400 millions et croit qu'en tenant compte d'un emprunt

en obligations, la dépense annuelle pour l'exploitation et l'entretien du Canal, l'intérêt et l'amortissement des obligations, ainsi que les charges de toute nature résultant de la concession, ne dépasseraient pas 35 millions de francs.

On voit d'ici les bénéfices considérables qui reviendront aux actionnaires.

Déjà M. de Lesseps est en route pour propager et expliquer dans des conférences l'excellence de la Société constituée pour permettre de réaliser les millions nécessaires à la confection du canal inter-océanique. Dans toutes les grandes villes de France, il va, apôtre infatigable, prêcher en faveur de la Civilisation et du Progrès. Il réussira, sans aucun doute, car des sacrifices d'argent momentanés n'arrêteront personne, convaincu que l'on est aujourd'hui, que sous la direction d'un tel homme, le travail si prodigieux qu'il soit, se fera dans le plus court espace de temps possible.

Doué d'une force physique égale à sa force de volonté, Ferdinand de Lesseps se rendra au centre des deux Amériques, activant tout de sa présence et de ses lumières. Esprit persuasif, autant que savant convaincu, et en même temps, homme sympathique dans ses relations, il a tout ce qui est indispensable pour assurer la prompte réalisation de l'œuvre grandiose qui sera une des plus glorieuses conquêtes du dix-neuvième siècle.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Mademoiselle

MAURI

(La nouvelle première ballerine de l'Opéra).

Conservatoire national de musique ET DE DÉCLAMATION

Séance du 24 Juillet 1879.

CHANT

JURY : MM. Ambroise Thomas, président; Gounod, Massenet, Wekerlin, Delle Sedie, Bouhy, Bonnehée, Nicot, Guillot de Sainbris.

HOMMES

Premiers Prix.

MM. Villaret, élève de M. Bax de Saint-Yves.
Seguin, élève de M. Bax de Saint-Yves.

Deuxièmes Prix.

MM. Belhomme, élève de M. Boulanger.
Mouliérat, élève de M. Bussine.
Carroul, élève de M. Barbot.

Premiers accessits.

MM. Piccaluga, élève de M. Masset.
Dubulle, élève de M. Bussine.
Lamarche, élève de M. Roger.

Deuxièmes accessits

MM. Fontaine, élève de M. Boulanger.
Passerin, élève de M. Archainbaud.
Gruyer, élève de M. Archainbaud.

FEMMES

Premiers Prix (à l'unanimité).

Mlles Janvier, élève de M. Bax de Saint-Yves.
Coyon-Hervix, élève de M. Bax de Saint-Yves.

Deuxième Prix (à l'unanimité).

Melle Brun, élève de M. Bax de Saint-Yves.

Premiers accessits

Mlles Griswold, élève de M. Barbot.
Pénière-Fougère, élève de M. Crosti.
Frandin, élève de M. Barbot.
Jacob, élève de M. Bussine.

Deuxièmes accessits

Mlles Merguiller, élève de M. Archainbaud.
Vildieu, élève de M. Bussine.

Séance du 26 juillet 1879

OPERA-COMIQUE.

JURY : MM. Ambroise Thomas, président; Gounod, Léo Delibes, Semet, Guiraud, Jules Barbier, Carvalho, Cormon, Deschapelles.

HOMMES

Premiers Prix

MM. Mouliérat, élève de M. Ponchard.
Villaret, élève de M. Ponchard.

Deuxième Prix.

M. Belhomme, élève de M. Ponchard.

Premier accessit (à l'unanimité).

M. Piccaluga, élève de M. Mocker.

FEMMES

Premier Prix.

Mlle Coyon-Hervix, élève de M. Ponchard.

Deuxième Prix.

Mlle Janvier, élève de M. Ponchard,

Premiers accessits

Mlles Molé, élève de M. Ponchard.
Burton, élève de M. Mocker.

Séance du 28 juillet 1879

OPÉRA

JURY : MM. Ambroise Thomas, président; Gounod, Massenet, Membrée, Joncières, Jules Barbier, Vaucorbeil, Bonnehée, Deschapelles.

Classe de M. Obin

HOMMES

Premier Prix à (l'unanimité)

M. Dubulle.

Deuxièmes Prix

MM. Carroul.
Mouliérat.

Premiers accessits

MM. Lamarche.
Fontaine.

L'ensemble des différents concours de chant, d'opéra-comique et d'opéra, nous a présenté un certain nombre de jeunes sujets intéressants, mais peu d'artistes en mesure d'enrichir dès aujourd'hui nos scènes musicales.

Parmi les femmes, une seule est vraiment remarquable, Mlle Coyon-Hervix, et nous sommes d'avis que — seulement en raison de son âge, car son talent est parfait, — cette jeune fille doit attendre un an encore avant d'aborder le théâtre. Douée d'une voix dont le charme est irrésistible, et qu'elle dirige avec un goût exquis, Mlle Coyon Hervix a, de plus, un sentiment musical très développé et un réel tempérament dramatique. Elle s'est posée en chanteuse d'un ordre assez élevé dans la façon dont elle a chanté la prière et l'air « à tes serments fidèles, de la *Norma,* » qu'elle a enlevé avec une maëstria et une virtuosité incroyables chez une jeune fille de seize ans. La voix chaude, pénétrante, rayonne et porte au loin; on sent chez elle une verve artistique entraînante. Bien qu'elle n'ait pas concouru à l'opéra, et que son concours d'opéra-comique ait été très remarquable dans les *Dragons de Villars*, Mlle Coyon-Hervix est destinée à notre première scène lyrique, dès que son magnifique organe aura pris tout son développement et sera en mesure d'affronter sans périls les fatigues d'un premier emploi que ses dons naturels, son sentiment artistique très développé, joints à une excellente éducation musicale, lui permettent de tenir un jour en grande artiste.

Des autres femmes nous ne dirons que peu de mots : Mlle Janvier sait chanter, Mlle Burton dit finement le poème, Mlle Brun a des qualités de son. Mlle Griswold a un bel organe encore mal assis, les autres prouvent par-ci, par-là, qu'elles ont étudié, mais il n'y a point parmi elles de sujets dont MM. Vaucorbeil et Carvalho peuvent se disputer les talents suffisamment mûris.

Chez les hommes, c'est mieux. M. Mouliérat peut, dès aujourd'hui, entrer à l'Opéra-Comique, ainsi que M. Carroul. Le premier sera un ténor de style précieux, et le second un excellent baryton, un peu lourd d'organe, mais distingué d'allures et chantant avec goût.

Pour l'année prochaine, nous pourrons compter sur M. Belhomme, une basse chantante très-intelligente, sur M. Quirot, un baryton à la voix solide et bien timbrée, sur M. Lamarche qui a une vraie voix de ténor d'opéra.

Tout-à-fait à part dans le concours général, il convient de placer un jeune artiste, M. Dubulle qui a révélé un rare talent de comédien. Basse-chantante et grave tout à la fois, M. Dubulle a une fort belle voix, bien assise, développée et dont il se sert en musicien déjà très-savant. Il a de plus une intelligence scénique vraiment exceptionnelle, une physionomie mobile, des gestes tout à fait personnels; c'est ce qu'on appelle une *nature.* Dans Bertram de *Robert le Diable*, Méphistophélès de *Faust*, le Spectre d'*Hamlet*, M. Dubulle a fait preuve d'une souplesse de talent remarquable. Quand on lui a décerné le premier prix d'opéra à l'unanimité, la salle entière a éclaté en bravos enthousiastes et prolongés. C'est une révélation, la place de M. Dubulle est dès à présent à l'Opéra. Malheureusement, ce jeune artiste est actuellement sous les drapeaux à l'infirmerie du Val-de-Grâce, et son service militaire doit durer trois années. On va j'espère lui acheter son volontariat d'un an, et M. Vaucorbeil peut, dès au-

jourd'hui se l'attacher, afin de lui faciliter au moins de travailler à Paris en attendant qu'il aborde la scène.

M. Dubulle est une trop précieuse recrue pour notre première scène, on lui doit toutes les protections imaginables auxquelles le talent a droit, il est l'honneur des concours de musique dramatique au Conservatoire de 1879.

Jeudi prochain nous rendrons compte des élèves de tragédie et de comédie qui concourrent aujourd'hui mercredi, au moment où ces lignes s'imprimeront.

SON PREMIER MARI

Elle a vingt-deux ans aujourd'hui. Vous avez dû la rencontrer à tous les bals cet hiver, au bras de son second mari, un bel homme, ma foi ! trente-cinq ans, capitaine, fort comme Hercule, avec quelques traces de fatigue sous les yeux et sur les tempes.

Elle ne le quitte pas d'un instant ; elle le conduit à la caserne, elle le suit à l'exercice, même à feu ; elle l'admire à la parade, elle le ramène au logis, et là elle lui ôte son grand sabre ; mais elle lui laisse tout son prestige. Lorsque le ministre de la guerre envoya le pauvre homme en mission en Afrique, il était temps.

Mais, pour la bien comprendre, je dois vous dire ce qu'elle était autrefois, avant et pendant son premier mari.

—

Elle est née dans un trou de Bretagne, à quelques centaines de mètres du grand Océan. Sa mère, fort dévote, dirigeait une friterie de sardines, et, naturellement, s'occupait beaucoup plus de Dieu et de ses poissons que de sa fille. Il en résulta que celle-ci, lorsqu'elle se maria, à dix-sept ans, était aussi vierge d'esprit que de corps, mais vierge dans le sens le plus pur, le plus chaste, le plus idéal de ce mot adorable. Elle ignorait tout, et surtout elle s'ignorait elle-même.

Un gentilhomme des environs, le marquis de... de n'importe quoi, en revenant de la chasse, rencontra la jeune fille, qui était alors le plus beau parti de tout l'arrondissement. Or, la veille, à la fin d'un déjeuner de garçons, il avait parié cinq cents louis qu'il serait marié avant la fermeture; il entra chez la marchande en gros de boîtes de sardines, et brusquement lui demanda sa fille en mariage. Il avait une bien mauvaise réputation, et il n'était plus riche ledit gentilhomme ; mais il avait un grand nom ; et le notaire, que la marchande alla consulter, lui dit sans hésiter : — Vous seriez bien bête de manquer une telle occasion...

Voilà comment elle devint, en premières noces, la marquise de....

—

La pauvre enfant, à cette époque, avait une bien piteuse mine ; elle était maigre et jaune, elle n'aimait que les pommes vertes et les cornichons ; elle souffrait horriblement de l'estomac, et les médecins de l'endroit, qui avaient la prétention de s'y connaître, affirmaient que le mariage l'achèverait ; mais ils ne s'y connaissaient pas du tout, les médecins de l'endroit. Si le marquis avait daigné seulement...

Parlons un peu, de ce marquis. Quarante-cinq ans, gros et gras, frais et rose, le cou court, la tête dans les épaules, le ventre sur les genoux, vrai type de chauvin ou de chapon. La pipe, la chasse, le cheval, le jeu, la bonne chère... à la bonne heure ! mais les femmes ? C'était un sens qui lui avait toujours manqué. Pour gagner cinq cents louis, il en avait épousé une ; pour gagner quarante mille francs, il en aurait épousé quatre. Mais, quant à ses devoirs conjugaux, il se couchait à huit heures et s'endormait à sept.

Chaque année, il quittait la Bretagne, en même temps que les canards, et s'en allait à Paris, pour assister aux courses du printemps. Son mariage ne changea rien à ses habitudes, seulement il pria mademoiselle sa femme de vouloir bien l'accompagner.

Vous figurez-vous une jeune fille de dix-sept ans, sortant de l'ombre pour entrer brusquement en pleine lumière? On serait ébloui à moins. Elle n'avait pas la tête bien forte ; Paris lui donna le vertige. Son mari la produisit dans le monde, au Bois, au théâtre. Pour être plutôt débarrassé de la corvée, en huit jours, il lui fit voir tout ce qu'elle devait voir ; mais elle ne voyait rien, et plus elle ouvrait les yeux, moins elle voyait. Seulement, dès qu'elle les fermait, le soir, avant de s'endormir, elle *revoyait* clairement tout ce qu'elle n'avait pas vu. Et alors il se passait en elle des phénomènes étranges dont elle ne se rendait pas compte, et qui l'effrayaient horriblement : des bouffées de chaleur au visage, des sueurs froides, des contractions nerveuses, des frissons dans tous les membres, des battements désordonnés de cœur, des intermittences de pleurs et d'éclats de rire, une soif ardente et des envies folles de donner des coups de poing à son traversin qui, pour les recevoir, prenait la forme du marquis.

—

Elle, qui ne savait rien et ne se doutait même pas de ce qu'elle avait à apprendre, se levait le matin, brisée, anéantie, les yeux gonflés et les joues pâles, tachetées de rouge. Elle s'affaiblissait de jour en jour, et à coup sûr elle serait bientôt morte, victime de ce grand inconnu, gardien trop fidèle de son innocence.

Qui devait la sauver? Son mari? Vous n'y pensez pas. Le cher homme était trop occupé à refaire sa maison avec sa nouvelle fortune. D'ailleurs sa femme n'était pour lui qu'une femme, c'est-à-dire moins que rien.

Elle eût vécu au siècle dernier, je n'aurais pas été inquiet d'elle. Il y avait trop d'aimables roués, désœuvrés qui se consacraient tout entiers aux œuvres de galanterie. La situation désespérée de l'infortunée ne leur aurait pas échappé, et tous, j'en suis certain, auraient tenu à honneur de rendre la pauvrette à la vie en la conduisant au pied de l'arbre de la science.

Mais aujourd'hui, dans les sentiers de la galanterie, il pousse de l'herbe : nos élégants petits crevés n'auraient garde de la fouler de leurs bottes vernies. Ils préfèrent user les dalles de la Bourse, le bitume de leurs écuries, les tapis de leurs cercles et les peaux d'ours des boudoirs de ces demoiselles.

Ah ! chère petite femme, si tu n'avais pas rencontré la baronne!...

—

La baronne ? Quelle baronne? Vous savez bien, la petite baronne, le type le plus réussi du monde parisien. Qui ne la connaît pas? il n'est pas de salon qui ne possède aujourd'hui sa petite baronne, comme autrefois les tables d'hôte leur gros-major.

Souvent elle n'est pas du tout baronne, la petite baronne, mais ce titre lui va si bien ! elle est si mignonne quand elle ronronne, fredonne et papillonne... si friponne quand elle se pomponne, se chiffonne et s'abandonne!...

Elle passe sa vie à grimper des étages, comme un écureuil des branches d'arbres. Elle va et vient, se tourne et se retourne, trottine et furète, grignote un gâteau par-ci, essaye une toilette par-là, commence une médisance chez celle-ci, l'achève chez celle-là, et ne reste pas plus chez elle que chez les autres. A-t-elle un mari? Oui, mais c'est à vous à le lui rappeler. Un amant? Non; mais elle s'occupe beaucoup des amants de ses amies. Là-dessus, elle sait tout ce qui s'est passé, tout ce qui se passe, tout ce qui va se passer. Son unique volupté est de se fourrer dans tous les scandales, et d'y jouer un rôle officieux. Pétrie de bonnes intentions, elle veut rendre service et tout arranger ; mais elle oublie bien vite le but qu'elle se propose, et ne songe plus qu'au plaisir qu'elle se donne. Aussi, quand la morale sort saine et sauve de ces situations délicates, je vous réponds que ce n'est pas de la faute de la baronne. Ce n'est pas qu'elle soit foncièrement vicieuse. Non ! A l'occasion, elle commettra une bonne action ; mais utile ou nuisible, inconséquente ou dévouée, ne lui tenez aucun compte de sa conduite. Elle n'a conscience de rien, et, le même jour, vous la verrez salir ses pieds mignons dans la boue des mondes interlopes, et les essuyer avec onction sur les paillassons de sa paroisse. Bref, un dangereux petit animal que la baronne : fonds détestable, fourrure splendide, une vraie martre zibeline.

—

Donc notre héroïne avait rencontré sa baronne, et, comme conséquence de cette rencontre, une intimité momentanée, basée sur une curiosité réciproque. Elle ouvrait de grands yeux aux aperçus nouveaux que lui ouvrait la baronne. Et celle-ci, qui patronnait pour la première fois une ignorance aussi complète, se réjouissait d'en être le cicerone avec boniments et commentaires.

En moins de huit jours, l'innocente avait tout vu, tout appris, tout compris, théoriquement, bien entendu. Restait l'application. Mais, avant de passer outre, elle se trouve arrêtée par un énorme point d'interrogation. Elle sentait bien qu'il lui fallait promptement choisir entre l'un et l'autre. Mais lequel ? *L'autre* étant l'amant, au dire de Georges Sand, *l'un* doit être nécessairement le mari. Toutefois, elle n'hésita pas trop longtemps. La baronne n'avait pas encore arraché de son cœur tout sentiment du devoir, tout principe religieux ; elle se décida donc pour *l'un*, que le bon Dieu et M. le maire lui avaient donné, hélas !

Elle apporta d'abord un grand soin à ses toilettes. Instinctivement, elle imagina des corsages montants qui en disent plus que les épaules les plus nues : tantôt un plastron de mousseline presque transparente et moulant les moindres détails, tantôt un entre-deux perpendiculaire à la ceinture, qui fait rêver à des recherches dont on s'exagère les résultats.

Puis elle étudia la coquetterie et devint habile dans l'art de plaire. Enfin, elle trouva d'elle-même des ruses féminines qui lui auraient valu l'approbation des femmes les plus galantes. Que de regards pénétrants pour le retenir, quand il voulait sortir! Quel sommeil provoquant pour le tenir éveillé, lorsqu'il rentrait le soir !

— Eh bien, lui demanda un jour la baronne, où en êtes-vous?

— A désespérer, répondit-elle en pleurant de tout son cœur.

— Pauvre chère ! Ce n'est certes pas moi qui vous conseillerai de passer de l'un à l'autre, mais, en vérité, votre mari mériterait... Vous ne me croyez pas? Bien ! N'en parlons plus. Permettez-moi seulement de venir à la rescousse... Ne me dites pas non, c'est votre bonheur que je veux assurer. Ce ne sera pas long. Je n'ai besoin que d'une soirée. Invitez-moi donc à dîner. Je cours faire un bout de toilette, et je reviens. Ah, ah, ah ! si la glace ne fond pas, c'est que votre mari descend du pôle Nord par les femmes.

—

A sept heures, ils étaient assis tous les trois autour d'une table richement dressée, dans une charmante petite salle à manger. Les bougies de la suspension prenaient plaisir à éclairer la scène, afin de la mieux voir. Et le menu était à la hauteur de la circonstance. Notre héroïne, depuis quelque temps, avait grand soin de le composer selon les exigences de ses désirs : potage à la bisque, saucisson au foie gras, homard à l'américaine, poularde truffée, riz aux épices indiennes, sorbet au vin de Bordeaux, pudding au rhum, champagne frappé... C'était complet.

La baronne, qui avait eu toutes les curiosités, ne pouvait ignorer les mystères nocturnes du Café Anglais. Elle crut devoir se les rappeler un peu après la poularde truffée, se doutant bien que la nature grossière du marquis n'y serait pas insensible. Au grand ébahissement de son hôtesse, elle se débarrassa donc de sa distinction et de sa serviette, en les lançant à la tête du pauvre homme. Puis, achevant sa métamorphose, sans hésitation ni gaucherie, elle adopta le langage, les gestes et les allures des célèbres habitués du grand 16.

Le marquis, légèrement aviné, était radieux. Ses yeux pétillaient, ses narines se dilataient, ses lèvres avaient d'étranges ondulations, ses tempes battaient la charge, et son cœur se gonflait de voluptés inconnues. Au dessert, la baronne risqua une chanson un tantinet gauloise. Il riposta en sonnant l'halalli, et il éclata de rire, et elle lui rit au nez, et la pauvre petite femme, qui les crut tous les deux possédés du démon, murmura une prière, les mains jointes sous la table.

—

Lorsque la baronne prétexta une soirée chez sa mère, pour se retirer aussitôt le dîner fini, le marquis était rouge comme une grosse cerise. Le feu circulait dans ses veines. Une goutte de son sang aurait fait sauter une poudrière.

La baronne n'était plus là, il aperçut sa femme qui se tenait coite sur sa chaise.

Les deux époux rentrèrent dans leur appartement. . . . .

. . . .

Vers minuit, un cri effroyable retentit dans l'hôtel, les domestiques affolés enfoncèrent la porte de la chambre conjugale. Un horrible spectacle les y attendait.

La jeune femme, en proie à une violente attaque de nerfs, se tordait sur sa chaise longue.

Le marquis venait de mourir d'un coup de sang.

F. F.

RECETTES

DES

principaux théâtres et spectacles de Paris

en 1876, 1877 et 1878.

—

Dans l'annuaire statistique de France, que vient de publier le ministère de l'agriculture et du commerce, nous trouvons des détails intéressants sur l'état des recettes brutes des principaux théâtres de Paris.

Voici d'abord les recettes du Nouvel-Opéra depuis sa fondation :

En 1875	3.503.722	francs
En 1876	3.512.968	—
En 1877	3.084.883	—
En 1878	3.570.570	—

Voici maintenant les recettes des autres théâtres et spectacles pendant ces 3 dernières années:

	1878	1877	1876
Opéra. . .	3.570.570	3.084.883	3.512.968
Théâtre-Fr..	2.389.221	1.639.769	1.616.232
Op.-Comiq..	1.698.684	1.037.161	979.454
Italiens . .	690.403	509.538	577.931
Odéon. . .	641.712	448.228	863.213
Lyr.-Gaieté	1.081.315	1.160.743	1.146.277
Gymnase .	743.862	963.330	609.230
Vaudeville .	1.107.518	986.071	954.227
Palais-Roy .	945.770	842.518	846.745
Variétés . .	1.712.110	1.030.494	972.108
P.-St-Martin	1.621.893	1.062.317	811.430
Renaissance	1.558.351	795.937	898.129
Châtelet. .	1.518.881	1.257.630	1.287.788
Historique .	709.120	572.820	568.476
Bouffes-Par.	588.600	451.598	477.980
Ambigu . .	573.481	324.926	197.468
Folies-Dram.	1.208.524	780.821	518.331
Taitbout. .	29.227	119.448	122.089
Athénée. .	248.178	216.115	138.078
Cluny . . .	176.137	183.283	146.947
Menus-Plai.	113.355	114.525	83.294
Château-d'E.	270.409	281.548	122.196
3e Th.-Fr. .	179.238	112.300	70.894
Fantaisies .	143.266	146.068	187.838
Folies-Mar.	33.131	26.300	43.155
Gr.-Th.-Par	11.909	26.279	25.051
P.-St-Denis.	6.515	17.167	740
Fol.-Bergère.	1.225.638	515.226	603.910
Th-Miniature	14.327	28.750	34.600
Délass.Com.	2.751	»	8.315
Nouveautés.	613.258	191.653	191.966
2e.Franconi	936.914	843.513	859.443
C. Fernando	193.514	210.119	316.612
C.Américain	269.225	308.150	633.653
Hippodrome	2.403.075	450.567	»
Th.Bellevil.	189.423	188.941	203.741
— Batign .	177.843	161.226	170.970
— Grenelle	87.727	85.749	80.247
— Gobelins	110.395	102.560	111.014
— Montmar.	144.518	131.233	150.864
— Montpar.	82.993	75.221	76.730
— Villette.	61.433	11.569	17.172
Fol.Bellevil.	30.157	10.039	22.410
Th.Rossini.	4.282	3.086	»
— Oberk .	9.676	6.599	»
— R.-Houd.	73.003	65.048	51.372
Panorama.	439.415	130.196	180.163
Athénéum.	13.553	10.510	»
Totaux	30.658.500	21.655.792	21.530.402

PETITES NOUVELLES

—M. Vaucorbeil a fait afficher l'avis suivant dans les différents foyers du théâtre de l'Opéra :

« M. le Directeur a l'honneur d'informer Messieurs et Dames Artistes et Employés de l'Académie nationale de Musique, que le décret du 14 mai 1856 relatif au rétablissement des pensions de retraite, et abrogé par un arrêté en date du 23 mars 1866, sera de nouveau remis en vigueur, à partir du 1er novembre 1879.

« Le versement réglementaire de 5 0/0 sera obligatoire pour les appointements ne dépassant pas le chiffre annuel de 12,000 francs. Au-dessus de ce chiffre, il sera facultatif.

« Des explications complémentaires relatives aux conditions et au fonctionnement de la Caisse des Pensions seront fournies ultérieurement. »

Les pensions sont rétablies à l'Opéra en vertu d'un décret du Président de la République. Hâtons-nous d'ajouter que M. Vaucorbeil, lorsqu'il était commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés avait pris le plus grand intérêt à cette question ; il doit être heureux de voir son administration s'inaugurer par l'adoption d'une mesure aussi louable qu'intelligente et au rétablissement de laquelle il a contribué pour une large part.

La bonne nouvelle affichée dans les foyers du théâtre a causé une surprise et une allégresse générales.

— Les reprises du *Comte Ory* et du *Philtre* que nous avons annoncées à l'Opéra, ne sont, nous assure-t-on, que le prélude d'une reprise tout à fait caractéristique du *Trouvère*, M. Vaucorbeil ne veut pas sacrifier à un seul dieu musical, en quoi il a parfaitement raison ; les beautés sévères du *Prophète* n'enlèvent rien aux beautés dramatiques et passionnées du *Trouvère*.

— Christine Nilsson vient d'être engagée à l'Opéra pour la session de 1880-1881. L'éminente artiste ferait déjà partie de la troupe de M. Vaucorbeil si des engagements antérieurs ne la retenaient à Madrid l'hiver prochain, et à Londres la saison suivante.

— Mlle Sarah Bernhardt reste définitivement à la Comédie-Française.

Nous avons dit que la réouverture du Théâtre-Français aurait lieu irrévocablement le 1er août par les *Femmes savantes* et le *Malade imaginaire* avec la cérémonie, où paraîtront tous les comédiens.

Il y aura foule, ce soir-là, non-seulement pour applaudir les artistes retour de Londres, mais pour voir la salle restaurée, dont les nouvelles peintures sont charmantes.

Après quelques représentations, auxquelles il donnera son concours M. Coquelin prendra un congé de trois semaines pour aller aux eaux d'Aix guérir... un rhumatisme du bras droit.

La reprise de *Ruy-Blas* n'aura lieu qu'au retour de don César de Bazan.

Le Roi s'amuse est remis à l'année prochaine, suivant le désir de M. Perrin, Got jouera Triboulet, que désirait jouer également Coquelin.

— M. François Mont viens de faire recevoir à l'Odéon une pièce en un acte qui sera jouée pour la réouverture.

L'*Exilé de Tibère* est ainsi distribué :

Quintus Julius Vallus	MM. Marais
Chéréas	Porel
Lamia	Mme Hélène Petit

— Les répétitions de *Cendrillon* vont commencer à la Porte-Saint-Martin.

Voici quelle était l'ancienne distribution de cette féerie, et quelle est la nouvelle :

		A la création	Actuellement
Hurluberlu XIX	MM.	Lesueur	Ravel
De la Pichonnière		Ambroise	Alexandre
Le Sénéchal		Williams	Tissier
Riquiqui		Touzé	Gobin
Prince Charmant	MMes	Desclauzas	Van Ghell
Cendrillon		Irma Marié	Théo
De la Houspignolle		Cl. Miroy	A. Duval
La fée Luciolle		Mariani	Delval

M. Paul Clèves compte déployer des merveilles de mise en scène.

— Voici la distribution de la *Vénus noire*, le grand drame de M. Belot, que l'on répète en ce moment au théâtre du Châtelet :

De Morenis, MM. Dumaine ; Delange, Train ; Déperrière, Rosni ; Joseph, Cooper ; Nassar, Donato ; de Guérande, Fourcaud ; Aly, Coulombier ; le roi de Kartoum, Damiens ; un capitaine de vaisseau, Frumence ; un Nubien, Dumont ; Mlle de Guérande, Mme Paul Deshayes ; Miss Paull, Francis ; la Vénus noire, X...

— Samedi, à deux heures, a eu lieu, au palais de l'Ecole des beaux-arts, sous la présidence de M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique, la distribution des récompenses décernées aux artistes exposants du Salon de 1879.

M. Ferry avait à sa droite, M. Turquet, directeur des beaux-arts, à sa gauche, M. Paul Dubois, directeur de l'École. Il a ouvert la séance par un discours fort spirituel sur la liberté de l'art.

Après le discours du ministre, M. Rivet, chef du cabinet du sous-secrétaire, a donné lecture de la liste des récompenses et a fait remise des médailles.

M. le ministre a enfin donné lecture des promotions dans la Légion d'honneur. Cette lecture a été fréquemment interrompue par des applaudissements qui saluaient les nouveaux légionnaires, dont voici les noms :

Officier : M. Ant. Mercié, sculpteur.

Chevaliers : MM. Louis de Ronchaud, secrétaire général au sous-secrétariat des beaux-arts ; — Fr. Ehrmann, peintre ; — J. Bastien-Lepage, peintre ; — H. Fantin-Latour ; — Gustave Jacquet, peintre ; — Théophile Chauvel, graveur.

M. le ministre a exprimé le regret que la loi met à sa disposition un nombre trop restreint de décorations et a déclaré la séance levée.

— M. Talien va remonter avec grand soin la *Claudie*, de George Sand, au théâtre Cluny.

Ce beau drame, que la jeune génération a peu vu, sera interprété par Mlle Marie Laure, dans le rôle de Claudie, créé par Lia Félix ; Talien dans Rémy, créé si remarquablement par Bocage et Rebel, dans Sylvain, joué par Fechter.

— On a découvert, dans le transept de gauche de l'église Sainte-Geneviève (Panthéon), les peintures exécutées par M. Cabanel et qui figuraient à la dernière exposition.

— M. Jules Claretie donne, dans sa chronique de l'*Indépendance belge*, les intéressants détails qui suivent sur le prix des places au théâtre :

« Il n'est pas sans intérêt, puisqu'on a donné le total des recettes faites dans le Strand, par les représentations de la troupe de la rue de Richelieu, de faire connaître le prix des places que les Anglais payaient à Gaiety Théâtre.

Les *boxes* (loges) valaient 2 livres 2 shillings, soit 52 fr. 50.

Les *stalls* (fauteuils), 1 livre 1 shilling, c'est-à-dire 26 fr. 25.

Une place au *balcony*, 10 shillings — 12 fr. 50.

Or, par un hasard curieux, je voyais l'autre jour, à l'étalage d'un libraire de la rive gauche, une vieille affiche anglaise de la *dernière représentation* que Rachel donnait à Londres lors de sa campagne de 1850. L'affiche, imprimée en anglais sur papier blanc à lettres rouges et noires, et datée du 24 juin 1850, annonçait la comédie des *Rivaux d'eux-mêmes*, de Pigault-Lebrun, et la tragédie de *Marie Stuart*. Dans *Marie Stuart*, Thiron, qui jouait « Folleville », dans les *Rivaux d'eux-mêmes*, remplissait le rôle de « Seymour, *capitaine des gardes;* » M. Randoux et M. Chéry donnaient la réplique à Rachel. Or, les prix des places pour cette représentation de Rachel étaient ainsi fixés :

Boxes (loges), 7 shillings, soit 8 fr. 75.

Pit (parterre), 5 shillings, soit 6 fr. 25.

Amphithéâtre, 3 shillings 6 deniers, soit 5 fr. 40.

On doit, il est vrai, tenir compte de la différence des époques. Depuis vingt-huit ans, le prix des places dans tous les théâtres, à Paris comme à Londres, a singulièrement augmenté, doublé, parfois triplé, et ce n'est pas ce qui peut arriver de meilleur à l'art dramatique. Le théâtre coûtant trop cher, on va au café chantant. Le *bon marché*, apparent d'ailleurs, devient un attrait et une réclame toute faite. On n'hésite pas entre *Notre-Dame de Paris* ou les *Mystères de Paris* et le *Pantalon de Casimir*. Les auteurs dramatiques en vogue n'hésitent pas à poser cette question à un directeur de théâtre nouveau qui vient leur demander une pièce :

— Combien votre salle *peut-elle faire?*

— Tant.

— Ce n'est pas assez. Augmentez vos places si vous voulez ma pièce!

Ils croient se livrer là à un calcul très habile et ils se trompent étrangement. Le public trouve le théâtre trop cher et il n'y va plus ou il y va moins. En fin de compte, les auteurs, qui espéraient y gagner, y perdent. Le conseil municipal de Paris est tout disposé, on l'a vu par une discussion récente, à créer un théâtre de Drame populaire ou un Opéra populaire. C'est fort bien, à la condition que les places soient accessibles au grand nombre et qu'on ne paye pas, en 1879, deux ou trois fois ce qu'on payait jadis à la Porte-Saint-Martin pour entendre la *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo, le *Benvenuto Cellini* ou le *Schamyl* de Paul Meurice, le *Tragaldabas* de Vacquerie ou l'*Orestie* d'Alexandre Dumas. »

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE
Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Monnet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Bertha Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Saugalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault — Virginie Déjazet — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bonffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valère — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudonresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert — Fugère. — Daltona. Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès — Luco — Anna Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legrand. — Thiron. — Marius Roux.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 968e livraison (28 juillet 1879). — D'Orenbourg à Samarkand, impressions de voyage d'une Parisienne, par madame Marie de Ujfalvy-Bourdon. — Texte et dessins inédits. — Douze DESSINS de A. Ferdinandus, E. Ronjat, B. Schmidt, E. Bayard et H. Clerget.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Voyage circulaire en Suisse

ET DANS LE GRAND DUCHÉ DE BADE

Les touristes qui désirent visiter une partie de la Suisse et du grand Duché de Bade, trouveront à la gare des chemins de fer de l'Est, au bureau central rue Basse-du-Rempart, 50, et à l'agence des chemins de fer anglais, boulevard des Italiens, 4, des billets à prix réduits, valables pendant un mois, avec arrêt facultatif :

En France : dans toutes les villes du parcours, en déposant son billet aux gares ;

En Suisse et dans le Grand-Duché de Bade : dans les principales villes du parcours désignés sur les billets ;

En Alsace : à Strasbourg.

Cet attrayant voyage peut s'effectuer en première classe 172 fr. 85 et en seconde classe pour 130 fr. 20, en partant par la ligne de Paris a Belfort et à Bâle (viâ Mulhouse ou Delle), et en revenant par celle de Strasbourg à Nancy et à Paris, ou bien dans le sens inverse.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Le Mardi 5 Août 1879

SOUSCRIPTION A 1.000.000 D'OBLIGATIONS Communales de 500 fr. 3 0/0

AVEC LOTS

ÉMISES EN REPRÉSENTATION D'ANNUITÉS DE LA VILLE DE PARIS ET D'AUTRES COMMUNES

PRIX D'EMISSION : 485 FRANCS

Payables :	20 fr.	en souscrivant le 5 août 1879.
	35	à la délivrance des titres
	50	du 15 octobre au 31 octobre 1879.
	50	du 15 février au 1er mars 1880.
	50	du 15 août au 1er septembre 1880
	50	du 15 février au 1er mars 1881.
	50	du 15 août au 1er sept 1881.
	50	du 15 février au 1er mars 1882.
	50	du 15 août au 1er sept. 1882.
	80	du 6 février au 15 février 1883.
Total :	485 fr.	avec faculté d'anticipation pour un ou plusieurs termes

LOTS :

1,200,000 francs par an, *6 tirages*, les 5 février, 5 avril, 5 juin, 5 août, 5 octobre, 5 décembre. A chaque tirage :

1 obligation remboursée par...............	*100,000* fr.
1 obligation remboursée par...............	*25,000* »
6 obligat. remboursées par 5,000 fr., soit...	*30,000* »
45 obligat. remboursées par 1,000 fr., soit...	*45,000* »
Ce qui fait *53 lots* par tirage, pour..	*200.000* fr.

Le 1er tirage aura lieu le 5 octobre 1879.

Pour l'exécution du traité entre la *Ville de Paris* et le Crédit foncier, approuvé par la loi du 22 juillet 1879, et en représentation des annuités dues par la *Ville de Paris* et par d'autres communes, le Crédit foncier de France émet *un million d'obligations communales de 500 francs 3 0/0, avec lots, remboursables en 60 ans.*

Les obligations communales de 500 fr. 5 0/0 à long terme, actuellement en circulation, devant être mises prochainement en remboursement, *un droit de préférence* est accordé aux porteurs et titulaires de ces titres dans la souscription aux nouvelles obligations. — 500.000 obligations du présent emprunt leur sont réservées.

Leurs anciennes obligations sont reçues en paiement pour *510 francs.* — Ceux d'entre eux qui prendront part à la souscription recevront, sans aucune réduction pour chaque titre ancien, un titre nouveau entièrement libéré et portant jouissance du 1er septembre 1879, plus une soulte de 25 fr. par obligation.

L'ensemble des obligations communales de 500 fr. 3 0/0 avec lots offerte au public sera formé :

1° De 500,000 obligations ;

2° Du solde des 500,000 autres obligations pour lesquelles les porteurs et titulaires des obligations communales de 500 fr. 5 0/0 n'auraient pas usé de leur droit de préférence.

Les obligations seront numérotées de 1 à 1.000,000 et formeront 40 séries de 25,000 titres. — Dans le cas où quelques-uns des prêts communaux en représentation desquels l'emprunt est émis seraient remboursés par anticipation, avant que le Crédit foncier ait réalisé d'autres prêts en remplacement, et dans le cas où la Ville de Paris notamment userait du droit, qui lui est réservé par son traité, de se libérer par anticipation à partir de 1891 le Crédit foncier, de son côté, rachèterait au prix de 500 fr., à la suite de son tirage spécial, une ou plusieurs séries du présent emprunt afin de maintenir, conformément à l'article 76 de ses statuts, l'équilibre entre le montant des obligations en circulation et le montant des créances communales. — Les obligations ainsi rachetées continueront à concourir aux tirages et pourront être émises de nouveau après réalisations d'autres prêts communaux.

Si les demandes dépassent le nombre des Titres mis en Souscription, la répartition se fera pour les Souscriptions *réductibles* au prorata des demandes.

Les intérêts des obligations sont payables à Paris, au Crédit Foncier ; dans les départements, dans toutes les Recettes des finances.

La Souscription sera ouverte le 5 Août 1879.

A PARIS : au Crédit Foncier de France, rue Neuve-des-Capucines, 19, de 8 heures du matin à 6 heures du soir ;

DANS LES DÉPARTEMENTS : chez MM. les Trésoriers-Payeurs généraux ;

Chez MM. les Receveurs particuliers des Finances.

La Souscription sera close le même jour.

On peut souscrire dès à présent par correspondance en envoyant sous pli recommandé, soit des Obligations communales de 500 francs 5 0/0, soit 20 francs par obligation souscrite.

GOUVERNEMENT PORTUGAIS

EMPRUNT 5 0/0

Lois des 19, 23, 25 juin et 3 juillet 1879

ÉMISSION DE 75,100 OBLIGATIONS

de **90.000** *Reis, ou* **505** *Francs, ou* **20** *Livres sterling, ou* **240** *Florins des Pays Bas*

REMBOURSABLES AU PAIR EN 82 ANS 1/2, PAR TIRAGES SEMESTRIELS, A PARTIR DU 1er OCTOBRE 1879.

INTÉRÊT ANNUEL :

Reis 4,500 — 25 *fr.* 25 — 1 *liv. ster.* 1 2 *fl. des Pays Bas.*

Payables par semestre, le 1er Avril et le 1er Octobre de chaque année.

Ces obligations sont affranchies de tout impôt par le Gouvernement portugais.

Les coupons et les obligations à rembourser seront payés :

à **PARIS**, au Comptoir d'Escompte de Paris, et chez MM. Marcuard, André et Cie.

LISBONNE, à la Trésorerie générale du Ministère des Finances ;

LONDRES, à l'Agence financière du Gouvernement Portugais ;

AMSTERDAM, à la Caisse d'une Maison de banque à désigner par le Comptoir d'Escompte de Paris.

Prix d'émission : 465 fr.

JOUISSANCE DU 1er AVRIL 1879

Fr. 25	en souscrivant.	25
40	à la répartition du 12 au 16 août	40
150	le 1er septembre 1879......	150
150	le 1er octobre 1879.... 150 » moins coup. 1er oct. 12 62 1/2	137.37 1/2
100	le 3 novembre 1879..........	100
465........	Net à verser......	452 37 1/2

Les souscripteurs auront à toute époque la faculté de se libérer de l'intégralité des termes à échoir, sous déduction d'un escompte de 4 0/0 l'an. *L'obligation complètement libérée à la répartition ressort à 463 francs.* En tenant compte des quatre mois et demi d'intérêts courus à l'époque de la répartition, soit 9 fr. 47, ces titres représentent un *revenu annuel de* 5.55 0/0, non compris la prime de remboursement à 505 francs.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE :

à Paris, le Samedi 2 août 1879

de 10 h. du matin à 4 h. du soir,

Au Comptoir d'Escompte de Paris

Aux Agences du Comptoir d'Escompte de Paris, Lyon, Marseille et Nantes ;

A LISBONNE et à PORTO, aux Caisses de l'État.

Dans le cas où le nombre des titres souscrits serait supérieur à celui des obligations à émettre, les souscriptions seraient soumises à une réduction proportionnelle. — Des certificats provisoires au porteur seront délivrés à la répartition contre remise des récépissés de premier versement et seront échangés ultérieurement contre des titres définitifs au porteur *timbrés*

Les titres pourront être obtenus, au choix des porteurs, en coupures de 1 et 5 obligations

Les démarches seront faites en vue d'obtenir l'admission des titres à la cote officielle de la Bourse de Paris.

On peut souscrire, dès à présent, par correspondance en joignant aux demandes de souscription le montant du premier versement, en espèces ou en valeurs à vue sur Paris.

Déclaration faite au timbre le 19 juillet 1879.





L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris, — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME · OPÉRA · COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie · Cliché LOPEZ.

TRAGEDIE · MUSIQUE

ROSITA MAURI

G. BOUVY del.

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 325

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 7 au 13 Août 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPARTs	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ÉTRANGr	id. 20 fr.	id. 10 fr.



CCCXXIV

ROSITA MAURI

Quand M. Halanzier monta le *Polyeucte* de Gounod, il voulut qu'une œuvre aussi capitale et d'un maître tel que le compositeur de *Faust*, de *Roméo et Juliette*, de *Philémon et Baucis*, et de *Mireille* ne laissa rien à désirer pas plus sous le rapport de l'entreprise que de la mise en scène.

Le ballet qui devait avoir une très grande importance fut confié à M. Mérante avec ordre de ne rien négliger pour en faire une chose merveilleuse. Ce ballet, sous le titre de : *Une grande fête païenne* se passait dans le temple de Jupiter au troisième acte, et comprenait quatre partie : 1. Le dieu Pan. 2. Belloue. 3 Vénus. 4. Bacchus.

Bellone était toute trouvée en la personne de Mlle Marquet, dont la taille élevée, le port majestueux et la mâle beauté sont de longue date fort appréciés, à l'Opéra. Pour Vénus, au contraire, on avait bien bon nombre de jolies filles, aucune n'avait assez d'autorité pour conduire le bataillon sacré des déesses ; d'autre part, les danseuses dont le talent était de premier ordre n'offraient pas avec assez d'éclat le type voulu de la jeunesse et de la beauté.

C'est alors qu'ayant entendu parler d'une jeune ballerine qui faisait les délices de la Scala de Milan, M. Halanzier n'hésita pas à envoyer M. Mérante lui-même pour s'assurer de la valeur véritable de la danseuse et pour voir si elle répondrait par sa personne et son talent au type rêvé pour représenter Vénus.

M. Mérante partit donc pour Milan d'où. le lendemain même de son arrivée, il télégraphiait au Directeur de l'Opéra que Mlle Mauri lui semblait absolument remarquable comme danseuse de style et douée d'une rare beauté.

M. Halanzier fit alors à son tour, le voyage de la Scala et en revint avec l'engagement de Mlle Mauri.

Mlle Rosita Mauri est espagnole, bien qu'elle nous arrive d'Italie. C'est à l'admirable école de Milan qu'elle a complété ses études de ballerine et son entrée à l'Opéra a été accueillie avec un véritable enthousiasme.

Danseuse de grand style, elle a une sûreté d'exécution vraiment surprenante. Brune piquante, fort jolie, et d'une grâce exquise, elle joint la noblesse des attitudes au charme des mouvements. En pleine jeunesse elle a tout le rayonnement de la femme, aussi son succès fut-il prodigieusement rapide.

Depuis deux mois, Mlle Mauri a succédé à Mlle Sangalli dans le rôle si charmant d'Yedda ; elle porte sans pâlir le poids d'un aussi grand rapprochement. Tout en étant un admirateur de la Sangalli, on ne peut méconnaître que sa jeune rivale a donné un regain de succès au joli ballet Japonais. M. Vaucorbeil a-t-il eu soin d'enchaîner Rosita Mauri, par un engagement brillant à l'Opéra ? Je n'en doute pas, car les abonnés et le public lui soulignent chaque soir, par des applaudissements répétés à l'adresse de la brillante danseuse, le plaisir qu'ils éprouvent à trouver réunis le talent et la beauté.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

E. LORRAIN
(de l'Académie nationale de musique),

qui seront suivis du portrait et de la biographie de Madame

EMMA FLEURY
(de la Comédie-Française).

REVUE DES THEATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

RÉOUVERTURE

Les excellents comédiens du Théâtre-Français sont de retour dans leurs foyers. Tout le monde s'en réjouit, eux-mêmes aussi bien que le public. Ils ont trouvé leur maison rajeunie par une restauration complète. La salle entièrement remise à neuf est tout à fait charmante par sa simplicité et le bon goût qui a présidé à son arrangement. Des baignoires de face ont été ajoutées sous les balcons sans préjudice pour le parterre qui conserve son même nombre de places.

Le plafond de la salle, confié à M. Mazerolle sans être un chef-d'œuvre de composition et d'harmonie est une belle page décorative bien ordonnancée, qui compte parmi les meilleures et est la plus considérable qu'ait produite l'artiste.

Molière, Corneille et Racine y sont représentés largement par les principaux personnages de leurs comédies et de leurs tragédies formant trois groupes, devant, à droite et à gauche. Au centre, la France distribue des lauriers à ces trois grands génies. Regnard, Marivaux, Beaumarchais, Voltaire, Alfred de Musset, Alexandre Dumas et Scribe assistent à ce couronnement. Apollon, entouré des Muses, plane sur les œuvres des grands écrivains.

La réouverture s'est faite par les *Femmes Savantes* et le *Malade Imaginaire*. Jamais peut-être exécution ne fut plus parfaite, aussi lorsque la *Cérémonie* a commencé, le défilé des sociétaires et des pensionnaires n'a été qu'une longue suite d'ovations pour chacun de ces remarquables comédiens si amoureux et si respectueux en même temps de leur art.

La troupe de la Comédie-Française est ainsi composée actuellement.

Sociétaires, par ordre de réception : Got, Delaunay, Maubant, Coquelin, Febvre, Thiron, Mounet-Sully, Laroche, Barré, Worms et Coquelin cadet. — Mmes Madeleine Brohan, Favart, Jouassain, Riquier, Provost-Ponsin, Dinah-Félix, Reichemberg, Croizette, Sarah-Bernhardt, Baretta, Broisat et J. Samary.

Pensionnaires : Garraud, Prudhon, Boucher, Martel, Joliet, Dupont-Vernon, Roger, Villain, Richard, Truffier, Davrigny, Silvain, Paul Reney et Tronchet. — Mmes Pauline Granger, Lloyd, Martin, Bianca, Thénard, Fayolle, Adeline Dudlay et Fremaux.

Jamais ensemble ne fut plus complet. Aussi le Théâtre-Français est-il salué plus que jamais, comme le premier théâtre du monde.

Conservatoire national de musique
ET DE
DECLAMATION

Séance du 30 Juillet.

JURY : MM. Ambroise Thomas, président; Legouvé, Camille Doucet, Alexandre Dumas, Perrin, Edouard Thierry, Jules Barbier, de la Rounat, Duquesnel, Deschapelles.

TRAGÉDIE

HOMMES

Pas de premier prix.

Deuxième Prix.

M. Brémont, élève de M. Regnier.

Premier accessit.

M. Le Bargy, élève de M. Got.

Deuxièmes accessits.

MM. Gally, élève de M. Monrose.
Garnier, élève de M. Got.

FEMMES

Premier Prix.

Mlle Lerou, élève de M. Delaunay.

Pas de Deuxième Prix.

Premier accessit.

Mlle Renaud, élève de M. Got.

Deuxièmes accessits.

Mlles Gerfaut, élève de M. Got.
Waldteufeld, élève M. Regnier.
Malvau, élève M. Got.

COMÉDIE

HOMMES

Premier Prix.

M. Le Bargy, élève de M. Got.

Deuxièmes Prix.

MM. Brémont, élève de M. Regnier.
Larcher, élève de M. Got.

Premiers accessits

MM. De Féraudy, élève de M. Got.
Candé, élève de M. Delaunay.

Deuxièmes accessits.

MM. Thomas, élève de M. Got.
Jourdan, élève de M Delaunay.

FEMMES

Premier Prix.

Mlle Waldteufeld, élève de M. Regnier.

Deuxièmes Prix.

Mlles Amel, élève de M. Regnier.
Gerfaut, élève de M. Got.

Premiers accessits.

Mlles Malvau, élève de M. Got.
Guyon, élève de M. Delaunay.
Tissé, élève de M. Delaunay.

Deuxièmes accessits.

Mlles Mongé, élève de M. Got.
Rosamond, élève de M. Monrose.

Séance d'une longueur inusitée, que l'on aurait pu facilement abréger par le retrait de quelques scènes de comédie qui ont eu pour interprètes des élèves par trop inexpérimentés.

Toutefois, si le Jury a subi la fatigue d'une longue séance, cela ne l'a pas rendu méchant car il a distribué des récompenses dans des proportions vraiment généreuses, surtout aux demoiselles. Pourtant je ne vois pas chez ces dernières beaucoup de recrues pour nos théâtres, dès aujourd'hui du moins.

La Tragédie, qui d'ordinaire ne réunit que cinq ou six concurrents, était représentée cette année, par quinze élèves, hommes ou femmes. Ils se sont fait entendre dans douze scènes prises au répertoire tant ancien que moderne, dans Corneille, Racine, Casimir Delavigne, Ducis, Victor Hugo, Legouvé et Dumas père.

A part M. Le Bargy qui a joué Néron dans *Britannicus* avec une excellente tenue et un très bon sentiment de la scène et M. Brémont qui a joué *Hamlet* avec une réelle puissance, je ne vois pas de tragédiens d'avenir parmi les concurrents.

Le rôle de Nemours, de *Louis XI*, a eu un interprète bien timide dans M. Candé. La *Médée*, de M. Legouvé s'est montrée bien affaiblie sous les traits de Mlle Renaud. Dans *Hernani*, M. Chartier a été un don Carlos sans ampleur et M. Thierry un Hernani à la voix et au geste communs. Cinna a paru mesquin avec M. Garnier, Hippolyte empâté avec M. Gally.

Mlles Gerfaut, Rosamond, Malvau, Waldteufeld, sont des élèves un peu plus avancées mais, encore, d'un talent bien modeste.

Mlle Lerou, plus savante qu'elles, est commune de figure et de gestes ; son succès auprès du jury nous a tant soit peu surpris. Il nous semble qu'elle ferait piètre figure à côté de Mlle Agar, ou de tout autre tragédienne au grand style et au noble maintien.

Dans la Comédie, les femmes sont d'une faiblesse relative en les comparant à leurs camarades hommes ; la meilleure d'entre elles est Mlle Waldteufeld ; dans la *Princesse Georges* elle a mis une réelle chaleur et a bien dit certains passages. Ainsi elle a déployé une énergie dans cette phrase : « Il te tuera et je ne veux pas que tu meures. » Dans la réplique qu'elle a donnée à M. Brémont, dans *Gabrielle*, sa tenue nous a également paru excellente. En somme, c'est une jeune artiste qui pourra faire son chemin, soit au Gymnase, soit au Vaudeville.

Mlle Amel est une Lisette un peu criarde et elle ne sait pas rire. Mlle Depoix n'a pas fait de progrès. Mlle Rosamond est sympathique mais sa voix ne porte pas. Mlle Malvau a montré de réelles qualités de diction et d'organe dans *On ne badine pas avec l'amour*. Les autres, y compris Mlle Lerou, ont semblé d'une faiblesse extrême, et même il en est deux, Mlles Linville et Dandor, dont on ne s'explique pas la présence au concours.

En résumé, concours très ordinaire pour les femmes et qu'a un peu rehaussé le concours des hommes, où l'on trouve quatre jeunes gens que nos théâtres rechercheront certainement avant peu.

Le premier d'entre eux, à une grande distance, est M. Le Bargy. Nous sommes là en présence d'un artiste fait. Distingué de manières, doué d'une voix chaude et sympathique, ce jeune homme a un sentiment dramatique très développé Il a dit la scène de Perdican dans *On ne badine pas avec l'amour*, de façon à contenter les plus difficiles. Il doublerait ainsi M. Delaunay à la Comédie Française, qu'il y serait bien à sa place. Il a la diction juste, l'accent pénétrant, le geste élégant et simple. Il s'échauffe et sait communiquer sa passion.

M. Brémont a remarquablement joué Julien, de *Gabrielle*. Il a de l'ampleur dans l'organe, de la tenue, de l'accent. Certains vers ont été détachés avec un grand bonheur, notamment celui-ci :

Si tu doutes, crois en la pâleur de Stéphane,

Il a dit avec une simplicité touchante le magnifique passage où le poète a peint d'une façon si admirable le tableau du bonheur de la famille et qui commence ainsi :

Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres.

Enfin il a achevé avec une conviction bien sentie sa belle scène par les deux vers si simples et si grands qui terminent cette poignante situation dramatique :

J'ai fait pour le sauver des efforts surhumains.
Je laisse, Dieu puissant, le reste entre vos mains.

M. Larcher a enlevé avec une rare aisance le rôle de Georges dans l'*Honneur et l'Argent*. C'est dès maintenant un comédien qui peut aborder la scène.

Moins complet que ces deux derniers artistes, mais mieux doué certainement est M. de Féraudy, dont le masque comique a une mobilité étonnante, dont la voix est longue et sonore et qui, après avoir donné avec une intelligence de la scène plusieurs répliques à ses camarades, notamment dans l'*Ecole des Femmes* et la *Fausse Agnès*, a concouru d'une façon remarquable dans la *Coupe enchantée*, rôle de Josselin, qu'il a rempli avec rondeur, un jeu de physionomie amusant, et un excellent naturel. C'est un comique de grand avenir.

M. Thomas sera plus tard un Eraste ou un Valère de bonne compagnie. MM. Candé et Jourdan ont fait preuve de qualités : le premier dans Alceste du *Misanthrope*, et le second dans Horace de l'*Ecole des Femmes*.

Maintenant un mot sur un incident regrettable qui a terminé le concours.

Lors de la proclamation des prix le public s'était presque entièrement renouvelé ; pendant que le jury prenait ses décisions, les élèves des classes du Conservatoire et les jeunes gens sortis aux précédentes années, avaient envahi les loges, les balcons et l'orchestre. Chacun arrivait avec une idée préconçue sur le jugement qui allait être rendu et apportait, celui-ci ses sympathies pour un camarade, celui-là ses griefs contre un jury qui, aux concours derniers, l'avait jugé indigne de récompense. Les têtes étaient évidemment montées. Aussi à chaque appel des noms des lauréats, des tonnerres d'applaudissements et des cris soulignaient la joie ou le mécontentement de ces jeunes gens. Cela prenait une telle proportion que M. Ambroise Thomas a dû imposer silence : « Je lèverai la séance, a dit fort judicieusement et très énergiquement, le Directeur du Conservatoire, président du jury, si j'entends encore des manifestations peu convenables pour le Jury et pour le public. »

M. Thomas a grandement raison. Ce n'est pas à une distribution de prix que se peuvent tolérer de semblables protestations surtout, de la part de personnes

intéressées. Et nous ajouterons qu'il est profondément regrettable de voir ce qui s'est passé au concours de comédie : deux jeunes gens venant recevoir la main dans la main une même récompense et l'un deux être acclamé tandis que l'autre était chûté, et cela par ses propres camarades de classe. En présence de ces faits, nous n'hésiterions pas à la place de l'administration du Conservatoire, à fermer les portes de la salle aux jeunes élèves qui n'y auraient point été admis durant la séance. Tout cela ne mène à rien, ni à modifier les appréciations du Jury, ni à aider à la fortune d'un ami; cela n'a qu'un un seul côté, le côté maladroit et ne porte préjudice qu'aux auteurs du tulmute.

Sans partager toujours entièrement les opinions du Jury, on doit en reconnaître quand même la valeur, parce qu'elles émanent d'un groupe de personnalités qui en définitive sont à même, autant et plus que leurs contradicteurs, de porter un jugement en connaissance de cause sur des candidats qu'ils viennent d'entendre et dont ils ont sous les yeux les notes acquises pendant toute la durée de l'année scolaire.

LES REVENANTS DE LA PLACE DE GRÈVE

I

Dans bien des pages de l'histoire de France, vous lisez : « Le coupable fut décapité en Grève »; et l'expression « en Grève » y est fréquemment répétée. De là une sombre renommée attachée à la place qui portait ce nom.

Puis, aux époques de discordes civiles, la Grève a été le théâtre de tragiques événements; sur elle se répandent des émanations de sang et de poudre. Son aspect tout monumental d'aujourd'hui a seulement atténué nos souvenirs, si vivaces encore durant les premières années de ce siècle, lorsque des ruelles infectes l'avoisinaient, par exemple celle de la Vieille-Lanterne, ancienne rue de l'Escorcherie, où, le 25 janvier 1855, s'alla pendre Gérard de Nerval, le poëte voyageur, l'ami d'Alexandre Dumas, et de Théophile Gautier.

De noires maisons dessinaient le contour de la place. Les souvenirs matériels ont disparu, sans que les sombres traditions se soient évanouies.

Par une soirée d'hiver un peu brumeuse, à l'heure où ce vaste carré devient une quasi-solitude, relativement au Paris bruyant des boulevards, si quelque passant attardé traverse la Grève, ne doit-il pas souvent se figurer qu'il aperçoit les revenants, les esprits de tous les hommes qui ont festoyé ou péri en ce lieu, des joyeux compères, des criminels et des martyrs ! Pour mon compte, j'ai éprouvé plus d'une fois ces effets de l'imagination qui se donne trop libre carrière ; j'ai repeuplé par la pensée, ce coin historique. Origines marchandes, révolutions communales, exécutions horribles précédant ou suivant d'admirables fêtes, des feux de joie, des réunions et des bals populaires, tout cela m'est « revenu » en mémoire. D'après Sainte-Foix, si tous ceux qui ont perdu la vie sur cette place s'y trouvaient réunis, il se formerait une assemblée plus nombreuse qu'aucune de celles qui ont assisté à leur supplice.

Sous ces impressions, j'ai écrit ce petit livre. Les « revenants de la place de Grève » auront leur historien et leur biographe ; je fais pour eux ce que j'ai fait pour le boulevard du Temple et la place Maubert :

Mme de Staël a dit : « Paris est la seule ville du monde où l'on puisse se passer du bonheur. » Avec autant de justesse, Dofauconpret a dit :

Quiconque a vu Paris doit connaître la Grève.

Elle existe depuis un temps immémorial.

Dans les premiers siècles de notre histoire, il y avait, au territoire des Parisiens, un terrain vague, sur lequel la Seine, fréquemment débordée, jetait beaucoup de sable et de gravier; ce terrain reçut le nom de Grève.

Il a dû subir nombre de transformations géologiques, car, sous le règne de Louis-Philippe Ier, on y a découvert un humérus de rhinocéros. Des alluvions successives s'y opérèrent sans doute, ou bien le fleuve lui enleva des morceaux plus ou moins considérables, jusqu'au moment où des quais donnèrent à la Seine un lit très déterminé, soit devant la Grève, soit sur les rives de l'île Saint-Louis.

II

A Louis XI, très logiquement, revient le triste honneur d'avoir fait dresser un gibet au milieu de la place. Selon Jal, le pilori des halles était l'instrument toujours debout pour l'exécution des petites sentences de la justice du Châtelet, du Parlement et de l'Hôtel.

Ci commence donc une suite de suppliciés, dont l'histoire a gardé les noms, après avoir négligé d'enregistrer ceux qui, depuis Marguerite Porette, brûlée en 1310 comme hérétique périrent par la potence, le bûcher, la hache, la lanterne et le couperet de la guillotine. Marguerite Porette avait écrit : « L'âme, abîmée en Dieu, est au-dessus des vertus et n'en a plus que faire ; quand on est parvenu à un certain degré de vertu, on ne saurait aller au-delà. »

Exécutions politiques, de criminels ordinaires, d'hommes voués à l'exécration publique, rien n'a manqué à la Grève.

Beaucoup de patients y éprouvèrent la « fièvre de Saint-Vallier, » maladie de la terreur de l'échafaud. Puis les corps des suppliciés étaient déposés au pilori des Halles, avant qu'une charette les transportât aux fourches de Montfaucon, où ils pourrissaient.

En 1314, double exécution au « Martroy », de Philippe et de Gauthier d'Aulnay, amants de Marguerite et Blanche. Ces personnages légendaires du drame de la *Tour de Nesle*, furent écorchés vifs, mutilés, enfin décapités.

Le Martroy servit pour les exécutions jusqu'à ce que des constructions l'eussent resserré, changé en rue étroite.

C'est à la Grève, le 2 août 1358, que le bourreau trancha la tête à Charles Toussac et à Jocerau de Mâcon, un de ses adhérents.

Juvénal des Ursins raconte que deux moines augustins ayant trompé Charles VI, sous prétexte de guérir l'insensé, furent condamnés à mort, et préalablement dégradés en place de Grève, à cause de leur caractère sacré. Un échafaud avait été dressé devant l'Hôtel-de-Ville et l'église du Saint-Esprit; un pont de planches le reliait aux fenêtres de la salle du Saint-Esprit. Par une de ces fenêtres servant de porte, les deux moines s'avancèrent sur l'échafaud. L'évêque de Paris les exhorta, leur enleva la chasuble, l'étole, le manipule et l'aube. Il fit raser leurs couronnes de moine en sa présence. Cela terminé, l'exécuteur les dépouilla de leurs vêtements, moins la chemise, pour les conduire aux Halles où il les décapita.

Pendant les troubles du quatorzième siècle et au commencement du quinzième, plus de cent bourgeois furent mis à mort, pour avoir pris part à la révolte des Maillotins. On n'osait pas laisser les « princes entrer en Grève », suivant l'expression du *Bourgeois de Paris*.

Sous la domination de Bedford, la place était déserte, dépeuplée, sale. Les Parisiens y massacrèrent en 1441, des anglais faits prisonniers à Pontoise. Ils les noyèrent ensuite, pieds et mains liés, comme des chiens.

Un pauvre charlatan, nommé Grillet Soulart, donnait chaque jour sur la place de Grève, en 1466, des représentations burlesques qui attiraient tout le populaire de Paris. Il avait dressé une truie à s'asseoir sur son derrière, à tenir une quenouille d'un pied, et à manier un fuseau de l'autre. Les juges de la prévôté de Paris le condamnèrent à être brûlé vif avec sa truie, sur le lieu ordinaire de ses représentations, ce qui fut exécuté incontinent.

Le 30 mars 1473, on y tira à quatre chevaux Jean Hardy, serviteur du bourgeois de Paris Ythier Marchand. Sa tête fut mise au bout d'une lance devant l'Hôtel-de-Ville. Ythier s'était vendu au duc de Bourgogne, à qui il avait promis d'empoisonner Louis XI.

Le 19 décembre 1475, le connétable de Saint-Pol, criminel de lèse-majesté, fut décapité par le bourreau Petit-Jean, à deux heures. Une colonne de pierre de liais, élevée en face du « pilier », ayant douze pieds de haut, base et chapiteau, rappela le supplice ; une épitaphe sur une plaque de cuivre rappela les dernières paroles de repentir du comte. Cette exécution produisit un grand effet. Le félon comte de Saint-Pol était veuf d'une sœur de la reine ; allié à plusieurs souverains, issu d'une maison qui avait donné trois empereurs à l'Allemagne. On raconte qu'il distribua à deux moines mendiants qui l'accompagnaient, l'un augustin, l'autre cordelier, soixante-dix demi-écus d'or cachés dans son pourpoint. Le cordelier reçut mission de les partager aux pauvres. Mais celui-ci assura à Saint-Pol que cette somme serait mieux employée pour les besoins de son couvent. De son côté, alors, l'augustin réclama pour son ordre. Chaude dispute entre les deux moines. Le connétable les mit d'accord en leur faisant des parts égales de ses dépouilles.

L'an 1529, le 18 avril, Louis de Berquin, ami d'Erasme, fut brûlé pour hérésie. Vingt mille badauds, au moins, virent exécuter ce savant gentilhomme picard, un des premiers noms du martyrologe protestant.

Le 4 mai 1530, on brûla un prêtre, Pierre du Ponat, qui avait égorgé son curé et un valet.

Le vieux maréchal Du Biez, coupable d'avoir échoué devant Boulogne, et dégradé, faillit être décapité en place de Grève (juin 1551); mais il reçut des lettres de grâce du roi Henri II, auquel il avait naguère donné l'ordre de chevalerie. Coucy-Vervins, son gendre, avait subi la peine

capitale, soutenu par la mâle parole, par la noble fermeté de Du Biez.

Anne Dubourg, conseiller-clerc au Parlement de Paris, fut condamné à mort le 22 décembre 1559, étranglé, puis brûlé le lendemain ; ses amis avaient obtenu pour cet hérétique la faveur de ne pas « sentir le feu. » En 1572, lors du massacre de la Saint-Barthélemy, on effectua la pendaison du mannequin de l'amiral de Coligny sur la place de Grève, entre deux protestants, Charles IX, Catherine de Médicis, Henri de Navarre et toute la cour assistèrent à ce spectacle. « Comme il faisait nuit à l'heure de l'exécution, dit Brantôme, le roi fit allumer des flambeaux et les fit tenir près de la potence pour mieux voir mourir les condamnés (le vieux militaire Briquemaut, le maître des requêtes Cavagnes), et contempler mieux leurs visages et contenances.

La Môle et Coconas, compromis dans la conspiration du duc d'Alençon contre Charles IX, furent décapités le 30 avril 1574. La Môle, intrigant, superstitieux et débauché, entendait trois ou quatre messes par jour, « ayant cette persuasion, dit l'Estoile, que la messe ouie dévotement expiait tous les péchés et paillardises qu'on eût su commettre. » Coconas, comte piémontais, véritable scélérat, s'était vanté d'avoir arraché plus de trente huguenots aux massacreurs, le jour de la Saint-Barthélemy, afin d'avoir le plaisir de leur accorder la vie s'ils s'apostasiaient, pour les poignarder ensuite « à petits coups ». La Môle, croit-on, avait pour maîtresse la reine de Navarre; Coconas était l'amant de la duchesse de Nevers. Après le supplice, les deux têtes furent portées, ajoutent la chronique, aux deux princesses, qui les embaumèrent de leurs propres mains.

Le mois suivant (27 mai), Gabriel de Montgommery, calviniste, que haïssait Catherine de Médicis, et qui avait eu le malheur de blesser mortellement le roi Henri II dans un tournoi, fut amené vêtu de deuil sur la place. Quand on lui lut sa sentence, au passage qui dégradait ses fils de noblesse, il dit fièrement : « S'ils n'ont la vertu des nobles pour se relever, je consens à leur dégradation éternelle ! » Il monta sur l'échafaud avec assurance, adressa un assez long discours aux spectateurs placés du côté de la rivière, qu'il répéta à ceux placés du côté opposé. Il s'agenouilla ensuite auprès du poteau, dit adieu à un de ses amis qu'il aperçut dans la foule, ne souffrit pas qu'on lui bandât les yeux et reçut le coup mortel.

Nicolas de Salcède, le 25 octobre 1582, fut tiré à quatre chevaux; chaque morceau de son corps coupé en quatre fut pendu à l'une des principales portes de Paris. Le roi et les reines, dit l'Estoile, assistèrent à l'exécution. Salcède, Espagnol d'origine, avait conspiré pour « mettre Henri III en cage et la France entre les mains du roi d'Espagne. »

Sous la Ligue, les Seize firent accrocher aux potences de la Grève, les cadavres de Barnabé Brissou, premier président du Parlement, de Jean Tardif, le plus ancien conseiller de la Grand'-Chambre, et de Claude Larcher, conseiller au Châtelet. Ils avaient été pendus, la veille, dans l'intérieur du Petit-Châtelet. Après l'entrée de Henri IV à Paris, trois des hommes qui avaient pris part à cette exécution sommaire furent pendus à leur tour. Ils se nommaient Aubin, prêtre non dégradé ; Jean Roseau, bourreau de la ville; et Danis, sergent. Leur mort inspira ces alexandrins :

Le sergent fut créé pour le malfaiteur prendre.
Si condamné à mort, le bourreau pour le pendre.
Avant la mort, il est par prêtre confessé.
Ici, tu vois, passants par nouvelle justice,
Sergent, prêtre, bourreau exposés au supplice,
Pour un crime non vu pareil au temps passé.

Terrible époque, que celle des guerres de religion ! Quelle pâture pour le bûcher, pour la potence et l'échafaud? Avec Henri IV viennent les décapitations de régicides et de traîtres.

Le 29 décembre 1594, on supplicia aux flambeaux Jean Châtel, qui avait frappé Henri IV d'un coup de couteau à la lèvre et lui avait cassé une dent. Il eut le poing coupé, fut tenaillé et tiré à quatre chevaux. Neuf jours après, le jésuite Jean Guignard, condamné pour crime de lèse-majesté, fit amende honorable, nu, en chemise, la corde au cou, tenant en sa main une torche du poids de deux livres, devant Notre-Dame. Il fut, de là, conduit en Grève, où il protesta de son innocence devant la foule, à laquelle il parla en faveur des Jésuites, non assassins de rois, non fauteurs de régicides.

Lorsque Gontault de Biron entendit son arrêt qui l'envoyait en Grève, il s'écria : Qui? moi en Grève ! Il eut la grâce d'être exécuté dans la cour de la Bastille le 31 juillet 1602. Ce maréchal *deux fois conspirateur*, y gagna quelque chose ; les Parisiens qui savaient combien il avait montré d'intrépidité sur les champs de bataille, ne virent point son emportement et sa faiblesse devant l'échafaud !

Un gentilhomme, convaincu de plusieurs crimes, surtout de vols, parut sur la place fatale le 25 février 1606. Lorsqu'il fut monté sur le lieu de la scène, il entra en fureur, s'empara du cordelier qui le confessait, et le jeta du haut en bas de l'échafaud; puis il se saisit du bourreau, le mordit si vivement au cou qu'il l'aurait étranglé, si l'on n'eût promptement arrêté les effets de sa rage; il fut roué vif. Le 11 septembre 1608, fut pendu et brûlé Barthélemy Borghèse, qui se disait faussement bâtard du pape.

François Ravaillac, assassin de Henri IV, en mai 1610, subit un supplice horrible. « Plusieurs se sont mis à tirer les cordes avec une telle ardeur, que l'un de la noblesse, qui était proche, a fait mettre son cheval pour mieux tirer; et enfin, par une grande heure tiré sans être démembré, le peuple de toute qualité s'est jeté avec des épées, couteaux, bâtons... à frapper, couper et déchirer les membres du condamné, ardemment mis en diverses parties et pièces, les ont ravis à l'exécuteur, les traînant, qui ça, qui là, par les rues, de tous côtés, avec une telle fureur, que rien ne pût les arrêter, et ont été brûlés en divers endroits de la ville. »

Sa mort inspira des regrets à plus d'un vieux ligueur. Un certain chanoine n'en parlait jamais sans dire : « Feu M. de Ravaillac. » D'autres se partagèrent quelques *souvenirs* de lui, en guise de reliques. Le tueur du Béarnais avait ses prôneurs, comme Jacques Clément. Un poignard à deux tranchants et à manche de corne de cerf, que l'on croit être celui dont se servit Ravaillac pour commettre son régicide, appartient à M. le duc de Caumont La Force.

Quand Léonora Galigaï, maréchale d'Ancre, sœur de lait de Marie de Médicis, eut été déclarée sorcière et condamnée comme telle, l'exécuteur Jehan Guillaume fit dresser par ses valets l'échafaud et le bûcher de la Grève. La sentence lue, l'exécuteur prêt, Léonora Galigaï fut amenée devant l'Hôtel-de-Ville, décapitée, deshabillée par les bourreaux, puis jetée dans les flammes, qu'attisa la foule.

Sous Richelieu, des duellistes vinrent mourir là. Le 22 juin 1621, eut lieu l'exécution de Bouteville et de Des Chapelles. Celui ci, frappé le premier n'avait pas voulu qu'on lui bandât les yeux. « Prions pour lui, » dit Des Chapelles, qui baisa la main encore chaude de son ami. Leurs corps sanglants furent enveloppés dans un drap de velours noir, et transportés à l'hôtel d'Angoulême.

Le lendemain, feu de la Saint-Jean, comme à l'ordinaire. Le peuple dansait autour du bûcher de la fête.

Richelieu envoya aussi un conspirateur à la Grève. Le maréchal Louis de Marillac fut exécuté (10 mai 1632), sur un échafaud à six pieds du sol, tout près de l'escalier de l'Hôtel-de-Ville. Il ne fut pas amené en charrette, mais on lui lia les mains derrière le dos. Jehan Guillaume lui releva le menton, banda les yeux, passa trois ou quatre fois sa main sur le cou du maréchal, pour enlever les cheveux qui pouvaient y être restés.

Les poings de Marillac étaient fort serrés, trop serrés inutilement. Aussitôt après la décollation du maréchal, deux valets du bourreau se ruèrent sur son corps pour le dépouiller, — scandale qui révolta la foule et qu'arrêta le chevalier du guet.

Selon la *Gazette de France* du 17 mai 1832, l'empressement pour assister à cette exécution fut si considérable, que « telle fenêtre fut louée huit pistoles. »

Vint la Fronde, tantôt comique, tantôt sérieuse, Mazarin voulut parfois frapper fort, comme Richelieu. Le libraire Morlot, rue de la Bucherie, aux *Vieilles-Etuves*, fut conduit en charrette (1649) vers cinq ou six heures du soir, à la Grève pour y être pendu. Son garçon de boutique devait être fustigé aux pieds de la potence. Mais la foule délivra les deux patients, tira l'échelle, et jeta la charrette à l'eau.

En octobre 1657, « on transféra de la Bastille au Châtelet, le sieur de Barbezières-Chameraut, coupable de crimes « énormes ». Il fut condamné à être décapité, sur la place de Grève, où le bourreau, pour l'exécuter, s'y reprit à *seize fois* », s'il faut en croire le *Voyage à Paris en 1657 58*, des frères de Villers.

Environ huit années après, Claude Le Petit, poète, fut pendu haut et court. Il avait écrit, à propos de la Grève, dans son *Paris ridicule* :

Malheureux espace de terre,
Au gibet public consacré ;
Terrain où l'on a massacré
Cent fois plus d'hommes qu'à la guerre ;
C rtes, Grève, après main délict,
Vous êtes, pour mourir, un lit
Bien commode pour les infâmes,
Puisqu'ils n'ont qu'à prendre un bateau
Et d'un coup d'aviron, leurs âmes
S'en vont en Paradis par eau.

Le « grand règne » eut aussi ses drames de la Grève, car, au temps des empoisonnements multipliés, on exécuta (16 juillet 1676) la marquise de Brinvilliers, ainsi que la Voisin (22 février, 1680), — deux artistes en l'art d'expédier les gens d'une façon sournoise, comme on sait.

Dans le trajet de la Conciergerie à la place, la Brinvilliers aperçut quelques belles dames que la curiosité avait attirées sur son passage. Elle les regarda sans se déconcerter, puis, avec ironie et amertume :

« Voilà un beau spectacle à voir ! » dit-elle. Dans la foule immense, placée partout, le peintre Lebrun, d'une fenêtre, la dessina dans la char-

rette, avec le crucifix entre ses mains garrottées. Le bourreau la décapita, la brûla, jeta ses cendres au vent.

Pour la Voisin, « à la Grève elle se défendit autant qu'elle put de sortir du tombereau ; on l'en tira de force ; on la mit sur le bûcher assise et liée avec du fer ; on la couvrit de paille ; elle pria beaucoup, repoussa la paille cinq ou six fois, mais le feu s'augmenta, et on la perdit de vue, et ses cendres sont en l'air présentement. »

Ainsi s'exprime Mme de Sévigné. Scarron écrit d'ailleurs : « Bien que les spectacles de la Grève ne soient pas de fort belles choses à mander à une personne de votre qualité, je vous dirai pourtant, par pure stérilité de nouvelles, que l'on pend et roue tous les jours de la semaine. »

Un fameux voleur de grand chemin est roué vif, le 16 mars 1691 ; le même jour, deux voleurs, crocheteurs de portes, sont attachés au gibet.

Voici encore des victimes pour faits de presse : Le « vendredi, 19 septembre 1694, sur les six heures du soir, furent pendus un compagnon imprimeur de chez la veuve Charmot, rue de la Vieille-Boucherie, nommé Rambault, de Lyon, et un garçon relieur de chez Bourdon, bedeau de la communauté des libraires, nommé Larcher... pour avoir imprimé, relié, vendu et débité des libelles contre le roi, l'*Ombre de M. Scarron.* » Le 20 décembre suivant, à cause de « crimes » analogues, la potence était dressée pour un garçon libraire nommé Chavanne. Mais il y eut ordre de surseoir à l'exécution !

On est ému, sinon attendri, lorsqu'on se reporte à l'exécution de la riche et charmante Mme Tiquet, qui avait voulu faire assassiner son mari par Moura, son portier. L'exécution date du 20 juin 1699. Une pluie d'orage força Mme Tiquet et son complice à rester plus d'une demi-heure dans la charrette, en face de l'échafaud. Près de la condamnée se trouvait son superbe carrosse noir, attelé de ses chevaux, et dans lequel on devait mettre son corps décapité. Mme Tiquet était vêtue de blanc ; Moura fut pendu en sa présence. La belle suppliciée baisa le billot, et y mit bravement la tête. Le bourreau, Sanson de Longueval, se troubla fort, au point de s'y reprendre trois fois pour remplir son office. La foule, cédant à la pitié, menaçait de renverser l'échafaud. Il y avait tant de beauté dans la tête de madame Tiquet, que bien des gens en furent comme éblouis.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

La fin au prochain numéro.

PREMIER CORSET

Le premier de mes rêves, quand j'évoque les lointains souvenirs qui ne s'effacent pas, fut de porter un corset, le rêve de toute Parisienne endeçà de douze ans, j'imagine, — autrefois du moins, — car aujourd'hui elles ont de fausses hanches, de faux mollets et de fausses nattes en venant au monde, et n'en sont ni étonnées ni contentes ; elles trouvent cela naturel. Nous étions moins gâtées dans mon enfance, qui ne remonte pourtant pas à un siècle, et l'artifice se bornait au jupon bouffant, qui, avec un petit corsage vierge de baleines, composait la robe de dessous. On était là-dedans fort à l'aise, souple, agile, mais ni plus ni moins modelée qu'une petite planche, et les coquettes en souffraient beaucoup. — Les coquettes ? — Mon Dieu, oui ! déjà ... J'aurais dû vous avouer, avant tous les autres, les rêves d'amour. Quand ont-ils commencé, ceux-là ? Ont ils eu un commencement ? La pensée de plaire qui en est le germe n'a-t-elle pas été la première éveillée dans un cerveau de petite fille ? Vous me direz que la coquetterie n'est pas de l'amour... Mais si ! vous verrez que si ! C'est la seule forme de l'amour qui nous soit permise : paraître jolie, se laisser aimer.

Je me rappellerai toujours un supplice de mon enfance. On me décolletait pour dîner, c'est-à-dire qu'on mettait à l'air deux petites épaules un peu rouges, où clavicules et omoplates se dessinaient plus que de raison. Avant d'apparaître dans ma toilette habillée j'hésitais toujours, car j'étais sûre que ma mère remonterait ma manche courte qui tendait naturellement à dégringoler, en disant : — Mon Dieu ! quel osselet que cette pauvre Lili ! — que papa, en m'embrassant sur l'épaule, ferait semblant de se blesser à quelque aspérité formidable, et qu'un invité reprendrait obligeamment : — Mais non, elle n'est pas si maigre ! approchez donc, ma petite Lili ! Je vous assure, chère madame, qu'elle a engraissé depuis la semaine dernière.

— Je ne trouve pas, répliquait ma tante ; mais quand les enfants grandissent ... A l'âge de Lili, j'étais encore plus délicate.

Or ma tante ne trouvait plus, depuis longtemps de fauteuil assez vaste pour son opulente personne. L'idée de devenir comme elle me faisait frissoner ; mais j'enviais le buste arrondi de maman et des autres dames.

— Cinq ans, dix ans, pensais-je, ne suffiront pas pour m'amener à cet embonpoint. Il faut qu'elles aient un secret, un moyen de renbourrage.

Je remarquai que plusieurs d'entre elles avaient des corsages menteurs, à en juger par leurs mains, leur cou et leur figure ; je me les représentai en robe de nuit et je conclus qu'elles ne devaient pas être aussi bien faites qu'en robe de visites. Une de mes amies de cours et de catéchisme éclaircit pour moi le mystère. Je l'avais vue jusque là hommasse, mal bâtie et fagottée à la diable. Elle arriva un jour transformée : quarante-huit centimètres de tour de taille et des contours ! ! !

— Que vous est-il arrivé, mon Dieu ? lui demandai-je d'une voix tremblante, car la surprise m'étouffait... et puis, j'allais savoir.

— Rien, me dit-elle, j'ai un corset.

Tout m'était expliqué ! Moi aussi j'aurai une jolie taille quand j'aurai un corset ! Mais au premier mot que je hasardai sur le sujet important qui m'empêchait de dormir, ma mère, ma tante, ma gouvernante répondirent en chœur : — Tu es trop jeune ! — Et je vis bien que je ne pourrais les persuader. J'avais déjà du caractère, que l'on appelait de l'entêtement. Je résolus donc de les contraindre et j'y réussis sans peine.... Quand on a de l'esprit !...

—

Rien ne vaut mieux que de faire resservir une vieille ruse ; les gens la croient usée, ils ne se méfient pas. Mon ambition, quelques mois auparavant, avait été d'obtenir un lorgnon, le lorgnon résumant, à mon goût, en lui seul ce qui existait de plus coquet, de plus impertinent et de plus audacieux. Mais, pour le motiver, la vue basse était indispensable ; s'arrêter à si peu de chose eût été indigne de moi Je me fis myope et on ne parvint à me guérir qu'en m'offrant des lunettes au lieu du bijou désiré. Dame ! si petite, la plus fine ne peut penser à tout ! L'avantage resta cette fois à ma famille ; mais l'envie de prendre une revanche me poursuivait, aiguisant encore celle de porter un corset. Le lendemain, j'étais plus myope que jamais, couchée sur mon pupitre, la tête en avant, le corps tordu, et je m'entêtai dans cette posture incommode, malgré les cris de mon entourage, la menace des affreuses lunettes, la prédiction d'une bosse et certain ruban rose par lequel miss Penn, qui s'entendait en supplices, me lia au dossier de ma chaise. Quitte à étrangler, je ne cédai pas. La vision du corset entourée de l'auréole des récompenses, soutenait mes efforts et me prêtait l'héroïsme qui ne fait jamais défaut aux cœurs fervents, dans les grandes luttes. Ai-je besoin de dire que ma femme de chambre me servit de complice ? Les femmes de chambre ont toutes des idées arrêtées sur l'âge où il est *convenable* que leur maîtresse porte une robe longue et des bijoux, aille dans le monde, se marie, etc. La mienne, répétait chaque matin : — Mademoiselle *se tourne*. Et puis faire sa première communion sans corset... enfin !

Et comme Mlle Julie trouvait moyen d'être prodigieusement bavarde, avec des épingles plein la bouche, ce qui par parenthèse m'émerveillait toujours, maman finit par entendre. Elle la fit taire ; mais les gens qu'on fait taire sont souvent ceux qu'on écoute, et quand maman disait à Mlle Julie : — Taisez-vous ! — Mlle Julie comprenait que la bataille était gagnée. On me prit mesure d'un corset. Je n'oublierai jamais cette cérémonie. Détail curieux, ce fut un homme qui vint certifier qu'il était temps encore de m'empêcher d'être bossue et qui nota minutieusement les proportions de ma petite personne. Il demanda huit jours pour créer un chef-d'œuvre, huit jours pendant lesquels je crus mourir de joie.. Nous mourons toujours de joie en attendant.

La déception, le corset, veux-je dire, arriva, hélas ! assez vite ! un affreux carcan tout droit, dont le dos seul était baleiné et qui me tirait les bras en arrière, sans autre buse d'ailleurs qu'un élastique dont la ressemblance avec du caoutchouc me faisait horreur. Moi, qui n'ai jamais pu penser à du caoutchouc sans nausées !

—

A peine entrée dans cette prison, j'aurais donné tout au monde pour en être dehors. Il en a été de même, voyez-vous, de tous les rêves réalisés de ma vie. Cela s'appelait ceinture de grâce, sans doute parce que cela me rendait disgracieuse, et cela convenait, disait-on, à mon âge. Prétendez donc que l'enfance est notre meilleur temps ! mensonge ! Mes plaintes, mes larmes furent vaines. J'avais voulu un corset... *c'était fini* !... le grand mot qu'on ne manque jamais de nous jeter à la face, après tous les actes irréparables que l'usage exige de nous, et qui n'a d'autre effet que d'exaspérer encore les regrets. Glissons là-dessus ! Peu à peu, à mesure que je me développais, on modifia l'engin de torture qui devint progressivement un ment r assez doux, puis un soutien, presqu'un camarade avec lequel je vivais en bonne intelligence. Pour ce rôle-là il fallait qu'il fût élégant et beau : je le voulus en satin blanc, et après un long intervalle, ce corset tour à tour convoité, maudit, toléré, oublié pour d'autres chimères, redevint mon idée fixe : en satin blanc, piqué de soie cerise, avec un bord de dentelle tout autour, un velours cerise

dans l'engrelure, un rouleau de cygne sur les hanches, des agrafes d'argent, tout cela mignon à tenir dans un étui d'éventail.

— Quand tu te marieras, me dit ma mère.

Et ce fut ainsi que j'arrivai à rêver mariage, parce que le mariage était indissolublement uni dans ma tête au corset de satin. Aujourd'hui encore le souvenir le plus précis qui me reste de cette matinée qui décida de mon avenir, c'est le doux cric-crac de la soie, que laçait avec respect, je devrais dire avec piété, Mlle Julie, et l'harmonieuse silhouette de cette frêle cuirasse chatoyante qui ployait et frémissait au moindre mouvement. Le voile, les fleurs d'oranger, la robe de dentelle, j'y avais droit ; mais ceci était un caprice satisfait !...

—

— Et dire que j'ai profité pourtant de mon mariage pour n'en plus mettre !

UNE PARISIENNE.

PETITES NOUVELLES

— Pendant la soirée de samedi au Théâtre-Français, M. Grévy, Président de la République, a remis à M. Mazerolles la croix d'officier de la Légion d'honneur.

— Mr. Le Bargy, premier prix de comédie et premier accessit de tragédie au concours du Conservatoire, vient d'être engagé à la Comédie-Française.

Il est question d'une reprise de « Kean » pour les débuts du jeune artiste qui, malheureusement, va prochainement être appelé à faire partie du service militaire.

— Par suite des réparations tardives de la salle, la réouverture de l'Opéra-Comique pourrait bien être retardée de quinze jours. Mais les répétitions commenceront à partir du 1er septembre.

La Flûte enchantée et *la Perle du Brésil* sont toujours les deux ouvrages d'ouverture.

M. Delibes termine en ce moment l'orchestration de sa partition de *Jean de Nivelle*.

Il ne serait pas impossible que M. Carvalho revînt sur sa décision et réengageât le ténor Nicot. Nous en féliciterions le directeur et l'artiste.

— On annonce au Gymnase une comédie en trois actes de M. Paul Ferrier. Titre : *Les Ilotes de Pithiviers*.

— M. Millet s'occupe de former la troupe de l'Opéra-Populaire, dont il sollicite et espère le privilège.

De son côté, M. Martinet, qui sollicite et espère également le privilège de l'Opéra-Populaire, fait aussi des engagements.

— M. Koning vient de faire un engagement qui lui vaudra l'approbation de la presse et du public : il vient d'engager pour deux années le baryton Ismaël.

Ismaël n'est, du reste, pas un nouveau venu à la Renaissance ; il y a déjà obtenu un succès énorme avec la *Tzigane*.

C'est dans la pièce nouvelle de MM. Leverrier, Vanloo et Lecocq : la *Jolie persane* que débutera Ismaël.

— Aujourd'hui, mercredi, a lieu au Conservatoire la distribution solennelle des prix sous la présidence de M. J. Ferry, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

Comme d'habitude, cette cérémonie sera suivie d'un concert dans lequel se feront entendre les principaux lauréats.

BIBLIOGRAPHIE

Contes de toutes les couleurs, tel est le titre d'un fort beau volume qui vient d'être mis en vente chez Dentu. C'est un recueil avec préface de Victor Hugo, de nouvelles, pièces de théâtre, poésies, et signées des membres du comité de la Société des gens de lettres, session 1878-1879 : Edmond About, Altaroche, André de Bellecombe, Adolphe Belot, A. Borel, d'Hauterive, Fortuné du Boisgobey, Champfleury, Maurice Champion, Jules Claretie, Jules Clère, Louis Collas, François Coppée, Ferdinand Favre, Germond de Lavigne, H. Gourdon de Genouillac, Ernest Hamel, Arsène Houssaye, Félix Jahyer, Henri de Lacretelle, O. de la Laudelle, Edouard Montagne, Eugène Moret, Eugène Muller, Eugène Paz, Tony-Révillon, André Theuriet, Charles Valois.

Ce livre offre un intérêt tout exceptionnel, aussi obtient-il, dès son apparition un grand succès de librairie.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 969e livraison (2 août 1879). — D'Orenbourg à Samarkand, impressions de voyage d'une Parisienne, par madame Marie de Ujfalvy-Bourdon. — Texte et dessins inédits. — Douze DESSINS de A. Ferdinandus, E. Ronjat, Taylor, H. Chapuis, B. Schmidt et H. Clerget, avec une carte.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Ce, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Chemins de fer de l'Ouest.

—

A l'occasion des Courses nautiques

Train de plaisir de Paris à Granville.

—

Aller et retour :

3e classe, **13** fr. — 2e classe, **18** fr.

Aller : Départ de Paris (Montparnasse), Jeudi 14 août 1879, à 9 h. du soir.

Retour : Départ de Granville, Dimanche 17 août 1879, à 8 h. 30 soir.

Excursion à l'île de Jersey.

—

Départ de Granville le Vendredi 15 Août à 4 h. du soir.

Retour de Jersey, le Samedi à 2 30 h. du soir.

Prix Aller et Retour : **10** fr.

COURSES NAUTIQUES.

—

Train de plaisir de Paris à Dieppe.

—

Aller et retour.

3e classe, **10** fr. — 2e classe, **13** fr.

Aller : Départ de Paris (St-Lazare), Samedi 9 Août 1879, à minuit 15. (Nuit du Samedi au Dimanche.

Retour : Départ de Dieppe, Dimanche 10 Août 1879, à 8 h. 50 soir.

A l'occasion des fêtes de l'Assomption, les billets spéciaux de Paris à Dieppe (Aller et Retour) dits de « Bains de mer, » aux prix de :

1re Classe : **30** fr.; 2e Classe : **22** fr.

Seront par exception, délivrés les 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16 et 17 Août, et les coupons de retour, seront valables jusqu'au Lundi 18 Août inclusivement.

Dimanche prochain, 10 Août 1879, *Grandes eaux à St-Cloud*.

Billets d'aller et retour. — Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

Librairie HACHETTE et Ce
79, *boulevard Saint-Germain, à Paris.*

GUIDES JOANNE

GRANDS GUIDES

FRANCE, par A.-J. JOANNE

I. Paris illustré. 12 »
II. Environs de Paris illustrés. 10 »
III. Jura et Alpes Françaises. ... 15 »
IV. Provence, Alpes-Mar^es, Corse 11 »
V. Auvergne, Morvan, Velay. ... 10 »
VI De la Loire à la Garonne.... 14 »
VII. Pyrénées... 11 »
VIII. Bretagne.. 10 »
IX. Normandie . 12 »
X. Nord.. .... 9 »
XI. Vosges et Ardennes......... 11 »

Guide du voyageur en France, p^r Richard 12 »
Versailles, par A. Joanne . . . . 3 »
Fontainebleau, par le même . . . . . 3 »
Pau, Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes. . . 3 »
Plombières, p. E. Lemoine et le D. Lhéritier. 4 50
Algérie, Tunis et Tanger, par L. Piesse . 15 »

Itinéraires illustrés des Chemins de fer français.
Environ 30 volumes

ÉTRANGER

Allemagne du Nord, par A. Joanne. . 12 »
Les bords du Rhin illustrés, par le même. 7 »
Les trains de plaisir des bords du Rhin, par le même. . . . . 4 »
Grande-Bretagne, par A. Esquiros . . . 16 »
Hollande, par A.-J. du Pays . . . . 6 »
Espagne et Portugal, nouvelle édition, sous presse. . . . .
Italie du Nord, par A.-J. du Pays (s. presse).
— du Centre, par le même . . . . . . 9 »
— méridionale et Sicile, par le même . 15 »
Europe, par A. Joanne . . . . 22 »
Orient, par le Dr E. Isambert, 3 vol.:
I. Grèce et Turquie d'Europe . . . . 25 »
II. Malte, Egypte, Nubie, Abyssinie . . 30 »
III. Syrie, Palestine et Turquie d'Asie (En préparation)
Suisse, par A. Joanne . . . . 15 »

GUIDES DIAMANT

FRANCE

Aix-les-Bains, broché. 1 50
Biarritz, par Germond de Lavigne. . . . 2 »
Bordeaux, Arcachon, Royan, p. A. Joanne. 2 »
Boulogne, Calais, Dunkerque, p. Michelant 3 »
Bretagne, par A. Joanne. . . . . 4 »
Dauphiné et Savoie, par le même . . . 7 50
Dieppe et Le Tréport, par le même. . . 2 »
Eaux minérales des Vosges, par Amb. Bouloumié . . . . 3 »
Environs de Paris, par le même 2 50
France, par le même . . . . 6 »
Hyères et Toulon, par le même . . . 2 50
Le Havre, Etretat, Fécamp, St-Valéry, par le même . . . . 2 »
Lyon et ses environs, par le même . . . . 3 »
Marseille et ses environs, par Alfred Saurel. 3 »
Mont Dore (le), par L. Piesse . . . . . . 3 »
Normandie, par A. Joanne . . . . 4 »
Paris en français, par A. et P. Joanne . . 2 50
Paris en anglais, par les mêmes. 3 50
Pyrénées, par les mêmes . . . . 5 »
Stations d'hiver de la Méditerranée (les) par P. Joanne 3 50
Trouville et les bains de mer du Calvados, par A. Joanne . . . . 3 »
Vals et le Vivarais, par J. Chaballier, broc. 3 »
Vichy et ses environs, par L. Piesse . . 2 50
Vosges, Alsace et Ardennes, p. P. Joanne. 5 »

ÉTRANGER

Allemagne méridionale, par P. Joanne . 4 »
Bade et la Forêt-Noire, par A. Joanne. . 3 »
Le même guide, traduit en anglais . . . . 3 »
Belgique, par A.-J. du Pays 4 50
Espagne et Portugal, par G. de Lavigne . 5 »
Hollande, par A.-J. du Pays 4 50
Italie et Sicile, par le même . . . . . 4 »
Londres et ses environs, p. Louis Rousselet . 5 »
Rome et ses environs, par A.-J. du Pays . 5 »
Spa et ses environs, par A. Joanne . . . 2 50
Suisse, par A. et P. Joanne . . . . . . 6 »

GUIDES DIAMANT DE LA CONVERSATION

Chaque volume contient 2 petites Grammaires et deux petits Vocabulaires. — Prix : 3 fr.

Français-Allemand. — Français-Anglais.
Français-Italien. — Français-Espagnol.

EN ATTENDANT L'EXPÉDITION GÉNÉRALE A

l'Hôtel Drouot

ORDRE DE SURSEOIR

à la liquidation des Magasins de soldes

A JEANNE-D'ARC

43, rue de la Chaussée-d'Antin, 43
(angle de la rue de la Victoire.)

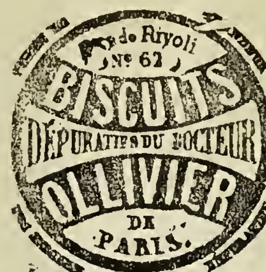


FABULEUX Montres-Remontoirs simili-or (**OR BRILLANT** garanti) 4 rub., 18 lig., mise à l'heure et à secondes, à **29 f. 50 c.** MONTRES OR p^r dames **55 à 60 f.**, p^r homm. **75 fr.** REMONTOIRS (arg.) p^r homm. ou dames, 15 rub. **45 fr.** *Chaînes* (or mixte) p^r hommes ou dames **17 à 20 fr.** Par H^t **DEYDIER** (fab^t), 26, r. Mt-Blanc, **Genève**. **RÉGLÉES** et avec **ECRIN**, éviter la contrefaçon. **Garantie 2 ans.** Envoi c. mandat-poste ou remb^t. Affr. 25 c.



ARNOLD
PÉDICURE
e Montmartre
165
ARIS
CHEZ LUI DE MIDI A LA NUIT
2 fr.
LA SÉANCE

INJECTION PIERRE DIVINE. **SAMPSO** 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fr.



Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acad^le n^le de médecine et autorisés par le gouv^t, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret sp^el. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enf^ts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport off^el. Aucune autre méthode ne possède tes témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la b^te de 25 bisc^ts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, au 1er Consult^s gr^tes de midi à 6 h. et par corresp.



PLUS D'ASTHME
Suffocation et Toux
Indication gratis franco,
Écrire à M. le Cte CLÉRY, à Marseille

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes* : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.
Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.*
Paris, rue des Halles, 5, près la Tour St-Jacques.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

THYMOL-DORÉ

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des Drs GIRALDÈS, BOUILHON, PAQUET, LALLEMAND, RENGADE, LEWIN, BOUCHARDAT, VIRCHOW, etc.
A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon 2 fr.

---

20 à 25 % de Revenu par An, payables par Mois
SÉCURITÉ ABSOLUE

Résultats des années 1875, 1876, 1877 et 1878.—Brochure explicative : 60 centimes.
S'adresser à la **CAISSE DES REPORTS**, 77, *rue Richelieu*, **PARIS.**

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN

Le Moniteur
des
Valeurs à Lots

52 NUMÉROS

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le Baron LOUIS ; une Revue de toutes les Valeurs ; les Arbitrages avantageux ; le Prix exact des Coupons ; tous les Tirages sans exception ; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 17, rue de Londres.

NOTA.—*Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE



DRAME — OPÉRA — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché MULNIER.

TRAGEDIE — MUSIQUE

EUGÈNE LORRAIN

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 326

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 14 au 20 Août 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCCXXVI

—

EUGÈNE LORRAIN



érôme-Eugène LORRAIN, la nouvelle basse chantante de l'Opéra, est né à Limonest (Rhône) le 21 avril 1856.

Fils d'un ancien soldat, il a fait ses premières études en vue d'entrer à l'École des vétérinaires de Lyon.

Après la guerre de 1870, son père ayant été obligé de lui faire prendre un état, le jeune Lorrain cessa les travaux préparatoires qu'il avait fait jusqu'à ce jour, pour se livrer à toutes sortes de métiers susceptibles de lui rapporter quelque argent. Tour à tour il fut apprêteur, marchand de cannes, etc.. etc.

Mais comme cela ne lui apportait aucune satisfaction ni aucun agrément, et qu'il se sentait un goût tout particulier pour le théâtre, il allait le soir offrir ses services comme figurant au Grand-Théâtre de Lyon. Son ambition était d'être admis parmi les choristes, mais il ne fut point accepté pour un emploi *aussi considérable*.

Il avait alors dix-huit ans, et s'engagea sous la direction de M. Morel, au théâtre du Gymnase pour remplir des petits bouts de rôle de comédie. Ayant demandé une augmentation au bout de quelques temps, elle lui fut refusée, ce qui le fit quitter Lyon et l'amena à Paris.

Doué d'une voix juste et d'un bon timbre, Lorrain vint frapper aux portes du Conservatoire. Reçu à son premier examen, il entra en 1875, dans la classe de solfège de M. Danhauser, et dans celle de chant alors dirigée par Laget et bientôt après par Henri Pottier.

A la fin de sa seconde année d'études, il prend part pour la première fois au concours de chant, à l'âge de vingt ans, avec le grand air du *Siége de Corinthe*, et j'écrivais à ce moment : « M. Lorrain a la voix pleine et d'une bonne sonorité. Il a *traîné* un peu l'air du *Siége de Corinthe*, ce qui l'a empêché d'avoir un accessit. »

Cette année là, il obtenait une seconde médaille de solfège.

L'année suivante, le 23 juillet 1877, avec l'air de Falstaff du *Songe d'une nuit d'été*, pour le concours de chant, et une scène d'*Herculanum*, rôle de Nicanor, pour le concours d'Opéra, il remportait deux seconds prix, après avoir gagné d'abord sa première médaille de solfège. Il fut dès lors pensionné de l'Opéra, l'ayant déjà été du Conservatoire l'année précédente.

Continuant dans la classe de M. Obin ses études d'opéra commencées avec M. Ismaël, il passa une année encore au Conservatoire et concourut en 1878 avec Falstaff, du *Songe d'une nuit d'été* pour le chant, et St-Bris dans la grande scène de la conjuration des *Huguenots* pour l'Opéra.

Il remporta cette année-là ses deux premiers prix et fut immédiatement engagé à l'Opéra.

Voici le jugement que je portai sur lui à cette époque, — on aime toujours à se répéter lorsqu'il s'agit des impressions premières que l'avenir a confirmées, il y a là une petite satisfaction d'amour-propre bien permise.

Donc je disais au concours de chant : « M. Lorrain, s'élève pour moi, un peu au-dessus de ses camarades ; ce n'est plus un élève, mais un chanteur expérimenté. Sa voix est tout-à-fait posée. Il a de la chaleur, du goût, chante simplement. Dans l'air de *Falstaff*, excellemment interprété dans son ensemble, il a particulièrement détaillé certains passages avec une grande délicatesse et d'autres avec beaucoup d'éclat. »

Et après le concours d'Opéra :

« Le succès chez les hommes a été surtout pour M. Lorrain, chanteur et comédien plein d'autorité. Ce jeune homme a été parfait dans Saint-Bris ; il a conduit avec ampleur la grande scène de la Conjuration et de la Bénédiction des poignards, du quatrième acte des *Huguenots*. Sa place est bien à l'Opéra où il va certainement être engagé. »

Les débuts de Lorrain à l'Opéra eurent lieu dans le rôle de Saint-Bris, des *Huguenots*, au mois de janvier de cette année. Bien qu'un service spécial n'ait pas été fait à la presse en cette circonstance, presque tous les critiques de musique, instruits par l'affiche et se souvenant des brillants concours du jeune lauréat, assistèrent à la représentation. Le succès fut grand et légitime, et quand l'artiste fit son second début dans Méphistophélès de *Faust*, au mois de mai suivant, il recueillit les mêmes applaudissements.

Les qualités que possède Lorrain, comme chanteur et comme comédien, sont, en effet, de nature à être mises en évidence sur une grande scène. Il y a à la fois l'ampleur de la voix et du geste ; c'est un talent en dehors qui a forcément de l'action sur le public.

Vocalisant avec une grande facilité, il eût pu cependant tenir tout aussi bien son emploi avec une grande autorité sur la scène de l'Opéra-Comique, où il eût été un excellent Pierre-le-Grand, un Max accompli et un Falstaff remarquable ; mais au Conservatoire, on ne voulut jamais lui faire suivre la classe d'opéra-comique, et d'ailleurs maintenant, M. Vaucorbeil ne le laisserait pas certainement partir, et renouvellera l'engagement que M. Halanzier avait fait signer à Lorrain, et qui n'expire que dans un an.

Les rôles de Gaspard, du *Freyschutz*, et de Leporello, de *Don Juan*, que Lorrain répète actuellement à l'Opéra, achèveront de mettre en lumière les précieuses qualités qui font de lui un artiste d'un grand avenir.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Madame

EMMA FLEURY

(de la Comédie-Française).

Conservatoire national de musique ET DE DECLAMATION

DISTRIBUTION DES PRIX

Pour le Cours d'études de l'Année 1879

—

Jeudi, à une heure, a eu lieu au Conservatoire, la distribution des Prix, pour l'année 1879, sous, la présidence de M. Turquet, sous-secrétaire d'État, directeur général de l'administration des Beaux-Arts.

Sur l'estrade d'honneur, M. Turquet avait à sa gauche, MM. Ambroise Thomas directeur du Conservatoire, Perrin, directeur de la Comédie-Française, Massenet, Regnier et Le Couppey ; à sa droite, MM. de Ronchaud, inspecteur général des Beaux-Arts, Rambaud, sécrétaire de M. le ministre de l'Instruction publique, Deschapelles, chef du bureau des théâtres, Vaucorbeil, Carvalho et Duquesnel, directeurs de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et de l'Odéon.

Dès l'ouverture de la séance, M. le sous-secrétaire d'État a prononcé un discours qui a été fréquemment applaudi et qui avait le grand mérite d'être consacré aux intérêts des élèves du Conservatoire.

M. Turquet s'est tout d'abord félicité de la mission que lui confiait le Ministre. Il a dit aux élèves que ce périlleux honneur que lui concédait M. Jules Ferry, les priverait des paroles éloquentes que celui-ci aurait certainement prononcées, et il a ajouté « Je viens en ami de la mai-

son avec un vif amour des choses de l'art et un bien cher attachement pour les artistes. »

Rappelant ensuite aux élèves du Conservatoire qu'ils étaient la préoccupation constante de leurs maîtres et du ministère, il a parlé de l'augmentation du crédit qui a permis de créer des cours nouveaux : Cours de la musique et d'histoire dramatique.

« En effet, a-t-il dit, aux leçons théoriques et pratiques, il convenait de joindre l'histoire du passé. »

M. Turquet a trouvé des expressions très heureuses pour démontrer que passer en revue le théâtre dans tous les pays et dans tous les temps, c'est voir les peuples revenir sous nos yeux avec leurs mœurs, leurs coutumes ; c'est en un mot faire l'histoire de l'homme. Or, il faut que les élèves connaissent les hommes dans l'antiquité comme dans la vie moderne: « qu'il soient au courant de toutes les transformations de ce Protée qu'ils représentent sur la scène et qui s'appelle l'homme. »

Mais il faut aussi savoir parler ; « voilà pourquoi un cours de diction a été confié à l'excellent artiste qui s'appelle Regnier. »

M. le sous-secrétaire d'État a ensuite signalé les enrichissements, pendant l'année, de la bibliothèque et du musée spécial.

Parlant, après cela, des projets d'agrandissement du Conservatoire qui ont été sérieusement étudiés, il dit combien il souhaiterait de voir s'élever rapidement le théâtre d'application où «on continuerait les études, sortant le matin de la leçon du professeur pour paraître le soir devant un autre juge : le public. »

M. Turquet voudrait encore une plus parfaite réglementation des engagements à la fin des études et la création de débouchés nouveaux pour les élèves.

Il signale deux fondations nouvelles : la première pour 1879, est une rente de 1,200 francs laissée par Mme Popelin pour les premiers prix de piano, femmes; la seconde qui ne partira que de 1880, est une rente de 500 francs, pour l'élève femme qui aura obtenu le premier prix d'harmonie.

M. Turquet achève son discours par l'éloge des directeurs et des professeurs du Conservatoire. Il rappelle ensuite les noms de bon nombre d'anciens élèves de la maison occupant actuellement de belles situations : MM. Gounod, Thomas, Massenet et Victor Massé, comme compositeurs ; Vaucorbeil et Carvalho, directeurs de nos deux théâtres de musique subventionnés, et les chefs d'orchestre : Deldevez, Lamoureux, Danbé, Pasdeloup et Colonne.

Puis enfin, après avoir payé un tribut de regrets aux morts : Popelin, professeur de solfége, Henri Pottier et Barbereau, il distribue quatre palmes d'officier d'académie à

MM. Durand, professeur d'harmonie ;
Prumier, professeur de harpe ;
Labro, professeur de contrebasse ;
Jancourt, professeur de basson ;

La palme d'officier de l'instruction publique, à M. Réty, le sympathique secrétaire général du Conservatoire ;

La croix de chevalier de la Légion d'honneur à M. Bax-de-Saint-Yves, le professeur de chant dont les quatre élèves ont obtenu les prix de chant.

Après le discours de M. Turquet la distribution des prix a commencé : M. Le Bargy, premier prix de comédie, a fait l'appel des lauréats.

Le concert qui a suivi la distribution des prix a été très brillant. On a surtout applaudi une sonate à deux pianos, de Mozart, brillamment exécutée par M. Pierné et Mlle Arbeau ;

Le deuxième morceau de concert pour le violon, par Vieuxtemps, joué par M. Rivarde de la façon la plus merveilleuse;

La scène de : *On ne badine pas avec l'Amour*, où, M. Le Bargy a montré son talent plein d'élégance ;

Les scènes des *Dragons de Villars* pour Mlle Coyon-Hervix et M. Mouliérat ;

Et enfin : les scènes de *Robert-le-Diable*, le duo entre Bertram et Raimbaut, admirablement chanté par MM. Dubulle et Mouliérat, et le grand air de Bertram que M. Dubulle a magistralement enlevé et qui a terminé avec éclat cette belle séance à laquelle assistait un public d'élite, d'artistes et d'amateurs.

UNE FEMME A SOI

— Qu'as-tu donc ?

— Ce que j'ai ? demande-moi plutôt ce que je n'ai pas.

— Et qu'est-ce que tu n'as pas ? Tu es jeune, tu es riche, tu habites Paris. Ton hôtel est un nid délicieux ; ton cuisinier, un artiste ; tes équipages, des merveilles de goût. Tu as à toi la femme la plus...

— A moi ! à moi, provincial encroûté ! Est-ce qu'à Paris on a une femme à soi ?

— Est-ce que ma cousine ?...

— Assieds-toi là, et ne bouge pas Tu me fais l'effet d'un aveugle d'ignorance ; c'est bien le moins que je t'ouvre les yeux. Sache d'abord ce que c'est qu'un Parisien dans le sens élégant du mot. Pour être Parisien, il faut à la sortie du collége, jouir de tout ou partie de sa fortune. Avec dix ou vingt mille livres de rentes, on n'est qu'un demi-Parisien. Il en faut trente mille au moins pour être Parisien tout entier. Naturellement, un Parisien ne fait rien. Il se met d'un ou de plusieurs cercles et fait courir ; cela lui suffit. Un demi-Parisien aura un demi-cheval, un Parisien entier en aura au moins un. Je réserve la question des femmes, attendu que leur propriété ne suit pas les mêmes proportions. Ainsi tout Parisien qui se respecte joue, parie, court, tripote, agiote, barbote dans le fumier des écuries, et, quand sa bourse de jeu est bien remplie, il se paie des femmes. Il choisit de préférence les grognardes à chevrons. Le cheval est un noble animal que l'on désire posséder à soi tout seul, mais les femmes !... Plus elles sont à tous, plus elles sont estimées. On se fait inscrire chez ces dames, on attend son tour, et, une fois entré, on ne se gêne guère avec elles, je l'avoue. Le petit V... commence toujours par leur faire ôter ses bottes. Le grand S... ne manque jamais de leur faire porter sa selle, au retour des courses. Dame! ils veulent en avoir pour leur argent.

—

J'ai longtemps mené cette existence à grandes guides. Et, contrairement au proverbe, comme j'étais très heureux au jeu, je l'étais aussi en amour. Tu peux le demander à toutes nos célèbres impures, surtout à Tulipia, qui depuis quinze ans a l'esprit de se faire beaucoup de rentes avec beaucoup d'imbéciles.

Un jour, fatigué, énervé, dégoûté, je me dis : Non, ma parole d'honneur ! c'est trop bête d'user son temps, son cœur et sa santé chez des femmes qui se mettent en quatre pour en contenter au mois huit par semaines. J'ai trente ans. Au train dont je vais, dans dix ans, j'en porterai soixante. Si je me mariais! Avoir une femme à soi, c'est l'idéal de la vie, la terre promise... Eh bien, morbleu ! marions-nous !

Et voilà pourquoi j'épousai ta cousine, une adorable petite provinciale qui n'avait jamais quitté sa province, mais qui en mourait d'envie. Elle ne perdit pas de temps. Le lendemain de notre mariage, elle me décida à la conduire à Paris pour y faire notre Fontainebleau. Je pensais, au bout de quinze jours, la ramener à la campagne. Mais l'hiver approchait ; il fallait songer à nous garer de la bise prochaine. Notre lune de miel se passa donc chez les tapissiers et les marchands de meubles. Et, lorsque notre nid fut achevé, il était si moelleux, si capitonné, si *at home*, que nous ne songeâmes guère à l'abandonner pour aller fermer la chasse avec toi. Aussi mes illusions furent-elles de courte durée.

Tu sais tout aussi bien que moi que la femme est un être changeant, et tu n'as plus à t'étonner de ses métamorphoses. Cependant la rapidité avec laquelle ta cousine, de provinciale que tu l'as connue, est devenue la Parisienne que tu ne connais pas encore, dépasse tout ce que l'imagination peut rêver.

— Comment! Berthe, une pensionnaire qui sortait du couvent !

— Oui, cette pensionnaire, en quelques mois, est devenue l'égale de nos grandes cocodettes, puisqu'il faut les appeler par leur nom.

— Comment a-t-elle fait ?

— Elle avait le génie de la toilette, pour mon malheur ; car la toilette est devenue l'ennemie des hommes, le jour où elle a satisfait l'orgueil des femmes. Oui, cousin, la toilette aujourd'hui remplace tout, absorbe tout, mène à tout. Elle a renversé toutes les barrières, nivelé toutes les classes, achevé, en un mot, la grande œuvre du 10 août. Plus de castes ! plus de distinctions ! Il n'y a plus qu'une aristocratie, celle de l'élégance. Étrangère ou provinciale, grande dame de la rue de Varennes ou petite bourgeoise du boule-

vard Malesherbes, toute femme, quelle que soit son origine, qui saura porter avec grâce ces amas insensés de chiffons signés du tailleur à la mode, est une femme classée au premier rang. Ce tailleur, le d'Hozier de l'époque, lui a délivré ses lettres de noblesse avec le titre de Parisienne. Aux courses, aux bois, aux premières représentations, la femme que tu remarques si élégamment excentrique, si impertinemment belle, si naïvement heureuse de l'effet qu'elle produit, est-ce une duchesse de race ou une fille de blanchisseuse? Tu n'en sais rien, ni moi non plus. Mais à coup sûr, c'est une Parisienne, mieux encore une cocodette, la *nec plus ultra* de l'espèce. La foule, qui la connaît bien se la montre du doigt, et la chronique rose détaille au monde entier tous les trésors de sa garde-robe, depuis la couleur de ses bottines jusqu'à la dernière nuance de ses cheveux.

—

Comprends-tu que ces triomphes d'amour-propre, auxquels aspirent toutes les femmes fassent le malheur des maris ?

— A cause de la dépense.

— Si ce n'était que cela ! mais elles ne leur donnent même pas l'intérêt de leur argent. Pour t'en convaincre, veux-tu connaître la vie de Berthe, ma femme? Madame sort pour commander une toilette. Madame rentre pour changer de toilette. Madame reçoit et va voir ses amies pour parler toilettes. Madame ressort, rentre et ressort, encore et toujours à propos de toilettes. Toilette le matin, toilette le jour, toilette le soir; total : cinquante mille francs de toilettes annuelles, à la lingère, à la modiste et au tailleur, ce pacha de comptoir qu'elle bourre de malaga et de chatteries, afin de mériter ses bonnes grâces. Et dans tout cela pas un centime dépensé en l'honneur du mari. Non! le luxe insensé des femmes est une sorte de steeple-chase qu'elles courent entre elles et pour elles. A qui l'emportera en extravagance est l'unique but de leur vie. Ont-elles de l'esprit? Qui s'en aperçoit dans le monde où l'esprit consiste à se bien mettre? Du cœur? A quoi bon parler de cette aiguille perdue dans une botte de chiffons ? De l'intelligence ? Elles ne pensent seulement pas. Toute pensée serait un vol fait au préjudice de leur insatiable toilette. En vérité, je ne peux mieux les comparer qu'à de belles poupées mécaniques, à têtes creuses, fort bien articulées pour s'habiller et se déshabiller, mais ne sachant pas même dire : papa et maman...

— Laisse-moi donc tranquille. Je suis sûr que tu as encore quelques bons moments où ta femme, sacrebleu...

— Je vois qu'il faut te mettre les points sur les *i*. Écoute-moi donc, ô magistrat naïf. D'abord nous avons chacun notre chambre. Tu comprendras bientôt pourquoi. Je me lève, je m'apprête; il est onze heures; je cours frapper à la porte de ma femme. « N'entrez pas ! ma femme de chambre m'habille, ou mon coiffeur m'essaye, ou mon manicure m'achève. » Parfait ! Le déjeuner est servi. Je vais attendre ma femme dans la salle à manger. Les œufs brouillés ou les rognons sautés sont froids, lorsqu'elle daigne prendre place en face de moi. Je veux profiter des quelques instants qu'elle veut bien consacrer à son appétit, mais elle n'est pas à ma conversation. Elle est pressée ; elle déjeune à la hâte, commençant le plus souvent par les compotes et finissant par les anchois; et je n'ai pas encore sucré mon café qu'elle est déjà arrivée chez son tailleur qui l'attend. Je ne la vois plus de toute la journée. Je sors, je flâne, je vais au cercle, au bois. Et mon désœuvrement laisse le champ libre à mes rêveries amoureuses; je rentre pour dîner en avance d'une heure ; mais ma femme est toujours en retard, et le dîner se passe absolument comme le déjeuner. Je n'ai pas allumé mon cigare qu'elle est déjà entre les mains de sa femme de chambre, car nous avons au moins quatre bals à faire dans la soirée. Au retour, il est cinq heures du matin ; nous sommes exténués l'un et l'autre. Je l'embrasse au front ; elle bâille en me répondant : Bonsoir, et nous nous retirons chacun chez nous.

—

— Mais les soirs où vous ne sortez pas ? Ah ! ah ! mon gaillard !...

— Tu crois ça ! Nous nous asseyons au coin du feu ; elle prend une tapisserie ; je ne perds pas une minute pour lui témoigner ma tendresse... Mais elle a monté cinquante étages dans sa journée, elle n'est pas encore remise de ses fatigues de la veille... Je ne lui ai pas encore dit mon premier : *Je t'aime!* qu'elle ronfle déjà comme une bienheureuse. Voilà, mon président, ce qu'à Paris on appelle avoir une femme à soi...

— Si elle n'a pas le temps d'être à toi, tu as au moins la satisfaction de supposer qu'elle n'aura pas plus le temps d'être à d'autres.

— C'est vrai. L'adultère, dans les hautes régions mondaines, a beaucoup diminué. Autrefois, c'était une épidémie ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un dévergondage de tempérament ou une exigence de toilette. Mais qu'est-ce que j'y gagne ?

— Tu es splendide ?

— Je voudrais bien te voir à ma place !

— Je suis sûr que si tu expliquais ta situation à Berthe...

— Je l'ai souvent essayé, elle n'a jamais voulu me comprendre. De guerre lasse, je me suis adressé à quelques-unes de ses amies que je croyais d'un accès plus facile, parce que leurs maris cherchaient fortune ailleurs ; je n'ai pas été plus heureux. J'ai rencontré partout la même force de résistance. Toutes les femmes sont blindées comme les vaisseaux cuirassés. Quand nous voulons lutter contre elles, nous autres, pauvres petits bricks de bois et d'étoupe, nous sommes tout de suite désemparés et forcés d'amener notre pavillon. Ah ! cousin ! notre flotte demande une prompte réorganisation.

— Je m'en aperçois ; mais, en attendant ?...

— Je vais à la dérive.

— Comment ça ?

— Je me suis fait inscrire chez Tulipia.

— Ah ! bah !

— Parbleu ! veux-tu que je te présente ?

— Je veux bien, je suis en congé.

F. F.

LES REVENANTS
DE LA
PLACE DE GRÈVE

(*Suite.*)

La fièvre d'agiotage qui s'empara de la population, durant la Régence, grossit la liste des suppliciés de la Grève. Dans la rue Quincampoix, le comte de Horn assassina un facteur-courtier qui portait sur lui cent cinquante mille livres de billets de banque de Law. Horn avait deux complices : l'un, Lestang, s'était échappé ; l'autre, Laurent de Mille, Piémontais, avait été pris. Le 26 mars 1720, le mardi avant Pâques, le dernier jour de carême où l'on pût exécuter, Horn fut rompu avec Laurent de Mille, car sa qualité de parent du régent ne le sauva pas.

Puis, en 1721 (27 novembre), vint le tour de Dominique Cartouche, scélérat légendaire dont les méfaits ont marqué dans l'histoire. Vers cinq heures du soir, le jeudi 26, Cartouche fut conduit à la Grève. Selon une relation du temps, il y avait quatre roues et deux potences environnées d'archers du guet à pied et à cheval ; selon un autre, voyant qu'il n'y avait qu'une roue, aucune pour ses complices, Cartouche dénonça ceux-ci, après avoir dit assez haut : « Voilà un vilain aspect ! » Il parla jusqu'au vendredi à deux heures de l'après-midi, heure de son exécution. «Toute la nuit, dit Barbier, on ne faisait qu'amener du monde dans des fiacres, et la Grève était pleine de gens qui attendaient. » Les fenêtres s'étaient illuminées pendant la nuit où le célèbre voleur fit ses aveux. Il régnait un froid assez intense ; mais la foule improvisa des feux sur la place, presque des feux de joie. Des marchands de victuailles circulaient. Chacun buvait, riait et chantait autour de l'appareil de mort. Les spectateurs avaient retenu des places depuis plus d'un mois.

Après l'exécution, le valet du bourreau garda le cadavre de Cartouche dans sa maison, et le montra pour un sou par personne, sous prétexte qu'il voulait faire un cercueil au supplicié. Une grande affluence de curieux rendit visite au cadavre.

La bibliothèque Sainte-Geneviève possède, dit-on, le crâne de Cartouche. Mais qui pourrait en garantir l'authencité ? Comment vint-il entre les mais des Génovéfains ?

L'arrestation et la mort du fameux voleur occupèrent la ville et la cour. Riccoboni écrivit *Arlequin-Cartouche*, canevas italien en cinq actes, paru le 20 octobre 1721. La même année, Legrand fit réprésenter *Cartouche ou les Voleurs*, comédie en trois actes, en prose. En 1723, le théâtre Anglais prit ce *héros* pour sujet, et, en 1725, Granval publia à Anvers le *Vice puni ou Cartouche*, poème, dont j'extrais ces vers,comme échantillon du triste talent de l'auteur :

Monté sur l'échafaud, il s'avance au trépas
Avec le même front qu'il courait aux combats ;
Il trouve en sa constance une grande ressource ;
La cruelle Atropos termine enfin sa course.
Ainsi finit Cartouche, et la fleur des guerriers
Laisse sur l'échafaud sa vie et ses lauriers.

Canards et gravures abondèrent : portraits de Cartouche, Cartouche dans sa prison, visites de belles dames à Cartouche, etc.

Il y a quelques années, MM. A. d'Ennery et F. Dugué ont fait jouer *Cartouche*, drame en cinq actes et huit tableaux.

En conséquence des aveux de leur chef,on rompit deux des complices de Cartouche le 1er décembre 1721 ; le jour suivant, on en rompit un troisième. Et pourtant, malgré ces exécutions, il y eut plus de voleurs que jamais.

En janvier 1737, le bourreau pendit une fille qui, à l'instigation d'un moine, son amant « malgré elle », prétendait-on, avait perpétré le meurtre du jeune homme qui voulait l'épouser.

Le 2 juillet 1755, le bourreau pendit la Lescombat, qui avait fait assassiner son mari par l'architecte Mongeot, dont elle était la maitresse.

Mongeot fut rompu vif. S'il faut en croire Barbier, les curieux, pour l'exécution de la Lescombat, se placèrent jusque sur l'autre rive de la Seine, jusqu'au haut des tours de Notre-Dame. Mais il ne purent rien voir. La condamnée avait le visage couvert d'un mouchoir blanc. Elle fut pendue à sept heures et demie du soir avec ce mouchoir. Quand elle partit de l'Hôtel-de-Ville pour venir à l'échelle, « on claqua des mains comme à un spectacle ». Dans les rues, on vendait l'histoire imprimée de son crime, et son portrait.

Pour l'année 1756, nous ne trouvons d'intéressant, quant à l'histoire de la Grève, qu'une gravure représentant la *Maquerelle punie*, avec la vue de l'Hôtel-de-Ville de Paris. La coupable est montée à rebours sur un âne ; la foule des hommes et des femmes l'accueille avec force huées.

L'année 1757, au contraire, nous offre le supplice affreux de Damiens (28 mars), seconde édition de celui de Ravaillac. L'échafaud était dressé sur la place, au milieu de cent pieds carrés, que l'on avait entourés de fortes palissades. Pas une fenêtre qui ne fût garnie d'amateurs. Les toits de toutes les maisons, même les cheminées étaient couvertes de monde. Un homme et une femme en tombèrent fort blessés. Plusieurs riches toilettes se montraient là. La femme d'un fermier général avait loué pour douze livres une croisée ou deux d'un appartement où l'on jouait en attendant le régicide. Damiens arriva, jaune comme de la cire. Ses paupières s'ouvraient et se fermaient convulsivement ; mais ses yeux ne manquaient point d'éclat. Il dit : « La journée sera rude ! » Il resta près d'une demi-heure assis près de l'échafaud, tandis qu'on préparait tout pour son supplice. Il y eut un retard tel que le bourreau fut puni pour avoir mis de la négligence dans les préparatifs funèbres.

Le supplice de Damiens commença vers cinq heures. Sa main droite fut brûlée avec un feu de soufre, pendant qu'il regardait l'appareil avec une singulière curiosité. Ensuite on le tenailla, on l'arrosa de plond fondu ; quatre chevaux l'écartelèrent. L'extension des membres fut incroyable : les commissaires durent ordonner de couper les muscles principaux. Et le patient n'expira qu'à six heures un quart, après plus d'une heure d'atroces souffrances !

Une des pages les plus tristes des sombres annales de la Grève, c'est celle qui relate l'exécution du comte de Lally-Tollendal (9 mai 1764). Lally, iniquement condamné à mort, avait été conduit à la chapelle de la Conciergerie. On avança de six heures l'exécution, et, « par ordre », on lui mit dans la bouche un infâme baillon qui débordait sur les lèvres. Telle était la rage de ses ennemis, que l'on arrêta un charretier qui passait devant la prison, désolé de prêter son tombereau pour mener le malheureux comte en Grève. « Toutes les croisées de la place, avaient été louées des prix fous ; on avait découvert des toits de plusieurs maisons pour construire des échafauds, et l'on voyait des hommes jusque sur les souches des cheminées. » Innocent, il reçut le coup mortel en héros. L'opinion publique le vengea ; quatorze ans après, un arrêt du parlement le réhabilita à l'unanimité.

A propos du supplice de Lally-Tollendal, le poète Gilbert a écrit ces vers satiriques :

Parlerai-je d'Iris ......
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes :
Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lally soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête,
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Variété de supplices, variété de condamnés, tout a souri aux gourmets de sanglants ragoûts.

Par un temps de famine, en 1776, deux pauvres diables qui avaient forcé une boulangerie pour y voler du pain furent pendus.

Vers la même époque, le bourreau exécuta l'épicier Desrues, qui avait empoisonné une mère et son fils pour ne point payer une dette de cent trente mille livres. On avait prévu que la foule se porterait à la Grève, pour voir ce scélérat qui, sous les dehors de dévotion, commit nombre d'escroqueries. Aussi, afin d'éviter les accidents que produisent les grandes réunions populaires sur un seul point, l'autorité fixa le supplice au jour où le roi passait une revue annuelle des gardes françaises et des troupes suisses dans la plaine des Sablons. Il pleuvait depuis la veille ; au moment où le condamné allait être roué vif, la pluie continua. Le bourreau abrita sous un parapluie l'empoisonneur Desrues, lequel n'avait qu'un mince habit de taffetas, et fut ainsi attaché sur la croix de St-André. Desrues regarda fixement un des valets qui levaient la barre, et lui dit : « Faites vite ! »

En 1783, un capucin, nommé Pascal, coupable d'attentat à la pudeur et d'assassinat ; en 1784, deux gendarmes, Deseine et Deforges, attirèrent la foule des « curieuses de supplices », pour citer l'expression de Mme de Sévigné, elle-même friande de ces régals odieux.

VI

Au début de la Révolution, la lanterne remplaça parfois la potence et le billot. De là l'expression « lanterner ». Néanmoins, « les frères Agasses ont été conduits à l'Hôtel-de-Ville, dit Prudhomme, et bientôt le bourreau est descendu, conduisant le plus jeune ; après de longs préparatifs, il a fait son office, la cocarde *nationale* au chapeau. « Aussitôt, il est remonté à l'Hôtel-de-Ville pour chercher Agasse l'aîné. A peine le malheureux est-il au bas du perron, qu'il aperçoit... le corps de son frère suspendu à une potence, près de celle qui l'attend. Le bourreau et ses agents lui font faire encore quelques pas vers ce corps. Il détourne la tête, ses forces l'abandonnent ; on lui couvre le visage d'un mouchoir et on le porte au pied du gibet, sur lequel il expire au bout de quelques minutes.

Les frères Agasse avaient fabriqué de faux effets publics.

En 1790, le marquis de Favras, accusé d'avoir conspiré contre Necker, Bailly et La Fayette, et d'avoir introduit des gens armés dans Paris, fut condamné à la pendaison par le Châtelet. Il subit sa peine le 19 février. Quand il fut monté sur l'échelle, il dit au peuple : « Citoyens, je meurs innocent, priez pour moi le Dieu de bonté. » Le bourreau, presque en pleurs, conseillait au marquis : « Criez plus fort, qu'il vous entende ! » Favras répondit avec calme : « Faites votre office. »

Première exemple de l'égalité do peines. Jusque-là, les roturiers seuls étaient pendus ; les nobles possédaient le privilège de la décapitation.

Le 21 octobre de la même année, à la lanterne fut accroché le boulanger François, accusé d'accaparement. Mais on reconnut son innocence et son meurtrier fut pendu le lendemain. Louis XVI et Marie-Antoinette prirent sa veuve sous leur protection ; la reine tint son enfant sur les fonts de baptême.

Tout Paris rendit hommage à la mémoire du malheureux François, et le considéra comme un martyr.

Les effervescences populaires se multipliaient, et quelques exécutions sommaires eurent lieu sur la place de Grève, où, le 10 août 1792, le marquis de Mandat, commandant de la garde nationale de Paris, fut abattu par une balle de pistolet, et achevé à coups de sabre. Malgré les larmes de son fils, qui réclamait son corps, le cadavre de Mandat fut jeté à la Seine.

Cependant, en avril 1792, on avait fait sur la place de Grève la première application de la guillotine. L'application eut lieu sur Jacques Nicolas Pelletier, condamné pour vol avec violences. On craignait un peu l'attitude du peuple à l'aspect de ce nouvel instrument de mort.

Rœderer, procureur général syndic, écrivit à Lafayette, commandant général de la garde nationale, pour le prier de prendre des mesures afin « qu'il ne se commît pas aucune dégradation à la machine ».

Après le supplice (23 octobre 1792) de neuf officiers émigrés, la guillotine pour condamnations politiques fonctionna au Carrousel, puis sur la place Louis XV. Mais on continua de faire à la Grève les exécutions pour crime de droit commun. Le serrurier Pinel, un des meurtriers du député Féraud, y fut conduit comme simple assassin. Tinel échappa à la guillotine. La foule le délivra.

Un décret du 9 juillet 1795 décida le rétablissement de la guillotine à la Grève, « pour toutes les exécutions ».

La nouvelle machine remplaça le gibet permanent et la lanterne ; « la guillotine, dit Victor Hugo, furtive, inquiète, honteuse, qui semble toujours craindre d'être prise en flagrant délit, tant elle disparaît vite après avoir fait son coup » ; la guillotine, invention qui, selon une chanson contemporaine, « supprimait l'office du bourreau ».

Donc, politiques ou non, les condamnés allèrent devant l'Hôtel-de-Ville recevoir la mort.

Pendant la Révolution, était installé, à deux pas de la guillotine, un fameux débitant de tisane. « Sa fontaine, placée à poste fixe, était inépuisable, écrit Mercier dans son *Nouveau Paris*. Un porteur d'eau, d'heure en heure, la remplissait. Le majestueux fontainier attirait tous les regards par son brillant costume. De larges galons d'or sur toutes les coutures de sa veste écarlate en augmentait l'éclat ; et quand, d'un agile poignet, il tournait d'un même coup trois robinets pour servir à sept ou huit buveurs à la fois, le bruissement des grelots qui pendaient à ses manches et qu'il secouait glorieusement en essuyant ses gobelets, s'entendait jusqu'au pont au Change. Enfin, les jeunes filles qui venaient se désaltérer à sa fontaine se miraient en souriant dans la glace de son casque, dont les diamants multipliaient le soleil. »

Lesurques et Courriol, le 30 octobre 1796, portent leurs têtes sur l'échafaud : un arrêt les a déclarés coupables d'assassinat sur un courrier de Lyon. Courriol ne cesse de crier dans la charrette et sur l'échafaud même :

— Je suis coupable ! Lesurques est innocent !

Lesurques dit, avec résignation :

— Dieu pardonne à mes juges, comme je leur pardonne !

Durant l'année 1801, une exécution politique seulement. Le 31 janvier, Joseph Arena, qui a voulu tuer le premier consul au spectacle de l'Opéra, expie son crime avec Ceracchi, Topino-Lebrun, Demerville et Diana, ses complices. Un

mystère ne cesse de planer sur l'affaire d'Arena et consorts.

L'épicier Trumeau, condamné comme empoisonneur de sa nièce et de sa fille, est guillotiné le 19 mars 1803. Trumeau a beaucoup de défenseurs ; chacun parle de son innocence, et le bourreau écrit, en marge de la mention de l'exécution, ces mots : « Encore un Lesurques : Trumeau est innocent !

Pour ce supplicié, l'échafaud ne s'élève pas dans l'endroit accoutumé, en face de l'Hôtel-de-Ville. On le relègue jusqu'au quai, sur l'emplacement où s'ouvre aujourd'hui le pont d'Arcole. Le public voit de plus loin, mais le préfet de la Seine n'aperçoit plus l'horrible machine.

Le 25 juin 1804, Georges Cadoudal et onze de ses complices périssent pour avoir conspiré contre le premier consul Bonaparte. Ils avaient projeté de l'attaquer à force ouverte, au milieu de sa garde.

Sous la Restauration, quand règne Louis XVIII, à sept heures et demie du soir on exécute Pleignier, corroyeur, Carbonneau, instituteur, Tolleron, graveur, après le complot des « patriotes de 1816 », le premier qui ait été tramé contre la sûreté de l'Etat monarchique restauré et contre la vie du nouveau roi. Les trois condamnés partent pour l'échafaud : ils sont nu pieds, revêtus d'une grande chemise blanche, la tête enveloppée dans une sorte de capuchon noir... Cela rappelle les scènes d'inquisition ! Ils ont le poing coupé. Au moment où leurs têtes rebondissent dans le panier, la foule crie : Vive le Roi !

Peu de monde à la Grève, le 13 mai 1820, pour voir guillotiner Charles Normand, domestique âgé de vingt-deux ans, voleur et assassin. En effet, le public est alors fort préoccupé par la mort du duc de Berry. On va juger Louvel, ouvrier sellier, tour à tour démocrate et bonapartiste, Louvel, qui a voulu éteindre la race des Bourbons. Le 7 juin 1820, le coupable est amené en Grève au milieu du plus imposant appareil de la force militaire.

De nombreux soldats assistent aussi à l'exécution (septembre 1822) des quatre sergents de la Rochelle, dernière exécution politique faite à la Grève. Raoulx, Bories, Goubin et Pomier, sergents au 45e régiment de ligne, chefs d'un complot libéral découvert à la Rochelle, meurent bravement au cri de *Vive la liberté* ! Des troupes sont là pour empêcher que leurs coreligionnaires politiques ne tentent de les délivrer. Les dames royalistes se tiennent aux croisées du pourtour de la place. Elles crient : *Vive le Roi ! Vive les Bourbons !*

A cette époque, les exécutions en Grève ont lieu à quatre heures de relevée. Il n'est pas besoin de se lever avec le soleil pour les voir.

Edme Samuel Castaing, docteur en médecine, âgé de vingt-sept ans, avait empoisonné, à Saint-Cloud, un jeune avocat nommé Claude-Auguste Ballet. Son procès retentissant, car Persil et Berryer y prirent la parole, donna de la publicité aux propriétés des poisons végétaux. Castaing arriva devant l'échafaud (6 décembre 1823), autour duquel une foule compacte l'attendait afin de constater « qu'il mourrait avec courage».

Jusqu'au dénouement, le docteur avait montré une froideur étudiée. Mais bientôt il tomba à genoux, pria, et n'eut pas la force de se relever. Il fallut le soutenir ; les exécuteurs le portèrent sur la planche fatale.

Toute la France avait parlé de Castaing ; toute la France parla d'Augustin Papavoine, exécuté le 25 mars 1825. Cet homme avait poignardé deux jeunes enfants dans le bois de Vincennes, sous les yeux de leur mère. Nombre de gens le crurent monomane, atteint de folie, tant son crime semblait hors nature.

Enfin, le 22 juillet 1830, on guillotina le nommé Jean-Pierre Martin, pour assassinat suivi de vol.

Cette tête fut la dernière qui tomba sur la place de Grève. Un arrêté préfectoral du 20 janvier 1832, approuvé par décision ministérielle, ordonna que l'exécution des condamnés à la peine capitale se ferait dorénavant sur la place St Jacques. L'arrêté portait : La place de Grève ne peut plus servir de lieu d'exécution, depuis que de généreux citoyens y ont si glorieusement versé leur sang pour la cause nationale. »

AUGUSTIN CHALLAMEL.

FIN.

NÉCROLOGIE

FECHTER

Une dépêche télégraphique de New-York nous apprend la mort de Fechter.

Nous ne pourrons avoir qu'à l'arrivée du prochain courrier d'Amérique, c'est-à dire dans douze jours, des détails sur cette mort d'un grand comédien, dont l'existence a été tour à tour si brillante et si obscure, pleine de triomphes et de déboires.

Fechter était un artiste de race. Il avait une originalité, une vigueur, une distinction dont tous ceux qui l'ont connu ont gardé le puissant souvenir. L'art théâtral perd certainement en lui un de ses interprètes les plus éminents, bien que depuis longtems il ait déserté la scène française.

Il jouait aussi bien la comédie en français qu'en anglais, et il soulevait partout le même enthousiasme. Né à Londres, en 1823, de parents français, il vint de bonne heure à Paris et s'adonna d'abord à la sculpture. Il fit, entre autres, un buste de sa mère qui n'était pas sans valeur.

Après s'être essayé au Théâtre-Molière, il entra au Conservatoire, d'où il sortit pour débuter à la Comédie-Française, en 1845, dans *Un Ménage parisien*. Fatigué de jouer des bouts de rôles, il quitta le Théâtre-Français pour aller à Berlin. C'est là qu'il fit connaissance d'une artiste de talent, Mlle Eléonore Rabut, qu'il épousa, à son retour en France, en 1847.

Il fit successivement partie des troupes de l'Odéon, du Vaudeville, de l'Ambigu, de la Porte-Saint-Martin. Sa plus importante création est celle du rôle d'Armand Duval dans la *Dame aux Camélias*. Citons également les rôles de Phidias-Raphaël dans les *Filles de marbre*, d'Espérance dans la *Belle Gabrielle*, du *Fils de la nuit*, et dans la *Famille Thureau*, l'*Argent*, *Catilina*, les *Mystères de Londres*, le *Rocher de Sisyphe*, la *Jeunesse*.

Il fut en 1857 58 attaché à l'Odéon, comme directeur-adjoint, avec M. de la Rounat.

Vers 1860. Fechter partit pour Londres où il essaya de remettre en honneur le Théâtre de Shakespeare.

Parlant aussi facilement l'anglais que le français, Fechter se fixa en Angleterre, où pendant plusieurs années il fut l'idole du public, interprétant d'une façon supérieure Shakespeare ; il fut, dit-on, tout à fait remarquable dans *Hamlet*.

Il était allé faire une tournée en Amérique ; c'est là que la mort l'a frappé.

Fechter essaya de tout. Il écrivit même des pièces, et le Vaudeville joua, de lui, *l'Abîme*, qu'il avait eu en collaboration avec Dickens en 1869.

Il laisse une veuve et trois enfants. Sa fille chanta quelque temps à l'Opéra-Comique, où elle se fit remarquer notamment dans *Mignon*.

C'était un homme que tous ses amis pleureront, c'était un artiste que le public des deux mondes regrettera, car personne ne l'a jusqu'à présent remplacé.

A. THYS.

M. Thys, compositeur de musique, vient de mourir à Bois-Guillaume, près de Rouen, à l'âge de soixante-douze ans. M. Thys était grand prix de Rome en 1833 ; il fut, à cette époque, avec Adam, un des véritables créateurs de l'opérette. M. Thys fit ainsi la *Belle Limonadière*, la *Nuit au Sérail*, etc., dont les motifs servent encore de timbres à nos vaudevillistes.

Il eut à l'Opéra-Comique quatre petites pièces bien accueillies, *Alda*, *Oreste et Pylade*, *l'Amazone* et la *Sournoise* ! mais c'est surtout comme compositeur de romances qu'il eut une grande vogue, et Mmes Sabathier et Richelmi lui durent leurs premiers et leurs plus grands succès.

Fondateur, avec Bourget de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, il fut élu plusieurs fois président de cette société.

Sa fille, Mlle Pauline Tys, avait la même facilité mélodique que son père. Comme lui, après avoir écrit quelques partitions d'opéras-comiques, elle cultiva exclusivement la romance et y réussit brillamment.

PETITES NOUVELLES

Lundi ont eu lieu deux débuts importants à l'Opéra : celui de Mlle Leslino dans le rôle de Valentine, et celui de Mlle Hamman dans celui de la reine Marguerite.

Mlle Leslino arrive de Marseille, où la saison dernière elle a tenu l'emploi des Falcon.

Mlle Hamman vient du même théâtre dans lequel elle était entrée à sa sortie du Conservatoire de Paris en 1878.

— Nous sommes en mesure d'annoncer que M. Vaucorbeil, désireux d'apporter à l'administration de l'Opéra tous les éléments capables de rehausser l'éclat de notre Académie de musique, vient de créer un " Comité consultatif de la mise en scène".

Ce comité a pour mission de prêter au directeur le concours de ses lumières dans toutes les questions d'art et d'histoire que peuvent faire naître la confection des décors, des costumes, etc.

Le comité pourra s'adjoindre suivant la nature de chaque ouvrage des savants ou des artistes aux connaissances spéciales desquels il paraîtrait utile de faire appel.

Voici les noms des membres de ce comité :

Le directeur de l'Opéra ;

Ch. Garnier, architecte de l'Opéra ;
Régnier, directeur des études ;
Meyer, régisseur général ;
Ch. Nuitter, archiviste.

— Encore quelques répétitions, encore quelques ensembles et la *Muette* va reparaître sur la scène de l'Opéra.

Les derniers accords de l'œuvre d'Auber ne s'éteindront pas, qu'aussitôt les foyers seront livrés aux études du *Tribut de Zamora*, grand opéra de M. Gounod.

De la musique de cet ouvrage nous ne connaissons pas une note, et par conséquent n'en pouvons rien dire, mais ce que nous savons, c'est que le poëme est magnifique et dramatique au dernier point.

Donnons déjà un avant-goût de ce drame lyrique en racontant le dénouement du 4e acte seulement.

L'héroïne de la pièce est emmenée prisonnière et captive. Le Maure qui en est devenu éperdument amoureux, veut en faire sa maîtresse. Mais elle aime un chevalier français.

Un jour, sous ses fenêtres, se rencontrent le chevalier et le Maure ; un combat singulier a lieu, auquel toute palpitante, assiste la captive. Dans ce combat, le chevalier a le dessous, il tombe. Sur le point de le frapper, le Maure, vainqueur, se tourne vers celle qui est l'objet et le prix de cette lutte mortelle, et lui dit : Un mot d'amour pour moi, de ta bouche adorable, et je fais grâce,

Tu me donnes le choix, répondit-elle, entre le ciel et la terre, je choisis le ciel, et elle se précipite du haut de la tour.

Cette situation dramatique, poignante, n'est-elle pas une promesse pour le reste de l'œuvre? Elle est d'ailleurs signée d'un maître, qui s'appelle d'Ennery.

— Grosse nouvelle :

Mme Nilsson vient d'être engagée par M. Vaucorbeil pour créer, en 1881, la *Françoise de Rimini* d'A. Thomas.

M. Gayarré doit signer au premier jour pour interpréter le rôle du tenor du même ouvrage.

— Les portes du Théâtre-Lyrique seront décidément ouvertes au public le 1er octobre.

Il n'y a plus à s'en dédire. — MM. Martinet et Husson ont formellement résolu de constituer une troupe en société, d'organiser des chœurs, un ballet et un orchestre et d'inaugurer la saison au théâtre de la Gaieté, coûte que coûte.

Les hardis impresarii ont de l'argent devant eux et tenteront la fortune jusqu'au bout.

Ce n'est pas qu'ils espèrent arriver à des résultats brillants sans subvention, mais ils comptent, à juste titre, que leur initiative sera appréciée, et que les Chambres acceptant le fait acquis, les dédommageront de leurs efforts.

Dans une lettre récemment envoyée à M. le ministre des beaux-arts, MM. Martinet et Husson font part de cette décision, désormais irrévocable, déclarant qu'ils ne s'illusionnent pas sur les résultats de l'entreprise, mais que, pour ne pas perdre une saison tout entière, ils oseront faire l'expérience avec leurs seules ressources, certains qu'ils sont qu'on leur tiendra compte de leur courage:

Pour mériter le nom d'Opéra populaire qu'ils donnent à leur théâtre, MM. Husson et Martinet établissent les places au meilleur marché possible. Les fauteuils d'orchestre seront à cinq fr. ; les stalles à 2 fr. 50 et il y aura 800 places variant de ce dernier prix à 50 c.

Nous donnerons prochainement la composition exacte de la future troupe lyrique.

— Bien des projets ont été présentés à M. Turquet pour l'organisation du Théâtre-Lyrique populaire, et le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts n'aura que l'embarras du choix.

En voici un, dû à MM. Jourdan, qui fut directeur de théâtres de province, et Justin Millaud, artiste du théâtre de l'Ambigu, qui offre des points intéressants.

Il comprend en substance :

1. Le système d'association, modèle de la Comédie-Française ;
2. Diminution du prix des places, afin que le théâtre puisse justifier de son titre de Populaire;
3. Suppression de la prime de location ;
4. Représentations mensuelles pour la création de livrets à la Caisse d'épargne, distribués aux élèves les plus méritants des écoles laïques, etc.

Il y a évidemment là les éléments d'un théâtre vraiment populaire municipal.

— Tous les théâtres fermés annoncent leur réouverture pour le 1er septembre. Si cela continue, nous sommes menacés de douze premières pour ce jour-là.

La Porte-Saint-Martin espère toujours nous offrir *Cendrillon* à cette date. Les répétitions, grâce aux artistes tous gens rompus au métier, marchent grand train. La plupart des décors sont presque achevés. Justamant fait marcher tout son régiment de ballerines.

S'il y avait retard, il ne pourrait être attribué qu'à la figuration, si importante dans les féeries.

— Voici la distribution de *Panurge*, la pièce d'ouverture des Bouffes-Parisiens :

Panurge	MM. Arsandeaux
Grippeminaud	Jolly
Claquedent	Pamard
Brisepaille	Desmonts
Couporeille	Pescheux
Phébé	Mlle Bennati,

Et plusieurs petits rôles féminins, plus importants au point de vue plastique qu'au point de vue musical.

— Voici quelques renseignements sur le théâtre Taitbout, auquel son directeur, M. Vasseur, donnera le titre de : *Nouveau-Lyrique*.

Le spectacle d'ouverture se composera de : *M'sieu Landry*, de Duprato ; *la Princesse jaune*, de Saint-Saëns, et *les Petits Prodiges*, de Jonas.

L'orchestre, dirigé par M. Thibaut, se composera de 28 musiciens.

Les ouvrages présentés ne devront comporter ni figuration ni chœurs.

Avis aux jeunes compositeurs, auxquels l'auteur de *la Timbale* offre deux concours par an.

— M. G. Leroy, ex-artiste de l'Opéra-Comique vient de louer la salle du théâtre du Château-d'Eau, pour y donner une série de représentations populaires, qui commencera mardi.

Premier spectacle :

« Le Barbier de Séville », opéra de Rossini.

En voici la distribution.

Rosine, Mlle Seveste, de l'Opéra-Comique.
Almaviva, M. Leroy, de l'Opéra-Comique.
Figaro, M. Solve, du Grand-Théâtre de Marseille.
Basile, M. Comte, du Théâtre-Lyrique.
Bartholo, M. Soto, du Théâtre-Lyrique.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché PIERRE PETIT.

EMMA FLEURY

(Mme FRANCESCHI)

PHO. YVES & BARRET. — G. BOUVY del.

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 327

E. PAZ, Rédacteur en chef.

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Du 21 au 27 Août 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXVII

EMMA FLEURY

On ne croirait jamais en voyant Emma Fleury, soit au théâtre, soit à la ville, que l'on est en présence de la plus ancienne des pensionnaires de la Comédie Française.

C'est cependant en 1856, à sa sortie du Conservatoire que nous la rencontrons au Théâtre-Français; il est vrai qu'elle était fort jeune alors, ce qui fait qu'aujourd'hui elle entre seulement dans la seconde période de la vie.

Je me rappelle sa mignonne nature et sa grâce tout aimable dans les adolescentes de Molière, de Racine et de Regnard : Lucile du *Bourgeois gentilhomme*, Isabelle des *Plaideurs*, Isabelle du *Légataire universel*, rôles qu'elle interprétait encore dix ans plus tard avec la même amabilité, la même jeunesse.

Dans les *Doigts de Fée*, le *Fruit défendu*, le *Baron de Lafleur*, le *Luxe*, Scribe, Camille Doucet, Jules Lecomte se servirent de son talent pour leur répertoire courant. On sentait naître en elle un talent charmant qui se montra dans tout son éclat, pour la première fois, en 1860, dans une création remarquable, Adrienne du *Feu au couvent* de Théodore Barrière.

Je ne crois pas utile de citer tous les rôles qui échurent alors à Emma Fleury dans l'ancien comme dans le nouveau répertoire. Elle joua toutes les ingénues depuis Marianne du *Tartufe*, jusqu'à Rosette de *On ne badine pas avec l'amour*, depuis Angélique de *l'Epreuve nouvelle*, jusqu'à Jacqueline du *Bonhomme jadis*, en passant par Madeleine du *Collatéral*, et Pauline du *Mari de la Veuve*.

Quiconque connaît notre théâtre, voit de suite par la citation de ces divers personnages, quelle était la souplesse du talent d'Emma Fleury, sachant manier tour à tour la grâce de l'innocence, l'espièglerie, l'émotion, en un mot tous les sentiments si délicats et si charmants qui traversent le cœur d'une jeune fille en pleine adolescence.

Plus tard Emma Fleury, fit une excursion dans le domaine des jeunes premières et revêtit la tunique des suivantes de tragédie.

Ayant épousé un de nos sculpteurs les plus distingués, M. Franceschi, la jeune pensionnaire de la Comédie Française parut moins souvent sur la scène où, depuis quelques années, elle ne fait plus que de trop rares apparitions.

Mais elle n'a point abandonné pour cela l'art dramatique. Elle y consacre, au contraire, tout son temps, aussi bien aujourd'hui que par le passé. Si on ne la retrouve que par instants à son théâtre, où elle tient toujours avec une parfaite distinction les rôles de son nouvel emploi, principalement dans l'ancien répertoire, on la rencontre chez elle, en qualité de professeur.

Emma Fleury est du trop petit nombre des artistes qui ne craignent pas d'enseigner tout en restant à la scène. Ses cours sont très suivis parce qu'on est chez elle à bonne école. Sa carrière s'est passée, tout entière, dans un milieu où les traditions sont respectées et où les études se perpétuent, quels que soient les progrès accomplis. Ce sont là des garanties sérieuses pour les élèves désireux d'arriver par une voie sûre à surprendre les secrets du comédien.

Femme du monde aussi bien qu'artiste dramatique, Mme Franceschi se fait souvent entendre dans les réunions intimes où ses manières gracieuses et son amabilité ajoutent encore de la valeur à son beau talent dans l'art de bien dire.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

JULES SANDEAU
de l'Académie française,
(auteur de *Mademoiselle de la Seiglière*, etc., etc.)

REVUE DES THEATRES

OPÉRA

Débuts de Mlles Leslino et Marie Hamann

M. Vaucorbeil a commencé la série des débuts qu'il nous avait promis dès sa prise en possession de l'Opéra.

Mlle Leslino, une forte chanteuse Falcon au théâtre de Marseille et Mlle Marie Hamann, premier prix d'Opéra en 1878 au Conservatoire de Paris, et qui a également chanté cet hiver à Marseille, se sont produites le même soir dans les *Huguenots* par les rôles de Valentine et de Marguerite.

Le premier début de Mlle Leslino n'a pas été heureux. Mal servie par sa petite taille, la nouvelle Valentine a besoin de tous ses moyens pour triompher des appréhensions du public ; or, sa voix était tellement étranglée par la peur, que son jeu et son sentiment dramatique se sont trouvés paralysés ; aussi les abonnés comme la presse l'ont-ils jugée, de suite, trop sévèrement. La seconde soirée, en effet, a été très favorable à Mlle Leslino, l'organe a paru plus développé et la façon dont elle a joué le quatrième acte ne laisse pas de doute sur ses moyens de tragédienne lyrique. Nous croyons qu'il serait injuste de se prononcer définitivement sur la valeur de cette jeune artiste avant de l'avoir entendue dans deux autres rôles importants du répertoire. Actuellement, sans méconnaître son talent, on est disposé à le croire plutôt de nature à la faire briller sur une scène de province qu'à lui permettre de tenir avec une ampleur suffisante une place de première chanteuse à l'Opéra.

Mlle Marie Hamann est une grande et belle personne, qui nous représente la reine Marguerite sous des traits séduisants. Sa voix est douce et bien conduite. Il ne manque à ce frais talent qu'un peu plus d'audace et une plus grande habitude de la scène.

Profitons de cette circonstance qui nous est offerte pour donner les éloges les plus sincères à Boudouresque, une basse-taille remarquable qui tient avec une autorité superbe le rôle écrasant de Marcel. L'ensemble de l'interprétation, est d'ailleurs excellent et le chef-d'œuvre de Meyerbeer, ainsi monté, reste la plus colossale tragédie lyrique qui se soit encore produite à la scène.

APPEL AU PEUPLE

... Elle mit la tête contre l'épaule de son mari: « Promettez-moi de me conduire à ce bal. » — Vous y tenez décidément beaucoup ? — Oui. Ne me contrariez pas, je vous en prie, surtout en ce moment.

Elle passa son bras sous celui de son mari : « Une fois dans ma vie je veux être regardée..., adorée..., aimée... » — Cela est facile, » lui dit-il galamment. — Elle ajouta de son ton le plus câlin : « Oh ! mais pas par vous ni nos amis.., mais par une vraie foule. »

Il ne se déconcerta pas : « Et c'est pour cela, dit-il, que je dois vous conduire à cette soirée ? — Précisément, » répondit-elle.

Il s'agissait d'un bal de je ne sais quelle bienfaisance qu'on donnait cette année-là à l'Opéra. M. de B... n'était pas très content d'y conduire sa femme : « Mais ce sera un véritable pêle-mêle de toutes les provenances, tous les mondes? — Est-ce bien vrai, au moins? — Sans doute. Va là qui veut pour son argent ; les premiers venus sont les premiers arrivés. — Alors j'arriverai en même temps qu'eux. Vous ne comptez pas vous mêler à cette cohue? — Si fait. — Ni vous faire bousculer par tout ce monde? Bousculer! Je ne demande pas mieux. »

Il la regarda : « Vraiment, vous êtes bien singulière aujourd'hui. — Peut-être, répondit-elle ; je ne sais ce que je veux »

Il sourit malgré lui : « Vous voulez ce que vous ne savez pas? — C'est vrai ; traitez-moi en malade ; j'ai parfois de folles idées, parfois des rêveries inavouables ; je suis tourmentée ; j'ai une rage sourde de mal faire. Je suis quelquefois malheureuse, sans bien savoir pourquoi. » Et elle fondit en larmes ; avec elles coulèrent toutes ses confidences. Elle était lasse des succès de coteries ; les compliments n'étaient plus rien pour elle qui en sentait maintenant le vide et la froideur, et éprouvait un insatiable besoin d'admiration ; il lui fallait les suffrages de la foule, des gens inconnus ; lire dans leurs yeux qu'elle était encore belle et désirable.

Devant cette avalanche de sentiments saugrenus, monsieur comprit qu'il valait mieux céder.

Elle eut un regard de reconnaissance infinie, et se penchant un peu plus encore vers lui : « Que tu es bon, Henri! » soupira-t-elle.

Un instant après il descendait; elle se dit: «J'ai enfin obtenu ce que je voulais. » Il pensa en allumant son cigare et allant à son cercle : « J'en suis quitte à meilleur compte que je ne pensais.» En effet, après quinze années de calme et de prospérité, comme on dit, d'union parfaite, il eût pu trouver de pires idées chez sa femme.

—

Ils arrivèrent tard; le bal devait avoir fourni la moitié de sa carrière. Rapidement madame monte ; en se débarrassant de son enveloppe devant une glace, elle ne jette qu'un coup d'œil autour d'elle : grands escaliers, femmes montant, traînes ondulant sur les marches bordées de feuillages bizarres, des pandanus, des cycas, des lames de sabres, palmes ou larges ombelles ; trophées, gardes immobiles au pied des escaliers, la main sur le sabre poli ; tout cela avait assez bon air et elle se retrouvait un peu chez elle.

Elle était émue cependant ; de loin venait affaibli un grand brouhaha, comme le bruit d'une immense marée ; elle sentait qu'elle allait livrer un grand combat ; elle voulait triompher de toutes, auprès de ces inconnues, connaissant parfaitement ses armes et ses faiblesses. Par moments, la facilité qu'elle avait trouvée chez son mari l'inquiétait.

Elle monta résolûment. Dès l'entrée au foyer, la grosse et bonne Mme Oëcoitchëa arriva en forme de gourde (un tablier collant sur le ventre, retroussis avec choux sur le côté), tout effarée, criant : « il faut ouvrir le bal. » (Elle en parlait comme d'une tranchée pour passer au travers). — C'était froid ; on ne dansait pas, et la Princesse venait d'avoir un sublime éclair de dévouement. Effectivement la Princesse faisait en ce moment de la popularité au foyer, frôlant ses épaules nues aux habits plus ou moins noirs qui lui souriaient bêtement; elle venait de battre le rappel et de concentrer son bataillon. Une grande voix courut aussitôt dans la foule : « La Princesse danse; la Princesse va danser! »

Elle aperçut Mme de B...: « Ma chère, il faut absolument ouvrir ce bal, danser au moins une fois. » Puis la regardant des pieds à la tête, elle s'écria : « Mais vous êtes adorable! » et appelant la grosse Oëcoitchëa et quelques-unes de ses satellites : « Aidez-moi donc à la complimenter. » On fit cercle, et ce fut un murmure d'admiration.

Mme de B... n'avait voulu pour toute arme que la simplicité, la plus entière sincérité; elle avait mis sur elle presque rien : satin ponceau et dentelles blanches pour atténuer; trois tabliers sur le devant, étagés, retroussés par le côté, bouffant amplement aux hanches; traîne très longue, évasée, à nœuds de rubans et fouillis de dentelles traînant sur la jupe, à l'arrière ; jupons de dentelle, deux replis blancs et vaporeux caressant, presque câlins, la pointe satinée du soulier; un corsage purement idéal. C'était un cadre magnifique, mais ne cachant rien, un nuage voilant de sa transparence la vivante déesse prête à se dégager de ses voiles dans toute sa belle nudité, — avec liberté du culte. — De près, comme on était entassé, tout le monde était admis à visiter la poitrine, un coin d'épaule nue, grasse, blanche, le renflement du sein, les fossettes du dos, les bras dodus, veloutés : beaucoup de chair qui jaillissait et se creusait librement hors du corsage, avec ce moelleux et ce fondant de la chair à pleine maturité.

C'est un appel direct qu'elle avait voulu faire au peuple ; elle voulait que les hommes jugeassent avec connaissance de cause, et sa cause était moulée sous la robe collante par devant qui traduisait mot à mot les hanches puissantes, les flancs, la jambe pleine, fondus en de fermes rondeurs.

En bas, le bas transparent, lustré, trahissait le rosé de la peau ; en haut, les cheveux noirs, luisants, retroussés, dégageaient l'oreille blanche; pour tout ornement une fleur rouge, — comme le désir, l'épi de pierreries, symbole de fécondité, et l'aigrette audacieusement redressée!

—

La Princesse était ravie d'avoir à ses ordres un pareil auxiliaire, qu'elle jugeait propre à émouvoir les masses ; elle-même lui désigne son poste de combat, au troisième quadrille, le dernier de ceux qu'elle organisait, le plus près possible de la foule; elle lui dépêche V..., un danseur choisi, car M. de B... déclinait l'honneur de conduire sa femme sur le champ de bataille.

V... est un grand garçon, solidement taillé, comme on les fait maintenant, le front bas; un peu gras de menton, qui est rasé, un peu poudré, s'habillant bien; l'habit bien coupé, très collant, le dessine admirablement. V... affecte généralement un certain débraillé ; ce soir-là, il était même tout à fait sans façon. Ses yeux qui sont peut-être trop jolis pour un homme, étaient un peu ternis; il avait dû bien dîner et tard.

Ils se dirigèrent vers la salle; elle avait hâte d'en venir à l'action sérieuse; cette ovation du petit comité, tout en la charmant, ne la satisfaisait pas. Elle n'eut que le temps de lui dire : « Le bal est bien? — Oui, pour un dernier acte de bienfaisance. — Et le monde? — Tous fruitiers. » Il était carré dans ses opinions.

A l'estrade ils furent arrêtés quelques instants par la cohue ; elle en fut heureuse, voulant étudier le terrain avant la bataille.

—

Elle avait souhaité la grande mêlée. — Du parterre au comble tout regorgeait ; aux loges, femmes et hommes entassés; lustres multipliés ; orchestre faisant rage du fond de son feuillage; la scène et le parterre bordés d'habits noirs; aux escaliers de l'estrade des groupes, ou mieux des grappes d'êtres accrochés les uns aux autres, inspectaient la corbeille des patronnesses en toilettes traversées de grands cordons, décolletées.

V... ne pouvait avancer et, appuyés au bras l'un de l'autre, ils étaient réduits à examiner leurs voisins. Il y avait là des figures de toute provenance et de tous pays. Elle fut enchantée et dit à V...: « Ne dirait-on pas qu'on a convoqué tout exprès, ce soir, les deux mondes? — Deux drôles de monde, répondit V... — Vous les connaissez donc? — A peu près. — Vous y êtes beaucoup allé? — Et j'en suis bien revenu! »

Elle exigea des noms, des renseignements sur ces gens-là ; il fallait bien qu'elle connût son public. « Qui est celui-ci, qui est décoré? — Un grand artiste qui a eu la médaille de sauvetage. — Et celui-là? — Un grand homme politique.— Cet autre? — X..., l'avocat. — Ah! fit-elle avec componction, une lumière du barreau. » Il rit de cette phrase pompeuse : « Mais non, il n'est pas flambeau; bobèche tout au plus. »

Un troisième, un quatrième, et il ne put que les définir en bloc; il y avait des rédacteurs de l'*Akhbar*, employés de mairie, attachés à toutes les ambassades par tous les liens de la reconnaissance, boursiers marrons ou de toute autre nuance, caissiers célèbres, compositeurs de parties doubles, fugues en Belgique et contre-point, musiciens au cachet, le premier serpent de l'Opéra, des professeurs de quichna et de billard mandchou réunis ; — toute la haute pacotille : partisans de tous les prétendants et prétendus espagnols passés et futurs, marchands de cuirs de Russie qui avaient pris de la qualité, comme le bordeaux, en voyageant, dentistes américains, lords shetlandais, Péruviens lippus à barbe rare, Achmet le fellah, Moutonnet Bey, qui fraternisait avec M. Mongropoulos, Arméniens polychromes à yeux d'émail, etc..., sans compter que toute la Polynésie intelligente était là ; en un mot, toute l'invasion polyglotte qui est venue infuser du sang nouveau à notre haute société et renouveler l'esprit français (la Polynésie est un cas pendable) ; — des gens trop connus, des gens inconnus, tout le corps de ballet avec les manches, des hommes qu'on n'avait jamais vus chez eux, des femmes qu'on ne reçoit que chez elles...

« Circulez, circulez, » disaient les huissiers, et l'on avançait pas. Dans l'arène grouillait une houle noire, à leurs pieds. Avant de se lancer, Félix dit à Mme de... : « Entrons-nous dans le bain à quatre sous? »

Elle fit un signe, avançant son pied demi-nu, et ils risquèrent la pleine eau, elle, toutes voiles dehors, et lui... Décidément il avait un peu trop bien dîné.

Le ton de V... la choquait bien un peu, mais c'est le ton à la mode; ensuite elle était venue pour se mettre en communication directe avec la foule et s'attendait à en entendre bien d'au-

tres, enfin elle entrait en scène et ne pouvait plus songer à autre chose...

—

...Elle comptait bien sur un murmure d'approbation qu'elle savait mériter, il n'y eut pas de murmure, elle n'entendit rien; elle chercha autour d'elle un coup d'œil qui sut la déguster : rien, elle passait inaperçue; ceux qui la voyaient se retournaient indifférents. Le goût, l'harmonie, la beauté même n'existaient donc pas pour ces gens là? — Ce fut une chute complète et qui d'un coup lui ôta tout courage.

Elle voulut se rattraper aux branches, accuser de son insuccès la cohue trop compacte ; elle se mit en place. De loin, la Princesse, qui avait l'œil à tout, lui adressa un sourire; la grosse Oëeoitchëa, qui présidait l'estrade et qui eut volontiers décerné des prix, lui fit un signe d'encouragement; elle chercha à se remettre.

Mais le succès passait à côté. Vis-à-vis d'elle, la femme d'un agent de change, poudrée, teinte, blanchie, fardée, fausse de tous points ; tempérament de Parisienne usée toute jeune ; singulier composé où le blanc, la pommade et le bouchon entraient pour le tout; elle avait cependant de la physionomie : un joli cadavre. Sur sa tête retombait un panache de plumes blanches molles, en longues feuilles, rappelant les casques de horse-guards ou les plumets de catafalques. Derrière elle, — et Mme de B... les entendait, — deux Russes à pince-nez chuchotaient tout haut de leur voix zézayante ; « Quelle distinction, cher ami, quelle distinction! » Les fruitiers, jugeant que les Russes devaient s'y connaître, se groupaient pour voir une femme distinguée. — Ça!

Mme de B... se prit à regretter son monde, si fin, si connaisseur du vrai goût, par qui toute intention était devinée, comprise, applaudie. Elle voulait l'avis de V... qui répondit peu, dissimula un bâillement épais sous un rire bête, et murmura: « Oui! oui! » en rapprochant les mâchoires.

Le succès de l'agente grandissait; on l'entourait, elle passait sous le feu de peloton des regards, les yeux baissés ; elle faisait évidemment tout ce qu'elle pouvait pour mériter l'éloge qu'elle avait accroché. Mme de B... était révoltée dans son amour-propre et dans son goût. V... profitait des allées et venues du quadrille pour inspecter les femmes de trop près.

A côté d'elle, une danseuse d'Opéra, brune, trapue, traînait une longue queue de velours qui l'empêchait de s'envoler; on la devinait empêtrée sous cet appendice insolite qu'elle rejetait à coup de pied en arrière, habituée à la jupe courte et prête à lancer le jarret. Celle-ci avait plus que du succès, il y avait enthousiasme autour d'elle; les hommes se haussaient sur la pointe du pied, marchant sur la traîne de velours; pour un rien, ils eussent grimpé les uns sur les autres. Deux jeunes gens du ministère voisin criaient tout haut : « Quel zing, mes enfants, quel zing ! » et elle souriait. C'était un éloge mérité. Mme de B... délaissée, mal à l'aise, se sentait déplacée ; elle était honteuse, faisait sottise sur sottise. Elle eut le malheur de frôler du pied la grande traîne. « Faites donc attention, vous... madame, » ajouta l'autre se retournant et voyant à qui elle avait affaire.

La pauvre femme chercha refuge auprès de V... qui s'alourdissait de plus en plus; il s'oubliait complètement, s'arrêtait devant la danseuse pour lui dire. « Tu es réussie, ce soir. » Mme de B... timidement, prit son bras. Il se retourna et lui dit tout haut; Toi, tu es un Rubens, ma chère, un Rubens! »

Elle se rejeta avec effroi. D'aimables farceurs vinrent se joindre au groupe voisin et dirent de façon qu'elle l'entendît. Eh bien, et les mioches? — Ils sont couchés — Telle est, messieurs, l'utilité de ces bals bienfaisants: la tranquillité des enfants, l'amusement des parents! » Ce mot spirituel prononcé ils passèrent à la queue-leuleu bousculant tout sur leur passage. Ils ne la regardèrent pas ; peut-être leur farce n'avait-elle aucun sens; mais Mme de B... reçut cette injure mortelle en pleine poitrine et la sentit pénétrer profondément.

D'instinct elle reprit le bras de V... qui semblait vraiment dormir; il sortit un moment de cette torpeur qui l'envahissait pour la prendre dans ses bras devant tous, l'y serrer tout entière malgré sa résistance, et de sa voix éteinte reprit sa chanson : « Tu es un Rubens, ma chère, un vrai Rubens! ?

Blessée, furieuse, elle eut voulu crier ; il valait mieux attendre un moment encore que ce supplice finît et ne faire semblant que d'en rire; elle répondit : Dans votre état, qu'est-ce que cela vous fait ? »

Ce que cela lui faisait?... Il le lui dit de telle façon qu'à ce propos de barrière, un flot de sang lui monta au visage ; puis elle pâlit et ferma les yeux, défaillante. Dans cette angoisse, elle vit en un instant l'homme brutal, demi-ivre, son désir, ce qu'il eût voulu d'elle, que sais-je ? le lit banal où il l'eût prise et laissée, assouvi, débondé ; elle se releva sous sa honte, débordant de colère de mépris et de dégoût, repoussa V... et seule s'en fut.

—

De B... la guettait de loin; il la mit pleurant dans sa voiture et la prit contre son épaule, comme elle s'était placée.

Les nerfs se détendaient et elle sanglotait; sans mot dire, il se contenta de poser les lèvres sur ses cheveux ; elle comprenait, avec une indéfinissable sensation d'apaisement qui la pénétrait peu à peu, qu'il la prenait à lui et la consolait comme un enfant, avec des ménagements d'une douceur infinie. Elle se calmait et une sorte d'engourdissement délicieux l'envahissait; elle se laissait aller à ce sentiment de confiance et d'oubli entre les bras de cet homme qui l'aimait, la connaissait, la comprenait si bien, tout entière. Alors il lui répéta tout bas le mot d'hier au soir : « Je ne sais ce que je veux, je veux ce que je ne sais. » Et il ajouta : « Vous le savez maintenant, et vous savez aussi que chacun est fait pour son monde. »

Ce fut tout, et elle murmura, comme la veille aussi: Que tu es bon, Henri! »

FABRICE.

PREMIER AMOUR

A dix-huit ans, le ciel est plus bleu, le soleil plus chaud, la verdure plus vive, les fleurs plus brillantes, et les parfums plus pénétrants que quand les années se sont appesanties sur nous, que, jetant un regard sur notre passé, nous n'y apercevons qu'un long chapelet de désenchantements.

Mais avant que soient écoulés nos vingt ans, nous voyons tout à travers un prisme trompeur ; les illusions nous semblent des réalités, tous les hommes sont honnêtes, toutes les femmes sont pures, l'amour de l'argent n'existe que dans les romans.

Alors on s'accroche à toutes les branches fleuries des arbres qui bordent les chemins, sans songer qu'elles portent des épines qui font de cruelles blessures.

. . . .

I

Elle était riche, mais pour moi cela ne comptait pas. Nous habitions le même village, nos maisons étaient voisines ; tous les jours nous nous voyions. Elle me tutoyait, je lui disais, humblement, vous. Ayant deux années de plus que moi, de beaux yeux noirs, des cheveux bleuâtres, des lèvres roses encadrant une double rangée de perles, les amoureux lui arrivaient quotidiennement.

Lorsqu'elle sortait, mon regard la suivait au loin dans la campagne. J'admirais sa taille fine, sa démarche légère. Je voulais lui dire que je l'aimais ; mais chaque fois que se présentait une occasion favorable, les paroles expiraient sur mes lèvres, je bégayais, je disais des banalités. Oh! qu'elle a dû me trouver niais!

Je la rencontrais *par hasard* ; — connaissant les heures où elle allait se promener; cela ne m'était pas difficile ; — c'est à peine si j'osais la saluer en rougissant beaucoup.

Elle fut longtemps à s'apercevoir de mon manège. A la fin, je vis ses joues s'empourprer, son regard s'animer quand nous nous trouvions ensemble. Au bal du village, quelques fois je l'invitais à danser, et je frissonnais au frôlement de sa robe, en sentant son haleine parfumée lorsque j'approchais mon visage du sien.

II

Deux années se passèrent.

J'avais beau essayer de me donner du courage et m'adresser les reproches les plus vifs. Quand je ne voyais pas Emilie j'étais parfaitement décidé à lui faire les déclarations les plus brûlantes. Je préparais mes phrases, j'étudiais mes gestes. D'avance je choisissais le lieu où je ferais cette confidence qui me pesait.

Enfin, un jour, je crus l'occasion favorable.

C'était au mois de juin. Le ciel était de ce beau bleu particulier aux climats tempérés. De tout petits nuages blancs, floconneux tachaient l'azur çà et là. Les bois d'un vert sombre couraient au sommet des collines dont des vignes tapissaient les flancs.

Dans le fond de la vallée courait au milieu des prés, un petit ruisseau formé de quelques petites sources qui sortaient de terre au pied d'un bouquet de saules têtards et de peupliers d'Italie. Des fleurs jaunes, violettes se mêlaient à la verdure éclatante de l'herbe.

Les coquelicots, les bluets montraient leurs couleurs brillantes dans les blés déjà forts, pareils à des rubis et des turquoises posés sur un tapis d'émeraudes.

Les insectes bourdonnaient dans l'air, les oiseaux chantaient, perdus dans l'espace, ou cachés dans les buissons. Les abeilles butinaient et aspiraient le suc des fleurs, dont la tige délicate faiblissait sous le poids cependant bien léger de ces hyménoptères.

Un vent léger apportait les senteurs de la forêt. On aspirait avec délices ce mélange parfumé des fraisiers, des merisiers, des framboisiers, mêlé à l'odeur plus pénétrante des acacias. Le soleil inondait la campagne de ses rayons éblouissants. J'étais assis à l'ombre d'un pommier, regardant, sans le voir, cet admirable spectacle, lorsque tout à coup j'aperçus une forme blanche émerger du milieu des prés. A défaut de mon regard, mon cœur avait deviné que cette gracieuse apparition était Emilie.

Elle se dirigeait lentement vers la source. Elle recherchait les arbres pour leur ombre, l'eau pour sa fraîcheur.

— Cette fois, me dis-je, je vais lui parler, lui dire ce que j'éprouve. Si elle refuse de m'entendre, si elle se rit de mes protestations, eh bien, je quitterai le pays.

III

Emilie approchait du pied des saules. Elle tourna, du côté de l'ombre, et s'assit. Elle ôta son chapeau de paille, plongea une de ses mains dans le petit bassin rempli d'eau, et la passa sur son front brûlant.

Je regardai autour de moi et ne vis personne. Alors la solitude me donna un peu d'énergie, je je me levai et pris en tremblant un petit sentier qui traversait les champs labourés jusqu'à l'endroit où Emilie se reposait. Mon cœur battait, mes jambes flageollaient, je sentais ma langue s'épaissir dans ma bouche desséchée.

Qu'allais-je lui dire? Comment engagerais-je la conversation.

J'avais la tête en feu lorsque j'approchai des saules. Enfin je m'enhardis, je pris un air indifférent. Emilie leva les yeux en entendant sur le gazon le bruit de mes pas.

Je jouai la surprise.

— Oh! pardon, Mademoiselle, dis-je en retirant mon chapeau.

— Bonjour Octave, tu ne t'attendais pas à me rencontrer ici.

— Certainement, sans cela je ne me serais jamais permis de venir vous déranger.

On s'en aperçoit, j'allais bien dans la voie du mensonge.

— Mais tu ne me déranges pas, et puis les sources et l'ombre sont à tout le monde.

— Mademoiselle, je suis heureux que le hasard m'ait procuré le bonheur de vous rencontrer.

— Pourquoi cela ?

— Vous ne vous en doutez pas ?

— Non.

— Je vous aime.

Je me mis à genoux et posai mes lèvres brûlantes sur la main qu'elle avait plongée dans l'eau.

— Finis donc, dit-elle en retirant sa main, si l'on nous voyait!

— Oh! on ne nous verra pas. Donnez-moi un instant je vous en prie. Laissez-moi vous dire que depuis six années je vous adore, qu'un jour passé sans vous voir est pour moi un supplice intolérable. Je suis jaloux de tout. De la poussière que foulent vos pieds, des fleurs attachées à votre corsage. Un signe de vous et je m'éloigne.

— Pourquoi ?

— Si ce que je viens de dire vous déplaît, pardonnez-moi. Dieu que je voudrais être riche, titré, pour pouvoir vous offrir titres et fortune.

Son visage se couvrait d'une légère rougeur, son regard s'adoucit en me fixant.

— Tu ne m'avais jamais dit que tu m'aimais.

— Je n'osais pas.

— Eh bien! il y a longtemps que je t'avais deviné.

— Vous ne me chassez pas ?

— Non, puisque tu es encore là.

Ma timidité avait été remplacée par le sang-froid qui à son tour s'était changé en courage et celui-ci en audace.

IV.

Le soleil allait disparaître derrière les bois. L'ombre des collines s'allongeait dans la vallée. Une fraîcheur, légère encore, s'élevait des prés et commençait à se faire sentir. Nous étions toujours au pied des arbres, écoutant le murmure de l'eau. Nous répétant pour la millième fois, les mêmes paroles amoureuses.

Émilie se leva.

— Laisse-moi partir, me dit-elle.

Après l'avoir embrassée une dernière fois, je la laissai s'éloigner. Elle disparut bientôt au tournant du chemin. Alors je quittai à mon tour le bord de la source. Je jetai un regard sur les arbres, les fleurs et le gazon, et me dirigeai vers la forêt.

Le bonheur m'avait rendu fou, je riais et je pleurais tout à la fois. Je ne rentrai chez mes parents qu'à minuit.

Pendant six mois, rien ne vint troubler nos joies.

Mais un jour je vis s'arrêter devant la porte d'Émilie une petite voiture où s'étalait un monsieur à puissante envergure. Il descendit avec assez de peine, attacha son cheval à un anneau de fer scellé dans la muraille et entra.

C'était le notaire d'une petite ville voisine.

Le lendemain, quand je vis Émilie, elle me reçut très-froidement.

— Mon ami, me dit-elle j'ai une fâcheuse nouvelle à t'annoncer.

Je pâlis.

— Nous ne pouvons plus nous voir.

— Pourquoi ?

— Je me marie.

Mes yeux s'emplirent de larmes, j'étais atterré d'un pareil calme.

— Tu comprends, la fortune te manque et je suis riche. Je ne puis décidément pas t'épouser.

Je n'entendais plus rien.

Mes prières, mes larmes n'eurent d'autre effet que d'exciter le rire d'Émilie.

— Comme tu es laid, dit-elle.

Je partis. J'eus la lâcheté de tenter de nouvelles démarches, mais je subis chaque fois les refus les plus humiliants.

Je lisais à la porte de la mairie, les affiches du mariage; j'écoutais à l'église la voix nasillarde du prêtre l'annonçant au prône.

J'espérai jusqu'au dernier moment. Mais le jour fatal arriva les cloches sonnèrent en volée, le maire prononça la phrase sacramentelle, le curé donna sa bénédiction. Tout était terminé.

Je quittai le village désespéré, décidé à ne plus aimer. Mais huit jours après, j'étais de retour. Mon désespoir avait fait place à un calme relatif qui devint en peu de temps de l'indifférence. Je ris quand je songe à mes douleurs cuisantes, aux larmes que je versai aux pieds d'Émilie. En effet je devais être bien laid.

AUGUSTE LEPAGE.

TITAN

... Mes ancêtres étaient chiens — mademoiselle — mais comme ils ont été méchants, le bon Dieu les a changés en homme...

BRIFFAULT, de l'Académie française.

Diane a mis bas cette nuit.

Averti de la bonne nouvelle, je me lève et m'habille à la hâte.

On l'a mise à l'écurie, pour qu'elle soit seule, dans une stalle inoccupée. — J'arrive. — La jolie mère s'est enfouie dans la paille fraîche, couvrant sa portée de tout son corps; couchée sur le flanc de manière que ses *chiaux* puissent mordre à ses mamelles, elle les regarde faire avec amour, et ceux-ci font entendre de petits cris aigus qui témoignent à la fois de leur joie et de leur empressement à sucer le lait maternel... Par un mouvement de côté du col, gracieux comme celui d'une jeune femme, la tête de la chienne se rapproche d'eux, elle les flaire de son museau humide et promène sa langue en tout sens sur leurs petits corps mous et rosés, à peine couverts encore d'un fin duvet blanc et orange. Son œil semble fixé sur eux, et pourtant elle épie tous mes mouvements, tandis que je m'approche...

Ils sont là sept qui grouillent et piaillent sur la couche moite. Je les prends l'un après l'autre, pendant que la mère, qui pourtant a reconnu le maître, pousse des grognements contenus, et parfois un éclat de voix plaintif, quand je m'éloigne trop, — un petit dans la main, — pour l'examiner à la lumière du jour qui pénètre par le vasistas.

Après avoir soigneusement reconnu le sexe, la robe, et la forme de chacun, ma décision est bientôt prise : J'en garderai deux que je baptise séance tenante *Titan* et *Gredinette*, cette dernière à cause d'une coquine de petite tache à l'œil qui lui donne un air tout à fait original; elle sera pour Georges qui m'a demandé une chienne de la portée, car il faut vous dire que la mère est connue dans le pays à dix lieues à la ronde pour sa perfection... Les autres sont jugés — ils mourront... — Il ne faut pas épuiser la pauvre nourrice! Elle, elle semble avoir lu dans mes yeux l'arrêt de mort des pauvres condamnés, car elle les pousse de son nez plus avant sous ses flancs, et les lèche tendrement tandis qu'ils prennent leur dernier repas...

—

Titan est déjà de la hauteur d'un grand lièvre.

C'est plaisir de les voir jouer tous deux, lui et sa sœur se mordillant de leurs petites dents blanches comme neige, aiguës et serrées entre elles comme celles d'un gros brochet. Ils s'arc-boutent sur leurs jarrets, étendant leurs pattes de devant pour se les mettre autour du cou comme s'ils voulaient s'embrasser, ouvrant leurs petites gueules autant qu'ils peuvent, et poussant des éclats joyeux... Parfois, la force manque dans ces membres mal soudés encore, et ils retombent assis sur leur derrière, ou roulent sur leur dos — étalant *leur panse rebondie.*

—

La maladie, cruelle épreuve ! *Titan* était gras, frais, et d'une gaieté !... et tout à coup son œil devient morne et triste. Ses flancs s'amaigrissent au point que les côtes semblent vouloir percer la peau... La queue basse, il se traîne le long des

murs, l'à où perce un rayon de soleil ; la gamelle remplie jusqu'aux bords ne lui fait même pas détourner la tête... Et tout cela, sans une plainte, sans un cri... Il souffre en silence, s'isole, et semble résigné à la mort.

Quand je l'appelle, il vient lentement, titubant sur ses quatre pattes ; et cependant il trouve encore la force de fouetter de sa queue, en signe de joie, ses jarrets qui tremblent sous lui... Il me flaire de son nez brûlant de fièvre, et me passe sur les doigts une langue raboteuse et sèche... — Non, mon pauvre *Titan*, non, tu ne mourras pas ! nous te sauverons, j'espère !...

—

En effet, le voilà mieux. L'appétit revient, le regard s'égaye, les côtes s'emplissent ; de piqué qu'il était, le poil redevient brillant et lustré... *Titan* est guéri, bien guéri. — Le terrible pas est franchi !

Il est temps de penser à l'éducation de *Titan*, si je veux qu'il m'accompagne quelquefois à l'automne, et vienne se mettre à l'arrêt aux côtés de sa mère.

Il a la tête dure, et nous nous fâchons souvent ensemble, bien que nous finissions toujours par faire la paix. Certes, il n'est pas parfaitement obéissant, et plus d'une fois la lanière du *perpignan* ou les dents du collier de force sont nécessaires pour le mettre à la raison... Mais je dois le dire : ce n'est jamais moi qui reviens le premier, et le chien arrive toujours, d'un air humble et contrit, lécher, après la faute, la main qui l'a justement corrigé... Lâche servilité, dira-t-on ! — Je répondrai : Modèle de raison donné à l'homme par une bête, — puisqu'on est convenu d'appeler ainsi un noble animal dont l'instinct est poussé jusqu'à l'intelligence, — qui sait prendre la défense du maître qu'on attaque, — à qui l'on confie souvent la garde du berceau, — qui se couche tristement au chevet du malade et hurle à l'approche de la mort, comme s'il voulait lui disputer une existence qui lui est chère, — véritable ami, dont la fidélité et le dévouement sans bornes s'accommodent aussi bien d'une croûte de pain grignotée dans la poussière du chemin, que des reliefs d'un festin somptueux, épars dans de la vaisselle plate.

—

L'automne est arrivé !

Titan a fait ses premières armes, guidé par l'expérience de Diane. Elle lui a appris à fouiller les bons endroits et à endurcir contre la piqûre des ronces la peau fine et transparente dont il a hérité de sa race, — lui donnant vingt fois par heure l'exemple d'une obéissance passive qui souvent, mieux que son instinct, a dirigé son odorat vers les suaves émanations du gibier rasé sous la feuille, et lui a procuré, après le coup de feu du maître, le plaisir de presser doucement entre ses crocs le corps encore chaud et potelé d'un perdreau démonté.

Titan est devenu fameux.

Quand il quête, ses formes, d'une beauté anguleuse, se dessinent sur le vert de la plaine ou le jaune des feuilles... sa queue, dont l'extrémité s'écorche parfois aux épines, lui bat furieusement les flancs et les couvre de petites mouchetures sanglantes...

A l'arrêt, il est immobile, comme pétrifié... et soyez assuré que le gibier est là sous son nez, — fasciné, — le chien ne le fera lever que quand vous le voudrez bien... Mieux que moi, il a vu l'oiseau frappé par le plomb, et il court le chercher à quelque distance qu'il soit tombé... et l'on chercherait en vain, sur le poil ou la plume de la pièce qu'il rapporte, la trace du passage de ses mâchoires !

—

Hélas ! *Titan* est mort !... Malheur à moi !...

Albert avait amené avec lui un détestable chien qui s'emportait sur le gibier.

Un lièvre est parti sous l'arrêt de *Titan*.

Le chien d'Albert l'a poursuivi, lui soufflant au poil... Je n'ai pas pu tirer...

Le mauvais exemple est facilement communicatif, et l'on a vu de braves soldats lâcher pied au cri de *sauve qui peut !* d'un poltron... *Titan* a suivi le chien d'Albert... j'ai sifflé, — pour la première fois, *Titan* n'a pas obéi !... J'ai voulu lui donner une leçon sévère.

Il était à cinquante pas. — J'ai crié : Ici *Titan !!*... et j'ai tiré sur lui en le visant aux fesses... A mon appel il a tourné la tête... La pauvre bête a roulé sous le coup de fusil en poussant un gémissement, — un seul... J'ai couru à lui. Il expirait... Et ses yeux fixés sur les miens semblaient m'adresser un tendre reproche, avant de se fermer pour toujours...

La nuit de ce jour-là, j'ai connu le remords...

TOTT.

PETITES NOUVELLES

M. Vaucorbeil a, dit-on, l'intention d'inaugurer, cet hiver, une série de « concerts historiques », à l'Opéra.

Toute l'histoire de notre Académie nationale défilerait devant les spectateurs.

L'idée est originale et sera appréciée des amateurs.

Le directeur de l'Académie nationale se propose d'interrompre, dès que son nouveau répertoire sera établi, les représentations d'une partie de l'ancien répertoire, et de remonter les ouvrages après un an d'interruption, avec tous les soins que comportent les chefs-d'œuvre.

— On a parlé du célèbre ténor Gayarré, auquel M. Vaucorbeil, directeur de l'Opéra, et M. Ambroise Thomas, songent pour le rôle de Paolo, de *Françoise de Rimini.*

Parmis les chanteurs que l'art français serait heureux de s'annexer, le *Ménestrel* cite aujourd'hui un baryton présent à Paris, où il pourrait bien faire sensation prochainement. C'est le fils de l'un des plus grands lords d'Angleterre, emporté vers le théâtre par l'amour de la musique. Doué d'une voix aussi belle qu'étendue, le baryton ou la basse chantante Campobello, — c'est le nom sous lequel s'abrite le fils de lord Campbell, — interprète en maître Hændel et Mozart.

— Il paraît que la Comédie-Française doit remonter *le Bourgeois gentilhomme.*

A cette occasion, M. Perrin aurait l'intention de remonter également la Cérémonie turque avec ses intermèdes et ses entrées de ballet ; naturellement, on rétablirait l'orchestre.

Le rôle de Nicole, joué jadis par Mlle Augustine Brohan, sera tenu sans doute par Mlle Samary, et Got interprétera le personnage de M. Jourdain.

— Mlle Sarah Bernhardt vient de recevoir de l'administration des beaux-arts la commande d'un buste de Félicien David.

Le buste de l'auteur du *Désert* sera placé au musée de Versailles.

— Contrairement à ce que plusieurs de nos confrères ont affirmé, l'ouverture de l'Opéra-Comique n'aura pas lieu plus tard que le 15 septembre.

En attendant, les chœurs répètent activement dans la salle du Conservatoire : l'*Etoile du Nord*, la *Flûte enchantée*, le *Pré aux Clercs*, *Roméo et Juliette*, etc.

— Au moment de sa réouverture, l'Opéra-Comique fera une reprise solennelle du *Pré aux Clercs.*

Les décors seront repeints et les costumes dessinés à nouveau par M. Thomas.

Comme les personnages du *Pré aux Clercs* figurent sur le nouveau plafond, M. Lavastre jeune les a peints vêtus de costumes semblables à ceux que porteront les artistes en scène.

— M. Gustave Rivet vient de faire recevoir à l'Odéon un drame en un acte en vers.

C'est un épisode de la Saint-Barthélemy.

Titre : *Marie Touchet.*

Il y a trois personnages : Mlle Julien jouera le rôle de Marie Touchet, et M. Marais celui de Charles IX.

— Un buste de Monrose, par Gayrard, vient d'être acquis par le directeur du théâtre de l'Odéon. Il fera pendant à celui en marbre d'Henri Monnier, de Moulin.

— Dans le prochain spectacle coupé du Gymnase, on jouera une pièce en un acte, l'*Indiscrète* dont voici la distribution :

Mmes Jane May, Edith ; Prioleau, Mme Valmondois ; MM. Matard, Duverniquet ; Pascal, de la Vrinière.

— Sans attendre les trop longues décisions de la Chambre et du conseil municipal, le théâtre d'opéra populaire — direction Martinet et Husson — annonce sa prochaine ouverture.

Le Juif Errant, d'Halévy, serait le premier ouvrage représenté avec MM. Warot et Maoury.

— Voici le prix officiel des places tel qu'il est établi pour les représentations de l'Opéra-Populaire (Gaîté) :

Populaire (Gaîté) :	la place
Avant-scènes	7 fr. »
Baignoires	6
Loges de première galerie	6
Fauteuils d'orchestre	6
Fauteuils de première galerie (1er rang)	6
Fauteuils de première galerie	5
Loges de deuxième galerie	4
Stalles de troisième galerie (1er rang)	4
Stalles d'orchestre	3 fr. 50
Stalles de troisième galerie	3
Stalles de parterre	2 fr. 50
Amphithéâtre	0 fr. 50

— Le monument que la ville de Catane a fait élever à la mémoire de Bellini, et dont l'exécution a été confiée au sculpteur Monteverde, sera prochainement terminé. La statue du compositeur est achevée, ainsi que trois des quatre grandes statues du piédestal, qui représentent des personnages de la *Norma*, de la *Sonnambula*, du *Pirata* et des *Puritani*.

Pour répondre a de nombreuses demandes, le directeur du *Tivoli* réserve aux locations pour conférences, concerts, etc., les Mardi, Jeudi et Vendredi; les fêtes dansantes auront lieu les Lundi, Mercredi, Samedi, Dimanche et Fêtes. Prix unique : UN franc.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 971e livraison (16 août 1879). — Le Maroc, par M. Edmondo de Amicis (1875).— Traduction et gravures inédites.—Douze gravures de C. Biseo, G. Vuillier et E. Bayard.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

COLLECTION
du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Monnet-Snlly. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Dngnéret. — Delaunay. — Mme Gneymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Caponl. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Jnlia Hissou. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Lanrent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dioudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dnpuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte- — Hortense Schneider. — Dnpuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Znlma Bonffar. — Panline Patry. — Lonis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Liuda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valère — Rouvière — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Danbray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Lonise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicieu David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnicr. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dnmas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manonry — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Jnliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monuier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile-Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reiue. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert. — Fugère. — Daltona. Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès. — Luco. — Ann Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renau. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien.— Berthe Legraud.— Thiron. — Marius Roux.

—

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

—

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris......................*un an.* 14 *fr.*
Départements.................. — 16 *fr.*
Etranger...................... — 20 *fr.*

—

M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris
(Affranchir).

Voyage circulaire dans les Vosges.

—

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est vient d'organiser un nouveau voyage circulaire pour visiter les Vosges, une des contrées les plus pittoresques de la France.

Afin de faciliter aux touristes cette intéressante excursion, des billets à prix très réduits sont délivrés à la gare de l'Est et au bureau central de la rue Basse-du-Rempart, No 50. Ils sont valables pendant 15 jours et donnent droit à s'arrêter dans toutes les stations du parcours, notamment à Châlons, Nancy, Epinal, Remiremont, Plombières, Luxeuil-les-Bains, Lure, Vesoul, Chaumont et Troyes.

Les prix sont de : 80 fr. en première classe, et 60 fr. en 2me classe, — et pour les enfants de 3 à 7 ans, de : 56 fr. en première classe, et 42 fr. en 2me classe.

On peut enfin partir indifféremment par la ligne de Paris à Nancy et revenir par celle de Belfort à Paris, ou vice-versâ.

Chemins de fer de l'Ouest.

Dimanche prochain, 24 Août 1879, *Grandes eaux à St-Cloud.*

Billets d'aller et retour. — Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

Chemins de fer de l'Ouest et de Paris à Orléans.

—

Excursion dans la Loire-Inférieure, la Vendée et sur les bords de la Loire.

—

Train de plaisir de Paris à Nantes

Et aux gares intermédiaires suivantes : Angers, La Possonnière et Ancenis, du Vendredi 22 août au Dimanche 31 août 1879.

—

Aller et retour :

3e classe, **18** fr. — 2e classe, **26** fr.

Départ de Paris-Montparnasse, le Vendredi 22 août 1879, nuit du Vendredi au Samedi, à minuit.

Arrivée à Nantes le samedi 23 août, vers midi 50.

Retour Dimanche 31 août :

Départ de Nantes, le Dimanche 31 août, à 8 h. soir. — Départ d'Ancenis, Dimanche 31 août, à 9 h. 2 soir. — Départ de la Possonnière, le Dimanche 31 août, 10 h. 20 soir. — Départ d'Angers, le Dimanche 31 août, 11 h. 15 soir.

Arrivée à Paris (Montparnasse), le Lundi 1er septembre, vers 9 h. 35 du matin.

On délivre des billets à dater du Lundi 18 août.

Chemins de fer de l'Ouest.

A l'occasion des Courses de chevaux.

—

Train de plaisir de Paris à Dieppe.

—

Aller et retour :

3e classe, **10 fr.** — 2e classe, **13** fr.

Aller : Départ de Paris (St-Lazare), Samedi 23 Août 1879, à minuit 15. (Nuit du Samedi au Dimanche.

Retour : Départ de Dieppe, Dimanche 24 Août 1879, à 8 h. 50 soir.

A l'occasion des Courses de Chevaux, les billets spéciaux de Paris à Dieppe (Aller et Retour) dits de « Bains de mer, » aux prix de :

1re Classe : **30** fr.; 2e Classe : **22** fr.

Seront par exception, valables à l'aller et au retour depuis le jeudi 21 août jusqu'au mardi 26 août inclusivement.

Chemins de fer de l'Ouest.

—

Grandes fêtes à Cherbourg

Les 17 et 21 août, 7 et 8 septembre 1879

—

Billets d'Aller et Retour à prix réduits délivrés par les gares suivantes pour Cherbourg. Les 16 et 17 août, 20 et 21 août, 6, 7 et 8 septembre 1879.

Des Gares ci-dessous A CHERBOURG *et Retour*	Prix par Billet d'Aller et Retour					
—	1re cl.		2e cl.		3e cl.	
Paris (St-Lazare) ..	55	»	42	»	31	»
Maisons...........	52	50	39	50	29	»
Poissy............	51	50	38	50	28	»
Meulan-les-Mureaux	49	»	37	»	27	»
Mantes............	46	50	35	»	25	50
Evreux............	39	50	29	50	21	50
Conches...........	36	50	27	50	20	»
Beaumont-le-Roger.	34	»	25	50	18	50
Serquigny.........	33	»	25	»	18	»
Bernay............	31	50	24	»	17	50
Saint-Mards-Orbec.	29	50	22	»	16	50
Lisieux	27	»	20	50	15	»
Mézidon...........	23	»	17	50	13	»
Rouen						
Le Havre	43	50	32	50	29	»
Fécamp............						
Dieppe............	51	»	38	50	28	»
Louviers..........	45	»	34	»	25	»
Elbœuf............	40	50	30	»	22	»
Pont-l'Évêque......						
Honfleur.	30	»	22	50	16	50
Trouville-Deauville.						
Le Mans	44	50	33	50	24	50
Alençon...........	36	»	27	»	20	»
Sées..............	33	»	25	»	18	»
Argentan..........	29	50	22	»	16	50
Falaise...........	27	50	20	50	15	»
Condé sur-Noireau..	27	50	20	50	15	»
Flers	29	50	22	»	16	50
Domfront (Orne) ...	33	»	25	»	18	»
Mayenne...........	38	»	28	50	21	»
Laval.............	43	»	32	»	23	50

Observations

Ces Billets, délivrés les 16 et 17 août, 20 et 21 août, 6, 7 et 8 septembre, seront valables, tant à l'Aller qu'au Retour, par tous les Trains du service contenant des voitures de la classe indiquée au Billet.

Les coupons de Retour seront acceptés :

Ceux des Billets délivrés les 16 et 17 août, jusqu'au 18 août inclusivement.

Ceux des Billets délivrés les 20 et 21 août, jusqu'au 22 août inclusivement.

Ceux des Billets délivrés les 6, 7 et 8 septembre jusqu'au 9 septembre inclusivement.

Ces Billets d'Aller et Retour ne donnent droit qu'au transport gratuit des Bagages que les Voyageurs peuvent conserver avec eux dans les voitures, sans inconvénient pour les autres Voyageurs.

Chemins de fer de l'Ouest

—

Grandes fêtes et Courses nautiques.

—

Train de plaisir de Paris à Cherbourg.

—

Aller : Départ de Paris (Saint-Lazare), Samedi 23 août 1879, à 10 h. 25 soir.

Retour : Départ de Cherbourg, Lundi 25 août 1879, à 9 h. soir.

—

Aller et retour :

3e classe : **13** fr. — 2e classe : **18** fr.

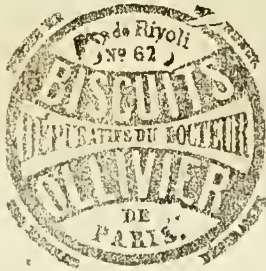


FABULEUX Montres-Remontoirs simili-or (**OR BRILLANT** garanti depuis 15 juillet 1879), *rivalisant avec celles de 150 f.* 4 rub., 18 lig., mise à l'heure et à secondes, à **29** f. **50** c. MONTRES OR pr dames **55** à **60** f., pr homm. **75** fr. REMONTOIRS (arg.) pr homm. ou dames, 15 rub. **45** fr. *Chaînes* (or mixte) pr hommes ou dames **17** à **20** fr. Par **Ht DEYDIER** (fabt), 26, r. Mt-Blanc, **Genève** **RÉGLÉES** et avec **ECRIN**, éviter la contrefaçon. — **BIJOUX Garantie 2 ans.** Envoi c. mandat-poste ou rembt. Affr. 25 c.





PLUS **D'ASTHME**
Suffocation et Toux
Indication gratis franco,
Écrire à M. le Cte CLÉBY, à Marseille



Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille fr. *Préparations aussi parfaites que possible...* pouvant rendre de grands services à l'humanité. (Extrait du rapport offel). Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, au 1er Consultes grtes de midi à 8 h. et par corresp.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes* : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5,** près la Tour St-Jacques.



ARNOLD
PÉDICURE
[Ru]e Montmartre
105
[P]ARIS

CHEZ LUI
DE MIDI
A LA NUIT
2 fr.
LA SÉANCE

INJECTION PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. **SAMPSO** Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 3 fr.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN — 52 NUMÉROS

Le Moniteur des Valeurs à Lots

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le **Baron LOUIS** ; une Revue de toutes les Valeurs ; les Arbitrages avantageux ; le Prix exact des Coupons ; tous les Tirages sans exception ; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 17, rue de Londres.

NOTA. — *Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

THYMOL-DORÉ

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des Drs GIRALDÈS, BOUILHON, PAQUET, LALLEMAND, RENGADE, LEWIN, BOUCHARDAT, VIRCHOW, etc.

A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon 2 fr.

1879 — CHEMINS DE FER DE L'OUEST — 241.

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits valables du Samedi au Lundi

De Paris aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe	De Paris aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	Fr.	Fr.			
DIEPPE (Le Tréport, YVETOT, Veulettes) MOTTEVILLE (St-Valery-en-Caux, Veules)	30	22	ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44	33 »
LE HAVRE (Saint-Adresse)............ FÉCAMP. LES IFS (Yport, Étretat)...... TROUVILLE-DEAUVILLE (Villers-sur-Mer, Houlgate, Beuzeval, Cabourg, Villerville)	33	24	VALOGNES (Port-Bail, Carteret, St-Vaast de la Hougue, Quinéville)..........	50	38
			CHERBOURG..........................	55	42
HONFLEUR, CAEN..................	33	24	GRANVILLE (St-Peir)................	49 50	38 50
LUC, Langrune.......	37	27	St-MALO-St-SERVAN (Dinard-St-Enogat).	66	49 50
Saint-Aubin, Bernières, Courseulles, Lion.... (Ces prix comprennent le parcours total.)	38	28	LE TRÉPORT, par Serqueux et Abancourt (*à partir du 1er Juillet au 30 Septembre*).	33 20	» »
			EAUX THERMALES		
BAYEUX (Arromanches, Port, Asnelles)..	40	30	BAGNOLES de l'Orne, par Briouze...	47	36
COUTANCES (Coutainville, Requeville).	57	44	FORGES-LES-EAUX (Seine-Inférieure)..	21 50	16

DÉPART le SAMEDI et DIMANCHE. — RETOUR le DIMANCHE et LUNDI. — Les billets sont PERSONNELS et ne peuvent être vendus

---

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

SUR LES

CÔTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets d'ALLER ET RETOUR, valables pendant **un mois**

1er ITINÉRAIRE — 1re Classe 50 fr. » — 2e Classe 38 fr. »
Paris. — Rouen. — Le Havre. — Fécamp. — Dieppe. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE — 60 fr. » — 45 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou **Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.**

3e ITINÉRAIRE — 80 fr. » — 65 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou **Trouville-Deauville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.**

4e ITINÉRAIRE — 1re Classe 90 fr. » — 2e Classe 70 fr. »
Paris. — Vire. — Granville. — *Avranches, Pontorson* (Mont-St-Michel). — **Dol. — Saint-Malo. — Rennes. — Le Mans. — Paris.**

5e ITINÉRAIRE — 100 fr. » — 80 fr. »
Paris. — Caen. — Cherbourg. — Saint-Lô. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Pontorson. — Dol. — Saint-Malo. — Paris.

6e ITINÉRAIRE — 120 fr. » — 100 fr. »
Paris. — Dreux. — Briouze. — Granville. — Avranches. — Pontorson (Mt-St-Michel). — **Dol. — St-Malo. — Brest. — Rennes. — Le Mans. — Paris.**

NOTA. — Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques, indiqués dans les Itinéraires.

1879 — Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse et à l'Agence du boulevard Saint-Denis, 20. — 26 1.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME — AUTEURS DRAMATIQUES — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché DAGRON.

TRAGEDIE — MUSIQUE

JULES SANDEAU

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 328

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 28 Août au 3 Septembre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGr	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.



CCCXXVIII

JULES SANDEAU

J*ules Sandeau*, à la fois romancier et auteur dramatique, est arrivé à la renommée en réunissant son nom à ceux de deux collaborateurs puissants dont : l'un, Georges Sand a écrit la plus belle prose du siècle, et l'autre : Emile Augier, est resté le maître du théâtre contemporain.

Cela ne veut point dire que l'auteur de *Sacs et parchemins* et de *Mademoiselle de la Seiglière* n'ait pas à lui seul l'étoffe d'un écrivain de talent, mais il est bien évident que sa muse douce et aimable a fortement gagné au contact des forts.

Né à Aubusson (Creuse), le 19 février 1811, Jules Sandeau est le fils d'un employé aux droits réunis, qui l'envoya à Paris pour terminer ses études de droit.

Mais pendant ses vacances et lors d'une visite au château de Nohant, le jeune homme ayant fait connaissance de la baronne Dudevant avec qui il ne tarda pas à entrer dans l'intimité la plus étroite, abandonna la carrière d'avocat pour prendre celle d'homme de lettres.

Tous deux se mirent à travailler en collaboration et envoyèrent leurs articles au *Figaro*, dirigé alors par Henri de Latouche. Puis ils écrivirent un roman, *Rose et Blanche*, qui parut en 1831, sous la signature : Jules Sand, et ne se recommandait par aucune qualité supérieure.

Leur travail en commun ne fut pas de longue durée ; et bien que vivant ensemble encore pendant deux années, ils écrivirent séparément.

En 1833, Jules Sandeau partit pour l'Italie, où il resta un an environ. Lorsqu'il revint à Paris, il publia coup sur coup trois romans : *Madame de Sommerville*, les *Revenants* et *Un jour sans lendemain*. Ces œuvres eurent moins de retentissement que celles de son ancien collaborateur, qui, avec *Indiana* et *Lelia* obtenait un succès bruyant.

Mariana, publié en 1839, fut le point de départ de la fortune littéraire de Jules Sandeau. Epris de son style sobre, distingué et d'une lecture agréable, Buloz lui ouvrit alors les portes de la *Revue des Deux-Mondes*.

Depuis ce temps, nul romancier, Georges Sand excepté, ne fut plus goûté des abonnés de cette importante publication, si célèbre en ce temps-là.

Dans *le Docteur Herbeau*, *Vaillance et Richard*, *Fernand*, *Catherine*, *Valcieuse*, *Mademoiselle de la Seiglière*, *Madeleine*, *la Chasse au roman*, *un Héritage*, *Sacs et Parchemins*, *le Château de Montsabrey*, *Olivier*, *la Maison de Penarvan*, *Un début dans la magistrature*, *la Roche aux Mouettes*, Jules Sandeau a fait preuve d'une imagination qui, sans être ardente, est de nature à captiver l'intérêt. Ecrits dans une langue correcte et pleine de délicatesse, ces livres accusent chez leur auteur un sentiment exact de la nature, et une connaissance précieuse du cœur humain.

Ce n'est que fort tard, à quarante ans, que Jules Sandeau aborda le théâtre, mais il débuta par un coup de maître, en 1851, à la Comédie-Française, avec *Mlle de la Seiglière*, ouvrage absolument remarquable, resté au répertoire, et tout à fait certain de n'en pas disparaître de sitôt.

C'est alors qu'Emile Augier lui offrit sa collaboration, en prenant le sujet d'une grande comédie dans un de ses romans : l'*Héritage*. Malheureusement leur premier début en commun ne réussit pas, la pièce représentée, en 1853, sous le titre de : la *Pierre de touche* n'eut qu'un succès d'estime au Théâtre-Français.

L'année suivante, ils donnaient ensemble, au Gymnase, un véritable chef-d'œuvre, le *Gendre de M. Poirier*, aujourd'hui au répertoire de la Comédie-Française, dont il est un des ouvrages les plus justement acclamés. Geoffroy, Provost et Got d'une part, Dupuis, Bressant et Delaunay de l'autre ; enfin, Mmes Rose-Chéri et Favart, en ont révélé toutes les beautés avec un art infini. C'est une étude de mœurs des plus achevées dans laquelle l'aristocratie et la bourgeoisie se livrent un dernier combat.

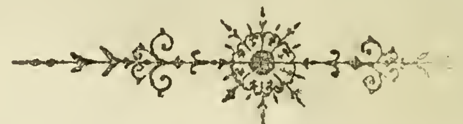
Ceinture dorée, au Gymnase, en 1855 ; puis, *Jean de Thommeray*, à la Comédie-Française, en 1873, deux ouvrages dus encore à leur collaboration, complètent le théâtre de Jules Sandeau. Le succès de ces deux comédies fut momentanément assez vif, mais il n'est point de ceux qui sont appelés à se renouveler.

A la mort de Briffaut, en 1858, Jules Sandeau a été élu membre de l'Académie française. Bien qu'il eût plus que bien d'autres des droits à cette haute situation, sa nomination lui valut toutefois quelques coups d'épingles de la part de la presse, en raison de ses concurrents malheureux, Théophile Gautier et Méry, regardés à bon droit comme des modèles de l'homme de lettre tel qu'on en voudrait voir siéger sous la coupole de l'Institut.

Nommé conservateur de la bibliothèque Mazarine, en 1859, Jules Sandeau obtint encore, sous l'Empire, la place de bibliothécaire au château de Saint-Cloud avec des appointements exceptionnels.

Au point de vue littéraire, Sandeau n'a pas une physionomie accentuée. Ce n'est point ce qu'on peut appeler un maître, une de ces personnalités qui imposent leur nom. Toutefois, on doit le compter parmi les écrivains les plus agréables de la seconde moitié de ce siècle. S'il ne laisse, à la postérité, d'autre œuvre que celle qui figurera dans le répertoire d'Emile Augier, le *Gendre de Monsieur Poirier*, ses romans auront du moins été très lus par ses contemporains et appréciés pour l'élégance du style et l'intérêt du sujet qui y est traité. Il est un des derniers romanciers qui se soient attachés à la forme et n'ait pas tout sacrifié au coup de théâtre. Détestant le terre à terre et la vulgarité tout autant que les succès de scandale, Jules Sandeau a fait toute sa vie le métier d'un véritable homme de lettres, il a droit par là à la considération de tous ceux qui tiennent une plume ou suivent avec intérêt les travaux littéraires de leur temps.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Mademoiselle

MARIE HAMANN
(de l'Académie nationale de musique),

qui seront suivis du portrait et de la biographie de

AUGUSTE MAQUET
(Président de la Société des auteurs dramatiques).

REVUE DES THÉATRES

Le Vaudeville a commencé, le premier, la nouvelle saison théâtrale avec les *Petits oiseaux*, la délicieuse comédie de MM. Labiche et Delacour. L'interprétation est la même qu'au printemps dernier, c'est-à-dire, excellente. Il n'y a donc pas lieu de s'appesantir sur cette représentation dont il convient seulement de prendre note.

Ce soir, l'Ambigu, fait également sa réouverture, et *nécessairement* avec *l'Assommoir* ; M. Chabrillat espérant un regain de succès.

La semaine prochaine, nous aurons à enregistrer la réouverture de l'Odéon, de la Renaissance, du Châtelet, du Théâtre des Nations et de plusieurs autres scènes qui font absolument défaut, en ce moment où les étrangers abondent dans Paris.

EN PECHANT

... Que la pêche soit un passe-temps d'imbécile, c'est facile à soutenir; mais il me sera plus facile encore de te prouver le contraire, et aussi que toutes les femmes, même les plus inabordables, ont leur *tendre point*, comme disent les Anglais, où l'hameçon peut prendre. Le tout est d'observer consciencieusement et de jeter sa ligne avec tact.

Au premier abord, par exemple, j'ai été de ton avis et plus que de ton avis, quant à la froideur et à l'indolent dédain de Mme du Clairbois. J'étais arrivé un peu avant dîner, je venais de lui être présenté et j'avais eu l'honneur de la conduire à table. Un excellent début, selon moi, que le dîner, surtout lorsqu'on dîne bien, comme aux Ablettes : la seule heure de la journée où l'on cause avec suite, où votre interlocutrice ne vous échappe pas. La conversation tombe-t-elle? un hors-d'œuvre pimenté la relève, et souvent l'influence d'un bon vin lui donne je ne sais quel tour vif et familier qu'aucune autre occasion n'aurait fait naître. — Malheureusement ma belle voisine ne buvait pas. Je la vis avec effroi refuser le plus capiteux des nectars angevins, couleur de topaze, puis un Saint-Julien à la chaleur et au bouquet duquel la tête la plus calme n'eût pas résisté. — Je n'aime, me dit-elle, que l'eau ou le cidre. — Et ce fut la seule confidence que je lui arrachai pendant tout le repas, moi qui ne demande d'ordinaire, pour pénétrer dans les replis les plus secrets du cœur de femme le plus complexe, que le temps qui s'écoule entre la seconde entrée et l'entremets. Mme du Clairbois parle peu et du bout des lèvres ; en revanche, elle mange à belles dents, — funeste indice ! — Soyez sûr qu'un robuste appétit étouffe le goût des conquêtes..., pour le moment du moins. Non que l'on ne puisse être à la fois très-gourmande et très-coquette ; mais alors c'est une gourmandise mignarde : on trempe ses lèvres dans le champagne avec des mines de chatte qui se délecte, on suce ceci pour faire aile de pigeon, on croque cela pour montrer des perles, on barbouille sa bouche de crème parce que la blancheur de l'une fait valoir l'incarnat de l'autre. L'estomac n'y perd rien ; en se régalant, on séduit ; mais encore faut-il songer à séduire. Or, une femme qui s'absorbe dans une tranche saignante de roastbeef, qui dédaigne les pickles, avoue son goût pour la venaison et attaque bravement un pâté, cette femme-là, croyez-moi, peut et doit être saine, franche, naturelle, bon enfant ; mais elle ne prétend pas vivre d'amour, elle se moque que vous la jugiez une sylphide, ce qui est toujours humiliant pour vous. Le malheur veut que cette qualité de bonne fourchette ne dépare pas à mes yeux une blonde délicate. Tandis que Mme du Clairbois oubliait ma présence, je la regardais avec admiration satisfaire sans vergogne une faim d'écolier,.. et je trouvais cela jeune et hardi et ingénu... Il est certain qu'elle est bonne ! Lorsque, ne sachant plus que dire, j'essayai de tourner en ridicule une grande brune très-bien mise et très-jolie qui doit partager avec elle les succès, elle me lança un coup-d'œil sévère et répondit : Moi, je la trouve charmante ! avec autant de sécheresse que de sincérité. C'était la première fois que j'échouais à ce petit jeu de la médisance, auquel on est toujours encouragé, par un sourire pour le moins.

En sortant de table, nous fîmes un tour de parc, et chacun de ces messieurs se précipita en quête de châles et de capuchons. J'apportai ceux de Mme du Clairbois : — Merci, dit-elle simplement, je ne m'enrhume jamais.

Ainsi il faut renoncer aux petits soins : ils seraient perdus.

Plusieurs de ces dames fumèrent des cigarettes, ce qui généralement est le prélude d'un aimable abandon. Mme du Clairbois ne fume pas : inutile de lui offrir du feu, et les *racontars* risqués la laissent impassible comme les compliments.

En rentrant, quelqu'un se mit au piano. Je me rappelai qu'elle était musicienne et la conjurai de se faire entendre.

Je ne joue que pour moi seule. — On dansa, mais elle prétend ne plus danser. Je lui demandai si elle aimait l'exercice du cheval : elle me répondit que non, — et ce qu'elle pensait du *cricquet :* — C'est le plus bête de tous les jeux... après le cochonnet, pourtant! ajouta-t-elle prévoyant une nouvelle question.

Et je me couchai mécontent de ma soirée, sans avoir pu réussir à deviner un seul de ses goûts, ni à faire agréer une flatterie.

Le lendemain, la chaleur était atroce. Nous passâmes une partie du jour à nous traîner sur les divans du grand salon. Ces dames travaillaient ou faisaient semblant de travailler, toutes, sauf Mme du Clairbois, qui dédaigne l'aiguille, de sorte qu'il n'y a pas même la ressource de lui tenir un écheveau à dévider ou de ramasser son peloton. Je fus prié de lire un proverbe de Feuillet, et je m'acquittai en conscience de cette mission difficile. Quelques-unes versèrent des larmes, et il n'y eut qu'une voix pour louer ma façon de dire expressive et soignée. Mme du Clairbois ne se joignit pourtant pas à ce concert aimable, elle dormait... en femme bien élevée qui écoute les yeux fermés, mais enfin son attention était du sommeil. On la réveilla à l'heure de la promenade. Je comptais sur les échaliers, nombreux dans le pays, pour me rendre utile, mais elle saute comme un garçon et déclina mes services. Alors je lui parlai sentimentalement de la beauté des sites ; elle me répondit en riant qu'elle n'était ni peintre ni poëte. Un *lunch* eut lieu dans la forêt, et l'installation de la nappe sur une fourmillière fut cause que certaines peureuses firent appel avec de gentils petits cris à la protection de leurs voisins. Je ne fus pas si heureux... elle n'avait aucune peur des fourmis ! Et ce fut ainsi pendant huit jours. La diable de femme ! toujours de bonne humeur, ne se passionnant pour rien, ne faisant de frais pour personne. Qu'est-ce qu'elle aime donc ? me demandais-je. — Elle ne semblait pas s'apercevoir que tout le monde lui fît la cour ; le matin, elle sortait avant que le château fût éveillé, un livre sous le bras, et le bel Adalbert lui-même, que ces dames s'arrachaient, eût été mal venu à troubler sa solitude. Était-ce donc le souvenir de quelque absent qui... Mais non... les lettres qu'elle recevait étaient toutes de son mari... aussi les mettait-elle dans sa poche sans les lire. Je n'ai jamais été aussi intrigué, ni aussi vexé de ma vie... d'autant que de jour en jour, elle me semblait plus jolie, tant cette indifférence lui allait bien.

— La première fois qu'elle s'en départit, et j'avoue que le plaisir qui éclaira tout à coup ses traits lui allait mieux encore, ce fut à déjeuner. Notre hôte avait dit : — Il fait aujourd'hui un temps presque supportable ; nous irons pêcher.

— Oui ! oui ! allons pêcher, s'écria Mme du Clairbois en battant des mains. Je m'étonnai fort de la voir pour si peu de chose sortir de son caractère. La pêche me semblait jusque-là, comme à toi-même, une sorte de mystification maussade. J'en avais usé fort peu, le poisson s'était toujours gardé de mordre, et la fin ordinaire de mes efforts avait été de jeter ma ligne dans l'eau avec dépit. — On voit bien que vous n'êtes qu'un pêcheur de la Seine, s'écria-t-elle. Vous me direz des nouvelles de notre mouche volante !

Eh bien, oui, vive la mouche volante ! Figure-toi un endroit peu profond et tout à fait limpide de notre petite rivière, près du moulin, à deux pas d'une aulnaie où l'on peut s'abriter... Rivage de sable fin ; de l'autre côté, le rocher à pic. A travers la couche mince de cristal, on voit luire les petits cailloux et frétiller par bataillons serrés les petits poissons fantômes, transparents eux-mêmes et couleur d'eau, que dans le pays on nomme *verrons*. Rien de plus malaisé que de les saisir. Ils ont tant d'esprit, ils sont si méfiants et puis si mignons ! Voilà comment on si prend : la ligne est légère ; l'hameçon presque invisible est muni d'une mouche artificielle ; et le grand art est d'imiter avec cet engin le vol d'une vraie mouche à fleur d'eau, de fouetter en donnant un petit coup sec qui décide la capture, aussitôt que le verron commence à s'y tromper. Cela n'a l'air de rien ; mais il y avait là une demi-douzaine de femmes qui s'évertuaient gauchement sans résultats. Il fallait voir Mme du Clairbois !... Penchée sur la pointe de son petit pied, rouge comme une cerise d'espérance et d'anxiété, sautillant de caillou en caillou, la robe relevée dans les poches, sans souci de nous montrer ses jambes, elle si prude d'ordinaire, et imprimant à son hameçon tous les caprices, toutes les feintes, toutes les évolutions d'une vraie mouche qui volète, se précipite, se retire, effleure, se pose. Oh ! le joli jeu de coquette ! et qu'il y avait de finesse, de ruses, de grâces féminines là-dedans ! Si j'avais été verron j'aurais fait comme eux, je me serais élancé j'aurais mordu à chaque instant.

— Le sac ! me criait-elle... et le fil de soie se balançait dans l'air portant à son extrémité une étincelle de vif-argent, tandis que j'ouvrais la prison, ravi qu'elle me donnât un ordre et d'un ton impérieux encore ! J'avais été si souvent déconcerté par sa cérémonieuse politesse ! J'aimerais mieux dans la bouche d'une femme les plus grosses injures, ma foi ! Disposer de vous abuser même, c'est une acceptation tacite de vos hommages ; mais rien ne me tient à distance, rien ne me glace, pour ma part, comme les excuses et les remercîments au moindre service rendu.

Nous mangeâmes ce soir-là une excellente friture, et Mme du Clairbois reçut mes félicitations de si bonne grâce que j'en devins hardi. Le lendemain, à l'heure de sa promenade, je la suivis de loin, sous prétexte de fumer un cigare ma-

tinal. Deux tours de jardin anglais et nous nous rejoignîmes au bord de la douve. Elle y était déjà installée sous les gros charmes qui l'abritent comme un berceau, ses cheveux encore ébouriffés par le sommeil, un peignoir blanc à peine noué autour d'elle, son livre lancé bien loin de là sur le gazon, la main armée d'une ligne. Cette ligne de bonne fabrique anglaise se démontait en trois pièces, elle était donc facile à transporter sans exciter l'attention. On eût dit une canne de moyenne grandeur. Je saluai de loin, n'osant approcher, d'autant que son visage m'avait paru s'assombrir à ma vue. La dame répondit d'un petit signe de tête assez sec, puis se ravisant tout à coup :

— Monsieur Gontran ! dit-elle.

D'un saut, je fus à ses côtés.

— Attachez-donc à ma ligne cette vilaine bête ! dit-elle en me montrant une sauterelle d'un aspect assez dégoûtant pour qu'elle hésitât à la toucher elle-même, et ayez donc l'obligeance d'aller m'en chercher d'autres dans le pré. Je n'ai pas le plus petit vermisseau, et *ceux-ci* ne veulent pas de pain. Tous les insectes me font horreur et la chasse qu'elle me proposait consiste à se traîner le corps courbé en deux, au grand soleil. Je fus néanmoins trop heureux d'obéir et je lui apportai une ample provision de l'appât demandé, espérant que ma complaisance me donnerait le droit de causer quelques minutes avec elle.

— Non pas ! dit Mme du Clairbois, le silence est la première condition d'une bonne pêche. Allez savourer de votre côté les délices du cigare. Chacun pour soi ! — Si je m'en allai déconfit et penaud, tu le vois d'ici ; mais à peine avais-je fait vingt pas que j'entendis encore :

— Monsieur Gontran ! monsieur Gontran !

Etait-ce un rêve ? Elle me rappelait. Et sa voix tremblante révélait une sorte de détresse.

— Un faux pas, peut-être ! La malheureuse se noie !... Ma bonne étoile m'envoie un semblant de sauvetage ! Pourvu que ce ne soit pas sérieux... Je nage très-mal !

— Monsieur Gontran !

Le cas était moins tragique que je ne l'avais prévu. Il ne s'agissait pas de sauver, mais de noyer au contraire... une carpe ! La douve regorge de gros poissons. Cinq livres de chair de carpe entraînaient la ligne destinée au fretin, par conséquent trop faible pour le poids, et non-seulement la ligne, mais aussi la pêcheuse, incapable de lutter longtemps contre les efforts de sa prisonnière.

— Je vais tirer ? lui dis-je.

— Gardez-vous en bien, la corde casserait.

— Alors que faire ?...

— Eh bien ! vous allez noyer ma carpe.

Je n'avais jamais noyé personne, mais j'y mis de la bonne volonté et, elle voulut bien le dire, une sagacité rare. Je laissai la victime s'enfoncer, sa sentence de mort à la bouche, je la suivis dans ses élans furibonds, désordonnés, courant à fond de train sur la rive et rendant toujours la main, jusqu'à ce qu'enfin elle s'arrêtât pâmée. Pas d'épuisette ! — J'entrai jusqu'aux genoux dans la vase, au risque d'y disparaître tout à fait, et réussis à l'attirer doucement jusqu'à portée de ma main.

— Un tour de force ! dit Mme du Clairbois. Elle faillit me sauter au cou. Je crois que ce ne fut que l'extrême malpropreté produite par mon demi-bain qui l'en empêcha. Tu penses que quant à moi, je ne m'arrêtai pas en si beau chemin. Il me fut aisé de la prendre par son faible en effectant une extrême passion pour la pêche... passion inspirée par elle... Hein ? était-ce assez ingénieux ?

Elle mordit à l'hameçon tout comme une autre, et ce goût partagé nous réunit dès lors chaque matin. Je ne prenais jamais rien, et ceci me faisait auprès d'elle un succès de plus. Un pêcheur a les mêmes susceptibilités qu'un joueur d'échecs, et c'est le flatter que de perdre toujours, tandis qu'il gagne. Je ne portais aucun ombrage à Mme du Clairbois, j'écoutais docilement ses instructions, j'étais toujours prêt à lui rendre mille petits services, décrocher sa ligne quand elle s'emmêlait aux branches évasées au-dessus de nous, *appâter* la proie, etc... Tout cela silencieusement, car, à la moindre alerte pour ses poissons, elle m'eût congédié ; mais tu ne saurais croire combien ce silence même m'était favorable, tout ce que je réussissais à lui faire entendre bien bas ou même sans parler..., tout ce qu'elle tolérait pourvu, que cela ne fît pas de bruit.

Et que pensait-on au château ? Rien du tout, sinon que nous aimions la pêche. Si j'étais femme, je m'assurerais une liberté sans contrôle en visitant les pauvres l'hiver, et, l'été, en pêchant à la ligne.

Ce qui consolida mon triomphe fut une pêche d'écrevisses. Cette pêche-là eut lieu la nuit. On choisit un temps lourd, un ciel sans étoiles. Le ruisseau court sous les noisetiers qui, cette année, sont chargés de noisettes, ce qui fait soupirer notre curé : — « Année de noisettes, année de bâtards. » — Les balances s'alignent ; la forte odeur du musc et de la térebenthine répandus sur les cadavres de grenouilles qui se prélassent dépouillés au fond du filet, dans des poses indécentes de danseur nu battant un entrechat, attire peu à peu le vorace crustacé. Il faut guetter l'instant où l'ombre noire s'aventure furtivement dans la balance. Faisons bonne garde, car pour peu que l'écrevisse nous devine, un coup de queue et elle est loin. Mais on peut guetter à deux, tu comprends ? et chacun est occupé à son poste... Pas d'espionnage possible, pas de clarté, sauf celle de quelques rares lanternes sourdes. On venait de faire les foins et il y avait de l'orage dans l'air : tout était silence et mystère. La bonne occasion pour devenir de pêcheuse... pécheresse !

—

Honni soit qui mal y pense ; mais le lendemain, comme nous mangions de la bisque en couvant des yeux un splendide buisson :

— Jean-Pierre nous pêchera demain des anguilles, dit quelqu'un.

— Bah ! Comment cela se prend-il ? demanda Mme du Clairbois ; C'est la seule pêche que je n'aie jamais faite.

— Et vous ne la ferez probablement jamais. Il faut être debout à deux heures du matin pour lever les lignes tendues la veille au soir.

— Deux heures, c'est bien matin, mais qui sait cependant ! Je suis capable de tout.

J'avais saisi le mot au vol et il ne fut pas perdu. Ce que je puis t'affirmer, c'est qu'à deux heures la porte de Mme du Clairbois s'ouvrit sans aucune précaution. Oui, elle était capable de tout :

— Voilà cette enragée de Clairbois qui va pêcher l'anguille ! pensèrent les habitantes du même corridor.

Elles se sont trompées, les bonnes âmes ! mais peu importe, pourvu qu'on l'ait cru.

Et M. du Clairbois, qui arriva de Paris dans l'après-midi, s'émerveilla du courage de sa femme.

— Moi, je ne pêcherai jamais, dit-il : je ne suis ni assez matinal ni assez patient...

Je crois qu'il lui manque encore bien des choses. Bref, nos tête-à-tête du matin ont continué impunément à sa barbe... et voilà comment on peut passer un mois agréable auprès des femmes les plus sévères... en pêchant.

THER.

PAYSAGE PARISIEN

Il est cinq heures ; le soleil se couche au fond du boulevard des Italiens. Une belle bande de lumière orange jaillit du bord de l'horizon teintant les vitres et les nuées basses.

Des nuages ardoisés s'étendent déjà comme une couverture de nuit par-dessus les maisons. Une gaze de brume est attachée aux feuillages des arbres étriqués.

L'air pique légèrement. Le pavé et le trottoir s'étalent d'un gris clair. De petits points rosés ou jaunâtres apparaissent, premières lueurs du soir, derrière les vitrines dont ils débrouillent l'aspect confus.

De longues rangées de voitures arrêtées masquent la chaussée où courent en files interminables toutes les variétés de la carrosserie et du charronnage.

Le trottoir se noircit de passants qui forment des noyaux autour des kiosques à journaux, des magasins de gravures et des stations d'omnibus dont les impériales à double rangée de gens dominent tout le mouvement.

Les femmes traversent de leur sillage tout ce fourré de promeneurs. De belles tailles prises dans du velours se balancent portant en croupe de gros poufs ; de noires voilettes transparentes semblent mettre le visage derrière une grille de parloir. Un peu de fauve de fourrures, caressant à l'œil, quelques tonalités riches et douces de cachemires, de vifs cris de satins bleus, verts, des violets reposants, le chant clair de fleurs, de rubans, de plumes, tout cela ondoie, siffle, susurre, *froufroute*, porté par des mères avec leurs filles, ou par les chasseresses et pécheresses au pied hardi, à l'œil amorcé.

Les nœuds de la marche sont plus que gordiens ; suivre le va-et-vient, les louvoiements, les éclipses, les réapparitions de quelqu'un dans la houle foncée, lasserait un calculateur.

Les gourmands s'arrêtent devant Potel ou Julien, les narines frémissantes et ne craignant pas le déshonneur du paquet à la main. De vieilles diablesses qui en conduisent en laisse d'autres, jeunes blondes et candides, les frôlent en passant.

Avoués et avocats revenant du palais, la serviette gonflée sous le bras ; les officiers, moins fâchés qu'ils ne le disent de porter leur spencer bleu ou vert, roulent avec les petits jaquettiers à chapeaux pointus, pareils à des oiseaux sans queue sous leur courte vesture. Les messieurs triomphants, d'âge plus mûr, tendant leur belle poitrine et leur beau jarret, le mouchoir sortant de leur poche de côté, s'avancent lentement comme des êtres de haut bord. D'étranges vêtements râpés et des chapeaux étrangement rougis glissent parfois à côté d'eux. Les dames de la litté-

rature et des arts apportent aussi quelquefois dans le concert leurs coiffures singulières, leurs mantes antédiluviennes et tout ce que leur spiritualiste dédain entasse de cocasseries sur leurs pauvres personnes.

Le ruban rouge voltige de tous côtés comme un papillon qui s'est abattu sur les boutonnières.

Le montant d'une cuve en fermentation vous prend à la tête, au milieu du bruit et du murmure.

La guerre, l'amour, les affaires, l'art, l'ambition, le jeu, la banque, la poudre aux yeux; toutes les passions sont les ingrédients bouillant dans la cuve et dont l'arome monte.

Celui-ci qui va à pied, dans un vieux paletot assez négligé, c'est un duc; celui-là qui descend d'un grand coupé avec un domestique chapeau bas à sa portière, c'est un quincaillier. Ailleurs, on se retourne en prononçant un nom d'orateur, d'écrivain ou de savant.

La nuit vient. L'horizon n'a plus qu'un reste de clarté d'orange. Les vitrines sont illuminées. Les becs de gaz s'alignent en avenues de points brillants. On ne voit plus les visages que quand ils passent sous un rayon de ces lueurs. Peu à peu l'heure du dîner va faire le vide.

La France a tenu là, entière, pendant un moment, sur un espace de six cents mètres, la France du passé, du présent et de l'avenir.

C'est un très-beau paysage, qui vaut celui des cascades du Niagara.

TY.

BREDOUILLE

Mon premier mouvement fut de répondre une lettre d'excuses à ce pauvre Gaston. — Après tout, me dis-je, ce sera drôle... Elle était bien gentille, cette petite femme, et pas fière du tout, pour une marquise de vieille roche. J'irai. — Et je donnai mes ordres à François pour mon départ.

Le lendemain matin, à six heures, — brrr! qu'il faisait froid,— je montai en wagon à la gare d'Orléans, enveloppé dans une gigantesque houppelande fourrée, rapportée d'Allemagne, — un souvenir de la terre d'exil... Voyez la fatuité. Je savais bien que je ne verrais pas la marquise à dix heures du matin, et que j'en serais probablement réduit à ne poser en boyard que devant le domestique qui viendrait prendre ma valise; je savais qu'il me faudrait bien vite confier bourgeoisement ma superbe fourrure à l'andouiller d'un des nombreux bois de cerf qui garnissent les murs du vestibule d'entrée, conjointement avec des hures de sanglier empaillées, dont les petits yeux de verre semblent vous regarder d'un air à la fois malin et grinchu... Mais j'espérais que peut-être, au grincement du gravier sous les roues du coupé s'arrêtant devant la vérandah, au bruit sec de la portière qui se referme, un rideau se soulèverait à quelque fenêtre, et qu'un œil, que je savais curieux, honorerait d'un regard au moins approbateur le bon goût qui avait présidé à la toilette du noble étranger, évidemment attendu... Quelle ne fut pas ma surprise de voir, à mon arrivée, la porte s'ouvrir toute grande, et sur la dernière marche du perron, la marquise, — levée à pareille heure, grand Dieu! — et coquettement emmitouflée dans une robe de chambre de cachemire gris-perle bordée de velours noir, et garnie de cygne au col et aux manchettes!... Gaston, lui, vêtu de sa livrée de chasse, était déjà au bas du perron, et ouvrait lui-même la portière du coupé, en me tendant joyeusement les deux mains.

— A la bonne heure, c'est d'un ami, cela! Toi, au moins, tu es venu. Ils ont tous cent raisons plus mauvaises les unes que les autres à donner. Au fond, ils ont peur de ce trou de Sologne!.. Mais tu verras, nous ne sommes pas si loups que nous en avons l'air...

J'étais bien de son avis, en regardant la marquise, qui appuyait le dire de son mari de sa petite voix grasseyante, mais j'étais trop surpris pour trouver rien à répondre.

Il faut avouer du reste que Gaston est le plus brave garçon que je connaisse. Il s'est fort bien conduit pendant la guerre; la marquise réfugiée dans sa famille du Midi, lui, était resté au château, avait transformé ses piqueurs et ses hommes d'écurie en éclaireurs volontaires, et avait avec eux joué plus d'un bon tour aux uhlans, malgré leur malice et leur audace, quelque peu surfaites d'ailleurs. Il s'était fait à moitié casser la tête, à la défense du château de Chambord, par un dragon bavarois que, d'un coup de révolver, il a ensuite envoyé en purgatoire rejoindre l'âme du vainqueur de Rosbach. Il a été décoré, et n'en est pas plus fier pour ça. Je n'ai jamais eu à lui reprocher que deux choses : avoir une jolie femme et être mon ami.

—

Peste! mon cher, quelle tenue! me dit-il, lorsque, débarrassé de ma houppelande, qu'on ne me paraissait pas avoir assez remarquée, je livrai à la clarté du jour un habit rouge du dernier style, boutonné par le haut sur un gilet de velours de soie noire, et dont les basques arrondies découvraient une culotte bouffante de drap anglais jaunâtre; entre l'extrémité de la culotte, sous le genou et le haut de la botte vernie à la Chantilly, apparaissait, bien tendu sur le mollet, un soupçon de bas de soie, — ce qui est, comme chacun sait, un chic suprême, — et je portais haut, au-dessus des talons, une paire d'éperons formidables, plaqués et à tiges de molettes recourbées vers le bas.

— Mon ami, ajouta Gaston, tu monteras Sultane, C'est ce que j'ai de mieux dans mon écurie. Je vais recommander que l'on soigne la toilette et le harnachement, afin que tu aies une monture digne de toi. Et il se mit à répéter plusieurs fois, comme se parlant à lui-même : Quelle tenue! mon cher, quelle tenue!... — Cela m'agaçait. D'autant plus que la livrée de chasse de Gaston est fort coquette, bleu de ciel à revers grenat, et qu'elle sied fort bien à son torse de carabinier. Ses longues moustaches, un peu tourmentées, se détachent en clair sur son teint hâlé, et lui donnent une expression énergique, rehaussée par deux yeux d'un bleu sombre, et qu'augmente encore un mince filet rouge qui sépare le visage de biais du front à la joue, en plein travers de figure. C'est le coup de sabre du Bavarois. Pendant que je causais de Paris à la marquise, Gaston se démenait, allant du petit salon à la salle à manger, à la cuisine, faisant résonner les parquets sous ses bottes fortes présidant lui-même à la disposition de la salle, et, sans attendre qu'un domestique vînt annoncer, venant nous prendre par le bras, sa femme et moi, et nous conduisant à la salle à manger sans autres façons.

— Allons! disait-il, nous n'avons pas de temps à perdre, car nous attaquerons à deux lieues d'ici. Et toi, Mathilde! — il tutoyait sa femme l'impertinent! — j'espère que tu ne nous feras pas attendre, et que tu ne seras pas deux heures à ta toilette!...

— Mon ami, pendant que vous fumerez votre cigare, je monterai dans ma chambre; le temps d'endosser mon amazone, ce ne sera pas long.

—

Cette intimité toute nouvelle entre les deux époux me paralysait. La sotte figure pour un ancien soupirant! Elle ne se souvenait donc de rien!...

— Nous verrons bien pensai-je à part moi. Je vais être de droit son cavalier pendant la chasse ce sera bien le diable si je ne trouve l'occasion de venir en aide à sa mémoire.

Je fis contre fortune bon cœur pendant le déjeuner, qui fut des plus copieux, et auquel Gaston fit honneur en gentilhomme campagnard qui passe les journées au grand air. Mais là, une surprise nouvelle m'attendait. J'avais vu autrefois, à Paris, la petite marquise sucer une aile de perdreau truffé et tremper ses lèvres dans une coupe à champagne, à de grands dîners qui n'en finissaient plus, et c'était tout. Or, savez-vous ce qu'elle a mangé, hier, sous mes yeux, sans rougir? *Deux œufs, un beefsteak, une aile de faisan*, dont elle a rongé l'os pendant plusieurs minutes; *une tranche énorme de jambon d'York et des choux-fleurs*... Oui! elle a mangé des *choux-fleurs!* Et à la sauce blanche, encore!... Ne me demandez pas ce qu'elle a bu, je n'en sais rien. La tête commençait à me tourner... Et n'y avait-il pas vraiment de quoi? — Qu'en pensez-vous?...

A midi, nous descendions de voiture, à un carrefour de forêt, où les chevaux nous attendaient.

Pendant que Gaston écoutait le rapport de son premier piqueur, je mis la marquise en selle, tout en donnant un coup d'œil à sa monture. C'était une petite jument bretonne de robe alezane, aux crins un peu lavés, à l'encolure trop droite et courte, à la tête expressive, mais trop grande, et avec une énorme lice s'étendant aux deux yeux et descendant jusqu'aux naseaux; avec cela, une croupe courte et un peu avalée, mais large et doublée; la queue mal attachée et peu fournie, les jarrets droits. Par exemple, des membres superbes, des avant-bras énormes, mais les deux genoux marqués. L'animal avait l'air d'être de bois, il ne remuait pas une oreille. Mon examen n'avait rien de satisfaisant; sans doute, la marquise s'en aperçut :

— Ma jument ne vous plaît pas, dit-elle. C'est vrai qu'au repos elle ne paye pas de mine, et qu'on l'a déshonorée; mais d'abord, c'est moi qui suis coupable : l'accident lui est arrivé à une barrière infranchissable, que j'ai voulu l'obliger à passer; par conséquent, je ne puis lui en vouloir. Et puis, c'est bien la plus vaillante petite bête qu'il y ait, vous verrez. Elle a fait toute la campagne avec mon mari, et je l'aime pour ça. Gaston voulait la réformer et m'en donner une autre plus digne... de moi... C'est bien cela que vous pensez, n'est-ce pas? Mais je m'y suis opposée; et puis, nous ne pouvons plus mettre à nos chevaux les mêmes prix qu'avant la guerre. Sultane est une folie de mon mari, que je ne lui pardonne qu'aujourd'hui même, puisque vous la montez.

Je m'inclinai. — Ainsi, pensai-je, elle dit *mon mari*, comme une ménagère; elle s'inquiète des

ressources de la communauté : elle pense aux économies devenues nécessaires ! — Voudrait-elle se moquer de moi ? C'est qu'elle joue vraiment à la femme honnête !... C'est fort drôle...

J'enfourchai Sultane, une splendide jument irlandaise bai brun, de grande taille, mais élancée plutôt que doublée, avec une grande encolure souple, des membres d'acier, la queue attachée sur le rein, et qui, depuis un moment, piaffait d'impatience en mâchant son *pelham*.

Les piqueurs étaient déjà à cheval ; les hardes, retenues à grand'peine par les valets de chiens, s'élançaient devant eux sur une route de forêt, à notre droite. Gaston vint nous chercher, trottant à l'anglaise sur un double poney queue de rat, qui me parut commun et raide dans ses mouvements.

On devait attaquer encore assez loin du carrefour. Nous nous mîmes à marcher tous les trois côte à côte, au pas. Sultane est une bête très-chaude. Elle trottinait, se traversait, s'ébrouait avec fureur. Très-occupé que j'étais à la calmer, je ne regardais pas mes voisins ; à un moment pourtant je jetai un coup d'œil de leur côté, et je vis la petite jument bretonne marchant d'un pas relevé, les rênes sur l'encolure qui semblait s'être allongée, les oreilles tendues en avant. La queue s'était détachée de la croupe ; ce n'était plus du tout sa physionomie de tout à l'heure, et, lorsque, arrivés à la brisée, les chiens d'attaque, entrés dans le taillis, firent entendre leur premiers glapissements, ce fut une transformation complète : la petite bête redressa la tête d'un geste brusque, ses naseaux s'ouvrirent démesurément, un mouvement fébrile agita ses lèvres, ses yeux s'animèrent, et elle commença, elle aussi, à piaffer, à renifler, à tourner sur place, trouant le sol de ses sabots, et envoyant loin derrière elle des touffes de gazon arrachées violemment sous ses fers.

Un *taïaut* retentissant vint ébranler les échos de la forêt. Un brocard sauta l'allée, à cent mètres de nous ; les hardes furent découplées sur le pied, au bruit éclatant des trompes, sonnant le *lancer* et *la vue*, et aussitôt trente voix de tous les calibres commencèrent une musique à mettre en fuite dix régiments de *landsturm !*

Je rendis la main. Sultane fit un bond formidable ; mais déjà la marquise galopait à mes côtés. La petite bretonne s'allongeait sur le gazon, le nez à terre, comme un cheval de course. Décidément, cette petite bête avait du bon. Quant à Gaston, il avait franchi un énorme fossé, et suivait la chasse à travers bois, soufflant *la fanfare du chevreuil*, à pleins poumons, dans sa trompe à la Dampierre.

L'animal de chasse prit un parti énorme. Après avoir traversé deux lieues de forêt à toute vitesse, il se mit à *débucher* franchement, nous entraînant à sa suite au travers d'une plaine coupée d'obstacles insensés. Les chiens, emportés à une allure folle, galopaient à cinq cents mètres devant nous. Gaston était avec eux. Son habit bleu se détachait sur les guérets, et à chaque instant le vent nous apportait les notes bien articulées de ses vigoureux *bien aller*. Je ne sais ce que la marquise appelait une barrière infranchissable, mais ce que je sais, c'est que jamais à Pau, ni même en Angleterre, je n'ai traversé des obstacles pareils à ceux que la petite jument bretonne passait à toute volée, et toujours la première, en dépit du sang généreux et de l'ardeur de Sultane, qui s'excitait à ses côtés. La petite bête se rassemblait sur ses jarrets loin avant l'obstacle, s'enlevait des quatre pieds, et arrivait comme une balle de l'autre côté.

J'ai chassé avec la marquise, il y a deux ans, à Chantilly et à Compiègne. Elle montait alors un pur-sang, qu'elle avait payé un prix fabuleux à Mme X, une femme galante, qui avait la première écurie de luxe de tout Paris. Alors, après une galopade élégante de cinquante minutes, une heure au plus, sur le sable des allées d'entraînement, on retrouvait sa voiture au carrefour désigné, à l'heure dite, et on rentrait s'habiller pour le dîner et le bal. Les chevaux devaient y trouver leur compte, je le crois du moins. Quant aux amoureux, j'en réponds. Mais allez donc faire la cour à une femme qui éclabousse votre cravate en franchissant une rivière de neuf pieds !... Allez donc lui dire que vous l'aimez, en arrivant au pied d'une haie formidable, que vous n'abordez qu'en tremblant ! Elle, elle est déjà de l'autre côté, et ne vous a pas entendu !

Tous mes plans s'écroulaient un à un, à mesure que la chasse s'avançait, et que mes bras se fatiguaient à retenir Sultane, qui gagnait à la main d'une façon inquiétante. — Quelle transformation ! pensai-je. — Voilà une petite femme qui a soupé avec mon ami Boyenval, dans sa chambre de service, au quai d'Orsay ; — une folie, je le veux bien, mais enfin !... Et Saint-Calais, l'officier des Guides ! Est-ce une folie, cela ?...

Après une forte randonnée en plaine, l'animal de chasse, fatigué des guérets et des prairies, rentra sous bois, et dès lors s'y fit chasser comme un lapin, tournant autour de son *lancer*, passant et repassant vingt fois aux mêmes carrefours. Gaston vint nous rejoindre en sifflotant : je le regardai plus attentivement. Son buste se détachait droit et ferme sur la selle, ses longues jambes collées aux flancs de *Buridan*, encadraient bien les côtes arrondies du double-poney ; sa trompe se détachait brillante sur le bleu clair de sa livrée, et son couteau de chasse, pendu à sa ceinture, battait régulièrement la croupe puissante du cheval, en suivant le mouvement du galop. Sous le bord de la cape de velours noir un peu inclinée sur l'oreille, s'agitait au vent une boucle de ses cheveux soyeux. — Il n'y a pas à dire, c'était là un *gars*, comme disent les Vendéens. Je le regardai galoper fièrement vers nous, et, je jetai malgré moi un coup d'œil sur ma brillante livrée anglaise maculée de boue — Eh bien, oui, je l'avoue, et je le sentais déjà, je n'avais plus rien à faire ici ; la marquise, les joues empourprées, l'œil brillant, regardait venir son mari... Tout à coup retentit la fanfare de l'hallali... Nous prîmes le galop, la petite bretonne dépassant rapidement Sultane, malgré tous ses efforts pour la rejoindre... Lorsque j'arrivai sur le bord de l'étang, la marquise était déjà à terre, auprès de Gaston, qui tenait encore la bride de la petite jument. D'un geste charmant, de son mouchoir de batiste elle essuyait le front et la joue de son mari, et la chose faite, se dressant sur la pointe de ses petits pieds, elle déposa sous l'œil, à côté de la balafre rosée, un baiser bruyant que j'entendis distinctement au moment où je confiai Sultane à la garde d'un valet de chiens.

— Vraiment ! disait Gaston.

— Je te l'assure, répondit la marquise.

Cinq heures après, je dînais au café Anglais avec Nichette... Il faut bien savoir se consoler. — Et puis, après tout, je serai peut-être le parrain. C'est toujours cela.

Soupirants, mes frères, rengaînez vos compliments ; car en vérité, je vous le dis, plus d'un ménage en est où en sont Gaston et sa femme.

TOTT.

PETITES NOUVELLES

A l'Opéra, l'incident Lassale a rempli la semaine, et a vivement préoccupé le public.

En voici le résumé :

M. Lassalle arrivé en retard à une répétition, a reçu de son directeur un bulletin d'amende auquel il a répondu d'une façon inacceptable et en demandant la résiliation de son engagement.

M. Vaucorbeil a accepté en principe cette résiliation. Ce coup de vigueur qui pouvait priver l'Opéra d'un artiste de la valeur de M. Lassalle était nécessaire. D'ailleurs l'artiste a bien vite compris son tort, et s'est de suite loyalement appliqué à en faire disparaître les conséquences.

Donnant ses pleins pouvoirs à Me Delaporte avoué, M. Lassalle l'a autorisé il y a quelques jours à faire en son nom toutes les concessions compatibles avec sa dignité d'artiste ; car regrettant un premier mouvement, qui, dans le cas actuel, contrairement au dicton n'avait pas été le bon, il se serait séparé avec une véritable douleur d'un public d'élite dont il se croit un peu aimé, et que, quant à lui, il aime profondément, d'autant qu'il lui doit beaucoup, pour les preuves de sympathie et de bienveillance qu'il en a constamment reçues.

Ajoutons que c'est ce sentiment de reconnaissance qui a fait que M. Lassalle, a refusé à l'etranger de magnifiques propositions qui lui ont été faites, tant au moment de son renouvellement avec la nouvelle direction que même pendant l'incident. Depuis deux jours donc, des négociations discrètes et courtoises étaient engagées entre Me Delaporte, et l'avoué de M. Vaucorbeil. Me Prévost, qui comptent tant de sympathies parmi les artistes de l'Opéra, et dont l'intervention a été d'un auxiliaire puissant pour le résultat obtenu.

L'affaire est arrangée. Voici la lettre que M Lassalle vient d'adresser à son directeur ; cette lettre met fin à l'incident.

« Paris, le 23 août 1877.

« Monsieur le directeur,

» Je viens spontanément faire auprès de vous une démarche qui, je l'espère, va mettre fin aux dissentiments que je regrette d'avoir provoqués, et qui, j'en suis certain, seraient depuis longtemps terminés si j'avais pu vous rencontrer.

» Je reconnais loyalement que les torts sont venus de moi, et je regrette d'avoir cédé à un mouvement de vivacité et de mauvaise humeur que je n'ai pu réprimer. Je vous demande donc de considérer comme non avenue ma proposition de résiliation, que j'avais faite, d'ailleurs, sans arrière-pensée, ne songeant pas à abandonner pour l'étranger cette scène où j'ai été toujours si bienveillamment accueilli.

» Je resterai, si vous le voulez bien, votre pensionnaire observateur scrupuleux de la discipline de cette grande maison à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, et vivement désireux de ne plus altérer les bons rapports qui doivent unir l'artiste au directeur.

» Dans l'espoir d'une réponse favorable, j'ai l'honneur d'être, monsieur le directeur, votre pensionnaire dévoué.

» LASSALLE. »

A cette lettre, le directeur de l'Opéra a répondu :

« Paris, 23 août.

» Monsieur,

» En présence de vos regrets et de vos promesses pour l'avenir, je ne peux pas vous tenir rigueur; j'accepte de considérer comme non avenue votre résiliation dans l'espérance que rien ne viendra plus troubler nos relations quotidiennes.

» Recevez, je vous prie, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

» VAUCORBEIL. »

Voilà donc le tout terminé à la satisfaction de tous, c'est-à-dire du directeur, de l'artiste et du public, qui verra avec grand plaisir rester à l'Opéra un artiste de la valeur de M. Lassalle.

— Les débuts de M. Dubulle auront lieu à l'Opéra dans le courant d'octobre, par le rôle de Marcel des *Huguenots*.

Le jour même où M. Dubulle obtenait son prix, il recevait du ministre de la guerre son certificat de libération du service militaire.

Il avait encore trois ans à faire sous les drapeaux, et il remplissait les fonctions d'infirmier au Val-de-Grâce et de maître de chapelle à St-Ambroise, tout en continuant ses études au Conservatoire.

— Quelques notes sur la *Muette de Portici*, dont la reprise à l'Opéra est imminente.

Le poème sur lequel Auber a écrit sa partition est de Scribe et Germain Delavigne.

Les ballets furent réglés par Aumer, les décors peints par Cicéri.

Par une particularité que nous croyons unique à l'Opéra, la première représentation de cet ouvrage fut donnée un 29 février (1828).

Les artistes qui créèrent les principaux rôles de la *Muette* furent : Nourrit, Mazaniello; Dabadie, Pietro; Alexis Dupont, Alphonse; Massol, Lorenzo; Prévot, Borella; Mme Cinti-Damoreau, Elvire; Mlle Noblet, Fenella.

La centième représentation de la *Muette* fut donnée le 23 août 1830.

La quatre cent cinquantième représentation a eu lieu le 15 février 1869. Les principaux artistes qui jouaient alors dans l'ouvrage d'Auber étaient MM. Villaret, Devoyod, Grisy, Gaspard, Mlles Hamakers et E. Fioere.

— Le comité de la Comédie-Française se serait décidé à rompre avec la tradition d'après laquelle M. Jourdain, du *Bourgeois Gentilhomme* était toujours joué par le plus ancien sociétaire, et, à la reprise de cette comédie, le rôle serait rempli par Thiron.

Pour les représentations du *Bourgeois Gentilhomme*, les deux rangs de « fauteuils avancés » seront supprimés. Un orchestre complet est engagé au Théâtre-Français pour la reprise de la comédie-ballet de Molière.

—A la reprise de la *Perle du Brésil*, à l'Opéra-Comique, c'est Mlle de la Mar qui chantera le rôle de Lora créé par Mme Miolan-Carvalho. Mlle de la Mar est une élève de l'école belge.

— Stéphanne, le ténor de l'Opéra-Comique, a contracté hier, avec MM. Martinet et Husson, un engagement pour l'Opéra populaire, où il débutera dans le *Trouvère*, *Lucie* et les *Martyrs*.

— Voici la distribution complète de « la Villa Blancmignon », la comédie de MM. Chivot et Duru, en répétitions au théâtre du Vaudeville, et sur laquelle, les premiers de tous nos confrères, nous avons donné des détails :

Moulinier	MM. Delannoy
Savourin	Parade
De Carmillac	Carré
Gaston	Colombey
Justin	Al. Michel
Mme Moulinier	Mmes Alexis
Blanche	De Cléry
Marie	Goby
Françoise	Lamare

— Il va s'ouvrir dans quelques jours à Paris, dans le quartier des Halles, un établissement lyrique, sous la direction de M. Brigliano du Concert-Parisien.

La salle est confortable, bien aérée, munie de fauteuils mobiles pour la facilité de la circulation.

La pièce d'ouverture a pour titre la *Sorcière de la rue Beaubourg*.

—Le quartier des Halles était privé d'établissement lyrique. Les *Folies-Rambuteau* vont combler cette lacune.

— On a trouvé, en démolissant le Théâtre-Italien, une statue de Grétry qui appartenait primitivement à l'Opéra-Comique, et qui était restée là lors du déménagement à la salle Favart.

On pouvait espérer que l'établissement de crédit qui s'est installé dans le bâtiment Ventadour rendrait cette statue au théâtre auquel elle a été offerte par son premier propriétaire, M. de Livry; il n'en est rien : La Foncière garde la statue du grand musicien, et Grétry présidera désormais les assemblées d'actionnaires.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 972e livraison (23 août 1879). — Le Maroc, par M. Edmondo de Amicis (1875).— Traduction et gravures inédites. — Dix gravures de C. Biseo et E. Bayard.
Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Chemins de fer de l'Ouest.

Dimanche 31 août, Lundi 1er, et Mardi 2 septembre 1879, Fête des Loges dans la forêt de Saint-Germain.

Des billets d'aller et retour, de Paris à Saint-Germain, seront délivrés à la gare de Paris Saint-Lazare.

Trains réguliers d'heure en heure.

Trains supplémentaires et directs selon les besoins du service.

Les trois jours de la fête retour jusqu'à minuit.

Dimanche prochain, 31 août 1879, à l'occasion de la fête patronale, grandes eaux, joutes sur le canal et grand feu d'artifice à Versailles.

Des billets d'aller et retour, de Paris à Versailles, seront délivrés aux gares des chemins de fer de l'Ouest (rive droite et rive gauche).

Trains supplémentaires suivant les besoins du service.



FABULEUX Montres-Remontoirs simili-or (**OR BRILLANT** garanti depuis 15 juillet 1879), *rivalisant avec celles de 150 f.* 4 rub., 18 lig., mise à l'heure et à secondes, à **29 f. 50 c.** MONTRES OR p^r dames **55 à 60 f.**, p^r homm. **75 fr.** REMONTOIRS (arg.) p^r homm. ou dames, 15 rub. **45 fr.** *Chaînes* (or mixte) p^r hommes ou dames **17 à 20 fr.** Par **H^t DEYDIER** (fab^t), 26, r. Mt-Blanc, **Genève**
RÉGLÉES et avec **ECRIN**, éviter la contrefaçon. — **BIJOUX Garantie 2 ans.** Envoi c. mandat-poste ou remb^t. Affr. 25 c.

VENTE PUBLIQUE

Par suite de réalisation d'actif d'une très grande quantité de Tissus, Toiles, Serviettes, Mouchoirs, Torchons, Rideaux, Mérinos, Cachemires, Alpaga, Bonneterie, Chemiserie, Lingerie, etc., etc.

provenant des Magasins de Blanc

AU MONT-JURA

19, rue Lafayette, au coin de la rue de Provence

Après inventaire clôturé par experts le 15 juillet dernier, l'expertise a frappé toutes les marchandises d'*un rabais de 60 0/0 au moins.*

UN APERÇU DE QUELQUES PRIX AU HASARD :

Madapolam fin de 1 25	» 50	Mouchoirs toile de 15..	6 90
Toile chemise de 2 f..	» 80	Mouchoirs toile de 18.	7 75
Toile fine de 3 f.......	1 »	Mouchoirs toile de 22.	8 85
Toile à drap de 2 f. 50	» 95	Mouchoirs extra de 30	9 90
Toile à drap de 3 f. 50.	1 35	Descente de lit de 5...	1 65
Toile 1 m. 20 de 5 f....	1 75	Foyers japon. de 10...	2 95
Serviett. toile la douz.	4 95	Foyers moquette de 20	5 50

Services damassés pour 12 personnes de 35 f........ 12 90
Draps de lit toile, long. 3 m., larg. 2 m., le drap... 6 45

BONNETERIE, CHEMISES, LINGERIE

Bas femme écrus finis, 5 fils renforcés, de 3 f....... 1 »
Bas femme écrus finis, 6 fils, renforcés, de 4 f...... 1 25

Chauss finies de 3 f...	» 95	Camisoles pils de 5 f..	1 25
Chemises plastr de 6	2 95	Chem. entre-2 de 7 f..	1 95
Chemises couleur de 6	2 95	Peign. percale de 10 f.	2 45
Chemises ½-toile de 12	4 90	Parur. de fraîch. 7 f.	1 95
Gilets flanelle de 7...	2 95	Gants chev. de 4 f....	» 95

Expéd. en province cont. rembours. aux frais de l'acheteur.

ARNOLD PÉDICURE
e Montmartre 105
ARIS
CHEZ LUI DE MIDI A LA NUIT
2 fr.
LA SÉANCE

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fl. f^o



PLUS **D'ASTHME**
Suffocation et Toux
Indication gratis franco,
Écrire à M. le Cte CLÉBY, à Marseille

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes* : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* **Paris, rue des Halles, 5,** près la Tour St-Jacques.

GUÉRIR soi-même les *maladies*, avec le moyen, 1 timbre-poste. Celles mêmes qui proviennent de mauvaises élaborations digestives, causes prédisposantes aux affections des poumons, du foie, des reins (rétention d'urine), goutte, rhumatismes, et d'autres maladies chroniques des adultes, plus ou moins diathésiques, prétendues incurables.

Le livre à moitié prix 3 50, à mes consultants, de midi à 4 heures. Traitement à forfait ou par consultations Rue de la Verrerie, 99. Paris.

GUÉRIR Maladies secrètes sans tisane ni mercure. *Trait^t prompt et peu coûteux.* Aff.

Si l'ESTOMAC digère mal : les Maladies CHRONIQUES des POUMONS FOIE, REINS, CERVEAU, et si congestion, PARALYSIE, DÉLIRE, FOLIE Notice, 50 c. Consult., 10^f



Le Dr **BASSAGET** TRAITE, depuis 1848, les Maladies de l'ESTOMAC : Gastrite, Diarrhées, Coliques, Aigreurs, CONSTIPATION CHRONIQUE, Tumeur sans opération, RÉT^S d'URINE sans SONDE, Plaies, Ulcères, Dartres, **GUÉRISON à FORFAIT** par correspond. Mandat, 10 f. Consultation de 9 à 4^h. Paris, R. de la Verrerie, 99. Affr^ir.

Nouvelle Encre. **J. GARDOT** DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers
Dépôt gén. pour Paris : 44, rue des Petites-Ecuries.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

20 à 25 0/0 de Revenu par An, payables par Mois
SÉCURITÉ ABSOLUE

Résultats des années 1875, 1876, 1877 et 1878. — Brochure explicative : 60 centimes.
S'adresser à la **CAISSE DES REPORTS,** 77, *rue Richelieu,* **PARIS.**

THYMOL-DORÉ

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des Drs GIRALDÈS, BOUILHON, PAQUET, LALLEMAND, RENGADE, LEWIN, BOUCHARDAT, VIRCHOW, etc.
A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon 2 fr.

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN

Le Moniteur des Valeurs à Lots

52 NUMÉROS

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le **Baron LOUIS** ; une Revue de toutes les Valeurs ; les Arbitrages avantageux ; le Prix exact des Coupons ; tous les Tirages sans exception ; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 17, rue de Londres.

NOTA. — *Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

879 CHEMINS DE FER DE L'OUEST 241.

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits valables du Samedi au Lundi

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	Fr.	Fr.
DIEPPE (Le Tréport, YVETOT, Veulettes) MOTTEVILLE (St-Valery-en-Caux, Veules)	30	22
LE HAVRE (Saint-Adresse)............ FECAMP. LES IFS (Yport, Etretat)...... TROUVILLE-DEAUVILLE (Villers-sur-Mer, Houlgate, Beuzeval, Cabourg, Villerville)	33	24
HONFLEUR, CAEN....................	33	24
LUC, Langrune....... (Ces prix comprennent le parcours total.)	37	27
Saint-Aubin, Bernières,	38	28
Courseulles, Lion....		
BAYEUX (Arromanches, Port, Asnelles)..	40	30
COUTANCES (Coutainville, Requeville).	57	44

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44	33 »
VALOGNES (Port-Bail, Carteret, St-Vaast de la Hougne, Quinéville)...........	50	38
CHERBOURG........................	55	42
GRANVILLE (St-Pair)................	49 50	38 50
St-MALO-St-SERVAN (Dinard-St-Enogat).	66	49 50
LE TRÉPORT, par Serqueux et Abancourt (*à partir du 1er Juillet au 30 Septembre*).	33 20	» »
EAUX THERMALES		
BAGNOLES de l'Orne, par Briouze...	47	36
FORGES-LES-EAUX (Seine-Inférieure)..	21 50	16

DÉPART le SAMEDI et DIMANCHE. — RETOUR le DIMANCHE et LUNDI. — Les billets sont PERSONNELS et ne peuvent être vendus

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

SUR LES

CÔTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets d'ALLER ET RETOUR, valables pendant **un mois**

1er ITINÉRAIRE — 1re CLASSE 50 fr. » — 2e CLASSE 38 fr. »
Paris. — Rouen. — Le Havre. — Fécamp. — Dieppe. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE — 60 fr. » — 45 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou **Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.**

3e ITINÉRAIRE — 80 fr. » — 65 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou **Trouville-Deauville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.**

4e ITINÉRAIRE — 1re CLASSE 90 fr. » — 2e CLASSE 70 fr. »
Paris. — Vire. — Granville. — *Avranches, Pontorson* (Mont-St-Michel). — **Dol. — Saint-Malo. — Rennes. — Le Mans. — Paris.**

5e ITINÉRAIRE — 100 fr. » — 80 fr. »
Paris. — Caen. — Cherbourg. — Saint-Lô. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Pontorson. — Dol. — Saint-Malo. — Paris.

6e ITINÉRAIRE — 120 fr. » — 100 fr. »
Paris. — Dreux. — Briouze. — Granville. — Avranches. — Pontorson (Mt-St-Michel). — **Dol. — St-Malo. — Brest. — Rennes. — Le Mans. — Paris.**

NOTA. — Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques, indiqués dans les Itinéraires.

1879 Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse et à l'Agence du boulevard Saint-Denis, 20. 26 1.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE



DRAME

OPERA

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie   Cliché PIERRE PETIT

TRAGEDIE

MUSIQUE

MARIE HAMANN

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 329

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 4 au 10 Septembre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

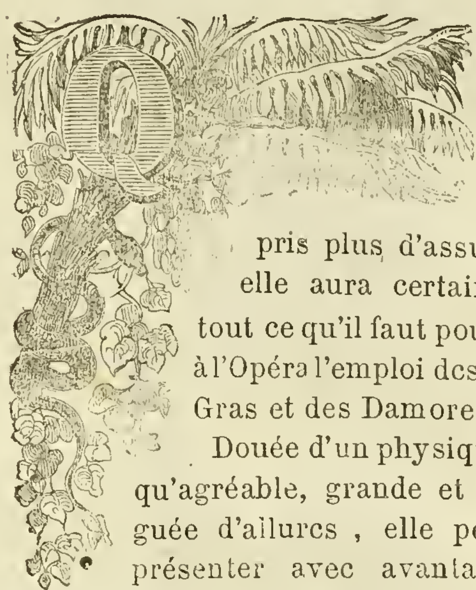
ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXIX

MARIE HAMANN



Quand Mademoiselle Hamann aura pris plus d'assurance, elle aura certainement tout ce qu'il faut pour tenir à l'Opéra l'emploi des Dorus-Gras et des Damoreau.

Douée d'un physique plus qu'agréable, grande et distinguée d'ailures, elle peut représenter avec avantage les *Reines* et les *Princesses*, personnages qui ne tiennent jamais que le second rang dans les tragédies ou drames lyriques. Mathilde de *Guillaume Tell*, Marguerite des *Huguenots*, Eudoxie de *la Juive*, sont des rôles qui lui conviennent admirablement, car ses études la mettent à même de les interpréter complétement au point de vue musicale, en même temps que la nature lui permet d'en rendre la beauté plastique.

Entrée fort jeune au Conservatoire, Mlle Hamann a pris part, pour la première fois, aux concours publics, en 1875, dans le chant, où je me rappelle l'avoir entendu dans le grand air de *Freyschutz*; âgée alors de dix-neuf ans et demi, elle n'avait point la voix suffisamment assise, aussi n'eut-elle point sa part des récompenses.

En 1876, un peu plus sûre d'elle-même, elle concourut dans l'air des bijoux de *Faust*, sans avoir pourtant plus de succès. Une certaine mollesse lui fut tout-à fait préjudiciable. Je ne sais pas s'il en faut accuser son tempérament ou bien son professeur Henri Pottier, récemment décédé. — La même année, elle prit part aux concours d'opéra comique dans le rôle de *Lalla Roukh* qui convenait bien à ses moyens naturels.

En 1877, même insuccès au concours de chant, où dans *le Trouvère*, Mlle Hamann ne parvint pas à se faire remarquer. Heureusement pour elle qu'au concours d'opéra, donnant la réplique à M. Sellier dans *Robert le Diable* (rôle d'Alice), elle fit preuve de sérieuses qualités dramatiques qui lui valurent un *second prix*.

A partir de ce moment, sa carrière lyrique se dessinait avec certitude de succès. La femme et l'artiste avaient acquis une réelle valeur. Aussi, l'année suivante, 1878, après avoir obtenu un premier accessit de chant avec l'air du second acte des *Huguenots*, et avoir interprêté, au concours d'opéra, le duo et le trio de *Robert-le-Diable*, avec une réelle vigueur, Mlle Hamann se crut-elle en mesure de ne pas attendre un premier prix pour aborder la scène.

Engagée à Marseille elle fit là des débuts excellents qui lui ouvrirent bientôt les portes de l'Académie nationale de musique.

C'est par Marguerite des *Huguenots*, puis par Eudoxie de la *Juive* que Mlle Hamann a tenté le succès à Paris. On ne peut pas dire qu'elle ait pris encore possession de son public, mais il est bien certain qu'elle s'est rendue sympathique à tous par ses qualités physiques et ses connaissances musicales. Ce qui lui fait défaut c'est l'autorité; les trois quarts de ses moyens sont encore paralysés par le manque de confiance. Lorsqu'elle se sera débarrassé de sa timidité et que sa voix, d'un joli timbre, ne s'arrêtera plus dans son gosier, elle pourra tenir fort bien l'emploi qui est de son ressort, et qui réclame, avant tout, une distinction de manières dont elle est largement pourvue et des connaissances de la tradition qu'elle possède on ne peut mieux.

Je suis donc assuré de saluer ici un un beau talent naissant en cette jeune fille de vingt-trois ans, sortie l'an dernier de notre Conservatoire où, pendant quatre années, elle a puisé des connaissances précieuses, qui finissent toujours par se faire jour, à la scène, à un moment donné.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

AUGUSTE MAQUET

(Président de la Société des auteurs dramatiques),

qui seront suivis du portrait et de la biographie de Mademoiselle

NOÉMIE VERNON

des Folies-Dramatiques
(costume de Serpolette, dans les *Cloches de Corneville*).



REVUE DES THEATRES

VARIÉTÉS

Première représentation de : *Le Voyage en Suisse* Vaudeville pantomine en 3 actes de MM. Er. Blun et R. Toché.

Les auteurs ont eu raison d'appeler leur pièce un vaudeville-pantomine, car l'intrigue et surtout le dialogue disparaissent devant les tours de force et d'adresse des Hanlon-Léc les célèbres acrobatcs des folies-Bergères.

Le *Voyage en Suisse* nous montre un brave pharmacien obsédé le long de la route par les misères qui lui sont faites par les hommes-singes précités. Raconter ces péripéties n'offrirait qu'un intérêt mesquin. C'est surtout le plaisir des yeux que nous procure la pantomine de MM. Blum et Toché, nous n'avons donc rien de mieux à faire que de vous engager à l'aller voir. Mais nous pouvons vous assurer que vous vous y amuserez infiniment. Les Variétés tiennent là certainement un très grand succès.

Les autres théâtres qui ont ouvert leur portes ne nous ont point donné de pièces nouvelles. Ils reprennent des ouvrages dont le succès n'avait pas été épuisé pendant les mois du printemps.

Ainsi l'Odéon continue les représentations si fructueuses du *Voyage de Perrichon*, comédie adorable, ou l'excellent Montbars récolte chaque soir de chaleureux applaudissements.

A l'Ambigu, *l'Assommoir* a reparu. On connait notre opinion sur l'œuvre de M. Zola, inutile donc de nous répéter. Disons seulement que M. Marais y remplace momentanément M. Gil-Naza, et est, comme lui, un Coupeau remarquable.

Notre-Dame-de-Paris, au théâire des Nations, est un ouvrage que nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs. La pièce est empoignante au point de vue dramatique. L'interprétation de premier ordre, avec Mme Marie Laurent, M. Lacressonière et Mlle Alice Lody est excellente dans son ensemble ; enfin les décors, la mise scène et la figuration ne laissent rien à désirer.

Le théâtre de la Renaissance à fait sa réouverture avec la *Petite Mademoiselle*, de MM. Meilhac, Halevy et Lecocq.

La salle est resplendissante. Tout est neuf ou remis à neuf, le rideau est entièrement repeint; les corridors sont frais et propres. il n'y a pas jusqu'au plancher de la scène qui n'ait été refait.

Geoffroy a fait sa rentrée au Palais-Royal dans le *Réveillon* et la *Grammaire*.

Dans les rôles de Caboussat et de Gaillardin, l'excellent acteur a retrouvé ses succès accoutumés.

Le Gymnase a donné sa nouvelle comédie trop tard pour que nous en parlions dans ce numéro. A jeudi prochain notre compte-rendu ainsi que celui d'autres ouvrages nouveaux qui nous sont annoncés, aux Bouffes-Parisiennes, au Vaudeville peut-être, et au Châtelet.

ROSA MYSTICA

La triste Adèle, après la trahison du volage Brisoux, avoué-licencié, obtint le puissant patronage de Mme de Mesval-Cerneux, qui plaça son enfant aux crèches, et lui assura du travail chez un fabricant d'ornements d'église : ce qui permit à la société légitimiste de la petite ville de s'élever amèrement contre l'immoralité des classes moyennes, et à la bourgeoisie de critiquer avec aigreur l'appui scandaleux donné aux aventurières par la coterie cléricale.

Se sentant occultement surveillée, elle fut sage, par crainte ; puis devint honnête, par habitude. Beaucoup de prêtres s'adressaient à elle pour leurs acquisitions ou leurs commandes ; leur onction la conquit ; elle se jugea réhabilitée par leurs sourires ; ils ne l'apppelaient, machinalement, que « madame » Renard : elle devint dévote. Ce qui lui apparut dans la religion, ce fut la superstition ; ce qu'elle ressentit de plus vif dans l'amour de Dieu, ce fut une peur épouvantable de l'enfer. Sa sanctification procéda de l'ossification ; l'épithète de « sèche » sembla créée pour elle. Et elle ne comprit plus, dans ses férocités de l'âge critique, qu'une femme puisse répondre aux familiarités d'un Brisoux autrement que par l'exorcisme.

Sa fille apprit à lire chez les petites-sœurs, et fut ensuite placée gratuitement dans un pensionnat religieux où s'écoula sa jeunesse, comprimée et recueillie, au milieu d'études exclusives qui la préparèrent — dans l'ignorance ds choses réelles — à toutes les ferveurs du mysticisme. Elle ne savait certes pas que Salomon le sage eût exagéré l'orientalisme au point de s'infliger huit cents femmes dont la reine de Saba vint encore amoindrir les sinécures ; mais elle était ferrée sur l'histoire des malheureux petits Chinois que l'on donne en pâture aux bêtes, faute d'un rachat de 6 francs 50 centimes par tête, ce qui menace d'un dépeuplement prochain le triste empire du Milieu. Elle connaissait mieux encore ces légendes éthérées d'anges aux cheveux blonds, qui sourient ; et ces prières passionnées, qui sont le legs imprudent de sainte Thérèse. Et lorsqu'elle venait en vacances, sa mère (que ses souvenirs inavoués rendaient tremblante pour *l'heure folle*) lui reprochait, comme un crime, le moindre éclat de rire ou le plus fugitif éclair d'espièglerie, et la ramenait durement aux pratiques de cette religiosité qu'elle eût volontiers doublée d'un cilice.

Or l'avoué-licencié Brisoux, passa de vie à trépas, juste dix-huit ans après la séduction d'Adèle, et se donna pour consolation suprême de vexer le plus possible les Tavasson, ses collatéraux, qui l'entouraient pourtant de leur tendresse, depuis qu'il était alité. Il leur laissa, par testament en bonne forme, sa garde-robe et sa montre à répétition ; et donna le surplus de sa fortune à Mademoiselle, dite Mme Renard, qui se trouva ainsi riche de quatre mille livres de rente, sans compter un mobilier sur lequel son passé avait pris hypothèque. Ayant consulté, par scrupule, divers ecclésiastiques qui, tous, lui conseil'èrent d'accepter, Adèle devint rentière et fut classée bourgeoise. Elle prit incontinent sa fille avec elle.

Au sortir du couvent, Rose avait dix-sept ans, ou à peu près. Elle était assez grande, très-brune, maigre, sans formes accusées. Sa jeunesse, à peine éclose, ne portait ni beauté ni promesses. Il n'y avait ni épanouisssement, ni aurore dans sa poitrine étranglée, ses bras grêles, ses pieds sans élégance, sa nuque voûtée. Mais tout cela composait une laideur intéressante, une attractive étrangeté ; car sa physionomie maladive portait les traces d'un feu intérieur, volcan muet dont la flamme secrète jaillissait de ses yeux. Cet éclat du regard, joint à la rougeur des pommettes, ainsi qu'à l'effacement indigent du buste, lui donnaient les apparences d'une poitrinaire. Mais l'énergie vivace de ses gros cheveux, plantés bas ; la mobilité nerveuse de ses narines ; l'épaisseur sanguine de ses lèvres, révélaient assez la femme qui éprouve et le printemps qui tressaille. Étrangère à tout ce qui est la vie du dehors, elle ne subissait pas un regard sans changer de couleur. Ses timidités, toujours excessives, se traduisaient par des frissonnements presque douloureux. Elle était plus inquiète que curieuse ; plus pudique qu'ignorante ; plus brisée que souple. Elle craignait de se mouvoir, dans la crainte de pécher ; de parler, dans la crainte de dire des choses non convenables ; et n'osant nourrir sa jeunesse du pain des gaietés expansives, elle se contentait de lui émietter peureusement les bribes de ses pieuses réticences.

C'était, au demeurant, une âme supérieure à la laideur. C'était, en même temps, une farouche sensitive. Il eût fallu la rassurer, la comprendre ; lui révéler peu à peu les horizons de la terre, tout en lui laissant le regard posé sur les échappées du ciel. Mais, loin de là, on accueillit sa venue dans le monde par d'effrayantes prédications qui la glacèrent. Les « monstres d'hommes, » les « pompes infernales du monde ; » Les Satan de carton et les tonnerres de zinc défilèrent tour à tour dans les sermons de la Renard. Toute la friperie des admonitions lugubres et des menaces croquemitainesques fut secouée devant elle par les mains benoîtement meurtrières de tout un clan de dévotes. Aussi la malheureuse jeune fille mit-elle un voile noir sur son âme qui voulait fleurir, afin que les impuretés de la rue ne pussent l'attendre ; et se confina, mi-asphyxiée, dans l'étouffoir claustral dont sa mère serrait chaque jour les écrous, entre deux neuvaines.

L'intérieur de la rentière exalait une odeur insupportable d'ennui, de réclusion et de mesquinerie. La bonne dame faisait des économies, en se plaignant des prix fous du beurre ; donnait aux pauvres, en maugréant ; recherchait les courses de patrouesse d'œuvres pies, en ne cessant de gémir sur ses fatigues ; et ne voyait jamais aurore boréale ni comète sans annoncer la fin du monde, due à la colère de Dieu. Et, dans la chaufferette que sa petite bonne lui préparait pour l'heure du salut, elle trouvait toujours un fumeron, placé là par malice afin de lui donner des distractions !

Rose, de guerre lasse, ouvrait-elle machinalement la fenêtre :

— Eh bien, que veux-tu regarder, comme cela ? N'est-ce pas scandaleux ! Tu cherches donc à t'afficher ?...

— Mais, maman, c'est pour voir les cuirassiers avec tous les chevaux qui sautent... Et puis les trompettes ; c'est si drôle !

— Malheureuse ! Les cuirassiers !... Un spectacle pour une demoiselle ! Allons, fermez vite ces rideaux !

L'enfant en advint à se trouver chez elle comme en prison, et à ne plus se sentir heureuse qu'à l'église. Là, du moins, tout était large, grandiose ; tout parlait à l'âme : elle vivait. De la prière elle y passait à la méditation, de la méditation à la rêverie. Le captif qui était en elle prenait son essor, et d'une aile chastement hardie volait librement, sous ces voûtes profondes, au milieu des nuages d'encens, s'enivrant à la voix puissante des orgues... Cette ampleur dans les perspectives, ces flambeaux, cette musique, ces parfums, ces reflets fantastiques du soleil qui, des vieux vitraux chargés d'anges, tombaient, comme une flèche de feu, sur le grand tableau de la Passion, où pleurait Madeleine... Cette foule silencieuse de croyants qui cherchaient Dieu ; ces enfants de chœur, beaux et parés, qui s'inclinaient autour des prêtres, dont les blancheurs flottantes caressaient le parvis : toute cette idéalisation de la foi et et de la prière plongeait Rose dans des extases infinies. Son imagination, riche d'ardeurs ignorées, s'embrasait au souffle passionné des hymnes ; et ses lèvres de vierge répétaient ardemment le *Veni Creator* de l'amour divin.

L'épanouissement de son adolescence se produisit là, tout entier. Sa jeunesse se mêlait despotiquement à sa piété, dans les mille joies intérieures que lui causaient les pompes religieuses. Elle se réjouissait d'une procession ou d'une cérémonie d'église, comme les autres le font d'un bal ou d'un concert. Là, rien ne l'effrayait plus ; et tout la charmait. L'abbé d'Almière, dans ses instructions, parlait plus des joies du ciel que des courroux de Dieu. Son austérité était si douce, sa morale si consolante, qu'il invitait à croire, et faisait aimer. Ce mot d' « Amour », avec quelle grâce touchante il le murmurait, sa belle main étendue, et ses grands yeux jetés vers les frises ! Que les frissons aériens de son surplis avaient de mystérieuse poésie ! Que les notes de sa voix étaient musicalement tendres ; ses périodes, nombreuses ; sa physionomie, rayonnante ; son âme, inspirée ! Il était le plus jeune, et déjà pourtant le plus saint, le plus savant, le plus profond de tous ces prêtres qui entourent l'autel. Malgré son admirable humilité, sa démarche était si noble, et son front si radieux, qu'on le distinguait sans peine, pour lui restituer le premier rang ! C'était un fils de grande maison, dont la courte apparition dans le monde avait été saluée par le succès ; mais qu'une irrésistible vocation avait tôt entraîné vers le renoncement, à l'âge du plaisir. On ajoutait (que n'ajoute-t-on pas !) qu'il avait fait soupirer, sans le savoir, et avait, en fuyant, brisé un cœur de femme, sans y songer. Ce prestige légendaire augmentait encore l'enthousiasme des dévotes. Toutes le voulaient pour directeur. On n'était pas sa pénitente, mais sa fanatique. Sa robe permettait les approches ; sa pieuse insouciance du temporel enlevait toute gravité aux mignardises. C'est un saint, disaient ces dames ; avec lui tout est véniel. Et elles faisaient assaut de jolies monnaies neuves, à ses quêtes, afin d'accrocher son sourire au passge.

Un prêtre peut devenir un beau vieillard : être

un bel homme, jamais. — L'imagination des femmes y supplée, par exemple, à l'aide du symbolisme. N'osant le diviniser, on en fait un ange sans ailes. On l'entoure moelleusement de nuages vaporeux et autres attributs sublunaires ; et l'on place avec soin le fétiche à mi-côte entre l'Eglise et le Ciel ; de façon qu'en s'adressant au bon Dieu, on le trouve en route. Ce quiètisme pratique, dégagé d'ailleurs de toute impureté, est l'origine de bien des piétés féminines. C'est le plat sucré de la dévote.

Rose la mystique n'en raissonnait pas si au long. Le jeune vicaire l'attendrissait : voilà tout. Mais c'était déjà beaucoup, néanmoins. Lorsqu'il passait près d'elle, indiquant leur place aux choristes, elle se souvenait d'une petite tape que Monseigneur lui avait donnée sur la joue, en visitant le couvent : ce qui était son plus immense souvenir ! Et la main de l'abbé d'Almière lui paraissait de beaucoup plus blanche et plus digne de l'anneau pascal. S'il toussait, elle devenait inquiète ; s'il jetait les yeux sur elle, tout son être frémissait. Pour la jeune fille, il peuplait le temple ; il était Tout. Elle se trouvait parfois naïvement étonnée que les autres, lorsqu'il se mêlait à leurs chants, ne fissent point silence : et qu'il n'eût pas encore accompli de miracle. Quand il se dirigeait vers la chaire, pour prêcher, elle éprouvait une horrible émotion. Elle craignait qu'il ne s'embrouillât, puis se moquait fièrement de sa crainte ; et elle abaissait son voile, afin de pouvoir le regarder tout le temps, sans être vue.

Mais, à ce moment là, l'impertinence de l'assemblée lui causait des rages indicibles. En effet, dès qu'un ecclésiastique se lève pour entamer son homélie, c'est pour les fidèles le signal d'une sieste indolente. Les chaufferettes se rapprochent bruyamment ; les petits bancs se tirent ; les chaises grincent. Chacun s'étend, se mouche, crache et s'apprête. Puis bientôt les têtes retombent mollement pour se redresser par soubresauts, dans les intermittences d'un sommeil béat que scandent les phrases fleuries du Fénelon.

Et Rose, alors, regardait le divin orateur d'un œil humide, comme si elle eût voulu excuser sa mère, dont le profil anguleux et morne émergeait au-desssus d'un cachemire français qu'aucune corsetière n'avait privé de ses appuis.

Quelquefois une chaise, en tombant, ou quelque catarrheux retardataire, parodiant sans malice la trompette du jugement dernier, arrachait brusquement Mme Renard à sa quiétude. Elle se penchait alors vers sa voisine de gauche, une amie (la troisième vice-secrétaire de l'archiconfrérie consacrée au rachat des nègres) !

— Sur quoi prêche-t-il, madame Fanouillet ?

— Sur les mérites de l'abstinence, chère madame.

— C'est tout de même agréable, savez-vous d'avoir un si beau talent...

Et Rose, douloureusement choquée, toisait sa mère et l'autre, les ineptes ! Lui, le sacro-saint, le verbe !... Et sa lèvre murmurait :

— Profanation !

Elle tomba insensiblement dans une vague tristesse, dont elle-même ne se rendait pas compte. Elle passait de longues heures, assise au fond de sa chambrette, contemplant les mouchetures du plafond, pensant aux choses d'outre-nuages, et pleurant sans cause. L'abbé d'Almière lui apparaissait sans cesse, indulgent et tendre ; et loin de la rendre plus calme, cette vision lui donnait la fièvre. La malheureuse alors prenait ce trouble pour un avis de Dieu, et se reprochait de n'être pas assez pieuse. Puis elle courait à l'église, et semblait lui dire, sans qu'il pût la comprendre :

— Je vous ai entendu, et je viens prier... avec vous.

Elle guettait l'heure de ses messes, pour y être ; s'ingéniait à faire ce qu'il avait prescrit ; à se rappeler ses paroles ; à imiter ses gestes. Et elle se demandait le soir, en se couchant :

— Dort-il ?

A force de le mettre dans sa vie, elle s'imaginait que lui, de son côté, l'avait mise un peu dans la siennne. Elle lui prêtait des préférences, des allusions, des regards furtifs, mais persistants. La domination de son idée fixe devint impérieuse ; elle s'y livra, heureuse et effrayée à la fois ; le mêla si bien à Dieu, dans sa pensée, qu'elle ne pouvait plus les discerner l'un de l'autre ; et, donnant au tout le nom de piété, ne chercha plus à se contraindre. Elle lui broda, en cachette, une aumônière noire et or pour ses quêtes ; et la fit secrètement porter par sa cuisinière, à laquelle elle donna ses derniers vingt francs pour prix du service.

L'abbé ne comprit pas. Mais, sachant que le cadeau venait d'une jeune fille, il en sentit l'inconvenance, et le remit à son vieux curé. Les remercîments de celui-ci à Mme Renard causèrent à Rose un épouvantable déchirement. Le ridicule du quiproquo la laissa presque insensible, tant était profonde la douleur causée par ce dédain. Son mal devint aigu, et son âme entra en pleine révolte. Elle espionna si bien, avec cette force de persistance que mettent les jeunes filles à cheminer dans le mystère, qu'elle finit par découvrir que le vicaire, qui ne sortait point d'habitude, allait cependant, de temps à autre, visiter une vieille dame clouée chez elle par la maladie. Alors, tout ce que la ruse peut enfanter, tout ce que la passion la plus machiavélique peut mettre en œuvre, elle le dépensa pour amener sa mère à nouer avec cette personne des relations, à peine motivées. Elle y parvint. Après quoi elle s'introduisit en second, puis, seule, auprès de la malade, y déploya toutes les séductions que lui révélait le diable. pour l'amour de Dieu ; s'y rendit nécessaire, et finalement n'en sortit plus.

— Maintenant, se dit-ellle avec la joie du triomphe, *il* viendra, et je *le* verrai.

Il vint. C'était un esprit d'élite, un cœur simple et charmant ; un vrai modeste. Rose l'écouta, sans lui parler jamais, l'étudia, le dévora. Elle devint folle... mais folle. Ses regards intimidaient le pauvre vicaire, tant ils étaient étincelants. Il y avait de la féline désormais dans la vierge. Quelque chose d'énervant et de suffocant altérait l'atmosphère. Il se sentait mal à l'aise, sans savoir pourquoi. Elle vivait, elle ! Elle avait une envie terrible de lui crier tout ce que ces « actes de désir et d'amour, » dont on repaît si imprudemment l'esprit des filles catholiques, contiennent d'ardeurs effrayantes et de passion affamée.

A la cinquième visite ainsi faite, il se leva beaucoup plus tôt que d'habitude en prétextant une affaire. Elle eut une peur affreuse qu'il ne revînt plus, et le suivit dans l'antichambre.

Elle lui parla d'une voix rauque en frissonnant.

— Je souffre ! dit-elle.

— Je le vois ; et qu'avez-vous ?

— Un mal étrange, que j'ignore. Je sens que je pèche ; mais je suis sans force. Secourez-moi !

— En quoi ?

— Je ne sais... Donnez-moi votre appui. Soyez mon directeur !

Il l'interrompit d'un air grave, corrigeant la sévérité de son refus par un sourire triste.

— Je ne dirige que les hommes et les vieilles femmes, mon enfant. Il faut, suivez mon conseil, que vous vous adressiez à notre bon doyen. Il connaît tous les maux... et tous les remèdes, lui !

— Non, c'est vous qui calmerez le mieux mon âme !

Sa physionomie était transformée : Elle était splendide, mais effrayante.

— Je vous en prie... *vous !*

Elle lui saisit brusquement la main et la baisa.

M. d'Almière se recula vivement, pâle et irrité.

— Vous êtes égarée, ma fille, lui dit-il. Rien n'excuse votre faute ; vous péchez contre tout à la fois. C'est un sacrilège de toucher aux tombes... Faites-vous carmélite. Je vous défends de revenir à notre église avant quinze jours ; Satan est avec vous.

Elle tomba, roide, évanouie. Il ne la releva point, et s'en fut.

... Elle voulait *le* revoir. La fièvre la consumait ; mais elle comptait les jours. Le délai de son exil étant enfin expiré, elle se leva, se disant guérie, et se traîna à l'église. Les prêtres étaient tous là, excepté *lui*. Elle se pencha devant sa mère, et s'adressa à la voisine Fanouillet, toujours au courant des nouvelles.

— Où donc est M. l'abbé d'Almière ?

— Quoi ! Vous ne savez pas ? Il vient de changer de diocèse.

—

Rose demeura dans le surhumain. Quand elle quittait l'église, c'était pour courir chez la vieille femme où M. d'Almière avait laissé un peu de lui. Elle se plongeait dans la chaise où naguère il s'était assis, et elle y passait des journées entières, dans un farouche silence.

Or, la bonne dame devint plus malade, et comme les médecins ne lui apportaient aucun soulagement, elle entreprit de se faire traiter par le magnétisme. Le plus charlatan et le plus barbu des pseudosorciers de l'endroit s'installa près d'elle ; joua du surnaturel à ravir ; fit très-dextrement voltiger les âmes errantes dans ses théories nébuleuses de jongleur, et *empoigna* Rose par le spiritisme.

C'est avec ce drôle que nous l'avons rencontrée cet automne à Arcachon, déchue et besogneuse, donnant des séances de double vue.

ISK.

OU VA LA FEUILLE DE ROSE...

Et la feuille de laurier?

I

Quand B... reçut sa nomination de substitut près le tribunal de R..., il eut d'abord comme une sorte d'éblouissement, qui, bientôt dissipé, fit place aux éclats d'une joie immodérée. L'accés passé, B... se hâta de mettre du linge blanc, de brosser son chapeau le plus neuf, et courut annoncer la bonne nouvelle à ses amis. Puis il se livra à des emplettes indispensables, consistant principalement en une paire de bottes à

l'écuyère, trois boîtes de cigares et une douzaine de chemises à jabot. — Le jabot, un peu démodé à Paris, devait dans l'esprit de B... faire encore sensation en province.

Au moment de rentrer, il s'arrêta à l'angle du boulevard et de la rue Laffite, promena un regard mélancolique sur les hauteurs de Montmartre, parut quelque temps indécis, puis, prenant une résolution énergique, il tourna rapidement sur lui-même et revint droit chez lui.

Mon Dieu, B... avait un cœur qu'il plaçait avec la plus rare facilité. Peu scrupuleux sur le choix de ses maîtresses, il se rattrapait sur la quantité. A cette époque il avait quatre ou cinq passions qui s'échelonnaient depuis le carrefour Drouot, jusqu'à la rue des Abbesses, avec faculté d'arrêt chaussée des Martyrs, et il en agissait à l'égard de chacune d'elles avec la plus entière désinvolture. Ce jour-là pourtant, au moment de quitter pour longtemps la grande ville et de dire peut-être un éternel adieu à ses pompes et à ses fêtes, il s'était senti saisi d'une indéfinissable émotion au souvenir de ces filles faciles qui lui avaient égayé la route et il s'était positivement demandé s'il n'était pas d'un galant homme d'aller cueillir encore un dernier baiser sur ces lèvres rieuses, comme le voyageur qui part prend à la dernière minute le coup de l'étrier. — Mais B..., en réfléchissant, s'était dit qu'un baiser ne suffirait peut-être pas, que ces femmes aimantes emploieraient toutes leurs séductions pour le retenir, ou tout au moins pour exiger de son amour quelque souvenir matériel ; son esprit inquiet avait entrevu des horizons peuplés de bijoutiers. Bref, ne valait-il pas mieux maîtriser ses sentiments et rentrer dîner tout seul ?

Ainsi fit-il.

Au demeurant, c'était un charmant garçon que B... Observateur très-gai, d'un esprit assez sceptique, il avait su s'amuser à Paris, ce qui est moins commun qu'on ne pense, et n'avait jamais pris des plaisirs de la capitale que le côté original ou raffiné.

A ce propos, il lui était arrivé, quelques années auparavant, une aventure, — ou, pour mieux dire, notre futur substitut avait fait une de ces rencontres, — véritable trouvaille, — comme il arrive parfois au milieu des hasards de la vie parisienne.

Après une promenade sans but à travers des quartiers sans attrait, il s'était trouvé un beau soir devant un cordon de sonnette en velours rouge, dont le gland attestait de nombreuses fatigues. Auprès du cordon une porte et derrière la porte, une petite pièce d'une élégance un peu fanée, mais confortablement capitonnée partout. Le meuble était en velours grenat. M. de B... ne fit aucune difficulté d'en essayer le mœlleux et s'assit sans façon sur un fauteuil bas. C'était pourtant bien la première fois qu'il mettait les pieds dans la maison. — Suffisamment édifié sur la douceur du siége, il passa immédiatement à l'examen de la maîtresse du logis que l'imprévu d'une telle visite ne paraissait pas émouvoir le moins du monde.

Il constata que c'était une femme de haute taille, d'environ trente-cinq ans. — Brune, des cheveux noirs magnifiques, des yeux noirs bien vifs, bien lumineux, le nez aquilin légèrement aminci sur les ailes, la bouche relevée aux coins, — expression sensuelle plutôt qu'ironique. — Les joues molles. Le déshabillé du costume lui permit de pousser plus à fond ses observations. Il trouva les épaules superbes. — Tout l'extérieur d'une femme qui n'a que des sens et qui en abuse. — Les paupières plissées disaient luxure, et le menton déjà trop fort gourmandise. Cette femme se laissait appeler Mme Régina ou plus communément la Régina.

En somme, telle qu'elle était, un vrai morceau de roi.

B... revint souvent, à des intervalles plus ou moins éloignés, selon que son cœur était plus ou moins libre. La Régina remplissait merveilleusement l'intérim de ses passions. — Un beau jour il trouva la sonnette sans écho et la porte impassible. Une voisine revêche lui dit qu'il n'y avait plus personne depuis trois mois. Il alluma un cigare et redescendit un peu surpris. — Trois jours après il subjuguait une figurante de petit théâtre, et il ne se souvint plus guère de la Régina que pour en parler entre hommes, après dîner, et en faire le sujet de descriptions imagées. — La philosophie est sœur de l'ivresse ; généralement il accompagnait son récit de réflexions mélancoliques et ne manquait pas, au moment de la chartreuse, d'interroger son auditoire sur le sort de ces créatures, qu'on rencontrait sans avouer comment, où l'on retournait sans savoir pourquoi et qui disparaissent un beau jour sans qu'on puisse dire où elles sont allées. — L'auditoire, qui n'en savait rien du tout, ne répondait pas, et l'on parlait d'autre chose.

II

Il était positivement six heures quarante-cinq minutes du soir, lorsque B... débarqua dans la petite ville de R... Son premier soin en arrivant au *Faucon d'Or*, que des renseignements pris à la gare l'avaient décidé à choisir, fut de commander un dîner substantiel, lequel, arrosé d'un Mâcon plein d'attraits, fut enlevé en moins de temps qu'il n'en fallut pour le préparer. — Au lendemain matin, il tira de sa valise une de ces douze chemises à jabot, se ganta de frais et s'en fut voir son président qui le reçut mal, et M. le procureur qui ne le regarda pas. — Le juge de paix, le capitaine de gendarmerie, et un lot de conseillers municipaux furent expédiés en une couple d'heures. A quatre heures enfin, il était devant la sous-préfecture et songeait avec satisfaction que la série s'arrêtait là.

On l'introduisit avec cérémonie dans un immense salon vert, où il resta quelques instants tout seul en compagnie d'un grand diable de portrait qui n'était pas plaisant du tout à voir. — Un habit noir surmonté d'une tête insipide, le tout coupé en deux par une cravate blanche. Il était en train de trouver l'habit long comme une audience et la tête gaie comme un réquisitoire, quand une porte s'ouvrit derrière lui et l'original lui-même fit son entrée. C'était le sous-préfet.

Le portrait n'avait pas menti. — Rien qu'au premier aspect on éprouvait à le regarder un certain malaise. Cette face plate et terreuse, ces lèvres minces, cet œil vague, ce grand corps froid et solennel vous causait une sensation indéfinissable qui balançait entre la peur et l'ennui. Cet être-là eût été terrible, s'il n'eût eu l'air profondément nul.

Après les salutations d'usage, B... récita très-couramment le petit discours qu'il débitait depuis le matin dans tous les salons du pays. Le sous-préfet le regarda de son œil terne, soupira profondément, puis se mit à bâiller. B..., un peu interdit, ne savait plus que dire. Il se levait déjà pour prendre congé.

A ce moment, le sous-préfet esquissa un sourire qui n'était qu'une grimace, et de son ton le plus solennel : « Enchanté, monsieur, dit-il d'avoir fait votre connaissance. J'aurai du plaisir à vous recevoir. Il y a soirée justement à la sous-préfecture ce soir. Nous aurons toute la ville ; faites-moi l'honneur d'y venir... Je vous présenterai à ma femme ! »

En prononçant ce mot : « Ma femme », sa face entière s'épanouit, l'œil s'illumina, il eut comme un éclair de vie. Mais ce n'était qu'une étincelle. La minute d'après, l'étincelle avait disparu, le masque était redevenu glacial.

Quelqu'un qui éprouva un immense bien être en mettant le pied dehors, ce fut B..., qui poussa un soupir de soulagement, comme lorsqu'on sort d'un mauvais rêve.

« Si jamais je retourne là dedans, se disait-il en rentrant dîner, c'est que saint Pierre m'aura fait son héritier. » A neuf heures et demie, saint Pierre n'avait fait aucune disposition testamentaire en faveur de B..., qui, pourtant, se présentait à la porte du salon vert déjà connu et se faisait annoncer par l'huissier. Il avait réfléchi qu'il valait mieux venir, que c'était un moyen de connaître et d'être connu, et moitié par raison, moitié par curiosité, il avait pris le chemin de la sous-préfecture.

La première personne à laquelle il se heurta en arrivant fut le sous-préfet. C'est à peine s'il le reconnut. Ce n'était plus le même homme ; il semblait galvanisé maintenant. Il allait et venait au milieu de la foule, causant, souriant, gesticulant. Il prit B... par la main et l'entraîna rapidement avec lui. — « Venez que je vous présente, lui dit-il, ma femme est là-bas, dans le fond. »

En effet, au bout du salon se tenait, debout, une femme de haute taille, très-occupée à saluer çà et là. Elle était tournée de trois quarts, de dos, de façon à ne laisser voir qu'une partie de sa figure, qui semblait encore belle, quoique çà et là on aperçut la trace d'une main savante dans l'art d'améliorer le visage. Les cheveux très-noirs relevés sur le sommet de la tête retombaient par derrière en longues boucles et faisaient ressortir des épaules superbes et par conséquent très-décolletées. La mise avait plus d'éclat que de bon goût.

— « M. B..., notre nouveau substitut, » fit le sous-préfet en arrivant près de sa femme. B... s'inclina profondément. Il relevait la tête pour murmurer une phrase de circonstance, quand soudain il se sentit devenir affreusement pâle, ses jambes tremblèrent et sa gorge s'étrangla de façon à ne laisser passer aucun son. Il regardait la sous-préfète d'un œil hagard et ne savait plus s'il devait se retirer ou demeurer.

Il venait de reconnaître la Régina !

Quand à elle, elle ne broncha, pas un trait de son visage ne trahit la moindre émotion. Elle le fixait d'un œil tranquille en lui disant de cette voix un peu éraillée, qu'il lui avait toujours connue, quelques mots banals de compliment.

Peu à peu pourtant, B... se remit, il présenta ses respects d'une voix assurée ; on lui répondit par un sourire et une révérence, et il s'inclina. Puis il s'alla réfugier dans un boudoir voisin, et s'enfouit dans une causeuse, en proie aux plus singulières réflexions. Près de lui se trouvait un vieux juge, — figure moitié bonasse, moitié railleuse, — qui causait avec le capitaine de la gendarmerie. Il leur tournait le dos.

— C'est égal, c'est une superbe femme la

sous-préfète, disait le capitaine, et bien mise!...

— Une élégance un peu extraordinaire, disait le bon juge.

— On dit qu'elle était riche quand son mari l'a épousée...

— Dix mille livres de rente.

— Et pas d'enfants. J'aurais aimé cette veuve-là...

— Je crois que vous l'aimeriez encore.

— Oh! fit le capitaine, c'est une maîtresse femme; il ne faudrait pas jouer ce jeu-là avec elle.

— Est-ce que vous vous y seriez brûlé?

— J'aurais eu trop peur de me brouiller. Mieux vaut l'avoir pour alliée que pour ennemie.

— Le fait est qu'elle a beaucoup d'influence.

— De toutes les façons. Voyez son mari; d'un morceau de bois elle a fait un homme, et de l'homme un sous-préfet.

— Cela m'a toujours paru extraordinaire.

— Et puis, avec son air décidé, quel tact, quelle grâce!

— Oui, je me rappelle que quand Monseigneur est venu ici l'année dernière pour la confirmation, il a pris une collation à la sous-préfecture; elle lui a fait les honneurs d'une façon admirable. En remontant en voiture, Monseigneur lui a donné la bénédiction et lui a fait un petit compliment très-bien tourné.

Ici, B..., qui ne perdait pas un mot, ne put s'empêcher de rire; il reçut aussitôt un petit coup d'éventail très-sec sur les doigts. C'était la Régina qu'il trouva assise auprès de lui.

« Je t'apprendrai à rire, lui dit-elle tout bas quand on dit du bien de moi. C'est mal débuter. Si tu continues comme cela, tu ne garderas pas ton siége longtemps. Allons, tais-toi. Viens déjeuner demain, et à l'avenir sois plus circonspect. »

—

Dans les premiers temps, B... eut quelque peine à se faire à cette situation. A la longue son embarras diminua, et, un beau jour, il fut tout surpris de n'y plus faire attention. D'ailleurs, les petits dîners de la sous-préfecture étaient exquis. Il retrouvait là l'un des deux péchés mignons de la Régina d'autrefois. Je ne lui ai pas demandé ce que devenait l'autre.

—

Il y a trois jours, en ouvrant l'*Officiel*, j'ai vu la nomination de B... au siége de... en qualité de procureur de la République, et il m'est revenu à l'esprit toute une bouffée de souvenirs que je n'ai pu me défendre de vous conter ici.

M. DE B.

LE VIEUX CHASSEUR

— Eh bien, qu'aurons-nous aujourd'hui?...

Disant cela, d'un revers de main, le vieux baron saisit une chaise, la plante vigoureusement sur ses quatre pieds, en face du brasier, et s'y assoit carrément.

— Monsieur le baron peut choisir, répond un garde à barbe grise dont la blouse bleue et les larges souliers ferrés fument d'humidité à la chaleur de l'âtre; un limier, étendu à ses pieds, le museau dans la cendre chaude, suinte l'eau et exhale une forte odeur de marécage attestant sa course matinale...

— Cajolant a bien travaillé ce matin, monsieur le baron! Nous avons détourné un fort ragot à la *Sente aux Baliveaux*, et une laie, accompagnée de trois marcassins, au carrefour du *Solitaire*.

— Bravo! nous attaquerons le ragot. — Françoise, le déjeuner!

Le vieux baron se lève, quitte la cuisine, traverse une grande salle froide où un billard géant étale sa couverture poudreuse attestant l'abandon et l'oubli, et passe dans la salle à manger. Il s'assoit dans un grand siége de chêne, meuble d'un autre âge, où bien des siens ont pris place avant lui, ainsi que l'atteste l'écusson usé qui couronne le dossier. Derrière lui, dans le foyer d'une cheminée gigantesque, flambe un pin presque entier. A droite et à gauche de la cheminée, deux crédences flamandes surmontées, l'une d'une hure de sanglier aux défenses menaçantes, au groin effilé, l'autre d'une tête de dix cors dont le merrain, de la grosseur d'un jeune hêtre, supporte des andouilliers formidables. Sur un des côtés, entre les deux fenêtres, une horloge de bois noir ornementée de cuivre et surmontée d'une figurine d'Actéon métamorphosé. Au mur opposé, un immense dressoir de chêne supporte, mêlées à d'anciennes argenteries, des faïences de Sarreguemines et de Lunéville, et, couronnant le tout, un aigle empaillé, les ailes étendues.

En face de la cheminée, une immense toile, dans la manière de Sneyders, représente, en grandeur plus que nature, des chiens ensanglantés luttant contre un loup aux poils hérissés, les crocs couverts d'écume. Au second plan du tableau, une jeune amazone, montée sur un fort poney et accompagnée d'un cavalier dont les traits sont ceux du vieux baron rajeuni de vingt ans, semble prendre le plus grand intérêt à la scène sauvage qui se passe devant elle. Un garde, à quelques pas, ajuste la bête fauve...

Le vieux baron, plusieurs fois, a regardé cette toile, et chaque fois sa fourchette retombe sur son assiette, ou son verre se replace devant lui sans avoir touché ses lèvres.

Est-ce un reflet du jour qui commence à pénétrer dans la salle, luttant contre la lueur rougeâtre des bougies allumées devant lui? Ses yeux sont humides...

Le déjeuner est bientôt terminé... Le vieux baron se lève, boit une lampée de vin de Moselle, allume un cigare, et, le fusil au bras, le manchon de fourrure en bandouillière, rejoint son vieux garde à la cuisine.

Celui-ci est déjà entouré de ses chiens.

Ils sont là dix Ardennais uniformément marqués, au poil rude, à la gorge épaisse, le poitrail large, le front bombé, les oreilles longues et souples, le regard doux comme celui d'une jolie fille, le fouet crânement recourbé sur les reins, la cuisse descendue, le jarret nerveux; — presque tous ont de nombreuses cicatrices de coups de boutoir...

Le maître est entré, et déjà, de leurs museaux humides, ils le flairent en tout sens, faisant entendre des grognements discrets, comme pour saluer sa bienvenue.

Le vieux baron ne prodigue pas les caresses, mais ceux dont sa main flatte l'échine se ploient frémissants à son contact, fixant sur leur maître des yeux qui semblent vouloir parler.

On sort. Le vieux garde est en avant, la lanière au poing, suivi des chiens couplés deux à deux.

A peine le jour est levé; une vapeur grise s'élève du vallon; l'air est vif et les mains se cachent instinctivement sous les fourrures. Une brise matinale agite les sapins, dont la cime est perdue dans le brouillard et qui sont clair-semés sur les flancs de la montagne, comme une troupe de hardis tirailleurs. Les années passées ont respecté leurs tiges de cent pieds de haut et l'immortelle verdure de leurs rameaux, et celle qui va commencer s'écoulera sans leur arracher un lambeau d'écorse. Le vent, au travers des branches, fait entendre un roulement majestueux pareil à celui de la vague qui déferle sur le galet; de temps en temps un bruit sec: une branche qui se casse sous le poids de la neige mal fondue.

Les chasseurs ont descendu le ravin, et le château disparaît déjà dans la brume.

Le garde marche, le regard à terre, contenant la meute impatiente. Au fond de la gorge est la brisée; le vieux baron la vérifie scrupuleusement, les genoux dans la boue du chemin.

On découple les chiens, qui commencent à goûter la voie agitant la queue fortement en signe de contentement, et levant la tête de temps à autre, pour donner un coup de gorge. Peu à peu ils avancent, criant d'une manière plus continue, à mesure qu'ils pénètrent au fort; bientôt les hurlements éclatent et prennent tout à coup un caractère féroce. La meute entoure la demeure du ragot, qui se fait tirer l'oreille pour quitter sa bauge. Il est là couché dans un fossé bourbeux et répond aux aboiements des chiens par des grognements sinistres. A la vue du garde qui a suivi ses braves toutous au travers des ronces, il se décide, et, prompt comme la foudre, se précipite, brisant les gaulis qui lui barrent le passage. Un *vlan!* retentissant ébranle la forêt. L'animal est sur pied!

Voici un bruit plein de promesses, de la musique comme Meyerbeer n'en a pas fait! De belles voix sonores dont les sons répercutés par les échos de la forêt fournissent une gamme où se lisent mille tons différents, depuis la colère furieuse jusqu'à la joie passionnée. — Ces aboiements roulants, semblables au bruit du tonnerre grondant au loin dans la montagne, c'est le vieux Mogador, le doyen de la meute, toujours le premier à l'attaque, le dernier à la retraite! Ces hurlements féroces, c'est Marcareau, le plus mordant de l'équipage! Et ce cri aigu, sonore, comme une note de clairon, c'est Tambelle, fille du célèbre Publico! Ho! coute à Tambelle, mes toutous! Ho là là, mes beaux!!...

Au premier cri des chiens, la figure sévère du vieux baron s'est transformée, son œil morne s'est allumé. Il a monté la sente au pas de course, comme un jeune homme, et est arrivé à une vaste éclaircie, sorte de plateau couvert d'ajoncs épineux que la chasse traverse grand train pour redescendre de l'autre côté, dans un ravin profond. Un grand bois de sapins couvre la pente. Le vieux baron se place tout contre, la tête tournée vers le fourré, l'œil aux aguets, l'oreille tendue, l'arme prête. Anxieux, il attend, contenant les battements qui agitent sa poitrine; sa haute taille se dessine sur le feuillage sombre; ses traits sont mâles et fortement accentués, son nez est recourbé fièrement comme le bec d'un aigle, sa bouche dédaigneuse est ombragée d'une longue moustache aux extrémités tourmentées, dont le blanc d'argent tranche un teint bronzé. Un instant il s'est découvert pour s'essuyer le front, où des sillons profonds ont tracé les années; comme toute sa personne, son costume de velours noir est triste et grave.

Mais un grand vacarme se fait bientôt entendre

dans le fourré... L'animal de chasse remonte le coteau roulant comme une bombe sous la futaie ; l'œil en feu, les poils hérissés comme les défenses d'un porc-épic, il laisse derrière lui un large sillon d'herbes et de broussailles fauchées.

Solidement campé sur ses jarrets, le vieux baron a épaulé avec calme, la tête couchée sur la crosse. Du bout du canon dirigé au défaut de l'épaule, il suit le sanglier au travers des sapins, et lorsque celui-ci débouchera sur le plateau, à vingt pas, le doigt pressera la détente... Mais tout à coup le ragot tourne brusquement à droite, il a éventé le chasseur, et la balle du vieux baron va couper la tige d'un jeune sapin...

Le sanglier poursuit sa course à mi-pente du coteau qu'il contourne ; la meute passe, et bientôt les aboiements vont se perdre dans le vallon où l'animal a été attaqué.

Le vieux baron est redescendu rapidement par la *Sente*. Guidé par la voix des chiens, il suit le fond de la gorge, écartant les branches à l'entour de lui. Mais tout d'un coup, il s'arrête... De l'autre côté du ruisseau dont l'eau murmure et clapote sur un lit de cailloux blancs, est un petit massif de saules dépouillés sous lesquels est un banc de pierre couvert de mousse jaunie... Au travers des branches se dessine la silhouette du Château, planté fièrement sur le sommet de la montagne, qu'un sentier abandonné descend en serpentin au travers des ajoncs et des roches moussues. Aux endroits où la pente était trop raide, sont quelques marches déformées...

La figure du vieux baron s'est assombrie... Absorbé, il ne semble pas entendre la chasse se rapprocher... Il regarde ce banc de pierre, ce pauvre bosquet délaissé, ce chemin oublié, souvenirs chers et cruels car des larmes remplissent ses yeux, et d'un geste nerveux il y porte le revers de la main...

Un grand cri le fait revenir à lui.

— A vous donc !! monsieur le baron !...

Au même instant, une hure énorme pointe dans le taillis. Le sanglier franchit le ruisseau et disparaît derrière les saules. Le vieux garde est là, de l'autre côté, stupéfait de n'avoir pas vu son maître tirer. Mais vivement celui-ci a détaché un fouet de sa ceinture, et au moment où la meute arrive, ardente, hurlant à pleine gueule, un vigoureux coup de fouet enveloppe les premiers arrivants, et, en un tour de main, les chiens dociles sont arrêtés, muets, surpris.

— Couple tes chiens et rentrons ! dit le vieux baron à son garde.

Le garde fixe son maître et obéit sans mot dire. Il a compris ; mais une expression de regret est peinte sur son visage, et les chiens se rapprochent de lui, la queue basse.

— Demain, à la pointe du jour, dit le vieux baron, tu iras à la bauge me loger une balle dans la tête de ce gaillard-là ! Nous chasserons, comme à l'ordinaire. Et tâche que ce soit loin d'ici... — Et un regard sévère accompagne les paroles du maître.

GUN.

PETITES NOUVELLES

On dit que l'opéra qui passera après le *Tribut de Zamora*, à l'Académie de musique, est la *Nuit de Cléopâtre*, poème de M. Jules Barbier, musique de Victor Massé.

C'est M. Vaucorbeil lui-même qui a sollicité sa partition de l'auteur de *Galathée*. Celui-ci orchestre en ce moment le quatrième acte.

La *Françoise de Rimini* de M. Ambroise Thomas serait donc retardée d'une année encore ?

— On a fait cette semaine, à l'Opéra, l'essai d'un nouvel éclairage devant permettre de donner beaucoup plus de lumière ou beaucoup plus de nuit, selon les exigences du service.

Un papillon est placé sur les becs, et la flamme est traversée par le milieu, de façon que la partie centrale, qui est ordinairement bleue et se compose de gaz non consumé, devienne blanche et par suite projette plus d'éclat.

L'essai a paru satisfaisant.

— On sait que Mlle Bartet fait partie de la troupe du Théâtre-Français, en qualité de pensionnaire, à partir du 1er de ce mois.

Cette artiste devait d'abord débuter dans une pièce du répertoire ; mais, après réflexion et sur la demande express de Sardou, M. Perrin ne nous montrera sa nouvelle et charmante recrue qu'au mois de janvier, dans la comédie que l'auteur de *Dora* donnera à cette époque rue Richelieu.

— Au même théâtre, les études du drame en un acte de M. Legouvé, *Kerviller*, sont très activement poursuivies, et cet ouvrage sera prêt pour la fin du mois, au plus tard pour le commencement d'octobre.

Il sera interprété par Mlle Dudlay, MM. Febvre, Barré et Baillet.

— Les travaux que l'on fait en ce moment à l'Opéra-Comique sont assez peu avancés pour que l'on craigne que l'ouverture de ce théâtre ne puisse guère avoir lieu avant le 15 octobre.

Actuellement tout est démoli.

De grandes améliorations seront apportées à la salle restaurée : le rez-de-chaussée sera exhaussé de façon à ce que les spectateurs des fauteuils et stalles d'orchestre et du parterre verront entièrement les acteurs dont le buste seul leur apparaissait avec l'ancienne disposition ; les couloirs seront agrandis de toute la place que tiennent les cabinets de service, destinés à disparaître, et l'on pourra y circuler facilement.

Quelques fauteuils d'orchestre seront supprimés, mais on y sera commodément assis et l'entrée et la sortie s'effectueront sans gêne ni dérangements.

Les loges seront remises à neuf.

L'entrée au parterre se fera par un couloir souterrain et le contrôle qui, actuellement fait face à la place, sera tourné vers la salle.

On emploiera la mosaïque pour le pavage des couloirs.

L'architecte s'applique à modifier les conditions d'acoustique qui étaient des plus défectueuses.

Sur l'entablement du portique, on établira une serre qui aura de larges accès sur le foyer, et constituera pour celui-ci un déversoir d'un charmant aspect qui permettra aux spectateurs de respirer un peu d'air frais sans s'exposer à la froidure extérieure ; l'idée est excellente et l'on peut espérer que M. de Freycinet donnera son approbation au projet louable à tous les point de vue, de M. Carvalho.

— Le théâtre du Château-d'Eau va donner incessamment une représentation de *Crispin et la Commère*, opéra-comique des frères Ricci.

Mme Cifolleli-Lemoine jouera le rôle d'Aunette et Mlle Vidal celui de la Commère.

Mme Cifolleli-Lemoine est une première chanteuse fort appréciée en province, et Mlle Vidal est une ancienne pensionnaire de l'Opéra, de l'Opéra-comique et du théâtre populaire au Châtelet où elle a chanté dans les *Amours du Diable*, de Grisar.

Cette distribution de rôles fait bien augurer de la bonne exécution de l'opéra-bouffe des frères Siamois de la musique.

— Le théâtre Taitbout ouvrira ses portes au commencement d'octobre.

M. Vasseur vient d'engager Mlle Valérie Riva, mezzo-soprano d'un grand mérite, ainsi que Mlle Lina Bell, qui quitte l'Opéra et un jeune baryton M. Gruyer, que nous avons remarqué aux derniers concours publics du Conservatoire. Il est également en pourparlers avec Urbain qui sort de la Renaissance,

Voici quelques renseignements sur le nouveau théâtre :

La salle de spectacle n'aura plus cette forme quadrangulaire qui la faisait ressembler à une salle de concert quelconque. Le rez-de-chaussée tout entier sera consacré aux fauteuils d'orchestre ; les baignoires qui encadraient les fauteuils disparaîtront ; elles viendront former derrière eux un rang demi-circulaire de huit baignoires de face.

De chaque côté de l'orchestre des musiciens, quatre loges d'avant-scène viendront compléter la symétrie du rez-de-chaussée.

Au premier étage, les deux galeries qui, partant du manteau d'Arlequin, venaient se terminer carrément à la face opposée, vont être arrondies et former, au-dessus des huit baignoires de face du rez-de-chaussée, un mignon amphithéâtre qui sera du plus gracieux effet, et où les toilettes pourront s'étaler avec avantage. Cet amphithéâtre contiendra cent trente fauteuils excellents.

— Nous recevons de Bordeaux la dépêche suivante :

Hier a eu lieu à notre grand théâtre la première représentation des *Enfants du Capitaine Grant*.

La mise en scène est magnifique, l'interprétation excellente et le succès immense.

— Un jeune auteur dramatique de beaucoup d'avenir, M. Louis Olona vient de mourir à la maison Dubois, après une longue et cruelle maladie de poitrine.

Parmi les pièces qu'il laisse, se composant de comédies et d'opérettes, la plus récente, en même temps que la plus appréciée, est un drame historique en cinq actes ; le *Soldat Rouvel*, où se révèlent les qualités solides et brillantes de l'auteur.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

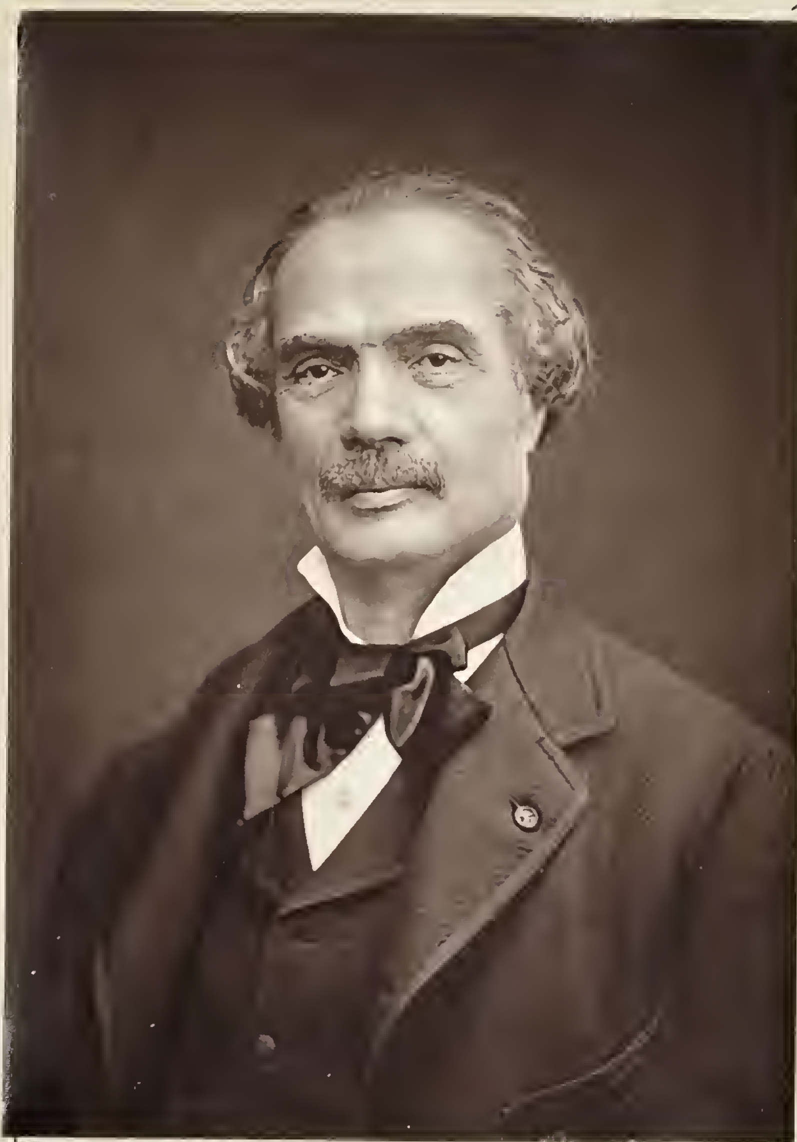
Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME

AUTEURS DRAMATIQUES

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie   Cliché DAGRON

TRAGEDIE

MUSIQUE

AUGUSTE MAQUET

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 330

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 11 au 17 Septembre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGr	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

PHO. VES & BARRET. G. BOUVI del.



CCCXXX

AUGUSTE MAQUET

Auguste Maquet est un des grands travailleurs de la littérature moderne; dans le roman comme au théâtre, il a produit un nombre considérable d'ouvrages qui tous portent un nom justement applaudi. Seulement, ayant travaillé longtemps avec un homme de génie qui a absorbé sa personnalité, il est moins populaire qu'il devrait l'être bien certainement.

Né à Paris, en 1813, Auguste Maquet, après avoir fait ses études au lycée Charlemagne, y devint, à 18 ans, professeur suppléant pendant quelques années.

Il manifesta, étant fort jeune, son goût pour le théâtre. S'étant présenté à Anténor Joly, directeur de la Renaissance, avec un grand drame intitulé: *Bathilde*, il fut bien accueilli, et envoyé à Alexandre Dumas pour que le maître fit quelques corrections à son œuvre.

Bathilde fut jouée en 1839 et fut le premier produit de cette collaboration énorme qui enfanta tant d'œuvres de premier ordre.

Maquet, doué d'une grande imagination et possédant une activité fiévreuse, se mit aussitôt à travailler avec une ardeur inimaginable. Malheurement pour lui, Dumas apportant une part de collaboration dans ses ouvrages, les signait de son nom, et absorbait ainsi toute la renommée qui pouvait rejaillir sur le jeune littérateur.

Jusqu'en 1846, c'est-à-dire pendant sept ans, Maquet fut ainsi sacrifié à son illustre ami. Mais à cette époque, un pamphlet ayant pour titre: *La maison Alexandre Dumas et Compagnie*, força Alexandre Dumas à avouer que pour les romans qu'il avait fait paraître durant les dernières années, il s'était servi largement des idées et du style d'Auguste Maquet.

Pendant deux ou trois ans, ils continuèrent encore leur collaboration malgré cet aveu qui avait dû coûter beaucoup à Alexandre Dumas, mais en 1851, ils cessèrent tout commerce littéraire et même amical.

Je n'ai pas à faire l'éloge des romans signés: A. Dumas et A. Maquet. Leurs titres évoquent leurs mérites. Ils ont été lus par leur génération et par la nôtre avec autant d'intérêt que d'admiration. Qui n'a passé plusieurs soirées agréables avec le *Chevalier d'Harmental*, les *Trois Mousquetaires*, *Monte-Christo*, le *Chevalier de Maison Rouge*, une *Fille du Régent*, *Vingt ans après*, la *Dame de Monsoreau*, le *Bâtard de Mauléon*, la *Guerre des femmes*, les *Quarante-Cinq*, le *Vicomte de Bragelonne*, *Joseph Balsamo*, le *Collier de la Reine*, *Ange Pitou*, la *Tulipe noire*, *Olympe de Clèves*, l'*Ingénue!* — Ce sont là des merveilles d'imagination, des trésors d'esprit, comme hélas, nous n'en rencontrons plus aujourd'hui sous la plume de nos matérialistes.

On ne sait quoi louer le plus de l'idée première, de l'habileté de la mise en scène, de la vivacité et du naturel dans le dialogue, de l'esprit fin et saisissant, de la gaîté franche et pleine de verve.

Cette collaboration si féconde et en même temps si intéressante pour le lecteur est peut-être unique dans l'histoire de la littérature. Elle s'est continuée au théâtre où elle a donné des drames d'une rare puissance. *Les Trois Mousquetaires*; *la Reine Margot*, *le Chevalier de Maison Rouge*, *Catilina*, *le Chevalier d'Harmental*, *la Guerre des Femmes*, *Urbain Grandier*, *la Dame de Montsoreau*, tinrent le public haletant pendant des centaines de représentations. C'était là de belles et grandes épopées, où le sentiment chevaleresque, l'esprit délicat et fort tout à la fois, les qualités du cœur, étaient merveilleusement développés. Ces grands drames de cape et d'épée personnifient toute une époque et laisseront leur nom gravé dans l'histoire de notre littérature dramatique.

Je n'ai parlé là que des œuvres faites par Auguste Maquet, en collaboration avec Alexandre Dumas. Seul ou avec d'autres hommes de lettres et auteurs dramatiques, l'auteur de *Bathilde* donna dans les journaux ou au théâtre bien d'autres ouvrages remarquables.

On lui doit encore, en effet, comme romans: *Deux Trahisons*, *l'Histoire de la Bastille*, *le Beau d'Angennes*, *les Prisons de l'Europe*, *la Belle Gabrielle*, *le Comte de Tavernie*, *la Maison du Baigneur*, *les Dettes de cœur*, *l'Envers et l'Endroit*, *la Rose blanche*, *les Vertes Feuilles*, *les Contes fantastiques*, *les Voyages au pays du bleu*, etc., etc.

Au théâtre, il a donné *le Château de Grandier*, *le Comte de Tavernier*, *Valeria*, à la Comédie-Française, en collaboration avec Jules Lacroix, *la Belle Gabrielle*, *les Dettes du cœur*, *le Hussard de Berchiny*, *la Maison du Baigneur*, *la Fronde*, à l'Opéra, et dont Viedermeyer écrivit la musique.

J'avais donc raison de le dire en commençant: Auguste Maquet a tenu une place considérable dans notre littérature et notre théâtre. Il est, à bon droit, considéré comme un de nos premiers écrivains populaires. Aussi la Société des auteurs dramatiques lui a-t-elle plusieurs fois donné la présidence de sa commission. Comme suprême éloge adressé à Auguste Maquet, je dirai que ses œuvres resteront pour la plupart dans les bibliothèques de tous ceux qui s'intéressent aux transformations que subissent forcément les lettres, transformations qui sont une preuve des progrès que l'esprit humain accomplit chaque jour.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Mademoiselle

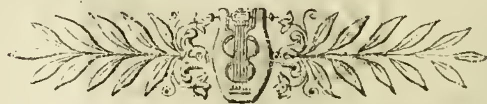
NOÉMIE VERNON

des Folies-Dramatiques
(costume de Serpolette, dans les *Cloches de Corneville*).

qui seront suivis du portrait et de la biographie de

CAMILLE DOUCET

Auteur dramatique
(Secrétaire perpétuel de l'Académie française).



REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

Représentation de la *Muette de Portici*.

Le chef-d'œuvre d'Auber manquait encore au répertoire de notre nouvel Opéra.

La *Muette de Portici* est un de ces ouvrages qui personnifie admirablement un des côtés de la musique française. La mélodie y vole bien à l'aise et la parfaite clarté du génie du génie du compositeur, à qui l'on doit tant de d'œuvres aimables et absolument charmantes, nous séduit l'oreille sans nous laisser la moindre fatigue dans l'esprit.

Nous reviendrons dans un de nos prochains numéros sur cette reprise de la *Muette de Portici* dont nous n'avons que le temps d'enregistrer aujourd'hui le nouvel et éclatant succès.

Nous serons plus à même après une seconde audition de donner au compositeur et à ses interpètes tous les éloges

qu'ils méritent. Disons, dès maintenant que Villaret, Lassalle, Gaspard, Mlle Daram ont mis en relief toutes les mélodies suaves ou entraînantes de ce bel opéra, que Mlle Mauri est une ravissante ballerine et que la splendide mise en scène, les décors merveilleux font le plus grand honneur à notre académie nationale de musique.

GYMNASE

Première représentation de : Les *Ilotes de Pithiviers*, comédie en 3 actes de M. Paul Ferrier.

Le titre de la nouvelle comédie du Gymnase en révèle à peu près l'intrigue, et M. Paul Ferrier met dans la bouche d'un de ses personnages des paroles qui expliquent aussi bien que nous pourrions le faire le sujet de sa pièce.

Voici comment le notaire Chassignol, conseille à son ami Vercassin de s'y prendre pour ramener au foyer conjugal, son gendre qui s'en éloigne trop souvent :

« Ton enragé de Parisien de gendre, à peine marié, délaisse sa femme. Il court les tripots comme jadis et retourne chez les drôlesses. Quand tu le sermones, il se raille. Eh bien, fais ce qu'il fait, sois joyeux viveur, et mets en danse tes écus, qui seront les siens. Que le coupable, en te voyant, se reconnaisse dans un miroir et rougisse. Les Spartiates, nous dit l'histoire, guérissaient leurs enfants du vice d'ivrognerie en leur montrant des ilotes ivres ; emprunte carrément à l'antiquité ce traitement homœopatique, fourre-t-en jusques-là des plaisirs défendus, etc..., etc. »

Vercassin part aussitôt en campagne et nous le retrouvons bientôt franc viveur, joueur, et tout disposé même à partir pour Venise avec Mlle Cerisette, malgré les objurgations de sa femme.

Le gendre inquiet sur son héritage, se range dans l'espoir que son beau-père finira cette vie de polichinelle, mais ayant goûté du fruit défendu et le trouvant délicieux, il est probable que Vercassin serait mort dans l'impénitence finale, si la goutte n'était venu l'arrêter dans ses débordements. Il revient donc à la flanelle et à la tisane et tout va bien qui finit bien.

La pièce est gaie, mais d'un rire un peu gros et forcé. Le public, moins délicat que la critique, lui a fait un très bon accueil. Elle est d'ailleurs rondement menée par Achard, Landrol, Corbin et Francès. Mme Jeanne May y est charmante d'ingénuité, Mme Prioleau, amusante de rondeur, Mlle Lesage fort jolie, mais Mlle Dinelli a fait, par hasard, fausse note dans l'ensemble.

En somme, si les *Ilotes de Pithiviers* ne constituent pas une comédie délicate et littéraire, c'est une farce qui obtiendra quelque succès.

CHATELET

Première représentation de la *Vénus noire*, pièce en 5 actes et 12 tableaux par M. A. Belot.

Mme de Guéran, part à la recherche des restes de son mari qu'elle croit être mort en pleine Afrique centrale, aux environs des Montagnes Bleues. Elle est accompagnée dans ce rude voyage par trois jeunes gens, qui soupirent après sa main. En échange du dévouement qu'ils lui montreront pendant cette excursion, elle promet à l'un sa main et aux deux autres une amitié éternelle. L'heureux fiancé n'est pas désigné, il ne prendra place dans le cœur de la dame qu'en raison de ce qui pourra se produire en route.

Nous suivons alors nos Parisiens sur les bords du Nil, dans le pays des Niams-Niams et des Walindis, à travers les Montagnes bleues et jusqu'au cœur du pays des amazones où ils retrouvent non point les restes de M. de Guéran, mais le hardi voyageur en personne, prisonnier de ces peuplades sauvages. Ils le délivrent enfin et reviennent en France où les trois soupirants doivent se contenter d'une égale part d'affection dans le cœur de la dame.

Ce n'est point dans les épisodes comiques et dramatiques du drame qu'il faut chercher l'intérêt principal de ce nouvel ouvrage du *théâtre-scientifique*, mais, c'est surtout dans les tableaux qui se déroulent pendant plus de quatre heures et mettent en relief les mœurs des peuplades de ces contrées, leurs costumes et les splendeurs de leurs paysages.

M. Castellano n'a rien épargné pour répondre aux consciencieuses exigences de M. Belot, qui ne voulait faire aucun sacrifice à la vérité, dans la mise en scène de son œuvre. Il a déployé un luxe merveilleux de décors et de costumes.

Les tableaux des deux navires, de la Caravane, du palais de la Vénus noire, de la forêt des Amazones sont des plus curieux à voir.

Bien que les interprètes soient un peu perdus au milieu de ces somptuosités, nous ne devons pas oublier de citer Dumaine, Cooper, Mlles Jaillet, et Francis, Mme Paul Deshayes, qui ont joué leur rôle avec beaucoup de verve et se sont fait fréquemment applaudir.

Mentionnons aussi, le très intéressant musée créé dans le foyer, et où viennent s'étaler de très beaux produits de l'Afrique centrale. Nous y avons vu notamment des animaux excessivement curieux et des ivoires remarquables.

La *Vénus noire* constitue un véritable spectacle pour les lycéens en vacance, amusant et intéressant tout à la fois.

FANTAISIE MOSCOVITE

Cela se passait à Moscou.

Il y avait eu, ce soir-là, un grand dîner chez la comtesse de... Dix heures venaient de sonner ; les invités étaient partis ; il ne restait que quelques vieux généraux et deux ou trois sénateurs grands cordons — oncles de la jeune comtesse — qui prolongeaient, tout en digérant, une partie de whist dans le fumoir du comte. Il y avait aussi le prince de X...

Le prince, — qui s'appelait Dimitri de son petit nom, — était l'ami de la maison, c'est-à-dire que monsieur ne le haïssait pas, et que madame l'aimait beaucoup. Je dis : aimait beaucoup, ce qui ne signifie pas la même chose qu'aimait simplement. C'était un blond, pas fat du tout, avec de petites moustaches relevées en crocs, une bouche un peu railleuse, des façons qu'on imitait. Avec cela de l'élégance, un esprit de bon aloi, et, une réputation effroyable.

Selon lui, le dénouement, en amour, n'étant jamais que la fin logique du commencement, quand ce commencement existe, il est pour le moins inutile de traîner les préliminaires en longueur.

Auprès des femmes il affectait la résignation d'un homme qui subit sans se plaindre les injustices de sa renommée. Il avait une manière de leur laisser entendre que leurs perfections l'intimidaient, et cela lui donnait un avantage dont il n'abusait pas toujours. Son art suprême consistait à avoir l'air de les adorer de loin, à deux genoux, les yeux baissés, avec une dévotion fraternelle, et il y mettait tant de savoir faire, qu'il inspirait à la moins romanesque le désir d'encourager doucement une si belle modestie. Quelques-unes l'encourageaient même si bien, qu'il passait pour n'avoir plus besoin d'encouragement auprès d'elles.

Mais ces adorations muettes — où le diable perdait si peu — et ces génuflexions mentales ne s'adressaient pas à tout le monde indistinctement. Il y a — et qui le savait mieux que lui — la catégorie des femmes dont on espère quelque chose, si vaguement que ce soit, et celle des femmes dont on n'espère rien du tout, des Clorindes armées de toutes pièces et caparaçonnées d'une triple cuirasse de vertu. Vis-à-vis de ces dernières, il ne se départait pas d'une réserve souvent exaspérante ; car, personne ne l'ignore, ce sont surtout les honnêtes femmes qui aiment jouer avec le feu ; elles n'imaginent pas que cela brûle. Son attitude séraphique en leur présence se nuançait de tant de respect, de tant de respect, qu'à la fin il ne restait plus de place pour autre chose. Alors on s'irritait sourdement ; car on a beau être sainte, on reste toujours fille d'Ève, et si l'on ne veut pas mordre à la pomme au moins veut-on l'avoir tenue dans ses mains. Histoire de dire : moi aussi, j'ai été tentée, et j'ai résisté à la tentation.

Or il arrivait que, parmi ces saintes sans au-

réole, il s'en trouvait une qui éprouvait tout d'un coup le besoin de convertir tant de perversité en un bon petit amour... platonique. L'œuvre de rédemption est toujours méritoire ; en ce cas particulier, elle se présentait séduisante. Quel triomphe de courber sous son joug ce front superbe, trop habitué à se relever en maître ! Quelle gloire d'amener à composition ce cœur rebelle, dont « Tout en Rien » avait jusqu'ici été la devise ! Moins il entendait de cette oreille — et il mettait une obstination inouïe à ne pas entendre, — plus la tentation était forte et le désir irrésistible.

—

La comtesse était seule ; elle regardait les flammes danser dans le foyer, et elle rêvait. De temps en temps un des hôtes de son mari quittait le whist pour venir faire un bout de causette avec elle, ce qui l'ennuyait beaucoup, et Dimitri faisait comme les autres, ce qui l'ennuyait d'avantage.

A une de ces occasions, comme ils étaient restés seuls un instant, elle lui dit avec une petite moue qui essayait d'être dolente :

— Mon Dieu, cher prince, inventez donc quelque chose pour m'amuser... J'ai les nerfs agacés... je suis toute triste ce soir.

— Triste, comtesse ? Qu'est-ce qui, sur la terre ou dans le ciel, pourrait bien vous rendre triste? et quel moyen y a-t-il de bercer cette belle tristesse-là ? Voulez-vous que je vous lise... que je vous dise des vers... que je vous conte des contes à dormir debout ? Dormir, cela désagace.

— Voyons un peu vos comtes. Ah! une idée... Avez-vous votre voiture en bas ?

— J'ai mon traîneau.

— Tant mieux, ce sera plus amusant. Sonnez, je vous prie.

Et quand le valet de chambre parut :

— Dites à Jeanne de me donner une pelisse et priez monsieur le comte de venir ici tout de suite.

Le comte entra par une porte et Mlle Jeanne, avec la pelisse, par l'autre.

Voici ce que c'est, mon ami. A force de contempler les vieilles perruques que vous avez chez vous, je me suis donné un effroyable accès de spleen. Je suis prête à pleurer, tout simplement. Pour me remettre, j'ai imaginé d'aller faire un tour de Kremlin avec le prince... dans son traîneau. Y voyez-vous quelque inconvénient ?

Le plus étonné fut Dimitri. Il ne s'attendait pas à cette imagination-là.

— Ma chère, objecta le comte timidement, on attellera votre traîneau tout de suite ; ce sera l'affaire d'un instant.

— Non pas ; merci. Ce ne serait plus la même chose... J'irai dans le traîneau du prince... pas autrement.

Elle parlait en femme qui, n'ayant rien à se reprocher, trouve — et le monde le trouve avec elle — que tout lui est permis.

Le comte se soumit. Il prit la pelisse des mains de la femme de chambre et la lui posa sur les épaules. Puis, s'agenouillant, il passa les petites bottes fourrées sur les souliers de satin.

— Merci, André ; vraiment, vous êtes aimable.. Maintenant, il faut que nos invités ne s'aperçoivent pas de ma fugue. Tâchez d'arranger ça... Au revoir.

Et, heureuse de son équipée comme une pensionnaire qui s'échappe du dortoir, elle traversa les salons sans bruit. Dimitri la suivait.

Au bas de l'escalier, le comte les rejoignit. Tête nue, en habit, il descendit dans la neige, pendant que les domestiques s'empressaient autour du traîneau. Il installa la comtesse, l'enveloppant avec des soins infinis ; puis, comme c'était le tour de Dimitri de monter, avec une courtoisie un peu hautaine, il tint lui-même la couverture de peau d'ours pendant que celui-ci s'asseyait.

— Où allons-nous, madame ? demanda Dimitri.

— Où vous voudrez. Tout droit.

Elle envoya un petit salut au comte, et le traîneau partit.

—

Pendant quelques secondes, il suivit la rue, sombre et silencieuse en raison des hôtels aristocratiques qui la bordaient des deux côtés. Un peu plus loin le quartier s'animait. Au second tournant on déboucha sur le pont des Maréchaux, le boulevard des Italiens de Moscou.

Les boutiques et les enseignes s'y suivent et s'y ressemblent. C'est là qu'ont élu domicile les coiffeurs français, les libraires français, les confiseurs français et tous ceux qui importent dans le Far-East la fine fleur de la civilisation occidentale. Derrière les doubles vitres, le gaz des étalages flambe tous les soirs, ni plus ni moins que si des badauds archi-parisiens s'arrêtaient devant la montre.

La chaussée — qui est un abominable pavé quand il ne gèle pas — est disposée en pente assez sensible, et le trotteur du prince la remontait de sa plus grande allure. Le traîneau glissait sans bruit sur la neige épaisse et fuyait comme une ombre. De temps en temps le cocher criait gare aux passants ; sa large barbe, soulevée par le vent, s'étalait des deux côtés du touloupe bordé de castor, et quand on passait sous les réverbères, on voyait reluire le tissu de la ceinture et le galon de la chapska de velours.

La petite comtesse avait frissonné une ou deux fois dans sa pelisse, puis elle s'était blottie tout au fond avec un joli mouvement qui semblait dire : Me voilà contente !

En effet, aller le soir dans un traîneau qui n'est pas le sien, avec un homme qui n'est pas son mari, pour la toute première fois de sa vie et peut-être pour la dernière : quel ravissement ! Cela avait tout juste le parfum de ladite pomme, mais rien que le parfum.

— C'est charmant, n'est-ce pas? dit-elle, cela ressemble à une aventure. Est-ce que cela vous amuse ?

Elle le regardait en riant doucement sous sa voilette.

Elle ajouta :

— Mais vous êtes très-mal assis... tout à fait sur le rebord. Approchez-vous donc... On dirait que vous avez peur !

Dimitri n'avait pas peur, mais il cherchait à comprendre. Il avait toujours rangé la comtesse parmi les inabordables ; son caprice de ce soir le déroutait. Il croyait la connaître, et, depuis un quart d'heure, toutes ses notions à son égard se dérangeaient. C'est toujours inquiétant.

A tout hasard, il se rapprocha.

— En vérité, madame, je suis bien heureux. .

— Heureux ! et de quoi ?

C'était dit simplement, mais il crut sentir la cotte de mailles qui remontrait le bout de l'oreille. Il n'insista pas.

On était au bout de la rue. Le traîneau tourna à droite et fila rapidement sur la nappe de neige, coupant en diagonale une place grande comme un champ de Mars. A l'autre bout s'élevait le Kremlin, avec ses dômes pointus, ses hauts minarets, ses murailles crénelées, une masse magnifique et bariolée qui rappelle ce qu'on sait, ou ce qu'on croit savoir, des merveilles de Ninive. Dans les tours, d'étroits passages sont pratiqués pour les voitures et éclairés toute la nuit par des becs de gaz.

Au moment où l'on passait sous l'une de ces voûtes, le baschlik de la comtesse se défit, et sa jolie tête apparut coiffée en diamants comme elle l'avait été pour la soirée. Un passant, qui les croisait, s'arrêta étonné, car l'usage en Russie n'est pas qu'une femme parée de la sorte aille la nuit en traîneau. Ce passant, heureusement, était un inconnu, et sa rencontre était sans conséquence.

— J'en suis bien aise, dit Dimitri.

— Et pourquoi cela?

— Mais, vous savez, je suis... très-compromettant, moi, pour une femme. Ma réputation...

Quand il recevait le feu, il n'était pas rare qu'il commençât par mettre sa réputation en avant, comptant sur cette chance qu'on le défendrait contre lui-même. Il estimait que c'était un moyen comme un autre, et meilleur qu'un autre, de gagner du terrain.

— Laissez là votre réputation, je vous prie. Elle ne me regarde pas. Un homme qui est avec moi n'a que la réputation que je lui crois.

— Voilà qui est catégorique, pensa Dimitri, et il se préparait à faire une réponse convenable, lorsqu'elle ajouta :

— Occupez-vous plutôt de rattacher mon baschlik... Ah ! mon Dieu ! pas comme cela,... vous allez me décoiffer. J'aime mieux le faire moi-même. Décidément, je vous croyais plus adroit... sur votre réputation.

Pendant qu'elle s'arrangeait, elle lui donna son manchon à tenir, un petit manchon de zibeline tout tiède du contact de ses mains. Quand elle eut fini, il le lui rendit ; mais avant de le rendre, il le flaira délicatement.

— De l'iris, avec un peu de verveine, dit-il ; un mélange exquis, le vrai parfum d'une femme élégante.

Il allait dire : d'une femme comme vous ; mais au beau milieu de sa phrase il changea d'intention et quintessencia le compliment.

— Vraiment... vous vous y entendez donc un peu, après tout ? — C'est étonnant !

Et au bout d'un moment :

— Et votre parfum, à vous, qu'est-ce que c'est ?

— Mon Dieu, je les supporte tous... excepté la verveine.

— C'est poli !

— C'est sincère, — et surtout c'est très-malheureux La verveine, voyez-vous, cela me grise, cela me grise positivement et beaucoup plus que je ne voudrais. Dans notre monde, il n'y a qu'une femme qui porte ce parfum-là, et depuis quelque temps, quand j'en respire, ce que je ressens, n'est pas précisément du calme et de la tranquilité de cœur... Ce serait plutôt le contraire... Enfin, je m'entends.

— Je vous entends aussi, un peu. Vous voulez insinuer tout uniment que vous adorez cette femme.

— Vous l'avez dit. Oui, madame, pour mon malheur, j'aime cette femme éperdument...

— Je vous plains vraiment de tout mon cœur.

— Vous êtes bonne. Merci. Il y a des moments,

d'ailleurs, où je me fais pitié à moi-même. Car c'est une folie, n'est-ce pas, c'est une folie... de vous aimer ?

Quand il pressentait un cas désespéré, il lâchait comme cela une déclaration à bout portant. Cela pouvait être de la poudre brûlée en pure perte, et c'est ce qui arrivait quelquefois ; mais, d'autre part, la manœuvre cachait une habileté profonde. Elle forçait à se prononcer. Tout dépendait de la manière dont on accueillait l'ouverture. Cela devenait alors, selon les circonstances, une chose fort sérieuse, ou conservait le caractère d'un marivaudage sans conséquence. C'est ce qui s'appelle brûler ses vaisseaux et garder une barque pour le retour.

La petite comtesse, emmitonfflée dans ses fourrures, les joues toutes roses... de froid, se taisait. Songeait-elle à embarquer son adorateur dans la nacelle de sauvetage. Ce qui est certain, c'est que lui ne songeait pas à perdre l'avantage que son silence semblait lui laisser.

— Voyez-vous, madame, commença-t-il de ce ton pénétré que quelques prédicateurs prennent en chaire, voyez-vous, je ne suis pas du tout « ce qu'un vain peuple pense. » On me prête, je ne sais pourquoi, des qualités, que je serais heureux d'avoir, mais que je n'ai pas. On me croit raffiné, — je voudrais l'être, — en réalité, je ne suis que timide, et j'ai la sensibilité à fleur de peau. Je ne sais pas gouverner mon cœur, et je ne possède pas l'art de lire dans le cœur d'autrui. Je suis un homme tout rond, moi, sans malice, sans finesse. J'aime bêtement, comme ces moucherons qui tourbillonnent dans un rayon de soleil, et essayent de remonter jusqu'à lui, en sachant d'avance qu'ils n'y parviendront jamais. Ne riez pas. Il vous a été démontré que je suis bon enfant ; je voudrais vous persuader aussi que je suis un enfant naïf. Cela est, je vous assure. Je ne sais rien deviner, rien pressentir. Je ne comprends les choses que lorsqu'on me les dit ; encore faut-il qu'on les dise clairement. Je n'ai pas, comme tant d'autres, la suffisance, ou peut-être le courage, de me croire remarqué parce qu'on m'a honoré d'un regard. Ce regard, je ne sais pas le lire, à moins qu'on ne le veuille expressément. Mais alors je me transforme. Je saisis les choses au vol. Mes yeux deviennent des yeux de lynx, et j'ai l'oreille fine d'un confesseur, sa discrétion aussi, une discrétion à toute épreuve. Un rien suffit pour me tout apprendre, me faire tout croire et tout adorer. Seulement, vous le sentez, ce rien doit être quelque chose. Se livrer pieds et poings liés, la seule manière de se livrer selon moi, est une affaire sérieuse, et vous m'accorderez qu'elle demande un peu d'encouragement, si peu que ce soit.

Ce discours, ce monologue, cette improvisation, comme on voudra, avait été débité tout d'un trait, sans se presser, avec calme, et cette assurance de l'homme qui sait où il va. La comtesse ne disait rien, et toute son attention semblait se concentrer à retenir les bouts de son baschlik, qui voltigeaient au vent. Mais certains passages avaient été soulignés d'un sourire, et ce sourire assez énigmatique au reste, ne semblait pas annoncer qu'elle n'eût pas entendu.

Il y a des femmes qui écoutent comme cela la musique à l'Opéra. Elles flirtent tout le temps d'une cavatine, ou observent une amie, et, quand l'air est fini, elles n'ont pas perdu une note.

— Que pensez-vous de ma profession de foi ? demanda Dimitri.

Elle fit un petit geste de la main, comme pour dire : Je répondrai tout à l'heure, et se mit à regarder autour d'elle.

On était arrivé sur l'esplanade du Kremlin. De cet endroit on découvrait une vue à vol d'oiseau sur une partie de la ville, dont les abords se perdaient au loin dans les brumes de la nuit et les blancheurs de la neige. Des chapelets de réverbères dessinaient les grandes rues et brillaient au milieu des masses obscures comme un collier de diamants dans son écrin de velours. Les coupoles des églises reflétaient dans leurs dorures les pâles clartés du ciel. Par-ci, par-là, une étincelle semblait suspendue dans l'air; c'étaient les lampions qui brûlent nuit et jour, au haut des clochers, devant les images des saints.

Sur l'esplanade, les quatre cathédrales de style byzantin, groupées autour d'une toute petite place, étaient saisissantes d'effet au milieu de ce silence et sous ce ciel parsemé d'étoiles. Leur aspect donnait à la fois envie de rêver, de penser, de se signer et de philosopher. L'ogive montre le ciel ; mais les lignes écrasées et lourdes du plein-cintre ont je ne sais quoi qui fait songer aux mystiques extases du monastère.

— Savez-vous que c'est magnifique, dit la comtesse. Je connais peu de choses qui vaillent cette vue-là.

Et elle ajouta :

— Je viens ici tous les jours... Vous ne devinerez jamais pourquoi.

— Pour la vue ?

— D'abord, et ensuite, pour voir les canons français rangés là-bas, le long de l'Arsenal. Je salue la France en passant, et je ris un peu en me rappelant la devise républicaine que ces canons-là portent. Depuis un demi-siècle les trois mots magiques sommeillent à l'ombre du palais des tzars, au sein de la ville la plus monarchique de la monarchie, sans que ce voisinage réciproque les gêne aucunement. Et penser qu'il suffirait d'une étincelle...

— Vous m'effrayez, madame ! seriez-vous révolutionnaire, par hasard ?

— C'est selon. Et vous ?

— Cela dépend ; s'il le fallait pour plaire à une femme...

— Vraiment ?...

Le traîneau allait vite, et le mouvement de l'air lui coupa la parole. On longeait en ce moment les boulevards, qui ont, à Moscou, une physionomie particulière, et ne ressemblent en rien aux boulevards de Paris. C'est une quadruple allée de tilleuls, des deux côtés de laquelle circulent les voitures, tandis que le milieu est réservé aux piétons. Cela fait une largeur dont on n'a pas idée ailleurs. Le traîneau allait comme le vent, rasant les maisons, les arbres couverts de givre et les réverbères, qui semblaient fuir des deux côtés.

Dimitri savait attendre, mais il savait aussi qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. C'est pourquoi, lorsqu'on fut au bout du boulevard, et que l'allure se ralentit un peu, il se pencha et hasarda doucement :

— Vous ne me dites rien ?

Thèse générale : quand une femme se sent mise au pied du mur, et qu'elle ne veut pas dire non, et qu'elle a peur de dire oui, elle s'en va chercher aux antipodes un sujet de conversation absolument étranger à ce qui précède, et s'y jette avec un air de candeur qui fait se pâmer d'aise saint-Ignace au haut du ciel. Généralement, c'est de ses amies et de ses connaissances qu'elle parle, quelquefois de ses enfants. Par exemple, elle ne parlera pas de son mari ; la moins délurée a un instinct qui l'avertit.

La comtesse essaya de mettre sur le tapis le chapitre des menus commérages, et échoua complètement. Dès les premiers mots, Dimitri considéra le sujet comme épuisé et ne s'y attarda pas.

— Je vous en prie, dit-il, répondez sérieusement à une question sérieuse. Pensez-vous en vérité beaucoup de mal de moi, ou bien — ce qui est pis — n'en pensez-vous rien du tout ?

— Très sérieusement, je pense que vous êtes un homme extrêmement dangereux.

Une crise était dans l'air. L'issue pouvait être incertaine, quant au résultat, mais elle était imminente. La moindre chose allait suffire pour faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

— Ne plaisantez pas, je vous en prie, dit-il.

L'émotion de son accent était vrai, et ce n'est pas son oreille à elle qui pouvait s'y méprendre. Mais voilà, les femmes sont ainsi faites. Pour peu qu'une corde soit tendue, elles éprouvent le besoin de la tendre davantage. Elles s'y casseraient les doigts plutôt que de ne pas essayer. Forcer la note est leur bonheur suprême.

Celle-ci sentant qu'elle tenait un homme à sa merci, n'eut garde de s'en contenter. Elle le voyait à genoux, — elle le voulait le front dans la poussière. Elle eût menti à sa nature, si elle eût pensé ou agi autrement.

Au lieu de lui répondre, elle eut un petit éclat de rire sonore, perlé et horriblement railleur.

Ce petit rire décida tout.

La situation se dégagea brusquement. Leurs rôles changèrent. Dimitri redevint causeur et fut brillant ; — la petite comtesse demeura pensive.

Il lui disait des choses charmantes, — mais avec quelle liberté d'esprit ! Mieux eût valu ne pas les dire.

— Cet automne, quand vous passiez tous les soirs au parc, si belle et si blanche, couchée au fond de votre grande calèche, il y avait quelqu'un que cet aspect rendait fou. Il guettait votre passage ; il eût voulu se mettre sous les pieds de vos chevaux.

— Ce quelqu'un, ce n'était pas vous, j'imagine ?

— J'en suis désolé, comtesse, mais vraiment ce n'était pas moi.

— Alors, que voulez-vous que cela me fasse ? — Parlez-moi de vous.

— Hélas ! je n'en saurais rien dire qui vous intéressât...

C'était lui, maintenant, qui portait un cuirasse — et impénétrable.

On approchait de la maison.

— Ne me donnerez-vous pas, dit-il, quelque chose, en souvenir de cette promenade ?

— C'est par politesse que vous me demandez cela ?

— Quelle idée !... Pouvez-vous croire ?...

Elle détacha sous son manteau un brin d'héliotrope qu'elle portait à la ceinture. Mais, avant de le donner, elle regarda Dimitri dans les yeux.

— Bien sûr ? dit-elle.

— Bien sûr ! — Seulement, il souriait, à peine, c'est vrai, mais ce sourire lui rendait la monnaie de sa pièce.

La branche d'héliotrope, froissée par une petite main nerveuse, tomba alors sur la neige, et cette main rentra dans le manchon sans avoir rien donné.

Lorsqu'on fut arrivé, la comtesse entra chez elle, et Dimitri s'en alla fumer une cigarette avec le comte, qu'il trouva seul.

Au bout d'un quart d'heure, on vint les avertir que la comtesse les attendait.

Ils la trouvèrent sur sa chaise longue, enveloppée d'une robe de cachemire, la figure un peu pâlie, par la fatigue apparemment. Une petite table à souper était dressée à côté d'elle.

Quand la comtesse soupait dans son boudoir, cette table, toute servie, faisait son apparition et l'on renvoyait les domestiques. On n'était jamais plus de quatre ou cinq personnes, — les plus intimes, — et l'on causait...

Sans quitter sa couchette, elle goûta du bout des dents une aile de perdreau, un biscuit, et une mandarine.

Dimitri et le comte faisaient preuve d'un appétit moins éthéré. Mais, bien qu'ils fussent ou parussent être très en train tous les deux, on sentait qu'ils n'étaient pas tout à fait à leur aise vis-à-vis l'un de l'autre.

— Mon cher prince, dit la comtesse, je vous ai refusé tout à l'heure, si j'ai bonne mémoire, une fleurette que vous me demandiez, Je veux réparer mon tort et vous donner une compensation. — A la façon des dames polonaises, je vous offre à boire dans ma bottine.

Et disant cela, elle fit sauter du bout de son pied cette bottine, — qui était une migonne pantoufle, brodée d'or et doublée de satin.

Celui qui s'en saisit fut le comte. Il l'emplit de vin de Champagne jusqu'au bord et l'offrit à Dimitri. Celui-ci salua la comtesse et but.

Elle le regardait faire.

Par cet acte de coquetterie un peu osé, elle avait tenté, à son insu peut-être, une chance de réconciliation. Un regard, un geste pouvait lui apprendre que tout était oublié et que la grande question restait pendante comme devant.

Mais ce geste, Dimitri ne le fit pas; ce regard, il ne l'eut pas. Tranquillement, comme s'il se fût agi de la plus ordinaire des coupes de cristal, il vida la pantoufle, et pas le plus léger frémissement des lèvres n'indiqua qu'il l'eût effleurée d'une caresse.

C'était on ne peut plus clair ; il ne songeait pas à recourir en grâce.

Alors la comtesse ôta une bague de son doigt, un simple fil d'or où pendait un diamant monté en larme, — et, délicatement, avec un joli sourire, le laissa tomber dans le verre du comte.

— Je ne veux pas faire de jaloux, dit-elle. Ceci, André, est pour vous.

Ce petit anneau devait avoir une vertu magique, car la figure du comte s'illumina subitement.

Dimitri venait de partir ; on avait emporté la table chargée de bougies, et le boudoir n'était plus éclairé que par la lumière pâle d'une lampe d'albâtre. Le comte et la comtesse étaient seuls. Il s'approcha d'elle, et s'agenouillant :

— Comment dois-je comprendre ? dit-il. Vous ne deviez me rendre cette bague que le jour où...

— Le jour où je vous aurais pardonné le bouquet envoyé à Mlle Aur...

— Les apparences seules, je vous le jure, étaient contre moi...

Elle lui mit une main sur la bouche.

— N'en parlons plus, puisque je vous pardonne.

Il baisa cette main tendrement, passionnément, comme l'eût fait un amant. Puis il ajouta très-bas :

— Mais alors, c'est aussi la fin de mon exil ; — vous ne l'avez pas oublié ? Me permettrez-vous de vous revoir tout à l'heure, — chez vous, — dites ?

Or, il était minuit bien passé... La comtesse rougit un peu, et tourna la tête sur l'oreiller

— Oui, fit-elle. — Et ce oui, plus léger qu'une brise de mai qui passe sur des roses, ressemblait à un soupir. Ce soupir et ce consentement ensemble signifiaient-ils quelque chose? Le mari n'y vit que ce qu'il avait envie de voir. Les malins yeussent trouvé cent finesses. Mais les gens naïfs comme nous, en retireront simplement cette morale : Qu'il vaut mieux pardonner que d'être pardonnée.

MICHEL.

NÉCROLOGIE

La semaine dernière qui vient de s'écouler a été fatale à la littérature et aux arts. Nous avons entr'autres morts à déplorer, celle de :

TAYLOR

Le baron Taylor, le fondateur des cinq grandes associations : artistes dramatiques, — artistes musiciens, — artistes peintres, sculpteurs, graveurs et dessinateurs, — inventeurs et artistes industriels. — Membres de l'enseignement, — le président honoraire et dévoué de la Société des gens de lettres, de la Société des auteurs et compositeurs, — l'homme qui se dévoua toute sa vie aux hommes et aux choses de l'art, est mort samedi a midi, à l'âge de quatre vingt-dix ans !

Le baron Taylor était né à Bruxelles en 1789 Il était fils d'un anglais, qui se fit naturaliser français, et sa mère était d'origine irlandaise.

Il fit ses études à Paris, et, tout en recevant une instruction solide, il cultiva l'art du dessin et devint l'élève de Suvée.

A peine âgé de vingt deux ans, il entreprit un long voyage artistique, et visita successivement la Belgique, la Flandre française, l'Allemagne et l'Italie.

Enrégimenté dans les gardes mobiles en 1813, il fut nommé sous-lieutenant. Au retour des Bourbons, il entra dans la garde royale, fut nommé au concours lieutenant d'artillerie, devint aide-de-camp du général d'Orsay, qu'il suivit en Espagne en 1823, se distingua en diverses circonstances, et se retira avec le grade de chef d'escadron.

Chargé plus tard de missions scientifiques, il fit plusieurs voyages en Egypte et entre autres acquisitions, dota la France du curieux monolithe qui orne la place de la Concorde depuis 1834.

En 1838, M. Taylor fut investi des fonctions d'inspecteur général des Beaux Arts.

Lorsqu'il appartenait encore à l'armée, en 1821, le baron Taylor donna au théâtre, en collaboration avec Nodier, une traduction de la célèbre pièce dramatique de Maturin, *Bertram*. Cette œuvre, qui eut deux cents représentations fut suivie du *Délateur*, d'*Ismaël et Marie*, d'*Amour et Etourderie*. Mais ces pièces eurent peu de succès.

On lui doit en outre un certain nombre d'ouvrages et principalement des relations de voyages, dont le principal : *Voyages pittoresques et romanesques de l'ancienne France*, comprend vingt-quatre volumes in-folio, avec planches lithohraphiées. Pour cet ouvrage considérable et qui d'ailleurs n'est pas terminé, il s'était adjoint comme collaborateurs, Charles Nodier et M. A. de Cailleux.

Mais, tous ces travaux artistiques et littéraires qui suffiraient pour mériter une notoriété sérieuse à tout autre, ne constituent point pour lui sa plus grande part de renommée. C'est comme fondateur de Sociétés si utiles et si riches aujourd'hui, que le baron Taylor laisse un nom justement honoré.

CHAM

Le spirituel et fécond caricaturiste Cham, dont la verve fut inépuisable jusqu'au dernier jour vient également de mourir à l'âge de 60 ans.

Cham, — de son vrai nom, Amédée de Noé, — était né à Paris en 1819. Fils d'un pair de France, il fut d'abord destiné à la carrière militaire et entra à l'école polytechnique, mais son goût le porta vers les arts et il quitta l'école pour entrer à l'atelier de Paul Delaroche, puis dans celui de Charlet. Il sortit de ce dernier atelier armé en guerre pour faire la chasse aux ridicules et il entama son inépuisable série de charges en commençant par celle de son nom. Le pseudonyme biblique de Cham était une allusion au nom de son père, le comte de Noé.

Pas n'est besoin de citer le *Musée Philippon* où Cham fit ses débuts, le *Charivari*, dont il a été le collaborateur assidu, et cent autres journaux dont il a fait le succès.

Il a été positivement le créateur d'un genre qui tiendra sa place dans la caricature moderne.

C'est une perte sérieuse pour l'art contemporain.

BELVAL

Belval, l'ancienne basse de l'Opéra, est mort à Paris d'une attaque d'apoplexie.

Belval était jeune encore, il était né en 1823.

Après avoir parcouru la province pendant dix ans et tenu l'emploi de première basse à Lyon, où il créa avec un grand talent le rôle de Peters, de l'*Etoile du Nord*, il fut engagé au grand Opéra de Paris, alors dirigé par M. Crosnier. Il y débuta le 5 septembre 1855 dans le rôle de Marcel des *Huguenots*

Après avoir chanté tous les grands rôles du répertoire, il créa ceux de Soliman, de la *Reine de Sabat* de l'archevêque Turpin dans *Roland à Ronceveaux*, de don Diego dans l'*Africaine*.

Belval s'était retiré de notre première scène lyrique après avoir soutenu pendant vingt ans le poids du grand répertoire, le 10 septembre 1876.

Singulière coïncidence : c'est le 7 septembre qu'il entre à l'Opéra, c'est le 15 septembre qu'il en sort c'est le 7 septembre qu'il meurt.

Belval sera regretté de tous ceux qui l'ont connu et ont pu apprécier l'homme et l'artiste.

GEORGES PETIT.

Nous avons encore à enregistrer la mort d'un jeune et vaillant écrivain, M Georges Petit.

M. Georges Petit était l'auteur, entre autres pièces, de *Papignol candidat*, l'*Aveu*, l'*Affaire Fauconnier*, la *Dédicace*, le *Grand-Père*, joué l'an dernier à l'Ambigu, etc.

Il avait collaboré au *Tintamarre* d'abord, puis au *Figaro* où il travaillait aux articles signés un Monsieur de l'orchestre.

PETITES NOUVELLES

Le ténor Gayrré, engagé à l'Opéra, débutera dans *Françoise de Rimini*.

Il serait question à l'horizon d'un ballet de M. Dubreuil, musique de M. Emile Pessard.

— La distribution de *Garin*, le drame en vers de M. Paul Delair, qui doit incessamment entrer en répétition au Théâtre-Français, a été réglée il y a quelques jours. Voici quels en seront les principaux interprètes : Mlles Sarah-Bernhardt, Favart et Reichemberg, et MM. Maubant et Mounet-Sully.

— Voici la pétition qui sera présentée, au nom des artistes de l'Opéra-Comique, par M. de la Rounat, inspecteur général des beaux-arts, à M. le ministre de l'instruction publique, dès son retour à Paris, c'est-à-dire le 12 courant :

« Monsieur le ministre,

» Les soussignés, artistes de l'Opéra-Comique, ont l'honneur de vous exposer les faits suivants :

» Le théâtre de l'Opéra-Comique est fermé depuis le 1er juillet. Les réparations faites par l'Etat en ont empêché la réouverture le 1er septembre, terme du congé annuel prévu par leurs engagements.

» Ils n'ont été prévenus que le 26 août de l'impossibilité où le directeur se trouvait d'effectuer cette réouverture et de fixer la date où ils pourraient reprendre leurs travaux. Ce retard et cette incertitude les empêchent absolument de contracter quelque engagement que ce soit.

» Les mesures que l'administration prend vis-à-vis des masses font craindre aux artistes que ce chômage forcé ne se prolonge indéfiniment.

» Cette situation très préjudiciable à leurs intérêts, sera, ils en sont convaincus, l'objet de la bienveillante attention de monsieur le ministre, et ils espèrent que sa sollicitude bien connue pour les arts et pour les artistes lui inspirera les moyens de sauvegarder les intérêts de chacun.

» Les artistes de l'Opéra-Comique ont l'honneur de prier M. le ministre de vouloir bien agréer, avec leurs salutations distinguées, l'assurance de leur profond respect. »

Suivent les signatures :

MM. Talazac, Morlet, Furst, Taskin, Barré, Paravez, Bernard, Barnolt, Aubert, Herbert, Fugère, Davoust, Collin.

Mmes Isaac, Engalli, Fauvelle, Ducasse et Dupuis.

— Le Palais-Royal ne donnera que quelques représentations de la *Cagnotte*, qu'il vient de reprendre.

Dans les premiers jours de la semaine prochaine l'affiche de ce théâtre sera complètement renouvelée. Voici quelle en sera la composition :

La *Perruque*, comédie en un acte, de MM. Delacour et Raymond Deslandes, jouée par Guillemot, Mlles Legault et Raymonde.

La *Famille*, comédie en un acte, de MM. Georges Boyer et X..., jouée par Geoffroy, Milher, Calvin, Guillemot, Mmes Lemercier, Dezoder, Marot et A. Lavigne (pour ses débuts).

La *Revue trop tôt!* trois tableaux de MM. Siraudin et Raoul Toché.

— A partir de la semaine prochaine, commenceront à la Gaîté les répétitions de *Guido e Ginevra*, opéra par lequel sera inauguré le théâtre lyrique de MM. Martinet et Husson.

Lucie sera donnée les lendemains.

— M. Alphonse de Launay a lu aux artistes du Théâtre-Cluny une pièce en quatre actes : le *Supplice d'une Mère*, qui sera représentée immédiatement après *Claudie*, retardée par le succès des *Vacances de Beautendon*.

Des engagements spéciaux ont été faits pour le *Supplice d'une Mère*. Principaux interprètes : Mlle Laurence Gérard, M. Esquier et une jeune ingénue du Vaudeville, Mlle Lincelle, obligeamment prêtée par MM. Deslandes et Bertrand.

— Le théâtre des Galeries Saint-Hubert, à Bruxelles, vient encore de commander une pièce à des auteurs parisiens.

La Princesse Marmotte, tel est le titre de cet opéra-comique en trois actes, pièce inédite de Clairville et à laquelle collaborera M. William Busnach, et dont la musique sera de M. Laurent de Rillé.

— MM. Erckmann-Chatrian ont confié à M. Sellenick, le sympathique chef de musique de la garde de Paris, le livret d'un opéra-comique.

— MM. Gondinet et François Oswald ont lu au Gymnase une pièce en trois actes qui aura pour titre *Jonathan* et pour artistes Saint-Germain, Landrol, Blaisot, Corbin, Malard, Demane, Révei, Pascal, Mme Jane May, Alice Regnault, Prioleau, G. Dupuis, Henriot et Giesz.



ARNOLD
PÉDICURE
e Montmartre
105
ARIS

CHEZ LUI
DE MIDI
A LA NUIT
2 fr.
LA SÉANCE

GUÉRIR soi-même les *maladies*, avec le moyen, 1 timbre-poste. Celles mêmes qui proviennent de mauvaises élaborations digestives, causes prédisposantes aux affections des poumons, du foie, des reins (rétention d'urine), goutte, rhumatismes, et d'autres maladies chroniques des adultes, plus ou moins diathésiques, prétendues incurables.

Le livre à moitié prix 3 50, à mes consultants, de midi à 4 heures. Traitement à forfait ou par consultations Rue de la Verrerie, 99. Paris.

GUÉRIR Maladies secrètes sans tisane ni mercure. *Trait^t prompt et peu coûteux.* Aff.

Si l'ESTOMAC digère mal : les Maladies CHRONIQUES des POUMONS FOIE, REINS, CERVEAU, et si congestion, PARALYSIE, DÉLIRE, FOLIE Notice, 50 c. Consult., 10f.



Le Dr BASSAGET TRAITE, depuis 1848, les Maladies de l'ESTOMAC : Gastrite, Diarrhées, Coliques, Aigreurs, CONSTIPATION CHRONIQUE, Tumeur sans opération, RÉT^s d'URINE sans SONDE, Plaies, Ulcères, Dartres, GUÉRISON à FORFAIT par correspond. Mandat, 10 f. Consultation de 9 à 4h. Paris, R. de la Verrerie, 99. Affr^ir.

MM. les Docteurs TROUSSEAU et PIDOUX
Dans leur *Traité de Thérapeutique*
RECOMMANDENT D'UNE MANIÈRE PARTICULIÈRE LA
Graine de Moutarde blanche
Comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans la Guérison des
Maladies de l'ESTOMAC (Gastrites, Gastralgies), de celles des INTESTINS et du FOIE, des DARTRES, des HÉMORRHOIDES, des CONGESTIONS, des RHUMATISMES, des CONSTIPATIONS OPINIATRES.
DIDIER, 20, Boulevard Poissonnière, Paris

PLUS D'ASTHME
Suffocation et Toux
Indication gratis franco,
Écrire à M. le Cte CLÉBY, à Marseille

INJECTION PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. **SAMPSO** Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fr. f^co

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes* : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour St-Jacques.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

THYMOL-DORÉ

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des Drs GIRALDÈS, BOUILHON, PAQUET, LALLEMAND, RENGADE, LEWIN, BOUCHARDAT, VIRCHOW, etc.
A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon 2 fr.

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN — 52 NUMÉROS

Le Moniteur des Valeurs à Lots

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le Baron LOUIS ; une Revue de toutes les Valeurs ; les Arbitrages avantageux ; le Prix exact des Coupons ; tous les Tirages sans exception ; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 17, rue de Londres.

NOTA.—*Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

20 à 25 0/0 de Revenu par An, payables par Mois
SÉCURITÉ ABSOLUE
Résultats des années 1875, 1876, 1877 et 1878.—Brochure explicative : 60 centimes.
S'adresser à la **CAISSE DES REPORTS**, 77, *rue Richelieu*, **PARIS.**

1879 CHEMINS DE FER DE L'OUEST 241.

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits valables du Samedi au Lundi

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe Fr.	2e classe Fr.
DIEPPE (Le Tréport, YVETOT, Veulettes) MOTTEVILLE (St-Valery-en-Caux, Veules)	30	22
LE HAVRE (Saint-Adresse)........... FÉCAMP. LES IFS (Yport, Etretat)...... TROUVILLE-DEAUVILLE (Villers-sur-Mer, Houlgate, Beuzeval, Cabourg, Villerville)	33	24
HONFLEUR, CAEN	33	24
LUC, Langrune....... (Ces prix comprennent le parcours total.)	37	27
Saint-Aubin, Bernières, Courseulles, Lion....	38	28
BAYEUX (Arromanches, Port, Asnelles)..	40	30
COUTANCES (Coutainville, Regneville).	57	44

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44	33 »
VALOGNES (Port-Bail, Carteret, St-Vaast de la Hougue, Quinéville)...........	50	38
CHERBOURG..........................	55	42
GRANVILLE (St-Pair)................	49 50	38 50
St-MALO-St-SERVAN (Dinard-St-Enogat).	66	49 50
LE TRÉPORT, par Serqueux et Abancourt (*à partir du 1er Juillet au 30 Septembre*).	33 20	» »
EAUX THERMALES		
BAGNOLES de l'Orne, par Briouze...	47	36
FORGES-LES-EAUX (Seine-Inférieure)..	21 50	16

DÉPART le SAMEDI et DIMANCHE. — RETOUR le DIMANCHE et LUNDI. — Les billets sont PERSONNELS et ne peuvent être vendus

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS
SUR LES

CÔTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets d'ALLER ET RETOUR, valables pendant **un mois**

	1re Classe	2e Classe
1er ITINÉRAIRE	50 fr. »	38 fr. »
2e ITINÉRAIRE	60 fr. »	45 fr. »
3e ITINÉRAIRE	80 fr. »	65 fr. »
4e ITINÉRAIRE	90 fr. »	70 fr. »
5e ITINÉRAIRE	100 fr. »	80 fr. »
6e ITINÉRAIRE	120 fr. »	100 fr. »

1er ITINÉRAIRE: **Paris. — Rouen. — Le Havre. — Fécamp. — Dieppe. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.**

2e ITINÉRAIRE: **Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur** ou **Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.**

3e ITINÉRAIRE: **Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur** ou **Trouville-Deauville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.**

4e ITINÉRAIRE: **Paris. — Vire. — Granville.** — *Avranches, Pontorson* (Mont-St-Michel). — **Dol. — Saint-Malo. — Rennes. — Le Mans. — Paris.**

5e ITINÉRAIRE: **Paris. — Caen. — Cherbourg. — Saint-Lô. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Pontorson. — Dol. — Saint-Malo. — Paris.**

6e ITINÉRAIRE: **Paris. — Dreux. — Briouze. — Granville. — Avranches. — Pontorson** (Mt-St-Michel). — **Dol. — St-Malo. — Brest. — Rennes. — Le Mans. — Paris.**

NOTA. — Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques, indiqués dans les Itinéraires.

1879 Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse et à l'Agence du boulevard Saint-Denis, 20. 26 1.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME

FOLIES-DRAMATIQUES

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie   Cliché CHARLES, à Bordeaux.

TRAGÉDIE

MUSIQUE

NOÉMIE VERNON

Rôle de Serpolette

(Cloches de Corneville).

G. BOUVY del.

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 331

E. PAZ, Rédacteur en chef.

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Du 18 au 24 Septembre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXXI

NOÉMIE VERNON



e ne sais rien de plus aimable au théâtre que le naturel. Être jolie et ne pas étaler complaisamment ses charmes; avoir de l'esprit et ne point souligner ses intentions ; se mettre tout entière dans la peau du personnage rêvé par l'auteur ; s'appliquer à en rendre tous les effets qui peuvent procurer un agrément aux spectateurs, sans chercher à imposer sa propre volonté ; rester personnelle et originale à la condition de ne pas sortir du cadre qui vous est imposé par la conception générale d'une œuvre; ce sont là autant de mérites bien rares à la scène et que me paraît posséder amplement Mlle Noémie Vernon, la dernière venue de nos prime-donne d'opérette.

Pour interpréter cette nouvelle forme de l'Opéra-Comique, si en vogue aujourd'hui, après Schneider, nous avons eu successivement Judic, puis, Théo, puis Jeanne Granier, puis la petite Girard et plusieurs autres moins haut placées dans la faveur publique. Tout en conservant encore dans leur maturité quelques-uns de ces gracieux talents, nous avons dès aujourd'hui à mettre sur la même ligne celui de Mlle Vernon, pour qui les habitués des Folies-Dramatiques manifestent, de plus en plus, une chaude sympathie, bien méritée d'ailleurs.

Noémie Vernon, parisienne de naissance, fille de commerçant, est actuellement une belle et jeune personne âgée (elle peut bien me permettre de le dire), de vingt-deux printemps. Fait particulier, elle a été élevée à Saint-Mandé dans la même pension que sa camarade Jeanne Granier, dont elle est aujourd'hui la rivale.

De très bonne heure l'enfant manifesta une passion prononcée pour la scène. Etant toute jeune, son bonheur était de passer devant les portes des théâtres, dans l'espoir d'y rencontrer les artistes qui l'avaient charmée à la scène. Il faut dire que cet amour lui était venu bien naturellement, car son père avait occupé pendant une vingtaine d'années les fonctions de contrôleur au Palais-Royal et à l'Ambigu, ce qui lui avait nécessairement permis de vivre sous cet ordre d'idées.

Douée d'une jolie voix, Noémie Vernon s'adonna dès l'âge de quinze ans à la musique. En 1875, elle faisait ses débuts sur les planches, à l'Eldorado, où elle resta une dizaine de mois, chantant les bluettes et les romances du genre en vogue dans ce Théâtre-Concert et jouant aussi des petites pièces en un acte.

Aussitôt remarquée, elle fut engagée au théâtre du Châtelet pour y reprendre, dans les *Pillules du Diable*, le rôle de la Folie. Dans les dix-huit changements que comporte ce personnage, elle fit déjà preuve de la souplesse de son talent de comédienne, souplesse qui devait lui valoir plus tard un si grand triomphe dans *Madame Favart*.

Du Châtelet, Mlle Vernon passa à la Renaissance, alors que ce théâtre n'était point encore tout entier voué à l'opérette. Elle joua, à côté de Thérésa, le rôle en travesti de Bobinet, dans la *Famille Trouillat*, pièce qui ne tînt pas longtemps l'affiche.

C'est après cela qu'elle fut engagée aux Folies-Dramatiques, en 1877, et pour trois années.

Son premier début eût lieu dans Fleur de Noblesse, lors d'une reprise de *l'Œil Crevé*. Puis, après avoir créé un rôle dans une pièce à tiroirs : Les *Mirlitons*, qui n'eut pas de succès, elle remplaça Berthe Stuart dans le rôle de Jeannette, de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*.

De ce jour elle fut remarquée du public et M. Cantin la tînt prête pour tenir au besoin l'emploi de premier sujet. C'est ainsi que Noémie Vernon remplaça bientôt Mlle Girard dans Serpolette, des *Cloches de Corneville*, et dans le personnage, Madame Favart, de la pièce de ce nom.

Plusieurs journaux du temps ont fait connaître comment elle avait été appelée a prendre la succession de la chanteuse en vogue dans *Madame Favart*, il me paraît bon de préciser les faits et de consigner ici des détails qui sont tout à l'éloge de la comédienne comme de la femme.

Sachant Mlle Girard indisposée assez sérieusement pour ne pouvoir jouer le lendemain, le directeur des Folies-Dramatiques, craignant de voir Mlle Vernon invoquer un prétexte qui le forcerait de faire relâche en plein succès de la pièce, parvenue seulement encore à sa 28me représentation, ne la prévînt point la veille qu'elle serait appelée à remplacer Mlle Girard pour la 29me représentation. Il fit même afficher le nom de celle-ci pour que le public, très épris du talent de sa favorite, ne fit pas relâche à son tour.

Ce n'est que dans la journée que Noémie Vernon fut prévenue qu'elle devait jouer le soir même ce rôle écrasant. Il s'agissait de sauver la caisse en jouant au pied-levé. N'ayant aucun costume prêt pour faire face aux nombreuses transformations du personnage, la jeune artiste fut vivement contrariée, mais elle accepta sans murmurer les ordres de son directeur, ne voulant pas être une cause involontaire du préjudice que l'arrêt des représentations de *Madame Favart* pourrait lui causer.

Mais, au lever du rideau, lorsque Luco, en costume de Cotignac, vint faire l'annonce obligée dû remplacement de Juliette Girard, par Mlle Vernon, le public, le laissant à peine achever, se mit à trépigner, criant : « Nous voulons Girard ! le régisseur, le régisseur ! »

Le régisseur, c'est moi, dit Luco, après avoir ôté son chapeau à cornes et sa perruque ; je ne puis que vous répéter que Mlle Girard est malade et que Mlle Vernon veut bien la remplacer au pied-levé. Une trentaine de personnes, au balcon, réclamèrent leur argent, et le reste attendit patiemment l'effet que produirait la nouvelle Favart.

Toutefois, ayant eu connaissance de ce qui se passait, Néomie Vernon était tout en larmes et se voyait secouée par une véritable attaque de nerfs. Cette situation ne dura pourtant que quelques minutes, la femme se monta la tête et l'artiste fut bien vite débarrassée de toute émotion.

A peine avait-elle chanté les couplets de la vielleuse que l'attention lui était acquise, et à la chanson de la vigne les applaudissements durèrent plusieurs minutes. Le second acte devait lui être encore plus favorable. Son jeu distingué, son élégance sous les traits de la grande dame captivèrent tout le monde, et personne ne songea plus à sa devancière.

Ce rôle de Madame Favart, Noémie Vernon l'a joué 115 ou 120 fois avec un succès de plus en plus grand. A la dernière reprise, pour la réouverture des Folies-Dramatiques, elle y a fait positivement fureur. Elle venait d'ailleurs de le jouer à nouveau pendant deux mois entiers au Grand-Théâtre de Bordeaux avec la troupe des Folies-Dramatiques et y avait remporté un véritable triomphe.

Bien que l'on doive regarder Madame Favart comme une véritable création pour Mlle Vernon, tant elle l'a joué d'une façon personnelle, ce n'est pas pourtant un rôle qu'on puisse mettre entièrement à son acquit. Mais le temps ne tardera pas à venir où nous pourrons la voir et l'entendre dans une pièce faite pour elle; les auteurs de *Madame Favart* lui ayant promis de travailler expressément pour elle. M. Cantin voudra d'ail-

leurs s'assurer à tout prix le talent de sa nouvelle étoile que les théâtres de Paris et de l'étranger recherchent déjà ; il est trop habile pour s'en séparer.

J'ai dit en commençant la principale qualité de Noémie Vernon, qui est la simplicité et le naturel. Grande, distinguée d'allures, la figure régulière et les traits expressifs, la femme captive promptement le regard; la comédienne le retient par la vivacité du geste, le mordant de la parole, la finesse de l'expression ; enfin la chanteuse complète le charme par une jolie voix, un phrasé correct et l'entente parfaite des nuances. C'est, au résumé, un fort gracieux talent en pleine possession de tous ses avantages.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

CAMILLE DOUCET

Auteur dramatique
(Secrétaire perpétuel de l'Académie française).



A TROUVILLE

BAINS A LA LAME — PLEINE EAU

Très-loin de l'établissement des bains. Le ciel est gris. La mer n'est point mauvaise ; pourtant, quelques grosses vagues viennent se briser sur la plage. Le temps est orageux ; il est cinq heures du soir. C'est un vendredi.

PERSONNAGES :

CÉCILE. Elle est venue prendre les bains de mer pour avoir des enfants. Figure candide ; petit bonnet de toile cirée ruché de ruban bleu. Costume sombre montant ; manches longues. Elle nage correctement.

LUCIEN. Son cousin. Un beau blond très-fort nageur.

LUCIEN. — Je puis donc enfin vous parler sans témoin !

CÉCILE. — Lucien, ce que je fais là est mal.

LUCIEN. — Comment, quand depuis un mois j'épie jour et nuit le moment de vous trouver seule, vous me reprochez ce rendez-vous... aquatique ! Ah Cécile ! vous ne m'aimez plus ; je me dissimulerais en vain cette triste vérité. Il n'en était pas ainsi il y a six ans, quand vous m'appeliez votre petit mari.

CÉCILE. — Je ne suis plus libre, vous le savez ; n'invoquez point des souvenirs que je dois oublier.

LUCIEN. — Cécile ! Cécile ! vous ne m'aimez plus et pourtant j'aurais été bien heureux de parler avec vous du bon vieux temps !

(Cécile paraît inquiète et ne l'écoute pas du tout.)

LUCIEN. (continuant). — Du bon vieux temps qui... Mais, qu'avez-vous? Vous semblez préoccupée ?

CÉCILE. — J'ai eu tort de venir, Lucien ; c'est mal.

LUCIEN. — C'est entendu ; mais maintenant que vous êtes venue, parlons du bon vieux temps ; vous souvient-il du jour... Qu'avez-encore ? la mer est assez calme, l'eau est bonne ; nous sommes hors de la vue des baigneurs et des promeneurs de la plage. (Se rapprochant.) Nous sommes seuls, Cécile, dans l'immensité bleue !

CÉCILE. — Je l'espère bien que nous sommes seuls et que nous ne rencontrerons personne : il ne manquerait plus que ça.

LUCIEN. — Seuls : quelle ivresse !

CÉCILE. — Oui, mais mon oncle est sur la terrasse avec sa lorgnette de spectacle ; j'ai peur, Lucien, d'ailleurs je me sens fatiguée ; je voudrais rentrer. J'ai eu tort de ve... (Une vague lui coupe la parole) nir. J'ai cédé au désir de vous parler une dernière fois. Qu'allez-vous penser de moi?

LUCIEN. — Que vous êtes la plus charmante femme du monde.

CÉCILE. — Quelle vague, mon Dieu ! la mer est furieuse :mauvais présage pour nous, Lucien.

LUCIEN. — Non, mon ange, ma bien-aimée ; que crains-tu ? (Une vague les enveloppe. Lucien continue.) Il est certain que la mer grossit.

CÉCILE. — Je n'y vois plus clair. Quelle imprudence d'être venus si loin !

LUCIEN. — N'ayez point peur, ma Cécile aimée : je vais vous soutenir et nous nagerons ainsi pendant l'éternité !

CÉCILE. — Oh ! le joli rêve, Lucien : oui, n'est-ce pas, tu l'as dit, pour l'éternité ! Oh ! parle encore...

LUCIEN. — ...nité !

PERSONNAGES

LYDIE. Elle est venue prendre des bains de mer pour ne plus avoir d'enfants. Elle a les cheveux ébouriffés au vent ; une guirlande de fleurs naturelles et de roseaux orne sa tête; son costume est décolleté et à manches très-courtes. Elle porte un grand médaillon et une chaîne au col. Elle est essoufflée, nage fort mal en faisant du bruit et en remuant beaucoup l'eau.

HORACE. Un brun sec, nageur ordinaire.

LYDIE. — Non, je vous le répète, Horace, j'aimerais mieux monter sur l'échafaud ! car une vague m'est entrée dans le nez ; je suis aveuglée et lasse comme un chien. Savez-vous qu'il a fallu bien des brasses pour venir vous rejoindre jusqu'ici, mon cher ! Et quelle imprudence ! mais vous ne me proposez jamais que des folies : j'ai remarqué ça. (Regardant du côté de la pleine mer.) Ciel ! mon mari !

HORACE. — Ça ? c'est le bateau d'Honfleur ; d'ailleurs il ne sait pas nager, ainsi que craignez-vous ?

LYDIE. — Ah ! Horace ! vous ne savez pas ce que peut la jalousie !

HORACE. — Elle ne peut pas nager ; voyons, soyez calme.

LYDIE. — Alors, mon ami, dites-moi des vers de Musset.

HORACE. — Du Musset, ma chère, chez Bignon, c'est de rigueur ; mais dans l'onde amère...

LYDIE, s'entêtant. — Je veux que vous me disiez des vers de Musset, na !

HORACE, résigné.

Pâle étoile du soir, messagère lointaine.
Et c'est l'adversité qui m'a fait un ami.

LYDIE. — C'est pas ça.

HORACE. — Comment, vous vous plaignez ; j'ai réuni habilement pour vous complaire les deux pièces les plus remarquables du recueil, et vous n'êtes pas contente.

LYDIE. — Eh bien, puisque vous ne voulez pas me réciter de vers, je veux chanter. Chantons un nocturne : *la Pesca* de Rossini ; y êtes vous ?

HORACE. — Ah ben, v'là encore une idée !

LYDIE, interrogeant l'horizon. — Ciel, mon mari !

HORACE. — C'est une bouteille.

LYDIE. — Ah ! attrapez-là au péril de votre vie ; elle apporte peut-être des nouvelles de ce hardi navigateur... Vous savez bien, ce capitaine anglais...

HORACE. — Cook ?

LYDIE. — Non, ça finit en on.

HORACE. — Babington ? non, c'est un conspirateur.

LYDIE. — Vous n'êtes jamais à la conversation ; ah ! vous n'êtes guère gentil !

HORACE. — Gentil, gentil, c'est facile à dire ; mais cette diable de bouteille est beaucoup trop loin.

LYDIE. — Décidément, je suis trop fatiguée ; je ne puis plus me soutenir, j'ai un éblouissement : je crois que je vais me trouver mal.

HORACE. — Voyons, ne faites pas ça, Lydie, vous êtes lasse et voilà tout. Pourquoi aussi m'avez-vous raconté que vous nagiez très-bien et très-longtemps sans vous fatiguer ; les femmes ont le diable au corps pour ne jamais dire la vérité !

LYDIE. — Ainsi, c'est vous qui me reprochez cette folle entreprise ; ah Horace ! je ne m'attendais pas à cela. (Interrogeant l'horizon.) Ciel, mon mari !

HORACE. — Oui, et déguisé en petit Moïse, car ça, c'est un vieux panier qui navigue tranquillement vers nous. Ah ! elle est bonne celle-là !

LYDIE. — De la gaieté, Horace, vous me faites frémir, car nous sommes sur un volcan. Il peut tout apprendre d'un moment à l'autre. Ah ! tenez, je sens un malheur dans l'air.

HORACE. — Dans l'eau, vous voulez dire.

LYDIE. — Votre rire me fait mal ; ah ! je vais perdre connaissance.

HORACE. — Voyons, ne perdons pas la tête. Tenez, appuyez-vous sur mon épaule : je vous ramènerai ainsi tout doucement au rivage.

LYDIE. — Ah ! Horace, que vous êtes gentil quand vous voulez ; je nagerais ainsi pendant l'éternité ; mais dites-moi que vous ne me méprisez pas ?

HORACE. — Du tout, du tout, du tout Lydie. (Il nage péniblement.)

LYDIE. — Toute l'éternité, n'est-ce pas ?

HORACE. — Té, té !

—

PERSONNAGES

LA PRINCESSE VARINCKA S... Ses magnifiques cheveux châtains pendent sur son dos ; ils sont retenus autour du front par un lacet d'or. Son costume est un maillot couleur chair ; elle est décolletée, bras nus. Elle porte de larges anneaux d'or aux bras et aux chevilles. Elle a au col une longue chaîne d'or byzantine à laquelle est attachée une plaque d'émail représentant saint Serge. Elle est grande et forte.

LE COMTE THADDÉE Z.... Il est coiffé d'un filet rouge flottant à la Mazaniello. Un large cercle d'or sur lequel sont gravées les lettres V. S., est scellé à son bras gauche. Le comte est petit et mince.

(La princesse et le comte nagent majestueusement côte à côte et causent comme s'ils se promenaient dans le bois de Boulogne.)

LE COMTE. — Savez-vous, princesse, que j'ai accepté pour ne pas vous désobliger ; d'ailleurs,

vous m'avez assuré que vous vouliez me communiquer quelque chose d'important sur la conspir... (Une vague l'interrompt.) mais, franchement, c'est un drôle de rendez-vous que vous m'avez donné là. Comme c'est commode de causer d'affaires pendant qu'une montagne d'eau se promène sur votre tête! (Silence; il continue.) Eh bien, je vous écoute, Varincka : allez, ma chère!

(Varincka continue à garder le silence. Un sourire de mépris relève les coins de sa bouche.)

LE COMTE, continue. — Eh bien, je vous attends; les vagues n'ont point d'oreilles. Allons, y sommes-nous, enfin; en avant la confidence, ma chère. Ça marche-t-il vraiment notre petite conspir...? (Une vague.)

(Varincka regarde le comte Thaddée d'un air de sphinx.)

LE COMTE. — Dites donc, vous savez, je ne reste jamais à l'eau plus de dix à quinze minutes, moi; plus longtemps, ça me fait mal; aussi je vais vous souhaiter le bonsoir.

VARINCKA. — Comment avez-vous pu croire, Thaddée, que ce rendez-vous était un rendez-vous ordinaire.?

LE COMTE. — Non, pas ordinaire du tout; mais je suis si habitué à vos bizarreries. Allons, bon, v'là que je pense que j'ai oublié sur la chaise qui est devant ma cabine mon *Figaro* et ma *Vie Parisienne*, c'est agréable, on va me les voler!

VARINCKA. —Quelles niaiseries vous occupent! Moi, j'ai laissé sur le rivage mon collier de perles, mon chapelet d'émeraudes et mon manteau brodé de saphirs et de rubis; qu'est-ce que tout cela à l'heure suprême!

LE COMTE. — Oh vous n'avez pas d'ordre; ça, c'est connu.

VARINCKA. — Il s'agit bien de tout ceci : (D'une voix sépulcrale.) Écoute-moi, enfant : comte Thaddée, vous allez mourir!

LE COMTE. — Pourquoi ça donc?

VARINCKA. — Parce que vous m'avez trahie!

LE COMTE. — Ne dites donc pas de ces folies-là, ma chère!

VARINCKA. — Je vous l'ait dit, Thaddée, vous ne mourrez que de ma main et l'heure est venue...

(Thaddée commence à s'inquiéter et tâche de s'éloigner; mais Varincka le poursuit et à plusieurs reprises cherche à l'enfoncer dans la mer, Thaddée a décidément grand'peur; alors il se rapproche le plus possible de Varincka et lui dit d'une voix très-tendre :)

LE COMTE. — Je n'ai jamais aimé que toi! Qu'est-ce qu'on t'a raconté, ma petite Varincka; je ne demande pas mieux que de t'expliquer et même de me justifier...

VARINCKA. — Allez, je vous méprise!

(Il la suit d un air suppliant et lui adresse des paroles qui se perdent dans le murmure des vagues. Varincka abandonne toute idée de vengeance et de meurtre. On entend dans le lointain :)

J'ai que toi nageons azur é ter ni t é e e...

—

(Un des baigneurs jurés de l'établissement des bains à la lame arrive haletant en nageant de toutes ses forces vers les trois couples; il les apostrophe de la façon suivante.)

— Allons, tas de Parisiens! avez-vous fini de faire de l'esbrouffe; v'là le bateau de sauvetage qui va venir vous quérir : espérez-le ici; (D'un air fin.) Sauve qui peut, les petites chéries.

AU FOND DE LA MER

LE CHASTE VARECH à une branche de corail qui a trouvé moyen de devenir cramoisie :

— Décidement mademoiselle, ce rivage est mal fréquenté. J'ai toujours résisté à la tentation de quitter la mer pour entrer dans le commerce. La literie D.. m'avait fait de belles propositions; mais les *de Varech* auraient vu ça de mauvais œil : noblesse oblige; puis notre alliance avec les *de Fougères*, le plus vieil arbre de la création, me gêne beaucoup; mais en vérité...

(La branche de corail devient violette et est visiblement intimidée.)

UNE VERTUEUSE LIMANDE, à ses petits. — Restez au fond, mes enfants; cette plage n'est pas sûre.

UN GALET, à sa moitié. — Ah! par exemple, nous profiterons de la prochaine grande marée pour tâcher de gagner le large; car, ma foi, c'est trop fort! A force d'énergie et de patience nous aurons roulé depuis Villers jusqu'ici; car à Villers, tu te souviens...

Eh ben, là, vrai, c'était pas la peine!

(La douce moitié du Galet baisse modestement les yeux et ne répond rien.)

A.

LA BELLE CHAPELIÈRE

Mon Dieu, que je regrette mon appartement!...

Figurez-vous que j'habitais dernièrement à Versailles la plus délicieuse petite maison du monde. Située avenue de Saint-Cloud, à proximité du Quartier et du chemin de fer, elle avait pour moi une foule de qualités. Il y avait d'abord un grand balcon ombragé par les branches des arbres de l'avenue, et une foule de petits oiseaux l'avaient pris comme rendez-vous et venaient non-seulement y chanter, mais encore s'y faire à mon nez les déclarations les plus temdres. J'avais arrangé l'appartement à ma façon. Tapis et portières partout, — la chambre à coucher avait pris un cachet tout particulier avec mes râteliers d'armes, mes plâtres, mes caricatures de Saumur, mes gravures d'uniformes étrangers, et dans le fond ma grande armoire vitrée contenant, comme dans un musée, mes différents costumes et coiffures depuis que je suis au service. A l'entrée, j'avais meublé un petit salon à la turque, un souvenir de Mostaganem. Un divan très-bas faisait le tour de la chambre, supportant une double pile de coussins carrés en satin rouge, dans les fenêtres deux gros pots bleus d'où émergeaient des cactus, sur les murs accrochés un peu au hasard, mes pipes turques, mes sabres, et deux ou trois lances et un fusil à pierre arabes d'une longueur démesurée. — Ajoutez que le régiment était forcé de passer devant mes fenêtres pour aller à la manœuvre, et lorsque ce n'était pas mon tour de monter à cheval, j'éprouvais un plaisir énorme à entendre les fanfares au milieu d'un demi-sommeil, et, en me retournant paresseusement dans ma ruelle, à penser aux camarades qui allaient galopper à ma place au soleil et dans la poussière. Au premier étage il y avait une vieille douairière comme Versailles seule sait les conserver, au second il y avait moi, et au rez-de-chaussée il y avait une chapelière qui... une chapelière que... tenez, j'aime mieux vous avouer tout de suite que ce qui me plaisait le plus dans la maison, — c'était encore la chapelière.

Depuis longtemps, je l'avais remarquée en allant à l'exercice, toujours assise et travaillant devant sa table, ce qui ne l'empêchait pas du tout de voir ce qui se passait dehors. Toujours des robes noires toutes simples, décolletées en pointe sur la poitrine, avec un nœud rose arrêtant juste le regard à temps, un petit bonnet posé un peu en arrière, et là-dessous des cheveux chatains un peu ébouriffés, des grands yeux noirs et une bouche microscopique au coin de laquelle il y avait une ombre imperceptible de moustache. Vous savez, un rien; mais cela lui donnait une physionomie!... Deux ou trois fois j'avais fait caracoler mon cheval Salem en passant devant la boutique, si bien que de lui-même il avait pris l'habitude en arrivant à cet endroit d'exécuter les bonds les plus gracieux, et les effets de queue en panache les plus réussis. Elle levait les yeux une minute, souriait, puis se replongeait dans son travail, et lorsque par malheur je m'attardais un peu à la contempler, j'entendais immédiatement le gros capitaine Brulard me crier : « Allons monsieur D..., pas tant de *fantasias*, et à votre place! » Et il me fallait immédiatement me précipiter à la hauteur des quatre premières files de mon peloton du côté du guide... qui n'était jamais du côté de la chapelière.

J'aurais pu caracoler ainsi toute ma vie, sans que mes affaires fissent grand progrès lorsque j'aperçus un jour en montre, entre un casque autrichien et un superbe panama, un écriteau jaune ainsi conçu :

PETIT APPARTEMENT DE GARÇON A LOUER
Présentement, s'adresser :

Comme toujours, on ne disait pas du tout où il fallait s'adresser, mais tout laissait à croire que c'était dans la boutique.

J'entrai résolûment, *elle* était là; je ne pourrais pas m'en assurer, mais il me sembla qu'elle rougissait un peu, si bien que j'oubliai tout à fait pourquoi j'étais entré.

— Que désir monsieur, un képi ou un chapeau de soie? me demanda alors un petit bonhomme chauve et grassouillet, en manches de chemise avec un tablier de serge verte.

— Oui, précisément, je désirerais... Sapristi elle était encore plus jolie vue de près, le teint avait un velouté!

— Je parie, continua l'homme au tablier, que monsieur veut un shako nouveau modèle, avec torsade et cor de chasse en argent fin?

— Pas le moins du monde, répondis-je, ramené enfin à la réalité, je viens pour l'appartement.

— Ah! dit le chapelier, — et il changea immédiatement de ton, — c'est que, voyez-vous, monsieur, je préférerais... la maison est très-tranquille.

— Eh bien, moi aussi je suis très-tranquille.

— C'est que quelquefois les officiers, les jeunes gens... enfin je vais toujours montrer l'appartement à monsieur.

Et nous montâmes au second. Le bonhomme me questionnait avec une défiance énorme; mais je me tenais sur mes gardes et j'étais arrivé à lui faire une peinture inexacte de mon existence qui l'avait à peu près rassuré, lorsqu'un dernier mot faillit tout perdre. Il me montrait que de grandes persiennes permettaient d'être au frais pendant l'été :

— Bah! m'écriai-je étourdiment, on ne craint pas le soleil, lorsqu'on a été comme moi en Afrique.

— Monsieur a été en Afrique.

Je compris au ton avec lequel il me posait cette question qu'il aurait peut-être mieux valu ne pas y avoir été, et je répondis :

— Oui, une quinzaine de jours, en touriste ; c'est un beau pays.

Très-beau pays, riposta le chapelier avec un soupir de soulagement, mais on dit que c'est une bien mauvaise garnison.

Je n'insistai pas, et le lendemain même je m'intallai deux étages plus haut au-dessus de ma bien-aimée, et j'apprenais par Pollion, mon ordonnance, qu'elle s'appelait Félicité, un nom plein de promesses !

—

Un bien brave garçon que Pollion, mon ordonnance ; très-intelligent, très-dévoué. Il a fait campagne avec moi, nous avons été faits prisonniers ensemble à Metz, il m'a suivi en captivité à Hambourg, et de tout cela il est résulté entre nous deux une bonne et solide amitié. Aussi, serait-il parfaitement heureux, mais une chose manque à son bonheur : il n'a pas de moustaches. La nature lui a refusé ce don et lui a laissé à vingt-sept ans une figure aussi rose et aussi imberbe qu'une jeune fille. Il en est désolé et moi j'en suis enchanté, car cela me permet de le mettre en livrée et j'ai toujours eu une profonde horreur pour les domestiques barbus. A midi, il quittait le dolman bleu de ciel, et révêtait la redingote noire, la culotte chamois, le gilet rouge et la cravate blanche, et je vous assure qu'ainsi métamorphosé il avait très-bon air. — A peine installé, il avait descendu mon chapeau pour y faire donner un coup de fer, et, en causant habilement, il avait demandé à la chapelière si l'F qu'elle avait à son mouchoir ne voulait pas dire ; Françoise, — ajoutant avec une émotion profonde que c'était le nom de sa payse. Là-dessus, il avait entamé le récit pathétique des amours de Françoise et de Pollion, et le chapelier, mis en confiance, lui avait à son tour raconté les péripéties de son mariage avec Félicité. Dès lors, fort de ces renseignements, je commençai le siége de la place, et chaque jour je faisais des progrès lents, mais sûrs. Souvent je descendais dans la boutique et j'engageais avec mon propriétaire une discussion sur les meilleures coiffures militaires, sur les avantages du casque et du shako, etc., et pendant ce temps Félicité me regardait avec compassion et avait l'air de dire : Je sais bien que c'est pour me voir que vous supportez ces conversations absurdes !... Et moi, je ne m'ennuyais pas du tout. J'avais fait des masses d'emplettes, espérant toujours qu'elle se déciderait à me les apporter elle-même ; j'avais déjà acheté trois képis, deux shakos, un chapeau, une casquette de voyage, et elle n'avait pas encore consenti à me rendre visite. Au fond, je n'en étais pas fâché, car c'était une preuve qu'elle prévoyait le danger.

Enfin, un jour, à la suite d'une conversation où Pollion lui avait fait une description fantastique de mon ameublement, il lui échappa de dire qu'elle ne serait pas fâchée de voir toutes ces merveilles, mais qu'elle voudrait que ce fût à mon insu.

— Rien de plus simple, s'écria Pollion, si vous voulez, un matin, pendant que mon lieutenant sera à la manœuvre, je laisserai la clef sur la porte et vous pourrez visiter tout à votre aise.

— Eh bien, demain alors ; mais le secret le plus absolu.

— C'est convenu.

Et voilà pourquoi le lendemain je me faisais exempter de cheval, et je me blotissais dans ma pendrille, derrière mon grand manteau d'ordonnance.

A huit heures j'entendis la clef grincer timidement dans la porte, et bientôt après, je vis par les fentes de mon manteau apparaître ma chapelière. Rouge, craintive, elle avançait sur la pointe du pied avec des précautions infinies, promenant autour d'elle des regards curieux et craintifs, — quelque chose d'une chatte qui, au moment de boire une jatte de lait prohibé, regarderait, avant de commencer, s'il n'y a pas de danger d'être prise en flagrant délit. Ne voyant personne et un peu rassurée, elle commença à examiner le divan, les potiches, les pipes turques, puis, tout à coup s'arrêta émerveillé devant la vitrine aux costumes. Après avoir un peu hésité, elle l'ouvrit, prit au hasard parmi les coiffures, mon ancien colbach à flamme et se le posa carrément sur la tête, puis elle alla se regarder dans la glace et se mit à rire. Il faut avouer qu'il lui allait parfaitement. Elle l'avait placé un peu sur l'oreille, et l'aigrette qui se dressait en l'air lui donnait un petit air effronté !... J'aurais voulu vous y voir.—Après s'être bien contemplée, je ne sais qu'elle folle idée lui passa par la tête, mais elle dégraffa rapidement son corsage et endossa mon dolman. Ma foi, il allait à peu près : un peu étroit de poitrine, il était en revanche un peu large de taille, et en un tour de main elle eut accroché les tresses. Elle était si jolie ainsi que je n'y pus tenir et, sortant doucement de ma cachette :

— Bonjour ! mon petit hussard ! dis-je tout bas en l'embrassant brusquement sur le cou.

Elle poussa un cri, voulut s'enfuir, trébucha au divan, et je dus la prendre dans mes bras pour l'empêcher de tomber tout à fait...

—

Quelques heures après, je sortais de la pension, lorsque je vis venir au-devant de moi mon propriétaire.

— Monsieur, me dit-il sans préambule, consentez-vous à renvoyer votre ordonnance ?

— Moi ! jamais de la vie !

— Je prévoyais votre réponse, ajouta-t-il, et dans ce cas je suis obligé de vous donner congé.

— Ah çà, qu'est-ce que vous me racontez là, lui dis-je très-intrigué.

— Écoutez-moi, monsieur : ce matin, pendant que vous étiez à la manœuvre, j'ai entendu du bruit là-haut, je montai l'escalier, et j'ai rencontré ma femme qui s'est plaint de certaines témérités de votre ordonnance dont elle venait à grand'peine de se défendre. Ce garçon ne peut donc rester plus longtemps ici, vous le comprendrez. Du reste, si nous perdons le locataire, ma femme et moi, nous espérons conserver le client.

Voilà pourquoi j'ai quitté mon appartement, mais j'ai gardé mon chapelier.

Dick.

LA PREMIÈRE
AUX CÉLIBATAIRES

Quand on sort du collége, on voit tout en rose. On se hâte de s'amuser, de casser des verres, de ne rien faire tous les jours, de briser toute discipline, parce que la règle imposée a été trop rude, et que les épaules en sont meurtries.

Ce n'est que tard, alors qu'on a passé déjà bien des jours inutiles, bien des nuits absurdes, qu'on s'aperçoit que c'est pour soi-même qu'on vit, et qu'on cherche pour son existence un intérêt et une règle.

Les années passent, les bonnes, les vraies, — celles où la sève est trop abondante, les nuits trop courtes, les jours trop remplis — les années où tout est nouveau, où les livres sont pleins de belles choses inconnues, où il y a de beaux vers qu'on n'a point lus, de beaux tableaux qu'on n'a point admirés, les années où toutes les femmes sont belles, où il y a au café Anglais des cabinets où l'on n'a point soupé, où les dîners semblent bons, où tous les vins grisent. C'est le bon temps, quoi qu'on en dise, le temps qu'on regrette et qu'on ne reprend plus. N'essayez pas plus tard de courir après ces illusions, ces rêves et ces jouissances. Les vins sont frelatés, les femmes vieillies, les dîners froids, et les vers, ceux qui chantaient le mieux à votre oreille, sonnent faux à présent comme de vieux chaudrons bossués. Reste le travail qui réconforte et qui relève, mais encore, combien de livres ont été écrits sur le sujet où vous vouliez écrire, combien de fois ce que vous pensez n'a-t-il pas été pensé. Les chevaux vous amusaient, à présent vous avez tant vu de chevaux que vous repensez toujours aux disparus, aux chevaux d'antan. Reste la chasse, la campagne, la nature, mais déjà les rhumatismes vous tiennent ; déjà, il faut ménager la bête que met sur ses boulets une course trop longue.

Les arbres, le vert, les fleurs même à certains jours font l'effet de pourritures, et vous vous prenez à comparer tout cela aux floraisons bizarres qui apparaissent et montent sur une bête morte.

De tout le passé les amis subsistent seuls. Voici la guerre. Et avant que vous ayez pu y songer, tout de suite, comme frappé d'un coup de foudre, en voici un qui tombe. C'était l'ami de l'enfance, et c'était toute votre vie qui vivait en lui. C'était le seul avec qui vous pussiez recommencer sans fin, sans vous lasser jamais, la série des t'en rappelles-tu. Vous croyiez en lui, comme il croyait en vous. Vous l'aviez pris pour témoin dans le duel de la vie, et vous aviez foi en son épée comme en son cœur. Il meurt, et la nuit s'épaissit autour de vous, et le froid gagne plus avant dans votre cœur, et vous commencez à désespérer.

Alors dans cette demi-obscurité où vous errez, dans ce crépuscule qui descend, vous étendez les mains, cherchant anxieusement un être sur qui reporter les besoins d'affection, l'irrésistible nécessité d'amour qui bat dans votre cœur. Vous croyez avoir trouvé. Une main a saisi la vôtre, et vous vous reprenez à l'espérance. Encore des jours qui passent et qui sont presque heureux.

Mais peu à peu, cette main qui tenait la vôtre se desserre. Les doigts quittent vos doigts. C'est un mariage qui prend celui-ci. C'est un amour qui entraîne celui-là. Le ciel se fait tout noir, et vous vous sentez si seul, si isolé, si abandonné, que vous vous retirez dans un coin pour pleurer.

Ou bien alors vous vous rejetez dans la vie. N'ayant plus d'amis, il vous faut des connaissances. Vous courez le monde, où vous serrez la main à cent personnes qui vous disent : mon cher et dont vous ne savez pas le nom. Vous passez vos nuits au cercle, où viennent d'autres hommes aussi inoccupés que vous-même, qui ne vous aiment pas, que vous n'aimez pas et qui commencent à dire du mal de vous sitôt que vous avez tourné les talons. Ne croyant plus guère à l'amour, parce que les filles vous ont trompé trop

souvent, et que les femmes prétendues honnêtes que vous avez eues, étaient pires que des filles, vous demandez à la sensation de vous donner l'apparence de l'amour. Mais la foi est morte. Ce que vous aimiez jadis, c'était votre amour, dont vous étiez le créateur unique. Qu'y faire maintenant ? De la chanson d'autrefois, il ne vous revient en tête que quelques bribes égarées qui vous poursuivent et tournent en votre cerveau sans que vous puissiez retrouver l'air et noter les paroles.

Puis cet amour faux et malsain vous dégoûte et vous écœure. Vous avez soif d'honnêteté, de permis, de licite. Vous voulez le droit d'exiger un salut pour la femme que vous avez au bras. Vous voulez être chez vous, avoir quelque chose qui soit vôtre et qui avant n'ait appartenu à personne. Dans les appartements où vous traînez vos amours, vous y rencontrez le portrait de ceux qui vous ont précédé et la carte de ceux qui vous suivront. Aimez-vous ? vous devenez ridicule. N'aimez-vous pas ? Le dégoût vous prend.

Reste le mariage, la ressource suprême. Et on hésite, et on perd du temps. Et toutes les vieilles histoires vous reviennent en l'esprit. Et le mot de Panurge vous trotte par la cervelle : serai-je trompé ou point ?

Folie ! vous avez peur du mariage pour vous, parce que vous avez un soir, après souper, soutenu que pas une femme n'était chaste. Vous, fils d'honnête femme, et frère d'honnête femme, pourquoi ne trouveriez-vous pas une épouse chaste comme votre mère et votre sœur ? Voyons: dans votre vie, vous avez rencontré des femmes auxquelles vous n'avez pas conçu une minute l'idée de faire la cour. Des femmes qui sont restées pour vous habillées, et votre esprit n'a jamais remonté plus haut que le bas de leur bottine. Vous avez rencontré des femmes dont les maris n'étaient ni beaux, ni spirituels, ni intelligents, et vous êtes certains que, malgré tout, ces femmes sont demeurées honnêtes. Cherchez dans votre esprit et vous en trouverez beaucoup de ces femmes dont vous auriez voulu pour votre épouse.

Je sais bien — on veut tant de chose : fortune, esprit, beauté, famille. — Cherchez. Le monde est grand, et il y a, à ce que disent les statistiques, plus de femmes que d'hommes. On a peur que l'avenir soit inférieur même au passé. Voilà bien des siècles pourtant qu'on affirme que le mariage est un enfer, et en attendant on n'a encore rien trouvé pour le remplacer. — Oui, mais on hésite. Et le temps se passe et les années s'écoulent, et après les amitiés les relations se dispersent, et après l'amour, disparaît jusqu'à l'apparence de l'amour, et après la volonté s'éteint jusqu'à la santé. On traîne alors, on devient une utilité, le quatorzième des dîners où on serait treize. D'autres vous poussent qui sont plus jeunes, plus spirituels, plus entreprenants, qui ont aux lèvres ce sourire superbe des vingt ans, ce merveilleux aplomb de l'ignorance. Vous êtes père noble sans enfants, c'est-à-dire sans excuse. Vous devenez égoïste, n'ayant que vous à penser, et acariâtre et maniaque, et insoutenable.

Tenez, croyez-moi. Mariez-vous, car la nuit tombe, car les heures sont passées du rire et de la chanson, car les jours mauvais de la guerre ou de la Commune peuvent revenir. L'horizon est noir, et le ciel est tout chargé d'orages. Quoi ! pas un intérêt autour de vous, pas une affection qui soit sérieuse. Vous croyez encore à la patrie, dites-vous, mais cette patrie a besoin qu'on élève et qu'on refasse une génération. Dans ces deux années que nous venons de traverser, n'avez-vous pas senti comme moi le vide vous envahir ? N'avez-vous pas, comme moi, désiré de toutes vos forces avoir auprès de vous une honnête femme, avec qui vous soit commune, suivant l'expression de la liturgie anglaise, la bonne et la mauvaise fortune ? N'avez-vous pas pensé à ce qu'est la mort quand on a toujours vécu seul ainsi, uniquement préoccupé du plaisir du lendemain, écœuré du plaisir de la veille ? N'avez-vous pas songé qu'un beau soir, la maladie vous prendrait, et que vous iriez mourir dans un coin, tout seul, triste comme un vieux chien que tous les passants ont rebuté et qui s'est refugié dans l'ombre d'une porte cochère pour y crever sans recevoir de coups de pieds ?

BEN.

UNE IDÉE DU COLONEL

L'inspection générale approchait, et depuis quelque temps on remarquait chez le colonel N... une préoccupation inaccoutumée. Le style des phrases dictées au rapport n'était plus aussi soigné qu'autrefois. On y voyait des mots répétés. Lorsque le : « *Rien de nouveau* » traditionnel lui arrivait après avoir suivi la gamme ascendante du caporal au sergent, du sergent au capitaine, et du capitaine au chef de bataillon, il n'avait plus, comme jadis, l'air naturel de quelqu'un qui reçoit une nouvelle très-intéressante et parfaitement inattendue.

Évidemment il y avait quelque chose.

Un beau matin, le colonel N... arriva au rapport la figure illuminée ; les mèches, qui d'habitude étaient ramenées artistement vers les tempes, se dressaient ce jour-là tumultueusement vers le ciel. On lui rendit compte que Pitou avait dit au caporal Bridel : « Vous en êtes un autre », — et que le sergent Brechut était rentré à l'appel du soir avec un léger plumet, — et il ne fut pas frappé d'indignation. De temps à autre le lieutenant-colonel, assis à côté de lui, l'entendit murmurer : « Zim zim, pan pan ! » puis il le vit tambouriner avec ses doigts sur la table et se gratter ensuite la barbiche avec une satisfaction profonde. Sa pensée était ailleurs. Enfin, lorsqu'il eut signé une foule de papiers plus importants les uns que les autres, mutations, congés, bons de lard, reçus de fournitures de fumier, etc., il se tourna vers l'adjudant de semaine, qui attendait en tremblant les ordres de son supérieur, et lui dit d'une voix terrible :

— Allez me chercher le chef de musique !

L'adjudant disparut commme une ombre.

Quelques secondes après, le chef de musique, après s'être passé préalablement la main droite dans sa chevelure, et avoir mis avec beaucoup de peine à la main gauche un gant blanc trop étroit qu'il ne put arriver à boutonner, entrait plein d'émotion dans la salle du rapport.

— Asseyez-vous, lui dit le colonel en lui montrant impérieusement une chaise.

Le chef de musique se rua sur le siége indiqué, craignant fort d'avoir des reproches pour la retraite en *la*, qu'il avait fait jouer le dimanche précédent.

— Vous savez la musique ?

A cette question bizarre, le chef de musique eut un sourir indéfinissable qui voulait dire : « Je m'en flatte » ; puis il s'inclina et répondit modestement :

— Il y en a qui trouvent que je suis assez doué.

— Et vous savez écrire la musique.

Deuxième sourire et deuxième inclination de tête.

— Avant de commencer, continua le colonel, il faut que je vous dise que j'ai vu l'autre soir *Guillaume Tell*. Était-ce bien *Guillaume Tell* ? Oui. C'est là, n'est-ce pas, qu'il y a au premier acte un petit jeune homme avec des bretelles dans un bateau. Il m'a déplu ce petit jeune homme... Enfin, là n'est pas la question, mais j'ai eu, ce soir-là, l'idée d'un petit air... que je vais vous dicter.

Le chef de musique, très-étonné, sortit silencieusement de sa poche un petit carnet sur lequel était gravé une lyre avec son chiffre en or.

— Écrivez : Pan pan ! Zim zim ! — Encore : Pan pan ! pour les basses ; Tulu, tulu ! pour les flûtes...

— Hein ? ne put s'empêcher de s'écrier le chef de musique.

— Ne m'interrompez pas ; j'en étais aux flûtes. Boum boum, deux fois... Non, mettez trois fois. Ici une fugue : Prrrrout ! (et il leva son doigt vers le ciel) puis un point d'orgue : Bâoum !

— Bâoum ! répéta comme un écho le chef de musique ahuri, qui avait écrit textuellement.

— Eh bien, vous voyez cela d'ici, n'est-ce pas ? Faites-moi un petit pas redoublé sur ce sujet, à condition de n'y rien changer. Vous broderez là-dessus ce que vous voudrez, et je crois qu'il y a vraiment une idée. Qu'en dites-vous ? Et la fugue. Diable ! n'oubliez pas la fugue, c'est capital. Et pour quand pourrez-vous m'avoir terminé çà ? Pour jeudi ? Allons, c'est convenu. il est dix heures ; pour jeudi à huit heures, sans faute. Il faut que ça y soit.

Et il tendit majestueusement sa main au musicien, qui la serra avec effusion, anéanti d'une telle marque de faveur.

—

Huit jours après, on prenait le café sur la terrasse, la musique jouait sous la rotonde et, après un morceau d'ouverture, le colonel imposa silence par un *chut !* sonore aux nombreux officiers qui avaient entamé autour de lui des bezigues et des dominos en cent liés, frappant sur la table et dit : « Écoutez-moi ça ! » *Ça*, c'étaient les trois lignes de prose imitative dictées par le colonel et arrangées par le chef de musique. Les parties de dominos s'arrêtèrent, les cartes restèrent immobiles, et les officiers, heureusement avertis, applaudirent avec une bonne grâce toute cordiale. Bientôt tous les salons jouèrent la marche du colonel, la sous-préfette en demanda un exemplaire, et elle eut un tel succès que le deuxième colonel de la brigade, piqué d'émulation, crut de son devoir de reprenddre des leçons de cornet à piston.

Enfin l'inspection générale arriva. Le colonel N... avait son idée, et il ménageait une surprise au général. En effet, lorsque les examens eurent été passés tant bien que mal ; lorsque les sous-officiers, prévenus d'avance, eurent répondu à une question de théorie soi-disant prise au hasard; lorqu'on eut montré des chambrées qui n'avaient pas un grain de poussière et des écuries qui n'avaient pas une parcelle de fumier, tableau enchanteur destiné à donner une idée exacte de la tenue de la caserne le reste de l'année, le colonel invita le général inspecteur à déjeuner ; au dessert, entre le curaçao et la fine champagne,

on entendit tout à coup derrière un rideau plusieurs accords de musique.

— Mille cartouches ! qu'est-ce que c'est que ce tintamarre ? cria le général, qui manqua avaler de travers.

— C'est une marche militaire de moi, insinua le colonel.

— De vous ? Vous vous occupez donc de musique.

Puis il fit une grimace que le colonel eut la modestie de mettre sur le compte du curaçao.

. . . .

Et quelque temps après, lorsque le colonel N... alla au ministère pour savoir officieusement s'il était bien noté et s'il avait des chances pour passer général, il trouva écrit :

« Colonel N... tient médiocrement son régiment, trop artiste, s'occupe beaucoup trop de musique. »

DICK.

PETITES NOUVELLES

Plusieurs théâtres ont fait leur réouverture cette semaine. Aux Bouffes-Parisiens, nous avons eu la première représentation de *Panurge*, opéra comique en trois actes de MM. Clairville et Gastineau, musique de M. Hervé.

Les Nouveautés ont pris au répertoire des Variétés les *Trente millions de Gladiator*. Le Palais-Royal a donné deux pièces nouvelles, enfin le Vaudeville annonce pour vendredi la première représentation de la *Villa Blancmignon*. Nous rendrons compte en détail de ces diverses représentations dans notre prochain numéro.

— Au théâtre de la Renaissance, on répète activement *la Jolie Persane*.

Voici la distribution des principaux rôles de cet opéra comique qui passera dans la première quinzaine d'octobre.

Broudoudour	MM. Ismael
Salamalec	P. Ginet
Moka	Gourdon
Nadir	Lary
Namouna	Mmes Hading
Nadour	Desclausas
Le prince	Gélabert

— Un nouveau deuil vient de frapper la famille de notre confrère Oscar Comettant. Son gendre, M. Émile Artaud, qui dirige le cours de piano de l'Institut musical, a perdu son père.

— Le théâtre des Variétés vient de recevoir une conférence sur le divorce dont le titre est : *Divorçons gaiement!* et dont l'auteur est M. Arthur Emmanuel.

C'est Mademoiselle Baretti qui fera cette conférence, et jamais la cause du divorce ne trouvera de défenseur plus charmant.

— M. Delaunay a joué jeudi pour la dernière fois le rôle de Perdican dans *On ne badine pas avec l'amour*. M. Volny, qui est arrivé au terme de son volontariat, va reprendre ce rôle.

— Aussitôt après les *Trente millions de Gladiator* repris au théâtre des Nouveautés, Mlle Céline Montaland ira créer, au Palais-Royal, la pièce que Sardou s'est engagée à livrer à MM. Dormeuil et Plunkett dans le courant de l'hiver, sous peine d'un fort dédit.

— La Comédie-Française répète en ce moment le *Cid*; ce chef-d'œuvre de Corneille sera joué avant la fin du mois.

Mlle Dudlay interprètera, pour la première fois, le rôle de Chimène; c'est même à son intention qu'on raccorde la pièce avec soin.

MM. Maubant et Mounet-Sully conservent leurs rôles.

— M. Albert Lambert, un jeune artiste que l'on a beaucoup remarqué au 3e Théâtre-Français, est engagé à l'Odéon.

Il est parti samedi pour Lyon avec les artistes chargés d'interpréter la *Jeunesse de Louis XIV*, pour l'inauguration du Théâtre-Bellecourt.

— Après avoir pris l'avis de la Commission des auteurs dramatiques. MM. Zola, Busnach et les héritiers Gastineau interjettent appel du jugement qui les a déboutés de leur demande dans l'affaire de la traduction flamande de l'*Assommoir*.

Il est important d'épuiser toutes les juridictions possible dans un cas qui intéresse à un si haut point tous les auteurs et compositeurs dramatiques français.

— Au théâtre du Gymnase. on prépare la saison d'hiver qui sera inaugurée par *Jonathan*, comédie nouvelle de MM. Gondinet et Oswald. Les interprètes de *Jonathan*, un type nouveau pour Saint-Germain, répètent avec entrain cette comédie en trois actes où abondent, dit-on, les situations comiques, les traits d'esprit et d'observation.

On annonce l'engagement, à ce théâtre, de M. Eugène Larcher, deuxième prix de comédie au Conservatoire, et de Mlle Julia Depoix, la jolie héroïne de l'incident du dernier concours.

— Bien que le succès de la *Veuve Chapuzot* ne fasse que croître et s'affermir, le 3e Théâtre-Français répète activement le *Moulin de Roupeyrac*, paysannerie en 4 actes et en vers, de M. F. Fabié, dont voici la distribution :

L'oncle Joseph, M. Renot, Le Roussel, M. Barral; Pataud, M. Leloir: François, M. Desclée; Pierre Mathevin, M. Rameau.

La mère Le Roussel, Mme E. Petit; Cécile, Mlle Gillet; Lucie, Mlle Bernage.

— Mlle Alice Lody, la gracieuse Esméralda, de *Notre-Dame-de-Paris*, quitte le théâtre des Nations pour celui du Vaudeville, où elle vient d'être engagée, en qualité de jeune première, à la place de Mme Bartet, qui est entrée au Français.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 975e livraison (13 septembre 1879). — La République d'Haïti, ancienne partie française de Saint-Domingue, par M. Edgar La Selve, professeur au lycée national Pétion, du Port-au-Prince (1871). — Texte et dessins inédits. Onze gravures de Th. Weber, T. Wust, Taylor et H. Clerget.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Chemins de fer de l'Ouest.

FÊTE DE SAINT-CLOUD.

Dimanche prochain, 21 Septembre 1879, *Grandes eaux à St-Cloud*, à l'occasion de la fête.

Billets d'aller et retour. — Trains réguliers d'heure en heure, et trains supplémentaires suivant les besoins du service.

Dernier train à minuit.

VENTE PUBLIQUE

Lundi 15, mardi 16, mercredi 17 et jours suivants, d'une quantité considérable de Tissus, Toiles, Serviettes, Mouchoirs, Chemises, Couvertures, Tapis, etc., etc.

AU MONT-JURA

19, rue Lafayette, au coin de la rue de Provence

En clôturant le dernier inventaire, les experts ont frappé toutes les marchandises d'un rabais énorme de 63 0/0.

APERÇU DE QUELQUES PRIX AU HASARD :

Madapolam fin de 1 25	» 50	Mouch. cholet la douz.	2 95
Batiste d'Irl. de 2 f. 95	» 85	Mouchoirs toile de 15..	6 90
Toile chemise de 2 f..	» 80	Mérinos noir de 5 f...	2 25
Toile fine de 3 f......	1 »	Foyers japon. de 10...	2 95
Toile à drap de 2 f. 50	» 95	Foyers moquette de 20	5 50
Toile à drap de 3 f.50.	1 35	Foyers sujets de 32...	8 75
Toile larg. 1m20 de 5 f.	1 75	Carpet. Smyrne 125-2m.	9 50
Serv toilette la ½-d..	1 95	Carp. Smyrne 180-2m40	14 50
Torchons la douz.....	4 95	Couvertures coul. de 15	4 90

Services damassés pur fil, pour 12 personnes de 35 f. 12 90
Drap de lit cretonne 1/2-blanche, gde taille, le drap 2 95
Draps de lit toile, long. 3 m., larg. 2 m., le drap... 6 45

BONNETERIE, CHEMISES, LINGERIE

Flanelle santé de 3 25	1 45	Camisoles plis de 4 f..	1 25
Chemises plastr. de 6	2 95	Chem. entre-2 de 5 f..	1 95
Chemises couleur de 6	2 95	Parures défraich. 7 f.	1 95
Chemises ½-toile de 12	4 90	Parapl godet de 7 50.	2 95
Gilets flanelle de 8...	2 95	Parapl. soie, de 21 fr.	6 75

Bas écrus femmes, 5 fils renforcés, de 3 f.......... 1 »
Bas écrus femmes, 6 fils, renforcés extra, de 4 f... 1 25
Expédition contre remboursement aux frais de l'acheteur



ARNOLD PÉDICURE
e Montmartre 105
ARIS
CHEZ LUI DE MIDI A LA NUIT
2 fr.
LA SÉANCE

MM. les Docteurs TROUSSEAU et PIDOUX
Dans leur *Traité de Thérapeutique*
RECOMMANDENT D'UNE MANIÈRE PARTICULIÈRE LA
Graine de Moutarde blanche
Comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans la Guérison des
Maladies de l'ESTOMAC (Gastrites, Gastralgies), de celles des INTESTINS et du FOIE, des DARTRES, des HÉMORRHOIDES, des CONGESTIONS, des RHUMATISMES, des CONSTIPATIONS OPINIATRES.
DIDIER, 20, Boulevard Poissonnière, Paris



Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES
Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille. *Préparations aussi parfaites que possible...* p vant rendre de grands services à l'humanité. trait du rapport offel. Aucune autre méthode ne pos ces témoignages de supériorité. Traitement able, rapide, inoffensif, secret, économique et sa shûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). D bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, au 1er Consultt grtes de midi à 6 h. et par corresp.

INJECTION SAMPSO PIERRE DIVINE. 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fr.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes* : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.
Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour St-Jacques.



PLUS D'ASTHME
Suffocation et Toux
Indication gratis franco,
Écrire à M. le Cte CLÉRY, à Marseille

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

THYMOL-DORÉ

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des Drs Giraldès, Bouilhon, Paquet, Lallemand, Rengade, Lewin, Bouchardat, Virchow, etc.

A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon 2 fr.

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN — 52 NUMÉROS

Le Moniteur des Valeurs à Lots

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le Baron **LOUIS** ; une Revue de toutes les Valeurs ; les Arbitrages avantageux ; le Prix exact des Coupons ; tous les Tirages sans exception ; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 17, rue de Londres.

NOTA. — *Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

1879 CHEMINS DE FER DE L'OUEST 241.

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits valables du Samedi au Lundi

De Paris aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	Fr.	Fr.
DIEPPE (Le Tréport, YVETOT, Venlettes) MOTTEVILLE (St-Valery-en-Caux, Veules)	30	22
LE HAVRE (Saint-Adresse)........... FÉCAMP. LES IFS (Yport, Etretat)...... TROUVILLE-DEAUVILLE (Villers-sur-Mer, Houlgate, Beuzeval, Cabourg, Villerville)	33	24
HONFLEUR, CAEN...................	33	24
LUC, Langrune....... (Ces prix comprennent le parcours total.)	37	27
Saint-Aubin, Bernières, Courseulles, Lion....	38	28
BAYEUX (Arromanches, Port, Asnelles)..	40	30
COUTANCES (Coutainville, Regneville).	57	44

De Paris aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44	33 »
VALOGNES (Port-Bail, Carteret, St-Vaast de la Hougue, Quinéville)...........	50	38
CHERBOURG........................	55	42
GRANVILLE (St-Pair)................	49 50	38 50
St-MALO-St-SERVAN (Dinard-St-Enogat).	66	49 50
LE TRÉPORT, par Serqueux et Abancourt (à partir du 1er Juillet au 30 Septembre).	33 20	» »
EAUX THERMALES		
BAGNOLES de l'Orne, par Briouze...	47	36
FORGES-LES-EAUX (Seine-Inférieure)..	21 50	16

DÉPART le SAMEDI et DIMANCHE. — RETOUR le DIMANCHE et LUNDI. — Les billets sont PERSONNELS et ne peuvent être vendus

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS
SUR LES

CÔTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets d'Aller et Retour, valables pendant **un mois**

	1re Classe	2e Classe
1er ITINÉRAIRE	50 fr. »	38 fr. »
2e ITINÉRAIRE	60 fr. »	45 fr. »
3e ITINÉRAIRE	80 fr. »	65 fr. »
4e ITINÉRAIRE	90 fr. »	70 fr. »
5e ITINÉRAIRE	100 fr. »	80 fr. »
6e ITINÉRAIRE	120 fr. »	100 fr. »

1er itinéraire : **Paris. — Rouen. — Le Havre. — Fécamp. — Dieppe. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.**

2e itinéraire : **Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur** ou **Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.**

3e itinéraire : **Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur** ou **Trouville-Deauville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.**

4e itinéraire : **Paris. — Vire. — Granville. —** *Avranches, Pontorson* (Mont-St-Michel). — **Dol. — Saint-Malo. — Rennes. — Le Mans. — Paris.**

5e itinéraire : **Paris. — Caen. — Cherbourg. — Saint-Lô. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Pontorson. — Dol. — Saint-Malo. — Paris.**

6e itinéraire : **Paris. — Dreux. — Briouze. — Granville. — Avranches. — Pontorson** (Mt-St-Michel). — **Dol. — St-Malo. — Brest. — Rennes. — Le Mans. — Paris.**

NOTA. — Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques, indiqués dans les Itinéraires.

1879 Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse et à l'Agence du boulevard Saint-Denis, 20. 26 1.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉÂTRE



DRAME — AUTEURS DRAMATIQUES — COMÉDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché DAGRON.

TRAGÉDIE — MUSIQUE

CAMILLE DOUCET

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 332

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 25 Septembre au 1er Octobre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPARTS : 35 cent.

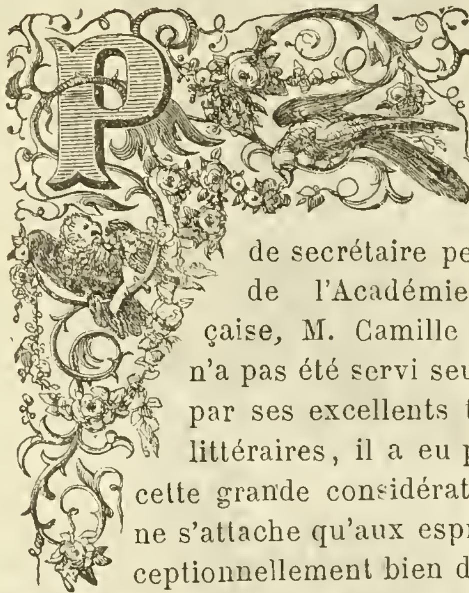
ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTS	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXXII

CAMILLE DOUCET



Pour parvenir à la situation si élevée de secrétaire perpétuel de l'Académie française, M. Camille Doucet n'a pas été servi seulement par ses excellents travaux littéraires, il a eu pour lui cette grande considération qui ne s'attache qu'aux esprits exceptionnellement bien doués.

Chargé, dès 1853, de la haute direction des théâtres impériaux de Paris et des départements; puis nommé, dix ans plus tard, directeur de l'administration des théâtres au ministère de la maison de l'empereur, il fit preuve, dans ces fonction importantes et périlleuses, d'une rare souplesse d'intelligence et se montra toujours d'une telle affabilité qu'il ne rencontra bientôt que des amis autour de lui.

Né à Paris le 16 mai 1812, Charles-Camille *Doucet*, tout en faisant son droit s'adonna à la littérature dramatique, se sentant pour le théâtre une prédilection bien marquée. Tirant d'une nouvelle, intitulée la *Fille du Millionnaire*, une pièce à laquelle il laissa ce titre, il la fit jouer au petit théâtre du Panthéon, alors qu'il n'avait guère plus de vingt ans.

Étant entré, en 1837, comme employé à l'administration de la liste civile, il y rencontra Bayard auquel il présenta le plan d'un vaudeville en 3 actes : *Léonce ou le Propos de Jeune homme*. Cet ouvrage fut représenté sous leurs deux noms, au théâtre des Variétés, le 4 août 1838, et lança Camille Doucet dans le monde dramatique.

Toutefois le jeune auteur ayant un penchant tout particulier pour la Muse, ne continua pas à écrire en collaboration avec son ami. Ne voulant plus faire de la prose, il se mit à travailler seul la forme poétique.

Un essai poétque, très réussi, intitulé : *Versailles*, a été son premier ouvrage en vers et parut en 1840. Il fut rapidement suivi d'une comédie en un acte et en vers : L'*Avocat de sa cause*, représenté à l'Odéon le 19 octobre 184. Puis, après un petit à-propos en vers : le 6 *Juin* 1836, joué au même théâtre e 6 juin 1842, il donna, le 13 décembre de la même année, sa grande comédie en 3 actes et en vers : le *Baron Lafleur ou les Derniers valets*, qui lui assura une réputation méritée. Cette pièce, taillée sur le patron de nos œuvres classiques, eut l'honneur de passer plustard à la Comédie française et mérita de reste fort longtemps au répertoire.

Pour ne rien omettre, je citerai une cantate *Vélasquez*, mise en musique par M. Gastinel et qui fut exécutée en 1846.

M. Camille Doucet, arrivé à la plénitude de son talent littéraire et dramatique, donna alors successivement :

A l'Odéon : le *Dernier banquet de 1837*, comédie-revue en 3 tableaux et en vers, représentée le 30 décembre 1845 ;

A la Comédie-Française : la *Chasse aux fripons*, comédie en 3 actes et en vers, jouée le 27 février 1846 ;

A l'Odéon : les *Ennemis de la maison*, son œuvre capitale, comédie en trois actes et en vers, qui fut reprise à la Comédie-Française en 1854 et qui n'a point encore quitté le répertoire.

Chargé, dès cette époque, des hautes fonctions administratives dont j'ai parlé au commencement de cet article, il n'abandonna pas la littérature et le théâtre, auquel il donna encore deux ouvrages très importants : le *Fruit défendu*, comédie en 3 actes et en vers, représenté à la Comédie-Française le 22 novembre 1857 et la *Considération*, comédie en 4 actes et en vers, jouée sur la même scène le 6 novembre 1860.

Le théâtre de Camille Doucet est de ceux qui se recommandent par sa forme littéraire en même temps que par sa portée morale et l'étude des caractères. Il devait donc lui ouvrir tout naturellement les portes de l'Académie française, où il entra le 7 avril 1865, en remplacement d'Alfred de Vigny,

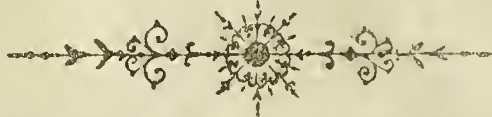
Depuis cette époque, Camille Doucet continua à s'occuper des intérêts dramatiques avec un zèle et une intelligence qui fut utile au plus grand nombre de nos auteurs comme à l'art théâtral lui-même.

En effet, son jugement judicieux et ses grandes capacités, lui permirent d'aplanir bien des difficultés et de rendre de grands services.

Nommé plusieurs fois membre de la commission de la Société des auteurs dramatiques et membre du comité de la Société des gens de lettres, il y fut, ici et là, très apprécié de ses confrères, autant en raison de ses connaissances spéciales que par son exquise aménité.

Aussi son élévation au titre si considéré de secrétaire perpétuel de l'Académie française a été saluée par tous comme un hommage bien digne d'être rendu par les représentants de la haute littérature française à un auteur dramatique qui est à la fois un écrivain d'un grand mérite, un critique savant et un homme dont l'honorabilité et la délicatesse du sentiment et des manières sont devenues proverbiales dans le monde des théâtres.

FÉLIX JAHYER.



REVUE DES THEATRES

VAUDEVILLE

Première représentation de la *Villa Blancmignon*, comédie en 3 actes de MM. Chivot, Duru et Herny.

Les heureux auteurs de tant de pièces amusantes, MM. Chivot et Duru, ont donné au Vaudeville une de ces pièces qui sont inénarrables, tant elles renferment d'incidents rapides.

Le public a bien accueilli ces embroglios un peu forcés, mais nous n'osons pas promettre à la Villa Blancmignon les cent représentations consécutives auxquelles aspirent tous les auteurs, et que MM. Chivot et Duru ont si souvent mené à bonne fin.

Pourtant la pièce est vivement menée par Delannoy, Paradé, Carré, Colombey. Mmes Elise Picard, Lamarre, Genat, de Cléry et Jeanne Goby.

BOUFFES-PARISIENS

Première représentation de *Panurge*, opéra-comique en 3 actes de Clairville et Gastineau, musique de M. Hervé.

Un type aussi merveilleux que celui de Panurge ne pourait être mis tout entier sur la scène; mais, pris sous un seul côté, il peut encore offrir de l'intérêt.

Donc, sachons gré aux auteurs, malheureusement aujourd'hui défunts, d'avoir su tirer une pièce amusante du héros immortel de Rabelais.

Leur intrigue est un peu faible, mais la pièce offre des situations très amusantes sur lesquelles M. Hervé a écrit une musique très réussie. M. Hervé a beaucoup de verve, il sait parler la langue musicale chère au peuple, et, dans cette circonstance, il s'est peut-être surpassé. Plusieurs morceaux sont déjà populaires, tels que le rondo des maris de Beaugency et les couplets du gouverneur, pour ne citer que les plus applaudis.

Dans l'interprétation, qui a été excellente, M. Jolly s'est taillé un succès hors ligne.

Décors, costumes et accessoires ont aidé à une très brillante réussite.

NOUVEAUTÉS

RÉOUVERTURE

M. Brasseur a rouvert son charmant théâtre par les *Trente millions de Gladiator*, l'amusante pièce de MM. Labiche et Ch. Gille, dont le succès avait été si grand aux Variétés.

Un immense éclat de rire a accueilli cette reprise, qui sera très fructueuse pour les Nouveautés.

Berthelier et Mlle Céline Montaland ont joué avec la même verve les rôles de sir Richard Gladiator et de Suzanne de la Bondrée, qu'ils avaient créés. Joumard remplace Dupuis (il faut bien le dire) sans le faire oublier, mais cependant avec talent; quant à Christian, il a cédé sa place à Guyon, qui est fort drôle et sait se faire applaudir même après ce joyeux artiste.

CLUNY

Reprise de *Claudie*, de Georges Sand.

M. Talien prend décidément au sérieux son rôle de directeur. Il fouille dans le passé et il cherche parmi les jeunes les œuvres qui peuvent donner à son théâtre non-seulement le succès, mais une renommée littéraire.

La reprise de *Claudie* lui fait doublement honneur comme directeur et comme artiste, car il a joué avec une réelle autorité le rôle du père Rémy, qu'il avait déjà interprété sur une autre scène, il y a une dizaine d'années.

Cette œuvre si remarquable de Georges Sand, créée avec éclat à la Porte-Saint-Martin, en 1851, par Bocage, Fechter, Barré, Mlle Lia Félix et Mme Daubrun, a été revue avec un véritable plaisir par la jeunesse des écoles qui aime la poésie, et non-seulement pardonne à Georges Sand, mais la remercie d'avoir idéalisé ses paysans, au rebours de la méthode suivie aujourd'hui par M. Zola.

On a donc fortement applaudi, à côté de Talien, MM. Paul Esquier, Boscher et Mme Marie Laure, qui l'ont très-bien secondé.

Une poésie de Théodore de Banville, récitée par M. Talien devant le buste de Georges Sand, a été acclamée par le public.

Nous avons encore à enregistrer deux brillantes reprises : le *Petit duc*, à la Renaissance et *Cendrillon*, à la Porte-Saint-Martin, deux regains de succès pour ces heureux théâtres.

Deux pièces nouvelles ont également été données au Palais-Royal : une *Revue* et la *Famille*, de M. G. Boyer ; nous renvoyons nos lecteurs aux comptes-rendus de nos confrères, le service de ce théâtre ne nous étant pas parvenu et nos soirées de la semaine ayant été absorbées par les autres premières représentations.

LA LETTRE D'AMOUR

Le quartier qui entoure les Champs-Élysées, le parc Monceaux, est rempli de couvents. Paris a la spécialité de ces voisinages étranges.

Tous les couvents se ressemblent et pourtant celui dont nous voulons parler a un charme particulier; il a l'aspect heureux. Le costume des religieuses a un grain de coquetterie, et plus d'une, en le portant, a conservé l'attitude chaste et abandonnée qui est le privilége de quelques mondaines; la coiffure laisse échapper des mèches de cheveux exemptes d'apprêt autant que de négligence; enfin, chose rare dans un couvent, chaque recluse se chausse selon la grandeur de son pied et n'est point soumise au soulier uniforme choisi par une abbesse du temps de Charlemagne.

Fût-ce pour son riant aspect que le général D... conduisit sa fille au couvent de Sainte-Dositée? Cela est probable.

La grande porte venait de se refermer et les nouveaux venus, annoncés par une clochette, virent s'ouvrir devant eux les portes du petit parloir. Le général fit asseoir sa fille et lui montra pour l'égayer les tableaux suspendus au mur; images plus ou moins exactes des supérieures et aumôniers du couvent, portraits tracés par une main plus pieuse qu'habile.

La porte s'ouvrit silencieusement, et la supérieure parut. C'était une femme de soixante ans à peu près qui, sous des dehors très-simples, cachait une sagacité rare.

On se salua et le général prit la parole :

— L'abbé Perrot vous a dit, madame, l'obligation dans laquelle je me trouve de vous confier ma fille à la veille d'une expédition; je n'ai rien à ajouter aux explications qu'il a bien voulu se charger de vous donner; cette enfant est ma consolation, l'espoir de ma vie; je sais que nulle plus que vous n'est digne de ma confiance; Louise et moi serons toujours reconnaissants de votre dévouement.

La supérieure répondit par le discours obligé : elle n'était qu'un rouage indigne de l'œuvre à laquelle elle appartenait; mais à l'aide des lumières qu'elle ne cessait de demander au ciel, elle espérait accomplir sa mission.

Les arrangements premiers étant faits à l'avance, cette entrevue fut consacrée entièrement à l'examen de la maison. Mlle Lucie D... devait jouir du privilége d'avoir une chambre à part. La supérieure profita du moment où Lucie admirait l'autel de sainte Cécile, placé à l'étage consacré à la musique, pour demander au général s'il avait quelques recommandations particulières à lui adresser?

— Ma fille est un ange, répondit le général. J'ai chargé l'abbé de vous faire une seule recommandation qui demande quelques éclaircissements.

La supérieure mit aussitôt ses lunettes bleues, ce qui était chez elle le signe d'une attention marquée et du désir de ne point laisser pénétrer ses impressions.

— Mais, dit-elle, j'aimerais tenir de vous, monsieur le général, tout ce qui concerne la chère enfant.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua le général, c'est une histoire bien simple : Ma fille veut épouser un de ses parents qui ne me convient pas pour gendre; mais à seize ans, on oublie vite; je veux donc qu'elle n'entende jamais parler de lui; par conséquent, j'appelle votre attention sur la décision que j'ai prise de ne lui laisser recevoir ou écrire aucune lettre qui ne passe sous vos yeux.

— C'est la règle de la maison, dit la supérieure.

— Je le sais, mais une surveillance active est nécessaire; je suis absolument sûr des amis qui feront sortir Lucie, le premier dimanche de chaque mois; le seul péril est donc dans la personne qui sera attachée à son service.

— Soyez tranquille, dit la supérieure qui conserva ses lunettes.

Le reste de la visite fut assez triste; l'enfant enfermée pleura de grosses larmes; puis, comme elle avait l'habitude de voir partir son père et de le voir revenir, les câlineries des sœurs aidant, elle ne pleura plus; d'ailleurs on la cloîtrait avec un rêve : compagnon qui adoucit la solitude, mais la rend dangereuse.

Aussitôt la récréation sonnée, la supérieure fit appeler auprès d'elle sœur Dacien l'infirmière. Sœur Dacien accourut, car elle croyait qu'une de ses chères fillettes était malade; c'était une femme d'une trentaine d'années, grande, svelte, pâle comme la cire, avec des yeux noirs très-doux. Elle était toute tendre et toute maternelle.

Sœur Dacien n'abordait jamais la mère qu'en tremblant, car malgré les grands services qu'elle rendait dans son emploi, elle était souvent grondée en conseil de communauté pour les gâteries qu'elle prodiguait à ses petites malades.

— Sœur Dacien, dit la supérieure, je dispose de vous pour un travail en dehors de votre emploi; je vous attache à la personne de Mlle Lucie D... Quoiqu'elle se porte bien, vous serez chargée de son service. Vous me rendrez compte chaque jour, au rapport, de la vie intérieure de cette demoiselle et vous n'exécuterez ses ordres qu'après me les avoir soumis.

Sœur Dacien s'inclina sans répliquer et commença immédiatement à s'occuper de la charge qui lui était échue.

Elle fut facile à remplir; douce, gaie, Lucie ne sembla point se trouver malheureuse; elle assistait aux leçons du couvent en amateur, sans être interrogée et sans faire les devoirs; elle chantait l'office à l'orgue, mangeait des sucreries et rêvait sous les grands arbres.

Mais l'appétit bientôt lui manqua, et elle commença bientôt à ne point dormir.

Sœur Dacien en rendit compte.

— Je crois que la chère petite a de la peine, risqua-t-elle un jour au rapport.

— Qu'est-ce à dire? de la peine au couvent de Sainte-Dositée! je voudrais bien voir!

— Je pense comme notre mère, dit l'assistante, madame des Anges; je ne crois pas qu'on puisse se déplaire dans notre retraite.

Sœur Dacien n'osa plus rien dire.

La supérieure se rendit le lendemain dans la

cellule de Mlle Lucie et la trouva très-fraîche, car la venue de la religieuse avait coloré fortement les joues de la fillette.

La supérieure dit à sœur Dacien quelle avait des imaginations.

L'infirmière n'osa rien répondre.

Deux semaines se passèrent ainsi. Sœur Dacien sentait le mal venir. Aussi ce fut elle qui la première s'aperçut que Lucie chancelait au *Magnificat*.

La jeune fille tomba dangereusement malade!

Un soir, après un long accès de fièvre, sœur Dacien, à genoux devant son lit, lui montrait, pour tâcher de la distraire, un petit bouquet qu'elle avait dérobé aux vases de la chapelle.

— Sœur Dacien, dit l'enfant, ce n'est pas cela qui me guérira, allez; j'ai du chagrin. Il n'y a qu'une seule chose au monde qui pourrait me faire du bien!

— Quoi donc? dit la bonne religieuse.

— Il me faudrait des nouvelles do mon cousin!

— Mais cela est bien simple dit tout doucement l'infirmière en effeuillant des brins de marguerites sur l'oreiller de la malade.

— Non, ce n'est pas simple, car mon père ne veut pas que nous nous écrivions.

La pauvre sœur, toute ignorante qu'olle était des choses de ce monde, comprit que l'entretien était dangereux.

— Dormez, mon enfant, fit-elle.

La jeune fille, docile envers sa garde-malade, se retourna du côté du mur.

La sœur commença son chapelet.

— Sœur Dacien, dit Lucie après un moment de silence, vous ne m'aimez pas!

— Que dites-vous, chère petite; je donnerais ma vie pour votre bonheur, fit la sœur qui, dans le mot bonheur, entendait le cousin dont elle ne voulait pas parler.

— Non, non, vous ne m'aimez pas, continue Lucie, avec l'entêtement des cerveaux affaiblis par la souffrance.

La sœur fit semblant de ne pas entendre.

Alors Lucie fondit en larmes.

— Eh bien, je mourrai! dit-elle, d'un air désespéré en fixant ses grands yeux bleus sur la sœur attendrie.

Une partie de la nuit se passa ainsi. Lucie refusa de prendre aucun des calmants que la sœur employait ordinairement avec succès. Elle voulut se lever, se plaignit de douleurs de tête intolérables. La pauvre sœur ne savait plus à quel saint se vouer et éprouvait une mortelle inquiétude sur les suites d'une crise désastreuse dans l'état grave où était Lucie. Enfin l'exaltation de la jeune fille finit par tant effrayer la sœur, qu'après s'être à coup sûr offerte à Dieu pour racheter une telle faute :

— Ne pleurez plas, dit à l'enfant la sainte fille, je ferai ce que vous voudrez, mais, au nom du ciel, ne vous rendez pas malade!

Lucie prit la tête de sœur Dacien dans ses bras l'embrassa de tout son cœur et s'endormit profondément.

— Sainte Vierge, pensait l'infirmière, comment ferai-je?...

Le lendemain, pour remplir sa promesse, sœur Dacien donna à Lucie presque guérie, une plume et du papier; l'enfant écrivit une petite lettre toute naïve, toute tendre, qui demandait un mot de réponse :

« Ne nous perdons pas de vue, mon cousin, disait-elle, tout s'arrangera avec le temps...»

Mais quelles difficultés pour remettre la missive; six jours se passèrent sans offrir aucune occasion de sortie; enfin le septième, la supérieure donne à sœur Dacien la commission d'acheter des simples en gros pour la consommation de la pharmacie du couvent. Il fallait pour cette emplette se rendre dans le quartier du Gros Caillou; le cousin aimé, lieutenant de dragons, habitait l'avenue de La Bourdonnaye, comment résister?

La petite lettro chiffonnée sous l'oreiller passa donc aux mains tremblantes de sœur Dacien!

— Que Dieu mo pardonne, murmura la pauvre religieuse en glissant la lettre d'amour dans son cabas de mérinos noir.

Elle arriva sans encombre chez l'herboriste de la communauté; elle acheta du tilleul, de la guimauve, du vulnéraire, du lichen, puis demandant son chemin, de vingt pas en vingt pas, elle se dirigea vers le logis du lieutenant aimé. Par malheur, Mme des Anges, l'assistante, ayant eu affaire dans le quartier Saint-Sulpice pour un ornement d'église qu'elle voulait faire réparer alla aussi chez l'herboriste pour causer avec lui d'une recette d'eau de plantin pour les yeux; elle aperçut Sœur Dacien le nez en l'air, cherchant de porte en porte l'objet aimé.

La curiosité lui fit suivre la pauvre sœur; elle n'avait peut-être pas l'intention de l'espionner ni à coup sûr l'idée de la prendre en faute, mais enfin elle la suivit et entra derrière elle dans l'escalier du lieutenant qui n'ouvrit sa porte qu'à moitié et pour cause.

La sœur Dacien était si troublée de la commission qu'elle faisait, qu'elle ne comprit pas d'abord le danger de la présence de Mme des Anges; c'est seulement lorsqu'elle sentit une main sèche et osseuse lui arracher la petite lettre qu'elle vit qu'elle était perdue!

Le lieutenant referma sa porte, pensant que ces deux religieuses venaient pour une quête.

Mme des Anges fit monter sœur Dacien dans un fiacre qui les ramena toutes deux rue de Monceau, sans qu'aucune parole eût été échangée.

Sœur Dacien reçut l'ordre d'attendre dans la salle de la communauté la venue de la supérieure. Au moment d'aller au réfectoire la porte s'ouvrit et la supérieure parut.

— Sœur Dacien, dit-elle, vous allez quitter la maison; une voiture vous attend en bas pour vous conduire au chemin de fer. Vous n'avez point besoin de bagages puisque nous trouvons tout ce qu'il nous faut chez nos sœurs. Vous aviez été jusqu'ici une bonno religieuse; mais votre faute est si grave, que je suis obligée de vous envoyer à la maison-mère; on y disposera de votre sort...

Sœur Dacien s'inclina; ses yeux étaient secs.

— Ne pourrais-je, dit-elle, embrasser mes enfants de l'infirmerie?

Cela est impossible, répliqua simplement la supérieure; faites comme j'ai dit.

Elle remit à la sœur atterrée le montant du billet de chemin de fer en troisième classe.

Pendant les dix-sept heures de chemin de fer qu'il faut pour aller dans la Drôme, la sœur Dacien repassa toute sa vie dans sa mémoire. Sa vocation, ses adieux à la chaumière paternelle, les rigueurs du noviciat. les austérités du cloître, ses peines, ses veilles. Elle arriva en paix à R... car tout le bien qu'elle avait fait lui donnait confiance.

Le retour forcé des religieuses à la maison-mère est comme l'envoi d'un soldat dans une compagnie de discipline; sœur Dacien s'y attendait bien, mais elle n'avait point prévu les rigueurs dont elle serait l'objet.

Après conseil extraordinaire de la communauté assistée du supérieur général de l'œuvre, on désigna à sœur Dacien un emploi en dehors de la maison; c'était quelque chose comme fille de basse-cour.

— Mais, dit sœur Dacien à la supérieure générale, ma vocation est de soigner les enfants malades; je suis entrée en religion pour eux...

— Il fallait ne point manquer à votre devoir, répondit la mère supérieure; on vous aurait laissé votre emploi.

Sœur Dacien courba la tête, mais ces paroles la frappèrent à mort. Elle ne parla plus et collait son visage aux vitres pour voir les enfants jouer dans le jardin; puis elle retombait dans une mélancolie sombre.

Elle ne s'alita qu'un jour et voulait mourir debout, en vrai soldat.

Pourtant sa faiblesse ne lui permettant plus de descendre à la chapelle, on l'obligea à se coucher la veille de sa mort.

La mère générale, la voyant près de sa fin, fut prise d'une pitié profonde et crut qu'elle pouvait, sans manquer à l'obéissance, lui dire quelques poroles d'adieu.

« A tout péché miséricorde, » pensa-t-elle.

— Sœur Dacien, dit-elle, soupçonnant qu'une faute grave avait pu seule mériter un tel châtiment, n'avez-vous point sur terre quelqu'un à qui vous souhaiteriez que l'on donnât de vos nouvolles? Dieu vous pardonnera, ayez confiance.

— Ma mère, dit sœur Dacien d'une voix ferme encore, je n'ai à me reprocher que d'avoir porté à un fiancé la lettre d'une enfant malade!

La mère générale prit les mains de sœur Dacien, les garda longtemps dans les siennes et lui ferma les yeux.

Le lieutenant continue à n'ouvrir sa porte qu'à moitié et pour cause.

La supérieure a toujours ses lunettes bleues; Lucie qui n'a rien su a épousé un diplomate.

Ange Bénigne.

RÊVERIE DE CHASSEUR

C'est l'heure où l'aube encore humide du contact des brumes de la nuit s'enveloppe frileuse dans son peignoir gris.

Je m'éveille dans mon grand lit à baldaquin, après une nuit consciencieuse, — comme on n'en passe qu'à la campagne, — et un rêve délicieux. Car j'en étais vraiment à l'hallali de la petite baronne, — mais là, tout à fait.

J'avais bien dîné hier soir.

—

— Tiens, mais c'est aujourd'hui le premier de l'an. Je n'y pensais plus, ou plutôt je n'y pensais pas encore.

Diable! je vais subir les salamalecs de mes gens! Vite à mon secrétaire, préparer mes réponses, qui ne me coûteront pas de grands frais d'éloquence.

— Bon! en voilà un déjà. — Merci, Jean, merci, mon ami.

— Tiens, — prend ceci, mais prends donc, ça ne te brûlera pas les doigts. — Prépare mon tob. — Donne-moi mon knicker-bocker! — La Verdure est-il en bas?... Dis-lui que je veux

essayer aujourd'hui mon nouveau fusil. — Qu'il le graisse soigneusement et le place près du feu.

—

Je vais à la fenêtre. — Le temps n'est pas très-beau, c'est vrai ; il bruine un peu, mais bast ! Pour le premier jour de l'année, il ne faut pas être trop difficile !

Je descends. — Merci, mes bons amis ! Prenez ceci en souvenir de moi. De fait, ce sont de braves gens, tout ce monde-là ; — ils m'aiment, j'en suis sûr. — Et parbleu ! je le leur rends. Ici, jamais de mines refrognées, de visages de mauvaise humeur. Vive la vie à la campagne, — le jour dans les bois, piétinant les ajoncs, — le soir au coin du feu, après un bon repas, entre deux verres de vieille eau-de-vie ! — On se repose, et on recommence le lendemain... La Verdure, qui a soigné les pattes de mon pauvre Fox, dit qu'il ne pourra pas chasser aujourd'hui... Tant pis ; je prendrai Frisette, alors, mais il faudra avoir soin d'emporter le colier de force. — Voyons, allons donner un coup d'œil au chenil, pendant qu'on va servir le déjeuner. Mes chiens ont bien droit à une caresse aujourd'hui !

Étendus sur la paille fraîche, ils se lèvent à mon entrée et viennent me flairer en tout sens, d'un air joyeux. Voilà mon pauvre Fox. — A bas tes pattes pleines de graisse, vieux scélérat ! — Tu voudrais bien venir avec ce maître, hein ? — Non, ce ne sera pas ton tour aujourd'hui. Allez coucher ! Voulez-vous ne pas grogner ainsi, vilain jaloux ! ! — Frisette, viens ici, ma belle ! Te voilà heureuse, petite folle. Oui, oui, tu vas venir. Il faut bien donner des étrennes aux enfants. Allons, paix ! — Regarde le velours de ma veste, vilaine malpropre ! — Et tu tâcheras d'être un peu sage, coureuse, sans ça, gare le fouet. Allons, bête, c'est pour rire, on ne te fera rien, si tu sais te conduire.

Bon ! on sonne le déjeuner. — Eh, ma foi ! je crois que je vais bien commencer l'année ; je me sens en appétit, c'est bon signe.

Ventre plein
Tire bien

dit le proverbe, — le vrai — et non celui de :

Ventre creux
Tire mieux.

Sagesse des nations à estomacs grinchus.

Voilà qui est fait. — Ma petite gourde de rogomme, — mes cigares. — Je pars. — Mais le temps n'est pas déjà si laid : ciel gris, — sol humide, — vent du nord, — c'est parfait ! — Derrière, Frisette ! !...

—

— Quand on pense qu'à l'heure qu'il est, dans les villes, on commence à égrener le chapelet interminable des rengaines à l'usage du jour ! On se jette dans un coupé, — affairé, — courant de porte en porte, les mains encombrées de présents, les poches bourrées de cartes de visite, la tête perdue. Le temps de passer chez Tahan, de prendre langue chez Boissier, de toucher barre chez Meller. On court chez la marquise, on galope chez la maréchale, on vole chez Nini.... Et des poignées de mains à n'en plus finir ! Des salutations à droite, des baisers à gauche ! Est-ce bête tout cela, mon Dieu !!

— Ici, Frisette ! Bellement donc, petite folle, ou gare à vous !

—

— Eh bien, moi, je chasse et je me moque de vous ; seul avec mon vieux garde, ma chienne et mon fusil, perdu dans les bois, respirant à pleins poumons, loin du macadam des boulevards et du bitume des rues !

— Qu'est-ce que c'est, Frisette ! on garde rancune à ce maître ! Veux-tu bien quitter mes talons. Cherche, ma belle, cherche !

—

— Oui certes, je me moque de vous ! Et je vous plains, tout en me réjouissant à l'idée d'être débarrassé de toutes vos importunités. Voilà mon plaisir devant moi ; il n'y a qu'à se baisser pour en prendre !

— Allons, Frisette !

— Là bas, tout là bas, à perte de vue s'étendent les bruyères et les ajoncs dont la teinte sévère se fond dans l'horizon avec le gris du ciel ; des bocquetaux déchiquetés par le vent d'hiver s'élèvent çà et là, comme autant de remises pour le gibier. Voici un grand bois de pins dont jamais je ne suis sorti *bredouille*. En y pénétrant le feuillage sombre vous couvre comme un manteau funèbre : il semble qu'il va faire nuit tout à coup. Le vent gronde sourdement au travers des branches, et les tiges des arbres craquent et s'entrechoquent. Je me trouve petit parmi tous ces géants. Et pourtant je me sais le maître au milieu de cette immensité.

— Ma brave chienne fouille les broussailles devant moi. Le blanc de sa robe ressort éclatant sur les fougères brunies qu'elle fouette vigoureusement de sa queue, tandis que son fin museau disparaît sous la feuillée. Je la suis lentement, modérant son ardeur, le fusil en avant, prêt à épauler. Elle va, revient, contourne le pied des sapins, traverse une touffe d'ajoncs sans se soucier des ronces qui maculent ses flancs de mouchetures roses — et furète dans tous les coins en aspirant bruyamment, — s'ébrouant parfois pour chasser l'humidité qui obstrue ses narines. Puis, l'odeur devient plus forte, le gibier est là, à deux pas, immobile sous le regard qui semble le fasciner. Frisette est à l'arrêt. Elle a été surprise dans sa quête par le fumet qui s'exhale du gibier. — Son corps est ployé en deux, la tête et le cou tournés vers l'arrière-main. — Arrêtée dans son mouvement, une patte est restée en l'air. L'œil dilaté lance des éclairs. — Par un mouvement de mâchoire qui lui est familier, elle semble en quelque sorte vouloir goûter l'odeur et augmenter la sensation agréable qu'elle éprouve.

—

— J'aime à la voir ainsi et me garderais bien de lui faire forcer l'arrêt à l'exemple de quelques chasseurs impatients, indignes d'un plaisir qu'ils tronquent maladroitement. Je choisis ma place de telle sorte que les branches ne puissent me gêner pour tirer. — Là ! — Le gibier a remué. — Un mouvement de tête de ma chienne me l'indique sans que son corps ait bougé.

— Tout beau, ma Frisette !... — Floc, floc, floc !... Une bécasse s'enlève lourdement, cherchant à gagner le haut des sapins, ses longues ailes accrochent les rameaux touffus. Elle fait deux ou trois crochets au travers du feuillage, aile de ci, aile de là, faisant entendre une sorte de petit gloussement, et me montre à découvert sa poitrine dont le plumage d'un gris rayé se détache sur le dôme sombre au-dessus de ma tête.... Prestement je la mets en joue, et au moment où l'oiseau va disparaître, une forte détonation réveille les échos endormis La plume vole. Quelques jeunes pousses dégringolent des branches coupées par le plomb, — et un petit *flac* sur la fougère desséchée m'annonce la chute de la bécasse que Frisette, — en véritable braque de race pure, — dédaigne de rapporter entre ses dents délicates. — Je la ramasse, et lui plante derrière la nuque une plume arrachée au fouet de l'aile, tandis que ses grands yeux veloutés roulent dans leurs paupières rondes, et qu'elle se tort entre mes mains dans les convulsions de l'agonie.

— Pauvre bête ! Tu n'iras plus pâturer à la nuit tombante dans les semis de blé vert, ni tremper au matin ton long bec dans l'eau vaseuse du ruisseau, au fond de la gorge. — Aussi, pourquoi avoir quitté les montagnes où tu es née, et qui, à la saison nouvelle, devaient abriter tes amours ?

—

— Allons, bon ! voila que je m'attendris à présent sur les victimes de ma passion. Il est ma foi temps ! — Vite au sac, et voici une belle étrenne ! — A une autre ! Au surplus, voilà encore Frisette qui arrête au pied d'un sapin. — Pif, paff ! — Il était temps. — Jean Lapin expire la tête tournée vers la gueule de son terrier qu'il n'a pas eu le temps de regagner.

Lapin tué près du terrier
N'est pas toujours dans ton carnier,

dit le proverbe. — Le proverbe aura menti aujourd'hui, car voilà mon sac grossi d'une pièce.

—

— Avalons une goutte d'eau-de-vie, allumons un cigare. Est-ce bon de vivre ainsi au grand air ! — Eh mais, voilà le soleil. Allons, venez aussi nous souhaiter la bonne année, paresseux ! — Vous avez fait grasse matinée, aujourd'hui, j'espère.

— Voilà là-bas un taillis de jeunes chênes dont la silhouette dorée se détache sur le ciel, plus riche et plus étincelante que la flèche des Invalides ou celle de Notre-Dame. C'est un fameux endroit pour un lièvre ! J'y veux aller faire un tour, c'est engageant.

—

— Je traverse la plaine.

Çà et là quelque belle compagnie part de loin avec un bruit de crécelle, et d'un fort coup d'aile va se remiser à cinq ou six cents mètres. Les rayons du soleil qui frappent obliquement le plumage roussâtre des perdrix, au moment où elles s'abattent dans les genêts, les font briller comme des points lumineux. Elles disparaissent dans l'herbe et on les entend se rappeler entre elles de leurs *tirrouits* aigus.

—

— Je longe le bord d'un étang.

Un vol de canards s'élève des joncs. — L'air siffle sous le battement précipité de leurs aîles. Ils s'enlèvent le cou tendu, le bec en avant, leurs colliers brillent comme des émeraudes. Le plus hardi en tête, le vol prend la forme d'un V qui disparait bientôt dans le ciel, sans que j'aie eu le temps de tirer. Nous nous retrouverons, mes gaillards !

— Tchi !... Voilà une bécassine qui file en crochetant comme un météore pâle Ayons la main leste. Pan ! — Elle tombe dans l'étang, faisant jaillir l'eau autour d'elle, son plumage la soutient un instant. — Apporte ! ma Frisette !

— Et Frisette s'élance à la nage, elle happe l'oiseau et me le rapporte délicatement avant même de secouer l'eau qui découle de ses flancs sur le gazon vert.

J'entre au taillis de chênes.

—

— Ma chienne buissonne à l'entour de moi... Attentif au moindre bruit sur la feuille jaune, je cherche à deviner le gibier au travers du fourré. Littéralement poussé par le nez du chien qui l'a surpris à son gîte, un lièvre énorme me *déboule* dans les jambes — éperdu. — Tout beau donc, Frisette !

— Je tire. — Le lièvre fait le manchon et piaille sous la dent de ma chienne qui le traîne jusqu'à moi plutôt qu'elle ne l'apporte.

— Que vous dirai-je encore... ? Je vais plus loin, et c'est nouveaux plaisirs. Et comme cela jusqu'à ce que l'horizon se teinte de grandes lignes rouges et qu'au dessus de moi le ciel se fonce et se décolore à la fois. Les ombres m'entourent. — Trop tôt hélas ! — Il faut rentrer.

Il fait froid. — La bise coupe la figure. — Là bas, dans la nuit, les fenêtres brillent comme des phares. J'arrive. Un bon feu nous réconforte moi et Frisette, qui s'étend à mes pieds, la tête et l'encolure allongées sur les pattes de devant.

— Le diner est servi. Les chasses des jours précédents l'ont abondamment fourni. — Et j'y fais honneur. Le sommeil vient me surprendre sur mon siége. — Mon cigare s'est éteint à mes lèvres — Mon journal est tombé à terre. Je vais me coucher et rêver encore aux plaisirs de la journée.

TOTT.

NÉCROLOGIE

ROGER

Le roi des Ténors d'Opéra-Comique, Roger est mort à l'âge de soixante-quatre ans.

Retiré du théâtre depuis longtemps, il avait été nommé professeur au Conservatoire où il dirigeait avec son grand talent une des classes de chant.

Né le 27 août 1815 à la Chapelle-Saint-Denis, Roger, fils d'un notaire, avait par sa mère, fille du célèbre chanteur Corese, du sang d'artiste dans les veines.

Le notariat auquel on le destinait n'eut jamais de charmes pour lui, ses parents furent donc contraints de le laisser entrer au Conservatoire ; d'où il sortit brillant lauréat.

Entré à l'Opéra-Comique, modestement dans l'emploi des seconds ténors, Roger, pendant une fugue de Condere, monta vite au premier rang.

Successivement il joua ou créa, à ce théâtre des rôles dans l'*Eclair*, le *Perruquier de la Régence*, la *Figurante*, le *Chalet*, la *Marquise*, le *Domino noir*, le *Pré aux Clercs*, l'*Opéra à la cour*, *Joconde*, le *Guittarero*, la *Neige*, le *Diable à quatre*, le *Duc d'Olonne*, le *Code noir*, *Mina*, la *Part du Diable*, la *Sirène*, les *Mousquetaires de la reine*, la *Cornemuse*, le *Déserteur*, la *Dame blanche*.

Roger quitta l'Opéra-Comique pour le grand Opéra ; il y créa le *Prophète* en 1849 avec un succès tel que la représentation fut pour lui un vrai triomphe.

Il chanta ensuite les *Huguenots*, *Lucie*, la *Favorite*, la *Reine de Chypre*, le *comte Ory*, l'*Enfant prodigue* et le *Juif-Errant*.

Pendant les congés que lui accordait l'Opéra, Roger donna en Allemagne une série de représentations qui achevèrent de mettre le sceau à sa réputation ; à Francfort, il chanta les *Huguenots* en allemand, et à Hambourg le *Prophète* dans la même langue.

Avant de débuter à l'Opéra, il avait fait une tournée artistique en Angleterre qu'il a racontée depuis dans le *Figaro* sous le titre : *Mémoires d'un ténor*.

En 1859, un accident de chasse le priva de son bras droit et le força de renoncer à une carrière ou il avait eu tant de triomphes.

Sa mort a été vivement ressentie dans le monde des arts.

VIOLLET-LE-DUC.

Dans un autre ordre d'idées, encore un grand artiste disparu.

M. Viollet-le Duc, le célèbre architecte, conseiller municipal de la ville de Paris, est mort en Suisse.

La triste nouvelle a été apportée à Paris par un de ses compagnons de voyage.

Il était parti depuis quelques jours seulement, légèrement souffrant et sans que rien ne pût faire pressentir une fin aussi prompte.

Il était né à Paris le 27 janvier 1814 ; il était par conséquent dans sa soixante-sixième année.

Ce qui faisait l'originalité de M. Viollet-le-Duc, ce qui fera sa gloire, c'est d'avoir conçu et exécuté la restauration des anciens monuments en leur donnant l'aspect qu'ils devaient avoir dans leur entier épanouissement.

Nous n'énumérerons pas tous les monuments auxquels M. Viollet-Le-Duc a travaillé ; citons seulement Notre-Dame de Paris et le château de Pierrefonds, deux monuments entièrement dissemblables et auxquels M. Viollet-le-Duc a rendu leur grand et superbe caractère.

M. Viollet-le-Duc a publié un grand nombre d'ouvrages ; son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle* (10 vol.) est classique ; ses grands albums illustrés sont de véritables monuments.

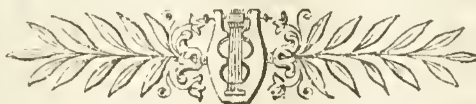
Comme vulgarisateur, nous avons de M Viollet-le-Duc : *Histoire d'une maison* et *Histoire d'une forteresse*, chez Hetzel.

Au Conseil municipal, M. Viollet-le-Duc, dont la compétence était vivement appréciée, s'occupait surtout des questions artistiques.

MANGIN.

Un artiste qui a longtemps appartenu à la Porte St.-Martin, vient également de mourir subitement.

M. Mangin, jadis attaché à l'ancien Cirque, où il jouait les généraux, avait ensuite parcouru la province. Il était même allé à l'étranger. Il fit une saison à Constantinople. Puis, lassé de cette vie nomade, il accepta un engagement au théâtre de la Porte St. Martin. C'est là qu'il a joué Don Lopez, du *Pied de mouton*, Josuah, de *Marie Tudor*, Mazout, de *Libres!* Cruce, de *Henri III et sa cour*, le docteur, des *Deux Orphelines*, Don Quesada, de *Don Juan d'Autriche*, Bonacieux, de la *Jeunesse des mousquetaires*, le capitaine Cromarthy, du *Tour du monde*. A la dernière reprise du *Bossu*, il remplaça M. Vannoy, malade, dans le rôle de Cocardasse.



PETITES NOUVELLES

Voici un gros événement — par correspondance :

Première lettre

« Paris, 18 septembre 1879.

» Mon cher Vaucorbeil,

» J'ai trop le respect de mon art pour ne pas vous dire simplement et loyalement ceci : Ma partition du *Tribut de Zamora* est entre vos mains et vous allez la mettre en répétition ; mais pendant les quelques semaines de repos que je viens de prendre, j'ai pensé que je pouvais donner à mon œuvre un développement musical qui me parait lui manquer, et je ne vous cache pas qu'il m'en coûterait beaucoup d'y renoncer.

» Voulez-vous m'accorder un délai de six mois à l'expiration duquel je m'engage à vous rapporter ma partition. — Je saisis cette occasion de vous remercier de l'empressement que vous m'avez témoigné dès votre arrivée à l'Opéra ; je sais quelles difficultés et quels embarras peut vous créer ce retard ; mais vous êtes trop artiste et trop mon ami, pour ne pas être à l'unisson de mon désir, surtout après la communication que je vous ai faite de l'esquisse de mes nouveaux morceaux.

» J'attends votre décision et suis votre affectueusement dévoué

» Charles GOUNOD. »

Deuxième lettre

« Paris, 18 septembre 1879.

Mon cher Gounod,

» Quels que soient les graves embarras que va me causer le retrait momentané de votre partition du *Tribut de Zamora*, la perfection de l'œuvre avant tout : Je vous accorde donc le délai que vous me demandez.

» Votre affectionné tout dévoué,

» VAUCORBEIL. »

— Vendredi et samedi, M. Vaucorbeil a eu de longs entretiens avec M. Ambroise Thomas.

M. Vaucorbeil offrait à l'auteur d'*Hamlet* de mettre immédiatement à l'étude *Françoise de Rimini*.

L'obstacle à ce projet est dans la distribution de tous les rôles. Attendons. Ce que nous pouvons dire, c'est que, malgré les graves difficultés créées par le retrait momentané du *Tribut de Zamora*, la première année de la direction de M. de Vaucorbeil ne se passera pas sans qu'il ait rempli les obligations de son cahier des charges.

— Lors de la reprise de la *Dame aux Camélias* à la Comédie-Française, les rôles seraient ainsi distribués :

Marguerite Gauthier, Mlle Sarah Bernhardt ;
Armand Duval, Mounet-Sully ;
Le père, Got ;
Prudence, Mlle Jouassin.

— M Millet, le concurrent de MM. Martin et Husson, s'est rabattu sur un Théâtre-Lyrique-Municipal. C'est là le titre qu'il a choisi depuis que les antagonistes ont adopté celui d'Opéra populaire.

En prévision de la subvention qui pourrait bien n'être qu'un mythe, M. Millet a contracté, conditionnellement, divers engagements.

Voici les noms des artistes avec lesquels il est en relations.

Soprani : Mlle Léon Duval, Caroline Brun, d'Angua (pseudonyme d'une dame du grand monde douée d'une admirable voix).

Mezzo-soprani : Mlles Dupont et Marie Périer.

Contralti : Mlles Lentz et Portati.

Ténors : MM. de Mazy et Juilia.

Barytons : MM. Manoury et des Gilleuls.

Basses : MM. Mayan et Lucien.

— Voici la distribution des trois pièces qui formeront le spectacle d'ouverture du Nouveau-Lyrique.

La Colombe, musique de M. Gounod.

Sylvie,	Mmes	Lamy
Mazet,		Alama
Horace,	MM.	Mauras
Maître Jean,		Gruyé

Hymmis, paroles de M. Théodore de Banville, musique de M. Cressonnois.

Hymnis,	Mmes	Lina Brell
Eros,		Parent
Anacréon,	M.	Pitois

L'Ecossais de Chatou, paroles de MM. Jaime et Ph. Gille, musique de Léo Delibes.

Ducornet,	MM.	Bousquet
Lebic,		Catala
Hippolyte,		Gay
Palmyre,	Mmes	Berthe Jost
Pierret,		Henriette de B...

— On annonce la reprise prochaine du *Lion empaillé* de Léon Gozlan, joué primitivement aux Variétés, puis repris au Gymnase.

Voici les trois distributions de cette pièce :

	Variétés.	Gymnase	Vaudeville
Mauduit	MM. Lafont	Lafont	A. Dupuis
Morieux	Cachardy	Nertann	Vois
Prosper	Gallin	Victorin	Carré
Mistral	Kopp	Francès	Boisselot
Annette	Mmes Page	Pierson	Pierson
Sarah	D. Marquet	D. Marquet	Massin
Paillette	Cénau	Berthe	Abadie
Moucheron	Aline	Jeanne	Micali

En même tems que le *Lion empaillé*, le Vaudeville jouera un petit acte inédit de MM Meilhac et Halévy, pour Mme Céline Chaumont.

— L'ouverture du Théâtre-Lyrique de MM. Martinet et Husson paraît devoir être fixée au 15 octobre.

Les répétitions sont très activement poussées et les décors sont presque prêts.

MM. Rubé et Chaperon on brossé une superbe cathédrale de Florence, et M. Daran compose le décor du 4e acte.

— Voici la distribution du *Chevalier de la Morlière*, drame en cinq actes, de MM. d'Ennery et Davyl, qui succèdera à l'*Assommoir*... dans deux mois environ, si l'on en juge par les recettes actuelles :

La Morlière	MM. Gil-Naza.
Le Régent	Delessart.
Georges de Larcy	Abel.
La Baibinière	Dailly.
Comte de Clermont	Chatelain.
De Sauvré	Fleury.
De Launay	Courtès.
D'Effiat	Angelo.
De Fargy	Romain.
Brissac	Larmet.
De Nocé	J. Miliaud.
Saint-Aulaire	Chameroy.
Laval	Séguier.
François	Vollet.
Van den Longhen	
Broecker	Constant Théry.
Baptiste	Lamarque.
Louise de Souvré	Mlles Lina Munte.
Eglantine	Suzanne Pic.
La Régente	Stella.
Marton	Celine Bévalet.
Pauline	Clotilde Audral.

Plus une dizaine de petits rôles.

— La première quinzaine de réouverture des théâtres n'a pas été merveilleuse, de par le beau temps dont nous jouissons.

Bref, voici les recettes totales du 1er au 15 septembre inclus :

Châtelet	72,910
Variétés	70,778 50
Folies-Dramatiques	28,357 25
Renaissance	27,178
Ambigu-Comique	19,902 75
Palais-Royal	19,798
Nations	17,468 50
Vaudeville	11,097
Gymnase	10,449 75

Le Châtelet n'a commencé que le 3 septembre ; c'est donc une recette de onze jours seulement.

Quant à l'Opéra, la Comédie-Française et l'Odéon, ils ne communiquent leurs recettes que tous les mois.

— M. Coquelin organise pour le mois prochain au profit de la caisse des artistes dramatiques, une grande matinée au Trocadéro. Il espère avoir le concours de Mme Adelina Patti.

Mme Ristori, de passage à Paris, jouera samedi 27 septembre, au théâtre des Nations, dans une grande soirée au bénéfice des incendiés de Châtenois. Elle interprétera ou le deuxième acte de *Marie Stuart* ou le dernier acte de *Marie-Antoinette*.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 976e livraison (20 septembre 1879). — La République d'Haïti, ancienne partie française de Saint-Domingue, par M. Edgar La Selve, professeur au lycée national Pétion, du Port-au-Prince (1871). — Texte et dessins inédits. Onze gravures de Th. Weber, T. Wust, Sirouy, G. Vuillie et H. Clerget.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

COLLECTION du PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — [illegible]bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perrot. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valère — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Dunvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Masseret. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Laurau. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert. — Fugère. — Daltona. Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès — Luco — Ann Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. -- Martel. -- Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legrand. — Thiron. — Marius Roux. — Angeline Fatou. — Littré. — Ferdinand de Lesseps. — Rosita Mauri. — Eugène Lorrain. -- Emma Fleury. -- Jules Sandeau. -- Marie Hamman. -- Auguste Naquet. -- Noémie Vernon. -- Camille Doucet.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris........................	*un an.*	14 *fr.*
Départements..................	—	16 *fr.*
Etranger......................	—	20 *fr.*

M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris

(Affranchir).

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME

GYMNASE-DRAMATIQUE

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie

Cliché NADAR.

TRAGEDIE

MUSIQUE

GENEVIÈVE DUPUIS

IMP. YVES & BARRET.

G. BOUVY del.

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 333

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissnt le Jeudi.
Du 2 au 8 Octobre .879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXXIII

GENEVIÈVE DUPUIS

Petite fille de la célèbre comédienne, madame Dupuis, qui eût de longs jours de succès sur nos scènes parisiennes et dont nous avons récemment déploré la mort, Geneviève Dupuis, a été élevée au foyer même de l'art dramatique et semble destinée à continuer la brillante carrière de son aïeule.

Entrée presque enfant au Conservatoire dans la classe de Bressant, elle obtînt, en 1875, à l'âge de quatorze ans, un deuxième accessit de comédie. Nous tous qui suivons avec intérêt les études si légèrement décriées de cette indispensable École du théâtre, nous remarquâmes dès ce moment sa gentillesse ; et, pressentant son avenir, j'écrivais moi-même dans ce journal à la date du 27 juillet 1875 : « Mlle Dupuis n'est pour le moment qu'une élève-enfant, mais une élève très intelligente.

Nul doute que si la jeune écolière eût continué ses études au Conservatoire, elle ne fût sortie parmi les brillants lauréats de la maison, mais le directeur du Gymnase, qui s'intéressait vivement à sa position, voulut la mettre de suite à même de gagner honorablement son existence ; aussi l'engagea-t-il immédiatement, en même temps que sa jeune sœur, également élève au Conservatoire dans la même classe, et aujourd'hui mariée et retirée momentanément du théâtre.

Depuis quatre ans, Geneviève Dupuis est donc pensionnaire du Gymnase-dramatique ; elle n'a actuellement que dix-neuf ans et pourtant sa carrière semblerait déjà longue en lisant l'énumération des rôles qu'elle a créés ou interprétés sur cette scène.

Commençant discrètement comme cela convenait à une enfant forcément inexpérimentée, elle a gagné peu à peu ses chevrons au fort de la bataille, et dès le mois de juillet 1876, elle affrontait la lourde tâche de prendre la succession de Déjazet dans le *Gamin de Paris*.

A partir de ce moment, il ne pouvait plus s'élever de doute sur son instinct dramatique. Sa voix claire, sa diction nette, son jeu nerveux, servis par une intelligence vive et un entrain endiablé, lui ont valu les encouragements bien sincères de ceux qui la protègent et les applaudissements du public habituel de la salle Bonne-Nouvelle qui suit ses progrès avec le plus vif intérêt.

Par vingt rôles différents : comme ingénue, soubrette ou dans un travesti, Geneviève Dupuis a affirmé sa nature artistique. Je citerai au hasard : Chonchon des *Bons Villageois*, Petronelle du *Sourd ou l'Auberge pleine*, Merluche de *Pierre Gendron*, un de ses grands succès, — Les *Hotes de Pithiviers La Crise de Thomassin*, *L'âge ingrat*, *Le Parasite Lampito*, *La Comtesse Romani*, etc.

Quel est l'emploi que la jeune comédienne se réserve tout particulièrement d adopter ? je l'ignore encore ; bien que sa nature me semblerait la prédisposer à jouer les servantes de l'ancien répertoire, si elle appartenait à un de nos théâtres classiques. Au Gymnase elle peut longtemps encore continuer à interpréter des personnages d'un caractère différent pourvu qu'ils demandent de l'espiéglerie et de la verve. Mais, je le répète, bien que Geneviève Dupuis ait déjà une situation faite à la scène, elle n'est encore qu'une enfant. Tout en la présentant comme une artiste d'une réelle valeur, on ne peut encore savoir quelle est exactement la portée de son talent. Il est permis d'affirmer, toutefois, que le travail aidant, un brillant avenir lui sera certainement réservé au théâtre.

FÉLIX JAHYER.

LA SCARLATINE DE SARA

La marquise de B..., installée depuis quelques semaines dans son château de Montabri, reçut, il y a un mois, la lettre suivante :

« Chère marquise,

« Voulez-vous me donner un coin ? J'ai la fantaisie de ne point m'embarquer pour l'Angleterre avant d'avoir passé une huitaine avec vous. Si donc vous avez une chambre libre, je pars avec ma seconde soubrette Annette, la fille de notre garde; je laisse la caméréramayor ici, pour présider aux derniers emballages. Il est bien juste qu'avant de partir pour cette ambassade, qui n'amuse que mon mari, je me donne la douceur de revoir mes amis à loisir. Vite un mot et je vous arrive.

« Toute à vous,

« SARA. »

La marquise répondit courrier pour courrier :

« Certes, il y a des chambres ; mais quand même il n'y en aurait pas, on coucherait à la belle étoile pour vous faire place ; tout le monde vous aime ici, ma très-chère. Quelle bonne idée vous avez de faire cette amicale station avant d'aller entendre le *charabia* de nos voisins ! Votre mari a toujours en tête d'avoir sa page d'histoire ; j'ai vu poindre ça quand il a étudié avec acharnement les langues étrangères ; depuis ce temps-là je me méfie ; mais après tout, à toute ambassade miséricorde ; chacun prend son plaisir où il le trouve. Tout le monde se réjouit au château de vous voir. Nous sommes, du reste, presque en famille : Stéphanie et ses enfants qui viennent d'avoir la scarlatine ; Gaston, mon neveu, qui prépare ses examens de droit ; le général, qui est triste de tous les évènements politiques comme vous pensez bien ; mais il n'y aura plus que de la gaieté quand vous serez là. »

Le surlendemain, l'ambassadrice Sara de T... débarqua à Montabri, château charmant, situé sur la route d'Honfleur à Trouville. Quelle fête !

D'abord la marquise et Sara s'aimaient beaucoup, malgré une différence d'âge notable. Elles caquetaient ensemble des heures entières, car elles étaient d'un même monde et avaient beaucoup d'idées communes. Sara était aussi en bons rapports avec Stéphanie : la matrone Stéphanie, comme on disait. C'était une excellente femme qui adorait ses enfants et était tout absorbée dans ses deux bons gros garçons qu'elle couvait du regard comme s'ils avaient été débiles. Le vieux général aimait aussi beaucoup l'ambassadrice ; il avait même autrefois brûlé pour elle quelques vieux grains d'encens ; enfin le neveu Gaston était un jouvenceau fort amoureux de Sara depuis sa petite enfance ; seulement, comme il était timide, il n'avait jamais osé risquer un aveu ; hélas ! de combien de déclarations mort-nées il avait souffert ! Ni les tête-à-tête fortuits, ni les messages presque journaliers dont il était chargé par sa tante pour Sara, n'avaient pu lui permettre de déclarer sa flamme à une personne, il faut le dire, qui, nouvelle salamandre, vivait bravement au milieu du feu sans se consumer ! Le monde est ainsi fait : ceux qui peuvent peindre leur amour ne l'éprouvent guère, tandis que les vrais amoureux ne savent pas dire le leur.

Chacun fut ravi de voir arriver la jeune femme ; après qu'elle eut fait sa toilette, rafraîchi d'un œil de poudre sa blonde chevelure, on se mit à table : le repas fut très-gai. Après le dîner la matrone Stéphanie disparut pour aller garder ses enfants, qui ne venaient point dans le salon à cause du danger de la contagion, quoiqu'ils fussent en bonne voie de guérison ; Sara voulut absolument les aller voir.

— Je m'y oppose, dit la marquise.

— Y pensez-vous, répliqua Sara ; est-ce qu'on gagne la scarlatine à trente ans passés ? allons donc ! J'ai eu tout ce qu'il faut, je suis en règle avec la Faculté... Et bon gré mal gré, elle alla voir les enfants en riant beaucoup des craintes chimériques dont elle était l'objet. Elle les caressa, joua avec eux, inventa mille tours pour les faire rire, ne se doutant pas du danger qu'elle courait.

Le soir, elle chanta, fit un tour de valse dans une grande galerie Louis XIV qui donnait sur la mer. Le lendemain, elle descendit gaie comme pinson. On alla se promener au chalet merveil-

lieux que tous les baigneurs du Calvados connaissent ; il a le don de faire rêver les âmes les moins sentimentales : comment ne pas souhaiter de vivre sous ce toit fleuri, au bord de la mer, parmi les hortensias roses, bleus, les glycines, les rododendrons ?

L'ambassadrice se plaignit d'avoir froid.

— Avez-vous des fourrures ici ? dit-elle au bout d'un moment. Je ne puis me réchauffer.

On l'envelopa, on lui fit faire du thé bien chaud ; mais le malaise continuait ; on sonna la jeune soubrette et Sara se mit au lit.

— Quel contre-temps ! quelle fatalité ! mon mari va croire que je le fais exprès.

Elle passa une nuit très-agitée, car elle avait beaucoup de fièvre, mal à la tête, mal à la gorge ; c'était une allée et venue perpétuelle des habitants du château. On appela le médecin du village voisin, qui, respectueusement, n'osa se prononcer ; il était si ébloui par les splendeurs du castel et par la beauté de sa malade, que sa science en était comme paralysée, et il n'osait donner un nom à la maladie d'une aussi élégante personne.

Mais vers le soir, des plaques rouges marbrèrent la peau de Sara, et Annette, effrayée, constata que sa maîtresse avait la scarlatine !

La nouvelle se répandit aussitôt dans Montabri ; on barricada le corridor qui conduisait à l'appartement de la malade. On commença alors à s'écrire de chambre à chambre comme Mmes de la Fayette et de Sablé, au couvent de Saint-Jacques.

On tira un cordon sanitaire autour d'une des ailes du château, et la malade, très-bien soignée du reste, fut réduite à la seule Annette, dirigée par l'excellent médecin d'Honfleur qui déclara, à la satisfaction générale, que Sara était atteinte d'une scarlatine des plus bénignes.

Mlle Annette avait été élevée chez l'ambassadrice, qui l'avait dressée à merveille ; Sara était sévère avec elle, ne lui parlait guère et ne lui permettait de répondre que pour les stricts besoins du service.

Le cinquième jour, l'éruption étant complètement faite, la malade souffrit moins ; elle sentait un peu d'accablement, mais point de douleurs aiguës. Elle eut même une assez bonne nuit ; vers le matin, elle s'éveilla à moitié et silencieusement promena son regard sur le lieu qu'elle habitait ; il lui semblait qu'elle rentrait en possession d'elle-même après une secousse douloureuse.

C'était une grande chambre entièrement boisée ; les sculptures étaient peintes de couleur rose, et rechaussées de deux ors ; le lit Louis XV était capitonné avec du damas couleur chair, semblable aux rideaux des fenêtres, à ceux du lit et aux portières. Les deux principaux panneaux étaient occupés par des toiles représentant, l'une, la marchande de coco qui offre à boire à une dame et à un seigneur tout habillés de satin bleu et rose, l'autre, la marchande de gâteaux à laquelle achète des friandises pour sa belle un gendarme de la maison du roi, vêtu de ce bel habit rouge, si fort accoutumé aux conquêtes ; tableaux charmants que chacun connaît.

Un épais tapis à fleurs couvrait le plancher et rendait les pas sourds. Des meubles en bois de rose donnaient à ce logis l'aspect coquet qui n'appartient qu'à cette époque ; de grands miroirs à cadres enguirlandés, dont les grappes descendaient négligemment sur les glaces, prêtaient à la chambre des clartés et des profondeurs inattendues ; la mer se plaignait doucement au bas de la fenêtre et berçait le sommeil ; enfin le phare de la Hève éclairait tout l'appartement de sa lumière lointaine. Et à côté de cette chambre se trouvait une salle de bain qui servait de cabinet de toilette ; on apercevait par la porte entr'ouverte une large baignoire de marbre saramolin dont les robinets avaient (ô fortunés robinets) appartenu à Mme de Pompadour. Les murs et le plancher de cette salle de bain étaient revêtus de carreaux de porcelaine de Nevers, et sur la corniche à fond bleu, couraient et dansaient de joyeux amours.

L'ambassadrice entendit murmurer la vague et vit de ses grands yeux mi-clos tout ce que nous venons de décrire ; puis elle vit. . . . .
. . . .

... Gaston, assis tranquillement sur le canapé tournant le dos au lit.

Sara crut d'abord qu'elle avait une hallucination. Elle se frotta les yeux sans dire mot.

— Tiens, pensa-t-elle, Gaston est venu demander de mes nouvelles à Annette ; c'est très-gentil de sa part.

Elle chercha donc Annette des yeux ; mais Annette n'était point dans la chambre ; d'ailleurs, en examinant Gaston, elle s'aperçut bien qu'il était installé en garde-malade et nullement en passant ou en messager. En effet, quelques moments après qu'elle s'était rendu compte de sa présence, elle le vit prendre sur le bonheur du jour, qu'on avait transformé à la hâte en pharmacie, une potion selon la formule, et en verser quelques gouttes dans un verre d'eau ; puis ranger dans la chambre des objets en désordre avec les soins d'une ménagère attentive et consommée. L'ambassadrice, trop souffrante encore pour supporter les émotions, prit le bon parti, celui de se rendormir, mais sous le charme d'une impression qu'elle n'oubliera jamais !

— Comment, se disait-elle, ce Gaston craintif, qui n'osait pas me dire qu'il m'aimait au milieu de toutes les occasions et les facilités que donne la vie du monde, s'est installé à mon chevet et me veille ! C'est hardi, c'est digne d'un Richelieu, c'est tendre enfin ; ah ! Gaston, pourquoi ne m'avez vous pas dit que vous m'aimiez alors que... et d'ailleurs... car en y songeant, je ne vois pas pourquoi... car après tout... Mais voilà, c'est que... Ah bah !... Oui, mais c'est qu'il faut partir... Mais au fait, ne ferais-je pas bien de retourner à Paris pour repasser l'anglais avant de partir ? car on a beau dire, c'est une infirmité de ne pas savoir toutes les finesses de la langue du pays dans lequel on va !... Mais à quoi bon ? J'avais, il est vrai, toujours pensé que ça arriverait ; c'était écrit !... Mais que dira le prince ?... Ah ! il ne le saura pas!... d'ailleurs il devait bien s'y attendre... Oui, mais le petit duc... Oh ! le petit duc...

Sur le petit duc... l'ambassadrice s'endormit profondément.

Le lendemain matin, Sara était infiniment mieux. Le médecin du village, encouragé par la maîtresse de la maison avec laquelle il avait causé, avant d'entrer chez la malade, déclara que la scarlatine (car, décidément, c'était bien une scarlatine) était en décroissance ; Montabri fut en liesse. A huit heures sonnant, Mlle Annette offrit à sa maîtresse une tasse d'eau de poulet, selon l'ordonnance.

— Eh bien, ma pauvre Annette, vous devez être bien fatiguée.

— Du tout, madame, dit l'imprudente camériste ; j'ai dormi sur le canapé et madame a été très-calme.

Quel aplomb ! pensa la convalescente. Sara attendit impatiemment le retour de la veillée. Quoique souffrante encore, elle était assez bien pourtant pour goûter délicieusement les émotions du gentil drame qui se jouait à son chevet. Vers le soir, elle dit à Annette :

— Je suis à faire peur ; donnez-moi donc un autre bonnet.

— Madame prendrait froid, répondit la soubrette ; le mieux est de ne changer que demain.

— Je le veux ! dit Sara d'un ton qui ne permettait pas la réplique, ni le conseil. Donnez-moi un autre bonnet et un manteau de nuit frais ; je me fais horreur à moi-même !

Mlle Annette obéit. L'ambassadrice ne s'endormit pas sitôt que les jours précédents. Le temps lui semblait long ; dix heures sonnèrent, Mlle Annette ne bougea point.

— C'était une fantaisie, pensa Sara ; il ne reviendra pas ; il est gentil, ce garçon là, mais il est bête ; décidément, oui, je crains qu'il ne soit bête... Oui, il est bête, c'est clair. Et elle se retourna dans son lit en bâillant.

A onze heures environ, Mlle Annette, après avoir empli les carafes, puis placé l'eau de fleur d'oranger à portée du verre, et pris quelques soins d'arrangements intérieurs, promena un regard inquisiteur sur tout l'appartement comme se disant à elle-même :

— Voyons, est-ce que je n'oublie rien ? Puis elle sortit discrètement de la chambre, dont elle laissa la porte entr'ouverte.

Quelques minutes s'écoulèrent : Gaston entra. La malade, qui ne perdait rien de ce qui se passait dans la chambre, s'aperçut aussitôt de sa présence ; elle feignit de dormir profondément et attendit...

Quoi ? Elle n'en savait rien elle-même. Une déclaration ? il n'oserait jamais ! Pourtant, était-il probable qu'il eût fait tout cela comme œuvre pie, par amour de l'humanité ? Elle ne s'arrêta pas longtemps à cette pensée. Sara se connaissait en amours et elle se rappelait avec intérêt les troubles, les rougeurs du jeune garçon pendant l'hiver précédent. Elle se souvint même avec plaisir qu'un jour il avait osé être jaloux ; mais oui, vraiment jaloux ! Elle y avait fait à peine attention, car les femmes à grands succès ne s'occupent guère que des amoureux qui se mettent habilement sur le premier plan, les autres prennent la file, s'arrangeant comme ils peuvent, et il faut une circonstance fortuite pour les tirer de leur obscurité. Cette circonstance s'était produite pour l'heureux Gaston : une scarlatine, voilà ! a-t-il de la chance ! pensait Sara. Elle ne s'endormit pas très-vite ce soir-là ; car elle se creusait la tête pour savoir par quel moyen elle l'obligerait à révéler sa présence.

Mais elle était faible encore et elle finit par s'assoupir malgré elle. Quand elle se réveilla, le doux Gaston n'avait point changé de place et elle le surprit les yeux fixés sur les fleurs du tapis, absorbé dans ses réflexions.

Il faut le dire, le cadre était heureux et servait bien le timide séducteur. Son profil élégant se détachait sur la boiserie ; il avait une physionomie charmante, malgré l'angoisse qui s'y peignait ; un de ses bras s'appuyait sur le dos du canapé, l'autre était allongé près du corps, et la lumière du phare éclairait à merveille le dessin pur de ses mains exquises. La tête de

Gaston était ébouriffée, car il l'avait plongée à plusieurs reprises dans l'oreiller du canapé ; ses cheveux en désordre seyaient très-bien à sa figure enfantine.

L'ambassadrice ne se rendormit pas. Elle ferma les yeux pour mieux voir Gaston et médita longtemps aussi.

Enfin, après une heure au moins de réflexions, elle fit de la tête un geste qui signifiait : Ma foi, advienne que pourra ! et dit d'une voix basse, mais pourtant très-distincte :

— Annette, j'ai mal à la tête, défaites-moi, je vous prie, mes nattes et mettez-moi du cold-cream dans mes raies ; cela me rafraîchira.

— Tire-toi de là comme tu pourras, pensait-elle ; et amassant aussitôt tous les oreillers de son lit derrière son dos, elle se mit sur son séant, de façon qu'il était vraiment possible sinon facile d'arranger ses cheveux.

Gaston ouvrit les rideaux de la fenêtre, prit silencieusement les objets nécessaires, et, armé d'un petit peignoir garni de dentelle, d'un démêloir et d'un pot de pommade, s'avança vers Sara plus mort que vif.

Le dossier du lit étant bas, il ne défit pas trop maladroitement les lourdes tresses, puis délicatement, du bout du doigt, mit la pommade sur la tête brûlante de la malade ; mais, quand il fallut promener le démêloir dans cette abondante chevelure tout emmêlée, sa gaucherie éclata et son trouble devint insurmontable.

— Faites attention, Annette, dit l'impitoyable Sara, vous me peignez le front et vous m'égratignez !

A ces mots Gaston fut sans courage.

— Pardonnez-moi, Sara, répondit-il en tombant au pied du lit : c'est moi !

— Ah ! c'est vous ! Je le sais bien, dit Sara ; eh bien, après ?

Gaston ne savait plus que dire.

— Ah ! je vous y prends, mauvais sujet, continua-t-elle, combien y a-t-il de temps que vous faites ce métier-là, grand vaurien ?

— Mais je suis venu le jour même où vous êtes tombée malade.

— C'est du joli ; qu'est-ce qu'on pensera si on sait ça ?

— On ne le saura pas, dit Gaston, de l'air d'un conspirateur qui a tout prévu ; Annette, la fille du garde, votre femme de chambre, vous savez bien, elle est ma sœur de lait et elle ne me vendra certainement jamais, allez ! Pardonnez-moi, je me meurs d'inquiétude !

Un silence...

— Je laisserai Annette en Angleterre ; je la marierai à un farmer, pensait l'ambassadrice, qui ne perdait jamais la tête.

— Voyons, poursuivit Gaston, vous saviez bien que je vous aimais. Pourquoi avez-vous l'air si étonnée ?

— Certainement, je savais que vous m'aimiez, répondit Sara, qui était une personne sincère ; mais ce qui m'étonne, c'est que vous ayiez eu l'aplomb de me le dire et de monter toute cette pièce à compartiments ; c'est une histoire du XVIIIe siècle, ça, mon cher, ça n'est plus de nos jours, ça n'est même plus de nos nuits ! et elle éclata franchement de rire.

Gaston vit qu'il était pardonné et prit à témoin de son bonheur le soleil qui commençait à paraître, la mer qui continuait à se plaindre, le phare qui allait s'éteindre !

— Finissez ces invocations, vous réveilleriez toute la maison ; nattez-moi mes cheveux et donnez-moi un bonnet ; car il ne faut pas que je prenne froid ; savez-vous que la scarlatine est une maladie dangereuse ?

— Celle-ci ne sera dangereuse que pour moi, heureusement !

— En effet, vous serez bien malheureux, mon cher enfant, bien malheureux ; je vous conseille de vous plaindre.

Gaston, toujours armé du démêloir, du pot du pommade et du manteau de lit, baisa respectueusement les mains de la malade, et lui jura un amour éternel. Ils en causèrent longtemps et elle y crut...

Il fallut pourtant se séparer, car l'heure des petites lettres de chambre à chambre allait sonner ; elles arrivèrent ponctuellement. Voici celle de la bonne châtelaine :

« Chère mignonne,

« Dieu merci, vous êtes presque guérie et nous allons bientôt nous voir ; que votre solitude me pèse ! Quelques jours encore et la Faculté permettra à vos amis de vous embrasser. Que vous avez donc dû vous ennuyer pendant cette réclusion ! mais la prudence l'exigeait, car le mal qu'on aurait pris près de vous ne vous aurait point guérie du vôtre ; sans cela nous nous serions tous dévoués. Enfin grâce au ciel, nous allons vous retrouver dans quelques jours ; mais pas d'imprudences, il vaut mieux prendre trop de précautions que de retomber malade : vous savez que la convalescence de la scarlatine est une seconde maladie ; soyez donc docile, etc. »

Sara fut très-prudente ; elle garda même la chambre plus qu'il n'était prescrit. Enfin elle sortit de cette maladie plus belle et plus fraîche que jamais. Elle écrivit à l'ambassadeur, son mari, qu'elle ne pouvait s'embarquer sitôt après avoir été malade ; d'ailleurs, ajoutait-elle, je veux reprendre quelques leçons d'anglais.

Elle écrivit à Mlle Moucheron, sa première femme de chambre, la caméríera mayor, pour lui ordonner de lui envoyer des toilettes chaudes ; la convalescence de la scarlatine demande tant de précaution !... Ne m'envoyez pas, lui recommandait-elle, ma robe brise du soir, ni mon déshabillé rosée du matin. Faites-moi faire des robes de chambre de satin ouaté de toutes les couleurs avec les mules pareilles. Je resterai ici peut-être jusqu'à l'arrière-saison ; on ne sait pas, cela dépend comment j'irai, la scarlatine demande des précautions inimaginables...

Ange Bénigne.

EN SUISSE

OU A QUOI CELA TIENT

Que voulez-vous ? je suis fait comme ça, lorsqu'une femme me demande gentiment une chose, il m'est impossible de la lui refuser.

Il y a trois semaines, j'étais à déjeuner, Nana vient me voir, elle n'était pas gaie, et, par extraordinaire, au lieu de ne parler que d'elle, elle s'occupa de moi (ce qui flatte toujours un homme).

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?... As-tu des projets pour cet été ? etc... etc...

Pourquoi cacher à Nana que je vais en Suisse? Peut-être, à la vue de quelque pic énorme dominant une crevasse insondable, serai-je heureux et fier de déchiffrer son griffonnage ? Les petitesses humaines sont souvent un besoin devant les immensités de la nature.

— Tu vas en Suisse ?.. Es-tu heureux ! ... Ah! comme je voudrais aussi quitter cet affreux Paris !... Quel bonheur de respirer l'air pur des montagnes !... Et en Suisse !... J'adore la Suisse !...

— Tu y as été ?

— Jamais..... mais je l'adore !

Il n'y avait pas à dire ; il fallait répondre.

— Ma petite chérie, je serais bien heureux de t'emmener mais j'ai tellement perdu cet hiver au cercle, que c'est à peine si j'ai devant moi l'argent de mon voyage ; j'ai rendez-vous à Chamouni avec René et Maurice, et il m'est impossible de leur manquer de parole.

— Tu ne peux pas leur écrire ? Nous irons tous les deux de notre côté, et nous ferons des économies.

— C'est impossible, c'est moi qui ai fixé le rendez-vous, je leur ai donné ma parole et il faut que j'y sois.

— D'abord je les connais, ils te feront dépenser bien plus d'argent que moi.

— Du tout ! Nous emportons chacun la même somme et il est convenu que nous ne la dépasserons pas.

— Voyons, Lolo ! On n'aime donc plus sa petite Nana ?

Il faut vous dire que je possède, parmi mes bibelots, une couronne royale, soutien d'un énorme lustre ancien que j'ai été obligé de faire démonter, n'ayant jamais pu trouver à le placer dans nos niches modernes. N'eut-elle pas l'idée de la décrocher et de m'en coiffer ! puis elle se mit à mes genoux ! puis elle m'appela son Abdule !... puis... puis enfin, je vous en ai assez dit pour comprendre qu'il me fut impossible de rien lui refuser !.....

— Alors, quand partons-nous ? me dit-elle.

— Eh bien, dans trois jours.

— Non ! non ! Tout de suite !... Tout de suite !

— Que diable ! tu me laisseras bien le temps de faire mes malles ?

— Alors nous partirons demain.

— Je veux bien ; mais au moins seras-tu prête ?

— Oui, oui ! Sois tranquille ; je pars tout de suite, pour ne pas te faire attendre.

Le lendemain, comme vous le comprenez bien, elle arrive chez moi un quart d'heure en retard, ayant dans sa voiture une douzaine de paquets qu'elle venait d'acheter ou avait oublié de mettre dans ses malles. Grâce à Constant (valet de chambre que je vous recommande lorsque je serai ruiné), tout disparut en un clin d'œil ; mes valises avaient tout avalé, et nous arrivions à la gare trois minutes avant la fermeture du guichet.

Jamais départ ne fut plus gai ! Jamais pinson sortant de sa case ne folâtra plus gentiment ! Je commençais à me repentir d'avoir donné rendez-vous à René et à Maurice, car, malgré tout, j'allais les retrouver à Chamouni.

Pendant tout le voyage, à Lyon, à Genève, tous les incidents les plus désagréables ne furent pour Nana que l'occasion de me montrer sa bonne humeur et ses belles dents. C'était un rire perpétuel, elle était heureuse de vivre. Je suis homme, j'étais flatté de voir sa joie ; la satisfaction de l'avoir provoquée me faisait même

trouver un certain charme dans ses expansions un peu étourdissantes.

Nous arrivâmes à Chamouni deux jours avant l'époque fixée pour notre rendez-vous ; nous passâmes le premier jour à nous installer. Les chambres étaient bien assez grandes ! la nourriture était délicieuse ! les vins étaient excellents ! Nana était heureuse de tout. Décidément me disais-je, cette femme est l'ange du voyage.

Le second jour nous faisions l'ascension de la Flégère. Je renonce à décrire son enthousiasme ; mon seul regret fut de n'avoir ni crayon ni papier, car elle avait vraiment l'air de sentir ce qu'elle disait. Tout dans la nature était, pour elle, un sujet d'admiration ; elle tombait en extase devant le moindre silex. Ses épanchements se manifestaient en raison directe de ses admirations. C'était à ses caresses que je comptais les pas de nos mules. A peine étions-nous arrivés au sommet qu'elle se précipita sur moi et m'enlaça de ses deux bras en s'écriant : « Mon Lolo chéri ! il me fallait venir ici pour comprendre combien je t'aime ! »

On ne peut pas toujours monter, il nous fallut descendre.

A notre retour le dîner fut excellent et les vins délicieux. Lorsque le garçon n'était pas là, Nana courait en sautillant chercher elle-même les assiettes. Chaque course était l'occasion d'une nouvelle gentillesse ; c'est à peine si elle me laissait le temps de manger.

Ma foi, j'avoue que le soir, en remontant dans nos chambres, je me promettais de ne plus voyager qu'avec des femmes.

Le lendemain je me levai d'assez bonne heure pour aller au devant de Réné et de Maurice ; je quittai donc Nana en l'avertissant que je viendrais la reprendre environ deux heures après pour déjeuner tous ensemble.

Vers neuf heures j'entrai dans sa chambre pour lui dire que mes amis étaient arrivés ; je la trouvai à peine habillée et furetant dans toutes les malles.

— Que cherches-tu ?

— Rien, me dit-elle... Tu n'as pas vu un gros paquet rond ?

— Non. Qu'est-ce que c'est que ce paquet ?

— Rien !... C'est quelque chose dont j'ai besoin.

— C'est inutile de chercher dans ce sac-là ; il n'y a que mes chaussures.

— C'est trop fort ; je le mets tous les jours depuis notre départ, si encore j'en avais un autre !

— Enfin, puisque tu ne veux pas me dire ce que ça est, cherche toute seule, mais dépêche-toi parce que nous t'attendons, et il ne faut pas déjeuner tard si nous voulons aller à la mer de glace. Je vais retrouver Réné et Maurice pour leur faire prendre patience.

Je descendis ; une heure après je faisais dire à Nana, pour la troisième fois, que nous étions à table. Elle arriva enfin ! Mais quelle figure ! D'abord je ne sais quoi de changé dans sa coiffure, puis les traits crispés, la physionomie maussade ; elle trouva tous les plats mauvais, le vin exécrable ; elle ne laissa pas échapper une occasion de nous dire des choses désagréables à tous trois. Réné et Maurice commençaient déjà à s'étonner de l'aplomb que j'avais eu d'amener une créature pareille dans un voyage de plaisir.

Cependant nous partîmes pour la mer de glace. Vous dire ce que Nana exhala de plaintes pendant cette journée ! ma vie entière n'y suffirait pas. Les mules la secouaient à lui casser les reins, les cailloux lui écorchaient les pieds ! Elle ne comprenait pas qu'on allât dans des endroits pareils quand on est si bien chez soi ! Ce n'était pas la peine de venir voir des rochers aussi laids quand il y a partout des pierres si bien taillées ! Enfin on voulait sa mort.

Le dîner ne fut qu'une répétition prolongée du déjeuner ; j'eus hâte de délivrer mes amis d'une pareille société et de remonter dans nos chambres. Là, je fis tout mon possible pour obtenir de Nana l'explication d'un pareil changement d'humeur. Elle fut impénétrable et tout resta, pour moi, à l'état de mystère. Enfin poussé à bout : Ma chère amie, lui dis-je, si vous devez nous offrir, pendant tout le voyage, une semblable figure, j'aime mieux le savoir, parce que ce serait pour moi un vrai plaisir de vous ramener à Paris. Elle me prit au mot et me déclara que c'était ce qui pourrait lui être le plus agréable. Notre départ fut donc décidé pour le lendemain.

A la première heure j'entrai chez mes amis pour leur annoncer notre décision et par conséquent notre séparation ; ils feignirent des regrets sous lesquels il me fut facile d'entrevoir une satisfaction réelle, que je comprenais trop pour leur en vouloir ; nous nous donnâmes la main et tout fut dit.

Au fond j'étais un peu vexé que mon premier voyage en Suisse tournât aussi à court ! Mais enfin !... il le fallait !

Quelques instants après je partais avec Nana, et nous revenions directement à Paris, sans qu'elle voulût entendre parler d'un seul temps d'arrêt. Je vous laisse à penser si ce voyage fut gai, et si le retour ressembla au départ ?

Enfin nous arrivâmes ! Là, je l'avoue, ma patience était à bout ; je l'installai dans une voiture et j'en pris une autre.

Une fois chez moi, je me mis au lit et je dormis dix-huit heures d'un sommeil d'enfant. Quand je me réveillai, Constant avait, bien entendu, vidé toutes mes malles et remis chaque chose à sa place ; et lorsque je le sonnai, il vint respectueusement, mais timidement, me présenter un paquet qu'il avait, disait-il, trouvé dans mon sac à chaussures.

Je l'ouvris, et j'y trouvai quoi ?... un énorme chignon !

LOT.

LE PONT-NEUF EN ÉTÉ

Quiconque a vu une des vieilles eaux-fortes de Callot ou de Leclerq, figurant les rives de la Seine, naïfs paysages où la ville grouillante n'envahit qu'à moitié les rivages encore campagnards du fleuve, connait ce charme des terrains vagues, des berges rongées où flânent quelques truands sans ouvrage. Aujourd'hui, il faudrait aller à Rome, aux bords du Tibre, en Espagne, le long du pont de Ségovie, en Orient peut-être, pour retrouver cette poésie du pays peu peuplé où la nature et l'homme vivent encore en bonne harmonie.

Sans aller si loin, mais en remontant aussi haut que me conduisent mes souvenirs, je retrouve une semblable impression, qui a pour moi le charme des choses disparues et dont seul je me souviens.

Où cela se passe ? ne riez point. A deux pas de nous. C'est du temps où le Pont-Neuf était encore le vieux pont, où les quais irréguliers étaient bordés de maisons bizarres, noircies, penchées l'une sur l'autre, couronnées de grands toits à l'antique figure ; du temps où le terre-plein du pont, s'avançant entre les deux bras de la Seine, formait un réduit désert où l'on n'avait guère occasion de descendre.

Sur cette langue de terre, coin perdu et ignoré au milieu de Paris, vivotait un morceau de jardin, enclos où poussaient quelques fleurs ; des bouleaux et de grands trembles frissonnant l'abritaient et le cachaient aux regards, plongeant le pied dans l'eau ; aux berges irrégulières, la terre s'effritait, et les herbes pendaient au fil de l'eau.

On pouvait venir là s'asseoir sans crainte des importuns, loin des bruits de la ville qui s'agitait à deux pas ; on prenait pour siège un de ces mascarons à figure grimaçante qui étaient alors détachés de la corniche du pont et, sans soins et sans ordre, dispersés dans l'île ; et l'on pouvait, entouré de tous les souvenirs d'autrefois, passer une heure de délicieuse flânerie.

Mais, à la tombée du jour, quand tout s'illuminait des rouges lueurs du couchant, quel magique tableau se déroulait aux yeux, quel bizarre et magnifique entassement !

Placé au ras de l'eau qui glisse silencieusement à l'entour, je vois encore là-bas, derrière les collines entr'ouvertes de Sèvres et de Saint-Cloud, le soleil baissant sur l'horizon, allumer à la surface du fleuve un incendie de pourpre ardente et d'or en fusion ; sur cet éblouissement se détachent, noires silhouettes, les arches des ponts qui se reflètent sur la nappe embrasée ; tout ce grand feu est encadré dans ces masses lointaines où se confondent, à travers les feuillages épais des peupliers, le Louvre et les palais de la rive gauche, étagés dans l'air, comme suspendus, échelonnés sur les rives et descendant jusqu'à la surface de l'eau. C'est une Carthage fantastique, la Babylone féerique de l'Anglais Martinus, éclairée d'un de ces grands coups de soleil du Lorrain embrasés et calmes, paisibles et puissants incendies qui d'eux-mêmes s'éteignent dans leur sérénité.

De l'autre côté, derrière les massives arcades du pont, émergeant de la chaude brume qui s'étend au soir, les flèches de Notre-Dame et des églises voisines montaient dans le ciel pour recevoir les derniers rayons de ce soleil mourant ; c'était le passé le plus lointain, plus effacé, plus doux, comme nos premiers souvenirs ; à l'entour, des bandes d'oiseaux tourbillonnaient, baignant dans cette dernière lumière, au milieu de ce ciel qui prenait des teintes plus froides.

Tout cela grandiose ; — de près, c'est un paisible tableau, un coin perdu de petite ville hollandaise, au simple et patriarcal accueil : des quais, des bateaux à larges flancs accolés, des arbres ; à mes pieds, abritée par les quais et les arches du pont, l'eau se colore de tons plus tranquilles ; limpide, elle coule avec des transparences d'émeraude et des reflets de satin vert, et s'arrondit en minces franges d'écume autour des péniches amarrées. Ventrues, le flanc goudronné de teintes vermeilles et luisantes comme des joues rebondies, on leur a fait leur toilette bigarrée de blanc et de vert, elles ont la robuste et saine apparence des paysannes charnues du gras sol des Flandres ; abritées sous les grands arbres de cette île perdue, elles sommeillent doucement comme en un paisible canal de Hollande.

A l'entour, mille amusants petits détails : peu à peu on s'initie à une vie tranquille qui s'écoule sans bruit, presque inaperçue. Ici, des pêcheurs silencieux et immobiles, des chevaux à l'abreuvoir ; là, quelques remueurs de cailloux, chercheurs de rares débris qui, patiemment et sans ambition, font leur besogne. C'est le refuge ignoré de flâneurs isolés de la grande ville, qu'ils semblent ne pas connaître, écoliers en rupture de ban, dormeurs étendus sur les planches amoncelées sous les grandes arches du pont. Quelques hirondelles et hoche-queue, profitant des derniers moments du jour, sautent de cailloux en cailloux, faisant aussi l'école buissonnière et buvant dans les paisibles petits remous que la rivière fait sur le bord.

Le jour baisse, et je revois les derniers traits de ce tableau. Sur le pont d'un des bateaux s'élève une grêle colonne de fumée ; une femme accroupie surveille un chaudron qui bouillonne en plein air ; près d'elle, dans une cage d'osier peint d'un vert éclatant, chante un oiseau prisonnier.

Puis, j'entends un sifflement particulier ; la femme redresse la tête ; une tête d'enfant se montre par l'écoutille ; sur le rivage, un douanier fait une signe, et l'enfant, une fillette de douze ans, apparaît sur le pont, détache la barque ; elle vient prendre l'homme, et, ramant, le ramène ; l'homme debout, tournant ses pouces et ventru, habillé de vert, a cet air cossu et béat du scarabée habillé aux frais de la nature ou de l'État. — Échange de paroles que je ne comprends pas ; la femme tire un papier fripé qu'elle présente à l'homme ; celui-ci tonne, et la maigre femme se soumet humblement. Le sens de cette scène m'échappe ; je ne sais plus que la fin ; l'enfant ramène l'homme ; la petite ramait et le douanier soufflait comme Ocu'i. A chacun sa tâche.

—

Sous les cheveux épars de l'enfant a lui un regard farouche, haineux, dernière rancune transmise de la gent misérable au gabelou. Pourtant elle était jolie, toute brunie sous ses mèches désordonnées, avec sa sauvage figure, ses membres délicats, ses bras brunis et veloutés ; sur ces yeux profonds et inertes à la fois, j'ai cru voir passer, comme les nuages lents sur le ciel infini les calmes images et les souvenirs du lent voyage, la descente à travers les plaines et les bois, de la vie lente écoulée au fil de l'eau, du grand air aspiré, des senteurs humides et fraîches comme celles des pays sauvages. C'étaient les demi-somnolences, l'engourdissement de pensée qu'on trouve aux visages d'autrefois.

Dans mon souvenir tout est resté en place, le bateau, les arbres, l'enfant ; qui donc me ramène ici ? Peut-être je m'attends à retrouver le tableau tel que je l'ai laissé, le bateau vieilli, les arbres plus épais, l'enfant grandie... Mais aujourd'hui...

—

Aujourd'hui !... Zim laï la ? zim laï la ? — C'est le *Vert-Galant* qu'on a installé dans l'île ; on crie : ce sont des femmes qui chantent ! Cris de douleur devant un public impassible ! Hé ! oui, ce sont des Français qui vont voir crier une femme. Cela s'appelle café-concert.

Un chalet en écailles rouges, demi-nautique et demi-suisse, sous un faux air chinois ; des tables, un orchestre, des garçons de café et des robes rose vif. Le soir vient, les chaudes vapeurs des bains à quatre sous s'élèvent ; la poussière balayée des quais, retombe, et la fumée des pipes se joint au mélange. La Seine n'est plus qu'un baquet d'eau grasse où l'on rince les choppes.

C'est Venise, car on illumine ; il y fait chaud ; le public hurle, les garçons courent et les robes roses s'égosillent. Le bronze d'Henri IV se fond : un bock au *Vert-Galant !*

« Ses traits charmants, son doux langage,
« Se sont gravés seuls dans mon cœur ! »

Au loin, quel coup d'œil ! La *Belle Jardinière* étincelle tous les soirs de mille feux reflétés dans la Seine ; partout boutiques et réclames, nouveautés et confections, girandoles et gerbes de gaz, cordons, inscriptions, écussons, aigles, coqs lumineux, qui écrasent le gaz municipal ; là-bas, les théâtres-casernes aux larges baies étincelantes ; sur l'eau, par reflets, c'est un feu d'artifice ; ici les enseignes flamboyantes, les lanternes de couleurs gigantesques, tournantes ; les lettres d'or, les découpages, les enseignes lumineuses. Il faut bien hurler quand tous crient. Bravo ! la bretelle en gros, l'élastique en énorme ! Le thé et l'insecticide persan, côte à côte ; on ne meurt ni de l'un ni de l'autre ! Le dock des pruneaux ! Les savons algériens ; les chargements de panamas, avalanches de chaussures américaines ! C'est le grand déballage du papier-cuir, des habits en drap de foin, en écorce bitumée, ô progrès ! La viande de cheval abattu vaut mieux que la vache par le temps qui court, comme tout le monde ; nous avons les primeurs de la Chine, nids d'hirondelles et colle de poisson. Les ballots roulent ; c'est pesé, paqueté, ficelé, expédié !

Il se fait tard, profitons de notre reste. Au galop, les camions et la ferraille roulent de Strasbourg à Cherbourg, rive gauche, à travers cafés, boutiques, stocks, bocks et docks. Place ! déblayez le pont qu'il a fallu consolider. Sous le ruissellements de gaz, la foule compacte s'écrase et court à travers les pieds des chevaux.

C'est là qu'était jadis le mélancolique et solitaire astronome qui vivait en intimité avec la lune. Où donc la lune ? il n'y a plus que des trous. Hop là ! c'est à présent le rendez-vous des omnibus démocratiques. En avant le Nord, Charenton, Bicêtre, la Bastille et les Ternes ! Hue donc ! Monsieur est écrasé ? qu'on le porte chez ce pharmacien tout doré ! De quoi ? vous ne perdez qu'une jambe ? — Circulez alors, circulez !

C'est le grand mouvement, magnifique, industriel et progressif ! — Mais nous aimons aussi la paix, la nature et l'air du soir. Voyez : un square, deux squares, trois squares, à la porte des théâtres où grouillent les voyous, couverts en toute saison de pommes, d'oranges, d'absinthe et de bière. Çà, des arbres en zinc ? on n'en fait plus. — De la vraie verdure pour de vrai, née à l'âge de trente ans. Regardez-moi tout ce monde qui vient respirer, à travers les papiers gras, l'atmosphère des pipes, de poussière, de crottin échauffé avec résidu du ventilateur voisin. Entendez-vous le chant des oiseaux municipaux ? Est-ce assez nature ?

Qu'est-ce qu'il y a ? — On trouble le silence du soir ? Un attroupement ; et puis après ? Est-ce une révolution, un accident, un chien vert ? — Oh là là ! une femme qui accouche dans un kiosque ? A qui le mioche ! C'est reconnu, enregistré, ficelé. Expédiez ! Zim laï la ! zim laï la ! le beau militaire !

—

Ce n'est plus la même chose.

Vous me demanderez peut-être où sont mes préférences ? Est-ce qu'on a le temps d'avoir des préférences ? — Et si je vous disais que je préfère aujourd'hui à autrefois ! Vous seriez étonné et j'aurais besoin de m'expliquer. Mettons que je n'ai rien dit.

F.

PETITES NOUVELLES

M. Vaucorbeil vient de recevoir la lettre suivante :

Monsieur le directeur,

Permettez-moi d'offrir au théâtre de ses derniers succès le buste de mon cher mari par Gayrard, dans le *Prophète*.

Les paroles me manquent pour vous dire combien je serais heureuse de le savoir au milieu des artistes qui l'ont connu, aimé, et pour lesquels il a conservé, jusqu'à ses derniers moments, les sentiments de vive affection qu'il leur avait voués pendant toute sa carrière.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

VEUVE ROGER.

P. S. — Je tiens le buste à votre disposition et vous serais bien reconnaissante de le faire prendre chez moi.

— Il est à peu près certain aujourd'hui que M. Vaucorbeil montera *Aïda*, si toutefois Verdi ne s'y oppose pas.

Le directeur de l'Opéra attendait l'arrivée du baryton Maurel pour savoir à qui donner le rôle d'Amonasro. — M. Maurel, qui aura fait ses deux premiers débuts à partir du 8 novembre dans *Hamlet* et *Don Juan*, se charge du rôle, ce qui fait que la distribution est tout indiquée, avec Mierzwinski, Boudouresque, Mmes Krauss et Rosine Bloch.

— Un nouveau début aura lieu prochainement à l'Opéra, celui de Mlle E. Janvier, un des premiers prix de chant aux derniers concours du Conservatoire.

Elle jouera à l'Opéra les rôles travestis : le page des *Huguenots*, Siébel, de *Faust*, etc.

M. Vaucorbeil nous a déjà montré trois chanteuses nouvelles, Mmes Leslino, Hamann et de Stucklé, qui n'ont pas eu grand succès ; espérons qu'il sera plus heureux avec Mlle E. Janvier.

— On a repris au Théâtre-Français les répétitions de la comédie en un acte de M. Legouvé, *Anne de Kerviler*, ce qui n'empêche pas, du reste, messieurs les comédiens de la rue de Richelieu de se livrer à d'autres travaux plus substantiels.

— C'est décidément le 5 octobre que recommencent les représentations de l'Opéra Comique, avec le *Pré aux Clercs*, comme nous l'avons annoncé.

Avec l'opéra de Hérold, alterneront l'*Étoile du Nord*, la *Flûte enchantée* et *Mignon*.

On fera en même temps les études d'ensemble de *Jean de Nivelle*, le nouvel ouvrage de MM. Edmond Gondinet, Gille et Léo Delibes, dont les principaux rôles seront chantés par Mlle Bilbaut-Vauchelet, Mme Engally, MM. Talazac et Taskin.

— Les Variétés vont reprendre les études de la

Femme à papa, de MM. Hennequin et Millaud. A cet ouvrage succèdera une pièce de MM. Meilhac, la *Petite Mère*, pour Mlle Chaumont.

— Mr. Léon Vasseur a signé avec Mr. Koning le traité qui cède à celui-ci la « Timbale d'Argent. »

Toutefois le directeur de la Renaissance s'est réservé une marge de quatre années pour représenter cette pièce.

— On avait dit que M. Montigny était sur le point de céder son théâtre du Gymnase, et on citait les noms des trois candidats qui étaient sur les rangs.

M. Koning, l'intelligent et aimable directeur de la Renaissance, avait pour lui toutes les chances ; mais, en présence de la manière dont la saison d'hiver s'annonce pour lui, M. Montigny aurait renoncé, pour le moment du moins, à tout projet de retraite.

— M. Andrieux a, par une circulaire, invité les commissaires de police à se mettre en habit noir et cravate blanche chaque fois qu'ils sont de service dans les théâtres.

— L'emplacement de la Ruche, tout près de la place du Château-d'Eau, est aujourd'hui vacant.

Les maçons enlèvent les constructions et, sous huit jours, la surface sera plane comme un champ fauché.

Alléchés par cet emplacement, plusieurs entrepreneurs voudraient élever un grand et beau théâtre populaire destiné à être soit le théâtre lyrique, soit un théâtre de drame.

Nous enregistrons le nom de M. Malard, du Gymnase, qui est actuellement en pourparlers avec la ville.

— L'inauguration de *Crémorne* a été des plus brillantes.

Cet Établissement sera certainement à la mode cet hiver ; ce sera une des *great attractions de Paris*. Il est impossible de trouver une salle plus coquette et plus confortable. Comme surprise attrayante, j'ai lu sur l'affiche cette annonce alléchante : « Samedi prochain et jours suivants *Exhibition des Orangs Outangs du Jardin d'Acclimatation.* »

La Direction fait bien les choses... Bonne chance !

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 977e livraison (27 septembre 1879). — La République d'Haïti, ancienne partie française de Saint-Domingue, par M. Edgar La Selve, professeur de rhétorique au lycée national Pétion, du Port-au-Prince (1871). — Texte et dessins inédits. Dix gravures de G. Vuillier, H. Clerget, T. Wust, Th. Weber et Sirouy.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Le Mardi 7 Octobre 1879

SOUSCRIPTION A 1,800,000 OBLIGATIONS

Foncières de 500 fr. 3 0/0

AVEC LOTS

REMBOURSABLES EN 60 ANS

PRIX D'ÉMISSION : 490 FRANCS

Payables 20 fr. en souscrivant le 7 octobre 1879

30	à la délivrance des titres	
50	du 1er au 15 février	1880.
50	du 1er au 15 avril	1880.
50	du 1er au 15 octobre	1880.
50	du 1er au 15 avril	1881.
50	du 1er au 15 octobre	1881.
50	du 1er au 15 avril	1882.
50	du 1er au 15 octobre	1882.
90	du 1er au 15 avril	1883.

Total : 490 fr. avec faculté d'anticipation totale, après la répartition.

LOTS :

2,160,000 francs par an. 6 tirages, les 5 janvier, 5 mars, 5 mai, 5 juillet, 5 septembre, 5 novembre. A chaque tirage.

1 obligation remboursée par.	100,000 fr.
1 autre obligation remb. par	100,000 »
1 obligation remboursée par	25,000 »
2 obligations rembours. par 10,000 fr.. soit.........	20,000 »
5 obligations rembours. par 5,000 fr., soit..........	25,000 »
90 obligations rembours. par 1,000 fr., soit..........	90,000 »

soit **100** lots par tirage pour... **360,000** fr. et 600 lots par année. comprenant **12** lots de **100,000** francs.

Le premier tirage aura lieu le 5 janvier 1880.

Les fonds provenant de l'Emprunt sont destinés à faire des prêts hypothécaires, soit à des emprunteurs nouveaux, soit aux emprunteurs actuels qui désireront rembourser leur dette par anticipation afin d'en contracter une nouvelle à des conditions plus avantageuses.

La conversion des emprunts anciens devant entraîner nécessairement, dans un court délai, le remboursement des Obligations foncières de 500 fr. 5 0/0 en ce moment en circulation, la Société désire, comme elle l'a fait dans l'emprunt communal, donner un témoignage de sa bienveillance aux porteurs de ces Obligations, en leur facilitant l'échange de leur titre contre ceux de l'emprunt nouveau.

Un droit de préférence leur est accordé dans la souscription. — 1,100,000 titres du présent emprunt leur sont réservés.

Les porteurs et titulaires de ces Obligations qui prendront part à la souscription recevront, sans aucune réduction, pour chaque titre ancien, un titre nouveau entièrement libéré et portant jouissance du 1er novembre 1879, plus une soulte de 22 fr. par Obligation si le coupon du 1er novembre prochain est joint au titre, ou de 10 fr. si le coupon est détaché.

L'ensemble des Obligations foncières de 500 francs 3 0/0 avec lots offertes au Public sera formé :

1° de 700.000 Obligations :

2° du solde des 1,100,000 autres Obligations indiquées ci-dessus, pour lesquelles les porteurs et titulaires des Obligations foncières de 500 fr. 5 0/0 n'auraient pas usé de leur droit de préférence.

Les Obligations seront numérotées de 1 à 1,800,000 et formeront 180 séries de 10,000 titres. — Dans le cas où les remboursements anticipés des prêts hypothécaires, en représentation desquels l'Emprunt est émis, seraient supérieurs à l'amortissement normal de cet Emprunt, le Crédit Foncier rachètera au pair, à la suite d'un tirage spécial, une ou plusieurs séries du présent Emprunt afin de maintenir, conformément à l'article 76 de ses Statuts, l'équilibre entre le montant des Obligations en circulation et le montant des créances hypothécaires. Les Obligations ainsi rachetées continueront à concourir aux tirages et pourront être émises de nouveau après réalisation d'autres prêts hypothécaires.

La répartition sera faite selon le système adopté pour l'Emprunt communal récemment émis et sera annoncée le 31 octobre au plus tard.

Les intérêts des obligations sont payables à Paris, au Crédit Foncier ; dans les départements, dans toutes les recettes des finances.

La Souscription sera ouverte le Mardi 7 Octobre 1879.

A PARIS : au Crédit foncier de France, rue Neuve-des-Capucines, 19, de 8 heures du matin à 6 heures du soir ;

DANS LES DÉPARTEMENTS : chez MM. les Trésoriers-Payeurs généraux ;

Chez MM. les Receveurs particuliers des Finances.

La Souscription sera close le même jour.

On peut souscrire dès à présent par correspondance en envoyant sous pli recommandé soit des Obligations foncières de 500 francs 5 0/0, soit 20 francs par obligation souscripte.

Chemins de fer de l'Ouest.

DERNIER VOYAGE A LA MER de la saison 1879.

Train de plaisir de Paris au Havre.

Aller et retour :

3e Classe : **10** fr. — 2e Classe : **13** fr.

Aller : Départ de Paris (Saint-Lazare), Samedi 4 octbre 1879, à 9 h. 30 soir.

Retour : Départ du Havre, Lundi 6 octore 1879, à 7 h. 50 soir.

Voyage circulaire en Suisse

ET DANS LE GRAND DUCHÉ DE BADE

Les touristes qui désirent visiter une partie de la Suisse et du grand Duché de Bade, trouveront à la gare des chemins de fer de l'Est, au bureau central rue Basse-du-Rempart, 50, et à l'agence des chemins de fer anglais, boulevard des Italiens, 4, des billets à prix réduits, valables pendant un mois, avec arrêt facultatif :

En France : dans toutes les villes du parcours, en déposant son billet aux gares ;

En Suisse et dans le Grand-Duché de Bade : dans les principales villes du parcours désignés sur les billets ;

En Alsace : à Strasbourg,

Cet attrayant voyage peut s'effectuer en première classe 172 fr. 85 et en seconde classe pour 130 fr. 20, en partant par la ligne de Paris à Belfort et à Bâle (via Mulhouse ou Delle), et en revenant par celle de Strasbourg à Nancy et à Paris, ou bien dans le sens inverse.



FABULEUX Montres-Remontoirs simili-or (OR BRILLANT garanti depuis 15 juillet 1879), *rivalisant avec celles de 150 f.* 4 rub., 18 lig., mise à l'heure et à secondes, à 29 f. 50 c. MONTRES OR p' dames 55 à 60 f., p' homm. 75 fr. REMONTOIRS (arg.) p' homm. ou dames, 15 rub. 45 fr. *Chaînes* (or mixte) p' hommes ou dames 17 à 20 fr. Par H' DEYDIER (fab'), 26, r. M'-Blanc, Genève RÉGLÉES et avec ECRIN, éviter la contrefaçon. — BIJOUX Garantie 2 ans. Envoi c. mandat-poste ou remb'. Affr. 25 c.



ARNOLD PEDICURE e Montmartre 105 ARIS — CHEZ LUI DE MIDI A LA NUIT 2 fr. LA SÉANCE



Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acad[ie] n[le] de médecine et autorisés par le gouv', après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret sp[al]. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enf[ts]. Vote d'une récompense de 24 mille *Préparations aussi parfaites que possible...* p vant rendre de grands services à l'humanité. trait du rapport off[el]. Aucune autre méthode ne pos zes témoignages de supériorité. Traitement able, rapide, inoffensif, secret, économique e sa chûte (5 fr. la b[te] de 25 bisc[ts]. 10 fr. celle de 52). D bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, au 1[er] Consult[s] gr[tes] de midi à 6 h. et par corresp.

MM. les Docteurs TROUSSEAU et PIDOUX
Dans leur *Traité de Thérapeutique*
RECOMMANDENT D'UNE MANIÈRE PARTICULIÈRE LA
Graine de Moutarde blanche
Comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans la Guérison des
Maladies de l'ESTOMAC (Gastrites, Gastralgies), de celles des INTESTINS et du FOIE, des DARTRES, des HÉMORRHOIDES, des CONGESTIONS, des RHUMATISMES, des CONSTIPATIONS OPINIATRES.
DIDIER, 20, Boulevard Poissonnière, Paris

INJECTION PIERRE DIVINE. **SAMPSO** 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 f.

GUERIR soi-même les *maladies*, avec le moyen, 1 timbre-poste. Celles mêmes qui proviennent de mauvaises élaborations digestives, causes prédisposantes aux affections des poumons, du foie, des reins (rétention d'urine), goutte, rhumatismes, et d'autres maladies chroniques des adultes, plus ou moins diathésiques, prétendues incurables.

Le livre à moitié prix 3 50, à mes consultants, de midi à 4 heures. Traitement à forfait ou par consultations Rue de la Verrerie, 99. Paris.

GUÉRIR Maladies secrètes sans tisane ni mercure. *Trait' prompt et peu coûteux.* Aff.

Si l'ESTOMAC digère mal : les Maladies CHRONIQUES des POUMONS FOIE, REINS, CERVEAU, et si congestion, PARALYSIE, DÉLIRE, FOLIE Notice, 50 c. Consult., 10 f.



Le D[r] BASSAGET TRAITE, depuis 1848, les Maladies de l'ESTOMAC : Gastrite, Diarrhées, Coliques, Aigreurs, CONSTIPATION CHRONIQUE, Tumeur sans opération, RÉT[s] d'URINE sans SONDE, Plaies, Ulcères, Dartres, GUÉRISON à FORFAIT par correspond. Mandat, 10 f. Consultation de 9 à 4[h]. Paris, R. de la Verrerie, 99. Affr[ir].

NOUVEAU TRAITEMENT du D[r] **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes* : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour St-Jacques.



PLUS D'ASTHME
Suffocation et Toux
Indication gratis franco.
Écrire à M. le Cte CLÉRY, à Marseille

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

THYMOL-DORÉ

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des D[rs] GIRALDÈS, BOUILHON, PAQUET, LALLEMAND, RENGADE, LEWIN, BOUCHARDAT, VIRCHOW, etc.

A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon 2 fr.

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN — **Le Moniteur des Valeurs à Lots** — 52 NUMÉROS

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le Baron LOUIS ; une Revue de toutes les Valeurs ; les Arbitrages avantageux ; le Prix exact des Coupons ; tous les Tirages sans exception ; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 17, rue de Londres.

NOTA. — *Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

1879 CHEMINS DE FER DE L'OUEST 261.

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits valables du Samedi au Lundi

De Paris aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe	De Paris aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
	Fr.	Fr.			
DIEPPE (Le Tréport, YVETOT, Veulettes) / MOTTEVILLE (St-Valery-en-Caux, Veules)	30	22	ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44	33 »
LE HAVRE (Saint-Adresse)........... / FECAMP. LES IFS (Yport, Etretat)......	33	24	VALOGNES (Port-Bail, Carteret, St-Vaast de la Hougne, Quinéville)...........	50	38
TROUVILLE-DEAUVILLE (Villers-sur-Mer, Houlgate, Beuzeval, Cabourg, Villerville)	33	24	CHERBOURG........................	55	42
HONFLEUR, CAEN..................	37	27	GRANVILLE (St-Pair)................	49 50	38 50
LUC, Langrune......., Saint-Aubin, Bernières, Courseulles, Lion.... (Ces prix comprennent le parcours total.)	38	28	St-MALO-St-SERVAN (Dinard-St-Enogat).	66	49 50
BAYEUX (Arromanches, Port, Asnelles)..	40	30	LE TRÉPORT, par Serqueux et Abancourt (*à partir du 1er Juillet au 30 Septembre*).	33 20	» »
COUTANCES (Coutainville, Regneville).	57	44	EAUX THERMALES — BAGNOLES de l'Orne, par Briouze...	47	36
			FORGES-LES-EAUX (Seine-Inférieure)..	21 50	16

DÉPART le SAMEDI et DIMANCHE. — RETOUR le DIMANCHE et LUNDI. — Les billets sont PERSONNELS et ne peuvent être vendus

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS
SUR LES
CÔTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets d'ALLER ET RETOUR, valables pendant UN MOIS

1er ITINÉRAIRE — 1re Classe 50 fr. » — 2e Classe 38 fr. »
Paris. — Rouen. — Le Havre. — Fécamp. — Dieppe. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE — 60 fr. » — 45 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.

3e ITINÉRAIRE — 80 fr. » — 65 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.

4e ITINÉRAIRE — 1re Classe 90 fr. » — 2e Classe 70 fr. »
Paris. — Vire. — Granville. — *Avranches, Pontorson* (Mont-St-Michel). — Dol. — Saint-Malo. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

5e ITINÉRAIRE — 100 fr. » — 80 fr. »
Paris. — Caen. — Cherbourg. — Saint-Lô. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Pontorson. — Dol. — Saint-Malo. — Paris.

6e ITINÉRAIRE — 120 fr. » — 100 fr. »
Paris. — Dreux. — Briouze. — Granville. — Avranches. — Pontorson (Mt-St-Michel). — Dol. — St-Malo. — Brest. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

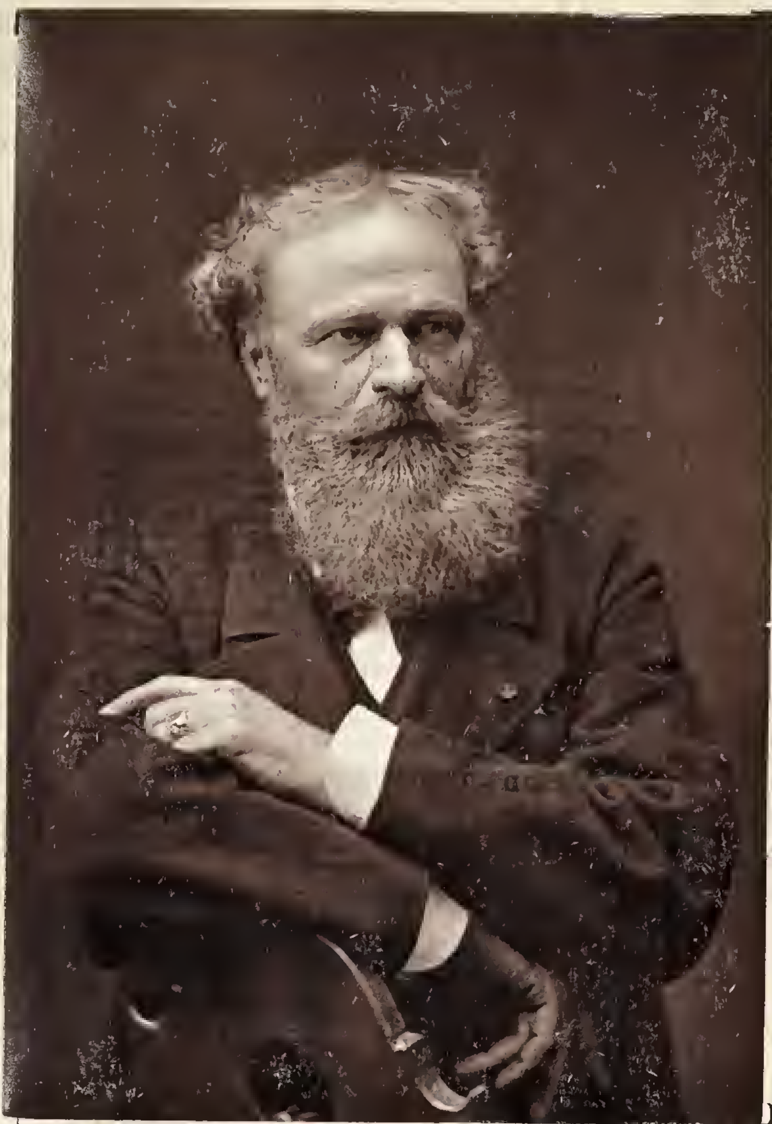
NOTA. — Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques, indiqués dans les Itinéraires.

1879 Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse et à l'Agence du boulevard Saint-Denis, 20. 261.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE



DRAME — HOMMES DE LETTRES — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché DAGRON.

TRAGEDIE — MUSIQUE

ARSÈNE HOUSSAYE

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 334

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 9 au 15 Octobre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCCXXXIV

ARSÈNE HOUSSAYE

Dans un petit volume in-32 publié en 1857 sous ce titre : *Lorgnette littéraire, petit dictionnaire des grands hommes de mon temps*, Charles Monselet a gravé avec sa verve humoristique des silhouettes qui souvent peuvent passer pour de véritables portraits.

Me rappelant que celle d'Arsène Houssaye avait une réelle originalité et une singulière saveur je viens de rouvrir le livre pour la relire au moment où je veux, moi-même, esquisser la bibliographie du fécond romancier et je ne puis résister au plaisir de la retracer ici :

« Houssaye (Arsène). — Un moulin, un violon, une rose, un pinceau, une épée, une bergère, un agneau, une grappe, un rayon, un sourire, une boucle, une comédienne, un flacon, une fenêtre, une barque, un cigare, une étoile, un tricorne, une houlette, un cœur, une plume, un médaillon et un fauteuil. »

N'est-ce pas charmant, et quiconque a lu les œuvres de l'auteur du *Roi-Voltaire*, des *Onze maîtresses délaissées*, de *Philosophes et Comédiennes*, de la *Pantouffle de Cendrillon*, des *Parisiennes* et de tant de livres écrits avec la fantaisie la plus aimable, ne se remet-il pas aussitôt en mémoire à la vue de cette fantastique silhouette, mille et mille scènes intéressantes crayonnées dans le style Pompadour par ce bel esprit, d'une délicatesse peut-être un peu efféminée, mais tout à fait attrayante.

Arsène Houssaye n'appartient, en effet, à aucune école de littérature moderne. Il a une physionomie personnelle ; on dirait un élégant du dix-huitième siècle oublié par la Mort et continuant à se promener tout enrubané au milieu de nos contemporains pour la plupart imprégnés de réalisme.

Ce n'est pas lui qui intitulerait un volume l'*Assommoir* ou *Nana !* — Le *Violon de Franjolé*, La *Couronne de bluets*, *Les Filles d'Ève*, *Le Repentir de Marion*, *Nos grandes dames*, La *Belle Rafaela*, *Mademoiselle Phryné*, La *Vertu de Rosine*.... Voilà au moins de poétiques noms pour se présenter en public.

Trouver un titre alléchant a toujours été d'ailleurs une des préoccupations d'Arsène Houssaye avant de lancer un ouvrage. Et l'on doit reconnaître qu'il s'est montré le plus souvent fort habile dans les choix qu'il a faits. Le *Roi-Voltaire*, par exemple, ne voilà-t-il pas un couvert d'une ingéniosité charmante pour faire défiler sous les yeux des lecteurs, les duchesses et les comédiennes du dernier siècle.

En faisant ressortir ce procédé de l'écrivain je n'entends point lui faire un reproche. Ce n'est pas mal agir que de faire asseoir presque malgré lui quelqu'un à sa table, surtout quand on lui sert un met agréable et parfumé.

Né à Bruyères, aux environs de Laon, le 28 mars 1815, Arsène Houssaye est fils de laboureurs. Engagé volontaire à l'âge de seize ans, il fit la campagne d'Anvers en 1831. Rentré dans ses foyers, et ne pouvant se faire à la vie rustique, il partit pour Paris avec un peu d'argent qu'il avait amassé.

Ses goûts littéraires et artistiques se développèrent d'autant plus vivement dans la capitale, qu'il fit de bonne heure la connaissance de Théophile Gauthier, et de Gérard de Nerval. Après avoir fait des romances, il s'adonna au roman et publia successivement un certain nombre d'ouvrages qui le firent rapidement connaître, parce qu'ils eurent presque tous des succès de librairie. Ce sont ; avec ceux que j'ai déjà cités : Les *Aventures galantes de Margot*, le *De Profundis*, *Une Pécheresse*, qui fut réédité plus tard sous ce titre : *Ciel et Terre*, le *Serpent sous l'herbe*, les *Revenants*, *Mlle de Vandeuil*, les *Trois sœurs*, le *Voyage à ma fenêtre*, les *Femmes sous la Régence et sous la Terreur*, *Mlle Mariani*, *La Vallière et la Montespan*, *Mlle Cléopatre*, *Blanche et Marguerite*, le *Roman de la Duchesse*, *Notre-Dame de Thermidor*, le *Chien perdu et la femme fusillée*, *Histoire d'une fille perdue*, *Tragique aventure de bal masqué*, les *Mains pleines de roses, pleines d'or et pleines de sang*, *Manon Lescaut et l'abbé Prévost*, les *Amours de ce temps-là*, les *Duchesses*, l'*Eventail brisé*.

Telle est, je crois l'œuvre entière du *romancier*. Si elle n'a pas une consistance énorme, elle a, je le répète, une personnalité réelle, et de plus, elle ne constitue point la valeur entière d'Arsène Houssaye, qui, comme journaliste, critique d'art, administrateur de la Comédie-Française et inspecteur des musées de province, a tenu une place très importante dans notre grande famille artistique contemporaine.

Devenu propriétaire en 1843, du Journal l'Artiste, il sut s'y attirer la collaboration de Théophile Gautier, de Henri Murger, de Gérard Nerval, de Champfleury, de Monselet, d'Esquiros, de Paul Mantz, en un mot des premiers écrivains en ce genre. Il fit lui même la *Revue du Salon 1844*, publia une *Histoire de la Peinture Flamande et Hollandaise*, en 1846, une *Histoire de l'art français*, en 1860, et en 1875, *Van Ostade, sa vie et son œuvre*.

Comme journaliste, il collabora encore à la *Revue de Paris*, à la *Revue des deux mondes*, à la *Presse*; à *l'Artiste* quand Th. Gautier en était rédacteur en chef, en 1857, il fit une série d'articles intitulés. les *Musés de France*.

C'est en 1849 qu'il fut nommé commissaire-administrateur de la Comédie-Française.

Ceci me remet en mémoire une anecdote qui fait à la fois honneur au Directeur comme à l'illustre tragédienne Rachel.

Le jour où M. Baroche, devenu ministre chargé de la direction des théâtres et des Beaux-arts, changea pour Arsène Houssaye le titre de *Commissaire administrateur pres le théâtre Français* en celui *d'administrateur*, Mlle Rachel qui avait pour son directeur la plus grande estime, voulut lui en donner une preuve en lui montrant une lettre qu'elle écrivait au Ministre pour le remercier de cette nomination. Arsène Houssaye apercevant dans cette lettre plusieurs fautes d'orthographe les fit voir à l'artiste en l'engageant à recommencer sa missive plutôt que de faire des corrections qui se pourraient apercevoir.

« Non pas, s'écria Rachel, je la laisse telle que je l'ai faite, elle aura l'air ainsi d'être d'autant plus sincère. »

Arsène Houssaye administra la Comédie française pendant cinq ans et la laissa brillante à son successeur M. Empris.

Pour compléter l'œuvre de l'écrivain il faut citer encore plusieurs volumes de genre : *Cent et un sonnets* ; *Tableaux rustiques*, *le Cochon* ; et le 41e *fauteuil de l'Académie française*.

Ce dernier ouvrage paru en 1876, était nécessairement écrit par son auteur pour lui faciliter l'ouverture des portes de l'Institut. En 1857 on le voit pour la première fois sur les rangs, et un jeune poète l'auteur du *Moineau de Lesbie*, Armand Barthet, accueillait ainsi, avec sa belle humeur, sa présentation :

Est-il possible ? O ciel ! En croirai-je mes yeux ?
Cette face olympique et ce front radieux. .
C'est lui ! Personne au monde, hormis le grand Arsène,
Ne porte et ne promène
Les cheveux de Vénus et la barbe des dieux ..

Lui, candidat ? — Moulins et violons ! — Houssaye
Ne butinera plus dans l'herbe ou dans la haie !
Et le pied de Margot va pouvoir s'égarer,
Sans qu'on dise à quel marbre il faut le comparer !
Le poète a vécu. Reste le panthéiste,

Reste rien... reste tout! — Et le journal *l'Artiste*
Va de tes propres mains te broder un laurier
Qui couvrira l'habit du collet jusqu'aux basques.

Tu me le prêteras pour la saison des masques.

En 1876 sa candidature fut sérieusement débattue. Il obtint onze voix pour la succession de M. Patin, contre M. Boissier qui fut élu.

Arsène Houssaye a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1846 et officier en 1871.

Il est toujours dans la vie littéraire militante, ayant conservé son esprit raffiné et sa fantaisie caressante. Depuis plusieurs annnées il a, dans les lettres, un rival de plus : son fils, Henri Houssaye, dont le dernier ouvrage : Paris, Rome, Athènes a eu l'année dernière, un retentissement bien mérité.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Mademoiselle

JEANNE MAY
(du Gymnase-Dramatique).



REVUE DES THÉATRES

VAUDEVILLE

Première représentation de *Lolotte*, comédie en un acte, en prose, de MM. Henri Meilhac et L. Halévy. — Reprise du *Lion empaillé*, comédie en deux actes, de Léon Gozlan. — Le *Choix d'un gendre*, de Labiche.

Lolotte est une de ces aimables piécettes comme en savent faire MM. Meilhac et Ludovic Halévy.

Sur un canevas, dont la trame est si légère, qu'on a peine à la voir, les deux auteurs à la mode sur le boulevard Montmartre, ont brodé des arabesques d'une délicatesse séduisante

Pas d'intrigue, mais de l'esprit, de cet esprit qu'on appelle : *l'esprit parisien.*

Sans diminuer le mérite de la *comédie*?.., nouvelle, il faut bien avouer qu'elle ne saurait réussir sans une interprète hors ligne et surtout parfaitement initiée aux mystères de cette vie parisienne ignorée des trois quarts des gens qui sont au théâtre.

Le sujet de *Lolotte* se peut dire en quelques mots. C'est l'histoire d'une baronne qui veut jouer dans un salon un rôle qui a valu sur la scène un grand succès à une comédienne et qui la fait venir chez elle pour le lui apprendre:

Dans ce tête-à-tête, la femme du monde est étonnée de la bonne tenue de l'actrice, d'autant mieux que celle-ci trouvant son amant chez la baronne, acquérant la conviction que lui est infidèle, a la délicatesse de ne pas provoquer une scène qui pourrait faire connaître au mari de la dame la trahison dont il est l'objet.

Sur ce thème d'une simplicité que rehaussent des mots à effets très finement enchâssés les uns au bout des autres, Mlle Chaumont a donné la gamme entière de ses notes artistiques si personnelles. Cette interprétation de premier ordre était indispensable pour faire ressortir l'ingénieux esprit des auteurs.

Mlle Massin mérite aussi tous les éloges de la presse pour la façon dont elle a donné la réplique à la délicieuse comédienne.

Le *Lion empaillé*, de Léon Gozlan, a quelque ressemblance comme facture aux œuvres de MM. Meilhac et Halevy; c'est de l'esprit parisien du temps où vivait l'auteur et il a vieilli comme vieilliront les comédies de nos deux spirituels contemporains.

Lafont et Mlle Page jouèrent la comédie de Gozlan avec la même supériorité dont Mlle Chaumont fait preuve dans *Lolotte*. Ils étaient parfaits parce qu'ils vivaient en complet accord avec l'esprit de l'auteur.

M. Dupuis et Mlle Pierson qui sont, eux aussi des artistes distingués, nous paraissent inférieurs aux deux créateurs de leur rôle; parce que, vivant à une autre époque, ils n'ont point eu autant de facilités à s'assimiler la pensée de Gozlan. Ils restent plus modernes que lui et ne portent pas sur leur front les rides de sa comédie.

Lolotte et le *Lion empaillé* forment un spectacle très attrayant, surtout lorsqu'ils sont complétés par le *Choix d'un Gendre*, une de ces adorables fantaisies qui font de Labiche un maître, et lui assurent une large place dans le théâtre de ce siècle. Delannoy s'y montre d'un comique achevé. Mais, à côté de lui, nous avons regretté Arnal, qui lui donnait si merveilleusement la réplique dans le rôle de Bidonneau; Carré y est amusant toutefois, et ce n'est pas lui faire injure que de dire qu'il ne rend pas le rôle avec une supériorité égale à celle que déployait le grand comédien sous les traits de cette ganache si amusante. Mlle de Cléry a fort bien compris le personnage de la Grue Mandolina.

GYMNASE-DRAMATIQUE

Première représentation de *Jonathan*, comédie en trois actes de MM. Gondinet, Oswald et P. Giffard.

Si nous sommes en retard avec *Jonathan*, c'est que nous voulions revoir cette comédie qui repose sur une donnée si scabreuse, et nous bien assurer que les auteurs, à force de goût et de tact, avaient rendu possible des situations vraiment risquées.

Nous avions éprouvé beaucoup d'agrément le premier soir, mais nous étions inquiets sur la façon dont le public ordinaire, qui ne voit pas toujours comme le public des premières, accepterait la fable imaginée par les auteurs. Tout a été pour le mieux, et l'on peut prédire à *Jonathan* un succès centenaire.

Jonathan est le cousin d'un nommé William Carpett qui, retenu à New-Yorck par des affaires sérieuses, le charge de prendre sa place comme soupirant auprès d'une jeune fille qu'il veut épouser et qui lui échapperait, peut-être, si un autre prétendant venait à la demander en mariage.

L'absence de William se prolongeant, Jonathan est pressé par la famille de la jeune fille de fixer le jour du mariage. Ce jour arrive, et Jonathan qui espère trouver plus tard un moyen de faire déclarer nulle leur union, en prétextant une erreur de personne, épouse Mlle Angèle Bois-Moreau par devant M. le maire et M. le curé.

Voulant remettre à William sa prétendue, digne de porter la fleur d'oranger, Jonathan se conduit en héros le soir de ses fiançailles; si bien que la tenue d'Angèle, au lendemain de ses noces, étonne ses parents et ses amis.

On conçoit ce qu'une pareille situation avait d'osé au théâtre et ce qu'il a fallu de dextérité aux auteurs pour la rendre acceptable. Mais M. Gondinet était de la partie et on connaît sa dextérité en ces matières.

Mais la situation devenant trop compliquée, Jonathan finit par oublier ses serments et, quand William revient, il est carrément expulsé par le papa Boismoreau qui le reconnaît pour le neveu d'un certain américain Gordom, qui s'était fort mal conduit à l'égard de sa famille. Ce hazard tranche toutes les difficultés du dénoûment.

Saint-Germain joue Jonathan avec un talent de détail extraordinaire. Il assurerait, à lui seul, le succès de la pièce. Mlles Jeanne May et Alice Regnault partagent avec lui les applaudissements.

LA SAINTE-CROIX

... Il avait été convenu qu'on irait à la fête, le soir. Dans la journée, elle se passait au château; de dix lieues à la ronde, les voisins venaient goûter à Sainte-Croix. Pour cette heure solennelle on ouvrait les antiques bahuts d'où sortaient gravement, en procession, des mer-

veilles qui semblaient comprendre que le temps les avait consacrées : le service de Saxe à fleurs pâles, le surtout Louis XV ornementé de nymphes et de sylvains, les verres de Venise à fleurettes d'or, les corbeilles à gâteaux enguirlandées de fines ciselures, les sucriers que portaient sur leur brouette des amours empressés. Le tout servi dans une salle à manger peinte par Mignard.

Des douairières vêtues de leur étroite robe puce, fines et jaunes comme de vieux ivoires, faisaient dignement les honneurs de ce repas et circulaient avec aisance au milieu de ces splendeurs ; des enfants, barbouillés de confitures, dansaient et tombaient ahuris dans un coin de cette grande salle ; enfin, de belles jeunes femmes costumées en Watteau, sous prétexte de simplicité campagnarde, donnaient à la fête un aspect suranné plein d'élégance.

C'est que la Sainte-Croix est l'événement de l'année : tout date de là, les fiançailles, les brouilles ; vous rappelez-vous, c'était à la Sainte-Croix !

Les vieilles fermières se parent de leurs dentelles roussies, et n'oublient point leur Saint-esprit en cailloux du Rhin : c'est la Sainte-Croix. Le matin, fête à l'église : pain béni offert en gros morceaux à tous, aumônes abondantes ; messe chantée par les belles voix des habitants du château. Que de distractions au banc des marguillers ! Le suisse met son costume de général américain, le sonneur est gris dès l'aube ; les jeunes associées de la confrérie de la Sainte-Vierge sont tellement troublées, que la bannière en perd de sa gravité habituelle ; le curé est joyeux, car la chapelle seigneuriale est pleine ; les beaux chants l'attendrissent, l'aumône faite par toutes ces mains bienfaisantes assure le bois et le vêtement pour les froids. Et puis, il pense avec raison que chaque âme fera bien, au milieu de tout ceci, un petit bout de prière, et il en faut si peu, si peu : le bon Dieu est si bon... surtout à la Sainte-Croix.

Le soir donc la fête est sous les grands arbres de la place de la mairie ; elle est entourée de trois avenues qui abritent les baraques, les jeux et les promeneurs. On va de boutique en boutique acheter de laids objets qui paraissent charmants ; on accepte sans scrupule des mirlitons, des croquignolles, des rubans pour les fillettes, des tabatières pour les vieux ; les enfants s'endorment dans les bras de leurs parents, tenant dans leurs mains alourdies et crispées un bonhomme de pain d'épices un peu plus grand qu'eux.

Sitôt que le dîner fut fini au château, on parla d'organiser les voitures. Pour ne point traverser le village encombré, on devait faire le grand tour et prendre par la forêt. Les jeunes filles voulaient aller toutes ensemble dans l'élégant omnibus du castel ; les mères s'y opposèrent. Quelques esprits chagrins, parmi les maris, n'auraient point été fâchés non plus d'être de la même voiture que leurs femmes ; mais celles-ci réclamèrent aussi ; enfin comme maintes contestations menaçaient de se produire, la maîtresse de la maison proposa un expédient :

— Il faut, dit-elle, mettre tous les noms dans deux chapeaux, dans l'un celui des hommes, dans l'autre celui des femmes et le hasard décidera.

— Oh ! l'excellente idée, il n'y a que vous pour en émettre de semblables ; vite, il faut l'exécuter ! — On applaudit, car cela était nouveau. Un général intrépide proposa même d'ajouter la convention suivante :

— Les associés seront absolument libres de se promener à la fête comme ils voudront ; car on ne peut songer à faire entrer vingt personnes à la fois dans une baraque ; la femme-colosse elle-même en serait effrayée ! pourvu qu'on se retrouve au rendez-vous devant l'église à onze heures, c'est tout ce qu'il faut.

— Cela n'est pas convenable, dirent quelques parents collet-monté.

On verra... on verra.

Les noms écrits, les chapeaux agités le tirage commença.

L'omnibus fut rempli par deux jeunes Anglaises charmantes, un vieux beau, qui les ennuyait à mourir, trois collégiens ; les blondes fillettes firent un peu la moue.

La grande calèche fut gâtée par le sort : la duchesse P..., le général de M..., son aide de camp et le maître de céans. L'aide de camp aurait préféré ne pas être avec son général ; car autant en temps de guerre les généraux et leurs aides de camp s'entendent bien, autant, en temps de paix, ils aiment mieux être séparés. Enfin le jeune officier se consola en regardant la duchesse qui est bien la plus jolie blonde qu'on puisse voir; quant à cette belle nonchalante, elle eût donné pour une épingle le choix de ses partners.

Une victoria eut l'honneur insigne d'abriter le poète G... et Mme C..., dont le sort fut envié : une promenade au clair de la lune avec un Parnassien ! Quelle Sainte-Croix mémorable ! Mme. C... en perdait la tête. Heureusement elle avait lu les œuvres du Parnassien : les provinciales lisent beaucoup ! Mais le poète sachant que le mari de Mme C... était notaire dans les environs, trouva bon de causer du prix d'achat et du rapport des terres ; car il méditait d'acheter un petit bien.

Une légère calèche servait de gîte à trois fillettes escortées dudit notaire.

Une berline transporta doucement au village les rhumatismes d'un savant, ainsi que deux des douairières qui enveloppèrent leur petite personne d'ivoire dans d'amples pelisses à capuchons.

Enfin *un panier*, cette voiture de campagne par excellence, réunit les deux noms qui restaient à pourvoir : Gertrude de V... et Henry N...

L'un et l'autre semblèrent un peu troublés de la désignation du sort ; toutefois ils furent promptement maîtres de leurs impressions, à l'aide de cette habitude du monde qui triomphe de tout, et fait vivre et mourir comme on doit, sans laisser pénétrer ses sentiments quels qu'ils soient. Ce fut donc sans émotion apparente que Gertrude, qui était montée un instant chez elle pour prendre une mantille afin d'envelopper sa tête et un châle pour couvrir ses pieds, tendit la main à Henry qui se tenait près du marchepied. Elle s'installa commodément dans la voiture, s'assit tranquillement sur le coussin, allongea ses pieds sous le cachemire qui devait les préserver du froid, rentra les ruches de sa robe mauve, dont les volants de mousseline brodée se montraient récalcitrants, malgré les efforts de sa petite main pour les contenir. Henry alors s'empara des rênes et le panier prit la file d'un petit air modeste, car un seul cheval le traînait et il n'avait point de valet de pied.

Il faisait bien beau temps, le jour de cette Sainte-Croix-là. Les rayons de la lune traçaient de grands ronds blancs sur la route ; le cheval, qui était un bon trotteur, semblait jouer à attraper les cercles lumineux qui éclairait son chemin ; l'herbe souple se couchait docilement sous les roues de la voiture ; une senteur de foin embaumait l'allée ; elle venait d'une prairie voisine dont les gerbes coupées fraîchement dormaient sur la terre leur dernier sommeil. Le lierre couvrait les vieux chênes de ses mouvantes broderies, le chèvrefeuille et la clématite paraient les jeunes hêtres de guirlandes étoilées ; quelques branches indisciplinées s'avançaient curieusement jusqu'au milieu de l'avenue. Henry s'en emparait adroitement et les gardait dans sa main jusqu'à ce que la voiture fût passée, afin qu'elles ne pussent pas effleurer le front de sa compagne.

Gertrude, toute enveloppée de ses dentelles, semblait être la fée protectrice et mystérieuse de ces bois ; on ne voyait de son visage que deux grands yeux tristes qui, évidemment, avaient dû beaucoup pleurer.

Henry, lui, seul n'était point calme au milieu de cette nature recueillie ; dès que le cortège des voitures eut pris une allure régulière, il rompit le silence :

— Gertrude, vous êtes contrariée du sort.

— Non, je vous l'assure.

— Ah ! j'en suis certain ! Depuis tant d'années vous évitez de me parler et j'ai lu sur votre visage, quand nos deux noms sont sortis ensemble, que notre association vous était odieuse ; et pourtant, Gertrude, ce n'est pas la première fois que ces deux pauvres noms se rencontrent !

— Vous vous trompez, je vous le répète, j'ai demandé à rester au logis, parce que vraiment j'étais un peu souffrante.

— Vous me détestez, Gertrude, et je l'ai mérité.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Eh bien ! l'heure qui m'est donnée ce soir, je l'ai appelée depuis longtemps, Gertrude et je crois que Dieu m'a pardonné puis qu'il me l'envoie; mais vous! ne me pardonnerez-vous jamais?

Et Henry laissa glisser les rênes sur le tablier de la voiture, pour prendre les mains de Gertrude et tâcher de lui faire retourner la tête de son côté ; Gertrude obéit avec la souplesse d'un enfant, puis vite elle rattrappa adroitement les guides qui étaient abandonnées sur la croupe du cheval et dit d'une voix qui trahissait un peu d'émotion pourtant :

— Avouez que vous êtes heureux que je sache conduire ; et d'une main ferme et expérimentée, elle fit sentir au cheval qu'elle le tenait. Bien lui en prit car, à vrai dire, Henry ne savait plus ce qu'il faisait ; il continua :

— Vous avez méprisé ma faiblesse, n'est-ce pas ? et vous en aviez bien le droit ; mais sachez au moins ce qu'il m'en a coûté. Je m'ennuie et je m'ennuierai éternellement sans vous. Mais quelle guerre m'a été déclarée quand j'ai voulu lutter ! Lorsqu'on soupçonnait que j'étais allé chez vous, c'était des scènes effroyables à la maison. Ma mère voulait une grosse dot, beaucoup pour elle, un peu pour moi. Elle l'avait tant et si bien cherchée qu'à la fin elle la trouva. J'ai dit que vous aviez ma parole ; alors elle m'a menacé, m'a appelé fils dénaturé et m'a dit qu'elle allait mourir ; d'autres fois elle m'effrayait sur notre mésalliance future. Vous qui avez le caractère ferme et droit, et qui êtes si brave devant la vie vous ne comprenez pas ce que je vous dis là, et pourtant c'est la pure vérité. J'ai cédé, Gertrude je vous ai abandonnée et je vous adorais !

— Que voyez-vous donc là dans le chemin ? dit-il en interrompant son récit, car Gertrude avait repris sa première attitude et regardait fixement devant elle.

Elle ne répondit pas; il continua :

— Et puis, comme toutes les âmes faibles, je croyais qu'une circonstance inattendue viendrait m'aider. Je me disais : Non, non, c'est impossible, je ne la quitterai jamais, tout s'arrangera ; ma mère elle-même, satisfaite de ma soumission momentanée, dira tout à coup que c'était une épreuve et qu'elle veut notre mariage ; j'attendais, les jours passaient... Je dépérissais, et vous devez le comprendre, si vous vous souvenez de notre vie d'autrefois. Qu'étaient devenus les chants du pays, les projets, les espérances infinies ? Vous rappelez-vous le temps où nous ne prononcions jamais un jugement sur un livre, une pièce, voire même une personne, avant d'en avoir causé ensemble. Je ne savais plus où j'en étais de la vie, j'étais bien découragé, tout me manquait : la gaieté du foyer dont vous adoucissiez les orages, et le soleil de vos yeux qui m'enveloppait, me réchauffait, vous rappelez-vous ? C'est au point que je sentais tout de suite quand vous ne me regardiez plus ; et quand par hasard vous ne vous occupiez pas de moi, cela était rare, j'en conviens, j'avais froid, j'étais tout triste et mal à l'aise. Il me semble que j'y suis encore ; vous êtes toujours pour moi la petite fille blonde à laquelle je faisais répéter son catéchisme et qui m'a chanté sa première romance assise sur un haut tabouret, sur lequel pourtant vous étiez si petite que votre tête dépassait à peine le pupitre ; on n'apercevait que vos grands yeux comme je les vois en ce moment. Vos cheveux d'or se sont bronzés Gertrude, votre peau est devenue plus blanche encore, mais pourtant c'est ma Gertrude d'autrefois !... Et le grand palmier qui était enfermé à l'étroit dans sa gaîne de porcelaine de Chine ; vous rappelez vous combien nous avons causé sous ses grands bras dont je frangeais les feuilles à votre grand désespoir ? Et le jardin où nous plantions avec confiance des fleurs qui ne poussaient jamais ; et votre vieille femme de chambre qui ne trouvait pas mon nom assez beau pour vous ; et le chien que je caressais, et votre Derby, ce grand-jeu de courses qui occupait tout un coin du salon et où votre cheval de prédilection s'appelait *sir Henry !* et tout, et tout... et vous enfin que j'aimais par-dessus tout !

Gertrude regardait toujours entre les deux oreilles du cheval et ne détournait pas la tête.

— Vous ne dites rien, Gertrude ; vous êtes dure ; tout mon être s'élance vers vous, pour vous demander pardon; et vous n'avez pas une parole de consolation, et moi, je vous le dirai toujours je n'ai aimé que vous au monde ; vous ne me croyez pas, mais je sais bien, moi, que je dis la vérité.

Gertrude ne répondait toujours pas.

— Je veux tout vous dire. Quand mes petites filles sont nées, ma première pensée a été de voir si elles vous ressemblaient ! Quel enfantillage, quelle folie, direz-vous. Eh bien, cela est pourtant ainsi : je vous ai abandonnée, c'est vrai, mais je vous adore... Rendez-moi vite les rênes, je vous prie, j'aperçois les illuminations du jardin de M. le maire ; entendez-vous le tambour ? nous sommes à la fête.

—

... On était aux premières maisons du village, déjà on rencontrait des danseuses qui se rendaient au bal, pomponnées, à leur grand désavantage, selon la mode de Paris. On mit les chevaux au pas en arrivant sur la place des Tilleuls. Des baraques de saltimbanques l'encombraient. Henry donna le cheval à garder à l'un des valets de pied venus avec les autres voitures, et offrit son bras à Gertrude.

— Entrez-vous à la bonne aventure ? dirent les jeunes Anglaises qui se joignirent à eux. On voyait en effet un large écriteau de toile peinte sur lequel était représenté un magicien.

— Voulez-vous savoir l'avenir ? dit Gertrude à Henry.

— Je m'en garderais bien, répondit-il en la séparant des hôtes du château.

Dès qu'ils furent un peu éloignés des importuns, Henry continua :

— Ah ! Gertrude, que je suis triste ! Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé tandis que nous étions seuls, et pourquoi paraissez-vous maintenant disposée à causer ? Vous me faites souffrir, cela n'est pas digne de vous !

Ils marchaient, sans y songer, dans une poussière épaisse. Ils prirent la contre-allée pour se mettre un peu à l'abri des quinquets fumants et du choc des promeneurs. Ils poursuivaient machinalement leur route derrière les boutiques, pénétrant ainsi dans la vie intime des marchands ambulants, dont cette contre-allée était le dortoir et la cuisine. La mantille de Gertrude avait glissé de ses cheveux et tombait jusqu'à ses pieds ; sa tête pâle sortait de ses dentelles comme une rose blanche de son feuillage. Peu à peu son pas se ralentit, devint inégal, tremblant, — à son tour Henry gardait le silence.

Elle le rompit tout à coup :

— Je chancelle, soutenez-moi, je vous prie, je voudrais me reposer un moment, je ne sais ce que j'ai.

Henry, s'adressant alors à l'une des marchandes qui endormait un dernier-né et se disposait à le coucher à l'ombre de la tablette mouchetée de rouge et de noir sur laquelle on gagne des macarons, lui dit :

— Ma bonne femme, voulez-vous prêter une chaise à cette jeune dame qui est au moment de se trouver mal ?

— Ah ! bien volontiers, monsieur ; c'est votre dame ? Elle est bien jolie ! Qu'a-t-elle, la pauvre ? on dirait de la cire. Elle a l'air d'avoir peine.

— Rien ; un peu de fatigue, je crois.

La marchande posa l'enfant sur l'herbe, trempa le mouchoir d'Henry dans une carafe d'eau et le lui donna pour qu'il le pressât sur les tempes de Gertrude. En un clin d'œil elle trouva aussi du vinaigre pour lui frotter le creux des mains et les poignets ; il était temps.

Gertrude revint à elle. Dès qu'elle aperçut distinctement Henry, elle lui fit un bon sourire, le sourire d'autrefois.

— Vous voyez, Gertrude, lui dit-il, votre nature est d'être bonne ; quand vous essayez de n'être ni douce ni charitable, vous souffrez, vous êtes malade.

— Vous avez raison. Au retour, c'est moi qui parlerai.

Ils revinrent à pas lents au rendez-vous convenu. Plusieurs des habitants du château y étaient déjà arrivés.

On exécuta le concert obligé de mirlitons et de crécelles. On rapportait de la fête une masse d'objets affreux qu'on voulait échanger et garder en souvenir de la Sainte-Croix.

Des jouets d'enfants à faire pleurer, du pain d'épices à faire mourir, des bonnes aventures à faire rêver. Peu à peu chacun fut à son poste. Quand on fut enfin au complet, le cortége reprit son défilé dans l'ordre voulu ; le petit panier reçut les hôtes qui lui étaient échus en partage.

On prit un autre chemin pour rentrer à Sainte-Croix. La nuit était devenue plus noire. On traversa des futaies épaisses où les rayons de la lune n'arrivaient que comme des étincelles ; les chênes séculaires formaient une voûte majestueuse, ce bois était un temple. Quelques rafales d'un vent orageux courbaient un peu les arbres. On entendait leur plainte. La mousse, sur laquelle les roues glissaient sans secousses et sans bruit, étendait sur la terre un tapis de deuil. On sentait que la nature endormie se réveillerait le lendemain dans la tristesse...

—

— Eh bien, Gertrude, parlez, vous l'avez promis.

— Oui, je veux tenir ma promesse ; mais par où commencer, mon Dieu ! j'ai tant souffert !... Je vais essayer pourtant.

Henry suppliait.

— Je vous jure que je veux tout vous dire ; mais, croyez-le, ce monde du chagrin est si infini que je m'y perds.

Henry de pleurer.

— Je vais essayer, dit Gertrude résolûment en voyant sa peine ; mais surtout ne m'interrompez pas, car si nous nous attendrissons, je ne pourrai plus continuer. Avant tout, jurez-moi qu'après cette explication, nous ne reparlerons jamais du passé ; jamais, n'est-ce pas ? quoi qu'il arrive.

— Je vous le jure.

— ... D'abord, je n'ai pas cru que vous me quittiez. Avouez-le, vraiment, je ne pouvais le croire, puisque vous ne le croyiez pas vous-même. Les premiers jours j'ai été comme engourdie du corps ; mais je vous le répète, je ne croyais pas que vous m'abandonniez. A l'heure où vous veniez ordinairement, je vous attendais... Je vous ai attendu pendant plusieurs années. Longtemps après que je n'espérais plus vous voir, je vous attendais encore. Une puissance invincible me ramenait chez moi au moment convenu. Quand je voulais lutter et prolonger mes sorties pour tâcher de moins souffrir à l'heure douloureuse, mes jambes refusaient de me porter, et bon gré mal gré, il fallait rentrer au triste logis.

Je souhaitais ardemment d'avoir de vos nouvelles, et je tombais en défaillance à l'idée seule qu'on allait prononcer votre nom. Je dormais peu, je m'éveillais en sursaut toute en pleurs ; il me semblait qu'on venait me chercher parce que vous étiez malade. Un jour, j'ai voulu tenter de vous voir chez votre professeur d'anglais, dont je savais l'adresse ; mais au moment de sonner chez lui, j'ai eu honte, et je suis redescendue.

A cette phase de mon chagrin en succéda une autre peut-être plus pénible encore. Mes réflexions, mes souvenirs, m'avaient amenée à conclure que votre abandon définitif n'était point possible ; je me persuadai alors que vous songiez à me rejoindre. Vous allez sourire et vous moquer de moi ; mais je veux tout vous dire afin que cet entretien me soit pardonné. Je ne doutais donc pas qu'un jour ou l'autre vous viendriez me chercher, m'enlever peut-être. Que sais-je ? Alors, avec une patience de bénédictine, j'ai mis de côté un peu d'argent pour faciliter notre fuite ; j'ai choisi avec tendresse les quelques objets qui devaient me suivre dans un autre

pays, pour ma personne le strict nécessaire; mais j'y joignis quelques souvenirs de famille sans lesquels, vous le savez, je ne puis vivre. Je songeai à l'Italie, cette terre promise des amoureux, et j'attendis... le signal du départ : ce signal qui ne devait jamais venir!

Mes amis m'étaient devenus redoutables, plusieurs même furent l'objet de mon aversion. — Quelle injustice! — parce qu'il me semblait qu'ils auraient pu nous aider, nous marier, tout au moins servir de messagers, ou bien encore être négociateurs conciliants entre nos deux familles. J'étais si malheureuse que je devins méfiante, haineuse. Je perdis toute ouverture de cœur, même avec mes proches. Ma piété en fut aussi altérée, parce que l'excellent abbé B..., que vous avez connu, me dit, un jour que je gémissais dans ma souffrance :

— Il vous arrive ce qui arrive à toutes; cela n'a aucun intérêt. On vous a aimée, on ne vous aime plus, voilà tout, c'est la loi commune.

Je trouvai l'abbé B... cruel, et je ne me confessai de longtemps.

Un soir, vous vous le rappelez sans doute, je vous ai rencontré entre les doubles portes de sortie de l'Opéra, je n'ai pu m'empêcher de jeter un petit cri en vous revoyant; vous n'avez été nullement troublé de cette rencontre, votre salut fut dégagé et gracieux, et je vis rapidement qu'au lieu d'avoir maigri et pâli comme moi, vous étiez frais et bien portant. Je pleurai beaucoup en rentrant et je compris... que vous ne m'enlèveriez pas.

Quelques mois après cette rencontre, un de mes vieux amis qui savait mes peines voulut m'épargner celle d'entendre annoncer votre mariage sans y être préparée. Il vint nous voir, un soir après dîner, et m'emmena promener au jardin.

Sa voix tremblait du coup qu'il allait porter. Je pressentis qu'il s'agissait de vous. Je mis la main sur son bras, autant pour l'interroger que pour m'appuyer. Il vit que le moment était venu de me causer ce grand chagrin et me dit tout bas, si bas que j'eus peine à l'entendre :

— Henry se marie, il épouse Mlle V...

Puis, il me prit dans ses bras, car je tombais, et posa ses mains sur mes yeux, comme pour m'empêcher de pleurer... Il est mort l'an dernier, ce pauvre ami. Je l'ai soigné, je le bénis tous les jours, Henry, d'avoir mis cette ombre du jardin et ce voile de ses mains sur la première impression de la plus grande douleur de ma vie!

... Je fus absorbée pendant bien des mois; puis les devoirs à remplir sont venus et m'ont réveillée de la torpeur où m'avait laissée le rêve. Mes parents ont été malades; j'ai perdu mon père! Si vous saviez combien est salutaire la veillée qu'on fait au chevet des mourants. Et puis, les enfants de ma sœur sont restés seuls au monde; vous avez vu, n'est-ce pas, toutes mes angoisses? J'ai travaillé pour eux. Le souci du pain quotidien nous mûrit vite; grâce à Dieu le calme et le bien-être sont revenus. Et puis, et puis... pendant tout cela, les années se sont amassées sur ma tête; j'ai été vieille sans avoir eu le temps d'y songer. Il en arrive ainsi aux cœurs dont les impressions ne sont point fugitives : une joie, un chagrin, le temps de pleurer, de guérir, d'oublier, la vie est finie, Dieu merci!...

— Que dites-vous, Gertrude, vous vous mariez; vous êtes dans la plénitude de votre beauté.

— Non, Henry, ma punition est là. Je n'ai pu reprendre la liberté que vous m'avez rendue; je ne suis plus à vous, mais je ne suis point assez à moi-même pour me donner en toute sûreté de conscience à un autre. Je vous l'ai dit, là est mon châtiment; je l'accepte avec résignation comme je dois.

— Mais pourquoi parlez-vous de châtiment? Qu'avez-vous fait qui soit mal.

Gertrude répondit avec conviction :

— J'ai disposé de mon sort sans l'aveu de mes parents et sans l'aveu des vôtres. Nous nous sommes enveloppés dans un nuage que nous aimions : nous y étions si heureux! Mais la vie impose des soumissions et des devoirs auxquels il ne faut point se soustraire et... Mais nous voici au château : voyez, le perron est tout illuminé!

—

Le panier arriva à son tour devant les marches de marbre sur lesquelles brûlaient des feux de Bengale. La pluie commençait à tomber.

On entra dans la grande salle à manger où un souper était servi. Celle des douairières qui était restée au château demanda successivement à chacun les impressions qu'il rapportait de la Sainte-Croix.

— Eh bien, Gertrude, la Sainte-Croix était-elle jolie?

— Certainement, dit Gertrude.

— Certainement, dit Henry.

— Vous êtes-vous amusés?

— Beaucoup.

— Beaucoup.

ANGE-BÉNIGNE.

DE LA FEMME

L'homme supérieur se sert de la femme, l'homme ordinaire en use; l'homme inférieur en abuse. Il n'y a que le sot qu'elle domine. Ne parlons que de ceux qui en valent la peine, et constatons les nécessités de situation. Dans ces trois cas, que devient la femme? Un point d'admiration, un instrument ou une victime. Point d'admiration, c'est une esclave; instrument, ce n'est qu'une chose; victime, c'est une bête de somme. Or, je crois qu'aucune de ces missions n'est faite pour élever sa nature. Maintenant, est-elle élevable dans le sens intellectuel du mot? J'en doute, car, lorsqu'elle domine un homme, elle le méprise à ce point que je ne saurais qu'être de son avis.

—

Admirablement faite pour se soumettre aux exigences de ces différentes destinées, la femme est ce qu'elle peut et doit être.

Nature imitatrice et perfectible, elle n'a aucune opinion par elle-même et ne raisonne que sous l'empire de ses sentiments. Parlez-lui de la garde nationale, vous verrez éclater son enthousiasme ou son mépris, suivant que son mari ou son amant en porte les insignes avec fierté ou a de fréquents démêlés avec le conseil de discipline. Voilà le fond de ses opinions en tout. Il en résulte qu'un homme adroit, si son bonheur en dépend, peut très facilement amener une femme à toujours être de son avis.

—

Un homme, qui passe pour avoir de l'esprit, me disait un jour : « Ce qu'une ancienne maîtresse a de charmant est qu'à chaque instant on se retrouve en elle. » Et les hommes reprochent aux femmes de se regarder dans les glaces!

—

L'organisation même de la femme ne vient-elle pas à l'appui de ce que j'avance? Cette admirable faculté, qu'elle possède et développe si bien, d'entendre sans écouter, ne prouve-t-elle pas qu'elle se contente du son et ne répond qu'à la note? Quel est l'homme intelligent qui ne s'est pas amusé à la faire répondre à volonté? L'intonation, la formule, le geste, tout provoque une réponse infaillible. Dites-lui avec sollicitude : Est-ce que vous êtes souffrante? elle entrevoit une lueur d'intérêt qu'elle récompense par un : « J'ai un peu de migraine. » Dites-lui d'un ton rude : Vous n'êtes pas malade? elle comprend l'absence de plainte et la répugnance pour l'infirmité, et répond aussitôt : « Moi? par exemple! »

—

Bonne par nature, dévouée par instinct, il faut que l'âge ou les circonstances l'aient gâtée pour qu'on ne la trouve pas toujours prête à nettoyer un enfant, panser un mari ou soigner un ami.

—

Rendons lui une justice; elle sent si bien son infériorité que souvent le besoin de jouer un rôle lui donne des qualités qu'elle serait incapable de posséder naturellement.

—

Son plus grand écueil est la fortune. Qu'on la prenne jeune et surtout qu'on sache la prendre, on la trouvera toujours disposée non-seulement à accepter son sort, mais même à se dévouer entièrement aux existences les plus malheureuses. Si, au contraire, la naissance ou le hasard de la vie lui a donné la fortune, elle croit que tout lui est dû et elle pousse cette conviction jusqu'à la cruauté.

—

En somme, comme toutes les natures faibles, elle n'est quelque chose par elle-même que lorsqu'elle a souffert. Pauvreté, dévouement, sacrifice, il lui faut un baptême.

—

L'amour, qui est le but de sa création, a seul le privilège de l'élever quelquefois sans épreuve. Encore la plupart du temps, dans ce cas, n'a-t-elle de personnalité que pour celui qu'elle aime.

—

Jouissant de l'esprit, elle sait se faire à la nullité et en arrive même à supporter patiemment la bêtise; ce qui prouve combien elle est faite pour tous.

LOT.

LA NOUVELLE REVUE

Mme Juliette Lamber (Mme Adam) vient de fonder une publication très importante : La *Nouvelle Revue*, qui doit paraître les 1er et 15 de chaque mois.

A en juger par le premier numéro paru à la date du 1er octobre, et en se reportant à la page qui le termine et contient les noms des collaborateurs qui se sont rangés autour de Mme Juliette Lamber, La *Nouvelle Revue* est certainement

appelée à marcher au premier rang des publications de ce genre.

La variété des sujets traités comprenant la politique, la philosophie, l'histoire, les questions commerciales, l'art et la poésie, les menus faits de la quinzaine, aussi bien que la supériorité, dans chacune de ces matières ; des nom s qui les signent nous dispensent de longs commentaires.

Nous avons lu le premier numéro de la *Nouvelle Revue* avec le plus grand intérêt notamment un très remarquable article de M. Henri de Bornier : la politique dans Corneille, ainsi que la vigoureuse et large poésie de notre confrère André Theuriet que nous reproduisons ci-dessous :

LES PAYSANS

Le village s'éveille à la corne du pâtre,
Les bêtes et les gens sortent de leur logis ;
On les voit cheminer sous le brouillard bleuâtre,
Dans le frisson mouillé des alisiers rougis.

Par les sentiers pierreux et les branches froissées,
Coupeurs de bois, faucheurs de foin, semeurs de blé,
Ruminant lourdement de confuses pensées,
Marchent, le front courbé sur leur poitrail hâlé.

La besogne des champs est rude et solitaire :
De la blancheur de l'aube à l'obscure lueur
Du soir tombant, il faut se battre avec la terre
Et laisser sur chaque herbe un peu de sa sueur.

Paysans, race antique à la glèbe asservie,
Le soleil cuit vos reins, le froid tord vos genoux ;
Pourtant si l'on pouvait recommencer sa vie,
Frères, je voudrais naître et grandir parmi vous !

Pétri de votre sang, nourri dans un village,
Respirant des odeurs d'étable et de fenil,
Et courant en plein air comme un poulain sauvage
Qui se vautre et bondit dans les pousses d'avril,

J'aurais en moi peut-être alors assez de sève,
Assez de flamme au cœur et d'énergie au corps
Pour chanter dignement le monde qui s'élève
Et dont vous serez, vous, les maîtres durs et forts.

Car votre règne arrive, ô paysans de France ;
Le penseur voit monter vos flots lointains encore,
Comme on voit s'éveiller dans une plaine immense
L'ondulation calme et lente des blés d'or.

L'avenir est à vous, car vous vivez sans cesse
Accouplés à la terre, et sur son large sein
Vous buvez à longs traits la force et la jeunesse
Dans un embrassement laborieux et sain.

Le vieux monde se meurt. Dans les plus nobles veines
Le sang bleu des aïeux, appauvri, s'est figé,
Et le prestige ancien des races souveraines
Comme un soleil mourant dans l'ombre s'est plongé ;

Mais vous croissez... L'effroi de nombreuses lignées
N'arrête point l'essor de vos mâles amours ;
Pour de nouveaux enfants vos femmes résignées
Voient s'arrondir sans peur leurs robustes contours.

L'avenir est à vous !... Nos écoles sont pleines
De fils de vignerons et de fils de fermiers ;
Trempés dans l'air des bois et les eaux des fontaines,
Ils sont partout en nombre et partout les premiers.

Salut ! Vous arrivez, nous partons. Vos fenêtres
S'ouvrent sur le plein jour, les nôtres sur la nuit...
Ne nous imitez pas, quand vous serez nos maîtres,
Demeurez dans vos champs où le grand soleil luit.

Ne reniez jamais vos humbles origines,
Soyez comme le chêne au tronc noueux et dur :
Dans la terre enfoncez vaillamment vos racines,
Tandis que vos rameaux verdissent dans l'azur.

Car la terre qui fait mûrir les moissons blondes
Et dans les pampres verts monter l'âme du vin,
La terre est la nourrice aux mamelles fécondes ;
Celui-là seul est fort qui boit son lait divin.

Pour avoir dédaigné ses rudes embrassades,
Nous n'avons plus aux mains qu'un lambeau de pouvoir ;
Et, pareils désormais à des enfants malades,
Ayant peur d'obéir et n'osant plus vouloir,

Nous attendons, tremblants et la mine effarée,
L'heure où vous tous, bouviers, laboureurs, vignerons,
Vous épandrez partout comme un ras de marée
Vos flots victorieux où nous disparaîtrons.

ANDRÉ THEURIET.

PETITES NOUVELLES

M. Vaucorbeil est parti pour l'Italie. Il se rend chez Verdi pour obtenir du maëstro l'autorisation de monter *Aïda*.

Le directeur de l'Opéra est accompagné de M. de Lauzières-Thémines, critique musicale de la *Patrie* très lié avec Verdi.

D'après les dernières nouvelles, les négociations sont sur le point d'aboutir ; Verdi, doit dit-on, venir à Paris ces jours-ci avec M. Vaucorbeil.

— On nous annonce pour ces jours-ci plusieurs débuts intéressants à l'Opéra.

Ce sont ceux : de Mlle Heilbronn dans *Faust*, du ténor Mierswéski dans *Guillaume Tell*, et du baryton Maurel dans les *Huguenots*.

— Jeudi soir à l'Opéra-Comique, en présence de la commission instituée pour recevoir les travaux de la nouvelle salle, on a, pour la première fois, allumé le nouveau lustre, et la décoration nouvelle a pu apparaître sous son aspect définitif.

L'impression a été excellente. La dorure produit un fort riche effet sans cependant écraser la peinture, ce qui eût été regrettable, car de ce côté on a fait de véritables merveilles.

La coupole particulièrement fera sensation.

M. Lavastre jeune n'a peut-être jamais rien réussi comme cette immense composition de près de 180 mètres surperficiels et qui comprend plus de 70 personnages d'un quart plus grands que nature. Ces personnages sont empruntés pour la plupart aux pièces du répertoire.

La circonférence de cette toile est divisée en quatre grandes sections occupées par les sujets suivants :

1° Les personnages de la comédie italienne, en face du spectateur ; 2° la scène capitale de *Joseph*, vis-à-vis du précédent ; 3° les personnages de *l'Etoile du Nord ;* 4° ceux du *Pré aux Clercs*.

Dans les intercalations de ces quatre sujets principaux, on voit des groupes de personnages des opéras suivants :

Fra Diavolo, la Dame blanche, Galathée, Roméo et Juliette, le Songe d'une nuit d'été et *Lalla-Rouck*.

Les figures allégoriques de la Danse, la Tragédie, la Comédie et la Musique marquent les divisions de cette toile.

Au dessous de la coupole et la rattachant aux cintres, sont des motifs ingénieux de décoration dus à MM. Lavastre aîné et Carpezat.

Des mêmes peintres sont les attributs décoratifs des balcons des quatre galeries.

Le rideau, entièrement nouveau, est dû au pinceau de M. Rubé et de son fidèle collaborateur Chaperon. C'est une draperie simplement, sans figure aucune, mais le travail n'en est pas moins artistique pour cela. MM. Rubé et Chaperon ont d'ailleurs la spécialité des « rideaux » N'est-ce pas eux qui ont exécuté celui du nouvel Opéra et celui du Théâtre-Français.

Quant au foyer public, bien rajeuni et très embelli, ce sont MM. Lavastre et Carpezat déjà nommés qui s'en sont chargés.

Disons, en terminant, un mot du lustre qui nous a permis de contempler à l'aise toutes ces merveilles. Il a 4 mètres 50 de diamètre, porte près de deux cents feux, et n'a d'autre défaut que de gêner un peu la vue aux spectateurs de l'amphithéâtre.

— Pour succéder à la *Vénus Noire*, le Châtelet prépare la reprise du drame de Félix Pyat, le *Chiffonnier de Paris*.

Ce sera Dumaine qui remplira le rôle principal, créé par Frédérick-Lemaître.

— M. Koning vient de signer un traité avec la Compagnie parisienne des Petites-Voitures pour un service spécial de voitures retenues pour la fin du spectacle :

« Les personnes qui désirent s'assurer une voiture pour la sortie du théâtre sont priées d'en faire, avant le dernier entr'acte, la demande à l'ouvreuse, qui la leur fera retenir moyennant une commission de 20 centimes.

« Le prix de la course, d'après le tarif, et la commission ci-dessus indiquée devront être versés entre les mains de l'ouvreuse en commandant le véhicule.

« L'ouvreuse est tenue de remettre un récépissé de la somme reçue et le numéro de la voiture sitôt qu'elle sera retenue par les soins de l'agent préposé à cet effet. »

Cette innovation commmencera le 1er octobre.

Le Théâtre-Français et l'Opéra-Comique vont aussi l'adopter.

— Voici le programme des matinées du Théâtre des Nations, pour la saison 1879-80 :

Première série (Direction J. Bertrand).

LES ÉPOQUES FRANÇAISES

GAULOISE. — *Vercingétorix*, Henri Martin, de l'Institut. — *La Farce de la Cornette* (d'après Jehan d'Abundance), Jacques Normand. — *La Femme muette* (farce d'après Rabelais), Albert Millaud,

RENAISSANCE — *Masques et Bouffons* (d'après un scenario des Gelosi), J.-G. Bertrand. — *Martin Luther* (Fragments du drame de Zacharias Werner), Léon Halévy.

LOUIS XIII. — *Les Horaces* (tragédie), Corneille. — *Jodelet ou le Maître valet* (comédie), Scarron.

LOUIS XIV.—*Don Sanche* (tragédie), Corneille — *Tartufe* (comédie), Molière. — *Bajazet* (tragédie), Racine. — *La Coupe enchantée* (comédie), La Fontaine.

LOUIS XV. — *Les Trois Sultanes* (comédie), Favart. — *Les Mœurs du temps* (comédie), Saurin.

LOUIS XVI. — *Le Mariage du Figaro* (comédie), Beaumarchais.

RÉVOLUTION FRANÇAISE. *Charles IX* (tragédie), Joseph Chénier. — *L'Aîné et le Cadet* (comédie), Collot-d'Herbois.

Deuxième série

MATINÉES INTERNATIONALES

Fondées par Mlle Marie Dumas (4e année).

GRECQUE. — *Galatée* (drame de Basiliadis), trad. d'Estournelle, adapt. Juliette Lamber. —

L'*Assemblée des Femmes* (comédie d'après Aristophane), J.-G. Bertrand.

ROMAINE. — *Phormion* (comédie de Térence), Jacques Normand. — Le *Soldat fanfaron* (comédie de Plaute), Pierre Elzéar.

INDIENNE. — Le *Chariot d'argile* (adaption du drame indien : *Mrichakati*), Elie Brault.

ANGLAISE — *Henri VIII* (drame de Shakespeare), Jules de Marthold. — Les *Joyeuses Commères de Windsor* (comédie de Shakespeare), J.-G. Bertrand.

RUSSE. — *Madame de Votchkaline* (comédie de l'impératrice Catherine II), Charles Narrey. — Le *Revisor* (comédie de Nicolas Gogol), Eugène Gothi.

CHINOISE. — L'*Abricot parfumé* (comédie de Tchin-Pé-Rou). — La *Courtisanne chanteuse des rues* (drame d'un auteur inconnu), Judith Gautier.

ALLEMANDE. — *Faust* (drame de Gœthe), Jean Aicard, Pierre Elzéar.

ITALIENNE. — *Goldoni et ses comédies* (comédie de Ferrari), trad. Joseph Carchero, adapt. Alfred Ixel. — *La Locandiera* (comédie de Goldoni), Alphonse Pagès.

DANOISE. — *Non !* (comédie de Heiberg). trad. Soldi, adapt. J. Rohault. — L'*Affairé* (comédie de Holberg), trad. Flinch et Paul Vibert, adapt. Jacques Normand.

ESPAGNOLE. — *Châtiment sans vengeance* (drame de Lopez de Vega), J. de Marthold. — *Le Tribunal des divorces* (saynète de Miguel Cervantes), J.-G. Bertrand.

Chaque matinée sera précédée d'une conférence.

— On nous écrit de Genève, à la date du 3 octobre.

Le spectacle gala, pour l'inauguration du Grand-Théâtre de Genève, vient de finir ; il a été splendide.

Guillaume Tell a été très bien interprêté par une troupe excellente, qui a fait grand honneur au directeur, M. Bernard.

Genève possède enfin un théâtre de premier ordre.

Ce théâtre est après l'Opéra de Paris et celui de Vienne, le plus beau et le plus grand de l'Europe.

Il est construit dans le même style que celui de l'Opéra ; M. Gosse, l'architecte genevois, paraît s'être inspiré du monument de M. Garnier et ne semble pas avoir voulu chercher ailleurs un autre modèle, ni créer une œuvre originale.

L'intérieur, cependant, n'est pas imité de l'Opéra, le merveilleux escalier ne s'y trouve pas; mais, dans un vestibule magnifique, sont deux grands escaliers carrés qui font un très bel effet, par leur décoration et leur éclairage.

Le grand foyer est des plus remarquables, son parquet est en marquetterie ; ses panneaux en glaces immenses, ses colonnades élégantes, sa cheminée monumentale, ses cariatides superbes et surtout son plafond splendide, peint par Brisset, font l'admiration générale.

Dans un petit foyer coquettement orné se trouve une statue de Laplanche, représentant la musique, qui a obtenu le grand prix d'honneur au Salon de Paris en 1878.

Chaque étage et chaque place a son foyer spécial ; dans celui des troisièmes, se trouve la statue de Victor Huguo.

La salle rappelle celle de l'ancien Théâtre-Lyrique, elle est de couleur chamois clair et or et tapissée de velours rouge frappé.

Le lustre, d'un modèle tout nouveau, est superbe et éclaire d'une façon heureuse le merveilleux plafond de Brisset représentant le triomphe d'Apollon.

Les voussures sont ornées de quinze médaillons dus également au pinceau du même artiste et représentant : Talma, Mars, Perlet, Adrienne Lecouvreur, Thespis, Déjazet, Ressius, Rachel, Baron, Dugazon, Elleviou, Sophie Arnoult, Nourrit, Falcon et Duprez.

La scène est vaste et admirablement machinée.

Les Genevois peuvent se réjouir de posséder un monument qui revient à plus de six millions et qui ne leur coûte rien, car c'est encore la succession Brunswick qui en fait les frais.

— Nous apprenons que M. Beert le sympathique Directeur du Cirque Fernando ayant fait une brillante saison d'été en Belgique où sa troupe équestre a obtenu les plus grands succès, fera prochainement la réouverture de son cirque avec une troupe complètement nouvelle.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 978e livraison (4 octobre 1879). — La République d'Haïti, ancienne partie française de Saint-Domingue, par M. Edgar La Selve, professeur de rhétorique au lycée national Pétion, du Port-au-Prince (1871). — Texte et dessins inédits. Douze gravures de T. Wust, Th. Weber, Sirouy et Taylor.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.



L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.



Photoglyptie LEMERCIER et Cie   Cliché MULNIER

JANE MAY

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 335

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 16 au 22 Octobre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

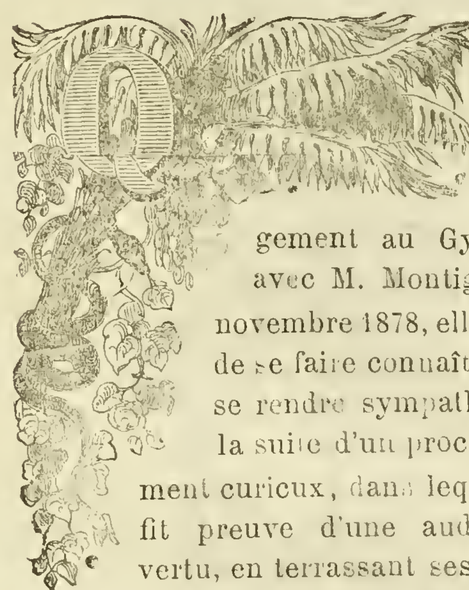
ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART.	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG.	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXXV

JANE MAY



Quand Jane May signa son engagement au Gymnase, avec M. Montigny, en novembre 1878, elle venait de se faire connaître et de se rendre sympathique à la suite d'un procès vraiment curieux, dans lequel elle fit preuve d'une audacieuse vertu, en terrassant ses calomniateurs avec un certificat qui l'égalait sur un point à l'heroïne du siège d'Orléans.

En pleine adolescence, d'une beauté piquante et d'une grâce malicieuse, nulle plus qu'elle n'avait droit désormais à remplir les rôles d'ingénûe; aussi son entrée au théâtre Madame fut-elle fort bien accueillie.

D'ailleurs, dès son premier début, la jeune pensionnaire se montra à la hauteur de son emploi, en créant avec une exquise naïveté le rôle charmant de Geneviève Hébert dans la jolie comédie de M. Pailleron, l'*Age ingrat*, représentée le 11 décembre 1878.

Le succès si bien mérité de cette pièce dura près de quatre mois, et assez longtemps pour asseoir la réputation de Mlle Jane May, dont la gentillesse fut très remarquée.

Adrienne, de *Nounou*, pièce de MM. Hennequin et de Najac lui continua la faveur du public. Aussi, à partir de ce moment, la succession de Mlle Legault lui revenait de droit, car elle était, plus que toutes ses camarades, en possession des séductions de la jeunesse.

Après avoir joué Geneviève dans la reprise de *Nos bons villageois*, de Sardou, et Claire dans les *Cascades*, de Gondinet, elle remplaça la jeune transfuge du Gymnase dans le personnage de Christine de Morieux, de *Une innocente*, cette aimable comédie du regretté Chéri-Montigny, mort si malheureusement l'an dernier à la fleur de l'âge.

Une reprise, Régina Van Buremonde, dans la *Cigarette*, de MM. Meilhac et Ch. Narrey, et deux créations : Berthe, dans les *Ilotes de Pithiviers*, de M. Paul Ferrier, et Angèle, dans *Jonathan*, la pièce à succès du moment, complètent la série des rôles joués par Mlle Jane May sur la scène du Gymnase.

Cela a suffi largement pour permettre à la jolie et piquante artiste de se faire connaître et aimer de son public et des auteurs qui réclameront souvent son talent pour assurer le succès de leur pièce.

Jane May, à peine entrée dans la carrière dramatique est, dès à présent, une de nos comédiennes d'avenir si le travail vient aider le développement d'une intelligence très fine heureusement servie par des dons naturels assez rares et si appréciables au théâtre.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

BARRÉ

(Sociétaire de la Comédie-Française).

REVUE DES THEATRES

OPÉRA-COMIQUE

RÉOUVERTURE. — Débuts de M. Herbert

L'Opéra-comique a enfin fait sa réouverture samedi 11 octobre par une reprise du *Pré-aux-clercs* avec une nouvelle distribution.

Mme Bilbaut Vauchelet, MM. Barré et Fugère avaient seuls conservé leurs rôles. Un nouveau ténor, M. Herbert se produisait dans le rôle de Mergy. Nous lui donnerons un peu de temps avant de porter un jugement définitif sur les services que nous le croyons apte à rendre à l'opéra-comique. Disons seulement en attendant qu'il nous a fait regretter le style de Nicot.

Mlles Thuillier et Fauvelle sont restées inférieures à Mlles Clerc et Edith Ploux. Morlet qui jouait pour la première fois Comminge est un chanteur bien supérieur à Bernard, mais il n'est pas encore sur les traces de Couderc.

L'ensemble, malgré ces restrictions est très satisfaisant; et, ainsi monté, *le Pré-aux-clercs* fera patiemment attendre les reprises de *Roméo* et de la *Flûte enchantée*. Les lendemains sont très-bien remplis par *Mignon* avec Mme Galli-Marié et Mlle Adèle Isaac qui chante en virtuose accomplie le rôle de Phihine.

La salle restaurée telle que nous l'avons décrite dans un précédent numéro a produit beaucoup d'effet aux yeux du public.

NOUVEAUTÉS

Première représentation de Le *Petit abbé* pièce en un acte de MM. Bocage et Liorat musique de M. Grisart.

Encore une petite pièce faite exclusivement pour faire valoir le talent délicat de Mlle Céline Chaumont.

Le fabliau est simple. Un jeune séminariste, croyant être adressé à une chanoinesse qui le doit protéger est expédié à une danseuse, la fameuse Guimard, pour être, bien au contraire, relevé du vœu de chasteté. C'est son cousin qui agit ainsi ne voulant pas que les descendants des Boufflers laissent éteindre la famille en entrant dans les ordres.

Arrivé chez sa protectrice le petit abbé est tout étonné de ce qu'il rencontre dans son appartement. Il finit par comprendre le sens des objets qu'il étudie, et vexé d'avoir été joué, comme aussi séduit par les charmes de l'actrice, il change son *gloria in excelsis* contre les *Heures de Cythère*.

Les petits détails qui abondent et constituent la pièce sont bien minces et bien légers, mais rendus par Céline Chaumont ils séduisent et emportent le succès.

PALAIS-ROYAL

Première représentation de : *Les petits coucou* pièce en 3 actes de M. Eug. Nus et Ad. Belot.

Quand paraîtront ces lignes, la pièce nouvelle du Palais-Royal aura probablement disparu de l'affiche. Nous croyons donc qu'il vaut mieux ne pas nous appesantir sur une erreur de deux auteurs habitués au succès. Nous devons seulement enregistrer cette malheureuse première représentation, pour répondre aux exigences de notre publication.



UN COUP D'ÉTAT

Le comte de Beaucadé, ancien colonel au 10e cuirassiers, et son garde Salmon, sont en tête-à-tête dans le cabinet de travail, Salmon debout, immobile, le comte marchant à grands pas, fort agité.

— Mon colonel, dit le garde, sait cependant qu'au moins dix fois j'ai pris Jean Jouhan sur le fait. Il est venu pleurnicher, parler de sa mère, et mon colonel lui a fait grâce ; ce qui ne l'a pas empêché, pas plus tard qu'hier, de fureter au taillis Fayard ; car il a un furet maintenant ?

— Jouhan a un furet !... et tu ne l'as pas saisi !... et tu ne l'as pas amené !...

— J'ai pris les poches, mon colonel. Les voilà ! Mais lui, il s'est sauvé en me montrant de loin un lapereau qu'il tenait par les pattes.

— Jouhan ! je le briserai comme verre, dit le colonel d'une voix étranglée... Va me le chercher, et vivement.

Salmon mit sa casquette verte, fit le salut militaire et partit.

En l'attendant, M. de Beaucadé reprit sa pipe, se jeta dans son grand fauteuil de maroquin, et y resta dans l'attitude d'un ministre accablé sous le fardeau du pouvoir.

Le rôle de grand propriétaire n'est pas une sinécure ; depuis dix ans, le colonel en faisait l'expérience et regrettait parfois la petite maison blanche, avec simple jardin, à Bonau, près de Lyon, où il avait passé la première année de sa retraite, à la suite d'une blessure reçue à Solférino. C'est là que l'héritage d'un cousin au dixième degré, M. de Saint-Juliac, lui était pour ainsi dire tombé du ciel. Ce M. de Saint-Juliac était mort entre son confesseur et une collection de soixante boîtes à musique, usé, exténué, fourbu de ses vingt ans de célibat, passées en grande partie dans un entre-sol de la rue du Helder. L'arrivée du colonel dans cette opulente demeure avait jeté la terreur parmi les gens du village, qui, entre eux, ne se serait pas volé un clou, mais se croyaient tout permis sur les terres du *seigneur*, comme ils disent encore dans le pays dauphinois. Le colonel était une sorte de colosse en bronze, avec une voix de bronze, une tête maigre à grands traits heurtés, avec une forêt de cheveux encore presque noirs et raréfiés sur les tempes par le frottement du casque. Il aimait à être appelé par ses familiers le chevalier Bayard. Sous cette rude enveloppe, le cœur d'un enfant, l'insouciance d'un sous-officier. Il aurait chargé une batterie à lui seul, mais battait toujours en retraite devant les larmes d'une femme et les hypocrites jérémiades d'un paysan pris sur le fait de maraude. A peine s'il dépensait le quart de son revenu ; le reste s'écoulait, comme l'eau, en prêts à des gens obérés qui ne restituaient jamais, en secours de toute sorte aux indigents. Il ne rencontrait jamais un villageois pieds nus sans l'envoyer aussitôt se chausser à son compte chez le marchand de sabots, avec des imprécations à faire crouler le ciel. Aussi ne se gênait-on pas avec lui ; on lui enlevait jusqu'aux grilles de bois de son parc réservé. C'était alors des tempêtes comme celles que j'ai décrites plus haut. Salmon, son garde, était tancé pour sa négligence et puis pour son excessive dureté. Le furet de Jouhan lui parut cependant une bravade contre laquelle il était bien décidé à se montrer impitoyable.

Une heure après, le braconnier parut sur le seuil du cabinet, escorté par Salmon. Il portait la tête droite comme un soldat à qui on a bandé les yeux devant le peloton d'exécution. C'était bien le coureur des bois dans toute la rigueur du costume et de la physionomie : œil de renard, mâchoire de loup, rapiécé avec des ficelles, plaqué de terre glaise aux genoux ; mais dans l'ensemble quelque chose de correct qui trahissait l'ancien soldat.

Le colonel, sans se lever, le toisa un moment en fronçant les sourcils.

— Jouhan, n'as-tu pas servi dans l'artillerie ?

— Pardon, monsieur le comte.

— Tu dis ?...

— Pardon, mon colonel.

— A la bonne heure. J'aime ton attitude. Mais tu es un voleur, la honte de l'armée. Quoi ! la honte du corps... et qui feras un congé à Cayenne, c'est moi qui t'en réponds... à moins qu'une révolution ne te fasse propriétaire de ce château, ce qui pourrait bien arriver du train où vont les choses... J'en ai par-dessus la tête de ce château ! Et ces baliveaux, qui les a coupés ?... Qui a fureté au Fayard ?...

— C'est moi, mon colonel.

— Ah ! c'est toi, et tu l'avoues comme si tu avais usé d'un droit. Eh bien, moi, monsieur Jouhan, je vous réponds que c'est votre dernier méfait... le procès-verbal va être rédigé. Mets-toi là, Salmon... Ah ! c'est toi...

Salmon se dirigeait vers le bureau.

— Attends, dit le colonel; procédons en règle... Qu'avez vous à dire pour vous justifier, maître Jouhan ?

— Rien, mon colonel... que tout ça c'est la faute de mon colonel, qui est trop bon.

— Sacrebleu ! c'est trop fort ! Et ce maraud ajoute l'insulte au vol.

Jouhan ne bougea pas en voyant le colonel bondir vers lui les poings fermés.

— Mais, explique-toi donc... ou bien... tu vois la fenêtre...

— J'ai déjà dit à mon colonel que, n'ayant pas d'état et une vieille mère...

— Je connais ça... Ta mère... ta mère... Je m'en moque, de ta mère...

Jouhan fit semblant d'essuyer une larme...

— Et j'aurais voulu entrer au service de mon colonel, qui aurait été content de moi.

— Pour le coup, tu as choisi un singulier moyen de te recommander.

Et M. de Beaucadé éclata de rire. Jouhan rit aussi. Salmon garda sa dignité.

Le colonel était dérouté et cherchait autour de lui pour se tirer d'affaire ; puis, feignant de ne plus pouvoir tenir sa colère :

— Va-t'en, dit il ; remets ce furet à Salmon et reviens demain.

Jouhan ne se le fit pas dire deux fois et se retira en faisant le salut militaire et en jetant un regard ironique à Salmon. Il était sauvé !

Le soir, au rapport, il y eut une longue conférence entre le colonel et Salmon. M. de Beaucadé, en grande houppelande marron, ornée de sa rosette, avait l'air joyeux et compassé d'un diplomate en couches d'une combinaison profonde et sûre.

— Assieds-toi, Salmon, et écoute-moi. Il m'est venu une idée admirable, Jouhan va être garde à ta place... Ne te fâche pas et écoute jusqu'au bout. Il me faut un régisseur pour mes fermes, un secrétaire, un lecteur, un commensal... quand mon neveu et ma nièce ne sont pas là, et tu sais qu'ils ne séjournent ici qu'au temps de la chasse. Il faut que je finisse mon ouvrage sur les transformations de la cuirasse. Je te dicterai, car je n'ai plus la main sûre et ma vue se brouille. Je connais ton écriture. Tu me liras la *Patrie* et puis tu mangeras avec moi, car je m'ennuie. Quand le curé ne viendra pas faire sa partie... un régisseur peut s'asseoir à la table du propriétaire... Tu ne seras plus maréchal des logis, mais M. Salmon. Cela s'est vu d'ailleurs... C'est un coup hardi que je fais là. A nous deux nous décrasserons ce Jouhan... Vois-tu, pour effrayer les voleurs, il n'est rien de tel qu'un voleur... Tu est trop honnête homme, toi.

A mesure que le colonel parlait, Salmon se transfigurait. A la fin de l'allocution, il était déjà à demi bourgeois. Il était si heureux qu'il n'osa pas remercier et put seulement dire, avec deux grosses larmes dans les yeux :

— Ah ! mon colonel...

— C'est bon, c'est bon. Va chercher Jouhan.

Jouhan vint, mais cette fois tiré à quatre épingles : pantalon de treillis et son ancienne veste de petite tenue avec les boutons du régiment. Le colonel après l'avoir longuement sermonné, lui fit part de sa nomination, Jouhan parut confondu, balbutia, comme Salmon, quelques monosyllabes intelligibles en piaffant sur le parquet.

—

Aujourd'hui Salmon, avec son menton rasé, ses côtelettes rouges et son costume civil, taillé dans les défroques de son maîtres, a l'air d'un petit régisseur ou d'un instituteur de village, quand il met sa redingote noire pour le dîner. Il ne quitte pas le colonel. Baptiste en a fait une maladie.

Les bois n'ont jamais été si bien gardés. Dans son uniforme vert, à parements et liserés blancs Jouhan n'est plus reconnaissable. Le pouvoir l'a rendu consciencieux au possible. Il se repent sur le dos d'autrui, comme les tribuns devenus ministres, Son grand chien roux, qui flairait autrefois les gendarmes, n'a plus de nez que pour les pécoreurs du village Il n'est pas dit que Jouhan ait tout à fait abjuré ses anciennes pratiques, mais tout se fait en règle. De plus, on distribue aux paysans des coupes entières ; on envoie aux malades le produit des battues... et personne ne se plaint.

Sur l'injonction formelle du colonel, Jouhan a fini par épouser la veuve Métayer, qu'il avait fortement compromise ; ce fut le seul mauvais côté de son aventure.

Le colonel est ravi de son idée et se croit un grand politique. Jamais il ne manque le jeudi soir, en faisant son piquet avec le curé, de dire à celui-ci :

— Avouez-moi, cher curé, que j'ai fait là un fameux coup d'État. Jouhan est un fameux trésor.

— C'est vrai, dit le curé ; mais le malheureux n'a pas encore fait ses pâques cette année...

Le colonel prend une part du reproche pour lui et ne répond rien.

SMOKE.

LES TALONS ROUGES

Mon bottier est un blond timide qui manque comme personne la cambrure d'une bottine ; mais quel cœur ! Dans son état ordinaire, il a un œil doux qui se dérobe quand on le regarde trop en face, car c'est la timidé en tablier vert. C'est à peine s'il ose recevoir l'argent de ses notes, et encore ne manque-t-il jamais de demander d'un air attendri si cela ne vous gêne pas. Nous en avons tous connu des bottiers bruns et rageurs qui venaient droit à vous, dans la rue, avec des *Pensez-vous à moi?* à faire retourner les passants.

Lui, le pauvre doux garçon, rebrousserait plutôt chemin pour ne pas vous embarrasser. C'est tout au plus si, dans un moment de presse, il oserait arborer comme symbole cette petite fleur qui veut dire : Ne m'oubliez pas. Pour ces aimables qualités du cœur, je lui passe volontiers, de temps en temps, que que comparaison risquée entre l'alène et le pinceau, comparaison dont moi-même je lui ai d'ailleurs fourni le prétexte par certaine complaisance que je vais vous conter.

—

Il y a quatre où cinq jours, sur le tantôt, au moment où, ma palette à la main, je clignais complaisamment des yeux, j'entends un tout petit coup de sonnette C'était mon bottier Renard. Il entra et s'assit, son paquet vert sous le bras. Mon premier mouvement fut d'inquiétude, car enfin je n'avais rien commandé, et alors cette visite... Mais non, c'est invraisemblable, et d'ailleurs il n'oserait jamais.

— Comment se porte madame Renard ?

— Vous êtes bien honnête !

— Joli temps pour les biens de la terre, hein?

Impossible d'en tirer un mot. Ce mouton silencieux commençait à m'agacer.

Mon homme avait changé son paquet de bras, comme une nourrice qui veut apaiser son marmot. Évidemment, c'était le cheval de Troie, que ce mystérieux paquet vert.

— L'ouvrage va-t-elle, de ce moment ici ? lui demandai-je sans rire, car j'ai le respect des choses consacrées, et, chacun le sait, dans l'industrie du cuir, l'ouvrage et l'argent ne sont pas des mâles.

Puis, par une transition habile :

— Au fait, qu'est-ce que vous avez donc là-dedans ?

— Ça, monsieur, fit-il en rougissant beaucoup, c'est de la marchandise. Je vais vous expliquer. Comme je passais dans le quartier, je me suis dit comme ça...

Il fit un geste désespéré, comme pour entr'ouvrir le paquet, mais il se borna encore à le changer de place.

— Voyons, Renard, vous savez bien que je ne suis pas un Turc et vous avez certainement quelque chose à me dire. Serait-ce pour...

— Oh ! non, monsieur, non. Tenez, je vais tout vous avouer, mais il ne faudra pas m'en vouloir. C'est ma femme qui a eu l'idée.

— Quelle idée ?

— L'idée des talons.

— Quels talons ?

— Figurez-vous, monsieur, que nous avons dans notre clientèle une dame très-original.

— Une petite dame ?

— Mais non, une grande dame et qui a de drôles d'idées, allez ! Elle veut avoir un paire de mules à talons rouges. Voulez-vous les voir ?

Et, tout en défaisant lentement les nœuds de la toilette verte :

— Il n'y a que deux ouvriers à Paris capables de faire ça. Tenez, en voilà une. Elles sont faites sur deux formes, comme vos bottines. Tenez, voilà l'autre...

Il était près de six heures et je dînais en ville ce soir-là.

— Est-ce que vous auriez la prétention de me faire poser, monsieur Renard ? Je vous avertis que je... vais me faire la barbe.

— Ne vous gênez pas. Où en étais-je ? Ah ! voici. Je vais donc chez ma cliente avec la bouche enfarinée, car je m'attendais à des compliments. C'est le contraire qui m'arrive. Madame n'était pas visible pour moi ; mais je l'entends qui disait à sa femme de chambre : « Que ce Renard est bête, on ne peut rien obtenir des ouvriers. » Je n'étais pas content ; mais voyez-vous, monsieur Réné, quand on est dans les affaires, il faut se boucher les oreilles. — Enfin, que désire madame, au juste ? — Madame ne veut pas de vos talons en cuir rouge. Madame ne regardera pas au prix, mais elle veut des talons peints en rouge, peints au pinceau, vous entendez. — Me voilà avec de la marchandise sur les bras et bien embarrassé pour satisfaire ma cliente. En rentrant, je compte ça à ma femme. Savez-vous ce qu'elle me répond, ma femme ? Mais je ne veux pas vous faire couper ; j'attendrai que vous ayez fini votre barbe.

Je commençais à comprendre.

— Allez toujours ! fis-je, sans le regarder, pour ne pas émousser son courage.

— Ma femme me dit donc : Puisque nous avons un client dans la partie ! Va donc voir monsieur Réné, c'est un bon cœur qui ne te refusera pas un coup de pinceau. Et voilà pourquoi je suis venu.

— Votre femme a très-bien fait de penser à moi, répondis-je avec un grand sérieux, et vous lui en exprimerez toute ma reconnaissance. L'ouvrage est *délicate*, mais les temps sont durs et il faut bien faire un peu de tout.

— Ah ! monsieur Réné !

Et des protestations. Encore un peu, il aurait pleuré.

— Voyez-vous, me dit-il en recouvrant ma commande d'un papier de soie, il faudra me mettre tout ce qu'il y a de beau en rouge. Deux couches, s'il vous plaît, à cause du frottement des jupons, qui mange la couleur.

— Est-ce tout ?

— J'oubliais de vous dire que le bord de la semelle doit être peint comme le talon ; mais il faudra veus méfier, pour ne pas mettre de couleur après le satin.

— Bon, je ferai de mon mieux. Pour quel jour voulez-vous ça ?

— Le plus tôt posssible, à cause de la cliente. Vous savez, les caprices, c'est toujours pressé.

— Nous sommes lundi... Deux couches... Revenez vendredi, l'ouvrage sera prête.

Je riais encore en arrivant en retard chez mon ami G...

—

Le lendemain, pendant deux heures, je m'escrimai sur ces amours de mules. Le talon allait tout seul ; mais c'est sur cette diable de semelle, fine comme un cheveu, qu'il ne fallait pas broncher. Quand la glace me transmit mon image, dans ces délicates fonctions, j'éclatai de rire, — phénomène assez rare chez un homme en tête-à-tête avec lui-même. J'avais les mains gantées, par respect de cette intérieur immaculé. Allons, c'est fait ! Tu seras content, ô mon Renard ! Que le vendredi (*veneris dies*) fut lent à venir. Mon œuvre à deux couches est enfin terminée. Au fait, si je la signais — d'un petit cœur microscopique percé de traits enflammés. Là, sous la semelle. Quelle allusion délicate !

Au jour et à l'heure dits, j'entendis Renard qui, de son large pied, ébouriffait mon paillasson

— Arrivez donc, patron, lui dis-je avec bonne humeur, votre commande est terminée. Ah! mais, on a de la conduite ici — on ne boit pas.

Il s'avança, les pieds en dedans, me regardant avec défiance.

— Bien vrai, que c'est fini, monsieur Réné ?

Pour toute réponse, j'étais allé sournoisement jusqu'à mon armoire, et je revins vers lui, à pas comptés, portant solennellement ma paire de mulles, sur un panneau neuf, avec la gravité d'un homme d'Église.

— Les voilà donc ! fit-il en tendant les mains. Vous avez bien mis les deux couches, pas vrai ? Pourvu que la cliente les trouve assez rouges !

Et il souleva délicatement chaque mule. pour bien s'assurer que tout y était. Puis lentement, comme n'osant pas tout dire, il les enveloppa d'un air pensif dans sa toile verte.

Enfin, mon homme, qui se grattait l'oreille sans oser s'en aller, eut un mouvement désespéré de hardiesse.

— Si nous réglions, monsieur René ? Voulez-vous me dire ce que je vous dois ?

Je protestai par un formidable éclat de rire, qui redoubla quand je vis l'honnête Renard mettre la main à son gousset. Je l'arrêtai d'un geste.

— Rengaînez, mon brave Renard, rengaînez, ou vous allez me gâter une belle action. Bien des choses à votre dame et pas un mot de plus ou je me fâche.

— Mais alors, monsieur Réné, si vous refusez le salaire de votre ouvrage ?...

— Si je refuse ?...

— Vous ne comprenez donc pas comme ça va me gêner pour vous en rapporter !

L. S.-F.

EN PÊCHANT A LA LIGNE

... Le fond de l'eau est un mystère. Ni la vue ni l'ouïe ne vous révèlent ce qui s'y passe. Pour toute indication une plume légère flotte à la surface et tremble au moindre contact. L'animal que l'on attend arrive sans bruit, caché dans la pénombre des eaux vertes ; la minute qui vient sera peut-être celle où il va avaler votre amorce ; tout cela c'est l'inconnu. Le milieu dans lequel opère le pêcheur à la ligne n'est pas le sien, il ne peut y poursuivre sa proie sans s'exposer à de gravers dangers ; il en est toujours aux conjectures sur le lieu et sur le temps. Cependant la plume a oscillé faiblement ; à qu'elle espèce de poissons avez-vous affaire ? Un vieux pêcheur expérimenté pourra peut-être le dire, mais le novice passionné perd la tête et sent trembler sa main. La voici maintenant qui

s'enfonce brusquement, émotion suprême, on sent au bout du fil la résistance vivante. Le poisson est accroché, il faut le sortir de l'eau. C'est ici que la bataille commence. Si l'animal est un peu gros, tous les avantages sont de son côté. Les instruments dont on se sert son délicats, afin de ne pas l'effrayer et avant qu'on ait pu entrevoir son dos au milieu du bouillonnement de l'eau, il a souvent rompu la ligne. S'il s'échappe, en deux coups de queue, il disparaît hors de la portée de la main et on ne le revoit plus. Ce sont vraiment des émotions fortes.

—

L'aspect de la rivière agit aussi sur l'imagination du pêcheur. Ici ce sont les vastes fonds sombres, sans courant et ombragés par les grandes plaques vertes des nénuphars qui flottent au-dessus ; c'est le séjour des carpes majestueuses et de l'avide brochet ; on croit les voir se couler lentement parmi les herbes qui tapissent le fond de ces antres. Plus loin, le courant guilleret sautille au soleil sur un lit de cailloux ; des milliers de goujons, poursuivis par la perche au dos rayé, sont là qui attendent la friture. On s'apprête plein d'espoir. Bon ! un, deux, ça va bien. Plus rien... Au bout d'une heure, un troisième. Cependant on sait qu'ils n'ont qu'à vouloir, on attend. Agacé, mais on attend. Mais voici le soir le vent est tombé, la surface de l'eau est comme un miroir, les insectes volent par milliers au-dessus dans les rayons du soleil couchant. On entend comme un aboiement dans l'eau, c'est une truite qui engloutit quelque infortuné moucheron qui s'est laissé choir. Ceci est cause que vous pêchez encore pendant une heure, puis, vous retournez à la maison avec trois goujons. Mais demain, quelle revanche !

En ai-je ainsi passé de ces délicieuses journées toujours trop courtes, toujours trompé par les illusions de mon imagination ! Dans ce temps-là, l'indolente et dédaigneuse rivière coulait sans rien laisser entrevoir de ce qui se passait dans son sein ; maintenant je suis un vieux pêcheur expérimenté, je ne me dérange plus qu'à bon escient. Cependant je me laisse encore prendre quelquefois à ses séductions et tel coin calme ombragé par un arbre me fait perdre bien du temps.

Il faut d'ailleurs un certain courage pour se livrer à cette passion. Les plaisanteries tombent dru comme grêle sur le malheureux pêcheur qui descend ou qui remonte de la rivière, sa perche à la main : — Avez-vous pris la baleine ? est une des plus usitées et des plus spirituelles.

Quelquefois un fort chasseur, avec des armes également propres à tuer un bœuf et une alouette, vous regarde avec pitié. Ce n'est pas lui qui aurait la patience ! son tempérament bouillant l'entraîne à de bien d'autres aventures. Possible ; mais avec des engins menus et délicats, un pêcheur habile rapporte souvent chez lui un sac mieux garni que l'autre avec toute son artillerie.

—

Il faut là-dessus, comme en tout, laisser dire et suivre sa fantaisie. Ceux qui se lèvent avant le jour pour aller à la pêche sont bien récompensés de tous ces petits déboires par la vue de la rivière encore endormie sous son voile de brume grise et par le bien-être des aurores d'été. Comme il est reconnu par l'expérience que la pêche à la ligne n'est productive que le matin, pendant la belle saison, il n'est jamais trop tôt pour partir. Les heures qui précèdent le lever du soleil sont plus calmes que la nuit même ; pas d'êtres humains dans les champs, on peut se croire près de quelque fleuve lointain de l'Amérique.

Quand vers trois heures et demie ou quatre heures du matin, je traverse la petite plaine qui me sépare de la rivière, l'esprit doucement occupé par l'espérance et par les moyens à employer pour réussir, que je quitte une chambre trop chaude et que je me trouve dans la fraîcheur du matin et le silence de la nuit qui finit, je ressens toute l'allégresse de la vie libre. Les bords de la rivière perdus dans la vapeur sont plus éloignés, les bouquets d'arbres semblent des îles lointaines et on peut croire que tout ce qu'on voit n'est fait que pour soi seul.

C'est bien en effet un plaisir de sauvage que la pêche à la ligne, c'est peut-être le seul droit naturel que l'homme ait conservé, et tout réglementé qu'il est, rien que cela suffit pour expliquer la passion qu'inspire ce divertissement à tant de personnes de toutes les conditions.

Le mot passion peut paraître exagéré, mais je puis assurer que tout pêcheur est un amoureux de la rivière, soit que le vent la ride et la fâche, soit que, molle et langoureuse, elle l'invite à se dépouiller de ses vêtements et à venir se rafraîchir dans ses ondes.

—

Le point capital de la pêche est de ne point se montrer, ni son bâton non plus. La canne à pêche, qui excite la risée du vulgaire, est un objet de défiance pour les poissons. On ne se figure pas le dédain des personnages aquatiques pour le plus savoureux des appâts, s'il aperçoivent la ficelle à laquelle il est attaché. En avançant avec précaution sa tête entre les branches on aperçoit souvent de magnifiques poissons qui vont et viennent en parfaite sécurité. Ce sont les plus difficiles à prendre, il faut la patience et les nerfs d'un Mohican ; au moindre mouvement qui vous découvre, tout est parti. On est fort bien, du reste, ainsi penché sur le courant, à l'ombre ; l'eau qui file entre les racines produit un petit sifflement doux et bas qui calme les nerfs. C'est un bon moment pour fumer une pipe ou deux.

—

Faire une chose qui vous occupe agréablement l'esprit sans le fatiguer, dans un milieu qui vous met le corps à l'aise, qu'est-ce qu'on peut demander de plus.

Joignez à cela que la solitude est un charme de plus. Non-seulement elle est agréable, mais un compagnon fait souvent tout manquer.

L'idéal, c'est d'avoir un petit bateau léger et facile à manier ; dans ce petit espace on est son maître, on ne craint pas les importuns ni les ennuis de la vie terrestre, la poussière, les chiens enragés, etc... On n'a, il est vrai, pour toute compagnie, que les roseaux, que le courant fait osciller sans bruit et qui saluent incessamment l'eau qui s'écoule ; mais on n'a pas le temps de s'ennuyer, et d'ailleurs la causerie est inutile.

Vers neuf ou dix heures du matin, il faut s'en aller ! Le soleil vient éclairer d'applond toutes les flétrissures que l'homme civilisé inflige au sein de sa mère nourrice la terre, la vie pratique reprend son empire ; l'horrible toueur avec ses deux cheminées et le bruit de sa chaîne qui remplit toute la vallée, arrive traînant à sa suite une longue file de lourds bateaux ; il écrase la pauvre rivière et la fait paraître toute étroite. Le charme est rompu, le chemin bleu n'est plus qu'une grande voie de communication, le poisson épouvanté s'enfuit dans les herbes et le pêcheur à la maison.

Léon P...

Après la représentation

par Blanche Pierson et Pierre Berton

de

LA CHANSON DU PRINTEMPS

Comédie en vers par M. Armand d'Artois

Il voulait en finir... Près d'un bois solitaire
Il avait égaré ses pas et sa raison
L'infortuné, si bien qu'il n'hésitait plus guère
Pour se tuer que sur le moyen, la façon.

L'eau, la corde et le fer, selon sa fantaisie
Offraient la délivrance à ce cœur ulcéré
Par le pauvre *Carlo* la corde enfin choisie
A ses maux allait mettre un terme désiré...

Il oubliait hélas ! qu'il est une manière
De se pendre, partout la meilleure, à mon gré
La seule, et c'est au cou d'une personne chère,
Pour peu que dans ce monde on soit désespéré.

Aussi, sans plus tarder, il a sur une branche
D'un grand orme attaché le suprême lien ;
Il est prêt à mourir... mais *Coraline* ou *Blanche*
Blanche Pierson est là comme un ange gardien.

Elle veillait sur lui ; seule elle était capable
D'arrêter cette main qui va trancher ses jours.
Il suffit pour cela qu'une voix secourable
Près de lui dise un chant qu'il fit pour ses amours.

A ces accents si pleins d'une exquise tendresse
Qui donc ne sentirait en son cœur le printemps
Et qui résisterait à cette enchanteresse
Dont la beauté, la grâce auront toujours vingt ans ?

Bonne autant que charmante, en sa miséricorde
Du suicide ayant fait un fruit défendu
De ses bras au poète elle forme une corde
Qui doit porter bonheur, la *corde de pendu*

Henri de Thémis.

25 septembre 1879.

LA STATUE DE LA RÉPUBLIQUE

Concours de la ville de Paris

—

Le jury du concours pour l'érection d'une statue monumentale de la République s'est réuni hier mardi, pour procéder au classement des esquises.

Les trois projets primés par le jury, indiqués *par ordre alphabétique*, sont ceux de MM :

1° Gautherin ;
2° Morice ;
3° Soitoux ;

Six mentions honorables ont été accordées, dans l'ordre suivant, aux artistes ci-après dénommés :

MM. Maillet,
Dalou,

Albert Lefeuve,
Carrier-Belleuse,
Le Bourg,
Debrie.

Des mentions spéciales, pour le piédestal seulement, ont été accordées à MM. Albert Lefeuve, architecte; Emile Bastien Lepage, Meunier, Ami, Bertin (François).

Un rapport, dont la rédaction a été confiée à M. Vaudremer, sera ultérieurement publié pour rendre compte des opérations du jury.

Aux termes de l'article 8 du programme du concours, les trois concurrents primés, MM. Gauthérin, Morice et Soitoux, vont être appelés à exécuter chacun le modèle de la figure de la République, conformément à leur esquisse, au tiers de la grandeur réelle (soit 2 m. 33).

L'artiste qui, sur son modèle, aura réuni les suffrages du jury, sera chargé de l'exécution définitive. Les deux autres, classés suivant le mérite de leurs œuvres, recevront une prime de 1,500 francs et de 4 000 francs.

Le jugement de ce second degré de concours aura lieu dans la première quinzaine d'avril.

Le jury s'est trouvé cette fois tout à fait d'accord avec le public en désignant sous le numéro 1 le projet de M. Gauthérin, que tout les critiques de la presse sans distinction d'école avaient classé au premier rang. Le projet de M. Morice est également un de ceux qui avaient obtenu le plus de suffrages dans le public. Avec ces deux projets que nous eussions désignés comme les meilleurs si nous avions pu en parler avant le jugement du jury, nous aurions cité celui de M. Dalou qui nous paraissait avoir des qualités de premier ordre.

Le fait important du jugement rendu par la commission, c'est que nous sommes assurés d'avoir un remarquable monument sur la place du Château-d'eau.

PETITES NOUVELLES

Dès son retour à Paris, M. Vaucorbeil a fixé, d'accord avec les auteurs, l'ordre et la date des représentation de ses trois grands ouvrages, de la façon suivante :

Aida, en février 1880 ;
Françoise de Rimini, en novembre 1880 ;
Le *Tribut de Zamora*, en octobre 1881 ;

La reprise du *Comte Ory* aura lieu également dans la première année d'exercice de M. Vaucorbeil.

Quant au ballet de MM. Coppée et Widor, il n'est pas encore livré. M. Widor en a bien écrit la musique, mais M. Coppée n'a pas terminé son poème, lequel doit se conformer à une partition composée depuis longtemps.

— Le début de M. Mierzwinski aura lieu lundi prochain à l'Opéra, dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell*.

— Le buste de Roger figure maintenant à l'Opéra, dans le couloir de droite des fauteuils d'orchestre; il fait face à l'ancien chef d'orchestre, Habeneck.

Ce buste, qui est en marbre blanc, représente Roger dans le rôle de Jean de Leyde, du *Prophète*.

— MM. Meilhac et Halévy travaillent en collaboration avec M. Blau au livret d'un grand opéra qui leur a été commandé par M. Vaucorbeil.

Le nom du musicien est encore un mystère.

— M. Charles Garnier vient d'adresser à M. le ministre des beaux-arts un important travail sur les améliorations à apporter à la salle de l'Opéra, concernant l'acoustique.

Nous détachons les conclusions de cet intéressant rapport :

Ordre des opérations qui pourraient se faire successivement pour améliorer l'acoustique de la salle en supposant que celle ci soit mauvaise :

1° Ne rien faire du tout ;

2° Ne rien changer aux dispositions actuelles, mais installer seulement au milieu de l'orchestre une petite estrade pour les violons sans en augmenter le nombre ;

3° Augmenter le nombre des violons sans rien changer au reste ;

4° Construire la petite estrade ci-dessus indiquée en lui donnant plus de développement pour recevoir les violons augmentés de nombre ;

(Ces quatre opérations peuvent se faire dès à présent en s'entendant avec le directeur actuel. Si l'une d'elles paraît suffisante, il serait inutile d'aller plus loin.)

(Les quatre essais terminés, s'ils ne donnent pas un résultat satisfaisant, on pourra procéder alors aux autres opérations un peu plus importantes, mais dont la première pourtant peut se faire sans interrompre les représentations.)

5° Diminuer la largeur de l'orchestre en mettant un rang de fauteuils de plus et en supprimant ceux placés dans les parties latérales ;

6° Laisser l'orchestre tel qu'il est dans sa partie médiane et l'avancer dans les parties latérales, puis avancer en même temps le proscenium de 60 centimètres au milieu.

(Cette dernière opération serait assez coûteuse et exigerait au moins huit jours d'interruption dans les représentations : au surplus, si l'on se décidait à entreprendre ce travail, j'en dresserais les devis exacts et donnerais le temps nécessaire à l'exécution.)

Il y aurait enfin à faire, si on le voulait, non-seulement l'avancement du proscenium, mais encore celui de l'orchestre de la même quantité; mais, considérant ce moyen comme ne devant pas être essayé, je l'indique seulement pour mémoire, me réservant de le combattre plus à fond si l'administration pensait devoir l'employer.

Voilà donc, monsieur le ministre, tout ce qui peut s'essayer au point de vue de l'acoustique de la salle ; je répète encore que là dedans bien des choses me semblent inutiles, et que cette acoustique vaut bien mieux que la nouvelle réputation qu'on veut lui faire. Je me permets d'insister sur les essais indiqués du deuxième au quatrième paragraphe et qui peuvent s'exécuter avec tant de facilité. Mais enfin, si cela ne paraît pas suffire à la direction ou à l'administration, si après les conférences que je pense avoir à ce sujet avec le nouveau directeur de l'Opéra, mes idées ne peuvent triompher ; eh bien, monsieur le ministre, je ferai de mon mieux pour exécuter celles des autres, mais naturellement sans me porter garant du résultat des opérations.

— Les représentations classiques du mardi vont prochainement reprendre leur cours à la Comédie-Française.

— En présence des recettes que l'administration du Théâtre-Français encaisse tous les soirs, la reprise de *Ruy Blas* est ajournée au mois de décembre, la reprise du *Mariage de Figaro* au mois de novembre, et la première d'*Anne de Kennelis* à la fin du mois.

Quand à la pièce de M. Sardou, elle ne sera pas donnée avant le mois de février 1880.

— MM. Mouliérat et Belhomme, deux des lauréats du dernier concours du Conservatoire, vont débuter à l'Opéra-Comique, dans Noureddin et Baskir de *Lalla Roukh*. — Mlle Caisol chantera Lalla-Roukh.

— Le successeur de M. Roger au Conservatoire n'est pas M. Audran, comme on l'espérait. Le choix du ministre s'est porté sur M. Bonnehée, une des gloires passées de l'Opéra et l'un des meilleurs élèves de Révial.

— Le *Trésor*, pièce en un acte et en vers de M. François Coppée, a été lu aux artistes de l'Odéon ; en voici la distribution :

Le duc Jean Laroche, M. Porel ; l'abbé, M. François ; Véronique, Mlle Waldteuffel.

— Depuis huit jours. Plusieurs de nos confrères affirment que M. Montigny a définitivement cédé son théâtre à M. Balay, de Lyon, lequel en prendra possession le 1er juin prochain.

Le *Gaulois* se croit en mesure de déclarer que cette nouvelle est au moins prématurée. Rien n'est fait, rien n'est terminé ; plusieurs compétiteurs, parmi lesquels figure, en effet, M. Balay, se sont mis en rapport avec le directeur du Gymnase et lui ont demandé ses conditions.

Ces conditions, sur lesquelles M. Montigny ne veut absolument rien rabattre, sont les mêmes pour tous. C'est à prendre ou à laisser.

Les diverses propositions qui lui ont été faites ont amené M. Montigny à présenter à ses futurs successeurs un exposé de situation par rapport non seulement à la cession de la direction, mais encore à la prolongation du bail, laquelle doit être consentie par les propriétaires de l'immeuble, qui voteront, en assemblée générale, et qui sont dès à présent déterminés à n'accepter qu'une personne dont les aptitudes et les antécédents leur seront une garantie que le théâtre sera maintenu dans la voie où l'a si longtemps maintenu M. Montigny.

Ils ne veulent, en outre, traiter qu'avec un candidat sans commanditaires, ou du moins sans société.

Donc, il faut d'abord la signature de M. Montigny, — qui ne l'a pas encore donnée, — il faut ensuite l'acceptation de son successeur par les actionnaires.

Il est bien clair que ce candidat sera accepté les yeux fermés. Mais il n'est pas choisi, il l'est même si peu que, s'il y a de nouveaux compétiteurs, ils peuvent se présenter.

Quant à la prise de possession, elle n'aura lieu, dans tous les cas, qu'à une époque ultérieure sur laquelle M. Montigny ne s'est même pas prononcé.

On voit qu'il y a loin de là à la nouvelle donnée par nos confrères.

— l'Opéra-Populaire inaugurera ses représentations à la salle de la Gaîté.

Le lundi 20, par *Guido et Ginevra*.

Le mardi 21, par *Lucie*.

En voici la dis ribution :

Guido et Ginevra

5 actes : Scribe et Halévy.

Guido	MM.	Warot
Cosme de Médicis		Galli
Forte-Braccio		Solve
Manfredi		Elté
Lorenzo		Barielle
Teobaldo		Quirot
Ginevra	Mmes	Perlani
Ricciarda		Devoyod
Leonore		Allez
Antonietta		Baudu

Lucie

Alphonse Royer et Vaez, musique de Donizetti.

Edgard	MM.	Stephano
Ashton		Doyen
Arthur		Lorron
Raymond		Quirot
Gilbert		Leger
Lucie	Mlle	Marie Julien

C'est en six semaines que ces deux grands ouvrages ont été montés. Il a donc fallu, dans ce court espace de temps, remettre la salle et le matériel en état ; engager, à cette époque difficile de l'année théâtrale, une troupe, un orchestre, un choral et un ballet ; obtenir de nos meilleurs artistes des décors nouveaux, etc., etc.

Voilà la meilleure réponse à faire à ceux qui pourraient s'étonner du petit retard apporté forcément à l'ouverture de l'Opéra-Populaire.

L'Opéra-Populaire est ainsi constitué comme administration :

Directeurs : MM. Martinet, Husson et Rival de Rouville ;

Chef d'orchestre et du chant, M. Momas ;

Chef d'orchestre, M. Lottin ;

Régisseur général, M. Baudu ;

Chef des chœurs, M. Parsy ;

Répétiteurs, MM. Martin et Kœnig ;

Chef de ballet, M. Mazilier ;

Secrétaire général, M. Adolphe Dupeuty.

— On presse activement, aux Bouffes, les répétitions des *Noces d'Olivette*, de M. Audran.

Cet opéra-comique passera dans trois semaines, c'est-à-dire au commencement de novembre.

Il n'est pas question, quant à présent, d'une revue pour ce théâtre.

— On nous promet pour cet hiver un oratorio nouveau de l'auteur de *Marie Majdeleine*.

Cette œuvre, dont on dit le plus grand bien, et qui s'appelle *la Vierge*, sera probablement interprétée par Mme Fidès-Devriès, à qui M. Massenet a demandé déjà le concours de son talent et de sa belle voix.

Reste à savoir où cet ouvrage, très important par le nombre de morceaux et de chœurs, sera représenté.

On parle de l'Odéon ou du Cirque-d'Hiver.

— L'Académie des beaux-arts tiendra sa séance publique annuelle, le samedi 18 octobre 1879. La séance sera présidée par M. Hébert. En voici le programme :

1° Exécution d'une ouverture composée par M. Véronge de la Nux, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, élève de M. François Bazin ;

2° Discours de M. le président et proclamation des prix décernés en vertu de diverses fondations ;

3° Distribution des grands prix de peinture ; de sculpture, d'architecture et de composition musicale ;

4° *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Duc*, membre de l'Académie, par M. le vicomte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel ;

5° Exécution de la scène lyrique qui a remporté le premier grand prix de composition musicale, et dont l'auteur est M. Hue (Georges Adolphe), né à Versailles le 6 mai 1858, élève de M. Reber.

—Dimanche, Mlle Marie Dumas a inauguré au théâtre des Nations, la quatrième année de ses matinées littéraires internationales avec le *Vercingétorix* de M. Henri Martin, qui a obtenu un grand succès.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Dnguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Kranss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hissou. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Théréja — Maria Legault — Virginie Déjazet — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mandnit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli — Sardou. — Elise Picard Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. Salomon. — Mlle Valère — Rouvière — Céline Chaumont. — esneur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — ylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Douvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhéric. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles, — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — ngel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Laurau. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Ca anel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand — Adèle I aac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert. — Fugère. — Daltona. Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb — Berthe Deligny. — Simon M x. — Marie Tayau. — Mendès — Luco — Ann Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legrand. — Théron. — Marius Roux. — Angeline Fatou. — Littré. — Ferdinand de Lesseps. — Rosita Mauri. — Eugène Lorrain. — Emma Fleury. — Jules Sandeau. — Marie Hamman. — Auguste Naquet. — Noémie Vernon. — Camille Doucet.

—

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris..................	*un an.*	14 *fr.*
Départements..................	—	16 *fr.*
Etranger..................	—	20 *fr.*

M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris

(Affranchir).

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 979e livraison (11 octobre 1879). — Les petites villes et le grand art en Toscane, par M. Henri Belle, consul de Florence. — Texte et dessins inédits. Onze gravures de Zier, H. Catenacci, E. Thérond, P. Sellier et H. Chapuis.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

VENTE FORCÉE

Aujourd'hui et jours suivants, d'une quantité considérable de Tissus, Toiles, Serviettes, Mouchoirs, Chemises, Couvertures, Tapis, etc., etc.

AU MONT-JURA

19, rue Lafayette, au coin de la rue de Provence

Au dernier inventaire, les experts ont frappé toutes les marchandises d'un rabais énorme de 63 0/0.

Couvertures laine douce de 15 fr...	4 90
Couvertures mérinos bleuté, grand lit de 30 fr......	9 90
Couverture laine blanche peignée de 32 fr.........	11 50
Couvertures voyage veloutées de 29 fr..............	9 75
Couvertures voyage tigrées de 50 fr................	14 90

BONNETERIE, CHEMISES, LINGERIE

Chemises plastr. de 6	2 95	Camisoles plis de 4 f..	1 25
Chemises couleur de 6	2 95	Chem. entre-2 de 7 f..	1 95
Chemises ½-toile de 12	4 10	Gilets chasse de 19 fr.	6 95
Gilets flanelle de 8...	2 95	Gilets chasse de 39 fr.	14 90

BLANC		TAPIS	
Toile chemise de 2 f..	» 80	Descente de lit de 10 f.	2 95
Toile fine de 3 f.......	1 »	Descente lit moquette	5 50
Toile à drap de 2 f. 50	» 95	Descente sujets de 30 f.	8 90
Toile à drap de 3 f. 50.	1 35	Carpett. dessins. Smyrne 2m s. 1m25 de 22 f.	9 50
Mouch cholet la douz.	2 95	Carpette 2m40, de 40 f.	14 50
Mouchoi s fil la dz 15 f.	6 90	Carpette 3m20, de 70 f.	25 »
Torchons, la douzaine	4 95		

Services damassés, pour 12 personnes, de 35 f......	12 ·0
Tapis croisé rayé rouge, largeur 90 c., de 6 fr.......	1 45
Draps de lit toile, long. 3 m., larg. 2 m., le drap...	6 45

Expédition contre remboursement aux frais de l'acheteur



BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS. Rue de Rivoli, N° 62

Maladies

CONTAGIEUSES, VICES DU SANG

DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malade hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mill *Préparations aussi parfaites que possible...* p vant rendre de grands services à l'humanité. trait du rapport offel. Aucune autre méthode ne pos ses témoignages de supériorité. Traitement able, rapide, inoffensif, secret, économique et sa chûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10fr. celle de 52). D bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp.

ARNOLD PEDICURE e Montmartre 105 ARIS — CHEZ LUI DE MIDI A LA NUIT 2 fr. LA SÉANCE

PLUS D'ASTHME

Suffocation et Toux

Indication gratis franco,

Écrire à M. le Cte CLÉBY, à Marseille

INJECTION PIERRE DIVINE SAMPSO 4 fr. Guérit en trois jours. Ph., 44, r. Rambuteau. Exp. 2 fr.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes* : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour St-Jacques.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

THYMOL-DORÉ

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des Drs GIRALDÈS, BOUILHON, PAQUET, LALLEMAND, RENGADE, LEWIN, BOUCHARDAT, VIRCHOW, etc.

A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon 2 fr.

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN — 52 NUMÉROS

Le Moniteur des Valeurs à Lots

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le Baron LOUIS ; une Revue de toutes les Valeurs ; les Arbitrages avantageux ; le Prix exact des Coupons ; tous les Tirages sans exception ; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 17, rue de Londres.

NOTA. — *Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

20 à 25 0/0 de Revenu par An, payables par Mois

SÉCURITÉ ABSOLUE

Résultats des années 1875, 1876, 1877 et 1878. — Brochure explicative : 60 centimes.

S'adresser à la **CAISSE DES REPORTS**, 77, *rue Richelieu*, **PARIS.**

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

SUR LES

CÔTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets d'ALLER ET RETOUR, valables pendant **un mois**

	1re Classe	2e Classe
1er ITINÉRAIRE	50 fr. »	38 fr. »
2e ITINÉRAIRE	60 fr. »	45 fr. »
3e ITINÉRAIRE	80 fr. »	65 fr. »
4e ITINÉRAIRE	90 fr. »	70 fr. »
5e ITINÉRAIRE	100 fr. »	80 fr. »
6e ITINÉRAIRE	120 fr. »	100 fr. »

1er ITINÉRAIRE — **Paris. Rouen. — Le Havre. — Fécamp. — Dieppe. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.**

2e ITINÉRAIRE — **Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur** ou **Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.**

3e ITINÉRAIRE — **Paris. — Rouen — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur** ou **Trouville-Deauville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.**

4e ITINÉRAIRE — **Paris. — Vire. — Granville. —** *Avranches. Pontorson* (Mont-St-Michel). — **Dol. — Saint-Malo. — Rennes. — Le Mans. — Paris.**

5e ITINÉRAIRE — **Paris. — Caen. — Cherbourg. — Saint-Lô — Coutances. — Granville. — Avranches. — Pontorson. — Dol. — Saint-Malo. — Paris.**

6e ITINÉRAIRE — **Paris. — Dreux. — Briouze. — Granville. — Avranches. — Pontorson** (Mt-St-Michel). — **Dol. — St-Malo. — Brest. — Rennes. — Le Mans. — Paris.**

NOTA. — Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques, indiqués dans les Itinéraires.

1879 Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse et à l'Agence du boulevard Saint-Denis, 20. 261.

1879 CHEMINS DE FER DE L'OUEST 261.

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits valables du Samedi au Lundi

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe Fr.	2e classe Fr.	De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
DIEPPE (Le Tréport, YVETOT, Veulettes) MOTTEVILLE (St-Valery-en-Caux, Veules)	30	22	ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44	33 »
LE HAVRE (Saint-Adresse)............ FÉCAMP. LES IFS (Yport, Etretat)...... TROUVILLE-DEAUVILLE (Villers-sur-Mer, Houlgate, Beuzeval, Cabourg, Villerville)	33	24	VALOGNES (Port-Bail, Carteret, St-Vaast de la Hougne, Quinéville)..........	50	38
HONFLEUR, CAEN..................	33	24	CHERBOURG..........................	55	42
LUC, Langrune....... (Ces prix comprennent le parcours total.)	37	27	GRANVILLE (St-Pair)...................	49 50	38 50
Saint-Aubin, Bernières, Courseulles, Lion....	38	28	St-MALO-St-SERVAN (Dinard-St-Enogat).	66	49 50
BAYEUX (Arromanches, Port, Asnelles)..	40	30	LE TRÉPORT, par Serqueux et Abancourt (*à partir du 1er Juillet au 30 Septembre*).	33 20	» »
			EAUX THERMALES		
			BAGNOLES de l'Orne, par Briouze...	47	36
COUTANCES (Coutainville, Regneville).	57	44	FORGES-LES-EAUX (Seine-Inférieure)..	21 50	16

DÉPART le SAMEDI et DIMANCHE. — RETOUR le DIMANCHE et LUNDI. — Les billets sont PERSONNELS et ne peuvent être vendus

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME COMÉDIE-FRANÇAISE COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché NADAR

TRAGÉDIE MUSIQUE

BARRÉ

(Sociétaire.)

SEPTIEME ANNEE. – NUMERO 336

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 23 au 29 Octobre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGr	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.



CCCXXXVI

BARRÉ (LÉOPOLD)


epuis *quarante a.is.* Barré est sur la scène. C'est donc un des plus vieux lutteurs parmi les comédiens dignes de porter ce nom.

Fils d'un libraire, il naquit à Paris en 1819, le 14 avril, et était destiné à entrer dans les ordres. Mais le séminariste préféra le théâtre à l'église et s'enrôla, à l'âge de vingt ans, dans la troupe de la banlieue que dirigeait Seveste.

Après deux années de tâtonnements nous le trouvons à l'Odéon où il fait déjà preuve d'une naïveté précieuse et d'une rare bonhomie dans l'interprétation des rôles secondaires du vieux répertoire. Alexandre Dumas père le remarque et le fait passer au Théâtre-historique où il lui confie des rôles dans la plupart de ses grands drames, soit : Polonius, dans *Hamlet*; Agesilas du *Chevalier de Maison-Rouge*, Planchet des *Mousquetaires*, Penelon de Monte-Christo.

Barré resta à ce théâtre jusqu'à sa fermeture ; puis après un court passage aux Folies-Dramatiques et à la Porte-Saint-Martin où il créa Ronciat de la *Claudie*, de Georges Sand, le 11 janvier 1851, il entra à l'Odéon en 1853, pour y rester quinze années consécutives.

Dès sa première année. Lubin de *Georges D.udin*, Jodelet des *Précieuses ridicules*, Lucas, du *Médecin malgré lui*, Basile du *Barbier de Séville* ainsi que le rôle de Jean Bonin dans la reprise de *François le Champi* et celui de Patience, création, dans le *Mauprat*, de Georges Sand le 28 novembre 1853, lui assurèrent, à l'Odéon, la première place dans un emploi qu'il ne devait plus quitter et qui allait lui assurer une réputation solide et lui valoir plus tard son entrée à la Comédie-française.

De 1853 à 1868. Barré eut une carrière très remplie sur notre second théâtre-français. Il y fit de nombreuses créations telles que :

Daniel, dans *Que dira le monde?*
Jourdain, dans *Molière enfant* ;
Carrion, dans *l'Oncle de Sicyone*;
Keller, dans *Maître Favilla* ;
Le marquis, dans la *Revanche de Lauzun* ;
Bernard dans la *Bourse*, de Ponsard, création superbe de franchise et de belle humeur;
Pierre, dans le *Tasse à Sorrente* ;
Richebourg, dans *André Gérard* ;
Guiole, dans le *Rocher de Sisyphe*,

Dans l'ancien répertoire, il joua : Laflèche *de l'Avare*, Sganarelle de *Don Juan*, Brid'oison du *Mariage de Figaro*, Agnelet de *Maître Pathelin*, Alain de *l'Ecole des femmes*. Diafoirus père du *Malade imaginaire*, Dandin de *Georges Dandin*, Argante des *Fourberies de Scapin*, etc. etc., et eut surtout un succès remarqué en 1857 dans Orgon, du *Tartuffe* lors de la reprise de ce chef-d'œuvre avec Fechter dans le rôle principal.

Plusieurs rôles dans le même emploi, et dans diverses comédies de Picard, et autres auteurs classiques de second ordre doivent être cités encore à son acquit.

Quand il passa à la Comédie-française en 1858. Barré était donc très au courant de l'ancien répertoire, et comme son camarade Thiron, il avait tout ce qu'il fallait pour tenir dignement sa place dans la maison de Molière.

Beaucoup cependant craignirent alors pour lui le grand soleil de la rue Richelieu ; et d'aucuns lui appliquèrent le fameux vers :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Je n'eus jamais cette crainte pour l'excellent artiste qui avait montré tant de nature et de franchise dans vingt rôles d'un ordre élevé. Car si Barré n'était point de ceux qui, à force d'énergie de chaleur et d'élan enlèvent un public, il possédait des qualités solides et rares qui, sans éblouir immédiatement, finissent par captiver.

Nul plus que lui ne sait nuancer un rôle et rendre avec onction et franchise certains types de paysans ou de financiers. Il sait conserver dans son jeu et dans sa physionomie un naturel et une aisance admirables, qui lui font quelquefois atteindre la perfection comme dans le *Village* ou le *Philosophe sans le savoir*. A la Comédie-Française, comme à l'Odéon, il a passé en revue, sur la scène, presque tous les rôles qui sont de son emploi dans l'ancien répertoire. Molière, Racine, Corneille, Regnard, Beaumarchais, lui ont fourni vingt succès tels que :

Pierrot, de *Don Juan*;
Orgnon, du *Tartuffe* ;
Chicaneau, des *Plaideurs* ;
Brid'Oison et Bartholo, du *Mariage du Figaro*;
Oronte, de M. *de Pourceaugnac* ;
Chrysalde, des *Femmes savantes* ;
Albert des *Folies amoureuses* ;
Gorgibus des *Précieuses ridicules* ;
Geronte, de l'*Illusion comique* ;

pour ne citer que les principaux. Ajoutez à cela, dans l'ancien répertoire encore :

Dubois, du *Philinthe de Molière*, de Fabre d'Eglantine ; — Orgon, dans *Crispin rival de son maître*, de Lesage ; — Lucas, dans l'Esprit de contradiction de Dufresny, Antoine du *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine ; — Bertrand dans la *Coupe enchantée*, de Lafontaine. etc..

Dans le répertoire moderne on l'a applaudi dans les reprises de *Don Juan d'Autriche*, de la *Considération*, de *On ne badine pas avec l'amour*, de *la Jeunesse*, du *Village, du Mariage de Victorine.*

Il a fait en plus de nombreuses créations, parmi lesquelles je citerai : Marteau, dans le *Luxe* ; Valette, un des types les mieux réussis du *Duc Job* ; Le général, dans les *Effrontés*; Bruel, de *Jean Baudry*, etc., etc.

Rappeler tous les rôles créés ou repris par l'excellent comédien, serait superflu pour affirmer son mérite. Ceux que j'ai cités suffisent pour établir sa réputation et prouver qu'à la Comédie française il a su se faire une place au premier rang, immédiatement après ces quatre grands artistes, tous de pair, qui ont nom : Got, Delaunay, Coquelin et Thiron.

Aussi Barré a-t-il obtenu le titre de sociétaire, et cela beaucoup trop tard, selon moi. Depuis longtemps, en effet, il avait fait preuve d'une rare entente de la scène et d'un merveilleux talent de composition. D'un naturel exquis et d'une simplicité charmante, il est en scène comme chez lui, ne cherche jamais à forcer l'effet, joue avec autant de conscience que de franchise, sait écouter, et donne tout le relief désirable à un rôle de second plan sans jamais vouloir le porter au premier, ce qui est un mérite de plus en plus rare et qu'on ne saurait trop vanter.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Madame

PROVOST-PONSIN
(Sociétaire de la Comédie-Française).

qui seront suivis du portrait et de la biographie de

FERDINAND FABRE
(romancier).



UN LIVRE LESTE

MADAME DE MOLANGE.
FONTEVRAULT.

Chez madame de Molange.

I

MADAME DE MOLANGE. — Tenez, laissez-moi tranquille ; vos obsessions galantes me sont insupportables.

FONTEVRAULT. — Obsessions est dur...

MADAME DE MOLANGE. — Mais juste.

FONTEVRAULT. — Convenez cependant qu'en vous suppliant de « couronner ma flamme », il m'est impossible d'employer une périphrase d'un ordre plus poétique et plus convenable.

MADAME DE MOLANGE. — Ce n'est point la périphrase que j'attaque, vous le savez bien... Ah ! qu'on est malheureuse de n'avoir pas de mari pour se défendre !

FONTEVRAULT. — Et, au besoin, pour le combattre, comme dit M. Prudhomme.

MADAME DE MOLANGE. — Être veuve ! il n'y a rien de plus bête au monde. On a toujours l'air d'être prête à jouer un proverbe.

FONTEVRAULT. — Peut-on ainsi calomnier le veuvage ! Un état charmant, dont la pudeur m'empêche d'énumérer tous les avantages.

MADAME DE MOLANGE. — Fontevrault, vous êtes sur une pente dangereuse.

FONTEVRAULT. — Croyez-vous donc que je ne me sente pas glisser ?

MADAME DE MOLANGE. — Cessez de vouloir être autre chose que mon ami.

FONTEVRAULT. — Impossible.

MADAME DE MOLANGE. — Je ne vous ferai pas le plaisir de vous dire que vous me paraissez dangereux, mais vous m'inquiétez.

FONTEVRAULT. — Tout de bon ?

MADAME DE MOLANGE. — Vous avez des théories particulières sur l'amour qui m'embarrassent, des sophismes qui me troublent. Avec votre prétendue science de la vie, vous me faites l'effet du Vicomte de Valmont.

FONTEVRAULT. — Qui ça, Valmont ?

MADAME DE MOLANGE. — Vous savez bien...

FONTEVRAULT. — Ah ! le Valmont des *Liaisons dangereuses*... Peste ! madame, vous connaissez vos classiques.

MADAME DE MOLANGE, rougissant. — J'en ai parcouru quelques pages à peine... autrefois. .

FONTEVRAULT. — Eh mais ! il ne m'est pas désagréable d'être comparé à ce vicomte de Valmont, un roué fort spirituel, à qui l'on doit ces mémorables paroles : « Il est temps que j'aie cette femme, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux. »

MADAME DE MOLANGE. — Ah ! il a dit cela ? je ne m'en souviens pas. — C'est, d'ailleurs, je vous prie de le croire, le seul livre de ce genre qui se soit trouvé, je ne sais comment, sous mes yeux.

FONTEVRAULT. — Le seul ? Bien sûr ?

MADAME DE MOLANGE. — Je ne compte pas ces romans de cabinet de lecture qu'il m'est arrivé parfois de surprendre entre les mains de ma femme de chambre.

FONTEVRAULT. — Ah oui ! Paul de Kock, par exemple... ou bien Pigault Lebrun...

MADAME DE MOLANGE. — Et puis encore quelques ouvrages modernes trouvés dans la bibliothèques de son mari... *Mademoiselle de Maupin*, je crois.

FONTEVRAULT. — Peuh !... il y a mieux que cela.

MADAME DE MOLANGE. — Ah !

FONTEVRAULT. — Ah ! bien mieux.

MADAME DE MOLANGE. — C'est donc vrai ce que j'ai entendu dire ?

FONTEVRAULT. — Quoi ?

MADAME DE MOLANGE. — Que vous aviez toute une chambre remplie de ces livres-là.

FONTEVRAULT. — Ah ! l'on vous a parlé de mon *enfer*... J'avoue que j'ai réuni une petite, toute petite collection... deux cents volumes environ... Vous voyez que nous sommes loin de la grande chambre.

MADAME DE MOLANGE, avec une moue dédaigneuse. — Deux cents volumes... de cela !

FONTEVRAULT. — Mais cela est la plus jolie chose du monde... Des productions tout à la gloire de votre sexe... Une apothéose continuelle...

MADAME DE MOLANGE. — Sans délicatesse, je le parie... sans discrétion...

FONTEVRAULT. — Je conviens que quelquefois l'apothéose manque de voiles... c'est le propre des apothéoses... Mais la grâce et l'art en sont moins absents que vous pourriez le croire.

MADAME DE MOLANGE. — Vraiment ?

FONTEVRAULT. — Avouez que vous avez l'envie de connaître ma collection ?

MADAME DE MOLANGE. — Quand bien même cela serait, je ne l'avouerais pas.

FONTEVRAULT. — C'est juste... il y a de ces choses qu'il faut laisser deviner... Ainsi donc, c'est entendu ?

MADAME DE MOLANGE. — Qu'est-ce qu'il y a d'entendu ?

FONTEVRAULT. — A ma première visite, je vous apporte un de mes petits bouquins.

MADAME DE MOLANGE. — Je ne vous écoute pas.

FONTEVRAULT. — Mais auparavant j'aurais besoin de savoir votre goût.

MADAME DE MOLANGE. — Mon goût ?

FONTEVRAULT. — Oui... vous devez me comprendre...

MADAME DE MOLANGE. — Pas du tout.

FONTEVRAULT. — Vous n'y mettez pas de bonne volonté... Quels termes pourrais-je bien employer ? A quelle image pourrais-je bien avoir recours ?.. Voyons, voulez-vous du fort ou du doux ?

MADAME DE MOLANGE. — Je vous assure que je ne sais pas ce que vous voulez dire,

FONTEVRAULT. — C'est que nous avons, comme dans l'alcool, plusieurs degrés dans cette littérature-là.

MADAME DE MOLANGE. — Cela est fort bien vu.

FONTEVRAULT. — Pour les commençants... comme qui dirait pour les estomacs faibles... nous avons le galant, le voluptueux, l'anacréontique...

MADAME DE MOLANGE. — Allez toujours.

FONTEVRAULT. — Le libre... le fripon... le gaillard... l'égrillard... le grivois...

MADAME DE MOLANGE. — Tout cela me paraît bien coupé d'eau.

FONTEVRAULT. — Patience !... Voici le risqué, qui inaugure un autre ordre d'idées... le leste...

MADAME DE MOLANGE. — Ensuite ?

FONTEVRAULT. — Le scabreux.

MADAME DE MOLANGE. — Ensuite ?

FONTEVRAULT. — Le croustillant.

MADAME DE MOLANGE. — Ensuite ?

FONTEVRAULT. — Le fringant.

MADAME DE MOLANGE. — Ensuite ?

FONTEVRAULT. — Le licencieux.

MADAME DE MOLANGE. — Ensuite ?

FONTEVRAULT. — Le graveleux.

MADAME DE MOLANGE. — Ensuite ?

FONTEVRAULT. — Diable ! Ensuite... ensuite... il n'y a plus de limites... ni de définitions possibles... Nous entrons immédiatement dans l'outrance.

MADAME DE MOLANGE. — Restons-en donc là.

FONTEVRAULT. — Quel genre choisissez-vous ?

MADAME DE MOLANGE. — En admettant que j'eusse à choisir, je choisirais un genre moyen... le leste.

FONTEVRAULT. — Vous êtes timorée.

MADAME DE MOLANGE. — Quelque chose qui pût se lire à travers les branches d'un éventail.

FONTEVRAULT. — Ou entre les cinq doigts...

MADAME DE MOLANGE. — Je ne voudrais pas être trop effarouchée.

FONTEVRAULT. — Soyey sans inquiétude, j'ai votre affaire... du numéro cinq. (Il se lève.) A bientôt, madame.

MADAME DE MOLANGE. — Vous partez, Fontevrault ?

FONTEVRAULT. — Je cours passer en revue ma bibliothèque.

MADAME DE MOLANGE. — Savez-vous que j'ai presque regret à notre conversation ?

FONTEVRAULT. — Je n'en crois pas un mot.

MADAME DE MOLANGE. — Vous avez le don de me faire dire des folies.

FONTEVRAULT. — Que n'ai-je celui de vous en faire faire !... Au revoir, madame. (Fausse sortie.)

MADAME DE MOLANGE. — Au revoir.

FONTEVRAULT, rouvrant la porte du salon. — A propos...

MADAME DE MOLANGE. — Quoi ?

FONTEVRAULT. — Le livre...

MADAME DE MOLANGE. — Eh bien ?

FONTEVRAULT — Le voulez-vous... illustré ?

MADAME DE MOLANGE. — Qu'entendez-vous par ce mot ?

FONTEVRAULT. — C'est à-dire... orné de gravures ?

MADAME DE MOLANGE. — Il ne manquerait plus que cela ! (Fontevrault part en riant.)

II

Même décor.

UN DOMESTIQUE, annonçant. — Monsieur Fontevrault !

FONTEVRAULT. — Pas de banalités, n'est-ce pas ? Vous êtes plus fraîche que la fraîcheur elle-même. Voilà pour mon entrée. Maintenant, permettez-moi de m'asseoir, ni trop loin...

MADAME DE MOLANGE. — Ni trop près.

FONTEVRAULT. — C'est ce que j'allais dire.

MADAME DE MOLANGE. — Il me semble qu'il y a une éternité qu'on ne vous a vu.

FONTEVRAULT. — Trop aimable. Quinze jours, ni plus ni moins.

MADAME DE MOLANGE. — Un voyage ?

FONTEVRAULT. — Non.

MADAME DE MOLANGE. — Une maladie ?

FONTEVRAULT. — Jamais !

MADAME DE MOLANGE. — Et pourquoi êtes-vous demeuré si longtemps invisible ?

FONTEVRAULT. — Je l'ai fait exprès.

MADAME DE MOLANGE. — Pour vous faire désirer peut-être ?

FONTEVRAULT. — Précisément.

MADAME DE MOLANGE. — J'ai lu des impertinences plus spirituellement tournées.

FONTEVRAULT. — Moi aussi.

MADAME DE MOLANGE. — Monsieur Fontevrault, je ne suppose pas que vous ayez pris la peine de vous déplacer dans le but unique de venir m'agacer les nerfs.

FONTEVRAULT. — Loin de moi ce projet, madame ! En me présentant chez vous, je n'ai fait que me rendre à vos désirs.

MADAME DE MOLANGE. — Comprends pas.

FONTEVRAULT. — Est-ce que vous ne vous souvenez plus de m'avoir demandé quelque chose, lors de ma dernière visite ?

MADAME DE MOLANGE. — Non.

FONTEVRAULT. — Cherchez bien.

MADAME DE MOLANGE. — Une linotte me rendrait des points pour la mémoire.

FONTEVRAULT. — Vous m'avez demandé un livre.

MADAME DE MOLANGE. — Ah ! Quel livre ?

FONTEVRAULT. — Un livre leste.

MADAME DE MOLANGE, rougissant. — Est-ce croyable ?

FONTEVRAULT. — Très-croyable.

MADAME DE MOLANGE. — Eh quoi ! vous avez pris au sérieux ?...

FONTEVRAULT. — Je prends tout au sérieux.

MADAME DE MOLANGE. — Je ne songeais plus à cette ridicule fantaisie, et j'étais à mille lieues de supposer...

FONTEVRAULT. — Que je tiendrais ma promesse ? C'est mal, cela. J'aime trop les situations risquées pour avoir perdu de vue celle-ci un seul instant.

MADAME DE MOLANGE. — Alors ?...

FONTEVRAULT. — Alors... le voilà. (Il tire un petit volume de son habit.)

MADAME DE MOLANGE... — Qu'est-ce que c'est ?

FONTEVRAULT. — Le livre.

MADAME DE MOLANGE. — Fontevrault, vous êtes décidément un homme impossible.

FONTEVRAULT. — Regardez comme il est joli.. mignon et mince à cacher sous un oreiller... relié en maroquin couleur citron, tranche dorée, dos à petits fers, filets sur les plats, doublé en tabis... sinet de trois couleurs... C'est l'élégance et la séduction même.

MADAME DE MOLANGE.—Oui, il a bonne mine.

FONTEVRAULT. — Eh bien, l'extérieur n'est rien en comparaison de l'intérieur... Ah ! l'intérieur !

MADAME DE MOLANGE. — Vous voulez me tenter.

FONTEVRAULT. — Moi ! je ne veux rien du tout.

MADAME DE MOLANGE. — Donnez-le donc, votre livre, puisqu'il faut absolument se prêter à votre fantaisie.

FONTEVRAULT. — Je ne vous force en rien

MADAME DE MOLANGE. — Voyons ce livre, vilain homme.

FONTEVRAULT. — Il est encore temps de vous dédire.

MADAME DE MOLANGE. — Ce livre ! (elle avance la main.)

FONTEVRAULT. — Minute !

MADAME DE MOLANGE. — Que de cérémonies ! Ne l'avez-vous apporté que pour me le montrer de loin ?

FONTEVRAULT. — C'est que...

MADAME DE MOLANGE. — Je vous le rendrai demain... ou plus tôt, si vous voulez... ce soir...

FONTEVRAULT. — Oh ! je ne suis pas pressé.

MADAME DE MOLANGE. — Alors, donnez.

FONTEVRAULT. — Un instant... Vous êtes donc dans l'intention de le lire toute seule ?

MADAME DE MOLANGE. — La belle demande ! et pourquoi me la faites-vous ?

FONTEVRAULT. — C'est que... j'avais espéré ?...

MADAME DE MOLANGE. — Vous aviez espéré ?...

FONTEVRAULT. — Que nous le lirions ensemble.

MADAME DE MOLANGE, après un moment de silence. — Ah !

FONTEVRAULT, de même. — Oui.

MADAME DE MOLANGE. — Vous ne l'avez donc pas lu ?

FONTEVRAULT. — Si... mais j'aime à relire...

MADAME DE MOLANGE. — A deux ?

FONTEVRAULT. — A deux... sur le même banc de mousse ou sur le même canapé... comme celui-ci. Est-ce que la perspective vous fait peur ?

MADAME DE MOLANGE. — Je n'ai pas plus peur de vous que de votre livre, mais il faut faire la part d'une honte bien naturelle... de la pudeur...

FONTEVRAULT. — Je serai tout porté pour venir à son secours.

MADAME DE MOLANGE. — Non, décidément, cela n'est pas acceptable.

FONTEVRAULT. — Comme vous voudrez... Dans ce cas, je remporte mon livre.

MADAME DE MOLANGE. — Vous ne le voudriez pas ; vous auriez une trop sotte figure.

FONTEVRAULT. — J'en conviens... Faisons donc des concessions mutuelles... Et d'abord, attendez... (Il se dirige vers la fenêtre.)

MADAME DE MOLANGE. — Quoi encore ?

FONTEVRAULT. — Que j'aille fermer davantage les rideaux... Un demi-jour est d'ordonnance. (Il fredonne entre ses dents.)

Tirez les rideaux,
Georgeau ;
Fermez les volets,
Georget !

MADAME DE MOLANGE. — Est-ce tout ?

FONTEVRAULT. — Laissez-moi m'assurer aussi d'un *doigt de verrou*, comme disaient nos folâtres grands-pères.

MADAME DE MOLANGE. — Que vous êtes impatientant !... Avez-vous fini ?

FONTEVRAULT. — Me voilà. (Il vient s'asseoir à côté d'elle.)

MADAME DE MOLANGE. — Ce n'est pas malheureux.

FONTEVRAULT. — Attention !

MADAME DE MOLANGE. — qui guettait le livre, s'en empare tout à coup. — Je le tiens !

FONTEVRAULT. — Ah ! traîtresse ! ce n'est pas de jeu ! C'est un abus de confiance.

MADAME DE MOLANGE. — Laissez-moi !

FONTEVRAULT. — Rendez le livre !

MADAME DE MOLANGE. — Non ! (Elle va pour rentrer chez elle ; Fontevrault lui barre le chemin.)

FONTEVRAULT. — On ne passe pas !

MADAME DE MOLANGE. — Vous êtes fou.

FONTEVRAULT. — Le livre... ou la vie !

MADAME DE MOLANGE. — Finissons-en ! (Elle ouvre le livre à l'écart... et paraît s'étonner, mais sans aucune émotion ; elle le feuillette et en parcourt même quelques pages. Puis elle regarde Fontevrault, qui sourit.)

FONTEVRAULT, à part. — Elle ne s'alarme pas...

MADAME DE MOLANGE, après avoir encore examiné le livre, et le jetant sur le tapis. — C'est une sotte mystification !!!

FONTEVRAULT, interdit. — Comment ?

MADAME DE MOLANGE. — J'espère, monsieur, qu'après vous être ainsi joué de ma simplicité vous n'aurez plus l'audace de remettre les pieds chez moi !

FONTEVRAULT. — Mais expliquez-moi...

MADAME DE MOLANGE. — Adieu, monsieur. (Le foudroyant du regard.) Je ne vous pardonnerai jamais ! (Elle rentre dans ses appartements.)

FONTEVRAULT, seul. — Je demeure pétrifié... Qu'est-ce que cela signifie ?... La sensation a été trop forte sans doute ; j'aurais dû lui donner du numéro six... Cependant, je n'ai pas dépassé le leste. (Il ramasse le livre et l'examine machinalement ; puis tout à coup il pousse un grand cri.) Ah ! mon Dieu ! j'ai pris un volume pour un autre... la reliure m'a trompé... C'est le *Petit Carême* de Massillon !

DOM.

SUITE DE TESTAMENTS

Je soussigné, Claude-Antoine Carbonnier, rentier et propriétaire à Paris, sain de corps et d'esprit, jouissant de la plénitude de mes facultés intellectuelles et morales, institue ma légataire universelle, ma bien-aimée femme et épouse, Adèle-Pauline Letailleur, à la charge par elle de vouloir bien se charger de l'exécution des dispositions suivantes :

Je laisse à mon ami Prosper-Ambroise-Adrien Chapelan, ma cave, — vins fins et liqueurs, — par suite de la convention verbale, en vertu de laquelle la cave de l'un ou de l'autre doit appartenir au dernier survivant.

Je laisse au jeune Edmond-Alfred-Paul Chapelan, fils du précédent et mon filleul, une somme de cinquante mille francs, ma montre à répétition, un de mes fusils de chasse et la pendule de mon salon représentant *Renaud aux pieds d'Armide*.

Ma bien-aimée femme et épouse prendra les dispositions nécessaires pour assurer le service des deux rentes viagères suivantes :

1° A Rose Margottet, notre cuisinière, en récompense de sa probité, une rente annuelle de *cent cinquante francs*.

2° A Joseph Robillard, notre valet de chambre, en récompense de sa fidélité, une rente annuelle de *cent vingt francs*.

Paris 22 avril 1852.

⁂

Je soussigné, Claude-Antoine Carbonnier, rentier et propriétaire à Paris, etc., etc., me trouve dans la nécessité de modifier dans deux de ses dispositions essentielles mon testament du 22 avril 1852.

Amitié, ne serais-tu qu'un vain mot ? Chapelan est mort, le 17 courant. Il devait me laisser sa

cave, — vins fins et liqueurs. — Il ne m'a rien laissé du tout !

Le décès de Chapelan annule *ipso facto* la convention verbale passée entre nous, et si je venais à décéder, ma cave, — vins fins et liqueurs, — appartiendrait à ma bien-aimée femme et épouse, ainsi que tous mes autres biens, meubles et immeubles.

Le mauvais procédé de Chapelan a pour autre effet de modifier mes dispositions libérales à l'égard du jeune Edmond-Alfred-Paul Chapelan, son fils et mon filleul. J'efface les cinquante mille francs, la pendule et le fusil de chasse. Je ne maintiens que la montre à répétition.

J'élève à *deux cents francs* la rente viagère de Rose Margottet et à *cent cinquante francs* la rente viagère de Joseph Robillard.

Paris, 25 février 1854.

.˙.

Je soussigné, Claude-Antoine Carbonnier, rentier et propriétaire à Paris, etc., etc., suis obligé par suite du décès de ma bien-aimée femme et épouse, de modifier les dispositions de mon testament du 22 avril 1852, déjà modifié par une annexe en date du 25 février 1854

C'est le 14 courant, à quatre heures de relevée, que ma bien-aimée femme et épouse s'est envolée vers un monde meilleur.

Ma douleur sera éternelle. Il ne peut plus y avoir pour moi ici-bas d'attachements terrestres et matériels... Je n'ai pas eu d'enfants de ma bien-aimée femme et épouse. Je reste seul, sans famille, sans héritiers directs ou indirects. Je puis donc disposer librement de ma fortune que j'évalue en chiffres ronds à un million.

J'institue mon légataire universel le directeur de l'administration de l'Assistance publique, à la charge par lui de fonder :

1° Une maison de refuge pour les jeunes filles repenties.

2° Une crèche et une maison de secours pour les enfants.

Ces deux établissements devront porter les noms de ma bien-aimée femme et épouse : *Maison Adèle* et *Crèche Pauline*.

Le directeur de l'Assistance publique devra servir les deux rentes viagères suivantes :

1° A Rose Margottet, ma cuisinière, *quatre cents francs*.

2° A Joseph Robillard, mon valet de chambre, *trois cents francs*.

Paris, 12 mai 1857.

.˙.

Je soussigné, Claude-Antoine Carbonnier, rentier et propriétaire à Paris, etc., etc., ne crois pas être infidèle à la mémoire toujours vénérée de ma bien-aimée femme et épouse, en modifiant ainsi qu'il suit les dispositions de mon testament en date du 12 mars 1857 :

J'institue ma légataire universelle Mlle Claire-Caroline-Olympe Taupin, dite Mme de Saint-Ernest, qui m'a donné, depuis un an, toutes les consolations conciliables avec ma douleur et avec le souvenir persistant de ma bien-aimée femme et épouse.

Je continue à vouloir que ce souvenir soit perpétué par la création d'un établissement charitable. Mme de Saint-Ernest consacrera donc une somme de *trois cent mille francs* à la fondation de la *Maison Adèle-Pauline*. Je ne maintiens pas la fondation de la *Crèche-Pauline*.

Mme de Saint-Ernest devra servir les deux rentes viagères suivantes :

1° A Rose Margottet, ma cuisinière, *huit cents francs*.

2° A Joseph Robillard, mon valet de chambre, *six cents francs*.

Paris, 17 février 1859.

.˙.

Je soussigné, Claude-Antoine Carbonnier, rentier et propriétaire à Paris, etc., etc., par suite de la naissance de Claude-Antoine de Saint-Ernest, fils de Claire Caroline-Olympe Taupin, dite Mme de Saint-Ernest, et de père inconnu, crois devoir modifier, ainsi qu'il suit, mon testament du 17 février 1750 ;

J'institue mon légataire universel le jeune Claude-Antoine de Saint-Ernest... Sa mère, Mme de Saint-Ernest, jouira, jusqu'à la majorité de Claude-Antoine, de l'usufruit de tous mes biens, meubles et immeubles.

Elle aura droit, en outre, dès le jour de mon décès à un prélèvement de trois cent mille francs, qui lui seront attribués en pleine et entière propriété.

Je ne maintiens pas la disposition de l'acte du 17 février 1859, relative à la création de la crèche *Adèle-Pauline*. Ma regrettée femme et épouse comprendrait elle-même qu'une situation nouvelle me crée des devoirs nouveaux. Elle m'approuverait de me conduire en honnête homme. Son souvenir ne sera pas consacré par des œuvres matérielles, mais il vivra, impérissable, dans mon âme.

J'élève à *mille francs* la rente annuelle viagère de Rose Margottet et à *huit cents* la rente annuelle viagère de Joseph Robillard. Tous deux me donnent chaque jour de nouvelles preuves de probité, de dévouement et de désintéressement.

Paris, 20 novembre 1860.

.˙.

Je soussigné, Claude-Antoine Carbonnier, rentier et propriétaire à Paris, etc., etc., à la suite de révélations douloureuses et qui m'ont fait connaître que le père inconnu de Claude-Antoine n'était pas celui que je croyais connaître, déclare nulles et non avenues toutes les dispositions de mon testament en date du 20 novembre 1860, et rétablis dans son intégrité mon testament en date du 12 mars 1857, par lequel je léguais toute ma fortune au directeur de l'assistance publique, pour la fondation de la maison *Adèle* et de la *crèche Pauline*.

« O ma bien-aimée femme et épouse, je resterai fidèle à ton seul souvenir. »

J'élève à *quinze cents francs* la rente annuelle viagère de Rose Margottet, et à *mille francs* la rente annuelle viagère de Joseph Robillard.

Paris, 4 janvier 1861.

.˙.

Je soussigné, Claude-Antoine Carbonnier, rentier et propriétaire à Paris, etc., etc., institue mon ami et notaire, Me Rabourdin, mon exécuteur testamentaire, à la charge par lui de délivrer à chacune des personnes ci-dessous désignées, les legs suivants :

1° A Mlle Jeanne Borniche, artiste dramatique, la somme de *deux cent mille francs* ;

2° A Mlle Valérie-Hélène Turquet, rentière, sans profession, la somme de *deux cent mille francs* ;

3° A Mlle Blanche-Ernestine Grelot, dite Mme d'Aboukir, rentière, sans profession, la somme de *cent mille francs* ;

4° A Mlle Pauline-Marguerite de Bois-Colombes, rentière, sans profession, la même somme de *cent mille francs*.

Et la somme de *cinquante mille francs* à chacune des quatre personnes ci-dessous désignées :

1° Marceline-Berthe Chantenay, rentière, sans profession ;

2° Marie-Victoire Brédif, rentière, sans profession ;

3° Joséphine-Graindorge, rentière, sans profession ;

4° Adrienne-Georgette-Antonine Marabout, rentière, sans profession.

J'élève à *deux mille quatre cents francs* la rente annuelle viagère de Rose Margottet, ma cuisinière, et à *dix-huit cents francs* la rente annuelle viagère de Joseph Robillard, mon valet de chambre.

Paris, 7 avril 1868.

.˙.

Je soussigné, Claude-Antoine Carbonnier, rentier et propriétaire à Paris, etc., etc, confirmant d'ailleurs toutes les autres dispositions de mon testament en date du 7 avril 1868, apporte à cet acte les modifications suivantes :

J'efface le nom de Mlle Jeanne Borniche, en raisons des torts graves et impardonnables qu'elle a eus à mon égard.

Je remplace ce nom par le nom de Mlle Marie-Victoire Brédif (de la série à cinquante mille francs), qui, dès lors, aura droit, sur ma succession, à un prélèvement de deux cent mille francs.

J'attribue à Mlle Pauline Cardinal, du corps de ballet de l'Académie impériale de musique, la part de *cinquante mille francs* devenue vacante par l'avancement accordé à Mlle Marie-Victoire Brédif.

J'élève à *trois mille francs* la rente annuelle viagère de Rose Margottet, et à *deux mille quatre cents francs* la rente annuelle viagère de Joseph Robillard.

Paris, 10 janvier 1876.

.˙.

Je soussigné, Claude-Antoine Carbonnier, rentier et propriétaire à Paris, etc., etc., atteint d'une paralysie du côté droit, à la suite de plusieurs attaques d'apoplexie, me sentant près de ma fin, malgré les assurances formelles de mon ami le docteur Honoré, et désirant effacer les erreurs de ma vie, déclare nulles et non avenues les dispositions de mon testament du 7 avril 1868, modifié par mon testament en date du 10 janvier 1876.

Je rétablis dans son intégrité mon testament en date du 12 mai 1857, par lequel je léguais toute ma fortune au directeur de l'Assistance publique, pour la fondation de la *maison Adèle* et de la *crèche Pauline*.

O ma bien-aimée femme et épouse, je mourrai fidèle à ton seul souvenir !

J'élève à *six mille francs* la rente annuelle viagère de Rose Margottet, et à *quatre mille francs* la rente annuelle viagère de Joseph Robillard.

Paris, 20 octobre 1877.

Je soussigné, Claude-Antoine Carbonnier, rentier et propriétaire à Paris, etc., etc., revenu à la vie, sinon à la santé, grâce aux soins intelligents, dévoués et désintéressés de mes deux vieux fidèles serviteurs, déclare nul et non avenu mon testament en date du 20 octobre 1877, et institue mes seuls héritiers Rose Margottet et Joseph Robillard : Rose pour les deux tiers de ma succession, et Joseph pour un tiers.

Paris, 21 octobre 1879.

Pour copie conforme :

A. B. C.

NANA-EL-FAYOUM

Un peu d'Orient, l'Occident est si triste aujourd'hui!
GŒTHE, *Le Divan.*

Sa tante m'avait dit un jour :

— Voyez-vous, monsieur, elle a trop de cœur cette fille-là, c'est moi qui vous le dis, elle mourra honnête !

— Pas possible ! avais-je ajouté sans la moindre mauvaise attention.

— Quand c'est dans le sang, avait continué la tante, c'est plus fort que soi !... ou alors elle finira au couvent.

Ces pieuses prédictions m'avaient beaucoup fait rire de la part d'une tante qui ne savait que trop bien à quoi s'en tenir sur les faits et gestes de sa nièce. Je n'y avais attaché aucune importance, et cependant, malgré moi, je ne pouvais m'empêcher d'y penser toutes les fois que cette bonne Nana se rencontrait sur mon chemin, au bout de ma lorgnette de théâtre ou sous les lustres d'un souper bruyant. Elle était encore jeune alors ; assez pour faire enrager les bonnes petites camarades moins bien maquillées qu'elle, pas assez pour que l'on n'eût pas le droit de l'apostropher de ce joyeux bonjour : « Toujours jeune, cette chère Nana !... » Et son rire franc d'éclater, car c'était ce qu'on pouvait lui dire de plus agréable ; nous le savions bien et nous nous gardions d'y manquer, nous, à qui elle réservait un éternel strapontin dans son vaste cœur.

Mon dernier « Toujours jeune !... » lui avait été lancé dans les couloirs des Variétés l'an de grâce 1867, année d'Exposition Universelle de machines et de souverains. Cette brillante année n'avait pas été bonne pour tout le monde, paraît-il, car mon ami Robert, qui avait aussi son strapontin chez Nana, me dit un beau soir : — Tu sais bien, Toujours jeune ? — Eh bien ? — Eh bien, elle a vendu ses chevaux, sa voiture, Baptiste et le groom, tout le monde a été congédié et payé ! Ce n'est pas naturel, il se prépare quelque chose ; elle part pour l'Amérique ou pour Moscou, je ne vois que cela.

— Elle va tout simplement entrer au couvent, pensais-je, en me rappelant la singulière prédiction de la marraine.

— C'est bien possible, me répondit Robert, car elle a pris un drôle d'air et elle m'a dit toute pensive :

« L'Europe m'embête ! »

Pauvre Nana, l'Occident l'emb... pardon, la fatiguait ; quoi d'étonnant à cela ? elle en avait usé toutes les cordes : Vichy, Spa, Hombourg, Bade, Wiesbaden, Nice ; elle avait tout fait et refait. Il fallait du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

—

A deux ans de là, moi aussi, tout m'ennuyait; j'étais parti pour l'Orient et depuis six mois j'étais en Egypte, en compagnie de gais compagnons, tous heureux de trouver dans les imprévus de la vie nomade un changement à cette existence monotone et malsaine de Paris au gaz. Plus de politique, plus de Nanas ! de la lumière, de l'air, la liberté tout de suite et tout le temps. Aux cataractes comme au Fayoum, les journaux que nous recevions de Paris ne nous servaient plus qu'à envelopper nos provisions. Plus de théâtres, plus de soupers, plus de coulisses ; couchés comme les poules, levés comme les coqs, toujours à âne ou à cheval.

Pour toute distraction, de loin en loin quelque solennité religieuse. Une entre autres à laquelle il nous fut donné d'assister au Caire, au départ pour la Mecque du Tapis Sacré. Ce tapis est l'offrande annuelle du vice-roi à la mosquée de la ville sainte du prophète, présent royal qui donne au départ de la caravane un caractère officiel et religieux des plus imposants.

Dès la veille, la ville entière est en proie à une animation inaccoutumée ; ce sont les curieux qui vont déjà retenir leurs places, ou des pèlerins qui se rendent au lieu où se rassemble la caravane pour le départ du lendemain.

Le caractère religieux de cette fête exige la plus grande réserve de la part des Européens qui veulent y assister ; nous étions à âne et, pour faire quelques concessions au prophète, nous avions revêtu pour la première fois le tarbouche ordinaire, cette ridicule calotte rouge importée en Europe par les pachas en disgrâce et les photographes en disponibilité.

C'est sur la place de la Citadelle que nous devions assister au défilé. Sur notre parcours, partout une foule compacte se rendant avec peine dans la même direction ; et ce ne fut pas sans bousculade que nos ânes purent escalader cette inondation humaine. Les femmes, vêtues de leurs plus belles robes bleues, les ongles repeints à neuf et tous leurs bijoux dehors, semblaient les plus empressées au milieu de ce tumulte. En cette circonstance, le *zaghrouta*, sorte de gloussement de poule qu'elles exécutent avec la langue, est l'expression la plus ordinaire de leur enthousiasme religieux. A chaque coin de rue, les bandes plus animées accompagnaient des cortéges partiels qui se dirigeaient vers le rendez-vous général ; des cawas ornés de courbaches faisaient ouvrir les rangs de la foule devant la petite confrérie qu'ils précédaient, ne ménageant pas les horions aux enfants, aux chiens, ni aux ânes qui ne se rangeaient pas assez vite. Derrière eux marchaient des musiciens et leurs instruments, le darabouka, les cymbales, les flûtes, qui forment le menu de ces orchestres. Suivaient les uélmas, les derviches et les autres fonctionnaires de la mosquée du quartier, escortant les pèlerins qui devaient faire partie de la grande caravane. Arrêtés tous les vingt pas par ces processions et par les flots toujours grossissants de la foule, nous pûmes atteindre enfin la place Roumeïleh.

Devant nous la citadelle, avec sa porte pittoresque richement pavoisée ; à notre droite, la perspective du Mokattam et des premières mosquées des khalifes ; derrière nous, la mosquée Hassan couvrant de son ombre gigantesque la place tout entière. Une haie de soldats traversait la place dans toute sa longueur, ménageant libre le parcours du cortége, et devait surtout le protéger contre les démonstrations fanatiques de la foule.

Enfin, le canon de la citadelle annonça le départ, et la ville entière perchée sur ses terrasses, y répondit par les cris de joie les plus effrayants ; les hommes levaient les bras au ciel d'autres se prosternaient dans la poussière ; les femmes avaient entonné leur chant ou plutôt leurs cris aigus de satisfaction, les chameaux et les ânes mêlant leurs observations gutturales à ce concert, le vacarme était à son comble.

Le défilé des voitures de la cour commença. Précédées de détachements militaires, infanterie, cavalerie et artillerie, ces voitures, chamarrées de panaches et de dorures, défilèrent longuement, pendant que le canon, tiré par intervalle, accentuait le côté officiel et presque dramatique de cette étrange cérémonie.

D'abord les somptueuses voitures de la cour :
Voitures des princes,
Voitures des ministres,
Voitures des pachas,
Voitures du harem !... Enfin !

Celles-là seules piquaient notre curiosité ; c'est à elles seules que nous réservions nos binocles et nos regards les plus scrutateurs ; nous allions peut-être surprendre les traits, l'œil, le nez ou la main de l'une de ces belles captives qui jusqu'ici n'existaient pour nous qu'à l'état de légende et que nous n'avions jamais aperçues que roulées dans d'immenses voiles de soie bleue et emportées au galop précipité de leurs ânes. Comme à souhait, un embarras de dromadaires se produisit à l'angle de la place et de la superbe mosquée Hassan ; les mystérieuses voitures allaient au pas, lorsqu'un :

« Gaston !... Gaston !... Comment vas-tu, ma vieille ?... »

me siffla aux oreilles comme un obus. Gaston, c'était moi. Une tête s'était penchée à la portière, un voile s'était légèrement écarté et une main des plus blanches me faisait des petits bonjour ! bonjour ! qui n'avaient rien de musulman.

Je crus rêver, mais il n'y avait pas de doute, c'était bien à moi qu'on en voulait, c'était bien de la belle voiture dorée qu'était parti le cri. Vite, je piquai des deux, et, au galop de mon modeste bourriquot, je m'efforçai de suivre ma vision parallèlement à la haie des *saptiehs*, qui, les yeux baissés, présentaient religieusement les armes. Dans mon ardeur, j'aurais escaladé les pyramides et je n'hésitai pas à franchir la haie formée par la troupe.

— Ma fisch cawaga ! s'était écrié un officier supérieur plus noir que ses bottes.

— Ana-Effendi ! avais-je riposté sans sourciller en lui montrant un porte-crayon en cuivre qui dépassait de la poche de mon gilet.

A ce magique Sesame ! le rang des soldats s'était ouvert comme par enchantement, et j'avais pu me rapprocher de quelques longueurs des roues de ma voiture mystérieuse. Mais là un un embarras bien autrement grave : MM. les eunuques pouvaient me remarquer ! Le pal, le Nil, tout le joyeux attirail me traversa l'esprit... La petite main s'était doutée du danger, car, sortant hors la portière, elle laissa tomber une cigarette avec une maladresse des plus étudiées.

Je laissai glisser ma cravache et ramassai le papier. Le tumulte et le vacarme où la cérémonie en était arrivée favorisèrent mon évasion, et je me précipitai dans le plus borgne des cafés du bazar Karameïdan pour déployer mon précieux talisman ! Allait-il être écrit en arabe ? pensais je en frémissant. Non, je pus lire ces mots écrits au crayon :

« Demain midi, porte Bab-el-Nasr, âne blanc *En femme !..* »

C'était clair, un rendez-vous avec une odalisque ! avec le tableau de M. Ingres ! avec... et mon imagination de trotter ; jamais la journée ne me parut si longue à finir. Un mot seul m'embarrassai : « *En femme* ! » En femme, qui ? elle ? lui ? l'âne ? ou moi ? — Me rappelant les beaux eunuques, je compris la nécessité du costume. L'une des robes que j'avais achetées aux danseuses de Senhourès fit les frais de la mascarade, et le lendemain, dès onze heures et demie, j'étais en femme fellah sous la porte Bab-el-Nasr, éplu-

chant force oranges pour me donner une contenance. Il passait beaucoup d'ânes blancs, j'étais inquiet ; midi sonnait et j'avais mis en évidence la cigarette de la veille, lorsqu'un brillant saïs déboucha au trot, ne ménageant pas les horions aux retardataires qui ne se garaient pas assez vite; derrière lui venait un superbe eunuque monté sur un bourriquot plus noir que l'ébène, suivi d'un confrère d'une admirable blancheur ; sur ce dernier, richement harnaché de soie et d'or, se balançait un de ces énormes paquets de soie qui n'ont de la femme que les deux yeux qui émergent du voile qu'elles ont sur la figure. Le bourriquot blanc sembla faire un faux pas et s'arrêta devant moi ; un geste imperceptible m'avait fait signe de suivre ; j'allongeai le pas pour ne pas perdre de vue ma petite caravane. Après mille détours, le saïs s'arrêta devant un petit marabout que j'avais déjà remarqué par sa construction élégante et par le luxe des ex-voto qui en tapissaient les murs extérieurs ; des femmes entraient et sortaient ; je suivis la foule et me prosternai sur la pierre où mon paquet de soie m'avait fait signe d'approcher. La foule des femmes ne diminuaient qu'insensiblement, et, prosternés tous les deux, je commençais à croire à une mystification, lorsque, profitant d'un moment où nos voisines semblaient s'abîmer dans leur dévotion, le voile de ma princesse s'écarta, et :

Toujours jeune ! me dit tout bas une voix bien connue.

C'était Nana !

Toujours prosternés et sur un ton de psalmodie à faire bâiller un mort, nous causâmes longtemps d'elle, de Paris et de nous. Je lui appris la mort de sa tante.

De quoi est elle morte, la pauvre femme ? me dit Nana les larmes aux yeux.

— On lui a dit que tu étais entrée au couvent !...

Bien sûr qu'elle ne savait pas lequel !

—

Si le bel eunuque avait eu un peu plus l'habitude des travestissements, il aurait pu remarquer que ma robe bleue changeait souvent d'épaules pour se trouver tous les vendredis, à midi, sous la porte Bab-el-Nasr ; car cette chère Nana, au risque de les faire tous jeter au Nil, avait voulu revoir tous ses bons amis de Paris.

P.L.

LES PENSIONS DE RETRAITE
A L'OPÉRA

Le *Journal officiel* publie un rapport du sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts, au ministre de l'instruction publique, relatif au rétablissement du fonctionnement de la caisse spéciale des pensions de retraite pour le théâtre national de l'Opéra.

Suit un décret conforme ; en voici les principales dispositions :

Le fonctionnement de la caisse spéciale des pensions de retraite pour le théâtre national de l'Opéra est rétabli tel qu'il a été constitué par décret du 14 mai 1856. En conséquence, et à partir du 1er novembre 1879, seront applicables les dispositions de ce décret à tous les artistes, employés et agents dont les traitements n'excédent pas 12,000 fr.

Toutefois, les artistes actuellement attachés à l'Opéra, en vertu d'engagements et non encore tributaires de la caisse, ne le deviendront que de leur consentement, et, dans ce cas, ils seront tenus de faire connaître leur option dans un délai de quatre mois, à partir du 1er novembre 1879.

Pourront, sur leurs demandes, et avec une autorisation du ministre, devenir tributaires de la caisse, les artistes qui jouissent de traitements supérieurs à 12,000 fr. quel qu'en soit le chiffre.

La demande devra être formée, par ceux qui sont présentement engagés, dans un délai de quatre mois, à partir du 1er novembre 1879.

Le délai sera de deux mois pour ceux qui seront engagés à l'avenir.

Les nouveaux tributaires de la Caisse seront admis à verser des retenues rétroactives pour leurs services antérieurs au 1er novembre 1879.

Sont affectés aux recettes de la caisse :

1° Le produit de la retenue de 5 0/0 sur tous traitements, appointements, feux assurés ou éventuels des tributaires ;

2° Le produit de toutes les amendes et retenues disciplinaires ;

3° Un fonds annuel de 20,000 francs, imputable sur la subvention allouée à l'Opéra par le budget de l'Etat ;

4° Un fonds annuel de 20,000 francs versé par le directeur de l'Opéra, soit à l'aide de représentations spéciales organisées par lui, soit de ses propres deniers ;

5° Les arrérages de rentes appartenant à la caisse ;

6° Les donations et legs qui pourraient être faits à ladite caisse et dont l'acceptation ne pourra avoir lieu que dans les formes déterminées par l'article 910 du Code civil.

Art. 5. L'admission à la retraite des tributaires est prononcée, par arrêté du ministre, sur la demande du directeur et sur la proposition du sous-secrétaire d'État des beaux-arts.

Art. 6. Les pensions à liquider en vertu des articles qui précèdent ne seront servies et payées qu'après une période de dix années écoulées, et sans rappel d'arrérages antérieurs au 1er novembre 1889.

Art. 7. Tout artiste du chant, de la danse et de l'orchestre, titulaire d'une pension de retraite dont le chiffre n'excède pas 3,000 francs, pourra jouer sur les théâtres de Paris et des départements sans l'autorisation du ministre, sauf le cas où il reprendrait du service à l'Opéra.

Art. 8. Sont remises en vigueur toutes les prescriptions du décret du 14 mai 1856 auxquelles il n'est pas dérogé spécialement par le présent décret.

PETITES NOUVELLES

Mardi aura lieu aux Folies-Dramatiques la première représentation de *Pâques fleuries*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, paroles, de MM. Clairville et Delacour, musique de M. Lacome.

En voici la distribution :

Maïta	Mmes	Simon Girard... *ou* Noémie Vernon
Irène		Blanche Monthy
Mirabelle		Lestrade
Béatrix		Sevin
Miretton		Oudry
Dolorès		Reval
Roger de Marsan	MM.	Lepers
Riquet		Simon Max
Ramon de Navarrins		Luco
Don Diego		Maugé.

L'action se passe sur la frontière basque-espagnole.

1er acte, une salle du château de Navarrins.
2e acte, 1er tableau, l'Auberge de Guillaumet.
2e acte, 2e tableau, Fête de Pâques fleuries.
3e acte, les jardins du château de Navarrins.

La représentation a eu lieu trop tard pour que nous en puissions parler avant notre prochain numéro.

— Les études d'*Hamlet* sont commencées à l'Opéra. C'est Mlle Daram qui jouera Ophélie, et M. Maurel qui sera le nouvel Hamlet.

Mlle Heilbron paraîtra d'abord dans la Marguerite de *Faust* et ensuite chantera Ophélie.

— La lecture de *Jean de Nivelle* a eu lieu lundi à l'Opéra-Comique.

Lecture du poème, bien entendu, la partition est déjà sue par les principaux interprètes.

C'est M. Gondinet qui a lu dans le foyer du public ; il a commencé à une heure pour finir à trois.

Étaient présents :

MM. Gille, Léo Delibes, Carvalho, Daubé.

Mmes Bilbaut-Vauchelet et Engalli

MM. Talazac, Taskin, Grivot, Maris et Collin.

L'effet a été très grand.

— M. Carvalho serait dans l'intention d'organiser au théâtre de l'Opéra-Comique une série de représentations en matinées pour le dimanche. Douze représentations seraient données à partir du 1er décembre. On y interpréterait exclusivement l'ancien répertoire.

— Un amusant incident empêche, paraît-il, le théâtre du Gymnase de représenter, jusqu'à nouvel ordre, une pièce en un acte dont le titre est : *Phryné*.

L'actrice qui doit personnifier Phryné doit paraître en scène dans un déshabillé aussi complet que le permet la censure, et ni Mlle Alice Régnault, ni Mlle Lesage ne veulent se présenter court-vêtues devant le public.

En conséquence, la direction demande à tous les échos une demoiselle qui sache un peu jouer la comédie, mais qui remplisse surtout les conditions voulues pour attirer les lorgnettes des amateurs.

— L'ouverture de l'Opéra populaire doit avoir lieu ce soir — s'il n'y a pas un nouveau retard ?—

— Ce n'est pas comme une reprise ordinaire que l'Ambigu se prépare à remettre à la scène le drame de *Paillasse*, de d'Ennery et Marc Fournier, qui eut en son temps une vogue au moins égale à celle des *Deux Orphelines* et de l'*Assommoir*.

Mais, bien convaincu que la pièce est comme inédite pour la génération actuelle, M. Chabrillat veut la monter avec tous les soins et tout le luxe de mise en scène que l'on réserve habituellement pour les œuvres nouvelles. C'est d'abord Zarra et Robecchi qui sont chargés de brosser les cinq décors, et Luco qui dessine les costumes.

Voici maintenant la distribution nouvelle et, en regard, celle des créateurs :

	1879	1850
Paillasse	Gil-Naza	Fréd.-Lemaître
Duc de Montbazon	Delessart	Matis
Chevar de Rollac	Auvray	Surville
Le bailli	Dailly	Raucourt
Vicomte-Hercule	Henriot	Colbrun
De Castel-Blangy	Larmet	Jullian
Vidme d'Arpignol	Leriche	Castel
Le commandeur	Courtés	Fresne

Grain-d'Amour	Mousseau	Galabert
Grelu	Vollet	Alexandre
Jozon	Ploton	Riché
Beaumesnil	Romain	Bondois
Madeleine Mmes	Jane Essler	Clarisse Miroy
Nini Flora	G. Ganthier	Leroux
Jacquinet	petite Céline	Fanny Klein
Mlle de Vermandois	Darcy	Devaux
Catherine	Marie Protat	Jeault

Le drame, créé à la Gaîté au mois de novembre 1850, a été repris une fois, à l'Ambigu, au mois d'octobre 1852, et depuis n'a jamais été joué à Paris. Mais son grand succès l'a maintenu au répertoire des théâtres de province.

— M. Leroy organise décidément un théâtre populaire lyrique au cirque Myers.

Son but est de monter des grands opéras tombés dans le domaine public et de les renforcer avec un drame le dimanche.

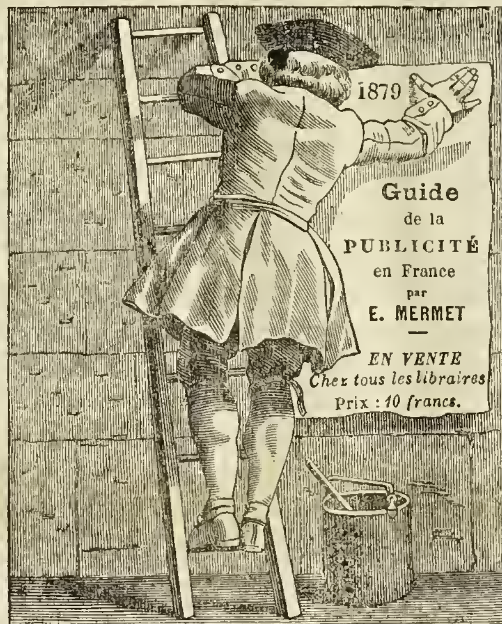
On donnerait donc, par exemple, *Henri IV et sa cour* et *Don Juan*, ou *Charles VII chez ses grands vassaux* et *Fanchonnette*, etc.

— Le cirque Fernando nous annonce sa réouverture annuelle pour samedi 25 octobre avec une troupe complètement nouvelle.

— *Cremorne* n'a pas été longtemps à conquérir le succès. Ceux qui y ont été y reviennent en amenant, surtout le samedi, les retardataires qui n'avaient pas encore admiré ce théâtre entièrement nouveau. Que ceux qui n'ont pas encore vu les orangs-outangs se hâtent, car ils partent d'ici à quelques jours.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 980e livraison (18 octobre 1879). — Les petites villes et le grand art en Toscane, par M. Henri Belle, consul de Florence. — Texte et dessins inédits. Treize gravures de Barclay, P. Sellier, H. Chapuis et E. Thérond.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Ce boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.



L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉÂTRE



DRAME

COMÉDIE-FRANÇAISE

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie

Cliché NADAR

TRAGEDIE

MUSIQUE

PROVOST-PONSIN

rôle de Mme Fourchambault
(dans les *Fourchambault*.)

IMP. VVES & BARRET.

G. BOUVT del.

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 337

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 30 Octobre au 5 Novembre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPARTS : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXXVII

PROVOST-PONSIN



Mademoiselle Zelia Ponsin venait d'avoir ses dix sept ans lorsqu'elle obtint au Conservatoire en juillet 1860, un premier accessit de tragédie avec une scène du second acte d'*Iphigénie*, et un premier prix de Comédie après une interprétation distinguée du rôle de Sylvia dans le *Jeu de l'amour et du hasard.*

Blonde comme un épi doré, vive, alerte, gracieuse, disant juste et nuançant avec goût, elle faisait honneur à son excellent professeur, Provost, — le père Provost comme on l'appelait alors, — artiste de race, d'un naturel merveilleux et de la plus adorable bonhomie.

Immédiatement engagée à la Comédie française par M. Edouard Thierry, alors directeur, elle y fit ses débuts dans le rôle de Mme Danville de *l'École des Vieillards* de Casimir Delavigne, un des rôles les plus aimables et les plus étincelants de l'emploi des jeunes coquettes. Le coup était hardi, car Mme Arnould Plessy comptait ce rôle parmi ses meilleurs et Madeleine Brohan y avait rencontré un de ses triomphes.

Zélia Ponsin s'y montra charmante de tous points et c'était merveille de voir l'aplomb et la verve de cette fillette de dix sept ans et quelques mois, disant avec une rare justesse et lançant les traits d'esprit avec un brio enlevant.

Continuant ses débuts par le rôle de Sylvia dont une scène lui avait valu son premier prix de Comédie, elle retrouva à la rue Richelieu son succès obtenu rue Bergère.

Sa première création fut un rôle de peu d'importance, Antoinette de *la Considération*, comédie en 5 actes et en vers de Camille Doucet, le 6 novembre 1860, mais sa place était conquise dans la maison de Molière dont elle devait devenir sociétaire après de nombreux et beaux services dont il me suffira de rappeler les plus importants.

D'abord, en possession de l'emploi des jeunes premières coquettes, puis des coquettes, Mlle Ponsin compte parmi ses meilleurs créations celles de :

Marie Cauchois, dans *Corneille à la Butte saint Rock*, d'Edouard Fournier, en juin 1862 ;

Louise, dans la *Volonté*, comédie en actes en vers de Duboys, 31 août 1864.

Virginie, dans l'*Œillet blanc* ; 8 avril 1865 ;

Mme de Larcey, dans le *Supplice d'une femme*, le 29 avril 1865, où elle mania l'ironie et la médisance avec beaucoup d'esprit :

Vénus, dans la *Pomme*, un acte en vers de Théodore de Banville où elle fit florès a côté de Coquelin-Mercure, 30 juin 1865 ;

Cérès, dans le *Lion amoureux*, de Ponsard, le 18 janvier 1866 ;

Nicole, dans *Gringoire*, de Théodore de Banville, le 21 juin 1866 ;

Une jeune fille, dans le *Galilée* de Ponsard, le 7 mars 1867 ;

La comtesse, dans Madame Des roches, le 18 décembre 1867 :

Iris, dans la *Revanche d'Iris*, de Paul Ferrier, qu'elle joua seule en compagnie de Coquelin-Diogène, le 25 mars 1868 ;

Fernande, des *Faux ménages*, cinq actes en vers d'Edouard Pailleron, le 7 janvier 1869 ;

La Baronne, dans *Christiane*, de Gondinet, le 20 septembre 1871 ;

Claire de l'*Autre motif*, le 29 février 1872 ;

Mme Casthel, de la *Grand'maman* d'Edouard Cadol, le 17 mai 1875 ;

Et enfin ; madame Fourchambault dans *Les Fourchambault*, d'Emile Augier, le 8 avril 1878.

Entr'autres rôles joués, dans des reprises, je citerai :

Mme Balmont des *Suites d'un bal masqué* ; — Lucile, du *Roman d'une heure*, — Marton, du *Mariage sous Louis XV* ; — Une des deux jeunes filles de l'*Œdipe roi*, avec Mme Favart ; — Mme Dorsay, dans les *Deux Ménages* ; — Charmion, de Pythias et Damon ; — Caroline, *de Valérie* ; — La Marquise, dans *Andrienne Lecouvreur* ; — Mme de Vertpré, du *Mari de la veuve* ; — La Vicomtesse, dans les *Effrontés*, — Laure, puis plus tard, Caroline, dans les *Deux veuves* ; — Mathilde, de la *Jeunesse* ; — La Baronne, du *Fils de Giboyer* ; — Mathilde, de La *Joie fait peur* ; — Claire, du *Fruit défendu* ; — Floride, dans *Une tempête dans un verre d'eau* ; — Georgette, dans *Oscar* ; — Clotilde, du *Cheveu blanc* ; — Mme de Beaupré dans les *Ennemis de la maison* ; — La face, dans la *Vraie farce de Maître Pathelin* ; — Mme d'Arglade, du *Marquis de Villemer* ; — Mme de Vernières, du *Demi-monde*, etc. etc..

N'y a-t-il pas là, déjà, de quoi remplir la carrière d'une artiste qui est encore en pleine jeunesse ? Et pourtant, à côté de ce répertoire moderne, Mme Provost-Ponsin a interprété dans le répertoire ancien, une infinité de personnages, dont quelques-uns sont de premier ordre.

Dans la Comédie et dans la Tragédie, elle a tout d'abord marché discrètement. Commençant dans la Comédie, par les fillettes, telles que : Julie, de M. *de Pourceaugnac*, Isidore *du Sicilien*, Lucrèce, du *Menteur*, Lucinde de l'*Amour médecin*, Elise de l'*Avare* ; Lucinde de la *Coupe enchantée* ; — et, dans la tragédie, par les confidentes telles que : Cléone, d'*Andromaque*, Panope de *Phèdre*, Salomith d'*Athalie*, Zaïre de *Bajazet*, Doris d'*Iphigénie en Aulide*, Elise d'*Esther*, Cadippe dans Psyché (la Tragédie-comique de Corneille et de Molière.) Son talent acquit bien vite assez d'ampleur pour lui permettre d'aborder le terrible personnage de Célimène, dans le *Misanthrope*, en 1862, alors qu'elle n'avait pas vingt ans.

Je me la rappelle encore dans : Hortense, puis la Comtesse du *Legs*, dans Léonore de l'*École des maris*, dans Lucile, du *Bourgeois gentilhomme*, dans Eliante du *Misanthrope*, dans Julie de la *Comtesse d'Escarbagnas*, dans Lucile du *Dépit amoureux*, Angélique *de Georges Dandin*, Angélique du *Préjugé vaincu*, Orante, des *Fâcheux*, Le dauphin dans *Louis XI*, Lisette du *Légataire universelle*, Sabine du *Menteur*, Martine des *Femmes Savantes*, Lisette des *Jeux de l'amour et du hasard* lorsqu'elle céda son rôle de Sylvia à Mlle Croizette en 1871, Toinette du *Malade imaginaire*, — Martine de *Turcaret*, lors de la reprise le 29 février 1872 ; — Zerbinette des *Fourberies de Scapin*, Lisette de *l'École des Maris*, Dorine du *Tartuffe*, Mme Sganarelle de *Sganarelle*, Jacqueline *du Médecin malgré lui*, La Marquise dans le *Philosophe sans le savoir*; Climène dans la *Critique de l'École des femmes* etc. etc..

Ainsi, cette vaillante comédienne ne compte plus ses succès, et l'avenir lui en réserve bien d'autres.

Très aimée et entourée de soins par Provost, son maître estimé, jusqu'au moment ou la mort nous l'enleva à la fin de décembre 1865, elle eut des commencements faciles au théâtre d'autant mieux que son talent lui valait la sympathie du public. En 1870, elle épousa le fils de l'éminent comédien, le jeune Provost, alors acteur lui-même au Théâtre-Français.

Joignant des dons naturels attrayants à une excellente éducation dramatique, Mme Provost-Ponsin compte parmi les Sociétaires les plus précieuses du Théâtre-Français. Avec elle on a toujours, à coté d'une exécution soignée,

une interprétation vive et intelligente du personnage conçu par l'auteur dramatique. Sa physionomie ouverte, sa voix bien timbrée, sa tenue pleine de décision, sa diction nette et juste, la rondeur et la vivacité de ses allures en font une vraie comédienne ayant une action assurée sur le spectateur.

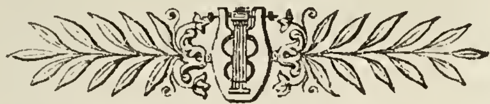
Tout porte à croire, — et tous les vrais amateurs du Théâtre l'espéreront comme moi, — que Mme Provost-Ponsin, aujourd'hui âgée de trente six ans et ayant bientôt vingt années de scène, est appelée à fournir encore une longue et brillante carrière à la Comédie-Française. Comme les Plessy, les Nathalie, et les Brohan, elle aura sa place dans les Archives de notre première scène, parmi les artistes dont s'enorgueillit a juste titre le théâtre qui porte avec honneur le nom de Maison de Molière.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

FERDINAND FABRE

(romancier, l'auteur de l'*Abbé Tigrane*, etc., etc.)



REVUE DES THEATRES

OPÉRA-POPULAIRE

OUVERTURE

Guido et Ginevra, opéra en 5 actes, paroles de Scribe, musique d'Halevy.

Enfin, MM. Martinet et Husson ont ouvert leur Opéra-populaire. Nul plus que nous ne souhaite bonne chance à une pareille entreprise.

Guido et Ginevra, l'opéra qu'ils ont choisi pour leur ouverture est certainement une des œuvres musicales les plus considérables et les plus remarquables d'Halevy, mais c'est malheureusement, un des scenarios de Scribe les moins attrayants ; ce qui à toujours nuit au succès sur la scène.

Rappelons le sujet en quelques mots : Ginevra, fille du duc de Medicis, tombe évanouie, au moment où elle va épouser le duc de Ferrare. On la croit morte, atteinte de la peste qui sévit alors dans la ville et on l'ensevelit. Or Ginevra empoisonnée par un nommé Forte-Braccio bandit à la dévotion de la jalouse Riccardia, se réveille dans son tombeau, à l'instar de Juliette. Elle se lève et parcourt les rues de Florence que la peste a rendues désertes. Recueillie par Guido, un jeune sculpteur qui l'avait aimée en secret elle est remise à son père. Finalement Cosme de Médicis récompense le jeune homme en lui donnant sa fille en mariage.

Sur ce sujet horriblement triste et anti-musical, Halevy dépensa une science énorme et écrivit même des pages immortelles telles que la célèbre romance en mi bémol : « Pendant la fête une inconnue ; » et la grande scène qui contient le fameux air du ténor « Quand renaîtra la pâle aurore ; » et encore la cavatine de basse : « Sa main fermera ma paupière. »

Ces belles inspirations feront vivre la partition de *Guido et Ginevra* dans toutes les bibliothèques, mais elles ne réussiront jamais, nous le craignons bien, à amener le public au théâtre pour y subir le livret ennuyeux sur lequel elles sont écrites.

L'interprétation nouvelle n'est sans doute point celle de Duprez et de la Stolz. Dans l'ensemble, elle est même relativement faible. Warot, chanteur de style et d'un réel talent mérite une place à part. Après lui nous avons remarqué M. Galli, une bonne basse, un des prix du conservatoire de ces dernières années.

Mme Perlani a eu quelques bons moments, M. Solve n'a pas réussi, ni Mme Devoyod.

L'orchestre est très bien dirigé par M. Momas.

La pièce est montée avec un grand soin, il y a quelques décors, que nous avons vus à l'ancienne Gaîté, mais un nouveau, au troisième acte : Celui de la scène des tombeaux, est de toute beauté.

Nous vous parlerons jeudi des lendemains de *Guido et Ginevra* qui se font avec *Lucie de Lamermoor* un autre chef-d'œuvre musical qui, celui-là, a eu des milliers de représentations.

FOLIES-DRAMATIQUES

Première représentation de : *Pâques-Fleuries*, opéra-comique en 3 actes et 4 tableaux, de Clairville et M. Delacour. Musique de M. Paul Lacôme.

Si quelqu'un a compris un traître mot à l'imbroglio qui a nom : *Pâques-Fleuries*, je le déclare vraiment doué d'une *sagacité* merveilleuse. Quant à moi, je renonce absolument à essayer un compte-rendu que je ne saurais évidemment pas rendre intelligible.

Tout ce que j'ai retenu du nouvel ouvrage représenté aux Folies-Dramatiques, c'est la jolie musique de M. Lacôme, qui a fait un véritable opéra-comique sur un livret insensé d'opérette. Cette différence de style entre les paroles et la musique est fâcheuse pour M. Lacôme lui-même. Le musicien s'est laissé aller à son tempérament d'artiste et a brodé des arabesques délicates sur un canevas grossier qui ne les font pas ressortir.

Je citerai parmi les morceaux les plus réussis : L'ouverture, l'air « On l'a dit et j'ai bien vu », les couplets du « Coup de feu » et la chanson de la « Petite goutte. »

Mme Girard-Simon a enlevé son rôle avec sa gentillesse adorable, Maugé est excellent, remarquable même dans le capitaine Diégo. Mme Monthi-Irène, MM. Lepers, Max-Simon et Gabel, complètent un excellent ensemble.

Mise en scène charmante, Décors et costumes très soignés.

ATHÉNÉE

Première représentation de *Monsieur*, vaudeville en 8 actes de MM. Sylvestre et Burani.

Qu'est-ce que les auteurs entendent par ce titre de *Monsieur*? On le comprend facilement.

Monsieur, c'est... le bailleur de fonds d'une Mademoiselle quelconque.

Ici, Saint-Nitou est le monsieur d'Olympe. Or, Olympe l'aimerait bien parce qu'il est jeune et beau, mais comme *il paye*, elle lui préfère Vercantin qui est vieux et laid, mais qui ne *paye pas*.

Il est vrai que si Vercantin ne donne pas de *l'argent*, il donne des soupers fins après de bonnes promenades, ce qui a bien son charme.

La pièce repose sur des imbroglios qui brouillent les familles Saint-Nitou et Vercantin, car on apprend que Mme Saint-Nitou est la propre fille de Mme Vercantin. A la fin tout s'arrange pour le mieux. Et tout va bien qui finit bien.

On a beaucoup ri. La pièce pétille de mots hardis, risqués, pimentés et toujours gais. Elle est enlevée par le couple Montrouge avec le brio qu'on lui connaît, les autres acteurs forment un ensemble réjouissant.

En voilà pour plus de cent représentations.

CHATEAU-D'EAU

Première représentation de *La P'tiote*, drame en 5 actes de M. Maurice Drake.

La P'tiote procède directement des *Deux Orphelines*. C'est un bon drame rempli de sentiments honnêtes, mis en scène avec beaucoup de naturel.

Geneviève de Noirefontaine a essayé de se tuer après le meurtre de son père parce qu'elle croit sa mère complice de l'assassin. Recueillie évanouie, par des saltimbanques, elle vit de leur existence nomade jusqu'au jour où elle parvient à s'échapper.

Un certain Jean Debray finit par percer le mystère qui entoure les actes de Geneviève; il lui prouve que sa mère est innocente et la pauvre enfant court alors se jeter dans les bras de celle qu'elle avait si injustement soupçonnée.

Les artistes du Château-d'Eau, jouent avec ensemble ce drame très-bien fait, encadré dans de jolis décors.

La P'tiote sera un succès de longue haleine.

COMME UNE OMBRE

Sicut umbra !...
(DEUTÉRONOME.)

J'étais depuis deux jours à Trouville, quand, un matin, de la fenêtre de mon hôtel, donnant sur la petite rue qui mène à la plage, je vis arriver derrière des malles énormes une voyageuse avec un grand voile vert noué comme un turban. Elle était seule et marchait lentement, son petit sac de cuir à la main, comme une personne grassouillette qui a une nuit blanche dans les jambes. J'eus tout le temps de la détailler pendant qu'elle traversait la cour. Les yeux, les sourcils, les cheveux faisaient un noir dur sur les joues fraîches et roses, avec cela un certain tournoiement de hanches qui semait une provocation dans chacun de ses pas.

J'entendis bientôt le frou-frou de ses jupons dans l'escalier. Cette exitante personne allait-elle devenir ma voisine ? Plus de doute, sa voix claire éclate dans la chambre à côté : — Mon Dieu ! que c'est petit ! Y a-t-il un placard, seulement ? Et patati, patata, tout le bavardage d'un oiseau parisien.

Je grillais d'envie d'entrebâiller ma porte ; mais j'avais la candeur de croire que je l'effaroucherais. Il me venait de vagues espoirs que rien encore ne justifiait. Nous habitions en réalité le même appartement divisé par une simple porte à verroux. J'avais l'oreille fine et je vous assure que mon cœur battait fort au moindre des mouvements de ma voisine. J'avoue, — on n'est pas parfait, — que je m'empressai de coller au trou de la serrure le meilleur de mes yeux. Ma soupçonneuse voisine avait eu le même mouvement curieux et nous échangeâmes ainsi un rapide et profond regard. Pour moi, cette indiscrétion faillit me coûter cher, car je crois bien que ce fut une épingle à cheveux qui lui servit à bourrer de papier le trou révélateur.

Cette précieuse personne soupçonna-t-elle la présence d'un célibataire friand très-disposé à lui faire oublier ses devoirs ? Le fait est que je n'entendis plus rien, on eût dit qu'elle avait mis de l'huile à tous ses mouvements. Je me mis à fredonner tout en me barbifiant, car il fallait être sous les armes. La journée me parut bien longue. J'étais prêt une heure avant le premier coup de cloche du dîner ; ma pelisse neuve, aiguillettes et éperons dehors, moustaches cirées. Je tremblais que, par un respect exagéré des convenances, elle ne se fît servir dans sa chambre quand la cloche annonca le dîner. O bonheur ! nous nous trouvâmes à table vis-à-vis. Jamais vous n'avez vu de maintien d'une modestie plus désespérante pendant que je la dévisageais. Heureusement pour moi son voisin grillait d'envie de causer. Car à chaque instant des monosyllabes suintaient de sa bouche lippue comme d'une outre trop gonflée. L'endiguement du port, sur lequel il avait des projets, me servit à ouvrir un feu dont chaque éclair visait la belle inconnue.

— Allons, mon garçon, me disais-je, saute pour la dame, soit brillant et enjoué.

Je bavardais comme une pie borgne, sans reprendre haleine. Et l'endigueur du port, ne pouvant plus caser un mot, me faisait de gros yeux ronds. J'avais un peu oublié de manger, mais non de boire et un diable de vin d'extra que j'avais pompeusement demandé me soufflait des drôleries qui déridaient jusqu'à ma voisine. Cela m'enhardit singulièrement et les dineurs se levèrent un à un jusqu'au dernier que je lui parlais encore sans la quitter des yeux, pour ne pas lui donner le temps de se reconnaître.

— Je parierais que vous arrivez de Paris?

— Vous êtes bien curieux.

— Vous pourriez dire inconvenant partout ailleurs ; mais aux bains de mer, est-ce que l'usage n'absout pas certaines légèretés de formes ?

— Je vois que vous en usez sans trop de façon, car enfin je... nous nous voyons pour la première fois.

— Ah ! non, pour la seconde.

Elle éclata de rire et je vis ses dents de jeune chien qui ne demandaient qu'à mordre dans le fruit défendu.

— Seriez-vous, par hasard ce voisin gênant qui...

— Ah oui, — le trou de la serrure !

Et de rire de plus belle.

C'est ainsi que, peu à peu, j'achevais de l'apprivoiser ; mais j'en avais chaud. Quand nous quittâmes la salle à manger il était plus de neuf heures et les garçons tournaient déjà pour desservir.

— Quel bon air ! dit-elle en aspirant les fortes senteurs du bord de la mer. Connaissez-vous la ville ? Moi, je n'ai fait que la traverser pour venir du bateau jusqu'ici et j'étais si brisée que je n'en ai rien vu.

Me permettez-vous de vous offrir mon bras pour faire un tour ?

— A cette heure, y pensez-vous ?

— J'y pense et j'y repense. Voyez, la lune se lève pour égayer notre promenade.

— Allons, j'accepte, fit-elle de bonne humeur après un instant d'hésitation ; allez m'attendre dans la rue pendant que je vais prendre mon pardessus.

Quand je sentis son bras sous le mien, j'eus des frissons de convoitise. J'étais inondé d'effluves troublantes qui m'empêchaient de parler.

— Eh bien, vous ne dites plus rien ! Auriez-vous la digestion mélancolique ?

— Bien au contraire, m...a voisine...

Je fus sur le point de l'appeler mon ange. Quelle balourdise ! Le premier « mon ange » doit être accentué par une mimique expressive, et franchement je ne pouvais tomber à ses genoux sur le pavé.

— Allons voir la jetée, fit-elle d'un air enjoué.

Nous montâmes dans un des paniers qui stationnent toujours devant la porte de l'hôtel, et nous suivîmes au pas le quai, tout en marivaudant. Je serrais jusqu'à l'applatir ce bras rond qui s'abandonnait, car l'odeur forte des jardins et le rhythme de la vague m'excitaient comme des condiments. La manche s'était écartée du gant, laissant à nu un joli morceau de chair sur laquelle j'appliquai deux lèvres d'ogre.

— Y pensez-vous ? (C'était son mot.) Est-ce là ce que vous m'aviez promis ?

Et moi, en aparté, je me disais que cet *y pensez-vous*, malgré le froncement de sourcils, voulait bien dire : Soyez sage. — Pas ici. — Plus tard.

La lune, plus claire qu'un jour du Nord, nous avait fait oublier l'heure et la rentrée à l'hôtel ne laissait pas que de l'inquiéter.

— Pour qui vais-je passer en revenant avec vous ?

— Mais rien n'est plus simple, ma voisine. Nous nous connaissons de longue date et nous venons de nous retrouver après (le chiffre en blanc) d'années d'absence.

On ne l'attendait plus et nous ne trouvâmes qu'une bougie, la mienne, que je lui cédai naturellement. Nous nous serrâmes ostensiblement la main comme une paire d'amis. Je crus tout à fait bienséant de laisser à ma voisine une demi-minute d'avance ; mais j'étais derrière elle avant qu'elle n'eût eu le temps de refermer sa porte, quand, par un revenez-y d'incompréhensible et bien tardive pudeur, elle me barra l'entrée en me disant d'un air courroucé :

— Allez-vous-en, ou je réveille toute la maison.

Ce dénoûment invraisemblable me stupéfia si complètement, que je me laissai mettre à la porte comme un collégien, et restai sans bougie, dans la plus complète obscurité. Quel mystère que le cœur des femmes ! Votre serviteur, chauffé à blanc, faisait piteuse mine en regagnant sa chambre à tâtons avec la conscience d'avoir été parfaitement stupide. J'essayai bien de parlementer à travers la porte mitoyenne, d'abord avec de petits coups discrets, puis par des supplications haletantes... Peine inutile !... la coquette, quel malin plaisir elle prit à me torturer !

—

Quelle heure pouvait-il être quand je me réveillai ? Il me sembla qu'on avait frappé: Entrez! On frappe encore. Plus de doute, cette fois le bruit vient de la porte mitoyenne, accompagn d'un éclat de rire.

— Bonjour, mon voisin ! cria la voix à travers la porte.

— Bonjour, ma voisine ! répondis-je de mon lit. Je ne pensais plus à dire « mon ange, » car enfin on a son amour-propre.

— Avez-vous bien dormi, mon voisin ?

— Peuh ! sommeil de gendarme. Et vous, ma voisine ?

— Sommeil de voleuse ; car, vous savez bien, j'ai gardé votre bougie ; mais j'ai pensé que vous viendriez la reprendre ce matin.

Et, en même temps qu'elle disait cela, j'entendis, avec un ravissement indicible, le fameux verrou intérieur qui glissait doucement doucement...

— Tiens ! tiens ! fis-je en sautant d'un bond dans mes pantoufles, voilà un dénoûment que je n'avais pas prévu. Au fait, si, j'aurais dû le prévoir. La vie est si courte et la nuit porte conseil. Ce matin, en se réveillant, elle se sera reproché d'avoir été si dure avec moi.

Un autre se fût laissé entraîner par un mouvement sanguin, irréfléchi ; moi, sur le seuil de cette terre promise, j'eus le bonheur de pouvoir rester calme dans le triomphe. O délices de l'imagination ! Cette chambre qui tout à l'heure va s'ouvrir pour moi, je la vois, par avance, les

yeux fermés, dans sa réalité amoureuse. Une obscurité traversée d'un filet de soleil ironique qui vient là comme un éclat de rire dans des étouffements voluptueux. L'air est tout chargé d'odeurs de femme, air capiteux comme celui d'une cave bourguignonne. Les fauteuils, aux coins de la cheminée, semblent causer encore. Je vois tout. Le chapeau est sur la commode, à côté de l'éventail. La robe à volants, les jupons, couvrent sa chaise longue, et, par-dessus le tout, posé là comme une selle, un corset très-cambré dont les lacets courent sur le tapis. Il y a sur une causeuse, détail troublant, deux bas blancs, à semis de fleurs, avec leurs jarretières de soie ruchée. Tais-toi, mon cœur ! Enfin, tout ce désordre piquant de choses éparpillées le soir d'un campement. Cette analyse consciencieuse de riens me causait un trouble délicieux. Ma voisine est blottie dans ses oreillers comme dans un nid. Quelles bouffées d'émotion ! Oui, je la vois, la bouche entr'ouverte, les yeux noyés, dans l'attitude de *Souvenirs et Regrets*.

En homme sûr d'arriver, je ne me pressais pas, escomptant mon bonheur par petites gorgées, comme un enfant gourmand qui se pourlèche devant l'armoire aux confitures. Tout en monologuant, je me faisais de petites mines devant la glace. — Le costume militaire, il n'y fallait pas songer... La robe de chambre est par trop brutale. Il y a des susceptibilités qu'il faut savoir comprendre. Oui, c'est cela, un négligé coquet, la vrai tenue de combat. Mon costume écossais avec le cou à la Colin. Et les pantoufles ! Non, c'est insolent, ces pantoufles. Ça veut trop dire : Monsieur est chez lui. Pas de bottes non plus. Ça prête à rire un monsieur qui tire ses bottes sur le tapis. Ah ! des escarpins ? Oui, c'est cela, mes escarpins vernis. On arrive ainsi en glissant sur la pointe du pied, et psst... un coup de talon comme ça et c'est fait. (Ici, une répétition générale devant la glace.) Ah ! voyons, je n'oublie rien ; mais si, parbleu ! Je crois bien que j'ai fumé cette nuit avant de m'endormir. Un soupçon d'odeur, rien qu'un soupçon, là, derrière la tête. Bon ! j'en ai trop mis maintenant. Personne ne sent si bon que ça au saut du lit.

Et pendant tout ce manége haletant de la toilette à la glace, j'entendais des voix intérieures qui me criaient : As-tu bientôt fini, sot animal ? — Oui, pardon ! Je suis à vous.

La bouche en cœur et le jarret tendu, je frappe deux coups discrets, deux soupirs. J'entends en souriant la réponse ; un petit : Entrez ! timide et doux comme un son de flûte. Pauvre cher ange ! elle s'est endormie, bien sûr. (Décidément, je sens trop bon.) J'ai des principes et je ne voux pas pousser la porte sans une invitation formelle.

Allons, un frappement sérieux, cette fois. Je ne ris plus.

Toc toc ! Toc toc ! ! Toc ! ! !

Suis-je le jouet d'une illusion ? Il m'a semblé que mon frappement résonnait comme un écho sur la porte du corridor. Ma voisine a répondu aussitôt d'une voix claire et très-ferme : Entrez !

Il m'en coûte vraiment beaucoup de vous conter le brutal dénoûment de cette aventure. Mon amour-propre en souffrira, mais je tiens pour la Vérité, — à cause du costume.

J'entrais donc sur les pointes, comme dans un ballet, quand la glace de la cheminée me transmit mon image embaumée : un visage blême, des yeux ronds, une bouche béante, tous les signes d'un ahurissement foudroyant.

Il y avait de quoi. Jugez-en.

Un garçon d'hôtel en chaussons chargeait sur son dos les bagages de ma voisine. La chambre avait repris son aspect froid et banal. Rien n'y traînait. Le lit était décemment revêtu de son couvre-pied rouge avec l'édredon dans le milieu.

La lumière entrait à flots par la fenêtre ouverte.

Elle, debout dans l'embrasure avec son petit sac de cuir et son grand voile vert, me fixait de ses yeux veloutés, avec un sourire d'ironie.

Heureusement pour moi, je suis beau joueur et je sais, quand je perds, me composer une contenance mâle.

Et, m'inclinant onctueusement :

— Ah ! voisine ! voisine ! si j'osais mettre ma main sur votre conscience (elle rougit un peu), j'y trouverais, j'en suis sûr, un petit remords.

Taisez-vous, fit-elle en appuyant fortement son gant sur ma bouche, vous me feriez manquer l'omnibus.

Elle s'envola jusqu'à la porte comme une comète avec sa traînée de crêpe vert, et là, se retournant brusquement et avec un mouvement de lèvres et d'yeux que je verrai toujours :

— Adieu ! adieu ! ! ! N'oubliez pas votre bougie, je ne veux pas qu'on la trouve ce matin dans ma chambre.

Telles furent ses dernières paroles.

Moi, je me laissai tomber sur la causeuse, qui rendit un son plaintif, et là, je méditai longuement sur les dangers de la précipitation et aussi sur les inconvénients de la lenteur.

L. S. F.

VIEILLE MAISON

La voici donc enfin, ma vieille maison ! Elle se dresse à l'ombre de la cathédrale. Autour d'elle, des maisons de même âge, noires, sérieuses, un peu tristes, mais ayant grand air. Ce sont des hôtels de bonne compagnie, délaissés à vrai dire des jeunes gens, mais qui, aux yeux de tous ont gardé leur prestige. N'importe qui les habite ; ils conservent le nom des propriétaires anciens. Il y a l'hôtel du Président, l'hôtel de M. de F... Les familles sont éteintes ou bien ont quitté le pays ; le nom reste aux pierres et s'attache aux façades.

La vieille maison, froide et triste tous les jours, me semble presque joyeuse aujourd'hui. Me reconnaît-elle ? Qui sait ? Sent-elle que celui qui ouvre ses portes est le maître, et qu'il fait œuvre pieuse, qu'il vient là pour penser aux temps disparus, aux aïeux morts, pour retrouver quelque trace de son enfance enterrée. J'ouvre la porte. Voici l'escalier de pierre, aux marches usées, avec sa rampe de fer forgé toute rocailleuse. Et les corridors noirs où j'avais peur, et la grande cuisine, désolée à présent, qui reluisait jadis aux jours de fêtes et où flambaient des bûchers. Là s'étale tout le vieil attirail de la gourmandise ancienne : broches énormes, où s'enroule un système de complications, de cordes et de poulies, fourneaux géants sur lesquels on peut cuire un veau tout entier, et les bassines de cuivre rouge sur lesquelles, aux jours des confitures, montait la mousse lie de vin, du sucre et des groseilles.

Hélas ! la vieille cuisinière est morte comme la vieille cuisine. Nous parlons bas malgré nous, car les morts n'ont guère été dérangés depuis vingt ans, et qui sait s'ils ne reviennent pas à certains jours.

Le salon a gardé son papier jaune à grandes palmes blanches. Quand j'ouvre les volets, et que la lumière se précipite à flots par la vaste baie, les portraits et les tableaux suspendus aux murailles semblent s'éveiller d'un long rêve, nous reconnaître et nous saluer. Rien là des galeries romantiques à la Ruy Gomez. Des braves gens en habit à la française, portant à la boutonnière quelque bouquet. Deux ou trois officiers en uniforme, quelques juges en robe noire, et pour égayer la société, sept douairières vêtues de robes printanières et souriant d'un air mignard. Je n'avais jamais remarqué la colossale beauté de la pendule. C'est un sujet superbe, mais peu compréhensible, qui est sorti tout doré de la cervelle d'un élève de David. Il y a un Temps, avec faux, sablier, ailes et grande barbe. Un amour orné de flèches, arc, bandeau et autres accessoires. Une Vénus, sans aucun voile, et accompagnée de colombes, et une autre demoiselle en bronze vêtue d'un miroir. Cela est immense, et a dû évidemment obtenir à une époque déjà lointaine les suffrages de toute la société.

Au rez-de-chaussée, les autres pièces sont démeublées. Sur les papiers de tenture, on devine, à des couleurs moins passées, les places des tableaux. Les vitrines où mon grand-père entassait jadis des cailloux gallo-romains, à ce qu'il disait, offrent au visiteur des spécimens curieux de poussières bizarres. Qui m'aurait dit, il y a vingt ans, que moi aussi je chercherais avec furreur des cailloux ; il est vrai que je prétends qu'ils sont druidiques, mais au fond c'est toujours à peu près la même chose. D'une enjambée, nous grimpons l'escalier et nous parcourons les chambres. Quelques-unes ont encore les tentures modestes, à marabouts jaunes ; les lits ont des formes de tentes, et des lances rouillées servent de galeries aux rideaux des fenêtres. De tous les coins, de vieux souvenirs vagues, à demi-effacés, comme des pastels qu'on aurait frottés du doigt, remontent à mon cœur et flottent autour de moi. Je m'étonne de me retrouver si grand près de ce lit où je me rappelle bien d'avoir couché. Des débris de joujoux, brisés il y a bien longtemps, me font reconstruire tout de suite les jouets tout entiers, enluminés bizarrement et jetant des bruits aigres.

De vagues odeurs que seul je distingue parfument encore certains coins. Ce sont les sachets de verveine qu'on dispersait dans le linge, ou, par les fenêtres ouvertes, c'est la senteur des fleurs de musc qui poussent avec leurs fleurs jaunes entre tous les pavés de la cour. Chaque chambre avait son attribution et son nom : il y avait la chambre de l'officier et la chambre de l'évêque, et on n'entrait là que sur la pointe des pieds, en retenant son souffle. On attachait aux meubles et aux murs un peu de la vénération ou du respect qu'on avait pour les habitants. Ces noms et le souvenir des hôtes disparus subsistaient et rattachaient aux générations mortes la génération vivante. Tout naturellement, ces noms revenant aux lèvres, l'histoire des hommes et des femmes de la famille revenait ; on pensait davantage aux siens, et la famille, serrée, marchait à travers la vie, assurée d'appuis, de protections et d'amitiés que lui garantissaient ses alliances. Est-ce que cela n'avait pas du bon ?

CLAUDE.

RABAT SOUS BOIS

On leur avait dit, il faut le croire,
De se lever avant le jour,
Car dix chasseurs à la nuit noire
Étaient déjà prêts dans la cour ;

Je les voyais de mes fenêtres,
Chacun fourbissait son fusil
Ou se faisait boucler ses guêtres
Aux suaves accords du chenil,

Pendant que cassant une croûte
Les rabatteurs sur le perron
Buvaient une dernière goutte
A la santé de leur patron.

Maître X..., en rupture d'étude,
Dans un costume en velours bleu,
N'était pas sans inquiétude
Auprès de tant d'armes à feu ;

Car lorsqu'il se trouvait en face
D'un fusil gauchement porté,
Il changeait aussitôt de place
Par un petit bond de côté.

Le colonel, faisant comprendre
Qu'il fallait presser le départ
Me criait : « Vous faites attendre,
« Nous allons arriver trop tard ! »

— « Mais, cher colonel, je suppose
Que vous n'avez pas le dessein
De commencer à la nuit close,
L'Aurore est sur son traversin ! »

Cependant je vois apparaître
La notaresse en velours noir,
La jambe prise dans la guêtre,
Et son Lefaucheux en sautoir.

Parbleu ! voilà qui me décide !
Je rejoins la bande et l'on part
Les pieds dans la rosée humide
Et les cheveux dans le brouillard.

Je ne sais pas si je me trompe,
Mais l'Aurore nous a souri
Et la notaresse s'estompe
Devant moi, loin de son mari ;

Elle suit la troupe à la file
D'un pas alerte, et l'on dirait
Une grive qui se faufile
Dans les branches de la forêt.

Bientôt la colonne s'arrête
Et, comme au matin d'un combat,
Chacun des fantassins s'apprête
A bien soutenir le rabat.

Les attitudes sont superbes,
Pas un ne fronce le sourcil,
Et l'on se cache dans les herbes,
Et l'on caresse son fusil ;

Car voici que les cris de guerre
Des rabatteurs dans les fourrés
Font du gazon de la clairière
Partir les lapins effarés.

Hurrah ! la musique commence !
L'odeur de poudre se répand,
Les ennemis sont en présence,
Et de nous le succès dépend !

Oh ! quelle sanglante épopée !
Les jeunes avaient beau courir,
Toute la race était frappée !
Hélas ! que j'en ai vu mourir !

Pourtant, au fort de la bataille,
J'attendais encore mon lapin
Quand du milieu d'une broussaille
Part un petit cri féminin.

Oh ! ce cri, je l'entends encore !
« Au secours ! me dit-on, à moi ! »
Et la petite voix m'implore,
Et j'y vole tout en émoi.

C'était ma blonde notaresse
Qui, dans l'ardeur de l'action
S'était prise par maladresse
Dans les épines d'un buisson.

« Tirez-moi, monsieur, me dit elle,
Tirez-moi de ce mauvais pas ! »
Mais chacun des efforts modèle
Des contours fins et délicats.

Que les épines sont traîtresses !
On ne peut faire un mouvement
Sans dénouer ses blondes tresses
Ou déchirer son vêtement.

Oh ! lecteur, je te le demande,
A ma place, qu'aurais-tu fait ?
La tentation était grande,
Car le corsage était défait...

Pour la sauver de cette impasse,
Je dus la prendre dans mes bras !
Lecteur, mets-toi donc à ma place !
Ou plutôt, non ! ne t'y mets pas !

Le soir, sans la moindre dépouille,
Je revenais, quand le mari
Me dit : « Bon, vous êtes bredouille ! »
Et la notaresse a souri...

RED.

DU PARAPLUIE

Le 25 Octobre au matin, il pleuvait quand je m'éveillais à Maintenon ; des voyageurs avaient occupé mon compartiment pendant la nuit, mais je ne les avais entendus que confusément, et à mon réveil j'étais seul. En reprenant mon chapeau dans le filet, j'y découvris — nonchalamment suspendu — un parapluie de soie gorge-pigeon, qu'un de mes compagnons inconnus avait oublié. L'envergure en était réduite, le manche fort simple ; le caoutchouc qui lui serrait la taille affectait de pudibondes allures ; l'agathe servant de poignée ne visait pas au bijou. Ce parapluie avait l'air digne, utile et bien beau, mais modeste. On eût dit d'une jeune fille sans dot, cachant les qualités solides sous l'humilité du maintien, et annonçant au monsieur qui la lorgne moins une héroïne qu'une ménagère. C'était sans contredit un parapluie de femme. Et je me dis, avec un soupir profond :

— Oui, les parapluies ont une physionomie...

—

Avons-nous fait assez de réclame en faveur du chien, puis du lézard, dits les amis de l'homme ! Et pas un mot à ce compagnon des mauvais jours, qui prend pour lui les averses, et qui attend sans se plaindre le retour des jours sereins pour devenir notre bâton de vieillesse ! Le lézard est un accident dans la vie ; le chien peut être pris de la rage ; mais le parapluie est toujours là, toujours le même, lui ! Certains hommes n'ont pas d'amis, d'autres pas d'argent, d'autres pas de femme : mais tout le monde a un parapluie...

Et ce cher camarade n'a rien de banal ; il pense, il s'identifie, il se met à vous ressembler pour vous plaire. Il suffit d'y prendre garde pour s'en convaincre.

Tenez, voici le vieux curé ; son parapluie est d'une nuance crépusculaire ; ample, pesant, avec la tête noire se terminant en bec de corbin, marchant lentement, d'une allure mitigée de crosse et de béquille.

Voilà une jolie femme : étoffe chatoyante, délicatesse mutine, monture gracieuse avec le gland coquet qui s'agite ; on pense en le voyant qu'une goutte d'eau le tacherait ; tel est son parapluie. Madame ne consent pas à fatiguer le pied de cet ami, plus frêlement pointu que le talon de sa botte ; aussi le porte-t-elle sur son sein, entre ses bras croisés, ainsi qu'on nous représente Jeanne d'Arc — ce modèle accompli de la jeunesse — tenant sa petite épée contre sa poitrine.

Le parapluie du jeune fermier est à la fois plus rustique et plus crâne : brun fauve, gros et lourd, long avec ses baleines hommasses, il se dandine dans un fourreau rouge, comme pour imiter son maître, qui, dans la crainte de salir ses pieds, porte ses souliers à la main. Celui-ci tient son parapluie au port d'armes, la pointe en l'air ; et lorsqu'arrive l'heure de la danse, il le conserve, comme compagnon palpitant de son *cavalier seul*, et sait qu'il peut compter sur lui quand il l'allonge — avec un gros rire — sur le dos de la grande Jeannette, par manière de déclaration d'amour.

Le parapluie n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un. Il comprend, il aime. Vous, monsieur, qui refusez de me croire, prêtez — pour voir — votre parapluie à un intrus, un jour de tempête. Le pauvre être, désolé de vous quitter à pareil moment, mêle ses baleines quand l'autre veut l'ouvrir, et au premier carrefour se renverse désespérément au-dessus de sa tête ; dôme protecteur pour vous, cuvette pour l'étranger. Je vais plus loin : vous rencontrez un ami par la pluie d'orage, et lui offrez de l'abriter jusque chez lui ? Votre parapluie, dont le cœur ardent n'admet pas de partage, a un plan, comme M. Trochu ; et, chose plus forte, il l'exécute. Il vous couvre en entier avec une jalouse sollicitude, et dirige avec soin ses gouttières de façon à gâter le beau chapeau de soie du monsieur, pour lui glisser de là le jet continu entre la peau et le faux-col, afin de lui rendre la position insupportable.

Si, au contraire, vous avez offert l'abri, avec votre bras, à la ravissante Mme D..., pour laquelle « depuis si longtemps vous brûlez, » comme disaient nos pères, vous êtes au comble du bonheur : et votre parapluie le comprend. Alors il tourne, se penche, lutte avec ferveur contre l'ondée, préserve tour à tour la tête charmante, la robe aux plis voluptueux, le pied cambré et provoquant ; il fait de sa voute de soie un écho pour vos paroles passionnées, un désert portatif pour votre amour ; et de même qu'une perdrix sait envelopper ses petits, disparus sous son aile tendue, de même il choisit avec inspiration le moment de se baisser mystérieusement, au saut du ruisseau, pour vous permettre de cueillir le baiser-promesse.

J'avais commencé dans le temps un grand ouvrage intituté : *Du Progrès social, ou dss moyens de se débarasser de sa femme.* J'avais cherché, bien entendu, des moyens que la cour d'assises n'a pas à apprécier. (Autrement ç'eût été abuser de la confiance du monde.)

Si vous appartenez à la classe riche, disais-je, vous vous fixez à la campagne, non loin d'un torrent impétueux, et vous donnez à votre épouse le goût de l'équitation. Ayant fait choix pour elle d'un coursier indomptable, vous faites souffrir celui-ci de la soif pendant plusieurs jours consécutifs, après quoi vous susurrez un matin :

— Ma bien-aimée, si nous allions faire une petite promenade ?

On devine le reste. A peine sorti de la cour, le coursier hennissant sent au loin la fraîcheur de l'eau. Altéré à en mourir, il prend le mors aux dents, s'élance comme la foudre vers la cascade murmurante, et incapable de s'arrêter à temps sur le bord escarpé, il disparaît dans le gouffre avec son amazone.

Et vous d'ameuter les villageois par vos cris déchirants.

— Oh ! ciel... ma chère femme ! mon Anastasie adorée ! c'en est donc fait de toi ?... Hélas ! que deviendrai-je sans elle ?...

Si vous êtes pauvre, à l'inverse, vous feignez durant plusieurs nuits un someil agité, voisin du somnanbulisme. Puis vous prononcez peu à peu des paroles incohérentes (que votre *moitié* accoudée sur l'oreiller, recueille avec une curiosité dévorante)

— Pourvu que ma femme ne le devine pas... (Scandez d'une voix oppressée.) Oh ! oui, qu'elle l'ignore à jamais ! Tant d'or... et de diamants... que de biens donnés par le hasard !... Là-bas, dans le terrain vague... petit orifice à gauche... ramper trois pas... et sous les moellons... sixième rangée... Qu'elle ne le sache pas... moi, Amérique... vins exquis... la danseuse blonde... Folies-Bergère...

Et votre voix s'éteint dans les spasmes saccadés du cauchemar.

Le lendemain, à l'aube, votre femme court, cherche, pénètre dans le réduit fortuné ; encore un pas, elle touche aux moellons, les ébranle... Et un éboulement vous prive à jamais de votre Léontine.

C'est moi qui le premier avais inventé la petite combinaison qui réussit toujours et dont nous retrouvons chaque année la révélation naïve dans le *faits-divers* suivant :

« Encore un accident causé par les champignons. M. et Mme X..., deux époux modèles, se promenant dans les bois du Raincy, avaient récolté quelques cèpes, Ils les mangèrent gaiement le lendemain en famille, avec leur cousin M. Z.. Peu d'instants aprés, de violentes coliques se déclarèrent chez les convives. M. X... qui, par hasard, en avait absorbé moins que les autres, a seul survécu. »

Cela me donna l'idée du bouquet odorant offert avec tendresse et placé dans la chambre à coucher de Madame. On n'en revient que très-rarement. Or, au moment même où je corrigeais mes épreuves, voici qui advint dans l'intérieur d'un quidam qui avait eu la même idée que moi.

Armé d'une énorme botte de chèvrefeuilles et de plantes vertes, il s'avançait à pas de loup vers le sanctuaire nuptial. Son regard était sombre et sa barbe hérissée. Shakespeare seul a conçu de ces types sinistres. Arrivé près du seuil, il étendait déjà la main vers la clef fatale, lorsque soudain il se sentit arrêté par un être imprévu qui lui barrait le passage. Il se baissa : c'était le parapluie de madame, appuyé d'aventure contre la porte. Il tenta de le déplacer, mais son émotion était si forte que sa main défaillit. Le parapluie tomba ; le bruit de sa chute devint un cri, une plainte... Ce fut terrible et sec comme la chute d'un couperet. Le mari s'enfuit épouvanté devant la *voix* accusatrice.

Le lendemain, mal remis de son trouble, mais pourtant encore en proie à ses idées homicides, il projetait de sortir pour chercher d'autres fleurs funestes. Mais par la fenêtre ouverte il vit qu'il pleuvait. Sa chambre était en désordre : impossible de trouver son parapluie.

— Eh bien, murmura-t-il d'un ton farouche, je vais prendre *l'autre !* Oui, celui de madame.

Il arriva près de la petite porte en même temps qu'elle. Elle était parée, belle, souriante : elle allait à l'Exposition de peinture, quoiqu'il s'y trouvât des tableaux de Puvis de Chavannes. Tous deux en même temps s'avancèrent vers le parapluie. Leurs mains se rencontrérent sur cette chère petite tête de cornaline.

— Encore lui ! s'écria le mari. Et les remords l'envahirent. Il balbutia d'une voix brisée :

— Anna, tu le vois, ce parapluie ? Tu le vois ?

— Oui, répondit-elle, souriant toujours. Eh bien ?

— Eh bien, je suis un... je... voui... non... Ah ! comme je t'aime, présent !

Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

—

De ce jour, je renonçai à publier mon ouvrage et devins l'apologiste enamouré du parapluie.

Donc le 25 octobre au matin, je tenais pieusement dans mes mains, au fond de mon wagon, le parapluie gorge-pigeon que je venais de trouver, et qui appartenait *certainement* à une femme intéressante. Je le contemplais en tous sens, je lui adressais mille questions brûlantes sur sa jeune maîtresse... J'arrivai à Rambouillet, où m'appelait une noce.

— Peut-être, lui dis je avec un regard sentimental, peut-être un jour *la* verrai-je. Je vais te déclarer, ô mon ami que j'emporte ; et si *elle* te réclame, je te porterai moi-même ! Oh ! oui, *moa-même !...*

Une voix enrouée et bourrue s'éleva sur mes talons alors que je suivais le quai de la gare.

— Hé, là-bas ! Voulez-vous bien me rendre mon parapluie ? Que diable, on peut changer de compartiment parce qu'on a des voisins qui ronflent, sans être pour cela dépouillé de son bien, il me semble ?

J'étais ahuri. Je remis le parapluie au gros homme. Il me tourna le dos en grommelant.

— Le parapluie de ma femme encore, de ma pauvre petite femme ! Ah bien, merci !

Hélas ! que ne l'ai-je seulement vue, ta petite femme. Mais c'est égal, je l'ai eu dans mes mains, LUI : je LA connais.

S.-L.

FLEUR D'ORANGER

Ma Chère Ermance,

. . . .

. . Étonnants, ces messieurs ! Combien a-t-elle ? — Tant. Quelles espérances ? — Tant. — Un silence. Dans le cerveau du monsieur : Tant et tant font tant... je pourrais avoir un cheval et je payerais mes dettes, nous verrons.

Ma tante Elise. — Et jolie, et bonne, et distinguée, et modeste. Elle fait ses chapeaux, ses robes, ses bottines. Elle conduit la maison, compte avec la cuisinière. Sa mère, qui est toujours souffrante, lui a confié la direction de toutes les dépenses du ménage. C'est étonnant ce qu'elle fait avec peu de chose. Elle donne un air élégant à tout ce qu'elle touche, et avec cela d'une économie...

Eh bien, non, ma tante Elise, je ne suis ni bonne, ni modeste, ni économe. Je ne fais pas mes robes, ni mes chapeaux, ni mes bottines, fi donc ! Je serais bien fâchée de ressembler à la cuistre. Pourquoi cuistre ne serait-il pas féminin ? — que vous peignez à M. de la Gifflée. Est-ce que j'exige, moi, qu'il fasse ses pantalons, ce monsieur, qu'il ne fume pas, qu'il nettoie ses gants. Ce serait cependant assez naturel, puisque c'est moi qui apporte la fortune. Quoi ! ce monsieur, que nous ne connaissions pas il y a huit jours, n'est pas satisfait que mon père lui donne une grosse somme et moi avec, il faut encore qu'on lui assure que je suis bon cordonnier, tailleur, cuisinière. Et pourquoi pas médecin, somnambule ? on ne sait ce qui peut arriver par le temps qui court.

Et vous, monsieur le prétendant, si on vous faisait subir un petit examen : Combien avez-vous de fortune ? Pas un radis avec votre traitement. Où avez-vous laissé vos cheveux et vos illusions ? Que faites-vous du matin au soir ? vous fumez !

Oh ! ma chère Ermance, je pleure tant, que je ne vois plus ce que j'écris. Les ingrats, moi qui les réjouissais tous par ma gaieté. par mille soins de tous les instants. Voilà ma récompense, ils me font épouser un de la Gifflée.

Tu sais que tu es ma demoiselle d'honneur. Quelle toilette vas-tu faire?

X.

PETITES NOUVELLES

Avant hier a eu lieu à la Renaissance la première représentation de la *Jolie Persane*, opérette en 3 actes de MM. Leterrier et Vanloo, musique de Ch. Lecocq ; à jeudi le compte rendu.

— Nous aurons aussi à rendre compte jeudi prochain de : *Les Mirabeau*, cinq actes de M. Claretie annoncés au Théâtre des Nations, au moment où nous mettons sous presse.

— Grande activité à l'Opéra. Les chœurs répètent *Aïda*. Les maquettes des deux premiers décors sont déjà terminés.

On travaille *Hamlet*, ouvrage dans lequel paraîtra M. Dubulle ; Mlle Janvier répète le rôle de Siebel pour ses débuts dans *Faust;* ceux de Mlle Vachot se feront dans les *Huguenots* ; Mlle Jenny Howe étudie le rôle de Rachel de la *Juive* qu'elle chantera incessamment ; enfin le ténor Dereims, en attendant le *Comte Ory*, pour lequel il a été presque spécialement engagé, débutera dans *Faust*, avec Mlle Heilbron, vers les premiers jours de novembre.

— On annonce encore, pour cette semaine, au théâtre des Arts, les premières représentations des *Petites lionnes*, comédie en trois actes, jouée par Mmes Legault, Delessart, Blanche Ducot, Querette ; MM. Montbars, Montlouis, Sully, et du *Boudoir*, comédie en un acte, jouée par Mmes Delessart, Andréa ; MM. Montbars et Montlouis.

— Voici les travaux en préparation à l'Opéra-Comique :

Lalla-Roukh, ainsi distribué :

Noureddin	MM. Mouliérat
Baskir	Belhomme
Lalla-Roukh	Mlle Carol

Puis *Jean de Nivelle*, de M. Léo Delibes, dont nous avons donné la distribution, sauf le rôle de Diane, qui vient d'être définitivement confié à une débutante, Mlle Albertine Mirane.

Sans-Souci, de M. Ben-Tayoux.

Et enfin trois petits actes :

Toby, de MM. Armand Silvestre et Serpette ;

Germaine, de MM. Nuitter, Yréfeu et Lajarte ;

L'*Urne*, de MM. Barbien et Ortolan.

— La pièce de Mme Edmond Adam, *Galatée*, a trois actes très courts et trois personnages : deux hommes et une femme. Elle sera représentée au mois de janvier prochain.

C'est d'un drame de Basiliadis que Mme Edmond Adam a tiré son œuvre.

— Samedi, a eu lieu chez Offenbach la lecture aux artistes de *la Fille du Tambour-Major*, opéra-comique en 3 actes et 4 tableaux de MM. Chivot, Duru et Offenbach.

Cet ouvrage, qui n'est rien moins qu'une fantaisie militaire, promet des surprises aux spectateurs et a obtenu un vif succès de lecture, livret et musique.

Les principaux rôles ont été distribués à MM. Lepers, Luco, Simon-Max, Maugé, Mmes Simon-Girard, Noémie Vernon et... Girard mère.

Il sera curieux de voir la mère et la fille sur la même scène.

— *Cremorne* n'a pas été longtemps à conquérir le succès. Ceux qui y ont été y reviennent en amenant, surtout le samedi, les retardataires qui n'avaient pas encore admiré ce théâtre entièrement nouveau. Que ceux qui n'ont pas encore vu les orangs-outangs se hâtent, car ils partent d'ici à quelques jours.

— La plupart des journaux de médecine, le *Paris médical* entre autres, signalent des cas d'empoisonnement par *l'acide phénique* dans le pansement des plaies. Le *thymol* (acide *thymique*), déjà si supérieur à l'acide phénique pour tous les usages hygiéniques et médicaux, n'occasionne jamais de pareils accidents. On trouve partout, aujourd'hui, le *Thymol Doré*, la meilleure des eaux de toilette.

La *Conquête du Globe*, que viennent de publier les éditeurs du *Journal des Connaissances utiles*, est un ouvrage tout à la fois instructif et amusant. Les émotions s'y succèdent comme dans un roman bien charpenté ; l'auteur, M. Charles Hertz, a démontré qu'on peut être savant sans être ennuyeux.

Son ouvrage est l'histoire de toutes les entreprises faites pour trouver une route pour les navires à travers les glaces des pôles.

Malgré des désastres terribles, les hommes courageux n'ont point manqué et des marins intrépides n'ont point hésité à suivre la trace de devanciers n'ayant jamais reparu.

Au nord et au sud, des terres désertes ont été découvertes, des passages importants ont été trouvés, la science s'est enrichie et la marine marchande peut suivre des voies nouvelles.

Un grand nombre de cartes, de vues, de portraits enrichissent le texte et font de la *Conquête du Globe* un volume d'une incontestable utilité pour ceux qui s'occupent de géographie.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 981e livraison (25 octobre 1879). — Les petites villes et le grand art en Toscane, par M. Henri Belle, consul de France à Florence. — Texte et dessins inédits. — Quinze gravures de H. Catenacci, E. Ronjat et Zier.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Chemins de fer de l'Ouest.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest qui délivrait, depuis longtemps, des billets d'aller et retour entre Paris et les gares de sa grande banlieue situées en-deçà de Gisors, Mantes, Houdan et Rambouillet, vient de soumettre à l'homologation ministérielle une proposition ayant pour but d'étendre cette mesure aux relations entre toutes les gares de son réseau et Paris, et vice-versâ.

Ces billets d'aller et retour comporteront une réduction de 25 0/0 sur les billets ordinaires de 1ère, 2me et 3me, classe.

Ils seronts valables pendant :

Un jour pour les parcours jusqu'à 125 kilom.

Deux jours pour les parcours de 126 à 250 kilom.

Trois jours pour les parcours supérieurs à 250 kilom.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME

HOMMES DE LETTRES

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché CARJAT

TRAGEDIE

MUSIQUE

FERDINAND FABRE

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 338

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 6 au 12 Novembre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTS	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXXVIII

FERDINAND FABRE

Combien j'en connais de ces artistes éminents qui ont commencé la vie asservis par l'influence mystique des hommes de l'église, je ne saurais vous le dire?

Le prêtre a eu, de tout temps, une force prédominante sur les mères qui gardent nos berceaux, et souvent sans trop savoir pourquoi, c'est à ses conseils qu'on confie l'avenir des enfants.

Plus tard quand l'homme grandit dans la cour des séminaires, qu'il est intelligent et doué d'une âme honnête, il hésite sur la route qu'il doit prendre. Devra-t-il se faire l'apôtre du Dieu dont on a cherché à lui révéler la splendeur? a-t-il pour cela, assez de puissance pour se dérober aux plaisirs terrestres? Et s'il arrive à reconnaître, que l'homme ne doit pas se soustraire aux lois naturelles et sociales et qu'il constate, d'autre part, combien d'intrigues se cachent sous le masque de la religion, ne vaut-il pas mieux que, délaissant l'autel, il s'arrache aux misérables incertitudes qui le tourmentent. Que de préoccupations doit éprouver le jeune homme croyant et plein de désirs confus, qui mis en présence de la réalité, constate que, sous l'habit sacerdotal aussi bien que dans le monde, l'homme n'étant exempt d'aucune des passions inhérentes à l'humanité, est obligé de recourir au mensonge pour cacher ses faiblesses ! Mieux vaut mille fois alors arracher le masque, revenir à la loi naturelle et, une fois rentré dans la vie publique travailler à éclairer les autres sur les dangers de la vie claustrale.

Etudiez l'œuvre de Ferdinand Fabre, de ce littérateur si original, si imbu du sentiment de la nature, et quand vous connaîtrez ses antécédents, vous vous expliquerez pourquoi il est resté si longtemps dans le même centre d'idées. Ce sont ses premiers pas dans la vie qui ont décidé de sa vocation littéraire et qui l'ont déterminé à se servir de sa plume pour mettre en scène le prêtre et étudier avec passion tout ce qui peut découler de l'influence mystique qu'il exerce.

Né à Bédarieux (Hérault) en 1830, fils d'un architecte, Ferdinand Fabre après avoir passé quelques années au collège de la ville, fut remis par son père aux mains d'un oncle, l'abbé Fulcrand Fabre, curé de Camplong, qui le fit entrer bientôt au petit séminaire de St. Pons d'où il passa au séminaire de Montpelier.

Nature impressionnable, imagination ardente, Fabre accepte tout d'abord les croyances religieuses, il s'en nourrit si bien qu'il s'en va jusqu'à la porte d'un cloître.

Bientôt désabusé, le jeune homme renonce à la prêtrise. Il est placé chez un avoué de Paris, en sort après quinze jours, et va s'enfermer dans une mansarde de la rue Copeau, demandant désormais son pain intellectuel, à Hugo, à Lamartine, à Byron, à tous ceux qui sentent et dont le cœur vibre aux vrais accents de la nature.

A peine instruit à la lecture des maîtres, il sent le besoin d'écrire, d'épancher son cœur, de formuler sa pensée. Un volume de vers : *Feuilles de lierre*, vient révéler son talent littéraire. On parle de son livre dans les journaux ; cela lui donne du courage et l'engage à suivre définitivement une carrière pour laquelle il se sentait une invincible prédilection.

Retiré dans les Cévennes où il était revenu pour cause de santé, Ferdinand Fabre nourrit son imagination des beautés plastiques de la nature ; ses instincts poétiques grandissent ; Chercheur infatigable, esprit sagace, cœur convaincu, il saura désormais où est le beau et le vrai, et pourra marcher ainsi avec assurance vers la réalisation de ses rêves.

Un livre remarquable, les *Courbezon*, paraît en 1862. Refusé à la *Revue des deux mondes*, reçu ensuite à la *Revue contemporaine*, cet ouvrage vaut à son auteur d'être couronné par l'Académie-Française. Sainte-Beuve, le maître-critique, en fit un grand éloge, ce qui fut pour Fabre un gage certain de sa valeur.

Le romancier avait trouvé sa voie ; Ses œuvres se succédèrent alors avec un succès grandissant ; tels furent les romans de : *Julien Savignac*, 1863 ; *Mademoiselle de Malavieille*, 1865; et le *Chevrier*, 1865.

Dans ces divers ouvrages, c'est le sentiment poétique qui forme le caractère dominant du talent de l'écrivain.

Dans *L'abbé Tigrane*, qui parut en 1873, la faculté de faire grand, la connaissance exacte du cœur humain vînrent consacrer définitivement la réputation de Ferdinand Fabre. A partir de ce moment on le pouvait compter au nombre des rares écrivains à la fois soucieux de la forme littéraire et désireux de faire prévaloir les idées saines et morales.

Un ouvrage considérable, la *Petite mère* comprenant quatre parties : *La Paroisse du jugement dernier*, *Le Calvaire de la Baronne Fuster*, *Le Combat de la fabrique Bergonnier*, *l'Hospice des enfants assistés*, publié dans le journal le *Temps*, vint consolider la renommée acquise par l'*Abbé Tigrane*.

La dernière œuvre de Ferdinand Fabre est le *Roman d'un Peintre*, pages écrites avec sincérité sur un artiste contemporain dont il affectionne les œuvres et le caractère. Cet ouvrage va paraître ces jours-ci, illustré, et formera une magnifique publication artistique qui ne fera que grandir sa valeur littéraire.

Ferdinand Fabre compte donc parmi nos meilleurs romanciers ; parmi ceux qui dédaignent les succès faciles et dont l'unique préoccupation est de rendre leurs idées dans les formes les plus élevées du langage. Il ne réédite pas le passé sous des dénominations nouvelles ainsi que le fait un trop célèbre écrivain du jour ; il ne flatte pas la sottise populaire; il se respecte comme il respecte son art et croît, cela fort justement, que ce n'est point dans la peinture grossière des choses malsaines que l'on trouve une renommée durable.

J'ai parlé de *l'écrivain*, je veux dire un mot encore sur *l'homme*. Favre a cette simplicité et cette modestie qui accompagnent d'ordinaire le vrai mérite. Son affabilité est proverbiale, et ses amis se comptent par le nombre des gens qui l'approchent et le connaissent.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Madame

JOUASSAIN
(Sociétaire de la Comédie-Française).



REVUE DES THEATRES

OPÉRA

Débuts de Mlle Helbronn. — Rentrée de M. Gailhard.

M. Vaucorbeil est entré le premier novembre en possession complète de l'Opéra. La soirée de lundi peut donc être regardée comme son premier acte administratif. On jouait *Faust*. Mlle Helbronn y faisait son premier début sur la scène de l'Opéra, et Gailhard faisait sa rentrée après six mois d'absence.

La nouvelle Marguerite a brillamment

réussi. Elle a la beauté du personnage, la richesse voulue de l'organe, le sentiment de la scène et un talent dès longtemps éprouvé. Un peu plus de passion et rien ne laisserait à désirer. On connaît Mlle Helbronn de longue date, inutile d'insister davantage.

Gailhard a été superbe, comme autrefois, dans ce rôle de Méphistophelès dont sa voix mordante fait si bien ressortir les beautés musicales et que son talent de comédien accentue avec une rare vigueur.

Bonne soirée pour l'Opéra, et bons débuts pour M. Vaucorbeil.

OPÉRA-POPULAIRE

Lucie de Lamermoor.
Débuts de Mlle Marie Jullien.

Lucie de Lamermoor complète, avec *Guido et Ginevra,* les spectacles d'ouverture de l'Opéra-Populaire.

Faire l'éloge de *Lucie*, ce serait rabâcher ce qui s'est imprimé depuis plus de quarante ans sur le chef-d'œuvre de Donizetti. Il nous reste donc à parler de l'interprétation.

Nous qui avons été habitués à entendre *Lucie* par les plus grands artistes italiens, nous avons trop de droits pour nous montrer difficiles; nous n'en abuserons pas et nous rendrons justice à la bonne volonté de la débutante, Mlle Marie Jullien, dont la voix est agréable et qui a déjà beaucoup de talent. Nous dirons aussi le plaisir que nous a fait Stephane, un vrai ténor que nous n'avions pas entendu depuis son départ de l'Opéra-Comique et qui nous paraît tout à fait digne de tenir le premier emploi sur le nouveau théâtre de l'Opéra-Populaire. Stephane a, en effet, une fort belle voix qu'il manie avec beaucoup de savoir et de goût, et c'est, de plus, un comédien intelligent et plein de feu. M. Solve nous a paru meilleur dans Asthon de *Lucie* qu'il ne l'avait été dans *Guido et Ginevra*; qu'il se défie seulement de certaines habitudes provinciales qui consistent à outrer les effets; à Paris, on préfère les artistes qui accentuent toutes les nuances et savent fondre dans un ensemble harmonieux les qualités qu'ils possèdent.

Somme toute, ainsi interprété, le chef-d'œuvre de Donizetti est sûr d'un succès que n'atteindra jamais le bel ouvrage d'Halévy qui l'a précédé sur la scène de l'Opéra-Populaire.

THÉATRE DES NATIONS

Première représentation de : les *Mirabeau*, drame en 5 actes et 8 tableaux, de M. Jules Claretie.

Mirabeau ! Quel nom sonore et comme on comprend que ce génie mâle et insondable tourmente l'imagination d'un écrivain comme notre confrère Jules Claretie, qui se passionne à la fois pour l'histoire, le drame, le roman et la critique.

En mettant en scène l'illustre tribun, entouré de toute sa famille, l'auteur a voulu tracer un grand tableau de l'époque où ces personnages ont vécu. Il s'est efforcé, dans les trois premiers tableaux de sa pièce, de peindre leurs caractères, et il a ensuite engagé une action dramatique vigoureuse qui a décidé du succès complet de son nouvel ouvrage.

M. Claretie nous montre tout d'abord Mirabeau amant passionné de Julie Valras, laquelle abandonne son mari pour se livrer complètement à lui et absorbe la moitié de ses pensées. Nous suivons ensuite Mirabeau chez son père, qui vit en son château de Provence avec Mme de Pailly, à laquelle il a sacrifié sa femme.

Puis nous le retrouvons à Paris, misérable, endetté, travaillant nuit et jour pour satisfaire aux caprices d'une maîtresse. Traqué par Beaumarchais, pour qui il a refusé d'écrire une brochure en faveur de la Banque Saint-Charles, qu'il avait attaquée précédemment, il voit la prison s'ouvrir devant lui. Heureusement une cassette pleine d'or lui arrive, il ne sait d'où et le voilà sauvé.

Mirabeau part pour la Provence; il veut se faire nommer député d'Aix aux États généraux : mais Mme de Pailly lance la calomnie après lui et le voilà déshonoré parmi les nobles. Que fait-il alors ? Il se fait roturier, supprime la particule qui précède son nom et se présente aux acclamations de la foule.

Vient alors l'épisode des fiançailles de Mirabeau avec Mlle de Nehra, le crime de Julie Valras et la vengeance de son mari, qui forment un cinquième acte des plus mélodramatiques.

Il y a trop de détails dans le drame de M. Claretie pour que nous ayons pu le suivre scène par scène. L'auteur s'est d'ailleurs appliqué à tracer des caractères, et ce serait peut-être le seul défaut que l'on pourrait reprocher à son drame, le théâtre exigeant avant tout de la promptitude dans les jeux de scène.

Mais, quelles que soient les restrictions que l'on puisse faire au sujet *des Mirabeau*, on ne peut s'empêcher de louer hautement les tendances de l'écrivain, et il faut bien reconnaître qu'il a su faire une œuvre dont le succès mérite d'être vivement encouragé.

M. Bertrand a aidé de son mieux le jeune écrivain en donnant à sa pièce une fort belle mise en scène et une interprétation remarquable.

Mlle Rousseil a joué avec une grande autorité le rôle antipathique de Julie Valras et Paul Deshayes a enlevé avec dextérité celui si difficile de Mirabeau. Clément Just mérite aussi une place à part pour sa belle création du libraire Valras. A côté d'eux, louons MM. Bouyer et René Didier, Mlles Raucourt, André Kelly et Jenny Rose.

Nous souhaitons un long succès aux *Mirabeau*, un drame véritable, qui nous fait la grâce de n'exhaler aucune des curiosités si en dehors de l'élément littéraire, curiosités qu'exploitent aujourd'hui la plupart des directeurs de nos théâtres de genre.

RENAISSANCE

Première représentation de la *Jolie Persane* opéra-comique en 3 actes, paroles de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Ch. Lecoq

Jonathan a déjà des imitateurs. Ainsi, le hulla Broudoudour, pour empêcher que Namouna soit à un autre qu'à Nadir, l'épouse pour vingt quatres heures, mais seulement... devant *monsieur le Maire* de Téhéran.

Le sujet de la *Jolie Persane* roule tout entier sur cette situation très compliquée par des imbroglios amusants. En somme Nadir qui avait divorcé avec Namouna aux premiers jours de son union, finit par la reprendre pour femme, la voyant courtisée par le Cadi Molka ; et Broudoudour, ayant également divorcé avec Namouna revient à sa femme la belle Badouche. Le prince ne pouvant épouser Namouna se rejette sur Koukouli une jolie personne dont il devient subitement amoureux.

Tout cela est très compliqué par les détails, mais vraiment divertissant. De plus l'ensemble du spectacle (mise en scène, décors, figuration) est de nature à plaire pendant longtemps à un public épris du genre de spectacle qu'offre toute bonne opérette.

La musique de Charles Lecoq est toujours aimable. Des couplets et des chansons, des valses et des chœurs, un joli duo au troisième acte, un final plein de verve au second, ont valu un nouveau succès à l'inépuisable maëstro

L'interprétation est excellente. Mlle Jane Hading est une fort jolie *Jolie Persane*. Elle imite un peu trop Jane Granier, mais elle n'en est pas moins charmante et chante avec une belle voix très sympathique, Mlle Gelabert est en travesti ; c'est un délicieux petit prince qui fort bien joue et chante en véritable artiste. Mlle Desclanzas-Badouche et Ismaël-Broudoudour, sont amusants au possible. Vauthier, Paul Ginet et Mlle Lilia Hermann complètent un ensemble irréprochable.

Quant à la mise en scène, elle continue la série des petites merveilles que l'on est habitué à rencontrer à la Renaissance. Il y a parmi les décors, une rue de Téhéran d'un pittoresque achevé. Les costumes sont d'une richesse prodigieuse, et d'un goût charmant.

Ainsi monté, le nouvel Opéra-comique de Ch. Lecoq fera patiemment attendre le printemps aux habitués de la Renaissance.

LA BONNE JOURNÉE

Les gens les plus spirituels n'échappent point toujours à la banalité. Pourquoi, par exemple, un homme de l'esprit le plus fin ne peut-il se trouver seul en face d'une femme sans se croire obligé de lui faire la cour ?

Le comte avait invité le marquis à venir finir son congé de semestre à Grandpré ; le marquis avait promis d'y faire l'ouverture de la chasse ; mais au moment de partir, il eut avec certaine dame de ses pensées une sorte de brouille qui le retint à Paris ; le raccommodement le retint aussi. Bref, la chasse s'ouvrit sans lui à Grandpré. Quinze jours après, il pensa qu'il était temps encore de tenir sa promesse, et il partit.

Le ciel était clair ce jour-là ; l'air vif faisait voltiger autour de sa tête les quelques cheveux qui lui étaient restés fidèles ; il s'applaudissait d'avoir bravé les ennuis d'un déplacement pour répondre à l'invitation d'un ami. Chemin faisant, il vit des vieilles femmes qui ramassaient du bois sec, et il trouva, tant il était de bonne humeur, qu'elles avaient l'air de Rembrandts. A vrai dire, la campagne était plus animée que de coutume, car on était en train de cueillir le raisin, avec lequel on fait ce vin petillant qui égaye le monde entier ; enfin le marquis était dans les meilleures dispositions, quand il aperçut l'antique toit auquel il allait demander l'hospitalité.

Grandpré a été habité par le maréchal de Saxe ; il en a conservé un air majestueux ; les briques et les pierres de taille qui ont servi à le construire lui donnent cet aspect indestructible qui défie les siècles. Toutes les pièces sont vastes comme des salles des gardes, et il a fallu l'entente de la maîtresse du lieu pour établir çà et là de petits réduits, grâce à des paravents et à des bosquets de fleurs.

Des tables à ouvrage, des métiers à broder, des cadres à miniatures, des livres nouveaux, des flacons d'eau de senteur, créent des boudoirs dans ces salles sombres ; dans chacune d'elles, la châtelaine a trouvé moyen de faire son nid. Dans le salon de famille, elle a placé un orgue ; dans la salle des armures, elle a mis un piano ; des chevalets dans la bibliothèque ; elle arrange son herbier dans la salle des manuscrits, et le parfum des fleurs du bon Dieu remplace l'odeur poussiéreuse des vieux livres.

Le marquis vit en arrivant qu'on n'attendait personne au château. Il traversa plusieurs salles qu'il connaissait. Après avoir glissé tantôt sur les dalles, tantôt sur les parquets et les tapis, il se trouva nez à nez avec la comtesse, qui partit d'un franc éclat de rire en l'apercevant :

— Bonjour, bonjour, mon cher marquis ; et mon mari qui n'est point ici ; nous ne vous attendions plus. Il comptait vous rappeler son invitation à la solennité de saint Hubert, pour laquelle nous aurons beaucoup de monde. Aujourd'hui il est à Marolles, pour une semaine encore à peu près. Mais vous êtes le bien-venu toujours, croyez-le bien.

La comtesse Louise avait vingt-cinq ans ; le marquis la connaissait, il est vrai, depuis quinze ; mais enfin il ne s'attendait point à ce tête à tête qui le troublait un peu. Mais que faire ? Il aurait été ridicule en partant ; ne valait-il pas mieux essayer de ne point l'être en restant ?

— C'est un sort, vraiment, pensait-il, car jamais elle n'est seule à Grandpré. En effet, la comtesse avait toujours du monde ; mais elle s'était réservé ces quelques jours pour mettre le château en ordre avant les fêtes qu'elle devait donner et s'occuper aussi des œuvres de charité qu'elle avait fondées ; l'approche de la mauvaise saison nécessitait des distributions de pain, de bois et de vêtements.

— Je ne sais si j'ose rester, dit-il après un moment.

— Pourquoi pas ? fit-elle, vous irez à la chasse tandis que je vaquerai à mes soins de châtelaine ; on vous servira à déjeuner à l'heure que vous indiquerez, et nous nous retrouverons à dîner.

Ceci fut dit d'un air si bon enfant, que le marquis n'hésita plus et se décida à rester. Un vieux serviteur qu'il connaissait de longue date le conduisit à sa chambre habituelle, dans l'aile droite du château. Il procéda à sa toilette. Quand il descendit, il trouva désert le salon où on se tenait ordinairement ; il pensa que la comtesse était allée se parer pour le dîner. Lorsque la cloche sonna, elle parut dans son costume du matin : lainage anglais gris, bas de bourre de soie rouge, souliers vernis à boucles, les cheveux abandonnés dans un filet. Elle vit qu'il était surpris de son négligé.

— Ah ! vous savez, pendant huit jours je me donne congé pour la toilette ; huit jours par an, cela n'est pas trop, hein ?

Il répondit un compliment banal.

Elle fit la moue, car elle ne les aimait pas. On mangea d'un appétit de voyageur et d'un appétit de pensionnaire. Il raconta les quelques nouvelles de Paris ; mais peu à peu il devint rêveur. En lui servant du café, la comtesse dit gaiement :

— Il ne faut pas nous gêner ; il faut vivre à sa guise. A quelle heure voulez-vous votre feu ce soir, et à quelle heure votre déjeuner demain ? Avez-vous un fusil, avez-vous un bon chien, des cartouches, du plomb ?

— Vous tenez donc absolument à vous débarrasser de moi pendant toute la journée ?

— Mais oui, parce qu'autrement vous vous ennuieriez beaucoup.

— Comment pourrais-je m'ennuyer avec vous ? vous savez bien le contraire.

— Très-sérieusement, fit-elle, j'accomplis ces jours-ci les travaux les plus ennuyeux : je distribue des encouragements à l'asile, des jupons de tricot et des bas de laine à mes vieillards ; je vérifie ma pharmacie, j'inspecte l'hôpital, je compte avec les fermiers. Je vous dis que tout cela vous ennuierait à mourir.

— Vous vous trompez, comtesse, et je veux vous demander une grâce ; et vous me l'accorderez, car enfin je suis le voyageur ici, l'hôte sacré, comprenez-vous tous vos devoirs envers moi ? reportez-vous à l'antiquité.

— Tant que vous voudrez, mais...

— Laissez-moi m'expliquer avant de me condamner. Je vous supplie de me laisser vivre pendant un jour de votre propre vie ?

— Mais, je vous le répète, marquis, votre mauvais sort vous a fait tomber sur les jours les plus ennuyeux de mes jours ; mon mari lui-même déserte le château au moment où nous sommes, pour échapper à...

— Je vous en supplie, au nom de ma vieille et si respectueuse admiration !

Quand la comtesse vit cette insistance, elle accepta, en femme bien élevée ; un refus aurait donné aux circonstances une trop grande importance.

Le marquis rentra chez lui très-pensif ; il était fort spirituel, mais une maudite habitude le forçait à penser qu'il était impossible de ne point faire un peu la cour à sa châtelaine dans les circonstances présentes. Il appela donc à son aide le souvenir de quelques compliments adressés par lui à la comtesse et acceptés par elle ; il lui sembla nécessaire de renouveler cette escarmouche.

Bref, une déclaration était imminente !

La comtesse Louise n'y songeait guère, elle. Aussi fut-elle très-surprise de trouver le marquis tout équipé, à dix heures moins un quart, le lendemain, pour l'accompagner à la messe paroissiale ; mais la sainteté du but l'empêcha de s'exclamer quand il se trouva assis à côté d'elle dans un élégant panier que traînaient deux poneys harnachés à la mode du pays basque.

— Est-ce que vous seriez matineux, marquis, par hasard ?

— Non, comtesse, mais quand il le faut, je puis être matinal.

Le : *quand il le faut* était d'un catholique achevé.

On arriva à la paroisse. Il fallait traverser l'église pour gagner la chapelle seigneuriale ; d'un pas preste, la comtesse Louise fut vite devant le maître-autel et fit le salut d'usage ; puis elle s'installa sur un prie-Dieu et se plongea immédiatement dans les plus profondes méditations. Le marquis ne savait trop comment se tenir ; méditer déjà lui semblait trop prématuré ; s'asseoir lui semblait inconvenant. Les femmes sont à l'église comme chez elles ; elles ont l'habitude de prier et de parler au bon Dieu ; elles mettent à accomplir ce devoir la grâce qu'elles déploient dans d'autres occasions. Les trois coup du *meâ culpâ* retentissent sourdement sur la broderie de leur corsage. Elles ont d'adorables petites révérences pendant l'office ; celles qui ont été élevées au couvent chantent même la messe par-ci par-là, et les assistants sont tout surpris d'entendre, malgré la voix rude du curé et les voix nazillardes des enfants de chœur, une note séraphique ; c'est la châtelaine qui prie tout bonnement en regardant le petit maître-autel de sa chapelle, décoré ordinairement d'une sainte à laquelle on a donné les traits d'une ancêtre. Vienne la quête, elle a toutes les pièces blanches nécessaires et un bon sourire pour les fillettes rougeaudes qui sont si intimidées au moment de lui tendre leur bourse. Puis, au pain bénit, elle prend avec dignité le gros morceau féodal qui lui revient de droit et qui s'étale sur les miettes populaires. Notre châtelaine ne manqua à rien de tout ceci. Le marquis était absolument décontenancé, parce qu'il

était tout seul d'homme dans cette chapelle ; à la quête, il commença par donner de grosses pièces : c'était beaucoup ; quand il vit que les quêteuses se multipliaient à l'infini, il donna des sous : c'était trop peu ; puis il ne savait que faire de son pain béni qui graissait ses gants et le prie-Dieu brodé par une digne chanoinesse de la famille. Enfin la messe finit et il suivit sa compagne, très-enchanté de quitter un lieu où il était si peu à l'aise.

Ils déjeunèrent rapidement, parce que la comtesse avait une journée très-occupée.

Elle lui demanda de nouveau ce qu'il voulait faire.

— Mais, je vous l'ai dit : ne point vous quitter répondit-il en lui lançant un regard langoureux.

— Je croyais que c'était une plaisanterie, dit simplement la jeune femme.

Elle mit sur sa tête un capuchon gris, sorte de coiffe de religieuse, et se dirigea vers l'Orangerie, où étaient assis une dizaine de vieilles gens en habits du dimanche. Ils se levèrent respectueusement à l'arrivée de la comtesse ; plusieurs d'entre eux eurent la larme à l'œil en disant : « Bonjour, not'Dame ! » Elle les réconforta par de bonnes poignées de main, et prit sur une table des paquets de vêtements classés à l'avance ; ils n'avaient point cet aspect lugubre qu'ont ordinairement les habits de charité. Pourquoi attrister les tristes ? Il y avait, ma foi, des bonnets ruchés qui n'étaient point laids, des robes d'un bleu assez gai, des gilets de tricot d'un beau blanc qui réjouissaient l'œil, des couvertures bordées de nuances éclatantes, des vestes de drap marin qui semblaient défier la bise ; aussi quelle joie illuminait les bons vieux visages des vassaux, et quelles bénédictions ! Mais, bah ! la comtesse avait bien autre chose à faire que de les écouter.

Elle rentra au château.

— Allons, vous demandez grâce, dit-elle au marquis ; avouez-le franchement ?

— Du tout ; au contraire, jamais je n'oublierai cette journée. Si vous saviez, je suis tout attendri ! vous êtes adorable dans l'exercice de ces pieuses fonctions ; seulement, voulez-vous me permettre une seule critique, une seule ?

— Tant que vous voudrez.

— Eh bien, chère sœur Louise, je trouve votre costume adorable, exquis, mais une seule chose me choque.

— Laquelle ?

— Votre coiffure.

— Pourquoi ? comment cela ?

— Dame, écoutez, vos petites mèches qui dansent sur votre front me paraissent absolument hors de saison. Ah ! je les connais, sœur Louise, ces mèches-là ! j'ai tournoyé trois hivers au-dessus d'elles, comme un oiseau qui plane sur un abîme ; j'en avais le vertige et je suis certain que vous ne m'avez su aucun gré de mon silencieux martyre ?

La comtesse ne savait si elle devait se fâcher.

— Eh mais, pourtant, reprit-elle, je ne puis me coiffer à la Titus, à la Victime, aux enfants d'Édouard, parce que je range le château de mes pères, franchement...

— Non ; mais, si vous vouliez, je connais une coiffure qui serait parfaite ; elle ne sacrifierait que très-peu de vos cheveux, serait seyante, commode et, permettez-moi de vous le dire, conviendrait beaucoup mieux à vos occupations présentes ; car ces mèches-là, comtesse, empêcheront les jeunes malades de votre hôpital de guérir !

— Comment est-elle votre coiffure ?

— Oh ! mon Dieu, toute simple ; je l'ai vue, en Afrique, à une femme de Tlemcen, une brune charmante qui... que... Elle vendait des parfums, des foulards, de la vanille, du fard, enfin...

— Allons, c'est bon, on ne vous en demande pas davantage. Expliquez-la cette fameuse manière d'arranger les cheveux ?

— Oh ! c'est simple comme bonjour ; elle s'appelle : *la frange*. Tenez, je vais la faire sur ma tête, vous jugerez...

Et le marquis essaya vainement de baisser ses cheveux sur ses yeux ; mais, comme ils étaient rares et courts, sa tentative n'eut pour résultat que de faire éclater de rire la comtesse.

Il n'en fut nullement déconcerté et continua son explication :

— Voyez-vous, comtesse, suivez bien mes mouvements : vous ramenez vos cheveux sur le front dans le sens où ils sont plantés, puis vous coupez droit au-dessus des sourcils, et l'affaire, ou plutôt *la frange*, est faite. Quant aux cheveux du chignon, ça ne les regarde pas, ils conservent leur indépendance pour friser si ça leur plaît.

La comtesse dénoua sa chevelure sans se faire prier, car elle était abondante ; elle abaissa ses cheveux selon l'explication. Un coup d'œil rapide jeté au miroir lui apprit que ce voile brun, baissé sur ses yeux, donnait à son visage une douceur infinie. Elle n'hésita donc pas, prit des ciseaux sur sa table à ouvrage, et la frange fut faite. Une coiffure était née ; nous la voyons fréquemment aujourd'hui sur des têtes qui ignorent assurément son origine. La comtesse prit tranquillement une feuille de papier à lettres et mit ses cheveux dedans ; elle eut quelque peine à y réussir, car ces mèches, qui avaient grandi et vécu sur son front, semblaient se révolter de leur sort : les unes s'accrochaient à ses doigts, les autres voltigeaient sur la table.

Le marquis suivait tous les mouvements de la comtesse d'un œil de convoitise ; il n'eut point la maladresse de demander un cheveu pour sa peine ; bien lui en prit, il eût été refusé ; mais il ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Dieu, que vous êtes bien ! Vous êtes cent fois plus jolie ainsi ; cela vous donne un air recueilli, sainte Louise !

Il se plongea tout à coup dans des rêveries sans fin pendant que sa compagne songeait à ne rien oublier de ce qu'elle avait à faire.

— Pourquoi, au fait, se disait-il, ne risquerais-je pas une déclaration ? Je sais bien qu'il faut choisir son moment pour une chose semblable ; de nos jours, elle est devenue presque impraticable. La déclaration rieuse du XVIIIe siècle n'inspire aucun respect ; la déclaration emphatique du commencement de ce siècle ne serait guère mieux. Que faire ?

Ils allèrent à la pharmacie du château. La comtesse revêtit un tablier et des manches de toile verte, et, armée d'un pilon, elle manipula des pilules selon la formule.

— Comment, vous savez faire les pilules ?

— Mais oui ; à la campagne, il faut savoir faire un peu de tout.

— Vous avez donc des poisons, ici ?

— Oui, ceux qui s'emploient en médecine.

— Il est parfois dangereux d'avoir à sa portée le moyen de terminer si facilement son existence, dit le marquis d'un air sombre.

— Soyez tranquille, je n'ai pas envie de mourir, repartit la jeune femme.

Elle pensait :

— Décidément, le marquis n'est pas aussi gai que je l'aurais cru.

Ils allèrent à l'asile ; les enfants étaient rassemblés pour recevoir des petits livres, des dragées. Ils chantèrent à leur bienfaitrice un compliment, de cette voix de basse-taille qui sort on ne sait pourquoi de la poitrine des petits enfants. La comtesse dansa la Boulangère pour les encourager à bien travailler ; elle embrassa plusieurs d'entre eux, et dit qu'elle souhaitait d'en avoir une douzaine à elle.

— Ah ! c'en est trop ! murmura le marquis d'un ton tragique.

Il s'enfonçait visiblement dans la tristesse ; sa compagne était si occupée qu'elle n'y prenait guère garde.

— Je vous réserve une excursion plus agréable, lui dit-elle, croyant qu'il s'ennuyait profondément. J'ai une croix de fiançailles à donner à la fille d'un de nos fermiers qui se marie dans quelques jours ; cette œuvre sera plus amusante pour vous, pauvre cher monsieur !

— Hélas ! tout m'est indifférent, répondit le marquis d'une voix lamentable.

Ils arrivèrent à une ferme riante. Sur le pas de la porte étaient les promis qui attendaient anxieusement la visite et le cadeau de la châtelaine. La comtesse noua la croix au col de la fiancée et lui souhaita tout le bonheur possible.

— N'oubliez pas de venir tantôt au château chercher du vin pour boire à notre santé.

Une vieille paysanne dit qu'il fallait souhaiter aux fiancés de s'aimer autant que le comte et la comtesse.

— Ah, ça ! on ne peut s'aimer davantage, dit la comtesse Louise.

Le marquis soupira, d'une voix à peine intelligible, qu'il aurait mieux fait de ne pas venir !

La comtesse commença à s'impatienter, et ils rentrèrent silencieusement au château.

Le dîner fut assez morne. Le marquis préparait son discours et la comtesse voyait arriver avec appréhension le moment où il faudrait y répondre par des paroles qui altéreraient peut-être des relations agréables. Pourtant elle était curieuse de voir comment il s'en tirerait ; aucune femme n'est indifférente au trouble qu'elle cause, ce trouble fût-il des plus passagers.

Les imaginations vives sont ainsi faites, que le marquis finit par se persuader qu'il ne pouvait se dispenser de dire à Louise qu'il n'avait jamais aimé qu'elle. Il essaya de l'attendrir et s'attendrit lui-même. La comtesse ne se fâcha pas ; il était protégé auprès d'elle par des souvenirs d'enfance. Il l'appela Louise tout court.

De quel droit ?... Il dit que Dieu n'était pas bon ! qu'au reste, il devait bien s'attendre à n'être pas aimé, car une bohémienne lui avait prédit un jour, quand il avait cinq ans, que sa vie serait abreuvée d'amertume. Heureusement pour lui qu'elle touchait à sa fin, probablement, cette existence affreuse ; il en avait le pressentiment ! Que n'était-il de cette secte d'une religion hindoue, où la mort volontaire donne le droit de choisir son éternité ; ou bien encore, que n'était-il né dans cette tribu africaine où les amants

dédaignés sont immolés aux dieux par les amants heureux ! Il invoqua le Gange !

C'était bien ennuyeux... Vers dix heures, la comtesse l'interrompit :

— Bonsoir, lui dit-elle.

Ce mot si simple sembla une injure au marquis. Bonsoir, qu'est-ce cela signifiait ?

— Bonsoir, répétait-il tout bas, en songeant à tout ce qu'il avait encore à dire sur les sectes hindoues et le Gange.

Mais la vue de l'ouvrage que la comtesse tenait à la main, une layette de pauvre, le ramena à la réalité. En contemplant la calme et honnête figure qui était devant lui, il se sentit confus, penaud, stupide... En un instant, ses sots projets s'évanouirent, et il en vint à risquer simplement un projet d'entente cordiale.

— Comtesse, dit-il, vous êtes la meilleure des femmes, malgré mes divagations, j'ai été heureux auprès de vous aujourd'hui ; mais je croirai avoir rêvé. Que restera-t-il de ces heures charmantes où vous m'avez accueilli à votre solitaire foyer ? Je n'y croirai point : qu'est-ce qui me prouvera que c'était bien moi, et que c'était bien vous ?

— Ma coiffure, dit Louise ; je la conserverai en souvenir de notre camaraderie.

— Mais un jour ou l'autre, vous referez vos boucles voltigeantes, vos ondés, vos frivolités.

— Non, dit la comtesse qui trouvait que cette coiffure lui allait fort bien ; non, vous dis-je, de garderai cette frange, mais... à une condition ! Vous me demanderez pardon d'avoir été ce soir aussi...

— De tout mon cœur, dit le marquis.

— Car voyez où conduit la fatale habitude de se persuader et de tâcher de persuader aux autres des sentiments qui n'existent point ? Vous êtes gai et spirituel d'ordinaire ; nous aurions pu parler de nos affections communes, des bals d'autrefois, de mille souvenirs intéressants, enfin... Au lieu de cela, vous m'avez raconté une coutume africaine, une prédiction, une secte hindoue ; enfin vous avez parlé du Gange ! Que sais-je encore ? Soyez juste, en quoi ai-je mérité tout cela ?

Elle le gronda longtemps et ne lui en veut pas cependant. La moins coquette des femmes aime à plaire et la comtesse voudrait faire du faux amour du marquis une amitié durable.

ANGE-BÉNIGNE.

UN VIEUX TYPE

Il y a chaque année, au château de X... en Anjou, terre classique de la grande chasse et des équipages sérieux, de grandes réunions où les hôtes les plus aimables convient tous les veneurs de la province. Quelques jours avant la Saint-Hubert nous parcourions à cheval la route qui conduit au château, suivis de nos domestiques montés sur les chevaux de relais, quand nous aperçûmes au débouché d'une route venant de la Vendée, un cabriolet d'une ancienneté respectable qu'attestaient ses cuirs jaunis et poudreux, sa caisse décolorée, et le bruit de ferraille que faisaient entendre les roues, grinçant autour de leur essieu. A ce véhicule était attelé une sorte de cheval-fantôme, tant il était maigre, trottinant le nez au vent sur quatre jambes roidies par l'user. Sous la caisse, entre les deux roues du cabriolet, était attaché un grand panier qui ballottait au mouvement de la carriole, et dans lequel on voyait apparaître le mufle épais de trois chiens courants qui somnolaient dans la paille... Dans l'intérieur du cabriolet, un vieillard à barbe grise, coiffé d'une cape de velours autrefois noir, mais aujourd'hui d'un roux blanchâtre, et vêtu d'une peau de bique, conduisait le cheval, un fouet de charretier à la main.

Au passage, le vénérable automédon se découvrit avec une certaine grâce devant la compagnie que son singulier équipage faisait un peu sourire, et passa au petit trot de sa piaule.

— Serait-ce un invité ? se demanda-t-on.

— Et tous se prirent à rire en se demandant quel pouvait être ce singulier personnage.

Une fois au château, les chevaux remisés dans des boxes où ils nageaient dans une litière dorée, les saluts et les poignées de main échangées avec la châtelaine et les châtelains du lieu, chaque invité monta à sa chambre pour faire toilette et se préparer au dîner. Quelques moments avant le repas, tout le monde était réuni dans le grand salon.

En Anjou, on est peu à cheval sur l'étiquette, quant à la tenue, et chacun s'y met un peu à sa guise ; les maîtres du château donnent eux-mêmes l'exemple du sans-façon, en bannissant de chez eux tout usage assujettissant, toute habitude incommode.

Peu ou point de fracs noirs dans le salon de X... De simples redingottes, et même quelques vestons courts de campagne. Les femmes, en robes de jour, montantes, et de couleurs sombres. A peine un ou deux jeunes crevés, retour de Chantilly, dont le gilet à cœur et le camélia à la boutonnière semblaient protester contre ces bonnes mœurs de province, toutes rondes, toutes franches, sans pose et sans manières, mais d'une si aristocratique cordialité et d'un sans-façon de si grand ton. Vieux usages gaulois, qui semblent s'être relégués en cette terre bénie de l'Anjou, et qui feraient oublier ces temps de communards faquins et de républicains poseurs, si faire se pouvait !...

Mais même au milieu de cette réunion pourtant sans étiquette, un costume bizarre attirait l'attention : c'était celui d'un vieillard à barbe grise, chaussé de bottes de cuir fauve fort malpropres, et vêtu d'une longue peau de bique légèrement déplumée, précisément le bonhomme au cabriolet. C'était là, paraît-il, son seul accoutrement. Il n'en paraissait pas honteux le moins du monde, et n'en faisait pas moins fort galamment sa cour à la maîtresse de la maison, à laquelle il débitait avec beaucoup de désinvolture force compliments à la Richelieu qui parfois amenaient sur le visage de la châtelaine une légère teinte pourprée.

Au dîner, l'homme à la peau de bique mangea comme quatre, but comme six, et le repas terminé, étant passé au fumoir, il tira de sa poche une vieille pipe très-culotée, au fourneau garni d'un fermoir de cuivre muni d'une chaînette, et bientôt la fumée de son *brûle-gueule* se mêla aux émanations des purs havanes. A voix basse, on finit par se transmettre les noms et qualités de ce vieux loup de forêt.

On l'appelait le marquis de B..., un vendéen. Il avait depuis longtemps passé la soixantaine.

Il lui restait, d'un domaine princier et d'une fortune colossale, une méchante ferme dans laquelle il vivait avec son fermier, lui, son cheval qu'il appelait *le Borgne*, pour cause, et trois chiens courants : Flambeau, Tambelle et Matador, vieux restes d'un équipage autrefois célèbre ; le plus jeune des trois, Flambeau, avait treize ans.

Le marquis avait conservé de son ancienne splendeur la permission tacite de ses voisins (qu'il avait maintes fois royalement hébergés autrefois) de chasser à l'entour de sa ferme, ce qu'il faisait régulièrement tous les deux jours, sans manquer, le dimanche excepté. De plus, il ne se faisait pas un déplacement de chasse à vingt lieues à la ronde, sans que le marquis de B... ne fût prié d'y prendre part. C'était d'ailleurs un veneur sûr et des plus expérimentés. Seulement, il ne venait jamais sans ses trois chiens qu'il fallait, bon gré mal gré, ajouter à l'équipage. Comme on l'a vu, le vieux veneur, ou plutôt le vieux *vencû*, pour employer un terme du pays qui semble mieux lui convenir, arrivait avec son *Borgne* attelé à sa carriole, et ses trois chiens empilés dans un panier sous l'essieu. On tirait les chiens du panier et le cheval des brancards, On mettait sur l'échine osseuse du Borgne une vieille selle que l'on sortait du cabriolet, et la pauvre bête, qui venait de faire ses dix, vingt, quelquefois trente lieues, portait en plus son maître à la chasse.

Et, en effet, le lendemain, lorsque l'on fut au rendez-vous, c'était pitié de voir le Borgne sur ses quatre piquets engorgés, long, ensellé et maigre. Le vieux marquis, suivi de ses trois chiens aux yeux chassieux et au poil dépioté, ne semblait nullement se préoccuper de tous ces détails.

Par une bizarrerie inconcevable, il avait jeté sur ses épaules, par-dessus sa peau de bique et sa trompe cabossée, une sorte de burnous africain, d'un blanc sale, qui flottait au vent, et il s'enlevait à l'anglaise par petits mouvements saccadés qu'expliquaient assez les allures peu assouplies du *Borgne* qui trottinait le nez au vent, comme un cheval d'abattoir.

A l'entour du vieux marquis, des habits écarlates étincelants se détachaient sur le feuillage des arbres ; puis, la tenue d'Anjou, plus sévère, de drap vert à parements grenats, avec la trompe à la Dampierre en sautoir, et le couteau à fourreau fauve à la ceinture... Côte à côte avec la rosse infortunée, les bêtes de sang s'ébrouaient fortement, mâchant fiévreusement leur mors, et dans leur ardeur impatiente, contenue à grand'peine, faisaient jaillir sur leur poil brillant et lustré des gouttes de sueur perlées. Plus loin, des relais étaient conduits en main par des grooms irréprochables. Le Borgne et son maître n'accordèrent pas même un regard à toutes ces beautés.

On arriva à l'enceinte où l'on devait attaquer un dix cors. Le vieux marquis attacha son haridelle à une branche d'arbre et entra résolûment au fourré avec ses trois chiens, précédé du premier piqueur et de ses chiens d'attaque. Au bout de quelques minutes retentirent quelques aboiements rauques, puis éclatèrent les fanfares de la *vue*, du *lancer*, et enfin la *royale*, sonnée d'une manière un peu chevrotante, mais vigoureuse cependant, et bien rhythmée.

Dix trompes y répondent à la fois. Le vieux marquis sort du taillis, enfourche le Borgne et disparaît au galop, — *oui, au galop !* — dans une cepée, tandis que chacun assure ses rênes dans les doigts, chausse ses étriers jusqu'au talon, rend la main et tire de son côté, à tout galop...

Personne n'avait revu le marquis. Des trompes

indiquaient la chasse ; on y galoppait... dans leur direction.

Au bout d'une heure environ, après bien des tours et détours, on arrive à l'extrémité de la forêt, à une clairière. Les relais, bien dirigés, s'y trouvaient, et chacun de changer de cheval avec joie... Tout à-coup retentit la fanfare du *laisser-aller*. et enfin, le *débûcher* : Les yeux se portent vers la plaine d'où partent les sons de trompe, et l'on voit passer la meute ardente, conduite à tout train par Flambeau, le vieux chien du marquis de B... Lui-même tout à fait aux chiens, traverse la plaine ventre à terre, tandis que son burnous voltige derrière lui, à l'Ab-del-Kader... Chacun se regarde. il fallait se rendre à l'évidence : Borgne retrouvait à la chasse une énergie dont jamais personne ne l'eût cru capable.

A l'hallali, deux heures après, la fanfare chevrotante du vieux vencur retentit la première, et quand on arriva, Borgne était là, immobile, planté sur ses piquets. On chassa ainsi pendant une semaine, et chaque fois, ce fut de même !

Le jour du départ, les chiens furent remis au panier, Borgne au cabriolet et le marquis regagna sa ferme.

TOTT.

PETITES NOUVELLES

Nous avons à rendre compte jeudi de l'ouverture du nouveau Lyrique qui s'est faite par : Première représentation (à ce théâtre), de la *Colombe*, opéra-comique en deux actes, de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Ch. Gounod. Représentations de Mme Peschard ; intermèdes d'orchestre, musique inédite de MM. Joncières, Gaston Serpette et Saint-Saëns.

— Première représentation (à ce théâtre) de l'*Ecossais de Chatou*, opéra-comique en un acte, de M. Philippe Gille, musique de Léo Delibes.

— Les comptes de l'Opéra, arrêtés au 1er novembre courant, date de l'entrée en fonctions officielle de M. Vaucorbeil, portent un bénéfice de cent mille francs en chiffre rond, depuis le 15 juillet, date de l'entrée en fonctions effective du nouveau directeur.

— Donc l'entreprise de l'Opéra n'est pas une mauvaise affaire, quoi qu'on dise, et que M. Vaucorbeil a eu du flair quand il a demandé à M. Halanzier de lui céder son privilège avant terme.

A partir du 1er novembre, il est vrai, les frais vont être plus considérables, en raison des appointements de la nouvelle troupe ; mais il n'est pas douteux non plus que les recettes ne s'élèvent dans la même proportion.

— M. Vaucorbeil vient de créer à l'Opéra un pupitre de saxophone et clarinette basse, qu'il a confié à M. Mayeur.

Etat comparatif des dépenses et des recettes de l'Opéra en 1777 et en 1877 :

DÉPENSES	
Sujets du chant	
Il y a cent ans	80.000
Aujourd'hui	862.494
Choristes	
Il y a cent ans	32.600
Ajourd'hui	168.449
Sujets de la danse	
Il y a cent ans	52.800
Aujourd'hui	230.419
Corps de ballet	
Il y a cent ans	66.400
Ajourd'hui	110.436
Orchestre	
Il y a cent ans	63.432
Aujourd'hui	279.509
Droits d'auteurs	
Il y a cent ans	4.009
Aujourd'hui	195.317
Droits des pauvres	
Il y a cent ans	72.000
Aujourd'hui	275.000
Copistes	
Il y a cent ans	2.700
Aujourd'hui	17.745
Eclairage	
Il y a cent ans	14.400
Aujourd'hui	306.239
Police	
Il y a cent ans	10.000
Aujourd'hui	42.894
Bals masqués	
Il y a cent ans	12.000
Aujourd'hui	239.220
RECETTES	
Abonnements à l'année	
Il y a cent ans	130.000
Aujourd'hui	1.122.038
Recettes journalières	
Il y a cent ans	230.000
Aujourd'hui	1.872.062
Bals masqués	
Il y a cent ans	50.000
Aujourd'hui	330.589

Ainsi :

En 1777, les dépenses s'élevaient à	410.382
En 1877, elles s'élevaient à	2.699.713
En 1777, les recettes furent de	450.000
En 1877, elles furent de	3.324 689

— Le théâtre du Gymnase va reprendre les "Convictions de Papa", un petit acte de Mr. Edmond Gondinet, qui fut créé au Palais-Royal.

Mlle Depoix étant indisposée, c'est Mlle Geneviève Dupuis qui jouera le rôle de Marthe. Mrs. Francès, Corbin et Malard tiendront les rôles de Geoffroy, Numa et Ravel.

— M. Duprat aurait enfin trouvé à Paris le placement de son *Pétrarque*, que depuis plusieurs années il promène en province.

Cet ouvrage serait recueilli par la direction du théâtre d'Opéra-Populaire.

M. Warot jouerait Pétrarque, et Mme Jouanny débuterait dans Laure.

Ce serait M. Dufriche ou M. Solve qui interpréterait le rôle de Raymond, lequel a été augmenté.

Mme Devoyod et un élève du Conservatoire compléteraient la distribution.

En attendant, on songe au *Charles VI* ou au *Bal masqué*.

M. de Najac possède dans ses cartons une partition complètement inédite et achevée jusqu'à l'orchestration inclusivement, d'Albert Grisar.

Avec la collaboration de M. Hennequin, il vient de refaire le poème primitif, et il a écrit une sorte d'opéra-féerie, dont il a lu avant-hier les deux premiers actes à M. Carvalho.

La Tabatière, tel est le titre, est, paroles et musique, une œuvre charmante qui passera immédiatement après *Jean de Nivelle*.

— L'association des artistes musiciens célèbrera, selon sa coutume, la fête annuelle de Ste-Cécile dans l'église Saint-Eustache, le vendredi 21 novembre courant, à onze heures.

On y exécutera la messe solennelle, avec soli, chœurs, orchestre et orgue de M. Adrien Boieldieu.

C'est M. Deldevez qui conduira l'exécution.

— Sur plus de 120 concurrentes qui se présentaient au Conservatoire, pour la classe de chant, huit seulement ont été admises, parmi lesquelles nous remarquons Mlle Bollart, Mlle Fauvelle, sœur de la charmante pensionnaire de M. Carvalho, et Mme Marie Rey.

— L'Académie rappelle qu'elle a proposé pour l'année 1880, la question ci-après : "Histoire de la notation musicale depuis ses origines."

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1879.

— Le TIVOLI, après avoir produit l'homme chien, exhibe le plus petit homme de la création, un *Zoulou* de 90 centimètres, âgé de 24 ans ; il est parfaitement constitué, et très intelligent, il doit prendre femme en Angleterre très prochainement.

— La plupart des journaux de médecine, le *Paris médical* entre autres, signalent des cas d'empoisonnement par l'*acide phénique* dans le pansement des plaies. Le *Thymol* (acide *thymique*), déjà si supérieur à l'acide phénique pour tous les usages hygiéniques et médicaux, n'occasionne jamais de pareils accidents. On trouve partout, aujourd'hui, le *Thymol Doré*, la meilleure des eaux de toilette.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 982e livraison (1er novembre 1879). — L'Amérique équinoxiale, par M. Ed. André, voyageur chargé d'une mission du gouvernement (1875-1876). — Texte et dessins inédits. — De Cali à Popayan (Cauca). — Onze gravures de Riou et E. Bayard avec une carte.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

GISEMENTS D'OR DE PAS-TROP-TOT

(GUYANE FRANÇAISE)

SOCIÉTÉ ANONYME

AU CAPITAL DE 4,000,000 DE FRANCS DIVISÉ EN 8,000 ACTIONS DE 500 FRANCS

Conformément aux Statuts reçus par Me BAUDRIER, Notaire à Paris

Siège social provisoire : 14, avenue de l'Opéra, à Paris

CONSEIL D'ADMINISTRATION

M. le comte d'OSMOY, ✻, député de l'Eure.
M. le baron de WATTEVILLE, ✻ Directeur honoraire au ministère de l'Instruction publique, Administrateur de la Société des Gisements d'or de Dieu-Merci.
M. Gustave BEUDIN, Ingénieur des mines.
M. MASSENA, DUC DE RIVOLI, ✻, ancien député.
M. PUGLIESI-CONTI, ✻, ancien préfet.
DEUX MEMBRES SERONT NOMMÉS PAR L'ASSEMBLÉE

SOUSCRIPTION PUBLIQUE à

6,600 ACTIONS DE 500 FRANCS

1,400 Actions étant déjà souscrites par les Fondateurs

PAYABLES

En souscrivant	125 fr.
A la constitution définitive de la Société	125
Le 1er février 1880	125
Le 1er mai 1880	125
	500 fr.

Les Versements anticipés bénéficieront d'un intérêt de 5 0/0.

Le placer PAS-TROP-TOT d'une étendue de 9.680 hectares est situé à égale distance des rivières de *MANA* et du *MARONI*. Il est par conséquent sillonné en tous sens par des criques nombreuses et riches. C'est le quartier qui jusqu'alors a été le moins exploité de la Colonie.

PRODUCTION DU PLACER PAS-TROP-TOT

Avec 45 travailleurs, le *Placer* a donné pendant les six derniers mois de l'exploitation, les résultats suivants, qui ont été officiellement constatés :

Mars	17 kil.	598 gr.
Avril	24 »	570 »
Mai	25 »	745 »
Juin	18 »	108 »
Juillet	26 »	000 »
Août	28 »	003 »
ENSEMBLE	140 kil.	024 gr.

Soit par mois, une moyenne de **23 kil. 337 gr.**
En francs, **80.512 fr. 65 c.**
Qui donneraient par an 966.151 fr. 80 c.

D'après les conclusions du rapport de l'ingénieur, la Société nouvelle est en droit de compter sur des résultats doubles, avec un nombre de travailleurs égal à celui employé sur les Placers de St-Elie et Dieu-Merci, qui est au minimum de 150.

L'or qui doit appartenir à la Société, sera adressé directement au Comptoir d'Escompte de Paris ou à la Banque de France.

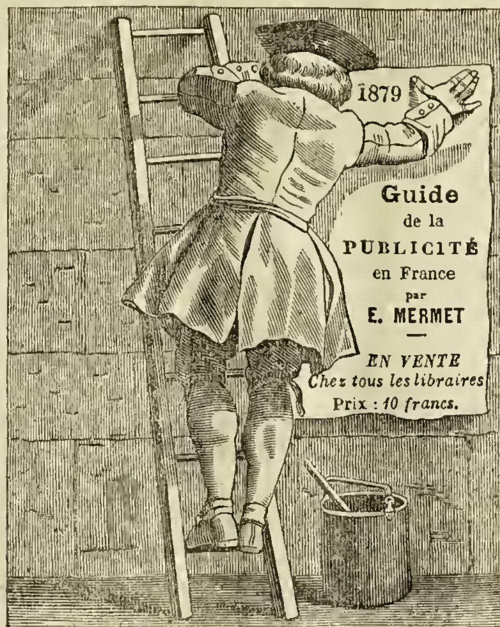
LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE
Du Mardi 4 au Vendredi 7 Novembre 1879
A PARIS : A la **Société générale d'Emissions**, 14, avenue de l'Opéra;
Et en PROVINCE : chez tous les Banquiers correspondants de la Société.
On peut souscrire dès à présent, soit directement, soit par correspondance.

LA RÉPARTITION SERA PROPORTIONNELLE
L'admission des actions à la cote officielle sera demandée immédiatement

DES EXEMPLAIRES DES STATUTS SONT A LA DISPOSITION DE TOUS LES SOUSCRIPTEURS

A LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'ÉMISSIONS
14, Avenue de l'Opéra, Paris

On reçoit en payement toutes valeurs à vue sur Paris chèques, coupons. Toutes valeurs de bourse sont acceptées au cours moyen du jour de leur réception, sans courtage.



ARNOLD
PÉDICURE
[illegible]e Montmartre
105
[illegible]ARIS

CHEZ LUI
DE MIDI
A LA NUIT
2 fr.
LA SÉANCE

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes* : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour St-Jacques.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers
Dépôt gén. pour Paris : 44, rue des Petites-Ecuries

FABULEUX Montres-Remontoirs simili-or (**OR BRILLANT** garanti depuis 15 juillet 1879), *rivalisant avec celles de 150 f.* 4 rub., 18 lig., mise à l'heure et à secondes, à **29 f. 50 c.**
MONTRES OR pr dames **55 à 60 f.**, pr homm. **75 fr.**
REMONTOIRS (arg.) pr homm. ou dames, 15 rub. **45 fr.**
Chaînes (or mixte) pr hommes ou dames **17 à 20 fr.**
Par **Ht DEYDIER** (fabt), 26, r. Mt-Blanc, **Genève**
REGLEES et avec **ECRIN**, éviter la contrefaçon. Garantie 2 ans.
Env. *franco* contr. mandt-pte (frais en sus contr. remboursemt). Affr. 25c.

GUÉRIR soi-même les *maladies*, avec le moyen, 1 timbre-poste. Celles mêmes qui proviennent de mauvaises élaborations digestives, causes prédisposantes aux affections des poumons, du foie, des reins (rétention d'urine), goutte, rhumatismes, et d'autres maladies chroniques des adultes, plus ou moins diathésiques, prétendues incurables.

Le livre à moitié prix 3 50, à mes consultants, de midi à 4 heures. Traitement à forfait ou par consultations Rue de la Verrerie, 99. Paris.

GUÉRIR Maladies secrètes sans tisane ni mercure. *Traitt prompt et peu coûteux.* Aff.

Si l'ESTOMAC digère mal : les Maladies CHRONIQUES des POUMONS FOIE, REINS, CERVEAU, et si congestion, PARALYSIE, DÉLIRE, FOLIE Notice, 50 c. Consult., 10f.



Le Dr BASSAGET TRAITE, depuis 1848, les Maladies de l'ESTOMAC : Gastrite, Diarrhées, Coliques, Aigreurs, CONSTIPATION CHRONIQUE, Tumeur sans opération, RÉTs d'URINE sans SONDE, Plaies, Ulcères, Dartres, GUÉRISON à FORFAIT par correspond. Mandat, 10 f. Consultation de 9 à 4h. Paris, R. de la Verrerie, 99. Affrir.

MM. les Docteurs TROUSSEAU et PIDOUX
Dans leur *Traité de Thérapeutique*
RECOMMANDENT D'UNE MANIÈRE PARTICULIÈRE LA
Graine de Moutarde blanche
Comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans la Guérison des
Maladies de l'ESTOMAC (Gastrites, Gastralgies), de celles des INTESTINS et du FOIE, des DARTRES, des HÉMORRHOIDES, des CONGESTIONS, des RHUMATISMES, des CONSTIPATIONS OPINIATRES.
DIDIER, 20, Boulevard Poissonnière, Paris

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

THYMOL-DORÉ

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des Drs GIRALDÈS, BOUILHON, PAQUET, LALLEMAND, RENGADE, LEWIN, BOUCHARDAT, VIRCHOW, etc.

A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon [illegible]

UN FRANC PAR AN

1 FRANC par AN

Le Moniteur des Valeurs à Lots

52 NUMÉROS

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Le seul Journal financier qui publie la liste officielle des tirages de toutes les Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET (16 pages de texte) LE MIEUX RENSEIGNÉ

IL DONNE une Causerie financière, par le **Baron LOUIS**; une Revue de toutes les Valeurs; les Arbitrages avantageux; le Prix exact des Coupons; tous les Tirages sans exception; des documents inédits, la cote officielle de la Banque et de la Bourse.

On s'abonne à Paris : 17, rue de Londres.

NOTA. — *Le prix de l'abonnement peut être envoyé en timbres-poste ou en mandat.*

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE



DRAME — COMÉDIE-FRANÇAISE — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché NADAR

TRAGÉDIE — MUSIQUE

Mme JOUASSAIN

Imp. Vve Fs BARRET — G. BOUVY del.

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 13 au 19 Novembre 1879

SEPTIEME ANNEE — NUMERO [illegible]9

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXXXVX

JOUASSAIN

Pour tenir au théâtre l'emploi, des coquettes ridicules, des femmes hargneuses et des duègnes, il faut avoir sur son public une réelle autorité. Aussi les artistes du genre de celle qui nous occupe sont-ils rares et précieux.

Mme Jouassain est, en effet, une excellente comédienne très habile à détacher la silhouette d'un personnage. Elle sait composer un rôle, en accuser nettement le caractère et lancer le trait avec franchise.

Depuis plus de vingt années qu'elle est à la Comédie-Française, on lui a vu passer en revue tous les rôles de son difficile emploi, de façon à satisfaire les plus exigeants. Il serait trop long d'en donner exactement la nomenclature, d'autant mieux qu'en citant les noms de quelques types immortels au théâtre, ceux qui ont suivi les représentations du Théâtre-Français se rappelleront les grands succès de Mme Jouassain et les autres se rendront immédiatement compte de la situation qu'occupe la comédienne dans la maison de Molière.

D'abord en possession de rôles tels que Julie de *Bertrand et Raton*, Marianne, du *Village*, Belise du *Malade imaginaire*, la comtesse du *Joueur*, Arsinoé du *Misanthrope*, Martine du *Médecin malgré lui*, Nerine des *Fourberies de Scapin*, Mme d'Herbelin du *Voyage à Dieppe*, nous la voyons ensuite aborder franchement les duègnes, quoiqu'elle fut encore une toute jeune femme.

Je me la rappelle, dès 1858, dans une création remarquable : Mme Morel, du *Luxe*, alors que, pour la première fois, je crois, elle mettait de faux cheveux blancs. Cela lui allait fort bien et si bien que, dès l'année suivante, on lui confiait Mme Pernelle du *Tartuffe*.

Entre Dame Pluche de : *On ne badine pas avec l'amour* et Dona Josefa d'*Hernani*, Mme Jouassain a reproduit avec une vigueur et une originalité saisissante : Mme Pimbèche des *Plaideurs*, Mme Argante du *Légataire universel*, Mme Abraham de l'*École des Bourgeois*, Mme de Sottenville de *Georges Dandin*. Marceline du *Mariage de Figaro*, Hyacinthe des *Fourberies de Scapin*, etc.

Une de ses meilleures créations fut, en 1863, Mme Gervais dans *Jean Baudry*, la comédie d'Auguste Vacquerie. Elle était vraiment amusante sous les traits de cette femme bizarre, d'un caractère si capricieux et d'une volonté si impérieuse. Dans le *Fils*, comédie du même auteur qu'il est question de reprendre prochainement à la Comédie-Française, le rôle de Gertrude lui fut aussi très favorable.

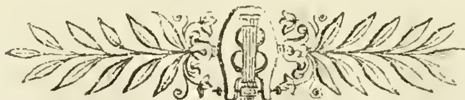
Je citerai un dernier personnage dans le répertoire moderne : Mme Desperriers du *Cœur et la Dot*, où Mme Jouassain a fort amusé par ses allures personnelles et vives.

Comédienne savante et soigneuse dans les moindres détails, cherchant à faire un type du rôle qui lui est confié, elle n'est jamais banale. Son jeu nerveux, quelquefois même un peu sec, a de l'action sur le spectateur qu'elle retient toujours par le côté pittoresque. Mme Jouassain est sociétaire de notre premier théâtre pour longtemps encore, et cela d'autant plus heureusement, que les artistes qui se destinent à son emploi ne sont pas nombreux, car outre qu'ils ne sont pas toujours sympathiques aux jeunes comédiens qui entrent dans la carrière, on ne doit pas y réussir qu'à demi.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Madame

JULIETTE LAMBER
(Mme Edmond Adam)
fondatrice de la *Nouvelle-Revue*.



REVUE DES THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE

Reprise de *Lalla-Roukh*.
Débuts de MM. Mouliérat et Belhomme,
Mlle Carol.

Bonne soirée pour l'Opéra-Comique et aussi pour le Conservatoire dont trois lauréats ont remis à la scène, avec un rare ensemble, la délicieuse partition de *Lalla-Roukh*.

MM. Mouliérat et Belhomme, il y a cinq mois, étaient encore des élèves ; ce sont aujourd'hui des artistes. En voyant avec quelle crânerie dans le jeu et quelle sûreté dans la voix M. Belhomme a abordé la scène, on a peine à croire que l'on se trouve devant un débutant. Les couplets du second acte : « *funeste ambassade* » qu'il a dû redire deux fois lui ont valu une véritable ovation bien méritée : son organe mordant, bien timbré, agile, y a fait véritablement merveille.

M. Mouliérat, très impressionné pendant tout le premier acte, a chanté avec une voix un peu voilée mais pleine de charme la fameuse romance : *Ma maîtresse a quitté la tente*. Plus rassuré au second acte et chantant dans la coulisse sa seconde romance, il a montré qu'on aurait bientôt en lui un fort agréable ténor d'opéra-comique. Ce jeune débutant a une excellente tenue, il joue avec sentiment, chante avec goût et connaît l'art des nuances.

Ces deux artistes ont tenu ce que nous avions annoncé trouver en eux, lors des concours du Conservatoire.

Sortie avant eux des classes de la rue Bergère, Mlle Carol n'avait jamais donné sur la scène de l'Opéra-Comique les espérances qu'elle a affirmées dans *Lalla-Roukh*. Fort bien au premier acte, elle a obtenu, au deuxième, un succès enthousiaste dans le grand air d'entrée : *Nuit d'amour, nuit parfumée*, qu'elle a détaillé d'une façon supérieure. Le duo : *Loin du monde* a ensuite été chanté par elle et Mlle Ducasse d'une façon irréprochable.

L'ensemble de l'interprétation de *Lalla-Roukh*, principalement au second acte, n'a rien laissé à désirer. Aussi la salle entière a-t-elle manifesté hautement le plaisir qu'elle éprouvait à entendre ces mélodies adorables et cette orchestration si riche en harmonie. Félicien David était décidément un grand poète et un grand enchanteur.

NOUVEAU-LYRIQUE

OUVERTURE

M. Vasseur a voulu prouver, dès le jour de l'ouverture de son théâtre, qu'il entendait faire jouer des œuvres véritablement musicales sur la scène du Nouveau-Lyrique.

La *Colombe*, un bijou musical de Gounod, joué, pour la première fois à Bade, par Roger et Mme Carvalho, et repris à l'Opéra-Comique par Capoul et Marie Cico, a fait, avec l'*Ecossais de Chatou* — une aimable folie joyeusement mise en musique par Léo Delibes — les frais du spectacle d'ouverture, en compagnie de trois suites *d'orchestre*, par MM. Massenet, Saint-Saëns et Joncières.

Mme Peschard a rempli avec un vrai talent et chanté avec une voix pleine de brio le personnage principal de *la Colombe*; l'ensemble de l'interprétation a été très satisfaisant, l'orchestre bien conduit ; et enfin la soirée a offert de sérieuses garanties pour l'avenir. Nous souhaitons donc bonne chance à M. Vasseur et à son charmant théâtre.

LE BAISER

La comtesse Sabine G... est néc sur les bords de la Brenta ; elle a cueilli ces fleurs si odorantes qu'elles embaument le monde entier ; ces fleurs qu'Henry Heine souhaitait d'avoir sur sa tombe. Nous vous dirions bien comment s'appelle le bosquet où elle a reçu le jour ; mais nous ne le voulons point. Qu'il vous suffise de savoir qu'à quinze ans, elle l'a quitté pour être unie au comte G... qui l'a emmenée dès le lendemain des épousailles, à sa villa du lac de Côme ; cette villa que Pline aimait tant qu'elle porte son nom : *la Pliniana*.

Au bout de cinq ans de mariage, la comtesse qui n'avait point pour se distraire la même ressource que son mari, l'étude passionnée de la science minéralogique, réfléchit qu'elle était très-belle, et que par conséquent elle avait tout avantage à se montrer. Elle adopta donc la coutume de parcourir les cours étrangères pour faire voir qu'elle était jolie et obtenir des missions scientifiques pour son époux.

Elle avait raison de se trouver jolie. Figurez-vous une nymphe couronnée de cheveux couleur bronze florentin, une peau si blanche et si fine, que le soleil ne pouvait la brunir, des yeux violets à force d'être bleus et des mains sans bagues, tant elles étaient parfaites. Elle vint d'abord chez nous, en France ; Dieu sait si elle y plut ; les chênes légendaires de Fontainebleau, la célèbre tonnelle de Compiègne, les salons de Paris, ne l'oublieront jamais. Elle alla à Sandringham; elle a valsé à Vienne, mangé des oranges à Lisbonne ; elle a fait un séjour assez prolongé à Madrid ; elle a obtenu des audiences particulières de sa Saintcté. De tout cela, elle a rapporté de gais et de sérieux souvenirs, mais point ce qu'elle cherche ; c'est-à-dire une conquête qui fait qu'on appartient à l'histoire et qu'on laisse à la postérité l'image d'un gracieux profil à côté des médailles royales. Les chiffres enlacés d'Henri II et de Diane de Poitiers, ornant les palais, feront toujours rêver les belles femmes de tous les siècles.

L'hiver dernier elle a été en Russie, c'était son droit ; je dirai presque son devoir, car les cours du Nord, auraient pu se plaindre d'être négligées.

Elle a assisté à Saint-Pétersbourg à ces bals fantastiques qui débutent par cette danse polonaise qui est une promenade majestueuse et permet aux regards des invités de contempler la beauté et les pierreries de la famille impériale. Elle a été admise à une causerie du matin dans le salon de malachite ; enfin pour que rien ne manque à sa gloire, elle a reçu dernièrement une invitation pour Tzarskoé-Sélo, habitation occupée par la famille impériale, au printemps et à l'automne de chaque année.

Tzarskoé-Sélo est situé, comme on sait, à quelques lieues de Saint-Pétersbourg ; on s'y rend par le chemin de fer en une demi-heure à peu près. Ce féerique palais est décoré dans le goût asiatique ; les yeux sont tout d'abord surpris de l'étrange et harmonieux assemblage des couleurs : un rêve !

Une toiture d'un vert champêtre abrite des murs jaunes, où apparaissent des saillies d'un blanc nacré. Les grilles sont magnifiquement dorées et brillent de mille feux sous le soleil clair et argenté du Nord. Devant la grille principale qui est noire, ornementée d'or et couronnée de l'aigle à deux têtes, se trouvent deux guérites rayées diagonalement de blanc et de noir avec des lisérés rouges d'un effet très-singulier. Elles abritent les soldats de garde. Des deux côtés du pont chinois qui conduit à cette grille d'honneur, et sous lequel est un fossé verdoyant, sont rangés des Chinois de grandeur naturelle en fonte coloriée avec des yeux d'émail ; quelque chose de tout à fait fantastique !

Les invités à Tzarskoé-Sélo sont conviés pour une journée, quelquefois même pour un bal seulement. Si le plaisir ou la fatigue entraînent à rester davantage, il faut avoir recours à l'abri des hôtels de la petite ville qui est près du palais, à moins qu'on ait parmi les demoiselles d'honneur une amie hospitalière qui vous offre un repos de quelques heures dans le charmant pavillon chinois consacré aux dames de service et qui est séparé du château par un élégant pont semblable à celui par lequel on arrive au palais.

C'était le cas de la comtesse Sabine G..., son amie Olga P..., qui était fille d'honneur de Sa Majesté l'impératrice, l'avait autorisée à venir s'habiller chez elle. Ce pavillon chinois est comme une ruche d'abeilles où bourdonnent les filles d'honneur de la souveraine, tout en mangeant des sucreries et en essayant devant des glaces immenses les toilettes, les révérences et les pas du soir.

Cette journée de Tzarskoé-Sélo s'annonçait comme devant être parmi les plus heureuses de Sabine. Invitée d'abord pour le bal, elle avait encore été admise au goûter intime. On se réunit dans le pavillon des bains, fabrique de style oriental, où l'on prend du thé et des glaces. Au pied des terrassos, un lac transparent, et en face, la magnifique statue en bronze de Catherine II, posée majestueusement sur un socle de granit et au pied de laquelle tous les empereurs de Russie viennnent méditer.

La famille impériale avait eu pour Sabine les paroles les plus bienveillantes ; et, circonstance fortuite, Sabine avait eu des mots heureux pour chacun : un à-propos pour l'empereur, une délicate flatterie pour l'impératrice, un spirituel compliment pour le prince héritier ; et elle avait encore trouvé moyen d'être aimable pour l'aide de camp général, pour les ministres, et aussi pour les membres du corps diplomatique !... Sabine était enivrée de son succès ; tout allait pour le mieux, et c'était un de ces jours qu'il faut marquer d'un signe de bénédiction. Tout en s'apprêtant à revêtir sa grande toilette du dîner, elle se demandait de bonne foi si elle était vraiment mortelle ?

Son amie Olga lui avait prêté pour cet acte important une chambre d'atours et lui avait dit qu'elle ne pourrait venir la prendre pour descendre au château à l'heure du dîner, parce qu'en qualité de fille d'honneur de service, elle était obligée de faire suite à sa souveraine au moment de l'entrée dans la galerie qui précède la salle à manger.

Sabine, procéda donc en tête-à-tête avec l'habile camériste qu'elle avait amenée de Saint-Pétersbourg, à la toilette poëme qu'elle avait méditée. Cas rare, elle était prompte à s'habiller. Il n'y a que deux sortes de femmes qui se parent vite : ce sont celles qui n'attachent aucune importance à leur ajustement par humilité, ou celles qui sont assez sûres de leur beauté pour dédaigner l'artifice, Sabine était de ces dernières. Sa traîne de faille rose garnie de franges de plumes fut bientôt agrafée ; ses tuniques furent promptement passées autour de sa taille. Elle donna à ses cheveux un peu plus de liberté ; ils en profitèrent pour se boucler merveilleusement. Elle y attacha des perles, mit à ses oreilles des pendants qui étaient plus grands que l'oreille elle-même, et au moment où elle donnait à son miroir un coup d'œil satisfait, elle entendit sonner confusément plusieurs horloges. Elle consulta sa montre ; elle était arrêtée, Croyant alors que l'heure solennelle avait sonné, Sabine s'enveloppa rapidement de sa mantille et descendit pour se rendre au château.

Il était en ce moment semblable à celui de la Belle au bois dormant. Elle parcourut la grande galerie, se trouva, sans savoir comment, dans les appartements consacrés au souvenir de l'empereur Alexandre Ier, et qui sont maintenant un pieux musée conservé avec soin. Elle admira le salon orné d'ambre qui est une merveille unique sur la terre ; puis ensuite elle se trouva tout à coup dans un petit boudoir qui ressemblait plutôt à un sachet. Il est capitonné et il embaume, il est sourd, il est aveugle, car les guipures qui masquent ses croisées sont épaisses et lourdes comme tout vrai point de Bruges. Le canapé, qui à lui seul suffit à le meubler, disparaît à moitié sous les coussins brodés et parfumés qui ont chacun leur destination. Il y en a un qui sert d'oreiller, d'autres pour appuyer les coudes, un pour le bras qui tient le livre, un autre encore qui a la forme d'un boa pour soutenir la tête ; puis enfin, de petits coussins comme des pelotes pour poser les mains ou allonger les pieds.

Des fleurs renouvelées chaque matin donnent à l'atmosphère une fraîcheur exquise. La belle paresseuse qui se repose dans ce nid peut, au gré de sa fantaisie et sans presque se mouvoir, écraser dans ses doigts les roses qui se baignent dans une amphore vénitienne, choisir un bonbon dans la coupe de lapis-lazzuli qui est à portée de sa main, et changer le livre qui l'ennuie, à la bibliothèque où dorment les mignons volumes rassemblés pour la distraire. Elle peut enfin arrêter à l'heure qu'il lui plaît la pendule sur laquelle un Amour s'appuie nonchalamment depuis cent cinquante ans : amour toujours souriant, parce qu'il est comme beaucoup d'autres !

La comtesse Sabine s'étendit sur le divan, ferma les yeux pour mieux rêver, et, fatiguée par les émotions de cette journée mémorable, s'endormit profondément...

Elle fut réveillée brusquement par un... baiser ! Mon Dieu, oui, un vrai baiser ; il n'y a pas là à dire...

L'obscurité permit à l'insolent de disparaître sans être reconnu ; à peine comme des reflets d'aiguillettes ou de broderies d'or sur un uniforme sombre et ce fut tout. Au moment où, les bras roidis, les jambes tremblantes, la comtesse essaya de percer les ténèbres qui l'enveloppaient, elle n'aperçut que le rideau de soie rose ouaté

qui retombait discrètement entre elle et la porte conduisant à une salle de jeu, où circulaient les valets chargés de jeter un dernier coup d'œil sur les préparatifs de la fête.

La comtesse Sabine souleva la portière, franchit brusquement la porte, traversa la galerie et fit dans le salon de présentation, une entrée troublée ; elle, ordinairement si majestueuse qu'on l'eût prise volontiers pour une douairière, n'eût été la fraîcheur de son visage.

Elle promena ses yeux sur toute l'assemblée, croyant fermement que le perfide ravisseur ne pourrait soutenir son regard et s'accuserait lui-même par son embarras. Mais point, on se dirigeait déjà vers la grande salle à manger et le cortège s'ébranla comme de coutume. La comtesse Sabine pensait que l'*Insolent* ne mangerait pas ; non, certes, il ne pourrait manger, et par conséquent, il serait facile de le reconnaître ; mais, ô déception ! tous les convives firent honneur au repas.

Elle en conclut alors que le coupable mangeait pour cacher son trouble, mais que ses regards le révèleraient à sa vengeance. Elle examina donc chacun des convives avec le plus grand soin, cherchant à saisir, soit dans l'attitude, soit dans l'uniforme, un indice révélateur.

L'aide de camp général sur lequel planaient particulièrement ses soupçons, parce qu'il avait la réputation d'un homme à bonnes fortunes, paraissait, ce soir-là, de la meilleur humeur du monde. C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, qui portait avec beaucoup d'élégance l'uniforme riche et simple en même temps de son grade ; tunique vert foncé bordée de lisérés blancs et ornée d'un col et de revers rouges brodés d'or, de riches aiguillettes d'or, et le chiffre de l'empereur brodé en argent rehaussant cette simplicité exquise. Le costume de l'aide de camp général, que nous venons de décrire est semblable à celui de l'empereur ; un seul point offre une dissemblance : l'aide de camp général porte les culottes blanches et les bas de soie blancs, tandis que Sa Majesté l'empereur porte seul le pantalon blanc liséré d'or. Étaient-ce là les broderies et l'uniforme entrevus ?...

Le regard de Sabine glissa rapidement sur le général de la suite, car il passait pour s'occuper peu des femmes ; son uniforme était pareille à celui de l'aide de camp général, excepté pourtant une légère différence : il portait de grosses épaulettes, n'avait pas d'aiguillettes et le chiffre de son souverain était brodé d'or. Était-ce lui?.. Impossible.

Sabine arrêta longtemps ses investigations sur l'aide de camp de service, charmant officier de vingt cinq ans, dont les dames de la cour font grand cas, dit-on. Son uniforme bleu foncé était fort simple. Il portait des aiguillettes d'argent et le chiffre impérial en or. Pour procéder avec ordre, la comtesse n'oublia point de regarder les ministres, dont les habits chamarrés pouvaient bien dans l'obscurité n'être point distingués des uniformes.

Le corps diplomatique ne pouvait être oublié non plus, dans son anxieux examen, car l'habit bleu foncé, brodé or et argent, qu'il porte ressemble un peu à ceux décrits plus haut.

Sabine ne mangea pas. On quitta enfin la table; Olga vint lui demander de ses nouvelles, car sa physionomie trahissait la tension de son esprit. L'autre demoiselle d'honneur de service causa aussi avec elle. Il n'est point jusqu'à la dame d'atours de l'impératrice qui ne remarqua sa préoccupation. Elle prétexta un peu de migraine pour pouvoir se recueillir dans ses suppositions, qui avaient fini par s'élever aussi haut que possible.

A Tzarskoé-Sélo, l'étiquette abandonne un peu sa proie ; on circule dans les salons, on cause, on forme de petits cercles intimes autour des vastes cheminées, où, dès les soirées d'août, pétille un feu réjouissant. On boit du thé, on joue, on danse ; des valets circulent dans toutes les pièces, pour offrir tous les rafraichissements possibles.

Sabine s'installa sur un canapé un peu à l'écart, afin de ménager à chacun la possibilité d'un entretien avec elle. Son cœur battait avec violence, car elle pensait que cette place si habilement aménagée à ses côtés, serait bientôt occupée... et qui sait ?...

En effet, l'aide de camp général, qui n'aimait que la causerie des femmes et ne parlait aux hommes que lorsqu'il ne pouvait faire autrement, vint s'asseoir auprès d'elle. Il fut aimable, très-aimable même ; mais après quelques minutes d'entretien. Sabine vit clairement qu'il n'était point l'auteur du larcin. Il fut en effet rieur et dégagé auprès d'elle, et ne détachait point les yeux d'une charmante femme de ministre qui était près d'eux et pour laquelle certainement il était venu dans ces parages.

Sabine ne le retint donc pas, et il la quitta bientôt. Elle songeait à changer de retraite, lorsqu'elle vit l'empereur lui-même se diriger vers elle. Elle eut un éblouissement et appela à son aide tous les saints du paradis, pour avoir une contenance calme et digne. Cela lui fut plus facile qu'elle ne le croyait ; car le souverain plein de courtoisie, avait comme tous les souverains du monde, la coutume de parler aux gens des spécialités desquelles il les savait occupés. Aussitôt donc, il complimenta la comtesse Sabine sur les travaux de son mari.

— La Crimée renfermait, lui dit-il, de grandes richesses minéralogiques encore inexplorées ; les turquoises de Kasan, les marbres de Podolie, les usines de Vialtka indiquent aussi des gisements qui doivent solliciter l'attention de tous les savants. Et comme l'empereur de Russie est fort instruit, Sabine, qu'il croyait plus versée qu'elle ne l'était dans les études de son mari, eut à écouter une intéressante dissertation qui n'était point celle qu'elle attendait, à coup sûr.

On entendit bientôt le prélude de l'orchestre ; le souverain se rendit dans la salle de danse pour assister au premier quadrille, et Sabine resta presque seule dans la retraite qu'elle avait choisie. Elle se sentait si triste.

Elle allait aussi se rendre dans la salle de danse, lorsque le général de la suite crut qu'il était poli de ne point la laisser dans cette quasi-solitude. Sabine en fut étonnée, car il passait pour un vrai sauvage.

— Serait-ce cet Hippolyte ? se dit-elle.

Elle éprouva l'impression que donne une douche d'eau froide ; toutefois, elle sourit le plus agréablement qu'elle put ; mais bientôt sa pensée reprit son indépendance, car le brave général s'embarqua dans une conversation toute militaire, dont le nouvel harnachement, l'acquisition des chevaux, les projets de casernement firent les frais. Quand elle vit qu'il se disposait aussi à parler du service en campagne, elle lui demanda son bras pour passer dans la salle de danse. On allait justement commencer une valse. Elle avisa le jeune aide de camp de service, qui méditait profondément, comme méditent les séducteurs au moment d'une entreprise amoureuse.

Ce ne peut plus être que lui, pensa-t-elle, je vais lui donner l'occasion de se déclarer. Au moins, cela me désennuiera.

— Comte K..., dit-elle, en se dirigeant de son côté, je vous invite à valser ; vous serez beaucoup mieux que de rester là dans votre coin avec cet air ténébreux.

Le jeune officier reçut l'invitation de bonne grâce, car il était bien élevé et avait déjà valsé avec Sabine à Saint-Pétersbourg, l'hiver précédent. Il enlaça gracieusement la taille qui se penchait sur son bras ; mais il pensait à une comtesse polonaise à laquelle il avait écrit le matin même. Il fut donc un peu distrait, et n'écouta que d'une oreille les propos d'une gaieté un peu forcée de sa valseuse.

En femme expérimentée, Sabine comprit encore que ce n'était pas *lui* non plus. Alors, une pénible angoisse lui étreignit le cœur, et elle prit le parti de tâcher de parler de choses indifférentes, pour arriver peut-être enfin à parler de celle qui l'occupait uniquement.

— Figurez-vous, dit-elle, que je me suis trompée d'une heure tantôt. J'ai entendu sonner quelque chose pendant que je m'habillais dans le pavillon de l'horloge chinois. Olga n'était pas là. Ma montre était arrêtée. Enfin, je suis descendue au palais une heure et quelques minutes trop tôt.

— Mais comment avez-vous pu entrer ? dit le jeune comte. Les portes devaient être fermées et le palais désert.

— Pourquoi ? fit Sabine.

— Mais parce qu'à cette heure-là il n'y a pas une âme.

— J'ai parfaitement trouvé les portes ouvertes. J'ai examiné l'appartement d'Alexandre Ier, la galerie d'ambre...

— Eh bien, comtesse, cela est fort extraordinaire, car ici tout est réglé comme un papier de musique. A cette heure-là, le palais est fermé.

— Excepté, dit Sabine, pour les officiers de service, je pense ?

— Jamais. Une heure avant le dîner, l'empereur et nous allons dans le parc, au petit fumoir chinois, qui est en même temps, vous le savez, une sorte de bibliothèque militaire ; vous l'avez bien vu au bout de la grande allée qui commence à la chapelle ? Depuis que le monde est monde, il en a toujours été ainsi, et nous ne rentrons que dix minutes avant le dîner.

— Mais je vous assure pourtant, dit Sabine, en proie à une inquiétude douloureuse, que le palais n'était pas complètement désert à ce moment-là, aujourd'hui ! J'ai entrevu... des allées et venues... Voyons, tantôt, rappelez-vous-le donc, est-ce que vous y étiez comme de coutume, au fumoir chinois ?

— Mais certainement, je vous le répète ; comme cela a toujours été et sera jusqu'à la consommation des siècles.

— Et... l'empereur y était ?

— Mais oui.

— Et l'aide de camp général ?

— Aussi.

— Et le général de la suite, et les ministres ?

— Certainement, comtesse ; tous les hommes présents à Tzarskoé-Sélo, ministres diplomates et autres ; on n'y manquerait pas pour un empire.

— Mais enfin, ajouta Sabine, vous ne me ferez point croire que si l'un de vous avait un intérêt quelconque à rester au palais à cette heure-là, il

n'en aurait point la possibilité ; ne pourrait-il prétexter une indisposition ?

— Vous connaissez mal la cour, chère comtesse, on n'y est jamais malade ; on y meurt quelquefois, et encore...

— Pourtant, je suis positivement certaine d'avoir vu l'un de vous tantôt dans ce petit boudoir... et la preuve...

Sabine s'arrêta à temps.

— Je vois votre erreur, continua l'aide de camp. Les salons sont fermés pour nous, mais la livrée va et vient une heure avant le dîner, changeant les fleurs, réglant la température, disposant l'orchestre...

— Mais c'est bien un uniforme que j'ai vu, avec aiguillettes et broderies, dit Sabine, dont le cœur se serrait et les genoux tremblaient...

— Précisément. Voyez s'il n'y a pas à s'y méprendre.

Et, ce disant, l'aide de camp lui fit remarquer un grand gars à favoris, poudré, vêtu de la livrée verte brodée et armoriée sur toutes les coutures, et sur l'épaule de grosses et brillantes aiguillettes !

Il n'y avait plus à douter ! c'était un laquais qui !...

Sabine, défaillante, ne put pas dire un mot. Son cavalier la porta presque sur un fauteuil d'un petit salon.

—

Elle a quitté le soir même Tzarskoé-Sélo par le chemin de fer. Elle est retournée tout d'une traite à la *Pliniana ;* elle cause turquoises de Kasan, marbres de Podolie, mines de Vialtka avec le comte son mari. Ses lettres nous font croire qu'elle sera quelque temps sans voyager. Elle ne reprendra le cours de ses pérégrinations qu'après un remaniement européen et l'avénement au trône de divers héritiers présomptifs.

Ange-Bénigne.

VOYAGE DE NOCE

Oh ! partir ! comme ton œil brille !
Toute seule avec ton mari !
L'express va te mettre à l'abri
De Paris et de ta famille.

Pous ne pas trop être observé,
Ton mari, prévenant et tendre,
T'avait bien proposé de prendre
Un compartiment réservé ;

Mais tu veux que chacun te voie,
Et ton amour, sans charité,
Se promet bien la volupté
D'étaler aux autres sa joie.

Vers quelle plage, sous quel ciel,
Dans les robes de ta corbeille,
Vas-tu, souriante et vermeille,
Promener ta lune de miel ?

Est-ce la verte Normandie
Qui doit surprendre vos secrets ?
Serez-vous assez indiscrets
Pour lui donner la comédie

Qu'en tout pays et de tous temps,
Au moment des fleurs printanières,
S'en vont jouer dans les clairières
Les frais amoureux de vingt ans ?

Est-ce l'Espagne ou l'Italie ?
Les Alpes avec leurs glaciers,
Luisants comme des boucliers
A quelque immense panoplie ?

Est-ce tout simplement un coin
De quelque village champêtre,
Caché dans les bois, qui doit être
Ton confident et ton témoin ?

Tu ne réponds pas ? Que t'importe
D'aller ici plutôt que là !
Ton cœur ardent s'envole où va
La blanche vapeur qui t'emporte !

Les prés, les vallons, les guérets
Te semblent fuir à perdre haleine,
Après la plaine, une autre plaine,
Tu désertes tout sans regrets !

Et quand au terme du voyage
Tu reviendras frapper au seuil
Du toit paternel tout en deuil
De n'entendre plus ton ramage,

Et que ta mère, au cœur meurtri,
Te dira : Qu'as-tu vu là-bas ?
Toi, sans honte, tu répondras :
— Mais je n'ai vu que mon mari !

Red.

COUP DE FOUDRE

...Il faisait un orage épouvantable. Il ne pleuvait pas ; mais par delà la colline, de brusques éclairs illuminaient des coins du ciel. La lueur montait, rayant de rouge les bandes de nuages. On eût dit une batterie de canons bien servie. Le bruit du chemin de fer empêchait d'entendre le tonnerre encore lointain.

Il était temps que j'arrivasse. Les gros nuages noirs étaient juste au-dessus de ma tête, et quand je sonnais à la petite grille les premières gouttes d'eau tombaient. J'entendis, du bas du jardin, le son d'un piano sur lequel on paraissait s'acharner. Je demandai au valet de chambre s'il y avait du monde.

— Non, monsieur, madame est seule.

On m'annonce, et madame arrive à moi avec un air d'expansion et de gaieté tout particulier.

— Mon Dieu ! fait-elle, que je suis contente de voir quelqu'un ! personne à Paris, pas une visite, M. B... est à Vichy. Je m'ennuie et des orages tous les soirs !

Je réponds je ne sais quoi. Je la regardais. Elle avait une robe de barége gris, point décolletée, mais c'était tout comme. Les raies satinées laissaient deviner pas mal de choses et les raies mates avaient la prétention folle d'en cacher d'autres. Cela n'a rien d'extraordinaire en ce temps-ci, et les individus du sexe laid sont très-malheureux de ne pas pouvoir en faire autant. Il faisait très-chaud dans ce petit salon. D'énormes bouquets dans tous les coins. Pas de place pour remuer. Les fenêtres étaient ouvertes ; mais il ne venait pas un souffle d'air. Nous causions. Nous avions épuisé successivement les sujets faciles et peu fatigants : les projets pour l'été, les quelques rares potins en circulation, je crois que nous allions sombrer dans la politique, dernier refuge des âmes en peine. Elle n'était pas du tout à ce qu'elle disait, pas plus que moi. La pluie tombait à gouttes larges comme des écus, et bien que ma visite eût déjà une durée raisonnable, je ne pouvais pas songer à m'en aller. Il y eut une éclaircie. Les éclairs continuaient, mais pas de pluie. Je me levai pour prendre congé.

— Ne vous en allez pas encore. Sait-on, me dit-elle, quand on se reverra ?

Je me rassis. A chaque éclair, un petit tremblement l'agitait, et elle regardait inquiète du côté de la fenêtre. Enfin il s'en fit un si violent qu'il sembla déchirer le ciel, et un coup de tonnerre effroyable le suivit. Elle poussa un : — Ah ! mon Dieu ! — et comme font les enfants qui ont peur d'être battus, leva les bras pour se protéger la tête.

La manche de barége était fort large, et le bras était nu. Il était très-beau ce bras, réellement très-beau. Fin du poignet, bien attaché à la main, rond et potelé.

— Je vous en prie, me dit-elle, fermez les fenêtres.

Je me lève, je ferme les fenêtres. L'orage redoublait. J'essaye de reprendre la conversation. Impossible. Au bout de quelques phrases, comprenant qu'elle ne m'écoute pas, je m'arrête. Son éventail battait à coups pressés, et quand venait un éclair, elle poussait un petit cri, se couvrait les yeux de l'éventail. Je ne savais plus où j'en étais. Je toussai deux ou trois fois.

— Je vous en prie, me dit-elle, racontez-moi quelque chose d'intéressant. Et surtout ne vous en allez pas avant que l'orage ne soit fini, j'ai trop peur.

Je parlais, et elle n'y faisait pas attention. Au reste, je ne sais pas à quoi elle faisait attention.

Le bas de sa robe s'était relevé, je voyais un pied tout petit et tout mignon, chaussé d'un soulier de satin gris et habillé (ce pied méritait les égards qu'on a pour une personne) de bas de soie à raies bleues et blanches. C'était très gentil, et ne contribuait pas du tout à me donner des idées pour mon histoire. Si j'avais eu des secrets et que ces secrets eussent pu l'intéresser, je les lui aurais confiés en toute hâte.

Je devenais très-nerveux, moi aussi, et ma foi, n'ayant pas sur moi de secrets, j'en inventai un. Je me mis à parler très-vite, j'avais très-chaud et je sentais que je disais des sottises, et que j'étais prêt à en faire. Les fenêtres étaient fermées, je vous l'ai dit. Les gros bouquets sentaient très-bon, et tout cela me grisait. Je lui rappelai ce bal auquel j'avais pensé en venant. Elle ne s'en souvenait pas ; mais j'avais encore sa toilette dans ma tête, et si une femme ne se rappelle pas un bal, elle se rappelle toujours une toilette. Et puis de là je passai à un sujet plus personnel. Les éclairs continuaient et le tonnerre semblait à chaque instant tomber dans le jardin. J'avais opéré une manœuvre habile et poussé peu à peu mon fauteuil. Enfin, un coup de tonnerre effroyable.

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle, c'est la foudre. Fermez les rideaux...

Ben.

LES PLAISIRS POPULAIRES

LA CIGARETTE

Plaisir charmant, qui se renouvelle sans cesse et qui a sur tous les autres l'avantage de ne jamais amener la satiété.

A peine a-t-on fumé sa cigarette, qu'on se sent animé du désir d'en griller une autre.

Et c'est toujours avec la même volupté qu'on approche d'elle l'allumette qui va faire naître la première bouffée de fumée.

La cigarette !

Agréable compagne du travailleur, du penseur, du flâneur et de l'homme pressé.

La pipe demande un certain laps de temps pour être fumée ; elle exige des conditions spéciales ; tout le monde ne peut pas porter une pipe dans la poche, et on ne saurait la fumer partout.

La cigarette est le contentement d'une distraction passagère.

C'est véritablement la prise de tabac brûlée. Elle dure une minute si l'on veut.

Quelques grains de tabac dans un petit feuillet de papier, et tout est dit.

La pipe vicie souvent l'haleine et donne à la bouche une odeur âcre, particulièrement désagréable aux gens qui ne fument pas.

La cigarette est tout au plus un léger parfum.

Et cela est si vrai, que bien des lèvres féminines ne dédaignent pas de la presser délicatement et d'en aspirer la blonde fumée.

Mon Dieu oui, nombre de jeunes et jolies femmes fument la cigarette.

En est-il qui osent fumer la pipe?

Aucune !

La cigarette est d'origine espagnole, chacun sait ça ; elle est sœur des castagnettes, carajo ! et les brunes Andalouses... la regardent fumer par leurs époux.

Mais la France est la patrie adoptive de la cigarette. Balayeurs et banquiers la fument avec le même plaisir, et cela depuis la révolution de 1848.

Car avant cette époque, l'usage de la cigarette était infiniment moins répandu.

D'ailleurs, on fumait moins alors.

Les jardins publics étaient absolument interdits aux fumeurs, et lorsqu'un surveillant du jardin des Tuileries vous apercevait, un cigare ou une cigarette aux lèvres, il accourait vers vous avec un empressement qui ne présageait rien de bon et vous intimait l'ordre immédiat de ne plus fumer.

A la moindre observation de votre part, il vous prenait au collet et vous expulsait immédiatement du jardin royal, dans lequel on n'entrait pas non plus vêtu d'une blouse ou porteur d'un paquet.

Ce fut donc la révolution de 1848 qui abolit les barrières imposées aux fumeurs.

Mais, je le répète, à cette époque, les gens en redingote fumaient le cigare dans la rue, les autres la pipe.

La cigarette était l'apanage d'un petit nombre de fantaisistes, d'artistes, de délicats.

Les petits cahiers de papier à cigarettes, qui se vendaient seulement dans les bureaux de tabac, étaient ornés de vignettes imprimées en espagnol et qui semblaient venir toutes en droite ligne de la Puerta del Sol.

Mais plus tard, quand l'usage s'en répandit, des manufactures de papier à cigarettes s'élevèrent, des courtiers vécurent rien qu'en plaçant ce papier, et la fortune du banquier O.... n'a pas d'autre origine.

Le choix du papier à cigarettes est pour le fumeur un point d'une extrême importance.

Un grand nombre prétendent que le papier Job est le seul qui se fume sans inconvénient pour la santé, et préfèrent payer ce papier 20 centimes plutôt que de se servir de certains autres qui coûtent moitié moins.

Mais, depuis quelques années, le papier de riz est en faveur ; on le trouve partout, même dans les bazars, qui en ont un assortiment complet.

Et, à ce propos, je me suis toujours demandé pourquoi le papier à cigarettes vendu dans les bureaux de tabac coûtait juste le double plus cher que celui qui se vend dans les bazars.

Quoi qu'il en soit, la cigarette est devenue d'un usage universel et la régie des tabacs, frappée de la consommation journalière qui s'en faisait partout, s'est empressée d'en tirer parti, en livrant au public des petits paquets de cigarettes toutes confectionnées, au prix de 30, 40 et 50 centimes les vingt.

Certes, il est agréable de pouvoir en tous lieux, en attendant au chemin de fer l'heure du départ, dans l'entr'acte au théâtre, tirer une cigarette de son étui et la fumer.

Mais, pour le fumeur de cigarettes, rien ne vaut celle que l'on roule soi-même, entre ses doigts, avec une pincée de tabac qu'on tire de sa blague et la feuille de papier qu'on détache de son livret.

Celle-ci n'a pas besoin d'être collée dans toute sa longueur pour tenir roulée ; de plus, on la fait suivant sa fantaisie, mince comme une allumette, un peu lâche pour qu'elle se fume vivement, ou forte, serrée, de façon à pouvoir durer longtemps.

Rouler sa cigarette, mais c'est déjà un plaisir et, ce qui est bizarre, c'est que ce ne sont pas seulement les petites mains fines, oisives qui les roulent le mieux, ces mignonnes cigarettes que nous aimons tous ; on voit de dures mains d'ouvriers, toutes rugueuses, toutes calleuses, pincer délicatement le papier et confectionner la cigarette en rondeur parfaite, mince et élancée comme un tuyau de pipe.

Le collégien est aussi un amant passionné de la cigarette ; il est dans l'obligation de se retirer dans certains lieux pour la fumer, mais le silence du cabinet ajoute un charme de plus à ce plaisir qu'il prend en cachette en attendant qu'il puisse plus tard envoyer librement les bouffées de tabac au nez de ses citoyens.

H. Gourdon de Genouillac.

RENTRÉE DE NUIT

Il est plus de minuit ou environ minuit. Sauf dans quelques artères où se concentre le dernier mouvement de la vie nocturne, les magasins sont fermés partout, et les becs de gaz en longues files s'ennuient, silencieusement alignés dans les rues, dont le fond est noir comme de l'encre et dont ils blanchissent un peu les maisons et les trottoirs.

On entend rouler chaque voiture une à une, et on voit accourir de loin leurs yeux lumineux. Les portes se ferment avec un long et bruyant soupir de contentement. Les talons des bottes et bottines des passants frappent sec sur les dalles ou sur le pavé. La vie du son prend de l'intensité, ne se perdant plus dans la confusion de l'éternel murmure.

A peine voit-on les visages des rares gens avec lesquels on se croise. Si l'on ne se rencontre ensemble sous le bec de gaz, ce n'est qu'une tache claire sur le fond sombre de la forme qui vous indique les figures.

Les théâtres et les cafés ont rendu au lit impatient les gens qu'ils avaient aspirés du dehors. Les joueurs ne rentreront chez eux que plus tard, au moment où les premiers travailleurs sortiront. Quelques soirées intimes déversent encore seules des petits groupes dans les rues.

C'est alors quand la solitude est la plus grande, et que le moindre son lointain ou proche s'empare des sensations qu'on éprouve parfois un vif et fin plaisir à entendre venir, par une rue qui débouche dans celle où l'on marche, un groupe de femmes.

On ne voit rien encore ; seules résonnent les voix, animées, gaies, des voix comme il faut, d'un timbre délicat, expressif, même lorsqu'il n'est pas très-harmonieux, des voix *sonnant l'aimable.*

On sent à la vivacité, au jet prompt de la parole, au mélange des phrases et des rires légers partant tous ensemble, cette innocente avidité de parler, ce besoin et ce bonheur de mettre dehors la moindre impression, qui rend les femmes si vivantes et leur permet d'amuser si bien et si longtemps la vie.

Puis on se rapproche, les étoffes bruissent, et à l'angle des rues tourne un petit flot de quatre ou cinq femmes tout emmitouflées de capuchons, de cravates, de tous ces vêtements de dessus, courts ou longs, qui les enveloppent comme des Orientales. On ne voit point les visages. Un ou deux messieurs les accompagnent. Le petit flot glisse à demi vite. Ce sont des amis suivant un instant le même chemin, ou toute une famille. Il fait beau, on revient à pied. On n'est pas allé loin de chez soi.

Les quelques mots de conversation qui parviennent à l'oreille n'ont rien de particulier. C'est simplement un fragment de symphonie, un mouvement, une sensation qui a passé, la sensation de l'aimable et de l'heureux. Ces quelques personnes viennent d'avoir deux ou trois heures agréables. On a causé gaiement, on a fait un peu de musique, quelques sentiments tendres ont été remués, il y a là une jeune fille qui se mariera bientôt. Une autre de ces femmes revient radieuse d'avoir aussi trouvé là-bas un homme qui lui plaît. La petite symphonie discrète fuit ainsi à travers la rue déserte, laissant derrière elle un léger sillage vibrant qui vous caresse le cœur. Il y a à vivre au milieu de quelques femmes aimables, parentes, amies, un charme tiède et moelleux que traverse un souffle balsamique, parfumé, rafraichissant. Elles animent le moindre incident, le moindre objet dans l'existence. La visite, l'achat, la tasse de thé, le vêtement, la migraine, les pantoufles, tout devient affaire curieuse, complexe, mouvementée, elles doublent la vie de ce qui les entoure. Et ce charme, cette adresse à jeter l'égaiement sur toutes choses ou à en tirer le plus d'impression possible vient de l'habitude de manier les enfants, mères ou non, les enfants si fragiles, voués à tant d'accidents, si drôles, si rusés, si vicieux, si, sensibles au moindre contact et tout imprégnés de leurs relations considérables avec les choses minuscules...

L'homme qui ne vit pas avec les femmes... Mais peu à peu le chant s'éloigne, le rhytme de la petite symphonie fuyante se perd sous le bruit de nos pas qui frappent cadencés le long des

candélabres dont les pointes lumineuses vous percent l'œil l'un après l'autre...

Cette lumière dans le silence et la solitude a toujours quelque chose de surprenant, si habitué qu'on y soit. L'on songe, étonné, à ce sommeil de tous à la fois, cette communauté de repos, à ces heures où il n'y a plus rien, ni gouvernement, ni société, ni rouges, ni blancs, rien que des corps étendus, quelques voix chuchottantes ou soupirantes au fond des appartements, et des cerveaux que hantent les bizarreries du rêve, un décrochement général, que suivra le matin le raccrochement de toutes choses. Heures étranges où l'humanité serait livrée aux attaques d'un ennemi imprévu si elle avait d'autres ennemis qu'elle-même. Une sentinelle par-ci, par-là, devant un édifice, deux hommes à képi se promenant lentement de loin en loin, et voilà encore une nuit d'assurée.

YT.

PETITES NOUVELLES

Mardi, on devait donner à l'Opéra, la répétition générale d'*Hamlet* mais une indisposition du baryton Maurel l'a fait remettre à une date ultérieure.

Ce nouveau pensionnaire de M. Vaucorbeil ne pourra donc faire ses débuts que dans le courant de la semaine prochaine.

— Le maestro Verdi est attendu cette semaine à Paris.

Les études d'*Aïda* vont être poussées très activement, la distribution sera faite et les répétitions menées, sous la direction du compositeur, assez activement pour que la première représentation puisse avoir lieu, comme le désire M. Vaucorbeil, dans le courant de février prochain.

— Mlle Juliette Rey, qui remplaça un moment Mlle Heilbron dans les *Amants de Vérone*, est engagée à l'Opéra.

Avant de la produire à l'Académie de musique, M. Vaucorbeil fait perfectionner l'éducation scénique de la jeune artiste par M. Régnier, le nouveau directeur de la scène de l'Opéra.

— A la Comédie-Française, la reprise de *Ruy Blas* et celle du *Mariage de Figaro* sont remises à la semaine prochaine.

— Le successeur de M. Duquesnel à la direction de l'Odéon serait déjà choisi. Parmi les vingt concurrents qui se présentaient, on a pris M. Paul Meurice, auquel Victor Hugo a promis son *Torquemada*. M. Duquesnel se retirera le 31 mai, et la réouverture se fera en septembre, par le nouvel ouvrage du maître. Les experts travaillent en ce moment à l'inventaire du matériel dont le rachat doit précéder la nomination officielle de M. Meurice.

— Lorsque les représentations de Mme Chaumont au Vaudeville seront terminées, c'est à dire mardi prochain, on reprendra à ce théâtre les *Lionnes pauvres*, cette charmante comédie de MM. Augier et Foussier, que les deux maîtres ont rajeunie.

Pour succéder aux *Lionnes*, deux pièces sont en présence : le *Nabad*, de MM. Gondinet et Elzéar, et l'ouvrage que MM. Meilhac et Halévy ont promis à M. Deslandes.

Que ce soit l'une ou l'autre de ces pièces qui passe la première, le Vaudeville peut compter sur un bon hiver.

Voici en regard les deux distributions des *Lionnes pauvres* :

	1858	1879
	—	—
M. Pommeau	Chotel	Dupuis
Bordognon	Félix	Dieudonné
Lecarmier	Hertann	Vois
Mlle Thérèse	Fargueil	Pierson
Séraphine	Dinah Félix	Rejane
Victoire	Enjalbert	Kalb
Henriette	Duplessy	De Cléry
Mme Charlot	Bodin	Alexis

Cette dernière artiste est souffrante en ce moment ; on ne sait pas si elle pourra remplir le rôle qui lui est distribué.

— Le conseil municipal d'Anvers vient de décider par acclamation qu'une rue de cette ville portera le nom de Charles Gounod.

— Les concours d'admission au Conservatoire ont donné les résultats suivants :

Au concours pour les classes de chant, il s'est présenté 95 aspirants, dont 19 ont été admis, et 124 aspirantes, parmi lesquelles il y a eu aussi 19 admissions. Au nombre des élèves choisies, on cite trois sœurs de jeunes artistes qui en ces derniers temps ont illustré l'École : Mlles Vaillant, Bilbaut-Vauchelet et Fauvelle.

Il s'est présenté 72 aspirants pour les classes de violon ; il y a eu 11 admissions.

— Enfin le concours pour les classes de piano, qui, vu le nombre extravagant des aspirants, a duré trois jours, se chiffre ainsi : sur 46 garçons qui se sont fait entendre, 7 ont été admis ; sur 215 jeunes filles, on en a choisi 16.

— Dimanche, 16 novembre, à deux heures précises, cinquième concert du Châtelet.

Concert extraordinaire avec le concours de M. Faure.

M. Faure chantera : 1. air du *Siège de Corinthe* (Rossini) ; 2. Final du premier acte d'*Etienne Marcel*, avec M. Lannecy et les chœurs (Saint-Saëns) : 3. le *Vallon* (Gounod).

Il ne sera donné qu'une seule audition de ce programme.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Lehlanc. — Mounet-Snlly. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marle Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Dnguéret. — Delaunay. — Mme Gneymard. — Ismaël. — Berthe Thibanlt. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zncchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gahrielle Krauss. — Fanre. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Jnlia Hissou. — Aimée Desclée. — Dnprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Morean. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Jndio. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Liounct. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Mauhant. — Mlle Desclanzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemherg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valére — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenhach — Lonise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradean. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gahrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Reguault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresqne. — Paulin Luigini. — Henry Mounier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montronge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manonry — Hyacinthe-Derval. — Menn. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond Ahont. — Cécils Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardiu. — Jnliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélahert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stnar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Heuri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Alhert. — Fugère. — Daltona. Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès. — Luco. — Ann Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humherta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Mérys. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thurshy. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legrand. — Thiron. — Marius Roux. — Angeline Fatou. — Littré. — Ferdioand de Lesseps. — Rosita Mauri. — Eugène Lorrain. — Emma Fleury. — Jnles Sandeau. — Marie Hamman. — Auguste Naquet. — Noémie Vernon. — Camille Doucet. — Geneviève Dupuis. — Arsène Houssaye. — Jane May. — Barré. — Provost-Ponsin. — Ferdinand Fabre. — Jouassain.

—

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris................................	*un an.*	14 *fr.*
Départements................	—	16 *fr.*
Etranger........................	—	20 *fr.*

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris

(Affranchir).

— La plupart des journaux de médecine, le *Paris médical* entre autres, signalent des cas d'empoisonnement par l'*acide phénique* dans le pansement des plaies. Le *Thymol* (acide *thymique*), déjà si supérieur à l'acide phénique pour tous les usages hygiéniques et médicaux, n'occasionne jamais de pareils accidents. On trouve partout, aujourd'hui, le *Thymol* Doré, la meilleure des eaux de toilette.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 983e livraison (8 novembre 1879). — L'Amérique équinoxiale, par M. Ed. André, voyageur chargé d'une mission du gouvernement (1875-1876). — Texte et dessins inédits. — De Popayan à Pasto (Cauca). — Onze gravures de Riou, Taylor et Valette, avec une carte.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Ce boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE



DRAME · LITTÉRATURE · COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie · Cliché BRAUD

TRAGÉDIE · MUSIQUE

Mme EDMOND ADAM
(Juliette Lamber).

SEPTIEME ANNEE. — NUMERO 340

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 20 au 26 Novembre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPARTts : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

Nous allions essayer d'esquisser ici le Camée de Mme Juliette Lamber dont la personne et le talent nous sont si sympathiques, lorsque nous nous sommes souvenu d'un remarquable article publié dans le *Figaro* sur la fondatrice de la *Nouvelle Revue*.

Ce portrait paru dans un journal dont les Rédacteurs ne nagent pas cependant dans les mêmes eaux politiques que Mme Edmond Adam et que nous-mêmes, a, de ce fait, une valeur plus grande à nos yeux, puisqu'il sait rendre justice aux mérites de la femme de lettres et apprécier avec une grande délicatesse les rares qualités de la femme du monde. Il rend si fidèlement notre pensée, il est si complet, si remarquablement écrit, que nous ne croyons mieux faire que de le reproduire au lieu et place de notre Camée ordinaire.

E. P.

CAMÉE ARTISTIQUE

CCCXL

Mme EDMOND ADAM
(JULIETTE LAMBER)

La première fois que je vis Mme Adam, ce fut pendant le siége, à l'ambulance du Conservatoire; elle soignait des soldats blessés à Châtillon. Sa grande beauté me frappa vivement, mais quand je l'entendis parler, j'écoutai avec plus d'attention encore que je n'avais regardé avec admiration.

Son âme vibrait comme une lyre! Les désastres de nos armées et les humiliations de la Patrie lui arrachaient des cris et des accents vraiment superbes. Elle racontait les nouvelles, disait les efforts tentés et s'emportait contre les fautes commises; puis elle allait vers ses malades, se penchait sur eux, les calmait, les consolait, et son sourire rafraîchissait leur fièvre.

La tête haute, la taille cambrée, elle marchait vite et parlait par saccades; la parole était imagée et le geste rapide. Je me la rappelle très bien. Il y avait surtout une longue boucle de ses cheveux châtains, qui sans cesse rejetée en arrière, revenait sans cesse sur ses yeux. Irritée, elle s'arrêta, la roula sur ses doigts, puis l'enfonçant avec violence derrière l'oreille, elle dit: Te tiendras-tu tranquille enfin! On sentait sous cette femme un esprit libre et une âme ardente. Tout en elle était grâce; et de sa personne, il s'échappait comme un charme exquis.

Son mari, Edmond Adam, était un homme dans la grande acception du mot. Esprit droit, cœur ferme, pour lui l'honneur passait avant tout, et le respect de lui-même était sa première vertu. — Inaccessible aux mesquines ambitions et à aucun compromis de conscience, il marchait rigide et doux dans une ligne inflexible. Républicain de l'école du *National*, il fit sa route dans la droiture et la vérité, et la mort seule put le faire manquer à ses amis.

Edmond Adam était un caractère, et c'est rare par le temps qui court!

Mme Adam et son mari passaient les mois d'hiver dans leur villa du golfe Juan. Quand, à travers les lacets de la montagne, bordés des arbres des tropiques, on arrivait à leur demeure embaumée des parfums de l'oranger et des senteurs des roses, on s'apercevait tout de suite que le calme et le bonheur habitaient là. Cette maison respirait l'ordre et la paix. Les mains et les cœurs y étaient tout grands ouverts!

Habitation délicieuse au reste, et à l'aménagement de laquelle une femme de haut goût avait seule pu présider. Asile charmant conquis par le travail et où on devait se laisser vivre dans la sécurité et le repos. D'un côté, les chaînes de l'Estérelle, de l'autre le cap d'Antibes, devant soi, les îles Sainte Marguerite et à vos pieds la Méditerranée reflétant un ciel toujours bleu et qu'on voit à l'horizon se noyant dans l'immensité.

Un jour, un hôte inattendu vint frapper à cette porte. Il y avait là trop de bonheur pour un homme, aussi la mort entra-t-elle chez lui et lui fit-elle signe de la suivre!... C'est en vain qu'aujourd'hui les longs eucalyptus balancés par la brise de mer se penchent sur la route pour regarder si le maître revient!...

Madame Adam n'est plus retournée, je crois, sous les mimosas et les chênes verts. D'autres verront jaunir les oranges et s'épanouir les roses! On ne retourne pas seule là où on vécu ensemble.

Mme Adam habite sur le boulevard Poissonnière, et tout Paris défile devant elle. Depuis qu'elle demeure là, que d'espérances et de désillusions n'a-t-elle pas vues passer sous ses fenêtres; que de gloires et que de désastres! Le vaincu du jour est si souvent le triomphateur de la veille!

∴

Mme Adam est une républicaine qui vient en ligne directe de l'Acropole, et la République athénienne de M. Gambetta aurait bien pu prendre naissance au quatrième étage de l'hôtel Sallandrouze!

Mme Adam, qui écrit sous le nom de Juliette Lamber, se montre partout amante passionnée de la Grèce; elle en parle la langue, en chérit la forme et se désaltère à ses poètes. Sa pensée et ses livres sont pleins de souvenirs grecs. Elle erre aux bords de l'Ilissus et va sans cesse des Propylées au Parthénon. Elle vous guide dans les Jardins, écoute Platon à l'Académie et, défenderesse de ses idées, s'assied sur la seconde marche d'argent de l'Aréopage. Pleine de séduction elle-même, elle recherche toutes les élégances, et sa beauté, si gracieuse, se trouve à l'aise dans ce pays des rêves et du beau. Elle voudrait appeler ses amis Praxitèle, Phidias, Démosthène et Alcibiade. Nouvelle Cumienne, elle essaie de déchiffrer l'avenir dans les livres sibyllins!

Je crains bien que cette république, qui se dit athénienne et essaie — mais en vain — d'en avoir la délicatesse et la grâce, n'en ait que la frivolité. Oui, nous sommes bien d'Athènes, car les toutes petites choses qui occupent nos gouvernants les empêchent toujours de penser que nous, *hommes libres*, sommes encore les esclaves de l'ignorance, le pire des despotes et le plus épouvantable des tyrans. — A Athènes aussi, à côté des splendeurs et des merveilles qui la peuplaient. on ne voyait que masures étroites, guenilles immondes, rues puantes et ilotes grouillant dans les ruisseaux.

Souvenons-nous que la Fontaine a dit:

Nous sommes tous d'Athènes en ce point, et moi-même
Au moment où je fais cette moralité,
Si Peau-d'Ane m'était conté
J'y prendrais un plaisir extrême!

On nous raconte trop Peau-d'Ane!...

∴

Mme Adam reçoit tous les mercredis: Révolutionnaires devenus opportunistes, républicains attendant la République, bonapartistes convertis mais non changés, bourgeois devenus démocrates et démocrates devenus bourgeois. Tout ce qui a un nom, une notoriété dans la politique, les arts ou les lettres, y est accueilli avec l'affabilité la plus courtoise et le tact le plus parfait.

Ne croyez pas qu'on s'y coudoie et qu'il y ait cohue. Chaque nom que le domestique annonce est le nom d'une force ou d'une valeur. Que feraient là les imbéciles! L'ennui les changerait en potiches.

C'est un des rares milieux où l'on cause et où parfois on se plait à écouter parler. Beaucoup de rêves, beaucoup d'espérances, mais aussi peut-être bien des illusions! Dans ce salon, on sent courir comme un souffle d'apaisement et de bienveillance, et si parfois la passion vous soulève et vous emporte, ce n'est pas très loin, car le regard et le sourire de la maîtresse de la maison calment à l'instant vos petites colères et les ramènent tout de suite au diapason d'harmonie.

L'appartement, fort simple, est cependant marqué au meilleur coin. La salle à manger est d'une gaîté extrême ; aux lumières, tout y flambe et tout y rit, depuis les convives jusques aux Delft et aux cloisonnés. Autour de cette large table on fait excellente chère. Une cuisinière, de la grande école des Carême et des Gouffé, y livre, tous les vendredis, en faveur de sa maîtresse, la plus intéressante des batailles. Aucun insuccès à craindre, aucun manque à prévoir ; ce cordon-bleu possède le *froid* et le *point de sauce* et... elle s'appelle Victoire !

Le salon est en velours rouge, et quoique d'une grande sévérité bourgeoise, on y retrouve l'artiste en maints endroits. Sur la cheminée, un superbe buste en marbre, celui d'Edmond Adam. Quand on regarde ce mort, avec son grand air et sa mâle figure, on se sent tout de suite en présence du maître de la maison !

A sa suite, en enfilade, se trouve une autre pièce garnie de tableaux, de gravures, d'armes et entourée de divans. Au fond, tout à fait au bout de l'appartement, le salon des intimes et où d'habitude se tient Mme Adam.

Jadis, quand tout le monde était parti et qu'il ne restait plus que quelques amis, c'était là qu'un gros monsieur d'infiniment d'esprit et de la plus entraînante bonne humeur, parlait, causait, bavardait et riait à gorge déployée. Aujourd'hui, assis dans son fauteuil présidentiel, comme il doit souvent se rappeler ce petit salon gris où l'amitié lui avait fait de si bonnes heures ! Dans la vie, c'est comme cela, on a beau aller, venir, toujours on revient !

.˙.

En commençant cette étude, je disais que, quand je vis pour la première fois Mme Adam, je fus vivement frappé de sa grande beauté. — Cette beauté est restée la même : l'œil, d'un gris bleuté et plein de lumière, est aussi éclatant, la bouche aussi ferme et l'ovale aussi pur ; toujours, comme autrefois, elle a dans les joues ces deux fossettes qui font que, quand elle rit, elle semble rire deux fois. — Mince et très élancée, la taille est tellement souple que la femme semble plus grande qu'elle ne l'est en réalité. La voix est douce et métallique. Quand elle parle, le mot sonne ferme et bien timbré. Elle raconte avec un charme infini. Je ne sais pas qui lui a vendu de l'esprit, mais, à coup sûr, on ne lui a pas volé son argent ; ce sont ses auditeurs qui redoivent. — A travers tout cela, une façon de se pencher en arrière et de regarder très haut qui lui sied à merveille.

Mme Adam travaille depuis le matin jusques à deux ou trois heures après minuit. A part ses relations de monde, ses réceptions et ses amitiés, tout son temps est pris par un labeur obstiné et opiniâtre. Elle adore le travail. — Heureuse femme... Et comme je voudrais en dire autant !

Elle voit tout, s'occupe de tout et s'intéresse à tout. Elle est au courant de tout ce qui se fait, se dit ou s'imprime ; d'un esprit sagace et de bon conseil, elle jouit dans son parti d'une énorme influence.

Très désintéressée, il tombe de son cœur et de ses mains une immense bonté !

Femme, et par conséquent coquette, elle garde toutes ses séductions pour la masse ; elle préfère parler avec plusieurs que de causer avec un seul. Douée d'un tact parfait, elle sait complimenter d'un succès et mieux encore panser une blessure. Chez cette républicaine, l'infortune est accueillie avant le bonheur !

On a voulu la comparer à Mme Roland ; ces deux femmes ne se touchent par aucun point, et penser le contraire serait les bien mal connaître. Elles sont toutes deux de leur époque et aussi différentes l'une de l'autre que nos hommes politiques d'aujourd'hui sont différents de ceux de ce temps-là. Entre cette Grecque et cette Romaine, il n'y a rien de commun que l'amour de la patrie.

.˙.

En terminant, parlons de Juliette Lamber. Elle a écrit beaucoup de livres ; ne pouvant parler de tous, je m'occuperai ici de deux volumes seulement : D'abord *le journal d'une Parisienne.* C'est un *memento* du siége. Dans ces pages écrites à la hâte, on voit deux femmes dans l'écrivain, la mère et la patriote. Au milieu des tortures causées par le froid et la faim, la mère crie vers sa fille, et la Française pleure sur son pays. On y trouve des pages d'une élévation extrême et surtout des appréciations sur les hommes et les événements qui font très souvent la lumière sur cette terrible époque. — Ce livre est un récit plein de larmes, l'histoire de l'agonie d'une ville, et l'écho d'un râle que chaque jour on pensait le dernier.

Le volume que Juliette Lamber vient de publier il y a deux ou trois mois s'appelle *Grecque.* Il est dédié à Henner, le grand peintre que chacun sait. Je copie sa dédicace : « Vous aussi, vous avez deux religions que vous pratiquez tour à tour dans vos œuvres et que vous confondez dans votre cœur ; vous avez comme moi le culte de l'Alsace et celui de la Grèce. J'ai mis dans l'âme d'une Grecque la tristesse et la passion alsaciennes, essayant de décrire ce que vous avez peint. Je vous dédie ce livre. »

Ida Pandion est une Crétoise exilée de nos jours aux bords du Golfe de Naples ; elle y rêve l'indépendance de sa patrie. Hellen, son fiancé, un jeune Cypriote, est bien plus épris de son amante que de son pays. Il le lui dit au reste avec une sincérité extrême, et avec une telle passion que, si j'étais Ida Pandion, ça me donnerait à réfléchir.

Ida étouffe son amour et lance son amant sur les bataillons turcs ; mais Hellen est lâche et revient vers celle qu'il adore. La Grecque le méprise et se consacre à Apollon. Hellen furieux et jaloux, ébranle la statue du Pythien et meurt écrasé, comme un sacrilége, sous la poitrine brisée du Dieu !

On a beau être bachelier, avoir traduit Sophocle et se souvenir d'Homère, tant de science vous trouble et vous aveugle. . . . .

. . . .

Juliette Lamber vient de fonder *la Nouvelle Revue.* Ce sera l'organe de son parti. Voici le dernier paragraphe de son avertissement au lecteur :

« Le violent amour que nous avons de la Gaule, notre sentiment de fraternité latine, notre passion pour la liberté, notre obéissance aux lois codifiées par les sciences vivantes, sont-elles de la doctrine ? N'est-ce pas plutôt des dogmes que tous les cultes français reconnaissent et auxquels, un à un ou confondus, nous ferons une large place dans une église que nous ne bâtissons point petite ? »

Juliette Lamber est une païenne, elle est née la deuxième année de la soixante-quinzième olympiade, à Agréa, petit bourg de l'Attique, à douze stades de l'Acropole et près du temple de Diane Agrotera.

La Déesse et Apollon présidèrent à sa naissance et lui firent chacun un cadeau ; l'une lui donna le charme, l'autre l'éternelle jeunesse !

Pierre Quiroul.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

CHARLES LEPÈRE

(Ministre de l'Intérieur).



REVUE DES THEATRES

OPÉRA

—

Débuts de M. Melchissédec et Mlle Janvier.

Nous avons eu lundi deux débuts dans les *Huguenots.*

M. Melchissédec entrait à l'Opéra par le rôle de Nevers et venait demander à

un public qui est depuis longtemps habitué à l'applaudir sur d'autres scènes lyriques la consécration de son talent.

Mlle Janvier, premier prix de chant au Conservatoire de cette année faisait ses débuts par le rôle du Page.

Au premier acte, la belle voix de M. Melchissédec, — et cela est à son grand honneur, — semblait comme paralysée dans son gosier. Comme tous les vrais artistes, le jeune baryton était ému à l'excès. Prenant le dessus, il s'est bien vite remis et a chanté l'air qui précède la grande scène de la Bénédiction des poignards avec une ampleur magistrale qui lui ont valu un beau succès.

Mlle Janvier, au contraire, n'a pas semblé émue, elle a dit fort correctement, avec une jolie voix et une science exacte, les jolis couplets du rôle.

Voilà donc deux recrues nouvelles excellentes pour l'Opéra.

COMÉDIE-FRANÇAISE

Reprise du *Mariage de Figaro*

La Comédie-Française a remis à la scène le *Mariage de Figaro* qui n'avait pas été joué depuis plusieurs années sur notre premier théâtre.

Le chef-d'œuvre de Beaumarchais vient de trouver dans Delaunay un comte Almaviva remarquable. L'excellent comédien a la grande tenue, la parfaite aisance exigées pour le personnage. Il a détaillé merveilleusement ce rôle si difficile qui restera à son acquit comme un de ses meilleurs.

Coquelin est plein de verve, mordant d'une gaieté étourdissante, mais il nous semble un peu *moderne.* Samson, Regnier et Got donnaient mieux que lui la physionomie de l'époque.

Thiron et Barré sont *parfaits* dans Bridoison et Antonio. Impossible de pousser plus loin la rondeur et le naturel.

Nous aimons beaucoup le talent de Mlle Broisat, mais il nous semble que l'interprétation du personnage de la comtesse exige un peu plus d'ampleur dans l'ensemble, qu'elle joue d'ailleurs fort bien. Mlle Croizette, également, fait preuve de brillantes qualités dans celui de Suzanne, mais sa merveilleuse *santé* jure un peu avec l'idée qu'on se fait de la soubrette de Beaumarchais.

Quant à Mlle Reichemberg, c'est le chérubin idéal.

L'ensemble des petits rôles est irréprochable et cette reprise, impatiemment attendue, a été très goûtée des habitués de la Comédie-Française.

OPÉRA-COMIQUE

Le Ténor Nicot est rentré jeudi à l'Opéra-Comique, dans le rôle de Georges Brown de la *Dame blanche*.

M. Nicot est depuis longtemps un artiste justement aimé et apprécié. Il vocalise avec goût et se sert à ravir d'un organe un peu faible, mais du timbre le plus agréable. L'aimable artiste a parfaitement réussi.

Samedi la *Flûte enchantée* reprenait possession de l'affiche. Grand succès pour l'œuvre et aussi pour Mmes Carvalho et Bilbaut Vauchelet, pour Talazac qui prend possession plus en plus de l'Opéra-Comique et devient le chanteur favori du public de ce charmant théâtre.

Puisque nous sommes à ce théâtre, disons qu'à la 2e représentation de *Lalla-Roukh*, le jeune ténor Mouliérat, familiarisé avec le public, a doublé le volume de sa voix et obtenu un succès qui nous promet un charmant ténor pour l'Opéra-Comique.

BOUFFES-PARISIENS

Première représentation de : *Les Noces d'Olivette*, opéra-comique en 3 actes, paroles de MM. Chivot et Duru, musique de M. E. Audran.

Encore un poème bien embrouillé. Enfin, ne chicanons pas les auteurs qui ont au moins su tracer des situations musicales et les rendre amusantes.

Olivette est la gentille fiancée d'un vieux loup de mer, nommé Mérignac, à qui son père le Sénéchal Marvejol veut que, malgré elle, elle soit unie.

Heureusement pour la pauvrette, un jeune officier aux gardes de Louis XIII (car la scène se passe sous le règne de ce monarque), prend les allures, la figure et le costume de Mérignac, et la conduit à l'autel avant que l'on ait pu s'apercevoir de la supercherie. Quand survient le barbon, un tas d'imbroglios commencent qui se terminent au gré des deux amoureux que l'on ne sépare pas. Mérignac a de l'avancement en compensation, et la Comtesse de Roussillon, qui voulait épouser Valentin, ayant été sauvée par lui et Olivette dans une circonstance trop longue à raconter, consent à consolider l'union des deux jeunes gens et se console de la perte du capitaine des gardes en épousant le duc de je ne sais plus quoi; peu vous importe d'ailleurs d'en connaître le nom.

Sur ce canevas très compliqué mais amusant, M. Audran a écrit une partition très mélodique. Ariettes, duos, chansons, valses, chœurs se succèdent, faciles à retenir, bien rhytmés, carressant l'oreille. Evidemment il y a là un concurrent à l'heureux auteur des *Cloches de Corneville*, non pas que nous voulions dire que les *Noces d'Olivette* auront un aussi bruyant et aussi long succès que cette intéressante partitionnette.

L'interprétation est bonne. M. Jolly mérite une place à part. On lui a fait répéter trois fois un fort joli *boléro* qu'il a dit et chanté avec une verve fort drôlatique.

Mlle Bennati, avec sa voix large, et son style, a plus qu'il ne faut pour chanter cette musique légère. Mlle Clary, au contraire, une très gentille débutante, nous semble absolument née pour jouer l'opérette. Elle est fine, rusée, pleine d'aplomb et possède un organe frais et sympatique.

Décors et costumes sont soignés ainsi que M. Cantin a l'habitude de le faire. Les *Noces d'Olivette* ont été un succès incontesté.

ARIANE ABANDONNÉE

Édouard Tavasson était en grande tenue : habit noir, cravate blanche, le reste à l'avenant ; son léger pardessus flottait négligemment sur son bras ; il portait à la main un bouquet de roses pâles. Arrivé au carrefour Saint-Pierre, il tourna à gauche et se trouva bientôt devant la porte de maître Batardeau, avoué. Quelques commères, mêlées à des cuisinières du voisinage, le poing sur la hanche et le verbe haut, suivaient attentivement du regard le bourgeois endimanché. Lorsqu'il mit la main sur le pied de biche, pour sonner :

— Eh bien, n'avais-je pas raison ? demanda l'une d'elles.

— Pardi ! Faut même que la chose soit arrêté : il apporte un bouquet dans les règles.

— On va voir sa toilette, à elle. Je parie qu'ils partiront en famille dans le char-à-bancs ?

— Et Mme Lantru, que va-t-elle dire de tout cela ?

Cette réflexion fit rire aux éclats tout le groupe.

— Bonjour, Nanette, dit l'homme au bouquet en pénétrant dans le corridor de l'avoué. Est-on prêt ?

— Faut espérer, répondit la servante, qui, tout en cheminant, fourbissait les verres d'une lanterne de voiture. Madame habille mademoiselle, monsieur est dans l'étude avec *el* conservateur ; Jean attelle la jument. Ils m'ont dit de vous faire attendre dans le salon.

Le visiteur entra donc et profita de cet instant de solitude pour ramener dans leur pli favorable ses cheveux, que la pression du castor avait refoulés, et qui, décimés par la nature, se multipliaient par l'art.

—

Tavasson n'était pas le premier venu ; il passait pour l'homme supérieur de sa ville. C'était la personnification réussie de ce qu'on pourrait appeler la médiocrité couronnée. Force prix remportés au lycée de son chef-lieu ; un diplôme de

licencié recueilli à Dijon ; un voyage en Suisse ; six mois à Paris, où le député de sa contrée l'avait quelque peu promené et exhibé ; une médaille de bronze attribuée par l'Académie de Châlons à son *Mémoire sur les antiquités celtiques de Semur* ; le tout orné d'une demi-douzaine de mille livres de rente : tels étaient sa biographie et son actif. Rentré dans sa cité natale, Tavasson y jouit aussitôt de la réputation d'un homme de premier ordre. De fort en thème, il passa pédant ; devint gourmé, solennel. On prit sa mise en scène pour une révélation nouvelle de sa force, et une superstitieuse admiration l'environna. Vulgaire, il ne heurtait personne ; loquace, il charmait tout le monde ; présomptueux, il imposait. On disait communément au cercle, dans les discussions :

— Il faudra demander à Tavasson ce qu'il en pense.

Il fonda successivement une société philharmonique, car il chantait un peu et jouait du piston ; puis une association littéraire agronomique pour l'arrondissement. C'est lui qui introduisit la faucheuse Dick-Williams, pendant qu'il faisait paraître dans l'almanach-annuaire de Vesoul une étude sur les *Incursions de Vercingétorix dans la Haute-Saône*. Différents articles du *Libéral* lui furent également attribués.

C'est vers cette époque que l'on s'habitua à l'intituler « notre éminent citoyen. » On caressa un instant l'idée de l'avoir pour maire ; mais il était encore bien jeune, outre que la situation de M. Richegrain, le titulaire, paraissait inattaquable. On se contenta donc de l'avoir pour adjoint, provisoirement. Je dis provisoirement, car le préfet, en tournée de révision, vint lui faire une longue visite, qui prouvait assez le cas que l'administration faisait de lui.

Cette nomination, à laquelle tout le monde applaudit, causa un grand désappointement au ménage Lautru-Fayeux, Mme Lautru, chef de la communauté, épouse d'un tanneur important, qui, en dépit de ses efforts, ne voyait pas la société, voulait à tous prix monter au faîte, et l'échelle municipale lui en offrait seul le moyen. Il s'agissait pour Lautru d'être maire de la ville ; et, en attendant la vacance, de se cantonner dans les fonctions d'adjoint.

Or, à la nomination de Tavasson, les Lautru-Fayeux n'avaient pas dissimulé leur déconvenue; aussi tous les habitants constatèrent-ils avec une stupéfaction profonde que, peu de temps après, ces mêmes Lautru recevaient leur rival heureux dans une étroite intimité.

Voici ce qui s'était passé. Le nouvel adjoint, voulant se bien poser par une habile démonstration d'éclectisme, et caressant aussi en secret pour l'avenir plus d'une ambition électorale, résolut de faire ce qu'on nomme là-bas une tournée générale de visites. La chose fut annoncée aussitôt par les propos habituels des domestiques, qui font un service incomparable de reporters tous les matins sur le marché ; et un beau jour Lautru dit, en rentrant du *Café du Commerce* :

— M. Tavasson fait ses visites ; je l'ai rencontré tout en noir auprès de la sous-préfecture.

La femme du tanneur bondit jusqu'à sa chambre, sous le coup d'une inspiration soudaine, drapa ses trente-deux ans dans une toilette d'ingénue — blanche et bleue, — pendant que sa Dorine, une dégourdie, bourrait de fleurs le salon ; et Tavasson, introduit peu après, fut pris au gluau.

La bourgeoise intelligente s'était dit :

— On prétend que c'est un homme supérieur, dans tous les cas la coqueluche de ces dames de la haute ville ; pour nous, il représente l'obstacle. Ma foi... qui sait ?

Mme Lautru, élevée à Paris, était connue pour une fine mouche.

Elle n'avait jamais été belle ; mais elle appartenait à cette catégorie assez nombreuse de femmes qui vers la trentaine sont beaucoup plus séduisantes — puis-je dire mot ? plus appétissantes — qu'elles ne le furent au cours de leur printemps. L'œil était caressant et cerclé de bistre, la gorge opulente, la jambe fort belle ; le reste se groupait autour, du mieux possible en qualité d'accessoires, ainsi que dans une corbeille de fruits les feuilles de vigne sous les pêches mûres. Tavasson, exclusivement amoureux de son individu et de ses stupidités gallo-celtiques, n'était ni romanesque ni passionné ; tempéramment lymphatique, avec beaucoup de niaiserie au demeurant. Mais enfin l'insensibilisateur Duchesne ne faisait pas, malgré cela, partie de son bagage; et Mme Lautru, pendant cette visite qu'elle sut prolonger, obtint — en tisonnant le feu — certains effets de relief, qu'on aurait pu appeler son *ut* de poitrine ; de même qu'en recherchant du pied son tabouret qui s'était éloigné par mégarde, elle réalisa des prodiges capiteux de cheville ; manège assorti dont les conséquences furent, pour le prétendu homme fort, une révélation fiévreuse... suivie d'intimité.

Cela dura plus de deux ans, Lautru n'était pas gênant. S'il troublait les tête-à-tête, il s'écriait en riant devant leur embarras subit :

— Ah ! çà, qu'ont-ils à chuchotter toujours ainsi ? Ne dirait-on pas qu'ils complotent de faire ensemble de la fausse monnaie !

Il n'en voyait pas plus long et retournait à ses affaires. Mais si quelque vague soupçon eût envahi son crâne épais, sa vanité satisfaite l'eût fait bien vite envoler ; car au bonheur d'avoir chez lui l'homme bien posé de la ville, se joignait la gloire d'avoir, grâce à lui, pénétré dans la société. Effectivement Tavasson, sans même s'en douter, avait servi de levier à son amie, qui l'avait d'abord pris pour passe-port. Sa leçon était faite, alors qu'il croyait parler de son cru.

— Tiens, disait-il négligemment en arrivant dans quelque soirée ; les Lautru ne sont pas ici? Je croyais que vous vous étiez décidés à les inviter ? Ils sont extrêmement bien, croyez-moi ; ce serait une précieuse acquisition pour vous.

— Après tout, disait-on le lendemain, pourquoi ne pas voir les Lautru ? Ils sont bien les amis de Tavasson, qui donne le ton ici... C'est très-gênant ; lorsqu'il est avec eux, on ne sait quelle figure faire. Ma foi, tant pis, si je les priais ?

Et les Lautru furent invités partout. Une fois dans la place, l'habile femme sut bien vite se faire pardonner son lourdaud de mari.

Les choses en étaient là. On avait causé d'eux, puis on s'en était fatigué. La situation du Lindor rendait les cancans moins acerbes, et la gaieté que Mme Lautru apportait dans ces réunions moroses de province, avait plus vite prédisposé à une silencieuse indulgence. Il y avait d'ailleurs fait accompli. Tout le monde était donc content ; l'adjoint venait de publier dans la Revue agronomique de l'endroit un *Essai sur l'emploi du silex par les Cimbres*, ce qui avait mis le comble à son renom de clocher; lorsque, au mois de mai dernier, la femme du tanneur crut s'apercevoir d'un grand refroidissement dans leurs relations. Les visites de son adorateur étaient moins fréquentes ; ses effets de tabouret, à elle, devenaient de jour en jour plus infructueux. Elle pensa qu'il y avait quelque anguille sous roche et lança la Dorine à la découverte. Il n'existe pas de secrets en province, là où toutes les existences sont à jour. Tavasson fut donc promptement démasqué : il allait beaucoup, depuis un mois, chez les Batardeau, et l'on commençait à le marier sérieusement avec leur fille Adolphine. Il y eut alors une explication, c'est-à-dire une querelle n'expliquant rien et envenimant tout. On faucha un dernier regain dont l'herbe était mollement penchée, et sans fleurs..., après quoi la réalité apparut, nue et implacable : Mme Lautru était classée « femme abandonnée ! » Quitter n'est rien ; mais être quittée ! Et voir s'échapper l'amant, quand on a trente-quatre ans, n'est-ce pas le glas de l'Amour qui tinte ?... Elle prit Tavasson en haine. Puis, ramenant sa pensée sur Lautru, elle le vit toujours sans écharpe, alors que le maire, M. Richegrain, venait d'être condamné par les médecins ! Advenue là, elle rêva guerre et revanche. Elle n'eut pas de ces langueurs dolentes d'une Ariane qui sanglote, et que Bacchus adolescent va consoler demain... Elle se roidit, altière et furieuse, et murmura :

— Monsieur Tavasson, à nous deux.

C'est quelques jours plus tard que nous voyons ce lion de clocher, naïvement superbe et plein d'une douce sécurité, dans la maison de sa future, un bouquet de roses à la main.

—

Il y avait bal chez le député, à trois lieues de la ville. Toutes les voitures étaient en réquisition, le loueur avait dû refuser la moitié de sa clientèle. C'était une *furia* générale, d'autant que le châtelain faisait les choses en grand, que ses fêtes étaient splendides, et qu'il avait, disait-on, beaucoup de Parisiens chez lui. Batardeau l'avoué n'avait qu'un char-à-bancs, voiture essentiellement découverte ; mais bast ! on s'enveloppant bien... Il devait conduire lui-même Cocotte, la jument lie-de-vin, et avait par conséquent des places à donner. Tavasson, dont les assiduités avaient pris un caractère officiel, avait obtenu, avec une place dans la voiture, le droit d'offrir un bouquet de bal à la jeune Adolphine. Un quadrille solennel devait les afficher le soir même.

— Tout va à souhait, susurrait-il de sa voix nasillarde, en cessant de ramener, pour retoucher son nœud de cravate.

— Eh bien, monsieur l'adjoint. Ah ! ah ! ah ! Vous êtes décidément des nôtres ? fit le gros avoué en ouvrant la porte.

— Comme vous voyez, cher monsieur. Et ces dames, descendent-elles ?

— Tout à l'heure. Mais je suis très-inquiet, savez-vous ? Voilà le temps qui menace ; et un grain, avec des femmes en toilette dans un char-à-bancs, hum !

Il se pencha tout soucieux à la fenêtre, tendit la main dehors, pour juger de la direction du vent ; après quoi il alla frapper à plusieurs reprises sur son baromètre avec l'index replié.

— Allons, bon ; grande pluie. Comment diable ferons-nous ? Tiens, voici ces dames. Ah ! à propos, nous avons promis la quatrième place ; devinez à qui ? Enfin, n'importe. Plus ont est de fous... Ah ! ah ! ah !

Adolphine aurait peut-être été jolie, si elle eût été habillée, ou si elle ne l'eût pas été du tout.

Mais elle était fagotée, guindée, criblée d'épingles ; son costume était plutôt une armure qu'une toilette. Mais la jeune héritière des Batardeau, en dépit des efforts d'une mère qui l'avait sanglée avec conviction, possédait encore deux qualités secondaires qui valent monnaie : elle était gentille et insignifiante.

On sonna, au moment même où le char-à-bancs, enfin attelé, s'arrêtait devant la porte avec un fort bruit de ferraille.

— Voilà madame Lautru, dit l'avoué.

Tavasson fit un haut-le-corps.

— Oui, elle nous a demandé une place, son mari étant en voyage avec leur briska. C'est une chance, car avec elle on rit toujours. Salut, madame Lautru.

La femme abandonnée entrait en souriant, le burnous blanc drapé sur une taille cambrée. Elle fut charmante d'aisance et de gaieté avec tout le monde. Pendant que la maman remettait aux messieurs des piles de couvertures, elle prit sans affectation Adolphine à part, près du piano.

— Voyons, est-ce que c'est décidé ? fit-elle en indiquant Tavasson d'un geste affectueux.

La jeune fille rougit.

— Mais... à peu près.

— Dieu ! non, dites ? Ce n'est pas possible.

— Pourquoi donc, madame ? Que voulez-vous dire ? repartit la future tout interdite.

Mme Lautru déplia son éventail et parut comprimer une violente envie de rire.

— Mais, chère enfant... Mon Dieu, comment vous raconter cela? Voyez-vous, je ne puis pas; il faut que votre mère s'informe, que... Ah ! s'il s'agissait d'une autre que vous, ma chère, que je m'amuserais donc ! N'épousez pas ce bon M. Tavasson ; vous deviendrez d'un ridicule à mettre en complainte.

Elle lui chuchota quelques mots de plus à l'oreille ; Adolphine était bouleversée.

— Mesdames, s'exclama Batardeau qui rentrait à ce moment, notre voyage est impossible; la pluie tombe à torrents ; j'ai dit de dételer. La partie est tombée dans l'eau. Ah ! ah ! ah !

Le surlendemain, Adolphine, qui ne mangeait plus, qui ne parlait plus que par monosyllabes, refusa pour la seconde fois de descendre lorsque Tavasson fit sa visite accoutumée. A son départ, la grosse Nanette cria en riant à Jean qui fendait du bois dans la cour :

— C'te bonne farce ! Il paraît qu'avec lui y a pas de danger...

Un bruit sourd se répandait peu à peu dans la ville.

— Saviez-vous qu'il était arrivé un accident à notre adjoint ?

— Comment cela ? Est-ce aujourd'hui ?

— Eh non, vous m'entendez bien : dans son enfance, comme Boileau...

Ailleurs :

— Pauvre garçon, tout s'explique à présent. Sa jeunesse avait été si exceptionnellement sage !

— Il n'était pas galant, c'est vrai. Mais pourtant, madame Lautru ?

— Eh ! il n'y a jamais rien eu entre eux ! ripostait aigrement un pique-assiette choyé par la femme du tanneur. C'est justement parce qu'elle ne pouvait rien redouter, qu'elle avait admis cette intimité, la pauvre femme !

— Le malheureux ! Enfin comment sait-on cela, tout d'un coup ?

— La vieille Catherine, qui l'a élevé, sachant qu'il pensait au mariage, n'a pu s'empêcher de dire la chose à quelques amies.

Eh bien, moi, ça ne m'étonne pas, concluait Fanouillet, le vérificateur des poids et mesures. Il a l'air tout chose ce monsieur.

Tavasson, cependant, ne se doutait de rien. Mais partout on souriait sur son passage : quand il croisait les jeunes ouvriers, ceux-ci se mettaient à tousser fortement, dans une note railleuse. S'il pénétrait dans le fumoir du cercle, toutes les conversations cessaient brusquement, signe certain qu'il en était l'objet. Un matin il trouva écrit à la craie sur sa porte, cette stupide charade :

— « Mon premier est la première lettre de l'alphabet ; mon second est la seconde lettre de l'alphabet ; mon troisième fait bien dans une omelette, et mon tout cause des désappointements à Héloïse. »

Le lendemain ce fut l'écriteau suivant :

« Adjoint chaste et savant, ta démence est trop [forte :
Quoi ! tu veux vers l'hymen tourner ton gouvernail ?
Fermons l'alcôve, ô ciel ! Ses frères du sérail
Se contentent bien de la Porte... »

Cela dura toute une semaine.

Il pressentit vaguement qu'une machination était ourdie contre lui, et fit remettre les placards anonymes au commissaire, en lui demandant des éclaircissements. Celui-ci n'avait rien à refuser à M. l'adjoint et lui dévoila les bruits qui couraient. Tavasson, se sachant publiquement ridiculisé, lui qui mettait sa vanité au-dessus de tout, fut littéralement aplati. Il devina que le coup partait de Mme Lautru, qui, par cette fable ridicule, se vengeait, rompait probablement le mariage qui l'avait irritée, et couvrait ainsi leurs relations passées d'une favorable incertitude. Il connaissait la finesse et la hardiesse de son Ariane, et se trouva sans force contre elle. Il fit ce qu'on peut faire ; mais plaider sa cause, n'est-ce pas déjà reconnaître les droits de l'accusation ?... Il essaya d'une fredaine vulgaire pour se réhabiliter aux yeux des sots : ce fut son malheur, car vingt-quatre heures après, le petit Gustave, riant aux larmes, racontait en plein cercle que c'était trop vrai ; il le tenait de Rigolette elle-même.

— Cette fille est donc payée par mes ennemis ! s'écria Tavasson désespéré.

Et il courut chez Batardeau. Mais cet avoué charnu le reçut non dans le salon, mais dans son cabinet, lui avoua que les bruits qui couraient, quoique invraisemblables..., que le scandale..., que la réputation de sa fille... D'ailleurs, celle-ci était bien délicate ; ils désiraient la garder encore près d'eux... Enfin toute la kyrielle du refus bourgeois.

Tavasson se sentait pris de folie furieuse.

Le samedi soir, vers onze heures, à la fermeture des cafés, on lui donna une aubade. Il perdit la tête ; il prit en haine cette ville où, par l'effet de ces réactions brutales si ordinaires, on le bafouait d'autant plus qu'on l'avait plus adulé. Il fit ses malles, envoya sa démission d'adjoint, et partit pour l'Égypte.

Ce voyage nous devra sans doute un jour quelque beau travail sur *la CLXIVe Dynastie des Pharaons*, ou sur *l'Agriculture linière pendant la minorité de Rhamsès III*.

Il n'y eut qu'un cri dans la ville :

— Ne faisons pas de cela une affaire de parti, et puisque M. Tavasson se démet, qu'on le remplace par M. Lautru, son meilleur ami. Ce sera une consolation pour lui.

M. Lautru a donc été nommé adjoint ; et comme M. Richegrain est à l'article de la mort, la mairie est promise au tanneur. Sa femme qui est maintenant la reine indiscutée de la société, vient d'ouvrir ses salons, en donnant, le 17, un concert délicieux.

SAINT-LONGIS.

MARIAGE

Les portes de la Madeleine
Sont ouvertes à deux battants,
Et de l'église déjà pleine
Partent de longs chuchottements,

Car on aperçoit le cortége
Monter lentement l'escalier.
La mariée est toute neige,
Le marié tout printanier ;

Et le suisse, un bel et digne homme,
Au seuil de la maison de Dieu,
Les attend pour leur montrer comme
On doit entrer dans le saint lieu.

Sa hallebarde sur les dalles
Rebondit d'un coup sec et bref,
Et de ses ondes magistrales
L'orgue ruisselle dans la nef ;

Le vitrail sur la blonde vierge
Fait pleuvoir sa gerbe de feu
Et l'on dirait que chaque cierge
Est une étoile dans les cieux.

Jeune fille, ton cœur se serre,
Car tu sens couler près de toi
Les douces larmes de ta mère
Et tu te demandes pourquoi ?

Car, ce matin, dans ton alcôve,
L'ange gardien t'a dit tout bas :
« Adieu, petite, je me sauve ;
« Dors longtemps, ne t'éveille pas !

« Vois combien grande est ma tristesse ;
« Pleure aussi, car tu vas sortir
« Du palais d'or de ta jeunesse
« Et peut-être t'en repentir ;

« Je t'avais fait les heures brèves
« Et par les blondes nuits d'été
« Je t'ai donné de trop beaux rêves,
« Prends garde à la réalité ! »

Ainsi de lugubres pensers
Viennent agiter son cerveau ;
(Oh ! le regret des jours passés
Devant un avenir nouveau !)

Elle cherche à se reconnaître,
Se fait des questions tout bas,
Et n'écoute pas le bon prêtre
Parlant de ce qu'il ne sait pas ;

Car elle a connu l'instinct vague
De l'approche d'un grand danger,
Et quand on lui passe la bague
Au doigt, un tremblement léger

Agite la main qu'elle donne,
Et n'osant plus lever les yeux,

Tout son petit être frissonne
Ainsi qu'un papillon soyeux

Qui, sorti de la chrysalide.
S'envole, émeraude ou saphir,
Et monte d'une aile timide,
Sous les caresses du zéphir.

Cependant, la foule se lève
Et le suisse, toujours gourmé,
Fait sortir l'enfant de son rêve...
Le sacrifice est consommé !

Mais, tu te crois déjà partie !
Ah ! sèche vite tes beaux yeux,
Te voici dans la sacristie,
Sous le regard des curieux.

Prends note de chaque bévue,
Des courbettes, des compliments,
Car tu vas passer la revue
Des sots et des indifférents ;

Voici le vieux marquis ; il baise
Ton gant paille d'un air vainqueur,
Pendant qu'un financier obèse
Fait l'aimable la bouche en cœur ;

Celui-ci, tout confit, ébauche
Un sourire à sous-entendus,
Celui-là fait une débauche
D'esprit et de bons mots perdus.

Cet autre, s'efforçant d'atteindre
Une larme au fond de son cœur,
Va trouver ta mère et la plaindre
D'un aussi terrible malheur ;

Enfin, l'ami de la famille,
D'un air à moitié furibond,
Vient à toi, t'appelle sa fille
Et te donne un baiser au front,

Pendant que des mamans très maigres
Et leurs filles de vingt-deux ans
Vont colportant des propos aigres
Sur ton époux et ses parents.

Mais, ferme l'oreille aux murmures
De cette foule d'envieux.
Jamais pour les femmes trop mûres
Tu n'auras d'assez jolis yeux,

Et les demoiselles majeures
Te garderont, je te promets,
De ces haines intérieures
Qui ne vous pardonnent jamais.

Passe donc fière au milieu d'elles,
Quitte l'église le front haut,
Demain tu vas perdre tes ailes,
Ne les arrache pas plus tôt.

L'orgue lance un chant d'espérance
A ton pauvre cœur qui se fend,
Sur ton dernier jour d'innocence
Jette un dernier regard d'enfant !

RED.

PETITES NOUVELLES

Hamlet et les débuts de M. Maurie à l'Opéra, sont encore renvoyés à la semaine prochaine par suite d'une indisposition de ce baryton.

— L'engagement de Mme Durand, que nous avons entendue et applaudie au théâtre Ventadour, direction Escudier, est à peu près chose faite à l'Opéra.

Nous pouvons en dire autant de celui du ténor Nouvelli, qui chantait Rhadamès aux Italiens en même temps que Mme Durand chantait Aïda.

— Plusieurs journaux ont reçu de Mlle Krauss la lettre suivante, qui lui fait le plus grand honneur :

« Paris, le 15 novembre 1879.

» Monsieur le rédacteur,

» A plusieurs reprises on a dit que M. Vaucorbeil ne pouvait faire chanter à l'Opéra tel ou tel artiste, parce que mon engagement ne le laissait pas libre de donner des appointements supérieurs aux miens.

» Rien dans mon traité n'autorise une pareille allégation.

» Permettez-moi donc de protester hautement contre des récits qui m'attribuent un rôle aussi indigne d'une artiste.

» Veuillez agréer, etc.

» GABRIELLE KRAUSS. »

— *Anne de Kervilliers*, la nouvelle comédie de Mr. E. Legouvé, est prête à passer à la Comédie-Française.

La première représentation aura lieu le mardi 25 ou le mercredi 26 novembre.

— Le jury chargé de décerner le prix dans le concours triennal Cressent (concours pour un poëme d'Opéra-comique), vient de terminer son travail.

45 manuscrits avaient été déposés. Sur ce nombre, le jury en a d'abord retenu sept, qui lui présentaient réunir les conditions de talent nécessaires pour la représentation.

Le manuscrit portant le numéro cinq a été désigné à *l'unanimité*, comme étant le plus remarquable parmi tous les autres.

En conséquence, l'enveloppe afférente ayant été ouverte, on a su que le poëme couronné avait pour titre : *Les Pantins* et pour auteur M. Edouard Montagne. Ce poëme va être mis maintenant au concours pour la musique.

Les membres du jury étaient M. Edouard Thierry, président ; M. Régnier, ancien sociétaire du Th. Français ; Nuitter, archiviste du Th. de l'Opéra, et MM. Membrée, Boulanger et Semet, compositeurs.

— Mlle Céline Ritter vient de signer avec la direction de l'Opéra-Populaire.

MM. Martinet et Husson, ayant l'intention de reprendre *Paul et Virginie*, ne pouvaient mieux faire que d'engager pour cette reprise la charmante cantatrice, qui a fait du rôle de Virginie une création tellement personnelle que l'on a peine à se figurer sans elle l'opéra de Victor Massé.

Les répétitions sont commencées.

— Inventaire de la Bibliothèque nationale, la plus riche du globe, d'ailleurs :

« 1° Un département des imprimés, composé de *cinquante kilomètres* de rayons, sur lesquels reposent 2,200,000 volumes, dont une grande partie est formée de livres rares et précieux. Le développement de ces rayons a lieu sur cinq étages de planchers en fer, à jour, éclairés seulement par le haut. Jamais on n'y allume de lumière et le chauffage ne s'y fait qu'au moyen d'appareils à air chaud.

« 2° Un département de manuscrits, riche de 100,000 volumes.

« 3° Une exposition de l'histoire de l'écriture et de l'imprimerie, installée dans la galerie Mazarine, décorée par Romanelli, et dont le complément de décoration vient de faire l'objet du concours des Gobelins.

« 4° Une salle de lecture qui possède 20,000 volumes.

« 5° Une section très riche de cartes et plans.

« 6° Un département des estampes qui compte plus de 2,500,000 pièces conservées dans 15,000 volumes et 4,000 portefeuilles.

« 7° Une exposition des sciences géographiques.

« 8° Des archives.

« 9° La salle où se trouvent les fameux globes de Coronelli et des appareils de cosmographie et d'astronomie de la plus grande valeur.

« 10° Un département des médailles et antiques, doté de plus de 150,000 médailles, monnaies, etc.

« Le nombre des lecteurs a été, l'année dernière, de 58,961. En 1867, il n'était que de 14,472. »

— Cette semaine aura lieu, à l'Ambigu, reprise de *Paillasse*, le drame populaire de d'Ennery et Marc-Fournier, avec M. Gil-Naza dans le rôle créé par Frédérick-Lemaître, et Mlle Jane Essler, qui rentre au théâtre dans celui de Madeleine.

— Fusier, le jeune et amusant comique du Palais-Royal, dont l'engagement vient d'expirer, n'a pas renouvelé son traité avec la direction du théâtre de la rue Montpensier.

Il vient de s'associer avec Robert Houdin et va bientôt débuter, au boulevard des Italiens, par une série de désopilantes fantaisies dues à la plume d'Edm. Lhuillier, le toujours jeune chansonnier.

— Un livre de bibliophile et d'amateur, titre : *Les Solutions Conjugales*, par Auguste Saulière, un nouveau venu, vient de paraître chez Dentu. Ce recueil de contes lestes est assaisonné d'une forte dose de ce sel gaulois et de cette verve grivoise dont La Fontaine a si heureusement accommodé les siens. La forme, d'ailleurs, rappelle celle de l'immortel conteur : c'est le meilleur éloge que nous puissions en faire. Mais quelles histoires ! Quels bons tours joués aux maris et aux galants par leurs femmes et leurs maîtresses ! et ces excellents tours n'ont été empruntés ni à Boccace ni aux autres conteurs anciens : ils sont tous inédits, actuels, et reflètent d'une façon piquante les réalités de la vie conjugale. Parmi les plus amusants citons : *La Fessée, les Maris célibataires, Monsieur nous verrons ça demain, la Femme en location, les Ménages stériles, la Soupe à l'ail*, etc. Ajoutons que ce joli volume tiré à petit nombre, est une merveille typographique, imprimée en deux couleurs sur papier vélin teinté, et, de plus, illustrée d'un grand nombre de vignettes dans le texte, et de 10 eaux-fortes de Henry Somm, un maître.

— Au Cirque Fernando, les jeunes Caron ont eu un succès d'enthousiasme, ils sont vifs, hardis, corrects et retombent toujours en attitude sculpturale et artistique quelle que soit la difficulté vaincue. Malgré cette haute attraction, la direction fait débuter les sœurs Thiolio gymnastes gracieuses.

— La plupart des journaux de médecine, le *Paris médical* entre autres, signalent des cas d'empoisonnement par l'*acide phénique* dans le pansement des plaies. Le *Thymol* (acide *thymique*), déjà si supérieur à l'acide phénique pour tous les usages hygiéniques et médicaux, n'occasionne jamais de pareils accidents. On trouve partout, aujourd'hui, le *Thymol* Doré, la meilleure des eaux de toilette.

COLLECTION
du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernbardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Diea Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Dugnéret. — Delannay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibanlt. — Carou. — Céline Moutaland. — Caponl. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbroun. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Fanre. — Adelina Patti. — A. Dnmas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hissou. — Aimée Deselèe. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dnmaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judie. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Saugalli. — Roger. — Fres Lionnct. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosqnin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Leganlt. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Manbant. — Mlle Deselanzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Manduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perrot. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Seriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohau. — Salomon. — Mlle Valère — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massiu. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé-Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Ingel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Laurau. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Sannière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert. — Fugère. — Daltona. — Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray. — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayan. — Mendès. — Luco. — Anne Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Moutbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legrand. — Thiron. — Marius Roux. — Angeline Faton. — Littré. — Ferdinand de Lesseps. — Rosita Mauri. — Eugène Lorrain. — Emma Fleury. — Jules Sandeau. — Marie Hamman. — Auguste Naquet. — Noémie Vernon. — Camille Doucet. — Geneviève Dupuis. — Arsène Houssaye. — Jane May. — Barré. — Provost-Ponsin. — Ferdinand Fabre. — Jouassain. — Mme Edmond Adam.

—

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

—

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris	*un an.*	14 *fr.*
Départements	—	16 *fr.*
Etranger	—	20 *fr.*

—

M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris
(Affranchir).

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME

HOMMES D'ÉTAT

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché CARJAT

CHARLES LEPÈRE

(Ministre de l'Intérieur.)

SEPTIÈME ANNEE. — NUMÉRO 341

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
27 Novembre au 3 Décembre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

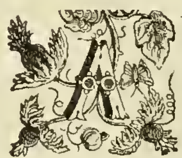
PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXLI

—

CHARLES LEPÈRE

vocat, Député, Sous-Secrétaire d'Etat et actuellement Ministre de l'Intérieur, M. Lepère occupe depuis dix ans la scène politique et a joué un rôle des plus importants dans la consolidation de notre troisième République.

Né à Auxerre en 1823, il devint, de bonne heure, membre du barreau de sa ville natale. Nommé Conseiller général dans son département, quelque temps avant la chute de l'Empire, il lui fit une vigoureuse et intelligente opposition. — Ses goûts et ses aptitudes se révélèrent alors pour la politique, mais il ne put parvenir à se faire donner un siége au Corps législatif. C'est seulement au 8 février 1871 que ces concitoyens de l'Yonne, libres dans leur droit d'exercer leur vôte, l'envoyèrent à la Chambre où il alla siéger à l'extrême gauche.

Ardent défenseur de toutes les libertés, M. Lepère fut un des premiers àdemander le retour des Chambres à Paris, et se montra constamment un ennemi acharné de la coalition monarchique qui renversa Thiers le 24 mai 1873.

Esprit clairvoyant, ayant un sentiment exact de la situation, orateur habile parlant avec autant de sagacité que de hardiesse, il exerça bientôt une influence sérieuse sur ses collègues de l'Union républicaine qui le choisirent pour président le 23 février 1875.

D'accord avec M. Gambetta qu'il avait vaillamment défendu contre les attaques des droites, il se distingua parmi les 363 par sa conduite énergique, au 18 mai 1877.

Aussi les électeurs de l'Yonne, profitant de la faute commise par le Maréchal qui fit voter la dissolution de la Chambre basse, lui donnèrent-ils une marque plus accentuée de leur estime en le renvoyant à l'Assemblée, avec 10,277 voix.

A la fin de 1877, nommé par le cabinet Dufaure-Marcère, Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère de l'Intérieur, Charles Lepère usa de toute son influence pour amener le Ministre à l'épuration du personnel préfectoral. Puis dans sa haute situation, il fit bientôt preuve d'un réel talent d'administrateur qui devait lui valoir le Portefeuille de l'Intérieur au jour où la République allait définitivement s'affirmer sous la présidence de M. Jules Grévy.

FÉLIX JAHYER.



REVUE DES THEATRES

VAUDEVILLE

—

Reprise des *Lionnes pauvres*, comédie en 3 actes de MM. Emile Augier et Edouard Fournier.

Voilà une brillante et vive satire des mœurs du second empire. On y retrouve toute la puissance et l'originalité de M. Emile Augier.

La comédie des *Lionnes pauvres* restera comme un des drames les plus vrais et les plus poignants mis à la scène de notre temps; elle n'a pas vieilli d'un jour, aussi la reprise a obtenu le succès du premier soir.

Le sujet d'une hardiesse peu commune est pris au vif de la société moderne. Cette femme d'un modeste bourgeois, se laissant séduire par toutes les exigences du luxe sans se soucier de l'honneur de son mari, nous l'avons connue et rencontrée souvent pendant les dix dernières années de l'empire.

En mettant à nu toutes les pauvretés de cette créature frivole, les auteurs ont tracé des situations d'un pathétique achevé et d'une portée terrible. Il est impossible d'accentuer avec plus de vigueur les côtés dramatiques qui ressortent de la donnée si vraie et si fortement traduite.

Un style de premier ordre vient encore doubler l'interêt qu'on éprouve à suivre les péripéties du drame. Aux deuxième et quatrième actes on est particulièrement empoigné; M. Emile Augier a rarement atteint à une pareil hauteur : Qu'il y a loin de ce *naturel* au *naturalisme* de M. Zola! Ce ne sont plus ici des dissertations puérils sur mille détails insignifiants, mais des faits qui se succèdent avec une promptitude et une logique entraînantes.

La pièce est jouée avec talent par la troupe du Vaudeville. M. Dupuis est excellent dans le rôle du vieux mari et Mlle Pierson joue celui de Thérèse avec une réelle autorité. Dieudonné, Mme Alexis, Mlle Réjane, donnent également un relief à leurs personnages.

Ainsi interprétées, les *Lionnes pauvres* vont obtenir un regain de succès qui pourrait bien leur ouvrir les portes de la Comédie-Française, où ce magnifique ouvrage serait enfin à sa véritable place.

AMBIGU

—

Première représentation de : *Paillasse*, drame en 5 actes de MM. d'Ennery et Marc Fournier.

Paillasse est pour moi la dernière création que Frédérick Lemaître ait marqué du sceau de son génie. J'étais en pleine jeunesse lorsque je vis cet incomparable artiste, et justement pour la première fois, dans ce rôle qui tient un peu de *Ruy-Blas* et de *Trente ans*. Frédérick m'a laissé une telle impression que depuis lors j'ai été injuste pour lui-même en le voyant surmener son merveilleux talent alors que l'âge lui avait ôté presque toutes ses ressources. Donc M. Gil-Naza ne m'en voudra pas si tout en louant la parfaite mesure, la science et la conscience qu'il a déployees pour faire revivre *Paillasse*, je lui dis qu'il m'a ému sans me transporter.

Ce drame que l'Ambigu a bien fait de reprendre n'est point un œuvre d'art mais un mélodrame admirablement agencé, rempli de sentiments honnêtes et élevés, habilement mis en scène par des auteurs sachant agir sur la fibre populaire. Aussi les mouchoirs ont joué un grand rôle aux deux premières représentations et sont appelés à travailler davantage aux suivantes, car les situations touchantes abondent.

Raconter les nombreuses intrigues de la pièce serait superflu, rappelons seulement que Paillasse a épousé sans le savoir, une fille des ducs de Montbazon, et que cette femme apprend sa riche naissance, au moment où son plus jeune enfant va mourir exténuée par les privations de la misère. La pauvre mère fuit momentanément son époux pour sauver sa fille et, pendant cinq actes durant, elle souffre le martyre et le fait endurer au pauvre Paillasse jusqu'au jour où le *Deus ex machinâ*, croit qu'il est temps de les réunir à nouveau.

La pièce est des plus intéressantes mais elle ne peut se passer d'un comédien hors ligne pour produire tout son effet. M. Gil Naza, pour tous ceux qui n'ont pas vu Frédérick, sera très apprécié et très vanté. Il a un jeu excessivement *serré* et ne laisse aucun effet dans l'ombre. Il a tout ce qu'il faut moins le *génie* de Frédérick et en cela il ressemble aux meilleurs comédiens, car le créateur de *Paillasse* est une exception.

Mlle Jane Essler a de l'énergie et mérite de partager les applaudissements donnés à son camarade. Citons encore Mlles Bévalet, Gautier, MM. Delessart et Dailly, comme ayant contribué au succès général.

Les décors sont pittoresques, les costumes surtout méritent d'être signalés. M. Chabrillat a bien fait les choses, il en recueillera, nous en sommes assurés, tous les bénéfices désirables.

LE THÉATRE-FRANÇAIS

ET

LES THÉATRES DE GENRE

Dans une très remarquable préface destinée à précéder dans le livre sa Comédie : *L'Etrangère*, M. Alexandre Dumas, après avoir mis à néant la prétention de M. Zola de se croire fondateur d'un nouveau théâtre et avoir montré la faiblesse de ses doctrines, étudie le métier d'auteur dramatique et nous le révèle sous des aperçus pleins de force et d'originalité.

Nous reproduirions cette belle préface si elle n'avait pas deux fois le nombre de lignes que peut contenir un numéro du *Paris-Portrait*. Nous nous bornons donc, à regret, à la reproduction d'un passage qui met parfaitement en lumière la valeur de notre premier Théâtre-Français :

Cependant, si je constate ici le succès de *l'Etrangère*, je ne m'en fais pas accroire, plus qu'il ne faut, et je sais très bien à qui j'en dois la plus grande part.

Dans un autre théâtre que la Comédie-Française, je n'aurais pas eu si bon marché de la critique, et le public eût certainement subi davantage l'influence des journaux. Le Théâtre-Français échappe à cette influence quand elle est bonne ou mauvaise, tout en bénéficiant quand elle est bonne. Il est bien rare qu'une pièce dont la critique et le public feraient justice, en quelques représentations, sur nos scènes de genre, ne fournisse pas là une carrière honorable et quelquefois brillante. Cela tient à plusieurs causes.

D'abord, comme on dit vulgairement, « la maison est bonne ; » elle date de loin ; elle a des fondateurs qui sont maintenant des aïeux, dont les œuvres sont impérissables. Si les œuvres de Corneille, de Molière, de Racine, de Beaumarchais sont d'une comparaison dangereuse pour les auteurs nouveaux, elles sont pour eux d'une émulation utile. En même temps elles restent pour les comédiens un exercice supérieur qui tient toujours leur talent et leur goût à une hauteur où les artistes des autres théâtres ne peuvent que difficilement atteindre, par des dons hors ligne, tout individuels, qui révèlent alors un Potier, un Frédéric Lemaître, une Dorval, une Déjazet, Rose Chéri, une Desclée. L'habitude d'interpréter des chefs-d'œuvre forme ainsi une troupe d'un ensemble hors ligne, qui, alors même qu'elle représente une pièce dont la valeur ne saurait être assimilée à celle du répertoire classique, prête à cette œuvre secondaire une autorité, une perfection extérieure, une magie qui font illusion au public. Si le spectateur n'est pas conquis par l'auteur, il l'est par le comédien. Quand il voit sur l'affiche certains noms, la cause de l'œuvre est aux trois quarts gagnée. Le public n'admet pas que des artistes de cette valeur exposeraient leur renommée et leurs intérets, car ils sont maîtres chez eux, et leur fortune dépend non-seulement de leur science dans leur art. mais de leur goût dans le nôtre, le public n'admet pas, dis-je, que des artistes de cette valeur exposeraient leur talent, leurs intérêts, et même leur personne, dans une œuvre indigne du lieu : et, quoi que dise la critique, il va voir par lui même.

Les théâtres de genre sont dans la nécessité de fournir sans cesse, à leurs risques et périls, du nouveau à une clientèle affamée, indépendante, mobile, qui juge malgré elle de la qualité des œuvres par la dimension et le nom de la salle où on les lui offre ; ils ne peuvent fixer momentanément la foule qu'avec un immense succès, dû quelquefois à des moyens complètement étrangers à l'art, succès qu'ils sont forcés d'épuiser jusqu'à sa dernière goutte de sang, en fatiguant, je dirais presque en amoindrissant ainsi des artistes qui n'ont, avec la maison où ils exercent leur profession, aucun lien d'esthétique, d'amitié, de tradition, d'intérêt, et dont les efforts et l'originalité, quelquefois très grands, ne peuvent constituer que très rarement l'ensemble indispensable à l'exécution des œuvres sérieuses. Tandis que ces théâtres sont dans toutes les difficultés des entreprises commerciales et dans tous les aléas de la production à outrance, le Théâtre-Français, lui, avec ses statuts particuliers, ses ressources officielles, son fonds littéraire légué par le passé, sa constitution privilégiée reposant sur un bel et bon décret qui non-seulement a survécu à celui à qui on le doit, mais a résisté à toutes les révolutions et à tous les gouvernements, le Théâtre-Français, qui associe à sa fortune ceux qui y contribuent, qui espace et aère, pour ainsi dire, son répertoire, et qui le rajeunit sans cesse, ou plutôt qui le maintient toujours jeune par les débuts et les progrès intéressants de tous les jeunes comédiens dont il fait choix, pendant que les sociétaires les plus anciens et les plus célèbres continuent à faire bénéficier les moindres rôles du talent et de la réputation qu'ils ont acquis, le Théâtre-Français, au milieu des tentatives les plus étranges que devait produire la liberté des théâtres, est demeuré le lieu consacré où se réunit avec plaisir ce public d'élite qui ne manquera jamais aux œuvres quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, mais qui tient, lorsqu'il se donne la peine d'écouter, pendant trois ou quatre heures, à entendre dire, aussi bien qu'ils le peuvent, et par l'auteur et par les comédiens, les choses pour lesquelles on l'a dérangé. Le Théâtre-Français est devenu ainsi ce que le Conservatoire est pour la musique, ce que le Louvre est pour la peinture, un musée, celui de l'art dramatique, où de temps en temps on expose une œuvre moderne destinée à devenir, pour nos descendants, une œuvre bonne à conserver si elle peut se tenir, sans trop détonner, à côté de celle des maîtres. L'épreuve est dangereuse pour les vivants, mais décisive. Si elle ne réussit pas, au bout d'un certain temps, on décroche le tablau et on le relègue au grenier.

Ce théâtre ne se contente pas des œuvres qui ne peuvent pas mourir et de celles qui veulent naître ; il en évoque quelquefois dont on se demande si elles dorment ou si elles sont vraiment mortes, et il procède à des résurrections très curieuses. On voit alors, grâce au talent de tel ou tel comédien, au charme de telle ou telle comédienne, le pseudo-chef-d'œuvre reprendre un moment toutes les apparences de la vie ; puis, peu a peu, il semble que les jambes du Lazare simplement galvanisé tremblent, que sa voix chevrote, que ses yeux s'éteignent, que sa face pâlit ; son beau vêtement devient trop large sur ses os sans chaire, sans nerfs, sans muscles, qu'on entend se choquer les uns contre les autres; on lui jette une dernière fois un peu d'eau bénite, et l'on recouche poliment, mais pour toujours, la squelette dans la grande nécropole des admirations éphémères !

Le public sait tout cela, et, le soir, quand il donne son large billet aux contrôleurs bien abrités du froid dans ce vestibule circulaire à colonnes et à statues, il est à la fois un peu fier et un peu intimidé. Ce large escalier à tapis, ces huissiers à chaînes, ce silence des couloirs, ces ouvreuses graves, ces vestiaires dont certains personnages officiels devraient venir étudier le service, au risque de méprises, ce foyer garni de bustes en marbre qu'on débarbouille de temps en temps, tout cela vous a un air pontifical qui inspire à la fois au public le respect, la confiance, la sévérité et la courtoisie. Ce n'est pas là une église évidemment, mais c'est un temple, s'il n'y a pas de saints, il y a des dieux, et voilà bientôt deux cents ans que le grand, le beau et le vrai y ont leur autel, leur culte et leurs prêtres. Bref, c'est le premier théâtre du monde, chargé de recueillir, de répandre et de consacrer ce qui doit rester de notre littérature dramatique, laquelle est, disons-le, une des gloires, sans rivale dans les autres pays, de notre génie français.

Voici deux charmants petits morceaux de poésie qui sont tout à fait de circonstance, au moment où Mme Céline Chaumont vient de terminer ses représentations au *Vaudeville*, où elle a obtenu un si grand et si légitime succès.

A Mme CÉLINE CHAUMONT

Après la 1re représentation du Petit Abbé.

Certes, vous avez eu bien des succès, madame,
Et pourtant, laissez-moi le jurer sur mon âme,
L'on ne pouvait, à moins d'avoir votre talent,
Inventer un abbé plus chaste.. et plus galant.
Nul en l'art de tout dire autant que vous n'excelle,
Et *Boufflers* semble avoir été votre modèle.
Ce qu'il avait de charme élégant, gracieux
Hier trouvait en vous un reflet merveilleux.
Autrefois il obtint à la Cour, à la ville,
Un accueil pour les gens de son esprit facile.
Militaire, poète, Académicien
Ont remplacé l'abbé sans regret... Aussi, rien
Ne manque plus, madame, à sa gloire volage,
Tant vous avez prêté de grâce à son image !

Henri de Thémis.

Paris, le 10 octobre 1879.

A LA MÊME

Le 21 novembre 1879, dernière représentation du Petit Abbé.

Eh ! quoi ! sitôt partir ! quitter sitôt la place
Où vous étiez entré, beau chevalier ! de grâce
Ne vous dérobez pas à cette *mission*
Que vous teniez du Ciel ; notre conversion
A, pour se compléter, vraiment besoin, madame,
D'un abbé comme vous fait pour toucher notre âme.
Songez que le public, c'est moi qui vous le dis,
Ne pourra plus, sans vous, aller au Paradis.

Henri de Thémis.

APRÈS LE CRIME

C'était à l'extrémité du village : une fenêtre s'ouvrit brusquement, et un homme y parut, les traits livides, l'œil hagard, la lèvre agitée d'un frisson convulsif ; sa main était armée d'un couteau d'où le sang tombait goutte à goutte. Il jeta un regard sur la campagne silencieuse, puis il sauta à terre et se mit à courir à travers champs.

Au bout d'un quart d'heure, il s'arrêta, brisé, hors d'haleine, sur la lisière d'un bois, à vingt pas d'un grand chemin ; il chercha l'endroit le plus touffu, le plus impénétrable, s'y glissa sans s'inquiéter des ronces qui le déchiraient, puis il se mit à fouiller la terre avec son couteau. Quand il eut fait un trou d'un pied de profondeur, il y plaça l'arme sanglante, le combla ensuite avec la terre qu'il avait enlevée, le recouvrit de gazon qu'il piétina fortement ; après quoi il s'assit dans l'herbe humide.

Il écouta et parut effrayé du silence qui planait sur la campagne.

C'était l'heure où les ténèbres sont remplacées par cette teinte grise et uniforme qui n'est ni le jour ni la nuit, et à travers laquelle les objets flottent comme des ombres.

Il lui semblait qu'il était seul dans cette immensité funèbre, au milieu de cette nature muette et terne.

Tout à coup, un bruit le fit tressaillir : c'était l'essieu d'une charrette qui criait sur la route, a une lieue de là peut-être ; mais, dans le silence, ce son bizarre et discordant se percevait avec une singulière netteté.

Puis, la nature s'éveilla peu à peu. L'allouette s'élança du sol vers le ciel bleu en faisant entendre ces notes à la fois effarées et charmantes, où débordent tant de vie et de bonheur ; une tribu ailée se mit à chanter et à palpiter dans les feuilles ruisselantes de rosée ; de toutes parts enfin, depuis la mousse, où rôde l'insecte d'or, jusqu'à la plus haute branche du chêne, où l'oiseau frissonne voluptueusement dans l'éther, s'éleva ce concert matinal si harmonieux dans sa confusion, si puissant dans son délire, qui jaillit aux premiers rayons partis de l'Orient et qu'on pourrait appeler l'hymne au soleil.

La nature s'épanouissait radieuse et virginale; tout était grâce, fraîcheur, étincellement dans la forêt où flottait une brume bleuâtre ; tout était calme et recueillement dans la plaine, dont les grandes lignes ondulaient à l'infini, dont les tons gris s'illuminaient sous les scintillements du ciel bleu.

Le meurtrier se leva ; ses membres tremblaient et ses dents claquaient l'une contre l'autre.

Il jeta autour de lui des regards craintifs, écarta les branches avec précaution, s'arrêtant, tressaillant, retournant brusquement la tête au moindre bruit, puis enfin il sortit de l'épais massif au milieu duquel il venait d'enfouir son couteau.

Il s'enfonça plus avant dans la forêt, cherchant toujours les endroits les plus sombres, évitant les clairières et les sentiers, faisant des haltes fréquentes pour écouter et pour sonder de l'œil le bois avant de s'y engager.

Il marcha ainsi tout le jour, sans s'apercevoir de la fatigue, tant était grande l'angoisse qui le dominait.

Il s'arrêta à l'entrée d'une futaie de hêtres dont les troncs imposants s'élançaient, blancs et lisses, comme des milliers de colonnes au chapiteau de feuillage. Un jour calme, un silence harmonieux ajoutaient encore à l'impression de grandeur et de recueillement qui se dégageait de cette belle nature. Quelque chose d'animé semblait palpiter dans l'ombre lumineuse que tamisait le feuillage immobile et sombre; c'était comme une âme qui planait dans ces demi-ténèbres et y murmurait de mystérieuses syllabes.

Le fugitif se sentit mal à l'aise, et, rampant comme un reptile, il alla se tapir sous un fouillis de ronces dont l'épaisseur le cachait complètement.

Quand il se vit en sûreté, il porta la main à sa tête d'abord, puis à sa poitrine, et il murmura : j'ai faim !

Le son de sa voix le fit frisonner : c'était la première fois qu'il l'entendait depuis le meutre, et elle résonnait comme une menace à son oreille. Il resta quelques instants immobile et retenant son souffle, comme s'il eût craint d'avoir été entendu.

Quand il eut recouvré un peu de calme, il se mit à fouiller ses poches l'une après l'autre ; elles contenaient quelques sous. — C'est assez, dit-il à voix basse : dans six heures, j'aurai passé la frontière ; alors je pourrai me montrer, travailler ; je serai sauvé.

Au bout d'une heure, il sentit que le froid engourdissait ses membres, car, avec la nuit, la rosée tombait, et, pour tout vêtement, il avait une blouse et un pantalon de toile ; il se leva, sortit avec précaution de son buisson de ronces et reprit sa marche.

Il ne s'arrêta qu'aux premières lueurs du jour. Il venait d'atteindre la limite de la forêt ; il lui fallait maintenant s'engager dans la campagne, marcher en pleine lumière, et, frappé de terreur à cette pensée, il n'osait plus faire un pas en avant.

Tandis qu'il se tenait caché dans un taillis, des pas de chevaux se firent entendre.

Il pâlit.

— Les gendarmes ! balbutia-t-il en se couchant à terre.

C'était un cultivateur qui se rendait aux champs avec deux chevaux attelés à une charrue ; il sifflait un air du pays, tout en effilant la mèche de son fouet.

— Jacques ! lui cria une voix.

— Tiens ! c'est vous, Françoise Comme vous v'la du matin aujourd'hui !

— Dame ! je vas laver ce paquet de linge à la fontaine, c'est pas tout près.

— Je vas à deux pas de là, mettez donc ça sur une de mes bêtes.

— C'est pas de refus tout de même. Ah ça ! la femme et les petits, comment que ça va, tout ça ?

— Je suis le plus malade de la famille, dit Jacques avec un gros rire ; tout va bien, le travail, la joie et la santé.

Et il esseya la mèche de son fouet, dont le claquement sonore se répéta d'échos en échos.

Le meurtrier le suivit longtemps des yeux, puis un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et son regard se porta sur la campagne qui s'étendait devant lui.

— Allons, murmura-t-il, il faut marcher, il y a vingt-quatre heures que j'ai... Tout est découvert, on me cherche ; une heure de retard peut me perdre.

Et, prenant résolûment son parti, il sortit de la forêt.

Au bout de dix minutes, il vit poindre un clocher. Alors il ralentit le pas, en proie à mille sentiments contraires, attiré vers le village par la faim, qui lui donnait le vertige, arrêté par la peur, qui lui conseillait de fuir les habitations.

Cependant, après un long combat, pendant lequel il avait toujours avancé en se glissant derrière les masures et les bouquets d'arbres, il allait pénétrer dans le village quand il vit quelque chose briller à deux cents pas de là.

C'étaient la plaque de cuivre et la poignée du sabre du garde champêtre.

— Il a peut-être mon signalement, murmura-t-il en frissonnant.

Et, reculant brusquement, il courut se jeter dans un petit bois qui s'étendait sur sa gauche.

Il s'y enfonça à grands pas, oubliant la faim, ne songeant plus qu'à fuir le village et le garde champêtre.

Mais il eut bientôt gagné la limite du bois, qui n'avait que quelques arpents. Au delà recommençait la plaine.

En passant sa tête à travers les branches pour reconnaître le pays, il aperçut un homme qui déjeunait, assis sur l'herbe. C'était Jacques, le laboureur.

Rien de plus gracieux que le petit coin dont il avait fait sa salle à manger. C'était une espèce de ravin effondré, rocailleux, traversé par deux profondes ornières, mais dont les gerçures et les aspérités, tapissées d'herbe et de mousse, étaient toutes brodées de plantes grimpantes aux feuilles vertes, jaunes ou pourpres, suivant le caprice de ce puissant coloriste qu'on appelle l'automne.

Les ornières étaient pleines d'une eau limpide, au fond de laquelle brillaient des petits cailloux blancs, polis et transparents comme de l'onyx. Enfin, ce joli nid était délicieusement ombragé par un bouquet de bouleaux au tronc rugueux et argenté, au feuillage mince et tremblant.

Au delà de cette oasis, se déroulaient les champs labourés, sur lesquels la trame blanche et serrée des fils de la Vierge flottait et scintillait comme un immense filet d'argent.

Le déjeuner de Jacques se composait d'une miche de pain bis et d'un morceau de fromage, le tout largement arrosé d'un cidre clairet, qu'il buvait à même un cruchon de grès tenu au frais dans l'eau glacée de l'ornière.

Les dents blanches du robuste paysan s'enfonçaient dans le pain bis avec un appétit qui eût donné envie à un financier de partager son frugal repas, et il ne s'interrompait, de loin en loin, que pour jeter un mot d'amitié à ses deux bêtes qui, à quelques pas de lui, mangeaient à la même botte de foin.

— Il est heureux, celui-là, murmura le meurtrier.

Puis il ajouta, mais au fond de sa conscience:

— Oui, le travail ! l'amour de la famille !.... la paix et le bonheur sont là.

Il fut tenté d'aborder Jacques et de lui demander un peu de pain ; mais un coup d'œil jeté sur ses habits en lambeaux l'empêcha de se montrer, et puis il lui sembla que ses traits portaient l'emprunte de son crime et devaient le dénoncer à tous les regards.

Un bruit de pas lui fit tourner la tête, et, à travers les branches, il vit passer un vieillard couvert de haillons. Il marchait courbé, un bâton à la main et un sac de toile pendu au côté par une ficelle.

C'était un mendiant.

Le meutrier le suivit d'un œil d'envie, et sa conscience lui murmura encore ces paroles :

— Que ne donnerais-tu pas pour être à sa place? Il mendie, mais il est libre ; mais il va et vient au grand air et au grand soleil, le cœur calme, la conscience tranquille, mangeant sans crainte et sans angoisse le pain dont on lui a fait l'aumône ; pouvant regarder derrière lui sans y voir un cadavre, à côté de lui sans y redouter un gendarme, devant lui sans y rencontrer le fantôme d'un échafaud. Oui, il est heureux, le vieux mendiant, et tu as raison d'envier son sort.

Tout à coup il pâlit, un tremblement nerveux agita tous ses membres et ses traits se crispèrent comme ceux d'un épileptique.

— Ce sont eux ! balbutia-t-il le regard fixé sur un point de la route.

Et l'œil hagard, éperdu, fou de terreur, il se mit à courir de tous côté, cherchant un endroit où se cacher, mais si étrangement bouleversé par la peur que ses yeux ne voyaient rien et que son esprit était incapable de concevoir une pensée.

Pendant ce temps, les gendarmes approchaient rapidement.

Le galop des chevaux et le cliquetis des armes lui rendirent subitement sa présence d'esprit, et, avisant un orme dont l'épais feuillage devait être impénétrable à la vue, il y grimpa avec l'agilité d'un écureuil.

Il était en sûreté au moment où les deux gendarmes s'arrêtèrent sur la route, à quelques pas de lui.

Il écouta, immobile, effaré, en proie à une émotion si violente qu'il entendait les battements de son cœur dans sa poitrine.

— Si nous visitions ce bois, dit un des gendarmes.

— Oh ! répondit l'autre, il est trop petit ; ce n'est pas là que notre homme se sera réfugié, c'est plutôt dans la forêt.

— C'est égal, il serait prudent d'y faire une battue,

— Non, répliqua l'autre gendarme ; ce serait du temps perdu et l'assassin a déjà dix heures d'avance sur nous.

Et ils partirent au trot.

Le meurtrier respira ; il se sentait renaître à la vie. Mais, cette angoisse passée, une souffrance un moment oubliée se fit de nouveau sentir, et il s'écria :

— Mon Dieu ! que j'ai faim !

Il y avait quarante huit heures qu'il n'avait mangé.

Ses jambes fléchissaient sous lui ; il avait des éblouissements devant les yeux et des bourdonnements dans les oreilles.

Et pourtant il ne songeait plus à aller demander du pain au village. Le gendarme ! l'échafaud ! ces deux fantômes se dressaient sans cesse devant lui et dominaient jusqu'à la faim.

Comme son oreille inquiète écoutait les bruits de la campagne, un tintement lugubre le fit tressaillir.

C'était la cloche du village qui sonnait le glas funèbre.

Le meurtrier écoutait pâle, ému, frissonnant à chaque coup, comme si le battant de la cloche eût frappé sur son cœur.

Puis de grosses larmes jaillirent lentement de ses yeux et coulèrent le long de ses joues sans qu'il s'en aperçut, sans qu'il songeât à les essuyer.

C'est que ces tintements funèbres évoquaient dans son imagination un tableau à la fois terrible et navrant. A cette même heure, la cloche d'un autre village sonnait aux morts comme celle-ci ; une pauvre jeune femme, portant sur ses traits amaigris toute sa vie de larmes, de souffrances et de résignation, était mise dans la bière, la gorge traversée d'un coup de couteau, puis conduite à l'église et au cimetière ensuite.

Et trois petits enfants blonds suivaient le cercueil, se demandant pourquoi on avait mis là leur mère endormie, et pourquoi leur père n'était pas près d'eux.

— Oh ! malheureux ! malheureux ! soupira le meurtrier en couvrant son visage de ses deux mains.

Il écouta de nouveau la cloche, dont les tintements lui semblaient les sanglots de la pauvre victime, puis il murmura tout bas :

— Oh ! la paresse !... Elle m'a conduit au cabaret, et le cabaret, voilà ce qu'il a produit : trois orphelins, une pauvre femme en terre, et moi !... moi, un monstre haï de tous, traqué comme une bête fauve, poursuivi sans repos ni trêve jusqu'à l'heure où ils m'auront acculé à l'échafaud. Horrible, horrible destinée !... et trop douce encore.

Il resta dans l'arbre jusqu'à la nuit close. Quand il vit les étoiles briller au ciel, quand il n'entendit plus, dans la vaste solitude, que ce souffle vague qui semble la respiration de la terre endormie, alors seulement il se hasarda à descendre pour se reposer.

Il s'étendit au pied de l'arbre et ferma les yeux ; mais la peur, qui ne le quittait pas, la faim, qui rongeait ses entrailles, le tinrent constamment éveillé, et il se leva aux premières lueurs de l'aube, accablé, brisé à la fois par l'inquiétude, la fatigue et un jeûne de près de trois jours.

Au bout de quelques heures, la faim, aiguisée encore par l'air excitant des bois, finit par l'emporter sur toutes ses terreurs, et, sentant que sa raison commençait à vaciller dans son cerveau vide, il se décida à aller demander à manger au village.

Il secoua les herbes attachées à ses vêtements, renoua sa cravate, passa ses doigts dans ses cheveux emmêlés, puis il sortit du bois et s'engagea résolûment dans la plaine.

Cinq minutes après, il entrait dans le village, marchant lentement, la tête penchée vers la terre, comme un homme accablé de fatigue, mais jetant à droite et à gauche un regard furtif et défiant, et prêt à prendre la fuite à la première apparence de danger.

Non loin de l'église, c'est-à dire au centre du pays, il aperçut un cabaret dont la mine patriarcale lui parut rassurante. Après s'être convaincu qu'il n'en sortait ni chants, ni cris, ni disputes, ce qui témoignait qu'il était désert ou à peu près, il se décida à y entrer.

— Qu'est-ce qu'il vous faut, mon brave homme? lui demanda la cabaretière, solide paysanne aux larges épaules, à la mine fraîche et épanouie.

— Du pain et du vin répondit le meurtrier.

Et il alla s'asseoir à une table, près d'une fenêtre qui ouvrait sur un jardin.

Il fut bientôt servi.

— Tenez, lui dit la cabaretière, voilà du pain, du vin et du fromage.

— Je n'ai demandé que du pain et du vin, répliqua brusquement le meurtrier en cachant son visage dans ses mains.

— Bah ! le fromage me regarde et le pain aussi, car, sans vous offenser, vous n'avez pas l'air riche, mon pauvre homme, et il me semble que vous avez grand besoin de reprendre des forces ; ainsi, buvez et mangez sans vous inquiéter du reste.

— Merci, merci.

En ce moment, on entendit sonner à grande volée.

— Qu'est-ce que ça? demanda le meurtrier. Pourquoi sonne-t-on ainsi ?

— Pardi ! c'est la fin de la messe.

— La messe ! quel jour est-ce donc aujourd'hui?

— Dimanche. Ah ça ! vous n'êtes donc pas chrétien ? Oh ! vous allez avoir des compagnons tout à l'heure, allez.

Le meurtrier se sentit défaillir. Il fut tenté de s'élancer dehors, mais une minute de réflexion le convainquit que ce serait courir au-devant de sa perte et que la prudence même voulait qu'il restât.

A peine avait-il pris ce parti, que les buveurs affluaient au cabaret, qui se trouva bientôt plein. Le meurtrier se mit à boire et à manger, en ayant soin de se tourner du côté de la fenêtre, de manière à dissimuler ses traits autant que possible.

Un quart d'heure s'écoula, un siècle de tortures et d'anxiétés pour le fugitif, que la parole la plus insignifiante faisait pâlir et frissonner. Enfin, il allait se lever et sortir, quand un buveur s'écria :

— Tiens, v'là le père Faucheux, notre brigadier de gendarmerie.

Le meurtrier bondit sur lui-même, et porta la main à son front ; le sang lui avait jailli au cœur, puis du cœur à la tête, comme s'il eût été frappé d'apoplexie.

Il se remit peu à peu, mais sans pouvoir recouvrer ses forces ; il lui restait de cet ébranlement une faiblesse et un tremblement nerveux qui le rendaient incapable du moindre effort.

En voyant entrer le brigadier, il posa sa tête sur la table et feignit de dormir.

L'accueil qui fut fait au gendarme attestait l'estime dont il jouissait dans le pays ; ce fut à qui lui offrirait une place à sa table.

— Merci, mes braves, répondit le père Faucheux, un verre de vin sur le pouce, volontiers, c'est pas de refus ; mais quant à m'asseoir et à flâner par ici, pas moyen, le service s'y oppose.

— Le service ! allons donc, c'est aujourd'hui dimanche, les voleurs doivent se reposer comme nous autres.

— Les voleurs, possible ; mais les assasins, c'est différent.

— Un assassin ! Qu'est-ce que vous dites là, père Faucheux ?

— Vous ne connaissez donc pas l'affaire de Saint-Didier ?

— Mais non ; contez-nous donc ça, père Faucheux.

— D'autant plus volontiers que je ne suis entré ici que pour vous faire connaître à tous le signalement du gredin que nous poursuivons.

Le cœur du meurtrier battit en ce moment à lui rompre la poitrine.

— C'est un maçon et il se nomme Pierre Picard, reprit le brigadier.

— Et qui a-t-il assassiné ?

— Sa femme.

— Le gueux ! qu'est-ce qu'elle lui avait donc fait !

— Elle pleurait sans se plaindre quand il la battait ; seulement, elle allait quelquefois au cabaret lui demander de quoi donner à manger à ses pauvres petits enfants, qu'elle ne pouvait pas voir mourir de faim. Voilà tout son crime, la pauvre créature ! C'est pour ça qu'il l'a tuée dans la nuit du jeudi à coups de couteau ; elle avait vingt-cinq ans. Il aurait dû baiser la trace de ses pas, le misérable ! Elle passait sa vie à travailler, à le soigner, lui et ses enfants, et elle n'a jamais eu d'autre récompense que les coups et la misère.

— Satanée canaille ! s'écria un jeune homme en donnant un violent coup de poing sur la table, en v'là un que je me ferai une vraie partie de plaisir d'aller lui voir couper le cou.

— C'est pourquoi il faut que vous connaissiez tous son signalement pour pouvoir l'arrêter au besoin, dit le brigadier, car nous savons qu'il rôde dans les environs.

Il se fit un profond silence.

Le meurtrier, lui aussi, écoutait, dominant par un effort surhumain la fièvre qui enflammait son sang et troublait son cerveau.

— Voilà le signalement de Pierre Picard, dit le brigadier en dépliant un papier : Taille moyenne, cou court, épaules larges, pommettes saillantes, nez gros, yeux noirs, barbe rousse, lèvres minces, un signe brun à l'extrémité supérieure du nez.

Puis, repliant son papier :

— Vous le reconnaîtrez bien si vous le rencontrez, n'est-ce pas ?

— Avec un pareil signalement, impossible de s'y tromper.

— Alors, comme dit la chanson, bonsoir les amis ; je vous quitte pour aller chasser mon gibier.

Le meurtrier ne respirait plus ; en entendant le brigadier s'éloigner, il calculait que quelques heures à peine le séparaient de la frontière, et déjà il se voyait sauvé.

Il allait relever la tête, quand les grosses bottes de gendarme, changeant de direction, résonnèrent tout à coup à ses oreilles.

Le brigadier s'était arrêté à deux pas de la table qu'il occupait, et le meurtrier *sentait* son regard peser sur lui.

Pour nous servir d'une locution populaire, son sang ne fit qu'un tour. Une sueur froide lui jaillit de tous les pores, et il lui sembla que son cœur cessait de battre.

— Ah ! ça, s'écria le brigadier, voilà un paroissien qui a le sommeil bien dur.

Et lui frappant sur l'épaule :

— Holà ! l'ami, montrez-vous donc un peu ; je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien vous voir en face.

Pierre Picard releva brusquement la tête : l'expression en était effrayante. Ses traits livides étaient affreusement contractés, ses yeux sanglants lançaient des éclairs, et un tremblement nerveux agitait ses lèvres minces et serrées.

— C'est lui ! s'écrièrent dix voix à la fois.

Le brigadier étendit la main pour le saisir au collet ; mais avant qu'il ne l'eût touché, le meurtrier lui asséna dans les yeux deux coups de poing qui l'aveuglèrent ; puis, bondissant par la fenêtre, il disparut à travers le jardin.

Revenus de la surprise qui d'abord les avait paralysés, vingt jeunes gens s'élancèrent à sa poursuite. Mais il avait sur eux une demi-minute d'avance, et pour un homme vigoureux et dont l'énergie était centuplée par l'instinct de la conservation, c'était un immense avantage.

Ranimé par le repas qu'il venait de prendre, Picard avait des jarrets d'acier. Il franchit d'un bond la haie du jardin, gagna les champs et, en moins de dix minutes, il se trouvait à une demi-lieue du village.

Après s'être assuré que les accidents de terrain le mettaient hors de portée de la vue de ses ennemis, il s'arrêta un instant pour respirer, car il était hors d'haleine, et serait tombé inanimé si cette course furieuse eût duré une minute de plus.

Mais il venait de s'asseoir à peine, quand des cris confus vinrent frapper son oreille. Il se leva et écouta.

C'étaient eux !

Que faire ? Brisé, haletant, il ne pouvait plus courir, et ils étaient là, sur ses pas.

Il promena autour de lui un regard désespéré. Partout la plaine unie, sans une roche sans un ravin, sans un bouquet d'arbres qui pût le cacher.

Tout à coup, son regard, arrêté sur une mare bordée de quelques roseaux, s'illumina, et il murmura :

— Essayons.

Il se traîna jusqu'à la mare, s'enfonça dans l'eau jusqu'au cou, ramassa sur sa tête des roseaux et des plantes aquatiques, puis resta là aussi immobile que s'il eût pris racine dans la vase.

L'eau était redevenue calme et unie comme un miroir au moment où les vingt paysans arrivèrent au bord de la mare, précédés du brigadier, qui, grâce aux soins de la cabaretière, était promptement revenu de son étourdissement.

— Ah ! ça, s'écria le père Faucheux qui, du haut de son cheval, embrassait d'un coup d'œil tous les points de l'horizon, où diable est-il passé, le gueusard ?

— C'est drôle tout de même, dit un jeune paysan ; je l'ai aperçu il y a cinq minutes, et plus personne. Cependant, le terrain est découvert à trois lieues à la ronde, et pas une motte de terre, pas un trou de taupe où il puisse cacher seulement le bout de son nez.

— Il ne peut pas être loin, dit le brigadier ; divisons nous, et parcourons la plaine en visitant jusqu'au moindre sillon. Nous rabattrons tous ici.

Pierre Picard entendit toute la bande se disperser en proférant des menaces contre lui.

Toujours immobile dans cette eau glacée, il tremblait de tous ses membres, et il n'osait changer de position dans la crainte de trahir sa présence en agitant l'eau autour de lui ou en dérangeant les joncs et les plantes humides qu'il avait amassés sur sa tête.

Il passa une heure dans cette position, étudiant le bruit des pas qui se croisaient dans la plaine et dont son oreille, avidement tendue, saisissait les plus imperceptibles échos.

Au bout de ce temps, toute la troupe se trouva de nouveau réunie autour de la mare.

— Tonnerre et tempête ! s'écria le brigadier avec fureur, le brigand nous a échappé ; mais comment ! où diable a-t-il pu passer ?

— Faut qu'il soit sorcier, dit un paysan.

— Sorcier ou non, je n'y renonce pourtant pas, reprit le père Faucheux ; le temps de laisser Sapajou se désaltérer un brin à cette mare et nous filons tous deux du côté de la frontière où le gueux a dû prendre sa course.

Et, dirigeant son cheval vers la mare, il l'arrêta juste à la touffe de joncs qui cachait le fugitif.

L'animal allongea le cou, aspira l'air, renifla avec force, puis porta vivement la tête en arrière et refusa d'avancer.

Pierre Picard avait senti sur sa joue la chaleur de son haleine.

Le brigadier cingla légèrement les oreilles de Sapajou pour le forcer à entrer dans la mare, mais l'animal recula de deux pas, et son maître eut beau faire, ni coups, ni caresses ne purent le résoudre à obéir.

— Oh ! oh ! nous avons des caprices, s'écria le gendarme, furieux d'une résistance à laquelle il n'était pas accoutumé, nous allons bien voir qui de nous deux va céder à l'autre.

Et il se préparait à corriger énergiquement le pauvre Sapajou, quand celui-ci, comme s'il eut compris le danger, tourna tout à coup à gauche et entra dans la mare quelques pas plus loin.

— Ce n'est pas malheureux dit le brigadier.

Et, tandis que son cheval buvait :

— Maintenant, mes braves, dit-il aux paysans, vous pouvez regagner le village ; Sapajou et moi, nous nous chargerons du reste.

Les paysans partirent en lui souhaitant bonne chance, puis le cheval, suffisamment désaltéré sortit de l'eau et s'élança à travers champs, stimulé par la voix de son maître.

Le meurtrier restait seul.

Cependant, quoique engourdi par le froid, il s'écoula encore plus de dix minutes avant qu'il se hasardât à quitter sa retraite.

Il sortit enfin de la mare, ruisselant d'eau, la tête et les épaules couvertes d'herbes aquatiques qui se collaient à sa barbe et à ses vêtements, le corps grelotant, le visage cadavéreux. Il jeta sur la plaine déserte un long regard et voulut murmurer quelques paroles, mais ses dents claquaient si violemment l'une contre l'autre qu'il fut quelques instants sans pouvoir proférer une parole.

Sauvé ! balbutia-t-il enfin.

Il reprit aussitôt avec l'expression d'un profond abattement.

— Oui, sauvé ! pour une heure ! .. le brigadier m'attend à la frontière, la gendarmerie est prévenue, toute la population est sur pied, la chasse va recommencer contre l'ennemi commun, contre la bête enragée. La lutte ! toujours la lutte, sans relâche et sans pitié ! tous les hommes contre moi, et Dieu aussi, Dieu qui m'a condamné ! c'est trop, je ne suis pas de force.

Tout en parlant, il enlevait machinalement les herbes gluantes dont il était couvert.

Il embrassa la solitude qui l'entourait et il en parut épouvanté.

Il sentait dans son cœur la même solitude froide, morne et désolée.

Il prit sa tête dans ses deux mains et resta cinq minutes plongé dans ses réflexions.

— Allons ! dit-il enfin d'un ton résolu.

Et il se mit en marche dans la direction du village qu'il venait de fuir.

Une heure après, il entrait dans le cabaret où le brigadier avait failli s'emparer de lui.

Tous les paysans qui s'étaient mis à sa poursuite s'y trouvaient réunis.

— L'assassin ! s'écrièrent-ils stupéfaits.

Eh bien, oui! répondit tranquillement le meurtrier ; c'est Pierre Picard, l'assassin, qui vient se livrer lui-même : allez chercher les gendarmes.

Et il vint s'asseoir au milieu du cabaret, calme et impassible.

Deux gendarmes arrivèrent bientôt.

Pierre Picard les reconnut pour ceux qui avaient passé la veille près de l'orme où il s'était réfugié.

Il leur tendit les mains en silence.

Ils lui mirent les poucettes et l'emmenèrent dans une pièce de la mairie, qui devint son cachot provisoire en attendant qu'on le transférât à la ville voisine.

Quand il se vit seul, bien enfermé dans cette prison, dont la porte était gardée par deux gendarmes, le meurtrier se laissa tomber sur son lit de camp en s'écriant avec une volupté sauvage :

Enfin! je vais me reposer!

CONSTANT GUÉROULT.

LA FEMME MAGIQUE

(ÉCRIT EN REVENANT DU BOIS)

Il n'y a pas d'idole étrangement habillée, recouverte de pierreries, peinte de couleurs bizarres, travaillée en matières précieuses, en jade, en ivoire, en onyx, en sardoine à trois couches, en porphyre,

Il n'y a pas de fille de magicien nourrie de poisons ou de plantes subtiles qui lui font un teint transparent, laiteux, une grâce morbide, des yeux mortels pour ce qu'ils regardent,

Il n'y a pas de statue des *Mille et une Nuits* cachée sous un voile, et devant laquelle tombent évanouis à la renverse, quand ils lèvent le voile les fils de princes, les kalenders, les jeunes marchands de Moussoul,

Il n'y a pas d'image japonaise, hindoue, chinoise, un type mystérieux, formidable, extra-humain,

Qui vaille la femme moderne, la créature la plus essentiellement magique, la plus extraordinairement *merveilleuse* qu'aucun rêve et aucune sorcellerie ait jamais imaginée.

C'est un être récréé par lui-même, si loin de la nature, que la nature ne peut plus prétendre à aucune part dans sa forme, son aspect, ni son âme. C'est un être mystique. Un verbe fait couleur, satin, fard et dentelle.

Ses lèvres, rouges comme du sang, ressemblent à une fleur qui jette de la lumière. Ses dents sont taillées et ciselées. En y regardant de près, on y verrait de petits sujets symboliques, des scènes épiques et un peu diaboliques qui vaudraient bien une description comme celles du bouclier d'Achille.

Ses yeux bleuis, noircis, ont été par elle redessinés, agrandis, et n'ont plus rien du vieil œil vulgaire de l'humanité. Ils s'étendent comme des lacs. En regardant attentivement au fond, on y voit des noyés, comme en un miroir révélateur, des noyés morts dans une suppliante attitude.

Son teint est inénarrable. Blanc de perle, eau de lis, rayon de lune, poussière d'aile de papillon! Les philtres des anciennes sorcières étaient bien grossiers ou bien enfantins à côté des siens.

Ses cheveux sont comme un large toit sur sa tête. D'une couleur et d'une abondance incomparables, vernissés, dorés, tissés, brodés, damassés, ils représentent ainsi, en une série de dessins invisibles à l'œil du profane, mais jaillissant sous celui des croyants, des adorateurs, les scènes de la vie de la femme.

Son costume renverse et dépasse toutes les nations et toutes les traditions. Il semble être apporté d'une autre planète. Il éloigne la pensée du corps humain pour la reporter vers on ne sait quoi d'extra-terrestre, d'un séraphin matérialisé, par exemple.

Comme ces apparitions des anciennes rêveries, il ne faut pas qu'elle parle, ou qu'on essaie de la toucher, ou de l'étreindre dans ses bras, sous peine de la voir s'évaporer ou devenir guenille.

Sensible à soi seule, comme une fleur qui se cultive elle-même et entretient sa beauté, elle passe éblouissante, dangereuse et inexorable à travers les hommes qui se prosternent le front contre terre ou restent changés en statue. Elle traverse leurs désirs en relevant un peu le bas de sa robe pour que leur boue ne la tache point. Son âme reste un diamant immaculé et lumineux, enfermé comme un dieu dans le précieux reliquaire qu'elle est elle-même en toute sa personne. Pas une main ne peut se vanter d'avoir tenu le diamant dont la lueur transparaît à travers son visage...

En vérité, en vérité! Y songeriez-vous? L'idole en chemise et en jupon. Le charme rompu par elle-même, l'idole tuant la divinité de ses propres mains, et l'adorateur foudroyé de ne plus voir le palais enchanté, les jardins d'émeraudes, de saphyrs, d'or et de nacre, se retrouvant au milieu du champ vulgairement labouré, et tenant entre ses doigts non plus la matière mystique, idéale, surnaturelle, mais de la simple chair sous un peu de chanvre!

TY.

PETITES NOUVELLES

Ce soir, à la Comédie-Française, la première représentation d'*Anne de Kerviher*, de M. Legouvé.

Ce drame sera interprété par MM. Febvre, Worms, Barré, Mlle Dudley.

Et reprise de l'*Etincelle*, de M. Pailleron.

— On sait que c'est à M. Vaucorbeil que les artistes de l'Opéra sont redevables du rétablissement des pensions de retraite.

On sait aussi quel souci il a de l'intérêt de tout son personnel. Il vient encore d'en donner une nouvelle preuve en attribuant une augmentation annuelle de trente mille francs aux artistes des chœurs, et de trente mille francs aux artistes de l'orchestre.

Ces deux sommes seront reparties en *portions égales* sur chacun des artistes des chœurs et de l'orchestre.

Voilà une excellente mesure qui prouve une fois de plus combien M. Vaucorbeil s'inquiète du sort des artistes qu'il dirige.

C'est de la philantropie artistique bien entendue, et nous nous associons volontiers à la joie de ceux qui en sont l'objet.

— A l'Opéra-Comique, M. Carvalho prépare une reprise du *Maçon*, de Scribe et Auber, qui n'a pas été joué depuis une vingtaine d'années.

Le rôle d'Henriette serait destiné à Mlle Thuillier, M. Nicot jouerait celui de Roger, et le joyeux serrurier serait représenté par M. Gourdon, récemment engagé à l'Opéra-Comique.

— Les *Noces d'Attila*, le drame de M. Henri de Bornier, entre en répétition à l'Odéon.

La pièce est en vers, en quatre actes et cinq tableaux ; l'action se passe dans le pays des Huns, entre le Danube et la Theiss.

Les principaux rôles seront joués par les artistes actuels de l'Odéon : MM. Marais, Pujol, Porel, etc., Mlle Jullien et Mme Samary.

On nous assure que M. Taillade sera engagé pour le rôle d'Attila, et Mme X... pour le rôle de Géroulia, une Parisienne captive d'Attila.

Mlle Jullien remplira le rôle d'une princesse gauloise prisonnière chez les Huns, et Mlle Hélène Petit le rôle d'un jeune fils d'Attila.

Nous souhaitons un grand succès à ce nouveau drame patriotique de l'auteur de la *Fille de Roland*.

— La question de l'Opéra-Populaire municipal, nous assure-t-on, doit être résolue avant peu. M. Turquet, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts, et M. Herold, préfet de la Seine, ont eu de nombreuses entrevues à ce sujet, et l'on pense que ce projet adopté en principe par le conseil municipal, sur la proposition de M. Turquet, sera présenté prochainement à la sanction du Parlement.

Nous espérons bien, et en ceci nous ne sommes que l'écho fidèle du public, que la Chambre n'hésitera pas à voter ce que la Ville de Paris lui demande.

Il y va non-seulement des intérêts de l'art musical français, mais encore de ceux de la grande Ville qui, par ses spectacles, ses monuments, ses plaisirs, son activité et sa vie artistique, attire dans son sein, chaque année, un nombre considérable de visiteurs étrangers venus de toutes les parties du monde.

— Voici la distribution de l'opéra-comique en un acte, de M. Louis Ulbach, musique de M. de Conninck, qui passera cette semaine au Nouveau Lyrique.

Titre, le *Jardin*.

Paul	M. Pitois
Tranquille	Léon David
Cécile	Me Agnelli

— L'administration de Monaco vient de faire deux maîtres engagements : ceux de M. Faure et de Mme Carvalho.

Les deux grands artistes seront les étoiles du théâtre du Casino pendant cinq semaines, depuis le 20 janvier jusqu'à fin février.

Les représentations françaises et italiennes alterneront : M. Faure et Mme Carvalho chanteront dans ces deux langues *Faust*, *Hamlet*, la *Favorite* et *Don Juan*.

Exceptionnellement, Faure chantera le *Châlet* en français.

L'administration de Monaco donne à M. Faure 50,000 fr. pour cette série de représentations.

— Voici quelques chiffres intéressants sur les réparations et autres travaux de restauration exécutés récemment au théâtre de l'Opéra-Comique :

La maçonnerie a couté 10,000 fr.

La pose et le renouvellement des appareils de plomberie, 45,000 fr. ;

Les ouvrages de menuiserie, 33,000 fr. ;

La serrurerie, 16,000 fr. ;

L'installation des appareils de chauffage, 12,000 fr. ;

Les travaux de grosse peinture, de dorure et de vitrerie sont ceux qui ont occasionné la dépense la plus considérable, 55,000 fr.

On a dépensé, en outre :

Pour les réparations des appareils d'éclairage ou la pose de nouveaux appareils, 18,000 fr.

Pour les peintures décoratives, 52,500 fr. ;

Et, enfin, pour les travaux de sculpture, d'ornements, 13,500 fr.

Ces divers travaux de gros œuvre ou de peintures murales une fois achevés, on a dû faire une nouvelle dépense de 140,000 fr. pour les travaux de tapisserie, soit au total 395,000 fr.

— La préfecture de la Seine vient de publier le bulletin récapitulatif de la statistique municipale de l'année 1878. Ce document, qui résume les douze bulletins mensuels de l'année à laquelle il se rapporte, contient pour la première fois des renseignements intéressants sur la topographie du sol et sur la propriété immobilière provenant de la révision cadastrale effectuée en 1878 à Paris.

Paris compte 74,740 maisons, outre les bâtiments publics ; ces maisons contiennent 337,587 locaux livrés à l'industrie et 684,952 servant à l'habitation, en tout 1,022,539. Leur valeur locative totale est évaluée à 579,887,641 fr. dont 247,969,537 fr. pour la première catégorie et 331,918,104 fr. pour la seconde.

Les voies publiques, rues, avenues et boulevards de Paris, abstraction faite des cités et passages privés, ont une longueur cumulée de 876,835 mèt. 18 centimèt. dont 204,562 m. 88 sont plantés. Les voies plantées sont pourvues de 33,540 m. 84 d'égouts collecteurs et de 167,631 m. 93 d'égouts ordinaires. Sous les voies non plantées sont établis des égouts collecteurs longs de 27,689 m. 35 c., et des égouts ordinaires dont le développement est de 312,697 m. 11. Les égouts de toute nature mesurent donc ensemble 571, 559 m. 23 c. courants.

Sur les 74, 740 maisons de Paris, il n'en est que 22,455 qui aient des branchements d'égouts, déversant directement leurs eaux ménagères dans l'égout public.

Quant à la superficie totale de Paris, elle est de 7,802 hectares et se divise comme suit :

	hect.	a.	c.
Surface des voies........	1.450	64	65
Squares et jardins publics...	177	26	47
Cimetières intérieurs.......	93	89	58
Seine entre les parapets....	222	23	»
Bâtiments, maisons, terrains et jardins privés.........	5,857	96	30
Total égal..........	7.802	»	»

La population totale de 1878 étant de 1,988,806 habitants, on trouve qu'il y a 254 habitants par hectare.

— Voulez-vous rire, danser, vous amuser, allez à *Crémorne*. Quel entrain, quel orchestre quel splendide établissement ! aussi la foule s'y porte-t-elle !

Il y aura beaucoup de surprises cette année, réservées par la direction de ce vaste établissement, mais nous avons promis de nous taire encore.

Au nombre des produits hygiéniques exposés au palais de l'Industrie, le jury des récompenses devait tout particulièrement distinguer le *Thymol-Doré*, dont les propriétés anti-épidémiques et tonifiantes sont des plus remarquables. Aussi l'excellent produit a-t-il été honoré d'une *médaille d'argent*. Rappelons, au moment où le froid va sévir, que les lotions quotidiennes au *Thymol-Doré* préservent sûrement des gerçures, crevasses, engelures, etc.

Veut-on savoir quel a été, lundi, l'emploi de la soirée de S. A. I. le grand-duc Nicolas de Russie ?

Il nous serait facile, à ce propos, de faire voyager nos lecteurs dans le pays des hypothèses. Mieux vaut leur apprendre tout de suite que notre hôte impérial avait, longtemps d'avance, formé le projet de passer quelques heures au *Hammam*, l'établissement balnéaire parisien par excellence et que ce programme a pu être rempli à la complète satisfaction de l'Auguste visiteur, qui s'était réservé la jouissance exclusive du Hammam pendant quelques heures.

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que son Altesse Impériale visitait les Bains turco-romains de la rue Neuve-des-Mathurins. Mais elle a pu constater, ainsi que nous l'avons fait nous-même, une innovation toute récente et très heureuse dans leur installation. Nous voulons parler du gymnase (système Paz) que les baigneurs ont maintenant à leur disposition et dont les services sont inappréciables.

Ce seul mot de gymnase nous dispense de tout commentaire ; il est certain que les effets bienfaisants de la médication hydrothérapique, en honneur au Hammam, seront doublés par la pratique de la gymnastique, surtout pendant la froide saison.

On voit que rien n'est négligé pour perfectionner l'installation de ce magnifique établissement qui peut être considéré comme la Providence des élégantes victimes de l'absorbante vie parisienne.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 985e livraison (22 novembre 1879). — L'Amérique équinoxiale, par M. Ed. André, voyageur chargé d'une mission du gouvernement (1875-1876). — Texte et dessins inédits. — La région de Pasto (Cauca). — Douze gravures de Riou. H. Clerget, Sirouy, Emile Bayard, Maillard et Sellier.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME — BOUFFES-PARISIENS — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché NADAR

TRAGEDIE — MUSIQUE

JULIE BENNATI

Rôle de Phébée
(dans *Panurge.*)

Imp. Ves Barret. — G. Bouvy del.

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 342

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 4 au 11 Décembre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPARTs	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ÉTRANGr	id. 20 fr.	id. 10 fr.



CCCXLII

—

JULIE BENNATI

Quand on a été Gilda, Marguerite et Mignon; qu'on a frémi sous les accents palpitants de Verdi; qu'on a senti son cœur battre au passage de Faust tout imprégné de la poésie de Gounod et qu'on s'est abîmée pensive à la recherche de Wilhem Meister, cela doit paraître étrange d'endosser le costume de Phébée la Ribaude.

Julie Bennati a marché dans la carrière en sens inverse de Marie Heilbronn. Elle a quitté momentanément Mozart et Verdi pour Hervé, mais elle est trop jeune pour ne pas revenir dans les sentiers où elle a déjà laissé la trace de ses pas apporter de nouveau son riche organe, souple et sympathique, et sa passion brûlante au service des héroïnes de nos grands drames lyriques.

Née à Fisme (Marne). Julie Bennati est bien Française quoi qu'en dise la terminaison de son nom. C'est à notre Conservatoire qu'elle est venue prendre ses premières notions de son art; c'est d'un maître français, de Baptiste, qu'elle a reçu la première direction musicale.

Et pourtant, aussitôt en état de suivre sa carrière théatrale, c'est avec la musique et dans la langue italiennes qu'on la voit aborder la scène. En Danemark, Copenhague, entend ses premiers chants, et Rosine; du *Barbier de Séville*, lui sert de début sur le théâtre du Casino de cette ville.

Du Danemark, Julie Bennati passe en Russie, à Moscou, à Varsovie, elle chante le grand répertoire italien dans toute sa variété.

Après Rosine du *Barbier de Séville*, voici venir Cherubini des *Noces de Figaro*, et Zerline de *Don Juan*. Puis au genre léger, à la comédie, succède le drame avec Violetta de la *Traviata*, Gilda de *Rigoletto*, Marguerite de *Faust*.

Les applaudissements qui l'ont accueillie en Russie la suivent à Vienne, à Bukarest et en Italie. A Turin, elle fait une splendide saison d'hiver. C'est elle qui joue pour la première fois dans cette ville la *Mignon*, d'Ambroise Thomas. Fêtée par le public, elle se fait apprécier exceptionnellement par son impressario à qui elle rend de signalés services. C'est ainsi qu'elle apprend en dix jours le rôle de Léonore de la *Favorite* pour suppléer une chanteuse malade. Sa voix homogène, étendue, fait merveille dans ce rôle de contralto dont elle rend tout aussi bien les notes graves que les parties élevées.

A Florence, à Milan (théatre dal Verne), même succès. Dans cette première ville la Société orchestrale florentine, lui décerne, le 29 octobre 1875, un brevet en signe d'estime.

Sa réputation passe alors les Alpes.

M. Vizentini, directeur du théatre lyrique, lui télégraphie pour prendre le premier emploi dans sa troupe. L'engagement est signé et Julie Bennati va débuter dans la *Statue*, de Reyer, lorsque son nouvel impressario fait faillite.

Une fois à Paris, la cantatrice ne jette plus sur l'Etranger qu'un regard mélancolique. Il lui semble qu'elle est dans toutes les conditions voulues pour s'acclimater dans la grande cité artistique. Les amis lui conseillent de frapper aux théatres de genre qui sont souvent la source de la fortune; Julie Bennati se laisse tenter. La voilà engagée aux Bouffes-Parisiens, pour créer un rôle dans un opéra comique d'Hervé: *La Marquise des Rues*.

Ses débuts ont eu lieu à Paris, dans cet ouvrage, le 22 février dernier. Le compositeur, frappé des ressources de sa voix, avait écrit spécialement pour elle des morceaux importants. Aussi, malgré l'exéguité du cadre, le talent de la virtuose s'accentue d'une façon indéniable. On admire sa voix fraîche et vibrante, on en savoure le timbre argentin, on s'étonne de la science déployée par la nouvelle diva, habile à battre le trille aussi bien qu'à poser le son.

Le 10 septembre, Mlle Bennati fait son second début dans Phébée la Ribaude de *Panurge*, pour laquelle Hervé écrit encore des motifs sortant tant soit peu de l'opérette. Et enfin c'est à elle qu'incombe le soin de présenter à Paris un compositeur nouveau M. Audran, dont elle crée le premier ouvrage : *Les Noces d'Olivette*, le 13 du mois dernier (rôle de Batilde.)

Appelée à Bruxelles pour y créer Panurge, la brillante cantatrice ne pourra s'y rendre, étant retenue aux Bouffes pour assurer le succès de l'ouvrage qu'elle y joue en ce moment et pour préparer la reprise de *Fleur de Thé*, le charmant ouvrage de Charles Lecoq dans lequel elle doit jouer le rôle de Césarine.

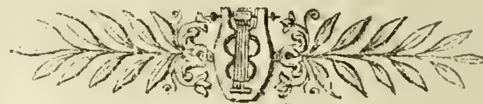
Désormais acclamée prima dona du passage Choiseul, Julie Bennati se contentera-t-elle de ce poste si envié, ou cherchera-t-elle à conquérir une même situation sur une grande scène musicale, c'est ce que l'avenir nous dira. Il est bien évident que si le théâtre lyrique venait à se reconstituer, c'est là où serait véritablement la place de cette chanteuse, trop virtuose pour faire valoir dans l'opérette son talent tout entier. Mais en attendant qu'elle redevienne l'interprète des maîtres, nous serons heureux de l'applaudir au service de nos gais musiciens, car elle apporte au théâtre de rares qualités capables de la faire apprécier sur quelque scène qu'elle se fasse entendre.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Mademoiselle

MAROT

(du théâtre du Palais-Royal).



REVUE DES THEATRES

OPÉRA

—

Débuts de M. Maurel.

Hamlet, éloigné de la scène par suite du départ de son merveilleux créateur, M. Faure, vient de reparaître sous les auspices d'un débutant, M. Maurel, ancien lauréat du Conservatoire de Paris, dont la carrière s'est faite jusqu'ici sur plusieurs grandes scènes de l'Etranger.

C'est à Londres que M. Vaucorbeil a été chercher son nouveau pensionnaire. Disons de suite qu'il vient de faire en lui la meilleure de ses acquisitions.

Beaucoup de gens s'inquiètent de savoir si M. Maurel a égalé M. Faure. C'est là un enfantillage; et ce serait aussi une injustice de comparer ce jeune artiste, quel que soit son talent, au maître chanteur dont la renommée égalera celle des plus grands artistes de ce siècle. On peut être très remarquable dans *Hamlet* et dans *Don Juan* sans être sur la même ligne que Faure qui y est la perfection même.

Donc ceci dit, louons sans réserve M. Maurel, distingué d'allures, sympathique de physionomie, comédien plein

d'action, chanteur doué d'une belle voix qu'il manie avec une science consommée, principalement dans les passages de tendresse.

Mlle Daram a été fort goûtée dans Ophélie, et Mlle Richard a prêté son magnifique organe à la mère d'Hamlet. Comme comédienne, nous rendrons justice à son sentiment dramatique et ne la chicanerons pas sur la splendeur de sa jeunesse fort peu en rapport avec le personnage qu'elle interprète.

N'oublions pas Mlle Beaugrand, si ravissante dans le ballet. Depuis longtemps nous l'avons acclamée comme notre première ballerine française.

L'orchestre a vaillamment marché. En somme, belle reprise du remarquable ouvrage d'Anselme Thomas.

COMÉDIE-FRANÇAISE

Première représentation de *Anne de Kerviler*, drame en un acte et en prose de M. Ernest Legouvé.

On prête, à M. Dumas fils, le mot suivant qu'il aurait prononcé en sortant de la première représentation de *Anne de Kerviler* : « Cela pourrait servir pour un cinquième acte de drame. »

C'est là, en effet, la première critique que l'on est amené à faire de la pièce de M. Legouvé, mais il en est bien d'autres qu'on ne peut se défendre d'articuler encore contre la donnée de cet acte qui n'a pour lui que le style.

C'est une idée bien étrange qu'a eue M. Legouvé de vouloir chercher à marier la République avec la monarchie blanche et aussi de nous parler de confession au théâtre au moment où nous vivons. Son officier royaliste, son commissaire de la République, ne sont pas des types bien nouveaux. Quant à la lutte généreuse entre un mari et l'amant de sa femme, elle étonne plus qu'elle ne touche, car elle n'exprime pas un sentiment vrai de la nature.

Nous regardons *Anne de Kerviler* comme une erreur d'un académicien de mérite, et nous croyons que son petit drame ne tiendra pas longtemps sa place sur notre première scène, malgré les efforts des excellents comédiens de la rue Richelieu : Febvre, Worms, Barré et Mlle Dudlay.

Nous n'avons pas besoin de recommander à nos lecteurs la très remarquable poésie que nous publions ci-dessous, et la beauté de l'œuvre s'imposera d'elle-même dès les premiers vers :

UNE NUIT DE MOLIÈRE

Comédie en un acte et en vers.

Le théâtre représente le cabinet de travail de Molière. — Une porte au fond. — Au-dessus de la porte, le portrait d'Armande Béjard. — Sur un guéridon, un volume ouvert des œuvres de Molière. — Au lever du rideau, Molière, assis devant une table, écrit.

SCÈNE PREMIÈRE

MOLIERE.

Allons, Molière, allons, travaille, fais ton œuvre!
L'homme est tigre ou lion, l'homme est singe ou [couleuvre :
Guerre aux bêtes qui sont dans l'homme! Tout [l'enfer
Rugit, bave et se tord sous ma plume de fer.
Bravo ! J'aime à tenir à l'étroit dans mes rimes
Les faiseurs de pathos et les faiseurs de crimes,
Le scélérat heureux et l'hypocrite vil,
Et je fais volontiers danser au bout d'un fil
Tous ces pauvres pantins de chair.

(Il se lève).

Quelle torture!
Rire et souffrir! Cacher aux hommes la blessure
Qu'ils vous ont fait au cœur ! Ne la leur laisser [voir
Qu'à travers les ennuis des autres! Ne pouvoir
Être qu'un mannequin qui souffre et qu'on admire!
N'être jamais soi-même un instant! Faire rire
Des princes, des marquis, quand on sent en dedans
La douleur vous ouvrir le cœur avec les dents!
Etre un Scapin fouetté sur le théâtre, à l'heure
Où l'on écoute en soi quelque chose qui pleure!
Railler son propre deuil pour amuser des fous!
Créer un type humain qui souffre comme vous!
Le jeter tout vivant ensuite sur la scène,
Pour le faire accueillir par quelque rire obscène,
Et pour être fier de le voir accueilli
Par ce rire brutal, fait de gloire et d'oubli !

(Un silence.)

Qu'ai-je donc fait à Dieu pour avoir du génie ?

(Feuilletant un volume de ses œuvres).

Je suis ma propre honte et ma propre ironie!
Ce livre que j'abhore et qui pourtant m'est cher,
C'est mon cœur répandu, c'est la chair de ma [chair
C'est toute la douleur dont mon âme est remplie,
C'est ma souffrance avec un bonnet de Folie,
C'est ma tristesse avec un masque grimaçant!
Ces feuillets à mes doigts devraient laisser du [sang,
Lorsque ma main les touche. Ah! comme ils sont [Molière!
Alceste a comme moi l'humeur fantasque et [fière ;
Mais la cour me fait peur, quelquefois je suis las,
Et j'ai fait de Tartufe un hypocryte, hélas!

(Revenant sur le devant de la scène.)

Comme ils pèsent sur moi ces courtisans infâmes,
Ces hobereaux sucrés, ces enjôleurs de femmes
Qui font de grands saluts et qui ne veulent pas
Qu'on leur dise tout haut ce qu'on pense tout bas!
Palsambleu! je les hais d'une robuste haine,
Tous ces serpents ayant une figure humaine,
Tous ces jolis galants au corsage élancé,
Qui mettent leur esprit dans un jabot plissé,
Tous ces bruyants faiseurs de choses ridicules,
Tous ces nains chamarrés, plus fiers que des [hercules.
Tous ces fats qu'au théâtre on voit aux premiers [bancs
S'abattre chaque soir dans des flots de rubans,
Tous ces petits vieillards, familiers des coulisses,
Qui de leurs billets doux poursuivent les actrices.
Tous ces beaux soupirants qui font par un valet
Présenter leurs respects aux dames du ballet,
Et qui, stupidement enfoncés dans leur boue,
Ne s'aperçoivent pas que Molière les joue!
O misère! ils sont là, riant affreusement,
Quand une femme trompe, hélas! pour un amant,
Avant le deuxième acte, un pauvre Sganarelle
Qui ne demanderait qu'à pouvoir croire en elle,
Et pourtant, ô douleur! Sganarelle, c'est moi!

(Se tournant vers le portrait d'Armande Béjard).

Pourquoi ne pas m'aimer, moi qui n'aime que toi?
Pourquoi ne pas vouloir être, ô coquette Armande,
La femme du devoir, l'épouse fière et grande
Qui sourit au poète en lui tendant la main?
L'amour ne peut-il pas persister dans l'hymen?
Une femme qu'on aime et qu'on défend sans [cesse
Ne peut-elle pas être une douce maîtresse ?
Et ne peut-on l'aimer sans craindre quelque [affront ?
Qui sait? Peut-être un jour les hommes se diront,
En détournant les yeux de mon œuvre immor- [telle :
«Ce Molière, après tout, n'était qu'un Sganarelle!»
J'ai bien souffert, ce soir. Que fait-elle à présent?
Ce marquis lui contait des fadeurs en passant,
Je sentais tout mon sang me monter à la face,
Les dames autour d'eux se parlaient à voix basse,
Je causais, je riais, n'osant pas laisser voir
Mon ridicule ennui. J'ai bien souffert ce soir!

(Il ouvre une fenêtre.)

O peuple de Paris, ô grand peuple qui m'aimes,
Toi qui comprends si bien mes angoisses suprê- [mes
Chaque fois que je t'ouvre un côté de mon cœur,
O peuple fraternel, si doucement moqueur,
O toi qui m'applaudis avec un saint délire,
Viens voir pleurer Molière, après l'avoir vu rire!

(Il tombe sur une chaise.)

SCÈNE II

MOLIERE. — LA MUSE.

LA MUSE (entrant lentement.)

Essuie, ô mortel, les pleurs de tes yeux!
Vivre, c'est souffrir. Accomplis la tâche
Qu'à ton noble orgueil imposent les dieux.
Qui souffre le plus travaille le mieux
Et qui ne sait pas souffrir est un lâche.

Des jours moins amers peut-être viendront.
La douleur humaine est comme une armure :
Il faut la porter en levant le front.
Poète, la Gloire est faite d'affront
Et toute la tienne est dans ta blessure!

Tout homme n'est grand que par ses douleurs,
C'est aux rameaux noirs, aux troncs sans racines
Que l'Eté suspend les nids querelleurs.
La rose n'est belle au milieu des fleurs
Que parce qu'elle a de tristes épines.

MOLIERE.

Que me veut cette voix ? J'ai déjà trop souffert!

LA MUSE.

Que t'importent les maux, si ton malheur te sert?
Le bonheur est du moins au fond de l'espérance.

MOLIERE.

Puisqu'un grand nom s'achète au prix de la souf-
[france,
Que n'ai-je eu le destin d'un mortel ignoré !

LA MUSE.

Tu te mens à toi-même, ô poète inspiré !
Vous êtes tous pétris dans une même argile ;
Vous redoutez la mort, vous craignez l'inconnu,
Vous êtes stupéfaits devant un glaive nu,
Et votre cœur est faible autant qu'il est fragile ;
Mais, vous le mettriez de vos mains en lambeaux
Vous boiriez votre sang, le sang pur de vos veines,
Afin de conquérir dans les luttes humaines
L'inutile laurier qui croît sur les tombeaux.

MOLIERE.

Qui donc es-tu pour lire au fond de ma pensée
Comme en un livre ouvert qu'on mettrait sous tes
[yeux ?
De quel droit comprends-tu que mon âme est bles-
[sée ?

LA MUSE.

Ami, je suis la Muse et j'arrive des cieux.
C'est moi qui recueillis ta première caresse !
C'est moi qui fus plus tard ta première maîtresse
Lorsque ton cœur battit sans deviner pourquoi ?
Celle qui consola ta première tristesse,
O poète oublieux, ce fut encore moi !
Je t'enseignai le monde et je te fis connaitre
Ton cœur, ton propre cœur plus troublé que les
[flots ;
Je t'appris à chanter les douleurs de ton être ;
Je t'appris à pousser de lyriques sanglots.
Tu n'étais qu'un enfant ignoré de l'envie,
Un rêveur qui s'assied aux bornes du chemin :
Je me penchai sur toi, je te pris par la main
Et j'ouvris dans ton sein la source de la vie.
Elle jaillit avec des clameurs de torrent
Jusque sur tes pieds nus meurtris par les épines :
Quand tu te fus lavé dans ses ondes divines,
Tu regardas ton ombre et tu te trouvas grand !
Pendant que tu rêvais, je tendis sur ta lyre
La sombre corde humaine où vibrent les douleurs.
La nature n'était qu'un immense sourire ;
Le vent portait au ciel l'âme errante des fleurs.

MOLIERE.

Je te reconnais trop, ô Muse impitoyable !
C'est toi qui pour toi-même aux dieux m'as immolé.

LA MUSE.

J'ai fait encore plus, poète : j'ai foulé
Tes chimères d'amour comme des grains de sable;
Je t'ai montré le masque et la réalité ;
Je t'ai fait dépenser une infertile sève ;
Dans le gouffre éternel j'ai moi-même jeté
La clé d'or qui t'ouvrait les portes d'or du rêve.

MOLIERE.

Tu m'as désespéré, tu m'as vêtu de deuil.

LA MUSE.

J'ai fait encore plus : j'ai soulevé la haine
Autour de ton génie et de ton noble orgueil.

MOLIERE.

Que suis-je sous ton soufle? un peu de cendre hu-
[maine.

LA MUSE.

Si tu n'avais été qu'un vulgaire passant,
Tu te serais courbé sous le vent de mon aile
Sans même avoir compris que je suis grande et
[belle.

MOLIÈRE.

Tu ne m'aurais pas fait pleurer des pleurs de sang !

LA MUSE.

Si tu n'avais été que ce passant stupide,
Tu douterais des dieux, de ta mère et de toi.

MOLIÈRE.

Si le bonheur existe et si tout n'est pas vide,
Le souvenir du moins devrait s'éteindre en moi.

LA MUSE.

Oublier et souffrir, c'est espérer sans croire,
C'est couper la racine aux dépens des rameaux.

MOLIÈRE.

Tu ne m'as rien appris.

LA MUSE.

J'ai fécondé tes maux.

MOLIERE.

Tu ne m'as rien donné.

LA MUSE.

Je t'ai donné la gloire.

MOLIERE.

La gloire n'est qu'un nom écrit sur un linceul.

LA MUSE.

La gloire est le lever d'une étoile dans l'homme.

MOLIERE.

Eh ! que m'importe à moi que mon siècle me
[nomme,
Si je suis malheureux, si je suis triste et seul !

LA MUSE.

Lorsque sous le pressoir on met les grappes mûres,
Le vin, le vin sacré coule en sillons vermeils,
Tel que le sang de l'homme aux lèvres des blessures;
O poète, la gloire et le vin sont pareils !
Ils versent tous les deux l'ivresse aux créatures ;
Ils sont nés tous les deux du baiser des soleils.

MOLIERE.

Je ne veux pas connaître une nouvelle ivresse :
J'ai déjà trop connu l'ivresse de l'amour.

LA MUSE.

Pourquoi de ton amour souffrirais-tu sans cesse ?
L'espoir est éternel, les regrets n'ont qu'un jour.

MOLIERE

Cette femme, vois-tu, je l'aime ! Elle est si belle
Que pour un seul regard, pour un sourire d'elle,
J'effeuillerais au vent mon immortalité.
Lorsque je sais le mieux qu'elle m'est infidèle,
Tout me défend de croire à la réalité.

LA MUSE.

Laisse parler ton cœur, sublime Sganarelle !

MOLIERE.

Elle n'était encor qu'une rieuse enfant,
Un oiseau qui gazouille au lever de l'aurore,
Une petite fée au rire triomphant,
Quand elle m'inspira l'amour qui me dévore.
Je mis toute ma gloire, hélas ! à ses genoux ;
Je crus lire en ses yeux qu'elle était simple et
[bonne ;
Mais elle me donna son cœur comme une aumône :
Elle ne m'aima plus quand je fus son époux.
Je travaillais, courbé sous mon œuvre éternelle :
Elle ne comprit pas l'angoisse de mes nuits,
Mon sévère idéal, mes tragiques ennuis,
Et les rôles plus doux que j'écrivais pour elle.
Elle ne rêva plus qu'aux fêtes de la cour,
Qu'au triomphe bruyant des femmes de théâtre,
Et ce fut quelque drôle à la face de plâtre
Qui me vola ma part de bonheur et d'amour,
Quelque fou qui portait le feutre sur l'oreille,
Un pourpoint de velours, un jabot tuyauté,
Quelque marquis bavard, quelque duc éventé,
Quelque fat que mes vers avaient fouetté la veille!
Je les maudis tous deux, et je l'aime pourtant,
Et je suis attiré vers sa beauté suprême.
A quoi bon évoquer l'avenir éclatant !
O Muse, tu vois bien que je souffre et que j'aime !
Tu vois bien que mon cœur ne s'est jamais fermé !
Que l'amour de la gloire en entrant dans mon âme
Ne peut pas effacer le nom de cette femme,
Et qu'il est bien cruel d'aimer sans être aimé !

LA MUSE.

Ne désespère pas. La Muse t'est fidèle :
Je suis ta grande amante et j'arrive à mon tour.
La femme qui n'a pas compris ton noble amour
Est indigne des pleurs que tu verses pour elle.
Elle eût été sublime en s'immolant à toi,
Et sur les lyres d'or elle eût été chantée ;
Mais, le génie humain est fils de Prométhée :
Elle n'a pu t'aimer qu'en t'immolant à moi !

MOLIERE.

Puisque mon triste cœur n'a plus le droit de croire,
Puisque de cet amour je suis déshérité,
Muse raconte-moi quelle sera ma gloire
Sous les lointains soleils de la postérité !
Muse, soulève un peu pour moi les sombres voiles
Qui cachent l'avenir et les décrets du sort !

LA MUSE.

Ta gloire éblouissante ira jusqu'aux étoiles
Quand on t'aura couché dans la paix de la mort.
Les pleurs mal déguisés sous ta verve comique,
On les recuillera comme des diamants,
Et tous retrouveront dans ton rire tragique
Quelqu'un de tes sanglots, quelqu'un de tes tour-
[ments.
Tu seras le soldat et l'apôtre du juste,
Aux yeux des fiers penseurs sur ton œuvre inclinés,
Et les comédiens couronneront ton buste
Dans le recueillement des peuples prosternés.
Des poètes viendront, des poètes sublimes !
André Chenier, enfant d'Athène et de Paris,
Fera claquer son fouet dans la clameur des rimes
Après avoir chanté l'aube et les prés fleuris.
La Muse au profil grec, la belle Muse antique
Lui dictera le chant doux et mélancolique,
Chanté par le captif à l'ombre des barreaux,
Et debout dans les plis de sa blanche tunique,
Elle ne se taira que devant les bourreaux.
Pour dire à son pays ses colères hautaines,
Byron découpera les fibres de son cœur
Et sur son luth puissant, implacable et moqueur,
Il les fera vibrer comme des voix humaines.
Schiller déchaînera les brigands sur les monts.
Gœthe, mêlant l'aurore et la nuit dans son livre,
Fera flotter sur Faust, étonné de revivre,
L'amour de Marguerite et l'aile des démons.
Lamartine, aux accords d'une vivante lyre,
Ira sur les lacs bleus chanter le nom d'Elvire
Et pendant que ses chants, dans l'espace emportés,
Éveilleront au loin de longs cris d'espérance,
Les rames dans la nuit frapperont en cadence
Sur la rondeur des flots par la lune argentés.
Leopardi mourra, pleurant sur l'Italie.
Musset aux jeunes gens contera ses douleurs
Et de quel vin amer sa coupe était remplie,
Alors qu'il souriait pour leur cacher ses pleurs.
Victor Hugo fera dans sa strophe superbe
Murmurer les ruisseaux et gazouiller les nids ;
Les roses, les sillons, les forêts, les brins d'herbe,
Les astres, tout vivra dans ses vers infinis.
Il chantera la grâce auguste de la femme,
La tombe et le berceau, la pourpre et les haillons ;

Il aura sous ses pieds ces quatre fiers lions :
L'Histoire et le Roman, l'Épopée et le Drame.
Il interprétera l'énigme de la mort,
Et pendant soixante ans, pâle visionnaire,
Il sera, sous le ciel où le châtiment dort,
Le forgeron des dieux dans l'antre du tonnerre.
Eh bien! laisse ton cœur, ton pauvre cœur souffrant,
Battre au moins pour la gloire, ô Molière, ô poète!
Pleure, si tu le veux, mais relève la tête ;
Car, même après ceux-là, tu demeureras grand !

MOLIERE.

Muse, tu m'as rendu la divine espérance !
Je ne veux plus savoir si j'ai souffert ou nom.
Je te le disais bien : la gloire n'est qu'un nom ;
Mais, ce nom est aussi le nom de la souffrance.
J'accepte mon destin, tel que l'ont fait les dieux.
Frappe, frappe, ô douleur ! je fermerai les yeux,
Je ne me plaindrai pas, pourvu que sur ma tombe
Un beau laurier se lève, un peu de gloire tombe!

LA MUSE (présentant à Molière sa plume.)

Poète, prends ta plume et travaille ! Ma main,
En tendant cette plume à ta main créatrice,
A sur elle le poids de tout le genre humain
Et tient en quelque sorte un morceau de justice.
Sers-toi d'elle au milieu des hommes, sans effroi
Comme un soldat se sert de sa loyale épée.
Regarde : on la dirait dans du soleil trempée !
Regarde : on la dirait vivante comme toi !

MOLIERE (s'agenouillant.)

Je la prends de ta main comme un arme bénie.

LA MUSE (étendant la main.)

Et maintenant debout ! fais parler ton génie,
Retourne à ton théâtre, ô sublime railleur !
Je t'ai sacré poète au nom de la douleur !

MOLIERE (s'asseyant devant la petite table.)

Allons, Molière, allons ! recommence ta tâche,
Reprends le fil doré de tes pantins vivants,
Flagelle de nouveau, sans pitié, sans relâche,
Tes faux dévots, tes faux marquis, tes faux savants!

LA MUSE (se retirant lentement.)

Ami, travaille, travaille,
Travaille sans t'arrêter !
La vie est une bataille
Et travailler, c'est lutter.

A travers ton œuvre immense,
Dans tes livres éclatants
Tu jettes une semence
Que fera germer le temps.

Dès le lever de l'aurore,
Arrose-la de tes pleurs,
Si tu dois cueillir encore
Plus de ronces que de fleurs.

O poète, si tu laisses
Ton œuvre faite à moitié,
N'excuse pas tes faiblesses,
N'implore pas ma pitié.

La Muse ne fait pas grâce,
Les dieux abreuvent de fiel
Tous ceux qui, dans leur audace,
Ont volé le feu du ciel.

A mesure que la Muse se retire, Molière se remet au travail. Il écrit. Le rideau tombe.

CLOVIS HUGUES.

LES HEURES
DE LA MARQUISE

DIX HEURES DU MATIN

Elle ouvre les yeux et sonne. Sa femme de chambre Mélanie entre de suite, tire les cordons des triples rideaux, ouvre les volets et laisse la fenêtre un peu ouverte. Puis Mélanie met sur les épaules de la marquise une pèlerine de peluche blanche ouatée. La marquise se décide à sortir les bras du lit pour prendre son flacon d'eau de roses, qu'elle agite en posant à moitié le pouce sur le goulot : cela produit une sorte de pluie qui tombe sur son visage, sur ses cheveux et sur ses mains. Cette ondée passée, Mélanie s'avance avec un plateau sur lequel sont placés des journaux et cinq ou six lettres. La marquise prend les journaux et les pose sur son lit, du côté de la ruelle, puis elle soulève les lettres pour en tirer une *petite* qui est cachée sous les autres, mais qu'elle a devinée plutôt que vue, car on n'aperçoit d'elle qu'un petit coin gris. Elle l'ouvre et la lit rapidement ; puis elle la relit avec soin.

Mélanie rentre, portant le menu que le cuisinier vient de lui remettre. Elle le lit à haute voix ; la marquise bâille, approuve, change seulement deux plats du dîner. Elle parcourt les autres lettres, jette un coup d'œil sur les journaux, puis se lève pour passer dans la salle de bain.

—

ONZE HEURES DU MATIN

L'eau du bain est à la violette, le linge est à l'héliotrope ; des sachets attiédis sont préparés sur le lit de repos pour sécher toutes les parties du corps de la marquise. On apporte le thé à la crême.

Le duc fait demander à quelle heure il pourra être reçu. Elle répond au crayon sur la feuille blanche de la lettre du duc, et la plie en chapeau à trois cornes. La marquise est séchée ; on brosse ses cheveux et on les poudre.

Elle demande s'il fait froid et croise sur sa poitrine sa robe de chambre de soie ouatée. Les jupons sont alignés sur les meubles en montagnes neigeuses ; Mélanie passe dans les boutonnières du col et des manches de batiste de gros boutons de turquoises.

Le coiffeur demande s'il peut entrer. La marquise ne veut point se faire coiffer ce matin ; elle sent qu'elle a la tête lourde ; qu'il revienne à sept heures moins un quart. Mais il a un chignon à montrer ; il avance le bras, soulève la portière et balance le chignon pour le lui faire voir. Ce chignon, elle ne l'aime pas ! Celui qu'elle veut est pareil à celui de Mlle L..., des Variétés. Il faut que le coiffeur aille le voir ; elle lui payera une stalle, voilà tout.

—

MIDI

Le déjeuner : des huitres, des œufs, un perdreau froid. Elle mange seule. Le marquis déjeune toujours de son côté. Pendant le déjeuner viennent :

Un vieux général qui l'a connue *pas plus haute que ça*, et l'a fait sauter sur ses genoux. Il ne sait s'il fait du soleil que lorsqu'il l'a vue. Elle répond à ce madrigal par un sourire adorable. Ce général extrêmement ennuyeux, elle l'écoute avec beaucoup d'intérêt ;

La sœur supérieure du couvent voisin, qui demande si elle a cherché des vêtements pour une pauvre famille. La marquise lui fait mille grâces et répond qu'elle a cherché, mais que ce n'était point ce qu'il faut ; elle a préparé une modeste offrande ; elle remet à la sœur un billet de banque tout tortillé. La sœur l'ouvre : c'est cinq cents francs !

Le vieux général dit qu'elle est un ange consolateur !

Le fermier de sa ferme de la Borde, qu'elle gère elle-même. Elle examine ses comptes très longuement, car elle paye les instruments aratoires de moitié avec lui. Elle lui a même fait cadeau d'une batteuse, d'une faucheuse, des vrais amours. Elle va serrer son argent dans un petit coffre-fort et envoie le fermier déjeuner à l'office;

L'architecte qui bâtit leur hôtel. Il vient lui parler d'une cour mauresque ; il en rêve. Elle lui prouve que cela serait ridicule et elle ajoute qu'elle n'acceptera les travaux qu'à bonne enseigne. Elle sera un Turc, elle l'en avertit. On rit beaucoup ;

Le couturier entre éperdu, parce qu'il manque trente centimètres de point d'Alençon pour les montants de sa *robe gris grand'mère*. Il a écrit et ne peut les avoir avant six semaines, et encore, en faisant veiller les ouvrières. Elle ne veut point de ça. On mettra tout bonnement un nœud à la place où la dentelle manquera. Le couturier pose la main sur son cœur : il utilisera tout l'hiver cette innovation.

—

UNE HEURE APRES MIDI

Le commis de l'agent de change. Il a pu faire un arbitrage. Elle répond qu'elle le pensait bien, car elle savait que la chose avait été possible pendant dix minutes ; donc elle l'aurait tenu pour inhabile s'il n'avait point saisi le joint. Il demande si elle persiste dans les ordres qu'elle a donnés. Oui, si elle ne fait point passer un mot à la corbeille avant la fermeture. Elle attend une dépêche de Londres. Le commis sort à reculons et est ravi, parce qu'il se promet de profiter de l'avis pour lui-même.

La marquise se met à arranger dans des vases de Chine les fleurs que le fermier a apportées, ainsi que de la crème fraîche et des poires.

—

DEUX HEURES

Gontran arrive. Il lui baise les mains. Elle dit qu'il faut la laisser arranger les fleurs qui, sans ça, se faneront. Il répond que ça lui est bien égal et l'empêche absolument de continuer. Elle dit en riant que d'abord elle ne l'aime plus et qu'elle ne veut plus entendre parler de lui.

Gontran dit qu'avec elle tout est toujours remis en question, et qu'il n'est jamais tranquille. Gontran prend toutes les fleurs et les met dans un coin, sous une table ; puis il s'empare des deux mains de la marquise, l'assied sur le canapé et dit qu'il veut avoir une explication.

Ils n'ont pas du tout d'explication. Une demi-heure après, la marquise s'endort profondément.

Gontran prend un journal ; elle ne s'éveille pas ; alors il arrange avec soin un châle de cachemire sur les pieds de la marquise, écarte de son front des mèches qui y sont légèrement en désordre et s'en va, parce qu'il a rendez-vous avec son général au ministère de la guerre.

—

TROIS HEURES

La marquise dort profondément ; arrive le duc, auquel elle a répondu qu'elle le recevrait

vers trois heures et demie. Il vient à trois heures précises, parce qu'il est amoureux d'elle. Il n'ose pas l'éveiller. Il prend le journal laissé par Gontran. A trois heures un quart, la marquise se retourne sur son lit de repos et dit :

— Je tombe décidément de sommeil, bonsoir! Tu diras en sortant qu'on attelle à quatre heures précises.

Le duc pense que peut-être le marquis tenait compagnie à sa femme, ou bien...

En tous cas, il sent que sa position est fausse; il pose le journal sur une table et, en homme bien élevé, s'en va.

—

QUATRE HEURES

La marquise s'éveille, sonne Mélanie. Vite son dolman garni de fourrures, son chapeau à saule gris. Mélanie apporte aussi un bouillon froid mêlé de vin de Bordeaux. La marquise le boit rapidement et monte en voiture.

Elle distribue un sourire à Gontran qui monte les Champs Élysées, un signe de tête à Marthe, un aimable bonjour au prince qui a l'air sombre. Il s'approche de la voiture, met son cheval au pas, dit à la marquise qu'elle arrive trop tard et qu'il sait bien pourquoi. Il roule des yeux furibonds. La marquise lui fait signe qu'il est absurde, et que les gens peuvent l'entendre. Le prince dit qu'on lui a refusé la porte de la marquise à deux heures et qu'il veut avoir une explication.

La marquise lui répond de ne pas faire *tout ça* et de venir la voir un moment à six heures. Le prince se rasséréne.

Marthe fait arrêter son coupé pour demander à la marquise si elle veut venir à six heures admirer chez C... les diamants que le roi de... donne pour étrennes à Mme S...

La marquise répond qu'elle est bien fâchée, mais ne peut le faire, parce qu'il faut qu'elle passe au collège parler au proviseur pour l'enfant des Frixchamps, qui est toujours en retenue.

—

CINQ HEURES

La marquise est gaie comme pinson à son cinq à six. On prend le thé ; elle fait éclater de rire le maréchal, qui pourtant est *inquiet des événements*. M. Pharsal, le savant, vient faire visite ; elle a lu son livre et cause fort agréablement de la mosquée de Boulaq. Gontran est venu faire une commission de la part d'Anna. Il ne sait pas ce que c'est que la mosquée de Boulaq; il l'avoue. Elle le lui explique en lui disant que c'est honteux d'être ignorant comme ça. Elle rit beaucoup et lui aussi, on ne sait pas pourquoi.

Arrive une vieille dame très ennuyeuse ; la marquise déploie pour elle toute son amabilité. La vielle dame s'amuse beaucoup, et dit en s'allant que le salon de la marquise est le dernier salon où l'on cause.

—

SIX HEURES

Le prince arrive ; il est anxieux. La marquise lui dit qu'elle veut avant tout une vie calme, de la douceur dans les affections, qu'il n'a point le droit de se plaindre. Les fureurs sont antipathiques à la marquise. Elle lui rappelle qu'elle le lui a dit à Trouville, cet été. Les hommes sont des égoïstes et voilà tout ; d'ailleurs, il sait bien qu'elle n'a point d'amant et n'en aura jamais! Qu'a-t-il à dire? bien des gens seraient heureux de l'affection qu'elle lui donne ! De quel droit ces fureurs d'Oreste ? Il a bien trompé ses espérances ! s'il continue, elle ira passer l'hiver à Pau.

Le prince se calme ; mais c'est qu'un amour comme le sien ne peut exister sans jalousie! Non, non, jamais il ne l'a plus aimée !

Elle lui répond alors que s'il l'aime véritablement, il ne doit pas la rendre malheureuse.

Il devient repentant et veut lui demander pardon ; mais il est sept heures moins un quart, elle le quitte pour aller s'habiller pour dîner. Elle lui dit qu'elle lui pardonne, qu'elle n'y songe plus. Il répond alors qu'il est le plus heureux des hommes.

—

SEPT HEURES

La marquise a mis une robe de satin blanc avec une polonaise garnie de martre zibeline ; elle a dans les cheveux une aigrette attachée par un croissant en diamants. Son mari lui dit qu'elle est très jolie ; elle rit. Une vieille tante ajoute que la fraîcheur de sa nièce est un signe certain de sa bonne conscience.

La marquise est étincelante d'esprit et fait beaucoup de frais pour l'abbé Céleste, qui est à sa droite. Elle lui promet un tapis d'autel, lui demande des nouvelles de toutes ses œuvres et lui parle directement des derniers scandales ecclésiastiques qui viennent de se produire. Elle dit quelques mots d'un ouvrage nouveau sur les *Pères de l'Église* ; l'abbé est ravi et assure au marquis qu'il n'a jamais rencontré tant de grâce alliée à un si haut mérite.

Un amiral dit que les natures comme celle de la marquise raccommodent avec la vie.

Le marquis répond qu'il est le premier à le reconnaître. — En effet, il est impossible de ne point aimer la marquise.

—

HUIT HEURES.

Le marquis, sa tasse de café à la main, approche du canapé où sa femme est assise et lui conte des douceurs. Elle rit beaucoup et lui dit d'aller causer avec ses invités. Il répond qu'il a bien le droit de venir causer avec elle. L'abbé, qui adore la musique, prie la marquise de chanter. Elle le fait de la meilleure grâce du monde. Elle chante en perfection un psaume de *Marcello*, un fragment du *Stabat*, une strophe de *Porpora*. L'abbé dit que c'est ainsi qu'on doit chanter au ciel ! L'amiral se fait fredonner des chansons nègres. Le maréchal parle des sonneries militaires ; elle les connaît toutes et indique crânement : le passage et la retraite. On est ravi. On se sépare de bonne heure, parce qu'elle va à l'Opéra.

—

NEUF HEURES

Vite ! sa pelisse doublée de renard bleu, son voile de tulle illusion pour la tête. Elle arrive dans sa loge, dit des bonjours aux petites camarades, fait un salut un peu cérémonieux au prince, un petit coup d'œil à Gontran, un sourire au duc.

Elle écoute en musicienne, aux endroits qui en valent la peine. Elle connaît le nom des danseuses ; en parlant de leurs attraits, elle est bienveillante. Lorsqu'il y a plusieurs hommes dans sa loge, il est prudent de l'être, pour ne point froisser les enthousiasmes de chacun ; et que de visiteurs chez la marquise, bon Dieu ! !

—

DIX HEURES DU SOIR

Parmi beaucoup d'autres habitués, viennent la saluer dans sa loge :

Gontran, qui lui demande comme elle va depuis cinq heures, heure où il a eu le bonheur de l'apercevoir au bois de Boulogne ;

Le prince, qui est tout à fait en train ; il est content de la chambrée, content de tout, enfin ! Il entame avec Gontran une causerie politique pendant laquelle le duc se penche à l'oreille de la marquise et lui demande comment elle a dormi cette après-midi. Elle répond : Assez bien ; et ajoute que son médecin lui a dit que les journées étaient trop longues pour les forces féminines et qu'il fallait absolument faire un somme pour les couper. Toutes ses amies font de même !

Mais, au fait, comment a-t-il su qu'elle avait dormi tantôt ? Alors le duc lui raconte tout bas la visite qu'il lui a faite ; elle rit de tout cœur, car il se garde de lui dire qu'elle a parlé.

Mais, comme il est curieux, on le serait à moins, il cause avec le marquis de choses et autres, pour tâcher de savoir où il était vers trois heures. Cela est facile, du reste, car dès le début de l'entretien, le marquis dit qu'il a chassé toute la journée à Chantilly.

— Qu'appelez-vous toute la journée ?

— Mais, de dix heures du matin à la tombée du jour.

Le duc voudrait bien savoir à qui alors la marquise croyait parler? Gontran répète plusieurs fois que la Commission, dont il est secrétaire, le retient toute la journée et que c'est assommant ! Le prince donne aussi l'emploi de son temps. Impossible d'être sur les traces ! Voilà un duc bien préoccupé. Il se promet d'avoir une explication.

—

ONZE HEURES DU SOIR

On quitte l'Opéra et en trois tours de roues on est chez la bonne comtesse. La marquise est tout de suite très entourée : l'ambassadeur de R. a l'habitude de ne la point quitter ; elle sait bien des choses et l'amuse. Un académicien s'assied aussi auprès d'elle pour obtenir un moment de causerie. Elle le lui accorde ; ils parlent *romans*; l'académicien en a écrit de très ennuyeux. Elle les a lus ; où trouve-t-elle le temps de faire tout cela ? on n'en sait rien ; mais elle est très amusante en devisant d'un livre très ennuyeux.

—

MINUIT

Anna et Mathilde, qui s'ennuient chez la comtesse, traversent le salon pour demander à la marquise la charité d'une tasse de thé chez elle *pour se dérider*.

Le thé attend les maîtres de céans. Mathilde a faim, comme toujours ; on a fait servir un pâté de foie gras et on jase. Le marquis rentre ; il s'étonne qu'on mange à cette heure-là ; ça n'a pas le sens commun ! mais pourtant il prend du pâté de foie gras pour faire comme tout le monde. La marquise lui dit qu'il a été très coquet ce soir-là avec l'ambassadrice : il lui répond que non. La marquise lui assure qu'elle a vu l'ambassadrice lui sourire *avec des vieux airs abattus*, et que ce n'est pas elle qu'on trompe ! que d'ailleurs tout le monde sait bien qu'ils ont été secrétaires d'ambassade ensemble, à Hanovre, dans les temps !... Le marquis minaude ; on rit. — Au fond, tout ça c'est pour s'amuser, car la vérité est que la marquise n'est nullement jalouse du marquis.

UNE HEURE DU MATIN

Le pâté est à moitié mangé ; on s'en va ; d'ailleurs la marquise veut se coucher de bonne heure : elle doit monter à cheval le lendemain matin. Elle passe dans son cabinet de toilette pour se déshabiller ; sa femme de chambre ne l'attend jamais ; elle se défait toujours toute seule. Le marquis la suit dans le cabinet de toilette et dit mille folies.

Elle lui répond qu'elle le prie d'avoir de bonnes manières avec elle !

Il dit qu'il n'en fera rien et la menace d'avoir une explication ; gaiement elle essaye de le mettre à la porte. Il est à moitié content, mais le moyen de se fâcher avec une personne qui rit toujours ; d'ailleurs elle lui promet d'être plus traitable une autre fois... bien vrai, bien vrai. — Le marquis alors se souvient qu'une grosse partie est engagée au club ; il dit à la marquise qu'*il veut voir si le proverbe est vrai?* Quand elle est sûre qu'il est décidé à s'en aller, elle l'embrasse, lui dit bonsoir et le prie de la mettre dans son jeu pour un quart...

C'est entendu.

A.

PETITES NOUVELLES

A la représentation de retraite de Talbot, *Don Juan d'Autriche*, de Casimir Delavigne, sera joué de la façon suivante : Philippe II : Geoffroy. — Quexada : Got. — Don Juan : Delaunay. — Rafaël : Talbot. — Ginès : Coquelin cadet. — Gomez : Martel. — Domingo : Truffier.

— On compte, à l'Opéra-Comique, donner vers le milieu de janvier le *Jean de Nivelle*, de MM. Gondinet et Ph. Gille, musique de M. Léo Delibes.

On connaît la distribution des rôles.

Les costumes, style Louis XI, sont dessinés par M. Thomas.

Les décors sont de M. Lavastre aîné pour le premier acte (un site du Mont-Dore) et pour le troisième (le champ de bataille de Montlhéry), et de M. Lavastre jeune pour le second acte (le château des ducs de Bourgogne à Dijon).

L'Opéra-Comique vient aussi de reprendre les répétitions de l'*Urne*, de MM. Octave Feuillet et Jules Barbier, musique de M. E. Ortolan.

En attendant, ce théâtre, quel que soit son spectacle, réalise de splendides recettes.

A ce théâtre, on répète activement le *Maçon*, qui sera chanté par Nicot. Moutiérat, Gourdon ; Mlles Tuillier et Chevalier.

Mlle Ugalde débutera prochainement dans la *Part du Diable*.

Maître Pathelin va être remis au répertoire courant.

— On s'occupe beaucoup, dans les régions administratives, d'un théâtre populaire de drame, dont M. Gustave-Jean Bertrand serait le directeur.

Il paraît à peu près décidé aussi que la Ville subventionnerait un théâtre de musique : l'Opéra-Populaire bénéficierait des largesses de nos édiles.

— Les représentations de Mme Adelina Patti à la Gaieté commenceront le 14 février. Le premier ouvrage donné sera la *Traviata*, avec Mme Patti, M. Ravelli, ténor, et M. Broggi, baryton. Ces deux artistes viennent de Saint-Pétersbourg.

— La première pièce qui sera montée à la Porte-Saint-Martin après *Cendrillon*, aura pour titre : *Les Étrangleurs de Paris*.

— La censure a rendu à MM. Erckmann-Chatrian le manuscrit de leur drame *Alsace* ou l'*Alsacienne*, avec de nombreuses coupures.

La lecture de cet ouvrage aux artistes de l'Ambigu aura lieu dans les premiers jours de la semaine prochaine.

— L'Académie des beaux-arts a procédé, hier, à l'élection d'un membre dans la section de peinture, en remplacement de M. Hesse. La section avait proposé cinq candidats : MM. Delaunay, Bonnat, Boulanger, Laugé et Melin. L'Académie avait ajouté le nom de M. Clément.

Au premier tour ont obtenu : M. Delaunay : 17 voix ; — M. Bonnat : 16 ; — M. Boulanger : 2.

Au second : M. Delaunay a obtenu 18 voix et M. Bonnat 17.

En conséquence, M. Delaunay a été proclamé membre de l'Académie des beaux-arts.

— Le jury chargé de juger le concours du monument de la défense de Paris s'est réuni hier, à huit heures et demie, à l'École des beaux-arts.

M. Herold, préfet de la Seine, a présidé la séance, à laquelle assistaient les trois membres nommés par le conseil général, les trois membres nommés par les concurrents et les deux délégués de l'administration. La séance a duré jusqu'à onze heures trois quarts.

Le jury a décerné les récompenses suivantes :

1er prix : n° 17 M. Barrias ;

2e prix : n° 32 M. Lequien (Alexandre) ;

3e prix : n° 51 M. Mathurin Moreau.

La valeur des prix est : 1° 15,000 fr. ; 2° 3,000 fr. ; 3° 2,500 fr.

D'après le programme des concours, l'œuvre classée la première sera coulée en bronze aux frais de l'administration, et l'auteur recevra pour l'exécuter une somme de 15,000 fr.

Le jury a, en outre, décerné les mentions suivantes :

1re mention honorable : *ex æquo*. M. Aubé (n° 23) ; MM. Chaplain et Lion (Noël) (n° 35) ; M. Falguière (n° 40) ; M. Sternier (n° 40).

2e mention honorable : MM. Paris-Sabatut (n° 74).

3e mention : M. Dumaige (n° 68).

4e mention : M. Congny (n° 84).

5e mention : M. Taluet (n° 36).

6e mention : M. Ferrey (Léon) (n° 26).

7e mention : M. Maillet (Jacques) (n° 15).

— Plusieurs journaux affirment que M. le ministre de l'instruction publique est absolument déterminé à proposer à la signature du président de la République la nomination de plusieurs artistes, comme chevaliers de la Légion d'honneur.

Les noms suivants sont mis en avant :

MM. Colonne, le directeur des concerts du Châtelet ;

Riter, le pianiste ;

Faure, de l'Opéra ;

Got, de la Comédie Française.

— Par une décision toute récente, le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts vient d'accorder une pension annuelle de 1,200 francs à Mme Roger, veuve de Gustave Roger, l'ancien artiste de l'Opéra-Comique et de l'Opéra, décédé professeur du Conservatoire.

— Les deux premiers actes de la *Prise de Troie* de Berlioz, ont été exécutés, au Concert populaire, devant une foule considérable, attirée par le succès retentissant du premier acte, au dernier concert. L'exécution a été beaucoup plus belle, grâce aux répétitions supplémentaires de la dernière semaine, et tout fait présager, pour l'interprétation de l'œuvre tout entière, un véritable triomphe que M. Pasdeloup aura bien mérité.

— Nous apprenons qu'il se forme un syndicat des principaux médecins et pharmaciens spécialistes français, pour la défense des intérêts de la spécialité en général, et l'élaboration du projet d'une loi nouvelle, reconnue indispensable, qui serait présentée aux Chambres très prochainement. MM. les médecins et pharmaciens spécialiste qui désireraient faire partie dudit syndicat ou avoir des renseignements plus complets à ce sujet, n'ont qu'à écrire au secrétaire du comité en voie de formation, 24, rue Rodier, à Paris.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE
Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Bertou. — Elise Dugnéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Augèle Morean. — Sophie Hamet. — hin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Alhani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Théréa — Maria Legault — Virginie Déjazet — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte- — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphiue Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar — Pauline Patry. — Lonis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvell — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valère — Rouvière — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delaunoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading.

— Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Durau. — Erekmann-Chatrian. — Hélène Mounier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert. — Fugère. — Daltona. Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès — Luco. — Anne Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. -- Martel. -- Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legraud. — Thiron. — Marius Roux. — Angeline Fatou. — Littré. — Ferdinand de Lesseps. — Resita Mauri. — Eugène Lorrain. -- Emma Fleury. -- Jules Saudeau. -- Marie Hamman. -- Auguste Maquet. -- Noémie Vernon. -- Camille Doucet. — Geneviève Dupuis. — Arsène Houssaye. — Jane May. — Barré. — Provost-Ponsin. — Ferdinand Fabre. — Jouassain. - Mme Edmond Adam. — Charles Lepère. — Julie Bennati.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
25, Passage Verdeau, 25, Paris
(Affranchir).

La première année du *Journal des Connaissances Utiles* vient de paraître chez les éditeurs Tolmer et Cie.

Ce recueil, qui a obtenu le plus grand et le plus légitime succès, est une véritable encyclopédie. Voyages, hygiène, travaux publics, navigation, astronomie, agriculture, en un mot tout ce qui peut intéresser est étudié dans l'ouvrage que nous signalons à nos lecteurs.

De belles gravures sont intercalées dans le texte et complètent ainsi le *Journal des Connaissances Utiles*.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des Voyages*. — Sommaire de la 986e livraison (29 novembre 1879). — L'Amérique équinoxiale, par M. Ed. André, voyageur chargé d'une mission du gouvernement (1875-1876). — Texte et dessins inédits. — De Pasto à Tuquerrès. — Quatorze gravures de Riou, Maillard, E. Ronjat et Sellier.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

AUX CAPITALISTES

La plupart des souscriptions avec primes qui ont été offertes dernièrement à l'Epargne française ont éte englouties dans des spéculations insensées :

En regard de certaines catastrophes financières, il est bon de signaler les placements avantageux et de tout repos, qui s'annoncent modestement, mais dont l'excellence et la sûreté défient toute critique.

On trouvera ci-après l'annonce d'une émission de **Bons hypothécaires**, garantis par des immeubles et terrains d'une valeur au moins quatre fois égale. Cette affaire exceptionnelle, qui est non seulement un bon placement, mais une source de bénéfices assurés, est patronnée par les plus hautes notabilités de la Gironde.

Elle se recommande aux pères de famille, aux capitalistes prudents et avisés.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME

PALAIS-ROYAL

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché BENQUE et KLARY

TRAGEDIE

MUSIQUE

ALICE MAROT

IMP. VES Ft BARRET. G. BOUVY del.

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 343

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 11 au 17 Décembre 879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTˢ	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGʳ	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXLIII

—

ALICE MAROT



ademoiselle Alice Marot — la petite Marot, comme on dit familièrement dans le monde du théâtre — est une Parisienne pur sang. Elle est née, en effet, en plein cœur de Paris, il y a vingt-quatre ans à peine : toute sa personne, d'ailleurs, porte bien la marque de fabrique si spéciale et si difficile à définir de la capitale. Que Mlle Marot se montre sur la scène avec le tablier de la soubrette ou qu'elle revête la robe bleue de l'ingénue, c'est la vraie Parisienne que nous retrouvons avec sa grâce capiteuse, son enjouement primesautier, sa désinvolture sémillante ; mélange étonnant de coquetterie et d'abandon, d'afféterie et de naturel ; séduisant par un trait insaisissable, enivrant par un parfum de terroir ; en un mot, la soubrette ou l'ingénue de Grévin, faite de chic, découpée dans un patron de fantaisie et plus vraie que nature.

Avant d'arriver sur une scène de Paris, Mlle Marot a pris le chemin des écoliers. C'est, en effet, à Saint-Pétersbourg qu'elle a débuté, et les habitués du théâtre Michel en conservent encore le souvenir. Oh ! l'attrait du pays des fourrures ! Mais on revient toujours à Paris avec amour, et, il y a deux ans, environ, Mlle Marot entra au théâtre du Vaudeville. C'est là que nous l'avons successivement applaudie dans *Dora*, la *Sortie de bal*, les *Bourgeois de Pont-Arcy*, les *Échéances d'Angèle* et le *Club*.

Nous nous souvenons notamment du cachet si original qu'elle donna à la soubrette des *Bourgeois de Pont-Arcy*, cette villageoise accorte et provocante dont les intimes de la maison étaient toujours tentés de pincer le menton, et que lutinait si drôlement le petit marchand de journaux au premier acte. On eût dit la gentille fillette d'un tableau bien connu, qui, sur la trop étroite passerelle, marchande au galant chasseur le payement du droit de péage.

Dans la vente de bienfaisance du *Club*, Mlle Marot était bien la plus engageante vendeuse qu'on pût rêver, une de ces jeunes filles du *monde et demi* empruntées par Gondinet au répertoire de la *Vie parisienne*.

Par amour du mouvement, et aussi par attrait pour certains rôles qui la sollicitaient, Mlle Marot émigra un beau jour au théâtre du Palais-Royal. Là, *le Passé de Nichette*, le *Mari de la Débutante*, la *Famille*, plusieurs rôles épisodiques dans les revues, furent autant de succès pour elle. Dans le *Roi Candaule*, cette grande comédie en raccourci, de Meilhac et Halévy, reprenant, après tant d'autres, le rôle de Marie, la *transfuge* de M. Bouscarin, elle dut faire une véritable création qui donna réellement la mesure de son originalité personnelle comme comédienne. Nous n'avons jamais vu tenir ce rôle, si difficile dans sa simplicité, avec plus de justesse de ton et d'allure. Comme la rage et l'apprivoisement successifs de Bouscarin devenaient naturels devant l'impassibilité de ce petit monstre aux airs doucereux, si digne d'être battu et si sûr de se faire aimer !

Dans la dernière revue, la *Revue trop tôt*, Mlle Marot a eu l'occasion de faire applaudir une fort gentille voix qui assurerait son succès sur un théâtre d'opérette.

Femme, Mlle Marot est de celles dont on ne dit pas qu'elles sont jolies, mais qu'elles sont pires. Quand on l'a vue une fois, on se souvient de cette petite tête mutine, toujours en mouvement comme celle d'un oiseau : le front est entièrement recouvert par les mèches folles d'un ébouriffement de cheveux blonds ainsi que par un fouillis de grappes ; des yeux humides et brillants comme des paillettes d'or dans un flacon de Dantzik; un petit nez *bavard*, disant avec volubilité ce qu'il veut et surtout ce qu'il ne veut pas, aspirant, d'ailleurs, la vie avec curiosité et gourmandise ; une bouche mignonne, fraîche comme un œillet, et dont le sourire le plus gracieux n'est jamais exempt de malice ; au menton, une petite fossette comme un nid. « Celui qui regarde cette femme a déjà commis le péché dans son cœur, » s'écrierait-on volontiers avec le grand saint Paul qui, dans sa jeunesse, avait été un connaisseur.

Dans tous ses rôles, Mlle Marot se fait remarquer par un naturel exquis, qui est sa qualité dominante : elle joue avec sa nature propre, à peine tempérée par l'intimidation de la rampe. Aussi sa gaieté est-elle communicative, et sa bonne humeur pénètre-t-elle tous ses rôles d'un charme particulier.

Bien que le théâtre du Palais-Royal ne fournisse que trop rarement à une artiste de valeur l'occasion de donner toute sa mesure, nous attendons avec un vif intérêt le jour où Mlle Alice Marot fera une création digne de son talent.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Mademoiselle

CAROL
(de l'Opéra-Comique).



REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

—

Débuts de M. Dereims.

Un jeune artiste, lauréat du Conservatoire, en ces dernières années, et que nous avons entendu à l'Opéra-Comique, où il a créé le *Cinq Mars*, de Gounod, M. Dereims, vient de débuter à l'Opéra dans *Faust*.

Au point de vue physique, M. Dereims est certainement supérieur à ses devanciers, mais il n'a ni la voix ni le style de Vergnet et de Bosquin. L'organe du nouveau ténor fausse facilement dans les passages de force, et devient par trop guttural. Malgré cela, M. Dereims est un ténorino qui montre des qualités ; il sait vocaliser, ce qui sera utile pour la reprise du *Comte Ory* qu'on veut bien lui confier. Dans Faust, il a dit avec sentiment la phrase exquise : *Laisse-moi, contempler un moment ton visage*, et s'est montré, tout le long de la pièce, comédien adroit et fort joli cavalier, ce qui n'est point arrivé depuis longtemps aux *amoureux* de l'Opéra.

Mlle Heilbronn a toujours du succès et Gailhard est le meilleur Méphistophélès que l'on puisse souhaiter.

VARIÉTÉS

—

Première représentation de la *Femme à papa*, comédie-vaudeville en 3 actes de MM. Hennequin et A. Millard, musique de M. Hervé.

La *Femme à papa* n'est pas une pièce, c'est un prétexte pour faire un rôle à une artiste aimée du public. Sans Mme Judic, il ne resterait rien de ce soi-disant vaudeville d'autant plus inénarrable qu'il n'a ni queue ni tête.

Mais avec Mme Judic, on doit reconnaître que le succès est possible, car la délicieuse comédienne sait tirer parti de tout ce qui lui est confié.

C'est donc à elle que nous vous renvoyons pour connaître la *Femme à papa*.

Elle vous charmera quand même, avec ses couplets des *Trois Inséparables*, avec sa *chanson militaire* et son jeu de scène où, simulant l'ivresse, elle est vraiment étonnante d'originalité !

Dupuis et Baron aident Mme Judic, du mieux qu'ils peuvent, mais leur nouvelle création ne leur sera pas comptée dans nos souvenirs ; ce n'est pas leur faute, hâtons-nous de le dire, mais celle des auteurs qui se sont mis à deux pour trouver de l'esprit sans pouvoir y réussir.

ROSALBA

Voilà bientôt cinq années qu'ils sont mari et femme ; ils vivent sous le même toit, ne se querellent jamais, ont beaucoup d'estime et d'affection l'un pour l'autre ; seulement leur existence est arrangée de telle manière qu'ils se rencontrent très rarement. Le mari se lève à cinq heures du matin et se couche à neuf heures du soir. La femme se lève à cinq heures du soir et se couche à quatre heures du matin. Lui se réveille; elle s'endort. Elle s'endort ; il se réveille. Ils ont tout juste, dans un court moment de conjonction, le temps de se rencontrer et de se dire amicalement un petit bonjour et un petit bonsoir.

Les deux domaines de Malgane et de Léonelle sont contigus dans le Berry. Or, tous les ans, Paul de Malgane avait à payer au marquis de Léonelle une vingtaine de mille francs pour indemnités de chasse, clôtures brisées, dégats causés par grands animaux, récoltes foulées, etc., etc.

En 1867, le compte présenté par M. de Léonelle s'élevait à quarante-deux mille francs. Paul de Malgane s'insurgea contre cette brusque et violente augmentation ; il alla trouver le marquis.

— Quarante-deux mille francs, lui dit-il, c'est énorme ! J'étais habitué à vingt mille francs. Cela entrait dans les prévisions de mon budget ; mais la somme plus que doublée d'un seul coup...

— Je n'y peux rien, répondit le marquis ; vous avez littéralement saccagé mes cinq fermiers ; vous avez passé dix-sept fois sur mes erres, vous et votre équipage.

— Ça, c'est vrai. Pendant toute la saison, les bêtes que j'ai attaquées avaient la manie de venir chez vous. Cependant, quarante-deux mille rancs !... Voulez-vous me vendre Léonelle ?

— Impossible... C'est la dot de ma fille.

— Eh bien ! votre fille apportera de l'argent à son mari, au lieu de lui apporter de la terre.

— Non, non... Je ne suis pas un banquier, un homme d'affaires. Je n'aime pas les dots en argent. Et puis je veux que Léonelle reste à mes petits-enfants.

— Vos petits-enfants !... Vos petits-enfants !.. Quel âge a-t-elle donc Mlle de Léonelle ?

— Dix-huit ans.

— Dix-huit ans !... Déjà dix-huit ans !... Je n'aurais pas cru... Enfin, je vous enverrai ce soir vos quarante-deux mille francs.

Le soir, en effet, il les envoya, accompagnés d'une lettre ainsi conçue :

« Mon cher marquis, j'ai l'honneur de vous « faire parvenir la somme de quarante-deux « mille francs et de vous demander la main de « Mlle Rosine de Léonelle. »

Le marquis répondit :

« Mon cher comte, j'ai l'honneur de vous « accuser réception des quarante-deux mille « francs et de vous faire observer que ma fille « ne peut vous épouser sans vous connaître. « Voulez-vous nous faire le plaisir de venir « dîner avec nous demain jeudi ?...

Le lendemain jeudi, Paul eut le plaisir de dîner avec Rosine. Et tous les deux, après le dîner, eurent une petite conversation de cinq minutes, qui les laissa fort satisfaits l'un de l'autre.

— D'où vous est venue, demanda Rosine à Paul, cette idée subite de m'épouser ?

— Je vais vous dire. C'est à cause des comptes embrouillés que nous avons tous les ans, votre père et moi, pour les dégâts que je fais sur ses terres.

— Alors si Léonelle et Malgane étaient dans la même main ?...

— Ça supprimerait tous les ennuis et toutes les difficultés.

— Vous avez une manière de dire les choses... Vous n'êtes pas comme tout le monde.

— Je serais désolé d'être comme tout le monde. Je suis ce qu'on appelle un original. J'ai des manies extraordinaires.

— Et moi donc !

— Ah ! je suis sûr que les miennes sont plus extraordinaires que les vôtres.

— Je suis sûre que non.

— Marions-les ensemble. Nous verrons bien.

Et ils poussèrent la plaisanterie jusqu'au bout, en s'épousant six semaines après. Tout devait être bizarre dans ce mariage : il tourna très bien.

Rosine était une personne délicate, indolente et spirituelle, qui avait l'étrange manie de détester le jour et d'adorer la nuit.

— Je ne sais rien au monde de plus laid et de plus ennuyeux, disait-elle, que la lumière du jour. Un ciel gris, c'est triste ! Un ciel noir, c'est lugubre ! Un ciel bleu, c'est bête ! Je hais le soleil ! Parlez-moi de la nuit, à la bonne heure! Un grand salon baigné d'une lumière égale et douce, des fleurs, de bonnes petites choses à grignoter çà et là, de la musique et quelques amis, voilà le bonheur !... Et ces quelques amis sont de vrais amis !... Car lorsque des gens viennent me voir à trois heures du matin, je suis certaine que ces gens-là ont un peu d'affection pour moi.

Il n'était pas donné à tout le monde d'être de l'intimité nocturne de la comtesse de Malgane. Un soir, à l'Opéra, — il y a trois ou quatre ans de cela, — je vis pour la première fois Mme de Malgane. J'étais à l'orchestre, assis à côté de Pierre de Vernes, et je lui dis :

— A qui donc ces épaules admirables dans la loge de face, près des colonnes ?

— A la comtesse de Malgane, me répondit Pierre. Tu ne la connais pas ?...

— Pas du tout. Et il y a un comte de Malgane ?

— Certainement.

— Il n'est pas là ?

— Lui, à l'Opéra, jamais ! Il dort !

— Ah ! et la comtesse, quand dort-elle ?

— Elle, dormir ! Jamais ! C'est une femme extraordinaire et délicieuse. Il faudra que je te présente.

Entre le troisième et le quatrième acte, Pierre alla voir la comtesse ; puis il revint prendre sa place à l'orchestre :

— J'ai parlé de toi, me dit-il en s'asseyant. Je n'ai pas été trop mal reçu. Cependant la comtesse a besoin de prendre des renseignements. Si les renseignements sont bons, mercredi prochain, je te présenterai.

Et le mercredi suivant, les renseignements ayant été favorables, j'eus l'honneur d'être présenté à la comtesse :

— Je reçois tous les matins de une heure à quatre, me dit-elle.

J'y allai le matin même. Je trouvai là une dizaine d'hommes très confortablement installés dans une immense pièce qui était à la fois un salon, une serre et une salle à manger.

Ranville et Chateaubrun faisaient un piquet dans un coin ; de la Marière, étendu dans un fauteuil, lisait un journal ; Pontaubray, assis devant une petite table, mangeait une perdreau et buvait du vin de Champagne ; mon ami Pierre était au piano et jouait une valse de Strauss ; de Lustrol dormait sur un canapé. Mme de Malgane faisait une patience — *les Grandes Rues*, — et Chantenac, debout derrière la comtesse, lui disait :

— Moi je mettrais le sept de cœur sur le huit de cœur, le valet de trèfle sur la dame de trèfle, le roi de pique sur la dame de pique, le dix de carreau sur...

— Sur quoi le mettriez-vous, le dix de carreau? Sur rien du tout. Vous ne savez pas ce que vous dites. Laissez-moi tranquille ! vos conseils sont absurdes.

J'approchai. La comtesse me donna une poignée de main et me dit :

— Vous savez.. vous êtes chez vous. Si vous avez faim, mangez ; soif, buvez ; sommeil, dormez. Si vous vous amusez, restez ; si vous vous ennuyez, partez ; si la maison vous plaît, revenez. Quant à moi, j'ai une patience qui m'intéresse follement... Vous permettez que je continue...

Elle continua. Je restai et je revins. On était là comme dans un cercle. La même aisance et la même liberté. Jamais on ne voyait le mari et jamais il n'était question de lui. D'amant non plus, aucune trace. De temps en temps un habitué disparaissait, et quand on disait à la comtesse : « Et X..., que devient-il donc ? Pourquoi « ne le voit-on plus ? — Il n'a pas été raisonnable, répondait elle en riant ; je lui ai donné « un petit congé de trois mois. Que cela vous « serve de leçon, mes amis, soyez raisonnables! »

Or être *raisonnable*, c'était ne jamais avoir l'air de s'apercevoir que la comtesse avait vingt-deux ans et les plus beaux yeux de la rue Saint Dominique-Saint-Germain.

Je fus toujours très *raisonnable*. J'aurais été très contrarié de recevoir un *petit congé*. Cette maison m'amusait comme un roman et m'intriguait comme une charade. Ce mari invisible piquait très vivement ma curiosité. Je me l'étais fait montrer un matin, au Bois. J'avais vu un assez bel homme, à cheval. Jamais on ne le voyait à pied. Sec, de grands favoris, une roideur cherchée, l'air anglais. Le comte montait avec beaucoup de patience, de précision et de sévérité un grand diable de cheval noir, très vigoureux, qui de temps en temps se révoltait contre son cavalier, cherchait à se défendre, à sortir de la main et trouvait aussitôt son maître.

La vie de M. de Malgane était réglée comme du papier à musique. A cinq heures du matin, il était debout et faisait une toilette sommaire. Il

descendait dans ses écuries qui étaient admirables et contenaient toujours de douze à quinze chevaux. Le comte surveillait et *dosait* la première avoine ; il interrogeait l'homme de garde : « Les « chevaux ont-ils bien dormi ? *Rose-des-Bois* n'a « pas toussé ? etc. » Puis il s'installait au milieu de l'écurie, en face des stalles, devant une petite table, et là prennait trois ou quatre tasses de thé avec des rôties.

Tout en déjeunant, il réglait pour chaque cheval le menu de la journée : des carottes à *Spartacus*, une mâche à *Mme de Pompadour*, un barbotage à *Garibaldi*, etc.

Cela fait, le comte se débarrassait de sa veste de velours anglais ; — tout ce qu'il avait sur lui était anglais, — et, lui-même, avec un grand gilet à carreaux, la brosse d'une main et l'étrille de l'autre, il *empoignait* un cheval et le pansait magistralement. Il avait beaucoup travaillé pour attraper cette espèce de sifflement qui dénote le parfait palfrenier.

La surveillance de la première avoine, le rapport, le thé, le pansage, tout cela prenait deux bonnes heures. Après quoi, le comte, baigné de sueur et charmé, remontait chez lui, prenait une douche d'eau glacée, faisait une seconde toilette moins sommaire et, alors seulement, la besogne sérieuse commençait. La matinée était consacrée aux chevaux de selle, et l'après-midi aux chevaux d'attelage. Le comte ne descendait d'un cheval que pour remonter sur un autre, et d'un phaéton que pour se jucher sur le siège d'un brake de dresseur. Un enragé maquignon se cachait, en somme, sous ce gentleman d'une tenue si correcte. Acheter le meilleur marché possible des chevaux d'un beau modèle et d'un caractère difficile ; les mettre aussitôt à une école sévère ; les vaincre, les rompre, les dresser, les assouplir ; et, après cela, les vendre le plus cher possible, telle était l'unique passion de cet homme trois ou quatre fois millionnaire. Et ce rude métier, il le faisait par tous les temps, pluie ou soleil, non pas pour l'argent, mais pour l'honneur. C'était sa gloire de faire un *bon coup* sur un cheval. Un jour, naïvement, il avait dit : « Je donnerais cinq cents louis pour trouver acheteur à « huit mille francs » de ce cheval que j'ai payé quinze cents francs. » Et il aurait donné de bon cœur, les cinq cents louis !

A six heures, exténué, rendu, brisé, mais avec la pleine satisfaction du devoir accompli, le comte rentrait, se jetait sur un canapé et regardait le *Times*... Jamais le comte ne lisait un journal français. Il faut une bonne demi-heure pour regarder le *Times*; la journée entière est trop courte pour le lire.

A six heures et demie, troisième toilette du comte ; il endossait un habit noir, pour avoir l'honneur de dîner avec sa femme. Tous les deux se rencontraient pour la première fois, à sept heures, dans la salle à manger. Et pendant que lui, mourant de faim, se mettait à *dîner* solidement, à l'anglaise, avec des viandes saignantes et des pommes de terre, elle, du bout des lèvres, *déjeunait*. Elle prenait généralement une tasse de chocolat. Elle venait de se lever et n'était pas encore très éveillée. Lui qui, tout à l'heure, allait se coucher, était déjà un peu endormi.

La conversation était affectueuse et cordiale, mais pas très animée. A huit heures, le comte baisait très poliment la comtesse sur le front, entre deux petites mèches blondes frisottant

Il descendait fumer un cigare dans l'écurie, puis il montait se coucher.

La journée du mari était finie. La journée de la femme commençait.

La comtesse s'habillait, allait au spectacle ou dans le monde, rentrait à minuit, dînait, recevait ses amis, faisait un peu de musique et des patiences, soupait légèrement vers quatre heures du matin et se couchait.

Un détail oublié : ils avaient deux enfants. Je ne sais trop comment cela était arrivé. La gouvernante menait les enfants à midi chez M. le comte, pendant qu'il déjeunait, et à cinq heures chez Mme la comtesse, pendant qu'elle se réveillait. Chacune de ces visites durait deux ou trois minutes.

Et voilà comment allaient les choses dans cette originale et hospitalière maison.

—

Or, la semaine dernière, un matin, vers deux heures, j'arrive chez la comtesse. Je la trouve seule avec Pontaubray. Elle était au piano et jouait une sorte de fantaisie de sa façon : *les Deux Faust*. Mme de Malgane était grande musicienne et savait par cœur, depuis la première note jusqu'à la dernière, le grand et le petit *Faust*. Fort adroitement et par des modulations pleines de hardiesse, la comtesse passait de Gounod à Hervé et repassait d'Hervé à Gounod. De temps en temps, d'un accent tantôt passionné et tantôt folâtre, elle accompagnait sa brillante improvisation de phrases chantées à pleine voix :

« Il était un roi de Thulé
« Qui jusqu'à la tombe fidèle...
« Quand le militaire
« Il part pour la guerre,
« Il embrasse son père !
« Et s'il n'a pas de père,
« Il embrasse sa mère ! »

Accoudé sur le piano, Pontaubray regardait la comtesse.

— Bonjour, me dit Mme de Malgane, tout en continuant à tapoter sur le piano, bonjour ! Vous arrivez bien. Pontaubray est absurde ce soir. Il a un accès de mélancolie. Il m'a demandé de lui chanter quelque chose de triste et de poétique.

Et la comtesse reprit :

« Partez ! partez ! ah ! partez vite !
« Ne brisez pas le cœur
« De Marguerite.
« Partez ! partez à l'instant,
« Car le fiacre vous attend. »

Ce *fiacre* mécontenta Pontaubray ; il s'éloigna du piano et, d'un air boudeur, alla se jeter dans un fauteuil. Moi, je m'étais approché de la cheminée. Je vois un livre somptueusement relié devant la pendule. J'ouvre machinalement le volume, je regarde le titre et je dis à Mme de Malgane :

— C'est vous qui lisez cela ?

— Quoi cela ?

— *Nouveaux Principes sur la connaissance et la médecine des chevaux, par Bourgelat. 1750-1752.*

— Ah ! c'est à mon mari... Il aura oublié son livre ici, après le dîner. Il est très agité. Il a une jument malade. Rosalba ! Une bête dont il fait le plus grand cas. Il en perd la tête. Il n'a pas dîné...

La porte s'ouvrit. Un domestique entra et se mit à fureter dans le salon.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? lui dit la comtesse.

— Un livre, madame la comtesse, un livre que monsieur le comte a oublié. Monsieur le comte est là...

— Il est là ?

Mme de Malgane se leva, traversa le salon et, ouvrant la porte :

— Mais, entrez donc, mon ami, entrez, je vous en prie... On va vous le rendre, votre livre !

Une voix répondit :

— J'ai peur de vous déranger.

Et la comtesse répliqua :

— Mais vous ne nous dérangez pas. Ces messieurs savent vos inquiétudes. Je leur ai dit que Rosalba était malade. Venez, venez !

Le comte entra. Et, pour la première fois, je le vis face à face. La comtesse nous présenta, Pontaubray et moi. Mon nom fit peu d'impression ; mais il en fut tout autrement du nom de Pontaubray.

— M. de Pontaubray ! s'écria-t-il ; c'est vous, monsieur, qui avez envoyé à l'exposition ces deux incomparables steppeurs ?

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Mais j'ai très souvent entendu parler de vous. Vous passez pour connaître parfaitement les chevaux.

— Je les connais un peu... J'ai fait certaines études...

— Ah ! si j'osais vous demander un conseil ! J'ai une jument malade... Rosalba, une bête de premier ordre ! Je suis horriblement inquiet. Je n'ai pas pu me coucher cette nuit. Je vais et je viens.

— Et quelle est la maladie de la jument ?

— Mon Dieu ! je n'ai pas de certitude. On est souvent réduit aux conjectures. Ces pauvres bêtes ne parlent pas et ne peuvent donner aucune explication. Je crois que la jument est atteinte de... mais j'aime autant ne pas vous le dire. Je veux laisser toute indépendance à votre diagnostic. Voulez-vous me faire le plaisir de venir voir la jument ?

— Mais très volontiers.

— Venez, alors, venez !

Et tous les deux sortirent. Mme de Malgane aussitôt fut prise d'un éclat de rire fou, violent, furieux, que rien ne pouvait arrêter ni contenir. Avec de grands efforts, elle reprenait son sérieux et restait deux ou trois secondes, haletante, les mains sur le cœur, les yeux pleins de larmes, puis l'éclat de rire, comme une fusée, repartait et sautait au plafond. La comtesse, enfin, se calma et, d'une voix entrecoupée, me dit :

— Si vous saviez comme c'est drôle. Mais vous ne pouvez pas comprendre. Quand vous êtes arrivé, Pontaubray était là. Il devait avoir l'air bête, n'est-ce pas ? Dites-moi qu'il avait l'air bête !... C'est qu'il était en train de ne pas être raisonnable. Enfin, il allait se faire donner le petit congé de trois mois. Et monsieur de Malgane est arrivé ! Et maintenant Pontaubray !... Venez, venez dans la lingerie. Les fenêtres donnent sur la cour des écuries. Il faut voir cela, mon cher, il faut voir cela.

La comtesse me prit par la main et, à travers d'éternels corridors, me conduisit dans la lingerie. Nous ouvrons une fenêtre. Nous regardons. Malgane et Pontaubray se promenaient avec agitation dans la cour. Pontaubray était admirable, en habit noir, en cravate blanche, avec un camélia à sa boutonnière.

— Chut ! me dit la comtesse, ils viennent par ici... Nous allons entendre.

Et en effet ils approchent... Nous écoutons.

— Les tranchées rouges, disait Pontaubray, vous avez raison. Ce sont les tranchées rouges! Et qu'est-ce que vous lui faites boire à la jument?

— Du vin sucré.

— Le thé, le thé très chaud est préférable.

— Vous croyez?

— Je suis sûr...

La comtesse me tapa légèrement sur l'épaule et me dit :

— Restez-là. Ne bougez pas. Je reviens.

Elle s'en alla. Un palefrenier, à ce moment, s'approchait de Malgane et de Pontaubray :

— Le remède est prêt, dit-il.

— Vous avez mis?

— De l'huile d'olive, du son et de la graine de lin.

— Très épaisse, la graine de lin?

— Oui, très épaisse.

— C'est bien, dit le comte, sortez la jument et apportez l'instrument.

On sortit la jument. On apporta l'instrument. Tous les hommes d'écurie étaient sur pied et, avec des falots, se tenaient autour de Rosalba. Ajoutez un petit effet de lune. C'était un tableau charmant.

Pontaubray, lui-même, d'une main experte, avec des boucles, sur un surfaix, installa l'instrument au beau milieu du dos de la jument. Puis il tourna la petite manivelle, Pontaubray, et il attendit le signal.

— Tout est bien en place! cria le comte, qui allait et venait très ému, très agité.

— Alors on peut aller?

— On peut aller.

L'instant était solennel. Pontaubray mit la main sur le petit robinet. La comtesse, tout à coup, se montra, avec ses grandes jupes qui traînaient superbement sur le sable de la cour, et lui faisaient, par derrière, un joli cortège de deux mètres de soie et de dentelles. La comtesse apportait bien respectueusement sur un plateau d'argent une petite tasse de vieux Sèvres.

— Voici le thé, dit-elle, le thé bien chaud pour Rosalba.

Et comme tous les deux, Malgane et Pontaubray, restaient là devant elle, interdits et penauds :

— Allons, dit-elle en riant, tous les mêmes décidément! tous! tous les mêmes! Bonsoir, messieurs, bonsoir.

Elle mit le plateau d'argent dans les mains de Pontaubray, fit une gentille révérence et rentra chez elle.

A. B. C.

UN BAPTÊME

Voici quinze jours qu'elle est née,
La fillette, et dans son berceau
En point d'Alençon le plus beau
Elle rit toute pomponnée,

Car c'est aujourd'hui qu'elle met
Sur sa première robe à queue
Sa première bouffette bleue
Et des rubans à son bonnet.

La nourrice, une Bourguignonne,
Qui porte l'enfant assoupi
A l'air d'une pomme d'api
Qui ne craint la dent de personne.

Bientôt le cortège se rend
D'un pas solennel à l'église
Et le curé se scandalise
De l'air par trop indifférent

Avec lequel sa nouvelle ouaille
Reçoit son premier sacrement,
Car elle dort profondément
Sous l'œil de son parrain qui bâille.

Mais quand le premier grain de sel
A touché le bout de sa lèvre,
Craignant sans doute qu'on la sèvre,
Elle pousse un cri vers le ciel,

Et par un geste sans réplique
Montre le peu de goût qu'elle a
Pour entrer à cet âge-là
Au sein du culte catholique.

RED.

COMÉDIENS NON DÉCORÉS

La question de savoir si les comédiens en activité de service doivent être décorés a été soulevée depuis quelque temps dans la presse parisienne. Cette question n'est pas nouvelle. Elle s'est posée il y a soixante-dix ans à Erfurt, et il y a quarante ans à Berlin, et l'on va voir la solution qu'elle a reçue dans ces deux occasions.

La révélation de ce double incident nous est faite par un comédien allemand, très célèbre à son époque, et qui a fait partie pendant trente ans du Théâtre royal de Berlin. Il s'agit de Louis Schneider, mort à un âge avancé, l'année dernière. Cet acteur a laissé des *Mémoires*, que sa famille publie en ce moment et auxquels nous empruntons le récit qui va suivre. Ajoutons encore, pour l'intelligence meilleure de l'incident, que Schneider était un linguiste hors ligne, qu'il écrivait et parlait une vingtaine de langues et qu'il savait particulièrement la russe qu'il enseignait à l'école militaire de Berlin.

En 1839, Schneider publia un volume de ses *Nouvelles sur les Acteurs*, et en offrit un exemplaire au roi Frédéric-Guillaume III (père de l'empereur Guillaume). Quelques semaines plus tard, l'auteur ayant joué dans une soirée au palais, le roi, s'approchant de Schneider, lui dit : « Vous m'avez envoyé votre dernier ouvrage. Vous avez déjà reçu ma réponse? Plusieurs de ces nouvelles m'ont beaucoup plu, surtout celle de Talma. Vous y avez bien apprécié les choses. On ne fait pas toujours comme on veut. Bien content de voir que vous comprenez cela. Vous avez bien reconnu les situations, surtout en ce qui concerne Talma. »

Schneider, ainsi apostrophé, fut assez perplexe. Il ne comprit pas trop ce que le roi avait voulu dire. Pour toute réponse, il s'inclina, et le roi s'éloigna. Qu'avait donc voulu dire le roi en revenant sur Talma? Le chapitre qui le concernait ne renfermait que quelques faits historiques relatifs au grand comédien, et Schneider n'y avait pas attaché grande importance.

Quelques jours plus tard, l'acteur fut mandé chez le ministre de la guerre, M. de Rauch. Celui-ci lui annonça que, Schneider ayant fait, pendant deux ans, un cours gratuit de russe à l'école militaire, le roi, ne voulant pas rester on obligé, lui ordonnait de demander une faveur. Schneider refusant d'obtempérer à cet ordre, le ministre lui fit observer que cela ne pouvait pas se passer ainsi. « Je dois vous avouer, dit-il, mon cher Schneider, que, pour vous récompenser de votre souscription pour les invalides ainsi que de vos écrits pour l'armée, je vous avais proposé pour la décoration. Le roi a rejeté ma proposition en disant : « Il est encore trop jeune. » Mon prédécesseur, le général Witzleben, vous avait déjà proposé pour la croix, mais également sans succès. Je ne saurais donc vous dissimuler que c'est probablement votre profession de comédien qui est cause que Sa Majesté n'a pas ratifié les propositions réitérées de deux ministres de la guerre. »

Après cet entretien la lumière se fit naturellement dans l'esprit de Schneider, qui comprit enfin ce que le roi avait voulu dire en le félicitant au sujet de Talma, d'avoir « reconnu qu'on ne fait pas toujours ce que l'on veut ». Rentré à la maison, voulant mieux se renseigner, il se mit à relire sa fameuse nouvelle sur Talma, dont voici le résumé :

C'était en 1808, au congrès d'Erfurt. L'empereur Alexandre, entrant chez Napoléon, y rencontra Talma. Après les premiers compliments, Napoléon dit :

— Ce soir, nous comptons sur la présence de Votre Majesté. Ce monsieur-là (Talma) se fera assassiner pour le grand plaisir de mes invités.

— Assassiner! qui est-il donc?

— C'est Sa Majesté dramatique, Talma, empereur du Théâtre-Français.

— Ah! enchanté de connaître personnellement un artiste aussi éminent.

Talma s'inclina. Napoléon, souriant et lui pinçant l'oreille, dit : « Pas de compliments, Talma. Nous sommes ici entre nous. Toi, tu joues les rôles d'empereur au théâtre, nous dans la vie, et qui sait si nous aurons le même succès que toi? »

Talma comprit que Napoléon donnait avec intention cette tournure à la conversation, peut-être pour se dispenser de parler de sujets plus importants. Aussi s'empressa-t-il d'entrer dans les idées de son auguste protecteur.

— Votre Majesté daigne se moquer d'un pauvre acteur.

— Pas du tout. Sans doute j'ai fait cette réflexion en plaisantant; mais plus j'y songe, plus la comparaison me paraît juste. Bien plus, je soutiendrais que, de nous trois tu es le plus heureux. Est-ce que tu ne portes pas la couronne plus souvent que nous? Tes gardes du corps ne t'obéissent-ils pas aussi strictement qu'à nous? Que tu gouvernes bien ou mal, que tu sois Titus ou Néron, le peuple t'applaudit toujours. Alors même qu'un jour tu sois détrôné, au bout de vingt-quatre heures tu remontes sur le trône et le peuple s'assied à tes pieds; il t'apporte même spontanément ses contributions, chose dont nous ne pouvons nous vanter. N'ai-je pas raison, Majesté? ajouta-t-il en se tournant, en riant, vers l'empereur Alexandre.

— Sans doute, fit le czar, et ce qui me paraît toujours digne d'envie, c'est qu'un empereur de théâtre n'entend autour de lui que le langage le plus noble, le plus beau; jamais ce qui est vulgaire et commun ne l'approche; c'est le langage de l'Olympe, la poésie, qui l'entoure.

Talma répliqua :

— Mais combien de temps, Sire, dure notre règne ? Trois heures tout au plus !

— Le voilà, dit Napoléon, cet homme ingrat ! Combien de temps y a-t-il que tu as pour la première fois ceint la couronne au théâtre ?

— Je joue déjà depuis trente ans.

— Eh bien ! fit Napoléon, trois heures par jour pendant trente ans cela fait trois années d'un règne heureux et absolu. Où est le souverain qui pourrait en dire autant ?

La conversation continua sur ce ton pendant un temps. Talma, s'y trouvant mal à l'aise, cherche à éluder. Peine perdue. L'empereur revient toujours sur sa comparaison. Alors, piqué au jeu, Talma s'écrie :

— Eh bien ! alors Majesté, puisque je suis réellement si digne d'envie, puisque j'occupe réellement une position aussi honorable, puisque je suis le premier entre mes camarades, me donneriez-vous, par exemple, l'ordre de la Légion d'honneur ?

Napoléon garda le silence. Son regard s'assombrit, son front reprit ce caractère de gravité terrible qui souvent faisait trembler son entourage. Au bout d'un moment il dit : « Non, adieu Talma ! »

C'est à cet incident que le roi Frédéric-Guillaume fit allusion, en louant son comédien Schneider d'avoir reconnu (il n'avait rien reconnu du tout) qu' « on ne fait pas toujours ce qu'on veut ».

Ajoutons que Schneider n'a été décoré que plusieurs années après qu'il eut quitté le théâtre, pour remplir, auprès du nouveau roi Frédéric-Guillaume IV, les fonctions de lecteur et de bibliothécaire.

EDOUARD SIMON.

LE SAC DE PRALINES

J'ai l'honneur d'avoir un oncle très remarquable sous bien des rapports. — D'abord il est encore très vert, la barbe, coupée à la François Ier, est fine et bien plantée, les cheveux sont parfaitement présents, et c'est à peine si l'on aperçoit de près quelques fils d'argent vers les tempes. — Avec cela brave comme Roland et fort comme un Turc ; il a été brillant officier de hussards, a eu une jeunesse orageuse, et... s'en souvient encore très souvent. — Je le crois d'autant plus volontiers que ce n'est pas lui qui le dit.

Quoi qu'il en soit, malgré son âge, il jouit encore dans la famille de la réputation d'un enfant terrible. Quand j'étais tout petit, on me racontait ses prouesses en Afrique, et j'ouvrais de grands yeux émerveillés ; plus tard il me vint aux oreilles certains bruits de conquêtes et de succès féminins qui lui donnèrent encore plus de prestige sur ma jeune imagination ; — bref, mon oncle a toujours été pour moi un type idéal, un gaillard sans peur et qui serait sans reproches... s'il n'était pas le mari de ma charmante tante.

Aussi l'autre jour l'ayant aperçu place de la Bourse, je ne pus m'empêcher de dire à Berthe qui me donnait le bras : Tiens, mon oncle !

— Celui dont tu m'as tant parlé ?

— Précisément.

— Oh ! je t'en prie ! je voudrais bien le voir de près !

Elle a toujours eu des idées comme cela, Berthe, et je vous demande un peu si je pouvais décemment aller me planter devant mon oncle et lui dire : Bonjour, je vous présente Berthe.

Je sais bien qu'il en eût peut-être été enchanté ; mais enfin ce n'était pas convenable.

— Ma foi, lui dis-je, je vais monter serrer la main à Georges, qui demeure rue de la Banque. Pendant ce temps, va voir de près, puisque tu y tiens et viens me rejoindre. Je montai à l'entresol où demeure mon ami, et je me mis à la fenêtre de son salon, qui donne précisément sur la place.

Berthe approchait. Arrivée à hauteur de mon oncle, elle le regarda sous le nez avec le petit air effronté qui la caractérise, puis elle passa fièrement, tapant la terre de ses petits talons et croyant l'épreuve terminée. Elle ne savait pas, la pauvrette, à qui elle s'attaquait ! Mon oncle cambra sa taille de façon à faire plaquer sa redingote, fit un effet de manchettes, et, sans hésiter, entama la conversation. Je ne sais trop ce qu'il disait et je commençais à trouver la plaisanterie d'un goût douteux. Heureusement Berthe ne répondait pas. Rouge, effarée, elle fit deux ou trois crochets comme un lièvre qui veut éviter les chiens, puis rapidement se dirigea sur la maison où j'étais.

— Ouf ! dit-elle en entrant. Eh bien ! il est gentil ton oncle. Il m'a dit que quand on avait des petits pieds comme cela — et elle montrait son doigt — on ne devrait aller qu'en voiture.

Cependant il était resté un peu perplexe devant la porte, se mordillant la moustache. Tout à coup il se tapa le front, comme frappé d'une idée subite, et entra chez le confiseur de la place. Je compris ses intentions, dis à Berthe de me laisser sortir le premier; je descendis et je me trouvai nez à nez avec ce séducteur au moment où il sortait tenant à la main un magnifique sac de pralines noué d'un joli cordon doré.

— Tiens ! bonjour mon oncle ! — Bonjour, mon garçon, bonjour. — A vrai dire il n'avait nullement l'air enchanté de ma rencontre et il se hâta de faire disparaître son sac dans les profondeurs de sa redingote.

— Et sans indiscrétion à qui destinez vous cette emplette ? — Quelle emplette ?... Ah ! ce sac de pralines... c'est que... j'ai dîné deux ou trois fois cet été chez la marquise de Sijac ; elle m'avait demandé un lièvre, alors tu comprends... — Vous avez une très bonne idée et comme je lui dois une visite, nous allons, si vous le permettez, faire route ensemble.

Ne pouvant ni ne voulant me mettre dans sa confidence, il fit contre fortune bon cœur et me prit le bras, non sans jeter un dernier regard vers la porte cochère. Le sac formait un gros paquet qui faisait bouffer les pans de sa redingote et puis venait à chaque pas lui frapper dans les jambes, mais pour rien au monde il n'eût voulu le porter à la main.

Nous arrivâmes ainsi chez la marquise, et nous tombâmes en plein déménagement : — Mes cher amis, nous dit-elle en nous voyant, vous êtes charmants tous les deux — oncle et neveu — je vous porte également dans mon cœur et vous savez que personne ne me fait plus plaisir que vous lorsque vous me rendez visite...

— Mais ?... demanda mon oncle qui cherchait à sortir son sac...

— Mais je déménage, j'ai de la poussière plein les cheveux, je me suis sali les mains en emballant mes porcelaines, si bien que vous allez me faire bien plaisir... en vous en allant tout de suite. Tenez, pour plus de sûreté, je vais vous mettre à la porte moi-même.

Là dessus elle nous prit en riant par les épaules, nous reconduisit jusqu'à l'escalier, nous adressa un dernier bonjour de la main et nous ferma la porte au nez.

— Diable ! dit mon oncle, je voudrais pourtant bien me débarrasser de cet incommode fardeau. Si nous allions chez les Perceval ?

— Allons chez les Perceval.

Et nous voilà partis. Nous entrons au salon, nous attendons un grand quart d'heure ; puis Mme de Perceval arrive, et après quelques mots la voilà qui fond en larmes : — Ah ! si vous saviez ! mon fils Gaston vient de s'engager simple dragon. C'est atroce cette nouvelle-là ! Quand je pense que le pauvre enfant va manger à la gamelle, et relever le fumier avec ses petites mains blanches, lui si délicat ! cela me fend le cœur. — Et là-dessus voilà les sanglots qui redoublent. Franchement, ce n'était guère le moment de lui offrir des bonbons. Mon oncle lui adressa quelque consolation banale, lui promit d'écrire au colonel qui était de ses amis, et partit furieux ayant passé une demi-heure assommante.

Et nous fîmes ainsi d'autres visites toujours infructueuses : une personne était sortie, une autre était en convalescence et suivait un régime, une autre était à la campagne, etc. Cela devenait crispant : le sac tapait toujours dans les jambes de mon oncle et moi je ne lui lâchais pas le bras. — Écoute, me dit-il, l'heure du dîner approche, je vais aller chez ma respectable parente, la duchesse de Pressac ; elle, je suis bien sûr de la trouver. Ce fut le bouquet. Nous entrons et nous trouvons la vieille douairière étendue comme d'habitude dans son grand fauteuil voltaire. Nous la saluons très respectueusement et mon oncle qui est quelque peu son héritier insinue qu'il est enchanté de la voir en aussi bonne santé. Le fait est qu'il commençait à faire un peu sombre, mais je la trouvais en effet très engraissée, surtout de figure. On cause un peu et tout à coup mon oncle saisissant le joint offre gracieusement son sac de pralines. Là-dessus la duchesse le repousse et se lève en fureur : — J'aurais cru, dit elle, que mon grand âge devait m'épargner des plaisanteries de ce genre. Vous voyez que j'ai une fluxion atroce, et vous choisissez ce jour-là pour m'offrir quoi ? des pralines ! — Mais chère madame... — C'est bien, monsieur, jamais je ne vous pardonnerai ce manque d'égards !

Puis une scène effroyable.

— La peste soit de la vieille ! disait en descendant mon oncle exaspéré. Jamais je n'ai passé une journée aussi ennuyeuse et tout cela à cause de ce maudit sac. Que veux-tu que j'en fasse maintenant ?

— Eh bien ! offrez-le à ma tante.

— A ta tante ! A ta tante ! répétait-il stupéfait de la destination de son achat. Ah ! par exemple la plaisanterie serait bonne ! — Elle serait très bonne — dis-je en riant malgré moi. — Tu ris, mais si tu savais... au fait, pourquoi pas ? C'est égal, elle va être bien étonnée.

—

Et voilà pourquoi ma tante a eu ce soir-là un sac de pralines et pourquoi, moi, de mon côté, j'ai cru de mon devoir d'en apporter un sac à Berthe.

X.

PAR RECONNAISSANCE

Que celui qui n'a pas de cors aux pieds me jette la première pierre, je lui repasserai mes cors en échange. Ceci dit pour vous expliquer comme quoi j'ai été contraint d'aller récemment voir Arnold, non pas l'ami de *Guillaume Tell*, non point le ravisseur de Mathilde, mais celui... des cors.

Comme j'attendais mon tour, j'ai feuilleté divers albums jetés çà et là sur la table du salon, et j'y fais les emprunts ci-dessous :

Grâce à M. Arnold, j'ai des pieds, ce sont des âmes, les cors n'existant plus.

SUZANNE LAGIER.

Pour ce qui concerne le talent de M. Arnold, je marche à la tierce avec Tamberlick.

G. ROGER

De tous les artistes en pieds dans ce grand XIXe siècle, Arnold est celui qui mêle le mieux *utile dulci*.

FRANCISQUE SARCEY.

Je ne souffre plus,—quels transports !
— Arnold est un grand pédicure,
Puisqu'en même temps que mes cors
Il m'extirpe ma signature.

ERNEST BLUM.

Tu vois !... Et la douleur soudain s'est envolée !
Je brave saint Crépin, et ne crain plus rien, fors
De Josaphat la terrible vallée,
Où doivent, nous dit-on, ressusciter nos cors !

CH. DE LA ROUNAT.

Grâce à vous, cher Arnold, on brave les *recors*.

CAPOUL.

Je trouve Arnold aussi fort que Vivier sur le [cor.

FAURE.

Arnold, grâce à toi seul, habile pédicure,
Les pieds sont tous ailés, comme ceux de Mer- [cure.
Le durillon voudrait lutter, vœux superflus !
De l'œil-de-perdrix tu peux dire :
« Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus ! »
Par toi, vainqueur de son martyre,
Le plus humble marcheur, débarrassé des cors,
Voit devant son ardeur les campagnes ouver- [tes,
Et dans l'ombre des forêts vertes
Suit d'un pied bondissant la chasse, au bruit [des cors.

THÉODORE DE BANVILLE.

Je n'ai pas le temps d'en extraire encor,
Arnold m'appelle pour... m'extraire le mien...

PETITES NOUVELLES

Le premier acte de *Daniel Rochat* est complètement mis en scène à la Comédie-Française.

M. Sardou, qui est son propre régisseur, et dont le talent en matière scénique est bien connu, préside seul au travail des répétitions, s'occupant de tout, jusque dans les moindres détails.

Il est peu probable d'ailleurs que l'ouvrage soit prêt avant la seconde quinzaine de février, malgré tout ce qu'on pourra dire et croire.

— M. Paul Deroulède a lu hier un drame en cinq actes, en vers, au comité de la Comédie-Française. Titre : la *Mohabite*.

La pièce a été reçue par le comité.

— On annonce une nouvelle comédie en trois actes de M. Jules Barbier, intitulée : *Un Homme à plaindre*, qui sera jouée à l'Odéon vers le 15 décembre,

Les deux principaux rôles seront remplis par M. Porel et Mlle Antonine.

— On répète aux Variétés une piécette-surprise en un acte, du genre naturaliste, due à la plume d'un de nos écrivains les plus spirituels... et les plus gourmets.

La piécette est intitulée : le *Caprice en 1889*. C'est une parodie du *Caprice*, de Musset, accommodée au goût réaliste.

Le comte — car il y a un comte là-dedans — aborde la marquise — et une marquise aussi — en lui disant :

— Bonjour, petite mère, toujours fraiche comme la marée, hein !

M. Germain fera Chavigny, Mme Grivot la comtesse — j'oubliais la comtesse — et Berthe Legrand la marquise.

— Une allocation de 12,000 fr. vient d'être accordée au théâtre des Nations et à l'Opéra-Populaire à titre gracieux et en attendant que la question des subventions soit résolue.

— Voici, à titre de document, la lettre que vient d'adresser M. Clèves au sous-secrétaire d'État des beaux-arts pour poser sa candidature au futur théâtre du drame populaire :

A Monsieur le sous-secrétaire d'État, au ministère des beaux-arts.

« Paris, 2 décembre 1879.

» Monsieur,

» Au moment où va se trancher la question dite du théâtre populaire de drame, permettez-moi de signaler à votre haute attention le théâtre que j'ai l'honneur de diriger.

» Aucune scène parisienne n'offre plus d'avantages pour la réalisation d'une idée aussi généreuse.

» Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a dans le passé une histoire glorieuse ; sa situation présente est des plus prospères.

» Placé au centre des quartiers les plus animés de la ville, ayant une troupe composée d'artistes de premier ordre, renommé pour ses mises en scène jusqu'ici sans égales, il présente à l'administration une sécurité absolue.

» En conséquence, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me compter au nombre des candidats au titre de directeur du théâtre populaire de drame subventionné par l'État.

» Si ma demande était favorablement accueillie, elle ne coûterait aucun sacrifice à la ville de Paris, puisque le théâtre de la Porte-Saint-Martin appartient à des particuliers.

» J'ai l'honneur d'être, de Monsieur le sous-secrétaire d'État, le très respectueux serviteur.

» PAUL CLÈVES. »

— On s'occupe à Rome d'un grand festival musical en l'honneur du compositeur Palestrina, à l'occasion de l'inauguration du monument qu'on lui consacrera dans la salle de concert de la Société musicale romaine du palais Doria-Pamphili.

Les organisateurs de cette solennité ont fait appel aux grands compositeurs de l'Italie et des autres pays, pour leur demander d'écrire un morceau pour la circonstance.

Parmi les musiciens, dont on sollicite le concours, figurent Ambroise Thomas et Charles Gounod pour la France, Liszt et Wagner pour l'Allemagne.

Verdi s'est engagé à donner un *Pater noster* inédit.

La cérémonie aura lieu dans la semaine de Pâques.

Sous le titre de *Voyages aux Pays mystérieux*, M. L. Jacolliot vient de publier à la librairie Marpon et Flammarion, Galeries de l'Odéon, un curieux volume in-18 illustré, d'aventures de chasse et de récits de voyages en Afrique. Cet ouvrage continue les *Voyages aux Rives du Niger*, paru l'an dernier avec un si grand succès. Ses illustrations sont faites d'après les croquis de l'auteur. Elles reproduisent fidèlement les mœurs et les coutumes sanguinaires des peuplades du Bénin et du Borgou.

Un nouveau roman de M. Gourdon de Genouillac, le *Secret du Feu*, vient de paraître chez Dentu. Sous une forme nouvelle et d'une grande hardiesse, l'auteur a su combiner les détails d'une double action criminelle avec l'intérêt puissant d'une intrigue qui dévoile les mystères de certaines existences bourgeoises dont le luxe étonne. Une femme inconsciemment coupable, un honnête homme poursuivi jusqu'à sa dernière heure par une fatalité inouïe et un personnage qui atteint le plus haut degré de la perversité, tels sont les principaux types que l'auteur a tracés avec une vigueur et une vérité incontestables; c'est sans contredit l'œuvre la plus réussie de l'éminent romancier.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME

OPÉRA-COMIQUE

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché PIERRE PETIT

TRAGÉDIE

MUSIQUE

Mlle CAROL

Imp. Ves † Barret. — G. Bouvy del.

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 344

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 18 au 24 Décembre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXLIV

—

Mlle CAROL

Quand Mlle Carol vint demander, au Conservatoire de Paris, de mettre la dernière main à son éducation musicale, elle était déjà lauréat du Conservatoire de Toulouse. Entrée dans le temple de la rue Bergère en 1877, elle prit part au concours de chant, avec un air de *Lucie de Lamermoor*, et obtint un second prix à l'unanimité, partagé avec Mlle Fauvelle, aujourd'hui sa camarade à l'Opéra-Comique.

Détail à noter, la jeune artiste ne fut point appelée par ses professeurs à prendre part au concours de l'Opéra-Comique, et, qui plus est, elle ne donna la réplique à personne dans les nombreuses scènes qui furent exécutées ce jour-là. On la réservait pour le Grand-Opéra, où cependant ne me semblait point l'appeler la nature de son talent, à moins que l'on eût, dès ce moment, la pensée que c'était en province, et non à Paris, que l'élève, devenue en possession de ses moyens, devait fournir sa carrière théâtrale.

Quoi qu'il en soit, Mlle Carol fut admise au concours d'opéra, et fit son épreuve dans le rôle de Valentine des *Huguenots*, où M. Lorrain, actuellement à l'Opéra, lui donna la réplique. Elle-même donna la réplique à son camarade dans *Herculanum*, où il concourait avec une scène du rôle de Nicanor. Elle obtint un second accessit, à l'unanimité.

Bien qu'elle n'eût pas remporté, dans ces divers concours, les premières récompenses, Mlle Carol fut engagée presque aussitôt à l'Opéra-Comique. Ses études étaient en effet terminées, car ce n'était pas le défaut de savoir qui avait empêché la jeune virtuose d'être la première. D'autres avaient seulement fait preuve de dons naturels supérieurs. Mais Mlle Carol s'était déjà montrée très sûre de ses effets ; à une voix juste et bien posée elle avait joint un jeu suffisamment savant pour aborder immédiatement la scène.

Ses débuts à la salle Favart eurent lieu le 30 octobre 1877, dans Camille, de *Zampa*. Le choix du rôle était excellent. Il réclamait un organe bien timbré et surtout du style, et là sont justement les deux quaités de la jeune artiste.

Anna de la *Dame Blanche* et Marion de *Cinq-Mars* n'ajoutèrent rien à la bonne réputation qu'elle s'était acquise, dès le premier soir, des habitués de l'Opéra-Comique, et malheureusement un accident, qui lui survint pendant les répétitions, retarda jusqu'au 11 novembre dernier son apparition dans *Lalla-Roukh* qui devait donner la note exacte de son talent.

En prenant possession de ce rôle si charmant, Mlle Carol a fait preuve de qualités qui lui assurent une place sérieuse à l'Opéra-Comique.

Si elle n'a point montré de ces dons naturels assez éclatants pour entraîner un auditoire, elle a tenu la scène avec une réelle autorité.

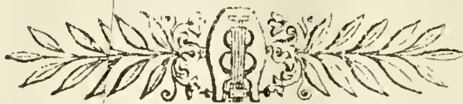
Physionomie sympathique, allures aisées, malgré un embonpoint un peu trop riche, voix remarquablement assise et d'un timbre agréable, jeu simple, mesuré, intelligent : voilà autant de mérites qui ne sont pas vulgaires et qui doivent être mis à son actif. Avec elle on sera toujours assuré de trouver une exécution soignée, comme cela est si précieux pour les reprises des vieux chefs-d'œuvre du répertoire ; aussi souhaitons-nous voir M. Carvalho conserver Mlle Carol dans la troupe de son théâtre qu'il a déjà su promptement relever du degré inférieur où son prédécesseur l'avait laissé tomber.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Mademoiselle

LECOMTE

(du théâtre du Château-d'Eau dans le costume de *la P'tiote*).



REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

—

Je ne crois pas que jamais directeur ait produit sur son théâtre, en aussi peu de temps, un aussi grand nombre de débutants, que vient de le faire M. Vaucorbeil depuis sa prise en possession de l'Opéra.

Nous avons entendu successivement, comme appelés à renforcer la troupe de notre Académie nationale de musique, Mlles de Stucklé, Leslino, Hamann, Marie Heilbronn, Janvier, MM. Maurel, Melchissedec, Dereims et d'autres peut-être, que j'oublie.

Voici maintenant que depuis notre dernier numéro deux nouveaux artistes, un ténor, M. Mierzwinski, et une basse, M. Dubulle, se sont offerts au public, le premier dans l'*Africaine* et le second dans *Hamlet*. On nous annonçait pour hier un troisième début, celui de Mlle Marie Vachot dans les *Huguenots*, mais il a été retardé par suite d'une indisposition de Mlle Krauss.

M. Mierzwinski n'est pas un nouveau-venu pour l'Opéra. Ce ténor polonais avait déja chanté *Robert le Diable* et les *Huguenots* à la salle Ventadour après l'incendie de la salle Lepeletier. On avait remarqué chez lui de belles qualités de son, mais son inexpérience de la scène était trop grande pour qu'il pût se maintenir à l'Opéra. Après plusieurs années passées en province et les plus vifs succès obtenus à Lyon et surtout à Marseille, M. Mierzwinski aborde à nouveau notre première scène lyrique par le rôle de *Vasco de Gama*.

Disons-le franchement : ses progrès nous ont paru médiocres. Son organe très brillant dans les notes élevées est resté sourd dans le medium ; son talent de chanteur n'a pas beaucoup gagné et le comédien est resté inférieur au niveau rigoureusement exigible pour la représentation de nos chefs-d'œuvres de musique dramatique.

M. Dubulle a débuté, sans que la presse en ait été avisée. Nous n'avons donc pu l'entendre et nous le regrettons infiniment, car nous avons cru remarquer lors des derniers concours du Conservatoire qu'il y avait en lui un sujet de premier ordre pour l'Opéra. Il nous revient d'ailleurs de la bouche de plusieurs amateurs qui ont assisté à ses débuts qu'il a justifié de tous points nos espérances. Nous attendions toutefois M. Dubulle à une plus importante soirée pour le juger définitivement.

FOLIES-DRAMATIQUES

—

Première représentation de *La fille du Tambour-major*, opéra comique en 3 actes et 4 tableaux, paroles de MM. Duru et Chivot ; musique de M. Offenbach.

Les époux Monthabor, teinturiers à Paris, au siècle dernier, ont divorcé après avoir vu cimenter leur union par

la naissance d'une fillette. Le mari est parti pour l'armée où il est devenu tambour-major; la femme qui avait des dispositions pour le théâtre s'est faite comédienne et a été remarquée par le duc Della Volta, ambassadeur d'Italie à Madrid. Celui-ci après l'avoir eue pour maîtresse a fini par l'épouser.

On ne nous dit pas si la teinturière croyait son premier mari défunt; — on n'y regarde pas de si près dans l'opérette où se peuvent accumuler toutes les fantaisies les moins sensées.

Mme la duchesse Della Volta a fait élever Stella, son enfant, dans un des premiers couvents de l'Italie au pied du mont Saint-Bernard, et son noble époux songe à consommer l'union de la jeune fille avec le marquis Bambini, seigneur aussi niais que riche et à qui il sera facile de faire accepter, en l'expliquant n'importe comment, la naissance de sa fiancée qui ne figurera pas sur le contrat de mariage comme enfant du duc.

Mais voilà qu'au moment où Stella va être retirée du couvent, les Français font irruption en Italie, et un détachement commandé par le lieutenant Robert escorté de son tambour-major qui n'est autre que Monthabor, pénètre justement dans le pensionnat.

La supérieure et ses pensionnaires s'enfuient à l'approche des soldats. Dans leur précipitation elles oublient d'emmener avec elle Stella, mise sous clef par punition pour une espièglerie.

Délivrée par les troupiers, la jeune fille d'abord effrayée se rassure bientôt et finit par les trouver aimables; on dirait qu'elle a comme un instinct de sa basse naissance. La voilà, même, qui se met à table en face de la cantinière et chante au dessert des couplets tant soit peu soldatesques. Tel est le fond de l'intrigue au premier acte.

Au second acte, nous sommes à Novarre en plein bal chez le duc Della Volta. Le marquis Bambini vient recevoir l'assurance de sa prochaine union. D'autre part, tandis qu'on croit les Français repassés au delà des Alpes, voici venir, en pleine fête, le lieutenant Robert, son tambour-major et le soldat Griolet munis d'un billet de logement en bonne forme. Le duc songe d'abord à les chasser, mais se voit enfin obligé de leur donner asile. Alors : rencontre de madame la duchesse et de son premier mari, — puis reconnaissance de Stella par son père, vers qui elle se sent attirée et qu'elle se décide à suivre au régiment après avoir troqué les robes à falbalas contre le costume de cantinière.

Au troisième acte, le duc et la duchesse à la poursuite de Stella rencontrent le lieutenant Robert et ses amis dans une auberge de Milan. Ils vont les faire arrêter quand retentit soudain le *Chant du Départ* : ce sont les Français qui entrent victorieux à Milan et viennent ainsi délivrer leurs compatriotes. Robert et Stella pourront alors s'épouser, car ils s'aiment depuis que le hasard les a rapprochés, et le marquis Bambini cherchera une nouvelle fiancée.

Mille détails et imbroglios remplissent ce canevas. Ils sont généralement amusants. Malheureusement les auteurs ont mêlé le mélodrame à la grosse farce, et il s'en suit un manque de franchise dans l'exécution de leur scenario.

Le temps des rythmes enlevants de l'opérette est passé pour Offenbach : le musicien semble voué tout entier à la musique d'opéra comique, ancienne manière. Il trouve quelquefois la mélodie mais rarement le caractère.

On a beaucoup applaudi, bissé plusieurs morceaux, le public des premières représentations étant toujours bien enthousiaste dans les salles consacrées à l'opérette ; j'espère que les auteurs n'auront à rabattre à la longue de la joie qu'ils ont dû éprouver de voir porter aux nues leur œuvre qui, tout en étant amusante, n'est point destinée au succès de la *Fille Angot* ou des *Cloches*.

Nous avons remarqué entre autres morceaux : La *Chanson de l'Ane* bien enlevée par Mlle Noémie Vernon, les couplets : *Pour recevoir un régiment* où se trouve une fort jolie phrase musicale commençant sur ces mots : *En échange pour le régiment* et finissant sur ceux-ci : *Je ferai bien dévotement ma prière.* Au second acte, les couplets de l'*Uniforme*, la chanson de *Mam'zelle Monthabor* et le final du *Bataillon carré.* Au troisième acte, le rondeau du *Petit Cocher* et le duetto de la *Confession.*

L'interprétation est toujours bonne bien que Mme Simon-Girard ait manqué deux fois de mémoire dans le même rondeau, ce qui est grave. Peut-être était-elle indisposée, car elle nous a paru moins alerte et moins fine que d'ordinaire. Luco s'est montré fort comique et Maugé est la plus désopilante ganache qu'on puisse rêver. Mlle Vernon toujours charmante, mais trop distinguée pour une cantinière.

Mme Girard l'ancienne excellente chanteuse du Théâtre-Lyrique et de l'Opéra-Comique, MM. Lepers et Simon-Max ont complété un ensemble des plus satisfaisants.

Nous n'avons que des éloges à adresser aux décors, aux costumes et à la mise en scène. Tout y est riche et de bon goût.

En somme, la *Fille du Tambour-major* peut obtenir un succès d'une certaine durée, bien que la pièce et la musique ne puissent être considérées comme des modèles du genre.

NOUVEAUTÉS

Première représentation de *Paris en Actions*, revue en trois actes et neuf tableaux, de MM. A. Wolff et R. Toché.

Une revue, cela est trop long à conter, et, d'ailleurs, les décors, la machination, les artistes y tiennent une place énorme. Il y a donc surtout lieu pour nous de vous dire si la pièce est amusante. Eh bien ! nous n'hésitons pas à l'affirmer.

Paris en Actions nous présente une suite de tableaux très réussis dont quelques-uns sont encadrés d'une façon charmante par le metteur en scène. Nous citerons tout particulièrement : la Fête de Florian dans le parc de Sceaux.

Nous vous engageons donc à aller voir Berthelier, un délicieux compère de revue; Brasseur, étourdissant dans le rôle de Barbançon; Guyon en Charlemagne, portant avec lui son cheval de bronze et cherchant un logement dans Paris, et encore ces charmantes comédiennes qui ont nom : Céline Montaland, Donvé, Bode, Alice Lavigne, Piccolo, etc.

Donc M. Brasseur tient un succès de pièce, d'artistes et de mise en scène ; nous en sommes heureux pour son aimable théâtre.

UNE

TROEUPE SPAGNOLE ANDALOUSE

On nous annonce, pour cet hiver, un spectacle absolument nouveau à Paris et des plus intéressants. Sur nos scènes de genre nous avons plusieurs fois vu et entendu des manolas et des gitanos, mais jamais une troupe espagnole complète n'a pris entièrement possession d'un théâtre, et c'est ce qui va se produire, d'ici une huitaine de jours, dans la salle de l'Athenœum de la rue des Martyrs, remise entièrement à neuf pour la circonstance.

Les répétitions se font déjà activement et il nous a été donné d'assister à quelques-unes qui nous ont vraiment charmé.

Cette troupe espagnole andalouse, sous la direction de M. Enrique Montoya, nous fera connaître la physionomie si attachante des habitants des diverses provinces de la péninsule hispanique. Nous trouverons là, chants, danses et musiques nationaux ; tableaux populaires d'Andalousie, mœurs des gitanos, toreros, majos, boleros, manolas, gitanos et gitanas, etc, etc. Mœurs créoles de l'Ile de Cuba, chansons populaires de la Havane, danses des nègres, chants des campagnards de Cuba, habaneras, lan-

gos, guajiras,... Que sais-je? tout ce qui peut intéresser chez ce peuple espagnol qui nous est si sympathique.

Pour répondre aux exigences d'un tel programme, il faut, vous le voyez, une troupe renfermant des éléments considérables : c'est ce qu'a compris M. Montoya qui, après des voyages constants dans les principales villes d'Espagne et avec de grands sacrifices, a su réunir toutes les célébrités du genre, venant de Séville, Malaga, Cadix, Xérès, Grenade, Madrid, etc.

La troupe se compose de 40 personnes, dont 30 femmes et 10 hommes, tous sujets distingués et parmi lesquels se trouvent des artistes ayant acquis, au delà des Pyrénées, une grande réputation.

Tels sont : Mlle Trinidad Cuença, la favorite des Espagnoles, la perle de l'Andalousie, renommée pour ses danses de caractère exécutées en costume d'homme, costume dont, d'ailleurs, elle se revêt presque ordinairement, et célèbre aussi par ses chants entraînants et son talent exceptionnel sur la guitare ;

Mlle La Parralla, tout particulièrement acclamée pour ses chants andalous et cubains ;

Mlle Pepita, très appréciée pour ses danses gitanas ; Mlle Carmen, pour ses danses andalouses et cubaines ; Mlles Dolorès, La Maja et Mannela de Cadix.... et dix autres encore ;

M. Paco de Lucena, le plus célèbre guitariste de l'Espagne ;

M. Moreno de Rota, applaudi dans toute l'Andalousie, pour ses danses cubaines ;

Les gitanos Paquiro et Caoba, etc., etc.

Le corps de ballet espagnol est très complet et d'une grande originalité.

L'orchestre est composé d'éléments solides et nombreux ; le chef dispose des meilleurs morceaux du répertoire de musique nationale.

Les costumes seront magnifiques et caractériseront tous les principaux types espagnols du jour et des temps passés.

Les décors, très soignés, représenteront avec la plus grande vérité les endroits où les différents tableaux se passeront.

Rien ne manquera donc pour assurer le succès de la troupe de M. Enrique Montoya, qui est un homme du meilleur monde et un artiste bien plus qu'un impressario.

Des affiches feront bientôt connaître la composition du premier spectacle qui aura lieu, comme nous le disions plus haut, aux environs de la Noël.

BATTU ET CONTENT

— Gontran, me dit l'autre jour ma mère, tu n'as pas l'air de t'amuser ici. Je sais bien que la campagne n'est pas gaie en ce moment. Tu voudrais peut-être retourner à ton régiment, et tu n'oses nous le dire. Pourquoi te gêner!... Tu ne sors plus. Tu as amené ici ton cheval du régiment, et tu ne le montes même plus... Il faut secouer ta torpeur, mon ami.

— Vous savez bien, interrompit à cet instant mon écervelé de cousin, que Gontran méprise nos chevaux depuis qu'il s'est figuré que Réséda est la première jument de France et de Navarre. Or Réséda, comme un vrai cheval militaire qu'elle est, préfère les manœuvres de Satory et les promenades au pas sur l'avenue de Paris aux galopades dans nos bruyères... Réséda n'en peut plus, voilà tout. Gontran le sait, et plutôt que de monter tout autre cheval, par amour-propre do propriétaire, il s'abstient. N'est-ce pas que j'ai deviné juste ?

Je haussai les épaules en souriant.

J'avais bien autre chose en tête !... J'étais amoureux, mais amoureux fou d'une charmante amie de ma sœur, Mlle Yvonne de B..., en ce moment avec elle au château.

J'avais fait mes confidences à ma sœur, et elle m'avait répondu : « Yvonne n'épousera qu'un homme qui lui plaira ; libre et riche, elle en a le droit et le moyen. Tâche de lui plaire... » Et j'avais tâché ; mais jusqu'à présent je n'avais été qu'embarrassé, timide et bête comme tout véritable amoureux. On m'avait ri au nez. Et c'était ce qui me rendait morose et contraint depuis des semaines.

Ce qui ne m'empêcha pourtant pas de riposter à cet excellent cousin :

— Ernest, pour un homme de cheval, tu m'étonnes d'autant plus que tu as vu Réséda à la chasse, et que je ne t'ai pas toujours rencontré toi et tes chevaux là où j'ai passé avec elle... Ton père élève de très beaux chevaux, et son fils les monte assez bien, je le reconnais ; mais enfin, je ne sais pas si jamais le père a élevé et le fils monté une bête meilleure que Réséda. Écoute, je te fais un match de cinquante louis. Avec la permission de ma mère, nous allons transformer le parc en une piste de steeple-chase. Tu monteras le cheval que tu voudras. Nous courrons sur un parcours de quatre mille mètres, et il y aura une vingtaine d'obstacles. Seulement, je me charge de les faire faire.

— Accepté !

Ce projet fut accueilli par tous avec enthousiasme. Ces dames étaient ravies qu'on leur donnât cette petite *représentation*. Ma mère elle-même était enchantée de me voir me secouer un peu.

— Pourtant, dit-elle, n'allez pas vous rompre le cou !

Le lendemain, ma mère livrait aux mains des femmes de chambre deux de ses plus belles robes dans lesquelles on se mit à nous tailler deux casaques superbes : une bleue à écharpe blanche pour Ernest, une blanche à écharpe bleue pour moi.

De mon côté, je m'occupai de la piste pour notre steeple.

Le parc est admirablement disposé pour un exercice de ce genre, car il occupe tout entier la surface d'un mamelon à pente douce d'environ un kilomètre et demi de long sur deux de large. Ce mamelon s'étend du château jusqu'à une petite rivière artificielle qui en contourne le pied. Le château est bâti sur le point culminant. Derrière le château, il y a tout un parc boisé qui va rejoindre la forêt ; mais devant, le jardin est dessiné à l'anglaise. De grands arbres isolés çà et là, mais n'interceptant pas la vue ; tout le reste en gazons sillonnés d'allées sablées. Quelques bosquets au milieu do tout cela, quelques corbeilles, et voilà tout. Un *saut-de-loup* sépare le parc des champs à droite et à gauche. De l'autre côté de la rivière, des prairies.

Je fis indiquer la piste à suivre avec quelques piquets blancs placés de distance en distance sur un parcours à peu près circulaire et d'environ quatre mille mètres. On partirait de la rivière, sur le côté gauche du parc, et on galoperait vers le haut du mamelon. Sur le parcours, il faudrait franchir deux claies, une banquette irlandaise et une barre fixe faite avec un bon madrier placé à 1m. 20 de hauteur. On tournerait à droite sans brusquerie, on passerait devant le château, et en face du perron il faudrait sauter un mur en terre avec un fossé devant et derrière. On se dirigerait alors sur les champs, parallèlement au château, en franchissant une haie artificielle, puis un treillage naturel, et enfin le saut-de-loup qui sépare le parc des terres. On tournerait à droite, et, à travers champs, on se dirigerait sur la rivière. Sur le parcours, deux fossés naturels avec talus à passer. La place où la rivière devait être franchie était indiquée par une petite haie basse en bruyères. On galoperait ensuite dans la prairie sur une ligne demi-circulaire, et là il y avait encore une double haie et deux fossés à sauter. On reviendrait ensuite de nouveau sur la rivière, qu'il faudrait franchir de nouveau en sens inverse, et à un endroit marqué comme précédemment, mais cette fois on rentrerait dans le parc, on passerait une deuxième fois les deux claies, la banquette, la barre fixe, on tournerait à droite et on ferait l'arrivée devant le château, entre les bâtiments et le mur en terre franchi au départ.

— Que dites-vous de mon petit parcours ?...

Le cousin Ernest, lorsqu'il en prit connaissance, fut satisfait. Seul, le saut-de-loup lui fit faire un haut-le-corps. C'était en effet là un obstacle des plus sérieux, large d'environ trois mètres et dont les bords, construits en maçonnerie, pouvaient rendre une chute terrible. Cependant, il en prit son parti, et il fut même convenu qu'on ne dirait pas au château que nous devrions passer par là.

Trois jours après le pari établi entre mon cousin et moi, à deux heures de l'après-midi, ces dames se réunirent sur le perron du château, et nous apparûmes bientôt tous deux sur la pelouse dans toute notre splendeur. La soie de nos casaques miroitait au soleil, qui, ce jour-là, s'était levé superbe, comme pour nous faire honneur.

Réséda était disposée. Je la sentais droite sur la main, légère, et, en marchant sur les gazons de ce pas à la fois lent et cadencé que les chevaux de race ont seuls, elle semblait à peine effleurer l'herbe de ses sabots. Vous la connaissez, et vous aussi, comme les autres, vous vous moquiez de moi le jour où je la présentai au colonel, qui la trouva laide et mal faite, — ce dont je ne lui fais pas mon compliment. Depuis, vous en êtes revenu et vous vous êtes réconcilié avec elle, malgré sa tête trop forte, sa croupe un peu basse

et ses genoux déshonorés, parce que vous l'avez vue au travail... Ah! quelle bête, mon ami!...

Ernest, lui, montait Royaumont, un fils de Caravan, s'il vous plaît, que son père choie comme son enfant chéri, parce que c'est le plus beau de l'écurie.

Royaumont, que j'ai vu à la chasse, est d'une grande vitesse et saute remarquablement, mais c'est un animal un peu grêle et qui se fatigue dans les mauvais terrains. Aussi j'étais ravi de voir qu'Ernest l'avait choisi de préférence... Les labourés et la prairie un peu humide de l'autre côté de l'eau me donnaient l'espoir de le voir y épuiser ses forces...

Mon oncle donna le départ, nos chevaux s'élancèrent, Royaumont me dépassant immédiatement.

Le défaut de Réséda est de tirer horriblement à la main; sitôt partie, elle m'arrachait littéralement de la selle à coups de tête, pour pouvoir s'allonger et rejoindre son concurrent. Je résiste à pleins bras, si bien qu'elle touche la première claie, qu'elle renverse la seconde et qu'elle manque de m'*écarbouiller* à la banquette. Elle arrive sur la barre fixe en battant horriblement à la main, prend mal sa battue et crac!... butte horriblement dans le madrier, de l'autre côté duquel elle fait panache complet. Des cris partent du perron du château; mais instantanément nous nous relevons, ma jument et moi, et en moins d'une demi-minute me voilà de nouveau en selle et courbé sur l'encolure de Réséda, que je laisse s'allonger un peu plus pour éviter de recommencer... Elle passe le mur et ses fossés comme un oiseau, aux applaudissements de ces dames, enlève la haie et le treillage comme rien, et se dirige à haute volée sur le saut-de-loup, devant lequel je vois Royaumont se dérober, soit qu'il y ait été conduit mollement, soit que l'obstacle l'effraye... Réséda s'élance sans hésiter, tombe dans les guérets et, une fois là, ne voyant plus le cheval devant elle, et s'enfonçant dans la terre molle, elle se calme d'elle-même. Je descends la ligne des champs au petit trot, passant les fossés et les talus sans presque les sauter, et, à cinquante mètres de la rivière, je donne du train à ma jument, qui franchit l'eau d'un bond gigantesque et s'allonge au galop sur la prairie, la tête dans les genoux, faisant voler derrière elle des touffes de gazon humide... Je ralentis un peu à la double haie, que je passe sans encombre, et je laisse ensuite Réséda reprendre sa puissante allure... Les deux fossés, un jeu!... Elle s'allonge sur la ligne courbe et je l'amène de nouveau sur la rivière pour rentrer au parc... La bonne bête tirait à pleins bras, et, malgré l'habitude que j'ai de son action, elle me fatiguait... Courbé sur son garrot, j'apercevais derrière moi Royaumont qui cherchait à regagner sa distance en enjambant la prairie de ses foulées gigantesques...

J'arrive à la rivière; de l'autre côté, j'aperçois mon oncle qui était descendu jusque-là du château et attendait pour nous la voir passer... Au moment où ma bête retombe des quatre pieds sur le gazon du parc, je l'entends me dire en passant :

— Bravo, Raoul!...

Mais, en me faisant ce petit compliment obligé, sa voix s'était altérée... Je connais mon oncle; il a un amour-propre d'éleveur que certes justifient ses chevaux; or, il était visiblement affligé de voir Royaumont infailliblement battu. Un bon sentiment me monta du cœur au cerveau... Je m'arc-boute sur mes étriers, je relève à pleins bras la tête de Réséda, et je parviens à grand'peine à la ralentir... La force que j'emploie est telle que la tête me tourne et que, par un effet résultant sans doute des violents efforts que je fais, il me semble ne plus y voir... Quelque chose d'humide me coule sur la joue... Ma jument saute les obstacles qui se présentent sans que j'en aie pour ainsi dire conscience... A un moment, il me semble voir comme à travers un voile le cheval de mon oncle passer ainsi qu'une ombre à mes côtés, et je crois entendre le claquement des coups de cravache que le cousin lui applique à tour de bras sur l'encolure; puis enfin, le mirage que j'ai devant moi devient plus épais, je ne vois plus, je n'entends plus... mes yeux se ferment... J'ignore si ma jument galope encore, mais il me semble que je vais mourir. . . . .

Je ne sais combien de temps après, je me retrouve étendu sur un divan bas, placé sous la véranda de l'entrée du château. Ma mère, ma tante, ma sœur et sa charmante amie sont là qui m'entourent, pâles, inquiètes... Mon oncle, très ému, me soutient la tête et me fait respirer des sels; mon cousin me lave le front... Tout s'explique. En tombant, à la barrière fixe, je me suis fait un joli trou au front; l'entraînement de la course m'avait empêché de m'en apercevoir sur le moment, puis, plus tard, la fatigue est venue; les efforts que j'avais faits pour retenir Réséda, après le deuxième saut de la rivière, m'avaient achevé, je m'étais évanoui en arrivant devant le perron. Réséda, la brave fille, ne se sentant plus appuyée ni conduite, s'était arrêtée d'elle-même et m'avait tout doucettement laissé couler de la selle sur le gazon... En somme, le mal n'était pas grand et, en revenant à moi, à part la blessure, j'étais guéri... Je ne pus m'empêcher de rire en voyant mon oncle, revenu de la frayeur que mon évanouissement lui avait causée, me dire tout joyeux :

— Royaumont a gagné, mon cher!...

— Parbleu, répondis-je, je m'en doute bien...

Ma mère sourit et Ernest me serra la main, ils m'avaient compris.

Quelques heures après, j'étais au salon, tout à fait rétabli, quoiqu'avec un bandeau sur le front qui me donnait un faux air de l'Amour, dont je me serais bien passé, et je me plaisais à penser que ce serait chose bien agréable qu'une gentille petite femme comme Mlle de B. vînt vous dire, entre deux baisers :

— Souffres-tu, mon chéri?...

Ou toute autre phrase semblable... Tout à coup, Mlle Yvonne, qui causait avec ma sœur, se leva, comme pour répondre à ma pensée, vint se placer devant moi, et, d'un ton plein d'intérêt:

— Souffrez-vous, monsieur Raoul, dit-elle?...

Ses grands yeux me regardaient, tout pleins de bienveillance, je dirai presque de tendresse...

Il y eut une pause...

— C'est gentil, ce que vous avez fait là, monsieur Raoul, dit-elle; vous avez rendu votre oncle bien heureux...

— Vraiment, dis-je en rougissant, ce qui n'était pas très fort pour un lieutenant de hussards.

— On doit vous aimer dans votre régiment, monsieur Raoul?

— Pourquoi, mademoiselle?

— Parce que vous êtes bon...

Et elle me tendit sa jolie main... Je la saisis vivement et la baisai si bruyamment que tout le monde, dans le salon, détourna la tête, et que Mlle Yvonne s'enfuit tout interdite... Ce fut ma déclaration. Voilà comment, dans quinze jours, j'épouse Mlle Yvonne de B..., et pourquoi Réséda est une bête incomparable.

GUN.

MADAME!!!

Un soir, je vous vis, belle Américaine :
On se connaît vite au bord de la mer.
Je vous fis danser toute une semaine,
Et je vous aimai pendant tout l'hiver.

Vous étiez si blanche, si rose, si blonde!
Vos grands yeux étaient plus bleus que le ciel,
Et vos petits pieds effleuraient le monde
D'un pas si léger, si spirituel!

Votre accent était tout plein d'harmonie.
Vous drapiez si bien votre long burnous,
Votre rire était si franc, — et je nie
Que l'on ait jamais valsé mieux que vous.

Vous étiez alors la gaîté, la sève,
La fleur, la chanson, l'amour, le printemps,
Vous étiez alors pour moi le beau rêve
Que l'on fait toujours quand on a vingt ans.

Je ne savais pas qu'ici-bas tout change...
Le printemps n'est pas la seule saison.
— Un passant coupa les ailes de l'ange;
Il cueillit la fleur et lut la chanson.

. . . .

Et moi, j'ai gardé, tout au fond de l'âme,
De la jeune fille un tel souvenir,
Qu'il me faudra bien, plaignez-moi, madame,
Ne plus vous revoir, — afin de guérir.

DICK.

PENSÉES

On ne veut pas plus être responsable des infirmités du corps que de celles de l'âme. Toutes les bosses viennent de la nourrice et tous les vices du précepteur.

⁂

La modestie est quelque chose de mieux qu'un sentiment d'abnégation; c'est l'aveu délicat de la supériorité d'autrui : semblable à cette fleur qui cède à la main qui la touche toute la place qu'elle abandonne.

⁂

Un mot dur porte le trouble au sein d'une harmonie bien autrement belle que celle des sons; c'est une note fausse pour le cœur.

⁂

Les jolis mots viennent de l'esprit, les mots heureux viennent du cœur.

⁂

Parce que certains hommes sont élevés, vous croyez qu'ils sont hauts. Vous confondez le piédestal avec la statue; attendez qu'ils soient descendus, vous aurez leur véritable mesure.

Il faut avoir la figure de son âge. Rien ne vieillit comme une jeunesse d'emprunt.

⁂

La vertu sévère m'est suspecte. L'homme véritablement vertueux est indulgent, parce qu'il sait ce qu'il en coûte pour être un honnête homme.

⁂

L'homme supérieur se relève facilement d'une chute ; l'homme médiocre ne se relève pas d'un succès.

⁂

Si je voulais présenter un emblème de la réconciliation, je le peindrais sous l'image d'un vase fêlé qu'on ne manie plus désormais sans crainte et surtout sans précaution.

⁂

Qui n'a vu de jeunes mères naguère vierges, timides, et qui fuyaient jusqu'à leurs propres regards, se montrer tout à coup nourrices hardies ou distraites aux yeux de tous... Il y a une bien naturelle explication d'un aussi merveilleux changement.... Avertie par un instinct secret, la jeune fille rêve d'abord le nom de mère, et sa pudeur cache moins qu'elle ne trahit cette ambition. Fière bientôt d'avoir été appelée, et de n'avoir trompé ni l'espoir d'un époux ni le vœu de la nature, elle entre tout à fait dans son rôle et ne veut pas qu'on puisse mettre en doute, aucun des titres de sa mission.... Et puis, si le jeune convive s'endort satisfait, en la payant d'un sourire, que lui importe le désordre du bouquet ?

T. Sauvage.

LES PLAISIRS POPULAIRES

II

LA PIPE

Plaisir de toute heure, dont la privation constitue la plus vive contrariété que l'homme puisse éprouver.

Il est bon, après avoir copieusement ou maigrement déjeuné, bien ou mal dîné, de bourrer une pipe et de l'allumer.

Ce sont surtout les premières bouffées qui sont agréables à tirer, quand la pipe est chargée à la flamande, c'est-à-dire avec un panache de tabac surchargeant le fourneau.

Lorsque l'allumette flambante en approche, on voit une radieuse poussière de feu s'en détacher et tomber à terre en scories embrassées, et le tabac, foulé dans le fourneau, se couvre tout doucement d'une cendrette blanche qui va toujours en épaississant.

On ne voit plus le feu. Il dort.

C'est alors qu'on tire de ces bonnes bouffées amples, blanches, floconneuses, qui montent, montent en tourbillonnant dans l'espace et vont former au-dessus de la tête du fumeur un nimbe transparent.

J'ai parlé de l'allumette, mais les fumeurs expérimentés ne se servent de cet accessoire que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement ; l'allumette a le défaut d'allumer la pipe inégalement.

Jamais, dans une brasserie bien tenue, on ne vous offrira des allumettes pour allumer votre pipe, mais le brasero, autrement dit le réchaud, plein de braisons sous la cendre chaude, qui brûlent le tabac sans flamber et l'embrasent uniformément.

La flamme de la bougie ou celle de la chandelle noircissent la pipe, lui communiquent une odeur désagréable et lui donnent un aspect sale.

Mieux vaut un bout de papier plié et à peine tordu ; la flamme courte se promène bien sur le tabac, en lui communiquant son feu.

La grande difficulté pour le fumeur novice est de bien bourrer sa pipe ; il y a deux écueils à observer : trop serrer le culot ou laisser de l'air entre le tuyau et le tabac.

Un bon fumeur commence par...

— Comment, interrompra un profane, voilà bien des recommandations pour fumer une pipe! Malheur ! il ne s'agit que d'acheter deux sous de tabac et de bourrer sa pipe avec.

— Vous croyez ça, vous, eh bien ! détrompez-vous ; de même que si vous voulez posséder sans réserve le cœur de votre belle, il faut lui rendre certains petits soins indispensables, de même, si vous voulez goûter un plaisir parfait en fumant votre pipe, il faut prendre toutes les précautions voulues pour ne pas transformer la douce et voluptueuse sensation qu'on doit ressentir en fumant, en une vulgaire habitude, bonne tout au plus à tuer le temps.

Donc, je reprends :

Un bon fumeur doit d'abord, après avoir acheté son paquet de tabac (ni trop sec, ni trop humide), l'ouvrir, en retirer le tabac et l'étaler sur une feuille de papier, le carder ensuite du bout des doigts et en extraire les bûches que l'administration des eaux et forêts repasse si généreusement à celle des tabacs.

Ceci fait, il s'agit de choisir la pipe.

Tout le monde sait que la pipe de terre est la meilleure de toutes.

La pipe Gambier pour ceux qui aiment la terre dure.

La pipe Fiolet pour ceux qui préfèrent la terre tendre.

On a inventé mille modèles ; le meilleur de tous, c'est celui dont la forme typique n'a pas varié depuis l'invention de ce mode de fumer.

Passer une goutte d'eau ou de cognac dans la pipe et la bourrer légèrement d'abord, de façon que le tabac touche bien le fond sans y être pressé, et continuer en serrant progressivement jusqu'au haut.

Le tabac doit toujours s'élever un peu au-dessus du fourneau.

Approchez ensuite le feu et tirez.

La première pipe sent toujours la terre.

On doit la fumer vivement, afin de la saisir et de l'imprégner du goût du tabac.

Aussitôt fumée, examinez-la ; si *elle marque*, elle brûlera.

Une bonne pipe ne doit marquer qu'après avoir été fumée deux fois.

La seconde pipe doit être fumée lentement, avec componction, et il ne faut jamais la laisser s'éteindre pour la rallumer ensuite, pas plus qu'on ne doit provoquer la chute de la cendre qu'il faut laisser tomber naturellement.

Ce n'est qu'après la pipe complètement fumée qu'il est utile de la curer, soit avec une allumette, soit avec le bout d'une lame de couteau.

Si on peut attendre qu'elle soit refroidie, cela vaut encore mieux. Mais pour cela, il faut bien se garder de la placer sur la pierre ou sur le marbre.

L'opposition du froid avec la chaleur du fourneau est funeste ; nombre de pipes ne *brûlent* et ne *jutent* que par cette raison. La terre est poreuse.

Posée sur quelque chose de froid, la transpiration de la pipe s'arrête.

Elle s'enrhume !

— Oui, madame ; cela vous fait sourire.

Et cependant cela est.

La pipe est sensible, elle demande à être traitée avec douceur, avec ménagements, et quand les lèvres du fumeur la pressent amoureusement, une sorte de brune rougeur monte de sa base.

Le culottage, c'est la pudeur de la pipe.

Oh ! la pipe culottée, sans être brûlée, c'est-à-dire avec sa bonne odeur de café grillé, comme elle est douce et savoureuse, comme elle est agréable à fumer !

— Mais, disent les gens qui posent pour le « comme il faut », la pipe de terre n'est pas distinguée.

Pas distinguée ! le général Lassalle chargeait, sa pipe à la bouche, à la tête de ses hussards.

Pas distinguée ! est-ce que vous préféreriez, par hasard, la pipe de porcelaine, celle que fument les Prussiens ?

La pipe de terre est à la pipe de porcelaine allemande ce qu'est la Parisienne à la Berlinoise.

D'un côté le charme, le goût fin, la grâce.

De l'autre, la raideur, le mauvais goût, la gaucherie.

On cause avec sa pipe de terre, on s'intéresse à elle, on constate les progrès de sa coloration, on l'entend ronronner sous l'action du feu doux qui fait crépiter le tabac.

On lui donne un nom : On l'appelle Amanda.

Et Amanda est là, obéissante, toujours disposée à recevoir l'accolade de l'amitié.

O pipe ! que n'as-tu été inventée plus tôt.

Il est bien certain que lorsque notre mère Ève présenta à Adam la pomme fatale qui le perdit, si celui-ci avait été occupé à fumer sa pipe, il ne se serait pas dérangé pour goûter au fruit défendu.

H. Gourdon de Genouillac.

BEAUX-ARTS

Le bureau du Sénat a décidé hier à l'unanimité la reprise de possession des parties du Luxembourg affectées au Musée des arts contemporains, pour y établir les services administratifs du Sénat, ainsi que certains locaux nécessaires aux bureaux, l'installation actuelle ayant été jugée absolument incommode.

MM. les ministres de l'instruction publique et des beaux-arts, et des travaux publics ont été avisés de cette décision, afin d'avoir à prendre dans le plus bref délai les mesures nécessaires pour en assurer l'exécution, chacun en ce qui concerne son département.

On croit que le Musée du Luxembourg pourrait être transporté dans une des ailes du nouveau pavillon de Marsan ; mais rien de définitif n'a encore été arrêté à ce sujet.

Les tableaux du dernier Salon acquis par l'État ont été répartis de la manière suivante entre les divers musées de province :

Abbeville. — **Aviat :** Sainte-Elisabeth de Hongrie.

Aix. — **Barillot :** Les Marais d'Hautebut.

Ajaccio. — Langlois : Persée.

Ambert. — Fritel : Un Martyr.

Amiens. — Vuilletroy : Troupeau de vaches dans l'Obériane ; Mathias : Prés Saint-Martin (Oise); Renner : Une Dormeuse.

Annecy. — Saint-François : Dessins.

Apt. — Beaudoin : Paysage languedocien.

Auxerre. — Châtillon : Le Sommeil ; Blin : Vénus Astarté.

Bar-le-Duc. — De Beaulieu : Un Corps-de-garde de Volontaires.

Bordeaux. — Peraire : Le Moulin des Andelys ; Pallière : Bazeille.

Besançon. — Delanoy : Chez Don Quichotte ; Chabry : Marais des landes de Gascogne.

Bourg. — Bouché : Le Hameau ; de Calias : La mort de Kléber.

Brest. — Nonclerq : Jésus guérissant les lépreux.

Chaumont. — Wugk : Saint Sébastien.

Clamecy. — Rixens : Marie-Jeanne.

Dijon. — Claude : Une Vielle Bible.

Douai. — Rapin : Les Bords de la Loire.

Grenoble. — Defaux : Forêt de Fontainebleau ; Faure : La Source.

La Flèche. — Didier : Mort de Bayard.

Langres. — Viger : Retour de Virgile à Brindes.

La Rochelle. — Herst : Dessins.

Lectoure. — Bouchet : Route de Stora.

Le Havre. — Lanjallay : La Sieste ; Buland : Offrande à la Vierge.

Le Mans. — Moreau de Tours : Blanche de Castille; Lebel: Escalier saint à San-Benedettoz.

Libourne. — Krug : Le Génie du Christianisme.

Mâcon. — Couturier : L'École des Tambours.

Marseille. — Deschamps : Mort de Mireille : Vayson : Les Moutons ; Claude Vignon : Buste de M. Thiers.

Mirande. — Rouffier : La Comédie.

Montélimar. — Grellet : Mariage romain.

Montpellier. — Ehrmann : Paris sous les auspices de la République.

Morlaix. — Deshays : Effet de soleil sous bois.

Nantes. — Wagrez : Persée ; Gill : Un Petit Homme.

Nantua. — Legrand : Cour de ferme de Normandie.

Poitiers. — Brunet : Caron.

Rouen. — O. Merson : Saint Isidore laboureur.

Saint-Brieuc. — Schmidt : Prêts à partir pour le labour.

Saint-Etienne. — Glaize : La Force.

Saint-Quentin. — Lhermitte : Le Pardon de Ploumanach ; Noble-Pigeaud : Poissons ; Hioiu: Abel (plâtre).

PETITES NOUVELLES

C'est probablement la semaine prochaine qu'aura lieu à l'Opéra la reprise de *Don Juan*, pour la continuation des débuts de Mlle Heilbron (rôle de Zerline) et ceux de M. Maurel (rôle de don Juan).

Les autres interprètes du chef-d'œuvre de Mozart seront Mlle Kranss (dona Anna), Mme Franck-Duvernoy (Elvire), Gailhard (Leporello), Caron (Mazetto), et Gaspard (le Commandeur).

Les répétitions d'*Aïda* commencent avec Maurel et Sellier, Mmes Krauss et Bloch.

— Une bonne nouvelle pour le commerce parisien.

La saison des bals de l'Opéra s'annonce sous les meilleurs auspices ; à peine le bureau de location est-il ouvert, que déjà il est encombré. Cela promet.

Comme l'an dernier, l'Opéra donnera quatre bals :

1er bal, samedi 10 janvier.
2e — » 24 »
3e — » gras 7 février.
4e — mi-carême 11 mars.

Chefs d'orchestre : Arban, O. Métra. Fahrbach.

— La Comédie-Française vient de recevoir une comédie en un acte, en vers, de M. Delair, qui a pour titre provisoire : *Grête rouge*.

Elle sera interprétée par Coquelin, Mlles Favart et Sarah Bernhardt.

Crête rouge sera donnée à la représentation de retraite de M. Talbot.

— MM. Édouard Cadol et Georges Duval ont lu hier à l'Odéon une comédie en 3 actes, intitulée : *La Famille Jovard*.

Les principaux rôles ont été distribués à : MM. Porel, Marais, Valbel, François, Boudier, Mmes Antonine, Crosnier, Sizos.

La pièce entrera immédiatement en répétition.

— C'est la semaine prochaine que *Le Nabab* entre en répétitions au théâtre du Vaudeville. Cette pièce passera donc avant celle de M. Meilhac qui n'est pas complètement achevée.

A propos du Vaudeville, annonçons que M. Sardou travaille pour ce théâtre à une comédie qui sera jouée à l'entrée de l'hiver prochain.

— Tout est bien qui finit bien.

L'affaire du drame de MM. Erckmann-Chatrian à l'Ambigu paraît définitivement arrangée. La pièce aura pour titre : *Les Fiancés* ; elle comporte cinq actes et huit tableaux, dont les décors, tous neufs et très pittoresques, sont commandés à Zarra et à Robecchi.

M. Chabrillat envoie les deux peintres dans les Vosges, afin que leurs paysages soient tout à fait exacts.

Les principaux rôles des *Fiancés* seront remplis par M. Lacressonnière, Mlle Lina Munte et M. Abel.

M. Chabrillat compte sur un des plus grands succès du drame moderne.

— Les envois de Rome de MM. Hillemacher et de la Nux seront définitivement exécutés au Conservatoire, en séance officielle, le 30 décembre.

— M. Merly, l'ancien baryton de l'Opéra pose sa candidature à la direction du futur théâtre d'opéra populaire subventionné.

— Ce sera une véritable première que la reprise de *Paul et Virginie* à l'Opéra-Populaire. Tous les décors ont été retouchés, les costumes renouvelés.

Ces renseignements doivent d'autant plus intéresser le public, qu'il entendra, cette fois, l'opéra de Victor Massé à moitié prix du tarif de la création.

— M. Louis Brabant, chef machiniste de l'Opéra, est mort cette semaine. M. Brabant était atteint depuis deux ans d'une maladie des organes respiratoires.

M. Brabant avait commencé sa carrière, il y a près d'un demi-siècle, au théâtre de la Gaîté, dont il sortit brigadier machiniste pour entrer machiniste en chef au théâtre des Funambules du boulevard du Temple. Cette scène, malgré son exiguïté, était alors une de celles où la machinerie jouait un rôle important.

M. Brabant rentra ensuite à la Gaîté comme machiniste en chef, puis il passa à la Porte-Saint-Martin, où il monta toutes les grandes pièces représentées sous la direction de MM. Marc Fournier et Raphaël Félix: *Le Fils de la Nuit*, la reprise de la *Biche aux Bois*, *Faust*, *Patrie*, etc. A la suite de l'incendie de la Porte-Saint-Martin, pendant les derniers jours de la Commune, M. Brabant entra au théâtre du Châtelet, dont MM. Lacressonnière et Paul Deshayes étaient alors directeurs. Enfin, en 1872, il était appelé par M. Halanzier à l'Opéra, où il entra le 20 octobre.

C'est M. Brabant qui, apportant une précieuse part de collaboration à M. Charles Garnier, a présidé à l'établissement de toute la machinerie du nouvel Opéra. Depuis l'ouverture de la salle, outre la remise à la scène de tous les grands ouvrages du répertoire, il avait monté *Jeanne d'Arc*, le *Roi de Lahore*, *Polyeucte*, *Yedda*, etc.

M. Brabant était un praticien expert, fort estimé des peintres décorateurs. Il était de plus apprécié à l'Opéra pour une raison capitale : il dirigeait avec une autorité et un ordre admirables une équipe composée de plus de cent hommes, et, tout en restant leur maître, il avait su se faire aimer de chacun d'eux.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Monnet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Kranss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Manduit. — Fréd. Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvell — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valére — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. - Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudonresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menn. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert. — Fugère. — Daltona. — Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès. — Luco. — Anne Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legrand. — Thiron. — Marius Roux. — Angeline Fatou. — Littré. — Ferdinand de Lesseps. — Rosita Mauri. — Eugène Lorrain. — Emma Fleury. — Jules Sandeau. — Marie Hamman. — Auguste Maquet. — Noémie Vernon. — Camille Doucet. — Geneviève Dupuis. — Arsène Houssaye. — Jane May. — Barré. — Provost-Ponsin. — Ferdinand Fabre. — Jouassain. — Mme Edmond Adam. — Charles Lepère. — Julie Bennati. — Alice Marot. — Mlle Carol.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris	un an.	14 *fr.*
Départements	—	16 *fr.*
Etranger	—	20 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur
25, Passage Verdeau, 25, Paris
(Affranchir).

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages.* — Sommaire de la 988e livraison (13 décembre 1879). — Les Ansariés, par M. Léon Cahun, chargé d'une mission chez les populations païennes de la Syrie. — Neuf gravures de Taylor, G. Vuillier, F. Régamey et A. Ferdinandus, avec une carte.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Ce boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

La charmante polka *Zut* (vainqueur du Derby de 1879), par M. Ernest Ameline, obtient toujours un immense succès. Cette polka est vendue au profit de la Caisse de secours de la Société d'Encouragement au bien. Chez l'auteur : 34, rue de Châteaudun, Paris.

Au nombre des produits hygiéniques exposés au palais de l'Industrie, le jury des récompenses devait tout particulièrement distinguer le *Thymol-Doré*, dont les propriétés anti-épidémiques et tonifiantes sont des plus remarquables. Aussi l'excellent produit a-t-il été honoré d'une *médaille d'argent*. Rappelons, au moment où le froid va sévir, que les lotions quotidiennes au *Thymol-Doré* préservent sûrement des gerçures, crevasses, engelures, etc.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE



DRAME

CHATEAU-D'EAU

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché MÉLANDRI

TRAGEDIE — MUSIQUE

Mlle LECOMTE
(Rôle de *la P'tiote*).

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 345

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissat le Jeudi
Du 25 au 31 Décembre 1879

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

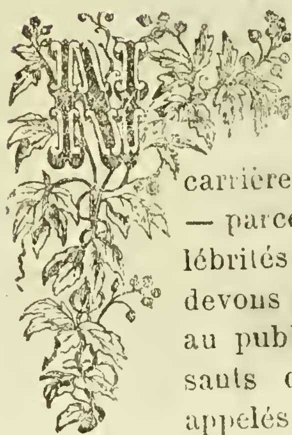
PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTt	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXLV

—

Mlle LECOMTE



Nous donnons ici le portrait de Mlle Lecomte, une toute jeune fille dont la carrière commence à peine, — parce que, à côté des célébrités parisiennes, nous devons également indiquer au public les talents naissants que nous croyons appelés à une sérieuse réputation.

Jolie et intelligente, Mlle Lecomte, après avoir pris part avec des camarades de son âge, à quelques unes de ces tournées que font généralement les débutants dans la carrière dramatique, vint à Paris où plusieurs directeurs découvrirent son talent sous sa beauté.

M. Cantin, entre autres, lui rendit un grand service le jour où il l'engagea aux Folies-Dramatiques pour reprendre, à côté de Mme Noémie Vernon le rôle de la soubrette dans *Madame Favart*. Et pourtant Mlle Lecomte était plutôt une comédienne qu'une chanteuse, ce qui ne l'empêcha pas de faire preuve d'un certain savoir-faire comme diva d'opérette, tout en révélant sa grâce ingénue et son sentiment de la scène.

Engagée spécialement au Château-d'Eau pour y jouer la *P'tiote*, de M. Maurice Drack, Mlle Lecomte a rendu un rôle très complexe de façon à se faire applaudir à la fois du public et de la presse. On a trouvé chez elle une intelligence vive des choses du théâtre, de la souplesse dans l'interprétation, et sa toute gracieuse personne a achevé de charmer les plus difficiles.

Après une aussi importante création, Mlle Lecomte peut espérer un engagement sur nos premières scènes de genre. Elle a tout ce qu'il faut pour y réussir et les auteurs sauront bien employer son talent jeune et délicat et son excellent sentiment dramatique.

FÉLIX JAHYER.



Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

EUGÈNE SPULLER
(Député de Paris).

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

—

Débuts de Mlle Marie Vachot.

C'est dans le rôle si séduisant de Marguerite des *Huguenots* que Mlle Marie Vachot a fait ses débuts cette semaine à l'Opéra.

La débutante est grande, de taille élégante, jolie de figure. Sa voix est un peu faible pour l'immense vaisseau de l'Opéra, mais la cantatrice est jeune et son organe pourra se développer.

Le succès de Mlle Vachot n'a pas été douteux et est d'un bon augure pour l'avenir, car la virtuose a déjà de précieuses qualités qui font présager chez elle une artiste distinguée.

OPÉRA-COMIQUE

—

Première représentation de *Dianora*, opéra comique en un acte, paroles de M. Chantepie, musique de M. Samuel Rousseau.

Nous n'avons pas grand chose à dire de ce petit acte que M. Carvalho n'a dû monter que parce que son cahier des charges le lui imposait.

Dianora est en effet un produit de concours. L'auteur des paroles a pu faire preuve de talent littéraire, mais il faut avouer qu'il connaît peu la scène. Sa berquinade a été mise en musique par un musicien un peu trop fort en thème; aussi la mélodie n'a pas eu sa place au milieu de toutes ces sonorités savantes.

Nicot, Morlet, Mme Cécile Mézeray et les autres artistes ont fait de leur mieux pour animer ce sombre tableau. *Dianora* ne fera pas concurrence aux *Noces de Jeannette*.

ODÉON

—

Première représentation de : *Le Trésor*, comédie en un acte en vers de M. François Coppé; — *Un An*, comédie en un acte en prose de M. Amic.

La Comédie-Française a gardé, paraît-il, pendant plusieurs années le *Trésor* dans ses cartons et a fini par le rendre à l'auteur qui a porté sa pièce à l'Odéon.

Nous nous expliquons difficilement le fait, après avoir entendu la charmante comédie de M. François Coppée, écrite sur un sujet simple et touchant en vers le plus souvent délicieux.

Voici en quelques mots le canevas de l'œuvre, canevas auquel nous avons la bonne fortune de pouvoir joindre des fragments de scène qui donneront une idée de la fraîche poésie répandue dans tout l'ouvrage par le chantre du *Passant*.

Jean de La Roche-Morgan habite les ruines du château de ses ancêtres avec un vieil abbé qui l'a élevé et la nièce de celui-ci, Véronique, une charmante jeune fille dont le cœur se prend bientôt d'amour pour Jean qui ne s'en aperçoit pas et songe à épouser Irène, une demoiselle de grande maison. Mais, pour ce mariage, Jean avait besoin de retrouver la fortune de ses ancêtres qu'on dit être ensevelie dans un coin du château. Or jusqu'ici on n'a pu la découvrir, et c'est le hasard qui va tout faire.

Véronique a conservé précieusement dans un missel des fleurs que le jeune homme a maintes fois cueillies pour elle. Mais certaine de ne pas posséder l'amour du jeune homme, elle projette de jeter aux flammes le livre qui, seul, connaissait ses secrets.

Voici en quels termes la pauvre enfant épanche sa douleur :

Son cœur avait conçu l'espérance divine
Que le bonheur viendrait habiter la ruine,
Et que ce toit croulant verrait fleurir un jour,
Un lis qui l'emplirait de son parfum d'amour!...
Hélas! il faut pourtant que mon cœur se soumette!...
Le lis n'a point fleuri, mais l'humble violette,
Et lui, toujours rempli de son ancien regret,
Ne l'a pas devinée à son parfum discret?...
Mais l'espérance en moi n'est pas bien étouffée;
Tantôt il me traitait comme sa bonne fée;
Il bénissait le ciel qui m'a conduite ici...
Ai-je tort d'espérer et de l'aimer ainsi?
Ma race, sans valoir la sienne, est sans reproche,
De plus, la pauvreté commune nous rapproche;
Et toujours mon espoir, qui ne peut s'envoler,
Rêve de le guérir et de le consoler...
Oui, cet amour a pris mon âme tout entière.
Tout l'évoque...

(*Elle tire de sa poche un missel.*)

Jusqu'à ce livre de prière...
Mais non, ce livre est plein de mon amour... Le soir,
Quand Jean m'a dit un mot qui plaît à mon espoir,
Je mets une fleur là, qui sèche entre les pages..
Cher livre, qui connais mes vœux et les partages,
Feuillets de mes pensées, confidents et témoins,
Dites-moi qu'il oublie Irène et l'aime moins.
Bien qu'encore tout à l'heure il ait reparlé d'elle;
Dites-moi, dites-moi qu'à mon rêve fidèle,
J'ai droit de mettre encore une fleur aujourd'hui
Dans ce livre avec qui j'ai tant prié pour lui!

Et lorsqu'elle a jeté le missel aux flammes :

Oui, la flamme s'élève et l'œuvre est accomplie,

Les feuillets tout noircis se tordent dans le feu...
Monte donc, flamme pure, avec mon dernier vœu,
Avec mon dernier vœu, monte, blanche fumée,
Puisque je t'alimente en ce jour de douleurs,
Avec un double encens, la prière et les fleurs!
Monte donc, jusqu'à Dieu, flamme du sacrifice,
Pour qu'à celui que j'aime il devienne propice,
Et si Jean souffre encor de son amour ancien,
Pour qu'au moins mon malheur adoucisse le sien!

(*Le feu s'est éteint tout à fait.*)

Le feu s'éteint! Tel est mon cœur, cendre et [poussière.

Or le feu fait tomber une pierre qui découvre la cachette où était enfoui le Trésor. Véronique comprend plus que jamais qu'elle ne peut plus être la femme de Jean qui sera riche désormais.

Voici maintenant comment le jeune homme se comporte tout d'abord devant son trésor :

Ainsi c'est à moi ce trésor!
Je le vois, je le touche, et n'y puis croire encor...
Eh bien! C'est du bonheur; il faut que j'en profite.,
Mais pourquoi donc, en faisant ruisseler dans ma [main
Ces cailloux précieux qu'on me paiera demain
En bel argent, comptant, chez le prochain orfèvre
Ne suis-je pas joyeux et n'ai-je pas la fièvre?
Je suis riche pourtant... Véronique a raison.
Je puis faire, à présent, rebâtir ma maison,
Racheter alentour la forêt et la plaine
Et, nouveau châtelain, choisir ma châtelaine.
Je suis riche, très riche, et n'ai qu'à faire un pas
Vers les parents d'Irène... Ils n'hésiteront pas.
On va congédier ce fat, et tout s'arrange...
Non! ce n'est plus mon cœur qui parle... C'est [étrange!
Dans mon âme, à l'instant encor pleine d'ardeur,
Ces diamants ont mis leur subtile froideur.
Irène me déplaît, s'il faut que je l'achète
Avec ce sac d'écus que le hasard me jette.

Alors il rejette l'idée de ce mariage qui lui paraît indigne et ne pense plus qu'à partager cet argent avec l'abbé et Véronique :

Mais ce sera charmant! L'existence nouvelle
Que nous allons mener à mes yeux se révèle.
Oui, nous restons chez nous, les pieds sur les tisons.
Nous sommes trois amis et nous nous suffisons.
Vous êtes la maîtresse au logis, Véronique;
Vous exercez sur nous un pouvoir tyrannique;
Moi, je chasse, et l'abbé, dans ses fougueux élans,
Me déclame ses vers, que je trouve excellents;
Nous nous abandonnons au repos qui nous berce;
Et, comme des oiseaux éprouvés par l'averse,
Satisfaits du refuge où Dieu nous réunit,
Nous nous tenons tous trois serrés dans notre nid!
— Et j'osais m'attrister! Mais que Dieu me par- [donne!
Je fais mieux que d'avoir du bonheur... car j'en [donne.

Mais Véronique vient gâter le bonheur; elle ne peut accéder au désir de Jean. Son cœur, épris d'amour, a perdu toute espérance depuis que Jean est riche, et son devoir lui commande de fuir la maison. Continuons à citer le poète de plus en plus éloquent :

VÉRONIQUE

Je vous l'ai dit, je dois me consacrer à Dieu,
Et le repos du cloître est mon désir unique.

JEAN

Eh bien! moi, je vous dis que c'est faux, Véro- [nique.

VÉRONIQUE

Monsieur Jean...

JEAN

Laissez-moi, je vous dis que c'est faux.
Aviez-vous autrefois des rêves si dévots?
Étiez-vous à ce point du monde fatiguée,
Ce matin, hier, toujours, vous, si bonne et si gaie?
Je vous dis que c'est faux, pauvre cœur innocent,
Et ce qui vous pousse est un chagrin naissant,
Dont vous ne vous rendez peut-être pas bien [compte;
Mais que je crois comprendre enfin, et que j'ai [honte
De deviner si tard, aveugle que j'étais...
Oh! si je vous offense, un mot, et je me tais...
Mais depuis un moment que nous sommes en- [semble,
A cette douce main, qui dans la mienne tremble,
A ce regard, du mien sans cesse détourné,
Véronique, je crois que j'ai bien deviné...
Si j'avais ce bonheur...

VÉRONIQUE

Monsieur Jean, je vous jure!

JEAN

O Véronique! avant de commettre un parjure,
Avant de prononcer un nom que tout dément,
Laissez-moi vous parler jusqu'au bout seulement.
Oui, sachez que mon cœur a compris tout à l'heure,
Quand vous avez parlé de quitter ma demeure,
Le mal qu'il avait fait, ce lâche et cet ingrat,
Et le devoir tracé pour qu'il le réparât.
J'ai vu, par ce danger qu'elle m'était ravie,
Que votre affection était tout dans ma vie,
Qu'il me faut à tout prix près de moi la fixer
Et que je ne peux plus désormais m'en passer.
De mon cœur, délivré de l'ancien mauvais rêve,
Un nouveau sentiment se dégage et s'élève...
Et l'amour, qu'attendait votre espoir ingénu,
Il va venir. il vient. il est déjà venu!
Par ces yeux pleins de pleurs, par ces mains que [je serre
Par nos chers souvenirs de commune misère,
Oui, Véronique, au nom du douloureux passé,
Pardonnez à celui qui fut un insensé,
Mais qui se donne à vous. et de toute son âme.
Et restez mon enfant, mon amie et ma femme!
Quoi?... vous pleurez...

Mais nous ne pouvons citer toute la pièce. Terminons en disant que Jean est vainqueur des hésitations de Véronique, et que le vieil abbé entendant les deux jeunes gens se parler d'amour, saute de son fauteuil en s'écriant :

Comment?... qu'ai-je entendu?

JEAN

C'est vrai, mille pardons,
Nous sommes amoureux et nous nous accordons,
L'abbé; deux pauvres gens échangent leur pro- [messe;
Et vous n'y pouvez rien — que nous dire la [messe,
Comme pour marier de simples paysans.

L'ABBÉ

Un tel hymen!... suprême honneur de mes vieux [ans!..
Mais que d'événements!.. j'ai mon sujet de pièce.
On trouve ce coffret... vous épousez ma nièce...
Le trésor était faux... Est-ce que j'ai rêvé?

JEAN *enveloppant Véronique de ses deux bras et la baisant au front*

Le trésor.. Non! voilà celui que j'ai trouvé!

Cet acte charmant est bien joué par Porel et M. François. Une jeune débutante, premier prix du Conservatoire, cette année, Mlle Waldtenfel a donné une physionomie touchante au rôle de Véronique imitant un peu trop Mlle Sarah Bernhardt dans ses intonations. On peut certes s'adresser à plus mauvais modèle, et nous passerons à la nouvelle pensionnaire de l'Odéon ce petit défaut de manque d'originalité.

Un Ami, est une bluette un peu légère pour la scène. M. Amic a voulu emprunter à Marivaux son coquet badinage, il n'a pas su donner la note du maître et a produit une piécette un peu enfantine qu'ont fait valoir de leur mieux Mlle Antonine et un débutant M. Brémond, lauréat du Conservatoire aux derniers concours.

LES DAMES DU REPENTIR

La ville de N... offre un rude labeur aux âmes charitables qui se consacrent aux bonnes œuvres. Non qu'elle soit plus misérable et pécheresse qu'une autre ville; mais les fabriques de porcelaine et les industries qui s'y rattachent lui imposent une population nomade dangereuse pour les vertus provinciales.

Beaucoup d'œuvres se sont fondées pour combattre cet état de choses.

Il y a d'abord l'Œuvre des Brebis Égarées, qu'on divise en deux classes :

Les Brebis de la première faute et les Brebis retombées dans le péché;

La Garde de la Sainte Vierge, qui veille jour et nuit au couvent des Clairettes. On reconnaît les associées à leur coiffure : elles portent les cheveux en casque;

La Familiarité des Saints : chaque zélatrice s'incarne dans l'esprit d'un bienheureux et parle par sa bouche;

Le Biberon Céleste : les dames actives ont chacune leur jour de sein à la crèche; il y a des nourrices honoraires, bien entendu.

Parmi toutes ces œuvres, l'Œuvre des Prisons est une des plus intéressantes. On la divise en deux milices parfaitement ennemies et qui cherchent à se jouer les

plus mauvais tours : l'Œuvre du Repentir et l'Œuvre du Pardon. Les dames du Pardon ont obtenu successivement plusieurs conversions éclatantes ; tandis que l'Œuvre du Repentir est tombée, on ne sait pourquoi, dans le marasme. Le découragement s'en est mêlé ; l'abbé Valence, qui est bibliothécaire de l'Œuvre du Repentir, disait, il y a quelques mois, à la trésorière et à la sacristine, Mmes de Boulingrin :

— Si un succès brillant ne vient bientôt confondre nos ennemis, je quitterai tout : je sais que j'ai tort, ajoutait-il, mais je ne puis pas prendre le dessus ! !

Les choses en étaient là lorsqu'un crime affreux plongea la population de N... dans le trouble et la stupeur. Un jeune avocat, Jacques Frémin, assassina sa maîtresse et fut condamné à mort. Tout le monde connaissait l'assassin, quoiqu'il fût, ce qu'on appelle en noble faubourg, *de bourgeoisie* ; divers procès qu'il avait plaidés avec succès, et des valses dansées aux bals de souscription, avaient fait connaître sa jolie figure et apprécier ses manières séduisantes : on chuchotait même le récit de quelques incartades conjugales commises au profit de Jacques Frémin. Sa conversion valait donc bien la peine d'occuper toutes les belles âmes ; aussi Mmes de Corneval et de Vogeaucourt, qui s'étaient jusque-là montrées récalcitrantes et vivaient même en froid pour quelques *potins* datant des croisades, se réconcilièrent-elles et se firent-elles recevoir au pied levé Zélatrices du Repentir, tant les esprits étaient en fermentation.

A cette occasion mémorable, Sa Grandeur prescrivit un jeûne et une demi-journée de silence, ce qui fut plus difficile à obtenir ; mais il fallait ne rien négliger pour réussir, car on savait que Jacques Frémin non seulement n'était pas pratiquant, mais qu'il était républicain et endurci. Le Père Perrot, supérieur général et absent *pour affaires de l'ordre*, envoya des reliques destinées à être portées par celle des dames qui prêcherait la parole de vie au condamné, et télégraphia au Saint-Père des dépêches que le Seigneur eut pour agréables.

C'était le tour de l'Œuvre du Repentir à marcher ; on tira au sort, comme de coutume, pour savoir laquelle des zélatrices porterait des consolations dans la cellule du criminel ; le nom qui sortit de la bourse de velours bleu consacrée à cet usage fut celui de la marquise Diane de Prémauran ; la marquise était une veuve de vingt-neuf ans, très pieuse, très belle ; elle manqua de s'évanouir quand elle sut le tête-à-tête redoutable que les statuts de l'association lui imposaient ; mais chacun l'encouragea.

— Le ciel vous inspirera ! dit Sa Grandeur.

— Va avec courage, mon enfant, murmura onctueusement le comte de la Balme à l'oreille de sa fille. Crois-moi, Dieu choisit qui il veut pour accomplir ses desseins !

Diane de Prémauran, facile à convaincre, prit confiance ; douce, calme, reposée, elle avait une figure tout enfantine, une de ces figures neuves qui semblent n'avoir jamais été embrassées. Sa vie pouvait se raconter en deux mots : elle s'était mariée une première fois pour faire plaisir à sa mère, et elle était sur le point de se remarier pour faire plaisir à son père.

On prépara la jeune combattante par des cérémonies qui avaient quelque chose de la veillée des armes.

Enfin le grand jour arriva. On se réunit à l'hôtel de la Balme. Sa Grandeur prononça quelques paroles et donna sa bénédiction ; les assistants arrivèrent à un état d'enthousiasme impossible à décrire. Il fut décidé qu'on attendrait en prières et en méditations le retour de la douce missionnaire.

— Nous vous suivrons du cœur, dit Sa Grandeur ; il nous faut, chère fille, ne l'oubliez pas, une confession, une communion et l'amende honorable !

Diane écouta ces exhortations avec recueillement ; elle s'enveloppa d'une mante assortie à sa longue et ample robe de soie noire, prit son *Imitation de Jésus-Christ* armoriée, et partit...

L'attente des fidèles de l'hôtel de la Balme fut pleine d'anxiété ; la vie était comme suspendue ; deux mortelles heures s'écoulèrent. L'abbé Valence était allé plusieurs fois déjà au-devant de la voiture. On songeait même à partir en corps pour la prison, afin de réclamer la marquise, lorsque enfin la porte s'ouvrit : Diane parut. On l'entoura, on la pressa de questions ; elle se recueillit ; les paroles semblaient sortir avec peine de sa poitrine ; pourtant, s'adressant à Sa Grandeur, elle prononça ces simples mots :

— Oui, monseigneur, le prisonnier s'est repenti !

— Dieu soit loué ! s'écria l'évêque.

— L'aumônier va recevoir sa confession, ajouta la belle marquise.

C'était à qui la questionnerait. Elle ne voulut jamais donner aucun détail sur son entretien avec le beau coupable.

— Quelle humilité ! disait l'abbé Valence, en levant les yeux au ciel

Jacques Frémin mourut comme un saint. On publia le récit de ses derniers moments dans le journal religieux *la Manne du Périgord*, et de toutes parts arrivèrent des pèlerins pour contempler la marquise. Elle se déroba complètement à ses triomphes et refusa de faire partie des Œuvres qu'on vint lui proposer. Qui plus est, à la stupéfaction générale, elle donna sa démission de celles auxquelles elle était associée.

Son père s'inquiéta de ce changement et lui rappela, pour la distraire, qu'elle avait promis sa main à son cousin, Ange-Bénigne-Amateus-Ghislain de Kerboulette, et qu'il serait temps de fixer enfin le jour de leur bonheur...

Elle demanda des délais et encore des délais. Les choses en sont là ; les plus malins n'y comprennent rien ; on se perd en conjectures.

L'abbé ne se tourmente pas, lui, et dit avec un enthousiasme tout mystique :

— Nos ennemis ont beau faire et beau dire, nous aurons toujours pour nous la conversion de Jacques Frémin.

Le comte de la Balme ne partage pas le contentement de l'abbé, et répond, non sans aigreur :

— Je vous reconnais bien là, monsieur l'abbé ; pourvu qu'une fille fasse des conversions, vous ne vous inquiétez de rien ; mais moi, j'ai peur que Kerboulette ne s'impatiente, à la fin ; et d'ailleurs vous direz ce que vous voudrez, mais on ne me trompe pas, moi, et je vous dis que ma fille est rêveuse. . .

ANGE-BÉNIGNE.

CORA

Cora, quand je la vis pour la première fois,
Sur un siège doré rêveuse était assise,
Des perles à son cou, des bagues à ses doigts,
Semblable à ces beautés que le marbre éternise.

A sa droite, un lion au port majestueux
Dardait sur moi l'éclair de sa jaune prunelle ;
A sa gauche, entr'ouvant sa mâchoire cruelle,
Un tigre était debout, assassin doucereux.

Tout comme une sultane, une reine indienne
De l'extrême Orient, ou quelque magicienne
Qui des monstres des bois sait dompter la fureur.

Cora n'est pas sorcière ou princesse d'Asie ;
Son royaume est mon cœur, l'amour est sa magie,
Et... c'est tout bonnement la fille d'un fourreur.

SA PREMIÈRE COMMUNION

I

... Il a été décidé que la première communion de Blanche se ferait au château.

Déjà !... Et je pense à cette charmante enfant si svelte, si grande dame déjà dans sa candeur, mouvante comme une libellule dont chaque caprice révélait une grâce et renfermait une tendresse, et que je voyais, il y a deux ans à peine, aux Champs-Élysées, folâtrant autour des chevaux de bois, avec sa chevelure blonde flottante, ses bas à damier et ses jupes envolées... Et je vais voir cette aimable fillette sous les longs voiles blancs de l'épousée avec ses premières pu

deurs au front ! Ne dirait-on pas que tout s'improvise aujourd'hui, et que le temps se hâte d'en finir avec toute chose ?... C'était hier aussi que je faisais ma première communion à Saint-Roch. Je me revoyais avec mon gilet blanc, mes premiers souliers vernis et cette chaîne d'or guillochée, si solennellement donnée par mon oncle et qui me causa tant de distractions pendant la messe, au point que j'allai m'en accuser avant d'approcher de la table sainte. J'entendais le sermon de circonstance de mon père et le bruissement religieux de la robe en taffetas rayé que ma mère s'était commandée pour ce grand jour ! Décidément, c'est mon plus beau souvenir.

II

... Le comte m'attend dans sa grande calèche, à la gare, et nous sommes au château en quelques enjambées. La nature a mis dehors ses plus splendides parures. Les lueurs du couchant semblent des reflets de vitraux sur les voûtes mouvantes de l'avenue, et au fond des bois on croit voir des arbres agenouillés. Le comte n'est plus le même homme non plus, il a quitté sa physionomie de blason et ses grands airs de chevaucheur sceptique ; il ne me parle ni de ses chevaux, ni de ses chiens, ni de sa dernière sortie au conseil général, comme il fait toujours, mais de Blanche, rien que d'elle.

— Ma femme, me dit il chemin faisant, n'a pas voulu que Blanche fît sa première communion à Saint-Philippe-du-Roule ! Paris n'est pas fait pour ces choses. Ne vous semble-t-il pas que Dieu y soit plus mondain qu'ailleurs, et que la religion y compte pour la première des convenances ? D'ailleurs, j'ai fait la mienne ici, sous le même curé, qui se prend pour un ancêtre en voyant que ma fille va faire comme moi. C'est une fête pour ces braves gens, qui en parlaient depuis que Blanche est née. C'est aussi l'avis de ma mère..., qui se mettrait bien en blanc si elle osait !...

III

... La comtesse nous attend sur le perron et me dit :

— Vous venez à propos, vous êtes notre ordonnateur en titre, et vous n'aurez pas le temps d'aller philosopher dans les bois. Nous sommes tous en retraite ici : pour trois jours encore le château est un couvent. Blanche est cloîtrée, et, comme nous, vous ne la verrez qu'un moment, le soir et le matin.

Il a fallu attendre son retour de l'église pour voir Blanche, au milieu d'un groupe de petites filles pauvres, surveillées par une religieuse et logées au château pendant toute la durée de la retraite, suivant un touchant usage du pays. La gouvernante anglaise, miss Stipton, est là aussi et ne quitte plus son élève d'un pas. Miss Stipton est encore montée en raideur sentimentale et me fait l'effet d'une statue qui retient ses larmes.

— Depuis huit jours, me dit le comte, elle est entrée en niche et ne s'est pas détendue une minute.

Protestante convertie par Monseigneur, de qui le comte la tient, miss Stipton s'est fondue tout à fait en impeccabilité, et ce qui lui reste de chair ne peut être sujet à tentation. Elle s'est faite l'acolyte plutôt que la surveillante de son élève, et l'accompagne comme si elle portait toujours près d'elle et à deux mains le chandelier de la grâce divine. L'anglais, cette langue de l'hérésie, a été proscrite pendant la durée de la retraite ; miss Stipton n'aime rien de ce qui lui rappelle trop l'unique égarement de sa blonde jeunesse.

Pendant que Blanche, toute rouge de joie et de crainte, me présente timidement son front à baiser, je ne vois ni les yeux ni les dents de miss Stipton, ces deux choses qui, à elles seules, lui constituaient autrefois un visage. Blanche me dit : vous... et comme j'en parais affecté, sa mère me dit : — C'est seulement pendant la retraite et à cause de la gouvernante !...

IV

... On a disposé dans la lingerie attenante à la serre une grande pièce en réfectoire pour les petites retraitantes, on les fait coucher dans les étages supérieurs, excepté Blanche, qui a gardé sa chambrette et dort sous l'aile sainte de miss Stipton.

La salle de billard a été transformée en atelier de couture, où une demi-douzaine de filles du village cousent sous la direction d'une ouvrière que la comtesse a fait venir de Paris. A cause de Blanche, toutes les communiantes de la paroisse, pauvres ou riches, seront en blanc cette année, et, à part la finesse de l'étoffe, le costume de Blanche sera aussi simple que les autres. La comtesse a aussi fait la dépense d'un costume identiquement noir et blanc, avec souliers vernis pour tous les petits garçons des familles indigentes. Personne ne dormait plus au village dans l'attente de toutes ces magnificences.

Le château que j'ai vu si bruyant est devenu un lieu saint, on y parle à voix basse, on y marche à pas étouffés, comme dans une église. Les valets ont l'air de sacristains, on prendrait les femmes de service pour des sœurs converses ; on ouvre et on ferme doucement les portes. La grand' mère de Blanche a tout le jour, les larmes aux yeux ! .. — Ah ! la chère enfant ! — Elle ne sait plus dire autre chose. Un moment elle a voulu donner toutes ses parures, et puis elle a ri la première de l'anachronisme. Le comte ne touche plus à son fouet, et va dans ses bois avec un volume de Fénelon sous le bras... La comtesse se mortifie aussi et ne porte que des robes de laine du dernier goût.

V

Le style des préparatifs qui m'incombent m'est donné par le ton général de la maison. J'ai tout arrangé à la *première communion* : simplicité et blanc partout ; le service en porcelaine blanche, des caisses d'azalées blancs dans le vestibule. Au dehors les grands marronniers et les aubépines se sont parés d'eux-mêmes pour la fête.

La veille, une grande partie de la nuit s'est passée aux dernières dispositions ; j'avais des automates muets sous mes ordres. — Enfin l'aurore est venue, et les enfants se sont éveillés avec les hirondelles. La sœur, les femmes de chambre ont lestement habillé leur troupeau de petites filles, qui seraient bien restées tout le jour à se regarder dans la glace... La comtesse et miss Stipton se sont réservé d'habiller Blanche. Elles semblent toucher à des linges sacrés.

Je fais râteler les allées, car on doit aller à pied au village. Le comte va et vient en grand recueillement ; pas la moindre odeur de cigare dans l'escalier.

A six heures tout est prêt et on part processionnellement par la grande avenue. Temps frais et doux, quelques gros nuages passent sur nos têtes lentement comme des prêtres en surplis. A l'est, par-dessus les coteaux de Chirens, le rocher de Voiron forme une table d'autel devant lequel officie un évêque en grande chape ramagée de feuillage vert et or. Les oiseaux, dans les massifs et les haies fleuries, semblent gazouiller matines ; les merles sifflent en mineur ; sur la pointe d'un peuplier une pie en fichu noir sur sa jupe blanche dégoise en hochant sa longue queue, et d'une voix enrouée, ses caquetages de vieille dévote. Les robes blanches des jeunes filles glissent, sans presque les faire plier, sur les boutons d'or et les grandes sauges bleues qui bordent la contre-allée... Doux et charmant tableau ! Je sens monter à mon cœur et à mon cerveau les douces sèves de l'enfance... Le comte et la comtesse se donnent le bras. Je conduis la grand'maman qui chancelle un peu sous le poids de l'émotion. Il va sans dire qu'on inaugure des toilettes de circonstance. Le chapeau blanc de la comtesse semble avoir été cueilli le matin même dans la serre...

VI

Au village, tout est en émoi. Les femmes sur leurs portes nous regardent passer, épanouies comme des pivoines sous leurs coiffes enrubanées. L'église, quand nous faisons notre entrée, est comble. On y sent une odeur composite de linge fraîchement repassé, d'encens et de muguet des bois. Sur l'autel, déjà allumé, étincellent les chandeliers blancs donnés par la comtesse et alternant avec de grandes tiges roses trémières blanches. On a étendu sur les marches de l'autel un grand tapis fond blanc à palmes rouges. La table de communion disparaît sous une nappe damassée à petits dessins et dont les effilés pendent jusqu'à terre. De chaque côté de l'autel j'ai fait mettre du laurier-thym tout saupoudré de fleurettes blanches. Les chantres quoique la messe doive être basse, sont au grand complet, peignés ce jour-là, avec des cols de chemise empesés. Le maire, en écharpe, est à son banc, dans l'attitude d'un gouvernement. Le capucin à figure ascétique qui a prêché la retraite veille au bon ordre, secondé par les sœurs et le maître d'école, aussi correct qu'une page de calligraphie.

Sitôt que nous sommes installés au banc du château, M. le curé sort de la sacristie dans toute sa gloire. Chacun de ses ornements est un souvenir des précieuses communions de la famille de Blanche. Le triangle de la chasuble aurait ébloui Moïse sur le mont Horeb. Sa face rustique est transfigurée par le reflet de toutes ces magnificences. Je crois, par Dieu ! qu'il s'est mis un œil de poudre dans les cheveux ! Il marche comme s'il craignait de se profaner en appuyant trop sur les dalles. Avant de monter à l'autel, il jette sur notre banc un de ces regards qui disent : Ce n'est pas moi, c'est le ministre de Dieu qui resplendit de cette manière... On n'entend de tous côtés que le chuchotement des mères priant pour leurs enfants.

VII

A l'offertoire, on allume les cierges, et les chantres entonnent un cantique ébranlant les voûtes ; les enfants répètent le refrain de leurs voix fraîches et toutes pénétrées d'émotion.

Le moment de la communion approche ; le jeune capucin, de sa place, adresse aux enfants une courte allocution, où se révèle l'ineffable tendresse d'un cœur rassasié d'amour divin. Pendant qu'il parle, on voit frissonner les voiles

des jeunes filles et se courber les têtes des garçons...

... Le tour de Blanche est venu... nous l'avons vue se pencher en arrière pour recevoir son Dieu... La comtesse se prosterne la tête dans ses mains, la grand'mère fixe l'autel les mains jointes. Dans une sorte d'extase, le comte, les yeux humides, regarde sa femme comme pour s'absorber dans la même joie..., et moi, je pleure tout uniment...

Tout dans ce temple rustique prend à mes yeux un aspect joyeux et ému : saint Nicolas, sous son manteau de bois doré, saint Isidore sur sa bêche, et surtout la Vierge, coiffée d'une tiare de strass au milieu des quenouilles votives ornées de rubans de couleur. Le soleil, pendant que les enfants reprennent leurs places un à un, frappant en plein, obliquement, le vitrail du fond, dessine sur le mur du nord des trèfles allongés et rajeunit les teintes enfumées d'un vieux tableau qui représente la servante de Caïphe en serre-tête de nuit, une chandelle à la main et demandant à saint Pierre s'il n'est pas un des Nazaréens.

VIII

Après la communion, seconde allocution du capucin, et après l'action de grâces, lue par le maître d'école, on distribue aux enfants des brioches et un doigt de vin blanc ; c'est l'usage ici, l'agape complète le sacrement.

Nous revenons au château par un beau soleil et sous les arches triomphales de la grande avenue. Cette fois, je tiens Blanche par la main. Elle est ravie de la bague de communiante à croix émaillée que je lui ai apportée. Elle me tutoie cette fois, sans prendre garde aux regards sévères de miss Stipton, dont j'ai aussi la poignée de main. Nous revenons à la nature, qui nous le rend bien en parfums, en joyeuses chansons, en féeriques splendeurs. Elle a ses jours comme les jolies femmes, la nature!...

Un déjeuner est servi, dans la salle à manger cette fois. Toutes les retraitantes du château y prennent part. Blanche ne peut assez se prodiguer à ses parents, qui se dédommagent de la dure contrainte imposée pendant trois jours. Miss Stipton la rajuste bien vingt fois, en levant au ciel un regard résigné. Dans l'après midi, rénovation des vœux du baptême, et le soir grand dîner, auquel assiste le bon curé, tout battant neuf dans sa vaste ceinture moirée... Il nous dit qu'aucun jour de sa vie ne lui a donné une plus juste idée du paradis... le dîner compris, sans doute.

SMOKE.

LES PLAISIRS POPULAIRES

III

LE BILLARD

Le jeu d'échecs est, a-t-on dit, le roi des jeux et le jeu des rois.

Le jeu de billard est son rival, avec cette différence que, tout en reconnaissant que les rois ne le dédaignent pas, témoin Louis XIV, qui adorait faire sa partie avec son favori Chamillard, c'est le jeu du peuple aussi bien que celui des rois.

Il n'existe pas un café de village qui n'ait son billard où le dimanche on s'exerce aux douceurs du carambolage.

A Paris, les cafés du boulevard ont tous plusieurs billards et des joueurs de première force ont conquis une réputation universelle ; les noms de Vignaux, de Paysan, de Berger, de Désiré, de Soret et de vingt autres sont connus de tous ceux qui savent tenir une queue de billard.

M. Roberts, du club de Manchester, est un des maîtres du billard, et on sait que, jouant avec un Américain qui l'avait provoqué, il fixa l'enjeu à 25,000 francs, ce qui était déjà une jolie somme; mais alléchés par l'importance de cette partie, tous les amateurs voulurent y prendre part et on compta plus de 500,000 francs de paris.

Le droit d'assister à la partie et de former galerie coûtait soixante-quinze francs par personne.

C'était salé !

De tous les arts d'agrément, a dit M. Lalanne, l'un des fervents adeptes du noble jeu, le billard est sans contredit celui qui procure à l'homme les distractions les plus dignes de ses loisirs.

Le temps n'est pas éloigné, ajoute-t-il, où, à l'égal du piano, le billard occupera sa place dans la maison du père de famille.

Je comprends et je partage l'enthousiasme de M. Lalanne, mais j'y mets des bornes, et les mortels fortunés qui possèdent des appartements assez vastes pour loger un billard se comptent.

Et longtemps encore, quand on voudra faire sa partie, on ira tout simplement au café ou même chez le marchand de vin tenant billard, car enfin, dans toutes les actions de la vie, il faut toujours compter avec l'état de sa bourse, et si le billard, du caboulot, avec son drap reprisé et ses bandes dures comme un morceau de bois, ne permet pas aux princes du jeu de venir y faire briller leurs talents, il est très suffisant pour le modeste joueur qui vient s'y délasser après son travail.

Le sage, aux champs comme à la ville,
Dans le billard trouve un mobile
Bon pour le corps, bon pour le cœur,
Des sens il accroît la vigueur.

En effet, le jeu de billard a cela de particulier que, grâce à l'exercice qu'il impose aux joueurs, il produit un effet salutaire sur la santé de ceux qui demeurent assis tout le long du jour, tailleurs, horlogers, commis de caisse, employés de bureau, etc.

Il y a loin du jeu de billard, tel qu'on le jouait sous Louis XIV et tel qu'on le joue aujourd'hui.

A cette époque, le meuble était infiniment plus grand. Au reste, sous Louis XIV on faisait grand, et, comme c'étaient les médecins qui, à cette époque en prescrivaient l'usage après le repas pour faciliter la digestion, plus le billard était grand, plus il obligeait les joueurs à marcher.

On jouait alors avec une queue recourbée, très grosse à l'une de ses extrémités, et qu'on tenait comme on la tient aujourd'hui lorsqu'on joue par le gros bout.

Ce fut seulement sous le premier empire que Mengaut, un fameux joueur d'alors, inventa la queue à procédé ; ce Mengaut avait été pris par les Anglais et fait prisonnier de guerre.

Il employa ses loisirs à perfectionner la queue de billard en lui appliquant ce petit morceau de peau épaisse qui amortit le choc entre le bois et l'ivoire et le rend plus moelleux, surtout lorsqu'il est frotté de blanc.

On reconnaît les joueurs novices et inexpérimentés à l'abus qu'ils font de ce blanc sur le billard ; ils transforment le tapis en carte géographique, des zigzags courent et s'enchevêtrent partout.

Il est des joueurs qui ne donnent pas un coup de queue sans mettre au bout du blanc outre mesure.

L'usage voulait d'abord, que les billes fussent frappées au centre, les *effets de côté* sont une perfection apportée dans le jeu ; mais les coups géométriques sont ceux des vieux joueurs qui ne veulent pas déroger aux saines traditions et entendent conserver l'art dans toute sa pureté.

Autrefois, dans les rues de Paris, sur les vitres des estaminets, on voyait écrit : *Ici on joue la poule*.

Les malins, habitués de l'établissement, la gagnaient. On a fini par comprendre que, jouer contre des gens qui n'avaient pas d'autre profession, c'était être certain à l'avance de perdre son enjeu ; et les poules ont à peu près disparu, mais le jeu de billard est toujours très cultivé.

Il a sur beaucoup d'autres le très grand avantage d'être joué *pour lui-même*, c'est-à-dire, sans enjeu pour l'amour de l'art, et à seule fin de faire admirer à son adversaire avec quel talent on sait prendre sa bille, et la façon élégante avec la quelle on carambole.

Il existe des gens dont le seul plaisir consiste à regarder jouer les autres ; c'est ce qu'on nomme la galerie. C'est à elle qu'on en appelle pour juger les coups douteux ; quelquefois un joueur se trompe de bille, son adversaire réclame, c'est la galerie qui prononce.

Outre Chamillart et Louis XIV, d'autres illustrations sont à noter parmi les joueurs de billard

Le garde des sceaux Peyronnet et le ministre des cultes M. de Frayssinous furent, sous la Restauration, de fanatiques joueurs de billard.

Nous avons déjà cité Mengaut.

Sauret fut proclamé le roi du billard ; son jeu disent ses admirateurs, était brillant et poétique!

Berger s'était fait une réputation dans le *massé*; pour ce coup, il était sans rival ; il fit deux fois le voyage d'Amérique pour se mesurer avec des adversaires dignes de lui.

Et on a vu tout récemment les brillants exploits de Vignaux, au Cercle international de France, à Paris, dans le grand tournoi international de billard auquel Français et Américains ont pris part avec un égal honneur.

On compte, parmi les gens de lettres, de très vifs amateurs de billard ; en tête, il faut citer Louis Collas, Zaccone, Challamel, d'Auriac ; et dans l'hiver, le second lundi de chaque mois, on peut voir, au café du Pont de Fer, ces vaillants champions du carambolage attendre l'heure du dîner de la Société des gens des lettres, en faisant assaut de *quatre bandes* et d'*effets à revenir*.

Celui qui écrit ces lignes a aussi un joli talent : il ne se connaît pas de rival pour le *manque de touche*, c'est sa spécialité.

H. GOURDON DE GENOUILLAC.

PETITES NOUVELLES

M. Charles Lamoureux vient de donner sa démission de chef d'orchestre de l'Opéra par la lettre qu'on va lire :

21 décembre 1879.

» Mon cher monsieur Vaucorbeil,

» Lorsque que vous avez succédé à M. Halanzier, j'ai cru pouvoir garder mon poste de chef d'orchestre de l'Opéra, persuadé qu'avec un

directeur musicien je n'aurai pas de peine à m'entendre pour assurer la bonne marche du répertoire. Je n'avais pas prévu, je l'avoue, que vous seriez tenté de prendre une part aussi directe et aussi effective au règlement de certaines questions spéciales, dont le chef d'orchestre seul avait eu jusqu'alors la charge et la responsabilité,

» Votre intervention dans les questions musicales est assurément fort ligétime, et je suis le premier à le reconnaître ; mais il n'en est pas moins vrai qu'en diverses circonstances, notre sentiment artistique ne s'est pas trouvé d'accord, et, comme vous êtes placé à la tête de l'Opéra, j'aurais eu fort mauvaise grâce, moi votre subordonné, à ne pas faire plier mon opinion devant la vôtre.

» Il en résulte qu'ayant toujours la même responsabilité, mon autorité se trouve forcément amoindrie par votre incessante intervention. Cet état de chose ne laisse pas que de troubler ma conscience d'artiste et pourrait me créer une fausse situation, dans laquelle je veux éviter de m'engager.

» Je vous prie donc, mon cher monsieur Vaucorbeil, de me décharger du fardeau que j'ai laissé poser sur mes épaules et d'agréer ma démission de premier chef d'orchestre de l'Opéra.

» Recevez, cher monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments distingués.

« Charles LAMOUREUX. »

Monsieur Vaucorbeil a répondu à cette offre de démission, par la lettre suivante:

« 22 *décembre* 1879.

» Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date d'hier, dans laquelle vous me donnez votre démission de premier chef d'orchestre de l'Opéra, en la motivant sur l'intervention du directeur concernant les études, intervention qui ne peut être discutée.

» Je regrette que vous ayez pris une résolution basée sur un état de choses que je suis décidé à maintenir.

» J'accepte donc votre démission, en vous priant d'agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

» *Le directeur de l'Académie nationale de musique,*

« VAUCORBEIL. »

P. S. — J'ajoute que, selon votre désir, je vous rends votre liberté à partir d'aujourd'hui.

— A l'Opéra-Comique, la *Flûte enchantée* n'aura plus que quelques représentations avant le départ de Mme Carvalho pour Monaco.

Les répétitions générales de *Jean de Nivelle* vont commencer très prochainement.

Une brillante représentation aura lieu à l'Opéra Comique, dans le jour, le dimanche 28 décembre, au profit des victimes des incendies d'Alger.

Elle sera donnée avec le concours de Faure, Coquelin, Talazac, Mmes Carvalho, Bilbaut-Vauchelet, Engally et les principaux artistes de la Comédie-Française.

M. Carvalho vient d'engager Mlle Marie Vanza, du théâtre de Sa Majesté, de Londres. C'est une blonde petite Nilsson, douée d'un charmant peti gosier à la Patti, son illustre compatriote.

Mlle Vanza, fille d'une cantatrice nommée Mme Vanzandt, compte parmi ses rôles favoris italiens : Amina, de la « Sonnambula, » et Cherubino, des « Nozze di Figaro ». Elle débutera à Paris par « Mignon ».

— Au Palais-Royal, la première représentation de *Monsieur de Barbizon* annoncée pour mardi a été remise à hier mercredi 24 décembre, par indisposition de Mlle Davrai.

— Comme pendant à *Phryné* que répète le Gymnase, MM. Meilhac et Halévy écrivent pour le Palais-Royal une comédie en trois actes, intitulée : la *Revanche de Phryné.*

On répète à ce théâtre la comédie de M. Hippolyte Raymond et de feu Georges Petit, intitulée *M. de Barbizon*, qui aura pour principaux interprètes Geoffroy, Lhéritier et Calvin.

— Voici la distribution complète de *Turenne*, qui sera donné à l'Ambigu après *Paillasse.*

Louis XIV	MM. Delessart
Turenne	Lacressonnière
Bonnard	Gil Naza
Robert de Lancy	Abel
Le sergent Rosamel	Mousseau
Montauron	Vollet
Exili	Auvray
Le maréchal d'Humières	Butaut
Le maréchal d'Hocquincourt	Larmet
M. de Louvois	Chatelin
De Sablé	Romain
De Vardes	Chameroy
De Chavannes	Leriche
Miron	Ploton
Bridoie	Gatinais
Le comte de Caprara	Fleury
M. de Monterey	Gédéon
M. de Bournonville	C. Théry
L'Ecuyer	Lamarque
Olympe de Manciui, comtesse de Soissons	Mmes Lina Munte
Louise d'Albret	Suzanne Pic
La duchesse de Bouillon	Darcy
Margot	Angèle Sialla

— Voici maintenant la nomenclature des tableaux :

Premier tableau : L'hôtellerie du Bas-Meudon. — 2e tableau : le château de Saint-Germain. — 3e tableau : le camp de Saverne. — 4e tableau : le quartier général. — 5e tableau : le pont de Molsheim. — 6e tableau : la bataille de Turkheim. — 7e tableau : le fortin Notre-Dame. — 8e tableau : l'évasion. — 9e tableau : La mort de Turenne.

— Autre distribution, celle du *Beau Solignac*, qui sera représenté au Châtelet dans la première quinzaine de janvier :

Solignac	MM. Angelo
Thévenin	Cosset
Castoret	Cooper
Comte d'Olona	Train
Fourché	Rosny
Chambaraud	Fourcaud
De Navailles	Coulombier
Aubry	Aubert
Bernier	Frumence
De Saint-Clair	Colleuille
Andréina	Mmes G. Gauthier
Mlle de la Regaudie	Francis
Louise de Farges	Cassothy
Catisson	Chambly
Julio	Marie Boutin
Une bouquetière	Louise Brun
Pierrille	La petite Léa

— Les répétitions sont activement poussées au théâtre de l'Athenœum, pour les débuts de la troupe espagnole andalouse, sous la direction de M. Enrique Montoya. Toutefois, en artiste expert, le directeur ne veut rien hâter qui puisse nuire à un parfait ensemble le jour de la première représentation, et bien que sa troupe fût des plus complètes, il n'a pas hésité à y adjoindre encore quelques-uns des meilleurs artistes espagnols qui ont figuré à la fête pour les inondés de Murcie.

L'ouverture de l'Athenœum aura lieu dans les premiers jours de janvier, le 3 probablement, par un spectacle des plus intéressants qui promet d'être une des grandes attractions de l'hiver.

— Etes-vous embarrassé pour offrir un cadeau à un artiste, à un professeur ou à un précepteur? Choisissez le XVIIe SIÈCLE, du bibliophile Jacob, bel ouvrage illustré de 300 gravures, et relié, du prix de 40 francs, ou l'*Egypte*, du docteur Ebers, traduit de l'allemand par M. Maspéro, du Collège de France, magnifique livre orné de 382 gravures, coûtant 50 francs broché et 65 francs relié, franco de port. S'adresser à la librairie de *Firmin Didot*, rue Jacob, 56, Paris.

— A l'occasion des fêtes de Noël le Cirque Fernando a renouvelé entièrement son programme. Les nouveaux artistes engagés sont choisis de façon à contenter les spectateurs les plus difficiles.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. - Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — [illegible]bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. - Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault. — Virginie Déjazet — Adolphe Dupuis — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bonffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cravell — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. —

Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valère — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Perel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manonry — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuart — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbant-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Sannière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert — Fugère. — Daltona. Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès — Luco — Anne Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mlle Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legrand. — Thiron. — Marius Roux. — Angeline Fatou. — Littré. — Ferdinand de Lesseps. — Rosita Mauri — Eugène Lorrain. — Emma Fleury. — Jules Sandeau. — Marie Hammau. — Auguste Maquet. — Noémie Vernon. — Camille Doucet. — Geneviève Dupuis. — Arsène Houssaye. — Jane May. — Barré. — Provost-Ponsin. — Ferdinand Fabre. — Jouassain. Mme Edmond Adam. — Charles Lepère. — Julie Bennati. — Alice Marot. — Mlle Carol. — Mlle Lecomte.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris	*un an.*	14 *fr.*
Départements	—	16 *fr.*
Etranger	—	20 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur
25, Passage Verdeau, 25, Paris
(Affranchir).

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages.* — Sommaire de la 989e livraison (20 décembre 1879). — Les Ansariés, par M. Léon Cahun, chargé d'une mission chez les populations païennes de la Syrie. — Neuf gravures de Taylor, G. Vuillier, F. Régamey et H. Catenacci, avec une carte.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Ce boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Au nombre des produits hygiéniques exposés au palais de l'Industrie, le jury des récompenses devait tout particulièrement distinguer le *Thymol-Doré*, dont les propriétés anti-épidémiques et tonifiantes sont des plus remarquables. Aussi l'excellent produit a-t-il été honoré d'une *médaille d'argent.* Rappelons, au moment où le froid va sévir, que les lotions quotidiennes au *Thymol-Doré* préservent sûrement des gerçures, crevasses, engelures, etc.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 16, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME

HOMMES POLITIQUES

COMEDIE



Paotoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché CARJA

TRAGEDIE

MUSIQUE

EUGÈNE SPULLER
(Député de Paris).

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 346

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 1 au 7 Janvier 1880

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPART	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ÉTRANG	id. 20 fr.	id. 10 fr.



CCCXLVI

EUGÈNE SPULLER

Parmi les hommes politiques jeunes encore et déjà très estimés, mais auxquels l'avenir réserve certainement de plus hautes situations, Eugène Spuller peut être considéré comme un des premiers.

Esprit d'une prodigieuse activité, possédant les connaissances les plus variées, sachant concevoir et exécuter, il est à la fois très brillant à la surface et très solide dans l'application.

Né à Seurre (Côte-d'Or), le 8 décembre 1835, dans une famille d'agriculteurs, il a passé les premières années de sa vie, en pleine campagne, s'inspirant des beautés de la nature et apprenant déjà les bienfaits de l'existence libre. Élevé au lycée de Dijon, il fit son droit dans cette ville, puis vint se faire recevoir avocat au barreau de Paris, en 1862.

C'est là qu'il fit la connaissance de Gambetta. Aussitôt, il devint son intime ami, et commença, dès cette époque, cette collaboration incessante dont, jadis, plus d'un ennemi de la République a sottement médit, mais qui a fini par s'imposer parce qu'elle était basée sur le même amour de la patrie et guidée par les mêmes besoins de rompre avec des traditions d'un autre âge et d'appliquer à la France le seul régime dont elle puisse aujourd'hui se nourrir, le régime de la liberté et du droit commun.

D'abord avocat et journaliste, après avoir collaboré à l'*Europe* de Francfort, au *Nain jaune*, au *Journal de Paris* et à la *Revue politique* où écrivaient alors Gambetta, Challemel-Lacour, Allain-Targé, Jules Ferry, Brisson, et plusieurs autres personnalités importantes d'aujourd'hui, Eugène Spuller se lança dans la politique militante. Un volume, *Petite Histoire du second empire*, paru au moment où l'empire cherchait sa sauvegarde dans un second plébiscite, lui valut l'attention des esprits sérieusement préoccupés du sort de notre pays. Cette brochure n'attestait pas seulement une conscience honnête révoltée, elle traduisait avec beaucoup d'art et dans un raisonnement entraînant la pensée de bon nombre de gens qui, en ce temps-là, n'osaient point exprimer tout haut ce qu'ils ressentaient au fond du cœur.

Le 4 septembre ayant investi Gambetta des plus hautes fonctions, Spuller devint tout naturellement le secrétaire de son ami. Ils fondèrent ensemble le journal : *La République Française* ; Spuller fut désigné pour en être le rédacteur en chef, situation qu'il garda pendant près de cinq ans, jusqu'en avril 1876, c'est-à-dire deux mois après l'époque où les électeurs du 3me arrondissement de Paris le choisirent pour leur représentant à l'Assemblée nationale.

Avant d'avoir été élu député, Spuller avait été désigné le 16 janvier de la même année comme suppléant de Victor Hugo, nommé délégué à Paris aux élections sénatoriales.

A la Chambre, Spuller a été toujours un ardent défenseur de la cause républicaine. Il fut un des plus actifs pour surveiller les agissements des ministres du 16 mai. Mais son rôle ne s'est pas borné à ce côté militant. Sa compétence en toutes matières administratives, l'a fait nommer souvent rapporteur, et il s'est acquitté de cette tâche délicate avec une supériorité incontestable qui lui a assuré l'attention de tous. Une grande clarté dans l'exposition, un jugement sain, un raisonnement sûr, un style non seulement exempt de banalités, mais au contraire entraînant par sa verve toute spontanée, ont gagné à sa cause tous les esprits vraiment droits qui ne se laissent pas aveugler pas une haine de parti.

Dans ces remarquables rapports, il y a certainement l'étoffe d'un homme d'Etat, apte à étudier tous les problèmes de l'économie sociale et doué d'une facilité d'exécution bien précieuse pour conduire toutes choses à une solution. On parlait ces jours-ci de donner à M. Spuller une des places de sous-secrétaire d'État dans un de nos ministères ; tout le monde aurait applaudi à ce choix et nous eussions pu voir l'éminent penseur réaliser quelques-unes des conceptions qu'il a souvent esquissées dans ses écrits. Mais soit que son nom et ses attaches aient encore semblé être trop en avance sur l'esprit du jour, soit que lui-même ait préféré attendre et ne prendre que plus tard des fonctions administratives, la nomination n'a pas eu lieu, et M. Spuller devra continuer de mettre à la disposition des commissions de la Chambre ses idées nettes et précises ; alors, nous aurons encore de lui, quelques nouveaux documents si propres à éclairer une situation et si précieux pour résoudre toutes les questions relatives au développement de l'instruction.

Dans plusieurs ouvrages publiés durant ces trois dernières années, notamment dans *Ignace de Loyola et la Compagnie de Jésus*, et *La Compagnie de Jésus devant l'Histoire*, Eugène Spuller a accentué avec une verve charmante les remarquables pensées qu'il a souvent développées dans des rapports et dans des conférences ; là, comme dans *Jules Michelet, sa vie et ses œuvres*, il reste inflexible sur la manière dont il comprend le devoir de ceux qui seront chargés désormais de diriger l'éducation publique. Comme tous les hommes de progrès, il veut l'instruction laïque et obligatoire, seule capable d'arracher nos enfants à l'ignorance et d'en faire des citoyens exclusivement dévoués à la patrie et à la société.

FÉLIX JAHYER.



ODETTE

Mon cher enfant,

Toute la famille sera réunie à Fontaine pour la fête de Noël ; pardonnez-moi de vous convier. Aurez-vous le courage de quitter Paris ? Je n'ose l'espérer, quoi qu'on die autour de moi. Recevez, en tous cas, l'assurance du plaisir que chacun aurait à vous voir. Il y a bien longtemps que vous n'êtes venu ici ; mais nous serons avec vous comme si nous vous avions quitté la veille. En dépit de leur absence, je suis toujours avec ceux que j'aime.

Duchesse d'A...

Gaëtan tourna plusieurs fois cette lettre dans ses mains.

— Ma tante a là une idée, quelle idée ! Comment, me faire aller à la campagne, fin décembre. Je sais bien qu'elle a de bons chiens et de beaux chevaux ; mais ce n'est pas une raison, d'autant plus que Hamkha-bey commence à être en déveine ; et ces Turcs quand ils sont en déveine !... Hier, je lui ai gagné tout ce que j'ai voulu. De plus, la marquise est sur le point de s'humaniser ; n'a-t-elle pas accepté de venir à la Chambre avec moi pour que je lui nomme les députés ? Je choisirai un jour de séance orageuse qui fasse espérer une séance de nuit.

Or, si je passe quelques jours sans la voir, adieu cette partie ; puis il y a Juliette. Je ne suis pas assez sûr de Juliette pour la laisser plusieurs

Jours, surtout pendant que ce diable d'Armand est ici... Le beau plaisir vraiment d'aller à Fontaine ; ma tante, inévitablement, me parlera de mon avenir, de la nécessité de tracer mon sillon dans la vie ! Mes cousins m'ennuient ; je n'aime pas la société des hommes !

Quant à mes cousines, celles qui sont mariées ne me répondent qu'après avoir consulté leurs maris du regard. Je ne trouve rien à dire à celles qui ne sont pas mariées. Je ne sais comment être avec cet objet précieux qu'on appelle : une jeune fille ; j'ai toujours peur de les casser.

Je sais bien qu'en allant à Fontaine, je discuterais le nouveau bail de ma ferme, et puis je ferais plaisir à ma tante qui a quatre-vingts ans. Ma mère l'aimait de toute son âme ! et elle a bien choyé mon enfance.

Après tout, c'est l'affaire de trois jours *ne plus ne moins* ; et en revenant, je m'arrêterai chez Didier, pour l'attelage à quatre qu'il veut me vendre...

D'un autre côté, la comtesse me dit dans sa dernière lettre de l'attendre à Paris où elle viendra dès qu'elle sera transportable (car elle m'aime toujours !); mais puisqu'elle n'est pas transportable, je puis être tranquille ; c'est atroce, mais c'est clair.

Quant à Christine, je lui dirai que je vais toucher de l'argent ; elle ne s'opposera pas alors à mon départ. — Les malles furent commandées.

—

Gaëtan, comme on voit, était un franc mauvais sujet. Ses meilleurs amis n'auraient oser le nier ; peut-être en disait-on sur lui plus qu'il n'y en avait ; mais en faisant la part de l'exagération, c'était encore beaucoup. La duchesse, sa tante, ne s'en occupait guère ; elle avait confiance dans la devise de la famille : *Pardon à qui pardonne!* La vaillance pour les hommes, la fidélité pour les femmes suffisaient à ses exigences ; et du moment qu'on était Saint-Yonne ou Mont-Recours, tout était pour le mieux.

Gaëtan fut donc choyé à son arrivée comme un petit saint. Il revit avec grand plaisir le château où Henri IV s'est reposé après sa victoire. Quand Gaëtan était enfant, le château lui semblait un monde, où toutes les splendeurs étaient réunies. Il eut à peu près la même impression, et en effet le castel de Fontaine-d'Or est rempli de ces richesses qu'amassent plusieurs générations qui ont du goût et de l'argent ; luxe qui n'a rien de commun avec les collections de nos jours. Pendant la première heure de son retour au berceau de ses ancêtres, il s'abandonna sans réserve à ses souvenirs et sentit son cœur s'ouvrir à des émotions pleines de charmes.

La duchesse ne fit point de sermon ; elle eut au contraire avec Gaëtan une causerie de bienvenue qu'elle termina ainsi :

— Mon cher enfant, je vous ai donné l'appartement de votre mère ; je suis certaine que vous pensez assez souvent à elle pour vous trouver avec plaisir dans une chambre qu'elle a habitée longtemps; je ne vous fais pas l'injure de croire qu'il puisse en être autrement ?

Le mauvais sujet, fort attendri, s'inclina respectueusement. Quand il descendit dans le salon, l'assemblée était au complet : noms glorieux, façons exquises ; on croyait relire une page de mémoires. Toutes les mains lui furent tendues. Il ne s'ennuya pas un instant pendant cette rentrée parmi les siens. Le dîner fut gai, les vins et la chère étaient parfaits. Les cousines lui semblèrent embellies à la lueur des candélabres qui éclairaient toutes les fêtes de cette famille depuis plusieurs siècles.

Une heure après, Gaëtan, comme tous les gens à imagination vive, avait complètement oublié les années de Paris et était rentré de très bonne foi dans le giron de la famille. Il lui semblait que Fontaine-d'Or avait toujours été son asile. Il demanda à la duchesse quelques renseignements sur les personnes qu'il ne reconnaissait point. Il voyait de jeunes visages qui ressemblaient à des portraits d'ancêtres ; la race des Saint-Yonne et celle des Mont-Recours sont très belles. La duchesse en était orgueilleuse et se plut à lui dire les noms, les âges, les espérances de chacun.

— Quelle est cette jolie personne en blanc, près du piano ?

— C'est votre cousine Odette.

— La petite Odette de Saint-Yonne ?

— Mais, oui.

Grande, mince, avec un tout petit visage éclairé par deux longs yeux veloutés, Odette était une personne à part, ne ressemblant à aucune autre, mais charmante. Il ne fit que l'apercevoir ce soir-là, car les préparatifs de l'arbre de Noël et ceux de la crèche, donnaient fort à faire à la partie féminine de la famille. La soirée fut abrégée. Pourtant la duchesse avait tant et si bien aidé la mémoire de Gaëtan, que lorsqu'il remonta chez lui, ses souvenirs se dévidèrent comme un peloton de fil ; aussi le lendemain, l'histoire aidant, il était un Mont-Recours du XVII[e] siècle.

Dans la journée qui suivit, il fut occupé, sans vouloir le paraître, de cette grande fillette à laquelle nul ne faisait attention, absorbé qu'on était par le mariage de son aînée qui avait été solennellement annoncé quelques jours auparavant.

— Je n'ai point voulu vous l'écrire, dit la duchesse, car je vous connais ; si on vous avait annoncé des noces bibliques, comme nous les faisons ici, vous auriez encore ajourné votre voyage !

— Ma tante, voilà qui est mal ; vous me prenez donc pour un ennemi des sacrements ?

— Dieu m'en garde, mon enfant.

Comme il y avait de grands travaux à faire pour la fête du soir, on se partagea la besogne.

— Qui est-ce qui ira dans la forêt pour chercher l'arbre de Noël ? Gaëtan fut désigné.

— Mais il est incapable de choisir un chêne, dit la duchesse.

— Donnez-moi un guide, répliqua Gaëtan.

— C'est Odette qui connaît le mieux la forêt, s'écria-t-on de toutes parts.

— Alors, nymphe Odette, je me confie à vous, dit Gaëtan qui n'osait espérer qu'on le laissât partir seul avec la jeune fille.

Mais nul ne songea à s'en inquiéter.

La duchesse leur conseilla à l'un et à l'autre, de mettre des chaussures épaisses et n'eut point l'air de songer à autre chose. Aussi, en la quittant, le mauvais sujet ne put s'empêcher de lui baiser la main en signe de reconnaissance et de lui dire :

— Ma tante, je vous sais un gré infini de me confier ma cousine ; non, là, vous ne saurez jamais quel plaisir vous me faites. Vous me prouvez que vous ne me jugez pas comme le dernier des hommes, un vaurien, un sacripant enfin !

— Non, certes, Gaëtan. Où en serions-nous, mon Dieu, si on ne pouvait confier sans crainte Odette de Saint-Yonne à son cousin Gaëtan de Mont-Recours ? Notre siècle a bien dégénéré, je le sais ; mais pas au point que vous semblez le croire.

La jeune nymphe mit des bottes de chasse, une mante de drap brun, un chapeau marin et s'embarqua pour cette promenade sans être aucunement troublée du tête-à-tête. Venez par ici, venez par là ; elle le dirigeait dans ce bois immense dont elle connaissait chaque arbre.

— Ce n'est pas ça qu'il nous faut, disait-elle ; que pensez-vous d'un houx?

— Un houx, vraiment, croyez-vous ? disait Gaëtan qui craignait de voir la promenade se terminer vite.

— Je vois que vous n'y entendez rien ; venez par là. Je crois que nous y trouverons notre affaire.

Gaëtan essayait bien de causer, mais la chose n'était pas facile. Odette disparaissait tout à coup dans les allées, s'éloignait, courait, revenait, frottait ses petites bottes sur la mousse, secouait les gouttes d'eau de sa mante ; il était impossible de converser avec suite.

— Je ne m'attendais pas certainement, Odette, à vous trouver si grande, si...

— Oh! je grandirai encore.

— Quand je dis si grande, je veux dire si jolie...

— Ah! n'est-ce pas que je grandirai encore?

— Mais, peut-être; je ne sais, vous êtes déjà...

— Oui, sans aucun doute, je grandirai; Malcy, qui s'est mariée l'an dernier, au même âge que moi, a un enfant et a beaucoup grandi, dit la belle Odette de l'air le plus simple du monde.

— On n'est pas plus naturelle et plus charmante, pensa Gaëtan. Que faites-vous, Odette, à Fontaine-d'Or, presque toute l'année, ne vous ennuyez-vous point?

—Oh! certes non; je monte à cheval, je chasse; j'adore la chasse. Et puis, nous nous occupons des bonnes œuvres de ma grand'mère; et puis encore nous faisons des devoirs, ma sœur et moi; et de la musique donc, les journées sont trop courtes.

— Mais maintenant vous devriez songer à votre avenir.

— C'est inutile; ma grand'mère nous prévient quand il faut nous marier; d'abord, moi, je n'épouserai qu'un homme que j'aimerai!

— Et qu'est-ce qu'il faudra pour que vous l'aimiez?

— Qu'il m'aime!

— Oh bien! alors... D'abord, vous avez des yeux scabieuses et avec des yeux scabieuses...

— Pourquoi scabieuses?

— Vous ne connaissez pas cette fleur-là?

— Si; mais j'avais regardé mes yeux et je trouvais que mes yeux et mes cheveux étaient couleur chocolat.

— Chocolat?

— Oui, tout bonnement.

La fillette, comme on le voit, se contentait des comparaisons les plus prosaïques.

— Je me rappelais un peu votre sœur Alix; mais, vous, vous étiez vraiment trop petite, Odette?

— Il y a deux ans entre ma sœur et moi; vous savez qu'elle est en chapelle à partir d'aujourd'hui?

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— C'est habiter auprès de ma grand'mère l'appartement réservé aux filles qui vont se marier; elles restent là quinze jours pour que grand'mère leur explique les devoirs de leur nouvelle vie; ça se fait toujours; nous y allons toutes!

Au détour d'un chemin, ils rencontrèrent le fils d'un garde qui avait servi comme mobile sous les ordres de Gaëtan pendant la guerre.

— Ah! dit le jeune gars, quel bonheur, monsieur Gaëtan, de vous voir ici; est-ce pour toujours, au moins?

— Mais, mon brave, on verra...

— Vous trouvez notre pauvre pays plus fier que ce jour à Saint-Seine où vous vous êtes battu comme... comme votre grand'père, pardine, sans vous, monsieur, j'étais mort...

— Je n'ai pas oublié tes bons services.

— Eh bien! il faut venir ici où tout le monde vous aime!

— J'y songe... et j'irai tantôt à la ferme faire la causette avec toi.

Ils se séparèrent et Odette continua sa conversation.

— C'est vrai, mon cousin, que vous devriez bien vous marier ici et habiter cette belle terre d'à côté et chasser, et protéger toutes ces bonnes gens qui vous vénèrent comme ils vénéraient vos pères et comme ils vénèreront vos fils!

Elle avait dit vos fils!... Gaëtan trouva tant de choses à répondre qu'il garda le silence et crut prudent de s'enfoncer dans la rêverie; il s'y enfonça si bien qu'en rentrant au château, Gaëtan était un Mont-Recours, haut seigneur du repaire de Fontaine-d'Or. Il chassait au faucon, rendait la justice sous un chêne; un vrai Mont-Recours des temps féodaux.

— Quel être singulier je fais, se disait-il en regagnant son appartement pour changer de costume; parce qu'il y a une noce ici, j'ai tout de suite l'idée de me marier; décidément, je suis stupide.

—

L'arbre de Noël désigné, on s'occupa de la crèche. Les jeunes filles élevées au couvent excellent dans l'arrangement de ce touchant tableau. On choisit une grande cheminée ou une niche de poêle, on y place une sainte Vierge, un Enfant-Jésus et un saint Joseph. Ce jour-là, la sainte Vierge fut particulièrement élégante, car un vœu secret de la duchesse lui consacre des dentelles admirables; et le petit Jésus était si gentil que la bourse que saint Joseph tendait pour les pauvres de Fontaine-d'Or, fut remplie plusieurs fois.

Enfin l'heure désirée des présents de l'arbre de Noël arriva, et celui-ci fut d'autant plus beau, qu'il portait tous les cadeaux de noces de la future; le houx ployait sous le poids des bijoux; les diamants scintillaient à travers les branches, les perles se balançaient aux graines rouges. On était vraiment ébloui en contemplant ces feuillages étoilés de pierreries.

Les présents qu'on n'avait pu suspendre étaient rangés au pied de l'arbre, et jamais corbeille de mariage ne fut plus poétique. Après la future, chacun trouva un souvenir aux branches bénites. Comme Gaëtan n'avait rien apporté, la duchesse mit pour lui autour d'un des rameaux un chapelet d'améthyste indulgencié par le pape. Gaëtan le détacha lui-même pour le donner à la fiancée; il se rappela alors qu'un Mont-Recours avait servi la messe à Saint-Mammès, dans les catacombes de Rome, et en ce moment Gaëtan fut un Mont-Recours des commencements du christianisme.

On se rendit à la chapelle pour entendre la messe de minuit. La petite chapelle du château était insuffisante pour contenir tous les fidèles, on arrangea le salon qui la précédait afin qu'il pût servir de nef au chœur. Des chaises, des prie-Dieu y furent disposés; les gens de la maison, les voisins, les paysans y trouvèrent place; les hommes restèrent debout. Gaëtan reconnut bien des visages amis: le vieux garde qui avait dirigé ses premières classes, le palefrenier qui avait soigné son premier cheval.

Il se sentit tout naturellement très recueilli; et ma foi, quand, au moment de la communion, il vit la duchesse s'avancer vers le chœur, droite comme un cierge, accompagnée de toutes les hautes et nobles dames de Saint-Yonne, de Mont-Recours et de Fontaine-d'Or, le mauvais sujet fit un petit bout de prière.

La messe fut suivie du réveillon. Ah! ce réveillon ne ressemblait en rien aux repas qu'il avait faits sous ce nom jusqu'à ce jour. Point d'éclats bruyants, mais une douce sérénité. On s'asseyait à peine pour manger rapidement des viandes froides et boire des vins paisibles; enfin c'était un réveillon pieux.

La belle Odette était particulièrement recueillie et silencieuse; tandis qu'elle prenait debout une légère réfection, Gaëtan ne la perdit point de vue, et se surprit à la trouver la plus charmante créature qu'il eût jamais rencontrée...

A coup sûr, c'était une agréable image que Mlle Odette de Saint-Yonne mangeant une aile de volaille et buvant une tasse de thé... L'imagination enflammée de Gaëtan en fit à l'instant une châtelaine, sa femme! la mère de ses enfants! une sainte!

— Suis-je assez stupide, pensa-t-il aussitôt, voilà que je deviens amoureux de ma cousine! C'est le comble du ridicule; je ne pourrai plus me moquer du théâtre de M. Scribe!

Et cette réflexion faite, le Mont-Recours du XIX siècle prit la décision de partir dès le lendemain.

Sa tante n'en témoigna aucune surprise et le remercia beaucoup d'être venu. Au moment où il prenait congé, Odette entra dans le vestibule. En recevant ses adieux elle devint très rouge et très pâle ensuite:

— Tiens, tiens, elle aurait pu m'aimer, se dit Gaëtan. Il songea alors à ne point

partir ; mais il réfléchit que : décidément, il ne savait plus ce qu'il faisait, et s'élança dans la voiture qui l'attendait.

En s'enveloppant de sa couverture de voyage, le Mont-Recours de fin 1872 pensa :

— Qu'il l'avait échappé belle ! quelle folie il avait été sur le point de commettre. La campagne a d'étranges fascinations ; les souvenirs du passé enfantent des visions redoutables ; il y faut prendre garde ! Heureusement que voici Paris et ses mille enchantements...

—

Mais les retours inattendus sont fertiles en déceptions comme chacun sait. Le cocher n'était point à la gare ; la dépêche qui lui donnait l'ordre d'y venir ne l'avait point trouvé à l'hôtel. Il fallut chercher au milieu d'une foule indifférente un fiacre sordide. Chez Gaëtan tout était sombre ; les gens s'étaient donné congé ; le seul qui gardât le logis y avait amené fâcheuse compagnie. Cette arrivée à Paris fut attristante, surtout en comparaison de la bienvenue de Fontaine-d'Or.

— Comment, se dit Gaëtan, ici, où l'on devrait m'attendre, nul ne se réjouit de mon retour, et là-bas... on m'attend toujours...

Gaëtan monta dans la première voiture venue pour aller faire quelques visites. L'une de ses maîtresses était sortie, l'autre n'était point seule ; celle enfin qui le reçut l'ennuya profondément ; il la trouva laide et fardée. Il alla au club où il retrouva des vieux commérages qu'on traitait avec l'importance d'une nouveauté...

Il mena les jours suivants ce qu'on est convenu d'appeler joyeuse vie ; mais il était de bien mauvaise humeur. Les amis ne s'y trompèrent point : il avait quelque chose.

Raoul le lui annonça carrément :

— Tu diras tout ce que tu voudras, tu n'es pas comme à ton ordinaire.

Non, certes, il n'était point comme à son ordinaire ! La nuit, il rêva d'un arbre de Noël ; seulement son cadeau à lui, au lieu d'être l'élégant porte-cigares reçu, était la belle Odette qui, attachée à l'arbre par sa ceinture, descendait majestueusement vers lui... Le lendemain, il trouva Christine bête, la marquise bégueule, ses amis sots, Paris triste. Or comme, ainsi que nous l'avons dit, Gaëtan était l'homme des résolutions promptes, il écrivit sur-le-champ la lettre ci-dessous :

Ma chère tante,

J'ai trouvé Paris ennuyeux : je n'y ai point vu d'yeux scabieuses et je viens demander la main de ma cousine Odette. Ne suis-je point le petit-fils de Charles le Téméraire ! Vous allez dire que je fais un coup de tête ; mais pourquoi n'en ferait-on jamais pour les choses permises ? Mariez vite Alix, afin que sa sœur puisse entrer en chapelle et habiter auprès de vous cet appartement des fiancées où ma mère a passé de si heureux jours sous votre aile, il y a trente-deux ans. Je ne vous parle point des erreurs de ma vie, vous m'avez prouvé que vous vouliez les ignorer ou les oublier. Je ne vous parle pas non plus de ma fortune, vous l'avez autour de vos terres. Puissent mes prés de la Vengeanne fleurir sous les pieds d'Odette et ma forêt de Fontaine-d'Or, lui servir de parasol !

Je partirai demain pour chercher la réponse de cette lettre ; car, vous me l'avez reproché souvent, je n'ai jamais su attendre le facteur !

—

Gaëtan, le mauvais sujet, était fort troublé en écrivant cette missive. Parmi les mondains qui passent pour ne point avoir de cœur, on trouve des attendrissements qui étonneraient fort les gens qui les jugent et les condamnent.

Le mariage est annoncé. Au Jockey on en a ri gravement comme il convient ; au petit cercle on en a ri follement ; au cercle agricole, on attend pour se prononcer l'arrivée à Paris de la comtesse Odette aux yeux scabieuses.

Ange-Bénigne.

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA-POPULAIRE

—

Paul et Virginie, dont le succès fut si grand au Théâtre-Lyrique, vient de reparaître à l'Opéra-Populaire. Nous n'avons pas à parler d'un ouvrage connu de tous et que nous avons apprécié à son heure ; l'exécution reste seule à examiner.

Mlle Cécile Ritter, Mmes Teoni et Sallard ont conservé leur rôle, Mlle Engalli, seule parmi les exécutantes du premier soir, n'était pas là pour reprendre le sien. Il est échu à Mme Sbolgi, un contralto des plus distingués, qui fit une brillante saison au Théâtre-Italien et a depuis conquis, en Espagne et sur nos premières scènes de province, une réputation méritée. Mme Sbolgi a prêté sa voix superbe et ses grandes allures au personnage pittoresque de Mala ; son succès a été très grand.

Paul, sous d'autres traits que Capoul, pouvait faire naître quelques craintes dans l'esprit des directeurs, car Capoul n'a pour lui que des admirateurs fanatiques. Stéphane, qui remplace le ténor jadis à la mode, lui est pourtant aujourd'hui supérieur à tous les points de vue. M. Boyer chante avec un style parfait les airs de Dominique, et M. Dufriche rappelle l'excellent Melchissédec dans le rôle du planteur.

Donc, très bonne interprétation et regain de succès assuré pour le bel ouvrage de Victor Massé.

ODÉON

—

Première représentation de l'*Homme à plaindre* comédie en 3 actes et en vers, de M. Jules Barbier.

Une pièce en trois actes et en vers à l'Odéon l'*Homme à plaindre* de M. Jules Barbier, un de nos féconds auteurs qui vise en ce moment un fauteuil à l'Académie française, tel est le bilan des nouveautés dramatiques de la semaine.

L'*Homme à plaindre*, est un monsieur grincheux, qui ne sait que se rendre insupportable à tout le monde et qui n'est guéri de sa détestable mauvaise humeur que par un excès de jalousie. La pièce repose plutôt sur l'étude d'un caractère que sur une donnée dramatique ; aussi n'est-il point utile d'en esquisser les scènes un peu banales d'ailleurs.

Ecrite en vers corrects et faciles, cette comédie sera plus agréable peut-être à lire qu'à voir représenter, bien que l'interprétation par les artistes de l'Odéon, et notamment par M. Porel et Mlle Antonine, mérite des applaudissements.

LES LOUPS EN SOLOGNE

Je reçus, il y a quelque temps, un petit billet d'un chasseur de loups de ma connaissance, qui me donnait rendez-vous pour le lendemain dans une très belle terre qu'il possède en Sologne, pour chasser à courre des louvards cantonnés dans des sapinières immenses. Je courus visiter la ferrure de ma vieille monture, et, une heure après, mon palefrenier indigène me l'amenait sellée, bridée. Après avoir suivi pendant quelque temps une route frayée, je tombai dans un chemin de traverse qui ne fut bientôt plus qu'un sentier tracé par les bestiaux, lequel sentier allait se perdre dans des pâturages sans issues. Je ne voyais que des bruyères et des bois de sapins, et je serais mort dans ce désert, qui est le plus beau pays de chasse à courre du monde, si je n'avais entendu dans le lointain la voix d'une gardeuse de moutons qui chantait une complainte. Je rejoignis à grand'peine la bergerette et lui demandai mon chemin avec les formules de courtoisie usitées par du Fouilloux ; son charmant visage fut illuminé par un sourire d'ineffable bêtise, et elle me dit que je connaissais mieux mon chemin qu'elle-même. Pour me tirer d'embarras, je fus obligé de lui demander où elle habitait ; elle me désigna du bout de sa quenouille un gros massif de bois derrière lequel on apercevait le toit de chaume d'une grange ; je me dirigeai de ce côté, et je fus assez heureux pour trouver un fermier très obligeant qui me remit dans mon chemin avec toutes sortes d'indications pour que je ne pusse pas me tromper. Une heure après, je frappais à la porte d'un petit castel historique dans la province, et dont les restes sont encore extrêmement pittoresques. J'eus le regret d'apprendre que notre chef d'équipage, pris d'une indisposition subite, n'avait pu venir au rendez-vous, et ce parfait gentleman m'en faisait témoigner tout son regret. Baptiste, le piqueur, vint me donner des détails fort inté-

ressants sur la portée de loups que nous allions chasser. Je plains les gens qui ne connaissent pas Baptiste et sa jument Babet, une jument anglo-normande qui a des gaietés après dix heures de chasse. Quant à l'homme, il a tout à fait le physique de l'emploi : la taille d'un jockey, les muscles d'un *bull*, l'œil couvert d'un oiseau de proie et la physionomie intelligente de ces veneurs qui connaissent toutes les roueries du métier. Mon cheval fut installé dans une écurie avec de la litière jusqu'au ventre et une ration d'avoine qui débordait de la mangeoire. Un vieil arbre à moitié mort, qui avait dû servir à pendre des partisans du temps des guerres de religion, était le principal ornement de la cour ; ses vieux rameaux pliaient sous le poids d'une bande de volailles de toute espèce qui avait été se jucher dessus pour passer commodément la nuit. Cette vue rassura beaucoup mon estomac un peu vide. Une Vénus potagère, qui avait dans la physionomie quelque chose d'un peu chinois sans que j'aie jamais pu savoir pourquoi, m'introduisit dans un petit appartement très commode ; peu après elle servit aux autres chasseurs, venus comme moi pour la circonstance, un de ces substantiels repas qui vous donnent des forces pour trois jours. Je me couchai tôt et me levai de grand matin. Quand je descendis aux écuries, tout était prêt. Je partis à cheval avec Baptiste, les chiens venaient couplés derrière, et un valet de chiens à cheval chassait devant lui les retardataires. Après deux heures de marche à travers un véritable pays de loups, nous arrivâmes à une ferme perdue au milieu des landes ; les bergères firent à Baptiste un accueil des plus empressés, en lui racontant tous les méfaits des loups. Chevaux et chiens furent installés et nous partîmes pour faire la quête. Le sable humide nous offrait un revoir magnifique, mais un grand vent nord-ouest nous amenait des rafales accompagnées d'une pluie fine qui nous donnait des craintes pour la journée. Après avoir enveloppé plusieurs boqueteaux isolés dans la plaine, sans avoir eu connaissance que de pieds de vieux temps, nous arrivâmes à des bois d'une certaine étendue, mélangés de sapins très fourrés, de taillis de chênes très mauvais et de forts en épines à peu près impénétrables, le tout coupé de fossés nombreux. Notre limier se rabattit une première fois sur le nord d'un bois de sapins; il en refaisait froidement, ce qui nous fit penser que la voie était de la veille ; le terrain était herbé, on ne pouvait pas avoir connaissance du pied. Après avoir marché pendant bien longtemps sans rien rencontrer, je fus assez heureux pour trouver un pied sur la berge d'un fossé : l'animal passait et repassait plusieurs fois. J'appelai Baptiste qui était dans un sentier voisin ; son chien se rabattit chaudement, un sourire de joie vint animer sa figure, puis il mit une grande complaisance à m'expliquer les allées et venues de l'animal, comment il jugeait de sa force par l'empreinte de ses onglants, et enfin il me désigna dans le lointain un gros bouquet de sapins et me dit avec assurance : «Il est là, couché bien à son aise dans la bruyère.» Quoique Baptiste ne soit pas vantard, je m'aperçus qu'il mettait de l'amour-propre à me détailler ses habiles manœuvres pour débrouiller une voie de loup, ce qui est bien une chose des plus difficiles que je connaisse. Un peu plus loin, nous eûmes encore encore connaissance d'une autre rentrée : l'animal était accompagné, et comme nous n'avions du revoir qu'au fond d'un fossé, il nous fut impossible de bien juger. Après avoir fait nos brisées et avoir bien enveloppé notre enceinte pour nous assurer que nos animaux n'étaient pas sortis, nous nous dirigeâmes vers une loge de charbonnier où on nous amena nos chevaux et les chiens. Après avoir avalé à la hâte un spécimen de déjeuner et avoir placé nos tireurs, il fut convenu avec Baptiste qu'on ne tirerait que les vieux loups, s'il en sortait de l'enceinte, qu'il irait attaquer avec deux vieux chiens de rapprocher et que j'irais me mettre avec le valet de chiens sous le vent, et pas très loin de l'endroit où nous supposions que le lancer aurait lieu. Le vent s'était élevé et la pluie commençait à nous gêner ; penché sur le revers d'un fossé, j'attendis pendant longtemps avant d'entendre le premier coup de voix du vieux *Corbeau*. Le rapprocher débuta assez chaudement et se ralentit ensuite. Je ressentais déjà un peu d'inquiétude, lorsqu'un léger coup de trompe suivi de plusieurs coups de voix m'arriva fort distinctement. Les chiens et les chevaux, qui avaient aussi bien entendu que moi, commencèrent à se tourmenter au milieu des épines et des mares d'eau avec une telle pétulance, que nous ne savions plus comment faire. La voix se réchauffait toujours et la bienheureuse fanfare du lancer vint nous tirer d'embarras. Je fis découpler lestement, je sautai à cheval et courus rejoindre la chasse, qu'il faisait bon de ne pas quitter si l'on ne voulait pas se perdre. J'eus le plaisir de voir les chiens de meute se rallier au moment où l'animal sortait du petit bouquet de sapins que maître Baptiste m'avait désigné le matin ; il y eut un recri furieux ; nos quinze bâtards empaumèrent la voie vigoureusement, et la chasse partit d'un joli train, traversant des allées et de faux chemins dans lesquels l'animal se donna à vue plusieurs fois, nous entraînant dans des fourrés très difficiles à traverser ; mais nous y allions aussi gaiement que sur la lande parce que les chiens avaient un entrain qui nous électrisait. Après une demi-heure de cette allure enragée, j'aperçus le louvard presque sous le nez des chiens ; il était très haut sur pattes, mais grêle de corps ; il se fit rabattre quelque temps encore ; mais ayant voulu prendre un parti, il fut coiffé dans une vaste clairière coupée seulement de quelques broussailles. Les chiens se jetèrent dessus comme des furieux, et pendant qu'ils le mettaient en morceaux, un jeune gentillâtre du pays, chaussé de bottes à chaudron et monté sur un cheval qui devait être d'une bien ancienne famille à en juger par son profil, mit pied à terre et se mit à daguer notre animal avec un sang-froid superbe. Le couteau de chasse dont il se servit était une arme très ancienne et fort curieuse, ce qui me fit penser que ce jeune veneur devait avoir des antécédents de chasse dans sa famille. Quand Baptiste eut fini de sonner, je lui fis avec beaucoup de sérieux bien des compliments sur sa dextérité et son audace à servir des animaux dangereux aux abois.

Quand bêtes et gens eurent un peu soufflé, nous remontâmes à un endroit où l'on avait vu un autre louvard se dérober. Les chiens prirent la voie très chaudement, l'animal se fit relancer près de là et vint passer dans les jambes de mon cheval ; il me parut plus fort que le premier, et sa démarche assurée me fit penser qu'il serait plus dur à prendre. Après semblable à la précédente, j'entendis sonner le débucher, je courus en bordure de plaine et j'aperçus dans le lointain la tête de Baptiste qui galopait dans de jeunes sapins dont j'étais séparé par une vaste lande marécageuse ; j'embarquai mon cheval à une bonne allure pour rejoindre la chasse ; il me fallut traverser un grand fossé d'assainissement d'un abord impossible. Ce que mon pauvre cheval développa d'énergie pour me tirer de là mériterait qu'on le mît à l'ordre du jour. Après avoir gravi la berge opposée, je m'arrêtai un peu pour écouter la direction que prenait la chasse : elle revenait sur moi directement.

J'aperçus dans les grandes herbes qui couvraient cette lande notre animal de chasse qui cherchait à regagner son lancer ; je partis à fond de train pour lui barrer le passage et le rejeter sur les chiens ; mon cheval faillit s'abattre deux ou trois fois dans des trous que je ne voyais pas ; le louvard, serré de près, enfila un petit sentier en ligne droite pour regagner les sapins qu'il venait de quitter. Je me trouvai sur un bon terrain, et je pus doubler l'animal avant qu'il les eût atteints ; je fis bondir mon cheval dessus plusieurs fois ; mais soit horreur instinctive pour le loup, soit qu'il le prît pour un chien, il écarta toujours les jambes de façon à ne pas l'atteindre. Comme je voyais déjà les chiens en plaine, je n'eus qu'à les appeler pour les mettre aux trousses de l'animal ; la chasse repartit bon train, les bien-aller et la musique de l'équipage faisaient un très bel effet sous de grands sapins où nous passâmes presque aussitôt. Après différentes péripéties, qu'il serait un peu trop long de raconter, je me trouvai une seconde fois au bord du large fossé qui faisait notre désespoir, au milieu de fondrières dans lesquelles mon cheval était entré jusqu'aux sangles. Pendant que j'étais dans cette position critique, je vis la louve qui croisait la chasse dans la plaine pour se donner aux chiens ; elle vint s'arrêter à quarante mètres de moi sur la berge du fossé, en plein travers. Quel coup à faire si j'avais eu une carabine ! Elle ne s'éloigna que quand je déchargeai un vigoureux coup de fouet sur mon jeune cheval pour le faire sortir de son bourbier. Je sautai en selle et courus rejoindre la chasse. Au moment où notre louvard rentrait au bois, un tireur embusqué dans un buisson, le prenant pour un grand loup, lui envoya à trente mètres un coup de fusil à plomb qui lui creva les yeux. Nous aurions pu avoir un hallali très original si notre tireur s'en fût tenu là ; mais ce brave des braves voyant l'animal revenir sur lui crut qu'il allait être chargé, et, après s'être recommandé à tous les saints, il écarta les jambes, ajusta avec précaution et acheva notre louvard à un pas et demi. Ce dernier était grand et fort et aurait pu tenir encore quelque temps ; il avait les pattes énormes, ce qui nous fit supposer qu'il serait devenu de première force. Les coups de fusil et la trompe firent arriver tous les tireurs : un d'eux nous assura qu'après avoir tiré la louve au moment où elle rentrait au bois elle était tombée sur le nez et qu'elle devait être touchée dans les pattes. Le temps s'était élevé un peu, et, comme les chiens ne paraissaient pas trop fatigués, il fut convenu qu'on attaquerait la louve; elle se fit rebattre longtemps, et bien qu'elle ne fît pas sang sur la feuille, il était évident qu'elle était touchée, car elle ne voulut jamais prendre de parti. Elle suivit longtemps un fossé couvert de broussailles, traversa les jardins d'une ferme, prit l'eau dans une mare et rentra au bois. Nous espérions toujours qu'elle tiendrait les abois dans quelque fourré où l'on aurait pu la servir d'un bon coup de carabine ; mais il n'en fut rien et nous fûmes

obligés de rompre quand la nuit approcha. Notre retraite à travers ces vastes landes, avec nos deux loups dans une carriole, avait quelque chose d'assez pittoresque : celui qui montait la carriole était un propriétaire-cultivateur du pays; il suivait toutes les chasses en voiture, il débuchait au besoin et sautait même les fossés d'une façon surprenante, au grand désespoir des gens qu'il faisait monter avec lui. Ce sportman en carriole a une figure de béatitude joviale qui mériterait d'être photographiée : ses yeux voilés de longues paupières, sa physionomie placide, lui donnent tout à fait l'air d'un honnête pacha habitué à trôner dans un harem. Nous arrivâmes à la nuit. Nos chevaux étaient bridés depuis quatorze heures environ, ils avaient la peau du ventre collée au dos, et, pour mon compte, j'étais un peu comme eux. Mais si mon cheval a trouvé son avoine aussi bonne que notre dîner nous parut exquis, il peut se joindre à moi pour louer l'hospitalité que nous avons reçue tous les deux. En faisant retraite le lendemain avec un pied de loup pendu à la sous-gorge de mon cheval, je découvris dans ce pays — qui m'avait paru si triste deux jours avant — mille charmants sites qui avaient un cachet de sauvagerie très attrayant!

L'ANNÉE NÉCROLOGIQUE

Auteurs et artistes dramatiques— Musiciens.

JANVIER. — 7, Marc Fournier, auteur dramatique, ancien directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin ; 61 ans. — 12, Paul Bondois, artiste dramatique, régisseur du théâtre de l'Odéon; 56 ans.

FÉVRIER. — 7, Varney, compositeur de musique, ancien directeur du Conservatoire de Bordeaux ; 67 ans. Varney est l'auteur de la musique du chant des Girondins : *Mourir pour la patrie.* — 9, Pierre Jourdan, artiste lyrique de l'Opéra-Comique de Paris ; 64 ans. — 10 Louis-François Nicolaï, connu sous le nom de Clairville, l'un de nos plus féconds vaudevillistes ; 68 ans. — 17, Jean-Joseph Debillemont, compositeur et chef d'orchestre du théâtre de la Porte-Saint-Martin. — Mlle Grossi, ex-contralto du Théâtre-Italien de Paris. — 24, Paul Ernest, artiste dramatique, mort à Saint-Pétersbourg.

AVRIL. — 6, Charlotte Dupuis, ancienne artiste du théâtre des Variétés ; 62 ans. — 14, Deschamps, compositeur, ancien 1er grand prix de Rome au Conservatoire de Paris ; 43 ans. — 15, Edouard Crémieux, auteur du drame *Hugues Capet.*

MAI. — 12, Mélanie Prieur, ex-artista du Gymnase ; 72 ans. — 20, Florent, ancien membre de la commission d'examen des ouvrages dramatiques ; 84 ans.

JUIN. — 16, Ferdinand Prévost, ancien artiste lyrique chargé des grands coryphées de l'Opéra ; 80 ans.

JUILLET. — Roger-Solie, un des directeurs du théâtre du Vaudeville, ancien artiste de l'Odéon; 56 ans. — 6, Leudet, ancien violon-solo et troisième chef d'orchestre de l'Opéra ; 47 ans. — 8, Mme Paul Howard, cantatrice anglaise de distinction. — 14, Angiolina Fioretti, danseuse du corps de ballet de l'Opéra. — 18, Barbereau, professeur du Conservatoire de musique ; 80 ans. — 28, Alfred Vernet, compositeur à qui l'on doit la musique de la chanson de *Musette.*

AOUT. — 5, Thys, compositeur, auteur de la *Belle Limonadière*, la *Nuit du Sérail*, *Aïda*, etc.; 71 ans. — 12, Sophie Grimm, ancienne artiste lyrique de l'Opéra. — Ferdinand Lemaire, librettiste ; 54 ans. — 18, Auguste Schœffer, compositeur ; 65 ans. — 20, Marié, qui chanta successivement les ténors, les barytons et les basses à l'Opéra-Comique ; 68 ans. — 26, Wilhem Schusthes, maître de chapelle à Londres ; 63 ans.

SEPTEMBRE. — 2, Louis-Charles Olona, auteur et artiste dramatique ; 40 ans. — Emile-Eugène Victor, artiste lyrique des Bouffes-Parisiens ; 37 ans. — 5, Belval, artiste lyrique, basse à l'Opéra ; 56 ans. — 9, Hippolyte Hostein, auteur et critique dramatique, ancien directeur des théâtres Historique, de la Gaîté, du Châtelet, etc.; 65 ans. — 12, Roger, le ténor de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, professeur de chant au Conservatoire ; 64 ans. — 13, maestro Frasi, compositeur et ancien directeur du Conservatoire de Milan ; 70 ans. — 18, Maugin, artiste dramatique de l'Ambigu.

OCTOBRE. — 6, Edouard Falconer, auteur dramatique irlandais de distinction ; 54 ans. — 18, Karl Eckert, chef d'orchestre du Grand-Opéra de Berlin, après avoir dirigé, en 1852, l'orchestre des Italiens de Paris ; 60 ans.

NOVEMBRE — DÉCEMBRE. — 4, Mme Louis Figuier, auteur de différentes pièces de théâtre.

PETITES NOUVELLES

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts vient de signer la nomination de M. Altès aux fonctions de premier chef d'orchestre de l'Opéra.

M. Garcin passe second chef.

— La représentation au profit des incendiés de la ville d'Alger, organisée à l'Opéra-Comique, par M. Thomson et Gastu, députés, a brillamment réussi. On remarquait dans la salle Mme et Mlle Grévy, et un grand nombre de notabilités politiques et financières.

Les artistes, et particulièrement M. Faure, ont eu un grand succès. La recette est considérable.

— Il serait question de la rentrée de M. Faure à l'Opéra-Comique, où il se ferait entendre dans la *Perle du Brésil* et le *Pardon de Ploërmel.*

En attendant, ce théâtre nous promet pour ces jours-ci la reprise du *Maçon* et de la *Part du Diable* pour les débuts de Mme Ugalde.

— Dans sa séance de samedi, l'Académie des beaux-arts a pris connaissance du nom de l'auteur et de la partition couronnée au concours du prix Rossini : *Oratorio* n° 17.

L'auteur est Mme de Granval.

L'Académie a décerné, en outre, une première mention à la partition n° 27, et une deuxième à la partition n° 28.

Le poëme couronné est la *Fille de Jaïre*, par M. Colin.

L'exécution de l'ouvrage de Mme de Granval et de celui de M. Colin aura lieu au Conservatoire, à une date qui n'est pas encore fixée. Comme l'Académie est décidée à donner à cette exécution le plus grand éclat, elle attendra que la somme léguée par Mme Rossini ait produit des intérêts suffisants pour défrayer cette solennité : 6,000 francs environ.

— L'Opéra-Populaire reprendra, la semaine prochaine, le *Farfadet*, le joli opéra d'Adolphe Adam, chanté par MM. Raoult, Solve, Cadinot, Mmes Legault et Privat.

— On annonce, pour le 10 ou le 15 janvier, la première de *Pétrarque*, dont la distribution est irrévocablement fixée comme suit :

Pétrarque	MM. Varot
Raymond	Doyen
Calonna	Plançon
Le Sénateur	Quirot
Laure	Mmes Jouanny
La princesse	Perlani
Isoarde	Cottin

1er Tableau. —	Le Château des Papes.
2e —	La Fontaine de Vaucluse.
3e —	Le Capitole à Rome.
4e —	La Villa Albani.
5e —	Les Jardins de Laure.
6e —	Les Remparts d'Avignon.

— L'audition des envois de Rome a eu lieu samedi, dans la salle du Conservatoire.

Voici le programme de la séance, qui a été exécuté à grand orchestre :

1° Suite d'orchestre, de M. Paul Hillemacher, grand prix de l'année 1876 ;

2° La *Légende de sainte Geneviève*, poésie de M. Roger Balln, musique de M. P. Hillemacher;

3° Fragments de l'opéra de *Lucrèce*, paroles de MM. Emile Blémont et Gineste, musique de M. P. Véronge de la Nux ; grand prix de 1876.

— La Société des Concerts du Conservatoire fait répéter en ce moment la reprise *du Comte d'Egmont* que les amateurs n'avaient pas entendu depuis douze ans malgré leurs vives réclamations.

Cette reprise s'annonce sous de bons auspices. La partie récitative sera interprétée par M. Sylvain, de la Comédie-Française, et les solis seront chantés par Mlle Marie Dehau, soliste de la Société des Concerts.

Les deux auditions règlementaires seront offertes aux abonnés les 4 et 11 janvier prochain.

A l'occasion du jour de l'an, le Cirque Fernando a renouvelé entièrement son programme. Les nouveaux artistes engagés sont choisis de façon à contenter les spectateurs les plus difficiles.

Les Bals Masqués donnés le Samedi à Crémorne obtiennent un succès sans précédent. L'administration de ce magnifique établissement annonce, pour le jeudi 1er janvier, un grand Bal de nuit.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages.* — Sommaire de la 990e livraison (27 décembre 1879). — Une ascension au Fusyama, par M. Alfred Houette, enseigne de vaisseau (1874). — Texte et dessins inédits. — Neuf dessins de F. Schrader.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME

THÉATRE-LYRIQUE

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché DAGRON

TRAGÉDIE

MUSIQUE

AMÉLIE REY

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 347

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 8 au 14 Janvier 1880

PARIS : 30 cent. — DEPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

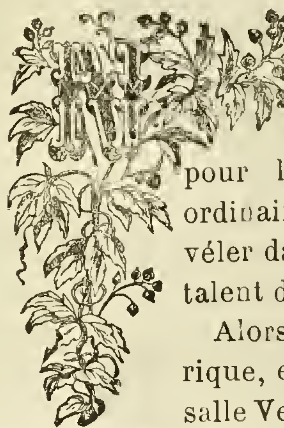
PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXLVII

—

AMÉLIE REY



Nous publions le portrait de cette toute gracieuse artiste, presqu'inconnue pour l'instant, du public ordinaire, mais qui a su révéler dans un seul jour, un talent d'avenir.

Alors que le Théâtre-Lyrique, en possession de la salle Ventadour, donnait les *Amants de Vérone* du marquis d'Ivry avec Mlle Marie Heilbronn dans le rôle de Juliette, une jeune fille remplaça au pied lever et pour une soirée, celle du 3 novembre 1878, la prima-donna empêchée, et sauva ainsi une des prémières représentations d'un ouvrage, dont la brillante réussite était venue ranimer ce malheureux théâtre déjà bien malade.

L'éclatant succès que lui valut cette témérité ne put avoir de suite, l'artiste en possession du rôle étant immédiatement venue le reprendre. Mais le service rendu par Mlle Rey ne fut point perdu pour elle, car l'attention des directeurs et des artistes se reporta aussitôt vers ce talent naissant et déjà solidement établi.

Douée d'une voix limpide et puissante qu'elle dirige avec beaucoup de sûreté, Mlle Rey joint à son talent de virtuose celui de comédienne. Elle a l'accent dramatique, l'allure aisée, et c'est de plus une fort jolie personne, ce qui n'est point sans ajouter beaucoup à ses mérites.

Avant peu, nous entendrons Mlle Amélie Rey sur la scène de l'Académie nationale de musique où M. Vaucorbeil vient, croyons-nous, de l'appeler. Nos lecteurs, déjà initiés sur sa personne par ces quelques mots, apprendront bien vite par eux-mêmes qu'ils n'ont rien de trop flatteur, et que nous avons salué ici, les premiers, une étoile qui se lève.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

CAMILLE FLAMMARION

(le savant populaire).

UN COUP D'ÉPÉE

DANS L'EAU

Que d'histoires n'a-t-on pas racontées sur la cause du duel de M. de Restières avec le beau comte du Bourquier! Toutes les imaginations sensibles se sont donné carrière, et il fallait un cœur de bronze pour ne pas fondre en larmes en écoutant le récit poétique et merveilleux qu'avait colporté ce jeune idiot de Gransart. Il s'agissait, selon lui, d'une terrible rivalité entre Restières et du Bourquier, qui tous deux adoraient la marquise de Belle-Vertu. Le cœur de la grande dame hésitait entre ces deux charmants seigneurs comme on hésite, dans un grand dîner, entre deux potages; — seulement la marquise, élégante fourchette, plutôt que de gêner le service, aurait mangé des deux. Ce voyant, — c'est toujours Gransart l'idiot qui parle, — les deux preux résolurent d'en appeler au jugement de Dieu, et, munis des sacrements, s'étaient défiés à un combat mortel dont Chimène (la marquise s'appelle Sidonie) devait être le prix. Venait ensuite la narration du combat, le pansement du blessé atteint d'un coup d'épée dans le gras de la cuisse droite, à ce que disaient ses amis. — Je ne puis écrire où ses ennemis placèrent le coup d'épée.

Moi, qui savais toute l'histoire par Restières lui-même, je m'amusais comme un petit fou et je riais fort des mines sentimentales que le romanesque récit de Gransart faisait faire aux pauvres femmes attendries.

J'ai pris ce matin, en me levant, la résolution de faire connaître la vérité sur le cas de M. de Restières, la voici, et à bienveillant entendeur salut!

M. de Restières est l'homme du monde le mieux élevé et le plus minutieusement formaliste qui soit. A ces deux rares qualités, il joint une pruderie tout anglaise et une chasteté de langage et de procédés qui ferait la désolation d'une cocodette. Les femmes sont pour lui des êtres à part, très supérieurs, mais un peu faibles, dignes d'adoration, ayant besoin d'un encens qu'elles méritent et dont l'oreille ne doit être qu'un discret et mystérieux confessionnal d'amour. Garder son chapeau sur la tête devant une femme, en voiture, par exemple, ou dans un magasin, lui tendre une main gantée, fumer près d'elle, même avec sa permission, lui paraissaient des monstruosités et le fait d'un manant.

Avec de tels principes, jugez de l'attitude de Restières près d'une femme dont il est amoureux, et il est très régulièrement amoureux. C'est alors un fanatisme d'égards, de politesses, de petits soins et de délicatesse. Il hisse la femme aimée sur un piédestal immense, et semble ensuite se donner un mal prodigieux pour parvenir jusqu'au bout de son pied.

A un bal chez Mme de Quiquenveut il s'éprit follement de la marquise de Belle-Vertu, qui n'est pourtant, selon moi, qu'une grande sèche, désagréable en diable, raide, anguleuse, pointue, tirée au cordeau comme un garde-fou, hargneuse, susceptible, pointilleuse, et enfin gaie comme un livre d'anatomie descriptive. Je n'aurais pas plus l'idée de plaisanter avec elle que de frapper sur le ventre de M. Veuillot.

On lui trouve (moi, je n'ai pas eu le temps de chercher) de beaux yeux, une grande élégance, et, à en croire les indiscrets, beaucoup d'autres belles choses qu'elle réserve pour l'intimité. — Enfin Gaston aspirait à l'intimité, et il commença son siége avec toute l'ardeur et la chasteté qui le caractérisent.

Le siége traînait en longueur et la marquise ne se laissait pas entamer. Elle promettait tout, mais n'accordait rien. A chaque instant, son ombrageuse susceptibilité provoquait une scène qui faisait perdre du terrain à son soupirant. Un mot, un signe, un geste lui paraissant attenter aux convenances les plus raffinées soulevaient des orages difficiles à calmer. Avec ses manières parfaites et son habitude du monde, Restières tremblait devant cette femme, non moins qu'un collégien qui, pour la première fois, dans un grand dîner, se trouve en présence d'une douzaine d'huîtres et d'une femme qui le regarde manger.

Restières parvint pourtant à circonvenir la place; elle ne se rendait pas encore, mais enfin elle commençait à admettre la possibilité d'une reddition. Les clauses de la capitulation, longuement débattues, furent enfin acceptées par la marquise qui, tout en se drapant hermétiquement dans sa dignité, promit à Gaston de dîner avec lui au cabaret en tête-à-tête, — le marquis devait aller surveiller une coupe de bois, — de se laisser entraîner ensuite, sous un voile épais, dans une baignoire d'avant-scène aux Variétés, de perdre un peu la tête en se faisant ramener après le spectacle à l'hôtel de Belle-Vertu.

La joie de Gaston fut aussi immense qu'elle l'avait déjà été dans une dizaine d'aventures de même sorte. — Les femmes du monde adorent le cabaret et les avant-scène, — ces champs de bataille de l'amour parisien. Elles y respirent une délicieuse vilaine atmosphère de mauvais lieux qui leur fait gentiment horreur. Il y a bien plus de vice chez certaines femmes dites honnêtes que chez les autres, parce qu'il se développe silen-

cieusement dans la solitude et la crainte du qu'en dira-t-on.

Restières tenant à ce que les derniers scrupules de la marquise fissent explosion le plus confortablement possible, choisit chez Bignon le petit cabinet rouge de l'entre-sol, troisième fenêtre sur le boulevard après la rue de la Chaussée-d'Antin. Il n'y en a pas de plus joli à Paris. Figurez-vous une bonbonnière capitonnée de satin rouge avec des appliques de satin blanc brodées à la main et représentant des emblèmes agrestes et amoureux. Les rideaux, les portières, les chaises, le divan sont de la même étoffe et du même style. Je vous recommande ce cabinet, sur la porte duquel on pourrait écrire : « Ici l'on aime, » tant il est séduisant, charmant, séducteur, sensuel. On y aimerait sa belle-mère !

Gaston retint donc ce cabinet et y commanda le plus fin petit dîner du monde.

A sept heures, il arpentait la rue de la Chaussée-d'Antin, attendant la marquise. Elle arriva à sept heures et demie, tout en noir et bardée de sévérité des pieds à la tête. A cheval sur les principes, elle s'y cramponnait d'autant plus qu'elle se sentait sur le point d'être désarçonnée.

Restières la reçut avec tous les respects et les égards imaginables, il la servit à genoux et, tout en dînant fort bien, il lui exposa en termes éloquents et chaleureux — le château-laffite n'y était point étranger — la violence de son amour. Tout allait bien. La cuirasse de pruderie de la marquise ne valait même plus un corset, et si les immuables principes hygiéniques de Gaston ne s'y étaient opposés (après le dîner), le garçon aurait emporté les restes de cette fameuse cuirasse avec les bols et les pelures de mandarines.

— Allons, monsieur, dit enfin la marquise, il est temps de partir. Nous arriverons au théâtre à onze heures !

— Je suis à vos ordres, chère marquise ; je vous demande seulement la permission de m'absenter une seconde...

— Comment ! vous allez me laisser seule dans ce cabinet ! Mais vous n'y pensez pas ! Vous vous oubliez, mon cher, et vous croyez être ici avec quelqu'une de ces créatures qui...

— Mille pardons ! se hâte de protester Gaston qui avait un peu le sang à la tête et semblait tout à coup fort agité, mille pardons, madame ; je voulais simplement aller régler la note et vous éviter le spectacle de ce vulgaire détail.

— Eh bien, sonnez le domestique et payez la note ici. Ce sera encore plus convenable que de me laisser seule exposée à voir le cabinet où je suis envahi par des hommes ivres comme ceux que j'ai le malheur d'entendre à côté.

Gaston sonna le garçon. Il paraissait vivement contrarié dans ses projets, mais il dissimula avec la prudence de l'homme qui sait attendre. Il régla la note, offrit son bras à la marquise qui s'encapuchonna dans un voile sous lequel Dieu ne la reconnaîtrait pas au jugement dernier, et se rendit avec elle, en fiacre, aux Variétés, où les deux amoureux s'enterrèrent dans une avant-scène défendue contre les regards curieux par des stores indécemment levés.

La marquise, qui semblait ravie de son escapade, s'empressa de dévorer la salle de sa lorgnette, comme toute femme qui aime l'homme et le regarde toujours avec un nouveau plaisir. — Peu de personnes de connaissance. Ah ! si, en face, dans une avant-scène des premières, le petit comte de B. avec la fameuse Champ-d'Amour, et puis, ah ! mon Dieu, oui ! c'est bien lui, son cousin germain, son ami, son confident, le comte du Bourquier. Elle rentre la tête, qu'elle venait d'aventurer un peu au-dessus d'un store.

Gaston paraissait très préoccupé ; il s'agitait sur sa chaise, se levait, se rasseyait, se relevait, faisait d'évidents efforts pour être aimable, et quand les folies de Dupuis ou les farces de Kopp excitaient la gaieté de la marquise, qui riait aux larmes, lui, le regard fixe et comme en proie à un sentiment douloureux, contractait vainement ses lèvres pour les tordre en un faux sourire.

— Mais qu'avez-vous donc, Restières ? vous êtes bien singulier. Vous ne dites plus rien. Vous n'écoutez pas un mot de la pièce, et vous regardez en face avec des yeux hors de la tête.

Elle reprit sa lorgnette et lorgna dans la direction qu'elle supposait prise par les regards de Gaston.

— Sont-ce ces deux péronnelles teintes et qui rient si haut et si fort, que vous dévorez des yeux, mon cher ? Ce n'est pas galant, et vous pourriez mieux choisir votre temps. Vous n'êtes pas si ruiné que vous ne puissiez vous offrir ce plaisir plus à loisir et à domicile.

— Mais, marquise, je vous jure que je n'ai même pas remarqué ces deux monstres peints.

— Soyez donc plus aimable alors et un peu moins agité. Vous avez l'air d'avoir des bottes trop étroites. Vous gêneraient-elles, mon pauvre ami ?

— Vous êtes cruelle, marquise. Vous ne voyez et vous ne comprenez pas que je suis sous le coup d'une vive émotion ! Vous voir ainsi tout près de moi, être ensemble, presque seuls ! Si vous saviez comme le cœur me bat et comme je voudrais voir finie cette odieuse pièce qui...

— C'est bien, c'est bon ! Mais taisez-vous maintenant, vous m'empêchez d'entendre.

— Êtes-vous bien assise ? Ne voudriez-vous pas que j'aille chercher un coussin ?

— Non, merci, mon ami, je suis très bien !

Ici, un grand silence dans la loge. La marquise écoute et s'amuse comme un enfant. Gaston lui a pris la main, qu'il serre et caresse tendrement. L'idée qui l'obsédait semble ne plus le poursuivre... Mais non, voilà son front qui s'assombrit : le sang lui monte à la figure, ses jambes sont prises d'un tremblement nerveux. Il se lève.

— Je suis impardonnable, s'écrie-t-il, j'ai oublié de prendre des bonbons chez Boissieu ! Permettez-moi d'en envoyer chercher. Je vais charger de la commission le premier fiacre sur le boulevard.

Il avait déjà pris vivement son chapeau et tenait le bouton de la porte.

— Êtes-vous fou ! Ah çà ! votre idée fixe, ce soir, est de me laisser seule ! Comment pouvez-vous croire que je vous permettrai, pour des bonbons dont je n'ai que faire, de m'abandonner ici ! Eh bien, je vous prie, laissez votre chapeau et revenez vous asseoir près de moi... là. Vous êtes vraiment bien singulier !

De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front de Gaston. Il se rassit accablé, serrant convulsivement sa canne entre ses jambes. Son regard reprit sa fixité première. Le quatrième acte touchait à sa fin.

— Là, vous voilà de nouveau en contemplation devant les deux potiches en face, dit la marquise au malheureux Restières, qui avait plutôt l'air de lire sa propre condamnation à mort que de regarder des femmes. Vous dépassez toutes les bornes et vous me faites bien repentir de la légèreté de ma conduite !

La toile tombait. L'agitation de Restières est à son comble, ses yeux deviennent hagards, il se cramponne un moment au rebord de la loge, se lève, se rasseoit aussitôt ; puis tout à coup, avec un geste désespéré et une exclamation déchirante, comme un homme qui a pris un parti désespéré, il empoigne son chapeau, piétine sur la robe de la marquise, foule aux pieds son mouchoir qu'il ne ramasse pas, et s'élance hors de la loge, dont il repousse violemment la porte.

La marquise, n'en croyant pas ses yeux, reste un moment la bouche ouverte ; sa stupéfaction égale sa colère. Elle ne sait si Restières est ivre ou fou. Machinalement elle porte les yeux sur l'avant-scène, en face de la sienne. Les potiches ne sont plus à l'étalage sur le devant de la loge : l'une est debout, au

fond ; l'autre a ouvert la porte et se tient debout dans le couloir, causant avec un jeune homme qui a l'air de se cacher. La marquise prend sa lorgnette ; les deux personnages disparaissent : la porte s'est refermée. Plus de doute pour la marquise, c'est Gaston, ce misérable, qui vient de l'abandonner grossièrement pour aller parler à cette créature qu'il n'a pas quittée des yeux. C'est trop fort! Que faire ! Ah ! que le ciel en soit béni ! Elle aperçoit son cousin du Bourquier et qui lorgne de son côté. Elle se penche effrontément et lui fait signe de venir vite, vite ! Elle met sa pelisse, s'enveloppe de son voile, ouvre la porte de sa loge, saisit le bras du comte qui accourt.

— Donnez-moi votre bras, Charles, et conduisez-moi à un fiacre quelconque. Pas un mot, je vous en prie. Je n'ai pas le temps de vous donner d'explications.

Ils arrivent au vestibule quand apparaît Gaston, venant du dehors, l'œil brillant, le visage épanoui. A la vue de la marquise donnant le bras à du Bourquier, il pâlit, la colère lui monte au cerveau, il s'avance vivement.

— Pardon, madame la marquise, lui dit-il en mettant la main sur le bras du comte, qu'il arrête, pardon, vous m'avez permis de vous offrir mon bras pour vous amener ici, vous permettrez bien que je vous l'offre pour vous reconduire jusqu'à votre voiture.

La marquise, les lèvres tremblantes de rage, ne répond pas un mot.

— Allons, Gaston, tu n'y penses pas! Ma cousine m'a prié de la mener à une voiture. Je suis fâché de faire une chose qui t'est désagréable... tu agirais comme moi. Calme-toi et laisse-moi passer.

— Monsieur, je ne vous permettrai pas !

— Eh bien, monsieur, je me passerai de votre permission !

— Vous êtes un insolent, et...

— Ah ! prenez garde, on nous écoute. Songez que vous allez compromettre madame ! A demain.

Rappelé au sentiment des convenances, Gaston, très ému, céda le passage. La marquise, au comble de la colère, se fit reconduire chez elle par du Bourquier et lui raconta dans tous ses détails l'inexplicable conduite de Gaston.

Le lendemain, ces messieurs se rencontrèrent dans le parc d'un de leurs amis qui habite aux portes de Paris. Tout arrangement déclaré impossible, on les mit en garde.

Du Bourquier est de première force. Gaston est aussi maladroit qu'il est grand.

A la première passe, celui-ci reçut noblement deux bons pouces de fer dans le gras de la cuisse droite. L'honneur fut déclaré satisfait.

Les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et du Bourquier voulut absolument ramener Gaston à Paris, dans son coupé. Gaston accepta.

— Ah ça ! dit le comte quand ils furent seuls, vas-tu m'expliquer ce que tout cela veut dire et quelle mouche t'a piqué hier?

— Mon cher Charles, je pourrais plus facilement te dire quelle est celle qui m'a piqué aujourd'hui. Mais — plaisanterie à part — il n'y a pas de ma faute, je te jure !

— Comment! il n'y a pas de ta faute ! Raisonnons un peu. Tu vas au théâtre en tête-à-tête avec une femme charmante dont tu viens de faire la facile conquête...

— Oh! facile!

— Mon cher, j'ai le droit d'être sévère, elle m'a toujours tenu rigueur! — Tu vas donc au théâtre avec une conquête très fraîche et tu passes effrontément ton temps à regarder une ou deux drôlesses...

— Ah ! voilà qui est violent !

— Mais oui ! A tel point que, n'y tenant plus, tu lâches la marquise pendant l'entr'acte et cours faire des agaceries à la personne déjà insultée, et cela sous le feu de la lorgnette de la marquise !

— Moi ! moi!

— Eh oui, toi ! pendant l'entr'acte ! C'est la marquise qui me l'a dit.

— Mais tu m'as vu revenant du boulevard ! Lorsque j'ai bondi de la loge, féroce assassin ! je me suis élancé hors du théâtre comme un fou furieux et je rentrais fort calme, après une absence de deux minutes au plus, lorsque je t'ai cherché cette sotte querelle ! Et maintenant, bretteur que tu es, comprends-tu qu'il *fallait*, qu'il *fallait* forcément, absolument, impitoyablement que je sortisse et que je sortisse seul, et que j'ai lutté jusqu'au dernier moment avec une énergie d'enfer, mais qu'enfin...

Charles du Bourquier ne le laissa pas continuer. Le fou rire l'avait pris. Gaston fut obligé de lui donner de l'air.

Quand il fut remis, Gaston lui fit jurer un silence absolu sur les causes secrètes qui avaient indirectement amené leur rencontre. Du Bourquier a solennellement juré le secret. — Je ne l'ai pas juré.

La marquise n'a jamais voulu revoir Gaston de Restières.

MAD.

ÉTRENNES ET BONBONS

—

Des bonbons à madame de B..., des bonbons à Miss Elly ; des bonbons à la petite Chose ; des bonbons. Eh ! oui, toujours des bonbons. C'est qu'il y a bonbons et bonbons, croyez le bien: il y a les bonbons bêtes et les bonbons savants, ceux qui parlent : oui, les bonbons ont un langage comme les fleurs.

Il ne s'agit que de connaître les règles de ce *Selam* sucré. Notez que je n'entends pas parler du choix de l'enveloppe, du coffret ou du sac plus ou moins riche, où vous logez votre bonbon. Là le bonbon n'est plus qu'un prétexte : devant la valeur du contenant le contenu n'a plus de signification appréciable.

Non : Je vous parle, moi, du choix du bonbon lui-même, de ce qui se mange, et non de ce qui se voit. Je prétends qu'il n'est point indifférent d'offrir à telle femme des fondants ou des croquants.

Et — notez-le bien — c'est une grande ressource, sinon l'unique, contre l'inévitable monotonie de ce travail de répartition que ce souci et cet art d'accommoder le présent à certains détails de beauté ou de caractère qui vous ont frappé chez le donataire. Je vous jure qu'il y a de grosses chances pour que l'intention et l'attention soient comprises et appréciées à leur prix et payées avec usure. N'ayez peur ; les moins déliées mesurent du premier coup d'œil la distance qui sépare l'homme poli de l'homme agréable, et plus d'une vous prouvera que cette distance est tout juste égale à celle qui sépare la femme qui n'a point à se plaindre d'un homme de la femme qui a à s'en louer.

—

Exemple : — Vous connaissez les dents de la petite Chose : on les voit partout : de vraies dents d'ogresse et qui sentent un peu la chair fraîche : de fait plus d'un de mes semblabes a laissé quelque chose de soi, cœur ou sac, à ces mignons laminoirs. Si blanches ces quenottes que leur blancheur crue nuit à l'incarnat des lèvres, un peu minces, fendillées par places et bleuies par la morsure des cigarettes, des liqueurs et des vinaigrettes. Aussi ne fait-elle et ne saitelle que rire ou mordre. Partant en fait de bonbons, elle n'aime que ce qui résiste et craque, retroussant la lèvre et découvrant la dent.

Et ce nigaud d'Ernest qui à cet engrenage apporte des *fondants* ! Du dur à la belle emperlée : des pralines... où de l'or en lingots.

—

Par contre, madame de B... a des lèvres admirables. des lèvres à rejeunir les métophores les plus rancies, des lèvres à servir de picotin à l'attelage de Vénus, lequel, comme on sait, était formé de deux colombes. De tout son visage, beau mais inanimé, c'est le seul point où il y ait du mouvement et de la vie. Cela a l'éclat duveté d'une fleur nouvelle et l'apparence savoureuse d'un fruit mûr. Des yeux on le respire et l'on rêve d'y mordre. Et elle le sait, comme elle sait que cette pourpre magnifique voile des dents médiocres. Aussi n'ayez crainte que la portière se soulève. C'est du bout des lèvres qu'elle parle, quelle sourit, qu'elle mange et qu'elle aime, diton. Elle a horreur de ceux qui y vont à pleine bouche.

Offrez-lui des croquants : votre cadeau lui semblera une injure en piège, ce qui vaut pis aux yeux d'une femme, une maladresse. Elle n'y

touchera, les laissera aux jeunes quenottes de sa fille, ou bien les repassera à quelque connaissance.

Au contraire, voyez ce fondant, de forme élégante, long, souple, discret, qui n'entre pas, mais se glisse dans la bouche moitié chair et moitié liqueur: c'est pour elle un vrai plaisir de poser, de sentir entre ses lèvres gonflées, humides, luisantes, cette pistache verte ou cette pâle fraise qui ne fait qu'accroître par le contraste la fraîcheur et l'air de santé de cette bouche incomparable.

—

La main de Miss Ellie, outre la valeur morale — ci un million de dollars — a une valeur intrinsèque considérable. Elle est longue, fuselée des doigt, potelée de la paume, de partout, blanche, molle, suave et des grâces félines dans chacun de ses mouvements. Aussi le facile et lent effort de la préhension amène à l'épiderme un tout petit flot de jeune sang qui se répand en une ombre rose sous la nacre de l'ongle.

Armez ces jolis doigts d'une petite pince d'argent et donnez-leur à saisir et à détacher do la masse commune quelque fruit confit, d'un certain volume et partant d'un certain poids, et soyez sûr qu'ils vous sauront gré de cette occasion que vous leur aurez fournie de se montrer à leur avantage. Votre boîte demeurera à poste fixe sur le guéridon, et pas une amie ne passera à portée, qu'on ne lui en fasse les honneurs.

—

Nina Kolback. — Voilà une chère enfant à qui je ne puis faire un cadeau qui dure. Les potiches, la femme de chambre les casse : les objets plus résistants, tels que bronzes ou menus meubles, il y a toujours quelque chose à y faire, ils sont chez le doreur ou chez l'ébéniste : les bijoux, ils sont en déplacement chez quelque amie pauvre qui va dans le monde. Pauvre cher cœur d'or, qui s'imagine que j'ignore où vont mes présents. Ça sent le ténor de banlieue chez vous, mon amie, les dimanches et fêtes ; j'habille qui me coiffe.

Liquidons au moyen d'un bluet glissé sous enveloppe avec cette suscription : *à Monsieur Delphin Dorival, artiste dramatique, — aux soins de mademoiselle Nina Kolback.* Comme cela au moins, le pauvre garçon n'aura par à perdre sur le change.

Une bonne action et une meilleure affaire.

—

Evelina Farfouille. — Ah ! ceci c'est autre chose : zèle, exactitude, propreté, progrès dans l'orthographe, atténuation sensible du ronflement nocturne. Un mois de traitement en gratification.

—

Ma petite cousine : des cheveux blonds, des yeux déjà profonds : un ange à qui ses ailes commencent à peser.

Insupportables, ces fillettes ! il faut m'attendre à quelque petite bourse brodée de ses mains et glissée, avec force soupirs et force rougeurs, en passant à table, lors du dîner de famille. Tout ça, parce que je suis le seul homme un peu passable qu'elle ait encore vu !

Des bonbons, beaucoup de bonbons à cette enfant, pour lui rappeler son âge... On est un honnête homme, que diable ! et puis ça n'a pas le sou.

—

A Mademoiselle Aurore de C.., fille d'une femme à qui on a des obligations, mais qui refuserait tout net des honoraires directement offerts.

Une parure d'un certain prix. On aura la bonté de l'accepter de vous ; on aura le bon goût de ne pas la laisser porter à une si jeune personne qui aura infailliblement la bonne pensée de la prêter à sa maman, en attendant son mariage.

—

A la fille déjà grandelette d'une dame qui ne peut se pardonner cette grande dinde de douze ans laquelle a l'impertinence d'en paraître seize:

Une poupée, mademoiselle : cela rajeunira de cinq ans madame votre mère qui m'en saura gré.

—

Tiens, un mot de la baronne ; que me veut-elle ?

« Mon cher ami, nous voici aux étrennes ; ne vous mettez pas le cerveau à la torture pour me trouver quelque chose d'infiniment rare. Ayez la complaisance de passer chez X. ; vous y trouverez un papier à mon nom. »

« Vous prierez M. X. de vouloir bien mettre quelques mots de son écriture : *pour acquit*, par exemple, et de signer. Je voudrais avoir un autographe de ce grand artiste, voilà tout, et tenir la chose de vous, aimer ! »

Ouf.

REVUE DES THEATRES

OPÉRA

Reprise de *Don Juan*.
Continuation des débuts de Mlle Heilbronn et de M. Maurel.

Cette reprise de *Don Juan*, impatiemment attendue, a été des plus satisfaisantes comme ensemble.

Mlle Krauss a été ce qu'elle fut toujours, d'un pathétique achevé. Elle demeurera comme une des plus admirables Donna Anna que nous ayons eu au théâtre. Gailhard donne à Leporello sa véritable physionomie, et lui prête sa grande et belle voix et son jeu plein de verve. Caron et Gaspard sont parfaits dans Mazetto et Le Commandeur, le meilleur rôle qu'ils aient trouvé jusqu'ici. Bosquin a bien soupiré l'adorable romance du quatrième acte.

A ces artistes, depuis longtemps applaudis dans l'interprétation de ces personnages, venaient se joindre trois nouveaux chanteurs sur qui reposaient en somme le principal intérêt de la soirée.

M. Maurel a réussi dans *Don Juan*, autant au moins que dans *Hamlet*. C'est décidément un fort joli comédien et un très agréable chanteur. Il a la science et la grâce, et, Faure à part, M. Vaucorbeil ne pouvait trouver mieux pour tenir les rôles de ce genre.

Mlle Heilbronn a plu beaucoup dans Zeuline par sa beauté et l'éclat de sa voix. Quant à Mme Franck-Duvernoy, elle a chanté et joué Donna Elvire avec un réel talent, et triomphé des difficultés de ce rôle terrible qui a rarement de l'action sur le public, à moins qu'une artiste telle que Mlle Nilson, ne lui imprime un cachet tout à fait original.

Ainsi monté, avec des chœurs et des ballets fort bien exécutés et soutenus par un excellent orchestre, *Don Juan* figurera dignement à l'Opéra au milieu des chefs-d'œuvre plus modernes, mais non supérieurs.

LE TIGRE ROYAL DU BENGALE

Aucun territoire attenant à un pays civilisé n'offre au sportsman enthousiaste une plus grande variété de gibier que la région comprise entre le Gange et le Soane. C'est un plateau des provinces de l'Inde Anglaise qui, dans la direction du nord-ouest, s'élève vers les pentes des monts Vindhyah et qui, dans la direction du sud, s'abaisse souvent à pic de 1,500 ou 2,000 pieds depuis les crêtes des monts Kaimore jusque dans la vallée de Mirzapour. Les villes de Ghazepour, Bénarès et Allahabad, situées sur la lisière nord de ce territoire, sont reliées entre elles par des voies ferrées, en sorte que le shikari peut aller tirer le tigre dans les jungles jusque vers le midi et revenir passer la soirée dans une station civile ou militaire, au milieu de toutes les recherches du bien-être de la vie indienne.

Si le shikari (synonyme indien de sportsman) veut étendre le cercle de ses opérations, il n'a qu'à gagner les « highlands », hautes terres centrales au sud du Nerbuddah, entre les eaux du Tapsi à l'ouest, et celles du Mahanuddy à l'est, dans les montagnes de Meykoul, de Mahadéo et de Satpoura. Un embranchement de la grande ligne indienne péninsulaire (Great Indian Peninsula Railway) aboutit à Magpour et court le long de la lisière sud de ce second territoire. Il y a dans l'un et dans l'autre, abondance de tigres, d'ours, de buffles sauvages (bubalus arni), de sangliers, de daims, d'antilopes, de panthères. On peut faire de plus grands massacres parmi les innombrables troupeaux de bisons qui fréquentent le cours supérieur de l'Arkansas et de la Nebraska ; on peut abattre de plus grosses pièces et des animaux plus puissants parmi les lions, les éléphants et les hippopotames du Zambèse, ou dans les marais qui entourent le lac Tanganyika ; mais on ne rencontrera nulle part un plus redoutable adversaire que le tigre royal du Bengale, on ne fera nulle part un butin de chasse plus varié que dans les deux territoires ci-dessus.

Dans certaines parties désertes, accidentées, rocheuses, on peut s'attendre à rencontrer des ours, qui, en général, ont peu de goût pour le jungle. Par un coup de fortune plus rare, on peut surprendre un léopard hors de sa caverne favorite. En octobre et novembre, des multitudes de bécasses et autres oiseaux chassés par le froid des solitudes de l'Asie centrale, viennent s'abattre dans les marais. Ajoutez le gibier à plumes sédentaire, qui fourmille, en automne, dans les chaumes aux environs des villages et sur les flancs des collines. La belle Antilope noire (black bluck, antilope cervicapra) se montre souvent dans les terres cultivées après la chute du jour, et pendant le jour même, dans les zones de pâturage.

Sur les pentes boisées où les chiens sauvages chassent en meutes, on rencontre, outre le nylghau (antilope picta, portax pictus), la « chikara » ou gazelle indienne (gazella Bennettii) l'axis (asis maculatus), le cerf d'Aristote ou sam-

bur (cervulus aureus), l'antilope à quatre cornes, le cerf-cochon, le cerf-aboyeur (cervulus aureus), et autres. Puis viennent le loup, le sanglier, le porc-épic, plusieurs espèces de pigeons, l'ortolan, le « magar » à large museau ou crocodilo des provinces centrales (crocodilus bicorpatus), le bison (gavæus ga[illegible]), etc. Il y en a pour tous les goûts et on ne voit pas ce que lo sportsman le plus insatiable pourrait désirer de plus. Le tigre du Bengale, héros de tant de légendes et d'anecdotes cynégétiques, règne sur les deux territoires, qu'il parcourt dans tous les sens, et où il ne craint que le buffle.

Ce que l'anatomie du tigro présente de remarquable est d'abord le développement énorme des muscles du cou, de la mâchoire inférieure et des pattes de devant. C'est un digitigrade. Ses pieds sont armés de griffes rétractiles et garnies de bourrelets qui lui servent à marcher sans bruit. Chez l'homme et chez beaucoup d'animaux, le cerveau est séparé du cervelet par une membrane. Chez le tigre, la séparation est osseuse et renforce d'autant plus la dureté du crâne. Les sens, à part l'odorat, sont subtils. Le squelette est d'uno solidité à toute épreuve et d'une structure qui va droit à la force, à la vitesse, à l'agilité. Les clavicules, curieuses par leur petitesse, sont profondément enfouies dans les chairs et elles passeraient inaperçues si on ne les cherchait pas avec soin.

Les indigènes en font dos amulettes et des charmes. Avec son estomac simple et ses intestins courts, le tigre digère vite la chair dont il se nourrit. Il a le pied léger et bondit avec l'extrême facilité qui caractérise les félins en général. En somme, c'est un grand chat, avec un grand développement de force et de férocité—le vrai roi des chats. Les voyageurs qui couchent sous la tente dans le voisinage des jungles peuvent l'entendre appeler sa femelle, et pendant le cours de la nuit, ces rugissements et grondements amoureux forment un concert aussi abominable que celui des chats d'Europe sur les toits, mais qu'il est moins aisé pourtant d'interrompre.

Les personnes qui ont vu un tigre fraîchement écorché ont pu constater une singulière ressemblance avec le buste et les bras d'un athlète. Les muscles des pattes de devant et des épaules sont presque humains, sauf les modifications requises pour une bête de proie. Des ligaments élastiques et des muscles spéciaux lui permettent de rentrer ses griffes pendant la marche en sorte qu'elles ne soient ni usées ni émoussées par le contact du sol. Le tigre prend un soin particulier de ces armes redoutables. On voit souvent dans les jungles des arbres couverts de longues écorchures verticales jusqu'à huit ou dix pieds au-dessus du sol. Elles proviennent de tigres qui ont nettoyé ou aiguisé leurs griffes. Ils préfèrent, pour cela, certaines essences, entre autres le « pipoul » ou figuier des Indes.

Tous les chasseurs savent combien il est difficile de conserver les griffes et les moustaches d'une peau de tigre. Il faut une extrême vigilance pour en venir à bout. Les indigènes se persuadent que ce sont de puissants charmes d'amour et se jettent sur le tigre abattu pour les arracher aussitôt qu'ils croient pouvoir s'en approcher sans danger. Le docteur Fayrer, qui rend d'ailleurs hommage à leur parfaite honnêteté, les estime incapables de résister à la tentation de s'emparer de ces trésors.

On ne connaît pas exactement la durée de la gestation chez la tigresse, mais on l'évalue à quatorze ou quinze semaines. Il n'y a point de saison particulière pour les amours. Comme les petits ne quittent pas la mère avant d'avoir atteint presque toute leur croissance, le capitaine Forsyth prétend que la tigresse n'a guère qu'une portée tous les trois ans. Le nombre des femelles paraît plus grand que celui des mâles, ce qui tient, disent les indigènes, à ce que le vieux tigre extermine tous les jeunes mâles qu'il peut atteindre.

Les petits sont souvent déposés dans les hautes herbes, surtout dans l'herbe connue sous le nom de « nul ». La portée varie de deux à cinq petits. La mère veille attentivement sur eux, et ils la suivent jusqu'à deux ans. Pendant tout ce temps, la tigresse est farouche à l'excès. Elle les défend avec un courage intrépide, et sa fureur est terrible quand on les lui ravit. On se rappelle l'anecdote de Pline l'Ancien :

« Le ravisseur emporte sa proie sur un cheval très léger et change plusieurs fois de relais. La femelle, trouvant sa tanière vide, se précipite sur ses pas et le suit à la piste. Averti de son approche par ses cris menaçants, le chasseur jette un des petits. La mère le prend dans sa gueule, et, devenue plus légère par ce fardeau même, elle regagne sa tanière ; puis se remet à sa poursuite et continue ainsi jusqu'à ce que, le voyant rembarqué, elle exhale sur le rivage sa rage impuissante ».

Pline ignorait que les tigres aiment beaucoup l'eau, qu'on les rencontre souvent dans les marécages et au bord des rivières. Ils nagent d'une île à l'autre dans l'archipel de la Sonde. Dernièrement, un capitaine de la marine marchande qui sortait de sa cabine, trouva un tigre en possession du pont et l'équipage réfugié dans les agrès. Aujourd'hui, pour se procurer les petits, on commence par abattre la mère. Dès qu'ils peuvent digérer de la chair, la tigresse chasse pour eux. Elle se montre alors sanguinaire et prodigue, tue pour le plaisir de tuer et de détruire. Elle leur apprend à s'essayer eux-mêmes sur des daims ou des marcassins.

Cependant, en dépit de toute son affection pour ses petits, la tigresse les abandonnera, ou même les dévorera, si elle est pressée par la faim.

Quand ils l'ont quittée, ils font bien plus de ravages que les tigres adultes, tuant trois et quatre vaches à la fois, tandis que les adultes n'en tuent guère qu'une tous les trois ou quatre jours.

On s'est souvent demandé si le tigre se repaît de corps morts. Une note envoyée au *Field* par le colonel Wilkinson, semble trancher la question. Une mule avait roulé du haut en bas d'un talus escarpé sur la nouvelle route que l'on construisait pour faciliter au prince de Galles l'accès d'un terrain giboyeux dans les collines d'« Annamullee ». Le cadavre fut empoisonné avec de la strychnine, et bientôt après on trouva mort un tigre qui en avait mangé, à un demi-mille de la mule. Cet animal servit à éclaircir un autre point controversé. On ne s'est pas encore mis d'accord à propos de la longueur du du tigre, et le docteur Fayrer signale une cause d'erreur. C'est qu'on enlève souvent la peau avant de prendre la mesure. La peau prête et peut s'allonger de 10 à 12 pouces. Le tigre du colonel Vilkinson, mesuré avant d'être dépouillé, avait 9 pieds 6 pouces depuis le nez jusqu'à la naissance de la queue. La peau tendue donna 11 pieds 5 pouces. Mesurant toujours du nez à la naissance de la queue, avant que la peau soit enlevée, un tigre de 10 pieds à toute sa taille et si des chasseurs affirment avoir vu tué des tigres de 12 pieds de long, ce sont des cas exceptionnels. La tigresse mesure de 8 à 10 pieds, très rarement 11 pieds de longueur, sur une hauteur de 3 pieds à 3 pieds et demi à l'épaule. Un amateur nous informe que la longueur ordinaire est d'une dizaine de pieds, et que le docteur Fayrer exagère certainement quand il la porte à 12 pieds ou 12 pieds 2 pouces.

Dans son livre sur les *Mammifères de l'Inde*, Jerdon assigne, pour longueur moyenne, au tigre adulte 9 pieds et demi, et il ajoute :

« On a tué quelques sujets de 10 pieds de long ; mettons même quelques pouces de plus ; mais quant à ces histoires de tigres de 10 à 12 pieds, elles méritent confirmation. »

Et ailleurs :

« Je n'ai jamais eu moi-même la preuve authentique qu'un tigre ait mesuré plus de 10 pieds et 2 ou 3 pouces. »

Le capitaine Forsyth est d'accord avec Jerdon ; 10 pieds 1 pouce lui paraissent une dimension peu commune.

Le tigre est à peu près maître de choisir sa proie ; mais il se nourrit surtout de bestiaux, de daims et de sangliers. Il se glisse à la tombée de la nuit vers un terrain de pâture, aux environs d'un village, à portée d'un bœuf, s'élance sur lui d'un bond en rugissant, le terrasse d'un coup de patte, lui enfonce ses crocs dans la gorge, le maintient jusqu'à ce qu'il soit mort ou mourant, et l'entraîne à quelque distance. Une fois rassasié, il se retire dans quelque repaire, au milieu des hautes herbes ou du jungle, et se met à dormir pour faire sa digestion. Il ne reste guère qu'une douzaine d'heures auprès de sa victime, mais il revient assez souvent à la charge pour faire un nouveau repas et dormir.

La décomposition du cadavre commence. Les chacals, les vautours, d'autres oiseaux carnivores, attirés par l'odeur, arrivent en foule, comme pour avertir le tigre de chercher une proie fraîche.

Dans le nord et le centre de l'Inde, le tigre traîne sa victime au bord du ruisseau le plus voisin, passe la nuit à la dévorer, dort le lendemain, et s'éloigne à l'entrée de la nuit. Il fait 15 milles au moins, et souvent le double, avant l'aurore. On cite un tigre qui avait eu une patte de devant brisée par un coup do feu dans l'après-midi, qui, en cet état, parcourut encore 13 milles et tua un bœuf le même soir.

Un des traits les plus curieux et en même temps les plus authentiques qui caractérisent le tigre, est de n'avoir point naturellement le goût de la chair humaine, mais de l'acquérir aisément. Le tigre semble d'abord éprouver pour l'homme, comme pour tous les autres animaux, un respect instinctif, et les indigènes, qui le savent fort bien, exercent leur métier de faucheurs, de moissonneurs, de bergers dans le voisinage immédiat d'un maquis fréquenté ou habité par un tigre. Leur indifférence n'est point, comme on pourrait le croire, un pur effet de leurs croyances fatalistes.

C'est qu'ils sont persuadés que le tigre n'attaque pas l'homme tant qu'il trouve à se nourrir autrement. Qu'un tigre abatte un de leurs bœufs ils accourent, l'effrayent en poussant de grands cris et, en frappant la terre à coups de bâton, le chassent loin de sa proie. Ces « ahirs » ou ber-

gers, forts de ce qu'Aristote appelle « le courage tiré de l'expérience », conduisent sans hésiter le chasseur vers le lieu où le tigre a traîné sa proie. Le tigre leur inspire d'ailleurs, comme le serpent cobra, un respect superstitieux.

« Dans beaucoup de cantons, dit le docteur Feyrer, les indigènes s'abstiennent de le nommer par son nom, ne le désignent que par des périphrases et des euphémismes, ne se soucient même pas de le tuer, quelque propice que soit l'occasion, de peur que l'esprit du tigre ne les poursuive après sa mort. »

Quand le tigre a une fois goûté de la chair humaine, le prestige de l'homme est détruit, et la voix publique prétend que le tigre préfère cette chair à toute autre. Nous croirions plus volontiers que les mangeurs d'homme sont de vieux tigres. Comme ils sont devenus lourds et que leurs dents sont usées, leur plus court moyen de se procurer un bon repas est d'assommer au passage un villageois sans défense, un facteur de la poste imprudent.

Ce tigre choisit une route ou un canton. Quand il a commis quelques meurtres de ce genre, les indigènes fuient, et la localité se dépeuple. En 1869, une seule tigresse tua ainsi cent vingt-sept personnes et intercepta pendant plusieurs semaines les communications sur une voie publique. Un autre (c'était dans la province du centre) fit abandonner treize villages et laisser en friche 250 milles carrés. De même en 1868, suivant un rapport du magistrat de Godavery :

« Cette partie du pays est infestée de tigres. Tous les villages ont souffert des ravages des mangeurs d'hommes. Aucune route n'est sûre. Peu de jours avant son arrivée à Kondola, un tigre s'était jeté sur un gros parti de villageois, à quelques centaines de mètres de la station civile. »

L'arrivée d'un chasseur anglais est accueillie avec joie en pareille circonstance. Il vient, comme un autre saint Georges, délivrer le pays d'un monstre.

On n'a guère idée du nombre de créatures humaines que les tigres tuent chaque année dans l'Inde. Dans les districts de Moundlah, à partir de Jublalpore, Jerdon compte, pour 1856 et pour les années précédentes, une moyenne annuelle de deux à trois cents victimes. Les rapports officiels, provenant des provinces centrales, constatent que les tigres ont tué de 1866-67, 375 villageois ; de 1867-68, 289 ; de 1868-69, 285. Pour le bas Bengale, les rapports du gouvernement établissent qu'en une période de six années, qui finit en 1866, les tigres ont tué 4,218 personnes. C'est à peu près le tiers d'un total général de 13,400 personnes tuées par les hôtes féroces, entre autres par les léopards et les loups.

(*A suivre*).

AVANT DINER

Il est des heures qui semblent appeler le repos et le délassement ! Chacun d'entre nous quel qu'il soit, a dans une certaine mesure sa journée à remplir ; doux ou rudes labeurs, bien à plaindre celui qui n'en connaît aucun ; mais quand la tâche est accomplie, quand le cœur, l'esprit ou les mains ont fini leur travail, alors qu'il est doux de se reposer.

La femme même n'a-t-elle pas mille chers devoirs ? Mais quand tout est terminé, qu'il fait bon s'asseoir au coin de son foyer ! Quelle précieuse chose d'avoir un nid, d'être entouré d'objets aimés, de trouver ces pauvres riens plus beaux que ceux qui ornent un palais, de vivre dans un petit coin de terre, d'y régner sur les cœurs !

Avant dîner, Madame est assise dans son salon, tout y est gai et surtout tout y est vivant : livres amis, portraits de tout ce qu'on aime, fleurs préférées. Les rideaux épais de soie rouge à grands ramages sont baissés ; les plantes de la jardinière, placée devant la fenêtre, se détachent admirablement sur ce fond coloré, les pétales blancs des azalées l'éclairent comme de fines étoiles, les sièges sont commodes sans être trop nombreux, et deux fauteuils séparés seulement par la petite table ronde sur laquelle est posée la lampe racontent la vie unie. C'est l'heure où il revient, et Madame attend son mari avec impatience ; il n'est point de retour indifférent à qui s'aime : le bruit d'une porte qui s'ouvre, le son d'une voix aimée qui se fait entendre, causent des joies sans cesse renouvelées.

On a sonné : la fillette assise sur un tabouret devant le feu, tout en berçant Lili, a levé la tête ; Monsieur entre, Madame ne se jette point à son cou, ne l'accable pas d'une joie de pensionnaire, elle l'attend tranquillement en lui souriant, c'est peu...mais c'est beaucoup. Les mains se serrent dans une forte étreinte, un baiser, et tout est dit. L'enfant s'approche du père et réclame sa caresse, puis sans bruit reprend sa place. On remet une bûche au feu, car il fait froid, Monsieur se frotte les mains, étend les jambes et se chauffe. Ils ne parlent pas, et cependant sont contents ; un regard suffit pour éclairer le silence ; peu à peu la conversation s'engage lente, à bâtons rompus, comme entre gens qui ont du temps devant eux et qui se laissent paisiblement aller au fil de l'eau sans chercher à droite ou à gauche des bords plus fleuris. On aborde tout, Monsieur s'échauffe sur la politique, Madame l'écoute et le contredit, on parle des amis et on en médit, on plaint un tel qui change d'opinions tous les quinze jours, on se moque un tantinet des bonnes amies, on critique de ci de là, puis on devient meilleur en parlant des petits, le père écoute d'un air de supériorité le récit des réponses précoces et profondes, il refuse de s'extasier, il reste émerveillé. Après « le bruit et la chaleur du jour », après le tapage de l'existence extérieure, après avoir coudoyé pendant des heures, les indifférents, les envieux et les misérables, qu'il est donc agréable de se retrouver portes closes, entre soi, de chasser de son esprit tout ce qui ne concerne pas cette petite et immense chose le « Home », doux mot gros d'idées riantes ! Qu'il est facile alors de secouer la mauvaise humeur et la fatigue ! et même l'histoire des forfaits d'Augustine la cuisinière, celle de la réponse insolente de la femme de chambre, des exigences inouïes de la couturière, donnent un petit ragoût à ces potins de femme ; cela repose, je dirai presque cela berce. Les grandes tirades, et ces piquants dialogues à bons mots et tout pétillants d'esprit, seraient vraiment trop fatigants, dans l'ordinaire de la vie ; l'esprit et l'estomac ont besoin comme hygiène de mots simples ; les sobres seuls savent bien goûter, Jean-Jacques l'a dit il y a longtemps. Monsieur a faim et regarde la pendule, il y a encore une demi-heure d'attente ; on entend de l'autre côté le bruit du couvert qu'on met, et cela fait prendre patience. Monsieur ouvre le journal, et avant de l'avoir lu : « Rien de nouveau, » dit-il d'un ton convaincu. Madame reprend son roman ; au bout de cinq minutes, elle interrompt la lecture de son mari par une remarque sur l'auteur qui l'occupe. Monsieur ne comprend pas l'allusion, ce qui étonne énormément Madame, car les femmes ne conçoivent jamais qu'on ne devine pas leur pensée. On discute un peu, et on ne lit pas grand chose, mais le temps passe, il est temps d'aller faire un brin de toilette, on revient au salon ; les enfants y sont pour dire bonsoir, on les embrasse et puis... Madame est servie...

Bon appétit !

BRADA.

PETITES NOUVELLES

Les répétitions d'orchestre de *Jean de Nivelle* commenceront lundi prochain à l'Opéra-Comique.

La pièce de MM. Gondinet, Ph. Gille et Delibes passera dans la dernière semaine du mois.

— L'engagement de M. Faure, à l'Opéra-Comique, n'aura pas lieu paraît-il ; le célèbre baryton a décliné les offres qui ont pu lui être faites de ce côté et, pour le moment, il ne songe nullement à la salle Favart.

— Il est question au même théâtre de prendre les répétitions de la *Noce Juive*, l'ouvrage en un acte de MM. Serpette et A. Silvestre.

Malgré tout le succès qu'il attendait de cette petite œuvre, M. Carvalho a une antipathie marquée pour des pièces en un acte, surtout depuis la première représentation de *Dianora*.

Il dédommagerait M. Serpette en lui demandant un opéra en trois actes.

D'autre part, M. Guiraud serait invité par M. Carvalho à préparer un opéra comique en trois actes, sur un livret d'A. Silvestre, qui se trouverait, de son côté, dédommagé de la suppression de la *Noce Juive*.

— Voici la distribution définitive de la *Famille Rovard*, la comédie en 3 actes de MM. Edouard Cadol et Georges Duval, actuellement en répétitions au théâtre de l'Odéon :

Gaston	MM.	Porel.
Jacques Durand		Valbel.
Raoul de Beaulieu		Brémont.
Dubrochard		François.
Rovard		Bondier.
Un domestique		X...
Louise Rovard	Mmes	Antonine.
Berthe Dubrochard		Sizos.
Mme Rovard		Crosnier.

L'Athenæum ouvrira décidément ses portes samedi prochain avec la troupe espagnole andalouse.

Nous rendrons compte du spectacle qui promet d'être des plus intéressants, et dont voici la composition pour le spectacle d'ouverture :

Premier tableau (mœurs andalous).

Un dimanche sur la plage de Malaga.

1 Variations pour guitarre sur motif andaloux, par Paco de Lucena.

2 *Peteneras*, couplets chantés par Mme Romero.

Malaguègnas, motifs originaires de Malaga accompagnés sur la guitarre par Puchcta, chantés par Romero et dansés par Mlles Cuenca et Encarnacion.

4 *Malaguègnas*, air chanté par Mlle Parrala.

5. *Soledad jitana*, motifs de danse, successivement interprétés par Mlles Encarnacion, Carmen Vera et Dolores, accompagnés de chant par Mme Romero et de guitarre par M. Paco e Pucheta.

6 *Soledad*, pas de caractère dansé par Mlle Cuenca, accompagnée de chants variés.

7 Le *Pêcheur de Malaga*, air chanté par Mlle Parrala.

Les Gallegos, danse par M. et Mme Prou.

9 Le *Vito* : danse par Mlle Gomez, accompagnée du chœur général.

10 Marche de *Pan y toros*, défilé général de la troupe, en marche pour les courses de taureaux.

Deuxième tableau (mœurs de l'île de Cuba).

Une plantation à Cuba.

1 *Tango*, chœur avec accompagnement de guitarre.

2 *Guajiras*, motifs chantés par Caoba et Romero, danse par Mlle Cuenca.

3 *Tango* chanté et dansé par Mlle Carmen Vera.

4 *Variations cubaines*, chants et danses par Paucho, Caoba Moreno, Guanabo, Encarnacion, Carmen Vera, Cuenca et la Neua.

5 *Habaneras* (chants havanais), variations américaines, par les principaux artistes.

3e tableau (mœurs andalouses).

Une soirée après les courses de taureaux.

1 *Variations andalouses*, par Mlle Frini et Carmela et MM. Moreno et Paquiro.

2 Air de guitarre, par M. Paco de Lucena.

La *course de taureaux*, scènes de danses par Mlle Cuenca simulant toutes les péripéties du combat du torero.

4 *Sevillanas*, danses à deux par Mlles Encarnacion, Dolores, Carmen Vera et Ivini.

5. Le *Sereno*, (chant du gardien de nuit) par Mlle Parrala.

6 Grande danse andalouse, ensemble par le corps de ballet; avec pas de deux et pas seuls par Mlle Gomez et M. Prous, premiers sujets de la danse.

— C'est par la *Traviata* que Mme Patti commencera le 14 février, au théâtre de la Gaîté, la série des représentations italiennes organisées par l'impresario Merelli. La Patti chantera la *Traviata* avec le ténor Ravelli et le baryton Broggi, qui nous arrivent de Vienne et de Saint-Pétesbourg.

C'est le maëstro Vianesi qui tiendra l'archet du commandement.

— Les concurrents pour la composition d'une symphonie organisée par la ville de Paris ont élu pour membres du jury : MM. Saint-Saëns Gounod, Massenet, Guiraud, Léo Delibes et Massé. Le conseil municipal nommera, dans sa prochaine séance, huit autres membres, et le préfet quatre, soit un total de 20 jurés.

La durée du concours a été d'une année. Les partitions sont complètement instrumentées.

L'auteur de l'œuvre qui aura été classée en première ligne par le jury aura un prix de 10,000 fr.

L'œuvre couronnée sera exécutée par les soins de la ville de Paris dans une solennité organisée à cet effet, et dans un délai de six mois à partir du jour où le jury aura rendu son verdict.

Aucune publication partielle ou totale de l'œuvre ne pourra être faite avant l'exécution.

— Les concerts du Châtelet ont repris la *Damnation de Faust*, d'Hector Berlioz.

Cette œuvre remarquable a été reçue et entendue de nouveau avec le plus grand plaisir par le public assidu des réunions de M. Colonne.

L'interprétation a été excellente, et nous ne pouvons que féliciter et complimenter Mlle Vergin ; MM. Lauwers, Lamarche et Luckx.

Ce dernier chantait le rôle de Brander pour la première fois, et s'est fort bien tiré de sa tâche.

A l'occasion des fêtes du jour de l'An, *le Diable Boiteux* ne paraîtra pas cette semaine. Le nº 6 sera mis en vente samedi prochain 10 janvier 1880.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages*. — Sommaire de la 991e livraison (3 janvier 1880). — Six semaines à Java, par M. Désiré Charnay, chargé d'une mission scientifique par le Ministère de l'instruction publique (1878-1879). — Texte et dessins inédits. — Neuf dessins de A. de Bar, A. Sirouy et Taylor.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Ce boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.



L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE



DRAME — SAVANTS — COMEDIE



Photographie [illegible] et Cie — Cliché MELANDRI

TRAGÉDIE — MUSIQUE

CAMILLE FLAMMARION

PHOT. VES F. BARRET. — G. BOUVY del.

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 348

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 15 au 21 Janvier 1880

ABONNEMENTS :

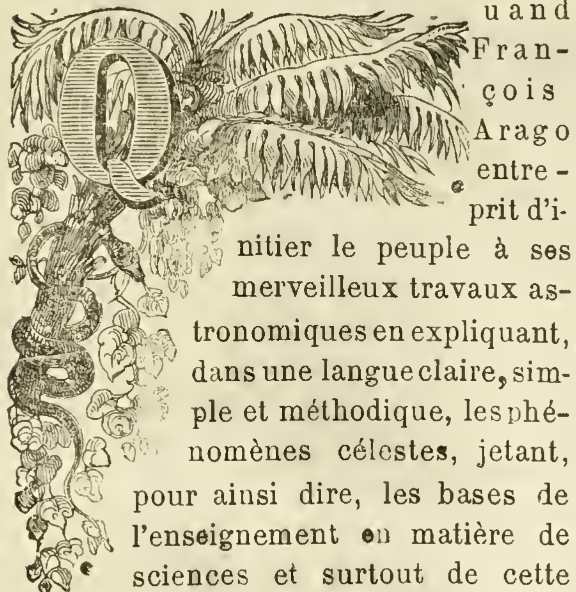
PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXLVIII

—

CAMILLE FLAMMARION



Quand François Arago entreprit d'initier le peuple à ses merveilleux travaux astronomiques en expliquant, dans une langue claire, simple et méthodique, les phénomènes célestes, jetant, pour ainsi dire, les bases de l'enseignement en matière de sciences et surtout de cette science de l'astronomie que Flammarion dénomme si bien : *la science de l'univers.*

Arago devait nécessairement avoir des continuateurs dans cette voie si utile ; parmi eux, il n'en est point de plus élevés par le mérite et en même temps de plus populaires que le jeune savant dont nous esquissons ici la vie et les travaux en quelques lignes.

Camille Flammarion est né en 1842 à Montigny-le-Roi (Haute-Marne). Ce fut, paraît-il, un génie précoce que ses parents voulaient élever dans l'état ecclésiastique, mais qui, dès l'âge de quatorze ans, quitta le séminaire de Langres pour venir à Paris terminer ses études.

Ses aptitudes toutes particulières pour les matières scientifiques se firent jour de bonne heure. Ayant acquis, à seize ans, ses diplômes de bachelier ès-lettres et ès-sciences, il entra comme élève astronome à l'Observatoire de Paris, grâce à M. Babinet alors examinateur à l'École polytechnique qui avait remarqué ses dispositions naturelles.

Une fois entré dans ce temple de la science, le jeune homme prit un goût extrême à l'étude des astres et il fut bientôt en mesure de prendre la plume et d'apporter le concours de ses idées.

A dix-neuf ans, Camille Flammarion publia, en effet, un ouvrage dont le succès eut un long retentissement: La *Pluralité des mondes habités.* Traduit en toutes les langues, ce volume fit le tour du monde et à l'étranger comme en France, il fut bientôt dans toutes les mains.

Passé de l'Observatoire au Bureau des Longitudes, en 1862, il y fut chargé jusqu'en 1866 des calculs du mouvement de la lune et de la connaissance des temps.

Travailleur infatigable, il s'adonna tout aussitôt à la rédaction scientifique de plusieurs journaux de Paris, tels que le *Siècle,* le *Cosmos,* le *Magasin pittoresque,* etc.

Bientôt même il se mit à enseigner, et le cours d'astronomie populaire qu'il fonda à l'Ecole Turgot fut suivi par des centaines d'ouvriers que sa parole entraînait. Le Comité de la Ligue de l'Enseignement le choisit ensuite pour son Président.

Ses travaux astronomiques se succédèrent avec une rapidité extraordinaire. Etudes météorologiques faites en ballon; observations d'éclipses, de lumière zodiacale, de planètes ; recherche de la loi de rotation des planètes ; travaux sur les étoiles doubles ; mesures micrométriques des étoiles doubles et analyse de leur mouvement, etc., etc.

Au milieu de tous ces travaux, Camille Flammarion trouvait toujours le temps de prendre la plume et consignait ses découvertes et ses recherches dans des livres qui resteront comme de précieux monuments pour la science.

Tels sont :

Les Mondes imaginaires et les Mondes réels qui succéda à la *Pluralité des mondes habités,* et est une critique des théories anciennes et modernes sur *les planètes;* les *Merveilles célestes; Dieu dans la Nature; Les Derniers jours d'un philosophe,* ouvrage traduit de l'anglais et commenté ; *Contemplations scientifiques*; *Vie de Copernic ; L'Atmosphère; Histoire du Ciel*; *Récits de l'infini; Les Terres du Ciel ; Petite astronomie descriptive* pour les enfants ; *Petit atlas astronomique ; Etudes et lectures sur l'astronomie; Atlas céleste; Tableau de l'astronomie.*

Pour expliquer ce travail continu, il est bon de dire que Camille Flammarion s'est livré continuellement à l'étude, sans souci des situations officielles. Son ardeur se dépense toute entière dans les recherches scientifiques, il cherche de nouveaux horizons à l'astronomie qu'il considère comme la science universelle et éternelle.

En effet, dit-il en parlant de cette science : « Elle seule peut nous apprendre où nous sommes, nous dire sur quoi nous marchons, nous montrer comment cette boule tournante se soutient dans l'espace, par quelles combinaisons nous avons des années, des saisons, des jours et des nuits, en un mot la vraie place que nous occupons dans l'univers; c'est sur elle que la navigation est fondée; c'est elle qui nous fait connaître la véritable forme du globe terrestre, la géographie ; c'est grâce à elle que tous les peuples de la Terre sont aujourd'hui en communication les uns avec les autres, échangeant leurs produits et leurs idées, et marchant ensemble à la conquête du progrès ; elle nous instruit sur la Terre et sur le Ciel ; sans elle, nous vivrions comme des aveugles, comme des animaux, comme des plantes sans nous donner la peine (ou pour mieux dire le plaisir) de nous rendre compte de notre position et de voir exactement ce que nous sommes. Voilà la vérité toute franche. Conçoit-on qu'à l'heure présente il y ait au moins 90 personnes sur 100 qui se passent de cette science et demeurent dans cette indifférence toute végétale, vivant leur vie entière sans penser, même un seul instant, à se demander où elles sont ? Conçoit-on qu'une notion positive, qui devrait être la base primordiale absolument négligée par la plupart des hommes qui se font les éducateurs de la jeunesse, et qu'au lieu des éléments de la science de l'univers, qui pourraient être enseignés aux enfants dès l'âge le plus tendre, pour diriger immédiatement leurs jeunes intelligences dans la rectitude et dans la réalité, on farcisse leur imagination et on emplisse leurs têtes d'histoires inutiles et d'erreurs funestes dont ils auront plus tard la plus grande peine à se débarrasser lorsqu'ils arriveront eux-mêmes à l'âge où on raisonne. »

Camille Flammarion se montre tout entier dans ce passage, et c'est pourquoi j'ai tenu à le citer. Il est bien l'apôtre convaincu, l'intrépide initiateur de la science. Ses derniers ouvrages sont principalement remarquables parce qu'ils parlent à tous les âges et à toutes les intelligences. S'il révèle la profondeur de son savoir dans ses études et dans ses ouvrages, il n'en reste pas moins clair, précis et compréhensible pour tous.

Depuis que les conférences sont devenues à la mode, Flammarion, toujours sur la brêche pour l'instruction populaire, a été un de nos conférenciers les plus suivis. Sa parole attachante lui vaut ainsi tous les jours des succès qui contribuent à sa célébrité.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

LOUIS BLANC

TROUPE

ESPAGNOLE ANDALOUSE

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Aimez vous l'Espagne? non l'Espagne de ces derniers temps, sinistre et morose, à peine égayée de loin en loin par le cortège d'un mariage royal, et en même temps assombrie par l'escopette d'un assassin. Non pas l'Espagne de Carthagène, non pas l'Espagne de Pavia, ni celle d'Emilio Castelar, ce président de République bon enfant si prompt à s'incliner devant qui lui dérobe le pouvoir.

En vous demandant si vous aimez l'Espagne, je n'entends parler ni de Don Amedeo, ni de Don Castelar, ni de Don Pavia, ni de Don Alfonso, ni de Dona Mercedes si promptement remplacée par Dona Christine. Cette Espagne-là appartient à la politique, à l'histoire, au passé et à l'avenir. C'est de cette Espagne-là dont on dit depuis longtemps, lorsqu'on en parle : *Cosas* de Espagna...

Non, celle dont je veux vous entretenir, c'est de cette Espagne ensoleillée, pétillante, endiablée, dont nous ont parlé les deux grands enchanteurs de ce siècle, Dumas et Gauthier, celle qui a bercé nos rêves de jeunes gens, inspiré les poésies ardentes d'Alfred de Musset, celle que chacun de nous voudrait avoir visitée, ne fût-ce qu'un seul jour.

L'Espagne telle que l'on va la voir, c'est l'Espagne des chemins de fer et des musées, des églises, et de l'Alhambra. Tout cela est très beau, je vous le concède, mais pour ma part, je n'admets qu'une Espagne, celle des toréadors intrépides, celle des manolas aux grands yeux, des gitanas enfiévrées, des danseurs et des danseuses aux paillettes étincelantes, celle du chaud soleil, du ciel toujours bleu et des arbres toujours verts, celle de l'amour et de la poësie.

Croyez-moi, chers amateurs qui me faites l'honneur de me lire, si les gâteuses de ces *dames*, leurs cretonnes croisées et leurs limousines n'ont plus aucun pouvoir sur vos esprits, si vous êtes fatigués de la neige indestructible de nos trottoirs et des brumes hyperboréennes qui s'estompent dans la perspective de nos boulevards parisiens, si vous avez soif de paysages colorés, de soleils ardents, de costumes pleins de joie et de lumière, si vous voulez vous offrir le régal tout nouveau de jolies femmes parées uniquement pour le plaisir de plaire, d'hidalgos qui raffolent de la soie et du velours, eh bien! allez tout simplement rue des Martyrs, entrez dans un petit théâtre qui s'appelle l'*Athenæum*, et lorsque le rideau coquet, si bien dessiné et peint par Robecchi, se lèvera, lorsque les décors charmants dus au pinceau de Guinard, surgiront devant vous, c'est un coin de l'Espagne qui s'étalera à vos regards ravis.

Par exemple, ne me demandez le compte rendu exact du programme : je ne suis pas un homme d'analyse, je suis comme les Espagnols, *hombre di impression i de sentimiento.* Si vous voulez un critique consciencieux, empressé à vous narrer par le menu le pourquoi de tout ce qui frappe ses yeux, adressez-vous à un autre, au redoutable Sarcey, par exemple, ou à mon ami de la Pommeraye.

Il est des spectacles qu'on voit et d'autres qu'on écoute. Le spectacle de l'Athenæum s'adresse entièrement aux yeux. Une musique berçante, tantôt bruyante et gaie à la folie, tantôt triste jusqu'au sanglot, tantôt enfin passionnée jusqu'au délire, musique faite de cris humains et d'accords de guitare, accompagne sans cesse la danse qui est en réalité tout le spectacle, et l'accompagne de telle façon et s'identifie et se confond si bien avec elle qu'on finit par oublier complètement cet accompagnement pour ne plus songer qu'au spectacle qu'on a sous les yeux.

Qu'est-ce que cela peut vous faire, et à moi aussi, que ce soit pour un motif ou pour un autre que les senoritas Carmen, Encarnacion, Trini et Dolores déploient devant nous la souplesse de leur taille, la voluptueuse mobilité de leurs hanches et l'éclat incomparable de leurs costumes? Vous faut-il une raison au jeu de leurs éventails, et au jeu plus dangereux de leurs grands yeux veloutés?

Si vous voulez leur demander le juste motif pour lequel ces étincelantes personnes jouent de la prunelle et des castagnettes, autant demander la raison d'être des libellules au corset d'or et des oiseaux de paradis.

Elles sont la joie et le bruit, elles sont l'éclair et la fanfare et elles viennent de loin, de bien loin, éclairer nos brumes et chasser nos ennuis. Honni soit qui leur en demanderait plus !

Ce n'est pas que la troupe andalouse manque plus que tout autre de programme. Elle en a un, au contraire, très intéressant, très pittoresque et très complet.

La première partie représente un tableau de mœurs andalouses : *Un Dimanche sur la plage de Malaga.*

Heureux pays qui ne connaît ni les Lantier, ni les Gueules d'Or, ni autres personnages du divin Zola!

Ce n'est pas en offrant aux Gervaises des prunes à l'eau-de-vie que les Andalous font leur cour; mais c'est en déployant toutes les grâces de leur corps et tout l'éclat de leurs costumes que les majos et les majas cherchent à se plaire et à se dire qu'ils se plaisent.

Les Malaguegnas dansent pour rien, pour le plaisir. *Paco de Lucena* prodigue son talent d'incomparable guitariste. De jolies femmes parées et brillantes applaudissent avec frénésie en montrant leurs dents de perle, en jouant de l'éventail et en trempant leurs lèvres pourpres dans un verre de mançanille, un vin joyeux que nous recommandons aux gens moroses. Les hommes portent l'élégant costume andalou : petite veste dégageant gracieusement la poitrine, gilet perdu sous la ceinture, pantalon noir collant. Les femmes portent la mantille et le châle brodé aux couleurs éclatantes. La robe moderne à longue traîne détonne avez le reste du costume.

Tout à coup, une de ces femmes se lève, et souple, nerveuse, élevant avec une grâce infinie ses bras au-dessus de sa tête, ses jolis doigts faisant résonner les castagnettes, elle danse un pas plein de grâce et de volupté. Son œil à demi voilé, ses pieds mignons, ses hanches mouvantes, ses bras qui se dilatent amoureusement font de cette danse la chose la plus séduisante du monde.

Après un solo sur la guitare, admirablement exécuté par M. de Lucena, la foule se met en route pour les courses. Que ces gens-là savent donc se mouvoir, se draper, et comme ils excellent à démontrer, par l'ampleur du geste et la fierté de l'allure, que la véritable beauté s'appelle harmonie! Ces artistes, qui sont pour la plupart des gens du peuple, marchent comme des princes ou des héros.

Le second tableau : *Une plantation à Cuba*, nous montre des esclaves se réunissant pour passer le dimanche. Alors se succèdent des chants et des danses tous spéciaux à la Havane. Les négresses sont, paraît-il, en majorité dans ce pays de malheur. Une simple jupe courte, un maillot transparent en soie brune, qui laisse deviner sous le tissu le satin de l'épiderme et le galbe des formes, voilà toute leur parure. Une artiste, véritablement artiste, Mlle Carmen, chante avec un charme tout particulier une chanson comique en dansant un pas, oh! mais un pas à faire dresser des cheveux sur la tête d'un homme chauve. Après une danse en groupe, le tableau se termine par une scène dansée et chantée par la même demoiselle Carmen et le senor don Morero, un caballero des plus élégants. La toile tombe au milieu d'applaudissements frénétiques.

Après un intermède, dans lequel Mlle Gomez, une danseuse adorable, et M. Prous, un danseur d'une force étonnante, font merveille, nous arrivons au tableau capital : *Une soirée après les courses de taureaux.*

C'est de nouveau la joie, les rires, les danses, la musique et la furia espagnoles.

Que Mlle Cuença est donc un vaillant torero ! Nous avons assisté à bien des courses, jamais toréador plus froidement brave, plus sûr de lui ne nous était apparu; jamais manteau de soie ne fut présenté au taureau d'une façon plus téméraire, jamais bandilleros ne furent enfoncées avec plus de précision et de légèreté, jamais picador n'arrêta d'une poigne plus robuste la bête mugissante, jamais matador ne se campa plus fièrement devant elle, et ne lui enfonça avec plus de sûreté son épée dans le cœur.

Heureusement que tout ceci est pour rire, et que le taureau, comme le monstre d'Hippolyte, reste à la cantonnade. Jamais on n'accepterait que les appâts rebondis d'une aussi charmante senora fussent traversés par la corne d'un animal furieux. Mlle Cuença, eu égard à sa petite personne, a cependant un défaut, celui de tenir trop de place sur la scène et de paraître trop satisfaite d'elle-même.

Vous décrire la fin de cet étourdissant tableau, de ce kaléidoscope de costumes éblouissants d'or, de velours et de soie, dépeindre la danse lascive de ces charmeuses qui ont nom : *Trini*, *Encarnacion*, *Carmen* et *Dolores*, me paraît une tâche au-dessus de mes forces. L'une, la première, personnification exquise de la Jitana (bohémienne), œil de feu, dents de perle, cheveux noirs et touffus, teint mat éclatant de vie, tête de vierge et de démon, dansant comme l'oiseau vole, presque au hasard de l'instinct, nous offre un type inconnu dans nos pays compassés. La seconde, *Encarnacion*, une enfant de seize ans, a la beauté exhubérante et superbe des Espagnoles du nord avec la grâce naïve et passionnée de l'Andalouse ; sa danse est pleine de séduction, bien que plus contenue que celles de Mlles *Carmen* et *Dolorès*.

Ces dernières, belles aussi d'une beauté étrange et particulière, représentent dans ce quadrille enivrant ce que j'appellerai la note accentuée. A voir leur buste se tordre sur leurs reins puissants, on se sent des frissons dans la chair, et on comprend que l'amour est la pensée et la vie de la femme andalouse.

Quant à la première danseuse classique, Mlle *Gomez*, elle a le don d'être chaste jusque dans ses emportements ; c'est une Diane envolée, égarée parmi les corybantes et faisant sa partie mieux que toute autre.

Son partner, M. *Prous*, dont nous avons déjà parlé, est à la fois un danseur de premier ordre et un maître de ballet des plus intelligents. Les spectateurs l'ont chaudement applaudi et c'était justice, mais pourquoi, dans le ballet, met-il toujours en avant les moins jeunes et les moins jolies de ses danseuses ?

Quant au reste du tableau, c'est un miroitement, un dévergondage de belles formes et d'étoffes chatoyantes, une apothéose vivante qui vous transporte si bien, que cette petite scène devient immense et que le lieu et l'espace disparaissent pour faire place à une éblouissante féerie.

Nous finirons en adressant nos compliments sincères à MM. *Calzadilla* et *Montoya*, directeurs de la troupe, caballeros des plus distingués, amoureux du beau, épris de l'art au point de lui subordonner absolument toute question d'intérêt.

C'est bien pourquoi ils réussiront.

E. P.

TROMPÉS ET CONTENTS

J'ai assisté à une toilette si extraordinaire que je ne puis résister à la démangeaison d'en parler. Ce sera indiscret, je le sais bien, mais, si je ne crie pas, j'étoufferai.

— Mme de Grandvertu ?

Madame n'était visible pour personne; en ma qualité d'amie d'enfance, je fus introduite pourtant, d'abord dans le petit salon, puis dans la chambre à coucher.

— Entre donc ! me cria-t-elle du cabinet de toilette.

Je faisais connaissance pour la première fois avec ses appartements intimes.

En m'apercevant :

— Surtout ne m'embrasse pas... je sèche !

Avant de vous expliquer l'opération, il faut vous décrire le local. Le cabinet de toilette tendu, le plafond compris, en molleton de soie turc à palmes roses et bleues sur blanc mat, avec d'épais tapis du même dessin et de petits siéges écrasés, est une assez grande pièce coupée en deux par des portières habituellement retombantes. En deçà de cette barrière, l'ameublement se compose d'une toilette triomphale drapée de taffetas bleu, de dentelles blanches, et portant sous ce dais chiffonné une glace de Venise à bascule, des accessoires d'argent gravé de chiffres ou de couronnes, un petit buvard-sachet pour les billets du matin à écrire et à recevoir, etc... Ce monument fait face à une haute psyché flanquée de deux bras qui tiennent des bougies roses. Au-dessus de la cheminée, où une jardinière occupe la place de pendule (Louise est toujours en retard et ne veut pas s'en apercevoir), un tableau de Boucher, en guise de glace. Rien ne manquait, sauf la cour de petits abbés et de beaux esprits, à la mise en scène d'un engageant petit lever. De l'autre côté des rideaux, elle séchait... La porte de la salle de bains entr'ouverte laissait entrer les tièdes vapeurs d'amande d'un bain lacté balsamique, et assise devant une toilette plus sérieuse que la première, encombrée celle-là de fioles à étiquette, de houppes, de ouates, d'éponges, de limes variées, elle laissait sa femme de chambre atténuer avec un pinceau les contours trop durs d'une première couche de fard qui, étendue sur son visage, la rendait méconnaissable.

Pendant ce temps, ses cheveux, étalés sur les épaules, passaient du cendré au roux. Louise n'avait pas encore quitté ses gants de nuit gras à la violette ; un nuage de poudre l'enveloppait, et elle me parut ainsi surnaturellement comique. Je me retins de rire pourtant, résolue à ne pas l'effaroucher, afin d'en voir davantage.

— Encore un petit coup là-haut à la racine des cheveux, mademoiselle Saucy. (La femme de chambre de Louise est Anglaise, bien entendu. On ne veut plus ici que des étrangères ; il est vrai qu'en Angleterre les Françaises seules ont la vogue. Échange de bons procédés.) Chauffe-toi. Nous pouvons causer.

Tout en causant avec distraction, je lisais le nom des philtres en désordre sur la table : Amandine de guimauve aux pistaches, — pâte de velours, — oléine émulsive de la Mecque, — diapasme oriental, — moelle d'ours, — crème d'ambroisie, — mellite amygdalin, — pommade de chardon bénit, — eau de Judée, — esprit de fleurs de cédrat, — conserve de mai, — serkis des sultanes, — bleu de veine, — bref, un atelier de peinture, une boutique de parfumeur, un laboratoire de chimie.

Sèche enfin et légèrement essuyée, Louise rappelait trop un pierrot. J'avoue que je regrettais là-dessous son beau teint de couvent ; mais je me gardai bien de le lui dire, lorsqu'elle me demanda, en se penchant de façon que le jour tombât droit sur elle :

— Est-ce bien ?

— Elle se fit alors une légère onction de ce qu'elle me dit être du rouge de carthame hespéridé, — très légère, — puis Mlle Saucy passa sur le tout un peu de lait de perles ou de poussière de lis, pour la transparence, et le masque en plâtre, presque funèbre, ressembla davantage à une tête de poupée ; mais à mon amie, point du tout ; aussi je parlais avec méfiance à cette chose ébauchée. Ah ! si ses admirateurs la voyaient, seulement une minute, le matin !... Mais quand ils la verront le soir, elle sera merveilleuse de naturel, l'artifice étant

complet. Un peu de pyromée d'Arménie, je crois, sur les sourcils, au bord des paupières, il n'y a pas à dire, cela produit bon effet! L'œil, terne tout à l'heure et hagard dans ce blanc, a pris du feu, une véritable fascination ; mais va-t-il être condamné à rester perpétuellement fascinateur? Que Mme de Grandvertu regarde Mlle Saucy pour la gronder de sa lenteur, ou moi, ou son flacon d'eau de la reine, l'expression ne change plus, elle est imperturbablement languissante et passionnée. N'importe, on y sera pris. Mais rien qui rappelle l'œil de Louise qui était beau d'une autre manière, intelligent et franc. Ce n'est pas le regard à la mode, tout est dit.

Louise promène sa langue sur ses lèvres, que le carmin collait l'une contre l'autre; il en reste assez. Et maintenant quelques petites veines. Mlle Saucy a pris des leçons d'anatomie pour les bien mettre à leur place, car la fantaisie, quand il s'agit de veines, serait hors de propos.

Vite, à nos cheveux! Elle était superbe cette longue chevelure ondée; mais l'*eau lustrale de Tyr* l'a rendue raide et cassante; il faut la passer au fer, la manier, l'assouplir, la travailler pendant une heure, d'abord avec deux brosses dures, puis avec une brosse douce, avec des peignes à crêper, des peignes à lisser, ensuite, du son purifié, de la fleur d'iris et de l'huile antique, pour lui rendre son mouvement normal. Alors Mlle Saucy cache le beau front de sa maîtresse sous des bandeaux frisottés, serre et tamponne le reste de façon que cela tienne le moins de place possible entre deux grosses nattes de cheveux bouillis (il n'y a que le cheveu bouilli qui bouffe au gré des coiffeurs), et, passant derrière un paravent, revient avec un carton plein de boucles.

— Non, plus tard. Laissez-nous.

— C'est que le manicure attend.

— Renvoyez-le. — Tu vois, dit Louise, je sacrifie mes mains à l'amitié. — Portez de l'autre côté le polissoir et la poudre orientale, Saucy. Et, ajouta-t-elle, viens bavarder un brin.

Nous passâmes dans le cabinet de parade, où elle se mit à polir ses ongles au coin du feu. Louise était décidément une ravissante femme ; mais c'était une beauté rousse très accentuée, repeinte sur une beauté blonde douce et délicate.

Je compris depuis que certain costume de velours pourpre exigeait cela et qu'elle avait toujours le visage de sa toilette, comme d'autres ont la toilette de leur visage. Des têtes et des tailles de rechange au gré de l'habilleur! quel progrès a fait la beauté! conveuez-en.

— Eh bien!... qu'as-tu à me regarder sans mot dire? Tu me trouves changée?

— Charmante.

— Vrai?... tant mieux. J'ai appris à m'arranger. Pourquoi te le cacherais-je? Ce sont de petits secrets qu'on se passe entre amies et qui te seront précieux dans ta préfecture. Une préfète doit servir de modèle à ses administrées. Est-ce qu'on ne s'arrange pas en province? Je te trouve un peu hâlée, toi, et l'air un peu sauvage.

— Dame! six mois en Auvergne! Je me suis encroûtée tandis que tu te perfectionnais... A propos, est-ce avec la permission de ton mari?

— Mon mari ne permet rien du tout... il défendait, au contraire. Mais en sommes-nous donc encore à écouter nos maris? Nous tenons bien trop à eux pour cela! J'ai failli perdre le mien par excès d'obéissance. Nous savons mieux qu'eux ce qu'ils aiment, crois-moi.

Le museau exotique de Mlle Saucy reparut derrière la tapisserie.

— Faut-il préparer corset Louis XVI ou ceinture Régence? Pour le mouchoir de madame, quel parfum? Mimosa ou *ocymum dulce*?

Tout ce que les pauvres femmes de chambre sont obligées d'avoir de connaissances scientifiques, historiques, géographiques, pour s'acquitter convenablement de leur métier devenu un sacerdoce, est décidément incalculable.

— Tu te rappelles, reprit Louise (et sa physionomie tout à coup sérieuse, un peu émue, sembla secouer le masque d'emprunt pour redevenir elle-même); je ne me suis pas mariée à la légère, comme beaucoup de nos amies. J'adorais Henri. J'avais la plus profonde vénération pour son expérience du monde, la volonté de lui plaire en toutes choses. Je cherchais jour et nuit à deviner ses goûts; je lui demandais incessamment des conseils. Le premier qu'il me donna fut celui-ci: «Vous rencontrerez, chérie, beaucoup de folles, des femmes qui, tout en restant honnêtes, font l'impossible pour n'en point avoir l'air, qui s'habillent, se coiffent, se fardent de façon à compromettre absolument leur dignité. Or la dignité, la modestie, le calme, je ne sais quoi d'uni, de distingué, d'original en même temps, qui émane du naturel parfait, voilà ce qui m'enchante par-dessus tout, chez les femmes... chez ma femme. En revanche, tout mensonge m'est odieux; le moindre, même très habile, suffirait à me dégoûter de la plus belle personne, et, je vous en préviens, aucun ne m'échappe... voire un grain de poudre de riz... Que d'autres pensent différemment, peu vous importe, je suppose... »

Et comme je souriais :

« Pardonnez-moi cette fatuité, ajouta-t-il gentiment. Certes, je ne vous interdis pas l'élégance, ni même le luxe compatible avec notre position; mais que ce soit une élégance sobre, un luxe noble. Restez vous-même d'abord. C'est le plus sûr moyen de me paraître charmante. »

La conclusion était flatteuse au fond, et puis il ne me disait pas cela sous forme de sermon; tu sais combien il a de tact, et tu devines de quelles douceurs il entortillait ces avis, qui me semblaient fort sages du reste et qui n'étaient au fond que prodigieusement égoïstes. Je ne lui en fais pas un crime, pauvre Henri. C'est si naturel d'être égoïste!

Je recommandai donc à ma couturière de me faire des toilettes jeunes et point excentriques, je portai avec modération les diamants de ma corbeille, je m'en tins scrupuleusement au peu de charmes que j'ai reçus du bon Dieu.

Henri me disait quelquefois: « Vous avez l'air d'une pensionnaire » (d'un ton qui me rassurait à demi).

Allions-nous au bal, il me faisait des compliments comme ceux-ci: « Que j'aime vos petites épaules brunes! » tandis que j'avais conscience d'être plus blanche que les trois quarts des femmes qui se trouvaient-là. Mais, vois-tu, il n'y a pas de peau, quelque belle qu'elle soit, qui puisse lutter contre le plâtre. Un jour il m'engagea à crêper davantage mes cheveux. « Vous devriez vous coiffer un peu comme Mme du Meilhan. Il est vrai que Mme du Meilhan a des cheveux magnifiques. »

Pour le coup, je ne pus m'empêcher de jeter les hauts cris. Mme du Meilhan est chauve, et c'est sa seule excuse pour porter un turban de crins fauves.

« Comme les femmes se calomnient toujours entre elles! dit gaiement Henri. Je m'y connais, mon enfant. Ce sont là de vrais cheveux. N'allez pas vous aviser surtout de rien ajouter aux vôtres; si la coiffure de Mme du Meilhan est impossible, renoncez-y. On peut avoir une chevelure très suffisante sans qu'elle approche du volume de cette toison. »

Suffisante... estimable!... L'irritation que me causaient ces mots-là finit par me faire comprendre tout le charme de l'extravagance.

Au théâtre, Henri remarquait la beauté de certaines actrices. « Mais songez qu'elles sont horriblement peintes! » lui disais-je avec le mouvement de dépit dont on ne peut se défendre quand on voit admirer ces créatures.

Il répondait: « Sans doute! sans doute! » et continuait de lorgner!

Un jour il vanta outre mesure devant moi la grande Mme Rosanoff.

« Elle a les traits communs et l'air bête, fis-je observer.

« — Peut-être... Mais tant d'éclat! »

Je cherchai à comprendre ce qu'il appelait de l'éclat : la Rosanoff a les yeux battus et le teint écaillé, mais là-dessus tout un barbouillage qui fait de l'effet, à travers le petit voile à pois, ou aux lumières. Je me regardai moi-même. J'étais fraîche, mais je n'avais pas d'éclat, le noir et le rouge ne se heurtaient pas sur mon visage. Étais-je laide? Non peut-être, mais bien insignifiante, froide surtout, froide comme une esquisse assez correcte au milieu d'une galerie de pastels tapageurs. Comment y remédier?

Je n'en aurais jamais trouvé le moyen si le hasard, un hasard que tu connais, à grands favoris bruns, un de ces hasards amis du mari, qui viennent volontiers vous tenir compagnie en l'absence de monsieur et essayer de débrouiller madame, ne m'avait appris qu'à l'heure où je le croyais au club, il allait souvent contempler de près l'éclat de Mme Rosanoff.

A vingt ans, après quatre mois de mariage, trompée pour cette vilaine Kalmoucke! La jalousie me donna de l'esprit. Je compris en un clin d'œil qu'en persistant dans mon système consciencieux, je ne serais sous peu pour Henri qu'une amie dévouée, une ménagère utile, la compagne des mauvais jours, que sais-je? mais point une femme.

On n'est femme que lorsqu'on séduit, qu'on attache, qu'on inquiète. Et la raison ne séduit pas, la franchise n'a jamais attaché personne; ce ne sont que les caprices, les inconséquences et les perfidies qui inquiètent. J'étais forte de ma vertu... je résolus d'acquérir tous les menus défauts aimables qui, sans la diminuer en rien, pourraient la déguiser.

J'allai chez le grand habilleur et je lui demandai une de ces toilettes d'étrangères, splendidement surchargées, que mon mari lorgnait toujours en les trouvant de mauvais goût. J'achetai une fausse natte grosse comme le bras. Quant à me peindre, j'eus quelque peine à m'y résoudre. D'abord je ne voulais mettre qu'un peu de rouge; mais, après, j'eus l'air d'une jardinière, et il fallut du blanc. Ayant avivé les lèvres, force fut bien de rendre le même service aux yeux. Insensiblement et bon gré mal gré, tout le visage y passa. Je tremblais de peur... je me trouvais un air effronté qui me faisait rougir... et tout en laissant faire le coiffeur et Saucy, enchantés qu'on leur lâchât la bride, je disais au bon Dieu, avec larmes intérieures : « C'est dans un but louable, Seigneur! bénissez nos efforts! »

Henri avait dîné au club... (chez sa Cosaque). Il devait venir me retrouver au bal de l'ambassade d'Angleterre. Ce soir-là, je fus contente de son absence, car jamais je n'aurais osé paraître ainsi devant lui, dans la solitude froidement éclairée du petit salon. Me montrer nue sous un jet de lumière électrique à tout Paris rassemblé m'eût coûté beaucoup moins, j'imagine. Je compris ce que j'avais entendu dire souvent, que cet être multiple, sans visage et sans nom, *le public*, est moins effrayant pour un acteur, pour un artiste à quelque genre qu'il appartienne, que le juge isolé, ce juge fût-il plein de bienveillance (et je ne comptais sur rien de pareil de la part de Henri). Au premier mot d'indignation (il me semblait l'entendre), je serais tombée à ses genoux comme une criminelle. Oui, mieux valait qu'il ne fût pas là; je me prenais même à désirer, sans plus de souci de mon coup de théâtre, qu'il ne vînt point de la soirée. Quant au monde et à son opinion, je croyais m'en moquer; néanmoins, dans le vestibule de l'ambassade, la peur me reprit et je restai deux minutes incapable de faire un pas en avant, écoutant siffler mes artères.

On arrivait; comme un oiseau effaré, je me précipitai dans un danger pour en fuir un autre. Non, jamais je n'oublierai ce moment-là. Je n'avais plus conscience de moi-même, je ne me sentais plus agir, ma voix ne semblait pas m'appartenir; autour de moi un murmure comme celui de la mer houleuse, un flot de lumière aveuglant. Où étais-je? Je n'en savais rien; je ne sais encore aujourd'hui si mon étourdissement fut de longue durée, mais on m'a dit depuis que j'avais paru conserver toute ma lucidité, que j'avais salué, parlé, marché dans ce somnambulisme avec autant de sang-froid qu'à l'ordinaire.

Lorsque je revins à moi, tout le monde me regardait... Scandalisé? tu te figures cela? Point du tout, chère. C'était de l'admiration et de l'étonnement, on me voyait pour la première fois, et on n'en revenait pas. Je fus la reine de cette fête, moi qui n'avais jamais joué que les rôles de comparse. L'esprit de mon audacieux costume me gagnait; je m'échauffais comme un cheval de bataille qui sent la poudre et entend le clairon; je fus coquette, hardie, sémillante, toujours pour la première fois, et sans calcul, sans effort, par une impulsion indépendante de ma volonté. A peine si je remarquai, tant j'étais entourée, accablée d'hommages, que mon mari entrait. L'approbation générale m'avait donné confiance, je l'attendis de pied ferme. Il s'arrêta d'abord à quelque distance du groupe où je trônais, évidemment confondu, puis, se rapprochant peu à peu, continua de me toiser en silence des pieds à la tête. Il allait devenir ridicule Je l'appelai :

« Qu'avez-vous donc, ce soir? me demanda-t-il tout bas. Que vous est-il arrivé?

« Cette coiffure me change, n'est-ce pas? Je ne l'aime guère, mais Artidore a voulu... »

Je mentais, et avec moins de peine que je ne l'eusse supposé d'abord.

« Artidore a bien fait. Cet échafaudage de boucles vous sied mieux que votre chignon plat... mais mille fois mieux. Seulement cela vous change, c'est incroyable. — Je n'aurais jamais cru que le génie d'un coiffeur, car il a du génie, ma parole... Vous êtes transformée, vous semblez plus grande, plus blanche, vous avez un éclat... »

Je tressaillis, mais de rage cette fois, en l'entendant m'attribuer la sotte qualité de sa princesse. Oui, j'étais furieuse...

« Un éclat tout à fait inaccoutumé, reprit Henri avec une animation croissante. Savez-vous que vous êtes délicieuse?

« — Vous vous en apercevez? demandai-je, en le regardant à travers mes cils noircis. Ma robe est pourtant criarde, hurlante, et, pardonnez-le-moi, de la coupe défendue. Mais *Chose* me l'a imposée.

« — Méfiez-vous de sa tyrannie, dit-il avec indulgence. Pour aujourd'hui il n'y a rien à dire. Elle est un peu voyante, en effet; mais elle te va bien, mignonne.

Je riais sous cape et en même temps j'avais du chagrin; car enfin je le trompais, je me moquais de lui, et il perdait sa supériorité à mes yeux, et puis ce n'était pas moi qu'il aimait, après tout, c'étaient mes petits pots... et mon succès. Il le savourait avec orgueil, il en paraissait enivré (hélas! je lui avais vu cette figure-là quand ses amis s'extasiaient sur *Betty*, sa jument favorite); tout à coup il en devint inquiet.

« Partons, » me dit-il.

Et comme je prétendais rester jusqu'au cotillon :

« Je t'en prie, allons-nous-en. »

Il était jaloux! il était amoureux! Je crois que, s'il retourna chez Mme Rosanoff, ce ne fut que pour constater à quel point elle m'était inférieure.

— Et depuis, tu as persévéré dans tes...

— Que veux-tu, ma chère, on ne remonte pas le courant. J'avais découvert que l'art était au-dessus de la nature... Je *savais*... on n'oublie plus! L'essentiel est de ne pas laisser deviner... Et encore!... je crois qu'un effort, même maladroit, pour plaire nous embellirait. On ne peut pas aimer tous les jours la même femme, tu comprends, et c'est notre affaire de nous renouveler. Maman prétend que nous empruntons ainsi les armes des filles. Eh bien, après? si ces

armes sont bonnes! La différence, une différence profonde, sera dans la manière de s'en servir. Je sais bien encore que tout cela entraîne des cachotteries et de petites ruses qui ne sont pas bien honnêtes; mais une femme toujours vraie ne serait point une vraie femme. Ainsi je n'aurais jamais inventé ce cabinet de toilette sans la nécessité de dissimuler certaines drogues et d'étaler certains chiffons. Tu me diras que je ne peux plus renvoyer Saucy, mais peut-on jamais renvoyer sa femme de chambre?

Toute la maison m'a suivie dans ma métamorphose et elle n'y a pas perdu plus que moi. Tu verras comme les plus petits détails sont choisis en vue de m'encadrer, de me faire valoir !...

— Mais que pense de cela ton confesseur?

— Oh! l'abbé Dumiel est la tolérance même. « Si c'est à la seule intention de votre mari, je n'y vois pas grand mal, me dit-il. Cependant, méfiez-vous des fards. Outre que les Pères de l'Eglise, plus sévères que moi, qui comprends les besoins de mon temps, les blâment sans miséricorde, il est reconnu que leur usage est pernicieux pour la santé. »

— Il a raison. As-tu consulté ton médecin?

— Pas le mien (je suis trop coquette avec lui; mais le premier venu qui s'est trouvé être un homme d'esprit. Voici son arrêt mot à mot : « Mon Dieu, madame, la chimie a fait de tels progrès en ces dernières années, que la plupart des cosmétiques sont devenus à peu près inoffensifs; du moins leur action dangereuse ne se fait guère sentir qu'au moral. »

Bon! le moral regarde mon confesseur, qui ne m'a parlé que du physique. J'ai ri beaucoup de ces rôles intervertis. Comme les gens aiment à se mêler de ce qui ne les regarde pas! L'abbé veut m'apprendre à me soigner, le docteur à me bien conduire, mon mari à lui plaire...

— Pouvez-vous me recevoir? demanda en ce moment derrière la porte M. de Grandvertu.

— Toujours! dit-elle avec une adorable effronterie, en dissimulant sous sa robe le polissoir et la poudre orientale dont elle venait de se servir. — M. de Grandvertu baisa tendrement la main de sa femme :

— Convenez, dit-il, que Louise a les mains aussi blanches et aussi délicates que si elle les soignait beaucoup.

— Et je touche à tout! fit Louise en mettant elle-même une bûche dans la cheminée. J'ai mal dormi, continua-t-elle.

— On ne le dirait pas. Vous êtes fraîche comme une rose.

Pourtant M. de Grandvertu n'est pas un sot.

Aurait-elle raison? Peut-on mentir innocemment..., utilement? Ce maquillage extérieur ne gagne-t-il pas l'âme peu à peu? L'âme, d'ailleurs, en serait-elle plus laide, ainsi fardée?

Telles furent les questions incohérentes que je me posai avec une certaine angoisse en la quittant et qui me tourmentèrent jusqu'au jour où un mien cousin m'apporta la réponse. Mon cousin est officier, en garnison à Fontainebleau; il s'y ennuie, et doit donc savoir tout ce qui s'y passe; mais je le connais pour la plus mauvaise langue du monde. Aussi lorsqu'il me dit qu'il avait rencontré la veille, se promenant sentimentalement tête à tête, sous les bourgeons naissants de la forêt, son ami Paul et Mme de Grandvertu, je n'en crus pas un mot. Pourtant ledit Paul était bien porteur des grands favoris bruns que m'avait laissé entrevoir Louise. Non! c'était impossible. A tout risque, je me fis décrire la toilette de la dame compromise : brune de deux tons, avec des ailes gonflées de taffetas clair sur une jupe courte de velours épinglé plus sombre; un petit toquet en loutre orné de la tête de l'animal retenant une aigrette. Le petit paletot de loutre sur le bras, car il faisait chaud.

Pour en avoir le cœur net, j'allai le soir même demander à dîner aux Grandvertu.

Le mari était seul au coin du feu, interrogeant la pendule avec impatience.

— Que vous êtes aimable de venir! me dit-il; vous m'aiderez à attendre Louise.

— Elle est sortie?

— Depuis trois jours.

— Grands dieux! et sous quel prétexte?

— Une retraite au Sacré-Cœur. Mais d'un moment à l'autre elle peut rentrer. Je vous avoue que je n'en serai pas fâché; la maison est vide sans elle. Quel incessant besoin d'activité ont les femmes! A peine les fatigues du carnaval terminées, le carême leur devient une occasion de courir. Sous ce rapport-là, votre amie avec toutes ses qualités sérieuses est bien Parisienne! Quand je pense qu'elle me tourmentait l'hiver dernier pour aller s'enterrer toute l'année à Grandvertu! Qu'y serait-elle devenue, pauvre petite! Heureusement je n'ai pas cédé à son caprice, le premier qu'elle ait eu du reste, et j'ai fait acte de fermeté. Aujourd'hui elle m'en remercie.

—

Un coup de sonnette très vif annonça la maîtresse de céans. Avant de l'embrasser, je jetai un regard sur son costume. La coïncidence étant au moins singulière : brun de deux tons, paletot de loutre, toquet à aigrette.

—J'espère, s'écria-t-elle en se jetant au cou de son mari, que je ne vous ai pas fait attendre pour dîner?

Elle fut toute la soirée charmante et d'une gaieté de petite fille. A table, on parla un peu de tout, de sermons, de théâtre, du procès de lady Mordaunt. Louise l'appelait une sotte; moi je pensais qu'elle n'avait été que folle.

— Vous êtes sévères, mesdames, dit M. de Grandvertu, vous calomniez peut-être le remords. Qui sait si cette pauvre créature, par un reste loyauté, n'a pas reculé devant le fait le plus grave de l'adultère : voler pour l'enfant d'un autre le nom, la fortune, la tendresse du mari?

Tout en parlant, M. de Grandvertu caressait la tête blonde de *Baby* assis auprès de lui sur sa grande chaise et trop petit pour comprendre ceci ni autre chose.

Louise riait...

—

— Ma chère, me dit-elle en passant de la salle à manger au salon, j'ai médité plus sérieusement que tu ne paraissais le croire l'autre jour, devant ma fameuse toilette. Nos maris demandent à être trompés (elle riait de plus belle)... Oh! gentiment, avec grâce, et tous les égards dus à leur rang, mais enfin, trompés...

— Que chuchotez-vous donc là? demanda M. de Grandvertu.

— Je lui confiais, dit Louise en appuyant sa joue sur son épaule d'une façon toute câline, je lui confiais le secret de votre bonheur.

THER.

RENAISSANCE

Première représentation de : *Les Voltigeurs de la 32e*, opéra-comique en 3 actes, de MM. Gondinet et G. Duval, musique de M. Planquette.

La donnée des *Voltigeurs de la 32e* repose sur une substitution de personnes. Forcé de marier sa fille Béatrix à un officier de l'armée, sous peine d'être expulsé de France où il est revenu sans autorisation, un émigré, le marquis de Flavignoles, fait passer pour elle une petite gardeuse de chèvres qu'il habille et offre au lieutenant Richard. Le mariage va s'accomplir, lorsque Béatrix, revenant subitement du couvent au château de son père, est reconnue, arrêtée et conduite au jeune officier. Celui-ci ne se fâche pas du tour qu'on a voulu lui jouer, il marie la chevrière Nicolette à un caporal qui l'aime, et fait obtenir un sauf-conduit au marquis de Flavignolles qui part pour l'Angleterre avec sa fille.

Les détails du livret seraient trop longs à raconter; il vous suffira de savoir qu'ils sont amusants.

La musique de M. Planquette ne brille pas par

une grande originalité, mais elle abonde en motifs ingénieux, et bon nombre de morceaux, sur les vingt-quatre que contient la partition, ont été applaudis et bissés.

Dans l'interprétation, Mlle Jeanne Granier tient toujours la première place. Le fait est qu'elle est bien charmante comme comédienne et comme chanteuse. Ismaël est superbe de rondeur, Mlle Desclauzas est pleine d'entrain, et les autres artistes constituent avec eux un bon ensemble.

Pour ce qui est des décors, des costumes et de la mise en scène, il suffit de rappeler que nous sommes à la Renaissance, c'est-à-dire dans un théâtre où toutes les pièces sont montées avec un goût et un luxe depuis longtemps appréciés.

PREMIER ENFANT

D'abord, mignonne, un gros baiser
Comme autrefois toutes petites,
Quand nous nous mettions à jaser,
Quand nous nous rendions des visites.

Te souviens-tu comme il est loin
Ce temps de folles équipées,
Où nous prenions un si grand soin
De la santé de nos poupées?

« Vous pleurerez, m'ont dit depuis
Bien des gens, ces heures joyeuses.
Ils en ont menti, car je suis
La plus heureuse des heureuses,

Enfin j'en ai plus que ma part
Et j'ai voulu que, la première,
Tu susses par moi sans retard
Que je t'aime et que je suis mère!

Oui, mignonne, un fils, et quel fils!
Plus beau, bien plus beau que tout autre,
J'en ai connu de bien gentils,
Mais pas un autant que le nôtre!

Sais-tu quel âge il a? vingt jours,
Et monsieur paraît tout comprendre;
Lorsque sur sa peau de velours
Je l'embrasse, il veut me le rendre,

Et par des gestes maladroits
Souriant de ses lèvres roses
Il tâche avec ses petits doigts
De m'expliquer un tas de choses;

Puis tout à coup le cher petit
Laisse aller sa tête vermeille.
Sur ma poitrine, il s'assoupit
Et moi doucement je le veille,

Et prise d'un immense amour,
Immobile, sur lui penchée,
Je resterais là tout le jour
Comme un oiseau sur sa nichée.

Oh! compter chaque battement
Du cœur de ce cher petit ange,
Craindre de faire un mouvement
Qui le réveille ou le dérange!

Deviner sur son front si pur
Ce livre où toute mère épelle
Les songes, les rêves d'azur
Qu'il fait abriter sous votre aile;

Être sûre qu'à son réveil
On aura son premier sourire
Et que son doux regard vermeil
Traduira ce qu'il ne peut dire!

Puis sentir que l'on est pour lui,
Au sein de la foule qui gronde,
Le seul bien et l'unique appui
Sur lequel il compte en ce monde. »

Mon mari rentre en ce moment,
Il penche sa figure aimante
Sur son fils, et tout doucement
Embrasse la convalescente;

Mais par ce baiser je sens bien
Que tous bas il me remercie
D'avoir mis ce tendre lien
Et cet avenir dans sa vie;

Sa voix est pleine de pitié,
Son regard de reconnaissance.
Et l'Amour avec l'Amitié
Viennent de faire connaissance.

RED.

— La société des concerts du Conservatoire a donné dimanche la deuxième audition *d'Egmont*, de Beethoven. Mlle Marie Dihau a obtenu un immense succès dans la romance de Claire; elle a chanté avec beaucoup de sentiment et en véritable musicienne.

Les Bals Masqués donnés le samedi à Crémorne obtiennent un succès sans précédent.

Au Cirque Fernando, début des frères Forrest, les carillonneurs anglais.

Très prochainement le début des célèbres vélocipédistes aériens.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages*. — Sommaire de la 992e livraison (10 janvier 1880). — Six semaines à Java, par M. Désiré Charnay, chargé d'une mission scientifique par le Ministère de l'instruction publique (1878-1879). — Texte et dessins inédits. — Onze dessins de A. Ferdinandus, E. Ronjat, P. Sellier, E. Thérond et Barclay.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Ce boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.



L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME HISTORIENS COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché LOPEZ

TRAGÉDIE MUSIQUE

LOUIS BLANC

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 349

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 22 au 28 Janvier 1880

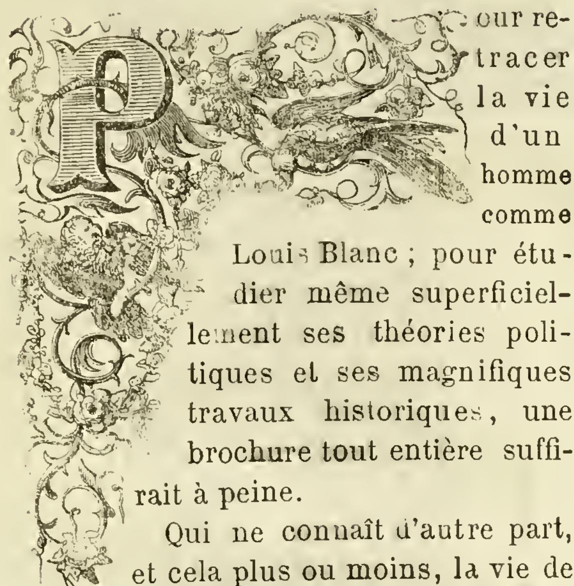
ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCXLIX

LOUIS BLANC



Pour retracer la vie d'un homme comme Louis Blanc ; pour étudier même superficiellement ses théories politiques et ses magnifiques travaux historiques, une brochure tout entière suffirait à peine.

Qui ne connaît d'autre part, et cela plus ou moins, la vie de cet éminent citoyen dont l'existence a été remplie par un travail opiniâtre comme par un dévouement absolu à ce qu'il croit être les besoins et les intérêts de son pays.

Qu'on le prenne comme homme politique, orateur ou historien, Louis Blanc marche toujours au premier rang. On peut ne pas partager ses opinions, on est forcément séduit par son admirable talent et l'on subit quand même son grand caractère.

L'homme politique, tous mes lecteurs le connaissent. Tous savent qu'il paya pendant dix-huit années d'exil son amour pour la Liberté. Tous également assistent depuis bientôt dix ans à ses luttes parlementaires où, dans chaque grande occasion, il montre à la tribune son merveilleux talent oratoire.

Il suffit donc de rappeler que partout où la cause populaire a besoin d'un champion autorisé, on trouve en lui soit l'éloquence de l'indignation, soit celle de l'enthousiasme, car jamais plus grand caractère ne parla plus sublime langage.

Quant à l'historien, ne pouvant le juger, ni le commenter en quelques lignes, je n'ai encore qu'à mettre sous les yeux de mes lecteurs ces deux titres magiques de deux ouvrages immortels :

L'Histoire de Dix ans.

L'Histoire de la Révolution française.

En entreprenant ce premier et magnifique travail, Louis Blanc s'écriait :

« Je vais écrire l'histoire des affaires de mon temps, tâche délicate et périlleuse !

» Avant de prendre la plume, je me suis interrogé sévèrement, et comme je ne trouvais en moi ni affections intéressées ni haines implacables, j'ai pensé que je pourrais juger les hommes et les choses, sans manquer à la justice et sans trahir la vérité. »

« La cause des nobles, des riches, des heureux, n'est point la cause que je sers. J'appartiens par mes convictions à un parti qui a commis des fautes, cruellement expiées ; mais je ne suis entré dans ce parti que le lendemain de sa dernière défaite. Je n'ai eu par conséquent ni à partager toute ses espérances, ni à souffrir personnellement de ses revers. Aussi ai-je pu préserver également mon cœur du dépit de l'orgueil trompé et du venin qui se cache même dans les ressentiments légitimes. »

Les admirables principes philosophiques contenus dans ces quelques lignes ont bien été observés dans ce livre si clair dans ses expositions, si serré dans sa logique, si précis dans les faits qu'il retrace, écrit dans une langue grandiose et simple tout à la fois. C'est l'œuvre d'un grand esprit imbu des devoirs les plus impérieux de l'humanité. Il restera comme une des productions littéraires les plus élevées de ce siècle.

Quant à l'*Histoire de la Révolution française*, elle inspirait à George Sand dès 1847, au moment où parut la première édition, les lignes suivantes qui en sont le plus bel éloge.

« Se retracer jour par jour, heure par heure, cette tempête où l'âme humaine, frémissante d'horreur et de sainte colère, chercha la vérité dans un océan de larmes et de sang ; traverser tout ce sang, toutes ces larmes ; affronter d'effroyables apparitions, passer sous l'échafaud hideux, voir des têtes qui s'élèvent au bout des piques et se promènent au-dessus de la foule exaspérée, rencontrer la charrette fatale qui entasse les victimes pêle-mêle ; avoir eu des parents emportés ou meurtris par ces orages ; sentir, jusqu'à la moelle de ses os, le frisson que la génération d'hier lègue à celle d'aujourd'hui comme un contre-coup de ses immortelles souffrances : revoir et ressentir tout cela, et pourtant se retrouver plus fort, plus convaincu, plus calme, plus humain, après la contemplation émouvante de pareils tableaux, c'est le plus grand éloge que mon cœur puisse adresser à celui qui vient de les mettre sous mes yeux. »

Non seulement George Sand peignait ainsi elle-même, en quelques mots, un magnifique tableau, mais elle rendait justice à Louis Blanc et comprenait toute la grandeur de sa conception exempte de haine et de passion. Et elle a bien raison lorsque quinze ans plus tard, elle juge ainsi l'Homme et le Livre dans une prose si splendide que je ne puis résister au plaisir de la reproduire, me sentant trop petit d'ailleurs pour ajouter un mot de plus sur une pareille œuvre.

« Il a étudié cette page sanglante et glorieuse, illisible pour ceux qui l'écrivent avec leur sang et longtemps obscure pour nous, leurs fils. Il l'a éclairée du jour splendide de la grande morale, si méconnue de tout temps dans certaines régions politiques. Il n'a rien voilé, rien fardé, rien excusé, même chez ses héros de prédilection. Il a cherché, avec une patience inouie et une inflexibilité de conscience digne du plus grand respect, le sens et la valeur des innombrables documents amassés et fouillés par lui depuis vingt ans. Aux prises avec les assertions les plus contradictoires, il a plaidé avec ardeur la cause des hommes calomniés à quelque parti qu'ils eussent appartenu, et pourtant, là où la morale condamne, il les a condamnés. A la place de l'impartialité froide qui ne devine rien, parce qu'il lui importe peu de saisir la vérité, il a mis dans l'histoire l'équité inéluctable qui tient compte de tout et qui prononce avec toutes les forces de l'être : la foi, la raison et les entrailles. »

» Aussi son livre est un monument qui restera à jamais. C'est l'œuvre d'un talent de premier ordre servi par un grand caractère. On y chercherait en vain la trace d'un prétendu système personnel. Le souffle qui l'anime est celui de la philosophie la plus élevée, la plus claire, la plus acceptée par tous les bons esprits de la génération présente, la plus saine vis-à-vis du passé, la plus pratique pour l'avenir..... »

Que dire de plus pour parler de cette grande œuvre ! La plume tombe des mains après avoir retracé un pareil langage.

Et pourtant un tel homme jugé par une telle femme n'est point, de son vivant, rangé parmi les *immortels*. Mais Louis Blanc n'a pas besoin de passer quelques heures sous la coupole de l'Institut, pour être assuré que son nom traversera les siècles à côté des plus grands esprits de l'humanité.

FÉLIX JAHYER.

LA 194E DIVISION MILITAIRE

LE GÉNÉRAL, LA BARONNE, sa femme.

LE GÉNÉRAL. — Ma chère amie, puisque c'est le dîner de l'infanterie, je ne vois pas pourquoi vous faites tous ces

frais-là ; les gigots bretonne, les dindonneaux rôtis, les cardons, le soufflé vanille, le tour est fait.

La Baronne. — Mon ami, je crois qu'il faudrait mettre des truffes dans les dindonneaux et une glace à la place du soufflé vanille.

Le Général. — Comment, pour l'infanterie ! y songez-vous, ma chère? mais alors où serait, je vous prie, la différence du dîner de la cavalerie ?

La Baronne. — Eh bien, il n'y en aurait pas, de différence.

Le Général. — C'est bientôt dit, mais ça ne se fait jamais ; il est consacré que le dîner de la cavalerie est toujours plus en cérémonie.

La Baronne. — Je ne sais pas pourquoi.

Le Général. — Vous ne savez pas, vous ne savez pas ! vous pouvez vous en rapporter à moi, il me semble !

La Baronne. — Certes, mon ami ; mais plusieurs de ces messieurs sont liés ensemble ; eh bien, ne craignez-vous pas qu'ils ne se racontent les menus, et alors ?...

Le Général. — Je voudrais bien voir qu'ils blâmassent leur chef.

La Baronne. — Non, non, mais sans blâmer, ils peuvent faire un rapprochement.

Le Général. — Ils peuvent bien faire tout ce qu'ils voudront ; mon dîner vaudra toujours mieux que celui de la pension, ou celui qu'ils auraient chez eux.

La Baronne. — Sans contredit, mais...

Le Général. — Ma chère amie, ne m'impatientez pas ; je suis irrité aujourd'hui ; je suis surmené ; je suis accablé de besogne, littéralement accablé.

La Baronne. — Est-ce qu'il y a quelque changement, quelque surcroît ?

Le Général. — Eh bien, je vous admire ; vous trouvez qu'il faut du surplus...

La Baronne. — Non, mais comme je sais que vous faites si facilement votre travail ordinaire...

Le Général. — C'est possible, et vous avez raison ; mais d'un moment à l'autre il faut pouvoir dominer les événements, et...

La Baronne. — Il est certain que ceux qui mènent le pays ont de graves soucis en tête.

Le Général. — Ah ! je ne vous le fais pas dire ; et puis, continuellement du monde à entendre ; les invitations du dîner de Monseigneur à lancer, le directeur du théâtre à recevoir ; et puis, j'attends le capitaine des remontes. Que sais-je encore ? il faut que tout me passe par les mains ; vous croyez peut-être que mon général de brigade est bon à quelque chose ?

La Baronne. — Mon Dieu, mon ami, je ne dis pas cela...

Le Général. — Voulez-vous franchement mon avis ?

La Baronne. — Je sais que...

Le Général. — Il a, comme nous disons, *fini de bien faire*. On ne se rend pas compte de ma position ; je suis tout seul pour faire marcher ma division. Est-ce mon chef d'état-major qu'il faut compter pour quelque chose ?

La Baronne. — Il est certain...

Le Général. — Mais non, là, vrai ; vous rendez-vous compte ?...

La Baronne. — Ah ! mon ami, tout le monde vous rend bien justice.

Le Général. — Je vous laisse à vos occupations, et je vais aux miennes. Comment trouvez-vous mon nouveau képi ?

La Baronne. — Mon ami, je le trouve un peu haut.

Le Général. — J'ai conservé la forme des Africains, est-ce que vous voudriez que je porte la forme des paperassiers, cette espèce de serre-tête ?

La Baronne. — Non, mon ami, d'ailleurs, tout vous va bien.

Le Général. — Il faut bien soutenir l'honneur de l'armée française ; et puis, nous autres Africains, voyez-vous, nous sommes pour la tradition. Allons, à tout à l'heure ! C'est entendu, il faut une différence entre le dîner de l'infanterie, et celui de la cavalerie, c'est compris, hein ?

La Baronne. — Oui, mon ami.

—

LE GÉNÉRAL, LE CAPITAINE.

Le Général. — Capitaine, dites au planton d'aller savoir des nouvelles de l'œil de la comtesse. Elle était hier menacée d'un compère-loriot, ce serait malencontreux, au moment des fêtes.

Le Capitaine. — Oui, mon g'ral.

Le Général. — Ah, mon Dieu, que de choses à faire ! Je ne sais pas comment j'arrive à penser à tout ; à propos, vous donnerez des ordres pour que la fanfare ne vienne pas ce soir ; elle est tellement aigre, cette fanfare, que l'autre jour la femme du receveur général en a été malade. La musique viendra au dessert ; avez-vous le programme ?

Le Capitaine — Le voici, mon g'ral.

Le Général. — Voyons, voyons : *Mélanges*, par M. Pomme, le chef d'orchestre ; vous direz à M. Pomme, que s'il continue à jouer de sa musique, je le ferai mettre dedans...

Le Capitaine. — Oui, mon g'ral.

Le Général. — Avec ça que ces *Mélanges*, c'est à porter le diable en terre.

Le Capitaine. — Oui, mon g'ral.

Le Général. — Ah ! voilà une bévue ! come c'est heureux que j'aie lu le programme. Il faut que j'aie l'œil à tout. Voyez, il annonce des variations sur *Je vais revoir ma Normandie* ; quelle imprudence ! on aurait tout de suite deviné que je demande la garnison de Rouen ; comme c'est malin !

Le Capitaine. — Je n'avais pas songé à....

Le Général. — Ah ! il n'y a que moi ici qui ait de la tête, et pourtant, capitaine, vous avez toute ma confiance, vous êtes un second moi-même ; avec vous je dépose le masque ..

Le Capitaine. — Mon g'ral est trop bon.

Le Général. — Certainement, que je suis trop bon, et on en abuse. Tenez, voilà votre programme corrigé ; faites-le remettre de suite à Pomme.

Le Capitaine. — Oui, mon g'ral.

—

CHEZ LA COMTESSE.

La Comtesse, à sa femme de chambre... — A-t-il l'air gentil le militaire qui vient savoir des nouvelles de mon œil ?

La Femme de chambre. — Oui, madame la comtesse, il a l'air très bien.

La Comtesse. — Eh bien, attendez ; priez-le alors de reporter mes bottines chez le cordonnier qui est à côté de la cathédrale, avant de tourner sur la place des Bêtes à cornes.

La Femme de chambre. — Oui, madame la comtesse.

La Comtesse. — Attendez, attendez ! je vais faire mieux, je vais lui expliquer moi-même ; dites-lui qu'il approche son cheval du balcon.

Elle va à la fenêtre.

La Comtesse. — Tenez, militaire, vous voyez bien ces bottines-là, n'est-ce pas? Ah, c'est vous monsieur d'Arcachon-Thémines.

D'Arcachon-Thémines. — Oui, comtesse, bien heureux d'être à vos ordres.

Il s'empare des bottines.

La Comtesse. — Comment, vraiment, vous voulez aller chez le cordonnier ?

D'Arcachon. — Je crois bien, avec enthousiasme.

La Comtesse. — Oh ! que vous avez là un joli cheval ! est-ce que c'est M. de Camors ?

D'Arcachon. — Non, c'est Passe-Partout.

La Comtesse. — Il est charmant, en vérité ; est-ce celui qui a couru ?

D'Arcachon. — Lui-même.

La Comtesse. — Attendez que je lui donne du sucre.

D'Arcachon. — Trop bonne mille fois ; comment va votre œil ?

La Comtesse. — Comme vous voyez, j'y passe un anneau d'or.

D'Arcachon. — Ça ne se voit pas au reste.

La Comtesse. — Ah ! par exemple, je suis défigurée ; mais il est convenu qu'on dit toujours que ça ne se voit pas.

D'Arcachon. — Vous êtes toujours

charmante, voilà la vérité ; mais si vous souffrez, pourquoi ne mettez-vous pas un collyre?

La Comtesse. — Sur mon œil! y pensez-vous? Est-ce que je trouverais rien ici? D'abord, je n'ai confiance que dans les médicaments préparés par M. Mialhe?

D'Arcachon. — Mais pour l'œil?

La Comtesse. — Ah! Dieu, pour l'œil, mais à plus forte raison que pour toute autre chose.

D'Arcachon. — Voulez-vous que je demande une permission pour aller à Paris chez M. Mialhe?

La Comtesse. — Vous en seriez bien capable ; mais j'espère que demain je serai guérie ou à peu près.

D'Arcachon. — Alors, gardez-moi le cotillon?

La Comtesse. — Oh! oh! c'est qu'on dit que Monseigneur y sera.

D'Arcachon. — Eh bien! quand il y serait, je ne pense pas qu'il danse le cotillon avec vous?

La Comtesse. — Êtes-vous assez irrévérencieux! Je veux dire que peut-être on ne dansera pas à cause de Sa Grandeur.

D'Arcachon. — Non, non, j'y pense maintenant; le dîner de l'évêque est ajourné; ainsi vous me donnez le cotillon?

La Comtesse. — C'est entendu.

D'Arcachon, à voix basse. — Au moins je pourrai vous redire ce que je vous ai dit l'autre jour.

La Comtesse, fermant la fenêtre. — Voulez-vous bien vous taire, et le colonel qui pourrait rentrer!

—

A LA DIVISION

LE GÉNÉRAL
LE DIRECTEUR DU THÉATRE

Le Général. — J'aime mieux vous dire tout de suite que je ne suis pas content de votre dugazon.

Le Directeur. — Monsieur le général m'étonne ; elle a pourtant chanté pendant plusieurs années à Paris.

Le Général. — Eh! justement, c'est ce dont je me plains ; elle n'en peut plus, cette femme-là.

Le Directeur. — Ah! je vais vous dire, monsieur le général, c'est qu'elle arrive de Bordeaux.

Le Général. — Pourquoi n'en peut-on plus, quand on arrive de Bordeaux?

Le Directeur. — Ah! c'est que le public de Bordeaux n'est rien en comparaison de celui de Paris.

Le Général. — Voyons, arrêtons le programme : d'abord *la Dame blanche* ; vous ne donnerez jamais assez *la Dame blanche*.

Le Directeur. — J'aurais peur, à la fin, d'ennuyer messieurs les officiers.

Le Général. — Se fatiguer de la *Dame blanche!* A quoi pensez-vous? Je voudrais bien voir. Ensuite *le Trouvère*...

Le Directeur. — C'est que je n'ai pas les paroles; dans le cas où les chanteurs sont fatigués ou manquent, on dit les paroles et ça passe.

Le Général. — Eh bien, qu'est-ce que cela? Allez chez le major, il tourne le couplet comme personne, ce diable de major; il vous arrangera ça en opéra-comique.

Le Directeur. — Et puis c'est que c'est le décor...

Le Général. — Mon Dieu, tout peut se passer dans un salon ; vous arrangez un joli salon. Qu'est-ce que le théâtre, après tout? La représentation de la vie; eh bien, tout se passe dans un salon.

Le Directeur. — Monsieur le général a bien raison.

Le Général. — Connaissez-vous les grands appartements de la division?

Le Directeur. — Non, monsieur le général, c'est trop d'honneur.

Le Général. — Je vais vous les faire voir ; ça vous donnera des idées ; dès que vous aurez un salon convenable, vous êtes sauvé. Maintenant pour les mœurs, faites attention : il faut que nous puissions mener nos filles.

Le Directeur. — Monsieur le général, je vous prie de croire... Tenez, voici le programme.

Le Général, lisant. — *La Mariée du Mardi-Gras* ; très bien. *Le Carnaval d'un merle blanc*, parfait; *le Chapeau de paille d'Italie*, on l'aurait demandé si vous ne l'aviez pas mis; *la Tour de Nesle*, impossible; *Mademoiselle de Belle-Isle*, interdit...

Le Directeur. — Comment, monsieur le général! c'est du répertoire du Théâtre-Français.

Le Général. — Monsieur, rappelez-vous ceci : je ne supporte pas qu'on altère le caractère des personnages historiques; or, vous avez Marguerite de Bourgogne et le maréchal de Richelieu... Vous comprenez...

Le Directeur. — Oui, monsieur le général.

Le Général. — Inutile d'insister. Tout ce que vous voudrez, excepté les personnages historiques. Au point de démoralisation où nous sommes... Ah! vous ne vous attendiez pas à trouver un homme aussi au courant des choses... J'embrasse tout à la fois ; mûri par la vie des camps, côtoyant la mort...

Le Capitaine aide de camp. — On apporte une paire de bottines.

Le Général. — Qui est-ce qui fait remettre ça?

Lo Capitiane. — D'Arcachon-Thémines avec d'autres paquets et des dépêches.

Le Général, prenant les bottines. — Il y a erreur, ces bottines ne sont pas pour moi. Ce diable d'Arcachon ne sait jamais ce qu'il fait ; je vais le mettre aux arrêts, car, dans un moment grave, toutes ces confusions pourraient être préjudiciables.

Regardant les bottines.

Ces bottines doivent être pour la comtesse chez laquelle je l'ai envoyé tout-à-l'heure ; joli pied, ma foi, mais je lui dis toujours, elle porte des talons trop hauts et trop pointus ; elle se flanquera par terre. Et puis, ça déforme les pieds... C'est égal, je vais le mettre aux arrêts...

A.

LE RÉVEIL

Sept heures ont sonné il n'y a pas longtemps, un faible rayon de lumière rend transparente la perse bleue et blanche des rideaux, le feu brûle déjà, pétillant et sifflant comme heureux de renaître. Au milieu de la chambre, sur une grande toile cirée brillante, le bain, les éponges, le savon, et dans une corbeille couverte de mousseline blanche et pomponnée de gros nœuds bleus le petit linge disposé en ordre ; la grosse boîte de poudre est ouverte, et la houpette frisée laisse voir des plumes douces et blanches ; sur un séchoir, devant le feu, les serviettes molles et épaisses qui vont tout à l'heure frotter les petits corps frissonnants. Tout dort encore. Cependant un rideau blanc a remué, puis en un instant est repoussé et une figure rieuse se penche sur la couchette. Un enfant bien portant ne sommeille jamais, il passe du plus profond repos au réveil complet.

— Bonjour, Nana.

— Bonjour, mon gros.

Le petit remue la tête de droite et de gauche à la façon des oiseaux qui regardent au-dessus du nid. Dans l'autre couchette rien ne bouge. La bonne se prépare déjà à baigner le plus matinal quand une bonne forte voix crie à travers la chambre :

— Toto! Toto!

A cet appel, le second rideau frémit et une frimousse encore un peu assoupie se montre paresseusement.

— Viens dans mon dodo, Toto! crie le frère aîné.

A cet appel, soudainement rasséréné, M. Toto, sans se faire prier, saute à terre, s'embarrassant dans sa grande chemise de nuit ; il tient son chien dans ses bras, ce qui ne facilite pas ses mouvements ; la bonne l'enlève au passage et donne une claque légère et sonore à sa petite cuisse rebondie ; le gamin se démène ; enfin il est dans le dodo de François.

Les deux têtes blondes et toutes semblables se rapprochent, les yeux bleus petillent, les petites lèvres se rencontrent, on entend de frais baisers, chant matinal de ces chardonnerets. Les enfants ont entre eux des trésors de tendresse ; les deux petits frères se serrent, se regardent, s'enlacent.

— Tu me *tortilles*, Toto, dit François ; ce qui veut dire : tu me chatouilles.

Ainsi encouragé, M. Toto tortille de plus

belle ; ce sont des bonds, des luttes dans l'étroite couchette, et puis le rire frais qui s'envole de ces petits cœurs légers.

Mais le moment solennel est venu, M. Toto doit être baigné. On le pose debout dans la baignoire.

— Asseyez-vous donc, monsieur Toto.

Toto n'entend pas ainsi la chose ; son corps rose, rond et ferme se cambre comme celui d'un Cupidon bandant son arc ; jamais le petit dieu n'eut plus fière mine.

— Ça mouille ! crie Toto en retirant un pied de l'eau.

A cette découverte (toujours nouvelle), Toto élève une plainte formidable. Pendant qu'il se recueille pour crier plus fort, l'éponge est suspendue sur sa tête et l'eau ruisselle sur lui ; alors, d'un effort désespéré, soudain, le bambin se tait, s'assied et se console en attrapant les canards, dauphins et autres animaux aquatiques qu'une sage prévision a fait flotter à la surface de l'eau. Pendant ce temps, le savon mousse, et le petit corps, frotté d'une main ferme, se colore d'une teinte plus rouge ; vivement l'enfant est sorti de l'eau, ruisselant, se faisant petit, tâchant d'avoir froid ; mais la flanelle chaude l'a bientôt enveloppé.

— Ça gratte, dit de nouveau sentencieusement Toto. Pourtant, à peine sa chemise passée, il s'élance des mains qui le retiennent et parcourt la chambre en poussant des cris de joie et frappant de ses mains potelées ses cuisses dodues. Les enfants ont une jouissance inouïe à être nus ; tout leur corps semble frémir d'aise en se sentant libre de la moindre entrave. Enfin on a rattrappé M. Toto, et François, à son tour, est dans l'eau. Tout à coup Toto pousse un cri perçant :

— Mon chien !

En effet, François ayant jugé un bain indispensable à cet intéressant quadrupède, est en train, pendant qu'on le savonne lui-même, de rendre la pareille au toutou dont la frisure revêt des aspects mélancoliques. C'est une lutte entre les deux garçons, l'un tire une oreille, l'autre une patte, l'eau éclabousse de toute part. Toto pleure d'un œil. François rit de toutes ses quenoches ; enfin le chien est sauvé. Toto le serre sur son cœur et se laisse habiller ; François, de son côté, donne l'exemple et se soumet à la brosse et au peigne sans dire un mot.

Alors on apporte la soupe, du bon lait fumant où se baignent de grosses tranches de pain. On passe les tabliers blancs encore tout roides, les petits visages luisent, les *tuffes* se tiennent droites, et les pauvres mollets, pommelés de noirs et de bleus, sont bien rougeauds. On se met à table. Toto reçoit encore la becquée, mais François, d'un air sérieux, promène sa cuillière dans l'assiette.

— Sur le bord, répète la Nana tout en satisfaisant l'appétit de Toto qui, de temps en temps, fourre le museau de son fidèle ami dans l'assiette. Les enfants mangent lentement, le déjeuner est l'affaire d'un bon quart d'heure.

Maintenant on va dire bonjour à papa et à maman. François saisit un tambour et Toto emmaillotte tendrement son chien ; la porte est ouverte, les tambours battent aux champs, on fait une bruyante invasion dans la chambre maternelle. En un instant les deux gamins ont sauté sur le grand lit ; la mère se cache sous la couverture, on la cherche, on l'appelle... C'est un bon moment... Heureuses mères !

BRADA.

LE TIGRE ROYAL DU BENGALE

(*Suite.*)

Un gentleman écrit dans une lettre, datée de Nayadounka et de juillet 1869 :

« Je ne compte plus les bestiaux tués dans mon district. En fait d'hommes, un seul tigre a tué dans l'année 1867-68, ici, 27 personnes ; là, 34 ; plus loin, 47. Un jour il tua toute une famille, composée du père, de la mère et de trois enfants. Il se jetait sur des villageois et faisait quatre ou cinq victimes à la fois. Le jour même qu'il périt, il avait encore tué sept personnes.

Il allait et venait dans une zone de 20 milles de longueur, sur une largeur indéterminée, et ne passait jamais deux jours de suite dans le même canton. Il se fit enfin tuer en revenant dévorer les restes d'une de ses victimes (d'une femme). On avait attaché à ces débris un fil qui communiquait avec la batterie d'un fusil. »

Le gouvernement du Bengale a donc raison de payer des primes pour la destruction des tigres. Les chasseurs indigènes, encouragés par ces récompenses, tirent la bête ou l'empoisonnent avec de la strychnine. Quelques officiers anglais déplorent d'avance l'extinction d'une race si gênante pourtant dans un pays civilisé. Ce sont des regrets prématurés, car le nombre des tigres a plutôt augmenté que diminué dans ces dernières années, et cela est dû en partie au désarmement de la population à la suite de la grande insurrection des cipayes.

Le docteur Fayrer appelle notre attention sur un fait remarquable : c'est que beaucoup de personnes blessées par des tigres en reviennent. Le tigre tue rarement sur place, à moins que sa massive patte de devant ne fracasse le crâne. S'il n'est point un mangeur d'hommes, il ne traîne pas le corps bien loin ou même ne laisse sur place. Il est plus d'un officier vivant encore qui a été mordu ou égratigné. Le tigre donne un ou deux coups de dents vers l'épaule ou à la tête, secoue deux ou trois fois la victime, la traîne à quelques mètres et la laisse tomber.

L'homme a pour l'ordinaire une épaule ou un membre fracturé, et le corps lacéré par les terribles griffes. On s'est imaginé à tort que les griffes et les dents du tigre sont venimeuses. C'est la chaleur du climat qui fait le danger ou qui l'augmente. La guérison est possible, comme le prouve l'exemple suivant, choisi entre plusieurs autres :

« Baldéo Singh, radjpoute, âgé de trente ans, nous fut amené dans la soirée du 22 septembre, fort mal accomodé par un tigre qu'il avait blessé. L'épaule gauche présentait par devant une blessure profonde, par derrière une blessure superficielle, le flanc gauche, trois morsures. L'une des trois, assez large pour laisser entrer trois doigts au moins, pénétrait par devant dans l'abdomen ; les deux autres arrivaient aussi par derrière jusque dans la cavité abdominale, mais sans atteindre les intestins.

Baldéo Singh avait aussi une ou deux blessures légères dans la région des côtes. On les pansa toutes avec du coton trempé dans de l'huile carbolique. Elles guérirent rapidement. Le blessé est, dès à présent, en état de sortir et de marcher. Il reste une plaie superficielle qui est en bonne voie. »

Le capitaine H··· fut moins heureux, il y a quelques années. Il chassait à pied dans la présidence de Madras. Il fit lever un tigre et le blessa plusieurs fois :

« Le tigre se jeta sur le capitaine, le saisit par les reins, le secoua fortement une ou deux fois, le laissa tomber, le retourna pour le reprendre et le secouer encore, le lâcha et disparut. Les rabatteurs, qui s'étaient sauvés sur des arbres ou cachés de leur mieux, vinrent à son aide et le portèrent à la station. Il ne souffrait point, et il put expliquer comment le tigre l'avait saisi et houspillé ; mais il succomba quelques heures plus tard. »

Quiconque a examiné une tête de tigre avec ses formidables canines s'étonnera qu'un homme puisse survivre après avoir été broyé entre de pareilles mâchoires. Il ne se passe guère d'année que les journaux n'aient à enregistrer la mort de quelque vaillant chasseur.

Les tigres en cage, conduits en laisse, lâchés dans l'arène pour combattre des buffles, des éléphants, des ours, etc., ont fait partie, de temps immémorial, de la pompe des cours d'Orient. Le docteur Fayrer a assisté à plusieurs de ces combats de tigres à Lucknow, du temps de Wadjid Ally. On peut voir à l'« India Museum » un joujou de Tippeo Sahib : un tigre qui met en pièces un soldat anglais. N'est-ce pas une preuve que les souverains de l'Inde se servaient du tigre pour exécuter des arrêts de mort ? Un de nos amis a vu un tigre enfermé dans une cage à l'entrée de la citadelle de Bénarès, pendant les chaleurs de 1875. Il appartenait au rajah, et, dans sa fureur, il s'était rongé les extrémités des pattes. Les plaies, remplies de vermine, exhalaient une puanteur affreuse. Les tigres frappés d'une balle se déchirent souvent pendant leur agonie.

Un cas tout à fait particulier est celui d'un de ces animaux découragé par le changement de lieu ou la maladie. On l'avait pris, mis en cage, transporté jusqu'à Chounar, au bord du Gange. Il s'agissait de passer le fleuve en bac pour reprendre, à l'autre bord, la route de Bénarès ; mais il était trop tard pour s'embarquer le jour même. Les gardiens laissèrent le tigre sur le sable, dans sa cage, jusqu'au lendemain. Pendant la nuit, il s'échappa et se dirigea vers les cantonnements. Le commandant ordonna aussitôt aux femmes et aux enfants de se tenir enfermés, rassembla la garnison armée de ses vieux fusils, et partit en quête du tigre. On le trouva caché dans un cimetière, on tira sur lui, on le blessa. Maté sans doute par son emprisonnement, il n'essaya point d'attaquer et se dirigea dans un champ voisin. On le suivit, et une nouvelle décharge l'acheva.

Les tigres se montrent quelquefois là où personne ne s'aviserait de les chercher. Par exemple, à l'époque de l'assassinat de lord Mayo, un tigre vint se faire tuer dans les rues de Bénarès. D'où venait-il ? C'est un mystère. Le gouvernement soupçonna quelque machination, car une vieille légende prophétisait un grand bouleversement pour le jour que pareille aventure arriverait. Au printemps 1875, un autre tigre vint se faire tuer de même dans la ville de Corakpore. Celui-ci venait droit de ses forêts. On informa aussitôt le magistrat, qui était grand amateur de chasse. Persuadé que ce ne pouvait être qu'un léopard, il prit son fusil et

courut après la bête, accompagné du chef de police et de quelques serviteurs. Il tira. Le tigre bondit. Le magistrat se jeta vivement de côté, et le tigre tua d'un coup de patte sur la tête le chef de police, qui était derrière le magistrat. Le malheureux guérissait à peine de blessures que lui avaient faites les Dacoïtes.

La chasse au tigre est un amusement pour lequel se passionnent les officiers de l'armée des Indes et les employés civils. Elle se pratique de trois manières, suivant les localités. Dans l'Inde centrale, les chasseurs montent sur des éléphants qui attendent de pied ferme l'attaque du tigre, pour peu qu'ils soient bien dressés.

Dans l'Inde méridionale, qui est pauvre en éléphants domestiques, on tire généralement le tigre à pied. C'est une très mauvaise méthode, car le chasseur est souvent exposé à jouer sa vie sur un seul coup de feu. Dans les provinces du Nord Ouest, on tire pour l'ordinaire les tigres du haut d'un « machaun » ou plate forme établie à cet effet dans les mères-branches d'un arbre, le tout sans préjudice de l'empoisonnement par la strychnine que les « shikaris » pratiquent pour gagner les primes du gouvernement. Dans le Wynaad, les Hindous d'une certaine caste s'assemblent en grand nombre, poussent le tigre dans un filet et le percent de leurs lances, quand il est bien empêtré. En dépit de tous ces procédés meurtriers, le nombre des tigres n'a guère diminué dans beaucoup de districts.

Il arrive souvent à des Européens ou à des indigènes, que leur métier oblige à fréquenter les jungles, de se trouver inopinément face à face avec un tigre.

La plupart du temps, il suffit de ne pas reculer et de pousser un cri pour que l'animal se retire, à moins que ce ne soit un mangeur de chair humaine ou un tigre de mauvaise humeur, car les tigres ont des caprices comme nous. En pareille rencontre, c'est folie de fuir ; car le tigre perd alors sa peur instinctive de l'homme, rattrape le fugitif en quelques bonds et lui brise le crâne d'un coup de patte. Parfois les circonstances sont telles qu'il n'y a pas à hésiter et qu'il faut tirer sur-le-champ. Un chasseur était assis par terre, derrière un rideau de feuillage, guettant des daims qu'on rabattait vers lui. Deux jeunes tigres arrivèrent en folâtrant et passèrent devant lui pour gagner le jungle. Quelques secondes après survint la tigresse. Elle écoutait les cris des rabatteurs, et cherchait ses petits. Un des shikaris qui accompagnait le chasseur fit un léger bruit, et à l'instant même la tigresse braqua les yeux sur lui. Il vit qu'il n'y avait pas deux partis à prendre, fit feu résolûment avec une arme à canon lisse, la seule qu'il eût, et se jeta vivement de côté.

A sa grande joie, il s'aperçut qu'il l'avait tuée net Des incidents de ce genre reparaissent assez souvent dans les relations , mais ce n'est pas une raison pour aller braver le tigre à pied. Autre chose est de faire hardiment tête au danger dans un moment critique, autre chose de s'y exposer avec une téméraire imprudence.

Pendant la saison froide et pluvieuse le tigre vagabonde. Aussi le chasse-t-on de préférence au Bengale, dans le royaume d'Oude, dans le nord de l'Inde, pendant les mois brûlants de mars, d'avril et de mai. Il est alors d'autant plus facile à débusquer qu'il gîte de préférence dans les hautes herbes (« nurkool » ou « nul ») qui restent vertes dans le voisinage des mares ou des marais. et que dans le reste de la plaine les indigènes ont nettoyé le terrain en brûlant les broussailles et les buissons qui pourraient nuire aux semailles.

Parmi les dernières publications sur la question, une des meilleurs est l'ouvrage d'un officier des douanes en retraite. Entre autres faits curieux, l'auteur constate que le tigre rencontre quelquefois des adversaires dignes de lui :

« Il y a quelque temps on trouva morts dans le jungle, côte à côte, un gros ours et un tigre qui portaient tous les deux les marques d'une lutte à outrance, tellement mutilés que les indigènes ne prirent pas la peine de les dépouiller. Plus loin, c'est un tigre et un énorme sanglier qui gisent à quelques pieds l'un de l'autre. Ailleurs un tigre fuit devant une meute de chiens sauvages. »

On s'étonne que ces chiens ne dépeuplent pas promptement le pays. Ils sont de petite taille et ne donnent pas de la voix ; mais ils sont très hardis et très opiniâtres.

« Quand une de leurs meutes a fait lever un animal quelconque, daim ou tigre, la bête est perdue. Ils ne la lâchent plus, la poursuivent des jours entiers, jusqu'à ce qu'elle tombe d'épuisement, ou, si elle se retourne pour faire tête, ils l'attaquent et le nombre l'emporte. Tous les animaux craignent le chien sauvage.

Ils échapperont à un autre ennemi par leur vitesse par ruse, de haute lutte ; mais leur instinct les avertit qu'il n'y a point de ressource contre le chien sauvage, aussi intrépide que persévérant. »

L'agilité de l'espèce est démontrée par l'exemple d'un tigre qui, cerné de toutes parts, s'échappe en franchissant d'un bond un roc à pic de 16 à 20 pieds pour gagner une colline.

L'officier des douanes rend fort bien compte du genre de chasse en usage dans le district de Mirzapour. Des amateurs anglais, campés sous la tente, apprennent qu'on a relevé dans le voisinage les traces d'un tigre. Ils font venir le shikari du district, lui commandent d'aller choisir un emplacement convenable et de se procurer une victime. Cette victime est toujours un jeune buffle. Un animal de moindre taille pourrait devenir la proie d'un léopard et un tigre reculerait devant un buffle adulte. La victime est solidement attachée à un pieu, sur le passage présumé du tigre.

Deux ou trois villageois, qui ont accompagné le shikari, entaillent les arbres à coups de hache pour installer une sorte de plancher ou de plate-forme qui domine le débouché et qui est masquée par des perches garnies de branchages ; puis la petite troupe quitte le jungle en toute hâte, à la chute du jour, quand les bêtes sauvages commencent à circuler. On envoie prévenir dans les villages voisins qu'on demande des hommes et des jeunes gens pour faire une battue le lendemain.

Dès le point du jour, le shikari, assisté d'un ou de deux compagnons expérimentés, s'avance avec précaution dans le jungle pour voir si la victime a été tuée. S'il peut revenir annoncer que oui, les chasseurs, qui l'attendaient avec impatience, partent aussitôt pour les plates-formes et s'empressent d'y monter, sans faire de bruit. Elles sont établies à une dizaine de pieds au-dessus du sol, précisément hors des atteints d'un tigre qui s'aviserait de se dresser debout.

S'il essayait d'y arriver d'un bond, il passerait probablement par dessus, sans faire de mal à personne. Si, au contraire, elles étaient placées plus haut, il pourrait tomber au milieu de la compagnie. Huit ou dix des plus braves villageois se postent sur des arbres à droite et à gauche des chasseurs. Ils sont là pour empêcher le tigre de se détourner au lieu de suivre le sentier qui mène droit aux plates formes. Le moindre bruit y suffit, un sifflement, un coup sur l'arbre avec le manche de la hache, au besoin une feuille qu'on fait tomber, à moins qu'on n'ait affaire à une bête très-résolue.

Cependant le shikari, avec une cinquantaine, une soixantaine de traqueurs ou plus, est allé prendre le tigre par derrière. Les hommes se déploient en demi cercle, s'avancent en poussant des cris, en battant du tamtam, et font lever tout le gibier de cette partie du jungle. C'est un sanglier, une hyène, un ours. Les chasseurs laissent tout passer. Une détonation empêcherait le tigre d'approcher des plates-formes.

Il s'échapperait à droite, à gauche, ou reviendrait sur les traqueurs et les chargerait. On aurait des blessés, des mutilés, des morts. Si tout va bien, un tigre ou peut-être deux passent au trot devant les plates-formes et sont accueillis par une grêle de balles.

Les traqueurs rejoignent, les chasseurs descendent : le tigre, placé sur une civière de bambou, est rapporté au campement, au bruit du tam-tam et au milieu d'une allégresse générale.

« Les traqueurs sont ensuite passés en revue et payés un à un, les jeunes garçons à raison de 2, 3 ou 4 « pice » (7 à 15 centimes), les hommes à raison de 5 « pice » par tête (17 à 18 centimes), les villageois postés sur les arbres à 2 « annas » (30 centimes), et le shikari à raison de 2 ou 3 roupies (5 francs à 6 fr. 50). »

Un chasseur fait quelquefois traîner une carcasse au pied d'un arbre dans le voisinage du repaire d'un tigre, grimpe dans les branches à une bonne hauteur, et passe la nuit à épier l'approche du tigre. Cette méthode très chanceuse exige beaucoup de patience, mais peut donner de bons résultats.

Dans le district de Mirzapour, les indigènes élèvent, sur l'emplacement où un homme a été tué par un tigre, un cône de terre large de 1 pied et demi ou 2 pieds à la base, d'environ 6 pouces au sommet.

Ces cônes sont soigneusement blanchis à la chaux, ornés de fleurs et de vases. Ce serait un affreux sacrilège que de les dégrader. Une fois par an la population des villages voisins s'assemble autour d'un de ces monuments. Elle célèbre les rites pour apaiser l'esprit de la victime et l'empêcher de reparaître sous la forme d'un nouveau tigre, car leur superstition va jusqu'à leur faire craindre une pareille métamorphose, et ils s'imaginent d'ailleurs qu'un tigre mort peut aussi ressusciter directement.

Au milieu de détails oiseux, nous relevons un ou deux faits dans un ouvrage imprimé à Mirzapour et sorti des presses de l'école des orphelins : *Orphan schoolpress*. Nous y voyons figurer, entre autres, un tigre blanc, rayé de brun qui aurait tout l'air d'un fantôme. C'était probablement un tigre très vieux ou un albinos. Les lignes suivantes expriment assez bien la ressemblance qui existe entre le caractère du tigre et celui du chat. Il y a une victime liée à un poteau et un chasseur perché sur un arbre pour attendre le moment de tirer le tigre :

« Quand il n'est point pressé par la faim, il semble éprouver le même plaisir à jouer avec sa proie que le chat à tourmenter une souris. Il gambade autour du buffe, comme s'il était heureux de sa frayeur, et quand la pauvre bête, dans un accès de désespoir, essaye de le frapper de ses cornes, il bondit légèrement par-dessus sa tête et recommence en sens inverse. Enfin, quand il a réussi à se mettre en appétit, il fracasse la tête de la victime d'un coup de patte et commence son repas. »

On découvre et on voit encore mieux le tigre du haut des platos-formes. Tantôt il s'élance hors d'un fourré et se précipite droit devant lui, la queue levée, les oreilles rabattues, plein de rage. « Plus souvent on l'aperçoit à 400 ou 500 mètres de distance qui s'avance posément, à découvert, qui s'arrête à peu près tous les 20 mètres qui rejette à moitié la tête sur l'épaule pour écouter le bruit des traqueurs. Il est superbe avec sa tête dressée, sa queue pendante, et sa belle peau dorée par la lumière. »

Un instant plus tard, il mord la poussière et se débat dans son agonie. Son crâne ira orner le cabinet du chasseur dans la vieille Angleterre. Sa peau servira de tapis devant une cheminée. Ses griffes montées en or, sous forme de broche, brilleront au cou d'une jeune miss. Une mère et une fiancée seront fières de ces cadeaux. C'est que la beauté du tigre survit longtemps après sa mort.

Transportons-nous par la pensée aux environs de Matine, dans les fôrets de l'extrême Orient, et campons-nous sous la tente du capitaine Forsyth. Le calme de la nuit est tout à coup troublé par un concert désagréable pour le voyageur qu'il réveille sous son fragile abri :

« Un long gémissement, semblable au miaulement prolongé d'un énorme chat, se fit d'abord entendre. Il partait du lit d'une rivière, à quelques centaines de mètres en aval de ma tente. Peu après, d'une distance d'un mille ou environ, en amont, vibra un rugissement profond, et il avait à peine cessé qu'un rugissement d'un timbre encore plus grave lui répondit de derrière le campement.

» Quand ils se rejoignirent, le bruit cessa pendant un quart d'heure environ, et j'essayais de me rendormir, quand l'effroyable concert reprit de plus belle vers le point d'où la tigresse avait lancé son appel aux deux rivaux. Cent chats ne feraient pas un pareil tapage. Ces cris et ses grondements, interrompus par des intervalles de silence, troublèrent notre repos pendant toute l'heure suivante, puis cessèrent à mesure que les tigres s'éloignaient en suivant toujours le lit de la rivière. Le matin, je trouvai imprimées sur le sable les traces de cet épisode. Des taches de sang attestaient combien la lutte avait été acharnée. »

Le capitaine Forsyth ne croit pas que les chiens sauvages, si nombreuse que soit la meute, puissent venir à bout d'un tigre, mais il admet qu'ils puissent le harceler et l'épuiser en lui ôtant toute chance de se procurer une proie. On raconte, dit-il, une foule d'anecdotes où figurent des tigres réduits à grimper sur des arbres (ce qui est tout à fait contraire à leurs habitudes) pour échapper aux chiens. Le capitaine vit un jour les ossements d'un tigre qui blanchissaient sur une saillie de rocher, et plusieurs personnes lui affirmèrent qu'elles avaient vu de leurs yeux le tigre couché sur le rocher et entouré à distance par une meute de chiens sauvages.

En 1861, un tigre fut tué à Joubboulpour pendant la saison froide. Le gouverneur général était en tournée et faisait sa première visite dans l'Inde centrale :

« Je le surveillais depuis près d'une semaine, dit le capitaine, et je le tenais bloqué sur une petite colline, que j'entourais d'une ceinture de feu. Je le nourrissais en lui fournissant chaque nuit une vache. Enfin, une cinquantaine d'éléphants, portant le brillant état major du vice-roi, le délogèrent et le poussèrent dans la plaine, où il tomba sous une grêle de balles. Il eut l'honneur d'être peint par un émule de Landseer, à la lumière des torches, à l'ombre du drapeau anglais, et mon « kowdah », traversé d'outre en outre par une balle, me rappela longtemps quels tireurs le vice-roi réunit autour de lui. »

On peut diviser les tigres en trois groupes :

Ceux qui mènent une vie parfaitement sauvage et retirée au fond des jungles, qui ne se nourrissent que de gibier, et qui rendent même service à l'homme, en diminuant le nombre des daims et des nylgau qui ravagent les moissons.

Ceux qui prélèvent un impôt sur le bétail. Ils son grands et gros, au lieu que le tigre du jungle est petit et agile. Ils s'établissent dans le voisinage des terrains de pâture et des eaux fréquentés par les bœufs, ne s'inquiètent pas des « ahirs » ou bergers, et consomment un bœuf à peu près tous les cinq jours. Si on tire sur eux quand ils reviennent à leur victime, ils en cherchent une autre ; et la tigresse avec ses petits dévore au moins un bœuf par nuit,

Ceux qui ont le caractère chagrin et qui, ayant une fois tâté de l'homme, tournent au cannibalisme, répandent quelquefois la terreur dans tout le district, jusqu'à ce qu'ils soient détruits par quelque chasseur européen. Ils sont rusés et dangereux. Les shikaris n'osent les affronter, et ils essayent de les empoisonner avec de la strychnine. Du reste, dans ce pays de l'Inde, les loups et les panthères ont aussi une tendance à devenir anthropophages. La panthère est alors plus cruelle et plus dangereuse que le tigre. Elle est plus agile, plus sainguinaire, plus courageuse quand on l'attaque, plus difficile à atteindre, parce qu'elle est plus petite et qu'elle grimpe aux arbres, tandis que le tigre ne peut escalader qu'un tronc incliné. En 1858, une de ces panthères désola la partie nord du district de Séoui, et tua une centaine de personnes avant d'être abattue. Elle ne dévorait jamais les corps, mais suçait le sang par la gorge. Son mode d'attaque consistait à se glisser la nuit dans une maison et à étrangler quelque dormeur, à grimper aux plates-formes d'où les villageois gardent leurs champs pendant la nuit, et à en arracher le veilleur. La pratique habituelle du tigre est de se mettre en embuscade et de terrasser un malheureux au passage. A quelque temps de là, quelques pauvres débris rappellent seuls l'incident.

(*A suivre*).

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages*. — Sommaire de la 993e livraison (17 janvier 1880). — Six mois en Australie, par M. Désiré Charnay, chargé d'une mission scientifique par le Ministère de l'instruction publique (1878). — Texte et dessins inédits. — Onze dessins de Riou, A. de Bar, H. Clerget, Barclay, H. Chapuis, H. Catenacci, E. Théroud et Taylor, avec une carte.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Ce boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Les Bals Masqués donnés le Samedi à Crémorne obtiennent un succès sans précédent.

Au CIRQUE FERNANDO, début des célèbres vélocipédistes aériens : les frères *De Coma;* exercices complétement nouveaux, n'ayant jamais été vus en France. Ils traversent toute l'enceinte du Cirque avec un vélocipède sur un fil de fer, pendant que les deux autres font du trapèze au-dessous.

Au nombre des produits hygiéniques exposés au palais de l'Industrie, le jury des récompenses devait tout particulièrement distinguer le *Thymol-Doré*, dont les propriétés anti-épidémiques et tonifiantes sont des plus remarquables. Aussi l'excellent produit a-t-il été honoré d'une *médaille d'argent*. Rappelons, au moment où le froid va sévir, que les lotions quotidiennes au *Thymol-Doré* préservent sûrement des gerçures, crevasses, engelures, etc.

La première année du *Journal des Connaissances Utiles* vient de paraître chez les éditeurs Tolmer et Cie.

Ce recueil, qui a obtenu le plus grand et le plus légitime succès, est une véritable encyclopédie. Voyages, hygiène, travaux publics, navigation, astronomie, agriculture, en un mot tout ce qui peut intéresser est étudié dans l'ouvrage que nous signalons à nos lecteurs.

De belles gravures sont intercalées dans le texte et complètent ainsi le *Journal des Connaissances Utiles*.

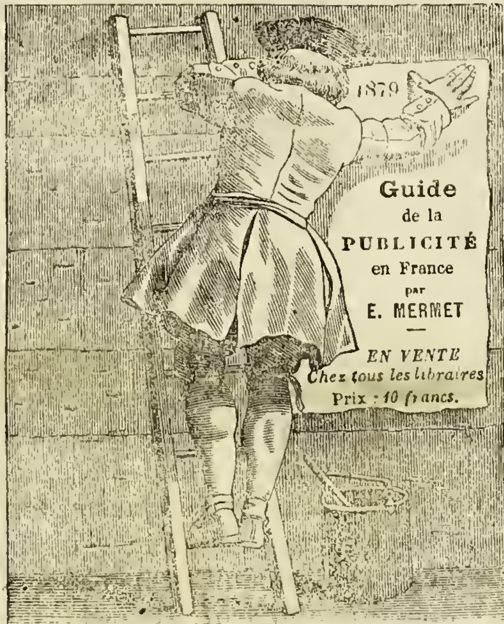
MERVEILLEUX

12 fr. MONTRE CYLINDRE AMÉRICAINE

se remontant et se mettant à l'heure sans rien ouvrir, en beau métal nickelé richement décoré or relief, envoyée franco avec garantie sur facture et tarif de Montres et Chaines de tout prix et genre.— Adr mandat ou timb. au dépositaire de France, G. Tribaudeau ft rue Clos-St-Paul 4 à Besançon (Doubs).

LE MÊME Seul fabt ayant exposé à Sydney (Australie) VEND :

Montres à clef ordinaires 5 fr.—**Montres-Réveil** à cyl. 18 fr.
Remontoirs tout Argent à sces, 25 fr., et tout OR à sces, 75 fr.



ARNOLD
PÉDICURE
rue Montmartre
165
PARIS

CHEZ LUI
DE MIDI
A LA NUIT
2 fr.
LA SÉANCE

MM. les Docteurs TROUSSEAU et PIDOUX
Dans leur *Traité de Thérapeutique*
RECOMMANDENT D'UNE MANIÈRE PARTICULIÈRE LA
Graine de Moutarde blanche
Comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans la Guérison des
Maladies de l'ESTOMAC (Gastrites, Gastralgies),
de celles des INTESTINS et du FOIE,
des DARTRES, des HÉMORRHOIDES,
des CONGESTIONS, des RHUMATISMES,
des CONSTIPATIONS OPINIATRES.
DIDIER, 20, Boulevard Poissonnière, Paris

NOUVEAU TRAITEMENT
du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies *secrètes*, écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.
Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour St-Jacques



Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérisons authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Symptômes primitifs et constitutionnels des 2 sexes, Ulcères, Excroissances, Ecoulements et leurs suites, Maladies des femmes, Impuissance et stérilité, Accidents consécutifs de la bouche, de la gorge, des yeux, du nez, des oreilles, des tendons et des nerfs, des aponévroses des muscles et des os, Douleurs rhumatismales, affections de la peau, engorgemts des glandes, scrofules, vices du sang, etc. Vote d'une récompense de 24 mille fr. *Préparations aussi parfaites que possible*... pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr, celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et rue de Rivoli, 62, au 1er. Paris, Consultn grtes de midi à 6 heures et par corresp. Expéd.

THYMOL-DORÉ

Hygiène et salubrité de la maison, ablutions, bains, toilette intime, assainissement, médecine domestique, épidémies. — Cette précieuse substance, récemment introduite dans le commerce, est un produit végétal, un extrait des essences de thym, un anti putride, un désinfectant de premier ordre en même temps qu'un parfum des plus subtils. Il est déclaré supérieur à tous les produits similaires et recommandé par toutes les sommités médicales, voir les travaux des Drs GIRALDÈS, BOUILHON, PAQUET, LALLEMAND, RENGADE, LEWIN, BOUCHARDAT, VIRCHOW, etc.
A Paris, 20, rue Richer et dans les bonnes maisons. — Le flacon 2 fr.

1 FRANC par AN — **63,000 ABONNÉS** — 52 NUMÉROS

Le Moniteur des Valeurs à Lots

(Paraît tous les dimanches, avec une Causerie financière du Baron Louis)
Le seul Journal financier qui publie la Liste officielle des Tirages de toutes Valeurs françaises et étrangères
LE PLUS COMPLET DE TOUS LES JOURNAUX (SEIZE PAGES DE TEXTE)
Il donne *Une Revue générale de toutes les Valeurs.—La Cote officielle de la Bourse. Des Arbitrages avantageux—Le Prix des Coupons—Des Documents inédits.*
PROPRIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE FRANÇAISE DE CRÉDIT.—Capital : 6,500,000 fr.
Abonnements : UN FRANC PAR AN, 17, rue de Londres, Paris.

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL HEBDOMADAIRE DES VOYAGES

Publié sous la direction de M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

Les dix-neuf premières années sont en vente (1860-1879) Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement dix-neuf volumes qui contiennent plus de 10,000 gravures.

ET COMPRENNENT

Les voyages de M. Guillaume Lejean dans l'Afrique orientale, au Pandjab, au Cachemire et en Bulgarie, de Mme Ida Pfeiffer à Madagascar, de M. Simonin en Californie, aux îles Chinchas et à travers le Far-West américain, de M. Paul Marcoy à travers l'Amérique du Sud et dans les vallées de Quinquinas, dans l'Entre-Sierra et les régions du Pajonal, de M. Victor Duruy en Allemagne, de M. Marc Monnier en Italie, de MM. Gustave Doré et Davillier en Espagne, du capitaine Burton chez les Mormons, de M. Renan en Syrie, de M. Mouhot, dans les royaumes de Siam, du Cambodge et de Laos, de sir Baldwin dans l'Afrique australe, du capitaine Speke aux sources du Nil, de M. Ferdinand de Hochstetter à la Nouvelle-Zélande, de M. Charles Martins au Spitzberg, de M. Arminius Vambéry dans l'Asie centrale, de Livingstone sur les rives du Zambèze et dans l'Afrique centrale, de M. de Blocqueville chez les Turcomans, de M. Aimé Humbert au Japon, de MM. Schlagintweit dans la haute Asie, du vicomte Milton de l'Atlantique au Pacifique, de M. Mage dans le Soudan oriental, du docteur J.-J. Hayes à la mer libre du Pôle au Groënland, de M. Vereschaguine dans le Caucase, à Samarkand et chez les Kirjis, de M. Francis Wey à Rome, dans la Toscane et l'Ombrie, de M. J. Garnier à la Nouvelle-Calédonie, de M. de Nougaret en Islande, de M. et Mme Agassiz au Brésil, de M. A. Grandidier et de M. Rousselet dans l'Inde, de M. Raynal aux îles Auckland, de MM. F. et E. Whymper au territoire d'Alaska et dans les Alpes, de M. Hepworth Dixon en Russie et dans les États Unis, de M. Fleuriot de Langle sur les côtes d'Afrique, de M. Francis Garnier en Indo-Chine, de M. Wallace dans l'archipel de Malaisie, de Stanley à la recherche de Livingstone, de M. de Varigny aux îles Sandwich, de la Germania et de la Hansa au Pôle nord, du docteur Schweinfurth au cœur de l'Afrique, de M. de Coster dans la Zélande, de M. Hayden dans le territoire du Montana et aux grands Geysers d'Amérique, de M. Keller Leuzinger sur l'Amazone et le Madeira, de M. Samuel White Baker dans l'Afrique centrale, de M. Ch. Yriarte dans l'Istrie, la Dalmatie et l'Herzégovine, de M. Païlhès dans l'archipel des Marquises et à Taïti, des docteurs Rebattel et Tirant dans la régence de Tunis, de M. Bresson dans les déserts d'Atacama et de Caracolès, de M. J. Thomson en Chine, de M. de Lamothe au Canada, des marins du Polaris dans les mers du Pôle, du colonel Warburton en Australie, de M. Choutzé en Chine, de M. Deyrolles dans le Lazistan et l'Arménie, de M. H. Belle en Grèce, de M. Kirchhoff dans la vallée du Yosemiti, l'expédition du Tegetthoff au Pôle Nord, etc.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Un numéro comprenant 16 pages in-4°, plus une couverture réservée aux nouvelles géographiques, paraît le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro : 50 centimes — Les 52 numéros publiés dans une année forment 2 volumes qui peuvent être reliés en un seul. Prix de chaque année brochée en un ou deux volumes : 25 francs. Prix de l'abonnement pour Paris et pour les départements : un an, 26 fr.; six mois. 14 fr — Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : un an, 28 fr.; six mois, 15 fr.— Les abonnements se prennent à partir du 1er de chaque mois.

La reliure en percaline se paye en sus : en 1 volume, 3 fr.; en 2 volumes. 4 fr. — La demi-reliure chagrin, avec tranches dorées : en un volume, 6 fr.; en deux volumes, 10 fr.— La demi-reliure chagrin avec tranches rouges semées d'or : en un volume, 7 fr.; en deux volumes, 12 fr.

Table décennale du *Tour du Monde* (1860-1869). Brochure in-4, 1 fr

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME

HOMMES D'ETAT

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché PIERRE PETIT

TRAGEDIE — RUSTIQUE

JULES FAVRE

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 350

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 29 Janvier au 4 Février 1880

PARIS : 30 cent. — DEPART : 35 cent

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCL

JULES FAVRE



ules Favre vient de mourir. J'ai trouvé la Presse sévère, dans son ensemble, pour cet homme qui fut en définitive un honnête citoyen et un grand artiste dans l'art de manier la parole.

Certes, il n'a pas été à la hauteur de sa tâche toutes les fois qu'il a voulu s'occuper de gouvernement. Aussi bien en 1848 qu'en 1871, il a commis de ces fautes qu'on ne peut méconnaître. L'arrestation de Louis Blanc, en premier lieu, et sa solidarité avec Trochu plus tard, me paraissent, comme à tous, de très malheureux agissements ; aussi j'abandonnerai bien volontiers sa défense en tant qu'homme d'État.

Mais en face de ces erreurs, si graves qu'elles soient, que de titres n'a-t-il pas eu à l'admiration publique ?

Peut-on oublier son merveilleux plaidoyer dans l'affaire de Félix Orsini, et n'est-il pas souverainement injuste de ne pas exalter son admirable éloquence pendant les dix-huit années de l'Empire alors que, chef des Cinq, il accablait de son dédain et châtiait de sa verve puissante les petits hommes et les petites choses qui nous tenaient alors sous un joug despotique.

Je n'entrerai pas dans les détails de la vie publique de ce lutteur. Ils sont tous présents à la mémoire de chacun. Je n'envisagerai pas davantage Jules Favre au barreau. Ce que je veux voir seulement ici, c'est l'orateur.

Or, il en fut peu d'aussi grands, à aucune époque et dans aucun pays. Surtout si on envisage ses discours au point de vue de la forme.

Jamais peut-être depuis Cicéron, parole ne fut plus concise et plus forte, plus limpide et plus éclatante. Quel enchaînement dans les idées ! quelle clarté ! A-t-on jamais uni plus de délicatesse et plus de puissance !

Il faut relire ses splendides discours au Corps législatif. Ce sont des merveilles d'art, et on conçoit aisément que l'Académie française ait ouvert ses portes à un homme qui parlait un aussi beau langage.

Jules Favre n'avait pas seulement l'immense mérite d'enchâsser une idée élevée dans une phrase magistrale. Il avait au même degré le don de bien dire. Sa haute stature, sa physionomie dédaigneuse, sa bouche altière, sa voix mordante, traduisaient avec une autorité sans égale, et grandissaient même l'éclat de sa pensée. D'un geste sobre mais sans appel, il savait clouer au pilori le malheureux qui osait s'attaquer à sa logique inexorable. Quand on le voyait se dresser de toute sa taille et regarder son adversaire d'un œil qui semblait sonder jusqu'aux replis de la conscience, quand sa lèvre épaisse et sarcastique s'apprêtait à lancer le trait vengeur de la société, on était déjà empoigné avant d'avoir entendu ses mâles accents.

Il m'a été donné trop peu souvent l'occasion d'entendre Jules Favre, soit à la Chambre, soit au barreau, mais j'avoue que toutes les fois que je lui ai vu prendre la parole, j'ai éprouvé un plaisir artistique dont je ne saurais donner l'idée. N'usant jamais de ces gestes conventionnels, de ces feintes colères, qui ont trop d'action sur le vulgaire, il disait avec naturel tout ce que son cœur et son esprit lui dictaient. Son enthousiasme était sincère, son indignation ressentie. C'était peut-être un grand acteur, mais on ne saurait être un véritable comédien si à côté des secrets de la science, on ne possède encore l'émotion sincère.

Quel que soit le jugement que peuvent porter aujourd'hui sur lui ses contemporains, je suis convaincu que Jules Favre restera une grande figure dans notre parti républicain. Il a été longtemps le porte-lumière de la liberté. S'il a commis des fautes, il les a cruellement expiées, car peu d'hommes ont été plus malheureux, étant nés cependant avec des dons aussi puissants pour assurer le bonheur. Tandis que tant d'autres, bien autrement capables qu'il a pu l'être, jouissent en paix jusqu'à leur mort de tous les trésors d'argent et de réputation qu'ils n'eussent point dû posséder, et livreront leur nom seul à la justice vengeresse, alors seulement qu'ils seront dans la tombe, Jules Favre a mangé un pain d'amertume qui a empoisonné ses dernières années. Quelques-uns de ceux qui l'avaient si longtemps applaudi ont bien pu se grouper pour lui offrir un siège de sénateur; cela a pu être un adoucissement à sa peine, mais n'a certainement point suffi à le consoler pendant ses derniers jours.

Donc, je persiste à le dire : on a été trop prompt à demander compte de ses actes, sur sa tombe à peine fermée, à cet homme qui fut grand par le cœur et par l'esprit, et auquel pas un d'entre ceux qui l'ont attaqué n'avait le droit de ne pas se croire redevable envers lui de bien des heures de jouissances. Je ne me joindrai pas à ce cortège de détracteurs et je saluerai ici le grand orateur et l'admirable artiste dont le talent m'ont tant de fois passionné et ébloui.

FÉLIX JAHYER.

LE PLUS

BEAU JOUR DE SA VIE

...Le lunch après les messes de mariage devient tout à fait à la mode. Jamais coutume n'eut plus sa raison d'être. Les quelques mots qu'on échange à la sacristie sont bien insuffisants pour satisfaire les affections des vrais amis. Les maris ahuris ne peuvent répondre à tous les compliments; les parents, fortement émotionnés par la cérémonie, n'ont heureusement point l'esprit présent aux banalités qu'on leur débite ; et les assistants, foulés, pressés, ne parviennent jamais à dire ce qu'ils auraient voulu. Le récit que fait Mme de Sévigné d'une solennité semblable : questions oiseuses, réponses non écoutées, convient encore parfaitement à la cohue qui envahit de nos jours les sacristies au sortir des messes de mariage.

Le lunch répare tout. Les salons grands ouverts permettent de circuler ; les invités forment des *a parte*. On se fait des visites de salon à fumoir, de boudoir à salle à manger ; et les convives choisissent le moment opportun pour offrir leurs vœux de bonheur aux mariés et aux parents. Le logis est en fête ; des fleurs partout ; dans un petit salon écarté, des enfants dansent au son d'un piano ; dans la grande salle à manger, des maîtres d'hôtel, encadrés dans un buisson de verdure, servent à tout venant des viandes froides, des glaces, du vin de Champagne.

Les élégantes disent d'abord qu'elles n'ont pas faim ; mais un sorbet ne se refuse pas ; et plus tard elles se décident à manger un petit pain au foie gras, après lequel il faut nécessairement boire du vin de Bordeaux ; et puis, pour dessert elles prennent des petits fours, un martinique, des quartiers de pêche, des bonbons roses, verts, blancs. Enfin, à vrai dire, *luncher* est manger toute la journée.

Les enfants ne sont point les moins bons convives de ces repas du matin. Ils ont l'heureux privilège de pouvoir manger des viandes froides en buvant de l'orgeat et du sirop de groseilles, mélange qui incommoderait fort les personnes

d'un âge plus avancé. Les hommes se montrent peu disposés à manger dans la journée. Est-ce tempérament ou respect du repas du soir? Pourtant, vers cinq heures, il n'est point impossible de les voir accepter un sandwich et un verre de punch.

—

La mariée circule au milieu de tout le monde. Les jeunes femmes ont en lui parlant un petit air protecteur ; évidemment elles se croient une supériorité sur elle !

Les jeunes filles la regardent avec curiosité et se disent comme dans la chanson : *Voilà comment je serai dimanche !*

Les femmes âgées se lancent des regards significatifs et se serrent la main convulsivement en parlant du départ des mariés dont l'heure approche...

Les hommes sont beaucoup plus convenables en semblable occurrence ; ils causent de politique, d'art, et sont d'une grande réserve avec le marié.

Les vieux domestiques sont familiers : une fois n'est pas coutume ; ils sont attendris et joyeux, et se bourrent de gâteaux pour passer le temps et attendre la poignée de main de *not'demoiselle.*

La couturière qui est venue pour opérer quelques changements aux nœuds de la robe après que le grand voile de tulle a été enlevé est invitée à passer au buffet ; elle ôte son mantelet et, sans embarras, marche vers le dressoir en traînant la queue de sa robe de soie noire. Elle choisit du saumon parce qu'il a une sauce verte, des gelées rouges, des bonbons roses... Elle entend qu'on dit derrière elle qu'elle a une taille superbe ! Ce compliment la met tout à fait à l'aise et lui donne bon appétit.

La mariée a les yeux encore humides, car elle a beaucoup pleuré à la messe. Son confesseur a prononcé un discours très touchant ; d'abord il lui a recommandé l'obéissance, la fidélité... L'obéissance ? ce mot-là ne lui représente rien, car, jusque-là, c'est son futur qui a obéi en toutes choses. Quant à la fidélité... toute fille pure ne croit point qu'il soit possible d'être infidèle. Donc, cette première partie du sermon lui a semblé assez froide ; mais l'abbé a parlé ensuite des parents qui ne sont plus, et l'orpheline a fondu en larmes. Son regard est resté triste, mais son sourire est gai. Cette journée lui fait l'effet d'un rêve dans lequel se confondent tous les chagrins, toutes les joies, toutes les espérances.

De vieilles parentes ont déjà demandé plusieurs fois l'heure à laquelle elle partirait.

Partir ; elle dit qu'elle n'en sait rien.

Le marié, qui entend toujours tout ce qu'on dit à sa femme, répond pour elle : Ils partiront tout à l'heure pour Fontainebleau ; les amies intimes l'engagent à dîner auparavant, les unes conseillent un simple potage, les autres prescrivent quelque chose de plus substantiel ; ici s'établit un colloque des plus animés entre les femmes.

Leur discussion fait rire la mariée. Une dame entre deux âges commence à s'attendrir sans qu'on sache pourquoi ! Le marié décide que sa femme doit manger. Il va aussitôt au buffet lui chercher du chaud-froid de perdreaux, un petit pain, un verre de vin de Bordeaux, et se met devant elle pour soutenir l'assiette pendant qu'elle mangera. Elle grignotte de tout petits morceaux du bout de ses dents nacrées, tout en disant qu'elle n'a pas faim.

— Encore un peu, une bouchée, dit le porte-assiette.

— Non, vraiment, je ne puis...

— Je vous en prie !...

Elle finit par faire un lunch très complet ; à la façon paternelle dont son mari la traite, il semble qu'ils sont mariés depuis longtemps déjà.

Il prend un ton très sérieux pour lui dire d'aller mettre son costume de voyage, car il faut partir... alors on se demande à l'oreille combien de temps le voyage durera ?

— Trois jours, je crois, répond une amie.

— Ce n'est point assez, dit une femme sentimentale.

— Mais si... mais si, reprend une autre ; à leur place je resterais davantage...

— Et pourquoi faire, mon Dieu? le temps n'est déjà pas si beau ; il fera un froid de loup à Fontainebleau.

— Bah ! on exécute le petit voyage consacré et tout est dit.

— Oui, en effet, tout est dit, ajoute d'un air languissant une femme incomprise et désillusionnée...

—

Les jeunes filles causent entre elles sous le feuillage d'un arbre vert : robes aux couleurs d'aurore, ceintures roses ou bleues, cheveux descendant sur le dos : futures femmes à la mode sachant déjà l'attitude qui leur va le mieux.

— Moi, je mettrai une robe plus élégante et des bijoux.

— C'est vrai ; on a l'air d'une communiante, sans bijoux !

— D'abord, des boutons de diamants aux oreilles.

— Je n'aime pas les diamants le matin.

— Mais vous ne savez donc pas que des diamants sans monture, c'est de jour et très négligé ?...

— Je ne dis pas ; mais ...

— Mais, puisque des boutons d'oreille sans monture s'appellent *des dormeuses*, c'est pour la nuit ou pour dormir le jour.

— Mais, est-ce qu'on dort le jour ? dit une jeune provinciale.

— Il n'y a que ça de possible, répond Julie, qui a quinze ans et deux mois.

— Moi, je mettrai des dentelles, et je partirai tout de suite après la messe pour l'Italie ; ça a l'air bête de rester là toute la journée.

— Avez-vous vu comme le marié est pressé de s'en aller?

— Oui, il a quelque chose ; il n'est pas comme à son ordinaire.

— Moi, je veux un bal le jour de mon mariage.

— Çà ne se fait plus.

— Çà m'est égal ; au moins, c'est aimable pour les amis.

Les vieux parents sont franchement gais et se sentent regaillardis ; le grand-père dit d'un air fin à son petit-fils :

— Il faut partir ; ne va pas manquer le train, surtout, mon ami.

La mariée reparaît enfin en costume de voyage ; elle ressemble bien plus à elle-même que tout à l'heure. Elle porte un petit chapeau orné d'une plume noire, une robe courte ; sa coiffure, simplifiée à la hâte, a des mèches oubliées qui tombent sur son col. Elle glisse ses petites mains dans de longs gants de Suède et tient un sac de voyage préparé dès la veille par la sœur aînée. La toilette est des plus simples ; pourtant elle emporte sur le bras un grand cachemire pour l'envelopper dans la forêt, et a gardé aux oreilles des perles magnifiques : voici des perles qui entendront de douces choses !

Le marié a l'air grave, parce qu'il craint de plus en plus de manquer le train.

Il faut pourtant qu'elle dise adieu ! qu'elle donne des poignées de main aux connaissances et qu'elle embrasse les intimes.

On entend à la ronde :

— Adieu, madame... A bientôt, chère madame...

Madame ! est-ce bien à elle qu'on parle? D'ailleurs, elle n'entend guère, car elle regarde ses sœurs qui pleurent.

La sœur mariée, qui remplace la mère morte, la prend par le col sans mot dire, de peur de trop s'attendrir ; au bout de quelques minutes, on entend :

— Adieu, mon enfant ; adieu, mignonne ; reviens-nous bientôt...

Puis la voix devient plus brève.

— Allons, adieu, chère petite ; il faut partir...

Et sœur aînée, qui ne veut pas en dire davantage, car elle s'est promis d'être forte, serre la main de son beau-frère, et, d'un regard, lui confie l'enfant qu'elle a soignée jusque là comme sa fille...

Le marié s'incline si respectueusement devant la jeune femme qu'elle semble

un peu rassurée ; pas assez, pourtant, pour oser demander la durée du voyage ou une lettre. Non, elle sent qu'elle ne le doit point ; elle lui donne sa sœur, ce sera à lui de la lui rendre...

La petite sœur, qui n'a jamais quitté sa cadette et qui partageait sa chambre, ses études, sa vie, est au désespoir et, comme elle ne sent pas ce que c'est que d'être courageuse, elle se jette dans les bras de la mariée et pleure de tout son cœur. On voit les deux poitrines soulevées par les sanglots.

— Allons, petite sœur, soyez raisonnable, dit le marié, bientôt, je vous la ramène et vous ne nous quitterez plus, je vous le promets ; mais il faut être sage.

La fillette ne veut rien entendre ; elle songe au triste réveil qu'elle aura le lendemain en trouvant la chambre à rideaux blancs silencieuse et déserte.

On annonce la voiture. Il faut mettre fin aux adieux, il faut partir. Alors, pour la première fois, la mariée entend la voix du maître :

— Jeanne, descendons, je vous prie ; je vous attends...

Jeanne s'arrache aussitôt à l'étreinte qui la retenait, fait un petit salut un peu embarrassé, mais gracieux dans sa gaucherie, et prend le bras de son mari.

Elle enveloppe sa sœur une dernière fois du regard le plus tendre. On sent qu'elle appartient encore à ceux qui viennent de la donner.

La voiture est devant le perron ; une des femmes de chambre l'a remplie de bouquets ; il faut que les mariés les repoussent pour se faire place.

Le concierge salue respectueusement en tenant ses deux enfants sur ses épaules pour qu'ils puissent voir les mariés.

La voiture roule : ils sont partis.

—

Les conversations recommencent.

Les vieilles dames échangent entr'elles des confidences à faire dresser les cheveux sur la tête ; c'est une façon comme une autre d'achever la journée. Les jeunes femmes chuchottent gaiement ; la société se divise comme elle veut par groupes de deux ou trois personnes. On cause *noces*. On narre semblables solennités, l'une au château de Marolles, l'autre au couvent de... Les chères sœurs avaient consenti à prêter la salle de distribution de prix. On cite les mariées qui étaient ce jour-là à leur avantage : Anne était laide, Félicie était presque jolie, Juliette était trop rouge, mais Charlotte était comme un vieux citron.

— On ne sait jamais comment sera une mariée !

— D'abord, le teint blanc sied-il ou ne sied-il pas ?

— Ce costume va ; mais c'est l'émotion qui gâte tout.

— Ah bah ! il n'y a point de mariées complètement bien ni complètement mal.

— Ce vêtement virginal a toujours quelque chose d'intéressant, d'attendrissant...

On demande aux veuves si cette cérémonie leur donne envie de se remarier ?

Elles jurent que non.

Un prétendant sérieux qui entend cette assurance se croit obligé de prendre un air navré, qui jette un instant de froid dans la coterie dont il fait partie. Mais un prétendant moins sérieux ranime la causerie, car cette assurance lui donne des espérances qui le mettent fort en gaieté ; cela compense.

Sans s'occuper le moins du monde de leurs impressions, les deux veuves continuent à causer toilette :

— Comment me trouves-tu arrangée ?

— Parfaite.

— On ne sait trop comment se costumer pour ces lunchs.

— Tu t'en es tirée à merveille.

— Sais-tu ce qui sauve ma toilette ? C'est parce que je suis coiffée avec des fleurs naturelles sous mon chapeau ; mets des fleurs artificielles à la place, et ma coiffure sera complètement manquée.

— Qu'est-ce qu'il faut dans une toilette ? Une mouche, c'est-à-dire quelque chose d'inattendu qui vous va bien.

— Qu'a donc le marquis ?

— Eh, je n'en sais rien ; on ne peut rien dire, avec lui

— Je crois que je comprends ; tu as dit que...

— Eh, après tout, je suis libre ; il m'ennuie.

— As-tu faim maintenant ?

— Peut-être.

Elles mangent, et boivent une petite tasse de thé, par habitude. On projette de finir la soirée ensemble ; les uns s'entendent pour aller au Cirque, les autres ont soif de grand air et proposent d'aller dîner à Saint-Germain.

— Dîner ! mais nous n'aurons pas faim !

— Laissez donc, dit un homme jeune et sentencieux, les gens bien élevés ont toujours faim à sept heures, quand même ils ont mangé toute la journée.

Plusieurs proposent un whist ou un peu de musique.

—

Dans le boudoir, une vieille femme de charge range les cadeaux. Un domestique, qui a un bouquet et des rubans à la boutonnière, l'aide à plier les dentelles et les châles. La maison devient silencieuse.

Retirée dans le petit salon, sœur aînée est assise auprès de petite sœur, qui commence à se calmer et a envie de dormir. Tout en essuyant les yeux de la jeune fille, elle regarde la glace et y cherche l'image de la mariée qui s'y est reflétée si souvent depuis quelques jours. Où est cette jolie tête d'enfant à laquelle on essayait le voile de tulle et la couronne d'oranger ? cette taille élancée ? ce bon sourire ? Où sont ces yeux sérieux pour la première fois de leur vie ?

Elle pense à leur commune enfance. Elle se demande si elle a bien rempli sa mission d'aînée. Elle revoit leur mère mourante ; l'a-t-elle bien remplacée ?

Elle s'abandonne aux souvenirs de toute sa vie. A-t-elle choisi le mari comme aurait fait sa sainte mère ? Et, tout en écartant les boucles blondes qui chargent le front de la fillette endormie, son aînée prie les vivants et les morts pour la sœur qu'elle vient de marier... La nuit est presque venue ; pour la première fois de leur vie, elles ne se diront pas bonsoir...

L'hôtel est désert ; les fleurs sont fanées ; le logis est à peu près remis en ordre : pourtant, sur la cheminée du petit salon, sœur aînée, en jetant le coup d'œil du maître avant de rentrer dans son appartement particulier, trouve les gants blancs de la mariée, son livre d'heures et son chapelet.

Elle regarde ces objets, les tourne et les retourne.

Les petits gants blancs ont gardé la forme de la main et se tiennent joints comme pendant la longue prière qu'ils ont faite à l'église ; le livre en maroquin bleu est marqué d'une initiale nouvelle que protège une couronne. Ce livre n'a encore été lu qu'à la messe de mariage ; puisse-t-il ne servir jamais qu'aux prières d'actions de grâces ! Les grains du chapelet de lapis se tiennent serrés les uns contre les autres, en attendant la voix pieuse qui prie avec eux... Sœur aînée rêverait longtemps si elle n'était la matrone vigilante sur les soins de laquelle le bonheur intérieur repose... Aussi, elle prend vite les objets oubliés et les porte dévotement au nid qu'elle prépare à la mariée pour son retour du plus grand voyage de ce monde.

Ange Bénigne.

CONVALESCENCE

Si d'un petit air de bravade,
Quelqu'un vous dit avec bonheur
Qu'il n'a jamais été malade,
Plaignez-le de tout votre cœur.

Plaignez-le, sans crainte, vous dis-je,
Car il ne sait pas, ce chrétien
Qui vient se poser en prodige,
Ce qu'il perd en se portant bien.

Il est à plaindre et voici comme:
C'est qu'avec son teint florissant,
Il doit ignorer, le pauvre homme,
Les bonheurs d'un convalescent;

Rappelez-vous toutes ces fêtes :
D'abord voir mettre son couvert,
On mangerait jusqu'aux arêtes
Du premier poisson qu'on vous sert!

Quel appétit! quelle fringale!
On dit: « J'avalerais un bœuf! »
Et cependant on se régale
D'une mouillette dans un œuf.

Puis vient la grande tentative
Du premier pas; avec orgueil
On prend le large, et l'on arrive
N'en pouvant plus dans son fauteuil.

Mais demain, la chose est certaine,
On pourra doubler le chemin,
Et cela sans reprendre haleine!...
Que ne fera-t-on pas demain?

Ah! gardez bien la souvenance
De tous ces bonheurs faits de rien,
Vous à qui la convalescence
Et le teint pâle vont si bien;

Vous que je revois étendue
Sur le canapé, près du feu,
Blottie, ou plutôt non, perdue
Dans des flots de satin gris-bleu.

Vous regardiez vos membres frêles
Avec un air désappointé,
Et vous aviez sous les prunelles
Un ton de bistre velouté.

Puis s'il vous prenait fantaisie
De marcher, vous aviez mon bras,
Et c'était plein de poésie
Ces essais de vos premiers pas.

Quand le pied dans votre pantoufle
Sur le duvet d'une peau d'ours,
Vous me disiez: « Comme on s'essouffle
Dans ces voyages au long cours! »

Mais chaque jour un peu plus forte,
Et ne comptant plus vos exploits,
Vous songiez à franchir la porte
Pour aller promenor au Bois.

N'est-ce pas qu'alors tout invite
Au bonheur, et que sans souci
On ne veut pas guérir trop vite,
Tant on se trouve heureuse ainsi?

N'est-ce pas que c'est un doux rêve
De sentir à tous les instants
Affluer à son cœur la sève
Et l'ardeur d'un nouveau printemps?

De se dire qu'on est aimée
Plus qu'on ne l'a jamais été,
Et que la route est parsemée
De fleurs, d'amour et de gaîté,

O femmes! douces patientes!
Dieu vous a faites ici-bas
D'éternelles convalescentes
Pour vous appuyer sur nos bras;

Il vous a donné la faiblesse
Pour nous tenir à vos genoux,
Voulant nous répéter sans cesse
Que vous avez besoin de nous.

RED.

LE TIGRE ROYAL DU BENGALE

(*Suite et fin*).

« Une rivière sinueuse traverse à plusieurs reprises le sentier dans les environs de Motilana. J'avais pris le devant, quand je tombai sur les restes d'un pauvre voyageur qu'un tigre avait tué depuis peu. C'était un religieux mendiant. Ses fers, sa tasse à aumônes, faite d'une moitié de crâne, son « hookah » fait d'une noix de coco, étaient dispersés dans le lit desséché de la rivière, où il s'était reposé des fatigues de la marche. Il y avait aussi quelques tresses de longs cheveux nattés et un ou deux lambeaux d'étoffe. Les os étaient brisés. Un conducteur de bestiaux avait péri au même endroit la semaine précédente, en sorte que je n'avançais pas sans défiance entre les hautes herbes pour guetter les daims. »

Une poursuite dans ces hautes herbes n'offrait aucune chance de succès. Le capitaine Forsyth fut plus heureux dans une autre occasion. Il chassait pendant les chaleurs au bord d'un torrent où tous les animaux du voisinage venaient se désaltérer la nuit. Son attention fut éveillée par l'agitation et les cris furieux des singes hanounann (presbyter entellus). Cela voulait dire qu'un tigre passait au pied des arbres. Les singes se démenaient et faisaient un bruit qu'on aurait entendu à un mille de là. Quand un groupe se taisait pour descendre à terre et cueillir des baies, un autre groupe recommençait le tapage en amont. Le tigre suivait, sans se presser, les détours du torrent.

Ainsi guidé par les singes, Forsyth suivit le tigre pendant plusieurs milles, arriva près d'une éminence que le torrent contournait, passa l'eau, et atteignit tout essoufflé le haut de la pente, juste à temps pour se cacher derrière un gros arbre et guetter le tigre.

« Il approchait en se rasant, la queue pendante, avec l'allure d'un voleur et d'un assassin. Evidemment, sa conscience lui reprochait ses crimes, car il jetait derrière lui des regards inquiets et levait les yeux vers les singes, comme pour les supplier de ne point trahir sa présence. Il suivit la rive opposée à la mienne dans l'ombre épaisse des arbres qui surplombaient. Arrivé à peu près en face de moi, il s'avança au milieu du torrent. Qu'il était beau! Quelle souplesse! A la lumière du soleil levant, je pouvais distinguer le jeu de ses muscles sous sa peau lustrée, ses yeux jaunes cruels clignotants, ses dents d'ivoire qu'il découvrait en se léchant lèvres et moustaches après son festin de la nuit. Il passa à vingt pas de moi, en se dirigeant vers un ravin étroit qui débouchait sur le torrent. Je lui en laissai gagner l'entrée avant de tirer. Ma balle le fit bondir dans le couvert. Ce n'était plus la créature paisible que je venais d'avoir sous les yeux. Son rugissement fit taire les singes sur leurs arbres. Je le savais frappé à mort, mais j'attendais les shikaris pour aller m'en assurer. Nous fîmes un assez grand détour pour gagner un escarpement qui dominait le ravin, et nous n'aperçûmes rien d'abord. En nous rapprochant du torrent, à 50 yards du point d'où j'avais tiré, je vis un corbeau perché sur un arbre qui croassait comme pour me signaler un objet jaunâtre au pied du tronc. Ce pouvait être le tigre. Je m'agenouillai et lui envoyai encore une balle. Il ne bougea point. Le corbeau s'envola, revint à sa branche et croassa de plus belle. Le tigre était tout à fait mort. La première balle l'avait frappé près du cœur. »

Le capitaine ne nous dit point si ce tigre était « un mangeur d'hommes », mais en 1862, il employa près d'une semaine à poursuivre un fameux « mangeur d'hommes » qui avait complétement intercepté plusieurs routes et qui passait pour avoir dévoré plus de cent personnes.

Il s'était installé dans un vaste triangle, entre deux rivières, le Mozan et le Ganjal. Les entrepreneurs chargés de poser les traverses sur un chemin de fer en construction, dans la vallée de Marbadad, avaient reculé devant lui, et il répandait la terreur dans un rayon de 30 à 40 milles. Le capitaine, qui avait planté sa tente sous un superbe bouquet de manguiers, fut arrêté quelques jours par une foulure. Cela lui donna le temps de recevoir toute sorte de nouvelles à sensation. Des familles entières de tigres l'attendaient dans le lit de la rivière pour se faire tuer. Le mangeur d'hommes avait abattu un chasseur et un jeune garçon à 10 milles de là. Le capitaine eut recours à un traitement énergique, qui devait lui permettre de reprendre bientôt la campagne.

Les renseignements ne tarissaient pas. Le mangeur d'hommes était d'une taille monstrueuse. Il portait au milieu du front une lune blanche. Il arrêtait les voyageurs, se roulait sur le sable, puis les passait en revue et choisissait le plus gras, comme un boucher peut faire dans un troupeau. Il avait le don de se transformer en bûcheron, chantant ou sifflant dans les bois, jusqu'à ce qu'il eût attiré un imprudent. Les esprits de toutes ses victimes lui servaient d'escorte, perchés sur sa tête, pour l'avertir du danger ou le conduire dans une bonne embuscade. Ces légendes superstitieuses prouvent quelle affreuse épouvante le mangeur d'hommes inspire aux pauvres Hindous. Il les paralyse. Chacun craint à chaque instant pour sa vie. Une caille ou un paon prend son essor. Au bruit de ses ailes, chacun s'imagine que c'est le tigre qui bondit dans les herbes et qui va fondre sur lui. Shikaris, propriétaires, « ryots » ou paysans, toute la population assiégeait chaque jour le campement. Ici, plusieurs villages déserts; là, les villageois se barricadaient dans les maisons, n'en sortaient que par nécessité, en poussant ne grands cris, en battant du tambour sur les routes. Cela durait depuis près d'une année, et peu à peu le canton se dépeuplait. Le capitaine Forsyth le traversa sur son éléphant de guerre, précédé et suivi d'éléphants qui portaient ses bagages, protégé par une garde de police armée de mousquets et par des shikaris avec leur arquebuse à mèche.

On découvrait de temps à autre des traces du tigre, mais elles n'étaient pas fraîches, et des tas de pierres marquaient çà et là les endroits où un voyageur avait succombé. Enfin, il atteignit un point où le tigre avait enlevé un pèlerin du milieu de ses compagnons; des taches de sang indiquaient la direction dans laquelle il avait traîné le corps, qui gisait encore au bord de l'eau. Le tigre était trop défiant pour venir achever son repas.

Quoique la chaleur fut excessive, le capitaine Forsyth explora toute la journée les jungles du Moran. Les traqueurs, fort peu rassurés, se tenaient à portée de la trompe de l'éléphant et

sous la protection de la carabine du « sahib ». Quand on revint au campement à la chute de la nuit, un des hommes reconnut les larges empreintes du tigre. Le lendemain, dès le point du jour, le capitaine explora encore, mais sans résultat, les bords de l'eau. Il s'était arrêté pour déjeuner, quand des conducteurs de bestiaux vinrent lui apprendre que le tigre avait le matin même saisi un des leurs au milieu du troupeau, comme ils allaient se remettre en route. Il prit un morceau de viande, une bouteille de vin, remonta sur son éléphant et se remit en chasse.

Le monstre fut bientôt débusqué du repaire où il dévorait sa victime, mais les herbes étaient si épaisses qu'il n'y avait pas moyen de tirer. Forsyth le poursuivit toute la journée, sans lui laisser de repos, en relevant à grand peine les empreintes sur un terrain défavorable. Il passa la nuit sous une tente qu'il avait fait dresser d'avance au bord du Ganja. Le lendemain matin, il reprit la piste et finit par cerner la bête dans un fourré de tamarix que la rivière entourait. Elle fut délogée. Le capitaine tira deux fois et les deux coups portèrent.

Le tigre chargea et fut rejeté dans le lit de la rivière par un troisième coup tiré à 20 mètres. Il remonta la berge avec plus de peine. L'éléphant, mal gouverné, tourna les talons, et le tigre lui sauta sur le dos. Le capitaine, profitant d'un moment de répit, appliqua le bout de sa carabine contre le crâne du tigre et l'éléphant piétina sur le corps de son ennemi comme pour célébrer la délivrance des riverains du Moran.

L'ouvrage du capitaine Forsyth abonde en renseignements neufs et précis sur la faune du Bengale, mais notre tâche est terminée. Nous avons suivi le tigre depuis sa naissance dans l'herbe du jungle jusqu'à l'heure fatale où il est puni de ses méfaits. Sans doute il se passera encore bien du temps avant que l'espèce soit extirpée, mais le devoir du gouvernement est d'en assurer la destruction. Les mesures radicales sont d'obligation contre un animal qui n'épargne ni l'homme ni le bétail. Il ne saurait être question de le ménager sous prétexte d'encourager un genre de chasse tout viril.

Qu'un riche rajah entretienne quelques tigres dans son parc, que des échantillons de l'espèce subsistent à l'état sauvage, soit ; mais la prospérité du pays exige que la race disparaisse. Le courage des Anglais n'a point baissé depuis que leur roi Edgard a entrepris d'exterminer les loups. Quand une bête féroce gêne la civilisation, il faut qu'elle soit exterminée. Dure nécessité, si l'on veut, mais c'est à ce prix que l'homme règne sur la terre. Le dix-neuvième siècle ne regrette point les reptiles gigantesques de l'âge oolithique. L'Inde anglaise ne versera point de larmes sur l'extirpation du tigre royal du Bengale.

FIN.

LA FORÊT DE LA MISERE

Un jeune homme se trouvait, par une froide soirée d'hiver, à l'entrée d'une forêt dont l'aspect seul était suffisant pour inspirer l'effroi.

De hauts arbres à l'écorce jaunie et aux branches dépouillées de leurs feuilles, d'épaisses cépées noueuses, aux pieds desquelles croissaient des épines, d'étroits chemins sinueux, hérissés de cailloux, et qui se bifurquaient et se rejoignaient comme les fils d'un réseau inextricable, des ronces, voilà tout ce qu'on y rencontrait.

Le jeune homme marchait vite ; une préoccupation visible assombrissait son front et absorbait toute sa pensée, car il ne s'aperçut pas qu'au fur et à mesure qu'il avançait, les arbres et les arbustes devenaient plus rapprochés les uns des autres, et que les chemins se raréfiaient.

Et il avançait toujours.

Mais bientôt, désespérant de pouvoir sortir du labyrinthe où il s'était engagé, il se laissa tomber sur le sol à bout d'efforts.

Il demeura longtemps à cette place, car le froid avait glacé ses membres engourdis, la fatigue d'une longue marche avait épuisé ses forces, et la faim avait torturé ses entrailles.

Soudain, la douleur lui fit jeter un cri dont l'écho retentit au loin.

Il releva la tête, trois hommes étaient debout devant lui, sans qu'il les eût ni vus ni entendus venir.

Il tressaillit : le regard des trois hommes s'attachait obstinément sur le sien.

L'un était revêtu d'une longue robe de drap d'or, serrée au corps par une ceinture dont l'agrafe de diamants brillait d'un éclat phosphorescent ; à son côté pendait une épée.

Le second portait une robe noire et une ceinture rouge.

Le troisième avait une tunique en toile bleue et une ceinture de cuir ; il tenait à la main une cognée sur laquelle il s'appuyait.

— Que fais-tu là ? dirent en chœur les trois compagnons.

— J'agonise, répondit le jeune homme, ayez pitié de moi !

— Que veux-tu ? reprirent les premiers.

— Sortir au plus vite de cette forêt maudite.

— Choisis donc celui de nous trois qui te devra accompagner, car il ne te faut qu'un guide, et c'est à toi de le désigner.

Le jeune homme envisagea chacun des trois hommes, qui attendaient en silence le résultat de l'examen ; et il remarqua celui qui était vêtu de la robe de drap d'or, car l'agrafe jetait des feux qui illuminaient l'espace.

— C'est toi que je choisis, lui dit-il.

Alors un sourire étrange passa sur les lèvres froides de l'inconnu, et il tendit la main au jeune homme, tandis que ses deux compagnons disparurent comme une vision.

Muet de terreur, le jeune homme prit la main de son guide et ils partirent.

Oh ! ce fut une course rapide, que celle-là, les arbres fuyaient derrière eux, et le bruit de leurs pas résonnaient sans interruption ; cependant au bout d'une heure, ils étaient encore dans la forêt.

— Oh ! que je suis fatigué, murmura le jeune homme en s'arrêtant au milieu d'un carrefour formé par la jonction de plusieurs chemins.

— La route est longue encore, et nos jambes sont trop faibles pour nous conduire au bout ; mais, tout à l'heure, il va passer ici un voyageur à cheval. Prends cette épée, dès qu'il sera près de toi, tu la lui plongeras dans le cœur et tu t'empareras de son cheval, sur lequel nous monterons.

— Horreur ! mais qui es-tu donc, toi qui me conseilles ainsi.

— Je suis le Crime ! répondit l'inconnu.

— Va t'en ! va-t'en ! dit le jeune homme en tombant la face contre terre.

Un rire infernal se fit entendre, et le jeune homme resta seul.

Il se releva : les deux autres compagnons étaient devant lui.

— Que fais-tu là ? lui demandèrent-ils.

— J'agonise, répondit le jeune homme : ayez pitié de moi !

— Que veux-tu ? reprirent les premiers.

— Sortir au plus vite de cette forêt maudite.

— Choisis donc celui de nous deux qui te devra accompagner, car il ne te faut qu'un guide et c'est à toi de le désigner.

Et le jeune homme envisagea les deux hommes, et remarqua celui qui était revêtu de la robe noire et de la ceinture rouge :

— C'est toi que je choisis, lui dit-il.

Alors, sans mot dire, l'inconnu sourit et tendit la main au jeune homme, tandis que son compagnon disparaissait comme une vision.

Muet de terreur, le jeune homme prit la main de son guide, et ils partirent.

Ils marchèrent pendant une heure, et arrivèrent sur le bord d'un gouffre d'où s'échappaient des cris et des sanglots.

— Oh ! que je suis fatigué, murmura le jeune homme en s'arrêtant.

— La route est longue encore, et nos jambes sont trop faibles pour nous conduire au bout ; aussi je t'ai amené ici pour t'offrir le seul moyen de sortir de cette forêt ; au fond de ce gouffre est la mort qui délivre de toutes peines.

— Horreur ! mais qui donc es-tu, toi qui me conseilles ainsi ?

— Je suis le Désespoir ! répondit l'inconnu.

— Va-t'en ! va-t'en ! dit le jeune homme en tombant la face contre terre.

Un éclat de rire infernal se fit entendre, et le jeune homme resta seul.

Il se releva : le troisième compagnon était devant lui.

En se rappelant le nom des deux autres, il essaya de fuir ; mais l'inconnu l'arrêta.

— Viens avec moi, la route est longue encore, mais Dieu vient en aide à celui qui souffre.

Le jeune homme le regarda, et, à son tour, il lui tendit la main.

Mais l'inconnu se contenta de marcher pas à pas devant lui ; puis, à l'aide de sa cognée il se fraya un chemin neuf en abattant les arbres qui les empêchaient d'avancer ; puis il dit au jeune homme :

— Charge tes épaules d'un de ces arbres.

Et le jeune homme obéit ; quoique sa fatigue fût grande, c'est à peine s'il sentait la pesanteur du fardeau qu'il portait.

Et frappant toujours de sa cognée, l'inconnu arriva, suivi du jeune homme, à la lisière du bois ; devant eux s'étalait une vaste plaine au milieu de laquelle était un château.

Alors, l'inconnu dit au jeune homme :

— La forêt que tu as traversée est la forêt de la Misère. Souviens-toi d'elle, et maintenant, décharge-toi de ton fardeau.

Le jeune homme jeta l'arbre à terre ; mais en tombant, il se changea en un long rouleau de pièces d'or.

— Qui donc es-tu, toi qui m'as si bien conseillé ? demanda le jeune homme au comble de l'étonnement.

— Je suis le Travail ! répondit le compagnon.

H. Gourdon de Genouillac.

SPORT

Les courses d'Enghien n'ont pas eu lieu dimanche. Malgré tous les soins pris par la direction pour rendre le terrain praticable, la piste était trop dure par suite de la gelée.

La réunion, qui devait avoir lieu aujourd'hui au Vésinet, est supprimée et les engagements annulés, en raison de la persistance de la gelée.

Dimanche prochain, courses à Auteuil, si le temps le permet.

PETITES NOUVELLES

L'Ambigu a donné la première représentation de *Turenne*, hier mardi ; nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

— La semaine s'annonce assez chargée pour les théâtres. Le Vaudeville donnera sans doute *Le Nabab*, au moment où nous mettons sous presse. Le théâtre des Nations prépare l'*Inquisition* pour cette semaine. Enfin *Pétrarque* se répète très activement au théâtre Populaire.

— Les *Etrangleurs de Paris*, le nouveau drame qui se répète à la Porte-Saint-Martin, sera prêt à passer à la fin de ce mois. En voici la distribution :

Jagon, Taillade; Lorentz, Montal; Antoine, Vannoy; Octave, Gobin; Blanchard, Perrier; Papin, Laray; le général, Alexandre.

Mme Blanchard, Mme Lacressonnière; Mathilde, Angèle Moreau; Florine, Patry; Jeanne Guérin, Jeanne Marié

Le huitième tableau nous fera voir la Seine sur le scène... vue du pont des Arts ; le neuvième tableau nous transportera agréablement dans le préau de la prison de la Roquette, et le douzième tableau en cour d'assises.

— La direction Merelli a pris ses dispositions pour s'intaller au théâtre de la Gaîté, où les représentations italiennes, qui doivent être données avec le concours de Mme Adélina Patti et de Nicolini, commenceront le 8 février prochain.

Ces deux artistes ne paraîtront que deux fois par semaine, le mardi et le samedi. La direction de l'Opéra-Populaire, qui n'a aucun rapport avec celle de M. Merelli, continuera son exploitation les lundi, mercredi, vendredi et dimanche. Le jeudi soir sera consacré aux répétitions générales de l'opéra italien.

— Mardi 3 février à huit heures et demie précises, aura lieu, à la salle Pleyel et Wolff, 22, rue Rochechouart, le quatrième concert de la *Société des séances populaires de musique en chambre des auteurs modernes*, avec le concours de M. Louis Diéner et sous la direction de M. Montardon.

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie*, publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 35, rue Bonaparte, d'élégantes couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages*. — Sommaire de la 994e livraison (24 janvier 1880). — Six mois en Australie, par M. Désiré Charnay, chargé d'une mission scientifique par le Ministère de l'instruction publique (1878). — Texte et dessins inédits. — Dix dessins de Riou, A. de Bar, H. Clerget, Taylor et Chauvet.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Ce, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Voulez-vous passer une agréable soirée ? Allez à Crémorne. L'orchestre, sous la direction de son habile chef Deransart, est un des meilleurs de Paris Quant aux bals masqués des samedis, on s'y porte en foule.

Malgré le succès incontestable des frères Decoma, les vélocipédistes aériens, le Cirque Fernando nous annonce le début de la *Famille Destombes* : exercices japonais, complètement nouveaux.



L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE
Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Bertho Thibanlt. — Caron. — Céline Montaland. — Caponl. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronu. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Fanre. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Cnristine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclèe. — Dnprez. — Mmo Fromeutin. — Galli-Marié. — Dumainc. — Marie Laurcnt. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquiu. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasoa. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucei. — Mauhant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte- — Horteuse Schneidcr. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphiue Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Panline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castcllano — Mlle Scriwanceck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvell — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthc. — Madcleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valére — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesuenr. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Pctit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnand. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradean. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grauge. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnanlt. — Christian. — Mlle Nathalic. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. - Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dnmas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmoud About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mile Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darocurt. — Alphonse Daudet. — Dauhigny. — Emile Zola. — Mllc Richard. — Jules Lcfehvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Céeile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilio Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Rcine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert. — Fugère. — Daltona. Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mllc Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès. — Luco. — Anne Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. -- Martel. -- Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Moutbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delcssart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legrand. — Thiron. - Marius Roux. — Angeline Fatou. — Littré. — Ferdinand de Lesseps. — Rosita Mauri. — Eugène Lorrain. -- Emma Fleury. -- Jules Sandeau. -- Marie Hammau. -- Auguste Maquet. -- Noémie Vernon. -- Camille Doucet. — Geneviève Dupuis. — Arsène Houssaye. — Jane May. — Barré. — Provost-Ponsin. — Ferdinand Fabre. — Jouassain. - Mmo Edmond Adam. — Charles Lepère. — Julie Bennati. — Alice Marot. — Mlle Carol. — Mlle Lecomte.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris. ....*un an.* 14 *fr.*
Départements.................. — 16 *fr.*
Etranger...................... — 20 *fr.*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
25, Passage Verdeau, 25, Paris
(Affranchir).

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME

THEATRE-TAITBOUT

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché LOPEZ

TRAGÉDIE

MUSIQUE

LOLA GOMEZ

Première danseuse
de la Troupe andalouse espagnole.

G. BOUVY del.

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 351

PARIS : 30 cent. — DEPART : 35 cent

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 5 au 11 Février 1880

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTˢ	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGʳ	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCLI

—

LOLA GOMEZ

Pour qui la voit une première fois, elle frappe singulièrement le regard, cette jeune fille à la tête d'un ovale régulier légèrement aminci au menton, à l'œil fendu lançant le feu par sa prunelle noire, aux sourcils arqués et épais, à la bouche fine dont les coins relevés font songer à une tête du Vinci.

Lorsqu'elle se campe au bord de la rampe, sur ses jambes fines et élégantes que terminent des pieds mignons délicieusement cambrés, rejetant en arrière sa taille élancée et laissant tomber ses bras finement ciselés aux attaches délicates et nerveuses, on songerait à la Diane antique, si les feux du gaz ne venaient pas détruire une illusion d'une minute qu'on aimerait à prolonger.

Mais bientôt, soit que l'orchestre prélude, soit que les battements de mains et les chants l'excitent, la voilà qui redresse vivement son gracieux corsage où s'enferme discrètement sa poitrine de vierge ; ses jambes frémissent, tout son corps s'agite ; elle bondit ou sautille ; agile, vive, pimpante, en mouvements cadencés, elle s'élance comme saisie de vertige. C'est tout ce que l'on peut rêver de plus poétique. Flamme de Bengale, feu d'artifice, esprit follet n'ont pas de clartés plus vives et de tournoiements plus rapides.

Aussi chaque soir, peintres et sculpteurs, hommes de lettres et musiciens, comédiennes et ballerines, artistes de tous genres se donnent rendez-vous dans la jolie salle Taitbout, où se presse un public d'élite, composé de tout ce qui tient un rang dans le grand monde, dans la finance, dans les cercles de tous genres et aussi de la haute société de la colonie espagnole.

Certes, cette jolie fille ne constitue pas à elle seule tout le charme de ce spectacle si caractéristique offert par la troupe andalouse, mais elle en est un des plus séduisants attraits.

Deux tableaux nous la présentent sous deux aspects absolument différents et nul n'oserait dire ce qui l'a le plus vivement émerveillé de la danse du *Vito* ou du grand *pas andalous*.

Pour cette danse du *Vito*, il faut la voir enveloppée dans sa robe de satin bleu tendre que vient serrer au corsage les extrémités d'un châle de crépon rouge brodé de larges fleurs blanches ! A peine a-t-elle retiré de dessus sa tête sa petite toque de velours noir, qu'elle bondit en tournoyant. Ses bras décrivent dans l'espace des lignes d'une élégance et d'une noblesse parfaites. Le corps, souple, se balance en prenant les poses les plus variées. Portée sur des pieds d'enfant, les jambes flexibles indiquent leur galbe exquis sous les plis de la longue tunique qui ondule et miroite en reflets soyeux. Elle pose alors à terre la toque qu'elle agitait tout à l'heure autour de sa taille et bientôt un mouvement vertigineux la fait pivoter tout autour avec la plus incroyable rapidité. Dans ce cercle qu'elle trace ainsi de bas en haut et de droite à gauche, aussi bien avec sa tête et son corps qu'avec ses bras et ses jambes, l'œil se perd à travers mille horizons charmants. Elle lutine le spectateur à la fois par sa gracieuse petite moue, son petit coup de tête espiègle, le balancement harmonieux de son corps, les sauts multipliés et d'une cadence si bien rhythmée de ses pieds agiles. On serait tenté de croire qu'elle a trouvé le mouvement perpétuel, tant sa danse est correcte et rapide. Mais ce qui plaît surtout, dans ce pas, c'est son originalité parfaite en dehors de toutes les conventions académiques. La femme y prime la ballerine, et, sans se soustraire aux exigences de l'art, elle se laisse aller tout naturellement à ses charmants instincts.

Quand elle reparaît, en premier sujet de la danse, au tableau qui termine le spectacle, Mlle Gomez produit un effet tout autre, mais non moins vif. Sa taille dégagée se dessine au-dessus de sa jupe de satin blanc, soutachée d'étoiles et de rayures d'or. On dirait la Demoiselle des bois, au corsage diapré, qui va prendre son élan pour voltiger de fleur en fleur.

Par quel geste nerveux et plein de jeunesse elle rejette ses bras en arrière, et fait presque toucher à terre ses reins d'une étonnante élasticité ! Qu'admirer le plus de ses pirouettes, de ses entrechats, de ses bonds légers et hardis, ou de ses pointes qui portent solidement à terre, mais se déplacent avec une verve entraînante ? Oh ! la gracieuse jeune fille, l'aimable enfant ! Comme elle paraît inconsciente du charme qu'elle exerce, malgré ses plissements d'yeux provocateurs et ses petits serrements de lèvres ! Et combien cela ajoute au plaisir qu'on ressent à la voir s'agiter joyeuse, et sans autre préoccupation que de s'amuser elle-même !

Mais je me laisse aller au plaisir que j'éprouve à faire passer sous mes yeux, par le souvenir, tant de charmantes choses et je vous dois cependant quelques détails biographiques sur la prima bolera de la troupe andalouse espagnole.

Lola Gomez est née à Madrid en 1862. Sa mère, Mme Berueta, était aussi une danseuse. Mais à l'âge de deux ans, l'enfant resta orpheline, ses parents étant décédés dans un voyage d'Oviedo à Madrid.

Adoptée alors, ainsi qu'une sœur qu'elle avait, par un ami de la famille, M. Prous, le maître de ballet actuel de la troupe espagnole andalouse, elle fut élevée par ce remarquable artiste dans son métier de danseur. Elle ne pouvait être à meilleure école, aussi devînt-elle rapidement une ballerine distinguée.

Ses premiers débuts sur la scène se firent à Madrid, à l'âge de 15 ans. Depuis, elle a parcouru toute l'Espagne en compagnie de son père adoptif et s'est fait applaudir avec lui dans les principales villes de la Péninsule : Cadix, Cordoue, Valladolid, Oporto, etc., etc.

Paris, qui consacre tous les vrais talents artistiques, va aujourd'hui faire connaître son nom à toute l'Europe, car Lola Gomez est de ces jeunes femmes que la nature a favorisées et dont l'étoile est appelée à briller aussi bien au Nord qu'au Midi.

Mais tout en lui souhaitant d'aller chercher à Londres, à Vienne ou à Madrid, les succès qui ne peuvent lui faire défaut, je désire avant tout la voir s'acclimater à Paris qui saura l'apprécier et l'applaudir comme elle le mérite.

M. Calzadilla, qui est un impressario vraiment artiste, a certainement compris le parti qu'il peut tirer, à Paris, des éléments qu'il a su réunir dans sa troupe, dont il ne nous a encore produit qu'une partie. Aussi, nul doute qu'après ce premier essai de décentralisation, si bien apprécié par notre meilleur public, il n'ait l'intention de réaliser, à l'automne prochain, le rêve qu'il a dû concevoir, de doter Paris d'un grand théâtre espagnol où tous les genres seraient représentés. Naturellement alors, il nous conserverait Lola Gomez qui ne tarderait pas à devenir une des enfants gâtées de nos si nombreux amateurs de ballets.

FÉLIX JAHYER.

CONVERSATIONS
STÉNOGRAPHIÉES

UN SALON
ONZE HEURES ET DEMIE DU SOIR

I. — COTÉ DE NOS JEUNES GENS LES PLUS ÉLÉGANTS

(Comment s'étonner de voir pour eux les femmes quitter la bonne voie ?...)

— Oui, la vérité est que c'est le meilleur cuisinier de Paris.

— Eh bien, ordinairement, les cuisiniers de cercles ne sont pas fameux.

— Y avez-vous dîné ?

— Non, j'en suis, mais je n'y vais guère ; y dînez-vous quelquefois ?

— Quelquefois, oui.

— J'irai, alors.

— Ah bien, c'est cela.

— Oui, mais il s'agit de s'y trouver ensemble.

— Nous en conviendrons la veille ; cela n'est pas difficile à arranger.

— Oh ! la veille... la veille, sait-on ce qu'on fera le lendemain ?

— Presque toujours ; un homme marié, d'abord...

— Eh bien, une idée, voulez-vous que j'invite la marquise ?

— Oui, je veux bien, invitez la marquise ; elle ne demandera pas mieux.

— Ça va, j'invite la marquise.

— Pour quel jour ?

— Eh bien, quel jour voulez-vous ?

— Celui qui vous conviendra ; et vous verrez que cela ne sera pas dîner : ce sera *un dîner*.

— Oh ! la chose est différente, assurément.

— C'est certain : dîner, mon Dieu, tout le monde dîne ; mais un dîner, voilà ce qui est rare.

— Ça se compte.

— Croyez-vous que cela amusera la marquise ?

— Sans aucun doute ; mais il faudrait peut-être une autre femme.

— Une autre femme, oui ; pour qu'elle ne soit pas seule.

— Une autre femme ? Eh bien, voulez-vous attendre que les Francville soient revenus d'Angleterre ?

— Parfaitement, attendons ; la marquise aimera mieux qu'il y ait une autre femme.

— Oh ! est-ce indispensable ? Il ne faut pas ajourner, croyez-moi.

— Celui-là est toujours prêt pour la baffre, d'abord.

— Ah dame, c'est que dîner n'est point un dîner !

— Vous pourriez, mon cher, tout aussi bien dire : un dîner n'est pas dîner.

— Sans contredit.

— Un vrai dîner n'est pas fête si fréquente que vous pensez ; ah ça, vous m'invitez, hein ?

— Et moi ?

— Cela va sans dire.

— D'abord, moi, je classe les maisons selon la finesse des sauces blanches...

— On est sûr d'être juste en agissant ainsi.

— Ah ! c'est que, voyez-vous, plus on avance dans la vie, et mieux on fait la différence de dîner ou d'un dîner.

— Oui, oui ; ne pas confondre.

— Et où l'a-t-on déniché ce cuisinier-là ?

— Il était second chez Sartane.

— Eh bien, le club fera bien de faire des sacrifices pour se l'attacher.

— Soyez tranquille ; rapportez-vous en au président.

— Il n'est point homme, lui, à confondre : dîner avec un dîner...

(Ils continuent cette conversation pendant trois quarts d'heure.)

II. — COTÉ DE NOS CHARMANTES JEUNES FEMMES

(Elles sont dignes d'eux !!!)

— Moi, je n'aime pas trop les parties de campagne, et savez-vous pourquoi ?

— Je le devine ; c'est parce qu'il faut se lever matin.

— Non, c'est parce qu'on est rouge ; quand je suis rouge, je ne m'amuse plus.

— Pourquoi est-on rouge ?

— Je n'en sais rien, le grand air, le changement d'habitudes, l'animation.

— Moi, ce que je ne puis souffrir, c'est de déranger mes heures de repas.

— Qu'est-ce que ça fait, pourvu qu'on mange ?...

— Ah ! c'est que je vais vous dire ; si je mange au déjeuner, je suis paff ; d'un autre côté, si je ne mange pas, alors, à trois heures, j'ai faim ; ça m'ennuie...

— Et puis, ce qui est assommant, c'est qu'on ne sait comment s'arranger ; si on se met en toilette, on est bien pour le dîner, mais on est trop paré pour le trajet en chemin de fer.

— C'est sûr ; si on se met en voyageuse, le soir à dîner, on a l'air d'une ouvrière à la journée... le mieux est d'emporter un corsage ouvert carré et de se r'habiller.

— C'est bien prétentieux ; et puis, si le dîner est sur l'herbe, où trouver un cabinet de toilette ?

— Oh, il y a toujours bien une ferme, un rendez-vous de chasse, un pavillon, un petit *Buen-Retiro*...

— Oui, c'est cela, très bien : on a l'air de s'isoler pour se ménager un rendez-vous.

— Eh bien, le grand malheur ?

— Moi, ce que j'aime, c'est changer de souliers.

— Si vous aviez des souliers de Chapelle !... on ne les sent pas...

— Parce que vous avez le pied maigre comme un clou : mais si vous aviez le pied gras ou potelé, seulement...

— Ce qu'il faudrait, c'est changer de jupons, car, quand on s'est assis sur des siéges durs, les jupons sont cassés, et alors...

— Ils creusent sous le pouff.

— C'est inévitable.

— Ça produit le plus drôle d'effet du monde...

— Oh ! avec des croupes de mousseline raide...

— Tout de même.

— Et puis, laissez donc ; avec ça que vous êtes fâchée qu'on sache que... que...

— Oui, enfin, que vous en avez...

— Il me semble que je ne cherche pas à l'indiquer plus que les autres ...

— Mais ce qui me gêne le plus dans une journée passée à la campagne, c'est la poussière dans les cils, j'en ai les yeux raides : beaucoup de personnes n'ont pas de cils, alors elles ne peuvent comprendre cet effet-là, mais c'est absolument douloureux.

— Oh ! oh ! il est bien rare qu'on ait les cils assez longs pour...

— Je vous demande bien pardon, chère madame...

III. — COTERIES PRÈS DE LA CHEMINÉE

(Guirlandes de lauriers et guirlandes de roses de 1836.)

— Madame, il est bien rare que je trouve, maintenant, dans le monde, des personnes assez âgées pour avoir pu assister à la solennité que vous daignez me rappeler...

— Monsieur, je plains la génération nouvelle ; elle ne connaîtra pas ces fêtes de l'intelligence...

— Je n'osais pas le dire ; mais il est certain qu'à ce point de vue, les jeunes seront déshérités...

— Ne remarquez-vous pas comme moi combien la génération présente a le front étroit ; les figures ont quelque chose de serré entre les deux sourcils qui indique le peu de développement de la pensée...

— J'en suis frappé comme vous. Étiez-vous, l'autre jour, à l'éloge de mon regretté confrère...

— Oui, mais je n'ai pu rester ; les bancs de la Sorbonne sont si durs ; et puis, l'émotion, vous comprenez. .

— C'est trop naturel.

— Savez-vous qui le remplacera ?

— Hélas ! qui l'osera ?

— Eh ! figurez-vous que N... s'attend à la succession et à des chances, qui plus est.

— Signe du temps !...

— Près de cent personnes se sont inscrites chez lui depuis trois jours, et, le soir, il y a cercle...

— Oh, mon Dieu, tout arrive et l'on ne peut prévoir jusqu'où va la bassesse humaine. Comment reçoit-il tout cet encens?

— Oh, mon Dieu, comme s'il y était né.

— Vous y êtes donc allé?

— Pouvais-je faire autrement? ma femme est liée avec la sienne; et, un peu plus tôt, un peu plus tard, puisqu'il faut finir par là... car, attendez-vous à y être obligée aussi!

— J'y suis résignée d'avance; que voulez-vous! la vie est ainsi faite...

—

IV. — COTERIE DES PROVINCIALES

(La coqueluche de Périval.)

— Savez-vous ce qui m'attriste? c'est de ne connaître personne dans tout ce monde.

— Je suis comme vous; au moins, à Périval, tout le monde se connaît: on se dit bonjour, on se fait des signes, on se critique...

— Et tenez, j'éprouve le même sentiment d'isolement dans les endroits publics; ainsi, quand je suis au spectacle, je me dis tout le temps: Comment peut-il se faire que parmi tous ces gens-là, je ne connaisse âme qui vive?

— C'est une impression des plus tristes, car vous pouvez ajouter: Personne ne me connaît et ne s'intéresse à moi...

— C'est au point que je me dis quelquefois, quand je suis seule: Si, par hasard, j'étais incommodée, on me mettrait à l'hôpital... et si... à la Morgue!

— Cette pensée est affreuse et me dégoûte de venir à Paris. Au lieu qu'à Périval, si je suis fatiguée, tous mes marchands me suivent du regard et m'offrent une chaise quand il fait chaud...

— Trouvez-vous cet appartement joli?

— Non, je ne puis m'accoutumer à ces appartements arrangés en coins et recoins; une maîtresse de maison doit pouvoir voir d'un coup d'œil tout ce qui se passe chez elle.

— Il est certain qu'avec ces massifs de fleurs, ces paravents, ces mille détours..,

— Les appartements de Paris sont arrangés pour favoriser les *a parte*, et voilà...

— Nul mieux que vous ne sait résumer les choses. Et puis, faut-il tout dire? je ne me fais pas aux manières des Parisiennes; elles ont tellement l'air partout d'être chez elles qu'on craint qu'un jour ou l'autre elles ne se décoiffent ou ne se déchaussent en plein salon...

— Elles sont inconcevables! Figurez-vous que l'autre jour, aux Français, il y avait une jeune femme qui s'est promenée tout un acte dans le corridor, sans gants, riant et causant avec deux jeunes gens, sous prétexte qu'elle avait des inquiétudes dans les jambes! Je l'ai entendue, hein?

— Triste, triste! Est-ce qu'on parle jamais de ces choses-là?

— Et puis, il y a, selon moi, un symptôme frappant de démoralisation, cette année.

— Lequel? car, hélas! j'en vois plusieurs...

— C'est l'absence de corset.

— Comment?

— Oui, les élégantes sont sans corset ou bien portent des corsets brassières qui n'en sont pas.

— On ose à peine penser à une chose pareille.

— Je vous fais juge: qu'est-ce que c'est qu'un corset qui n'a pas de busc?

— C'est inadmissible.

— Et encore, je vous le dis, il y en a qui n'en mettent pas du tout.

— Vous figurez-vous une femme de Périval sans corset!

— Oh! Dieu nous en préserve!

— D'ailleurs, nous sommes à l'abri de pareil scandale, tant que nous aurons notre saint évêque!...

— Oui, avec lui on peut être tranquille; mais nous sommes tous mortels, même notre vénéré pasteur...

— Il faut espérer qu'après toutes les épreuves de la France, il y aura quelques années de consolations.

— Nous les aurions bien méritées.

—

V. — LES GENS QUI SE SONT DONNÉ RENDEZ-VOUS

(Ils s'aiment!!...)

— Si vous m'aviez dit que vous alliez autre part auparavant, je ne serais venu qu'à onze heures, tandis qu'il y a une heure que je suis ici à vous attendre.

— Cela n'est pas de ma faute, je n'en savais rien; après dîner, il est venu du monde et j'ai fait le whist de ma grand'mère.

— Vous êtes trop à la famille, c'est assommant, je vous l'ai déjà dit.

— Voyons, soyez gentil, vous êtes très en beauté ce soir...

— Je dois être affreux, car je m'ennuie à périr; ce salon a la forme d'un omnibus; on ne peut changer de place sans écraser les pieds des invités.

— Oh! décidément, vous n'êtes pas de bonne humeur.

— Pourquoi n'avez-vous pas votre robe blanche? Vous aviez dit que vous vous mettriez en blanc.

— Cette robe-ci est plus vite mise et j'étais pressée d'arriver.

— Oh, vous faites toujours autrement que vous ne dites; vous êtes le caprice incarné. Qu'est-ce que vous regardez dans le coin du petit salon?

— C'est Julia.

— Oui, en effet, je la vois grimacer là-bas.

— Il faudra que j'aille tout à l'heure lui faire une petite visite.

— Si vous croyez que je suis venu ici pour que vous me laissiez tout seul...

— Pourtant, il faut que je parle aux personnes que je connais...

— Alors, il ne faut pas dire que vous allez dans le monde pour me retrouver.

— Certainement si, mais je ne puis passer à l'état sauvage pour vous complaire; il faut de toute nécessité que je dise bonjour à mes intimes.

— Et vous appelez ça aimer?

— Mais, vraiment, vous me désolez, soyez donc raisonnable; je crains que notre conversation n'ait déjà été remarquée.

— Vous ne pensez qu'à ne point vous compromettre.

— Menez-moi, je vous prie, à la table de thé; vous m'en servirez, cela nous donnera une contenance.

— Tenez, votre thé, je le jetterais volontiers par la fenêtre. Vous me ferez sortir de mon caractère; il vaudrait cent fois mieux rompre que de me faire souffrir...

— Mais vous êtes fou et vous me donnez envie de pleurer quand vous dites des choses pareilles.

— Je suis violent, et vous connaissez ma nature....

— Hélas! était-ce là le bonheur que vous m'aviez promis...

UNE AMIE, s'approchant. — Êtes-vous allée à l'exposition des chiens, ma chère?

— Pas encore; vous savez que je suis toujours dans les retardataires.

— Il y a un petit frisé, je vous assure que c'est touchant de...

A.

BULLES DE SAVON

FRAGMENT

...Quel plaisir de faire mousser le savon! Les manches retroussées jusqu'au coude, le visage sérieux, l'œil animé, François, debout devant une grande cuvette, travaille.

Toto le regarde avec admiration, c'est un ouvrage de rendre l'eau bien épaisse, bien blanche, bien mousseuse; avec quelle vigueur les deux petites mains serrent et pressent le savon; l'eau est froide et, de temps en temps, il faut s'arrêter et sortir de l'eau les mains toutes rougies et où pend, en grappes, la blanche écume. —Et, maintenant, tout est prêt, les deux petits se regardent et éclatent de rire: la fête va commencer; déjà, le gâchis, le mouillage en sont un délicieux avant-coureur. — Et les pipes à présent, de vraies pipes, s'il vous plaît! et de quel cœur, ils se les mettent entre les dents! La cire rouge qui en garnit le bout heurte, de sa couleur dure, le rose

humide et doux de ces lèvres d'enfants. Tous deux, à la fois, d'un mouvement résolu, plongent la pipe dans la mousse épaisse...; on la relève, et, gravement, de toute la force des petits poumons, on souffle; voilà les bulles, elles sortent, petites d'abord, puis se gonflent, se gonflent... et les petites joues se gonflent aussi ; la lumière irise de belles teintes transparentes la bulle légère, elle s'enlève et se brise.

Mais, Toto ne s'y entend guère; il a beau peiner, le pauvre gros, ses bulles ne veulent point s'envoler et s'attachent méchamment à la pipe ; il souffle pourtant ferme, et il envie François qui sait si bien enlever les siennes. C'est un rude métier que cet amusement ; déjà, la chaleur fait perler de petites gouttes de sueur sur le front de François, qui se hâte de crier qu'il n'est pas fatigué :« Je peux toujours souffler.»

Et il reprend, ravi, fasciné. Qu'ils sont mignons ces deux blondins, la pipe au bec et, de leur beau regard limpide, épiant, admirant, suivant le vol de cette goutte d'eau à laquelle leur souffle a donné la vie ! Le sentiment d'accomplir une œuvre quelconque germe dans ces petits cœurs vaillants ; ce n'est point là le jouet acheté, préparé ; c'est l'œuvre de leurs mains, ce sont eux qui ont travaillé à grands renforts de bras la bonne eau de savon, et maintenant, c'est le plus adroit qui fait les plus belles bulles.

Mais voici que Toto a cassé sa pipe ! Quel chagrin ! Quelles larmes ! Son cœur se gonfle à éclater ce n'est pas la peine pourtant. — « Regarde, Toto, le tuyau suffit, il n'est pas besoin de la pipe entière. » Le voilà consolé, et, tout humble, avec sa pipe brisée, il reprend son labeur, aussi content, aussi heureux. — François, de son côté, ne s'arrête pas ; il est tout las, il fait un grand soupir de temps en temps, mais de quelle voix gaillarde il crie: «Ah ! que ça m'amuse !» Rien ne le décourage, rien ne le fatigue, les bulles ne veulent pas sortir. Il recommence ; on ne saurait conquérir l'enfance, elle ne se rend qu'à bout de forces, on ne jette pas l'eau, on ne cesse pas la pipe, quand on a cinq ans : on souffle plus fort ..

Ils sont haletants, rouges, contents ! Ah ! on ne voudrait jamais finir ! Il y a de l'eau partout ; les petits visages sont barbouillés de savon, on en avale même pas mal ; Toto a déjà fait plus d'une grimace.

— Allons, c'est assez pour aujourd'hui.

Il faut bien céder, mais se raccrochant à l'espérance :

— Encore demain ? interroge François.

B.

REVUE DES THÉATRES

VAUDEVILLE : *Le Nabab*.— AMBIGU : *Turenne*.— THÉATRE DES NATIONS : *L'Inquisition*. — ODÉON : Reprise des *Inutiles*. — CLUNY : Reprise des *Crochets du père Martin*.

Les théâtres ont été prodigues de nouveautés pendant la dernière huitaine. L'Ambigu a commencé avec un drame à grand spectacle de MM. Delacour et Lermina, intitulé : *Turenne*. Les auteurs ont pris leur héros à la fin de sa carrière et nous font assister aux deux victoires de Mulhausen et de Turkheim. Le nœud dramatique de l'ouvrage consiste dans la révélation pour Turenne que le fils de son inséparable ami Bonnard, jeune lieutenant condamné à mort pour avoir livré un passage aux ennemis, n'est autre que son propre fils.

Le drame est assez bien charpenté et contient de ces tableaux militaires qui plaisent au public du boulevard St-Martin. Nous croyons donc au succès, d'autant mieux que l'interprétation est très bonne surtout avec Lacressonnière et Gil-Naza.

Cluny a repris un vieux drame très émouvant dans sa simplicité et qui eut longtemps du retentissement avec Paulin Menier comme principal interprète. M. Talien a eu la main heureuse en reprenant les *Crochets du père Martin* qui peuvent fournir encore une bonne carrière.

L'Odéon a bien fait également de remettre à la scène les *Inutiles* de M. Cadol. Cette comédie, jouée du temps que M. Larochelle était directeur à Cluny et créée par lui et Mlle Fayolle, fit connaître le nom de son auteur très avantageusement. Elle n'a point trop vieilli et a été de nouveau fort bien accueillie. MM. Porel, François, Mmes Antonine et Waltdenfel en font valoir les scènes attachantes.

Mais le succès de la semaine appartient au Vaudeville, dont les directeurs ont monté le *Nabab* avec un soin extraordinaire d'interprétation et de mise en scène qui en triplent la valeur.

Tout le monde a lu le roman d'Alphonse Daudet, car tout le monde lit tout ce qui sort de la plume de cet écrivain si fin et si parisien. La pièce ne s'écarte pas du livre. On y retrouve les mêmes intrigues, les mêmes caractères, les mêmes physionomies. Seulement si certains passages empruntaient au talent descriptif du romancier un charme qu'ils perdent au théâtre, on peut dire en revanche que le héros du roman a grandi à la scène et cela à cause de son admirable interprétation par un artiste que nous avons ici depuis longtemps appelé un grand comédien. Adolphe Dupuis a fait, en effet, une création merveilleuse avec ce personnage si original du Nabab. Aussi on l'a acclamé d'un bout à l'autre de cette soirée qui comptera parmi les plus belles de sa carrière. A côté de lui on a applaudi chaleureusement aussi Mme Alexis, Mlles Pierson et Alice Lody, M. Pierre Berton et tous les autres, car on ne peut mieux jouer que ne l'a fait l'excellente troupe du Vaudeville.

Donc *Le Nabab*, sans être une œuvre théâtrale de premier ordre, sera un grand succès, parce que c'est une pièce essentiellement parisienne, traduite à la scène par de véritables artistes et montée avec un luxe de décors et de costumes dont on ne saurait trop admirer le bon goût.

LE CORRAL

MANIÈRE DE PRENDRE LES ÉLÉPHANTS

I

Avant 1832, à une époque où la féodalité jouissait encore de tous ses privilèges dans l'île de Singhala (Ceylan), le divertissement du corral, malgré toutes ses séductions, ne plaisait guère à la plupart des résidents européens. L'idée que quinze cents ou deux mille indigènes faisaient les frais de la fête, obligés, les pauvres diables ! de fournir les pieux et les cordages de l'enceinte, de rechercher et de signaler les traces des éléphants sans être payés de leurs peines, ni même remboursés de leurs dépenses, cette idée seule suffisait pour vous désenchanter du spectacle Les sombres regards des Indiens et leur soumission farouche contrastaient péniblement avec l'entrain joyeux des serviteurs salariés ; et le public ne le sentait que trop bien.

Mais le travail forcé une fois aboli dans l'île, tout changea. L'Indien, rémunéré pour un genre de services qui s'accordait on ne peut mieux avec ses aptitudes, se vit dans l'heureuse situation de la mère de Moïse, payée par la fille de Pharaon pour allaiter son propre enfant. Les tribus qu'on emploie dans ces circonstances sont les Panikis, chasseurs du pays, connus surtout par leur passion pour la chasse à l'éléphant; on peut donc se figurer avec quelle ardeur ils se rassemblent au premier signal du gouverneur pour organiser les préparatifs du corral.

Tous les deux ans, à jour fixe, après la récolte du riz, le jungle devient le théâtre d'une vraie solennité nationale, car toutes les classes de la population sont intéressées au maintien de cette coutume. Les prêtres l'encouragent, en dénonçant à la vindicte publique l'impiété des éléphants, dont la gourmandise sacrilège s'attaque aux feuilles du « fetlbeh », arbre consacré par les anciennes divinités bouddhistes. Il leur faut, d'ailleurs, des éléphants pour le service de leurs temples. De leur côté, les grands et les riches profitent de ces occasions pour faire assaut de magnificence, pour déployer le luxe d'une suite nombreuse, pour faire admirer la race et le choix de leurs éléphants apprivoisés. Quant aux classes moyennes, outre le divertissement qu'elles se promettent, elles ont un intérêt personnel à la diminution des troupeaux d'éléphants sauvages qui ravagent les champs de blé, détruisent les récoltes sur un parcours souvent très étendu. Le paysan, enfin, employé comme auxiliaire du chasseur, reçoit une paye régulière ; il a de plus en perspective les plaisirs de la chasse et des rations assurées pendant quelques mois.

Le « corral » « ou kraal », terme dont on se sert pour désigner l'ensemble des opérations, est par lui-même un immense amphithéâtre destiné à emprisonner les éléphants sauvages, attirés, ou plutôt poussés là par des manœuvres des chasseurs. On a soin d'y laisser de loin en loin quelques gros arbres pour y attacher les animaux captifs. Quant aux petits arbres, aux broussailles et aux taillis, on les arrache afin de déblayer le sol, excepté aux environs du jungle, où les fourrés sont nécessaires pour masquer l'entrée de l'enceinte.

A quelque distance du corral, sous un couvert de feuillage, s'élève un bâtiment à un seul étage, mais très vaste, construit en entier de bambous et de feuilles de palmier, et portant le nom d'*Hôtel du Spectateur*. On trouve là de grandes salles à manger, des chambres à coucher et des provisions de vivres pour plus d'un mois. Le plancher, tapissé d'un gazon fin, d'où s'exhale le parfum balsamique des savanes de Colombo, invite à un doux sommeil tous ceux dont les rêves ne sont pas traversés par des images de vampires et de moustiques, de serpents et d'araignées monstrueuses. Un cellier bien garni et une salle de bains complètent le confortable de ce bungalow improvisé. La salle de bains n'y est pas comme dans d'autres établissements de ce genre, une dénomination fantastique, mais bien une belle et bonne réalité, attendu que le voisinage de l'eau est une des conditions essen-

tielles du choix d'un emplacement pour les éléphants.

A l'extérieur du bungalow, une plate-forme appuyée sur les potoaux massifs de l'enceinte et ayant vue sur le corral, permet au gouverneur et à ses amis de dominer la scène tout entière. Ces poteaux sont assez rapprochés pour empêcher un éléphant de passer entre deux; mais le corps d'un homme peut s'y glisser. Cependant un éléphant qui emploierait toute sa force parviendrait sans trop de peine à les briser, et l'on a vu des cas où une seule brêche, ainsi pratiquée dans l'enceinte, avait rouvert au troupeau captif le chemin du jungle. Il faut donc moins compter sur la solidité des palissades que sur la timidité des éléphants, masses formidables qui n'ont pas conscience d'elles mêmes et regardent avec inquiétude tous les objets qui ne leur sont pas familiers.

Aussitôt que le corral est construit, les batteurs d'estrade entament la campagne. Il leur faut quelquefois décrire un cercle de plusieurs milles pour y englober deux ou plusieurs troupeaux d'éléphants Les Panikis ont à faire prouve là de beaucoup d'adresse et de patience, car, à la plus légère alerte, voilà tout à coup les éléphants hors de voie, et jamais ces animaux ne reviennent à l'endroit où ils ont pris l'alarme. D'un autre côté, il faut pourtant que les chasseurs sachent imprimer un mouvement de marche au troupeau, en le poussant tout doucement dans la direction du corral. On comprend donc avec quelle mesure, avec quel tact ils doivent régler leur action progressive. D'abord il est nécessaire qu'ils se placent sous le vent et qu'ils entretiennent à leurs pieds une éponge humide; sans cela l'odorat subtil des éléphants aurait bientôt flairé leur présence, ce qui jetterait dans le troupeau une panique irréparable.

Ces précautions prises, les rabatteurs chuchotent tout bas, ou sifflottent entre leurs dents, par intervalles, en se cachant bien et en se tenant à une distance prudente. A ce bruit lointain, les éléphants se rapprochent les uns des autres, dressent leur trompe et leurs oreilles du côté d'où le son est parti, jusqu'à ce que, rassurés par le calme profond qui y succède, ils abaissent leurs trompes et semblent reconnaître entre eux que leur alarme était mal fondée; alors ils se remettent tranquillement, les uns à brouter les feuilles des arbres, les autres à s'éventer avec les branches ou à s'ébattre dans la poussière; cependant tous s'éloignent, insensiblement et par instinct, de l'endroit suspect.

Les chasseurs répètent la même manœuvre pendant plusieurs jours et plusieurs nuits de suite, jusqu'à ce que la troupe des éléphants soit arrivée par degrés sur les confins du sentier qui mène au corral. Il s'en faut de beaucoup cependant que la tâche des chasseurs soit alors terminée. Vous avez tracé votre plan ; vous croyez avoir tout prévu ; le chemin est bordé de troncs d'arbres dépouillés de leur écorce; le sol est jonché de feuilles et de branchages qui masquent le but du voyage ; c'est bien ; mais que le vent tourne et vous oblige à déplacer votre embuscade, qu'une circonstance fortuite, on ne sait laquelle, jette le désordre parmi les éléphants ou vienne contrarier leur marche, et toutes vos peines sont perdues ; vous n'avez plus alors qu'à attendre que l'ordre soit rétabli d'une manière ou d'une autre. Il est rare cependant que le vent change à cette époque de l'année, et en général les mesures des chasseurs sont trop bien prises pour être déjoués par des circonstances imprévues.

Pendant toute la campagne, les hommes se relayent régulièrement et vont prendre leurs repas à tour de rôle. Des communications journalières sont établies entre eux et une seconde ligne de chasseurs, postées assez loin pour n'avoir besoin ni de la même vigilance, ni des mêmes précautions contre des émanations traîtresses. Cette seconde ligne est choisie moins minutieusement que la première, ses fonctions subordonnées entraînent une responsabilite moindre.

Il arrive quelquefois qu'en dépit de toutes les précautions, une alarme prématurée s'empare d'une troupe d'éléphants sauvages. Dans ces cas-là, on a recours à des mesures extrêmes. Une fusée de signal avertit la seconde ligne, qui, immédiatement, se déploie à droite et à gauche, se forme en cercle avec la première et allume de grands feux dans les intervalles libres, de manière que toute la circonférence ne représente plus qu'une vaste ceinture de flammes. Les éléphants se précipitent aveuglement sur un point du cercle ; là, le feu les arrête tout court, frappés de terreur et tremblant de tous leurs membres. En même temps les chasseurs s'élancent de leurs embuscades, poussent des cris aigus, agitent des drapeaux rouges et tirent des coups de pistolet. Les bêtes, affolées, se retournent et se ruent du côté opposé, où les attendent les mêmes feux, les mêmes cris et les mêmes frayeurs, jusqu'à ce que, pourchassées de toutes parts, haletantes, épuisées, elles se rassemblent en une seule masse, serrées les unes contre les autres, en proie à la plus violente agitation, et entrelaçant leurs trompes, comme pour se demander un mutuel secours et s'interroger sur une détresse dont elles ne peuvent se rendre compte.

Lorsque la chasse tourne ainsi, c'est rarement à l'avantage du chasseur. Quelquefois les éléphants, rendus furieux de désespoir, se jettent sur les barrières, S'ouvrant un chemin à travers les flammes et les épouvantails, ils disparaissent dans les profondeurs de la forêt. Et quand même on éviterait cette extrémité, l'expédition troublée n'aboutit d'ordinaire qu'à une déception. Ainsi, n'espérez pas qu'après une telle impression de terreur, l'éléphant, démoralisé, puisse jamais reprendre confiance ; ce n'est donc plus qu'en employant la force qu'il est possible de les faire avancer.

Il en est tout autrement lorsque la chasse suit son cours régulier. Le troupeau s'achemine tout doucement vers le corral ; chaque jour il fait quelques pas de plus ; les rabatteurs mettent une précision surprenante à calculer le moment de l'arrivée, et les autorités en sont informés à point nommé. Huit ou dix jours avant le terme prévu, on dépêche deux coureurs à un agent du gouverneur, et celui-ci convoque aussitôt ses amis, en recommandant aux autorités officielles de se tenir prêtes. Ni les uns ni les autres ne se le font dire deux fois. Longtemps avant le grand jour, la plate-forme et l'hôtel, du haut en bas, sont encombrés de curieux. Mais cette impatience fiévreuse de la foule n'a pas le don de hâter la marche des éléphants, et leur arrivée n'est pas toujours aussi ponctuelle que le public le souhaiterait. Il faut rester en place pendant des jours et des nuits ; on ne se dérange que pour prendre ses repas à la hâte ; et cependant personne ne se décourage, tant la fête du corral est devenue une passion populaire, tant l'émotion du spectacle rachète, et au delà, les ennuis et la fatigue de l'attente !

N. F.

(*A suivre*).

PETITES NOUVELLES

La première représentation de *Pétrarque*, à l'Opéra-Populaire, doit avoir lieu au moment où nous mettons sous presse.

— Victor Hugo va publier bientôt ses volumes de théâtre : le *Théâtre en liberté !*

On y trouvera un drame historique, *Torquemada*, et un drame intime moderne intitulé : *la Faim.*

Nous attendons avec une vive impatience cet événement littéraire.

— La nomination officielle de M. Madier de Montjau au poste de second chef d'orchestre à l'Opéra est affaire faite.

— A propos de *la Vierge*, que M. Massenet est sur le point de faire représenter à Paris, on sait que Mme Devriès a consenti à interpréter l'œuvre du jeune compositeur, et qu'elle reparaîtra, une fois encore, devant le public parisien. Voici une lettre que M. Massenet a écrite à ce sujet à M. Adler :

« Cher monsieur Adler,

» Je suis encore sous l'impression de la bonne nouvelle que vous m'avez communiquée, hier soir, et je tiens à témoigner à madame Adler toute la reconnaissance que je lui ai d'avoir été au-devant de mon plus vif désir en me proposant de chanter *la Vierge.*

» J'ai réfléchi à votre idée d'organiser une représentation au bénéfice des pauvres de Paris, et je ne vois que l'Opéra qui puisse assurer une belle recette et me fournir en même temps les éléments nécessaires à l'exécution de mon ouvrage ; je ne trouverai qu'à l'Opéra les masses chorales et l'orgue indispensables à la scène des *Noces de Cana* et à la dernière partie : l'*Assomption.*

» Quant à l'accueil que M. Vaucorbeil peut réserver à ce projet, il me semble que sa sympathie et son patronage doivent être acquis à une représentation dans laquelle il pourra réaliser beaucoup d'argent pour les pauvres et qui lui fournira l'occasion unique de faire réentendre aux abonnés de l'Opéra et au public madame Adler Devriès dans une création.

» J'attends avec impatience les nouvelles que vous pourrez me donner à ce sujet, et suis tout à vous,

» J. MASSENET. »

— Sont nommés officiers d'académie MM. les sociétaires de la Comédie-Française dont les noms suivent :

Got, Delaunay, Worms, Coquelin aîné, Maubant et Febvre.

Monsieur le ministre, tel est le titre d'une grande comédie sociale que vient de commencer M. Jules Claretie, et qu'il destine au Théâtre-Français.

L'action de cet ouvrage se passe en 1880. C'est de l'actualité au suprême degré.

— Il est question d'augmenter encore la subvention de l'Odéon.

Au lieu de 60,000 fr., le successeur heureux et encore inconnu de M. Duquesnel toucherait 100,000 fr. annuels.

—MM. Erckmann-Chatrian et Jules Barbier ont lu au directeur de l'Opéra-Comique la *Taverne des Trabans*, trois actes dont M. Henri Maréchal a écrit la musique. — Des changements réclamés par M. Carvalho et que les auteurs viennent de terminer ont seuls retardé jusqu'ici la mise à l'étude de cet ouvrage qui est reçu par la direction.

— MM. de Najac, Delacour et Hennequin viennent de finir *Cherchez la Femme*, leur comédie en trois actes, qu'ils ont refaite complètement pour le Vaudeville.

— Le Palais-Royal donnera vendredi prochain la première représentation de la *Corbeille de noces*, comédie en trois actes et quatre tableaux de MM. H. Bocage et Hennequin.

— On commence, aux Variétés, à répéter la *Petite Mère*.

Les trois premiers actes sont en scène. Le dernier acte est moins avancé ; MM. Meilhac et Halévy y travaillent encore.

— C'est le drame tiré par M. Pierre Elzéar du *Bug-Jargal* de Victor Hugo qui succèdera à *Turenne* sur l'affiche de l'Ambigu.

Les répétitions vont commencer.

— En raison du grand succès qu'elle obtient à la salle Taitbout, la Troupe andalouse espagnole donnera des matinées le dimanche.

La première aura lieu dimanche prochain 8 février. Encore une grand attraction do plus pour les personnes qui ne peuvent disposer de leur soirée.

— Pour les prix Perreire (100,000 francs) (voir la *Liberté* du 2 février), les mémoires doivent être adressés, au plus tard, le 31 décembre 1880, aux bureaux du journal *la Liberté*, à Paris, 146, rue Montmartre. Ils doivent être accompagnés d'un pli cacheté, contenant à l'intérieur le nom de l'auteur du mémoire et portant à l'extérieur une épigraphe également reproduite en tête du mémoire lui-même.

Le jugement du concours aura lieu dans le premier trimestre de l'année 1881.

Voici, par ordre alphabétique, la liste des personnages éminents qui ont accepté de faire partie du jury d'examen :

MM.

About, président de la Société des gens de lettres, directeur du journal *le XIXe Siècle*.

Bertrand (Joseph), secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

Brisson, vice-président de la Chambre des députés.

Carnot, sénateur.

Charton, sénateur.

Courcelles-Seneuil, conseiller d'Etat.

Dumas (Jean-Baptiste), secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française.

Garnier (Joseph), sénateur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

De Girardin (Emile), député, directeur du journal *la France*.

Jourde, président du syndicat de la presse, directeur du journal *le Siècle*.

De Parville, rédacteur scientifique au *Journal des Débats*.

Passy (Frédéric), membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Pereire (Isaac).

Schultze Delitch, économiste, membre du Reischtag.

Sée (Camille), député.

— Le jury chargé de classer les esquisses envoyées au concours de peinture, institué par la ville de Paris, pour la décoration de divers édifices municipaux, s'est réuni, hier dimanche 1er février, sous la présidence du sénateur, préfet de la Seine, pour rendre son jugement.

Voici dans quel ordre ont été attribuées les primes et les mentions pour chacun des édifices :

MAIRIE DU XIXe ARRONDISSEMENT

Primes :

1° MM. Gervex et Blanchon ; 2° M. Emile Lévy ; 3° M. Besnard.

Mentions honorables :

1° M. Herpin ; 2° M. Maillart ; 3° M. Debat-Ponsan ; 4° M. Monchablon ; 5° M. Roubaudi ; 6° M. Milliet.

MAIRIE DU IIe ARRONDISSEMENT

Primes :

1° M. Moreau (de Tours) ; 2° M. François Lafon ; 3° M. Edouard Michel.

Mentions honorables :

1° M. Ernest Michel ; 2° M. Maillart ; 3° M. Nouclercq ; 4° M. Moricourt ; 5° M. Ronot.

MAIRIE DU XIIe ARRONDISSEMENT

Primes :

1° M. Thirion ; 2° M. Mazerolle ; 3° M. Urbain Bourgeois.

Mention honorable unique :

M. Faustin-Besson.

MAIRIE DU XIIIe ARRONDISSEMENT

Pas de prime, ni de mention.

ÉCOLE RUE CHATEAU-LANDON

Primes :

1° M. Jules Didier ; 2° M. Maillart.

Mention honorable unique :

M. Moullion.

ÉCOLE RUE DOMBASLE

Primes :

1° M. Valton ; 2° M. Paul Baudouin ; 3° M. Joseph Aubert.

Mentions honorables :

1° M. Alex. Hirsch ; 2° M. Victor Ziev ; 3° M. Frédéric Régamey.

Les artistes qui sont appelés à présenter leurs esquisses, pour le second degré du concours, devront envoyer les cartons partiels coloriés, grandeur d'exécution, avant le 7 mars prochain, dernier délai, le jugement définitif devant être rendu le 10 du même mois.

— A propos des démonétisations des pièces de vingt centimes, un franc, vingt centimes françaises et étrangères, l'administration de la Monnaie vient de publier un tableau des plus instructifs. De 1795 au 31 décembre dernier, il a été fabriqué des espèces d'or et d'argent, en France, comme suit :

Désignation des types	OR	ARGENT
1re Républ. (Hercule)..	»	106.237.255 »
Napoléon...	528.024.440	887.830.055 50
Louis XVIII	389.333.000	614.830.109 75
Charles X...	52.918.920	632.511.320 50
Louis-Philippe.....	215.912.800	1.756.938.333 »
2e République 1848		
Génie p. l'or.	56.921.220	»
Hercule pour l'argent...	»	259.628.845 »
Déesse de la Liberté...	370.361.640	199.619.436 50
Napoléon III	6.151.961.600	626.294.792 »
3e République 1870		
Hercule pour l'argent...	»	363.848.840 »
Déesse de la Liberté...	»	64.213.876 50
Génie p. l'or.	926.393.980	»
Total....	8.691.827.660	5.511.952.863 85
La circulation a été retiré en or....	71.082.860	»
et en argent.	»	222.166.304 25
Restenet..	8.620.744.800	5.289 786.559 60

Soit monnaie ayant cours : 13.910.531.359 fr. 60 c.

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie*, publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 35, rue Bonaparte, d'élégantes couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages*. — Sommaire de la 995e livraison (31 janvier 1880). — Six mois en Australie, par M. Désiré Charnay, chargé d'une mission scientifique par le Ministère de l'instruction publique (1878). — Texte et dessins inédits. — Douze dessins de A. de Bar, Barclay, Taylor et A. Sirouy.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Ce, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Crémorne prépare pour le dimanche gras et le mardi gras des matinées enfantines qui seront, comme chaque année, le rendez-vous de toutes les familles. Messieurs les bébés, préparez-vous donc.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Ronsseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Dugnéret. — Delaunay. — Mme Gneymard. — Ismaël. — Berthe Thibanlt. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dnmas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hissou. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Lanrent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Mario Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Manbant. — Mlle Deselanzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Manduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapnis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Panline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Lnguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Jnlia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvell — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyaciuthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valére — Rouvière. — Célíue Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélèue Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressounière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Autoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Lonise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesue. — Speranza Engalli. — Perel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. - Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanue Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menu. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — Georgo Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Verguet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aliue Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Raudoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélèue Chevrier. — Morlet. — Litts. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Laurau. — Léon Bonnat. — Mile Salla. — Carolus Durau. — Erckmann-Chatrian. — Hélèue Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Autoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Dauoray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Sauuière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert — Fugère. — Dalton. — Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tavau. — Mendès. — Luco. — Anne Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Mérys. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legraud. — Théron. - Marius Roux. — Angeline Fatou. — Littré. — Ferdinand de Lesseps. — Resita Mauri — Eugène Lorrain. — Emma Fleury. — Jules Sandeau. — Marie Hamman. — Auguste Maquet. — Noémie Vernon. — Camille Doucet. — Geneviève Dupuis. — Arsène Houssaye. — Jane May. — Barré. — Provost-Ponsin. — Ferdinand Fabre. — Jouassain. — Mme Edmond Adam. — Charles Lepère. — Julie Bennati. — Alice Marot. — Mlle Carol. — Mlle Lecomte.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris	*un an.*	14 *fr.*
Départements	—	16 *fr.*
Etranger	—	20 *fr.*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
25, Passage Verdeau, 25, Paris
(Affranchir).

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME — HOMMES DE LETTRES — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché NADAR

TRAGEDIE — MUSIQUE

GUSTAVE DROZ

Imp. Yves et Barret. — G. Bouvy del.

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 352

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GOBEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 12 au 18 Février 1880

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent

ABONNEMENTS :

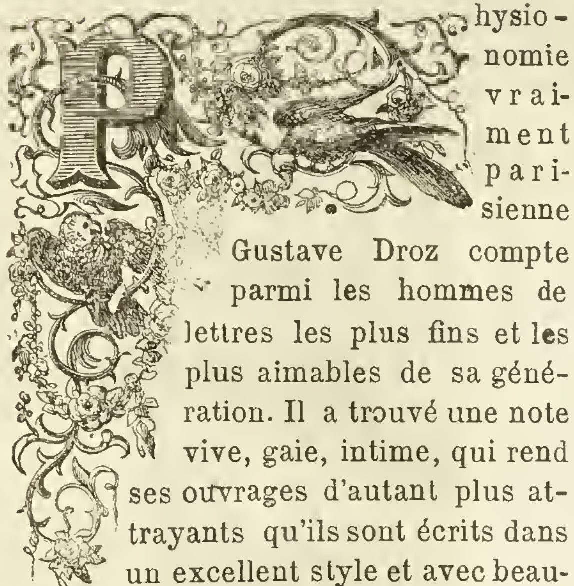
PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTˢ	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGᴿ	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCLII

—

GUSTAVE DROZ



Physionomie vraiment parisienne Gustave Droz compte parmi les hommes de lettres les plus fins et les plus aimables de sa génération. Il a trouvé une note vive, gaie, intime, qui rend ses ouvrages d'autant plus attrayants qu'ils sont écrits dans un excellent style et avec beaucoup d'esprit.

Né à Paris le 9 juin 1832, Gustave Droz appartient à une famille d'artistes distingués. Il étudia d'abord pour l'école polytechnique, mais il s'adonna bientôt à la peinture et entra à l'Ecole des Beaux-Arts dans l'atelier de Picot.

La connaissance qu'il fit de M. Marcellin, le directeur de la *Vie Parisienne* l'amena plus tard à changer le pinceau contre la plume, et c'est vers 1864 que parurent ces ravissants articles signés Gustave Z..., qui eurent un succès si retentissant.

Ces articles publiés en volume forment ces délicieux ouvrages qui s'appellent : *Monsieur, Madame et Bébé, Entre nous* et *Le Cahier bleu de Mme Cibot.* Ils suffiraient à la réputation de tout écrivain.

On ne saurait trouver nulle part plus d'ingéniosité, plus de délicatesse d'esprit, plus de finesse d'observation.

Après avoir donné pendant quelques années une collaboration assidue à la *Vie Parisienne* dont il contribua puissamment à faire la fortune, Gustave Droz écrivit à l'*Opinion nationale*, qu'il quitta bientôt pour faire du roman en volume et non plus au jour le jour.

On lui doit depuis ce moment : *Autour d'une source*, *Un paquet de lettres*, *Babolein*, *Une femme gênante*, *les Etangs*, toutes œuvres vivantes, spirituellement écrites, et remplies de détails charmants.

Le talent de Gustave Droz est de ceux qui s'affirment par quelques pages. Il n'y a pas d'écrivain qui aient fait preuve d'une plus complète individualité que l'auteur des *Cahiers d'une femme mariée.*

Aucun de ses lecteurs n'oubliera les peintures expressives, vraies et tout aimables dont il a parsemé ses écrits. Il a étudié jusqu'au vif le sentiment maternel, et personne n'a parlé de l'enfance avec plus de grâce, avec une accentuation plus pénétrante. C'est un maître en ce genre. Et son œuvre restera toujours aimée, parce qu'elle est pleine de sensibilité, de tendresse, en même temps qu'elle s'éloigne de toute mièvrerie.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

MAUREL

(de l'Académie nationale de musique).

LA POMME VERTE

PASTORALE

— Faites entrer la femme Combémorel.

La femme Combémorel entre timidement dans le salon de la baronne de Saint-Claude, à Navarette... vous savez ?... Navarette, dans l'Oise. Elle s'arrête sur le seuil, roulant son tablier bleu du bout de ses gros doigts rouges. Elle a fait plusieurs révérences bien perpendiculaires, comme si elle eût été montée sur un ressort de sommier, et qu'on lui eût appuyé brusquement la main sur la tête. Les registres de la mairie lui donnent cinquante ans; son visage flétri avant l'âge, son corps déformé, courbé par le dur travail en accusent au moins soixante ; elle en a trente pour la vigueur, la santé et l'ardeur à l'ouvrage.

C'est une grosse Picarde, hâlée, raboteuse comme l'écorce des chênes, aux pommettes rouges, aux cheveux rebelles, aux dents rares. Ses yeux brillants se démènent à l'étroit entre leurs paupières dru frangées. Appelée en hâte par la baronne de Saint-Claude, elle n'a pas eu le temps de faire un brin de toilette. Un mouchoir de Cholet est sanglé autour de son crâne. Une pointe nouée serré dans le dos, croisée sur la poitrine comme les buffleteries d'un gendarme, trace perpendiculairement sur ses seins abondants deux profondes ornières. Sa robe courte laisse voir les deux poteaux mal équarris qui lui servent de jambes et disparaissent à la base dans une paire de gros chaussons de drap. Elle a laissé ses sabots dans la cuisine. La femme Combémorel est la patronne de *la Pomme verte*, une fameuse auberge dont je vous parlerai tout à l'heure.

— Je me suis tant pressée, pour obéir aux ordres de madame la Baronne, que cela m'a un peu fait perdre la tête. Je n'ai pas ôté mon tablier. Si madame la Baronne le désire, je vais le retirer et le porter dans l'antichambre.

— Il s'agit bien de cela !... J'en apprends de belles sur votre compte.

— Sur mon compte ?... Bonté de Jésus ! Qu'est-ce que cela peut donc être ?

— Vous mariez votre fille?

— Oh !... c'est pas encore fait, madame la Baronne.

— Je ne suis donc plus sa marraine ? Pourquoi ne m'en avez-vous pas dit un mot ?

— Nous n'étions pas encore d'accord... et alors j'avais pensé...

— Il sera bien temps de me consulter quand tout serait fini. Voyons !... Qui lui faites-vous épouser ?

— C'est un Pétauton.

— Qu'est-ce que c'est que cela, un Pétauton ?

— Anselme Pétauton ; madame la baronne sait bien... Le fils du *Coq sans queue*, de Villers-Cotterets dans le faubourg ; une bonne auberge bien achalandée par où il faut que tous les fardiers passent.

— Les fardiers ?... Qu'est-ce que c'est encore que cela... les fardiers ?

— C'est des charrettes à bois, sans vous commander.

— Je vois que c'est une auberge que vous voulez faire épouser à votre fille ?... à ma filleule ?

— Une bonne auberge, oui, madame la Baronne. Il y a au moins quatre pièces à feu, et une batterie de cuisine toute neuve... Le linge ne manque pas dans les armoires ; sans compter les morceaux de terre qui vont avec le reste.

— Eh bien, voilà précisément ce que je ne voulais pas.

— Quoi donc, madame la Baronne ?

— Que vous donniez comme cela ma filleule au premier butor venu, pour des raisons d'intérêt. Et le cœur, madame Combémorel,... et le cœur, qu'en faites-vous dans tout cela ? Dites,... dites,... dites donc !

— Le cœur ?... le cœur ?... madame la Baronne, moi, je ne sais pas. Ce n'est pas le cœur des filles qu'on marie. On n'épouse pas un cœur.

— Horreur !

— Ce n'est pas mon cœur que Joseph a épousé. Le cœur, cela fait partie du corps. C'est du même lot, comme on dit. Nous n'avons ni les moyens, ni le temps d'avoir le cœur bavard. Ça ne nous a pas empêchés d'avoir dix enfants : six gar-

çons et quatre filles grouillants et grouillantes. Et des gros encore !

— Ah ! tenez, vous me faites frémir. Vous me donnez le frisson.

— Madame la Baronne veut-elle que j'appelle?

— Avancez plutôt, et écoutez-moi bien. J'aime ma filleule, et je n'entends pas voir une chose aussi grave que son mariage s'accomplir sans m'en mêler.

— Madame la Baronne doit bien se douter que je lui en aurais parlé.

— Pour un cadeau, n'est-ce pas ?

— Ce qui fera plaisir à madame la Baronne. Madame la Baronne est si généreuse... si bonne... si peu regardante !...

— Le cadeau n'est pas la plus importante des obligations que ma charge de marraine m'impose.

— Oh ! que si ! madame la Baronne, oh ! que si !

— Je dois assurer le bonheur de ma filleule.

— Madame la Baronne n'a qu'à grossir la somme, et alors...

— Je veux causer avec elle ; je veux voir son futur.

— Ce sera bien de l'honneur pour eux.

— Je veux... oui, c'est cela, je veux assister à vos débats matrimoniaux.

— Motri... moiniaux ?... J'ai pas compris, à mon grand regret, madame la Baronne. Bien fâchée de vous faire répéter.

— A vos discussions à propos du mariage.

— Ah ! c'est ça que ça veut dire : motri... moiniaux ? Faites excuse ; mais personne n'osera parler devant vous. C'est si timide, les pauvres gens comme nous !

— Bah ! Vous ferez boire le futur. Vous ne traitez pas une aussi grosse affaire sans boire, je suppose ?

— Boire fait glisser les paroles du cerveau sur la langue, et de la langue sur les lèvres, comme on dit.

— Vous mettrez votre meilleure feuillette en perce.

— La meilleure ? C'est beaucoup dire. L'affaire n'aurait qu'à manquer.

— Je couvrirai vos avances. Allez ! madame Combémorel. Retournez chez vous. Dans une heure, je serai à *la Pomme verte*. Je causerai d'abord avec ma filleule, puis, ensuite, avec le futur et les parents. Prévenez Dinorah de ma visite.

La Picarde remercie, salue et s'éloigne. Sur le seuil, elle s'est arrêtée. Elle hésite avant de tourner le bouton de la porte.

— Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

— Je voulais vous demander...

— Me demander ?

— Si ça vous serait égal que nous appelions notre fille Françoise.

— Françoise ? Oh ! fi !

— C'est que Dinorah, voyez-vous, personne n'y comprend rien. Le curé dit comme ça que ce n'est pas un nom de chrétienne.

— Ah ! il dit cela, l'abbé ! Il se permet de critiquer le nom que j'ai choisi pour ma filleule. Je lui parlerai. Je le prierai de se mêler de ce qui le regarde. Je n'entends pas qu'une personne que j'aime s'appelle Françoise. Vous m'entendez ?

— Cela suffit, madame la Baronne.

— Je ne veux plus m'occuper de votre fille, si elle porte un autre nom que celui que je lui ai donné.

— On se le tiendra pour dit.

— Allez prévenir Dinorah. Vous m'entendez ?... Di-no-rah.

—

La femme Combémorel va reprendre ses sabots à la cuisine. Elle ne les chausse qu'une fois sortie du parc. Là, elle respire. Les splendeurs de Navarette l'oppressent.

Vous avez sans doute oublié Navarette : Navarette, la terre de la baronne de Saint-Claude ? Cette terre-là, c'est la terre promise. Elle est située au plus profond de la forêt de Cuise, dans un cadre de futaies quatre fois centenaires. Près du mur d'enceinte, à cent pas du potager, sont éparpillées les trente-cinq maisons dont se compose le village de Saint-Pierre-aux-Bois. Au centre de la petite commune, s'élève *la Pomme verte*, résidence des Combémorel.

Ah dame ! ce n'est pas l'hôtel du Louvre, l'auberge de la Pomme verte ; non ! c'est mille fois mieux que l'hôtel du Louvre, suivant moi. Mille fois !... ce n'est pas assez. C'est une maison jadis blanche, verte à présent, sur laquelle se cramponnent le lierre et la vigne folle. Au dessus de la porte, se balance une enseigne et s'étale un écriteau. Sur l'enseigne de tôle, un peintre de passage a tracé, au-dessus d'un rond verdâtre aujourd'hui rongé par la poussière et lavé par la pluie, le nom de l'auberge, le nom de l'aubergiste au-dessous. L'écriteau porte encore, malgré deux ans et demi d'essai loyal, cette mention factieuse : *N° 74..., Débit de tabac des manufactures impériales.* On entre dans une grande pièce bien fraîche l'été, bien chaude l'hiver. Les volets sont clos. Les jointures mal assemblées laissent filtrer un mince rayon de soleil au milieu duquel dansent les mouches. Sur un comptoir, à gauche, sont étalés des cartons pleins de cigares pâles, maladifs, nerveux et velus ; une boîte à compartiments dans laquelle la main blanche de Dinorah puise alternativement le *caporal* pour les fumeurs, le *râpé* pour les priseurs, le *biiord* pour les... (Vous savez ce que je veux dire.) Dans des bocaux alignés, des pipes de terre, des paquets de cigarettes, etc., attendent les amateurs. — A droite, une table longue et deux bancs composent tout le mobilier meublant du cabaret. Au mur sont suspendus des ronds de drap vert poissés, brûlés par la cendre des pipes, constellés de ronds de suif, sur lesquels se livrent les parties de cartes, et quatre images coloriées, encadrées de bois jaune : *Némorin rencontre Estelle pour la première fois, — Némorin offre une houlette à Estelle, — Estelle est heureuse de l'amour de Némorin, — Estelle pleure la mort de son petit oiseau.* Le tout rempli d'allégories plus ou moins fines. Trois portes donnent : celle de gauche, dans la salle de bal (!), celle de droite, dans la salle de billard (!), celle du fond dans la cuisine. J'oubliais !... une horloge, qui n'a plus que sa grande aiguille qui retarde pour deux, et une étagère sur laquelle sont rangés en bataille des flacons de couleurs variées : huile de noyau, crème de menthe, essence de Vénus, etc., dont le contenu a varié cent fois sans jamais changer d'étiquette. Vous n'avez que faire de connaître aujourd'hui le reste de l'auberge. Peut-être y reviendrons-nous.

—

Le panier de la Baronne s'est arrêté devant la porte. Les poneys piaffent et secouent la tête, désappointés de s'arrêter si tôt. Le groom s'est placé devant eux et les calme, pendant que sa maîtresse met pied à terre. Sur le seuil, sont groupés Joseph Combémorel, un grand gaillard, charretier de forêt, et dame Claudine Combémorel, hôtelière, son épouse ; Luc Pétauton, marchand de bois à Villers-Cotterets, et Anselme Pétauton, du *Coq sans queue*, fils du précédent ; un garçon de 28 ans, aux yeux éteints, aux oreilles velues, aux dents en bec de lièvre ; un petit être noué, noueux, rabougri, mal raboté, duveté de roux sur les doigts et le bout du nez.

— Et Dinorah ?

— Elle est dans sa chambre, madame la baronne. Je vais la chercher.

— Non, je préfère aller la trouver. Nous serons plus à l'aise pour causer. Je vous ai prévenus. Je veux savoir exactement ce que la chère petite a dans le cœur.

Elle monte. La voilà dans une petite chambre tendue de papier gris bleu, plus gentiment meublée que le reste de la maison, grâce aux largesses de la marraine. La fenêtre a des rideaux. Ce sont les seuls du pays. Le lit est tout enveloppé de mousseline. La table a un tapis de reps, et sur la cheminée sont alignés des flambeaux de plaqué, un émouchet empaillé tant bien que mal par le curé, fixé de travers sur un morceau de bois mort, et deux vases de porcelaine

que recouvrent des globes. Dans un cadre noir gît un certificat de première communion ; dans un cadre rouge s'épanouit une grosse maman enluminée qualifiés d'*Automne*; dans un cadre doré, une photographie de la baronne de Saint-Claude repose à l'abri des mouches sous un voile de gaze. La marraine, qui trouvait les chaises de paille de sa filleule un peu trop dures, lui a envoyé un fauteuil dans lequel elle s'assied.

— Eh bien, petite, on me dit que tu vas te marier. Est-ce vrai, cela?

— Avec votre permission, madame la baronne.

— Appelle-moi donc ta « marraine ». C'était convenu. Et qui épouses-tu?

— Un Pétauton de Villers-Cotterets, du *Coq sans queue ;* Anselme.

— Est-ce qu'il est bien ce garçon?

On ne peut pas dire qu'il est bien, non, ma marraine. Est-ce que vous ne l'avez pas vu tout à l'heure?

— Où cela?

— Devant la porte, avec son père.... quand vous êtes descendue de voiture.

— Attends donc!... Est-ce que se serait cet ourson mal léché, au poil fauve qui m'a ouvert la porte.

— Un petit roussot avec du poil plein les oreilles, une cravate bleue et un pantalon gris.

— Fi ! l'horreur ! Tu ne vas pas épouser ce monstre, je suppose?

— Que voulez-vous, ma marraine, on ne prend pas un mari comme on prend un bon ami. C'est pas pour s'amuser qu'on entre en ménage. Papa et maman me l'ont assez répété pour que je m'en souvienne. Les Pétauton sont considérés à Villers-Cotterets. Ils ont une bonne auberge bien achalandée, avec une batterie tout reluisant-neuf et du linge plein les armoires. C'est fait pour flatter une femme ! Sans compter qu'il y a un valet pour l'écurie et le dehors, et une servante pour le dedans. C'est pas comme ici, où il faut tout faire. Il y a moins d'ouvrage et plus de profit. Et puis, c'est la ville.

— Mais, petite malheureuse, tu n'as donc jamais aimé?

— Oh! si on peut dire! Il n'y a personne qui aime plus facilement que moi. J'en suis bête ainsi. C'est pour vous dire...

— Tu ne me comprends pas. Je te demande s'il n'y a jamais eu aucun gentil garçon, aucun beau gars qui t'ai fait rêver, que tu aies préféré, dont la vue t'ai fait battre le cœur, qui te donnait le frisson quand il touchait ta main... Allons, voyons, réponds-moi sans crainte. Il y a de beaux hommes dans la forêt.

— Il y a de beaux hommes, mais j'en ai assez de la forêt. J'aime mieux habiter la ville. C'est joli, Villers-Cotterets.

— Tu n'es qu'une bête, et tu peux bien épouser qui tu voudras.

— Oh! ma marraine!

Dinorah s'est mise à pleurer. C'était une gentille fillette, aux yeux gris frangés de noir, aux lèvres rouges, à la chair fraîche, bien tassée dans son corset, et plus soigneuse qu'on ne l'est d'ordinaire dans sa condition, grâce aux cadeaux et aux avis de sa marraine.

— Allons, Dinorah, finis de pleurer ; je ne t'ai rien dit qui mérite tant de larmes. Vous n'avez tous que des casserolles en tête ; va pour des casserolles!

— Je ne vous comprends pas, ma marraine. Vous me demandez si j'ai un amoureux. On m'a toujours dit qu'il ne fallait pas en avoir. Je n'en ai pas eu, et vous me grondez.

— J'ai eu tort. Allons ! tout cela est fini. Viens m'embrasser et descendons auprès de ta mère. J'avais rêvé pour toi mieux que tu ne désires. C'est peut-être toi qui es dans le vrai. Viens.

Et toutes deux descendirent. Dinorah resta dans la pièce d'entrée.

On prit place dans la salle de billard. Les Pétauton disputèrent aux Combémorel l'honneur d'essuyer avec leur mouchoir le siége de la baronne. Les Combémorel l'emportèrent. Le futur était si laid, si disgracieux, si pataud, que la pauvre marraine se sentit toute découragée. Les mères ne voient jamais un mariage se préparer, se faire ou se rompre, sans se représenter leur enfant dans un cas semblable. Bien qu'il y eût une distance incommensurable entre sa fille, sa Geneviève bien-aimée, et sa filleule, la baronne fut révoltée. Sa voix n'avait rien de bienveillant lorsqu'elle dit au futur imparfait qu'on venait de lui présenter.

— Ainsi, c'est bien vous qui voulez épousez ma filleule?

— Oui, madame la marraine. J'y suis tout disposé si l'affaire peut s'arranger. Seulement, je compte sur vous pour dire au père Combémorel qu'il n'est pas raisonnable. Il voudrait me voir faire tous les sacrifices, ça n'est pas juste non plus.

— Je donne le trousseau, le repas et deux chevaux en plus. Vous trouvez que ça n'est rien, vous? Ah! bien merçi!

— Ce sont des chevaux de dix ans; la belle affaire. J'ai vu leurs dents. Je sais ce qui en est. C'est une couple de mille francs qui nous divisent, madame la marraine, une couple de mille francs, pas autre chose.

— Est-ce que vous aimez Dinorah? demande brusquement la baronne à l'hôtelier de Villers-Cotterets.

— Dinorah?... Qui ça Dinorah?...

— Ma filleule.

— Ah! bon!... Faites excuses. Ce nom là, je ne puis pas m'y habituer. Nous appelons la petite tout simplement, entre nous, la fille Combémorel. Alors vous comprenez...

— Enfin, l'aimez-vous?

— Pourquoi donc que je ne l'aimerais pas cette enfant? Elle ne m'a jamais fait de mal. C'est un gentil brin de fille ; pas tout à fait aussi forte que je l'aurais voulu, parce qu'il y a de l'ouvrage chez nous, grâce à Dieu! Mais elle a d'autres bons côtés.

— On nous a dit que vous l'avantagiez, reprend M. Pétauton père, en appuyant ses coudes sur ses genoux, pour humer de plus près la réponse de la baronne. C'est-il conséquent ce que vous offrez à la petite?

— Cela dépend. Je serai d'autant plus généreuse que le futur me conviendra davantage.

— Oh! bien, alors, nous finirons par nous entendre, reprend le prétendant en avançant sa chaise. Je suis un bon enfant, tout rond, d'humeur égale, sachant manier la clientèle comme un escamoteur fait de ses muscades. Il n'y a pas de mauvaise chambre, de mauvais vin, de viande faisandée, de linge usé, de meuble boîteux, que je ne fasse accepter à mes pratiques.

— Pour ce qui est de cela, on sait que vous êtes un malin, ajoute la mère Combémorel, l'œil humide d'admiration. Une femme sera heureuse avec vous!

— Et, qu'est-ce que l'enfant aura à faire chez vous? demande le père.

— Les écritures d'abord. Je lui apprendrai la manique des maniques. Puis le raccommodage et la lessive. Elle recevra les voyageurs et surveillera le service dans toute la maison. Personne d'autre qu'elle ne descendra à la cave et ne touchera aux provisions.

— C'est dans un caveau que vous les placez?

— Dans un caveau pour ceci, dans un grenier pour cela.

— Combien qu'il a de marches, votre caveau?

— Quatorze.

— C'est deux de moins qu'ici, ça peut s'accepter. Mais vous, qu'est-ce que vous allez faire, alors, si notre enfant fait chez vous tout ce que vous dites?

— Je vais me reposer, tiens ! Chacun son tour.

Depuis quelques instants la Baronne n'écoutait plus le marchandage dont sa filleule était l'objet. A travers la porte vitrée, elle venait de voir entrer un garde forestier, beau garçon, haut de taille, bien d'aplomb sur ses hanches, l'œil clair, le nez droit, la moustache et la barbiche épaisses, blondes et soyeuses, un ancien sous-officier de spahis, ou quelque chose comme cela. Il portait

bien le costume vert au passe-poil d'argent, la culotte courte, la botte haute et molle. Il se dirigea vers le comptoir, son chien sur les talons, mit le fusil au pied et choisit des cigares dans une boîte que lui présenta Dinorah.

— Un vrai beau garçon, pensa la marraine.

Ce qu'elle vit dût lui paraître bien intéressant, car ses regards ne quittèrent plus la porte. A l'intérêt succéda la surprise, puis l'ébahissement; son front se colora, ses yeux se baissèrent....

— Hum!... fit-elle, en s'essuyant le front, voilà qui est édifiant. Voyez-vous la petite masque! Nous allions faire de la jolie besogne. Elle réfléchit quelques secondes, puis s'adressant à l'hôtelière :

— Faites-moi le plaisir, madame Combéromel, de dire à ce jeune homme qui vient d'entrer, que je le prie de ne pas s'en aller avant que je ne lui aie parlé. C'est un garde d'ici près?

Il est du poste de la *Lande Rousse*, du côté de *Chevigné*, oui, madame la baronne.

— Est-il marié, ce garçon-là?

— Marié! Bonté de Jésus! Qui épouserait cela?

— Vous êtes difficile.

— Sept cents francs et le logement pour tout potage. De la misère en veux tu, en voilà, et une vraie vie de loup.

— Il me fait l'effet d'être apprivoisé, votre loup, madame Combéromel. Est-ce un bon sujet?

— Pour ce qui est de la conduite, il n'a pas son pareil. Un brave garçon, mais propre à rien?

— Comment, propre à rien?

— Par propre à rien, j'entends qu'il n'a pas de ressources.

— A la bonne heure! Allez lui dire de m'attendre et revenez.

Au bout de deux minutes l'hôtelière rentra. Le garde avait salué, s'était assis auprès de Dinorah et attendait.

— Un gentil couple! se dit la Barronne.

Quand la mère Combémorel eut repris sa place dans le cercle.

— Nous voilà cette fois à peu près d'accord, dit l'hôtelier de Villers-Cotterets. Il ne nous reste plus à savoir qu'une chose. Que donne madame la baronne à sa filleule?

— Mon cher monsieur, vous me rendrez cette justice que je vous ai laissé parler tout à votre aise. Loin de vous interrompre je vous ai écoutés, monsieur votre père et vous, avec le plus grand soin. Sans méconnaître ni dédaigner les qualités que vous pouvez avoir, vous ne me convenez pas du tout pour ma filleule.

— Comment?...

— Cela équivaut à vous dire que je ne lui donnerai pas l'ombre d'un centime si elle lie son existence à la vôtre.

— Oh! mais... Voilà qui change les affaires du tout au tout, et je suis bien votre serviteur, s'écria l'ex-prétendant.

— On nous avait fait miroiter devant le nez les écus de madame la baronne comme autant de pièges à alouettes; mais nous ne sommes pas des gens qui se laissent engluer pour un brin de poix.

— Je vous jure, monsieur Pétauton, que madame la Baronne nous avait dit...

— C'était toujours : « et madame la Baronne par ci, et madame la Baronne par là, » et puis le grand moment venu, bernique sansonnet, bonsoir la compagnie! plus personne!

— Si c'est délicat,.. je me le demande.

— N'est-ce pas, madame la Baronne, que vous nous aviez promis?...

— D'arrondir la dot de ma filleule? Certainement. Je l'ai dit et je le répète. Mais encore faut-il que le futur me convienne. Ne vous désolez pas. Je crois bien avoir un gendre tout prêt pour notre chère enfant.

— Ah bah! s'écrièrent à la fois et les Combémorel et les Pétauton.

— Un beau et brave garçon, de bonne allure, de bonne santé, décoré et serviteur de l'Etat.

— Est-ce que ce serait Laerce, le garde de la Lande-Rousse? demanda la mère Combémorel qui flairait une piste.

— Peut-être.

— Mais il n'a que sept cents francs, madame la Baronne, sept cents francs. Que voulez-vous qu'on fasse de cela avec des enfants en perspective.

— Si je lui donne ce champ qui longe le vôtre, du côté de la *Fontaine-aux-Cailles*, il ne sera pas si malheureux.

— Il faut être juste. C'est un beau et bon champ.

— Mais ça ne leur ferait pas encore de quoi vivre, ajoute le père.

Pendant que la Baronne plaide sa cause, le garde est loin de se douter que la Fortune s'est prise pour lui d'un beau caprice. Les Prétauton se sont concertés à voix basse.

— Tout peut encore s'arranger, reprend le père Luc. Si madame la Baronne nous agrée et donne à sa filleule le champ en question, moi je donne à mon garçon mes luzernes de la lisière du *Bois Margot*. Vous savez ce qu'elles valent, père Joseph, puisque je les ai eues sur vous à l'enchère. Mais l'honneur de votre alliance!...

— On ne peut pas dire autrement, ce sont de belles luzernes.

— J'ajoute à mon pré de la *Fontaine-aux-Cailles*, cinq arpents de vignes, si ma filleule épouse le futur de mon choix.

— Il faut leur rendre justice, à vos vignes, madame la Baronne. On leur tire son chapeau de quarante lieues à la ronde.

— Alors c'est dit?

— Attendez!... J'ajoute encore deux arpents de blé..., mais c'est tout ce que je puis faire, glapit le père Tétauton, enroué par ce suprême effort.

— Et moi, trois arpents de seigle. Je n'en aurai pas le démenti! s'écrie la Baronne. Et qu'on se rappelle bien que Dinorah n'aura jamais rien de moi, si elle n'épouse pas celui que j'ai choisi.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à nous retirer. Et surtout, qu'on ne nous invite pas à la noce.

Les Pétauton sortent sans saluer. Pendant qu'ils remontent dans leur cariole.

— Appelez mon protégé et ma filleule, dit la Baronne.

Laerce, le garde de la Lande-Rousse, entra, salua avec une respectueuse aisance, et se tint sur le seuil, attendant qu'on lui adressât la parole.

— Je vous demande un peu, si ce garçon-là ne vaut pas mille fois mieux que l'autre pour une belle fille comme la vôtre. Voyez comme c'est campé, sain et de bonne allure. — Le garde ouvrait des yeux démesurés. — Vous vous appelez Laerce, n'est-ce pas, et vous êtes garde au poste de la Lande-Rousse?

— Oui, madame la Baronne.

— Vous avez sept cents francs de traitement. Est-ce tout votre avoir?

— J'ai ma croix, madame, et quelques menus profits forestiers. En tout neuf-cents francs environ.

— Je vous donne un champ d'avoine de cinq arpents, près de la Fontaine-aux-Cailles.

— A moi?

— Cinq arpents de vigne du côté du Puits-du-Roi.

— Est-ce possible?

— Et trois arpents de seigles à la Garenne-Saint-Martin.

— Bonté divine! Pourquoi me donnez-vous tout cela?

— Pour que vous épousiez Dinorah, ma filleule.

— Moi!... épouser la petite... mademoiselle Combémorel? C'est bien sérieux ce que vous me dites-là, madame la Baronne?

— On ne peut plus sérieux.

— Si ça vous était égal, madame, j'aimerais mieux autre chose.

— Comment! s'écrièrent en chœur, mus par des sentiments divers, le père, la mère et la marraine.

— Je suis bien sensible à tant de bonté et d'honneur, mais là, vrai, ça ne me va pas. Et je suis sûr que mademoiselle Combémorel m'approuve.

Dinorah, dont le visage s'était allongé, fait de la tête des signes d'approbation nets et répétés.

— Comment?... comment?... Tu ne te soucies pas d'épouser ce garçon-là?

— Mais non, ma marraine. Pourquoi voulez-vous que je m'en soucie?

— Pourquoi?... pourquoi?... Voilà qui est trop fort et passe tout le reste. Madame Combémorel, emmenez votre mari. Laissez-moi seule avec ces enfants. J'ai à causer avec eux. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

En s'éloignant, le père et la mère font à leur fille des signes auxquels la naïve enfant répond du regard: Laissez-moi faire. N'ayez pas peur.

— Approche, Dinorah. Si je t'ai bien comprise, tu ne te soucies pas d'épouser ce garçon?

— Si c'est la vraie vérité que vous me demandez, ma marraine, eh bien! j'aime mieux pas.

— Bon!... Et vous, monsieur Laerce, si je vous ai bien compris, vous ne désirez pas épouser ma filleule?

— Ça n'est pas dégoût, bien sûr; mais enfin, j'ai d'autres idées.

— Alors pourquoi étiez-vous dans les bras l'un de l'autre tout à l'heure? Je vous ai vus à travers la vitre.

— Ah!... ma marraine!... vous avez vu?...

— Oui, petite malheureuse, j'ai tout vu... tout!

— Alors madame la Baronne, d'après le peu que vous avez pu apercevoir, vous comprenez que nous ne soyons pas... impatients de nous marier, reprend le garde. — La baronne ouvrit de grands yeux. — Je suis un beau garçon, à ce qu'on m'a dit; Dinorah est une belle fille. Je m'en porte garant. Nous serions mal accouplés ensemble, voyez-vous. — Mille exclamations réprobatives se pressèrent sur les lèvres de la pauvre marraine interdite, embarrassée, elle n'en profera aucune. — Pétauton, du *Coq sans queue*, est bien ce qu'il faut à mademoiselle. Ça ne nous empêchera pas de nous aimer. Pas vrai, Dinorette? Au contraire.

— Mais puisque vous pourriez être heureux ensemble! reprend la Baronne abasourdie.

— Voyez-vous, madame, à vous parler franc, on n'achète pas volontiers le taillis dans lequel on a fait la maraude. Il y a toujours des souvenirs entre le bonheur et vous. Je suis honnête, moi, Madame. Je me connais; je serais défiant. Pour un rien, je lui flanquerais des coups..., sauf respect. Tandis que comme ça va, c'est elle qui m'en donne. Pas vrai, Dinorette?

— Je ne dormirais pas tranquille, non plus, avec un si beau gars. C'est pas fait pour se marier les trop beaux hommes. Faut laisser ça aux Pétauton. Et puis, c'est plus fort que moi, ma marraine, j'ai la rage d'habiter la ville!

— C'est votre dernier mot?

— En toute honnêteté, oui, madame la Baronne.

— Alors, faites vos affaires vous-mêmes. Vous avez des façons d'être honnêtes qui me font froid dans le dos.

Et la marraine déconcertée sortit en hâte. Sur le seuil, elle retrouva les Combémorel anxieux.

— Eh bien, avez-vous confessé nos jeunes gens?

— Confessé?... Confessé est bien le mot. Certainement, madame Combémorel, je les ai confessés, et je vous fais mon compliment. Ah! vous avez bien élevé ma filleule.

— Nous avons fait pour elle ce qu'on a fait pour nous. Madame la baronne est bien honnête.

— Ils ne veulent pas entendre parler de mariage.

— Les chers enfants!

— Mariez *la Pomme Verte* au *Coq sans queue*, puisque c'est son goût.

— Madame la Baronne nous comble. Nous irons demain à Villers-Cotterets renouer l'affaire.

— Je ne me mêle plus de rien.

— Madame la Baronne fera exception pour la dot?...

— Je l'ai promise, venez la chercher demain. Après le mariage, par exemple, ne comptez plus sur moi.

— Après le mariage, ça ne nous regarde plus.

— Je souhaite bien du plaisir à monsieur Pétauton. Tant pis pour lui s'il trouve en la croquant, un ver ou deux dans la pomme verte.

QUATRELLES.

LE CORRAL

(Suite.)

Il y a des causes diverses à ces retards imprévus: tantôt, c'est un sanglier sauvage qui traverse la route sous les pas de l'animal conduisant les autres, et toute la troupe effarouchée bat en retraite; tantôt c'est une bande de singes qui, découvrant tout à coup un chasseur en embuscade, en avertit les éléphants par son caquetage; ceux-ci qui ne voient rien s'arrêtent tout ahuris et semblent se consulter pendant des heures entières. Une fois, un serpent blessé qui se tordait sur le chemin, presque en vue des premiers poteaux de l'enceinte, jeta une telle panique parmi les éléphants, qu'ils s'enfuirent à la débandade et que les chausseurs ne purent jamais les retrouver.

Enfin, un bruit lointain de broussailles foulées aux pieds et de branches brisées annonce à la foule haletante l'approche des éléphants: tout les egards se tournent avidement vers l'entrée. Le conducteur de la bande paraît sur le seuil de l'enceinte; il promène autour de lui des regards curieux, et défiants, en penchant la tête à droite et à gauche d'un air anxieux; mais, ne voyant rien qui justifie ses soupçons, il franchit la passe fatale et entre dans le corral; les autres le suivent, et bientôt la bande entière se déploie dans l'arène. Le passage du dernier éléphant donne le signal des hostilités. Les chasseurs à l'affût sortent de leurs cachettes, retirent les branchages qui masquaient les poteaux, et laissent retomber en même temps deux poutres massives qui referment complètement l'entrée. Le bruit de ces manœuvres et l'apparition subite des chasseurs impriment une profonde terreur aux éléphants, qui restent quelque temps comme cloués sur place et paralysés. Rappelés bientôt par les clameurs au sentiment de leur situation, ils se précipitent tous vers l'autre côté de l'enceinte, poussant des beuglements plaintifs; mais là aussi ils trouvent en face d'eux des Indiens qui, s'élançant de leurs embuscades avec des cris et des gestes menaçants, les chassent de poteau en poteau jusqu'à ce que les pauvres bêtes désespérant de s'échapper et aveuglées par des flots de larmes, cherchent un refuge au centre de l'arène et se pressent en une masse compacte.

Cette courte trêve est le moment que l'on choisit pour faire entrer en ligne de nouveaux auxiliaires; on ouvre les barrières les plus éloignées de l'entrée et on les referme vivement derrière une troupe d'éléphants apprivoisés, dont l'assistance est tout à fait indispensable, car sans eux il serait impossible de dompter ou même de calmer les éléphants sauvages.

M. Tennent fait un tableau pittoresque d'une « razzia » d'éléphants amenés dans le corral au nombre de neuf. Il y en avait trois de fort grande taille et deux âgés à peine de quelques mois. L'un des trois grands était un vagabond ou solitaire; c'est ce que, dans la langue du pays, on appelle un « gundah », espèce de séquestré de la société de ses semblables, car les éléphants vivent en famille, et si un individu, pour une cause quelconque, vient à se séparer des siens, il ne peut être accueilli dans aucune autre famille. Tant qu'il se tient à une distance convenable, on lui permet de paître et de dormir dans le voisinage, de se baigner et de s'abreuver dans les cours d'eau communs; mais s'il fait mine de vouloir nouer des relations plus étroites, ses avances sont repoussées à coups de défenses par le clan où il veut s'introduire. Forcé de la sorte à mener une vie solitaire, le gundah devient morose et vicieux. Redoutable aux chasseurs, il les attaque à première vue au lieu de fuir devant eux comme les autres, qui ne se révoltent qu'à la dernière extrémité. On cite l'exemple d'un trappeur indien, poursuivi par un gundah depuis la forêt jusqu'à la ville, où il fut écrasé devant les portes du bazar.

Mais revenons au corral et au récit de Tennent. On n'employa cette fois que deux éléphants domestiques pour apprivoiser la troupe sauvage. Au signal donné, ces deux animaux, introduits dans l'enceinte, s'avancèrent côte à côte, lentement, sans faire de bruit, avec un air de parfaite indifférence. Chacun deux portait sur son cou son cornac ou mahout, et un serviteur muni de courroies et de cordages. Entre les deux masses mouvantes, et complètement masqué par elles, marchait le chef des Panikis, dompteur renommé qui, malgré ses soixante et dix ans, brûlait de renouveler ses anciens triomphes. Le plus jeune des deux éléphants apprivoisés, un beau mâle de cinquante ans, avait si souvent réussi à attirer dans le piège ses sauvages congénères, qu'on lui avait donné le surnom de « Sirène ». L'autre,

âgé de cent ans, était un ancien captif des Hollandais, premiers occupants de l'île. Transmis en héritage au gouvernement anglais, en 1802, il était resté à son service comme un auxiliaire précieux. Son vrai nom, consigné sur le registre, était « Siribeddi » ; mais depuis longtemps on l'avait remplacé par celui du « Vieil Hollandais ».

Tout en s'approchant des éléphants sauvages, Sirène affecta de n'avoir aucune envie de faire connaissance avec eux. Tantôt il errait nonchalamment et comme au hasard, tantôt il s'arrêtait pour cueillir une touffe d'herbes, ou pour s'éventer avec une branche de palmier ; puis il exhalait de son gosier quelques sons plaintifs, sorte de réponse, fallacieusement sympathique, aux gémissements de la tribu captive. A la fin, quand il se fut avancé vers elle, presque insensiblement, jusqu'à la distance de trente pas, le conducteur de la troupe vint comme pour le reconnaître, l'effleura de sa trompe, et retourna vers ses compagnons.

Sirène le suivit tout doucement, croisa amicalement sa trompe avec celle du nouveau camarade, et lui caressa les flancs en se pressant contre lui. Ce manège permit au vieux dompteur de se glisser sans être vu sous le ventre de l'animal sauvage et de couler rapidement un « lasso » autour d'une de ses jambes de derrière. Sirène, pendant ce temps, redoublait de prévenances traîtresses ; mais, malgré cette distraction, l'éléphant comprit le danger, se débarrassa violemment du « lasso » et culbuta le dompteur, qui aurait payé cher sa témérité, si l'adroit Sirène, en le protégeant avec sa trompe, ne lui eût donné le temps de se réfugier derrière le « Vieil Hollandais », posté, heureusement, à quelques pas de là.

Cette première attaque ayant échoué, on en tenta une seconde sur le plus gros éléphant de la troupe, autour duquel s'étaient groupés les huit autres. Les deux animaux apprivoisés, agissant de concert, se dirigèrent droit sur lui, le séparèrent de ses compagnons, et le maintinrent entre eux en lui pressant les flancs des deux côtés. Ainsi gardé, le géant ne fit aucune résistance, quoique, de temps en temps, il manifestât son impatience en levant alternativement ses quatre pieds et en poussant de faibles gémissements. Pendant ce temps-là, le dompteur aux aguets, profitant des mouvements de l'animal, passa adroitement un nœud coulant autour d'une de ses jambes de derrière, tira sur le nœud et s'enfuit.

Les deux éléphants privés quittèrent alors leur compagnon, Sirène prit la corde avec sa trompe et la tendit de toute sa longueur, tandis que le Hollandais, se tenant constamment entre le prisonnier et ses compagnons, interceptait toute communication de l'un aux autres.

Restait la grande difficulté. Il fallait assurer la conquête de l'éléphant sauvage, en l'attachant solidement à un arbre Mais comment l'amener jusque là ? L'animal, qui entrevoyait enfin le danger de sa situation, refusait obstinément de faire un seul pas. Peu à peu cependant, et en dépit de sa rage croissante, ses deux faux amis réussirent à le faire avancer. Il atteignit l'arbre, et la corde fut passée autour du tronc. Le nœud fut fait par Sirène lui-même, sans l'assistance du vieux dompteur ; le Hollandais prêta son aide pour l'assujettir. Pendant que son compagnon tournait autour de l'arbre, il posa le pied sur la corde pour en maintenir la tension. La même manœuvre se reproduisit à plusieurs reprises, et l'éléphant sauvage, entraîné par degrés contre l'arbre, se trouva garotté, sans que le moindre relâchement du lien lui eût une seule fois donné la tentation de s'échapper. C'en était fait, les deux séducteurs avaient consommé leur trahison, et leur frère captif, éclairé enfin sur leur compte, déplorait trop tard sa confiance si mal placée. En vain, ils lui tendaient leurs trompes, en vain ils se pressaient contre leur victime, celle-ci, repoussait maintenant toutes leurs avances, reculait, secouait ses oreilles d'une manière menaçante, et s'évertuait à leur faire voir tout le mépris qu'ils lui inspiraient. Ils réussirent cependant à le faire tenir assez tranquille pour que le vieux dompteur, à l'abri sous leurs ventres, pût garrotter, l'une après l'autre, les trois autres jambes du captif. On se sert, à cet effet, de cordages enduits d'une préparation d'axonge qui prévient la meurtrissure des chairs et l'inflammation.

Une fois le prisonnier bien attaché, les deux traîtres l'abandonnèrent sans cérémonie et se promenèrent en triomphe, la queue au vent et l'air moqueur, ajoutant l'ironie à la trahison, comme le renard de la fable, et justifiant trop bien leur éducation d'éléphant civilisé.

Cette conquête achevée, on en revint au conducteur de la bande, dont la soumission devait entraîner celle de tous les autres. La tâche était des plus difficiles ; elle fut menée à bien par la persévérance intelligente des deux auxiliaires du vieux dompteur. Leur victime devenue furieuse, brisait les arbres comme des lattes, trépignait à faire trembler le sol ; le jungle retentissait de ses formidables beuglements, auxquels, dans le lointain, répondait le rugissement du tigre, écho sauvage qui frappait de terreur les chevaux frissonnants et troublaient, malgré eux, les spectateurs.

Mais, malgré une si puissante résistance, la lutte fut de courte durée ; désespérant de son salut et cédant à sa destinée, la malheureuse bête, muette et accablée, plia les genoux devant les ravisseurs de sa liberté ; sa tête retomba sur le sol, et il n'offrit plus que l'image de l'épuisement et de la désolation.

Quant au gundah, ou solitaire, sa capture eut lieu sans difficulté. Il regardait avec indifférence tout ce qui se passait autour de lui, et il ne semblait même pas avoir conscience de lui-même Il s'abandonna docilement à ces persécuteurs, levant ses pieds au gré du porteur du lasso, comme un cheval dressé livre les siens au marteau du maréchal-ferrant. On eût dit un être dégoûté de la vie, résigné à tout, acceptant un changement quelconque comme une amélioration de son sort. Une heure après qu'il eût été pris, on le vit s'appuyer contre son arbre, pose qui, au dire des chasseurs, est un symptôme de mort prochaine. Bientôt après, il se coucha par terre, allongea sa trompe devant lui sur le sol et parut s'endormir ; mais ce sommeil était celui qui n'a pas de réveil. Un essaim de mouches noires avertit le public que le pauvre solitaire était mort, et son corps fut emporté hors de l'enceinte par un attelage de mules.

Les deux jeunes éléphants avaient d'abord été abandonnés à eux-mêmes. Ils restèrent au milieu du troupeau tant que leurs mères furent laissées en liberté ; mais quand on les eut prises pour les attacher aux éléphantaux, pareils à de gros agneaux bondissants, se mirent à gambader autour d'elles et à se presser contre leurs flancs, de manière à gêner les opérations des dompteurs. Leurs démonstrations étaient des plus amicales ; mais comme leurs caresses embarrassaient tout le monde, bêtes et gens, on prit le parti de les attacher à leur tour, en dépit de leurs regards piteux et de leurs lamentations comiques.

Une fois convaincu que toute résistance est inutile, l'éléphant captif n'est pas longtemps réfractaire à l'éducation. Trois mois d'un dressage habile suffisent d'ordinaire pour dompter les éléphants les plus sauvages. Après les deux ou trois premiers jours, il commencent à prendre leur nourriture sans répugnance. On leur donne ensuite pour compagnons des éléphants apprivoisés. Deux valets se tiennent constamment près d'eux, leur caressant les oreilles et le dos, leur parlant d'une voix douce. Pendant quelque temps, les éléphants continuent à se montrer sombres et moroses, puis ils deviennent colères par accès et lancent leur trompe à droite et à gauche, en poussant des cris aigus. Mais leurs gardiens sont là, toujours prêts à parer leurs attaques avec le fer de leurs lances, et bientôt les trompes menaçantes sont déchirées et blessées, au point de ne plus pouvoir servir d'armes offensives. C'est ainsi que les éléphants sauvages apprennent peu à peu à redouter la puissance de leurs vainqueurs ; dès lors un camarade apprivoisé suffit pour achever leur éducation. En cas de nouvelle rébellion, la vue seule de la lance du cornac les ramène à l'obéissance, et quelquefois, dès le second mois de leur dressage, on les force à se coucher dans l'eau ; ce qui est le signe infaillible de leur soumission sans retour.

La sensibilité de la peau, et particulièrement des pieds de l'éléphant, s'oppose à ce qu'on l'applique prématurément à des services domestiques. Les cordes, bien qu'enduites d'une substance onctueuse, entament souvent l'épiderme ; de là une inflammation inévitable dont la guérison exige des mois entiers de soins. Quant aux blessures de la trompe, elles se guérissent facilement ; mais les cicatrices restent toujours. En général, c'est à la fin du troisième mois de dressage que le concours des éléphants apprivoisés devient utile. Le cornac peut alors monter ses nouvelles conquêtes et compléter leur éducation pratique. Que cependant les propriétaires d'éléphants ne se hâtent pas trop de faire fructifier ce capital vivant ; on a vu des éléphants de prix succomber sous leur premier fardeau, et mourir de chagrin au souvenir trop récent de leur liberté ravie. Telles sont du moins les causes attribuées à leur perte prématurée, s'il faut en croire les notes laconiques inscrites sur les registres officiels : « Mort d'une rupture du cœur ; cause inconnue. »

N. F.

(*A suivre*).

PETITES NOUVELLES

Le troisième bal de l'Opéra a produit 44,820 francs. Il est entré 4,528 personnes. Ce bal a certainement été le plus gai de la saison.

— Selon toute vraisemblance, c'est Verdi en personne qui dirigera les dernières répétitions et qui conduira l'orchestre le soir de la première représentation d'*Aïda* à l'Opéra.

— La Comédie-Française prépare une très intéressante cérémonie.

Le 25 février, il y aura cinquante ans que l'on a donné la célèbre première représentation de *Hernani*.

Ce sera, croyons-nous, la première fois qu'un auteur aura pu célébrer de semblables noces d'or.

On jouera naturellement *Hernani*, et, à la fin de la représentation, Mlle Sarah Bernhardt dira des vers que M. François Coppée a composés en l'honneur du grand poète.

— La date de la première représentation de *Jean de Nivelle*, à l'Opéra-Comique, est fixée au jeudi 19 février.

— Le bal annuel des artistes dramatiques est fixé au samedi 3 avril. Il aura lieu, comme celui de l'année dernière, dans la salle de l'Opéra.

— *Pétrarque*, qu'on va jouer ce soir à l'Opéra-Populaire, fut donné pour la première fois le 19 avril 1873, à Marseille.

Depuis, cet ouvrage s'est promené un peu partout, à Lyon, à Toulouse, à Toulon, à Milan.

Nous saurons ce soir si M. Martinet a bien fait en recueillant cet opéra voyageur.

— Frédéric Achard, du Gymnase, créera un rôle important aux Bouffes dans les *Mousquetaires au couvent*, de MM. Jules Prével et Paul Serrier, musique de M. Varney.

Frédéric Achard s'est déjà essayé dans le genre lyrique ; on se souvient qu'il remplissait le rôle principal de la *Clef d'or*, ce malheureux opéra dont l'insuccès fit mourir de chagrin le pauvre Eugène Gautier.

— On annonce pour vendredi, 13 février, la première de la revue de l'Athénée-Comique, *Bric-à-Brac*.

Dans cette revue, Mme Rose Mignon imitera Mlle Cuença, la remarquable artiste de la troupe espagnole andalouse, dans sa grande scène des péripéties du combat de taureaux.

— M. Jean Bertrand, directeur du Théâtre-des-Nations, est mort de la rupture d'un anévrisme.

Les affaires de M. Bertrand étaient fort embarrassées et il est probable que les inquiétudes constantes auxquelles il était en proie depuis quelque temps, ont dû hâter sa fin.

Jean Bertrand n'était pas fait pour la vie de théâtre, dans laquelle il avait été entraîné bien malheureusement. D'un caractère doux et timide, d'une courtoisie parfaite dans ses manières, il s'était concilié de nombreuses sympathies.

Jean Bertrand, avant de prendre la direction du Théâtre-des-Nations, avait fait de la critique dramatique. Il avait été rédacteur à l'*Entr'acte* et au *Ménestrel*, puis feuilletonniste dramatique et musical au *Nord* et à la *République française*. Il avait adapté à la scène française, pour les matinées internationales, plusieurs ouvrages classiques des répertoires étrangers. Il y a quelques années, il avait été chargé d'une mission artistique en Russie.

C'est un fort galant et un fort honnête homme qui s'en va ; un érudit et un délicat.

— Une société dite *des Jeunes auteurs et des jeunes artistes dramatiques*, destinée à faire représenter *gratuitement* toutes les œuvres dramatiques ayant quelque mérite, ainsi qu'à favoriser les débuts des jeunes gens qui se destinent au théâtre, est en voie de formation. On prie les personnes désireuses de coopérer à cette entreprise, d'en informer, au plus tôt, *M. A. Flavigny*, auteur dramatique, 41, *rue de Verneuil*.

SPORT

Aujourd'hui jeudi, réunion au Vésinet. Les courses commenceront à une heure quarante minutes. Quatre prix seront courus.

Dimanche, 15 février, réunion à Auteuil.

Lundi, 16 février, réunion à Enghien.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages*. — Sommaire de la 996e livraison (7 février 1880). — *Six mois en Australie*, par M. Désiré Charnay, chargé d'une mission scientifique par le Ministère de l'instruction publique (1878). — Texte et dessins inédits. — Onze dessins de D. Maillart, Barclay et Taylor.

Bureaux : à la Librairie HACHETTE et Ce, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Au Cirque Fernando, tous les soirs : *les Hommes de feu*, exercices nouveaux par les Frères Decoma, les vélocipédistes aériens.

Voulez-vous passer une agréable soirée ? Allez à Crémorne. L'orchestre, sous la direction de son habile chef Deransart, est un des meilleurs de Paris. Quant aux bals masqués des samedis, on s'y porte en foule.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 13, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME HOMMES D'ÉTAT COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché MULNIER

TRAGEDIE BUCOLIQUE

CRÉMIEUX

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 353

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 19 au 25 Février 1880

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCLIII

—

CRÉMIEUX



Je ne connais pas de plus belle existence que celle de Crémieux. Grand citoyen, avocat illustre, artiste par son goût profond pour les belles œuvres, cœur ouvert à toutes les générosités, il a vécu, pendant trois quarts de siècle, entouré de l'estime générale, et il est mort laissant sa vie comme un magnifique exemple pour ses concitoyens.

Dans son cabinet ministériel, à la tribune, au journal, au barreau, à la Défense nationale et, en dernier lieu, au Sénat, on l'a trouvé partout imbu d'une largeur d'idée étonnante et d'une douceur de mœurs admirable.

Rarement, on a montré plus d'éloquence, plus de courage, plus d'aménité, plus de désintéressement.

C'est un des géants de cette forte génération que nous a léguée 1789; et il a gardé intact, jusqu'à sa dernière heure, son dévouement pour les immortels principes de notre grande Révolution. Ce n'est pas lui qui aurait jamais transigé avec le devoir ou qui eût fait une concession contre sa conscience. Il y a soixante ans, il était déjà un des esprits les plus libéraux de son temps; et, marchant toujours avec le progrès, il est resté un des hommes les plus franchement démocrates d'aujourd'hui.

Quand on prend la plume pour retracer ce passé plein de grandeur et exempt de faiblesse, on se sent si vivement impressionné qu'on n'ose à peine risquer un mot; on se sent si au-dessous de la tâche qu'on voudrait accomplir, qu'on reste muet par une respectueuse admiration.

A ce maître vénéré, je consacre donc timidement ces quelques lignes, avec le regret de n'avoir pas l'autorité et le talent voulu pour louer dignement sa merveilleuse nature.

D'une famille israélite, Crémieux est né à Nîmes, le 30 avril 1796. Il a fait ses études à Louis-le-Grand, son droit à Aix, et débuta au barreau dans sa ville natale.

Sa première défense fut consacrée à trois jeunes gens accusés d'avoir chanté la *Marseillaise* sous les fenêtres de la Préfecture. Elle eut un retentissement considérable. Récitant l'hymne sublime de la Révolution, Crémieux accentua chaque strophe, de façon à soulever l'auditoire.

Peu après, il dénonce en plein tribunal, Trestaillon, l'ignoble égorgeur de la terreur blanche.

Ce succès lui vaut son entrée à Paris. Il y arrive en 1830 et devient le successeur d'Odilon Barrot dans les conseils du roi.

L'acte le plus célèbre qu'il fit alors fut son refus de défendre Deutsch, un coreligionnaire indigne qui avait commis l'infamie de livrer la duchesse de Berry et réclamait l'appui de son talent. La lettre qu'il lui écrivit à ce moment est tellement belle, qu'il est absolument utile et moral de la reproduire :

Monsieur,

Toutes relations doivent cesser entre vous et moi; je vous ai entendu deux heures, c'est assez. Si vous étiez traduit en criminel devant un tribunal, si vous m'appeliez comme avocat, je ne vous refuserais pas mon ministère : tous les accusés ont le droit de l'invoquer. Mais vous êtes libre, dans tout l'éclat du triomphe lucratif, objet de votre ambition; je n'ai rien à faire pour vous. Je n'arriverais pas à vous justifier aux yeux du public : la France est sourde à la justification d'une lâcheté Il faut subir la honte, quand on a consommé la trahison. D'ailleurs, je ne vois rien pour excuser un crime que je déteste, et qui ne vous traîne pas devant d'autres juges que l'opinion publique. Si vous avez compté sur moi comme votre coreligionnaire, que votre erreur finisse. Vous n'appartenez maintenant à aucun culte : vous avez abjuré la foi de vos pères, et vous n'êtes plus catholique. Aucune religion ne vous veut, et vous ne pouvez en invoquer aucune, car Moïse a voué à l'exécration celui qui commet un crime comme le vôtre; et Jésus-Christ, livré par la trahison d'un de ses apôtres, est un fait assez éloquent aux yeux de la religion chrétienne.

Paris, 24 novembre 1832.

Y a-t-il quelque chose de plus élevé que cette noble indignation. De tels faits honorent l'humanité toute entière.

Suivre Crémieux au barreau, je ne le puis dans le court espace que je dois parcourir. J'arrive donc à l'homme politique dont je ne pourrais non plus dire tout ce que je voudrais.

C'est comme député de Chinon, en 1842, que Crémieux fait ses premières armes dans la politique. Ayant salué l'avénement de la République en 1848, lors du départ précipité de Louis-Philippe, il est nommé membre du Gouvernement provisoire et ministre de la justice. Lamartine avait pour lui la plus haute estime et lui voua la plus cordiale amitié.

Au 2 Décembre, il eut l'honneur d'être arrêté et conduit à Mazas.

Remis en liberté, il ne voulut pas prêter le serment réclamé par l'empire, ce qui lui ferma les portes du Corps législatif jusqu'en 1869, où il fut élu dans la 3e circonscription de Paris.

Au 4 Septembre, il redevint ministre de la justice et représenta le gouvernement à Tours, avec Gambetta et Laurier.

Après la guerre et la Commune, il fut élu député d'Alger; puis sénateur inamovible en 1875, le 53e, au 6e tour de scrutin, par 342 voix.

Les services innombrables qu'il a rendus à la cause républicaine seraient trop longs à énumérer.

Crémieux n'était pas seulement tout ce que je viens de dire dans la vie publique, il était encore un homme admirable dans la vie privée. Israélite ayant épousé une femme catholique, il céda aux désirs de sa femme pour que ses enfants appartinssent à cette dernière religion. Tous deux vécurent ensemble jusqu'à ces jours derniers, et c'est la mort de Mme Crémieux qui conduisit son illustre époux au tombeau. Sa mort a été un grand deuil auquel tout le monde a voulu prendre part, car dans tous les partis politiques comme au sein de tous les cultes, Crémieux était vénéré, parce qu'il était non seulement un modèle de probité, de vertu et de cœur, mais encore de tolérance.

Devant sa tombe, tous les sentiments se sont résumés dans une admiration sincère et profonde.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

MAUREL

(de l'Académie nationale de musique),

qui seront suivis du portrait et de la biographie de Mademoiselle

DUPUIS

(de l'Opéra-Comique).

UN DINER

I. — LA VEILLE

(Le matin, dans le fumoir de monsieur)

PERSONNAGES :

MONSIEUR, MADAME et MONSIEUR DOMINIQUE

(Madame tient en main un petit cahier relié en maroquin rouge, Monsieur examine le menu que vient de lui présenter avec déférence M. Dominique)

MONSIEUR, à Madame. — Que vous paraît-il? Cela me semble assez convenable.

Madame, sérieusement. — Impossibles, les côtelettes d'agneau en Bellevue : la marquise en a mangé la dernière fois.

Monsieur. — Alors, il n'y faut pas penser.

M. Dominique. — C'est fâcheux, madame !

Madame. — A toute force, il faut remplacer cela (à son mari) ; le jambon d'York ne va pas non plus : Amable en a eu à son dernier dîner.

Monsieur. — Ma foi, tant pis ! Du reste, Amable ne sait pas ce qu'il mange.

Madame. — Vous vous trompez, il y fait parfaitement attention.

Monsieur. — Si vous le voulez absolument...

Madame. — Non, je ne le veux pas absolument, mais vous savez que je tiens à ces petits détails.

Monsieur. — Alors, c'est convenu, il faudra trouver autre chose.

M. Dominique, avec foi. — Je vais réfléchir, monsieur.

Madame. — C'est ça, réfléchissez ; les truffes bien fines dans le suprême de volailles, n'est-ce pas ? C'était fort bon, jeudi passé.

M. Dominique. — J'aurai égard à la recommandation de madame. Madame approuve-t-elle les rammequins aux parmesan ?

Madame. — Oui, tout le reste est bien combiné, Dominique ; c'est mon dernier dîner de la saison ; que tout soit irréprochable, je vous prie.

M. Dominique. — Madame peut être sans crainte.

(Après quelques autres observations du même genre, M. Dominique se retire).

Monsieur se plonge de nouveau dans la lecture du menu et, enfin, soupire avec satisfaction. — Je crois qu'il n'y aura rien à dire.

Madame. — Ah, dam ! écoutez, il faut bien soutenir sa réputation ; pourquoi vouliez-vous me contrarier pour ce jambon ?

Monsieur. — Moi, vous contrarier, quelle idée !

Madame. — Vous êtes toujours de même, et, après coup, vous me savez fort bon gré de mes observations ; croyez-vous que je veuille faire comme cette étourdie de Louise, qui sert régulièrement aux mêmes personnes le même menu ? En une seule année, elle nous a fait manger cinq timbales de macaroni ; je trouve cela impardonnable.

Monsieur, riant. — Et vous avez raison.

Madame. — Je le sais bien. (Se levant.) A revoir ; veux-tu m'embrasser ?

Monsieur. — Je crois que oui.

—

II. — LE LENDEMAIN, SEPT HEURES ET DEMIE

Madame est prête à recevoir ses convives un bon quart d'heure avant le moment où la plus exacte personne fera son entrée.

La porte du vestibule est déjà grande ouverte, et Madame s'avance jusque sur l'escalier pour jeter un coup d'œil en bas; l'escalier monte à mi-chemin en rampe droite et se sépare ensuite des deux côtés pour aboutir à l'entrée qui précède le premier salon ; Madame s'accoude sur la rampe et se voit refléter dans la grande glace qui lui fait face et où elle distingue aussi les gens qui sont dans l'antichambre ; des fleurs brillantes étincellent dans la verdure et font cadre au grand miroir. Avant d'entrer, les femmes se regardent un instant, c'est ce qu'il faut. Madame est blonde, et il y a beaucoup de bleu chez elle ; le premier salon, où elle se tient, est fait pour la flatter et l'encadrer ; un velours bleu pâle le tapisse, tandis que des boiseries noires font ressortir la blancheur du teint, que caresse déjà la douceur des reflets de l'étoffe ; le jour vient du haut et tombe sur elle sans l'écraser, en même temps que, par la porte ouverte, la riche et chaude couleur d'une magnifique étoffe rouge sert de relief à la pièce effacée et en ôte la froideur ; partout des fleurs se mêlent aux porcelaines et aux bijoux charmants qui courent sur les tables. Une voiture résonne bientôt sur le pavé de la cour. Monsieur et Madame se regardent, échangent à voix basse une ou deux questions, puis on attend ; la demie sonne comme la bonne grosse vicomtesse fait son entrée ; elle est toujours exacte, par principe ; son mari la suit par obéissance ; on se dit bonjour, on s'assied ; cette chère vicomtesse a toujours un même procédé pour entamer la conversation ; elle commence par s'excuser, puis demande : « Qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui ? » Elle a remarqué que chacun adore parler de soi et qu'il est fort rare celui ou celle qui n'a quelque chose à raconter.

Madame commence effectivement le récit de sa journée, et, pendant ce temps, Monsieur et le vicomte, appuyés contre la cheminée sans feu, parlent politique, du reste le plus banalement du monde, affaire d'habitude ; mais les cinq minutes qui suivent la demie font arriver les convives. Voici la spirituelle Mme V... ; elle rit déjà dans l'escalier avec le jeune Amable qui la suit et qui commence à lui faire la cour en lui disant bonjour. Madame est debout et fait prendre place. « Ah ! que vous êtes aimable ! » Et chacun de répondre très-justement : « Mais pas du tout, c'est vous. »

Madame V... (la spirituelle) se rapproche de l'excellente vicomtesse ; elles se sont vues dans la journée chez leur couturier; aussi, avec quel plaisir se retrouvent-elles !

La marquise, qui se soucie fort peu des côtelettes qu'on veut ou ne veut pas lui faire manger, a dû s'habiller en trois quarts d'heure, car le marquis a l'insupportable manie de vouloir être exact, et cela lui donne un petit air chagrin qui la rend fort jolie.

Les deux *attachés* indispensables ont fait leur salut et pavanent la fleur qui orne leur boutonnière pour bien montrer leur mépris des grandes croix dont ils ont censé une provision ; l'un a la spécialité des petites histoires qui font rire derrière l'éventail ; l'autre porte en ville des yeux toujours perdus dans le vague et dont le regard tendrement languissant s'arrête avec la même expression sur la plus jolie femme et sur la plus laide. Le quart d'heure d'attente se passe doucement ; les jeunes hommes font leurs petites courbettes, leurs petits sourires, débitent leurs petits compliments, mais sans paraître y croire ; les femmes ne sont pas encore dans leur toilette, il faut entre une bonne demi-heure et trois quarts d'heure pour y être parfaitement établie.

Mais voici l'irréprochable maître d'hôtel, dont l'élégante toilette rend fort sot l'accoutrement de ces messieurs, et qui, avec les façons et la mine de nos grands pères, vient annoncer que Madame est servie. Tout aussitôt, la réaction commence ; les hommes offrent le bras, et ces gens, qui n'avaient rien à se dire, trouvent sur l'instant le sujet de conversation qu'ils cherchaient. On traverse le salon rouge, et les grandes robes balayent fièrement l'épais tapis, on entre dans la salle à manger et, avec une politesse de bon aloi, on se place ; Madame, tout en souriant et répondant au gros bonnet qui lui sert de cavalier, jette, autour d'elle, un regard scrutateur afin de voir installer tout son monde. C'est fait, on est assis, on avance les chaises, on amoncelle sous la table les queues couvertes de dentelles et de falbalas, les femmes font le petit mouvement d'épaules de rigueur ; et puis, on échange les sourires à travers la table, chacun semble dire : nous y voilà. Par le fait, ils arrivent ; voilà ce qu'ils sont venus chercher, voilà le cadre qu'il leur fallait.

—

En effet, au lieu de cette clarté indécise de la fin du jour, et qui fait si peu ressortir les femmes et les toilettes, une lumière franche qui fait briller les yeux et étinceler les pierreries. La pièce est grande sans l'être trop ; sur les quatre grandes portes en bois noir, sont taillés des panneaux d'or mat, sur lesquels se dessinent de fines arabesques d'un or poli ; toute la pièce est formée de ce riche contraste ; c'est intense et ce n'est pas criard, tant est juste la mesure ; jusqu'à

hauteur d'appui, tout autour de la pièce, les mêmes panneaux sont rehaussés d'or; au-dessus, contre la muraille, une épaisse étoffe d'un jaune pâle, et, en relief, de grands dessins d'un velours presque bruni; aux fenêtres, entre les rideaux, tombent jusqu'à terre des stores de soie jaune qui forment un fond admirable et éclairent toute la pièce; le plafond est de la même teinte sombre que les portes et éclairé seulement par les arabesques d'or. D'un grand cercle où mille dessins légers s'enchevêtrent descend un lustre énorme, et dont les cent bougies polissent et éclairent le noir qui fait le fond de la pièce. Il y a une cheminée et, au-dessus, en face des fenêtres, un large tableau remplit le mur; ce n'est pas l'ennuyeuse représentation de gibier mort ou de poissons affligés, qui est faite pour ôter la plus robuste faim, tandis qu'il est fort triste aussi de voir devant soi l'image de beaux oiseaux et de charmantes bêtes qui semblent nous reprocher le sort qui leur a été réservé. Non, il n'y a pas cette vulgaire enseigne, bonne tout au plus pour un restaurateur; au lieu de ces tristes et sottes choses, le spectacle d'un aimable festin, du plaisir et de l'intrigue. La scène se passe à Venise. Dans une vaste pièce, entre une belle patricienne (elle l'est du moins par la beauté); sa main blanche repose sur le bras d'un seigneur dont la robe rouge charme les yeux, ils marchent vers une table autour de laquelle est groupée une joyeuse compagnie; une femme se soulève à demi, le verre en main, pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivés, tandis qu'un arlequin, faisant la courbette jusqu'à terre, cherche à attirer les yeux de la belle; un homme d'un âge mur sourit d'un air narquois, et, dans un coin, deux amoureux se tiennent la main. — Les belles étoffes, les jolis visages, tout ce petit roman vaut mieux qu'une froide nature morte. — Au potage, quand les conversations chôment, il n'y a qu'à regarder ce charmant tableau pour trouver quoi se dire; car enfin, c'est aussi un festin, ici, c'est la joie et la bonne chère qu'on veut vous offrir. La table est dressée pour plaire aux yeux: au centre, la grande corbeille de fleurs, toute basse et s'aplatissant sur la nappe fine et luisante; le parfum des roses flottant dans l'air se mêlant à la savoureuse senteur des fraises, dont le galbe rouge et doux ressemble à des fleurs; le dessert groupé avec art; toutes ces pyramides de fruits glacés dont la surface miroite, toutes ces fines et délicates choses qui sont là disposées savamment, le goût est tenté en même temps que satisfait: n'est-ce pas là un raffinement que ne comprennent point les ennemis du « dîner à la russe »? L'argenterie, forte et légère, détache sa couleur transparente à côté des assiettes dont la teinte, d'un gris doux cerclé d'or, se marie avec les cristaux aux formes sveltes et élégantes; le vin rouge, dans les carafons, égaie cette accumulation de verres grands et petits qui couvrent une partie de la table; et, dans le fond de la pièce, sur un dressoir de bois noir, les grosses pièces de vaisselle plate, aux formes rebondies reflétant les lumières.

—

D'abord, on n'entend guère que le bruit discret du service; on se parle, mais lentement et de sa voix de convention. Le potage se mange dans un silence relatif; mais bientôt on se met à causer plus haut; la conversation devient générale, parce que tout ce monde se connaît, soi et ses faiblesses. Dès la première entrée, on a entamé les questions personnelles, on se raconte soi-même, et voilà chacun de bonne humeur; « moi », « vous », ces deux mots se croisent sans cesse; on s'ausculte moralement; et, au rôti, la confiance règne. Toutes les femmes sont charmantes autour d'une table bien servie; dans un salon, elles s'entassent trop et se nuisent l'une à l'autre, tandis que, là, forcément, elles sont espacées et se font mieux valoir; il fait un peu chaud et le sang monte légèrement au visage, donne de l'humidité au regard, et une teinte plus vivante à la peau. Il n'y a pas à dire, une bonne chère partagée en commun porte à la confiance: telle femme qui ne tolérerait pas certain propos dans une salle de bal, l'écoute sans se fâcher s'il y a une assiette devant elle; c'est le grand problème résolu, une contenance toujours prête; on peut tout entendre parce qu'on n'est jamais tenue d'avoir prêté l'oreille; un verre qu'on porte aux lèvres suffit pour rompre un entretien; un grand nombre de femmes affectent de détester les dîners, précisément parce qu'elles s'y amusent et ne veulent point l'avouer.

Sur le fond or et noir surmonté de ce jaune rutilant, les toilettes se détachent comme dans un cadre; la robe noire de la maîtresse de la maison n'est plus obscure, mais scintillante sous la clarté, tandis que les diamants jettent mille feux qui animent les regards. Au dessert, on est franchement gai, et c'est d'un mouvement brusque, qu'en se levant, les chaises sont repoussées; on est entré processionnellement, on s'en retourne en s'interpellant avec amitié.

Dans le salon, pendant un instant, il règne comme un tohu-bohu. Invariablement les femmes forment aussitôt un petit groupe; on échange des sourires et des compliments, c'est le moment de passer les toilettes en revue; sans vergogne, on palpe les étoffes, on suppute et le métrage et le prix de la façon, et, tout en arrangeant gentiment le collier d'une amie, on se raconte quelques mots à l'oreille; le café vient, on allait se faire des confidences, il faut se disperser un peu; les hommes ont glissé vers la porte, c'est le moment du fumoir, et, dans le salon, celui de l'ennui.

Le vrai plaisir est terminé. Ce qui vient après ressemble à toutes les soirées... Les femmes sont seules... pas une ne pense à M. Dominique; si, une seule, la maîtresse de la maison... Les hommes sont au fumoir... pas un ne pense à sa voisine, tous pensent à M. Dominique.

Voilà pourquoi l'on donne encore des dîners.

B.

CONVALESCENCE

Madame a été malade: un gros rhume; et puis est venue la fièvre, et enfin, l'inquiétude pour ceux qui l'entourent; les petits ont demandé pourquoi maman ne se levait pas. Ils ont vu, les premiers, qu'elle souffrait, et ils l'ont caressée doucement. Le lendemain on leur a dit que leur petite mère dormait et qu'il ne fallait point la réveiller. François s'est mis à parler bas, et à faire rouler sa charrette avec ménagement; enfin, au bout d'une grande demi-heure, fatigué d'attendre, il a demandé si maman ne se lèverait pas bientôt; il a vu les visages tristes, et le pauvre petit s'est mis à regarder devant lui en même temps que deux belles larmes sautaient de sa paupière sur sa joue fraîche. Pendant qu'il pleure, dans la fièvre madame gémit à voix basse les noms chéris; on lui répond en vain, toujours elle appelle! Ce sont des jours bien sombres; mais dès que la tête plus calme laisse à la malade le temps de penser, elle demande ses chérubins; on ouvre la porte, et du seuil, pour ne point prendre son mal, ils lui envoient des baisers qu'elle leur rend des yeux et d'une main tremblante, mumurant leurs noms. Cette voix, cet appel fait bondir les petits cœurs; et les deux enfants cherchent à être libres et à s'élancer dans les bras qui s'ouvrent vers eux; la porte se ferme au milieu des larmes...

Mais madame est convalescente aujourd'hui! Fièrement elle se penche sur le bras de son mari; il l'a si bien soignée. Leurs yeux se rencontrent et se disent qu'ils s'aiment. La toilette a été une longue affaire: il faut ménager ses forces, et pourtant se faire belle. Le papa a dit bien haut que les enfants ne viendraient qu'un moment, que leur bruit et leur voix seraient de trop pour une tête si faible; ils ont été là du premier instant, leurs visages roses tout joyeux, et sans cesse levant la tête pour regarder leur petite mère; ils aident à la servir, attrapent les mèches de ses cheveux pendant qu'on la peigne; et si le papa prend l'air sérieux et veut modérer leur gaieté, ils cherchent vite refuge près de celle qu'ils ne lassent jamais, ils le savent bien. Elles les enveloppe de ses bras, et, forte ou faible, se sent le courage de les porter au bout du monde.

La voilà donc debout; elle chancelle, mais eux poussent des cris de joie, la porte va s'ouvrir; ils vont la voir quitter cette chambre qui leur semble une prison. Précipitamment, et tous deux à la fois, ils lui racontent tout ce qui s'est passé depuis qu'elle est enfermée là; elle écoute et s'émerveille d'apprendre que la poule blanche, la grosse, a pondu tous les jours des œufs pour elle ; François les a mis de côté, lui, il y en a une petite corbeille pleine; il lui dit cela les lèvres humides, voulant courir lui chercher son offrande. « — Tout à l'heure mon chéri!... » Il attendra, et maintenant va ouvrir la marche; violemment il s'empare du grand oreiller, et, le serrant fort contre sa petite poitrine, sort le premier; Madame vient tout doucement, elle est pâle, et sa longue robe bleue l'encadre de ses grands plis; Monsieur la soutient d'un bras ferme, et elle se sent presque heureuse d'avoir besoin de cet appui; Toto s'est improvisé page, et joyeusement et comme une conquête, il porte la queue qui balayait le tapis, il la soutient en un gros paquet, tout en chantant à tue tête : « Mon ami Pierrot. » — Pas si fort, Toto, pas si fort!... Mais Il faut bien sourire devant ce frais bonheur. La route est longue et dure bien deux minutes; et, toute épuisée, Madame se laisse étendre sur sa chaise longue; puis, avant que de se reposer, elle embrasse du regard tous ces objets quelle aime, et qu'une main prévoyante a disposés de la façon qui lui plaît le plus. Dans un coin, pour contenter ses yeux sans la fatiguer pourtant, un bouquet de grosses roses semble lui dire la bien venue. C'est à qui aidera à lui donner ce qu'elle veut. Le plus sérieusement du monde, François aide son petit père à soulever l'oreiller, et ses menottes le tapotent en garde-malade expérimenté. — Es-tu bien? dit le mari. — êtes-vous bien, maman? répète l'enfant. — Oh oui! et une légère couleur fait monter sa joie de son cœur à son visage. Tout doucement, François prend la main qui repose sur sa tête, la porte à ses lèvres et la baise, puis lève vers cette mère chérie ses yeux limpides. Heureusement que Toto renverse une chaise, sans quoi elle aurait le cœur trop gros, ce qui ne vaut rien pour une convalescente. On veut la faire taire; elle veut parler. Monsieur veut absolument que les enfants la laissent, puis n'insiste pas en voyant le nuage qui assombrit soudain ces trois visages. D'une même voix, Toto et François jurent d'être bien sages, et, marchant sur la pointe des pieds, viennent s'accroupir, près du canapé. Il y a un instant de profond silence. La pièce est éclairée par un jour adouci ; et les rayons de soleil passant à travers les stores baissés jouent en se croisant sur le tapis à dessin sombre. Peu à peu, les enfants se remettent à parler entre eux. Madame tient la main de son mari qui est assis près d'elle. Un léger parfum de fleurs flotte dans l'air. Monsieur parle pour la prier de se reposer ; elle essaie de lutter ; elle dit qu'elle se sent vaillante, qu'elle peut causer ; et la voix baisse pendant qu'elle parle ; elle se tait et penche la tête ; involontairement ses yeux se ferment ; elle les ouvre tout grands soudain ! Personne n'a bougé ! François et Toto sont occupés à contempler le vol d'une mouche qui sautille sur le rideau de soie ; *lui* est toujours là ; les paupières retombent; quelques mots inarticulés qui demandent que personne ne bouge, un soupir léger ; Madame dort... Le père fait signe aux petits, ils ne remuent plus et sourient, puisque papa est joyeux. François, cependant, réfléchit encore un instant, puis, avec des précautions infinies, glissant jusqu'à son père, il murmure à son oreille — Papa, faut-il dire merci au bon Dieu ?

BRADA.

CHEZ LA MODISTE

J'entre, il est quatre heures, c'est le beau moment : la porte s'ouvre et se referme presque sans interruption ; elle est au milieu de la pièce, salue, reconnaît, interroge ; le jour est vif et tombe en plein sur les fleurs, sur les plumes, sur les dentelles ; les femmes se tiennent debout ; de tons côtés des glaces, on se mire en attendant, c'est déjà un plaisir. Haut perchés sur leurs supports de bois noir, tous les chapeaux divers, ondoyants, sombres, légers, se touchent sans se froisser ; les grosses roses pointent entre les gerbes de foin vert, les feuillages miroitent sous la clarté, les longs flots de ruban pendent et marient leurs couleurs, des bleus qui n'en sont plus heurtent des verts inouis. Le babillage est discret, on chuchotte presque ; faisant en quelque sorte les honneurs, trois ou quatre femmes habillées de noir, avec quelques dentelles roulées au cou pour le flou, les cheveux plus ou moins levés, hérissés, frisottés, une pointe de kohl sous les yeux, flattent, coiffent et servent dix ou douze autres. Pas deux acheteuses n'ont le même maintien ; il y a des nuances même dans la façon d'ouvrir la porte : un mouvement brusque, saccadé, une entrée triomphale presque, pour quelques-unes ; pour la passante, l'étrangère, un entrebaillement, quelquefois une hésitation. On se regarde énormément, presque brutalement ; deux ou trois parlent comme chez elles, se dégantent, se recoiffent, se retournent, prennent et essayent vingt chapeaux. Devant la grande psyché mouvante se tient assez gauchement une femme jeune, sans beauté, un nez qui n'en finit pas ; il faut la voir se contempler : elle est en deuil et se pose un chapeau éclatant sur les cheveux : mise de bourgeoise, tout est à côté de la vraie élégance. Elle se croit charmante et se le fait dire par deux grandes fillettes qui l'embrassent sottement ; le chapeau est cher et cela paraît lui plaire ; elle répète le prix à haute voix et ricane (j'ai dit qu'elle était en deuil) ; ce noir, ce crêpe hurlent étrangement avec son ton, son occupation et son rire : ce doit être le premier chapeau élégant ou, du moins, c'est une chose rare. Il y a aussi une vieille dame qui la conseille : c'est un petit aréopage ; elle remue dix fois la tête ; la modiste qui la sert lui a déjà tourné le dos

— Vous me donnerez un peu plus de dentelle.

L'autre, sans la regarder :

— Oui, madame.

— Ne trouvez-vous pas, ce rose est bien vif pour moi ?...

On n'imagine pas la politesse ironique de la marchande ! Elle échange un regard d'intelligence avec une cliente, et encore :

— Non, madame.

Enfin, la dame en deuil ôte le chapeau et, soupirant (la vraie nature reprenant le dessus) :

— Alors, ce sera quatre-vingt-dix francs ?

— Je crois bien, et ce n'est pas cher.

Vous pensez que c'est terminé ? Point du tout. Les deux petites filles et la vieille dame se rapprochent, on discute; enfin la maman se détache et, d'une bonne petite voix plaintive et confidentiellement à la modiste :

— Vous mettrez un peu plus de *joue*, n'est-ce pas ?

— Des joues à madame ! Vous n'y pensez pas ! ...

Et elle les plante là sans salut, sans révérence.

Le groupe sort, et un sourire moqueur court sur les visages. La marchande le souligne en riant franchement :

— Et vous madame ?

Elle la caresse presque, celle-là, c'est une cliente ; pour un rien, on dirait ; elle est de son monde. C'est un véritable type. Elle est forte pour son âge, mal bâtie, mais la tête est belle, du moins les traits ; l'expression est moutonnière ; les cheveux, châtains, sont ondulés à l'ancienne mode ; le bandeau plat formant des dents aiguës sur le front ; au sommet de la tête, un énorme nœud cerise, derrière un gros paquet de boucles et un autre nœud cerise; au col, une cravate flamboyante ; les lèvres sont colorées, et de temps en temps elle y passe la langue ; le parler est lent et sérieux ; le chapeau est une affaire capitale.

— Toujours la petite forme ronde.

— Parfaitement. Mademoiselle Lucie, voyez ce que désire madame. Quelle paille voulez-vous ?

— Blanche.

— Ce sera laid.

— Alors, noir, mais du cerise, n'est-ce pas, beaucoup de cerise ?

Et, tout en parlant, elle se regarde, et l'autre de répondre :

— Je ne peux pourtant pas vous faire de la paille cerise ! ...

Elle la traite sans gêne aucune et on lui en sait presque gré.

Arrive une autre, courte, boulotte, mais mise à ravir : un costume de faye noire de chez le bon faiseur ; peignée à la perfection, trop bien ; elle a l'air d'un mannequin, tant sa mise est irréprochable. Elle attend un chapeau qui est prêt et reste plantée sottement, remuant à peine. Elle n'est plus jeune et elle est laide. On la coiffe elle ne bouge pas ; puis quand c'est fini, se regarde cinq bonnes minutes ; il faut avoir vu ce regard pour y croire : elle plonge ses yeux dans le miroir ; elle est contente, car elle sourit; là-dessus, elle sort ; sa voiture l'attend, elle y monte avec recueillement.

— Alors ce chapeau, décidément pas à moins ?

Une jolie jeune grande femme qui dit cela, elle en a fort envie : et elle a raison, car il lui va bien. Elle le tient à la main encore un instant ; puis, d'un petit mouvement charmant courageux, elle le pose et, gaillardement, sans honte.

— Alors, j'en suis pour mes frais d'essayage ?

— Ce serait cent-quatre-vingts francs, autre part.

— C'est moi qui ne l'achèterai pas.

Elle dit cela franchement, ouvre la porte et s'en va...

Et toujours ces quatre femmes impassibles répondent et sourient. Je trouve qu'elles ont un air de s'amuser : il faut entendre leurs remarques à chaque sortie, des riens, mais combien justes ! et, de fait, en cinq minutes elles savent le fond des caractères. On ne se contraint pas : la coquetterie, la hauteur, la mauvaise humeur, tout se laisse devenir... On est entre femmes et alors seulement la femme véritable se montre ; rien de plus singulier que la mine d'un homme fourvoyé dans ce milieu, le plus hardi est embarrassé; notez le ton protecteur que prennent tout aussi-

tôt les petites vendeuses, elles parlent, parlent, l'encouragent presque.

— N'est-ce pas, monsieur, n'est-ce pas ?

D'une voix caline, elles lui font dire tout ce qu'elles veulent; les femmes sont moins faciles à persuader, mais enfin on y arrive, et on force la carte ; elles sont inouïes dans leurs façon d'imposer ce qu'il leur plaît de faire accepter.

— Il faut prendre cela.

Le ton diffère si c'est une cliente d'occasion : une froideur digne qui intimide presque.

— Cependant...

— Voyons, madame, regardez comme cela vous va ; voulez-vous que j'essaye le chapeau ?

Et la voilà le prenant, et se le mettant sur la tête; une blonde avec un minois chiffonné ne cesse d'exécuter ce petit manége, elle minaude avec un sérieux admirable.

— Je voudrais avoir des brides.

— Des brides, vous n'y pensez pas ? Non, non laissez-moi faire.

Très peu résistent, rien de plus fréquent que d'entendre dire :

— L... m'a forcé de prendre ceci ou cela.

Et c'est vrai.

Ce qui frappe, c'est le ton d'égalité, plus que cela même ; au fond, la modiste se croit l'égale, sinon la supérieure, de celle qui vient lui acheter son goût et ses idées. Et, malgré cela, du tact ; la mesure n'est jamais dépassée.

Arrive une cliente très sèche et hautaine qui fait des observations assez dures ; l'autre écoute sans broncher. La dame partie, elle dit, à mi-voix, avec un haussement d'épaules imperceptible, et un sourire fatigué.

— Il faut de la patience.

Je trouve aussi qu'elle a raison.

B.

LE CORRAL

(Suite.)

Les récits que l'antiquité nous a transmis sur les éléphants sont incomplets ou erronés ; chose étrange ! si l'on considère les facilités qui se présentaient, dès les temps les plus reculés, d'étudier des sujets vivants. Ce qui étonne encore plus, c'est qu'on ait continué, jusqu'à une époque relativement récente, de donner, sur ce point, créance entière aux anciennes fables. Il y a fort peu d'années, en effet, que l'on a commencé à décrire la vie à l'état libre de ces intéressants quadrupèdes ; et, dès lors, on s'est aperçu que les trois quarts de ce que l'on croyait savoir et de ce que l'on enseignait aux enfants n'était que pure fiction. L'éléphant véritable n'est pas cette brute effrayante, calomniée à plaisir dans les portraits qu'on en a tracés. Il est doux et paisible ; il n'attaque jamais aucune créature, à moins d'être poussé à bout par la nécessité de se défendre. Il évite avec soin la société des autres animaux, grands ou petits. Le plus cruel ennemi de l'éléphant, dit Tennent, c'est la mouche. Cuvier assure que la souris l'effraye au point de le faire trembler. Quant à ce que l'on raconte des combats soutenus par l'éléphant contre le rhinocéros, le lion ou le tigre, Brehm relègue tout cela dans le domaine des fables. La vérité, c'est que les bêtes féroces n'osent pas attaquer l'éléphant, qui, d'ailleurs, ne leur fournit aucun sujet de colère ni de vengeance. Ces rencontres n'ont jamais lieu, et les éléphants sauvages passent d'ordinaire leur chemin en évitant les chances de querelles ou de luttes.

Il y a néanmoins, dans l'Afrique et dans l'Inde, certains oiseaux qui entretiennent avec ce quadrupède des rapports d'intimité. C'est un pacte assez curieux, fondé, comme toutes les relations de société, sur un échange de services. Ainsi, l'oiseau débarrasse l'éléphant de la vermine qui le tourmente et dont il se nourrit lui-même. On voit, par exemple, le bec acéré de l' « Ardeola bulbacus » fouiller les vastes replis de cuir de l'énorme pachyderme, pour en retirer de temps à autre un moustique acharné, ou une sangsue qui s'est attachée à l'animal pendant qu'il se baignait.

Dans l'Urach, écrit encore Tennent, où les plateaux élevés sont toujours couverts de neige, on rencontre des éléphants à une hauteur de plus de 6,000 pieds, tandis qu'on en chercherait vainement dans les jungles de la plaine. Aucune latitude ne leur paraît trop froide, aucun sommet trop exposé au vent, pourvu que l'eau s'y trouve en abondance. Contrairement à la croyance générale, l'éléphant se tient, autant que possible, à l'abri des rayons du soleil ; il cherche, pour se reposer pendant le jour, les fourrés les plus impénétrables, et choisit, pour ses pérégrinations, les nuits les plus obscures et les plus froides. Comme tous les pachydermes, il a volontiers les allures nocturnes. Quelquefois, cependant, il va paître aussi pendant le jour, et c'est grâce à ce fait exceptionnel que la vie et les mœurs de cet animal ont pu être étudiés par la science moderne.

Si, par hasard, un voyageur découvre une troupe d'éléphants sauvages, il les surprend toujours paissant ou se reposant par groupes à l'ombre des arbres. Leur seul aspect dément tous les sots bruits que l'on a fait courir sur leur férocité et leur humeur vindicative. Ils se tiennent paisiblement sous le couvert d'une forêt épaisse ; les uns cueillent avec leur trompe les feuilles et les graines des taillis, les autres éventent leurs flancs avec de larges branches qu'ils ont arrachées des arbres. Quelques-uns sommeillent légèrement ou sont profondément endormis, tandis qu'un vétéran, posté en sentinelle, semble veiller pour ses compagnons ; debout, attentif, sans quitter la place, il penche doucement sa tête à droite et à gauche ; c'est le symbole vivant du calme dans la force. Plus loin, les jeunes éléphants, groupes innocents et folâtres, prennent joyeusement leurs ébats. Mais le voyageur, qui veut jouir longtemps de ce spectacle, doit retenir sa respiration et se placer sous le vent ; car s'il arrive que les organes subtils de la sentinelle perçoivent les émanations de l'homme en un instant toute la bande a disparu dans la forêt.

En somme, il faut bien le reconnaître : si l'éléphant, dans l'intérêt des conteurs de merveilles, a vu son caractère calomnié, on ne peut dire que son intelligence ait jamais été trop vantée. Il serait fastidieux de multiplier les exemples de sa rare sagacité, ou d'insister sur ses incontestables facultés de raisonnement. C'est au point qu'on peut lui apprendre à se conduire de telle ou telle façon dans certains cas exceptionnels, et que l'animal reste juge de lui-même, et très bon juge, de ces exceptions. Il n'est pas possible de refuser le raisonnement à une intelligence si clairement prouvée. La bienveillance de l'éléphant n'est pas un fait moins bien démontré. Il rend volontiers service aux étrangers, et sa manière d'être avec les autres animaux est empreinte d'une sorte d'obligeance. Un jour, un cheval ombrageux refuse de passer devant un éléphant employé à un travail de maçonnerie sur un pont en réparation. Le cavalier met pied à terre et tâche de le rassurer ; mais, comme le cheval rétif se cabrait au lieu d'avancer, l'éléphant se coucha derrière le parapet du pont et se rendit invisible jusqu'à ce que le cheval fût hors de vue. Après quoi il reprit son travail, comme si rien ne l'eût interrompu.

Cependant la patience, la douceur et la docilité des éléphants domestiques ne sont pas des qualités immuables. Tant s'en faut, et les gens qui ont affaire à eux le savent bien. Le plus doux et le plus éprouvé de ces animaux est sujet à des révolutions subites, en apparence inexplicables. Tant que la crise dure, il manifeste les défauts et les vices les plus opposés à ses habitudes débonnaires. De là le dicton indien : « Ne comptez jamais sur un éléphant, » mot appliqué, par les princes du pays, dans une intention caustique, à leurs voisins ambitieux et remuants.

Autrefois, les chefs africains entouraient leurs demeures de barrières faites avec des défenses d'éléphants, dont les courbes, projetées en dehors, offraient l'aspect d'une forteresse défensive. Des palissades si coûteuses sont devenues très rares. La plupart ont pris le chemin de l'Europe. C'est toujours l'Afrique qui fournit à l'Europe la plus forte partie de l'ivoire employé dans le commerce. La Sibérie vient en seconde ligne. Les dépôts fossiles que cette contrée recèle en grande abondance le cèdent à peine, pour la qualité, aux produits des animaux vivants. Quant à l'Inde, l'ivoire ne s'y trouve qu'en petite quantité, mais c'est celui dont le grain et la couleur sont le plus estimés. Les nègres du Nil supérieur exporte annuellement un grand nombre de défenses tout entières ; ce commerce pourtant est moins actif qu'autrefois, et la provision diminue sensiblement chaque année. Les marchés d'ivoire les plus achalandés sont Khartoum, Obéid et les ports de la mer Rouge. Tous les ans, des caravanes partent de Khartoum et d'Obéid pour le bassin supérieur du Nil Blanc d'où l'ivoire est transporté en Egypte. L'ivoire originaire de l'Abyssinie est chargé à Massoura et voyage à dos de chameau jusque dans l'Inde : c'est ainsi que l'Inde exporte beaucoup plus d'ivoire que les éléphants du pays ne peuvent lui en fournir. Il se fait aussi un grand trafic de cette denrée à Berbera, vis-à-vis d'Aden. Ce marché particulier, fréquenté par les marchands à une certaine époque, est abandonné aux hyènes le reste de l'année.

Zanzibar, dans ces derniers temps, est devenu aussi un rendez-vous de marchands d'ivoire, et les chasseurs d'éléphant ont entamé tout récemment une campagne active tout le long de la côte occidentale d'Afrique. De nombreuses troupes de ces nobles animaux se trouvent encore dans les forêts vierges de l'intérieur ; mais l'homme les poursuit sans trêve ni relâche. Ils ont disparu du Cap, ils ont été exterminés au nord de l'Afrique et le même sort les attend, sans aucun doute, dans leurs derniers refuges de l'Ouest.

Si le lecteur a pris quelque intérêt aux récits et aux observations qui précèdent, il aimera sans doute à trouver de nouveaux détails sur le même sujet dans la relation d'un touriste, témoin ocu-

laire des luttes du corral, à l'époque où le duc d'Edimbourg est allé visité l'île de Ceylan. Ce rapprochement complètera notre étude sur les mœurs et le caractère des éléphants, cette puissante et intelligeante race, contemporaine des premiers âges du monde, que la civilisation des temps nouveaux menace d'une destruction complète.

Au commencement de 1870, la nouvelle de la prochaine visite du duc d'Edimbourg avait mis en émoi toute l'île de Ceylan. Le café cessa pendant quelque temps d'être le sujet exclusif des conversations, et toutes les classes de la population, Européens et indigènes, rivalisèrent d'ardeur pour préparer à Son Altesse une réception digne d'elle. Le gouvernement local vota dans ce but une somme considérable, et les gens du pays élevèrent de superbes trophées décoratifs, tant sur la jetée même où le prince devait débarquer que tout le long de la route qui conduisait au palais du gouverneur. On s'étonne du goût artistique que déploient les Ceylandais dans ces sortes d'occasions, eux qui n'ont guère à leur disposition, en fait d'ornements, que des feuilles et des branches de cocotier, entremêlées de fleurs et de fruits des tropiques, tels que le mangou et l'ananas.

N. F.

(*A suivre*).

REVUE DES THEATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

DANIEL ROCHAT, COMÉDIE EN CINQ ACTES DE M. VICTORIEN SARDOU

Lundi, M. Sardou qui ne comptait encore qu'un demi-échec, *la Papillonne*, à la Comédie-Française, a fait représenter sur notre grande scène littéraire une comédie en 5 actes : *Daniel Rochat*.

Nous ne voulons pas aujourd'hui juger sévèrement la pièce à tirades, prétendues philosophiques et religieuses, de l'auteur de la *Famille Benoîton* et autres vaudevilles jadis amusants. Nous résumerons, dans notre prochain numéro, l'avis général de la presse en donnant quelques citations de nos confrères les plus autorisés.

Nous nous bornons actuellement à dire que pour nous, l'œuvre de M. Sardou est détestable et nous comprenons que la première représentation ait été très orageuse. Les admirables comédiens du Théâtre-Français ont été acclamés, mais l'auteur a reçu de nombreuses protestations accompagnées de sifflets qui nous ont paru très mérités.

Ajoutons que toutes théories à part, *Daniel Rochat* est une œuvre médiocre en ce sens qu'elle n'est pas scénique et par contre d'un intérêt très secondaire.

Mlle Bartet y a fait un début qui lui donne de plein droit ses entrées au sociétariat. Mme Baretta s'est montrée exquise comme de coutume. Delannoy, Thiron et les autres ont été aussi remarquables que possible.

OPÉRA-POPULAIRE

Première représentation de *Pétrarque*, opéra en cinq actes, paroles et musique de M. H. Duprat.

Il a donc enfin paru au grand feu de la rampe parisienne ce fameux *Pétrarque*, avec lequel on sape, depuis plus de sept ans, toutes les directions de théâtres lyriques !

Pour certaines gens, en effet, dès qu'un opéra, refusé à Paris, voit le jour sur une scène de province, il passe aussitôt à l'état de merveille. On oublie trop que si Paris n'ouvre pas sa porte toute grande aux artistes, c'est que, dans l'entrebaillement, il a entrevu leur infériorité. Pour monter une grande œuvre comme *Pétrarque*, avec l'éclat que réclame notre public, il faut dépenser milliers sur milliers de francs ; donc, on comprend qu'un directeur ne s'expose pas à consommer sa propre ruine s'il est certain de ne pas même être utile au grand art.

Quand une œuvre ouvre des horizons nouveaux, on peut les discuter et on n'a jamais le droit de prononcer un jugement qui n'appartient qu'à l'avenir ; mais lorsqu'un opéra, comme celui de *Pétrarque*, marche dans la vieille tradition italienne sans laisser entrevoir des aperçus originaux, on ne lui doit pas l'honneur de la grande scène nationale.

Messieurs les directeurs de l'Opéra-Populaire doivent être, dès maintenant, convaincus de la sagesse de MM. Halanzier, Carvalho et Vizentini, qui avaient parfaitement jugé l'œuvre de M. Duprat lorsqu'elle fit sa première apparition à Marseille en 1873.

Sur un poème sans vie, dont il est l'auteur coupable, le musicien d'Avignon a construit le plan d'un ouvrage lyrique, alors qu'il n'était pas suffisamment en mesure de le faire. S'il a trouvé quelques mélodies, elles n'accusent pas de personnalité ; les grands maîtres italiens les lui ont inspirées. Quant à la partie symphonique, elle est en retard de vingt années au moins.

Or, des trois choses qui constituent un véritable opéra : la mélodie, l'orchestration, l'enchaînement des idées, indispensables pour donner la vie à une œuvre lyrique et dramatique, M. Duprat n'en possède complètement aucune. C'est un homme de talent qui se débat dans l'ornière du passé.

M. Warot a aidé de son mieux, c'est-à dire puissamment, le compositeur de *Pétrarque*, par son style et son excellent sentiment. MM. Doyen, Quirot ont montré leur belle voix. Les autres artistes ont moins bien réussi ; mais, eussent ils été meilleurs, qu'ils n'auraient pu conduire le musicien à un triomphe. D'ailleurs, si les costumes sont riches, la mise en scène a été souvent maladroite, et certaines situations ont prêté au rire en raison de la façon peu heureuse dont elles ont été présentées.

Pétrarque n'est malheureusement pas la pièce qui fera vivre l'Opéra-Populaire, auquel nous nous intéressons tant, et cela surtout aux lendemains de la Patti qui a commencé ses représentations sur la même scène, ayant repris, pour ces soirées italiennes, son premier titre de théâtre de la Gaîté.

REPRÉSENTATIONS ITALIENNES

MME ADELINA PATTI

C'est dans Violetta de la *Traviata* que Mme Patti a reparu samedi devant le public parisien. La salle était splendide et le succès a été immense ainsi qu'on devait le prévoir.

Toujours en possession de cet organe merveilleux dont elle se sert en virtuose accomplie, la *diva* par excellence a acquis un talent dramatique à peu près consommé.

Point n'est besoin de nous appesantir sur la façon hors ligne dont elle a traduit les sublimes inspirations de Verdi. Cette interprétation peut se résumer dans le mot : admirable. Aussi quels trépignements durant les quatre actes du superbe drame lyrique et quelle ovation à la chute du rida

A côté de Mme Patti, tous les autres artistes ont singulièrement pâli. Mais la grande artiste est du petit nombre de ceux qui peuvent se prévaloir du vers du poète :

Moi seule, et c'est assez.

Voilà le Théâtre-Italien ressuscité..., pour quelques jours seulement, hélas ! Car Adelina Patti emportera dans son manteau de voyage, les derniers souvenirs des splendeurs passées de ce temple de la mélodie.

PETITES NOUVELLES

A l'Opéra, on a répété pour la première fois *Aïda* avec le concours de Verdi. Le maestro tenait le piano et a dirigé toute la répétition.

— M. Perrin, administrateur de la Comédie-Française, vient de recevoir la lettre suivante à l'occasion de la première de *Daniel Rochat :*

« Monsieur l'administrateur de la Comédie-Française,

» Il n'a pas été distribué trente billets au deuxième bureau de location aujourd'hui 16 février.

» Des personnes qui se sont mises à la queue à une heure de l'après-midi n'ont pas pu trouver de place. Or, devant le théâtre, des marchands de billets proposaient des amphithéâtres à vingt francs.

» Ce n'est qu'au deuxième bureau qu'on peut trouver de ces billets.

» Aucune affiche, aucune annonce n'est venue prévenir les quatre cents personnes qui ont attendu jusqu'à huit heures un quart.

» Les soussignés ont l'honneur de vous adresser leur protestation. »

(Suivent les signatures.)

— A l'Opéra-Comique on a fait la première répétition de la scène complète, avec chœurs et orchestre, de *Jean de Nivelle*.

Selon toute probabilité, la première représentation aura lieu samedi prochain.

— M. Charles de la Rounat, le nouveau directeur de l'Odéon, a déjà été à la tête de ce théâtre.

Il y avait monté : le *Testament de César Girodot*, la *Conjuration d'Amboise*, *Madame de Montarcy*, le *Marquis de Villemer*, les *Vacances du docteur*, l'*Usurier de village*, la *Dernière idole*, *Diane au bois*, le *Parasite*, le *Mur mitoyen*, la *Contagion*, etc.

— Ce sont Mmes Rousseil et Méa, spécialement engagées, qui rempliront les deux principaux rôles féminins de l'*Attila*, de M. de Bornier, à l'Odéon.

Voici la distribution de *Voltaire chez Houdon* la comédie en un acte et en vers, de M. Georges Duval, dont la première aura lieu à l'Odéon, demain vendredi.

Voltaire	MM. Pujol
Houdon	Rebel
Duclos	Cressonnois
Mme Vestris	Mmes M. Samary
Lise	Cizos

Voltaire chez Houdon servira de lever de rideau aux *Inutiles.*

—Le grand tragédien Rossi, retour de Rio-Janeiro, Buenos-Ayres, Montevideo, etc., arrivera bientôt à Paris, où il espère donner quelques représentations.

— A la salle Taitbout, la troupe espagnole andalouse va ajouter l'opérette à la danse. Des artistes de la Zanzuela de Madrid viennent d'arriver et commenceront cette semaine à chanter. Le grand succès qui a accueilli dès le premier soir les charmantes ballerines de M. Calzadilla s'augmente tous les jours.

SPORT

Aujourd'hui jeudi, réunion à la Marche quatre prix seront courus.

Les courses commenceront à 1 heure 45 minutes.

Départ à midi 30 minutes, gare Saint-Lazare.

Dimanche 22 février, réunion à Auteuil.

Lundi 23 février, réunion à Maisons-Laffite.

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie,* publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 35, rue Bonaparte, d'élégantes couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.

Voulez-vous passer une agréable soirée ? Allez à Crémorne. L'orchestre, sous la direction de son habile chef Deransart, est un des meilleurs de Paris. Quant aux bals masqués des samedis, on s'y porte en foule.

Le cirque Fernando annonce le début de nouveaux acrobates, les frères Johnson, uniques dans leurs exercices sur la boule.

Le théâtre Thomas-Holden, 11, faubourg Poissonnière, obtient chaque jour, avec Les Fantoches, des bravos bien mérités. En effet, il n'y a rien de plus curieux que de voir exécuter, par ses petits bons hommes en bois, de véritables tours de force ; rien ne les gêne, la danse, le chant, pas même la dislocation.

Le concert des nègres, vocal et instrumental, attire chaque jour, à 9 heures, une foule considérable.

Matinées : dimanches, jeudis et fêtes.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages.* — Sommaire de la 997e livraison (14 février 1880). — *Six mois en Australie,* par M. Désiré Charnay, chargé d'une mission scientifique par le Ministère de l'instruction publique (1878). — Texte et dessins inédits. — Onze dessins de D. Maillart, G. Vuillier, A. Sirouy, E. Ronjat et H. Catenacci.

Bureaux : à la Librairie HACHETTE et Ce, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME OPERA COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché LIEBERT

TRAGEDIE MUSIQUE

MAUREL
(rôle de Don Juan.)

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 354

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 26 Février au 3 Mars 1880

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^s	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG^r	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCLIV

—

MAUREL

Paris finit toujours par reconquérir tous les artistes d'un grand talent qu'il a laissés partir.

C'est ainsi que Maurel nous revient après des pérégrinations qui, contrairement à ce qui arrive souvent, n'ont pas été sans lui être très profitables. Au loin, il s'est préoccupé de son art avec un souci qui rappelle celui de Francis Planté. Comme l'illustre pianiste, en effet, il a cherché dans les œuvres des maîtres le secret de leur génie. Pénétré de l'idée que posséder un bel organe et une excellente méthode ne constitue pas un véritable grand artiste lyrique, mais que la première condition pour un comédien est de faire renaître sur la scène le personnage qu'il représente; de lui donner son caractère, son éducation, ses allures au sein de la société où il vivait, Maurel a recommencé ses études en les reprenant par la base et s'est formé ainsi un talent solide qui non-seulement, séduit, mais résiste à l'examen.

Né à Marseille, c'est dans cette ville que Maurel fit ses premiers débuts sur la scène. Il commença par étudier la comédie et le drame, bien que se sachant en possession d'une fort jolie voix. Mais attiré bientôt vers la musique, il se risque dans l'opéra, et aborde d'emblée le rôle de Guillaume Tell.

Cohen qui l'entendit et apprécia de suite les ressources de son organe, l'engagea fortement à partir pour Paris où il trouverait au Conservatoire des leçons propres à développer sûrement son éducation artistique. Maurel suivit ce conseil; entré au Conservatoire dans la classe de Vauthrot, il en sortit lauréat et fut engagé à l'Opéra où je me rappelle ses débuts dans le rôle de Nevers des *Huguenots*. Il fit admirer de suite sa voix large et sympathique; mais pour des considérations particulières, il ne resta pas à ce théâtre et partit à l'étranger.

Je ne suivrai pas Maurel en Italie, au Caire, à Londres, où il remporta les plus vifs succès dans tous les rôles de baryton du répertoire courant. Possédant Faure et Lassalle, M. Halanzier ne s'était pas préoccupé de le faire rentrer à Paris, et nous-mêmes, satisfaits alors de l'interprétation par ces deux excellents chanteurs de nos chefs-d'œuvre classiques, nous ne nous intéressions qu'indirectement aux applaudissements qui saluaient un artiste français sur une scène étrangère et dont le bruit nous parvenait par les gazettes.

C'est à Londres que M. Vaucorbeil est allé chercher Maurel et bien lui en a pris. La belle partition d'*Hamlet* ne reparaissait plus à la scène depuis longtemps, et le répertoire, déjà si court, de l'Opéra en souffrait sérieusement.

Maurel débuta par ce rôle si complexe devant un public d'abonnés habitués à une interprétation de longtemps admirée. Il jouait une très grosse partie, il l'a gagnée dès le premier soir; bien que sa préoccupation forcée d'étudier le spectateur fut de nature à paralyser ses moyens; quoique déroutant en maints endroits les fidèles esclaves de la tradition, il a pris bien vite sur eux un juste empire. En présence de cet artiste si soucieux de la composition de son personnage, les plus rebelles à toute idée nouvelle ont fini par faire cause commune avec la masse du public qui saluait un comédien chanteur d'un ordre élevé.

Dans ce rôle d'Hamlet, Maurel n'a rien voulu laisser dans l'ombre. Se pénétrant d'une part du génie de Shakespeare, il a étudié avec un soin extrême le côté historique. Son personnage vit bien à l'époque et dans la société voulue; c'est ce jeune prince danois élevé dans les belles manières de notre France, mais ayant conservé les instincts de sa race.

Dès la première scène, il nous apparaît troublé par l'horrible cauchemar qui a empoisonné sa vie, et le poursuit toujours, même lorsqu'il est aux genoux d'Ophélie. Tout pénétré de l'idée philosophique et du sentiment profond de l'œuvre, et, d'autre part, cherchant la réalité, Maurel se garde bien d'oublier le côté artistique. Il n'a pas une attitude qui ne soit belle, pas un geste qui n'intéresse. Son jeu est un véritable poème Et, chose presque unique pour un chanteur, il sait écouter.

Ce qui nous a donc frappé le premier soir, chez le nouveau baryton de l'Opéra, c'est son grand talent de comédien. Et pourtant, le virtuose méritait aussi de sincères félicitations, car il réunit une voix caressante et forte au besoin à une méthode sûre et savante.

Don Juan, où il fit son second début, a confirmé la haute estime du public pour Maurel. Elégant, passionné, plein d'énergie, le jeune artiste a joué et chanté ce rôle brillant avec une verve étourdissante, une distinction parfaite, un charme infini. Rien n'est resté dans l'ombre, et ce personnage, si complètement beau, nous est apparu à nouveau tel que nous l'aimons : *vivant* au suprême degré.

Maurel va nous apparaître maintenant dans *Aïda*. Il a joué déjà au Caire le rôle que Pandolfini a créé à Paris. Verdi, qui a commencé à diriger lui-même les répétitions de son chef-d'œuvre, apprécie hautement la façon originale et grande dont le jeune baryton a compris le personnage. Ce sera très intéressant de voir Maurel sous ce nouvel aspect, car il lui faudra développer là des qualités tout autres que dans *Hamlet* et *Don Juan*.

La place de Maurel est certainement à l'Opéra de Paris où ses études complètes, son sentiment artistique trouvent plus que partout ailleurs l'occasion de se produire. La préoccupation qui le tourmente de donner au comédien le pas sur le chanteur est non seulement très louable, mais peut être très utile autour de lui. Ce qui manque, en effet, à nos jeunes artistes, c'est la connaissance de l'histoire, l'étude approfondie du cœur humain. Beaucoup ne voient dans un rôle que le moyen de faire entendre leur bel organe ou de montrer leur science de vocalisation. Nous en avons vu des exemples tout dernièrement encore avec un fort ténor et une jeune falcon dont je n'ai pas besoin de rappeler les noms. La présence d'un artiste aussi consciencieux que Maurel peut donc encore ajouter à sa valeur intrinsèque comme comédien et comme chanteur, côtés sous lesquels il nous a paru très intéressant et très sympathique au public. Maintenant que l'Opéra a su le ramener, il doit le retenir; c'est d'ailleurs, j'en suis certain, l'intention bien arrêtée de M. Vaucorbeil que je sais très soucieux des choses du grand art.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Mademoiselle

DUPUIS

(de l'Opéra-Comique).

HONNY SOIT
QUI MAL Y PENSE

On a mis les enfants chez les chers Pères! Est-il possible? Comment, Luc et André? Mon Dieu, oui; ils s'instruisaient passablement, pourtant, sous la direction d'un précepteur. A quelle heure travaillaient-ils? On n'en sait rien, car le matin, ils montaient à cheval, dans la journée, ils faisaient des armes. C'était plaisir de voir ces deux jeunes garçons interrompre leur latin et leur grec pour venir demander à leur mère l'heure des courses ou celle du spectacle. Que de fois, dans le courant du jour, ils descendaient quatre à quatre le petit escalier qui joignait leur appartement au boudoir maternel!... La tendresse filiale était pour beaucoup dans ces allées et venues, mais le besoin de remuer y était aussi pour quelque chose.

— Comment! vous voilà encore? disait la mère.

— Oui, maman; vous allez bien? nous aussi.

Elle se levait du canapé sur lequel elle était étendue pour les renvoyer au travail, et une course folle s'engageait; la mère faisait mine de chasser ses deux fils presque aussi grands qu'elle. Cette scène se passait dans une serre remplie de palmiers souples et élancés comme les trois personnages qui se couraient les uns après les autres.

Mais un jour, Luc s'était acheté dix-sept cravates! Un soir, André, profitant d'un moment d'absence de son précepteur, avait jeté un bouquet à je ne sais quelle chanteuse. Le lendemain, le comte, leur père, s'était recueilli et avait signifié que les garçons achèveraient leurs études chez les bons religieux de la rue des Postes. La comtesse jeta les hauts cris:

— Y pensez-vous?

— Mais j'y ai bien été élevé, moi! répondit le comte.

— Justement, c'est pour cela, répliqua la comtesse.

Alors, il y eut entre eux une conversation conjugale qui prouva que ni l'un ni l'autre n'avait rencontré le frère de son âme. Puis, rapidement, ils parlèrent de leurs enfants qu'ils adoraient. Le comte développa le thème suivant: L'avenir est sombre; nous arrivons à des temps où la valeur morale de chacun peut seule sauver la société. Conclusion: Luc et André ne savent absolument rien...

— Ils en sauraient toujours bien assez et seraient beaucoup mieux que toute leur génération, dit la mère.

— C'est possible, mais le père de famille a une responsabilité qui, de nos jours, s'impose plus impérieusement...

Oh, oh!... Et la comtesse, qui craignait par dessus tout les conversations ennuyeuses, s'inclina devant la volonté du chef de famille, espérant que, le lendemain, les rigueurs paternelles ne seraient pas sans appel.

Mais point. Le comte, depuis trois ans, a pris la maturité qui aurait dû lui appartenir de droit dès longtemps déjà: l'arrêt fut maintenu.

Et, comme pour se méfier des retours de faiblesse, il enjoignit à son intendant, M. Belletête, de louer l'appartement des enfants tout meublé. On condamnerait la porte qui communiquait à la serre, et ce réduit, ainsi isolé, conviendrait parfaitement à une personne seule.

Justement, M. Belletête, qui gérait plusieurs grosses fortunes, avait reçu le matin même la demande d'un réduit dans des conditions analogues.

— Très-bien, voyez cela, dit le comte.

Monsieur Belletête ne se le fit pas répéter deux fois, et, huit jours après, le locataire prenait possession de l'appartement.

La comtesse avait eu un vrai chagrin de se séparer de ses enfants. Après avoir beaucoup pleuré, elle bouda son mari et n'ouvrit plus la bouche La location ne lui fut donc connue que lorsque le possesseur du logis emménagea. Ce jour même, au dîner où le comte la lui annonça, elle rompit le silence qu'elle avait gardé opiniâtrément jusque-là et dit:

— J'espère que vous avez donné des ordres pour qu'on ôtât mon portrait au pastel, ma main sculptée, les cheveux de ma grand'mère, les petits dessins... et enfin tout ce qui...

Le comte n'y avait point songé. Il fit venir immédiatement M. Belletête pour ordonner sans retard un rangement nécessaire.

M. Belletête trouva la chose d'autant plus facile à exécuter que le locataire était un jeune homme aimable, charmant, un de ces nobles fils de Bretagne...

— Ne vaudrait-il pas mieux alors laisser l'appartement comme il est? dit la comtesse, et n'y aurait-il point gaucherie d'avoir l'air d'attacher à cet oubli une importance quelconque?...

On parla d'autre chose et elle reprit sa bouderie.

Le lendemain, le vieux Roche d'Aure vint faire sa visite accoutumée.

— Dites donc, Roche d'Aure, vous qui connaissez tous les Bretons, tous les Ker, connaissez-vous notre locataire, monsieur de Ker...?

— Oui, oui, il vient de m'écrire qu'il était chez vous; c'est un homme charmant, un chasseur, un marin; faut-il vous le présenter?

— Comme vous voudrez et comme il voudra lui même.

— Oh! il se trouve à merveille dans vos pénates. On voit, ajoute-t-il, que vous avez présidé à l'arrangement de l'appartement; il paraît que les meubles sont rembourrés avec de la poudre d'iris, qu'il y a des herbes de Montpellier sur les tapis en guise de foin, et qu'enfin, dans les cheminées, on ne peut brûler que du vétiver comme fagot et des bûches de santal comme bûches de Noël...

— Oh, oh! votre Breton est moqueur, à ce qu'il paraît?

— Non; seulement tous ces raffinements de luxe le surprennent et l'intéressent; c'est une découverte pour cet enfant des bruyères...

La comtesse se sentit piquée de la critique.

— Ah! fit-elle, il joue sérieusement l'emploi des Bretons? Mais on en est fatigué; d'abord, depuis monsieur de Chateaubriand, personne n'aurait dû oser l'être...

— Eh bien, il l'ose, répondit Roche d'Aure, qui changea de conversation.

Au moment où il prenait congé, la comtesse dit négligemment:

— Et votre enfant des bruyères?

— Eh bien, quoi?

— Donnez-lui l'adresse du marchand de bois chez lequel il doit faire ses provisions si le froid revient: c'est Lubin, le parfumeur; puis, s'il a besoin d'autres renseignements, dites-lui mes heures de réception...

— Oui, s'il me les demande.

Quelques jours après, même causerie sur le voyageur.

— L'avez-vous vu enfin? dit Roche d'Aure.

— Oui, je crois l'avoir aperçu.

— Eh bien, comment le trouvez-vous?

— Fort ordinaire.

Elle l'avait trouvé charmant et pensait beaucoup à lui. Les maris ne se doutent point du danger qu'il y a à ôter les enfants du nid. Jusque là, elle avait été coquette, de cette coquetterie toute parisienne dont on ne devrait pas médire, car elle préserve des grandes passions et occupe beaucoup de femmes jusqu'à l'âge où la vie se simplifie d'elle-même. Si l'homme des bruyères s'était montré, l'esprit critique de la comtesse aurait trouvé très probablement à s'exercer sur lui. Le Breton aurait peut-être été un jour ennuyeux ou mal habillé, ce que les femmes ne pardonnent pas, ou il aurait émis un avis contraire aux lois suprêmes de l'élégance, ce qu'elles n'oublient jamais... Mais point: le locataire discret s'était contenté de mettre des cartes; l'imagination de la comtesse pouvait donc le parer de toutes les séductions, et la chose arriva ainsi. Elle s'irrita d'une indifférence inqualifiable et dit un jour à Roche d'Aure que son jeune ami ne savait pas vivre.

— Et s'il s'était imposé, répondit

Roche d'Aurc, vous l'auriez traité d'importun.

— Il y a une mesure en tout, répliqua sèchement la comtesse.

Cela est vrai, mais l'enfant des bruyères venait faire à Paris un voyage d'affaires et surtout de plaisir, et n'y voulait aucune gêne, aucune entrave. Son abstention vis-à-vis de ses propriétaires était tout simplement de la prudence. Elle le servit mieux que n'auraient pu faire de grands mérites, et, au bout de deux semaines, la comtesse, qui l'apercevait chaque matin au moment où il causait avec son cocher avant de monter à cheval, et qui entendait son piano chanter des mélodies simples et mélancoliques, en était arrivée à tressaillir lorsqu'il rentrait chez lui et à éprouver une sorte de malaise, éblouissement, défaillance, comme on voudra l'appeler, lorsqu'elle passait devant la porte de communication qui joignait le modeste nid aux grands appartements de l'hôtel.

Pourquoi ne venait-il pas la voir? Ah! il avait eu peur de s'attacher à elle, évidemment. Un homme des bruyères, un sauvage devait n'éprouver que des sentiments violents! Il redoutait sa puissance, il sentait qu'un amour semblable engagerait toute sa vie; et puis, il était probable que le Breton avait entendu dire du mal d'elle, on lui avait peut-être raconté qu'elle était coquette, légère même: le monde est si méchant!

Mais comment faisait-il pour être aussi maître de lui à vingt-cinq ans?

Ne serait-il point de toute justice de lui prouver qu'on l'avait noircie à ses yeux? Il serait déplorable qu'il emportât dans son repaire une opinion aussi erronée...

Pauvre garçon! quel drame avait dû se jouer dans son âme! Quelles tentations folles il avait dû refouler, vivant si près et si loin d'elle, hélas! Elle avait vu les rideaux de l'appartement s'agiter lorsqu'elle montait en voiture...

Que de souffrances entre quatres murs! Et puis, après tout, elle était bonne à aimer... Un homme ne serait-il point heureux par elle? Quelle entrée dans la vie pour cet enfant sauvage! Quel rêve! Il pourrait dire qu'il était né sous une heureuse étoile! Et puis, elle s'ennuyait... Pourquoi aussi lui avait-on ôté ses enfants? Pourquoi le comte ne pensait-il qu'à ses bâtisses? Pourquoi la tristesse des temps, l'incertitude de l'avenir, les tourments passés donnaient-ils un désir fou de vivre, un besoin invincible d'émotions douces?

Et puis encore, il était seul et triste, le pauvre voyageur! Comment vivait-il? Elle l'ignorait, car le service du Breton était fait par un ancien domestique qui demeurait dehors.

— Je vois ça d'ici, se répondit-elle. Le matin, une solitaire promenade à cheval; dans la journée, quelque visite à un musée, une lettre à sa mère, puis un dîner chez quelque vieille douairière, un whist, le mort peut-être!... Et l'enfant rentre dans le sanctuaire et s'endort... si, toutefois, il peut dormir, en lisant la *Gazette de France* ou un savant Père de l'Église...

Homme des bruyères, vous fûtes aimé très tendrement pendant quelques jours, et plus, probablement, que vous ne le serez jamais...

Plusieurs soirs de suite, la comtesse renvoya son monde habilement une heure plus tôt, dans l'intention de faire un pèlerinage rapide chez son jeune voisin. La petite clef était dans la poche avant le dîner, les réflexions étaient faites... On irait... Il n'y serait pas... Et, d'ailleurs, s'il rentrait?... Eh bien, s'il rentrait, elle dirait... Que dirait-elle? Elle n'en savait rien...

Après une semaine d'hésitations douloureuses, elle se décida à faire sa visite à l'heure où le Breton rentrait ordinairement. Elle savait qu'il ne dînait jamais chez lui; le petit appartement n'était point disposé pour tenir ménage; mais il revenait au logis à une heure à peu près régulière. Comment semblable projet put-il germer dans sa cervelle sans la faire éclater?... Elle n'en sait rien elle-même. Les femmes ont des hardiesses qui dépassent de beaucoup celles que les hommes hésitent à leur proposer... D'un côté de la porte, le toit honoré, le foyer conjugal, la maison bénie par les enfants, l'avenir calme et assuré, la protection et le respect de tous; de l'autre, l'abri incertain du rêve, la tente légère du caprice, la vie inconnue, le danger, le scandale, peut-être....

... Elle la franchit!

Une forte odeur de tabac la saisit à la gorge. L'appartement était très en désordre; non point dans ce désordre destructeur qui dénote de la part du locataire une intention nuisible, mais dans l'état d'abandon qu'amène une vie remplie, agitée même, dont les femmes ont une grande part. Mille détails y révélaient leur passage, sinon leur installation; sur la cheminée, des lettres ouvertes, de ces lettres qui ne contiennent que deux ou trois mots qui en disent plus gros qu'eux; sur les meubles, des vêtements jetés pêle-mêle; çà et là des objets de toilette qui trahissent une absence complète de soin... Le clou doré qui fixait au mur le portrait de la comtesse supportait en même temps une cravache qui cinglait irrespectueusement le visage du modèle. La main de marbre sculpté disparaissait sous une provision de cigares. La poussière brune du tabac altérait cruellement la blancheur du marbre et donnait à cette main un aspect des plus désagréables.

Le Breton n'avait donc fait aucun cas de ces trésors!...

Le roman que la comtesse s'était tracé à elle-même pâlissait dans sa pensée au point de devenir presque indéchiffrable. Elle examina tout l'appartement et eut peine à le reconnaître. Là où elle avait placé des flacons d'odeur, se trouvaient des bouteilles d'eau-de-vie; là où les enfants mettaient leur écritoire et leurs plumes, étaient des pipes, des blagues à tabac, des photographies de femmes de théâtre...

Décidément, l'enfant breton, le promeneur des genêts, le dormeur des rochers, était un viveur sur lequel il était impossible de placer le rêve le plus fugitif...

Il ne restait donc à la comtesse que de s'éveiller du sien. Le bruit le plus léger arrache au sommeil les corps vigilants des mères qui dorment auprès de leurs enfants; de même, le moindre écho de la vie maternelle éveille leur conscience endormie: la comtesse promenant ses regards autour d'elle, les arrêta sur les cadres qui contenaient les premiers dessins de ses garçons, dessins imparfaits qui donnent envie de rire à ceux qu'ils ne font pas pleurer...

Par un prodige que renouvellent en nous toutes les violentes émotions, sa vie honnête et régulière lui apparut toute entière en ce moment... et elle fut prise d'un véritable effroi en songeant à son équipée. Elle se leva brusquement du canapé sur lequel elle était assise et s'enfuit chez elle sans retourner la tête, comme il faut faire quand on quitte les pays maudits...

Le Breton ne rentra pas du tout ce soir-là; tandis que le plus rare des romans était chez lui, il poursuivait le dénouement de la plus vulgaire des aventures. Si on devinait ce qui peut arriver, on serait bien dégoûté de ce qui arrive.

—

Pendant quelques jours, la comtesse fut abattue et silencieuse; puis, elle tâcha d'être comme à son ordinaire. Elle alla voir ses enfants qui, eux, les gâteries des chers Pères aidant, étaient déjà presque consolés. Elle causa beaucoup avec le comte; elle avait besoin d'entendre le son des voix amies pour être sûre qu'elle était bien réveillée et rentrée dans le monde réel des émotions saines auquel elle avait appartenu jusque-là.

Un soir même qu'elle devisait de bonne amitié avec son mari, elle dit, sans penser à mal:

— Ne trouvez-vous pas, mon ami, la maison bien triste sans enfants?

Le comte sourit, prit un air vainqueur et répondit:

— Mais, ma chère, que ne le disiez-vous plus tôt ?

La comtesse rougit, car, vraiment, ce n'est pas là ce qu'elle avait voulu dire.

Aux fêtes de la Pentecôte, les enfants sont venus passer au logis leurs trois jours de congé.

Leur mère est allée, comme de coutume, les éveiller chez eux et partager leur gai déjeûner du matin, ce repas pour lequel on a grand appétit quand on est jeune et content. Aussi, les deux convives y font-ils toujours consciencieusement honneur.

L'appartement a repris son aspect accoutumé. Ce n'est point sans émotion que la comtesse y est rentrée; le premier moment elle a été troublée; les garçons s'arrachaient la parole et ne l'ont point remarqué d'abord ; pourtant, l'un deux, s'étant tout à coup aperçu de la préoccupation maternelle, s'est écrié :

— Maman, qu'avez-vous ? Vous ne dites rien, êtes-vous fâchée ?

... Certes non, elle ne l'était pas, bien au contraire. Elle remerciait le Ciel d'avoir permis qu'elle trouvât ce logis désert, un certain soir où elle avait suivi l'attrait de l'inconnu qui a sur chacun de nous son heure de puissance.

ANGE BÉNIGNE.

REVUE DES THEATRES

COMÉDIE FRANÇAISE. — DANIEL ROCHAT.

—

Puisque *Daniel Rochat* est, paraît-il, un événement, il faut bien s'en occuper plus longuement que de toute autre pièce.

Nous avons lu les diverses appréciations des critiques du théâtre, sur le *Daniel Rochat*, de M. Sardou. Deux camps se sont bien formés pour la défense et l'attaque, mais il est incontestable que les défenseurs condamnent la pièce à l'égal de ceux qui lui sont absolument hostiles. Ainsi, tout en complimentant M. Sardou de son courage et tout en vantant son habileté, M. Vitu n'en dit pas moins dans le *Figaro :*

« La pièce est donc tombée ; en fait cela est incontestable. Cette chute est-elle définitive ? Il est permis d'en douter.

» La part de la critique raisonnable et désintéressée est facile à faire. Il est évident, laissant de côté les menus détails et les pointilleries, que le conflit qui divise irrémédiablement Léa Henderson et Daniel Rochat n'aboutit au divorce que par une raison majeure : ces gens-là ne s'aiment pas; s'ils s'aimaient, il s'en trouverait l'un des deux qui se sacrifierait à l'autre ; la femme, je ne le souhaiterais pas, car la femme qui renoncerait volontairement à la sanctification de son mariage selon sa foi, inspirerait au public un sentiment qui ne serait pas précisément celui de l'estime, car il s'attache à l'épouse chrétienne une dignité morale qui manque aux autres femmes. M. Victorien Sardou a si bien pressenti l'objection qu'il a fait naître l'affection mutuelle de Léa et de Daniel d'une rencontre fortuite. Daniel a été saisi par la beauté, par le charme de miss Léa comme Léa par l'esprit, l'éloquence et le prestige de Daniel. C'est un mariage de grand chemin. Mais une si habile précaution, en rendant plus vraisemblables la désillusion soudaine et la rupture, enlève tout caractère sérieux à leur prétendue passion. Daniel et Léa se sont mutuellement désirés, mais au premier obstacle, ils ont réfléchi chacun de son côté ; Léa n'a pas voulu se soumettre à une condition humiliante pour elle, blessante pour ses croyances ; Daniel n'a pas voulu rompre avec ses amis politiques et compromettre son avenir. »

« Ceci est malheureusement observé sur le vif; mais il arrive ceci, c'est que Daniel Rochat, en tant que personnage de théâtre, après avoir été d'abord un sujet d'étonnement pour le public, ne tarde pas à devenir pour lui un objet de mépris et de risée.

» Sans chercher à soulever une polémique irritante à propos des incidents de cette soirée mouvementée, il m'est permis de constater un fait indiscutable, c'est que, sauf de petits groupes qui paraissaient animés d'opinions préconçues, la masse du public, qui écoutait avec une entière bonne foi, avec un désir marqué de bienveillance et qui avait applaudi avec entraînement le premier acte de la pièce, animé, vivant, charmant d'un bout à l'autre, n'a pas tardé à prendre Daniel Rochat absolument en grippe. M. Victorien Sardou n'avait pas compté là-dessus. Il avait voulu présenter, dans son républicain athée, un homme absolument droit, sincère, convaincu, pour l'opposer à la conviction non moins ardente et non moins sincère de la protestante Léa. »

« Mais l'athéisme absolu est en soi quelque chose de si manifestement contraire non seulement aux sentiments innés du public, mais au bon sens lui-même et à la raison pure, que Daniel Rochat n'a pas tardé à lui apparaître comme une espèce de maniaque, comme un infirme au cerveau duquel manque la bosse de la causalité, et, ce qui l'achève de peindre aux yeux de la plus belle moitié du genre humain, comme un amoureux transi, somme toute, tranchons le mot, comme un imbécile. Le portrait, si peu flatté qu'il soit, est d'une ressemblance criante et qui a fait crier ceux qu'il n'ennuyait pas. »

Ceci évidemment est loin d'être un éloge de l'ouvrage.

M. H. de Pène emploie trois colonnes du *Gaulois* pour démontrer la profondeur du philosophe chez M. Sardou. Mais sa conclusion est bien vague, lisez plutôt :

« Aucune œuvre de Sardou n'appela, jamais, plus puissamment la curiosité de la foule que ne le fera celle-ci ; mais d'autres l'auront charmée davantage. *Daniel Rochat* est une conception de penseur qui cherche la solution d'un problème social. L'auteur dramatique, rompu à toutes les habiletés, n'est ici que le trucheman des volontés du philosophe. C'est ce qui fait la beauté de ce *Daniel Rochat*, création impartiale, — trop impartiale peut-être, — mais non pas neutre ; car l'auteur est évidemment du parti de Léa. Mais les libres-penseurs n'ont pas à se plaindre du portrait qu'il a fait d'eux en la personne de Rochat, qui a toutes les qualités en partage. Bidache est ridicule; mais mistress Henderson l'est aussi. Les deux fanatismes ont mesure égale. On remarquera qu'il n'y a pas de catholiques dans la pièce, car Fargis n'appartient qu'à la religion des convenances. Si j'ai bien compris la pensée de l'auteur de *Daniel Rochat*, deux causes l'auraient déterminé à ne mettre en face des athées que des protestants : 1° une cause théâtrale; il lui fallait le divorce, pour son dénouement, sans que toutefois il voulût se prononcer dans la question du divorce, qui n'est pas posée, puisque la rupture a lieu avant le mariage consommé; 2° une cause morale, le protestantisme, par rapport au catholicisme, représentant un minimum de culte, de ce minimum résultait un maximum de démonstration pour la vérité qu'il voulait mettre en relief, à savoir l'épaisseur infranchissable de la muraille qui sépare, dans la famille comme dans l'Etat, les négateurs de Dieu des fidèles de toutes les communions. »

M. Pierre Véron touche très nettement un point important dans l'œuvre de Sardou dans les premières lignes du passage suivant extrait du *Journal amusant* :

Daniel Rochat est une pièce sinistrement assommante, en même temps qu'une fort triste tentative d'excitation à la haine des spectateurs les uns contre les autres.

Rien qui ne soit pas faux, maladroit et agaçant dans ces *jeux de l'amour et du sermon.*

Point de départ absolument ridicule, monotonie d'une situation qui se traîne et se tortille pendant quatre actes dans des contorsions interminables ; total : ennui et fiasco.

Le *Voltaire* ainsi fait bon marché de la pièce:

Depuis bien longtemps la Comédie-Française n'avait assisté à une aussi piètre soirée, désormais célèbre.

. . . .

M. Victorien Sardou, encore une fois, a voulu philosopher sur les questions les plus brûlantes, et n'est arrivé qu'à placer quelques bons mots de dialogues, au milieu de pensées diffuses, sans vérité et visant à la méchanceté sans y atteindre.

Notre ami Henri de La Pommeraye, toujours si bienveillant pour nous, ne nous paraît pas très satisfait et il a la franchise de son opinion dans les lignes suivantes :

Nous devons la vérité à nos lecteurs, nous la leur dirons, sans oublier ce que nous devons aussi à l'un des représentants les plus remarquables de notre théâtre contemporain.

Donc *Daniel Rochat* n'a pas réussi, et il nous semble que le jugement rendu hier soir, est sans appel possible, irrévocable.

Pas de revirement de fortune à espérer !

L'œuvre devait tomber nécessairement car les fondations sont mauvaises et l'édifice — chose étonnante de la part d'un maître en l'art de nouer et dénouer une intrigue — a été mal construit.

C'est — hélas ! — ce que nous avons à démontrer.

Et il conclut ainsi ; pour jeter un peu d'huile sur le feu qu'il a allumé :

Et quoi qu'il advienne, nous supplions M. Sardou de ne pas croire qu'il est la victime de partis pris, d'inimitiés politiques ; depuis son élection à l'Académie, tout est bien changé, avec raison, et M. Charles Blanc, en le recevant, lui a donné le baiser de paix.

Donc, qu'en homme d'esprit qu'il est, l'auteur de la *Haine*, cette œuvre de pardon, reconnaisse son erreur ou excuse celle de la majorité, et qu'il prenne vite — cela lui est facile — une revanche éclatante à laquelle nous applaudirons avec joie et de tout cœur !

M. Armand Sylvestre s'exprime excellemment dans l'*Estafette* :

La rigueur avec laquelle l'a traitée le public du premier soir et la presse du lendemain me fait un devoir d'apporter une extrême modération dans la critique de cet ouvrage. Je me contenterai donc de faire toucher au doigt la cause de son insuccès, en dehors de l'hostilité qu'il a soulevée contre son auteur. Il portait, en effet, en soi-même, les raisons de sa chute.

La première est l'abondance d'intérêt. Quand on montre l'amour au théâtre il faut qu'il y soit vainqueur de tous les autres sentiments, sans quoi il n'est pas pris au sérieux. C'est le cas. Il est clair que si Daniel et Léa se fussent vraiment aimés, la scène du quatrième acte, où ils sont, dans la nuit, l'un près de l'autre, eût fini tout autrement. Casimir parle bien mieux le langage d'un amoureux quand il dit à Esther : « Je vous épouserais même à la mosquée ! » S'il ne s'est agi que d'un caprice, après une rencontre entre deux voyageurs à l'imagination vive, un proverbe en un acte eût suffi à cette mince action.

Mais ce n'est pas tout. Il est toujours délicat de reprocher à un écrivain d'avoir eu une ambition élevée, mais M. Victorien Sardou n'était vraiment pas préparé, par ses études antérieures, à une pièce de cette envergure philosophique. Son théâtre est très spécial. Il n'a ni la profondeur de celui de Dumas ni la gaieté franche de celui de Labiche, mais il a une grande faculté d'amusement pour les demi-délicats. Il est habile entre tous et ingénieux en diable. Malheureusement, l'adresse ne suffit pas à réconcilier la foi avec la libre-pensée et à résoudre le problème le plus ardu de ce temps. Comment M. Sardou n'a-t-il pas senti que le mariage religieux, tel qu'il croit le défendre, c'est-à-dire par un prêtre appartenant à n'importe quel culte, ne satisferait personne ayant une foi et pratiquant une religion quelconque ? — Com-

ment a-t-il pu croire qu'il ferait prendre le mariage civil pour une bagatelle et le simple post-scriptum de la signature du contrat, dans un monde où ses conséquences inexorables et souvent terribles soulèvent, en ce moment même, la question du divorce ? — A quoi bon rendre la charité si ridicule dans la personne de cette mistress Pauwers, qui soigne les pauvre et élève les orphelins ?

On ne peut contenter tout le monde et son père.

Je le sais. Mais il faudrait tâcher de contenter au moins quelqu'un. Or, le grand défaut de *Daniel Rochai* est que cette pièce blesse à la fois toutes les consciences.

Un autre, très grave, est qu'elle se passe non pas en Suisse, comme on le croyait d'abord, mais dans un pays de pure convention, de mœurs imaginaires et de législation inventée à plaisir. Comment interesser dans de pareilles conditions, à autre chose qu'à une féerie ? Or rien de moins féerique que cette aventure bourgeoise qui tourne sur place et n'atteint, au quatrième acte, à un moment de lyrisme, que pour retomber lourdement dans son obscure banalité.

La *République française* est *carrée* :

Nous ne nous sentons guère d'humeur à achever une pièce qui s'effondre sous le faix d'un ennui irrémédiable. *Daniel Rochat* n'aura servi qu'à nous montrer à quel point inimaginable un savoir-faire scénique suffisant pour porter son homme à l'Académie, en dépit de la syntaxe, peut se concilier avec l'absence de toute culture intellectuelle. M. Sardou a voulu porter sur notre première scène les débats dont dépend l'existence même de la société moderne ; il a fait rouler sa pièce sur le plus misérable des jeux de mots ; il a montré des libres-penseurs qui ne pensent pas et des cléricaux sans défense : c'est un assaut de stupidité générale. De part et d'autre, la controverse, qui s'étale au détriment du spectateur, serait refusée dans les journaux les plus dénués de copie ; on discute, des actes durant, et pas un des personnages ne dit ce qu'il devrait dire.

Thomas Grimm, au *Petit Journal*, explique parfaitement les faiblesses de l'œuvre, lorsqu'il dit :

Le vice irrémédiable de *Daniel Rochat*, c'est qu'il n'y a pas d'action, c'est que l'intérêt est nul.

Du talent, de l'esprit, de l'habileté, certes, il y en a, et beaucoup ; mais, comme me le disait, au cours de la représentation, un auteur dramatique célèbre : « On ne fait pas des comédies de polémique avec de l'habileté ; on les fait avec son cœur. »

Il n'y a, je le crains bien, que de l'habileté dans *Daniel Rochat*.

Je dirai même que cette habileté se trouve complètement en défaut au dénouement.

M. Sardou a voulu prouver qu'il faut en mariage la consécration religieuse, même pour des futurs époux qui s'adorent, et, en faisant rompre le mariage civil de ses personnages, il les laisse profondément désolés, mortellement frappés au cœur.

Je note, pour y revenir plus tard, que la question est même mal posée ; le mariage religieux, requis par la femme, n'est qu'une formalité pour l'homme, puisqu'on n'exige pas de lui, né dans la religion catholique, le mariage à l'église ; c'est en réalité un mariage mixte dont les obligations religieuses n'incombent qu'à un seul époux.

De plus, M. Sardou supprime presque l'élément humain ; son athée, il le montre grand esprit et grand cœur ; sa jeune fille pieuse, appassionnée d'un amour dévorant... C'est un simple artifice d'auteur dramatique. Ces gens-là ne s'aiment point ; l'amour est le grand conciliateur. Si les héros de la pièce s'aimaient véritablement, l'un ou l'autre eût cédé.

On le voit par ces citations prises à droite et à gauche, dans tous les camps, *Daniel Rochat* est une mauvaise œuvre et une pièce mal faite. Elle ne résistera pas au temps, et cela malgré les admirables comédiens qui l'interprètent et sur le compte desquels les louanges sont unanimes.

SALLE TAITBOUT. — Troupe Espagnole-Andalouse, débuts des chanteurs.

—

Au spectacle si plein de caractère, si attrayant qu'offre la troupe des danseuses et danseurs espagnols, M. Calzadilla vient d'ajouter un attrait de plus. Des chanteurs sont arrivés de la Zarzuela de Madrid et ont débuté vendredi, dans les trois principaux tableaux en cours de représentations.

La prima dona, Mme Julia Céfuentès, possède une voix chaude, pénétrante, sympathique; le ténor, M. Rihuet, a l'organe vibrant, souple, étendu et joue avec beaucoup d'aisance ; la basse comique, M. Bosch est des plus amusants.

Ces chanteurs ont obtenu le plus vif succès, et le spectacle ainsi modifié est comme nouveau et attirera la foule mieux encore que précédemment.

Avec eux est venu un guitariste nouveau, M. Pons, véritable artiste, qui tire de la guitare les effets les plus neufs et les plus charmants. Il a soulevé la salle entière avec ses *valses*, sa *retraite*, ses motifs sur le *Trouvère*, et partagera chaque soir avec Paco de Lucena, les applaudissements du public.

Profitons de la circonstance pour faire de nouveau nos sincères compliments au senor Prousse un danseur hors ligne, et aux senoras Gomez, Cuenca, Carmen Véra, Iglesias, Encarnacion, Dolorès, Trini, etc. etc., qui sont toujours fêtées comme elles le méritent.

LE CORRAL

(*Suite.*)

—

Ce qui frappait avant tout dans ce spectacle, c'était l'énorme affluence des indigènes, accourus de toutes parts, dans leurs costumes bariolés, pour assister au débarquement du prince. Les grands du pays, revêtus de riches uniformes, et faisant étinceler au soleil leurs armes enrichies de pierreries, occupaient une place brillante dans ce tableau.

Mon intention n'est pas d'énumérer les réceptions, les bals et les fêtes de toute sorte donnés en l'honneur de Son Altesse ; passons tout de suite au corral, genre de divertissement, particulièrement à l'île de Ceylan, et devenu assez rare, même dans ce pays. Sir Emerson Tennent, dans son livre sur cette île, a donné une curieuse description d'une solennité de ce genre. Deux de ces fêtes furent organisées en l'honneur du duc d'Edimbourg, l'une à Kornegalle et l'autre à Avishavella. C'est de cette dernière que je me propose de rendre compte ; les incidents dont elle a été le théâtre, et qui diffèrent, sous plus d'un rapport, des scènes racontées par Tennent, ont été de nature à étonner les naturels eux-mêmes.

Dès que la visite du prince fut officiellement annoncée, les gens du pays firent savoir aux autorités qu'il y avait une grande troupe d'éléphants réunie aux environs d'Avishavella. La localité et sa situation à peu de distance de Colombo, capitale de la contrée, parurent favorables ; on fit sur-le champ les préparatifs nécessaires pour entourer le troupeau sauvage d'un invisible cordon de plusieurs centaines d'hommes, de manière à empêcher les animaux de se disperser au loin, et l'on construisit un corral.

Pendant plusieurs mois, les Indiens surveillèrent patiemment, nuit et jour, les moindres mouvements des éléphants. Ils commençaient cependant à se montrer mécontents, car le voyage de Son Altesse avait été retardé de deux mois. On craignait qu'à la longue la bande d'éléphants ne vînt à rompre le cordon qui l'enserrait, ou que les indigènes ne voulussent pas rester plus longtemps loin de leurs cultures, car la saison de la moisson approchait.

Le duc d'Edimbourg débarqua enfin un mercredi. Il fut convenu qu'après la grande réception et le bal du vendredi suivant, Son Altesse partirait le samedi matin avec le gouverneur pour Avishavella, dans un équipage à quatre chevaux. La distance étant de 34 milles, on disposa des relais de poste sur la route. Les quatorze derniers milles furent difficiles à franchir : il fallait traverser le jungle par des voies à peine frayées. A peu de distance du corral, sur une hauteur, s'élevaient des hôtels provisoires ou bungalows pour le duc, le gouverneur et les principaux personnages. Un peu plus loin et de manière à ne pas inquiéter les éléphants, on avait réservé un grand emplacement pour le public sur le bord d'une rivière, et déjà un petit village de huttes était sorti de terre pour la circonstance.

Je ne saurais mieux faire, pour donner une idée juste des choses, que de raconter mes propres aventures et les scènes dont je fus témoin.

Je partis de Colombo le lendemain soir, avec un ancien colonel de mes amis, par la voiture d'Hangervelle. Hangervelle est un village situé à 20 milles de là sur la lisière du jungle. Ce fut un rude voyage. Ce véhicule était une sorte de chariot à quatre roues, traîné par une misérable haridelle, surmonté d'un plafond de cuir que supportaient des baguettes de fer, et ouvert à tous les vents, aussi bien qu'aux rayons obliques du soleil ; il portait six passagers, non compris le cocher, resserrés dans un tout petit espace, tandis qu'un couple de trotteurs indiens couraient devant nous pour écarter, autant que possible, les obstacles qui encombraient la route. Nous ne mîmes pas moins de quatre heures et demie à franchir nos 20 milles.

Le lendemain matin, nous nous aventurâmes à cheval à travers les jungles par un sentier nouvellement frayé. Quelle chaleur pendant ces 14 milles, en dépit d'un grand chapeau de charbonnier et d'une double ombrelle ! Nous arrivâmes enfin à notre bungalow. Il paraissait très propre et ressemblait assez à une villa rustique. Il était formé d'une charpente de pieux entrelacés, recouverte de nattes de feuilles de cocotier. Les côtés étaient encadrés par de gigantesques feuilles de talipot, les cloisons des chambres à coucher se composaient aussi de feuilles de talipot, assez hautes pour les isoler les unes des autres. Nos chevaux étaient logés sous un hangar voisin, et nous avions, sur les derrières de l'habitation, une cuisine improvisée.

Combien nous fûmes heureux, après nos fatigues, de contempler, sous les ombrages du bungalow, le beau spectacle de la forêt ! Du haut de la montagne où nous étions installés, on embrassait le pays à plusieurs milles à la ronde. C'était une succession de montagnes couvertes de forêts vierges d'une végétation luxuriante et d'une variété de couleurs infinie. Nous fûmes distraits de notre admiration par un grand mouvement et un brouhaha général. Le moment était venu où allait se jouer le drame si impatiemment attendu : on allait forcer les éléphants sauvages à pénétrer dans l'enceinte.

Son Altesse Royale prit position sur le sommet d'un rocher qui dominait de plusieurs centaines de pieds l'entrée de la vallée où était situé le corral, sorte d'arène de 400 mètres de long à peu près sur 300 pieds de large. Les côtés longs de ce carré s'étendaient parallèlement à la vallée, presque à mi-hauteur de ses pentes ; les petits côtés traversaient le fond de la vallé ou le ravin ; et dans celui qui nous avoisinait, tout près de l'endroit où nous étions placés, on avait ménagé un étroit passage pour les éléphants. De l'extérieur de cette entrée partait une double rangée de palissades qui, s'évasant à droite et à gauche en forme d'entonnoir, invitait les éléphants à s'y engager ; le tout était recouvert de branchages touffus, figurant un obstacle naturel et difficile à franchir.

Nous prîmes nos places en observant un profond silence pour ne pas effaroucher les éléphants. Bientôt les cris des Indiens se firent entendre sur les hauteurs éloignées; nous commençâmes en même temps à distinguer la fumée des feux dont ils entouraient le troupeau sauvage. Peu à peu les Indiens se rapprochèrent, les cris devinrent plus distincts, les coups de feu redoublèrent, on commença à voir s'agiter de grosses masses noires, et l'on entendit craquer sur leur passage les branches et les broussailles qui couvraient la pente de la montagne opposée.

N. F.

(*A suivre*).

PETITES NOUVELLES

On a fait à l'Opéra la première répétition à orchestre d'*Aïda* avec les artistes et les chœurs.

Le maestro Verdi y assistait et a paru très satisfait de l'interprétation de son œuvre.

Malgré cette répétition, presque générale, la première représentation d'*Aïda* n'est fixée qu'au 12 du mois prochain.

— C'est le 4 mars, jeudi de la Mi-Carême, que sera donné, à l'Opéra, le *dernier* bal masqué de la saison.

— Le Comité de la Comédie-Française s'est réuni samedi.

On y a décidé la réception au sociétariat de Mlle Bartet.

— Nous avons le regret d'annoncer la mort d'Eugène Déjazet, décédé dans sa soixante-unième année.

Ses obsèques ont eu lieu vendredi dernier, à midi, en l'église de Belleville.

Eugène Déjazet, fils de la grande actrice Virginie Déjazet, s'est essayé dans la composition musicale avant de devenir directeur du théâtre auquel il donna son nom et qui depuis est devenu le Troisième-Théâtre-Français.

Quelques-uns de ses airs, composés pour des pièces dans lesquelles jouait sa mère, sont devenus populaires. On peut citer ceux des *Trois Gamins* et de *Gentil-Bernard*. Au Théâtre-Lyrique, il fit jouer un opéra-comique en un acte, qui s'appelait le *Mariage en l'air ;* puis, s'attachant à la fortune de l'opérette, il donna : *Fanchette*, la *Rosière de quarante ans*, la *Nuit de la Mi-Carême*, la *Tentation d'Antoine*.

Eugène Déjazet avait des dispositions musicales qu'il ne sut pas développer par l'étude.

Toutes ses productions ne se distinguent que par une certaine facilité mélodique à laquelle a manqué l'éducation musicale sérieuse sans laquelle on ne fait rien de durable.

— Les actionnaires du théâtre du Palais-Royal sont convoqués en assemblée générale extraordinaire pour le 27 courant.

Cette réunion a pour objet :

1° Modification dans la gérance ;

2° Changement de raison sociale ;

3° Délibération sur l'opportunité de la nomination d'une commission de trois membres pris parmi les actionnaires à l'effet d'examiner, avec le conseil de surveillance, les propositions faites par la gérance relativement à la reconstruction de la salle.

— Hier, a eu lieu aux Tuileries, sous la présidence de M. Hérold, préfet de la Seine, la première réunion du jury chargé de décerner le prix de 10,000 francs, offert par la ville de Paris à l'auteur de la meilleure symphonie avec chœurs

Dix-huit partitions ont été adressées au bureau des beaux-arts.

Le jury s'est partagé en trois sous-commissions qui entendront chacune des œuvres envoyées et procèderont à une élimination partielle, avant de se réunir en assemblée générale pour statuer en dernier ressort sur la valeur de la meilleure symphonie qui sera primée.

— Emile Blavet et Louis Besson ont lu, au Palais-Royal, une parodie en trois actes de *Daniel Rochat*, intitulée : *A Beauchat, bon rat*, dont les directeurs ont approuvé le scénario.

— M. de Lanessan a déposé avant-hier, sur le bureau du conseil municipal, un projet de création d'un théâtre de drame populaire, formulé par M. Georges Richard, en son nom et au nom de plusieurs artistes dramatiques.

La commission chargée d'assister le préfet de la Seine dans les négociations entamées à ce propos avec le ministre des beaux-arts a été saisie de ce projet.

SPORT

Aujourd'hui jeudi, réunion au Vésinet quatre prix seront courus.

Dimanche 29 février, réunion à Auteuil.

Lundi 1er mars, réunion à Enghien.

La *Société des jeunes auteurs et des jeunes artistes dramatiques*, destinée à faire représenter toutes les œuvres inédites ayant quelque mérite, ainsi qu'à favoriser les débuts des jeunes gens qui se destinent au théâtre, est définitivement constituée. Adresser les demandes d'admission ou de renseignements au secrétariat, 41, rue de Verneuil.

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie*, publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 35, rue Bonaparte, d'élégantes couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.

Le théâtre Thomas-Holden, 11, faubourg Poissonnière, obtient chaque jour, avec Les Fantoches, des bravos bien mérités. En effet, il n'y a rien de plus curieux que de voir exécuter, par ses petits bons hommes en bois, de véritables tours de force ; rien ne les gêne, la danse, le chant, pas même la dislocation.

Le concert des nègres, vocal et instrumental, attire chaque jour, à 9 heures, une foule considérable.

Matinées : dimanches, jeudis et fêtes

Crémorne prépare pour le Jeudi de la Mi-Carême 4 mars prochain, son dernier Bal Masqué ; les portes ouvriront à 8 heures, à minuit et à 2 heures du matin. Quadrilles Infernaux suivis de l'embrasement général de la salle ; à 1 heure entrée solennelle des Grands Masques.

Dans le jour, de 2 à 5 heures, Bals d'Enfants.

Le Cirque Fernando nous annonce les débuts de deux gymnastes hors ligne : Miss Nora et M. Nacara, travail spécial ; exercice complétement nouveau.

COLLECTION
du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonido Loblauc. — Mounet-Snlly. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marle Rose. — Dica Petit. — Lassallo. — Pierre Berton. — Elise Dngnéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibanlt. — Carou. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafoutaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dnmas fils. — B. Pierson. — Cnristine Nilsson. — Michot. — Julia Hissou. — Aimée Desclée. — Dnprez. — Mmo Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Lanrent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophio Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dioudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupnis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dnpuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsiue Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapnis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perrct. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Panline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugraud. — Castellano — Mlle Scriwaueck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoous. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Liuda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvell — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valère — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Autoiuette Arnaud. — Offenbach — Lonise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massiu. — J. Clarctie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesue. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grauge. — Octave Fouillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. - Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Douvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé-Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sauz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manonry — Hyacinthe-Derval. — Menn. — Teresina Singer. — Massiui. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — Georgo Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martiu — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Julietto Girard. — Verguet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aliue Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Laurau. — Léou Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Mounier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Bretou. — Autoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Autonine. — Cécile Mézcray. — Paul Sannière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert. — Fugère. — Daltona. — Krantz — Alice Lody. — Lncie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès. — Luco. — Anne Morel. — Emmanuel Gouzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Ronau. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legraud. — Thiron. - Marius Roux. — Augeline Fatou. — Littré. — Ferdinand de Lesseps. — Resita Mauri. — Eugène Lorraiu. — Emma Fleury. — Jules Saudeau. — Marie Hammau. — Auguste Maquet. — Noémie Veruou. — Camille Doucet. — Geneviève Dupuis. — Arsène Houssaye. — Jaue May. — Barré. — Provost-Ponsin. — Ferdinand Fabre. — Jouassain. - Mme Edmond Adam. — Charles Lepère. — Julie Bennati. — Alice Marot. — Mlle Carol. — Mlle Lecomte. — Eugène Spuller. — Amélie Rey. — Camille Flammarion. — Louis Blanc. — Jules Favre. — Lola Gomez. — Gustave Droz. — Crémieux. — Maurel.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris........................	*un an.*	14 *fr.*
Départements................	—	16 *fr.*
Etranger..........................	—	20 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

25, Passage Verdeau, 25, Paris

(Affranchir).



L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME

OPÉRA-COMIQUE

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché DAGRON

TRAGÉDIE

MUSIQUE

LUCIE DUPUIS

YVES ET BARRET. — G. BOUVY del.

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 355

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 4 au 10 Mars 1880

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14 fr.**	Six mois,	**7 fr.**
DÉPARTs	id.	**16 fr.**	id.	**8 fr.**
ÉTRANGr	id.	**20 fr.**	id.	**10 fr.**



CCCLV

—

LUCIE DUPUIS

Parmi les derniers engagements faits depuis deux ans à l'Opéra - Comique par M. Carvalho, qui veut reconstituer l'excellente troupe du passé, il en est trois ou quatre qui promettent d'être durables. Celui de Mlle Dupuis est du nombre.

Depuis un an, cette jeune chanteuse est toujours sur la brèche, elle se multiplie pour remplacer au pied-lever ses camarades ; et sa réussite s'affirme dans chaque rôle nouveau.

Lucie Dupuis est une Parisienne. Tous ceux qui s'occupent de musique ont connu son père, musicien lui-même et tour à tour employé chez les éditeurs Lemoine et Meissonnier. Ceci peut expliquer la vocation de la jeune fille ; pourtant il faut dire que ni son père ni elle-même ne songèrent tout d'abord au théâtre, malgré la jolie voix et les dispositions de l'enfant.

Ce ne fut qu'assez tard, que sur les conseils de sa mère, Lucie Dupuis entra au Conservatoire, où elle fit ses études dans la classe de M. Boulanger pour le chant et dans celle de M. Ponchard pour l'Opéra-Comique.

Elle prit part aux concours pour la première fois, en 1876, avec un air du *Songe d'une nuit d'été*. Mais son succès commence au concours de 1877 où elle obtient un deuxième accessit de chant avec *Faust* et un premier accessit d'opéra-comique dans une scène du *Domino noir*. Enfin, en 1878, elle remporte un premier accessit de chant avec l'air : « Bocage épais » des *Mousquetaires de la Reine* et un second prix d'opéra-comique dans l'*Étoile du Nord*, rôle de Catherine. Je me souviens aussi de la façon spirituelle et tout aimable dont elle donna la réplique au jeune Villaret qui concourait, cette même année, dans le *Tableau parlant*.

Engagée à l'Opéra-Comique, en même temps que ses deux camarades de classe, Mlles Thuillier et Fauvelle, Lucie Dupuis a fait ses débuts dans Nicette du *Pré-aux-Clercs* avant de prendre le rôle d'une des trois fées que lui réservait M. Carvalho dans la *Flûte enchantée*.

Presqu'aussitôt elle fut appelée à faire une création : Mariette, dans la *Courte échelle* de Membrée. Malheureusement, la pièce ne réussit pas et la jeune artiste, qui remplissait fort gentiment un rôle de soubrette, en fut désolée.

Zerline, de *Fra-Diavolo*, à la réouverture de la saison, lui donna vite une consolation. Le rôle était de nature à la mettre en évidence, car il en est peu dans l'emploi des dugazons qui soient plus gracieux et plus sympathiques au public. Là, Mlle Dupuis put faire preuve de toutes les qualités qu'elle possède : une voix bien timbrée, une vocalisation facile et plus encore peut-être une diction excellente. Elevée à l'école de M. Ponchard qui se préoccupe beaucoup, et avec raison, de la façon de bien dire et de l'art de bien jouer la comédie, Mlle Dupuis a profité des leçons de son maître et tiendra certainement avec honneur un emploi indispensable à l'Opéra-Comique et dont Mlle Ducasse est depuis longtemps le seul représentant.

Ces qualités de comédienne et de chanteuse se sont affirmées tout dernièrement encore dans Betly du *Châlet*, que Mlle Dupuis a joué de la façon la plus charmante, comme aussi dans Jenny de la *Dame Blanche*, où elle a remplacé Mlle Ducasse au pied lever et après un seul raccord.

Mirza de *Lalla-Roukh*, Nathalie de l'*Etoile du Nord* et Irma du *Maçon* sont encore trois rôles que Mlle Dupuis a joué sans répétition pour remplacer des camarades indisposées, donnant là une preuve de sa grande facilité, de la souplesse et de la sûreté de son talent. Aussi, maintenant est-elle bien de la maison, car elle y a gagné sa place par le double apport du mérite personnel et de services exceptionnels rendus et sur lesquels on peut absolument compter, ce qui est bien précieux pour un théâtre.

En ce moment, la jeune artiste étudie deux rôles : Brigitte du *Domino noir*, où elle donnera la réplique à Mlle Isaac, et Casilda de la *Part-du-Diable*, ouvrage dont la reprise servira de débuts à la fille de Mme Ugalde.

On le voit, Mlle Dupuis fait partie de tous les spectacles ; aussi n'est-elle plus considérée comme une débutante malgré le peu de temps qu'elle est à l'Opéra-Comique, car le public a déjà fait avec elle un pacte sérieux de sympathie.

Pour compléter les services rendus par la vaillante chanteuse à l'art lyrique, j'ajouterai qu'à la dernière saison d'été, elle a passé ses vacances à propager le répertoire de l'Opéra-Comique dans nos villes d'eau, allant tour à tour de Contrexéville au nouveau Casino de Plombières, interprétant les *Noces de Jeannette*, la *Poupée de Nuremberg*, le *Chien du Jardinier*, et prêtant en même temps son concours à tous les concerts.

Grande, d'une taille élégante et souple, de manières aisées, Lucie Dupuis est, au physique, une brune piquante, à l'œil vif et à la bouche gracieuse. Elle a donc encore, sous ce rapport, tout ce qui convient à l'emploi dont elle a déjà pris possession avec succès et dans lequel nous lui verrons faire une belle carrière, j'en suis certain, car, ayant tout ce qu'il faut pour y réussir, Lucie Dupuis a encore le grand mérite de ne pas viser trop haut et de vouloir rester dans le cadre où son talent peut se mouvoir avec le succès le plus assuré.

FÉLIX JAHYER.

PREMIER SPECTACLE

...L'un des domestiques, allant à la ville, en a rapporté à la Haute-Boisée de grandes affiches. Il y en a de jaunes et de rouges ; sur la rouge est représentée une aimable jeune fille sautillant sur la pointe du pied sur le dos d'un cheval emporté, tandis que la jaune laisse voir un dompteur à la mine féroce et à la taille svelte, debout au milieu de ses lions affamés.

La vue de ces images a plongé François et Toto dans des rêveries infinies. Ils les ont d'abord regardées en silence, puis ils se les sont fait expliquer, et enfin quand ils ont eu compris de quoi il s'agissait, ils se sont écriés avec un entrain et un ensemble admirable : Oh ! maman, nous voulons voir !...

— Il y a des lions, maman, hein ?

— Et des chevaux ?

— Et des polichinelles ?

— Et des pierrots aussi ? demande Toto.

— Je crois bien !

— Ah ! quel bonheur !

— Allons-y tout de suite, déclare résolûment Toto ; et sa mine joyeuse tombe quand on lui dit qu'il faut attendre le lendemain.

Enfin, le lendemain arrive, les petits ont leurs costumes neufs, ils sont gentils, ils sont frais, ils sont joyeux, la mère est bien plus joyeuse encore. On s'entasse dans le grand landau ; le babil commence et ne tarit pas ; cent fois les

enfants répètent la même question, et cent fois reçoivent pour réponse les mêmes douces paroles.

A chaque maison qu'il aperçoit :

— Est-ce *ça*, demande Toto.

Et *ça* lui semble ne jamais approcher; la route dure pour ces petits impatients.

— Le lion ne mange pas l'homme? Oh non! murmure Toto en réponse à ses propres réflexions, et sa pensée s'évertue à se figurer le spectacle qu'il attend.

— Voilà! s'écrie soudain François.

Et il ne se trompe pas; une grande circonférence en planches toutes bariolées d'affiches rutilantes, se laisse voir entre les arbres qui bordent la promenade qui sert de ceinture au gros bourg de V.... Il y a un certain va-et-vient, et quelques groupes endimanchés se pressent aux portes. On descend; les enfants, un peu effrayés, tiennent fortement serrée la main dans laquelle la leur repose.

—

On entre, les petits yeux s'écarquillent démesurément.

— Il fait donc soir ici? interroge François, tout surpris de l'éclairage quand le soleil brille au dehors.

On arrive à la loge où l'on se case; on prend place, les deux gamins au premier rang, appuyant leurs petites mains gantées de blanc sur le velours râpé de la loge.

— C'est beau, ici! exclame Toto, levant ses regards en haut, les tournant à droite et à gauche, enfin, suffoqué d'un spectacle aussi grandiose.

L'énorme baraque est couverte en dôme, partout des drapeaux multicolores sont plantés en guise d'ornements. Entre les interstices des planches mal jointes, on aperçoit çà et là quelque lambeau du ciel, et le jour véritable tâche de pénétrer. L'éclairage est assez brillant. L'orchestre lance déjà des accords formidables; les premières loges, grossièrement construites, sont presque de niveau avec l'arène, tandis que sur les gradins supérieurs s'entasse le public. Comme c'est dimanche, il y a foule et les marchands d'orange et de sucre d'orge font de bonnes affaires. Les enfants regardent avec envie les friandises peu affriolantes qu'on leur offre, mais sur ce chapitre la maman est inexroable. Toto voit le marchand s'éloigner d'un œil de regret; mais François, qui a déjà un petit cœur d'aristocrate, comprend que rien de cela n'est digne de lui et supporte la privation avec stoïcisme. Bientôt, ni lui ni l'autre n'y songent plus : la porte qui conduit aux écuries s'est ouverte, et dix clowns entrent en culbutant.

— Oh! maman! s'écrient à la fois les deux enfants; puis désireux qu'elle ait sa part de plaisir :

— Regardez, oh! regardez! et en même temps part de leur poitrine un pur et joyeux éclat de rire.

Les dix clowns sont en effet ébouriffants avec leur visage tout barbouillé de blanc, leurs sourcils incroyables et leurs pommettes d'un éclat si étonnant. Ils roulent de grands yeux et se disloquent dans leurs costumes collants. L'un s'approche des loges et secoue la crête qui s'élève de son petit bonnet de laine; ils s'élancent, se jettent en l'air, se rattrapent, se tiennent sur une jambe, sur un bras, sur la tête, et puis recommencent à culbuter comme si tout leur plaisir était là.

François et Toto sont haletants. Ces figures bariolées, ces habits pailletés, ces gestes invraisemblables, ces dislocations, les frappent d'une espèce de stupeur : ils ne savent s'ils doivent rire ou avoir peur. Mais soudain Toto fait une découverte :

— Maman, voilà l'Alphabet, et il montre du doigt un clown vêtu de blanc, sur le dos duquel d'immenses lettres noires forment un nom.

— Il y a un F, dit François.

— Et un E, répond Toto.

Et les voila applaudissant et fous de joie de rencontrer un alphabet ambulant, ils le suivent des yeux, et quand en deux bonds le clown saute au dehors de l'arène :

— Est-ce que c'est fini? dit Toto d'un air navré.

—

Mais la réponse vient d'elle-même : d'un geste superbe, le premier écuyer a ouvert la porte basse, et un cheval café au lait entre en bondissant; sur la planche couverte d'un caparaçon rouge et qui sert de selle, une nymphe, la bouche en cœur, se tient droite, les bras arrondis; elle jette des baisers aux spectateurs, et Toto ne trouve rien de mieux que de lui rendre la pareille. Les écuyers, en file, suivent celui qui tient le fouet dont il bat le sable sous prétexte d'exciter l'allure paisible du coursier fringant; la brave bête va d'un pas sûr et magnifique, s'encapuchonnant, steppant et ayant l'air de faire les cent diables.

— Hop! hop? fait l'écuyer à la raie médiane, au faux-col irréprochable.

— Hop! hop! répète d'un petit fausset la charmante amazone. Elle fait bouffer le tulle de sa jupe, s'agenouille, se relève, se balance, sourit et enfin se prépare à s'élancer à travers les cerceaux qu'on va lui tenir. Elle recueille ses forces et fait faire au cheval un tour plus lent; les clowns sont là grimpés sur le bord du balustre, se faisant à eux-mêmes les fines plaisanteries d'usage.

Voilà l'Alphabet, remarque Toto, et voyant les cerceaux élevés à une hauteur formidable.

— Est-ce qu'elle va s'enlever?

En avant la musique! Le cheval prend le galop, l'écuyer fait mine de courir, et l'incomparable amazone prend son élan. Elle se baisse, se ramasse, se jette en avant, le papier se déchire, on aperçoit une jupe, puis soudain, elle reparaît cambrée, triomphante, se balançant sur le dos de son fidèle bucéphale.

Les enfants suivent des yeux, arrêtent leur respiration, et brisent avec elle chaque cercle de papier. Elle a fini : les clowns retombent à terre, et quand l'Alphabet attrape délicatement l'un de ses collègues par... le fond de sa culotte François et Toto trépignent : c'est du délire!

— Qu'est-ce qu'il y a encore maman?

—

C'est la *grande attraction*, la troupe choisie de jeunes acteurs, tout un petit peuple qui va représenter *Cendrillon*, mais une histoire de *Cendrillon* dans laquelle l'empereur Napoléon Ier, le roi de Prusse, le czar de toutes les Russies, le roi de Grèce, et, en général, les souverains de l'Europe, jouent un rôle très-actif.

Il y a un petit carosse traîné par de petits chevaux montés par de petits seigneurs, conduit par de petits cochers.

— Je voudrais une voiture comme ça, moi, dit instantanément Toto.

Le drame se déroule : au bal, les têtes couronnées font danser Cendrillon; minuit sonne, elle s'enfuit. On essaye la fameuse pantoufle, car c'est tout de suite demain, et, enfin la noce défile, les souverains suivant en phalange serrée. On applaudit à tout rompre; tout le petit peuple déguisé, fardé, panaché, est ravi et répond au public par des révérences, les fillettes posent la main sur leurs lèvres, et les souverains vont jusqu'à saluer très-bas. Cendrillon fait des mines, elle traîne sa queue, elle regarde en l'air, elle fait sa princesse. La musique reprend encore un galop final où chacun déploiera ses grâces, et la troupe joyeuse s'enfuit et disparaît.

Nos deux garçons n'ont pas perdu la tête; ils commencent à s'habituer au spectacle, ils font des remarques, ils interrogent; leurs bonnes figures sont si franchement épanouies que les parents échangent un regard de tendresse. Toto a pris la chose tellement à cœur, que des petites gouttes de sueur perlent sa lèvre. La maman lui passe doucement son mouchoir sur le visage, elle l'évente.

— J'ai chaud, avoue Toto en gonflant les joues.

— Veux-tu t'en aller? dit le papa.

Toto est assez fin pour rire; il se retourne et n'est plus qu'à ce qui se passe dans l'arène.

Un gros bonhomme entre accompagné de deux bambins : c'est le père et les en-

fants, sujets tout à fait remarquables, dit l'affiche. Le vieux clown est d'un sérieux épique ; son costume est de quatre couleurs et sa perruque rouge est la plus désopilante qu'il ait jamais été possible d'imaginer. Il tourne la tête de droite et de gauche sans qu'un sourire détende sa face blafarde, éclairée seulement par des yeux ronds et deux gigantesques sourcils qui s'élancent en paraphes vers le crâne.

Les enfants sont tout semblables ; leur corps grêle paraît plus mince encore sous le maillot collant, et rien de plus grotesque que ces visages d'enfant cachés sous la plaque de fard. Au plus grand, qui a peut-être sept ans, il manque les dents de devant, et cette bouche dégarnie lui donne un petit air de vieux qui serre le cœur des mères et qui fait éclater de rire les enfants.

Le gros clown et les petits tiennent chacun en main deux clochettes, et les voilà qui se mettent à en jouer comme d'un instrument, avec une précision effrayante; les enfants font vibrer avec harmonie et mesure ce qui ne paraît qu'une vulgaire sonnette; comme leur père, ils se cambrent, ils se baissent, ils tournent la tête, ils la penchent sur une épaule, ils clignent l'œil, ils ouvrent la bouche, ils font des grimaces au public, ils se tiennent sur un pied, et pendant tout le temps continuent leur musique. Ils comprennent tout déjà, et cette science fait peur chez ces créatures dont la vie est à peine commencée.

C'est un étrange spectacle que celui de cette foule réunie, assemblée curieuse, regardant comme un plaisir deux gamins de cinq et sept ans se torturer à la faire rire ; car, à peine les clochettes posées, sur un signe, les pauvres victimes se sautent sur le dos et roulent en cabriolant d'un bout de l'arène à l'autre ; puis le petit monte sur les épaules du plus grand, et ce faible corps tremblotant en soutient un autre qui semble pouvoir à peine se tenir en équilibre, et comme cela en triomphe, ils s'en vont. Les oranges pleuvent dans l'arène et ils reviennent les chercher, sautant dessus et tournant vers le public leur visage peint et faux, au milieu duquel étincelle le pur sourire de l'enfance.

— Ah ! qu'ils sont gentils, ces petits ! répètent François et Toto.

— Est-ce que tu voudrais faire ça, Toto ? demande le papa.

— Ah ! non, répond le gros paresseux.

Et on est bien heureux de sentir que les siens ont un nid bien clos, et l'on voudrait que tous les petits misérables en eussent un aussi !

—

La mère est sérieuse, elle pense ; mais Toto et François ne réfléchissent pas encore, Dieu merci ! Il y a à s'occuper du trapèze, et sans la moindre émotion ils regardent l'acrobate se soutenir dans le vide, tantôt par un seul doigt de la main, tantôt par les pieds. Pendant que les femmes détournent la tête pour ne pas voir fendre l'air par cet homme qui semble devoir venir se fracasser la tête sur le sol, les gamins, eux, le suivent tranquillement des yeux et n'ont pas peur.

Et les merveilles se succèdent : l'homme qui marche sur les échasses succède à celui qui roule des boules, qui les lance, qui les fait tournoyer, et qui finit par paraître une boule lui-même ; et le cheval dompté en liberté qui vient se mettre à genoux, s'asseoir, et auquel on sert son dîner ! Et des cavaliers plus étonnants les uns que les autres, et, enfin, les bêtes féroces.. Mais ça, c'est trop. A la première vue des lions, Toto se serre contre sa mère; au premier rugissement, François a pâli, et quand une énorme lionne se dresse formidable dans un coin de la cage :

— Allons-nous-en, allons-nous-en ! part comme un cri de détresse du cœur de Toto.

— Partons, dit la maman.

On prend les enfants qui se blottissent dans les bras qui les portent en se bouchant les oreilles pour ne pas *voir*.

On est dehors, la voiture attend ; on repart. Bientôt la terreur passagère est oubliée, et maintenant va venir la meilleure part de tout plaisir : on se souvient !

BRADA.

Cinquantenaire d'HERNANI

Le 25 février 1880, suivant l'heureuse expression de François Coppée, *Hernani* et Victor Hugo ont fait leurs noces d'or. Comme Voltaire, dont il a dépassé le génie, Victor Hugo aura vu, de son vivant, la postérité venir à lui pour le sacrer maître de la scène.

Qu'il y a loin de cette soirée à celle du 25 février 1830, où une vaillante cohorte de jeunes romantiques, accourant saluer l'aurore naissante de cette grande école qui devait régénérer notre littérature, avaient à lutter contre l'esprit de routine ! Quelle unanimité aujourd'hui pour acclamer ces vers merveilleux exprimant l'idéal avec une grandeur qui n'avait jamais été atteinte et qu'on ne dépassera jamais peut-être !

Et, comme par excès de bonheur, pour mettre en scène cette poésie grandiose et pénétrante, le poète a rencontré, après cinquante années, une interprétation hors ligne ! Worms, Mounet-Sully, Maubant, et surtout Mlle Sarah Bernhardt dont la voix enivrante a passionné plus que jamais la salle, ont célébré dignement cet anniversaire que le public a fêté, lui aussi, par des acclamations enthousiastes, surtout lorsqu'à la chute du rideau, après l'achèvement de la représentation du chef-d'œuvre du maître, Mlle Sarah Bernhardt est venu dire une belle poésie de M. Coppée.

Quelques jours après, les intimes du grand poète fêtaient le soixante-dix-huitième anniversaire de sa naissance dans sa maison de l'avenue d'Eylau. Puis dimanche, à l'hôtel Continental, un magnifique banquet réunissait tous les représentants de la littérature, de l'art dramatique et de la presse, autour de Victor Hugo, pour célébrer encore le cinquantenaire d'*Hernani*.

Au milieu de l'émotion la plus profonde, nous avons entendu les discours suivants, que nous devons recueillir pour nos lecteurs.

M. Emile Augier a, le premier, pris la parole, comme le représentant le plus élevé de l'art dramatique :

Cher et glorieux maître,

Combien, parmi ceux qui vous offrent cette fête, n'avaient pas atteint l'âge d'homme, combien même n'étaient pas nés le jour où éclatait, sur la scène française, l'œuvre immortelle dont nous célébrons aujourd'hui le cinquantième anniversaire !

Les premiers artistes qui ont eu l'honneur de l'interpréter ont tous disparu; ils ont été deux fois et brillamment remplacés ; les générations se sont succédé, les gouvernements sont tombés, les révolutions se sont multipliées ; l'œuvre a survécu à tout et à tous, de plus en plus acclamée, de plus en plus jeune...

Et il semble qu'elle ait communiqué au poète quelque chose de son éternelle jeunesse ! Le temps n'a pas de prise sur vous, cher maître; vous ne connaissez pas de déclin ; vous traversez tous les âges de la vie sans sortir de l'âge viril ; l'imperturbable fécondité de votre génie, depuis un demi-siècle et plus, a couvert le monde de sa marée toujours montante; les résistances furieuses de la première heure, les aigres rébellions de la seconde se sont fondues dans une admiration universelle ; les derniers réfractaires sont rentrés au giron ; et vous donnez aujourd'hui ce rare et magnifique spectacle d'un grand homme assistant à sa propre apothéose et conduisant lui-même le char du triomphe définitif qui ne poursuit plus l'insulteur.

Quand La Bruyère, en pleine Académie, saluait Bossuet père de l'Eglise, il parlait d'avance le langage de la postérité ; vous, cher maître, c'est la postérité elle-même qui vous entoure, c'est elle qui vous salue et vous porte ce toast :

Au père !

Au nom de l'art dramatique, M. Delaunay, de la Comédie-Française, a parlé après lui :

Messieurs,

En l'absence de notre administrateur général, retenu par un deuil de famille, permettez moi, comme l'un des doyens de la compagnie, de prendre la parole au nom de la Comédie-Française et de porter un toast à l'hôte illustre qui a bien voulu se rendre à notre appel.

Que souhaiter à M. Victor Hugo ? Il a laissé la renommée, on a épuisé pour lui toutes les formules de la louange, il a touché à tous les sommets. Qu'il ajoute de longues années à cette longue et prodigieuse carrière faite de gloire et de génie ! Tel doit être le seul vœu de tous nos cœurs.

Il en est bien encore un autre ! Mais j'ose à peine le formuler, messieurs, et pourtant il aurait, j'en suis sûr, votre approbation unanime. Aux drames merveilleux, à ces chefs-d'œuvre qui sont dans toutes les mémoires, le maître en a ajouté d'autres qu'il tient secrets et qu'il dérobe à notre admiration. Qu'il entende au moins une fois l'immense cri de joie qui saluerait l'apparition d'une nouvelle œuvre dramatique signée de ce nom resplendissant : Victor Hugo !

Voulez-vous vous unir à moi, messieurs ? C'est peut-être un moment unique et favorable pour lui demander, pour le supplier d'ouvrir, ne fût-ce qu'une fois, la porte de son trésor.

Puis, après une improvisation chaleureuse de M. Francisque Sarcey, Victor Hugo s'est levé et a répondu :

Je ne veux et ne dois dire qu'un mot.

J'ai devant moi la grande presse française.

Les hommes considérables qui la représentent ici ont voulu prouver sa concorde souveraine et

montrer son indestructible unité. Vous vous ralliez tous pour serrer la main du vieux combattant qui a commencé avec le siècle et qui continue avec lui. Je suis profondément ému. Je remercie.

Je remercie Augier. Je remercie Sarcey. Je remercie M. Delaunay et la Comédie-Française. Je remercie Mlle Sarah Bernhardt, qui a prêté sa voix exquise aux vers exquis de François Coppée.

Toutes ces grandes et nobles paroles que vous venez d'entendre ajoutent encore à mon émotion.

Il y a en ce moment certaines dates souvent répétées : — *26 février 1802*, naissance de l'homme qui parle à cette heure ; — *25 février 1830*, apparition d'*Hernani* ; — *26 février 1880*, l'époque actuelle. Autrefois, il y a cinquante ans, l'homme qui vous parle était haï, il était hué, exécré, maudit. Aujourd'hui...

Ces dates constatées, on demeure pensif.

Messieurs,

La presse française est une des maîtresses de l'esprit humain. Sa tâche est quotidienne ; son œuvre est colossale. Elle agit à la fois et à toute minute sur toutes les parties du monde civilisé ; ses luttes, ses querelles, ses colères se résolvent en progrès, en harmonie et en paix. Dans ses préméditations, elle veut la vérité ; par ses polémiques, elle fait étinceler la lumière.

Je bois à la presse française, qui remplit de si grands devoirs et qui rend de si grands services.

Cette admirable fête restera gravée dans l'esprit de tous ceux qui y ont pris part. On s'est séparé plein d'enthousiasme pour l'idéal et le cœur ému.

THÉATRE-TAITBOUT

Débuts encore, vendredi, dans la troupe espagnole andalouse. Une chanteuse expérimentée et toute gracieuse, Mlle Alemany, et un baryton au talent souple et éprouvé, M. Molla, sont venus augmenter la troupe lyrique.

Un acte tout entier est maintenant consacré aux excellents artistes de la Zarzuela, et c'est dans un petit opéra-comique en un acte : *El hombre es débil* (l'homme est faible), que M. Rihuet, un vrai ténor d'opéra-comique, à la voix franche et bien timbrée, au jeu aisé, et que Mme Cifuentès, dont l'organe est d'or, ont pu faire apprécier tout leur talent. La basse comique, M. Bosch, se montre tout à fait remarquable dans cet ouvrage. C'est un comédien qui tient la scène avec autorité et sait parfaitement écouter, ce qui n'est pas commun au théâtre.

La délicieuse Lola Gomez a paru, le même soir, dans le fameux Ole : Quelle énergie ! quelle souplesse et par-dessus tout, quel charme ! Lola Gomez est aujourd'hui sacrée étoile à Paris, où sa toute aimable personne est aussi sympathique que son talent.

Après cela, avons-nous besoin de répéter que le succès grandit tous les jours à la salle Taitbout.

UNE VIEILLE FILLE

Nous avons été la voir hier, cette bonne vieille grand'tante ; elle avait mis, pour nous recevoir, sa jolie robe de cachemire gris, et, son petit châle de crêpe de Chine rouge sur les épaules, elle nous attendait, droite et souriante, à la porte de la maison.

De la fenêtre elle avait vu arriver la voiture, et elle était sortie pour nous souhaiter la bienvenue. Jamais sa charmante habitation n'avait paru plus gaie ; nous avions traversé, pour venir, les ruelles étroites serrées entre les murs blancs et les haies fleuries, ou on attrape au passage les branches d'arbres qui pendent bas. Le *commun* était d'un beau vert, les arbres bien épanouis, et, dans la petite mare bourbeuse, tout au bas, les canards pataugeaient ; quelques oies se promenaient d'un air sérieux, et s'étaient rangées en bataille pour nous voir passer.

De lui-même, le vieux poney s'arrête à la grille, elle est ouverte ; nous traversons la petite allée sablée, bordée des deux côtés de massifs de fleurs taillés en carrés et en losanges. La façade de brique rouge a pris, avec les années, une teinte plus foncée contre laquelle se détache admirablement le vert des tilleuls qui l'encadrent.

Tout ici est si calme, si reposé ! on respire je ne sais quel parfum d'un autre temps, parfum qui a gardé sa fraîcheur ; deux marches de pierre bien blanches servent seules de perron ; sur la première, un gros chien à longs poils est couché la langue à l'air, clignotant des yeux ; il ne se dérange pas pour ceux qui arrivent ; sa maîtresse l'appelle, il se soulève lentement et la suit :

Elle nous fait entrer, marchant la première d'un pas tranquille, sans lourdeur ; elle n'est point courbée, ni cassée, et la voyant de dos, on ne peut croire au poids de ses quatre-vingt-dix années. Elle le sait et met une sorte de coquetterie à faire admirer sa taille ; son visage est tout ridé, mais des rides douces, sans dureté, rien de pénible ; des petites boucles grises, frisées à ravir, lui encadrent le front. Sur ses mains maigres tombe une légère dentelle ; elle aime les jolies choses, et ne se trouve point trop vieille pour les porter. Au col, elle a une broche d'un autre temps : c'est un monsieur poudré, au teint fleuri, elle n'a jamais quitté ce portrait ;

C'est celui de son père.

Cette chère vieille fille a le sourire et même le rire tout prêt ; elle est gaie, elle n'a point peur de la fin, elle ne regrette rien ; toutes les peines, sont assoupies depuis longtemps. Elle est tranquille et calme ; elle vit de la vie des jeunes, épouse leurs joies, leurs espérances. Quand elle regarde en arrière, elle dit qu'elle trouve que sa vie a été bien heureuse. Cette maison où elle mourra, elle y est née, elle ne l'a quittée que bien peu et bien rarement. Les meubles sont les mêmes ; ce fauteuil, où elle se repose maintenant, elle y a grimpé quand elle était fillette. Elle parle de cela comme s'il n'y avait pas longtemps. A chaque moment, sur ses vieilles lèvres viennent se poser ces mots : « Mes chers parents », — « mon cher père », — « ma bonne mère. » Il y a quarante ans et plus qu'ils sont morts ! Elle le sait, mais ne le croit pas. Dans la salle à manger, pas une chaise n'a été changée de place. Elle dit que bien souvent, quand elle s'assied, elle se prend à croire que les autres vont venir. Elle ouvre quelquefois encore, pour s'amuser, les grands étuis de cuir qui contiennent les couverts, et qu'elle décoiffait en cachette quand elle était petite.

Son jardin est à l'ancienne mode. On a voulu le lui faire changer.

— Non, a-t-elle dit, mon cher père l'avait ainsi.

Et elle s'en contente.

Devant la maison, sur la grande et verte pelouse, s'élève un cèdre immense et magnifique ; elle l'a vu planter.

— Oui, j'ai sauté par-dessus bien souvent.

Elle aime ce cèdre ; pour un rien, elle lui parlerait de ceux qu'il a vus autrefois. Au bout de la pelouse, un saut de loup ; au-delà, les prairies où paissent les belles vaches. Elle les connaît toutes ; il n'est rien qui ne l'intéresse. A droite, au milieu du potager, le bassin où nagent les poissons ; on y descend par quelques marches vermoulues. Elle y vient chaque jour, quand il fait beau et leur jette du pain ; sa nièce lui donne le bras. La tante ne peut croire que l'enfant dont elle a été marraine ait aujourd'hui soixante ans. C'est la plus vieille qui soutient l'autre qui est veuve, qui a vu mourir des enfants, et qui trouve un abri et un appui chez la vieille fille inutile. Elle sait bien, elle, qu'elle ne l'a pas été, elle sait tous ceux qu'elle a secourus, tous ceux qu'elle a soignés, tous les petits orphelins qu'elle a vêtus. Cependant, quelquefois elle parle du roman manqué de sa vie. Comme elle a été jolie, elle raconte ses triomphes et le nom de ceux qui lui ont fait la cour. Il y en a un qu'elle ne nomme point sans émotion, et en haut, dans le petit secrétaire de bois des îles, au fond d'un tiroir bien fermé, dort un paquet de lettres. Ce sont celles du fiancé qu'elle a perdu. A côté, il y a un gant d'homme et une fleur desséchée... Elle quittera ce monde sans avoir eu le courage de détruire ces chers souvenirs, et elle se sent encore fière d'avoir été fidèle à cet unique amour. Elle en parle quelquefois aux plus jeunes de la famille, comme si c'étaient elles seules qui puissent la comprendre.

Elle aime être entourée, elle est contente quand sa table est bien garnie ; elle mange à peine, mais fait encore les honneurs. Elle est fidèle à toutes ses habitudes, et même, tête à tête avec sa vieille compagne, ne manquerait point, avant dîner, de se parer un peu plus que pour le jour. Elle ne veut être servie que par des femmes et les aime d'un visage agréable.

Elle est l'indulgence même, et cependant qui peut dire que, bien au fond de son âme, il n'existe pas un grand regret ? Certes, elle a eu la vie assez douce, elle est devenue vieille lentement sans en souffrir ; cependant, en regardant les petits enfants, quelquefois un nuage assombrit son front. « Oui, je les aime beaucoup, » répond-elle à ceux qui l'interrogent. Et quand on lui dit : « Eh bien, chère *mademoiselle*... » ce mot a quelque chose à la fois d'étrange et de touchant ; il va au cœur et fait presque venir une larme aux yeux !

Ainsi donc, elle a quatre-vingt-dix ans, et elle n'a fait que passer à côte de la vie. Elle s'en va, sans avoir goûté à ces pures joies qui sont la part des femmes ! Et pourtant, pourrait-on lui souhaiter d'avoir vécu une autre existence ? Ces vies si calmes, si unies, ne sont-elles point celles favorisées entre toutes ? Cependant, hier, au moment du départ, elle est devenue sérieuse et appelé un des enfants ; après l'avoir embrassé longuement, avec un beau sourire, elle lui a dit :

— Si je ne suis plus là quand tu reviendras, cela ne t'empêchera pas de venir jouer sous le vieux cèdre.

— Où allez-vous donc, ma tante ?

— Il y a bien longtemps que je n'ai vu ma chère mère, petit ; j'espère l'embrasser bientôt !

— Oh ! quel bonheur ! a répondu l'enfant, ne comprenant qu'à demi.

Elle a posé sa main sur sa tête.

— Oui, quel bonheur! a-t-elle répété lentement.

Il me semble que c'était un adieu?

B.

UN BERCEAU

Comme un jeune poussin sous l'aile
De sa mère, l'humble berceau,
Près de la couche maternelle
Sommeille, à l'ombre d'un rideau.

La mère près de lui repose,
Elle hésite à fermer les yeux
Pour mieux surveiller ce nid rose
Qu'elle a fait chaud, doux et soyeux.

De temps en temps elle s'incline,
Plonge sa tête au fond du lit,
Et, dans les flots de mousseline,
Un baiser joyeux retentit;

Mais elle devient toute rouge,
Et son cœur inquiet frémit,
Si, lorsque la fillette bouge,
L'osier de son berceau gémit.

Chère mère! sa vie entière
Palpite sous ce petit drap,
Elle pleure, elle est toute fière,
De le voir, de le sentir là.

Car le berceau c'est tout un monde,
Plein de promesse et d'avenir;
C'est la source pure et féconde
Où l'homme apprend à rajeunir.

C'est à son chevet qu'on oublie
Les nuages des mauvais jours;
Il apaise, il réconcilie,
Il ressuscite les amours;

Sous son blanc rideau qui frissonne,
Les sourires sont épiés;
Autour de lui chaque personne
Marche sur la pointe des pieds.

Ainsi que dans un sanctuaire,
On parle bas à son côté,
Et sur lui plane une atmosphère
D'amour et de sérénité.

Et quand sonne l'heure critique
Où le nid est abandonné,
On garde la sainte relique
Pour quelque prochain nouveau né!

RED.

LE CORRAL

(Suite et fin).

Six des éléphants dressés (presque tous ayant des défenses) montent à la rencontre des étrangers. Derrière eux marchent des chasseurs tenant chacun une longue corde et soutenus par un second rang armé de piques. Les animaux sauvages se rangent en bataille derrière le vieux Tusker. Celui-ci attend que les assaillants soient arrivés à moitié chemin de la hauteur; alors, il dresse sa trompe en l'air, pousse un cri aigu, comme une fanfare de trompette, et charge au grand trot sur le premier des éléphants apprivoisés; les défenses des deux adversaires s'entre-choquent; ils luttent tête contre tête, au grand étonnement de l'assistance, — car il est fort rare que les éléphants sauvages attaquent leurs congénères apprivoisés. Peu à peu, le vieux Tusker force son antagoniste à céder et le couche par terre, malgré les cris des Indiens et les pointes de lances dirigées contre lui; puis, laissant son ennemi vaincu, il passe à un second, qu'il surprend au milieu de son ascension fatigante, le frappe d'un coup de tête dans le flanc, et le renverse sur le dos, les quatre pieds en l'air, pendant que son cornac se sauve à toutes jambes. Les autres éléphants privés, pris de panique, se retirent en désordre; la troupe sauvage s'éloigne tout doucement et le vainqueur, promenant de fiers regards sur ses ennemis, se promène tranquillement sur le champ de bataille en couvrant la retraite.

L'émotion des spectateurs était au comble. On vit alors les éléphants apprivoisés s'approcher du camarade renversé et réunir tous leurs efforts pour le remettre sur ses jambes. Puis, l'attaque recommença contre la bande sauvage. A ce moment, un ordre du prince rappelle fort prudemment le jeune lord C... près de lui. On fait avancer les éléphants privés; les deux partis se rencontrent derrière de gros arbres qui les dérobent à notre vue; mais bientôt le résultat du combat n'est que trop visible; un troisième éléphant privé a été culbuté par l'indomptable Tusker. A ce nouvel exploit succède une sorte d'armistice. Les cornacs et leurs bêtes domestiques, aussi intimidés les uns que les autres, n'osaient plus aborder la bande farouche. On crut quelques instants que le spectacle finirait là. Cependant, par intervalles, quelques éléphants sauvages renouvelaient des attaques isolées, auxquelles les Indiens opposaient un véritable courage, en tenant ferme sur leur terrain, et en faisant même reculer l'ennemi par leurs cris et leurs piques menaçantes.

On délibérait cependant sur ce qu'il y avait à faire. Les principaux Indiens, consultés, déclarèrent qu'on ne pouvait passer outre avant d'avoir abattu le vieux Tusker. Il paraît que cet éléphant, bien connu des chasseurs comme un intraitable animal, avait tué, autrefois, un grand nombre d'hommes; que les Indiens, le sachant dans le voisinage, avaient cherché à l'attirer à part, loin de ses compagnons, mais qu'ils n'avaient pu y réussir, et que le Tusker, en dépit de tous leurs efforts, était entré avec les autres dans le corral. On se procura donc un bon fusil de chasse, et le lieutenant L..., qui s'en était déjà servi lors d'une précédente chasse aux éléphants dans le jungle, se chargea de tenter l'aventure.

Pendant ce temps, la bande sauvage s'était rangée en ligne, à cent pas de nous environ, le Tusker en tête. Le lieutenant s'avance tranquillement à trente pas du vaillant chef, et met un genoux en terre. Nous retenions tous notre haleine pendant qu'il visait l'animal. Mais, ô fatalité! il manque son coup! La bête irritée dresse sa trompe et fond sur lui; il nous semble déjà qu'elle va écraser son ennemi, mais les clameurs des Indiens qui s'élancent la font reculer un instant. L... tire de nouveau, et le colosse tombe sur ses genoux; des acclamations partent de tous côtés; mais le vieil éléphant s'est relevé; il recueille ses forces et reprend sa course; c'est un sauve-qui-peut général. S..., le héros à l'ombrelle blanche, saisit à son tour le fusil et loge au Tusker deux balles dans la tête. Adresse inutile! Le vigoureux animal est plus terrible que jamais; il s'élance de notre côté... Mais, soudain, un coup de feu retentit sur la hauteur, en dehors du corral. On voit le Tusker chanceler; il a été frappé derrière l'oreille. Le vieux brave a enfin reçu le coup mortel; il glisse à terre et expire. Il est fort heureux, ma foi, que cette balle de rencontre ait si bien atteint son but. Sans cela, d'après la direction que prenait l'animal furieux, il se serait jeté sur la tribune du prince.

Une fois leur redoutable ennemi abattu, les éléphants apprivoisés reprirent courage, et la manœuvre des nœuds coulants devint plus facile. Le procédé est simple: deux éléphants domestiques suivent le troupeau sauvage, jusqu'à ce qu'ils aient réussi à isoler un animal de ses compagnons. Deux Indiens, exercés au maniement du lasso, marchent derrière eux et, s'approchant, sans être vus, de l'éléphant sauvage, ils glissent une corde à nœud coulant sous sa jambe de derrière. L'autre bout de la corde est noué autour du collier du quadrupède apprivoisé qui traîne le captif à la remorque, en dépit de sa résistance acharnée et de ses beuglements affreux. On amène alors un nouveau couple d'éléphants dressés qui se placent à sa droite et à sa gauche, le pressent et le maintiennent pendant qu'il se débat et essaye de se coucher à terre. On roule la corde autour d'un tronc d'arbre, et on tire l'animal à tour de bras tout contre l'arbre. Les animaux apprivoisés continuent de le frôler et de l'intimider, pour l'empêcher de se retourner, pendant que Indiens, avec de nouvelles amarres, assujettissent ses deux jambes de derrière au tronc d'arbre. Alors on le laisse se débattre et beugler à son aise, jusqu'à ce qu'un jeûne prolongé eût raison de lui. Nous vîmes ainsi garrotter six éléphants sauvages; mais, comme il se faisait tard, tout le monde suivit l'exemple du duc, et se retira pour aller dîner, enchanté du spectacle et tout ému des incidents de la journée.

Le duc et la plus grande partie de son escorte partirent le lendemain au point du jour. Comme je m'étais arrangé pour ne partir que dans l'après-midi, j'allai reprendre ma place au corral après le déjeuner, pour assister à la capture des autres éléphants.

La tribune n'était occupée que par une douzaine d'Européens et quelques indigènes, qui ne s'attendaient pas plus que moi à la dernière scène que le corral leur ménageait. Déjà les éléphants se ruaient avec fureur contre les Indiens qui leur lançaient des nœuds coulants. Entre l'entrée et le pont qui conduisait à notre estrade s'élevait un terre-plein de cinq ou six pieds de large, dont l'escarpement, presque à pic, descendait dans l'arène. Il n'entrait dans l'idée de personne qu'un être quelconque, homme ou bête, s'avisât de gravir une pente aussi roide. Je venais justement de faire cette réflexion, quand j'entendis un grand brouhaha, suivi d'un tumulte précipité parmi les Indiens qui fuyaient

en désordre ; et, en regardant autour de moi, je vis un éléphant debout sur le terre-plein à l'entrée du pont ; l'animal paraissait fou de terreur, la trompe en l'air, et il poussait des beuglements affreux. Il y avait juste dans cet endroit un photographe avec son appareil. L'artiste s'enfuit sur le pont. L'éléphant regarda un instant l'appareil et lui lança un coup de pied qui l'envoya rouler et se briser de rocher en rocher jusqu'au bas du ravin. Puis, il tourna sur sa gauche et posa ses deux pieds de devant sur le pont. Voilà un de ces moments où, comme dit le poète :

Le poltron crie et le brave se tait.

Ce fut tout le contraire : les poltrons tournèrent les talons sans mot dire, et les braves poussèrent des cris sans lâcher pied et en agitant les ombrelles. Quant à moi, j'avais l'œil sur un arbre voisin, et je calculais ce qu'il fallait d'agilité à un homme de mon âge pour s'élancer, comme un singe, sur ses branches. Mais l'éléphant, de son côté, avait sans doute calculé que sa masse serait trop lourde pour le pont, et il descendit rapidement du côté opposé.

Un mot encore sur la visite du duc d'Edimbourg.

Son Altesse honorait de sa présence le mess des officiers d'un régiment en garnison à Colombo. De nombreux curieux étaient venus de tout le pays environnant. Le chapelain de la garnison fut invité à dire les grâces avant le dîner. Le révérend, jaloux de s'acquitter de sa tâche d'une manière digne de la circonstance, mais mécontent du retard que l'on mettait à servir, s'exprima ainsi d'une voix sonore : « Mon Dieu, sauvez la reine, bénissez le repas et servez vite. » Et cela, tout d'un trait, sans s'arrêter. Les Indiens nous demandèrent si c'était la formule usitée à la cour de Windsor.

N. F.

SOLITUDE

Elle n'est séparée de la route que par une haie assez basse et dégarnie en bien des endroits; mais au-dessus, s'élevant comme les bastions d'une forteresse, un rempart de tilleuls, les plus hauts et les plus touffus que j'aie jamais vus; ils forment un rideau impénétrable ; l'œil indifférent s'arrête là sans chercher à sonder cette épaisseur. Au coude que fait le chemin, et enclavée entre le dernier des immenses tilleuls et un chêne qui étend au loin ses robustes branches, se trouve la grille, toute rouillée et jaunie par l'humidité ; quand on la pousse, elle abat sur son passage les longues herbes qui croissent au pied, et retombe frappant d'un bruit dur fer contre fer. Au bout de deux pas, le sentiment qu'on était venu chercher vous enveloppe tout entier. L'ombre d'abord ; les arbres sont si nombreux et si épais qu'à peine quelques rayons de soleil jettent çà et là une teinte lumineuse sur le vert des pelouses.

Quand, tout de suite, à gauche, se présente l'allée de tilleuls, la terre en est toute détrempée, et, au plus fort du midi, une espèce d'humidité pleine de fraîcheur vous entoure, les arbres se rejoignent complètement au sommet ; mais la voûte est haute comme celle d'une vieille cathédrale gothique ; partout cette douce couleur du vert, les fleurs sauvages et sous bois, formant une bordure qui égaie un peu l'âpre sérieux de ce silence murmurant; la nature parle seule; de temps en temps un cri d'oiseau, ou le bêlement d'un petit chevreau qui appelle sa mère. Les grands tilleuls ont l'air presque humains, si sérieux, si dignes, rangés là en bon ordre depuis tant d'années. Ce calme se pose sur le cœur comme une main amie qui chercherait à l'apaiser. La désolation empreinte dans ces lieux en fait la douceur; il y a longtemps que personne ne vient plus chercher la fraîcheur sous ces tilleuls. La maison d'habitation est à demi-ruinée ; on la laisse telle quelle sans y toucher. Entre les tilleuls et le perron vermoulu s'étend une pelouse toute plantée de chênes énormes, l'herbe croît haute et longue; des piquets sont fichés en terre, et deux petites chèvres blanches broutent paisiblement ; puis, soudain, l'une d'elles arc-boute ses cornes pour lutter avec sa voisine ; toutes deux tirent sur la corde ; c'est en vain ; alors elles se consolent en arrachant les branches basses des chênes ; elles sont toute la vie de ce grand parc, et on se demande pourquoi on les tient prisonnières.

La maison, qui n'a qu'un étage, est couverte de chaume : fantaisie d'un jour; mais maintenant, ce chaume tout brûlé pend tristement et ajoute à l'aspect misérable ; les contrevents verts sont fermés, la porte est close ; cependant, comme les persiennes n'ont pas été attachées solidement, le grand vent en a ouvert deux ou trois ; les yeux plongent dans les pièces désertes ; celle que je vois est peinte à la mode pompéienne, qui convient mal à ce climat du Nord; cependant, ces arabesques brillantes sourient après le triste aspect de cette façade délabrée. Pas un meuble, rien ; mais ces figures antiques continuant, à travers les années, la danse commencée, et s'en allant gaîment couronnées de pampre. Le fond d'un panneau est d'un beau rouge. Le soleil n'entre jamais dans cette maison bâtie en plein nord, et l'humidité n'a point encore défloré cette teinte chaude et gaie. Je fais le tour de la maison ; elle est placée dans une espèce de creux, et étouffée par les chênes gigantesques qui l'enserrent. Du côté qui regarde le parc est une énorme vérandah couverte et formée par un renfoncement du rez-de-chaussée. — Ses grosses colonnes de plâtre blanc sont enclavées d'une vigne vierge folâtre. Là-dessous on a maintenant fait un bûcher; le bois taillé s'entasse et s'appuie contre les fenêtres, qu'il bouche. Où sont-ils ceux qui s'asseyaient là autrefois ?

Le terrain tombe toujours. Une autre grande pelouse, qui était fleurie jadis, est encore toute plantée de rosiers devenus sauvages et qui s'épanouissent gaîment, fleurissant et embaumant. J'aime la rose de l'églantier, qui semble faite pour tisser la couronne des vierges. Encore ces chênes séculaires, et toujours ce silence, cet abandon, ce repos; on est à soi seul ; l'œil se lève, et, interrogeant l'azur, cherche l'unique témoin dont le regard arrive jusqu'à vous !... Cependant, un coq a chanté, et il faut se souvenir que bien près sont les hommes et la réalité !

La ruine se montre partout; la pièce d'eau, vaste et belle, n'est plus qu'une mare bourbeuse chargée d'une végétation aquatique; les saules ont pris des proportions énormes ; il y en a cinq qui traînent leur longue chevelure sur la surface trouble qui ne reflète plus leur feuillage léger ; on a laissé amarrée à l'un des saules une barque; elle est à demi pleine d'eau et immobile sur l'eau stagnante. Le lac s'en allait en petits cours d'eau qui côtoyaient les allées ; ce ne sont plus que des fossés fangeux ; plusieurs ponts rustiques se tiennent encore debout avec peine, et les planches mal jointes menacent de s'effondrer sous le premier pas lourd qui voudrait s'y appuyer. Les allées ne sont plus marquées que par un petit sentier battu par les pas et qui persiste encore, traçant une faible ligne à travers l'enchevêtrement du fouillis d'herbes et de broussailles ; au bout de la pièce d'eau, et placé exactement en face de la maison, un grand bosquet bien clos et ombreux ; le banc et la table de bois sont encore en place, noirs et pourris par la pluie. Il y a une volupté intense à s'asseoir là, et à se rassasier du sentiment de sa propre fragilité ; cette tristesse qui nous monte au cœur le soulage de ses peines véritables; cette angoisse de l'âme est si calme qu'elle fait mesurer d'un œil tranquille les déchirements d'aujourd'hui ; cet abandon si riant, ces arbres, ce silence, cette vue resserrée, et l'immensité oppressée, et, entre le feuillage, les échappées du ciel bleu, immuable, serein ; le vol d'un oiseau, ses petits sautillements à ras de terre; les couleurs d'un papillon qui semble détachées d'un rayon de soleil, le bruissement des ailes d'un insecte, la voix du vent qui chante dans le feuillage, le coassement furtif d'une grenouille, et puis, porté par l'air, tantôt le mugissement paisible d'une vache, le jappement d'un chien, ou même le dernier son de la chanson d'un enfant qui fait gaîment sa route; absorber tout cela, et pourtant se sentir seul, se répéter à soi-même ce qu'on sent, ce qu'on souffre, ce qu'on désire, retourner cent fois le fer dans la plaie saignante ; puis, peu à peu, sentir l'apaisement qui vient, se laisser aller tout entier à la sensation physique d'être, de respirer, de voir, d'entendre ; savourer comme un bonheur cette halte dans la journée ; compter les feuilles, rester les yeux fixés sur la forme d'une branche ; regarder l'eau épaisse et silencieuse, se prendre d'affection pour le petit rouge-gorge qui vous regarde curieusement ; se sentir possédé de l'immense désir de rester toujours là !... Et, enfin, se dire qu'il faut partir ; aspirer encore une fois cette tranquillité parfaite, revenir doucement, à pas lents, le cœur soulagé, l'esprit apaisé, l'âme plus tendre et plus forte ; fermer avec une espèce de douleur la vieille grille, et, soudain, se retrouver sur le chemin poudreux, et, par un seul regard arraché tout d'un trait à ce sentiment si doux : la solitude !...

B.

PETITES NOUVELLES

A l'occasion du couronnement du buste de Victor Hugo à la Comédie-Française, on ne lira pas sans intérêt les détails qui suivent sur le couronnement du buste de Voltaire, il y a plus de cent ans.

C'était, comme on sait, à une représentation (la sixième) d'*Irène*. Voltaire était dans une loge, avec Mme Denis et Mme de Villette.

Toute la comédie était sur le théâtre. Brizard, le premier, posa une couronne sur le buste. Les autres acteurs en firent autant.

Quand le buste fut couvert d'autant de lauriers qu'il en pouvait porter, Mme Vestris s'avança vers le bord de la scène, et, s'adressant à Voltaire, récita les vers suivants :

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité.

Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir de l'honneur de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter ;
Il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne.

Ces vers avaient été improvisés par M. de Saint Marc.

On ne se contenta pas de couronner le buste. Une couronne fut portée dans la loge de Voltaire, et Mme de Villette la lui mit sur la tête ; mais il l'en ôta aussitôt, malgré les bravos de la salle, qui lui criait de la garder.

— A propos d'*Hernani*.

Voici, conservée par les archives de la Comédie Française, la note des costumes de la première représentation :

« *Costumes pour* HERNANI

» Un peloton de gardes allemands, composé de huit hommes et un chef ;

» Douze électeurs ;

» Douze dominos gris, noirs et violets, en soie ;

» Quatre dames d'honneur ;

» Pages (on se servira des habits de page de *Louis XI*).

» Et pour tous les autres costumes accessoires, on prendra tout ce qui a servi à *Louis XI* des deux pelotons d'archers et d'arquebusiers.

» On fera le montagnard.

» M. Ludovic voudra bien fournir les dessins pour Mlle Mars, MM. Firmin, Michelot et Joanny, un garde et un électeur. »

Le *Louis XI* dont il est question est le *Louis XI à Péronne* de Mély-Jannin.

On voit qu'il y a loin de la simplicité de 1830 aux splendeurs de 1880.

— Voici la liste des nouveautés annoncées pour la première quinzaine du mois de mars :

Jean de Nivelle, à l'Opéra-Comique ; *Aïda*, à l'Opéra ; puis, les *Noces d'Attila*, à l'Odéon ; la *Girouette*, aux Fantaisies-Parisiennes ; la *Petite Mère*, aux Variétés.

Cette dernière pièce est annoncée pour le 6 mars.

— Les *Pattes de Mouche*, de M. V. Sardou, vont, dit-on, passer au répertoire de la Comédie-Française.

— MM. Meilhac et Halévy écrivent un livret en trois actes que M. Ch. Lecocq doit mettre en musique, et qui est intitulé le *Duc de Windsor*.

Cette opérette inaugurera la prochaine saison à la Renaissance. Le rôle du duc, cela va sans dire, est destiné à Mlle Jane Granier.

— MM. Chivot et Duru préparent pour M. Hervé les *Deux Roses*, qui seront représentées aux Folies-Dramatiques.

Le *Beau Nicolas*, de MM. Leterrier, Vanloo, musique de M. Lacome, sera également joué l'hiver prochain à ce théâtre.

— Le ténor Leroy rouvrira les portes de son opéra populaire le 1er juin, au théâtre du Château-d'Eau, par la *Fée des Bruyères*, musique de M. Samuel David.

— Nous rappelons aux artistes qui exposeront au Salon prochain l'avis suivant, émané de la direction des beaux-arts :

Les ouvrages de peinture, architecture, gravure devront être déposés au palais de l'Industrie du lundi 8 mars au lundi 20 mars inclusivement, de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi.

Les ouvrages de peinture devront être déposés du 8 mars au 29 mars inclusivement.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages*. — Sommaire de la 999e livraison (28 février 1880). — *La Néerlande*, par M. Charles de Coster (1878). — Texte et dessins inédits. — Dix dessins de E. Ronjat et A. Dillens.

Bureaux : à la Librairie HACHETTE et Ce, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie*, publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 35, rue Bonaparte, d'élégantes couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.

Le théâtre Thomas-Holden, 11, faubourg Poissonnière, obtient chaque jour, avec Les Fantoches, des bravos bien mérités. En effet, il n'y a rien de plus curieux que de voir exécuter, par ses petits bons hommes en bois, de véritables tours de force ; rien ne les gêne, la danse, le chant, pas même la dislocation.

Le concert des nègres, vocal et instrumental, attire chaque jour, à 9 heures, une foule considérable.

Matinées : dimanches, jeudis et fêtes.

Crémorne prépare pour le Jeudi de la Mi-Carême 4 mars prochain, son dernier Bal Masqué; les portes ouvriront à 8 heures, à minuit et à 2 heures du matin. Quadrilles Infernaux suivis de l'embrasement général de la salle ; à 1 heure entrée solennelle des Grands Masques.

Dans le jour, de 2 à 5 heures, Bals d'Enfants.

Au Cirque Fernando toujours du nouveau ! On donne cette semaine, *Les Amoureux Villageois*, scène comique qui obtient beaucoup de succès.

Jeudi prochain, 4 mars, à l'occasion de la Mi-Carême, grande matinée enfantine à 2 heures de l'après-midi.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME

PALAIS-ROYAL

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie   Cliché DERQUE et CLARY

TRAGEDIE

MUSIQUE

Mlle RAYMONDE

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 356

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 11 au 17 Mars 1880

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14 fr.**	Six mois,	**7 fr.**
DÉPARTs	id.	**16 fr.**	id.	**8 fr.**
ÉTRANGr	id.	**20 fr.**	id.	**10 fr.**



CCCLVI

Mlle RAYMONDE

Pour que notre galerie théâtrale leur parût complète, il faudrait, selon certains de nos lecteurs, faire défiler sous leurs yeux, non seulement les grands comédiens, mais encore (et surtout pour eux) toutes les jolies femmes et les charmantes petites actrices de nos scènes de genre.

De temps à autre nous nous empressons de souscrire à ce désir bien naturel de posséder un joli portrait, mais nous voulons avant tout ne publier que des célébrités parisiennes qui, au mérite d'être jolies, joignent celui d'avoir du talent.

C'est ainsi que nous avons déjà fait paraître plusieurs de ces aimables artistes du Palais-Royal qui viennent chaque soir se grouper, d'une manière si gracieuse, autour des Geoffroy, des Montbars et des Lhéritier.

Mlle Raymonde, que nous offrons aujourd'hui, est au premier rang de celles dont le public de la salle Montansier applaudit chaque soir la verve piquante et la beauté.

Il n'y a point de biographie à écrire sur Mlle Raymonde. Les créations que font les artistes femmes, au théâtre du Palais-Royal, ont rarement d'autre importance que de mettre en évidence leur genre de beauté particulière.

Dans Hortense des *Locataires de M. Blondeau*, dans Glycérine de la *Corbeille de Noces* qu'elle jouait en dernier lieu, ou dans tout autre rôle de son répertoire, Mlle Raymonde est toujours, pour le public de l'endroit, la jolie femme aux yeux brillants, à la tournure agréable, qui sait tenir la scène avec aisance, et enlève à force d'entrain et d'esprit les situations les plus vives et les plus osées.

Sa place est bien là où elle est. Aussi ses directeurs sauront la garder, sachant bien que son absence ferait un vide sérieux dans un théâtre suivi régulièrement par des abonnés fidèles qui apprécient en elle le jeu brillant de l'artiste et la beauté séduisante de la femme.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

LABICHE

(le nouvel académicien).

NID MEUBLÉ A LOUER

Un vieux ménage de mes amis est venu me prendre hier pour m'emmener dîner à A. Il entrait le soir même en possession d'une petite maison qu'il avait louée toute meublée.

La location avait été conclue entre un homme d'affaires et une sorte de représentant de confiance, qui avait traité au nom d'un *monsieur Prosper*. Les conditions avaient été vite débattues, et mes amis couchaient le soir même dans leur nouvelle résidence.

C'est bien la plus singulière qu'on puisse voir : un tout petit pavillon dans les bois, une sorte d'abri rustique dans l'immensité de la verdure. La chevelure légère d'une clématite et le filet sombre d'un lierre gigantesque cachent les murs que les étoiles blanches de la fleur égayent de points lumineux ; de petits chemins perdus y conduisent, une haie touffue sert de clôture à l'habitation.

Un store aux teintes éclatantes adoucit le jour qui éclaire un salon de dimensions très-restreintes, dans lequel se pelotonnent un piano, une chaise-longue, une table à ouvrage et un bureau Louis XVI. La salle à manger, qui est à côté, est meublée de deux chaises, d'une petite table très-étroite (plutôt une table pour faire la dînette que pour manger un dîner sérieux) et d'un buffet étagère chargé de faïence de Nevers. La cuisine est en sous-sol et a des façons et des arrangements de laiterie.

Un petit escalier très tournant, en bois qui sent bon, conduit à une chambre suivie d'un cabinet de toilette. La chambre est tendue d'une sorte d'étoffe algérienne à raies blanc sur blanc, bordée de franges bleu pâle ; les meubles sont de bois blanc à filets bleus. Un lit très-petit et très-bas ; à côté de la fenêtre, un hamac aux mailles fines, tout prêt à bercer un corps paresseux ; dans le hamac, à l'endroit de la tête, un coussin de satin bleu recouvert d'un mouchoir de batiste unie sans initiales. Sur le plancher, un tapis de velours de laine bleu uni. Le cabinet de toilette est tendu de toile écrue ; les rideaux pareils garnis d'une guipure de fil assortie; dans un coin, un grand panier à linge en osier verni, comme ceux qu'on tire d'Angleterre. Sur un marbre blanc, une garniture de toilette en Chine moderne. Sur le plancher, une natte très-fine représentant une fête de nuit sur le Kiang ; partout des corbeilles remplies de fleurs. Au-dessus de ces deux pièces, un grenier. Point trace de chambre de domestiques dans ce riant repaire.

— Savez-vous, dis-je à mes amis, que ce logis est un chapitre de conte de fée, une énigme ?...

Mais ils n'ont point l'esprit chercheur, et ne se sont occupés que du soin de dresser la liste des objets qui leur manquent; car le nid, selon eux, n'avait été arrangé que pour une seule personne; il fallait donc y ajouter beaucoup de choses pour satisfaire des gens habitués à toutes leurs aises.

Je leur répondis qu'à leur place je l'habiterais tel quel. Cela les rajeunirait, sans aucun doute. Mais bah ! ils jetèrent les hauts cris.

Je les laissais faire, et tandis qu'ils discutaient, s'agitaient, je me mis à rêver à ceux qui avaient vécu, ne fut-ce qu'un jour, dans ce petit coin de terre promise.

Evidemment, il avait été préparé pour une seule personne; mais il était certain qu'un hôte inespéré était venu rejoindre le propriétaire. La demeure rustique en avait pris comme un air de mystère, il semblait que tout récemment la clématite se fût abaissée davantage sur l'œil unique que chaque fenêtre ouvre sur chacun des murs. La chevelure verte est même ébouriffée si complaisamment à la porte d'entrée, qu'il n'est permis qu'aux corps sveltes de la franchir sans déchirer ses ondes. Puis, dans la plate-bande qui longe la chambre, sont symétriquement disposées deux corbeilles de fleurs qui ont l'air de gros bouquets tenus par une main invisible, l'un de roses, l'autre d'héliotropes. Pour quelle fête et en l'honneur de quel saint ces bouquets étaient-ils là ? Quel était donc le génie bienfaisant qui, du fond de la terre, tenait à bras tendus cette odorante offrande ?

Je ne résistai point à demander à mes amis s'ils n'avaient aucune donnée sur *le* ou *la* propriétaire de ce pavillon. Ils savaient seulement qu'on avait exigé une décision prompte du preneur.

Evidemment, on avait voulu effacer toute trace du passage des prédécesseurs. Pour détourner tout soupçon, il fallait que le flot qui avait bercé les deux fugitifs se refermât derrière eux. On avait loué pré-

cipitamment, afin que si, d'aventure, on cherchait dans le pays un jeune mystère, on trouvât à sa place la plus régulière des installations.

Comment, affriolés par toutes ces précautions inusitées, mes amis n'avaient-ils pas cherché à savoir le roman auquel succédait leur calme réalité?...

Je l'ai dit : ils n'étaient nullement curieux, il eût été difficile de connaître la vérité. Il paraît que leur homme d'affaires avait inutilement questionné; nul, dans le pays, n'avait pu répondre. Les habitants mystérieux n'étaient point sortis du jardin pendant le court séjour qu'ils avaient fait dans cette maison.

Ne pouvant rien apprendre, je tâchai de deviner; car j'étais sous le charme de ce nid, et je rêvai tranquillement une partie de la soirée aux destinées des demeures humaines, tandis que les nouveaux locataires qui m'avaient amené, se creusaient la tête pour enlaidir la poétique r traite qui venait de leur échoir.

En tous cas, les gens qui avaient vécu là étaient bien étroitement unis. Quels regrets avait dû leur causer le départ ! Comment même avaient-ils pu s'y résoudre ? Quel événement imprévu, quel soudain orage les poussait au dehors quand ils avaient cet heureux abri ?

En examinant davantage, il semblait qu'on eût eu peur de s'installer complètement. Evidemment, l'hôte avait été inattendu, mais le bienvenu, sans aucun doute; on sentait là une existence à deux, mais point définitive; un campement, une route de fugitif, repos entre deux tempêtes.

J'avais parcouru tout le vaste champ des suppositions; nous avions longuement dîné, et mes amis étaient restés dans la salle à manger pour noter par écrit les objets indispensables, selon eux, qu'ils se promettaient d'apporter le lendemain, quand j'entendis sonner à la petite grille d'entrée. Comme j'en étais tout près, puisque je me promenais dans le jardin, j'ouvris pour épargner ce soin à l'unique domestique qui nous avait servi un repas froid apporté de Paris, et était occupé à remettre tout en ordre.

Je vis entrer une jeune femme, très-émue, et qui semblait fort embarrassée pour expliquer ce qu'elle venait faire ; un homme qui l'escortait me salua et attendit sa compagne de l'autre côté de la grille ; il semblait craindre d'être vu ; c'était un homme élégant dont je crois connaître la figure. Il la cachait le mieux qu'il pouvait ; quoique la nuit fût à peu près venue, je remarquai qu'il était en costume mondain du soir.

La femme s'avança vers moi et, ne doutant point que je fusse le nouveau locataire :

— Monsieur, me dit-elle, j'ai oublié deux objets, et... vous seriez bien bon de me permettre de les prendre... Je quitte Paris à l'instant, mais avant de monter dans le train, j'ai le temps, je crois, si...

Le son de sa voix était très-pénétrant et avait le don d'émouvoir ; je donnerais beaucoup pour l'entendre encore.

Je vis en effet qu'elle était en toilette de voyage : une jupe de soie violette à volants plissés, un paletot et une seconde jupe de lainage gris, un chapeau rond orné d'une gaze violette qui tournait autour de son col et flottait derrière elle.

Ainsi, elle était en voyageuse et *lui* en mondain ; ainsi, elle partait et *lui* restait... Je m'inclinai, et je lui dis que je n'étais point le locataire qu'elle cherchait..

Pendant son petit discours et le mien, son compagnon, visiblement embarrassé, alluma un cigare pour avoir une contenance. Il resta en dehors de la grille et se mit à arpenter l'allée qui lui faisait face, à grands pas inquiets et saccadés. Je conduisis la jeune femme dans la pièce où se trouvaient ses successeurs.

C'était la salle à manger. Elle y entra rapidement et répéta sa même phrase. On lui répondit très-poliment que les clés étaient aux armoires, croyant qu'elle avait oublié quelque objet de valeur, de l'argent peut-être même.

— Oh ! madame, je n'ai pas besoin d'ouvrir les armoires, dit-elle ; c'est bien simple... J'ai oublié, je crois...

Et elle se tut, ne voulant point dire ce qu'elle venait chercher.

Elle grimpa très-vite le petit escalier. Sous prétexte d'obligeance, et aussi pour l'éclairer, car il faisait nuit, nous la suivîmes comme pour l'aider dans ses recherches ; car quelques menus bagages du nouvel emménagement étaient déposés sans ordre au milieu des pièces; d'ailleurs aussi, nous voulions surtout la mieux voir et savoir ce à quoi elle tenait assez pour risquer de manquer le chemin de fer et entreprendre cette longue course à la nuit.

La chercheuse était une femme de vingt-cinq ans environ. Elle avait une physionomie très-douce et devait même être jolie quand elle n'avait pas pleuré; mais, ce soir-là, sa figure était tout à fait altérée.

Elle entra dans la chambre et baissa aussitôt les yeux comme pour ne rien voir. Puis elle se dirigea vers le hamac, s'empara du petit mouchoir qui avait servi de taie d'oreiller à l'heureux bercé, et reprit le chemin de l'escalier comme pour redescendre; mais là, sa volonté faiblit; elle revint sur ses pas, ouvrit les yeux démesurément, et embrassa d'un coup d'œil les quatre murs de cette petite masure. Son regard fut si attendri que je regrettai mortellement de l'avoir suivie. Je maudis sincèrement, je le jure, ma coupable curiosité et l'invincible penchant des esprits légers à se repaître des émotions humaines comme d'un spectacle. Qui sait, si elle eût été seule, combien ce pèlerinage aurait adouci son départ, et le radieux enchantement qu'elle en eût emporté au pays de l'exil ! Mais nous étions là; elle fut courageuse et redescendit aussitôt. Puis elle entra résolûment dans le salon; là, elle ouvrit une sorte de brûle-parfum, que je n'avais point remarqué, en sortit des feuilles de roses qui semblaient y être depuis quelques jours déjà, et qu'entourait ce cercle de brune meurtrissure qui est comme la marque d'un œil cerné. Elle étendit son petit mouchoir sur le piano, y renversa le contenu du brûle-parfum, et les roses ainsi en sûreté, elle réunit prestement les quatre coins de son mouchoir, et partit en saluant le mieux qu'elle put.

Elle rejoignit l'homme qui l'attendait à la grille, et ils s'en retournèrent, côte à côte, sans échanger une parole. Ce compagnon savait ce qu'elle était venue chercher, et se garda bien de lui demander des nouvelles de son expédition hardie.

Ils craignaient probablement, l'un et l'autre, d'en trop dire.

Je les suivis des yeux jusqu'à la voiture de remise qui les attendait dans la grande allée d'acacias.

Elle monta, un peu chancelante; lui, la soutenait. Dès qu'elle fut assise, elle ouvrit le petit mouchoir, et se mit à toucher les feuilles de roses, comme si elle les comptait.

La voiture partit enfin.

Je penserai longtemps à ces heureux imprudents qui revenaient ainsi sur leurs pas, non sans péril, à coup sûr, pour chercher quelques roses fanées.

Ange Bénigne.

LA LEÇON DE LECTURE

C'est à une heure, au moment de la grande chaleur du dehors, que la maman appelle François ; il arrive bien lentement, jetant un coup d'œil sur le régiment, qu'il était en train de conduire à la bataille. La grande pièce, qui à la Mante-Boisée sert de salle de billard, et de salle de musique, est à demi-obscure ; Madame est plongée dans un fauteuil bien profond, tenant en main un livre qu'elle ne regarde guère ; Monsieur est à l'aise, étendu sur une chaise de jonc de laquelle il crie à François de se dépêcher ; le piano est ouvert et, en passant, le gamin pose sa petite main sur les touches qui éclatent en un accord discordant ; les mouches volent et bourdonnent; et d'une fenêtre dont le store n'est pas tout à fait clos, un grand rayon de lumière oblique tombe jusque sur le tapis sombre. Toto, court vêtu, à plat ventre dans un coin, se parle à voix basse : « — Ça c'est les sauvages ! — ça c'est les Français. »

— Allons, François, un peu vite.

— Oui maman.

Et il arrive enfin, s'accoude sur le genou maternel, soupire, et lève ses yeux limpides vers le visage qui le regarde si tendrement.

— Allons, du courage!

On ouvre l'alphabet : les lettres noires ont un air sinistre, se découpant sur la page blanche ; François contemple un instant avec un sérieux profond toutes ces figures fantastiques, puis, au lieu de commencer, concentre toutes ses facultés sur le rayon de lumière...

Il remue.

— Quoi, mon chéri, Toto ?

— Voici le soleil.

— Voyons, n'y fais pas attention, commence *P. A.*

— Papa, nous irons à la ferme ?

— Si tu lis bien, oui. Toto, tais-toi.

— Je ne lis pas, moi, crie Toto.

— Ah ! mais si, répond le papa inexorable !

C'était hier dimanche ! et M. Toto convaincu de la force de cet argument, se replonge avec une nouvelle ardeur dans la distribution des forces de son armée.

Pendant ce temps, François bien doucement, en s'arrêtant pour changer son pied de place, pour s'accouder différemment, pour chasser une mouche qui le gêne, est arrivé à épeler sans trop d'encombre une ligne entière ; la maman est très recueillie, et indique du crayon la marche à suivre.

— Le petit Albert ne sait pas lire, hasarde François, comme intermède.

— C'est un gros ignorant, ah !

— Oui, et si tu ne lis pas mieux, tu vas lui ressembler.

François reste calme sous cette menace, et reprend avec le même zèle attiédi.

— On trouve de si jolies histoires dans les livres, essaie la maman, en guise d'encouragement.

— Puisque vous m'en racontez.

— Celles des livres sont bien plus intéressantes.

— Plus belles que le petit Poucet ?

— Voyons, *F. U.*

— Les sauvages ont gagné ! s'écrie M. Toto

— Vas-tu te taire ! tu empêches ton frère de lire.

— Non, c'est pas les sauvages, c'est les Français, reprend sur un diapason aussi aigu François profondément humilié.

— Pas du tout.

— Si.

— Petit père, il dit que ce sont les sauvages.

— Ah ça ! François, veux-tu lire, et toi Toto, tâche de rester tranquille !... Le papa a pris sa mine austère, le silence se fait, et un soupir serait perceptible tant il devient complet. François ne regarde plus que l'alphabet, il étouffe une envie de pleurer. Toto est anéanti et reste étendu sur le tapis attendant les événements.

— Très-bien, mon chéri, c'est ça, fait la maman de sa douce voix, et encourageant du regard son petit écolier.

— Papa, François lit très bien.

— Tant mieux.

— Mais, nous irons à la ferme, proteste François.

— Je te le promets. Le papa a souri, Toto l'a vu et se remet à batailler ; Monsieur et Madame échangent un regard qui va ensuite se reposer sur les deux têtes chéries.

—Est-ce que ma petite sœur saura lire? demande Toto, pour qui le problème de savoir lire a pris des proportions infinies.

— On lui apprendra, quand elle sera grande comme toi...

— Elle va venir bientôt la petite sœur ?

— Tu la verras, range tes soldats ; c'est à toi maintenant.

François a fini ; il fait un bond jusqu'à son père qui l'exhausse sur ses genoux ; le bambin tire gentiment les moustaches du pauvre homme, qui ne prend sa voix sévère qu'avec tant de peine, et qui est si heureux de jouer, de rire, de se rouler à terre avec ses deux robustes gaillards. L'entretien commence entre le père et le fils ; mais, soudain, un grand cri les fait retourner... Toto est méchant :

— Je veux pas lire !

— Monsieur !

— Je suis fatigué, ça m'ennuie.

— Allons, mon petit Toto, pour maman !

— Non !

— Prends garde, Toto, je vais venir.

Et déjà François est posé à terre ; Toto n'a pas peur, il fronce les sourcils, serre ses poings :

— Ça m'ennuie !

La maman est craintive : punir, faire pleurer ces chers petits yeux limpides, voir les sanglots soulever la petite poitrine oppressée ! Que ne préfère-t-elle à cela ?

Elle se penche et parle à l'oreille du petit révolté.

Il a fourré un doigt dans sa bouche, retient une larme, il la regarde du coin de l'œil :

Il hésite, et puis, enfin...

— Bien sûr.

— Oui, bien sûr.

Le papa, sans en avoir l'air, a suivi le dialogue avec anxiété ; il n'aime pas punir, mais pourtant il sait qu'il est la justice.

Toto se dirige vers lui, encore un peu boudeur et ému, la mère le pousse en avant.

— Je veux lire, papa !

— Quel bon garçon ! Viens que je t'embrasse. Où est le petit garçon qui criait tout à l'heure ?

— Parti !

— Il ne reviendra plus jamais?

— Jamais ! le gendarme l'a emporté.

Toto éclate de rire à sa propre plaisanterie, et François l'embrasse de bonheur.

— Rien qu'une ligne, maman, fait Toto en retournant près d'elle.

— C'est convenu !

Une ligne ! mais quelle est difficile ! quelle peine ! quels tâtonnements ! quelles hésitations ! quels étonnements ! et surtout que de distractions ! Ce qu'il faut de ruse, de tact, de patience pour captiver quelques instants ces légers esprits qui courent toujours à l'aventure. Une fleur, un rayon, une ombre, le bruit d'une porte, d'un pas, l'aboiement d'un chien..., et la petite imagination a pris son vol ! De là revenir à l'austère complication qui veut que *b a* se prononcent *ba*, quels efforts ne faut-il pas?

La maman aide, souffle, soutient, prononce des lèvres, et quand, après mille peines, la syllabe est dite à peu près, elle en appelle au juge plus sévère pour le faire s'extasier ! Toto surtout est émerveillé de lui-même après chaque succès.

— C'est bien, hein ! maman ? interroge-t-il et de la même haleine, — c'est assez !

— C'est assez pour aujourd'hui, fait le papa, mais demain tu liras un quart d'heure.

Demain ! qu'importe à Toto ; il a bien le temps de penser à demain ; il sent seulement qu'il est libre, il bondit de joie.

— On ne dit rien à maman ?

En un instant, ils sont pendus à son cou, l'étouffant de leurs caresses, la serrant à la suffoquer, la décoiffant de la façon la plus déplorable.

— C'est *ma* maman, fait François.

— C'est la mienne aussi, glapit Toto en repoussant le bras de son frère.

— Vous êtes, tous les deux, mes trésors ; mais lâchez-moi, vous faites mal à maman.

François desserre sa prise aussitôt. Toto est moins délicat et ne comprend pas que ce ne soit pas très agréable d'être suffoqué par ses caresses.

Enfin la maman se dégage, se relève, répare le désordre que les petits hommes ont mis à sa coiffure et les contemple avec orgueil.

— Nous allons jouer maintenant.

— Oui.

On leur ouvre la porte, et les voilà partis le cœur plein d'éclats de rire ; on les entend encore chanter, et le bruit de leurs voix qui s'appellent et se querellent....

Brada.

LA JEUNE FILLE

Voici l'heure tant désirée :
Soudain la fillette a grandi ;
La taille d'enfant s'est cambrée,
Et le bras blanc s'est arrondi.

Il faut décidément qu'on passe
La robe longue : et le corset
S'assouplit avec plus de grâce
Aux contours fins qu'il annonçait.

La mère devient soucieuse ;
Elle se dit : « Comment, déjà !
» La petite fille rieuse,
» Est la personne que voilà !

» Il me semble qu'hier encore
» Elle faisait ses premiers pas ;
» Qu'elle vient à peine d'éclore
» Et repose encor dans mes bras.

» Comme ces oisillons vont vite !
» Ils ne partiront pas encore :
» L'aile est si frêle et si petite !
» Et voilà qu'ils prennent l'essor ! »

Dès lors, près de la jeune fille
Les entretiens sont plus discrets ;
Elle compte dans la famille,
On respecte ses airs distraits.

Adieu, joujoux, cerceaux, poupée !
Elle a le cœur en désarroi ;
Elle est toute préoccupée,
Et ne saurait dire de quoi.

Mais il se passe en sa personne
Quelque fait étrange, anormal ;
A l'air trop vif, elle frissonne,
Le printemps lui fait presque mal,

Elle a besoin de solitude,
Elle a des regards inquiets,
Et va tomber de lassitude
Pour quatre pas qu'elle aura faits,

Enfin, toute dépaysée
Sous le toit qui la vit grandir
Elle pleure : l'aile est poussée,
Et l'oiseau rêve de partir.

RED

LES CHASSES D'AFRIQUE

—

LE BUFFLE

I

L'étoile du matin annonçait par son élévation l'approche du jour, lorsque je quittai mon lit de camp, et que, non sans quelque peine ni force grognements de sa part, je réussis à éveiller le nègre qui me suivait d'ordinaire à la chasse pour porter mes munitions et un de mes fusils.

On ne saurait imaginer de scène plus pittoresque que celle qui m'entourait, tandis que je fumais près du feu réduit en cendres, en attendant que mon serviteur fût sur pied.

Une barrière d'épines entourait un large espace autour du grand mimosa, dont les branches en parasol formaient un abri naturel que les étoiles perçaient de leurs rayons lumineux, et sous lequel une trentaines de Cafres dormaient dans toutes les positions suggérées par une chaleur accablante, avec leurs fusils et leurs assagais auprès d'eux. Au-dessus de mon lit, une peau de buffle étendue me protégeait contre la rosée de la nuit, tandis que deux ou trois autres formaient écran du côté du feu qui défendait l'entrée. En dehors de la clôture, des peaux et des cornes de toute nature gisant pêle-mêle avec d'innombrables reliquats de nos dîners de chasseurs ; plus loin, de grosses pièces de viande de buffle suspendues aux arbres, hors de portée de la dent des hyènes et des chacals. Çà et là des chiens, pelotonnés aux pieds de leurs maîtres, révélaient leur présence par quelque plainte étouffée lorsqu'ils étaient dérangés par les mouvements des dormeurs. Tel était l'aspect de notre camp de chasse durant l'été de 1870, dans le lointain intérieur de l'Afrique orientale.

Au loin, tout était parfaitement calme. Rien n'interrompait le silence, si ce n'est, de temps à autre, le cri lugubre de quelque loup errant. Il faisait déjà si clair, que, deux ou trois fois, je crus voir paraître l'aurore. A la fin, lassé de l'attente, je me mis en marche. Le pays environnant était une grande plaine aride, coupée, çà et là, de massifs d'épines de toute variété. A un mille de distance environ coulait l'Oukamati, rivière considérable, vers laquelle je me dirigeai. C'était l'heure à laquelle le gibier de toute sorte vient boire pour l'ordinaire avant le lever du jour, et j'étais sûr de trouver bon nombre d'antilopes, peut-être même des animaux de plus grosse espèce.

Aussitôt que je vis poindre mon Cafre, je m'avançai, le laissant derrière avec intention ; car, si les indigènes sont, par instinct, des traqueurs de premier ordre, ils n'ont le plus souvent aucune prudence. Or, pour suivre le gibier qui est en mouvement, il importe de ne pas faire le moindre bruit, sons peine de lui donner l'éveil. Je recommandai donc à mon homme de me rejoindre dès qu'il m'entendrait tirer, et, afin d'éviter le bruissement de l'herbe sèche, je me mis à suivre les sentiers tracés par les fauves.

Bientôt je vis s'avancer quelque chose de rougeâtre. C'était un troupeau d'antilopes impallas qui venait de boire. Ils étaient soixante et dix ou quatre-vingts, se mouvant à la file et en silence, semblables à une légion de spectres dans la pénombre du crépuscule. Rien n'eût été plus facile que de les tirer ; mais, comme j'avais dans le camp une ample provision de viande, je jugeai inutile d'effrayer les grosses bêtes, et je laissai passer celles-ci l'arme au bras.

Tout à coup, le « tcha tcha » de l'*oiseau rhinocéros* (1) me fit lever la tête. Mon œil suivit l'oiseau, que je vis se poser à deux cents pas sur la tête d'un énorme buffle mâle. Le reste du corps était caché par un buisson de haute taille.

Je me tins coi. Au bout de quelques minutes, l'animal s'avança vers le découvert et se mit à paître, me laissant voir que j'avais affaire à un « vieux scélérat », comme disent les indigènes, c'est-à-dire à un solitaire d'une taille et d'un âge peu communs. Les vieux taureaux que l'on rencontre seuls sont généralement plus dangereux que leurs congénères qui vivent en société. Celui-ci avait d'ailleurs un aspect peu rassurant. Ses immenses cornes qui, depuis l'œil jusqu'au derrière de la tête, formaient une masse solide et rugueuse impénétrable à la balle, étaient si usées par le temps, que leur coupure naturelle avait presque disparu, et qu'elles formaient deux tronçons énormes à peu près perpendiculaires au front. Son cuir, complètement dénudé par l'effet des ans, était devenu d'une luisante couleur d'ardoise, si ce n'est sur le dos, où le poil d'un brun foncé qui recouvre ces animaux dessinait encore une ligne noire. Son immense encolure, rivalisant en épaisseur avec celle de l'éléphant, semblait étroite en comparaison de sa tête monstrueuse, tandis que la rotondité de sa grande carcasse indiquait que l'animal était, comme embonpoint, dans la plus haute condition. Une douzaine de ces oiseaux à bec rouge, connus sous le nom vulgaire d' «oiseaux-rhinocéros», l'honoraient de leur compagnie, les uns perchés sur sa tête et sur ses cornes, les autres sautillant sur son dos, en quête des insectes dont ils vivent.

Je demeurai longtemps indécis à cause de la présence d'une antilope, qui me gênait beaucoup. Cet animal se tenait entre le buffle et moi, et je ne pouvais m'approcher à une distance convenable pour tirer qu'en faisant partir l'antilope, ce qui pouvait effrayer le buffle. Finalement, l'antilope s'éloigna et me laissa le champ libre.

J'apercevais toujours la grosse bête, cette fois à travers des plantes aquatiques qui entouraient une mare d'eau. Comme, en faisant un détour, je pouvais gagner un buisson vert qui croissait à fort peu de distance de la mare, je me mis en devoir d'exécuter cette manœuvre. En atteignant l'abri désiré, j'entendis un clapotis d'eau bourbeuse ; mon quadrupède s'octroyait évidemment un bain de vase. Il était là, en effet, agenouillé dans le trou, ayant tout un côté déjà recouvert d'une boue noire et visqueuse, qui, une fois sèche, devait former une croûte propre à le garantir contre les piqûres des œstres, le fléau des buffles pendant l'été, malgré l'épaisseur de leur cuir. Sa position était fort avantageuse pour le tir ; mais, au moment où je levais mon fusil, il se coucha sur l'autre flanc et disparut presque en entier dans la vase, pour se relever bientôt toutefois, et s'en venir, tout ruisselant à travers sa cuirasse de boue, se gratter le cou contre un arbre situé à dix pas de l'endroit où j'étais embusqué : il me présentait ainsi son front.

Il y a, au centre de la tête de chaque buffle, à l'endroit de la séparation des cornes, un étroit sillon où une balle, si elle y pénètre, peut causer la mort instantanée ; mais la difficulté est de toucher juste. Cette fissure, qui n'a guère, chez les buffles, en général, plus d'un quart de pouce de largeur, était imperceptible chez celui-ci, probablement à cause de son grand âge. Toutefois, songeant à l'avantage que j'aurais à le tuer sur le coup, je résolus de tenter l'aventure. Je visais donc de mon mieux et je tirais, non sans prendre la précaution de sauter sur un arbre aussitôt après le coup. Au même instant, la tête du buffle apparut au milieu de la fumée. L'animal fit plusieurs charges furieuses de divers côtés, puis s'éloigna au galop.

Il n'y avait pas à en douter, j'avais complètement manqué mon but. Le son indicateur recueilli par mon oreille m'avait appris que la balle avait frappé le bouclier de corne étendu sur le front de la bête. Le buffle était parti intact, et de plus sur ses gardes pour tout le reste du jour. Pourquoi n'avais-je pas visé simplement à l'épaule ? J'aurais eu ainsi toute chance de le démonter et de le rattraper au bout de quelques milles. C'était là mon regret ; mais il n'y avait plus de remède, et il ne me restait plus maintenant qu'à attendre mon Cafre, qui devait avoir entendu le coup de feu.

Il fit bientôt son apparition, et j'eus à subir le feu roulant de questions que, suivant la coutume des nègres indigènes, le drôle n'eût pas même épargné à un chef de sa couleur :

« Sur quoi avez-vous tiré ?

— Sur un buffle, répondis-je brièvement.

— Vous l'avez manqué ? reprit-il en ricanant. Wau ! quelles empreintes ! Où était-il ?... Où étiez-vous ? Où est-il allé ? Wau ! »

Sachant qu'il ne se tairait pas avant que je lui eusse tout dit, je m'empressai de le satisfaire, au milieu de ses perpétuelles exclamations de « wau ! », après quoi il se mit en devoir d'examiner les empreintes. Son œil de lynx lui fit découvrir un éclat de corne au pied de l'arbre sous lequel le buffle avait essuyé mon feu. Puis il se tourna de mon côté et me demanda :

« Le suivrons-nous ?

Sur ma réponse affirmative, il prit mon fusil, reconnut la trace, et partit dans sa direction au pas accéléré.

Pendant une heure, nous n'échangeâmes pas une parole, le noir étant absorbé par la recherche de la piste. Le buffle avait couru droit en amont de la rivière, évitant les fourrés et se tenant dans le découvert ; sa trace était facile à suivre sur le gazon à haute tige. Il était midi lorsqu'elle nous introduisit dans une jungle où nous nous engageâmes résolûment.

Ici je repris possession de mon arme, et nous continuâmes de suivre la marche de notre quadrupède. Nous reconnûmes les endroits où il s'était gîté, sortes de cavernes formées par d'énormes cactus où les rayons du soleil ne pénètrent jamais ; les arbres contre lesquels il s'était frotté, très-faciles à distinguer par la boue attachée à l'écorce ; tous les lieux enfin où il avait laissé des marques de son passage. De temps à autre, le départ subit d'une antilope ukonka ou, dans les places les plus découvertes, d'un impalla, me faisait tressaillir ; car c'est une périlleuse besogne que d'errer dans ces sombres

(1) Sorte de *pique-bœuf* sans doute, comme on verra plus loin. (*N. S.*)

masses de végétation. Une fois, le Cafre me toucha l'épaule en prononçant le mot magique « imbubi », heureusement, ce n'était pas un lion, mais un gros sanglier, auquel sa couleur fauve prêtait une vague ressemblance avec le roi des animaux. Les traces suivaient mille directions contraires ; c'était désespérant. Force nous fut de nous asseoir à plusieurs reprises ; dans ces moments de repos, mon nègre se consolait en machant du tabac.

Il était près de quatre heures lorsque nous découvrîmes que le buffle avait quitté la jungle pour entrer dans les roseaux qui croissaient le long de la rivière. Ces roseaux, formant une bordure de 50 à 60 yards de largeur, sont si épais, qu'ils peuvent cacher la plus grosse bête à deux pas, et s'élèvent à une grande hauteur, souvent à 20 ou 30 pieds. Il est fort dangereux de s'y aventurer, attendu qu'on court le risque d'être surpris, sans aucun espoir de refuge ; aussi les chasseurs de profession, ceux qui chassent pour les peaux et non par amour du sport, les évitent-ils avec soin. Toutefois, poussé par le désir de prendre la revanche de mon mauvais coup, j'y pénétrai par l'endroit que les empreintes me désignaient comme l'entrée du buffle, tandis que mon porteur montait sur un arbre voisin, pour me diriger par ses signes, s'il apercevait quelque chose ; le silence était plus que jamais nécessaire dans ces conjonctures.

Je ne décrirai pas les longues marches et contre marches que je fis à la suite de mon fugitif dans les étroits sentiers pratiqués au milieu des roseaux par ses congénères. La nuit était venue sur ces entrefaites. Je commençais à désespérer, lorsque le cri d'un pique-bœuf, planant sur ma tête, attira mon attention. L'oiseau était évidemment à la recherche de quelque quadrupède. Au bout d'un moment, je le vis se poser sur un roseau, puis s'abattre fort près de moi. Je compris que l'animal était là. Le cœur me battit ; j'allais jouer ma vie sur un coup de dé. Il s'agissait, le moment venu, de tirer juste et promptement. Un vieux chasseur du pays m'avait dit plus d'une fois : « C'est le cas de tuer avec la première balle. » J'avançai pas à pas, retenant mon souffle, et tâchant de faire le moins de bruit possible. Enfin, sur un indice donné par un mouvement dans le feuillage, auquel je ne pouvais me méprendre, j'écartai de la main deux ou trois roseaux, et je vis la grosse tête d'un buffle couché si près de moi, que j'aurais pu le toucher avec mon fusil. Ce n'était pas le moment d'hésiter. Je couvris le centre du front avec mon point de mire et je pressai la détente, en me jetant de côté pour éviter la charge. Les oiseaux s'envolèrent en criant, et le fracas qui se produisit dans ce fouillis de roseaux m'annonça que la bête faisait des efforts pour se lever. Le bruit et les convulsions durèrent une ou deux minutes ; puis j'entendis le mugissement plaintif qui annonce toujours la mort de ce quadrupède. Je m'approchai, quoique toujours avec précaution, et je trouvais mon redoutable antagoniste rendant le dernier soupir.

Je n'avais jamais vu de buffle aussi colossal. La marque de ma balle du matin prouvait que c'était bien le même que j'avais suivi toute la journée. Les cornes se rejoignaient à la base sur le devant, au point que je ne pouvais comprendre que ma balle eût pu pénétrer jusqu'à la cervelle. Le poids qu'il portait sur le front était vraiment fabuleux ; car la masse de corne qui le protégeait, et qui n'avait pas moins de deux pouces d'épaisseur, à l'exception de l'imperceptible fissure du centre, s'étendait de la partie supérieure de la tête jusqu'au-dessus du museau, couvrant presque les yeux, et ne mesurait pas moins de 2 pieds de largeur. Couché comme il l'était, une fois mort, son encolure me venait au-dessus du genou, et tous mes efforts furent impuissants à remuer sa tête, pour examiner les traces de mes balles. Il n'avait point de queue ni presque plus de poil sur son cuir ; mais, comme je l'avais observé le matin, il était extrêmement gras. Tel qu'il était là, gisant dans les roseaux, avec ses énormes proportions éclairées par la lune, tandis que j'avais envoyé mon Cafre chercher des hommes pour le dépecer, il offrait un coup d'œil vraiment imposant.

II

Les meilleurs tirés qu'il y ait pour le buffle sont incontestablement dans les roseaux, surtout lorsqu'un troupeau de ces ruminants s'y est réfugié. Dans ces occasions, il n'y a que celui qui est touché qui bouge ; encore celui-ci reste-t-il parfois immobile, à moins qu'il ne charge. On peut donc tirer un grand nombre de coups dans un espace de temps assez limité. Une belle journée de chasse fut celle à laquelle je pris part en 1870 sur les bords du Nkwavuma. J'avais alors avec moi plusieurs Hollandais. Comme je n'aime guère à chasser en nombreuse compagnie, je partis avec un seul chasseur, laissant les autres se joindre au gros de la troupe. Le Nkwavuma, qui dut être jadis une rivière considérable, est bordé de pentes couvertes d'arbustes toujours verts et très fréquentées par les petits troupeaux de buffles. J'entrepris de battre un des deux côtés du cours d'eau, tandis que mon compagnon de chasse parcourait le côté opposé.

Dans un endroit où les roseaux venaient jusque sur le bord de l'ancien lit, je découvris la trace fraîche d'un lion qui se dirigeait vers le courant. Cela me remit en mémoire une aventure que j'avais entendu raconter à un jeune Cafre de Bombo, arrivée peu d'années auparavant, alors qu'il était encore petit garçon. Il accompagnait sur ce même emplacement un chasseur en quête de buffles. Celui-ci, étant fatigué, s'assit à un endroit où la pente était fort abrupte, en laissant pendre ses jambes. Tout à coup un lion sortit de l'un des fourrés qui s'étendaient au-dessous, et s'élançant comme un chat sur une souris, saisit le chasseur par les jambes et l'entraîna. Les cris lamentables poussés par ce malheureux cessèrent bientôt de se faire entendre, et le petit nègre, plus mort que vif, s'enfuit à toutes jambes loin de ce lieu maudit. Ce n'est là qu'un des mille exemples, cités par les naturels, des ravages opérés par les bêtes fauves.

A. V.

(*A suivre.*)

REVUE DES THÉATRES

VARIÉTÉS

La *Petite-Mère*, comédie en 3 actes de MM. Meilhac et Halévy.

Pourquoi la *Petite* mère? C'est incroyable comme les esprits les plus vifs se laissent guider par la routine. Voilà bientôt quatre ans qu'on ne fait plus guère de vaudevilles ou d'opérettes sans ajouter le mot *petite* au substantif qui détermine le titre de la pièce. Mais nous avons une chicane bien plus sérieuse à faire à MM. Meilhac et Halévy. Ils ont amoindri le mot de *mère* en donnant ce titre sacré à une servante qui a élevé deux jeunes orphelins de haute naissance, en cherchant à les préserver des dangers de l'amour, mais qui a eu la faiblesse d'épouser celui qu'elle a su tirer des griffes des filles perdues, ce qui diminue singulièrement son mérite.

Toute la portée de la pièce est dans les quelques lignes que nous venons d'écrire, mais c'est là son côté faible, car elle ne repose sur aucune idée morale ou philosophique bien assise et n'a sa valeur que dans des détails charmants comme en savent trouver MM. Meilhac et Halévy.

Analyser la *Petite-Mère* serait lui porter un coup préjudiciable ; la comédie ne résisterait pas à l'examen. On pourra, au contraire, trouver quelque plaisir à la représentation, en raison de certaines scènes piquantes interprétées par Céline Chaumont et Dupuis, avec leur verve ordinaire.

La nouvelle pièce des Variétés obtiendra-t-elle un succès de longue haleine? Nous ne saurions le prédire, le public qui fréquente ce théâtre est si *fantaisiste*. Nous n'en voulons pour témoin que la vogue qui a accueilli la *Femme à Papa*, dont plus d'un critique du lundi avait prédit la chute, se conformant alors aux simples règles de l'esprit et du bon goût.

FANTAISIES-PARISIENNES

La *Girouette*, opérette en 3 actes de MM. Hemery et Bocage, musique de M. Cœdès.

La *Girouette* est une opérette sans autre prétention que d'être gaie et amusante, aussi a-t-elle réussi, et cela d'autant mieux que M. Cœdès l'a enrichie de mélodies distinguées et aimables, ne se souciant d'autre chose que de plaire à un public qui se soucie fort peu des luttes entre l'école du passé et celle de l'avenir.

La pièce repose sur divers quiproquos qui ne se racontent point. Qu'il vous suffise de savoir que la donnée a pour base les perplexités du gouverneur Pépin de Birmenstorff, lequel ne sait s'il doit donner la main de sa fille Frédérique au pauvre canotier Hildebert de Brindisi ou au riche capitaliste Eustache de Tolède. C'est des hésitations qui travaillent la tête de ce père trop fortuné qu'est né le titre de l'ouvrage : la *Girouette*. Des détails amusants en font tout l'agrément que fait plus que doubler encore les couplets, ronde, valse, trio, et autres morceaux finement ciselés par le compositeur.

Ajoutons que l'œuvre est bien jouée et mise en scène avec beaucoup de soin. Nous le répétons : c'est un succès.

L'Opéra-Comique a donné la première représentation de *Jean de Nivelle*, 3 actes, paroles de MM. E. Gondinet et Philippe Gille, musique de M. Léo Delibes.

Nous rendrons compte jeudi prochain de cette œuvre importante.

PETITES NOUVELLES

Nous avons à enregistrer la mort de M. Montigny, qui fut pendant trente-cinq ans directeur

du théâtre du Gymnase, aimé de ses pensionnaires et estimé de ses confrères et du public.

Né à Paris en 1812, et par conséquent à peine âgé de soixante-huit ans, Montigny, dont le vrai nom était Lemoine, débuta à vingt-deux ans comme auteur dramatique par un drame, le *Doigt de Dieu*; il fit représenter, également en collaboration, la *Découverte du quinquina* (1836), *Zarah* (1837), *Samuel le marchand* (1838), et, seul cette fois, *Un Fils* (1839). Montigny s'essaya aussi comme comédien. On sait qu'il appartint quelque temps à la Comédie-Française; il était de la grande bataille d'*Hernani*, où il jouait deux rôles : un montagnard et un seigneur. Il était avec Geffroy le dernier survivant des créateurs d'*Hernani*.

Comme directeur, il administra d'abord avec Meyer le théâtre de la Gaîté; puis succéda, au Gymnase, à Delestre-Poirson, en 1844. Il releva la scène du boulevard Bonne-Nouvelle et arriva à en faire la rivale de la Comédie-Française. Il est superflu de rappeler tous les noms illustres, Balzac, George Sand, Dumas fils, Sandeau, Barrière, Augier, Sardou, Gondinet, etc., qui ont été successivement applaudis sur les planches du Gymnase. En 1865, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

M. Montigny venait de céder, cette année, le Gymnase à M. Koning.

On sait qu'en 1845, M. Montigny avait épousé Mlle Rose Chéri, l'excellente comédienne, morte en 1861, au chevet de son enfant malade, avec un héroïsme que les mères trouveront tout naturel, mais que les hommes doivent admirer.

Tout dernièrement, il avait perdu son fils à la suite d'une morsure de chien enragé.

Les obsèques de M. Montigny ont eu lieu lundi, 8 mars, au milieu d'une affluence considérable d'hommes de lettres et d'artistes.

— Mlle Heilbron a adressé à M. Vaucorbeil, directeur de l'Opéra, la lettre qui suit :

« Monsieur le Directeur,

» Il m'est pénible d'apprendre que vous mettez en doute ma bonne foi, en attribuant à un caprice une indisposition qui m'a empêchée de jouer *Don Juan* avant-hier ; du reste, le médecin du théâtre a constaté que j'étais hors d'état de paraître en public.

» Tous ces faux bruits me sont on ne peut plus désagréables, et mon amour-propre d'artiste en est tellement froissé que je viens vous prier, monsieur le directeur, de vouloir bien me rendre ma liberté, en résiliant à l'amiable l'engagement qui me lie à vous.

» Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments très-distingués.

» Marie HEILBRON. »

A cette lettre, M. Vaucorbeil a fait la réponse suivante :

« Mademoiselle,

» J'ai reçu, hier, la lettre dans laquelle vous me proposez la résiliation à l'amiable de votre traité.

» Sans discuter les motifs de votre demande, j'ai l'honneur de vous informer que je vous accorde cette résiliation sans réclamer le dédit stipulé dans nos conventions.

» A partir d'aujourd'hui, vous pouvez vous considérer comme dégagée vis-à-vis de l'Opéra.

» Avec mes regrets, mademoiselle, veuillez agréer tous mes hommages.

» VAUCORBEIL. »

— Une bonne nouvelle pour les dilettantes : on va améliorer la sonorité de l'orchestre de l'Opéra en l'exhaussant sur un plancher placé sur des chevalets. C'est ce qui a été fait dernièrement à l'Opéra-Comique, après que pendant de longues années nous n'avions cessé de demander qu'on fit cette expérience, et l'on a pu constater que l'acoustique de la salle Favart est aujourd'hui excellente. Ce n'est pas la seule modification qui pourrait être introduite à l'Opéra pour en améliorer l'acoutisque ; mais enfin celle qu'on prépare ne sera certes pas inutile.

On eu jugera le soir de la première d'*Aïda* qui n'aura pas lieu le vendredi 12, mais le lundi 15 mars.

— On nous annonce, pour le courant de la semaine prochaine, au théâtre de l'Odéon, la première représentation des *Noces d'Attila*, le nouveau drame en quatre actes, en vers, de M. Henri de Bornier, l'auteur de la Fille de Roland, l'un des plus grands succès de la Comédie-Française.

Voici la distribution complète des *Noces d'Attila*.

Attila		Dumaine
Valter		Marais
Héru		Pujol
Maximin		Brémont
Hernoc		Vialdy (début)
Hellac		Rebel
Mundo		François
Hulden		Bouland
1er captif		Laferté
2e captif		Foucault
Hildiga	Mmes	Rousseil
Gerontia		Méa
Herclé		Marie Samary

Les décors de Chéret. Les costumes dessinés par Thomas.

Le *Siége de Grenade*, tel est le titre pompeux, non d'une tragédie ou d'un opéra, comme on pourrait le croire, mais d'un vaudevile en quatre actes que MM. Chivot et Duru ont lu hier aux artistes du Palais-Royal.

Les rôles ont été distribués à MM. Daubray, Montbars, Hyacinthe, Raymond, Noblet, Numès, Tervil, Petit, Plet, Munié ; Mmes Aline, Duval, Marot, Berthou et Miette.

— Le 15 février 1849, M. Labiche a fait représenter au théâtre de la Montansier un monologue intitulé : *Une Dent sous Louis XV*.

Cette petite pièce, écrite en collaboration avec M. Lefranc, était jouée par Ravel.

A la fin de l'ouvrage, l'artiste chantait au public le couplet suivant :

Air : de la *Colonne.*

L'auteur de cette bagatelle
En est, messieurs, à son début...
Il n'a jamais compté beaucoup sur elle
Pour arriver un jour à l'Institut!
Vous désarmer ce soir est son seul but.
A votre indulgence il aspire ;
Seule, elle peut sauver des accidents :
N'allez pas nous montrer les dents,
A moins que ce ne soit pour rire!

Ce couplet est assez curieux à rappeler au moment où l'aimable et fécond vaudevilliste fait son entrée à l'Académie française.

— La Ville de Paris vient d'introduire l'étude de la lecture à haute voix dans les écoles primaires communales.

Un concours de fin d'année donnera un prix par chaque école ; de plus, les lauréats concourront ensemble pour des prix d'excellence, qui seront représentés par des livrets de Caisse d'épargne de 100 fr.

Six cours nouveaux pour les instituteurs et les institutrices seront faits dans les mairies de Paris.

Les professeurs nommés par M. le préfet sont : MM. Worms et Dupont-Vernon, de la Comédie-Française ; MM. Bertou et Ricquier, du Vaudeville ; Mlle Delaporte et M. Menéhant.

— On a repris lundi soir au Troisième Théâtre-Français : *Autour d'une Chambre*, le monologue de MM. Maurice Desvallières et Gaston Joria, qui avait si vivement réussi dernièrement en matinée.

Mlle Lucie Bernage qui l'interprète avec une finesse et une grâce charmante a remporté un nouveau succès.

Cette petite pièce simple comme mise en scène et facile à jouer, sera certainement dite dans les salons.

La brochure vient de paraître chez Michaud, 14, rue de Grammont.

— Un romancier, qui a obtenu un succès incontestable dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. Louis Collas, vient de publier chez Dentu un nouveau roman : *Le Fils du Garde-Chasse*. Cet ouvrage a été couronné par le Ministère de l'Intérieur, qui avait mis au concours une production destinée à servir la cause des principes les plus élevés de la morale en lui prêtant le charme de la fiction.

Emouvante et dramatique, l'action se déroule tantôt dans le tumulte des vices et des passions de Paris, tantôt au milieu des sourdes et effroyables luttes d'une maison de détention ; mais le lecteur y rencontre aussi des scènes de la vie champêtre d'une exquise fraîcheur, et une grande variété de situations et de caractères nettement observés. La conclusion, c'est que l'honnêteté est encore le meilleur calcul pour être heureux en ce monde. Le public confirmera assurément le jugement de la Commission du Ministère.

ÉLEGANCE PARISIENNE.

Le Journal de la Jeunesse, année 1878, vient de paraître en deux beaux volumes, pour la plus grande joie de nos jeunes gens, quels que soient d'ailleurs le sexe et l'âge, et je pourrais même ajouter à la plus grande satisfaction des papas et des mamans, qui mettent soigneusement à profit les heures de sommeil de leurs enfants pour se récréer à leur tour à la lecture des charmantes histoires contenues dans cette publication, l'une des plus intéressantes de la maison Hachette et Ce.

En fondant *le Journal de la Jeunesse*, MM. Hachette et Ce répondaient en quelque sorte à un besoin, et la meilleure preuve de ce que nous avançons, c'est que, dès la première année, le retentissement de cette publication, si intéressante à tant de points de vue, était immense.

Depuis cette époque, *le Journal de la Jeunesse* a partout gagné du terrain, et il se trouve aujourd'hui dans toutes les mains. Comment d'ailleurs en serait-il autrement ? Ne trouvons-nous pas, dans ce recueil spécialement destiné à l'enfance, les noms les plus autorisés dans la littérature moderne accolés à ceux des plus habiles graveurs ? Les écrivains les plus distingués viennent à honneur aujourd'hui de venir apporter leur pierre à l'édifice destiné à la régénération de la jeunesse, ils veulent par leurs sages leçons,

tout autant que par les conseils que leur dicte l'expérience, amener ces jeunes âmes à connaître de bonne heure la vie, et à les mettre en garde contre les surprises que leur ménage l'avenir.

Bien noble mission à laquelle nous ne pouvons que nous associer de tout cœur, en faisant les vœux les plus sincères pour que le but qu'on se propose soit atteint !

Ainsi que nous le disions l'année dernière, une large place est réservée dans *le Journal de la Jeunesse* à toutes les questions qui intéressent la géographie, l'histoire naturelle, l'industrie et toutes ces connaissances élémentaires qui sont du domaine de l'éducation et que trop souvent, hélas ! nous négligeons par nonchalance, sinon par paresse. De nombreuses illustrations, aussi saisissantes que variées, complètent singulièrement le texte et quelquefois même le suppléent.

Est-il étonnant, avec de tels éléments de succès, que *le Journal de la Jeunesse* ait fait fortune aussi rapidement, et qu'il ait repris pour son propre compte la fameuse devise de Fouquet : *Quo non ascendam !* où ne monterais-je pas!

C. D'AMEZEUIL.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages.* — Sommaire de la 1000e livraison (6 mars 1880). — *La Syrie d'aujourd'hui*, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique (1875-1878). — Texte et dessins inédits. — Onze dessins de D. Lancelot, G. Vuillier, E. Zier et Taylor.

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie*, publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 35, rue Bonaparte, d'élégantes couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.

Le théâtre Thomas-Holden, 11, faubourg Poissonnière, obtient chaque jour, avec Les Fantoches, des bravos bien mérités. En effet, il n'y a rien de plus curieux que de voir exécuter, par ses petits bons hommes en bois, de véritables tours de force ; rien ne les gêne, la danse, le chant, pas même la dislocation.

Le concert des nègres, vocal et instrumental, attire chaque jour, à 9 heures, une foule considérable.

Matinées : dimanches, jeudis et fêtes.

Au Cirque Fernando, débuts des frères Olehamcky, les sauteurs américains, et le *Groom voltigeur*, scène comique nouvelle.

COLLECTION
du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Monnet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Fasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugraud. — Castellano — Mlle Seriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvell — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Frelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valére — Rouviére. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Héléne Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrougé. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delaunoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé-Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menn. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert. — Fugère. — Daltona. — Krantz — Alice Lody. — Lucio Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès. — Lueo. — Anne Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legrand. — Thiron. - Marius Roux. — Angeline Fatou. — Littré. — Ferdinand de Lesseps. — Rosita Maurl. — Eugène Lorrain. — Emma Fleury. — Jules Sandeau. — Marie Hamman. — Auguste Maquet. — Noémie Vernon. — Camille Doucet. — Geneviève Dupuis. — Arsène Houssaye. — Jane May. — Barré. — Provost-Ponsin. — Ferdinand Fabre. — Jonassain. — Mme Edmond Adam. — Charles Lepère. — Julie Bennati. — Alice Marot. — Mlle Carol. — Mlle Lecomte. — Eugène Spuller. — Amélie Rey. — Camille Flammarion. — Louis Blanc. — Jules Favre. — Lola Gomez. — Gustave Droz. — Crémieux. — Maurel.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

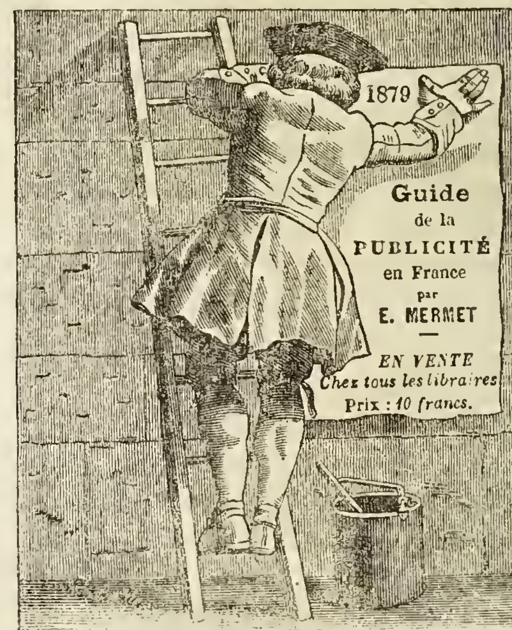
Paris.	*un an.*	14 *fr.*
Départements	—	16 *fr.*
Etranger	—	20 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

25, Passage Verdeau, 25, Paris

(Affranchir).



L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME

AUTEURS DRAMATIQUES

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché NADAR

TRAGEDIE

MUSIQUE

EUGÈNE LABICHE

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 357

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau. 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 18 au 24 Mars 1880

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

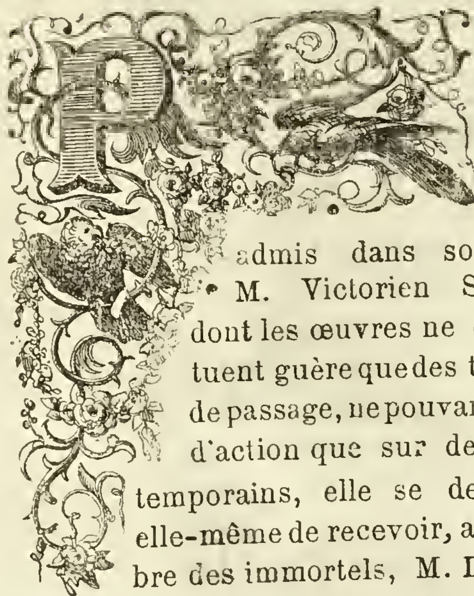
PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCLVII

—

EUGÈNE LABICHE



Puisque l'Académie française avait admis dans son sein M. Victorien Sardou, dont les œuvres ne constituent guère que des travaux de passage, ne pouvant avoir d'action que sur des contemporains, elle se devait à elle-même de recevoir, au nombre des immortels, M. Labiche qui n'est rien moins qu'un petit neveu de Molière par le talent.

Si l'auteur du *Chapeau de paille d'Italie* n'est point un maître dans l'art de manier avec éloquence la langue française, bien peu d'auteurs dramatiques ont eu autant de *vis comica ;* de plus, dans beaucoup de ses pièces, — qu'il intitule vaudeville, — on voit poindre un grain de saine philosophie.

Né à Paris en 1815, Eugène Labiche quitta le droit pour la littérature, et, dès l'âge de vingt ans, il faisait paraître des petites *nouvelles* dans les journaux.

En 1838, avec un roman intitulé *la Clef des champs,* il donna son premier ouvrage au théâtre : *l'Homme infiniment poli.* Cette pièce, faite en collaboration avec Marc-Michel, servit de débuts à Grassot qui devait être pendant si longtemps un des interprètes de M. Labiche.

Je n'ai pas besoin de donner les noms des cent cinquante pièces environ que Labiche a fait représenter depuis quarante ans sur nos théâtres de genre. Je dois toutefois faire remarquer que rarement il en a été seul l'auteur. Il est vrai que quelle que soit l'autorité que pourraient revendiquer ses collaborateurs, dont les principaux furent : Marc-Michel, Lefranc, Clairville, Varin, Delacour et Dumanoir, on sent toujours la direction de son esprit dans les comédies du Vaudeville qu'ils signèrent ensemble.

Pour montrer quelle place considérable a tenu Eugène Labiche dans le théâtre contemporain, il me suffira de rappeler ses plus grands succès.

Qui ne connaît *le Chapeau de paille d'Italie, Célimare le bien-aimé, le plus Heureux des trois,* ces odyssées inénarrables, qui ont provoqué un long éclat de rire pendant plus de cinq cents représentations et sont devenues des modèles d'un genre dont on n'a pas encore épuisé l'heureuse veine.

Et la *Cagnotte*, dont le premier acte est, particulièrement, un chef-d'œuvre d'observation ?

Et le *Voyage de M. Perrichon,* qui restera une des comédies les plus fines et les plus franchement gaies de l'époque.

Les *Petits oiseaux*, où une pointe de mélancolie s'allie si bien à une bonne humeur entraînante.

Les *Vivacités du capitaine Tic*, une étude prise sur le vif et conduite avec une verve et un esprit des plus charmants.

La *Poudre aux yeux*, une de ses comédies les plus soignées et les mieux réussies ;

La *Grammaire*, une petite merveille, dont la place serait à la rue de Richelieu.

Labiche est entré à la Comédie-Française avec deux ouvrages, *Moi* et la *Cigale chez les Fourmis*; mais là n'est point son titre de gloire, pas plus que sa réputation ne s'est agrandie avec les livrets qu'il a donnés à l'Opéra-Comique : le *Corricolo*, musique de Poise, et le *Fils du Brigadier*, musique de Victor Massé.

C'est avec les comédies que j'ai citées, et, au moins autant, avec une vingtaine de petites pièces en un acte absolument parfaites au point de vue où l'auteur s'est placé pour les faire, que le nouvel académicien laissera un bagage pour nos arrière-neveux.

Parmi ces délicieux ouvrages si français par la tournure d'esprit, si pleins de verve et de rire, j'en citerais, au hasard, plusieurs qui ont aidé puissamment à la fortune du Palais-Royal. Tels sont : *Edgard et sa bonne, Si jamais je te pince, l'Affaire de la rue de Lourcine, Embrassons-nous, Folleville, l'Omelette à la Follembuche, un Garçon de chez Véry, Deux Papas très-bien, un Pied dans le crime, le Livre bleu, le Choix d'un gendre, le Petit Voyage,* etc., etc., autant de chefs-d'œuvre du genre qui constituent un art dramatique très-particulier auprès duquel notre génération a longuement puisé des éléments de plaisir.

Labiche restera donc, sous plusieurs rapports, un des représentants les plus autorisés de notre théâtre contemporain. S'il n'a pas l'élévation de pensée et la beauté de la forme à l'instar d'Émile Augier, s'il n'a point cherché à fonder une école de morale d'un genre tout nouveau, comme Alexandre Dumas fils, s'il a sacrifié aux goûts du jour avec moins d'habileté que Victorien Sardou, il a autant d'originalité qu'eux et peut revendiquer une action au moins égale sur la masse des spectateurs.

Depuis quelque temps, M. Labiche avait manifesté l'intention de ne plus travailler pour le théâtre. Sa nomination à l'Académie française modifiera-t-elle la décision qu'on lui prête, nous l'espérons tous, car nous pouvons encore attendre de lui quelques-unes de ces comédies, vives et enjouées, qui nous font passer de si agréables moments.

Le théâtre de Labiche vient de paraître en volume. C'est sa première consécration pour la postérité. J'ai voulu voir s'il restait à la lecture aussi complet qu'à la scène, et je constate que j'ai éprouvé le plus vif plaisir à suivre les feuillets du livre qui m'entraînaient tout autant que le firent les remarquables comédiens du Palais-Royal. Il y a en effet une action si bien menée, tant d'esprit, tant de gaieté dans ces charmantes comédies, qu'on est ravi d'un spectacle aussi sain, aussi français et aussi franchement amusant.

FÉLIX JAHYER.

POUR L'AMOUR DE L'ART

Berthe et Adeline, les deux inséparables, se sont dit l'autre jour qu'elles allaient apporter quelques modifications dans leur existence...

— Je veux lire des ouvrages sérieux et me reposer, fit Adeline.

— Je suis souffrante, répliqua Berthe, je veux me lever tard ; je sens que j'ai besoin de quelque temps de solitude.

Ces deux amies mentaient : elles étaient tout simplement dans une crise d'ennui aigu, et avaient résolu de faire quelque chose d'extraordinaire pour en sortir. Mais la chose était difficile : une retraite chez les dames de la rue du Regard ? elles en avaient essayé déjà ; des bains russes avec massage ? peuh !... peuh !... des leçons de chant ? c'est ennuyeux ; et Dieu sait pourtant que le professeur de ces dames est fort indulgent ; des leçons de danse ? c'est fatigant.

On pourrait encore songer à des séances de magnétisme ou au professeur de déclamation. Mais tout ceci ne leur disait rien : les gens qui s'amusent beaucoup deviennent promptement inamusables.

Berthe avait bien pensé à faire des excursions consacrées à l'étude de la botanique, et elle avait été trouver un vieux

savant du Jardin des Plantes, cet homme charmant qui demeure en face les serpents, vous savez bien? Ce professeur avait tout d'abord ri à l'idée de voir l'élégante Berthe en grandes guêtres et en chapeau rond ; mais il lui avait démontré que la saison était trop avancée.

— Les plantes dorment, chère madame, attendons leur réveil ; et si en avril ou mai.....

Mais il s'agissait bien d'avril.

Adeline avait essayé de prêcher dans un lointain couvent des filles affligées ; mais ses sermons l'avaient ennuyée plus que tout autre ; et, d'ailleurs, en femme sincère, elle avait tout à coup pensé qu'elle n'était point encore assez parfaite pour monter en chaire.

Enfin, sans se communiquer leur idée, ces dames s'arrêtèrent à la même : louer un atelier dans un quartier éloigné et y faire de la peinture et de la sculpture depuis midi jusquà cinq heures. Il leur semblait que l'art les réclamait impérieusement. Elles l'avaient pourtant bien abandonné, ce pauvre art ! depuis les têtes d'études et les premiers essais du couvent ; mais peu importe, le projet était bon ; d'ailleurs, rien n'est plus seyant qu'un atelier : une vareuse de laine sur une robe traînante, la cravate bleue à pois, les cheveux dans un filet et de belles mains blanches qui touchent à tout, furètent dans les cartons, redressent les chevalets. On est toujours très en beauté dans un semblable cadre.

Et puis, des modèles en plâtre, des mannequins, des costumes, des draperies, et, ma foi ! qui sait ? des séances de vrais modèles peut-être. Que de courses, que d'emplettes ! que d'activité à déployer ! il faut tant de choses dans un atelier ! Elles achèteraient un poêle des plus compliqués : car enfin il faut avoir une température douce et prévoir que les modèles un peu déshabillés auront besoin d'avoir chaud ; et ne sera-t-il point charmant d'avoir un fourneau à l'esprit-de-vin sur lequel on pourra faire une tasse de chocolat ? Et le mystère, quel charme ! car il ne faudra rien dire à personne. Lorsqu'on veut travailler sérieusement, la première condition est la solitude ; l'amie la plus intime même vous fait perdre votre temps, et les mondains sont ennemis de tout travail suivi. Il suffirait d'annoncer la résolution de faire quelque chose pour que chacun s'ingéniât à y mettre obstacle.

Les apprêts furent moins compliqués, peut-être, pour Adeline que pour Berthe. Adeline sculptait : de la terre, de l'eau et ses menottes roses, voilà le principal. Son installation fut des plus simples : des escabeaux en chêne, un grand fauteuil en cuir uni orné seulement d'une dentelle dorée, des tapis épais, une grande horloge flamande ; mais sur les murs tous les modèles possibles ; tout ce qui peut se mouler y était. Et, bien entendu, dans un coin de l'atelier, sur un piédestal : Sainte Vénus de Milo, gardienne du temple.

Berthe avait été plus luxueuse : un grand divan tenait tout un côté de l'atelier ; elle y dormait quelquefois roulée dans une peau d'ours noir sous le regard profond d'une superbe copie de la Monna Lisa de Léonard.

Pour être juste, il faut avouer que ces dames n'avaient que des talents de pensionnaires ; mais qu'est-ce que cela fait ? Le but était de se désennuyer, et nullement celui de laisser une œuvre à la postérité.

Les premiers jours, la nouveauté de la chose les amusa vraiment ; cela se comprend ; il n'était point désagréable, par un dernier soleil, de partir prestement à pied dès le déjeuner, d'acheter chemin faisant des violettes, des gâteaux, et de grimper furtivement les quatre étages qui conduisent au sanctuaire de l'art. Mais il plut ; les premiers essais donnèrent de la peine ; il faut s'y remettre. Et puis, quand le jour tombait, tous ces mannequins, tous ces grands plâtres prenaient un aspect fantastique qui rendait ces dames un peu nerveuses ; vite elles allumaient la lampe, et la lumière chassait les fantômes.

Mais, décidément, tout en constatant que le projet d'avoir un atelier était bon, les nobles artistes pensèrent qu'il y fallait quelque chose de plus ; et comme lorsqu'on veut s'adonner à l'art, il faut s'y abandonner tout entière et envisager nettement toutes les exigences qu'il impose, elles n'hésitèrent point à conclure que ce qui leur manquait, c'était un modèle !... Eh bien ! mais après tout la chose, n'était point impraticable : n'existe t-il point tout un monde qui fait métier de l'être. Il ne s'agissait que de se renseigner.

Mais un modèle, lequel ? car enfin, peindre ou sculpter des femmes, cela n'aurait vraiment aucun intérêt ; ces dames en savaient là-dessus autant qu'on en pouvait savoir ; d'un autre côté, s'enfermer avec un de ces hommes qui pose le Christ, les Hercule et les brigands calabrais, était chose un peu effrayante. Et puis quoi ? rester alors sans parler pendant toute la séance ? Cela ne serait point gai du tout.

Elle passèrent par les mêmes angoisses. Ah! l'art fait payer cher ses faveurs! Elles étaient perplexes; l'idée de cesser de travailler leur était à la fin venue. Quel dommage ! et un soir qu'elles s'étaient rencontrées à l'Opéra, elles s'étaient même lancé ces phrases à l'oreille :

— Je suis mieux ; j'irai bientôt vous chercher pour courir les magasins.

— Et moi, pour monter à cheval au premier jour, chère...

Mais, ce même soir-là, elles aperçurent justement en même temps celui qui devait leur aplanir le rude chemin du travail. C'était le gros Hector qui, lui aussi, sortait de l'Opéra. Au moment où elles l'aperçurent, il passait les manches de son paletot avec un certain moelleux qui donna fort à penser à ces dames. Hector est un bellâtre que tout le monde connaît. Berthe et Adeline s'étaient souvent moquées de sa beauté correcte, mais un peu massive. Il le savait et leur en avait gardé rancune. Mais, ce soir-là, elles le regardaient d'un tout autre œil. La familiarité dans laquelle elles vivaient depuis quinze jours avec la beauté antique avait totalement changé le cours de leurs idées ; puis Hector passait pour bête ; on pouvait donc tenter avec lui ce qu'il eût été impraticable de proposer à tout autre; d'ailleurs, elles le trouvaient beau, selon l'antique, et il n'y avait rien à faire à cela. Voilà ce que c'est que de contempler avec recueillement les formes grecques et romaines.

Il fut très facile à ces dames de faire comprendre à Hector que le sort lui était devenu moins rigoureux.

Elles le rencontraient partout ; donc, un petit coup d'œil, un éclat de rire à propos de rien, quelques mots insignifiants derrière le confessionnal de l'éventail, puis en quittant le salon un regard bien d'aplomb et... tout était dit. Hector fut initié, quelques jours après cette rencontre, au secret de l'atelier et à l'honneur qui l'y attendait. Il se prêta de très bonne grâce au rôle auquel il était appelé.

Il le put d'autant plus facilement, qu'en cette saison on n'a pas grand'-chose à faire. Il regretta même beaucoup que ces dames ait laissé en oubli si longtemps des talents très remarquables. Et le mystère donnait, pour lui aussi, un grand charme à la chose.

Le premier essai fut laborieux, mais intéressant ; et Hector ayant surpris un air de vive satisfaction sur la physionomie de son peintre ordinaire, pensa avec raison qu'il était maître de la situation ; d'ailleurs, il était le modèle des modèles, arrivait juste à midi et demi chez Berthe et à deux heures et demie précises chez Adeline, et, ce qui est mieux, leur gardant à chacune le plus profond secret. Quand il fut tout à fait certain que ces dames, illusionnées par l'inspiration d'en haut, ne consentiraient pour rien au monde à cesser les séances, il déclara... c'était mal, j'en conviens, il déclara à Berthe qu'il voulait être peint en Samson et à Adeline qu'il tenait absolument à être représenté en athlète.

Il n'y avait point là à dire : c'était à prendre ou à laisser!...

Au premier moment, les artistes s'indignèrent :

— Quoi, Hector, ce profil perdu ne vous suffit pas? la vérité de cette arcade sourcilière?...

— Quelle ingratitude! cette tête pensive que couronnent ces lourdes boucles à la Caracalla...

— Tant que vous voudrez, mais je maintiens mon dire, continue Hector qui savait que l'habit noir était le costume qui lui allait le moins bien.

— Je suis absolument décidé; je ne veux point d'un portrait banal : Il faut vous dévouer à l'art, oui ou non, et voir les choses de haut, mesdames.

Berthe qui était violente l'accabla d'injures, se tordit les mains, dit que dans la vie rien n'était possible... Elle se plongea la tête dans sa peau d'ours et pleura...

Mais tout ceci était parfaitement inutile. Hector n'était nullement nerveux; c'était un gros garçon de vingt-cinq ans, très bien portant, qui passait neuf mois de l'année à chasser et à courir dans ses terres; et qui ayant trouvé ces dames un peu mijaurées avec lui l'hiver dernier, saisissait la vengeance bien tentante qui s'offrait à lui.

Aussi lorsque Berthe, lasse de pleurer, leva sa tête éplorée de dessus sa peau d'ours, il n'y avait plus d'Hector chez elle.,. non... mais il y avait sur l'estrade de modèle un Samson : Ah! mais quel Samson!...

Eh bien! l'amour de l'art est si puissant que l'artiste révoltée fut tout à coup soumise et... Berthe reprit gravement ses pinceaux. Pour Adeline la chose fut plus difficile; mais Hector, tout simple qu'il était, avait depuis longtemps saisi la différence notable qui existe entre l'organisation de ces deux dames. Pour Berthe : la surprise, le dévouement à l'art, l'exaltation de la beauté, le culte de la forme! Pour Adeline, il employa d'autres moyens : le raisonnement, la persuasion, la prière... Et puis Adeline comprenait peut-être l'art de moins haut que Berthe : chacune a sa manière; et d'ailleurs Adeline était depuis si longtemps condamnée à sculpter des pieds d'enfants, des têtes de Méduse, et des ailes d'anges pour des bénitiers, qu'elle fut un peu curieuse de sculpter d'autres sujets. Et ma foi quand le travail ne rebute point, une chose en amène une autre; après la tête, il faut bien modeler le col, attacher des bras et ainsi de suite...

Ces séances, languissantes d'abord, devinrent pleines d'entrain et de charme. Ces dames n'avait jamais été plus gaies, plus heureuses, plus jolies par conséquent. Elles se rencontraient souvent le soir au théâtre et prenaient sans le vouloir des airs fins :

— Eh bien! ma chère, je n'ai pu aller vous prendre encore, pardonnez-le moi?

— C'est moi qui ai des excuses à vous faire; je me soigne encore. Il me faut du repos...

— Et à moi donc.

— A bientôt, pourtant.

— Je l'espère.

Mais un jour vint où elles ne purent résister au plaisir de se narrer leurs gloires. Il en arrive toujours ainsi : les secrets n'ont qu'un temps. Ces dames grillaient de parler de leur bonheur.

Or, donc, lundi, sous le péristyle de l'Opéra, elles se chuchotèrent à l'oreille, tandis que les hommes qui les accompagnaient se communiquaient les nouvelles de la Chambre.

— J'ai à vous parler.

— Je ne veux rien vous cacher.

— J'ai depuis longtemps quelque chose à vous dire.

— Je vous aime trop pour être mystérieuse avec vous.

— C'est si bon la confiance.

— J'ai souffert d'en manquer, allez.

— Cela ne vous arrivera plus, n'est-il pas vrai?

— Oui, ma très chère.

— Pouvez-vous être matinale un jour, un seul?

— Pour être avec vous, certainement.

— Eh bien! j'irai vous prendre demain matin en fiacre. J'ai quelque chose à vous montrer...

— Moi de même : vous me donnerez bien une demi-heure, n'est-ce pas?

— Tout ce que vous voudrez bien prendre de mon temps jusqu'à midi vous appartiendra.

— Que je suis aise de vous avoir ouvert mon cœur!

— Décidément nous ne sommes point nées pour nous faire des cachotteries.

— Eh bien! voici l'affaire : j'ai recommencé à faire de la peinture.

— Moi de la sculpture.

— Il fallait un modèle et...

— C'est tout simple; j'en ai fait autant.

— C'est tout une histoire; mais je veux vous laisser la surprise.

Et mille amicales coquetteries. Puis, le lendemain matin, quelle gaieté touchante! Elles allèrent d'abord à l'atelier de Berthe, boulevard Lenoir. Certes, l'escalier de cette maison toute bourgeoise n'était point souvent hanté par des talons aussi vainqueurs ; dès la serrure on sentait la femme élégante : la clé qui l'ouvrait était si petite qu'un amoureux aurait pu la porter à sa cravate.

La lourde draperie de tapisserie soulevée et la porte refermée, Adeline commença à s'extasier de bonne foi; elle s'approcha vite de la toile qui était sur le chevalet et ne put retenir un cri. Berthe le prit pour un cri d'admiration et la remercia sincèrement de l'indulgence de son jugement; elle pensait que son amie allait nommer le modèle : mais point... Adeline, remise de son émotion, avait tout aussitôt songé à en imposer une semblable à son inséparable. Et après que le vocabulaire des compliments d'artistes fut épuisé et qu'on eut fait une petite dînette, car il y avait dans les armoires une quantité de provisions et des plus recherchées, les deux amies remontèrent en fiacre pour gagner la rue Blanche où était l'atelier d'Adeline. Vous jugez quel coup de théâtre!

Le premier choc subi, l'athlète fut admiré comme il méritait de l'être et tout en continuant à causer d'art, ces dames courroucées contre Hector, prenaient la décision de le remplacer par un type moins romain, mais plus sûr.

Elles se croyaient plus jouées, plus trahies qu'elles ne l'étaient; elles pensaient que le modèle s'était vanté de ses succès auprès de l'une et de l'autre. Hector, ainsi que nous l'avons vu pourtant, avait été discret; c'est la seule qualité que donne le monde; les élus comprennent vite que la société parisienne repose sur une loi d'absolue discrétion. Sans le moment de confiance des deux artistes, elles auraient certainement toujours ignoré la double existence de Samson et de l'athlète.

Voulant signifier à Hector un congé et en même temps faire disparaître des temples de l'art, toute trace de la sérieuse étude qui les avait occupées, Berthe et Adeline résolurent de lui expédier chez lui le portrait et le plâtre sortis de leurs mains et de leur cervelle.

A l'aide de trois commissionnaires et de quatre courses de fiacre pour effacer toute indication de parcours, elles purent exécuter leur projet; et vers sept heures du soir, au moment où le brave Hector causait tranquillement avec son ami, en procédant à sa toilette du dîner, il vit tout à coup apparaître dans son domicile les deux reproductions dues au talent de ces dames.

Mon Dieu! il les reçut sans colère, et comme l'ami présent se permettait les plus sanglantes critiques, il avoua que ces objets imparfaits avaient été pourtant créés par deux femmes qui l'aimaient.

— Eh bien! ma foi, répondit l'ami, il faut avouer qu'elles ne te voyaient point en beau.

Le sévère critique parti, Hector examina avec plus de soin ses images. Le jour favorable de l'atelier et sa disposition d'esprit quand il les avait contemplées, l'avaient empêché de les juger à leur juste valeur. Elles étaient atroces,

et, ma foi! sans orgueil, le modèle méritait mieux.

Il trouva donc bon, pour faire connaître à ces dames son jugement définitif, de leur renvoyer leur œuvre. Et c'est ainsi qu'au beau milieu d'un dîner de famille, on vit arriver, chez l'une et chez l'autre de nos muses, une étude... sans nom! Les grand'mères prirent leur pince-nez, et prononcèrent le gros mot *obscénité;* les autres parentes dirent simplement que cette chose était affreuse!...

On trouva bien qu'il y avait une vague ressemblance avec quelqu'un du monde; on se mit à chercher.

Les femmes se livrèrent à ce travail de recherche avec beaucoup de précaution, craignant de dire une bêtise...

Mais qui?

On avait vu cette figure quelque part.

On ne réussit point à trouver.

En tous cas, on déclara la plaisanterie du plus mauvais goût.

Chacune au coin de son feu, Berthe et Adeline, enfoncées dans les profondeurs d'un grand fauteuil, furent ce soir-là d'une humeur massacrante.

On ne saura jamais pourquoi. Il y a ainsi dans les familles beaucoup de choses qui ne s'expliquent pas... heureusement.

VAL.

BAINS MILITAIRES

— Mon colonel, je viens prendre congé de vous, et vous remercier de votre généreuse intervention. Grâce à vous, je vais pouvoir soigner ma blessure qui ne veut pas entendre raison.

— Où vous envoie-t-on!

— A l'hôpital militaire de X.-les-Bains.

— Je vous plains, lieutenant. Ce sont des eaux du diable. Si vous saviez dans quel état j'en suis revenu...

— Ne vous ont-elles pas réussi, colonel?

— Ah? mille tonnerre! Elles m'ont fait un effet... Tenez-vous à vous marier!

— Pas le moins du monde.

— Eh bien! ne prenez pas de bains...

— Je ne vois pas le rapport, mon colonel...

— Ecoutez-moi. Je m'intéresse à vous; je ne vous cacherai rien, si vous me promettez le secret.

— Vous avez ma parole.

— Or donc, attention!

—

— C'était en... Vous consulterez l'annuaire. Je venais de passer lieutenant comme vous. Un matin, à la manœuvre, je tombe de cheval. Rien de cassé, Dieu merci! de simples froissements dans les muscles. Mais je n'en valais guère mieux. Impossible de continuer mon service. On m'envoya donc, moi aussi, à l'hôpital militaire de X.-les-Bains.

Je n'ai rien à dire de son installation. Les cabinets sont très confortables. Il y en a une vingtaine rangés en deux lignes. Le couloir qui les sépare conduit à une petite pièce où se trouve le chauffoir à linge. De huit heures à dix heures du matin, un infirmier fait le service des baigneurs. C'est très bien.

A l'époque dont je vous parle, le docteur de l'établissement était un brave homme qui ne vivait que pour ses malades. Il en est mort. Il habitait avec sa famille un pavillon qui donnait sur la grande cour de l'hôpital. Sa famille se composait de sa femme et d'une fille unique. Arrêtons-nous ici.

Sa femme... un sapeur en jupons. Moustaches aux lèvres, barbe au menton. L'œil vif, le nez rouge, le teint jaune et un embonpoint à se refuser à tout alignement. Sa fille!... Ah! lieutenant, si vous l'aviez connue comme moi! Mais ce n'est pas le moment de la détailler. Elle s'appelait Agathe, et elle avait vingt ans. Quand elle traversait la cour, soit pour faire une commission de son père dans l'intérieur de l'hôpital, soit pour aller se promener dans la ville avec sa mère, les malades se croyaient en convalescence, et les convalescents en bonne santé.

Nous étions alors plusieurs officiers en traitement, jeunes, ardents et pas mal farceurs. Mais nous nous tenions sur la défensive. Agathe nous effrayait; et, quand elle passait devant nous, après l'avoir saluée respectueusement, nous ne manquions jamais de nous écrier en chœur : Prelotte! si elle était la femme d'un autre, comme elle ferait bien notre affaire!

Elle nous aurait effrayés bien davantage si nous avions seulement soupçonné les plans ténébreux de sa mère... Mais je ne savais rien, tout comme mes camarades; et, quand j'ai su... il était beaucoup trop tard.

Cette mère ambitieuse, confiante dans la merveilleuse beauté de sa fille, avait d'abord rêvé pour elle un mariage splendide. Dans cet espoir, pendant plusieurs années, elle l'exposa à toutes les promenades de la ville, à toutes les fêtes du Casino. Mais comme Anne, ma sœur Anne, elle ne vit rien venir.

Les Américains abondaient à X.-les-Bains, pendant la saison; et les baigneurs préféraient les dollars des belles étrangères aux charmes de la pauvre Agathe. Sa mère fut donc obligée de se rabattre sur les malades de son mari. Lorsque j'arrivai pour ma chute de cheval, depuis un an déjà, elle était en chasse du côté de l'hôpital, et, comme elle n'avait encore rien trouvé, elle en était arrivée à cette conclusion vraiment maternelle que, pour se débarrasser de sa fille chérie, il ne faut reculer devant rien. Aussi, du matin au soir, et même du soir au matin, se tenait-elle à l'affût, guettant une occasion qu'elle aurait fait naître au besoin, coûte que coûte.

—

Pendant mon séjour à l'hôpital, je n'avais pas fui Agathe, mais je ne l'avais pas non plus recherchée. C'est à peine si je lui avais adressé la parole durant les courtes visites que je crus devoir faire à sa mère; et mon état m'obligeant à de grands ménagements, je n'avais jamais dansé avec elle au Casino. J'aurais dû m'en tenir là. Mais, quelques jours avant mon départ, mes muscles, ayant repris toute leur élasticité, il me sembla convenable de lui proposer un quadrille, en reconnaissance des bons soins que son père m'avait prodigués.

Elle avait, ce soir-là, une robe blanche très décolletée, avec une fleur rouge... Ah! lieutenant, si vous l'aviez vue... — Mais ce n'est pas encore le moment de la détailler.

Elle accepta mon invitation avec un empressement qui aurait dû me donner à réfléchir. Nous prîmes place parmi les danseurs, et nous causâmes, tant bien que mal, de choses et autres. Moi, d'abord, je suis bête comme un conscrit quand je danse.

A la pastourelle, elle me fit brusquement cette question :

— N'allez-vous pas nous quitter dans quelques jours?

— En effet, mademoiselle, mes muscles...

— Tant pis, monsieur. Les danseurs comme vous sont rares; et je regrette que l'état de votre santé ne vous ait pas permis plus tôt...

— Mon Dieu, mademoiselle, je le regrette aussi. Mais, vous savez, quand on fait une chute de cheval...

— Reviendrez-vous l'année prochaine?

— Je ne le crois pas.

— Alors, voulez-vous me permettre de vous adresser tout de suite ma petite requête?

— Parlez, mademoiselle.

— Eh bien, monsieur, je collectionne tous les malades de mon père, et je serais désolée si vous manquiez à ma collection.

— Que faut-il faire, mademoiselle, pour être collectionné par vous?

— Il faut me donner votre photographie en uniforme.

— Je vous l'apporterai demain.

— Quand cela?

— Après mon bain.

— Merci, monsieur.

Vers minuit, je lui demandai une valse pendant laquelle il ne fut pas question de ma photographie. Après quoi, j'allai me coucher.

—

Le lendemain matin, à neuf heures, j'étais dans un bain. Baptistin, l'infirmier, me l'avait servi beaucoup trop chaud. J'étais rouge comme un homard après sa cuisson. La demi-heure réglementaire écoulée, je sonnai Baptistin pour avoir un linge. Le drôle ne vint pas. Je sonnai plus fort... pas plus d'infirmier que sous la main. Impatienté, furieux et littéralement cuit, je sors de ma baignoire, je jette un caban sur mes épaules, j'ouvre la porte de mon cabinet, je franchis le couloir et j'arrive à la petite pièce du fond où je dois trouver un peignoir et des serviettes.

Je me dépêche le plus possible. Je n'aurais pas été flatté d'être rencontré aussi peu vêtu. Figurez-vous Eve dans une guérite : tel j'étais dans mon caban, moins la grâce, bien entendu. D'ailleurs, je ne crois pas que le règlement admette les tableaux vivants dans les hôpitaux.

Je m'empresse donc d'ouvrir la porte du chauffoir, lorsque j'entends sonner violemment d'un cabinet. Je me dis : — C'est un camarade qui demande son linge, lui aussi. En l'absence de Baptistin, rendons-lui le service de le lui apporter moi-même.

Je prends bien vite un second peignoir et un supplément de serviettes; et, mes deux paquets sous le bras, j'accours au cabinet de mon camarade. Il n'avait pas mis le verrou. J'ouvre, et... mille millions de tonnerre! c'est Agathe hors de l'eau et sans voiles!

Ah! lieutenant, si vous l'aviez vue!... Voici le moment de vous la détailler. Je commence par le haut. Des cheveux noirs, des yeux ex-

pressifs, la narine ouverte, la lèvre rouge, le teint chaud. Et puis, les épaules rondes, la poitrine orientale, le buste ferme et cambré. Et puis la taille souple, les jambes à faire damner un saint. Enfin, Vénus sortant de l'onde avec des formes qui rappellent l'antique et un port qui remonte à la Renaissance.

A ma vue, elle pousse un léger cri, écarte ses bras, et instinctivement fait le geste de ramener son fichu sur sa poitrine ; mais comme elle ne ramena rien du tout, et que ses jupons ne se trouvaient pas à sa portée, elle prit le parti de se blottir dans le grand rideau de la fenêtre. Cela fait, elle me regarda bien en face, et d'un ton courroucé :

— Mais, monsieur !... mais, monsieur !... me dit elle, sans pouvoir trouver la fin de la phrase.

Moi, d'abord, je suis bête comme un conscrit, quand je sors de l'eau, et cette rencontre inattendue et si peu conforme au règlement m'avait tellement émerveillé et ahuri que je restais coi, sans faire un mouvement. Cependant, à son apostrophe, je compris que j'avais à m'excuser.

— Mademoiselle, ce n'est pas ma photographie en uniforme que je vous apporte. Je ne vous savais pas dans ce cabinet, je vous jure. J'ai pensé tout simplement qu'un camarade avait besoin de linge, et je...

Elle ne me laissa pas le temps de conclure. Elle partit d'un grand éclat de rire. Je m'aperçus dans un petit miroir, et je m'expliquai sans peine le motif de son hilarité. Confus, troublé et plus rouge que jamais, je laisse tomber mon linge, je me blottis dans mon caban comme elle dans son rideau, et je fais demi-tour à droite, du côté de la porte. Mais, trop tard, hélas ! La porte était obstruée par l'embonpoint de sa mère, qui trouvait enfin l'occasion tant souhaitée et qui n'était pas femme à la lâcher.

Je voulus l'escalader ; mais elle me repoussa en criant si fort, que tout l'hôpital accourut et fut témoin du scandale. Il ne me restait plus qu'à épouser Agathe. Ce que je fis.

—

— Vous voilà prévenu de l'effet des eaux d'X-les-Bains. Si, après ça, lieutenant, vous osez me soutenir qu'elles sont salutaires.....

— Mais, colonel, je ne vois pas qu'elles aient nui à votre santé. Vous allez très bien, aujourd'hui.

— Je le crois bien ! je suis veuf.

F. F.

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE

—

Première représentation de *Jean de Nivelle*, opéra comique en 3 actes de MM. Gondinet et Ph. Gille, musique de M. Léo Delibes.

L'action du nouvel opéra comique se passe sous Louis XI. Jean de Nivelle, fils de Jean II, duc de Montmorency, est, avec le duc de Charolais, un des ennemis jurés du roi. Les auteurs les mettant en scène, non point pour suivre pas à pas l'histoire, mais pour encadrer un livret d'opéra comique, nous n'avons donc pas à rechercher s'ils les ont peints fidèlement.

Le sujet de *Jean de Nivelle* est d'ailleurs assez embrouillé et repose surtout sur les amours du héros principal avec Arlette, simple paysanne, qu'il préfère à la noble Diane de Beautreillis.

L'important ici était de donner des situations au compositeur, or il y en a quelques-unes dont M. Léo Delibes a su tirer parti.

M. Léo Delibes est un des rares musiciens du jour qui ne se laisse pas aller tout entier à l'influence wagnérienne. On a déjà de lui, avec bon nombre d'opérettes finement ciselées, un charmant opéra comique, *Le Roi l'a dit*, et deux ballets délicieux *Sylvia* et *Coppélia*, dont le dernier est un chef-d'œuvre.

La nouvelle partition du jeune compositeur lui fait encore beaucoup d'honneur, elle est écrite avec un soin extrême et renferme des morceaux remarquables. Elle se distingue tout particulièrement par la grâce et la distinction.

On a chaleureusement applaudi le délicieux chœur des *Vendangeurs*, la ballade de la Mandragore, le duo amoureux de Jean et d'Arlette, le final du 1er acte, la belle romance du comte de Charolais, les couplets guerriers de Jean de Nivelle, et aussi un entracte que l'orchestre a joué avec infiniment de charme.

L'interprétation est très remarquable. Talazac a déployé une voix superbe et un style plein d'ampleur. Çà et là il a rendu avec un goût parfait et dans une demi-teinte chaude et pénétrante, des phrases d'une douceur exquise. Le jeune ténor est chaque jour en progrès. Mlle Bilbaut-Vauchelet vocalise à merveille, c'est décidément une virtuose accomplie et une toute charmante comédienne. Taskin a mis en évidence un mauvais rôle, il s'est fait très vivement et très justement applaudir. De la débutante, Mlle Mirane, nous ne dirons rien aujourd'hui. Nos compliments bien sincères à Grivot et à Gourdon, qui ont tout fait pour égayer l'ouvrage, Grivot joue particulièrement avec une verve et un esprit entraînants.

L'orchestre mérite tous les éloges.

La mise en scène est superbe et réglée avec ce goût qui distingue M. Carvalho. En somme, *Jean de Nivelle* est un beau succès.

RENAISSANCE

—

Reprise de *La Marjolaine*.

La Renaissance a repris *la Marjolaine*, jouée il y a trois ans avec succès. Ce charmant ouvrage vient de retrouver son succès du premier soir avec la délicieuse Jeanne Granier, qui reste seule, avec M. Vauthier, de la première interprétation. Mlle Milly-Meyer a remplacé très avantageusement Mlle Théol. Paul Ginet et Lary se sont fait applaudir également.

La mise en scène, décors et costumes, ont été renouvelés et sont d'un luxe inouï. En voilà pour le reste de l'hiver, et M. Konning peut se donner tout entier à son nouveau théâtre du Gymnase.

LES CHASSES D'AFRIQUE

—

(Suite.)

—

LE BUFFLE

J'avais déjà parcouru près d'un mille, lorsque je croisai les traces de deux buffles qui se dirigeaient vers l'eau. En les suivant, je découvris qu'ils avaient traversé après avoir bu. En conséquence, je devais traverser le courant à mon tour. Ceci est une circonstance où l'avantage est tout à fait du côté des indigènes, qui marchent nu-pieds. On perd beaucoup de temps à se déchausser, et si, dans la précipitation du moment, on néglige cette précaution, le clapotement de l'eau qui a pénétré dans les chaussures ne contribue pas à rendre la marche silencieuse. J'ai fini par découvrir que le meilleur moyen était de pratiquer de longues ouvertures le long des semelles pour que l'eau puisse s'échapper, ce qui est toujours nécessaire en Afrique ; car, lors même qu'on n'a pas de rivière à traverser, la rosée y est assez abondante pour produire un effet presque identique. — En suivant la trace, je m'aperçus que les buffles, après avoir étanché leur soif, s'en étaient allés dans les roseaux ; c'est pourquoi, ayant averti mon compagnon par un cri d'oiseau, qui était le signal convenu, je continuai à marcher dans la direction des empreintes.

Au bout de dix minutes, j'atteignis une partie du couvert que je connaissais pour être le refuge favori du gibier. Je m'attendais, d'un instant à l'autre, à quelque apparition, lorsque soudain se produisit un grand tumulte dans les roseaux, suivi d'un coup de feu, et, presque simultanément, j'entendis l'incantation particulière dont les indigènes accompagnent généralement les décharges victorieuses. M'étant avancé, je trouvai un buffle mort et appris que l'autre avait rebroussé chemin. Je courus immédiatement après celui-ci, que je ne tardai pas à rencontrer face à face. Je le tirai aussitôt à l'épaule, non sans m'empresser de recharger mon arme en même temps que je m'élançais hors du rayon de la fumée, bien que j'entendisse le quadrupède s'éloigner en sens inverse. Ceci est une précaution indispensable, si ridicule qu'il paraisse de fuir dans une direction, quand l'animal s'en va dans une autre. Bien que ce soit le défaut ordinaire des commençants, je n'ai jamais connu chasseur habile qui l'ait négligée ; c'était justement mon compagnon actuel. Comment a-t-il échappé jusqu'ici aux suites de son imprudence ? Je ne me l'explique que par son admirable sang-froid et par la justesse de son tir. Je suis convaincu néanmoins que, s'il continue à chasser, il paiera cher quelque jour son entêtement. C'est en vain qu'on se fierait à son oreille pour savoir la direction que prend la bête qui vient d'essuyer un coup de feu ; car, indépendamment de ce que la charge est si soudaine qu'un moment d'hésitation peut devenir fatal, il est à peu près impossible, dans les deux ou trois secondes qui suivent le coup, de juger si le bruit s'éloigne ou se rapproche.

En reprenant la trace, je vis que l'animal saignait abondamment, et, au bout de dix minutes, j'aperçus sa forme noire au milieu des hautes tiges. Je tirai immédiatement, attendu qu'il importe de ne pas leur donner le temps de délibérer s'ils fondront ou non sur le chasseur, et qu'une nouvelle blessure offre toute chance de les décider à la fuite. Cette fois, il sortit du fourré et reçut le feu de mon compagnon à une quinzaine de pas. Après la seconde ou la troisième blessure, un buffle devient ordinairement fort dangereux ; il faillit m'en coûter cher pour l'avoir oublié. Ayant vu celui-ci se coucher sous un arbre, je courus droit à lui avec mon fusil vide, croyant qu'il ne pourrait pas se lever; mais le gredin, dès

qu'il m'aperçut, se remit soudain sur ses jambes, et il s'élançait déjà pour me broyer avec ses cornes, lorsque mon compagnon Umdumela l'abattit d'un coup bien dirigé.

Tandis que nous nous reposions un moment sur nos lauriers, nous entendîmes une terrible fusillade sur la rivière. Comme il n'y avait plus de traces fraîches autour de nous, nous décidâmes d'aller joindre les autres chasseurs. Une demi-heure de marche à un trot soutenu nous réunit à la partie de chasse organisée par les Hollandais.

Nous apprîmes en arrivant que trois troupeaux de buffles avaient été cernés dans les roseaux, et que, bien qu'il y eût un grand nombre de blessés, trois têtes seulement avaient été abattues.

La scène était curieuse, et mérite une description. Le lit de la rivière avait, en cet endroit, un mille de largeur et s'étendait en droite ligne sur une longueur de deux milles environ. Le milieu était encombré d'une véritable mer de roseaux ondoyants au milieu desquels se tenaient les buffles. Sur chacune des parties abruptes, toutes couvertes d'arbustes verts, qui descendaient vers le fond, se tenait un des deux Hollandais, accompagné d'un petit groupe de chasseurs noirs ; le reste de la troupe nègre, au nombre de quarante ou cinquante hommes, était disséminé sur la ligne extérieure du cours d'eau. Un grand nombre de pique-bœufs volaient de tous côtés avec des cris aigus, visiblement effarouchés, mais ne voulant pas quitter la place où se trouvait leur nourriture ; tandis que, très haut dans le ciel, quelques points noirs tournaient en cercle : c'étaient des vautours attirés par le carnage.

Les roseaux sont tellement redoutés par les indigènes, que, sur une soixantaine de chasseurs, une dizaine tout au plus avaient osé y pénétrer ; les autres se tenaient en dehors, attendant les pièces qui leur passeraient à portée. Umdumela et moi, qui étions plus intrépides, nous n'hésitâmes pas plus longtemps qu'il ne le fallait pour nous faire indiquer la situation des troupeaux de buffles. Pas n'était besoin de s'occuper des empreintes ; le sol était si foulé depuis le matin, que c'eût été perdre notre temps. Nous résolûmes de nous fier à nos yeux et de ne pas nous séparer, vu que tout portait à croire que nous rencontrerions les buffles par groupes de deux ou trois. En général, cependant, deux fusils ne manœuvrent guère bien ensemble, à moins que le gibier ne soit extrêmement abondant. Celui qui tient la tête a toutes les chances, tandis qu'il ne reste à l'autre que le plaisir de le voir tirer, ou d'achever les pièces abattues par son compagnon ; sans compter qu'il occupe le poste le plus dangereux, vu que c'est presque toujours le second ou le troisième d'une file qui est atteint quand la charge a lieu.

Bientôt une troupe de huit ou dix buffles déboucha au-dessus de nous et se mit à suivre le courant. Après avoir galopé pour les suivre, nous leur envoyâmes deux balles à une assez grande distance. Nous venions de prendre une autre direction lorsqu'une femelle de très-grande taille, accompagnée d'un nombreux v l d'oiseaux, vint droit à nous. Umdumela, qui était le plus rapproché, fit feu. Elle prit la fuite, puis soudain tourna court et chargea de mon côté sans que je la visse. Des cris, poussés par vingt voix, m'avertirent aussitôt du danger que je courais. J'étais alors à découvert ; pas un arbre autour de moi sur lequel je pusse me réfugier... Je l'attendis de pied ferme ; mais qu'elle n'est pas ma surprise — aussi bien que ma satisfaction, je l'avoue — lorsque je la vois s'affaisser. M'étant avancé, je vis ses oreilles remuer au milieu des grandes herbes. Sachant combien il est dangereux de s'approcher d'un buffle qui n'est pas tout à fait mort, je lui logeai dans l'épaule une balle qui mit fin à son agonie. En l'examinant, nous nous convinquîmes que nos deux balles, que nous avions jugées perdues, avaient porté à merveille : l'une, entrée par le flanc, avait pénétré dans les parties antérieures, ce qui est une blessure souvent mortelle ; l'autre avait effleuré l'épaule et tué un oiseau, qui, tout mort qu'il était, restait encore perché sur la bête.

Pendant ce temps la fusillade allait son train dans les roseaux du bas-fond et sur les rives, et s'entremêlaient de divers épisodes, dont le moins curieux ne fut pas une querelle entre plusieurs nègres qui se disputaient la possession d'une bête littéralement criblée de balles. Le dernier fut l'irruption subite d'une douzaine de buffles, qui traversèrent un îlot où j'étais à l'affût, tandis qu'Umdumela côtoyait le bord de l'eau. Ils passèrent comme la foudre de chaque côté de ma personne, me laissant à peine le temps de tirer à droite et à gauche. Je criai aussitôt aux autres chasseurs de se garer, mais l'un d'eux qui se trouvait sur leur passage, fut renversé et piétiné de la façon la plus cruelle. Heureusement il en fut quitte pour quelques contusions sans gravité. Rien n'exaspère plus les nègres que de voir quelqu'un d'entre eux atteint par une bête fauve ; aussi, oubliant leur prudence habituelle, ils se mirent à la poursuite de ces quadrupèdes comme si ce n'eût été qu'un troupeau d'antilopes inoffensives et en firent un grand carnage.

A. V.

(*A suivre.*)

PETITES NOUVELLES

La première représentation d'*Aïda* à l'Opéra, annoncée pour le lundi 15 mars, a dû être remise par suite d'indisposition de M. Maurel. Au moment où nous mettons sous presse, nous ignorons encore si elle pourra avoir lieu ce soir mercredi.

— La semaine se trouvera chargée en nouveautés et en débuts. Ce sera d'abord aux Bouffes-Parisiens, les *Mousquetaires au couvent*, l'opérette de MM. Paul Ferrier et Frenel, dont la musique est de M. Louis Varney.

Voici la distribution de cette pièce qui sera jouée quand nous paraîtrons :

Brissac	MM.	Frédéric Achard
Bridaine		Hittemans
Gontran		Marcelin
Le gouverneur		Dequerey
Rigobert		Paul Jorge
Pichard		Desmonts
Langlois		Chambéry
Farin		Soumis
1er moine		Pamard
2e moine		Balanqué
Simonne	Mmes	Bennatti
Marie		A. Courtois (début)
Louise		Clary
La supérieure		Chevalier
Sœur Opportune		Becker
Jacqueline		Rivero
Jeanneton		M. Lynnès
Claudine		Luther
Margot		Bouland
Agathe		Gabrielle

— De même, à la Porte Saint Martin, les *Etrangleurs de Paris*, la pièce de M. Adolphe Belot, aura vu le feu de la rampe.

— A l'Odéon, on annonce aussi la première représentation des *Noces d'Attila*, de M. Henri de Bornier.

— Enfin, samedi prochain aura lieu, à l'Opéra, le premier début de Mme Montalba dans le rôle de Valentine des *Huguenots*.

Mme Montalba est douée d'une voix superbe, dont les registres sont d'une homogénéité remarquable. Ses débuts seront, croyons-nous, une vraie révélation.

—Les représentations des artistes français commenceront à Londres, le 24 mai prochain. On jouera ce soir-là *Frou-Frou* avec Mlle Sarah Bernhardt.

M. Dieudonné, du Vaudeville, fera partie de la troupe émigrante.

— Les directeurs du Palais Royal vont soumettre à leurs actionnaires un plan de restauration dont le devis exigera plus de 150,000 fr.

Cette somme sera consacrée surtout à améliorer les dispositions de la salle.

— M. Emile Bourgeois, compositeur, chef de chant à l'Opéra-Comique, a donné jeudi dernier, salle Erard, un des plus beaux concerts de la saison.

Artistes des plus distingués et salle comble.

Citons en première ligne Mlle Marie Battu, que le public parisien n'avait plus entendue depuis son départ de l'Opéra, et qui a chanté avec un art dont elle avait le secret : l'air des *Saisons*, de Massé ; le duo de *Don Juan*, de Mozart, et deux ravissantes mélodies de M. Emile Bourgeois.

Puis une toute jeune fille, Mlle G. A., pianiste, élève de M. Bourgeois, qui a su rendre avec une grande qualité de style et de légèreté quelques charmantes compositions de son professeur.

Nous avons entendu avec plaisir M. Lamarche, ténor solo, des concerts du Châtelet, et un jeune amateur, M. Giraud, qui avait consenti, au pied levé, à remplacer M. Boyer, subitement indisposé. Si M. Giraud voulait embrasser la carrière théâtrale, il deviendrait, avec quelques études, un de nos meilleurs barytons.

M. Ekking, violoncelliste, nous a paru en voie de progrès et M. Paul Viardot, violoniste, dont nous avons souvent déjà apprécié le beau talent et qui s'est surpassé, dans cette séance, par l'exécution magistrale du *Souvenir de Haydn*, de Léonard.

MM. Coquelin-Cadet et Pitter ont composé l'intermède de la soirée : le premier, en récitant avec sa verve endiablée une désopilante histoire, intitulée l'*Indécision*; le second, en chantant avec une accentuation des plus fines, les deux meilleures chansonnettes de son répertoire.

Terminons en rendant justice à M. Emile Bourgeois, qui avait su réunir, pour son concert, tant de charmants artistes et qui se prodiguant comme accompagnateur et comme pianiste a, par la fine exécution de quelques-unes de ses compositions, enlevé les bravos entiers de la salle.

En résumé, délicieuse soirée pour tout le monde.

— On annonce que M. Leroy, l'organisateur des représentations d'opéra, au théâtre du Château-d'Eau, qui ont eu lieu l'année dernière, s'occupe — avec le concours de M. Brault, secrétaire de la Porte-Saint-Martin — de la réorganisation du théâtre d'Opéra-Populaire, dans la salle de la Gaîté.

— D'autre part, on dit aussi que M. Rival de Bouville, l'un des directeurs sortants de l'Opéra-Populaire, aurait l'intention de continuer seul l'exploitation du théâtre de la Gaîté avec une troupe de comédie-drame-vaudeville.

— Hier, les principaux interprètes de *Jean de Nivelle*, Mmes Bilbaut-Vauchelet, Engalli et Mirane, MM. Talazac, Taskin et Maris, ont trouvé dans leur loge, quelques minutes avant le lever du rideau... — Devinez. — Un bouquet, un bijou, un présent des auteurs ?

Point. Une bouteille de vin Mariani, à la coca du Pérou !

Ce tonique, dont tous les chanteurs connaissent les salutaires effets sur l'organe vocal, a permis aux vaillants artistes de donner tous leurs moyens, tout leur talent, sans une minute de défaillance.

— Les préparations ferrugineuses, même les plus ingénieusement préparées, offrent toujours quelque inconvénient. Elles s'assimilent incomplètement, fatiguent l'estomac, constipent ou irritent ; leur effet est souvent incertain.

C'est pourquoi nous ne saurions trop recommander aux personnes faibles, aux anémiques, aux chlorotiques, à celles dont les digestions sont difficiles ou douloureuses, l'emploi journalier de l'*Eau d'Orezza*, la plus riche de toutes les eaux de ce genre, en acide carbonique libre et en protoxyde de fer.

L'*Eau d'Orezza*, fort agréable au goût, offre tous les avantages des préparations ferrugineuses sans en avoir les inconvénients.

Les malades peuvent en boire impunément. Leur effet, sur les fonctions digestives et sur l'organisme en général, tient parfois du prodige. Les enfants lymphatiques, les femmes délicates, les jeunes filles fatiguées par la croissance, se trouvent particulièrement bien de son emploi.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal des Voyages*. — Sommaire de la 1001ᵉ livraison (13 mars 1880). — *La Syrie d'aujourd'hui*, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'instruction publique (1875-1878). — Texte et dessins inédits. — Treize dessins de G. Vuillier, E. Zier, H. Clerget, E. Ronjat et Taylor, avec deux cartes.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Le *Journal des Connaissances utiles*, publié par MM. Tolmer et Cie, va changer son mode de périodicité, et paraîtra toutes les semaines au lieu de deux fois par mois. Cet intéressant recueil contiendra en plus les *Modes Utiles*, ce qui fera pour l'abonné deux journaux.

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie*, publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 35, rue Bonaparte, d'élégantes couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.

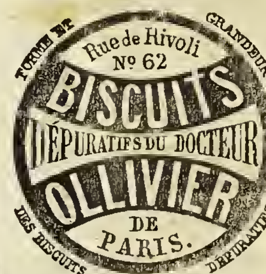
Le théâtre Thomas-Holden, 11, faubourg Poissonnière, obtient chaque jour, avec Les Fantoches, des bravos bien mérités. En effet, il n'y a rien de plus curieux que de voir exécuter, par ses petits bons hommes en bois, de véritables tours de force ; rien ne les gêne, la danse, le chant, pas même la dislocation.

Le concert des nègres, vocal et instrumental, attire chaque jour, à 9 heures, une foule considérable.

Matinées : dimanches, jeudis et fêtes.

Au Cirque Fernando toujours du nouveau ! On donne cette semaine, *Les Amoureux Villageois*, scène comique qui obtient beaucoup de succès.





L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT

Paris. — Imprimerie A. GODEMENT, rue des Martyrs, 18 et 18 bis

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME

OPÉRA-POPULAIRE

COMEDIE



Photoglyptie L. MERCIER et Cie — Cliché DAGRON

TRAGÉDIE — MUSIQUE

MARIE JULLIEN

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 358

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 25 au 31 Mars 1880

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

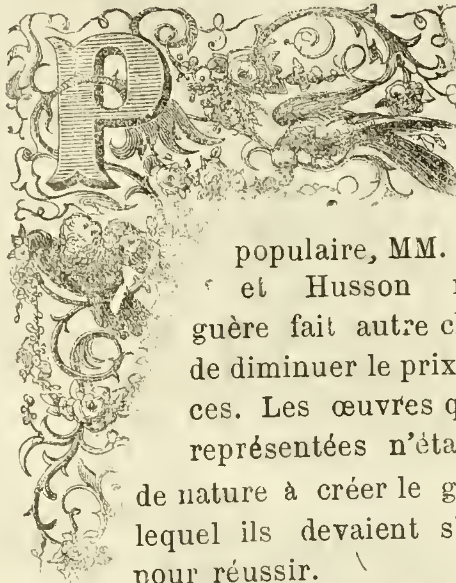
PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTˢ	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGʳ	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCLVIII

—

MARIE JULLIEN



Pour mériter à leur théâtre le nom d'opéra populaire, MM. Martinet et Husson n'avaient guère fait autre chose que de diminuer le prix des places. Les œuvres qu'ils ont représentées n'étaient pas de nature à créer le genre sur lequel ils devaient s'appuyer pour réussir.

Mais ce n'est pas ici le lieu de récriminer contre une entreprise perdue, et si je rappelle l'existence de l'Opéra populaire, c'est parce qu'il nous a fait connaître la jeune artiste dont nous publions aujourd'hui les traits.

Mlle Marie Jullien a débuté sur ce théâtre aux premiers jours de novembre dans le rôle écrasant de Lucie, avec un certain talent et a fait assez parler d'elle pour que nous n'omettions pas de signaler son passage sur une scène parisienne. Nous espérons la revoir bientôt à moins qu'une position sérieuse en province ne lui soit déjà acquise.

Elle a l'organe fort agréable, une voix flexible dont elle abuse un peu. Ce qui lui manque encore c'est la mesure exacte du goût. Très vantée à l'avance, elle a voulu répondre aux espérances que l'on fondait sur elle, et c'est seulement par excès de zèle qu'elle a pêché !

Et d'ailleurs, *Lucie de Lamermoor* a eu tant d'interprètes illustres que réussir tant soit peu après les Patti et les Alboni c'est avoir un réel talent.

Nous croyons un bel avenir possible à Mlle Marie Jullien, et c'est pour cela que nous enregistrons ses débuts qui n'ont malheureusement pu se continuer que par quelques représentations de *Paul et Virginie* pendant lesquelles elle a tenu le rôle de Virginie au lieu et place de Mlle Cécile Ritter.

Le passé artistique de Mlle Marie Jullien présume tout dans ces deux personnages, Lucie et Virginie, qu'elle a joués et chantés avec une jolie voix, un acquit sérieux et une réelle intelligence de la scène.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Mademoiselle

MARIE VACHOT

(de l'Académie nationale de musique)

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

On sonne.

— Monsieur, c'est le tailleur.

— Reste, Baptiste, j'aurai besoin de toi. Bonjour ! Rimback, m'ira-t-il cette fois ?

— Si Monsieur le comte veut prendre la peine de...

— C'est fait ! Eh bien ?

— Le devant est très-réussi.

— Eh ! que m'importe le devant ! Qui le verra demain matin ? En descendant de voiture, j'offrirai le bras à ... Viens ici, Baptiste, et sers-moi de tante. Elle est plus riche en épaisseur, mais ça ne fait rien. Vous, Rimback, placez-vous devant moi ; vous êtes le suisse avec sa hallebarbe. C'est ainsi que j'entrerai à l'église, n'est-ce pas? Eh bien! Et le devant de mon habit ! Tournez-vous, Rimback. N'est-il pas perdu dans l'ombre de ma tante et du suisse ? Mais le... dos ? Ah ! parlez-moi du dos ! Tout est là. C'est le point culminant qui concentrera tous les rayons visuels des invités et des curieux. D'abord pendant la traversée de la grande porte au maître-autel, il me faut un dos grave et souriant tout à la fois, grave, parce qu'il s'agit de mariage, souriant, parce que j'en fais un d'inclination. Et, une fois arrivé à ma place, avez-vous songé à l'effet que je dois produire par derrière ? Ma cheminée est l'autel, et me voici à genoux. Comment mon dos se comporte-t-il ? Ne me trompez pas. Le collet ne remonte-t-il pas un peu trop ? Je ne veux pas que ma tête légèrement dégarnie ait l'air de sortir d'un turban de mauviettes comme une poularde à la Chambord. Et que se passe-t-il entre les épaules ? Surtout pas de plis ! On y verrait l'indice de rides précoces. Et les pans ? Ah ! les pans !

— Un peu écartés, M. le comte.

— Et vous croyez que je vais me marier les pans écartés ?

— Vous voulez qu'ils fassent rideaux,

— Oui, mais sans embrasses.

— Des grains de plomb dans les poches et M. le comte aura son dos à souhait.

Le tailleur reprend l'habit et se retire.

— Et mon appartement, Baptiste ?

— J'en viens, M. le comte. Les tapissiers ont fini.

— As-tu mis des bougies à tous les candélabres ?

— Oui, M. le comte, des bougies roses. Quant au linge et à la garde-robe, M. le comte sera satisfait des dispositions que j'ai prises.

—Mon tob, mon tire-bottes, mes brosses, mes flaçons pour les cheveux, mon verre de quassia- amara ?...

— J'ai mis tout ça à l'abri de la curiosité la plus féminine.

— C'est bien. Dis à Lucien d'atteler le coupé.

Gontran est un garçon de tête et de bons sens. Il a beaucoup lu, beaucoup vu. Il sait que le bonheur est de nature délicate, que le moindre oubli le froisse, l'irrite et lui fait prendre congé. Aussi ne veut-il rien négliger, et la longue liste de réponses qu'il a faites à cette question philosophique : à quoi tient le bonheur ? dénote chez lui une connaissance intime des femmes qu'il doit sans doute aux femmes de sa connaisance. Une preuve, entre mille, du soin qu'il met à préparer son bonheur : il n'a rompu avec Lili Plumet que la semaine dernière. Des esprits superficiels le blâmeront de n'avoir pas liquidé plus tôt. Moi, pas. Depuis longtemps déjà, j'ai constaté qu'un jeûne trop prolongé altère l'estomac et coupe l'appétit. En sera-t-il plus heureux ? Je l'ignore. En tous cas, il n'aura rien à se reprocher; et c'est avec la conscience nette qu'il achèvera de se marier demain. M. le maire lui a bien octroyé son permis hier matin. Mais ça ne compte pas aux yeux du monde et de sa femme. Il faut que demain l'église lui délivre son dernier passe-port.

Il est deux heures. Gontran a bien déjeuné : un beafsteck roti comme ses pensées, un vin de Bourgogne chaud comme son amour. Pas de café.

Il monte dans son coupé. Chez la fleuriste, il recommande le dernier bouquet de son abonnement. Chacun sait que tout fiancé bien appris et bien épris traite à forfait pour l'envoi d'un bouquet quotidien jusqu'à la veille du mariage. Et le lendemain ? Il s'abonne au journal de sa fiancée. Gontran cependant commande en outre pour son appartement des corbeilles de fleurs et une forêt de grandes plantes vertes.

Chez la gantière, il essaie avec soin une paire de gants à quatre boutons, ni blancs ni jaunes, entre les deux. Chez le coiffeur, il fait donner un demi coup de fer qui facilitera le coup décisif de demain matin.

Il n'a rien oublié.— « Lucien, au bois.»

C'est convenu ; pas de voyage de noces, une simple promenade après le

lunch. Donc très-important de régler l'itinéraire... dans les allées les plus désertes. L'automne n'a pas dit son dernier mot; et l'hiver, cet odieux machiniste, voudra bien attendre quelques jours encore avant d'emmagasiner ses épais massifs et son plafond de verdure dorée. C'est par là que Gontran, pour la première fois, entrera en scène avec sa femme. Sa femme! Et le voilà qui bat la campagne. Il se croit déjà à demain. Il ferme les glaces du coupé, il se blottit dans un coin, et se fait tout petit afin de laisser plus de place à Clotilde. Peu à peu il se rapproche d'elle; il lui dit... ce qu'il lui dira; et, lui passant le bras autour de la taille, il se demande jusqu'où...

Tout entier à cette charmante répétition de son bonheur prochain, il rentre à Paris.

— Monsieur n'a rien à déclarer?

— Je déclare que je n'ai jamais été plus heureux.

Il revient à lui, et s'arrête à l'hôtel de la marquise. Sa belle-mère lui présente la femme de chambre qu'elle a choisie pour Clotilde.

Annette est une assez jolie fille à la mine futée.

— M. le comte n'aura pas à se plaindre de moi, ajoute-t-elle en souriant avec malice.

La marquise la congédie, et se retire sous prétexte d'un ordre à donner pour demain. Gontran reste seul avec Clotilde. Mais Clotilde est distraite et presque maussade. Elle n'est pas à son mari; elle est à son mariage, ce qui est bien différent. Et la chère enfant n'a pas lieu d'être de bonne humeur. Elle a *répété*, elle aussi, sa toilette de demain; et il y a beaucoup à dire! Le corsage engonce trop, et la traîne ne traîne pas assez. Que doit être une couronne de fleurs d'orangers? Une auréole dans un nuage de dentelles. Eh bien! ça n'est pas ça du tout.

Gontran veut la ramener à la réalité. Mais la réalité pour Clotilde est une situation provisoire qui deviendrait un supplice si elle se prolongeait trop longtemps. Mariée à la mairie, pas mariée à l'église, Clotilde n'est plus une jeune fille et n'est pas encore une femme, Elle a à subir les quarante huit heures de transitation que le grand monde prétend imposer à la nature. Aussi est-elle inquiète, émue, troublée. Et Gontran qui ne sait plus où il en est devient gauche, bête. Ah! ils ont bien raison les petites gens qui sortent de la mairie pour aller tout droit à l'église.

Gontran reste à dîner à l'hôtel. Il n'y a pas eu d'invitations; seulement les deux familles et les quatre témoins, ce qui fait encore une table à vingt-six couverts; mais pas de cérémonie pendant, et pas de réception après. La semaine s'est passée en fêtes; on est sur les dents, on a besoin de se reposer. C'est demain le grand jour, et l'on n'aura pas trop de toutes ses forces.

A dix heures, la marquise renvoie son monde. Gontran, ému, serre la main de Clotilde distraite.

— A demain, lui dit-il, en ne songeant qu'à sa femme.

— A demain, lui dit-elle, en ne pensant qu'à sa toilette.

Puis elle s'en va se coucher, furieuse contre sa couturière, et elle s'endort en oubliant de rêver à ce formidable lendemain, où elle doit cependant faire ses premiers débuts dans l'emploi des jeunes femmes.

Et lui? Comment terminera-t-il sa soirée?

Il lui vient une idée. Un cousin de sa femme veut le conduire chez Lili Plumet. Il envoie promener ledit cousin. Une fois seul, il tourne à droite et se dirige du côté de son nouvel appartement.

Pour un mari qui ne prévoit pas encore le cas d'infidélité, qu'est-ce qu'un appartement? Un décor d'intérieur dans lequel doivent se passer les scènes les plus intéressantes de la vie. Le disposer avec soin est le plus impérieux des devoirs. Souvent le bonheur dépend de sa plantation; et combien de séparations ont été la faute des metteurs en scène! Si jamais je me marie, je serai plus difficile pour mon appartement que pour ma femme. Vous me direz qu'on peut changer l'un et pas l'autre. C'est vrai. Mais quand on change l'un, il est trop tard: l'autre est déjà perdue pour vous.

D'ordinaire, les maris choisissent l'une de ces trois combinaisons: les deux chambres, la chambre à un lit, ou la chambre à deux lits. Gontrain en imagine une quatrième: le lit à deux chambres. Une cloison entre les deux chambres, une ouverture dans la cloison, une portière sur l'ouverture, et le lit dans la chambre de Madame, en travers de l'ouverture. (Avoir soin de ménager une ruelle.) Je n'ai pas besoin d'insister sur les précieux avantages de ce système. Monsieur et Madame, à leur volonté, sont chacun chez eux, ou l'un chez l'autre. Sans se gêner mutuellement, ils peuvent faire leurs préparatifs nocturnes, qui sont toujours ridicules et grotesques; or, sans traverser de froids corridors, ils n'ont que deux pas à faire pour se trouver au point de contact, c'est-à-dire le lit.

Ces réflexions ont conduit Gontran jusqu'à son appartement. Il en a la clef. Le voici dans l'antichambre. Il allume un candélabre, et... il se figure être à demain soir. Clotilde est à son bras, emmitouflée dans un des cachemires de la corbeille Elle ne connaît pas encore son appartement. Il s'agit donc avant tout de satisfaire sa curiosité.

— Si vous le voulez bien, ma chère femme, nous allons commencer par la salle à manger.

Il lui dit encore *vous*, Il risquera peut-être le *tu* au boudoir.

— Vous pouvez choisir votre place à table; mais, je vous en prie, choisissez celle-ci. Elle est en face des fenêtres, et je ne vous verrai que mieux. Ne redoutez pas le soleil. Le matin il est discret, et le soir il est couché. Voulez-vous voir les salons? C'est par ici. Nous recevrons cet hiver, je vous l'ai promis. Ces deux salons seront suffisants, je l'espère. Je les ai disposés selon vos indications. Comment les trouvez-vous? Êtes-vous satisfaite? Ne me répondez pas. Ils sont trop mal éclairés. Vous ne pouvez pas encore vous en faire une idée exacte. Cette porte conduit au petit boudoir, où vous vous tiendrez habituellement. Entrons. Je vous demanderai la permission de vous faire ici de fréquentes visites. Je prendrai place sur cette causeuse, auprès de toi, ma chère bien-aimée. Plus personne entre nous deux! Seuls, bien seuls, je te parlerai de mon amour. Nous ferons de beaux châteaux en Espagne, à perte de vue, et j'ai la fatuité de croire que tu ne regretteras pas longtemps ton passé de jeune fille...

Gontran s'arrête brusquement en apercevant sur une petite table certains objets qu'il n'y a pas mis. Qu'est-ce que cela? Des chinoiseries, une vierge en ivoire, une broderie commencée, un livre d'heures, un globe de poissons rouges, un chapelet en malachite, et les photographies du pape et du Shah de Perse. Clotilde a fait porter ici tout ce qu'elle désire conserver.

— Bien, bien, ma chère enfant, nous respecterons tout ça. Mais il me reste à vous montrer la partie la plus importante de l'appartement: nos deux chambres. Ne souriez pas, et veuillez bien me suivre. Nous voici dans la mienne. Remarquez la simplicité de son ameublement. il n'y a même pas de lit. Ne vous apitoyez pas sur mon sort, Je l'ai oublié avec intention. Pourquoi? Voyez-vous, de ce côté, cette grande portière qui ressemble à un rideau de théâtre? Eh bien, mon cher amour, laisse-toi conduire par moi. Je vais écarter le rideau, et nous pénétrerons ensemble..

Le lendemain, à la Madeleine, Gontran et Clotilde jouèrent à leur bénéfice le prologue de cette vieille comédie: *Le Mariage*. Ils obtinrent un grand succès. La foule, émue et enthousiasmée aurait bien voulu les applaudir et crier *bis*; mais il y a des salles où ce n'est pas l'usage.

Puis ils continuèrent leurs rôles, sans interruption, dans les actes suivants de cette œuvre éminemment dramatique.

Sont-ils bons ou mauvais ? Quand il y a du monde dans la salle, ils sont suffisants, mais on ne constate aucun progrès. Gontran ne sera jamais une étoile, et le jeu de Clotilde manque de verve. Et dans les scènes intimes ? Ah ! vous demandez trop. Ces scènes-là, ils les jouent devant les banquettes.

F. F.

BOURGEOISE EN DIABLE

— Est-ce que ce n'est pas lui qui a épousé mademoiselle de Kerboison ?

— Parfaitement.

— La brune, celle qui s'appelait Blanche?

— Elle-même. Est-ce que tu la connais ?

— Je l'ai vue autrefois par-ci par-là.

Il passait son habit en disant cela, enfilant les manches d'un air majestueux, puis il tira bien ferme ses poignets, sourit, et se regarda dans la glace.

Ludovic contemplait le plafond, ne faisant plus attention à son ami ; le marquis reprit :

— Comment est-elle maintenant?

— Qui ?

Ludovic pensait à une jument qui s'était couronnée la veille.

— Mademoiselle de Keiboison, madame de V..., enfin.

— Grande, brune...

— Je le sais bien, pardi! Je veux dire comme beauté, comme femme?

— On la trouve bien ; elle me plaît, à moi, mais ça lui est égal, car elle n'a d'yeux que pour son mari.

Le marquis effilait ses moustaches ; il eut un petit sourire de pitié, car il n'en était pas arrivé à trente-cinq ans sans avoir que si une femme aime son mari, c'est qu'elle ne peut faire autrement. On n'a point été au bout du monde pour se laisser raconter des sornettes pareilles et les croire !

Ils descendirent l'escalier ensemble, le marquis marchant derrière pour ménager son entrée ; en chemin, il se remémorait toutes les fois qu'il avait vu, à son approche, une rougeur vive monter sur les joues de Blanche ; jamais il n'avait douté qu'elle n'eût éprouvé pour lui une violente passion ; la pensée des larmes qu'elle devait sûrement verser était sa grande consolation dans les heures d'ennui, à bord de l'*Orénoque*.

Au fond, il en avait eu grande pitié, et dans ses jours de mansuétude, il regrettait que les choses n'eussent pu s'arranger autrement ; mais la carrière, l'avancement... De plus, la dot était insignifiante, et la vie nomade d'un diplomate a tant d'exigences... Heureusement que la Providence est si bonne qu'elle ménage toujours un avenir quelconque, et cet avenir, le marquis ne doutait pas qu'il ne fût à sa porte.

En attendant, il s'arrêta un instant à celle du salon ; non pas qu'il eût l'idée qu'il pouvait être changé ou vieilli, lui, mais dans la crainte qu'elle ne le fût, elle ; et, franchement, le roman s'annonçait si joliment qu'il en aurait été désolé.

Le premier salon était désert ; toutes ces dames étaient groupées dans le petit boudoir de la maîtresse de la maison ; entre les deux pièces, il y avait une glace sans tain ; il n'hésita pas, et regarda, pour se réserver de la première impression. *Elle* était assise en face de lui, en pleine lumière, et elle lui parut tout à fait digne d'être regardée une seconde fois. Pendant qu'il la contemplait, elle leva les yeux comme avertie par un instinct secret qu'un regard profane était sur elle. Elle le vit, et rougit visiblement. Il en augura bien, ce qui prouvait qu'il n'avait pas encore autant de sagacité qu'il le croyait.

On entoura le marquis, qui était le lion du jour ; elle lui tendit amicalement la main, sans aucune confusion, avec un sourire tout simple ; puis elle reprit son entretien avec ses amies, absolument comme s'il n'était pas revenu de la Chine expressément pour troubler son repos.

Au dîner, il se trouva très loin d'elle, pas assez cependant pour ne pas constater qu'elle mangeait et buvait avec une sérénité implacable ; il l'aurait voulue troublée, émue, il l'était tant lui-même !

Comme elle ne le visait nullement, il lui fut très facile de se rouler, vers les dix heures, un petit fauteuil près du canapé où elle s'était assise.

— Qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes-vu ! dit-il.

On a beau avoir fait le tour du monde, la première phrase n'est jamais étonnamment spirituelle.

Sa figure s'éclaira, ce qu'il trouva singulier.

— Horriblement longtemps ; j'étais plus jeune quand vous êtes parti.

Puis elle ajouta en riant : — Vous aussi.

Il était loin de se trouver vieux, et il fit en sorte que son regard le lui montra.

— Je ne pensais pas avoir le bonheur de vous rencontrer aujourd'hui.

— Non, et pourquoi ?

— Parce que c'est précisément ce que je désirais le plus au monde.

— Vraiment, depuis votre retour de Chine, car c'est en Chine, n'est-ce pas, que vous avez été ?

— Oui.

— On ne m'y trouve pas, c'est vrai, mais à Paris et même dans les environs, on a quelque chance de me rencontrer.

— Vous êtes mariée ?

Il prit une voix basse et tragique pour dire cela.

— Certainement, et vous, est-ce que vous avez ramené une princesse aux petits pieds?

Le croyez-vous ?

— Ma foi ! je n'en sais rien.

— Alors, vous, vous n'avez jamais pensé à moi depuis que nous nous sommes quittés?

— Pas très souvent, ni vous non plus.

— Vous croyez cela, vraiment ?

— Excessivement.

— Vous ne vous êtes jamais aperçue de rien, autrefois ?

— De beaucoup de choses.

— Vous étiez si dure pour moi.

— Pas possible !

— Vous vous moquez, mais si je suis parti...

— C'est moi qui l'ai voulu, n'est-ce pas?

— Vous le savez mieux que personne.

— Non, en vérité, vous me l'apprenez.

— La vie aurait pu être bien différente pour moi.

— Surtout si vous aviez épousé une Chinoise.

— Vous ne croyez pas à ce que je vous dis ?

— Il faudrait d'abord que je sache ce que vous me dites.

— Je suis heureux de vous revoir, croyez-vous cela ?

— Non, je suis persuadée que cela vous est égal.

— Je déteste votre mari.

— Vous ferez sagement d'aller le dire ailleurs.

— Pourquoi nous regarde-t-il? Est-il jaloux ?

— De quoi, grand Dieu! de vous ?

— Ah ! il est bien heureux !

— C'est également son avis.

— Et vous, êtes-vous heureuse?

— On ne peut plus ! mais pas parce que vous êtes revenu de la Chine.

— Vous ne me parliez pas de cette façon autrefois.

— C'est bien possible.

— Pourquoi me traitez-vous si mal aujourd'hui?

— Moi, vous traiter mal ! En quoi ?

— Vous me dites les choses les plus sévères.

— Ce n'est pas mon intention, je vous assure.

— Cela ne m'empêchera pas d'être amoureux de vous.

— Vous, amoureux de moi? Et depuis quand ?

— Mais depuis... depuis toujours.

— Depuis avant la Chine, pendant la Chine et retour de Chine.

— J'arriverai bien à vous en persuader. Vous m'écoutiez, autrefois.

— Je crois bien que je vous écoutais, mais je ne vous écouterai plus.

— Vous dites cela, mais vous verrez.

— Je ne verrai rien du tout.

— Vous ne pouvez m'empêcher d'espérer.

— Espérer quoi? Que mon mari meure et que je vous épouse? car je ne suppose pas... J'adore mon mari, je ne vous aime pas du tout, et je serais veuve, que je ne vous épouserais nullement

— Il y a eu un temps où vous n'aviez pas si mauvaise opinion de moi, madame.

— C'est ce qui fait qu'elle est moins bonne aujourd'hui, monsieur.

— Votre mari nous regarde encore.

— C'est *moi* qu'il regarde.

— Est-ce que vous lui racontez tout ce qu'on vous dit ?

— Tout !

— Ainsi, quand je vais vous quitter, il saura mot à mot de quoi nous aurons parlé ?

— Mot à mot, c'est beaucoup avancer ; je n'ai pas une mémoire aussi heureuse.

— Vous n'avez pas celle du cœur, en tout cas.

— Voilà où vous vous trompez ; mais j'ai médiocrement celle des indifférents

— C'est moi que vous entendez ?

— Prenez-le comme il vous plaira.

— Vous étiez plus aimable il y a quelques années.

— Et vous ?

— Moi? Je suis comme j'étais alors.

— Toujours charmant?

— Mon Dieu ! je voudrais vous le paraître.

— En ce cas, il faudrait adopter un autre ton.

— Vous ne voulez pas qu'on vous fasse la cour?

— *Non !* Et c'est pourquoi je vous dis bonsoir.

Elle se leva sans affectation ; il l'imita machinalement ; ils restèrent ainsi un instant en face l'un de l'autre ; elle attendait qu'il lui fît place en écartant les fauteuils qui embarrassaient le chemin.

Instinctivement il balbutia :

— Vous trouvera-t-on quelquefois à Paris ?

— A votre prochain retour de Chine.

Et sans attendre de réponse, elle passa devant

lui, un sourire sur les lèvres et comme une flamme de triomphe dans les yeux.

Il pirouetta galamment, et s'approcha d'une des portes-fenêtres; l'ami Ludovic y était adossé.

— Eh bien! déjà? Comment la trouves-tu, ta Blanche?

— Bourgeoise en diable!

BRADA.

LE COU-DE-PIED

— C'est M. Willems, le cordonnier de madame la comtesse.

— Faites entrer... Willems, je suis furieuse contre vous! Vous m'avez estropiée!

— Oh! madame.

— Vous avez donc perdu ma mesure! Vous me faites des bottes trop larges? Mon pied a tourné! il ne tient pas au fond de ma bottine, la cambrure n'est pas assez étroite, c'est votre défaut. Quand je suis chaussée, on passerait tout ce qu'on voudrait entre le soulier et mon pied. Aussi, je vous fais venir pour vous montrer mon pied nu : vous jugerez de la forme et vous pourrez le mouler en quelque sorte. Voyez-vous le pied posé à terre... les doigts se séparent comme ceux des statues, le cou-de-pied est très élevé... et là, intérieurement, sous le pied, quel espace!... vous y mettriez deux doigts! Mettez vos deux doigts, pour vous servir de mesure... N'appuyez pas, car cela me chatouille... Comment se fait-il que vous ne puisiez pas me chausser? car, j'ai le pied bien fait.

— Oh! le plus joli et le mieux fait du monde.

— Et je marche bien.

— Les talons ne bougent pas!

— C'est donc votre faute, et vous venez de prononcer votre propre condamnation.

— Je croyais que madame la comtesse avait été satisfaite des six paires envoyées à D...?

— Oh! parlons-en des paires de D...! jamais je n'ai été si mal chaussée! je me croyais dans les souliers d'une autre; les doigts trop larges et le cou-de-pied serré; j'en avais la cheville engourdie.

— C'est peut-être l'eau saléo qui a fait gonfler le pied?

— C'est tout le contraire; à la mer, mon pied diminue; il ne tient plus de place. Dites que vous vous êtes trompé, c'est bien plus simple que de chercher d'autres raisons.

— Si madame la comtesse veut permettre, je vais reprendre mesure.

— Mais je l'espère bien; il me faut une paire de bottines en loutre.

— Cela grossit tellement le pied!

— Je peux les porter! mais je les veux sans boutons, sans élastiques; une patte passant dans une boucle d'argent bruni. J'en ai vu ainsi, c'est charmant!

— Oui, mais cela ne va pas bien.

— Vous ne pouvez pas les faire aller? vous, un homme de talent, un artiste dans ce genre!

— Madame la comtesse est bien bonne; mais ces bottines-là sont jolies dans la montre, parce qu'il n'y a pas de pied dedans. Je veux bien les faire; mais je suis persuadé que madame la comtesse ne les mettra pas...

— Si, si. J'ai le bonnet persan et le wichoura garni de loutre; il me faut les bottines pareilles. La baronne vous en a-t-elle commandé dans ce genre-là?

— Non, pas encore.

— A propos de la baronne, comment se fait-il que son pied soit bien à la ville, et que sur la plage elle ait un affreux pied plat, sans aucun cou-de-pied? Il y a un mystère là-dessous.

— Je n'en sais rien!

— Voyons, Willems, vous le savez, dites-le-moi! Je suis l'amie de la baronne, et pour rien au monde je ne voudrais divulguer son secret; mais ceci est bien peu de chose. A-t-elle le pied aussi bien fait que moi?

— Non, assurément.

— Alors, que mettez-vous dans ses bottines?

— Je ne peux pas le dire; les fournisseurs sont comme les médecins, ils ne doivent pas...

— Très bien! très bien!... Mais, monsieur Willems, vous avouez qu'il y a quelque chose... vous l'avez dit!

— Oh! madame!

— Que ce soit de la laine ou du coton, peu importe... Je le demanderai, du reste, à la baronne.

— Que madame la comtesse ne fasse pas une chose semblable... La baronne m'a tant recommandé le secret!

— Puisque je vous promets de le garder, dites-le moi! C'est le seul moyen de m'empêcher de parler...

— Eh! bien... nous rembourrons le dessus de la bottine pour faire le cou-de-pied... qui n'y est pas.

— Allons donc, j'en étais sûre!

— Madame la comtesse me promet?

— Soyez tranquille, monsieur Willems; faites mes bottines de loutre bien cambrées, bien étroites; qu'elles soient élégantes. Il me les faut cette semaine; je compte sur vous. Adieu, monsieur Willems.

— Madame la comtesse... (Willems salue et s'en va).

— Maintenant, écrivons :

Mon bien bon.

J'ai gagné mon pari, ce n'est pas sans peine! La bottine de la baronne est rembourrée, capitonnée au cou-de-pied! C'est Willems qui me l'a dit! Quand je pense que, sans moi, vous épousiez cette femme-là! Que fussiez-vous devenu, vous, qui aimez tant... mon joli pied?

DICK.

REVUE DES THEATRES

BOUFFES-PARISIENS

Première représentation de *Les Mousquetaires au couvent*, opéra-comique en 3 actes de MM. P. Ferrier et Prevel, musique de : M. Louis Varney.

Reprenant, on ne sait trop pourquoi, un vieux vaudeville de MM. Paul Duport et Saint-Hilaire, *l'Habit ne fait pas le moine*, MM. Ferrier et Prével l'ont arrangé au goût du jour et en ont confié la musique à M. Louis Varney.

Ces mousquetaires déguisés en pèlerins, pénétrant dans un couvent de filles, n'offrent plus guère d'intérêt bien saisissant; on a épuisé depuis longtemps ce sujet. Il ne faut donc pas s'étonner si la pièce des Bouffes-Parisiens' quoique bien faite, n'est pas de nature à chasser le *guignon* qui semble s'attacher depuis quelque temps à ce théâtre.

La musique, également *bien faite*, n'est pas non plus de celles qui entraînent un public; elle n'a pas assez d'originalité. On peut dire la même chose pour l'interprétation, qui cependant est très-satisfaisante.

Tout cela échappe à la critique, mais n'est pas suffisant, nous le craignons bien, pour un succès de longue haleine.

LES CHASSES D'AFRIQUE

(Suite.)

LE BUFFLE

Le soleil allait bientôt disparaître sous l'horizon. Comme notre camp était assez éloigné, je donnai le signal de la retraite. Le nombre des chasseurs s'était accru de plusieurs Cafres de Bombo que le bruit de la fusillade avait attirés, et la troupe à la tête de laquelle je marchais ne comptait pas moins d'une centaine d'hommes. Une chanson de chasse, sorte d'hallali peu harmonieux, mais plein de couleur, éveilla les échos du désert. Les gnus et les zèbres, étonnés de ce vacarme, levaient la tête pour nous voir passer. Rien de plus pittoresque que notre cortège. Chaque homme portait à sa ceinture les queues des buffles qu'il avait tués. Ceux qui n'en avaient point, et c'étaient le plus grand nombre, ne manquaient point de prétexte pour justifier leur pénurie.

Il n'y eut, en somme, que vingt-neuf buffles tués, bien qu'on eût tiré plusieurs centaines de coups; mais si l'on songe qu'une seule balle suffit rarement à porter bas ces grands quadrupèdes, un pareil nombre paraîtra satisfaisant. Je n'ai jamais vu, pour mon compte, de meilleur résultat en un seul jour de chasse. Mon contingent particulier peut être cité comme exemple; il ne s'élevait qu'à trois têtes, bien que j'eusse tiré une vingtaine de coups, dont fort peu avait porté dans le vide.

III

Le lendemain, je fus témoin d'un spectacle aussi rare que curieux : un combat entre deux buffles mâles. Plusieurs centaines de Cafres de Bombo étaient arrivés le matin, apportant de la bière de maïs, du maïs, du millet et autres graines à échanger contre de la viande; mais principalement dans le but de recueillir ce que nous laissions. Tous les chasseurs étant retournés sur le terrain de la veille, pour procéder au dépouillement des victimes, je partis seul de mon côté avec un jeune garçon de dix à douze ans qui suppléait mon porteur d'eau, atteint de la fièvre. La chaleur n'avait jamais été aussi accablante que ce jour-là; aussi ne trouvant pas de traces fraîches, je me couchai sous un euphorbe pour attendre l'heure plus propice où les antilopes sortiraient de leurs refuges. Je ne tardai pas à m'endormir. Au plus fort de mon sommeil, je me sentis secoué par mon jeune compagnon.

« Qu'y a-t-il? demandai-je en me frottant les yeux.

— Là bas... écoutez, » me dit-il, avec tous les signes d'une profonde terreur.

A peine avait-il prononcé ces mots que je sentis comme un ébranlement du sol, en même temps qu'un choc formidable et retentissant frappait mes oreilles. Le tout semblait venir d'un fourré voisin, situé à une centaine de pas environ. Je n'avais jamais rien entendu de pareil, ni mon petit nègre non plus, bien qu'il fût né et qu'il eût grandi au milieu des fauves. Le fracas s'étant répété, je hissai le gamin sur un arbre en lui disant de ne pas bouger jusqu'à mon retour; je pris mon fusil et me dirigeai vers l'endroit d'où partait le bruit en question qui cessait par moments pour recommence presque aussitôt. A mesure que j'avançais, des piétinements lourds et répétés me révélaient la présence de gros quadrupèdes. Je ne fus donc pas très surpris lorsque, ayant regardé à travers les feuilles d'un ukaku, je vis deux buffles en présence, tête baissée. Bientôt ils fondirent l'un sur l'autre. La rencontre de leurs casques de corne fut quelque chose de formidable. Il faut l'avoir vu et entendu pour croire que deux cervelles animales puissent résister à un pareil choc. Leurs cornes s'enlacent et ils restent un moment front contre front, chacun s'efforçant de faire reculer son adversaire. Leurs cous, tout sillonnés de longues marques blanches et le sang qui rougit l'épaule de celui qui est le plus rapproché de moi, prouvent qu'ils ont reçu l'un et l'autre de cruelles blessures. Il est beau de voir ces grands quadrupèdes lutter pour la victoire avec toute l'énergie de leurs membres et de leurs muscles. Bientôt l'un des deux commence à céder, il recule pied à pied, puis, comme déterminé à vaincre ou à mourir sur place se met sur ses genoux. Alors c'est l'autre qui change de tactique; il dégage ses cornes et le frappe au garrot; le sang ruisselle plus que jamais. Ce qui m'étonne, c'est qu'au lieu de poursuivre son avantage apparent, il se recule et reste immobile en face de son ennemi. Celui-ci se relève et fond sur lui avec un cri de rage. Mais cette fois il ne trouve pas de résistance; son large front s'abat sur l'épaule de son rival, qui en est presque renversé.

Ce dernier incident mit fin à la lutte. Le vainqueur s'en fut à quelques pas et demeura immobile pendant un quart-d'heure, les yeux fixés sur l'autre combattant, après quoi il s'éloigna dans une direction opposée. Resté seul, son antagoniste se coucha par terre.

Le moment était venu de jouer mon rôle. De l'endroit où j'étais, je lui envoyai dans l'épaule un coup de feu qui ne produisit d'autre effet qu'un effort infructueux de l'animal pour se relever. Un second coup tiré de plus près à la partie postérieure de la tête l'étendit roide. En examinant son cadavre, je découvris un énorme trou dans la poitrine, et sous lui une mare de sang qui indiquait la rupture d'une artère. Lorsqu'il fut dépecé, je remarquai dans la cervelle une légère décoloration. Etait-ce l'effet de ma seconde balle ou du choc enduré dans la lutte? Je ne saurais rien affirmer à cet égard.

De tels combats se passent en général loin de tout œil humain; mais il est probable qu'ils ne sont pas rares parmi les buffles. On peut aussi conjecturer que les résultats en sont rarement mortels; les cornes de ces animaux n'étant pas conformées de façon à pénétrer dans les œuvres vives, les blessures qu'ils peuvent se faire, à moins de quelque lésion au cerveau provenant des chocs, ne sont jamais bien dangereuses. Toutefois ces duels à la corne ont peut-être pour conséquence de chasser des troupeaux les lutteurs malheureux. Je ne serais pas éloigné de croire que ces « solitaires moroses » si redoutés des nègres sont des vaincus qui « ruminent » à l'écart la honte de leurs défaites.

Les femelles mettent bas en été. Une dizaine de jours après la parturition, la mère se sépare des autres buffles; elle cache sa progéniture dans les grandes herbes, demeure à un quart de mille de distance et lui fait de fréquentes visites. Aussitôt que le jeune sujet est assez fort pour suivre sa mère, celle-ci rejoint le troupeau, en ayant soin toutefois de ne pas s'y mêler complètement et de rester un peu en dehors. S'il survient un danger, elle met son fruit à l'abri et pourvoit à sa propre sûreté, pour venir le retrouver plus tard, à moins qu'elle ne soit blessée, auquel cas il arrive plus d'une fois qu'elle l'abandonne.

Je me souviens d'avoir tiré une vache qui n'avait pas trace de mamelles, et qui, néanmoins, fut trouvée pleine de plusieurs mois, bien que nous fussions au mois de mai. J'imagine qu'elle devait être née ainsi. D'un autre côté, il ne serait pas impossible, comme cela arrive quelquefois, qu'une hyène l'eût attaquée par cette partie et la lui eût enlevée. Quoi qu'il en soit, cette circonstance confirma deux renseignements que je tenais des indigènes: le premier, c'est que les veaux tettent indifféremment toute femelle qui a du lait, et que si une mère vient à être tuée ou, comme dans le cas que je cite, si elle n'a pas de lait, son fruit est adopté par le troupeau; le second, c'est que, bien que les femelles mettent bas généralement à des époques fixes, cette régularité n'a rien d'absolu.

Une femelle de buffle suivie de son produit est l'animal le plus dangereux de l'espèce qui se puisse rencontrer; j'ai de bonnes raisons pour le savoir.

Un jour, en 1869, un de mes noirs compagnons de chasse, ayant aperçu un jeune veau dans l'herbe, courut vers lui pour s'en emparer. Le petit animal se mit aussitôt à beugler. A ses cris, la mère émergea d'un fourré voisin, et, prenant le petit trot — sans doute dans la crainte d'être entendue, si elle galopait — s'avança vers le nègre, qui ne la voyait pas. Quand elle fut à dix pas, je la vis fondre sur lui, la queue relevée, avec un mugissement de fureur. L'homme était en ce moment penché sur le veau; elle le renversa d'un coup de tête; puis, sa corne s'étant prise dans la bandoulière du chasseur, elle le balança un peu plus vivement qu'il ne l'eût souhaité, jusqu'à ce que, la bandoulière s'étant rompue, il tombât derrière la bête. Alors, sans plus s'occuper de lui, elle se mit tranquillement à lécher son veau. Je la trouvai se livrant à cette opération, lorsque j'arrivai au secours de mon chasseur. En m'apercevant, elle me fit face. Je criai pour la faire partir, car je ne voulais pas la tuer. Après un moment d'hésitation, elle rentra dans le fourré avec sa suite. Quant à l'homme, il eut plus de peur que de mal, mais il l'échappa belle.

Je puis citer encore un autre fait, qui me concerne personnellement. La seule blessure sérieuse que j'aie reçue dans mes chasses d'Afrique me vint d'une vache suitée. J'étais campé, à cette époque, sur le bord du Pongolo, et ce campement était, je puis le dire, fort pittoresque. Le personnel se composait d'une centaine de naturels du pays, dont soixante chasseurs, et le reste porteurs ou gens de service. Dans l'intérieur de l'enceinte, régnait une ligne circulaire de huttes de gazon construites en forme de ruches. La défense extérieure était formée sur deux côtés par de simples broussailles; le troisième, celui qui regardait l'entrée, s'appuyant sur une levée qui côtoyait la rivière. Des arbres plantés en dehors du camp projetaient à l'intérieur leurs branches entrelacées et recouvertes de peaux de buffle faisant l'office de toitures. A ces branches pendaient tout un monde d'ustensiles de chasse africaine et d'objets divers : poires à poudre en cornes de buffle, couteaux de chasse dans leurs gaînes de cuir du même animal, uniformes rouges, couvertures de toute couleur, vêtements indigènes en peau de chat sauvage ou d'antilope, calebasses contenant de la graisse de buffle ou de rhinocéros, mise en réserve pour les ménagères des chasseurs noirs; sans compter les fusils et les assagais suspendus aux branches ou rangés le long de la levée. Pendant la nuit, la scène était éclairée par les grands feux qui défendaient l'entrée, tandis que, dans le camp, brûlaient aussi d'autres feux autour desquels les nègres se groupaient pour conter des histoires ou chanter des chansons de chasse, dans les intervalles de leur principale occupation, qui consistait à manger les viandes rôties sur des fourches de bois devant chaque foyer.

J'étais parti de bonne heure, accompagné de deux chasseurs noirs et de mon porteur d'eau. Après avoir passé la rivière, des traces fraîches nous indiquèrent l'emplacement où un nombreux troupeau de buffles avait pacagé la nuit précédente. Nous les suivîmes longtemps jusqu'à un épais fourré d'ukaku, où elles nous conduisirent vers midi. Ce fourré connu par les gens du pays sous le nom de « Bamba impalla » (ce qui veut dire « preneur d'impallas, » à cause de la quantité d'antilopes qu'on y prend), est formé d'une espèce d'arbuste de 8 ou 10 pieds de haut, armé d'épines innombrables et très aiguës, disposées en diverses directions. Les nègres, qui sont nus, y pénètrent difficilement; pour l'Européen, c'est une tâche presque impossible, à moins qu'il ne soit pourvu d'un vêtement de cuir souple et collant, fort utile en cette occasion, mais qui a le désagrément de donner une horrible chaleur. En y entrant, nous vîmes que le troupeau s'était divisé; je suivis les empreintes les plus nombreuses avec l'un des chasseurs, tandis qu'Umdumela s'attachait aux autres. Un peu plus loin, les empreintes se rejoignaient. Je vis qu'Umdumela était déjà passé, et bientôt je l'entendis faire feu, en même temps que le bruit d'une charge furieuse arrivait jusqu'à moi. Quand nous l'eûmes rejoint, nous le trouvâmes devant la carcasse d'un jeune taureau qu'il avait tué, encore tout ému de la charge d'une autre bête qui avait fondu sur lui sans provocation et à laquelle il n'avait échappé qu'en se jetant à l'écart au milieu des broussailles. C'était une femelle, assurait-il. Je conjecturai que c'était la mère d'un veau dont j'avais vu la trace parmi les autres. Nous nous mîmes alors à la recherche du jeune animal, que nous eûmes bientôt capturé, et comme il me semblait d'âge à pouvoir se passer de sa nourrice, je l'envoyai au camp par mon porteur, dans l'intention de l'amener plus tard à la colonie, avec les autres sujets de la même espèce dont j'aurais pu m'emparer. Cela fait, nous reprîmes la poursuite du troupeau, qui, de fourré en fourré nous mena fort loin. Au moment où mes com-

pagnons atteignaient le dernier, me trouvant u peu en arrière, je voulus prendre une entrée parallèle où j'espérais pouvoir marcher plus vite; mais je m'aperçus bientôt que je m'étais engagé dans un cul-de-sac, et comme j'entendais dans les environs un remue-ménage de mauvais augure, je jugeai prudent de retourner sur mes pas pour rejoindre mes deux hommes. Tout à coup j'entends un coup de feu, suivi d'une charge à fond, je presse le pas, et j'arrive juste à temps pour voir un des deux chasseurs, misérable couard, grimper sur un arbre après avoir jeté son fusil. Presque aussitôt une tête cornue émerge de la fumée, et, avant que j'aie le temps de me garer ou de faire feu, le propriétaire de la tête fond sur moi, m'atteint au genou et me renverse, non sans me frictionner le dos d'une façon peu agréable. Le monstre me dépasse, puis revient tête baissée. C'en était fait de mon individu s Umdumela, accourant avec son fusil déchargé et voyant ce qui se passait, n'eût ramassé l'arme de l'autre chasseur, et n'eût logé une balle de six à la livre dans l'épaule du buffle, au moment où il m'atteignait. Il tomba, pour se relever avec furie et s'en aller mourir à dix pas plus loin.

En essayant de me mouvoir, je sentis une vive douleur au genou. L'inspection de la partie lésée me fit découvrir une fracture dans l'articulation, et tout le membre était, en outre, fort meurtri. Il n'y avait point de doute que ce ne fût la mère du jeune animal que nous avions enlevé, car nous lui trouvâmes du lait.

Je fus réduit à l'immobilité pendant des semaines, ne pouvant même retourner ma jambe sans assistance. Bref, j'ai boîté jusqu'à l'année dernière et n'ai pas encore recouvré la pleine liberté de mes mouvements.

A. V.

(A suivre.)

PETITES NOUVELLES

Lundi, l'Opéra a donné la première représentation d'*Aïda*, le chef-d'œuvre de Verdi. Cette représentation comptera dans les annales de notre Académie nationale de musique. C'est un véritable événement musical sur lequel nous ne voulons pas insister en quelques lignes.

Nous donnerons les détails complets de cette splendide soirée dans notre prochain numéro.

— A jeudi aussi les *Noces d'Attila*, de M. Henri de Bornier, annoncées pour ce soir à l'Odéon.

— Le samedi de la semaine de Pâques, 3 avril prochain, aura lieu, dans la salle du théâtre national de l'Opéra, le bal annuel de l'Association des artistes dramatiques.

Toutes les dames artistes se sont fait inscrire pour obtenir des loges à cette fête exceptionnelle.

— Le drame en vers, de M. Paul Delair, est en pleines répétitions à la Comédie-Française. *Garin* sera joué dans le courant de mai.

— Jeudi a eu lieu à l'Opéra-Comique la reprise de *Mignon* pour les débuts de Mlle Vauzault. La nouvelle Mignon qui, en dernier lieu, a chanté à Covent Garden, à Londres, a une voix étendue et très fraîche. Excellente musicienne et charmante comédienne, la jeune artiste a obtenu un franc succès.

— On prépare à l'Opéra-Comique une reprise d'*Embrassons-nous, Folleville*, avec Mlle Thuillier.

Prochainement aussi, reprise du *Domino noir*.

— Le Vaudeville s'occupe d'une reprise de la *Vie de Bohême*, avec cette distribution :

Rodolphe, Berton; Marcel, Vois; Chaunard, Dieudonné; Baptiste, Roisselot; Mimi, Mlle Réjane; Musette, Mlle Massin; Phémie, Mlle Lamarre.

— Le jury chargé d'examiner les partitions envoyées au concours de symphonie institué par la Ville, a réservé six morceaux envoyés, pour choisir parmi eux celui à qui sera décerné le prix.

Ces morceaux sont : les *Argonautes*, *Cléopâtre*, *Daniel*, *Galilée*, le *Siége de Calais* et la *Tempête*.

— Samedi, à la salle Taitbout, *La Estudiantina*, par la Troupe Espagnole-Andalouse. Succès persistant de cette charmante compagnie.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Dnguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibanlt. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Fanre. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hissou. — Aimée Desclèc. — Duprez. — Mmo Fromentiu. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Lanrent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — [illegible]bin. — Rosiue Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Jndic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dioudonné. — Thérésa — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupnis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclanzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perrot. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Panline Patry. — Louis Mourose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beangrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhériticr. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvell — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomou. — Mlle Valére — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Autoiuette Aruaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Olaretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Margucrite Baux. — Duchesue. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradean. — Lina Bell. — Montrouge. — Anua de La Grauge. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalio. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudonresque. — Paulin Luigini. — Henry Mouuier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphaune. — Jeanne Samary. — Manonry — Hyacinthe-Derval. — Meuu. — Teresiua Singer. — Massiui. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Rittor. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Jnliette Girard. — Vergnet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stnar — Randoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salviui. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbant-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Danbray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Panl Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand. — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luce. — Mary-Albert. — Fugère. — Daltona. Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Mendès. — Luco. — Anne Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Lhéritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legraud. — Thiron. — Marius Roux. — Angeline Fatou. — Littré. — Ferdinand de Lesseps. — Rosita Mauri. — Eugène Lorrain. — Emma Fleury. — Jules Sandeau. — Marie Hamman. — Auguste Maquet. — Noémie Veruon. — Camille Doucet. — Geneviève Dupuis. — Arsène Houssaye. — Jaue May. — Barré. — Provost-Ponsin. — Ferdinand Fabre. — Jouassain. — Mme Edmond Adam. — Charles Lepère. — Julie Bennati. — Alice Marot. — Mlle Carol. — Mlle Lecomte. — Eugène Spuller. — Amélie Rey. — Camille Flammarion. — Lonis Blanc. — Jules Favre. — Lola Gomez. — Gustave Droz. — Crémieux. — Maurel. — Lucie Dupus. — Mlle Raymonde — Eugène Labiche. — Marie Jullien.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris	un an.	14 fr.
Départements	—	16 fr.
Etranger	—	20 fr.

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

25, Passage Verdeau, 25, Paris

(Affranchir).

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie*, publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 25, rue Bonaparte, d'élégantes

couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.

Le théâtre Thomas-Holden, 11, faubourg Poissonnière, obtient chaque jour, avec Les Fantoches, des bravos bien mérités. En effet, il n'y a rien de plus curieux que de voir exécuter, par ses petits bons hommes en bois, de véritables tours de force ; rien ne les gêne, la danse, le chant, pas même la dislocation.

Le concert des nègres, vocal et instrumental, attire chaque jour, à 9 heures, une foule considérable.

Matinées : dimanches, jeudis et fêtes.

Au Cirque Fernando, début de M. Alfred Bradbury, qui obtient tous les soirs un immense succès dans ses exercices des jeux athéniens avec trois chevaux dressés.



L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris.— Imprimerie A. GODEMENT, rue des Martyrs, 18 et 18 bis.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE



DRAME OPERA COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché PIERRE PETIT

TRAGEDIE MUSIQUE

MARIE VACHOT

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 359

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 1er au 7 Avril 1880

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCLIX

—

MARIE VACHOT



Mademoiselle Marie Vachot, la nouvelle pensionnaire de l'Opéra, est une toute jeune fille qui appartient à une famille d'artistes.

Son père, M. Vachot, a été depuis près de trente ans directeur de théâtre successivement sur plusieurs scènes françaises et étrangères. Je me souviens l'avoir connu à Versailles, en 1854, alors que j'habitais cette ville où je faisais mes premières sorties dans le monde. Il administrait déjà avec beaucoup de talent le joli théâtre de la rue des Réservoirs, et avait entr'autres pensionnaires Suzanne Lagier, qui nous émerveillait tous alors, par sa beauté plantureuse et sa grâce, dans Marguerite Gautier de la *Dame aux Camélias*. Depuis cette époque, M. Vachot a été directeur de grandes scènes belges, et notamment de la Monnaie de Bruxelles. Il n'est donc point étonnant qu'il ait songé à faire de sa fille une virtuose, lorsqu'il lui a reconnu une jolie voix.

Marie Vachot est entrée dans la classe de Duprez, où je me souviens l'avoir entendue dans les *Exercices* rendus publics par le célèbre professeur qui y fait entendre ses élèves. La première fois que je l'y ai rencontrée en possession déjà d'un réel talent, c'est lorsque le maître donna, il y a environ deux ans, une curieuse représentation dans les salons de Pierre Petit. Passant en revue toutes les Ecoles de Musique, Duprez appuyait les raisonnements qu'il développait dans sa conférence par une exécution d'un morceau de chaque époque. Marie Vachot fut une des interprètes remarquées de cette très intéressante fête musicale.

Je ne sais si c'est de Duprez seul que la jeune cantatrice doit se dire élève. Mme Laurent Vachot, sa mère, excellente musicienne, a dû être d'un précieux concours pour l'aider dans ses études, et l'expérience de son père a dû également contribuer à lui donner une excellente éducation artistique.

Bien douée par la nature, grande, élancée, distinguée de manières, blonde comme un épi de blé, d'une physionomie douce et gracieuse, Marie Vachot promettait un type d'Ophélie ou de Marguerite. Engagée à l'Opéra, elle devait y faire ses débuts dans ce dernier rôle, mais une circonstance voulut qu'elle parût auparavant sur notre première scène lyrique sous les traits de Zerline, rôle qu'elle joua au pied levé, le lundi 8 mars, et dans lequel elle remporta un franc succès.

Le samedi suivant, 13 mars, Marie Vachot fit alors son véritable début dans Marguerite de *Faust*. Bien placée, comme je viens de le dire, sous le rapport physique, la jeune fille conquit aussitôt son public par sa grâce toute émue. Comme virtuose et comme chanteuse dramatique, elle donna bientôt des preuves certaines d'avenir, et cette première soirée permit de la classer parmi les pensionnaires dès maintenant utiles à l'Opéra.

Le passé de Marie Vachot est, on le voit, presque tout entier à l'étude, mais le présent a déjà engagé l'avenir et, en considérant l'âge de la nouvelle pensionnaire de l'Opéra, on peut lui prédire de beaux succès pour longtemps.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

ALEXANDRE
(de la Porte-Saint-Martin).

PECCATA MUNDI

L'an dernier, cet excellent abbé D... avait promis à Mme de la Rêvassière d'aller passer une quinzaine chez elle. Mme de la Rêvassière comptait bien sur cet engagement, et chacun, au château, s'en faisait fête. Il est si aimable, ce vénéré pasteur; mais voici qu'il a été nommé évêque tout dernièrement, et il a écrit l'autre jour une lettre d'excuses et de regrets :

Chère fille,

Le Seigneur n'a point pour agréable que je passe cette année quelques moments de loisir à la Rêvassière; mon diocèse me réclame, et le troupeau veut bien témoigner quelque impatience de voir son très-zélé, mais indigne pasteur. Puis-je retarder ma venue au milieu de ces chères ouailles? Je ne le crois pas, ma fille; pensez-y devant Dieu, et vous pardonnerez à votre très dévoué

† Victor.

Mme de la Rêvassière arpente sa chambre avec agitation. Elle était absolument désolée. Rien ne fait bien dans un château comme une visite épiscopale. D'abord, on observe le maigre et l'abstinence: la composition de dîners de cérémonie sans gras apparent fait beaucoup briller une maîtresse de maison. On glisse bien quelques coulis trompeurs, mais le fond des mets est toujours conforme à la règle; les gourmets n'y perdent rien. Puis, en cette occurrence, la châtelaine est enchantée de pouvoir dire à celles de ses amies qui se décollètent trop :

— Ah! ma chère, je serai obligée de vous prier de mettre une écharpe ces jours-ci, ou un fichu, ou je ne sais quoi, mais vous comprenez vous-même que, Monseigneur étant là...

Et puis, ne faut-il pas aussi faire la leçon à ceux qui ont le propos léger :

— Ah! par exemple, je vous supplierai de veiller sur vos paroles; je ne me consolerais pas, je vous en préviens, de scandaliser un si saint homme...

Enfin, Mme de la Rêvassière avait entrevu une situation charmante : celle d'intermédiaire entre le ciel et l'humanité; et, à vrai dire, chacun avait été très-content de l'annonce de l'arrivée de Monseigneur.

Le bon monsieur de la Rêvassière, homme simple et juste, qui aimait fort les mets délicats, se faisait toujours un vrai plaisir des recherches culinaires auxquelles sa femme se livrait en semblable occasion; aussi partageait-il sincèrement ses regrets.

Les amies présentes à la Rêvassière furent fort marries. Elles avaient préparé quelques effets de toilettes décentes qui n'étaient point sans intérêt. Une poitrine et des épaules nues, qu'on a vues souvent, n'interressent plus guère; au lieu qu'une poitrine et des épaules blanches qui veulent paraître voileés, ont un attrait absolument nouveau.

Un joli col sur lequel serpente un modeste boa, quel succès! avait pensé la maréchale.

Un nœud large dont les bouts voltigent sur un corsage très bas sera d'un goût charmant, avait médité la comtesse.

Et l'écharpe de tulle tournée à la façon des portraits d'Isabey, quelle chance! s'était dit la petite Nathalie.

Toutes ces dames avaient arrêté leur mise en scène.

— Je mettrai mon grand médaillon Louis XVI tout bonnement; cela suffira; il descend très-bas...

— Et le fichu Marie-Antoinette en blonde blanche, qu'est-ce que vous dites de cela?

— Puis, nous avons aussi la petite pèlerine, qui, attachée au col, ouvre sur la

poitrine une demi-lune qui scintille d'autant plus que l'étoffe de la pèlerine est sombre.

— Mon Dieu! s'était dit la chanoinesse qui n'aimait pas à se donner de la peine, en mettant au coin de mon corsage ouvert un gros bouquet qui aura une traîne verte attachée de l'autre côté de la robe, je serai habillée comme une religieuse.

Et puis on a toujours à montrer quelques déshabillés du matin qu'on trouve difficilement l'occasion de placer. Or, l'évêque aurait dit sa messe à neuf heures, et pour s'y montrer il était indispensable de mettre des bas groseille, un lainage gris, ou bien une carmélite sur un jupon vert clair garni de chinchilla... C'était indiqué.

Et, de plus, on aurait fait de la musique religieuse; justement la chanoinesse avait deux psaumes de Marcello et un air de la Création d'Haydn, qui étaient depuis longtemps en souffrance; quelle occasion inespérée ..

Et il fallait renoncer à tout cela? Quel désastre! Ces dames conseillèrent à mademoiselle de la Rêvassière d'insister auprès de monseigneur; vraiment on ne pouvait s'avouer vaincu au premier refus. On rédigea une lettre de supplications à laquelle le prélat répondit courrier par courrier :

Ma chère fille,

Malgré mon bon désir, je suis obligé de me faire le chagrin de vous affliger; mais je m'appartiens moins que jamais, puisqu'il a plu au doux Jésus de me donner ce grand pays de G. à convertir et à consoler. On dit qu'il en a besoin. Je commencerai le jour même où vous voulez bien m'attendre une retraite aux mondaines de L. Je crois qu'elles ont dessein de se confesser toutes pour ma bienvenue. J'en suis profondément touché; or, tarder un seul jour serait mettre en péril leur pieuse résolution; disons un grand *Magnificat* en l'honneur de cette réception.

Priez pour moi, ma fille.

† Victor.

Cette deuxième missive laissa madame de la Rêvassière sans espoir; mais la chanoinesse eut une idée lumineuse; — l'affiliation à un chapitre de Bavière donne décidément beaucoup de lumières.

— Puisqu'il ne veut point tarder d'une heure à cause des confessions qui l'attendent, promettons-lui les nôtres, et vous verrez qu'il viendra.

Ce parti était extrême. Plusieurs de ces dames en furent comme saisies. Pourtant elles n'hésitèrent point à prendre l'engagement; les femmes sont capables de tout, et madame de la Rêvassière adressa au pasteur la lettre suivante :

Monseigneur,

C'est aussi dans un but pieux que je me suis permis d'insister auprès de Votre Grandeur. Sans lui, aurais-je osé vous importuner de mes instances? Mais je manquerais à un impérieux devoir, en ne vous faisant point part de la résolution dans laquelle nous sommes de vous prier de nous entendre en confession. Je crois pouvoir vous dire que vous ne regretterez point votre station à la Rêvassière; nous nous présenterons toutes au tribunal de la Pénitence.

Je suis avec respect, Monseigneur, votre fille dévouée.

J. de la Rêvassière.

Réponse :

Cher disciple,

Je serai à la Rêvassière mardi, puisque le bon Dieu se joint à vous pour m'y inviter.

Mille bénédictions du pied de la croix.

† Victor.

—

Tout le château fut en liesse; que recherchent surtout les mondaines? la nouveauté et l'inattendu sous quelques formes qu'ils se présentent. Les hommes même furent ravis de pouvoir montrer à Monseigneur comment sont les séducteurs pour lesquels les femmes se damnent!

Oui, se damnent; il n'y a pas là à dire. Comment leur résister? Forcément l'évêque devait connaître, de nom tout au moins, ces mangeurs de cœur! Combien il devait souhaiter de les voir.

Madame de la Rêvassière, après le premier moment d'enivrement que lui causa son succès, fut prise d'inquiétude. Elle était consciencieuse et se demanda avec anxiété si les péchés pour lesquels elle forçait le bon évêque à retarder son arrivée chez lui, valaient vraiment la peine de l'arrêter. Elle eut presque des remords en dressant le bilan probable des confessions : Voyons, se dit-elle, qu'auront à avouer ces dames.

La maréchale? ma foi!... pour l'agrément qu'elle en a... Il est si souffrant...

La comtesse paye sa faute bien cher!. Germaine et Nathalie? des anges.

La chanoinesse... Ah! c'est autre chose; mais c'est déjà ancien, je crains qu'elle n'ait confessé la chose à Pâques dernière. Quelle chance si elle l'avait encore sur la conscience!...

Enfin, madame de la Rêvassière craignait un fiasco et en arriva à désirer qu'une de ses bonnes amies ait commis quelqu'horreur. Elle y songea toute la journée en veillant aux préparatifs de la réception épiscopale.

La chapelle, un peu négligée parfois, fut l'objet de tous ses soins. Elle fit mettre un volant au rideau qui est destiné à cacher la pénitente agenouillée dans le confessionnal; car l'ampleur des costumes modernes le rendait insuffisant; ce volant, orné d'un petit bouillonné, était tout à fait coquet. Le store transparent derrière lequel se tient le prêtre avait été remplacé par une draperie de tulle afin que l'évêque put respirer librement en écoutant les repentantes. La patronne de la chapelle fut habillée de neuf.

— Enfin, se disait la châtelaine, tout y sera; rien ne manquera, excepté les crimes!... Car il faut qu'on le sache, madame de la Rêvassière était pure devant le Seigneur.

Monseigneur arriva exactement; en homme qui connaît son monde, il décida, dans un court entretien avec madame de La Rêvassière, qu'il n'entendrait les confessions qu'au moment de son départ; quoiqu'il soit certain qu'une grâce spéciale fasse oublier au prêtre instantanément les fautes qui lui sont confiées, beaucoup de pécheresses éprouvent un grand embarras à se retrouver en face de leur directeur.

L'évêque, tout le jour, fut donc simplement le plus aimable des convives. On fit une longue promenade en voiture, on alla chez le curé de la paroisse. Les toilettes du soir furent pleines de bon goût et suffisamment décentes. Les échancrures des corsages furent dissimulées par des médaillons, des flots de dentelle, des boas, des fleurs, des nuages de tulle. Le petit vicomte Jean de la Rêvassière, cousin de la châtelaine, fut même autorisé à conduire un cotillon sans prétention. Monseigneur était plein d'indulgence pour lui; il l'avait baptisé vingt-trois ans auparavant avec de l'eau du Jourdain. Mais après la musique et la valse... hélas! on causa; et Monseigneur, malgré toute sa bonne volonté, fut péniblement impressionné par l'amère bêtise de la fine fleur de nos salons. Que voulez-vous? il fallait bien montrer à Sa Grandeur qu'on était irrésistible...

Le spirituel prélat retomba dans la tristesse. Il rêva aux vaillants des croisades, aux héros du moyen âge, aux aimés du grand siècle, aux séducteurs du siècle dernier... Mais il se consola en pensant qu'au moins ceux-ci ne devaient point perdre les âmes contemporaines. On se sépara, et il fut convenu qu'à huit heures le lendemain, on retournerait au saint tribunal; dès que les confessions seraient terminées, Monseigneur dirait sa messe, prendrait sa tasse de chocolat et monterait en voiture pour l'express de dix heures cinquante. Avant sa méditation du soir, l'évêque ne put s'empêcher de songer aux habitants de la Rêvassière. Il faut que les prêtres nous étudient beaucoup pour nous diriger. L'examen qu'il avait fait des jeunes séducteurs de

l'année 1873 l'avait plongé dans un étonnement profond.

Le ténor Emilio V. était absolument ridicule ; il craignait l'air extérieur, portait du coton dans les oreilles et avalait gravement toute la journée les médicaments propres à la conservation de la voix. Le cousin Joconde de la Rêvassière, malgré l'eau du Jourdain, était petit, rachitique, laid et prétentieux. L'héritier des Terres Soufrées était légèrement gâteux ; l'espoir des Montvolant l'était tout à fait ; le duc de Trésorville craignait le soleil et avait des vapeurs lorsque le temps changeait ; le grand Jacques de Bel Respiro n'avait point de dents ; le comte de Fyr, point de cheveux et était hargneux et brutal ; le gros Marcelin d'Erable était affligé d'un défaut de prononciation et d'une maladie noire ; Pierre de Laqueval avait peur des chauves-souris et s'évanouissait quand on servait de l'ananas.

Et il était arrivé, à la grande stupéfaction de Monseigneur, qu'en maintes occasions ils avaient été des plus désagréables avec les charmantes créatures réunies à la Rêvassière ; discutant avec elles, les rembarrant, leur coupant la parole, ou bien ne s'occupant pas plus d'elles que s'ils étaient entr'eux au Club, ou je ne sais où.

Malgré l'indulgence céleste dont il était doué, l'évêque ne put s'empêcher de les juger sévèrement ; s'ils n'avaient été que disgraciés de la nature, il les aurait plaints ; mais le contentement qu'ils affectaient d'eux-mêmes dégageait de toute pitié. Le bon pasteur était donc autorisé à étudier en pleine liberté d'esprit cette génération appelée selon ses vues évangéliques à protéger celle qui l'intéressait particulièrement. Sa conclusion fut celle-ci :

— Si, d'aventure, ces dames ont eu quelque faiblesse pour l'un de ses tristes rejetons, je n'y pourrai vraiment compatir... Mais la chose semble invraisemblable.

— Eh bien ! hélas ! elle était pourtant ; et le défilé des pénitentes apprit à Monseigneur des défaites bien inattendues. La mansuétude était impossible ! Aussi après les paroles consacrées :

— N'avez-vous plus rien à ajouter ? Continuez : c'est ma faute.

Il fit à chacune de ces dames la plus sévère des exhortations ; car cette fois, ce qui est rare, il avait vu les stupides objets des perditions qui l'affligeaient sincèrement.

— Comment ? c'est pour semblable héros que vous trompez votre mari, que vous négligez vos enfants, que vous vivez en dehors du catholicisme dans lequel vous êtes née ? C'est incompréhensible autant que douloureux.

Et si la pénitente balbutiait une explication :

— Irrésistible, poursuivait l'évêque. Ce n'est point à moi qu'il faut dire ceci. Mais, ma chère enfant, si vous étiez forcée par obligation du sacrement de mariage d'aimer un être pareil, je vous plaindrais fort. Quelle excuse faire valoir auprès du Dieu que vous avez offensé ?

Les pénitences tombèrent drues, je vous l'assure : Il y a de saintes colères.

L'une eut à accomplir un pèlerinage à la Roche qui pleure ; l'autre une retraite chez les Dominicains de Mauléon, le couvent le plus sévère de France ; celle-ci des aumônes à vider sa bourse ; celle-là des prières à absorber son temps.

Toutes ces pénitences seront-elles scrupuleusement faites ? Nous n'en savons rien.

Mais il y en a une que Sa Grandeur n'a pu infliger et que le ciel réserve peut-être à ces pécheresses : celle de conserver leurs amoureux. A coup sûr, ce serait la plus rude.

Et l'évêque y songeait probablement en disant adieu à la châtelaine de la Rêvassière, qui seule osa affronter son regard avant le départ.

— Combien je vous remercie, Monseigneur, d'avoir daigné vous détourner pour nous de votre route. Je suis très reconnaissante et je crains bien que vous n'ayez trouvé véritablement que la chose n'en valait guère la peine ?

— En effet, en effet, répondit Monseigneur, qui ne put s'empêcher de sourire. Puis il monta en voiture en donnant sa bénédiction.

A.

PHYSIOLOGIE

L'HÉRÉDITÉ DES CARACTÈRES

« Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist de la présomption, comme ceste-ci : Que nous recognoissons nostre ignorance, en plusieurs choses, et sommes si courtois d'avouer qu'il y ait ès ouvrages de nature, aucunes qualitez et conditions qui nous sont imperceptibles, et desquelles notre suffisance ne peut descouvrir les moyens et les causes : Pour cette honneste et conscientieuse déclaration, nous espérons gaigner qu'on nous croira aussi de celles, que nous dirons entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultez estrangères : il me semble que parmy les choses que nous voyons ordinairement, il y a des estrangetez si incompréhensibles, qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles (1). »

Montaigne applique ces réflexions à des particularités ou singularités héréditaires dans les traits du visage, la physionomie, le caractère, la contitution, les habitudes, etc. Et, en effet, il y a peu de phénomènes plus merveilleux, en ce sens qu'il est malaisé de leur assigner une cause efficace et suffisante. Beaucoup de phénomènes naturels, de ceux qui passent pour les plus frappants, n'approchent pas sous ce rapport des phénomènes de l'hérédité. Sans doute, ils tournent tous au miracle quand nous nous efforçons de remonter à la première cause. Nous pouvons bien déterminer le « comment », mais jamais le « pourquoi ». Pour l'astronome, la gravité est le mystère des mystères. Elle nous oblige presque à croire à cette « action de distance » qui, suivant l'affirmation de Newton, dépasse la conception de l'esprit le plus capable de mener à bien des raisonnements philosophiques. La cause définitive des transformations chimiques est aussi obscure pour nous que pour les savants qui croyaient aux quatre éléments. La nature de l'éther, dans lequel se propagent les ondulations de chaleur, de lumière et d'électricité, est lettre close même pour les expérimentateurs qui ont déterminé avec le plus de succès les lois de ces ondulations. Mais par la seule raison que ces phénomènes sont (au moins de nos jours) rapportés à une loi, ils ont perdu le caractère mystérieux et, en un sens miraculeux qu'on leur prêtait avant la découverte des lois du mouvement, de celles des affinités chimiques, de la lumière et de l'électricité. Il en est tout autrement des phénomènes de l'hérédité. Nous ne savons rien, non pas même pour un seul d'entre eux, des causes secondes qui les provoquent, bien loin de remonter à la cause primitive dans laquelle ils ont tous leur origine. La transmission héréditaire d'une conformation particulière, d'un trait de caractère ou d'une habitude d'esprit, nous jette dans le même embarras que l'apparition d'une variation brusque, dans une race qui a présenté, pendant une longue suite de générations, une succession en apparence invariable d'attributs corporels physiques, intellectuels.

Le sujet n'est pas mûr, et il n'y a pas de solution prochaine à espérer ; mais on peut s'intéresser à quelques faits curieux, notés par les spécialistes et d'où sortira quelque jour la lumière.

Les phénomènes d'hérédité les plus communs et peut-être les plus instructif sont ceux qui affectent les traits et la configuration du corps. Ils ont été constatés de tout temps, chez tous les peuples. Une partie du système de la législation judaïque était fondée sur la connaissance de la loi en vertu de laquelle les enfants héritent des qualités corporelles de leurs pères et de leurs mères. Les Grecs avaient aussi observé le même fait. Les Spartiates pratiquaient un vrai système de sélection parmi les nouveau-nés. Tout en ne visant qu'à éliminer les individus trop faibles, ils se conduisaient comme ferait une nation pleinement convaincue de l'efficacité de la sélection naturelle ou artificielle, et qui ne serait tourmentée ni arrêtée par aucun scrupule dans l'application de la théorie. Chez les Romains, nous rencontrons des familles désignées par des caractères physiques, comme celles des grands nez, des lèvres épaisses, des grosses têtes, des grosses joues (nasones, labeones, capitones, buccones). Des singularités analogues reparaissent dans les temps modernes chez diverses familles : la lèvre autrichienne et le nez bourbonien sont des exemples bien connus (1).

(1) *Essais*, liv. II, chap. XXXVI, DE LA RESSEMBLANCE DES ENFANTS AUX PÈRES.

(1) Ribot prétend que de tous les traits du visage, le nez est celui qui se conserve le mieux par hérédité.

Les particularités de conformation sont intéressantes au double point de vue de la variation et de la persistance. Nous les voyons, en général, s'introduire sans raison apparente dans une famille, devenir héréditaires, d'abord régulièrement, puis avec des intermittences ; enfin, dans la plupart des cas, disparaître ou devenir si rares que l'hérédité semble n'y être plus pour rien. « En la famille de Lepidus à Rome, dit Montaigne, il y en a eu trois, non de suite, mais par intervalles, qui nasquirent un même œil couvert de cartilage. A Thèbes, il y avoit une race qui portoit dès le ventre de la mère la forme d'un fer de lance, et qui ne le portoit, estoit tenu illégitime. Aristote dit qu'en certaine nation, où les femmes estoient communes, on assignoit les enfants à leurs pères, par leur ressemblance. » Un cas plus authentique est celui de la famille Lambert. La singularité qui affectait cette famille apparut, pour la première fois, chez Edouard Lambert, dont le corps entier, à l'exception de la face, de la paume des mains et de la plante des pieds, était couvert d'une sorte d'écaille composée d'excroissances de la nature de la corne. Il devint père de six enfants qui offrirent tous, au bout de six semaines, la même particularité. Un seul des six survécut et la transmit à ses fils. Pendant cinq générations, tous les mâles de la famille Lambert se distinguèrent par les mêmes excroissances de la nature de la corne qui avaient couvert le corps d'Edouard.

Le cas d'Adrian Jeftichjew, qu'on montrait il y a quatre ans à Berlin et à Paris, avec son fils Fédor Jeftichjew, offre un exemple remarquable de la transmission d'une anomalie. On les appelait à Paris les « hommes chiens ». La face du père était couverte d'une profusion de poils qui le faisait ressembler à un terrier barbu.

Il avait environ cinquante-cinq ans, et passait pour être le fils d'un soldat russe. Afin d'éviter les moqueries et les brutalités des gens de son village, il se réfugia de bonne heure dans les bois, où il vécut quelque temps dans un trou. Pendant cette période de réclusion il était fort adonné à la boisson. Son caractère n'en a point souffert; il est bon et affectueux. L'intelligence est peu développée. Membre orthodoxe de l'Eglise grecque de Russie, il a des idées très arrêtées sur le ciel et l'autre vie. Il espère bien entrer, fait comme il est, aux célestes parvis. Il retranche sur ses besoins et envoie toutes ses économies à une pieuse communauté de son village natal de Kostroma, à charge pour les moines de prier pour lui après sa mort. Il est de taille moyenne, mais très fortement bâti. C'est le duvet, dont la surface entière du corps humain est ordinairement garnie, qui a pris chez lui un développement extraordinaire. A proprement parler, il n'a ni cheveux, ni barbe, ni moustaches, ni sourcils, ni cils ; tout cela est remplacé par un duvet soyeux, couleur jaune sale, long d'environ trois pouces sur toute la face, qui rappelle la toison d'un chien de Terre-Neuve. Les paupières mêmes sont chargées de ce long duvet qui sort par touffes des narines et des oreilles. Le corps est garni, par endroits, de cheveux d'un pouce et demi à deux pouces, qui ne sont épais nulle part. Le docteur Bertillon, de Paris, comparant un poil du menton d'Adrian avec un poil d'une barbe très fine, a constaté que celui-ci était trois fois plus épais, et un cheveu d'Adrian n'a que la moitié de l'épaisseur d'un cheveu ordinaire. A Berlin, le professeur Virchow s'est soigneusement informé de l'histoire de la famille d'Adrian Jeftichjew. Tout ce qu'il a pu apprendre, c'est qu'Andrian est le premier monstre à face velue qui s'y soit montré. Ni le père qu'on lui croyait, ni sa mère n'offraient rien de pareil. Un frère et une sœur, qui vivent encore, ont des cheveux comme tout le monde. Son fils Fédor, qu'on exhibait avec lui, était un enfant naturel d'environ trois ans. Ses enfants légitimes, un garçon et une fille, moururent jeunes. On ne sait rien du garçon. La fille ressemblait au père. « Fédor, dit le rapport que nous suivons, est un enfant éveillé, qui paraît plus intelligent que le père. Le duvet qui pousse sur la figure n'est point encore assez épais pour masquer les traits, mais il est évident qu'avec l'âge, l'enfant deviendra aussi velu que le père. Les cheveux sont aussi blancs et aussi doux que la fourrure d'un chat angora; ils atteignent leur plus grande longueur aux angles extérieurs des yeux. Entre les yeux, il y a une houppe bien fournie, et le nez n'est pas moins bien garni. La moustache va rejoindre de chaque côté les favoris à la mode anglaise, et cela donne au portrait de l'enfant un air de ressemblance comique avec un gros Anglais de cinquante ans. Comme chez le père l'intérieur des narines et des oreilles porte une forêt de poils. Père et fils sont presque sans dents. Andrian n'en a que cinq, l'une à la mâchoire supérieure et quatre à la mâchoire inférieure. Fédor n'en a que quatre, toutes à la mâchoire inférieure. Dans l'un et l'autre cas, les quatre inférieures sont des incisives. A droite de l'unique dent supérieure d'Andrian, il reste la trace d'une voisine qui a disparu. On peut s'assurer qu'il n'en a jamais eu d'autres, en passant le doigt sur les gencives.

Le manque de dents accompagné de ce qui est en réalité un manque et non point une surabondance de cheveux, car Andrian et son fils n'ont point de vrais cheveux, s'accorde parfaitement avec la théorie de Darwin sur la corrélation constante qui existe entre les cheveux et les dents. Darwin cite comme exemple l'absence de dents chez les chiens sans poils. Les défenses du sanglier se sont fort rapetissées par la domestication et les soies ont aussi diminué. Darwin mentionne une danseuse ou une chanteuse espagnole, Julia Pastrava, qui avait une barbe épaisse, toute masculine, un front chargé de cheveux. Les dents étaient si fortes, que la bouche était saillante et qu'elle avait presque une face de gorille. En général, les animaux dont les téguments prennent un développement anormal en plus ou en moins, offrent un développement dental anormal; témoin, d'une part, les paresseux et les armadilles, qui manquent de dents de devant ; d'autre part, certains cétacés dont les dents se font remarquer par le nombre ou la taille. Chez les individus de l'espèce humaine, il n'y a point toujours corrélation directe entre le développement des cheveux et celui des dents. Des hommes chauves, dès leur jeunesse, ont d'excellentes dents. D'autres qui ont perdu la plupart de leurs dents avant d'arriver à la quarantaine, conservent une abondance de cheveux jusqu'à un âge très avancé.

Un autre cas assez semblable à celui d'Andrian et de son fils est celui d'une famille birmane, qui vivait à Ava, et dont Crawford nous a parlé, le premier, en 1829. Le chef de la famille Schwe-Maong, avait alors une trentaine d'années. Tout son corps était couvert de poils soyeux qui atteignaient une longueur de près de cinq pouces sur les épaules et sur l'épine dorsale. Il avait quatre filles dont une seule lui ressemblait. Elle vivait encore à Ava, en 1855, et, suivant la relation d'un officier anglais, qui la vit dans cette ville, elle avait un fils poilu comme son grand-père Schwe-Maong. Le cas de cette famille confirme d'une manière assez curieuse la corrélation des cheveux et des dents. Schwe-Maong conserva ses dents de lait jusqu'à l'âge de vingt ans (époque de la puberté). Elles furent alors remplacées par neuf dents seulement : cinq à la mâchoire supérieure, quatre à la mâchoire inférieure. Sur les neuf, huit étaient incisives; la neuvième, à la mâchoire supérieure, était une canine.

Le sexdigitisme ou la présence de six doigts à chaque main et à chaque pied s'est montré dans diverses familles comme une dérogation soudaine à l'état normal, et s'est ensuite transmis pour l'ordinaire à plusieurs générations successives. Dans le cas de la famille Colburn, cette singularité s'est soutenue aux cours de quatre générations sans interruption, et elle y reparaît encore à l'occasion. Dans une branche d'une famille écossaise très-connue, le sexdigitisme, après avoir duré pendant trois ou quatre générations, semble avoir disparu, mais il arrive souvent que le bord des mains, du côté du petit doigt, subit une déformation.

Le bec-de-lièvre, l'albinisme, le boîtement et autres singularités réapparaissent communément pendant quatre ou cinq générations et sont rarement extirpées en moins de dix ou douze.

Même quand elle ne tarde guère à disparaître, la tendance à varier que relèvent ces singularités mérite notre attention par le jour qu'elle ouvre sur la formation de variétés nouvelles et persistantes soit chez l'homme, soit chez les animaux. Chez l'homme, les conditions ambiantes, loin d'être favorables au maintien des variétés, leur seront positivement contraires. Il en est autrement chez les animaux. Dès qu'une variation semble utile et avantageuse, on s'applique à la maintenir, et il ne paraît point douteux que, sans cet effort pour entretenir la démarcation entre la forme normale et la forme anormale, le type primitif ne dût reprendre assez vite le dessus.

TH. L.

(A suivre).

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

—

Première représentation de *Aïda*, opéra en quatre actes. Paroles de MM. Du Locle et Ch. Nuitter, musique de VERDI.

Que les grammairiens discutent à perte de vue sur l'emploi, la valeur ou l'orthographe d'un mot, cela nous est fort indifférent. Lorsqu'un homme de génie se sert de la langue française pour exprimer un mouvement de l'âme ou un cri du cœur, peu nous importe qu'il soit d'accord avec Vaugelas.

De même, tout en appréciant convenablement les musiciens forts en thèmes et à cheval sur les règles de la syntaxe, comme sans contester l'excellence des procédés de l'école moderne, qui cherche à nourrir autant que possible l'harmonie

dans une œuvre dramatique, nous réservons notre plus vive admiration pour les compositeurs *inspirés*, pour ceux qui affirment autrement que par la connaissance parfaite de leur *métier*, la puissance de la pensée.

L'idéal et la poésie primeront toujours le savoir-faire, car le savoir-faire est dépendant de la *mode*, tandis que l'inspiration traverse toutes les conventions, et le sublime reste toujours le sublime en dépit de la main du Temps.

Ceci est pour dire que Verdi avec *Rigoletto*, la *Traviata*, *Il Trovatore*, *Uno Ballo in maschera*, *Nabucco*, *Ernani*, est un de ces maîtres qui pouvait supporter les coups d'épingles des disciples de Wagner sans rien perdre de son immense valeur. Mais tenant compte des progrès de la science musicale moderne, le grand artiste a voulu, dans sa dernière œuvre, prouver qu'on pouvait se montrer savant tout en restant inspiré, et c'est pourquoi il a fait *Aïda*, affirmation profonde de son génie, où l'idée reste claire et grande à travers une orchestration exempte de banalité.

J'avoue avoir lu avec plaisir l'article de M. Joncières sur *Aïda*. L'auteur de *Dimitri* et de la *Reine Berthe*, qui n'est pas tendre d'habitude pour l'école italienne, dit, sans réticences, que l'œuvre est grandiose dans son ensemble et que certaines parties peuvent être comptées parmi les plus belles pages qui soient au théâtre Bravo! voilà qui est bien pensé et bien dit, et messieurs les nébuleux feront bien de se pénétrer de cette juste appréciation d'un critique de leur petite chapelle.

Oui, *Aïda* est un vrai *drame lyrique*. Là, rien de fantastique, de surmené, de somnolent. Tout est vivant, senti, plein de mouvement, de poésie, de tendresse et de passion.

L'œuvre n'est plus à analyser. Nous l'avions comprise au lendemain du 20 avril 1876, lorsque nous l'entendîmes au Théâtre-Italien, et ici même nous en avons longuement rendu compte avec un enthousiasme que vient de réveiller et de grandir la reprise faite à l'Opéra.

Depuis la douce romance de Radames au premier tableau jusqu'au duo exquis que chantent les deux amants aux portes du tombeau, tout nous plaît dans *Aïda*.

Pourtant un tableau prime les autres comme valeur théâtrale, c'est celui du troisième acte qui a une élévation de sentiment hors de pair.

Mmes Stolz et Wadmann, MM. Masini, Pandolfini et de Rezké avaient créé le chef-d'œuvre de Verdi d'une façon remarquable. L'interprétation d'aujourd'hui est belle également et sera meilleure dans quelques mois.

Mme Krauss est au-dessus de toute comparaison, et efface le souvenir de sa devancière.

Mlle Bloch n'a pas, en revanche, le séduisant et robuste organe de la Wadmann. Maurel est un comédien d'une rare valeur, mais l'organe de Pandolfini était plus éclatant.

Sellier nous a charmé, parce que nous l'avons trouvé particulièrement remarquable dans les passages de tendresse où nous avions peur pour lui, en raison du souvenir que nous avait laissé Masini. Nous ne parlerons pas de M. Menu, qui était sous le coup d'une trop vive émotion.

A ces rôles de premier ordre, un autre est venu s'ajouter : celui du grand-prêtre, grâce à la magnifique interprétation que lui a donnée l'excellent Boudouresque.

Mlle Jenny Howe mérite aussi une mention pour la façon brillante dont elle a chanté dans la coulisse le solo du chant des prêtresses, et Mlle Piron vaut qu'on loue, sans restriction, ses pas de danse, enlevés avec une verve adorable.

Quant aux décors et aux costumes, il faut renoncer à les décrire. Ces merveilles demanderaient des pages pour être appréciées dignement. C'est tout simplement splendide.

L'orchestre, composé d'artistes si éminents, obéissait au bâton de l'illustre compositeur. Verdi a dû être heureux de se voir aussi bien compris. Cette soirée sera pour lui, comme pour nous, une date triomphante. Puissions-nous eu avoir prochainement une semblable à l'acquit d'un maître français.

ODÉON

Première représentation de : *Les Noces d'Attila*, drame en quatre actes et en vers, de M. Henri de Bornier.

On a le droit de se demander comment la Comédie-Française, qui est faite pour encourager les œuvres de grande pensée et de beau langage, ose préférer l'*Etrangère* ou *Daniel Rochat* aux *Noces d'Attila*. Si c'est pour une question d'argent, c'est triste; si c'est encore, comme d'aucuns l'insinuent, pour une raison d'interprétation, cela n'est pas plus excusable.

Sans être un chef-d'œuvre, et sans valoir la *Fille de Roland*, dont le plan est plus sûrement exécuté, surtout au dénouement, les *Noces d'Attila* constituent un ouvrage dramatique d'un ordre très élevé.

Nous engageons nos lecteurs à aller entendre ces beaux vers, le plus souvent bien frappés, et rendant des pensées d'une rare vigueur et d'une haute portée morale. L'œuvre serait longue à étudier, l'espace qui nous est réservé ici ne nous permet pas d'entrer dans des détails qui perdraient à être sommairement indiqués. Nous constatons seulement un beau succès pour un poète de grand talent, dont nous regrettons de ne pas voir l'œuvre jouée sur notre première scène française.

Cela ne veut pas dire que l'interprétation soit indigne du drame, à l'Odéon; non, car MM. Dumaine et Marais, et Mlle Rousseil, ont vaillamment enlevé leurs rôles et fait preuve de talents éprouvés qui ont eu, sur le public, toute l'action désirable.

La pièce est bien mise en scène, et sa réussite sera de longue haleine.

PORTE-SAINT-MARTIN

Première représentation de : *Les Etrangleurs de Paris*, drame en 12 tableaux, de M. A. Belot.

M. Belot aime à exploiter, dans le livre et au théâtre, le genre judiciaire. Il a fait, avec son roman des *Etrangleurs de Paris*, un drame pour la Porte-Saint-Martin.

Nous n'avons pas pour le théâtre ainsi compris une passion bien grande, et nous préférons, à toutes ces péripéties noires et heurtées, les sensations intimes et profondes de la comédie de caractère.

Mais le Théâtre-Saint-Martin a cherché, d'accord avec M. Belot, un succès d'argent et non un succès littéraire; et nous croyons qu'alors il est arrivé à ses fins avec les *Etrangleurs de Paris*, drame plein de ces terreurs qui portent sur un certain public.

L'interprétation est supérieure avec Taillade et bonne avec Laray, Alexandre, Vannoy, Mmes Patry, Lacressonnière et Angèle Moreau.

AMBIGU-COMIQUE

Reprise de *Robert-Macaire*.

Ce vieux drame a été tellement personnifié dans un seul artiste, qu'on se demande si sa reprise est possible sans le merveilleux comédien qui en avait fait toute la valeur. *L'Auberge des Adrets* et *Robert-Macaire*, c'est *Frédérick-Lemaître!*

M. Gil-Naza, qui avait déjà essayé de rappeler ce grand artiste dans *Paillasse*, aurait dû se rendre compte, par cette première tentative, qu'il n'a pas l'ampleur voulue pour se mettre dans la peau d'un personnage, comme Robert-Macaire. Pour relever une œuvre d'un mérite aussi secondaire, il faut un géant; et puisqu'il n'avait qu'un comédien de mérite, M. Chabrillat eût mieux fait de laisser *Robert-Macaire* dans ses cartons, car c'est un vieux mélodrame usé, et sans attrait pour les spectateurs d'aujourd'hui.

LES CHASSES D'AFRIQUE

(Suite.)

LE BUFFLE

IV

Il n'existe dans le sud de l'Afrique qu'une seule espèce de buffle, le « bubalus cafer ». On y remarque toutefois certaines modifications dans la taille ou dans la forme des cornes. Les rares buffles qui habitent les jungles plantées de grands arbres sont plus gros, ont un pelage plus noir et les cornes plus vastes que les autres. Des différences analogues existent en règle générale, parmi les espèces qui vivent à la fois dans les forêts et dans les fourrés d'épines, telles que le nkonka et autres variétés d'antilopes. Le district d'Umbeka, au nord-est du Zululand, nourrit un groupe considérable de buffles qui passent pour avoir une teinte de rouge et pour être plus petits et plus féroces que leurs congénères. Ceci est encore une particularité que j'ai eu maintes fois l'occasion d'observer, relativement à la plus petite de deux espèces ou de deux variétés d'une même espèce : ainsi chez les lions, les léopards, les rhinocéros et les crocodiles, c'est la plus petite espèce qui est la plus dangereuse. Du reste, il n'y a jamais dans le même troupeau deux buffles absolument pareils, ni deux paires de corne ayant une forme identique ; c'est un fait reconnu par le docteur Schweinfurth pour la plupart des animaux de l'Afrique centrale.

Les buffles, comme je l'ai dit plus haut incidemment, ne se trouvent pas en grand nombre dans les forêts, ils préfèrent en général les jungles épineuses de la plaine, où ils trouvent une nourriture plus abondante et un abri suf-

fisant. Cependant ils y existent, et j'en ai trouvé pour mon compte dans les régions les plus invraisemblables ; par exemple, dans les grandes forêts qui couvrent les montagnes de Bombo. Cette chaîne, dont la dénomination locale signifie « la côte du nez », est une obstruction en forme de muraille, qui s'élève graduellement depuis la mer, à partir de la baie Sainte-Lucie, et, courant au nord-est, atteint une hauteur de sept à huit mille pieds, pour mourir insensiblement en collines irrégulières, au nord de la baie de Delagoa. Les sommets forment un vaste plateau coupé de ravins abrupts et couvert de forêts gigantesques habitées par le singe gris « insimango », dont la peau est très recherchée des indigènes. Au milieu de ces montagnes résident des petites peuplades tributaires des nations plus puissantes qui les entourent, et dont le territoire est généralement borné par les limites naturelles que forment l'Umkumsi, le Pongolo, le Nkwavuma, le Sutu et autres rivières.

J'en ai fait une fois l'ascension dans le but de visiter un chef, auquel je voulais demander un renfort de porteurs, et pendant la station que je fis dans son « kraal » les nègres du pays m'affirmèrent qu'il y avait des buffles dans les forêts du voisinage. Je dois dire en passant que ces sauvages n'ont pas d'autre idée, lorsqu'ils voient un Européen, que de l'employer à leur tuer de la viande. Comme je n'avais jamais chassé sous ces immenses couverts, je promis d'y aller le lendemain. Le chemin que je suivis avec mes guides côtoyait la crête d'une rampe extrêmement rapide, que j'avais gravie la veille, le plus souvent à quatre pattes. On découvrait de là une vue splendide des plaines situées au dessous, au milieu desquelles le Sutu déroulait ses ondes limpides, empourprées par les rayons du soleil levant, tandis que, sur les bords, les grandes jungles que je connaissais pour avoir 30 ou 40 acres d'étendue m'apparaissaient comme des arbres isolés. Au loin se profilait la ligne irrégulière des collines de Swaziland : plus loin encore, à l'horizon, les pics en forme de cône qui limitent le Zulu. Nous marchâmes longtemps sans découvrir aucune trace de gibier. A la fin, lassé outre mesure de cette course infructueuse sous un soleil ardent, je m'assis en déclarant aux nègres qui m'accompagnaient que je ne ferais pas un pas de plus jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé quelque trace, à défaut de quoi j'attendrais la fraîcheur du soir pour retourner au logis. Là-dessus, plusieurs hommes partirent pour examiner le terrain, et revinrent au bout d'une heure, annonçant qu'ils avaient trouvé les empreintes d'un buffle solitaire. Les ayant suivis sur la pente gazonnée où la bête avait brouté la nuit précédente, suivant leur rapport je me convainquis qu'ils disaient vrai, et je m'aventurais dans la grande jungle où le solitaire avait pris sa retraite.

Ce couvert différait essentiellement de tous ceux où j'avais pénétré jusqu'alors. Les arbres étaient de grandes épines au tronc noueux étendant leurs longues branches entrelacées à 2 ou 3 pieds au dessus du sol, de façon à former en certains endroits une barrière infranchissable. Ces cordes étaient en outre liées ensemble par des « cordes de singe », espèce de lianes qui s'entremêlaient dans une inextricable confusion. Il fallait que le buffle possédâ une grande force pour marcher à travers tous ces obstacles et les rompre comme des toiles d'araignée, quand nous ne pouvions le suivre que très péniblement en une seule file. Cette poursuite dura trois heures, dans lesquelles j'entrevis l'animal à deux reprises, juste le temps de le tirer au hasard. Nul doute que, dans ces allées et venues, je ne fusse passé souvent tout près de l'endroit où il était gîté ; car la jungle était fort étroite, bien que très étendue en longueur. Vers le soir, comme je songeais à quitter la place, il nous arriva trois ou quatre chiens qui le dépistèrent, et tandis que j'étais encore loin sur la trace, j'entendis trois coups de feu successifs, suivis de vociférations triomphantes qui annonçaient l'hallali. En arrivant sur les lieux, je trouvai le buffle mort. — C'était un animal doué d'une énorme charpente osseuse, bien que mal en chair, et pourvu de cornes formidables.

A. V.

(*A suivre.*)

PETITES NOUVELLES

Le scrutin pour l'élection du jury des sections de peinture, de gravure et d'architecture, pour le Salon de 1880, a eu lieu mercredi.

En voici les résultats proclamés seulement à minuit pour la peinture :

SECTION DE PEINTURE

15 jurés à élire. Nombre de votants : 979. L'année dernière, il s'élevait à 960.

Ont été élus :

Peinture d'histoire

MM. Bonnat	769	voix.
Puvis de Chavannes	670	—
Henner	655	—
Jules Lefebvre	646	—
Baudry	435	—
Ribot	433	—
Bouguereau	430	—
J.-P. Laurens	416	—
Jules Breton	381	—
Delaunay	375	—

Jurés supplémentaires :

MM. Cabanel	372	voix.
Feyen-Perrin	335	—
Boulanger	317	—
Bastien Lepage	271	—

Nature morte :

M. Vollon	676	voix.

Juré supplémentaire :

M. Rapin	173	voix.

Paysage :

MM. Busson	428	voix.
Bernier	372	—
Harpignies	289	—

Jurés supplémentaires :

MM. François	235	voix.
Lavieille	226	—
Guillemet	212	—

Animalier :

M. Van Marcke	388	voix.

Juré supplémentaire :

M. Vuillefroy	224	voix.

L'administration a nommé, pour être adjoints dans cette section : MM. le comte d'Osmoy ; Etienne Arago, conservateur du Luxembourg ; Edmond About, critique d'art ; Viardot, critique d'art ; E. Marcille, conservateur du musée d'Orléans. — Juré supplémentaire : M. Charles Clément, critique d'art.

SECTION D'ARCHITECTURE

Neuf jurés à élire. Nombre de votants : 56. L'année dernière, ce chiffre n'était que de 33.

Ont été élus :

MM. Ballu	38	voix.
Vandremer	37	—
Charles Garnier	35	—
Moyaux	32	—
J.-B. Guillaume	30	—
Hénard	30	—
Daumet	30	—
Brune	29	—
Alfred Leclerc	29	—

Jurés supplémentaires : MM. E. Boeswillwald, avec 26 voix ; Ruprich Robert, 23 voix.

Viennent ensuite : MM. Lisch, 23 voix ; Baudot, 21 ; Maurice Ouradon, 19 ; Darcy, 17 ; Simil, 15 ; Selmersheim, 15.

L'administration a nommé, pour être adjoints à ces jurés, les membres suivants :

MM. Langlois de Neuville, directeur des bâtiments civils ; Ginain, architecte. Juré supplémentaire, M. Corroyer.

SECTION DE GRAVURE ET DE LITHOGRAPHIE

Neuf jurés à élire. Votants : 102. L'année dernière, ce chiffre était de 120.

Ont été élus : gravure au burin : MM. Didier, 57 voix ; Flameng, 54 ; Henriquel-Dupont, 45 ; Gaucherel, 41.

Juré supplémentaire : M. François, 32 voix.

Viennent ensuite : MM. Gaillard, avec 26 voix ; Massart, 19 et Blanchard, 17.

Gravure à l'eau-forte. Elus : MM. Hédouin, 66 voix ; Toutry, 40 ; Jacquemart, 34.

Juré supplémentaire : M. Verrassat, 19 voix.

Viennent ensuite : MM. Waltner, 21 voix ; il est en ce moment en Angleterre et a refusé ; de Prat, 14 ; M. Lalanne, avec 12 voix ; Rajon, 12 ; Desboutin, 11.

Lithographie : M. Vernier, 36 voix.

Juré supplémentaire : M. Moulleron, 33 voix.

M. Chauvel a obtenu 27 suffrages.

Gravure sur bois : M. Yon, 52 voix.

Juré supplémentaire : M. Boetzel, 18 voix.

M. Pannemaker a obtenu 11 suffrages.

L'administration a joint aux jurés ci-dessus les membres suivants :

MM. Schœlcher, sénateur, critique d'art ; vicomte Delabordo, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux arts ; Paul Mantz, critique d'art. Juré supplémentaire : M. Alfred Arago, ancien inspecteur des beaux-arts.

L'élection du jury de sculpture est fixée au vendredi 2 avril.

— On va reprendre *Guillaume Tell*, à l'Opéra. Jusqu'à hier, la chose était à l'état de projet ; mais, après le grand et légitime succès remporté par M. Maurel dans *Aïda*, l'opéra de Rossini va entrer en répétitions avec ce baryton dans le rôle de Guillaume.

— M. Koning a reçu hier, pour être joué l'hiver prochain, à la Renaissance, un opéra-comique en trois actes, intitulé : *Belle-Lurette*, dont les auteurs sont MM. Ernest Blum, Edouard Blau et Raoul Toché, musique de Jacques Offenbach.

Le maestro a choisi pour principale interprète Mlle Jane Hading, à qui il avait promis dernièrement, à Nice, d'écrire un rôle spécialement pour elle.

— Les vers qui seront récités par Mlle Sarah Bernhardt à la fête du 2 mai, organisée à la mémoire de Musset, seront écrits spécialement pour la grande artiste par M. Théodore de Banville.

Ce sont MM. Grippa de Winter, Clément Liotard, Buchelbry, Raymond Bouniol, P. Vivien, Em. Goudeau, G. Remy et Daniel Jouet qui composent le comité d'initiative de la jeunesse des écoles.

— La saison italienne de Londres doit commencer le 13 avril prochain au théâtre de Covent-Garden. Le directeur, M. Gye, donne à cette occasion les détails suivants sur le programme présenté par lui à ses abonnés :

L'opéra de Gonnod, *Mireille*, sera donné avec la Patti et Nicolini.

Le *Pré aux Clers*, avec Mlle Albani.

Suzanne, de Paladilhe, et *Mignon* avec Mlle Albani dans les rôles principaux.

La *Gazza ladra* avec Mlle Emma Turolla dans le rôle principal.

Les principaux artiste engagés sont Mmes Adelina Patti, Turolla, Valleria, Molini, Senair Albani, Ghiotti et Pasqua.

MM. Nicolini, Marini, Engel, Corsi, Graziani, Maurel, Lassalle, Gailhard, Lapponi et Vidal.

Les chefs d'orchestre sont MM. Vianesi et Bevignioni, et les principales danseuses Mlles Lucie Zuliani, L. et E. Reuters.

Le régisseur en chef est M. Tagliafico.

La saison comprend trente-quatre représentations.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal de Voyages*. — Sommaire de la 1003e livraison (27 mars 1880). — *Les Petites villes et le grand art en Toscane*, par M. Henri Belle, consul de France à Florence. Texte et dessins inédits. — Treize dessins de H. Catenacci, E. Thérond, P. Sellier, H. Chapuis, E. Zier et Barclay.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Le théâtre Thomas Holden annonee sa clôture pour le lundi 5 avril.

A l'occasion des fêtes de Pâques, il y aura des matinées enfantines les 28, 29, 30 et 31 mars, et le jeudi 1er avril, sans préjudice des représentations du soir.

Malgré le succès obtenu par la famille Palmer, le Cirque Fernando nous annonce le début de M. Cee Mee, le plus fort gymnaste du monde entier. Ce gymnaste exécute, avec une hardiesse extraordinaire, les exercices les plus difficiles et termine ces exercices en faisant un saut d'une hauteur de 18 mètres, chose que l'on n'a jamais vue jusqu'à ce jour.

Notre confrère Gourdon de Genouillac, l'auteur de *Paris à travers les siècles*, vient de publier un très curieux volume sous le titre : *Histoire du Capitoulat et des Capitouls de Toulouse*. Des détails très intéressants sont donnés sur cette institution disparue et une liste de Capitouls, la plus complète qui ait été publiée jusqu'à ce jour, termine le volume.

Le *Journal des Connaissances utiles*, publié par MM. Tolmer et Cie, va changer son mode de périodicité, et paraîtra toutes les semaines au lieu de deux fois par mois. Cet intéressant recueil contiendra en plus les *Modes Utiles*, ce qui fera pour l'abonné deux journaux.

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie*, publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 35, rue Bonaparte, d'élégantes couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.



L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT

Paris.— Imprimerie A. GODEMENT, rue des Martyrs, 18 et 18 bis.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME

PORTE-SAINT-MARTIN

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie   Cliché DAGRON

TRAGÉDIE   MUSIQUE

ALEXANDRE

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 360

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 8 au 14 Avril 1880

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTˢ	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGʳ	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCLX

—

ALEXANDRE

Alexandre est un des comédiens les plus aimés des théâtres du boulevard. Pour les spectateurs ordinaires de la Gaîté et de la Porte-Saint-Martin, il a été pendant longtemps le représentant d'un type favori de la foule : le mauvais sujet, bon diable au fond.

Les rôles qu'il a tenus dans les drames comme dans les féeries sont nombreux. Il me suffira de citer deux de ses créations les plus originales, pour donner une idée d'ensemble de son talent.

Tout le monde connaît le *Courrier de Lyon*, dont plus de six cents représentations n'ont pas épuisé le succès. Tout le monde, par conséquent, connaît Fouinard-Alexandre, l'être devenu légendaire et que Chopart-Paulin Menier appelait de sa voix éraillée, avec une si superbe autorité, par ce cri dont la chaussée des boulevards a retenti pendant des années : « Ici, Fouinard ! » — Et l'on voyait le malheureux garçon accourir ahuri, laissant en route sa savate, se trémoussant à moitié mort de frayeur sur ses jambes qui fléchissaient au moindre bruit.

Rarement on a uni plus de fantaisie à plus de naturel. Fouinard est une création qui suffit à faire la réputation d'un comédien.

Un autre type inoubliable pour ceux qui l'ont vu représenter par Alexandre, c'est la mère Moscou, dans le drame jadis célèbre des *Cosaques*, qu'Arnaud et Judicis firent représenter à la Gaîté, à l'époque de la guerre de Crimée.

L'énumération des rôles joués par Alexandre n'ajouterait rien au souvenir de ces deux types qu'il a rendus longtemps populaires, tant il les faisait *vivre* sur la scène.

Soit qu'il traverse un drame comme personnage épisodique ; soit qu'il conduise une féerie sous le costume du *compère* de revue, Alexandre a toujours de l'action sur son public parce qu'il est difficile d'apporter, plus qu'il ne le fait, cet élément si important au théâtre : la bonne humeur. Aussi, peu d'artistes, sur nos scènes de genre, ont su conquérir et garder aussi longtemps la faveur populaire. C'est un des plus anciens et des plus justement renommés parmi les comiques de fantaisie. Dans n'importe quelle pièce, il s'est montré, il a donné à son rôle toute sa valeur, et souvent même il lui en a prêté une qu'il n'avait pas réellement. En un mot, c'est un acteur de race, et presque un créateur, car on dit souvent en province : jouer les *Alexandre*, ce qui est le signe le plus certain de l'influence qu'un comédien a exercé sur le public.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Mademoiselle

THUILLIER

(de l'Opéra - Comique).

HUIT JOURS APRÈS

—

Huit jours après le mariage. — Fontainebleau. — Midi. On déjeune dans un salon d'hôtel. Meubles recouverts en velours d'Utrecht rouge. Une pendule d'albâtre représentant les trois Grâces. Vases de fleurs artificielles sur la cheminée. Tableaux : L'éruption du Vésuve et les Adieux de Fontainebleau.

Elle : Robe de voyage foncée garnie de bandes de fourrures ; col plat et manches fermées par des fers à cheval or et rubis ; des gants de Saxe posés sur la cheminée à côté d'un mouchoir dont les coins empesés révèlent la première sortie. Légèrement décoiffée, elle est étendue sur un canapé et s'occupe, tout en causant, à ôter et à remettre ses bagues, qui glissent facilement de ses doigts minces. Une couverture de fourrure est sur ses pieds.

Lui : Est encore à table ; il se verse du thé et cause avec beaucoup d'entrain.

— Connaissez-vous Fontainebleau?

— Oui, heureusement.

— Pourquoi heureusement ?

— Parce que ce voyage-ci ne me l'aurait pas fait beaucoup connaître.

— Est-ce un reproche ? Trouvez-vous que nous ne sortons pas assez ?

— Pouvez-vous le penser ? Seulement je constate que nous sommes beaucoup restés à l'hôtel.

— Pardonnez-le moi. Je suis si peu fait à l'immense joie d'avoir tranquillement chez moi un être que j'adore, que j'ai presque peur de sortir. Je crains que le soleil ne fasse évanouir la réalité comme si elle était un rêve.

— Oh ! évanouir... Toutes les cérémonies que nous avons subies doivent pourtant vous rassurer. J'ai cru que toutes ces formalités ne finiraient pas. Le maire m'a assez donné envie de rire ; il faisait la bouche en cœur.

— Oui, j'ai vu que le mariage civil vous impressionnait peu.

— En peut-il être autrement ? Comment voulez-vous que ce maire, ancien notaire, qui sort son écharpe de sa poche et...

— Ne vous moquez point ; vous me feriez de la peine. Moi j'étais déjà ému ; d'ailleurs, on juge faussement ; il est acquis qu'aux cérémonies du mariage, c'est la femme qui est le plus troublée. Eh bien ! cela est le contraire en général.

— D'abord, la fiancée étant plus jeune, il est naturel qu'elle soit moins sérieuse.

— Peut-être ; mais ce n'est point cela seulement, c'est parce que la femme ne sait pas ce qu'elle fait ; l'homme le sait, lui ; de là vient son émotion.

— Il faut être juste ; en effet, je vous ai trouvé fort recueilli dès la mairie.

— Tant mieux, je ne m'en défends pas. Savez-vous bien ce que c'est que d'être la femme de quelqu'un ?

— Mais je pense que je commence à m'en douter ?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien ! je vous trouve ingrat de dire ceci.

— Laissez-moi m'expliquer. Être une bonne femme, une femme de devoir, cela est déjà fort rare...

— Dieu merci, j'espère que non.

— Croyez-moi, on en compte très-peu ; mais être la femme de quelqu'un, c'est-à-dire la confidente et jamais le juge de sa pensée, la compagne de sa vie autant que de ses rêves...

— Oh ! la confidente. Je ne crois pas trop que votre femme soit précisément appelée à jouer souvent ce personnage.

— Vous êtes dans l'erreur ; les hommes ont soif de sécurité dans l'épanchement et arrivent quelquefois à trente ans sans avoir pu causer avec abandon et franchise.

— Eh bien ! et les maîtresses, et les camarades ?

— Les maîtresses ne peuvent être des confidentes, car on sent que tôt ou tard elles deviendront nos ennemies, et alors, instinctivement, on ne leur dit point tout, de peur de laisser des armes entre leurs mains. Puis, une maîtresse trompe toujours quelqu'un pour vous, un mari, un amant peut-être, sa famille, ses amis... Ma foi, cela ôte la confiance.

— Mais les camarades, alors ?

— C'est autre chose ; on compte davantage sur leur loyauté ; mais, même avec le plus intime des amis, on tient trop à sauvegarder son amour-propre pour dire les choses absolument comme elles sont.

— Je suis heureuse d'apprendre cela;

car je crois que celui qui ouvre à notre vie de nouveaux horizons est le bien venu.

— Et puis, savez-vous que tous, tant que nous sommes, nous avons dans l'esprit des recoins où sont embusquées des pensées qui nous effrayent.

— Pourquoi?

— Parce qu'elles sont étranges ou mauvaises. Nous les reléguons le plus longtemps possible dans les obscurités de la rêverie; mais ces pensées, mises à l'écart un jour ou l'autre, nous font payer cher la captivité dans laquelle nous les avons tenues. Elles nous tourmentent, nous oppressent... mais je gage qu'elles n'auront plus rien de pénible quand ce sera vous qui les ferez sortir de mon cœur.

— Vous avez donc fait de bien gros péchés pour avoir tant de remords?

— Remords est un bien grand mot; mais la vie de garçon est une suite de mauvaises actions.

— Moi, j'ai tant de confiance en vous que je crois pouvoir répondre de l'avenir...

— Déjà je me sens dans un délicieux repos d'esprit; les vieux cauchemars n'ont point reparu, et je vous dois à la fois les plus violentes palpitations de mon cœur et de ma chair et mes meilleurs et plus profonds sommeils.

— Moi aussi je dors bien; je me figurais que je ne pourrais pas dormir auprès de vous...

— Pourquoi cela?

— Eh! n'est-il pas bien extraordinaire, en y réfléchissant, qu'on puisse s'habituer si vite à un changement d'existence aussi complet?

— Savez-vous pourquoi? c'est parce que la vie conjugale est dans les desseins de la Providence.

— Il faut le croire; mais c'est égal, je suis indignée de mon sans-façon. Je m'étais dit: Je ferais comme-ci, comme-ça, pas ceci, pas cela, et puis... enfin... je n'aurais jamais cru cela de moi.

— Savez-vous que je passe quelquefois des heures à vous regarder dormir, et il me semble dans ces moments-là que je suis votre grand-père.

— Hum! hum!

— Vous souriez... Vous avez toujours l'air de vous moquer des gens et cela me désole.

— Pas le moins du monde, seulement je cherche à m'orienter dans tout ce que vous me dites.

— N'en faites rien, je vous prie; laissez-moi dire toutes les chansons qui me passent par la tête; cela est si bon.

— Enfin, nous parlons comme deux pies, sans arrêter, et j'en suis ravie. J'étais fort préoccupée de la conversation que nous aurions ensemble pendant ce premier tête-à-tête...

— Vous avez cru qu'il y avait des expressions consacrées.

— Quelque chose comme cela. On prenait des airs si mystérieux et composés avec moi...

— Ah! vous en trouverez de plus composés encore au retour; et des questions...

— Je voudrais bien voir cela. D'abord, je n'aurai rien à raconter.

— Permettez-moi de dire hum! hum! à mon tour; car il me semble...

— Oh! je veux dire que cela ne peut se raconter; n'êtes-vous point de cet avis?

— Sans aucun doute.

— D'ailleurs, qui oserait? Ce ne sera certainement ni mon père ni ma mère.

— Certainement non; mais les cousines, les amies curieuses...

— Cela me semble impossible; et puis, est-ce qu'à Paris nous ne serons point ensemble comme ici? allez-vous donc m'abandonner?

— Hélas, je serais tout à fait ridicule si je m'attachais à vos pas; et quoique je vous adore, il est nécessaire qu'on nous voie nous promener séparément, que j'aille au club et que vous fassiez des visites et commandiez des robes une partie de la journée.

— Je m'ennuierai bien alors; et puis, vous ne penserez plus à moi. Soyons le plus possible ensemble et laissons rire les moqueurs.

— Bravo!

— Puis, une chose m'inquiète; à Paris, vous rencontrerez de vieilles passions et de vieux péchés à chaque instant.

— Soyez certaine que nous ferons bon visage.

— Vous n'avez donc vécu jusqu'ici que des choses défendues?

— N'en parlons plus, puisque vous m'avez donné l'absolution.

— Ce que vous dites-là est très-tendre; mais, hélas! comment espérer que tous ces péchés-là ne vous tenteront plus.

— D'abord, il y a beaucoup de péchés ennuyeux; puis, je vous assure que vos grands voiles de tulle du jour de notre mariage m'ont fait l'effet du surplis du saint qui remet les fautes; et je n'aurais été nullement étonné, car cela eût répondu à ma secrète pensée, si vous m'aviez dit en quittant l'autel: Vos péchés vous sont remis; allez en paix et ne péchez plus.

— Mais au lieu de cela, je serrais la main de mes amies, moi.

— Et moi, je tenais mon col raide dans ma cravate blanche; déjà l'élément mondain entrait en rivalité avec moi.

— J'ai fort bien vu du reste, pendant la cérémonie, que vous étiez plongé dans vos réflexions.

— Plus que vous, et je vous le répète, je trouve cela simple: lorsqu'une femme se marie, rien de sa vie passée ne la trouble, rien de sa vie future ne l'inquiète...

— Cela vous plaît à dire.

— Oh! voyons d'abord de quoi se compose cet effrayant passé: une enfance très-dorlotée, des leçons arrangées de façon à amuser, des cachets d'honneur au catéchisme, des prières sincères et des méditations dans la clarté adoucie des vitraux d'une chapelle; le cours de danse en renom, les robes de bal parsemées de fleurettes comme les prairies... — Puis la présomption de deviner le mari. Ce mari dont on parle toujours sans nous le montrer jamais. Un beau jour, mon père m'a dit: Voilà le parti qu'il te faut; il offre toutes les garanties désirables...

— Qu'est-ce que cela a bien pu vous représenter, les garanties désirables?

— Ma foi, pas grand'chose; mais ma mère m'a dit: il ne te déplaît pas, n'est-ce pas, mon enfant? — Non, maman. — Songe qu'il faudra habiter la même chambre que lui; et elle a ajouté: — Me comprends-tu? J'ai réfléchi et j'ai dit: Oui, maman; je ne comprenais qu'à moitié... Et puis, vous m'avez fait la cour; le jour solennel est arrivé, et maintenant ne voilà-t-il pas qu'il me semble que je vous ai toujours aimé et que je ne pourrais pas vivre désormais sans vous.

— Vous êtes adorable. Voici donc pour le passé; maintenant l'avenir vous sourit, j'espère; d'ailleurs vous n'en avez point la responsabilité; vous m'arrivez sans péchés... Eh bien! voici la contre-partie du récit ci-dessus; m'écoutez-vous? Une enfance au grand air, des courses de sept lieues, comme celles du petit Poucet, des ascensions aux arbres, des plongeons dans la rivière; puis, hélas! le sombre collège avec ses tristesses et ses malsainetés; après lui, la liberté, les folies bêtes, les nuits de jeu où l'on perd en une heure l'argent qui vous aurait fait vivre gaiement une année, les vanités mondaines, les liaisons dans tous les mondes...

— Oh! voyons, n'est-il pas juste de les distinguer un peu?

— On les noue avec la même facilité; la seule différence est que, dans le nôtre, elles sont plus difficiles à rompre; il faut donc traîner pendant des siècles de vieilles perfidies, et s'amuser, comme on dit... Vous voyez donc que les impressions de ma vie ne peuvent être aussi riantes que les vôtres... Quant à l'avenir, ainsi que je vous l'ai dit, j'en suis responsable; donc, conclusion: un marié a toutes les raisons possibles d'être recueilli...

— Il y a pourtant de bons moments dans la vie de garçon?

— Oui, mais je l'ai quittée sans regret, je vous l'assure ; mes amis en sont furieux. Vous, on vous a dit des douceurs le jour de l'hyménée ; moi, mes camarades m'ont appelé : vieux sournois, gâteux ; vous, on vous a donné des présents, des souvenirs ; moi, j'ai reçu des lettres d'injures, et j'ai été obligé de donner pas mal d'argent à une femme que je n'aimais pas, sous prétexte qu'elle m'en avait beaucoup mangé auparavant... Mais tout ceci m'est bien égal, car décidément je suis votre mari, madame...

— Cela est sûr.

— Et quand je vous vois étendue là sur ce canapé d'auberge, les boucles défaites, et roulée dans votre couverture de fourrure, j'ai des envies folles de vous enlever et d'aller avec vous n'importe où, pour n'entendre jamais plus parler de l'humanité.

— Grand Dieu ! que diraient mon père et ma mère ?

— Rassurez-vous ; je ne suis point aussi dénaturé, et je suis trop heureux de vous avoir pour ne pas comprendre combien ils doivent vous aimer. Avouez pourtant qu'il serait bon de prouver aux Parisiens que des mariés peuvent d'aventure être des amoureux, et que le légendaire éteignoir...

— Nous le leur prouverons à Paris, je l'espère...

— Il serait temps d'humilier les couples illicites qui ont la prétention de prouver que l'illégal seul peut valoir quelque chose. Pour moi, à partir d'aujourd'hui, je vais mépriser les adultères comme la boue de mes souliers.

— Ardeur de néophyte. Vous avez donc la prétention d'exciter l'admiration de vos contemporains ?

— C'est mon envie ; les célibataires, depuis assez longtemps, tournent les gens mariés en ridicule ; où serait le mal de leur rendre la pareille ?

— Ah ! je vous assure bien que pour mon compte particulier, je ne veux jamais rien faire pour eux.

— Voici une parole aussi spirituelle que charmante...

— Vous êtes bien indulgent, et je vous en remercie ; je n'oublierai jamais combien vous avez été gentil et affectueux pour moi pendant cette première étape dont j'étais assez préoccupée, je dois vous le dire.

— Pourquoi ?

— Je crois qu'on conserve toujours les souvenirs de ce début de la vie conjugale ; je n'ai donc point été par trop gauche, ridicule...

— Je n'ai rien vu d'aussi charmant que vous.

— Je suis un peu embarrassée de ma rentrée à Paris ; on va beaucoup me regarder, n'est-ce pas ?

— Les femmes sont indiscrètes et sans pitié ; mais les hommes sont beaucoup plus convenables en semblable occurrence.

— Qu'est-ce que nous ferons le soir ?

— Nous nous coucherons de bonne heure ; que pouvons-nous faire de mieux ?

— Voilà qui ferait jaser.

— Tant pis, madame.

— Nous irons au spectacle, si vous voulez.

— Mais si nous sortons le soir, quand vous verrai-je alors ? car dans la journée vous ne m'appartiendrez guère...

— Ah ! et le matin ?

— La vie intime demande, ma chère petite, à ne point être interrompue ; ceux qui croient que deux esprits qui se sont dissipés au dehors, dépensés à des banalités, peuvent se rejoindre étroitement au premier plat du dîner, ne savent guère ce que c'est que l'amour.

— Pourtant, il m'amusera, je l'avoue, de montrer l'attelage que vous m'avez choisi.

— Je ferai comme les amants malheureux, j'irai vous voir passer.

— N'en faites rien ; je serais capable de descendre de voiture et d'aller vous embrasser.

— Et le décorum ?

— Et puis je montrerai, n'est-ce pas, aux avant-scènes, mes robes de corbeille ?

— Je trouve qu'elles méritent mieux ; ce mot de corbeille éveille en mon esprit des idées d'intimité, de chez soi.

— Mais c'est que j'ai hâte d'aller aux petits spectacles dont j'ai tant entendu parler ; je crois que j'y rirai beaucoup...

— Eh bien ! je vous l'avouerai, je vous saurais gré de ne point vous y amuser ; et si vous m'en croyez, on ne verrait pas de sitôt votre jeune liberté en mauvais lieu... Pourtant, je suis à vos ordres...

— Maintenant je puis tout entendre et tout comprendre, mon ami.

— Vous êtes dans l'erreur ; il y aura beaucoup de choses que vous ne comprendrez pas, et j'en serai ravi ; mais il ne m'en sera pas moins pénible que toutes les filles de Paris et tous mes camarades étudient sur votre visage votre degré d'instruction.

— Il y a donc des choses que je ne sais pas ?

— Je vous aime de toute mon âme, soyez-en certaine.

— Ce n'est point là une réponse.

— C'est la seule possible.

— Alors il ne faut pas songer à aller voir la *Quenouille de verre* ?

— C'est moi qui vous implore ; je vous supplie de m'épargner cette chute ; tomber du nuage le plus divin dans les doubles sens de l'opérette... franchement j'en serais un peu meurtri...

— Je crois qu'on rira bien un peu de nous, alors ?

— Tout en regrettant probablement de n'avoir point agi de même.

— Ah ! bast ! vous avez raison ; aimons-nous bien et moquons-nous du qu'en dira-t-on.

A. B.

PHYSIOLOGIE

L'HÉRÉDITÉ DES CARACTÈRES

(Suite)

Un excellent exemple de la différence qui distingue sous ce rapport la race humaine d'une race d'animaux domestiques est celui de la famille Kalleia, d'une part, et d'une race ovine (Ancon ou Otter Sheep) de l'autre.

Réaumur a consigné ses observations sur la famille Kalleia, dans un livre sur l'art de faire éclore les poulets. Gratio Kalleia naquit à Malte, d'un père et d'une mère dont les mains et les pieds étaient réguliers. Il avait six doigts à chaque main et à chaque pied ; le doigt accessoire de chaque main était bien formé ; il tenait de l'index et du médius, et était mû avec la même facilité que les autres doigts. Les doigts des pieds, au contraire, étaient difformes, et formaient une espèce de couronne qui donnaient au pied une figure désagréable. Or, cet homme eut quatre enfants : Salvator, Georges, André et Marie. Salvator, l'aîné, était, comme son père, sexdigitaire ; le doigt accessoire des mains était seulement un peu moins formé, et celui des pieds, au contraire, beaucoup mieux ; en outre, de quatre enfants qu'a eus Salvator, trois sont sexdigitaires comme le père et l'aïeul. Georges, le second fils de Gratio, n'a à la vérité que cinq doigts à chacun de ses membres ; mais, aux mains, le pouce est bien plus gros et plus long qu'il ne doit l'être ; quand on le manie, on sent dans le milieu une séparation, comme s'il y avait deux doigts renfermés sous une même peau ; et, d'ailleurs, de quatre enfants qu'a eus Georges, deux encore sont sexdigitaires, et un troisième l'est aux mains et aux pieds. André, le troisième fils, seul, est exempt de la difformité, ainsi que ses enfants. Enfin Marie, quatrième enfant de Gratio, a, ainsi que son frère Georges, les pouces de chaque main comme formés de deux ; et, de quatre enfants qu'elle a, l'un présente aussi la difformité inhérente de sa famille (1). On voit qu'à la troisième génération, à partir de Gratio, le type normal l'emporte sur la variation. Un seul enfant de Salvator, un de Georges, trois de Marie, les sept ou huit d'André (douze ou treize en tout), offrent le type anormal. Cinq, sans plus, savoir : trois de Salvator et deux de Georges, offrent la variation intacte. Trois autres avaient une conformation plus ou moins irrégulière des doigts et des orteils. Même en les comptant, l'influence de la variation ne se montre que chez huit petits-enfants de Gratio, tandis que douze ou treize sont faits comme tout le monde.

(1) Cf. F.-E. Guérin, *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle*, t. V, p. 402.

L'histoire de la race ovine citée ci-dessus (Ancon ou Otter Sheep), exposée par le colonel David Humphreys dans les *Philosophical Transactions* pour 1813, a été résumée en ces termes par Huxley : « Il paraît qu'un nommé Seth Wright, propriétaire d'une ferme sur les bords de la rivière Charles, dans le Massachusetts, possédait un petit troupeau de quinze brebis avec un bélier de l'espèce vulgaire. En 1791, une des brebis donna à son maître un agneau mâle qui, sans qu'on pût savoir pourquoi, différait du père et de la mère par un corps d'une longueur disproportionnée avec des jambes courtes et torses. Aussi se trouva-t-il incapable de se livrer au jeu favori de ses camarades, qui était de sauter par dessus les clôtures des voisins au grand ennui du fermier. Avec le prompt discernement qui caractérise les Américains, les voisins imaginèrent que ce serait une excellente chose si tous les moutons de Seth Wrigh étaient, comme le nouveau venu, condamnés par la nature à rester chez eux. Ils engagèrent Wright à tuer le vieux patriarche du troupeau et à le remplacer par le bélier ancon. Le résultat fit honneur à leur sagacité et à leurs prévisions. Les agneaux furent presque tous de purs ancons ou de purs moutons ordinaires. Quand il y eut assez d'ancons pour les laisser multiplier entre eux, les nouveaux rejetons furent constamment des ancons purs. Le colonel Humphreys n'a jamais entendu parler que d'un seul cas contraire, et encore le cas est-il douteux. En prenant soin de choisir pour reproducteurs des ancons des deux sexes, il devint aisé de créer une race spéciale et si particulière, que les ancons élevés au milieu d'un autre troupeau ne se séparaient pas les uns des autres. Il y a tout sujet de croire que l'existence de cette race aurait pu être prolongée indéfiniment; mais l'introduction des mérinos, fort supérieurs aux ancons pour la laine et la chair, aussi tranquilles et aussi rangés, fit complètement négliger la race nouvelle. En 1813, le colonel Humphreys eut de la peine à se procurer le spécimen dont le squelette fut offert à sir Joseph Banks. Nous croyons que, depuis bien des années, il ne reste plus un seul ancon aux Etats-Unis. »

Pourquoi Gratio Kelleia n'est-il pas devenu l'ancêtre d'une race d'hommes à six doigts et à six orteils tandis que le bélier Ancon de Seth Wright a engendré un peuple de brebis à long corps, à jambes basses ? Si les descendants rigoureusement sexdigitaires de Gratio Kelleia et les membres rigoureusement sexdigitaires de la famille Colburn, à la troisième et à la quatrième génération, avaient émigré dans une île déserte, s'ils en avaient exclu sans pitié tous les visiteurs régulièrement conformés aux mains et aux pieds, s'ils avaient poussé les précautions jusqu'à bannir avant l'âge de puberté ceux de leurs propres enfants qui s'écartaient, si peu que ce fût, du pur type sexdigitaire, il n'est pas douteux que dans des circonstances d'ailleurs favorables, la colonie n'eût donné le jour à une population de gens sexdigitaires. Chez une pareille nation, le système duodécimal aurait été en honneur. On pouvait s'attendre à y rencontrer des instrumentistes remarquables, joueurs de flûte, de piano, etc. On ne voit pas quels avantages d'une autre sorte ils auraient eus sur leurs contemporains à cinq doigts.

La transmission héréditaire des traits du tempérament, peut-être aussi souvent observable que la transmission de singularités corporelles, semble à plusieurs égards plus intéressante.

La longévité, que nous pouvons considérer comme l'indice ou la somme de l'énergie constitutionnelle, est, comme on sait, héréditaire dans certaines familles, et de même la vie courte dans d'autres familles. La meilleure preuve de l'authenticité du fait est le soin que prennent les compagnies d'assurance sur la vie de mettre leurs agents en campagne pour se renseigner sur la longévité des personnes qui frappent à leur porte. Les exemples de longévité pendant plusieurs générations successives sont trop communs pour qu'il soit utile de les alléguer. Un cas plus curieux est celui des familles dans lesquelles n'a jamais été dépassée, même quand toutes les circonstances étaient des plus favorables, une limite d'âge fort au-dessous de soixante-dix ans, la famille des Turgot, par exemple, où depuis une longue suite de générations personne n'avait franchi l'âge de cinquante-neuf ans quand le ministre de Louis XVI vint illustrer ce nom. A cinquante ans Turgot jouissait d'une excellente santé et semblait avoir bien du temps devant lui. Il communiqua dès lors à ses amis sa conviction que la fin de sa vie était proche, se prépara au départ, et mourut avant la fin de sa cinquante-quatrième année.

La fécondité s'associe tantôt à la longévité, tantôt à une courte durée de la vie. Naturellement nous avons moins d'informations sur les familles où de beaucoup d'enfants peu survivent, que sur celles où naissent durant plusieurs générations successives beaucoup d'enfants d'un tempérament vigoureux. Ce qu'on peut appeler la fécondité à courte échéance amène bientôt la disparition de la famille où elle apparaît. C'est le contraire pour les familles fécondes dont les membres offrent individuellement une grande vigueur de constitution et un haut degré de vitalité. Ribot mentionne plusieurs cas de ce genre parmi les familles de la vieille noblesse de France. C'est ainsi qu'Anne de Montmorency, qui en dépit de son prénom n'avait rien de féminin, qui dans sa soixante-sixième année, à la bataille de Saint-Denis, frappé d'un coup mortel par un soldat écossais, lui brisa encore les dents du pommeau de son épée, était père de douze enfants. Trois de ses ancêtres, Mathieu I, Mathieu II, Mathieu III, avaient eu entre eux trois dix-huit enfants, dont quinze garçons. Le fils et le petit-fils du grand Condé en avaient eu dix-neuf à eux deux, et leur arrière grand père qui périt à Jarnac, une dizaine. Les quatre premiers Guise en comptaient quarante-trois, dont trente garçons. Achille de Harlay eut neuf enfants, soit un de moins que son père, et moitié moins que son aïeul. Pareille fécondité se montre pendant deux générations dans la famille des Herschell au Hanovre et en Angleterre. Sir William Herschel avait sept sœurs et quatre frères. Il ne se maria lui-même qu'à cinquante ans et n'eut qu'un fils; mais sir John Herschel fut père de onze enfants.

Une transmission très fréquente est celle des vices qui affectent le système nerveux; mais on les considère plutôt dans leurs rapports avec les caractères intellectuels et moraux que dans leurs effets physiques. Les affections corporelles qui se transmettent le plus communément sont celles qui tiennent à la diathèse, c'est-à-dire à un état général du tempérament qui prédispose à quelque infirmité spéciale. La variété des formes sous lesquelles un même vice constitutionnel peut se manifester démontre qu'il y a transmission d'une affection générale de la constitution et non point d'une singularité qui affecte un organe particulier, même quand la même infirmité se montre pendant plusieurs générations successives, comme les scrofules, le cancer, la consomption tuberculaire, la goutte, l'arthrite et certaines maladies cutanées.

TH. L.

(*A suivre*).

UN LIVRE NOUVEAU

L'ÉTUDIANT D'AUJOURD'HUI

Par Réné Vallery-Radot.

Je viens de m'apercevoir, à mon grand regret, — mais, hélas ! trop tard, — que je ne suis pas le premier à saluer un des livres les plus sains que le grand courant littéraire de notre époque, prolifique entre tous, ait jetés en pâture à la curiosité publique.

Cependant, s'il est vrai que j'eusse été fort aise de signaler, le premier, l'apparition de ce livre franchement honnête, il n'est pas moins vrai de dire que le concert unanime de louanges qui accueille le nouvel ouvrage de M. Réné Vallery-Radot me paraît non-seulement un acte de justice, mais encore une réhabilitation du goût littéraire et du sens critique.

Dans mon petit coin bien obscur, moi qui assiste en spectateur intéressé à ces luttes journalières, je ne puis qu'applaudir au résultat, et aussi m'en féliciter, me souvenant qu'autre part et à une autre époque, j'ai déploré l'envahissement de la littérature pornographique et la coupable condescendance des critiques envers la prétendue école nouvelle.

Il s'était, en effet, fondé une coterie de gens prétendant ériger, en principe, que la grâce et la délicatesse devaient être reléguées à Chaillot, que le tact, la finesse, le bien dire étaient à jamais bannis de la littérature française.

Ils assuraient, aux applaudissements des badauds, que la grossièreté était de l'esprit, le bon sens de la niaiserie, que les vessies étaient des lanternes et que les aveugles seuls pouvaient juger des couleurs.

Le grand maître de cette coterie avait affirmé ces théories étonnantes dans des revues étrangères où il *débinait* la boutique d'à côté ; il avait arboré un drapeau sur lequel était peint un porc vautré dans sa fange, et les étrangers qui nous jalousent s'étaient écriés : « Enfin ! on va donc pouvoir dire : la grossièreté française ! »

Eh bien ! pas du tout ! Et la meilleure preuve, la voici :

C'est qu'un tout jeune homme, un nouveau venu (qui s'est déjà fait connaître), nous apporte un volume qui ne contient nulle intrigue, nulles péripéties surprenantes, nul imbroglio, mais une série de scènes vraies, sincèrement observées, d'études bien faites, racontées avec un naturel charmant, et voilà que le vrai public accueille ce nouveau venu et lui fait la meilleure place.

Si le géant Hugo s'était dérangé, on eût dit : « Etait-il besoin de la massue de Jupiter ? » Mais ce qui prouve l'inaltérable et l'inébranlable force du vrai et du beau, c'est que, tout en se jouant, en se récréant, M. Réné Vallery-Radot ait obtenu un succès avec un volume simple et honnête.

Et en relatant le fait, je me console, après

tout, de mon retard. Arrivant plus tôt, il ne m'eût pas été donné de constater à la fois et le succès du jeune auteur, et le bon goût des critiques mieux inspirés.

Parlons du livre :

L'auteur est un jeune, un très jeune homme. Tous ceux qui ont lu le *Journal d'un volontaire* retrouveront ici les qualités de style et surtout le profond sentiment d'honnêteté qui le caractérisent.

Ce que veut dire le livre, l'auteur l'explique brièvement :

« J'ai fini mon année de volontaire. Mon vieux » sac, accroché au mur de ma chambre, occupe la » place d'honneur. Libre et les épaules dégagées, » je reprends le chemin de l'Ecole de droit. Après » avoir tâté de la vie du soldat, je ne suis pas » fâché de retourner à la vie de l'étudiant. »

Si l'auteur avait appartenu à la nouvelle école... polissonnière, il lui eût été bien facile d'écrire : Les *Emotions d'une fille*, les *Amours d'une fille*, la *Fin d'une fille*, l'*Enterrement d'une fille*, etc.

Toutefois, il ne veut pas abandonner cette plume qui l'a si bien servi. Au sortir des cours, il se propose de retracer la vie des étudiants, non pas la vie factice imaginée par les romanciers, mais « cette vie réelle que le travail n'assombrit pas, parce que la jeunesse y met toujours » sa gaieté. »

« C'est ainsi que, pas à pas, livre à livre, con» fondu dans le rang, je suivrai ma génération, » heureux de montrer que, si elle est parfois » hésitante et troublée, elle n'en promet pas » moins, le jour où l'on aura besoin d'elle, un » vaillant renfort de vie en l'espérance. »

Voilà une bonne promesse qui sera tenue assurément, et cela vaut mieux que de déblatérer à l'étranger contre la littérature de son pays.

Le plan est des plus simples : il ne s'agit pas ici d'intrigue, c'est une série de portraits que l'auteur nous montre en initiant à la vie du quartier Latin le jeune Flairac, fils et petit-fils de notaire, qui arrive à Paris, à l'état de gommeux latent, et qui se laisse peu à peu séduire par le travail.

Ce jeune Flairac, qui n'est pas du tout « l'enfant candide » que ses bonnes tantes s'obstinent à voir en lui, veut connaître les maisons décrites par Balzac, l'hôtel habité par Murger. Son rêve serait d'y découvrir une Bernerette. »

Mais les maisons sont démolies, les hôtels sont transformés et Bernerette a émigré sur l'autre rive.

Les étudiants eux-mêmes ont changé. Le « chapeau a perdu sa pointe » et les « cheveux se sont rangés. »

Des portraits, voici d'abord un groupe :

« Toutes les provinces de France ont ici leurs » représentants. Le Bourguignon goguenard y » coudoie le Breton têtu. On entend dans un » même groupe l'accent traînant du Bas-Nor» mand répondre à la parole rebondissante du » Bordelais. »

Peu d'épithètes, mais bien choisies.

Celui-ci, nous le connaissons tous :

« Une poussée, des éclats de voix, trois ou » quatre apostrophes violentes : c'est Le Fauve. » Viendrait-il prendre une inscription ? Il a pris » la première en 1870. Etait-il étudiant en droit ? » Etait-il étudiant en médecine ? Nul ne le » savait. Il était étudiant. Que d'enterrements il » a suivis ! Que de banquets il a prolongés ! Que » de toasts, d'adresses, de protestations, de pro» clamations, de divagations !

» Trois ou quatre fois par an, se laissant aller » à un épanchement cosmopolite, il tend sa main » fraternelle au-dessus des Pyrénées, des Alpes, » des Carpathes et des Balkans, aux étudiants du » monde entier. »

Un autre, non moins réussi, c'est Saint-Géran, qui arrive à l'Ecole, conduisant lui-même ses deux chevaux :

« Je t'en veux, Saint-Géran, non pour ce que » tu es — tu es si peu de chose ! — mais pour » ce que tu représentes. Toutes les fois qu'il y a » un jeune homme à peindre, c'est toi, toujours » toi qui sers de modèle... Tu es à vingt ans plus » égoïste, plus blasé qu'un vieux garçon gout» teux. Tu n'as pas une des qualités de la jeu» nesse ; tu n'en as pas même les défauts pardon» nables. »

Mais à côté des Saint-Géran futiles qui n'ont qu'à se donner la peine de vivre, voici l'étudiant pauvre et laborieux, qui, obligé de tailler lui-même sa vie, se fait écolier malgré le sort, puis répétiteur, puis étudiant, et, devenu un jeune homme, va distribuer, dans les quartiers excentriques, le pain de la science aux deshérités.

J'en passe, et des meilleurs, pour suivre cette figure sympathique qui résume plus spécialement le but et les tendances de l'auteur :

« Il y a quatre ans, cette armée de la jeunesse, » un peu dispersée jusqu'alors, se croyant sûre » d'elle-même, rassembla toutes ses forces et » entreprit une grande œuvre. Elle sentit que, » dans notre époque troublée par des malen» tendus, qui sont toujours à la veille de devenir » des haines, elle avait un glorieux but à se » proposer : le rapprochement des classes. Ces » étudiants en droit et en médecine, ces élèves » de l'Ecole des beaux-arts ou de l'Ecole cen» trale ne se perdirent pas en phrases sentimen» tales et humanitaires. C'est encore un des traits » de notre génération : elle est éminemment pra» tique. Avec son peu de goût pour les décla» mateurs et les rhéteurs, il ne suffit pas qu'on » parle de bien à faire, il faut qu'on le fasse. A » peine nos chefs de file, qui, déjà connus de » nous, seront célèbres un jour, eurent-ils l'idée » d'organiser des cours populaires et de relier » ainsi la jeunesse des écoles à la jeunesse des » ateliers, que plus de cinq cents jeunes gens, » développés en tirailleurs, parcoururent tout » Paris, du boulevard Voltaire à Montrouge, en » passant par le fond des Batignolles et les hau» teurs de Passy, cherchant, ici, dans un gre» nier, là, dans les quatre murs d'un vieux bal » de carrefour, une installation ou un campe» ment, peu importait, pourvu qu'on ait l'empla» cement d'une chaire et l'espérance d'un audi» toire. »

J'ai tenu à citer ce passage parce qu'il est, non pas une invention de l'auteur, mais un hommage rendu à la vérité.

Nous en connaissons qui, comme Aubertin, ont créé, dans les quartiers populaires, des conférences dans lesquelles ils ont su grouper et intéresser leurs auditeurs.

Ils ont compris, ceux-là, que la véritable fraternité est celle qui est cimentée par la raison, par la communion des intelligences et non pas celle que prêchent les déclamateurs hypocrites au profit de leur ambition.

Je ne puis raconter le livre, ni en reproduire certains passages touchants : le grand chagrin des demoiselles Flairac dépossédées par les Ursulines ; l'héroïsme des deux étudiants, Pierre et Jacques, qui ont mis en commun leur résignation et leur pauvreté; les amours de Saint-Géran, etc., etc. Je copie seulement un trait du chapitre : *Etude naturaliste.* Ouellard et Courbalay font, en collaboration, un journal. Courbalay est célèbre par une autobiographie qu'il prépare depuis dix ans et qui débute ainsi : « Ma mère était une femme peu estimable... »

Ils dérangent ensemble une nouvelle qu'ils ont trouvée dans la boîte du journal :

« Pas d'imagination ! dit Ouellard. Rien que » des reproductions photographiques, en cher» chant de préférence les coins sales ! »

Cela est toute une définition.

. . . .

« Quand la lecture fut terminée, Le Fauve, » dont le goût naturaliste avait été tout à fait » éclairé par Courbalay, se leva et dit en serrant » les mains d'Ouellard :

« On n'a jamais rien écrit de plus repoussant. » Cela nous fera le plus grand honneur ! »

Très juste; mais ce n'est pas seulement cet honneur bizarre que cherchent messieurs du naturalisme : s'ils fouillent avec acharnement les ruisseaux, c'est qu'ils savent y trouver des pepites d'or. Ils poursuivent avant tout le genre qui rapporte.

L'espace me manque ; je ne puis prendre tout le livre et le plaquer en deux colonnes de journal. Je termine.

Et laissant la parole à M. Réné Vallery-Radot, je citerai les paroles qu'il adresse à Aubertin. A bon droit, on peut les adresser à notre jeune auteur et à cette jeunesse studieuse qui nous console des années disparues :

« Pour la première fois, depuis quatre-vingts » ans, nous aurons donc, avec toi et ceux qui » marchent sur tes traces, une génération saine » d'esprit et saine de cœur. Va, poursuis ton » œuvre, rallie autour de toi tous ceux qui ont la » foi, le dévouement et l'espérance. Vous êtes la » jeunesse d'aujourd'hui, vous serez la France de » demain. »

ALTER.

LES CHASSES D'AFRIQUE

(Suite.)

—

LE BUFFLE

IV

Ce fut une rude journée pour un pauvre résultat. Telle est la destinée des chasseurs. Il y a sûrement de bons jours, mais les mauvais dominent en général. Plus d'une fois, je suis revenu au camp les mains vides, après une absence de douze à seize heures, ayant à peine brûlé une ou deux cartouches, épuisé de chaleur et de soif, et, neuf fois sur dix, si fatigué que, bien qu'étant encore à jeun, je ne pouvais rien manger et me couchais pour dormir jusqu'au lendemain. Il n'y a rien de plus irrégulier que la chasse à la grosse bête. On passe souvent des semaines sans rien tuer; on blesse journellement quelque pièce, on loge sa balle juste à l'endroit voulu, mais l'animal échappe toujours. A la fin, la chance tourne, et il vient une période où chacun de vos coups fait une blessure mortelle.

Je me souviens qu'en 1871, du 12 au 26 juin,

je n'abattis pas une seule tête. Le 27, je tuai un buffle, le 28 j'en tuai trois, le 29 deux, le 30 un rhinocéros et un zèbre, et ainsi de suite pendant plusieurs semaines, entremêlées de jours blancs. Les indigènes reconnaissent ces intermittences, et les attribuent à la colère des habitants du monde des esprits. Pour l'apaiser, ils sacrifient d'ordinaire un mouton ou une chèvre, et trempent leurs armes dans le sang de la victime. La confiance qu'ils ont dans cette pratique suffit pour expliquer le succès qui en résulte assez fréquemment. Ceux qui liraient mon journal pourraient se faire une idée de ce qu'est la chasse aux buffles, et il ne faut pas oublier que d'autres chasses, celle à l'éléphant par exemple, sont une bien autre besogne. Je me borne aux deux extraits suivants :

« *17 octobre 1870.* — Journée horriblement chaude. Je suis parti au point du jour, pour chercher quelque chose à tuer, car il n'y avait plus de viande au camp, et nous nous étions tous couchés sans souper. Au lever du soleil, nous avons trouvé la trace d'un buffle et l'avons suivie jusqu'au soir, quelquefois apercevant l'animal sans pouvoir jamais l'approcher. Nous n'avions pas une goutte d'eau ; ma langue était si sèche, que je pouvais à peine parler. Le sang me montait à la tête, et je craignais à tout moment une insolation. Un peu avant le coucher du soleil, nous cernâmes notre animal dans une jungle, et nous le tuâmes à la clarté des étoiles. Il fallut alors le dépecer pour avoir la viande, et nous n'arrivâmes au camp, situé à 12 milles, que vers minuit, sans avoir bu depuis le matin une goutte d'eau. Je rassasiai alors ma soif ; mais j'étais trop fatigué pour manger, et ne pus que dormir. »

« *14 novembre 1871.* — Chaleur torride. J'ai chassé toute la journée, depuis l'aurore jusqu'à la nuit, sans tirer un coup de fusil, bien que tout le temps sur la trace. Mon porteur d'eau Usikoto est tombé d'épuisement, et nous avons dû l'abandonner. Makumbi (un chasseur), que nous avons aussi laissé anéanti à 5 milles du camp, n'a pas encore reparu. De six hommes, il n'y en a que deux, Umpinwembazo et moi, qui soient rentrés ensemble. »

Le plus grand nombre de buffles que j'ai tué dans un jour est quatre, plus un cinquième blessé qui fut trouvé le lendemain. C'est un nombre fort satisfaisant, si l'on songe que, à moins de cas très rares, il ne faut pas moins de deux heures en moyenne pour tuer chaque buffle. La journée dont je parle fut féconde en incidents. J'étais accompagné de plusieurs indigènes qui étaient venus me trouver de 30 ou 40 milles à la ronde pour s'approvisionner de viande. Je fis rabattre un grand troupeau de buffles dans les gués de la rivière et je les fusillai au milieu de l'eau. Une femelle que j'avais mortellement blessée de deux coups de feu, fut entraînée par le courant vers les eaux dormantes, où les crocodiles l'eussent dévorée sans nul doute, si trois ou quatre nègres ne s'étaient jetés à la nage pour la ramener au bord. Du poste que j'occupais sur le rivage, je tirai encore un beau mâle de trois ans plongé dans l'eau jusqu'à la poitrine. Chose étrange ! Je ne l'avais pas à plus de trente pas, et les deux balles que je lui envoyai dans le front n'eurent d'autre effet que de lui faire remuer la tête, comme pour chasser une mouche. Je lui tirai sept coups de suite, les cinq derniers dirigés à la poitrine, sans qu'il s'en inquiétât plus que s'il eût été de bronze. Enfin, au huitième, il tomba avec un mugissement plaintif. Ceci est un phénomène que j'ai remarqué plus d'une fois chez les grosses bêtes — buffles, éléphants, rhinocéros — principalement chez les femelles. Après être tombé dans un certain état, produit, à ce que j'imagine, par les blessures au poumon, l'animal reste immobile, soit debout, soit couché. Il ne meurt pas, et les coups de feu qu'il reçoit ne semblent lui faire aucune impression. J'ai appris par l'expérience que, dans de tels cas, ce qu'il y a de mieux, c'est de s'asseoir et de fumer tranquillement une pipe ; au bout d'une demi-heure, l'animal est mort.

Ce jour là, je courus plus d'un danger. Je venais d'attacher à ma ceinture mon quatrième trophée, c'est-à-dire ma quatrième queue de buffle, lorsque mon compagnon Umdumela, aperçut la trace du cinquième animal que j'avais blessé. Nous nous mîmes aussitôt à sa poursuite, avec l'intention d'en finir rapidement. Le soleil déclinait, et il fallait nous presser si nous voulions regagner le camp avant la nuit ce qui était prudent, vu le grand nombre et l'audace des lions à ce moment-là. L'ardeur que je mettais à suivre les traces m'entraîna plus loin qu'il ne convenait. J'entendis bientôt un coup de feu derrière moi, et, au même instant un buffle passa comme la foudre au milieu des brousailles, me frôlant de ses cornes. Lorsque je rejoignis Umdumela, il me fit de vifs reproches sur mon imprudence, me demandant pourquoi je m'en allais si vite et si en avant, et si je ne savais pas qu'il était responsable de ma sûreté, et pourquoi j'avais besoin de m'exposer, quand il était là pour le faire.

Ce langage n'avait rien d'exceptionnel. Les nègres m'ont mainte fois supplié de ne pas faire d'imprudence, comme de suivre un buffle blessé dans les roseaux ou dans les fourrés. Ils ajoutaient naïvement qu'il leur importait beaucoup plus qu'à moi que je ne fusse pas tué, attendu que les autres blancs (les Anglais de la colonie) leur demanderaient compte de ma mort. « Et puis, murmuraient-ils « sotto voce », vous nous devez des masses de gages, qui est-ce qui nous payera si vous êtes tué ? »

Rien n'égale du reste la prudence des nègres ni leur habileté à traquer. Ils se débrouillent dans le labyrinthe des traces avec une aisance merveilleuse et distinguent facilement les empreintes du jour de celles de la veille. Dans les cas d'extrême difficulté, voici comment ils procèdent. Un homme prend la voie, ayant de chaque côté un compagnon à un yard de distance. Aucun des trois ne dit mot; mais celui du milieu tant qu'il voit la trace, fait claquer ses doigts; s'il la perd, un claquement plus fort en avertit les deux autres, en même temps qu'il indique de la main la direction probable de la bête. Si les hommes sont bons traqueurs, il ne s'écoule pas une minute sans que la voie soit reprise par l'un ou par l'autre des deux acolytes; sur quoi l'homme du centre prend le rôle de celui qui le remplace, et ainsi de suite, tant que dure le terrain difficile, qui est en général découvert. Une fois dans le fourré, où la voie est plus facile à suivre, un seul s'occupe de la voie, tandis que les deux autres demeurent sur les ailes, veillant à ce que leur compagnon ne soit pas surpris et prêts à le secourir en cas d'accident. Il n'y a pas dans toute la chasse d'opération plus pénible que de suivre une piste au découvert; l'obligation où l'on est de marcher pas à pas, la tête inclinée et le cou brûlé par le soleil, jointe à la nécessité d'être toujours sur le qui-vive, de peur de quelque charge soudaine, en font un tel supplice, qu'il ne faut rien moins, pour le supporter, que l'excitation produite par l'espoir de la découverte et l'attente de l'action qui va suivre.

A. V.

(*A suivre.*)

PETITES NOUVELLES

Les représentations d'*Aïda* sont de plus en plus recherchées. Mercredi, par indisposition de M. Maurel, Melchissédec, prévenu le soir même, a joué le rôle d'Amonasro au pied levé. Le jeune et excellent baryton a obtenu un vif succès et trois rappels, après le final du deuxième acte, après le duo avec Mlle Krauss et après le trio avec Mlle Krauss et M. Sellier. — Melchissédec a donc désormais ses lettres de naturalisation à l'Opéra. Nous l'entendrons bientôt dans le *Comte Ory*, dans l'*Africaine* et dans *Guillaume Tell* qu'il répète concurremment avec M. Maurel.

— A la salle Taitbout, dans le nouveau tableau de *la Estudiantina*, les charmantes andalouses de la troupe de M. Calzadilla ont plus de succès que jamais. Chaque soir on redemande cette délicieuse marche où, sous leur costume de jeunes étudiants, on ne sait laquelle est la plus jolie des senoras Encarnacion, Carmen Vera, Churrona, Conchita, Trini, etc. MM. Rihuet et Bosch, et Mme C. Fuentès accompagnent les danses de chants d'un grand caractère, qui aide puissamment au succès.

Depuis lundi, un nouveau ballet, la *Cigarrera de Madrid*, est venu encore apporter un élément certain de succès. D'abord, il est dansé par la ravissante Gomez, dont l'action sur le public est toujours de plus en plus grande.

Après un petit ensemble par le corps de ballet, la délicieuse senora commence ses mouvements vertigineux, qui sont empreints d'une grâce suprême. Puis, après que le ténor Rihuet a porté un toast au vin de Xérès, dans un chant plein de caractère qu'il enlève avec bravoure, la séduisante ballerine recommence aussitôt, sur un fort joli rhythme musical, un pas d'une énergie, comme aussi d'une gentillesse entraînantes. Ensuite vient un ensemble du corps de ballet, où la senora Gimenes se fait particulièrement remarquer, et, pour terminer, Lola Gomez, toujours sur la brêche, à la grande joie du public, danse le pas final, avec son brio accoutumé, au milieu des danses générales.

Décidément, la salle Taitbout ne se désemplira pas tant que la troupe espagnola andalouse y donnera ses représentations.

— Les représentations de *Rigoletto*, à l'Opéra-Italien de la Gaîté, sont pour la Patti et Nicolini un long triomphe.

La diva chante et joue le rôle de Gilda avec une extrême puissance, et Nicolini prête un grand relief à celui du duc de Milan. Les deux célèbres artistes provoquent, chaque soir, un véritable et juste enthousiasme.

— Mlle Beaugrand quitte l'Opéra à la fin du mois.

Il paraît que la direction de l'Opéra n'a pas cru devoir retenir cette incomparable virtuose,

qui nous donnait, sans se soucier du dévergondage de tours de force chorégraphiques au milieu duquel notre art national s'amoindrit chaque jour, le spectacle de la vraie danse française. Mlle Beaugrand n'est pas seulement la première danseuse de l'Opéra, c'est une grande et très grande artiste. Qui donc, après elle, osera seulement danser *Copp elia*?

— Après l'éclatant succès d'*Hernani* et de *Ruy-Blas*, la Comédie-Française se dispose à monter, pour l'an prochain, le *Roi s'amuse*.

Le *Roi s'amuse* n'a jamais été, comme on sait, représenté sur le théâtre de la rue de Richelieu.

Voici la distribution sur laquelle on s'est arrêté jusqu'ici :

Mlle Sarah Bernhardt a accepté, en principe, le rôle de Blanche.

Celui do Maguelonne échéera à Mlle Dudlay.

Du côté masculin, Coquelin jouera Saltabadil; Worms, François Ier; Febvre, M. do Saint-Vallier, et Got, le rôle capital de Triboulet.

Il se pourrait pourtant que Coquelin jouât Triboulet, et, dans ce cas, son frère jouerait Saltabaldil.

— Les instituteurs de province, qui s'étaient rendus à Paris avec les délégués des sociétés savantes, étaient, dimancho dernier, dans la joie.

M. Perrin, administrateur de la Comédie-Française, avait mis *gratuitement* à leur disposition, pour la représentation de l'*Etrangère*, autant de places qu'ils pouvaient en désirer.

— Le Gymnase donnera, à la fin de la semaine, vendredi ou samedi, la première représentation de l'*Amiral*, comédie en trois actes et en vers, de M. Jacques Normand.

— Lo dépouillement du scrutin paur l'élection du jury d'admission au Salon de 1880 (section de sculpture), a donné les résultats suivants :

Le nombre des votants, qui était l'année dernière de 234, n'a été hier que de 194.

Ont été élus :

Sept sculpteurs : MM. Paul Dubois, par 132 voix ; Chapu, 131 ; Mercié, 109 ; Falguière, 99 ; Eug. Guillaume, 97 ; Schœneverk, 89 ; Frémiet, 87. — Jurés supplémentaires : MM. Mathurin Moreau, 84 voix ; Thomas, 67 ; Delaplanche, 52.

Gravure en médailles. — 1 juré : M. Degeorge, 86 voix. — Juré supplémentaire : M. Kalkbrunner.

Gravure sur pierres fines. — M. David, 67 voix. — Juré supplémentaire : M. Levillain, 19 voix.

Viennent après, avec le chiffre de voix suivant : MM. Cavelier, 33 ; Alasseur, 40 ; Barrias, 22 ; Caïn, 23 ; Captier, 25 ; Carrier-Belleuse, 34 ; Chaplain, 19 ; Alphée, 16.

Les autres voix ont été portées sur plus de vingt candidats.

Les membres nommés par l'administration pour être joints aux jurés élus par les artistes, sont les mêmes que l'année dernière. Le jury, ainsi composé, entrera en fonctions demain lundi.

— La commission théâtrale de la ville de Chartres nous demande l'insertion de la note suivante :

Le théâtre de Chartres n'aura plus, à partir de ce jour, de directeur privilégié.

Les artistes ou directeurs qui voudront y venir donner des représentations devront adresser une demande à ce sujet à M. le maire de Chartres. Cette demande sera transmise à la commission théâtrale, qui y répondra dans le plus bref délai.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal de Voyages*. — Sommaire de la 1004e livraison (3 avril 1880). — *Les Petites villes et le grand art en Toscane*, par M. Henri Belle, consul de France à Florence. Texte et dessins inédits. — Dix dessins de H. Catenacci, E. Thérond, H. Clerget, Goutzwiller et Barclay.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs qu'il sera donné, dans les jardins et salons du Tivoli-Waux-Hall dans les premiers jours du mois de mai, une fête solennelle au bénéfice de M. G. Raspail, son sympathique chef d'orchestre et de M. Auguste Clausse, secrétaire de cet établissement.

Le concours de plusieurs artistes aimés du public parisien est assuré pour le concert qui aura lieu de 9 h. à 11 h. 1/2 et dont le programme séduisant nous fait des promesses que M. Raspail, suivant ses habitudes, saura bien tenir.

De minuit à 4 heures du matin, grand bal-kermesse, grande Tombola, embrasement des jardins. — Orchestre, fanfare et chœurs, 250 exécutants.

Au cirque Fernando, M. Cee Mee obtient chaque soir un succès prodigieux dans ses exercices de voltige. Succès également pour Mme Bradbury qui monte en haute école, pour la 1re fois, Ivan Hoff, un étalon russe.

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie*, publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 35, rue Bonaparte, d'élégantes couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT

Paris. — Imprimerie A. GODEMENT, rue des Martyrs, 18 et 18 bis.

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉATRE

DRAME — OPÉRA-COMIQUE — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché PIERRE PETIT

TRAGÉDIE — MUSIQUE

LOUISE THUILLIER

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 361

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 15 au 21 Avril 1880

ABONNEMENTS :

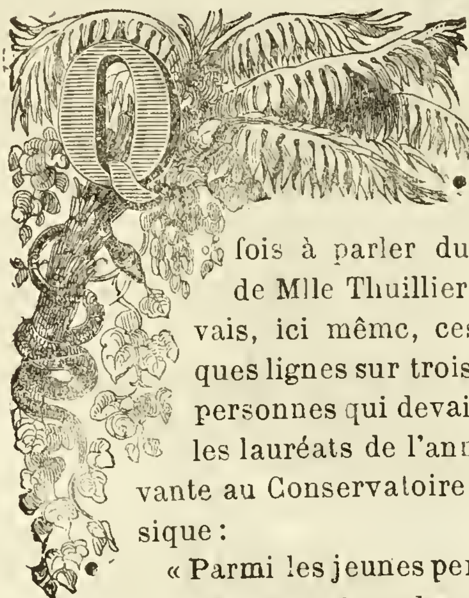
PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCLXI

—

LOUISE THUILLIER



Quand je fus appelé pour la première fois à parler du talent de Mlle Thuillier, j'écrivais, ici même, ces quelques lignes sur trois jeunes personnes qui devaient être les lauréats de l'année suivante au Conservatoire de musique :

« Parmi les jeunes personnes les mieux douées et qui ont besoin d'étudier encore alors une année, nous citerons Mlle Fauvelle qui possède une voix d'une grande douceur et chante avec beaucoup de goût ; Mlle Vaillant, talent naissant tout à fait aimable, et Mlle Thuillier, une toute jeune fille, intelligente, gracieuse, et dont la petite voix, pure et agréable, vocalise déjà avec goût et agilité. »

On était alors au 23 juillet 1877 et Mlle Thuillier venait seulement d'accomplir ses dix-huit ans.

Le 25 juillet 1878, Mlles Vaillant, Fauvelle et Thuillier obtenaient, *ex-æquo*, un premier prix de chant. Mlle Thuillier obtenait également un premier prix d'opéra-comique avec Mlle Vaillant, et voici encore en quels termes j'appréciais ici son succès.

« L'intérêt du concours était tout entier dans les scènes de *Mireille* et dans celles des *Noces de Figaro*, servant de concours à Mlles Vaillant et Thuillier. En affrontant deux rôles où Mme Carvalho a laissé une trace ineffaçable, les deux jeunes filles jouaient gros jeu; je me hâte de dire qu'elles ont fait grand plaisir. »

« ..... Si Mlle Vaillant a donné plus à son concours d'opéra-comique qu'à celui du chant, il en a été de même de Mlle Thuillier. Dans une réplique à M. Carroul, dans la *Fée aux Roses*, cette jeune fille d'une allure toute aimable, a détaillé avec un esprit fûté et beaucoup de verve son rôle de vieille. On n'est pas plus gentille qu'elle n'a été. Dans Chérubin des *Noces de Figaro*, on a regretté de ne pas la voir en travesti. Sa grâce naturelle et bien féminine était trop apparente à côté de celle de Suzon et de la comtesse. Elle a joué avec beaucoup de malice et d'émotion et chanté d'une voix douce et pénétrante, particulièrement le premier motif : « Je ne sais quelle ardeur me pénètre. »

Voilà ce que je disais de la toute jeune élève, alors qu'elle terminait seulement ses classes au Conservatoire où je vais résumer ses succès :

Médaille de solfège, classe de Mme Le Bel. — Médaille de clavier, classe de Mme Leclerc Tarpet.

Deuxième accessit de chant (avec l'air du Rossignol des *Noces de Jeannette*), classe de M. Bax de Saint-Yves ; 1877.

Premier prix de chant (même professeur) et premier prix d'opéra-comique, classe de M. Mocker, en 1878.

Réclamée immédiatement par M. Carvalho, en vertu du privilège que lui donne son titre de directeur de l'Opéra-Comique, elle entra aussitôt à ce théâtre, avec ses camarades de concours, Mlles Dupuis et Fauvelle. L'intention du directeur était de leur confier trois des charmants personnages épisodiques de la *Flute enchantée* (fées et initié).

Mais avant de lui faire jouer un initié (où elle fut parfaite), le directeur voulut produire Mlle Thuillier dans un rôle plus en vue, et il la fit débuter, en mars 1879, dans les *Noces de Jeannette.*

Son succès ne fut pas douteux, et il n'a fait qu'augmenter par la prise en possession du rôle de Nicette, du *Pré-aux-Clercs* ; dans Louise, des *Rendez-vous-Bourgeois* ; et dans Henriette, du *Maçon.*

Mlle Thuillier a, en effet, tout ce qu'il faut pour tenir un emploi distingué à l'Opéra-Comique. Jolie, gracieuse, d'une physionomie piquante et en même temps d'une grande douceur, elle plaît tout d'abord par ses avantages physiques.

Douée d'une voix d'un timbre agréable, qu'elle a assouplie par d'excellentes études, et dont le développement s'accentue chaque jour, elle deviendra certainement une virtuose, si, comme cela paraît devoir être, elle ne cherche pas à forcer son talent. A ces qualités, elle joint de plus un véritable talent de comédienne ; son jeu est vif, plein de finesse et excellemment conduit.

Ainsi donc, je crois être assuré que si, pour le présent, Mlle Thuillier se voit déjà très aimée du public habituel de l'Opéra-Comique par sa jeunesse et son gracieux talent, elle est appelée à le séduire davantage, quand le temps et le travail auront mûri sa voix et sa virtuosité.

Fille du très sympathique M. Alexis Thuillier, agent-trésorier de la Société des artistes dramatiques, elle vit dans un excellent milieu pour que rien ne vienne détruire les dons que la nature lui a départis. Les conseils et les encouragements ne lui feront pas défaut et sauront la maintenir dans la situation modeste qu'elle occupe, jusqu'à ce que son talent lui permette d'affronter, en temps voulu, des rôles auxquels l'on veut toujours s'attaquer trop tôt. Comme Mlles Chapuy et Bilbaut-Vauchelet, que Mlle Thuillier ne se presse pas de vouloir briller; l'avenir est à elle, car elle possède en germe ce que ces délicieuses cantatrices ont acquis, elles aussi, à force d'études réfléchies et de patiente volonté.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Mademoiselle

JANVIER

(de l'Académie nationale de musique).

PLATONIQUEMENT

—

I

C'est bien le plus charmant mauvais dîner que j'aie jamais fait. Elle avait fait tout apporter du même coup, les plats attendant sur des réchauds, de telle sorte que le garçon de l'hôtel n'eût à paraître que deux fois, pour servir et desservir. Rien qui ne fût froid ou tiède ; mais on songeait si peu à ce qu'on mangeait !

Et au moins quel vrai, profond et joyeux tête-à-tête, dans ce petit salon d'hôtel, autour de cette petite table ! Une vraie dînette d'étudiants.

A chaque instant, elle se levait pour aller prendre le vin dans le coin à droite, une assiette dans le coin à gauche, voulait, à toute force, me servir. Et moi, plus lent, plus gauche, toujours en retard, je restais debout, n'étant bon à rien qu'à savourer ce ramage et ce volètement coquet de grisette en robe à queue.

Somme toute, nous n'avions guère dîné que de biscuits trempés dans du vin. Aussi, au dessert, étions-nous un peu sous le coup de cette demi-ivresse babillarde des oiseaux gorgés de raisin et de soleil. Joint à cela que nous avions les confidences, les impressions de toute une année à échanger, et que rien n'est amusant, à notre sens, comme de courir à l'aventure, dès la première heure, à travers le vaste champ des communs souvenirs.

Quel théâtre, quel salon, ou même quel boudoir eût pu m'offrir rien de comparable à cette revue d'une année que je pouvais croire vécue, composée, jouée pour moi tout seul? Quoi de plus varié, de plus intéressant et surtout de plus inédit que les mille détails de cette vie de femme à la mode, égrenée par toute l'Europe, de Paris à Naples, de Nice à Pétersbourg? Aventures et portraits, coupes de toilettes et profils de politiques, scènes tragiques et violents contrastes du monde slave, galanteries italiennes, amours d'entre-ciel et drôleries de commis-voyageurs, la dernière fournée des potins de Paris, tout cela ponctué, souligné, guillemetté, découpé à l'emporte-pièce par cet accent slave, souple et mordant qui donne une saveur d'épices aux moindres ragoûts. Et une telle animation, un tel diable au corps que, après qu'elle avait fini de parler, quelque chose semblait encore vibrer en elle, comme frémit l'instrument du coup qui l'a fait résonner.

Auprès de cette femme, c'était une impression de bien-être, de confiance et d'apaisement qui me prenait tout entier. Sensation d'une délicatesse à la fois et d'une intensité sans égale, tout à fait en dehors des émotions banales ou violentes de la galanterie ou de la passion. Bien naturelle, après tout, à qui, depuis si longtemps, va comme nous de secousse en secousse, de typhon en tremblement de terre. Nous sommes encore trop essoufflés pour aller courir après les orages du cœur, et pourtant nous n'avons peut-être jamais senti en nous plus impérieux besoin de certaines émotions nobles et délicates que ne peuvent donner les amours faciles.

J'étais si frappé de cette impression singulière et nouvelle que je voulus donner à celle de qui je la tenais quelque idée de ce que j'éprouvais. Avec cette rapidité et cette justesse des femmes qui se contentent de sentir là où nous autres hommes cherchons à penser, elle m'interrompit.

— Mon cher, une amitié qui se tient dans la tendresse, sans verser dans la passion, c'est le repos dans l'amour.

— Oui, mais l'Écriture dit que l'homme n'est pas fait pour se reposer, fis-je, en tisonnant avec quelque violence.

Elle me regarda et sourit :

— Allons, laissez ces pincettes ; je n'aime pas qu'on joue comme cela avec le feu.

II

Tout à coup, on frappa à la porte.

Je me levai comme pour m'en aller.

— Restez, mon ami ; c'est Michel, vous savez, mon cousin ; il part demain, et m'a demandé à prendre congé de moi ce soir.

Évidemment, Michel sortait d'un gros dîner, d'un repas d'adieux. Il avait l'œil émérillonné, la parole facile et retentissante, le geste abondant et l'esprit tourné aux pensers les plus folâtres.

Il vint à moi et me secoua longuement la main, avec une affectation de cordialité et un sourire si vigoureux que son œil gauche en était presque fermé.

Après quelques banalités sur le voyage, la santé de sa cousine, le regret de ne l'avoir pas vue davantage, il lui fit ses offres de services, lui demanda si elle n'avait point de commissions, traita rapidement deux ou trois questions d'affaires, se tournant de temps en temps vers moi, comme pour me demander pardon du temps qu'il était obligé de me faire perdre.

Puis il se leva et vint baiser la main de sa cousine. Il eut le malheur de parler de sa crainte et de son regret d'avoir été indiscret, etc.

— Ta ta ta... vous n'êtes pas indiscret du tout ; mais vous risquez de devenir impertinent. Qu'est-ce que tout cela signifie, Michel? Voulez-vous bien rester et me rentrer ces yeux en boule de loto et ces mines effarouchées de trouble-fête! Croyez-vous donc que vous me gêniez? Avez-vous donc assez trop bien dîné pour me faire cette injure? Pour votre pénitence, vous allez vous rasseoir... à moins que vous ne craigniez de faire trop languir l'aimable et facile personne qui vous attend ce soir, et à qui vous avez la charité de me comparer... Ou bien que vous ne vouliez pas perdre votre temps auprès d'une de ces femmes avec qui il n'y a rien à faire, pour parler votre joli langage.

— Ma cousine, ces femmes-là sont trop rares pour qu'elles ne me fassent point faire tout ce qui leur plaît.

Le compliment eut la fortune d'une épigramme outrée.

Elle se releva à demi. Elle était charmante et superbe, la joue allumée, la narine frémissante et, l'œil tout grand ouvert, qu'emplissait son âme honnête et généreuse. Ses longs sourcils mobiles se tordaient et se roulaient tour à tour comme deux couleuvres. Sous cette colère on sentait la joie, toute féline, d'une femme qui va s'essayer les ongles sur un maladroit.

III

— Il y a longtemps, mon cher Michel, que je veux causer de cela avec vous. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai surpris pour la première fois ces grands yeux et toutes ces grimaces, assez désobligeantes pour moi, qu'il vous plaît de faire, quand vous nous rencontrez ensemble, Maxime et moi. Je tiens trop à votre amitié, mon bon Michel, pour ne point prétendre un peu à votre estime.

Puis, se tournant vers moi et me donnant une tape sur l'épaule :

— Ne m'en veuillez pas, mon ami, mais je vais vous déboulonner complètement dans l'esprit de Michel, qui voit et salue en vous un grand vainqueur. Mettez, je vous prie, une bûche au feu.

— Voyons, Michel, vous êtes donc persuadé que Maxime ne peut être que mon amant? Répondez franchement.

— Dam ! ma cousine, vous m'avouerez que les apparences, au moins...

— Les apparences ! où sont-elles, vos apparences? Voilà longtemps que nous nous connaissons, Maxime et moi. Je lui ai trouvé de l'esprit et du cœur, avec juste ce qu'il fallait de raison pour faire un bon usage des deux. Lui, de son côté, veut bien ne pas se déplaire en ma compagnie. Il me croit jolie et me trouve aimable, et, de plus, il est d'assez bonne compagnie pour admettre qu'une femme puisse n'être pas une traînée. Chaque fois que nous trouvons l'occasion de passer ensemble quelques bonnes heures bien pleines et reposantes, nous nous faisons scrupule de la laisser échapper.

Voilà les apparences qui donnent le droit à un monsieur de dire à une femme qui ne lui a jamais fait de mal...

Oh ! je sais bien, ce ne sont pas les paroles, si vous voulez ; mais c'est le geste. Et ces choses-là, mon cher, ça se lit bien plus que ça ne s'entend.

— Pourtant, chère amie, étant donné une femme ravissante comme vous et un homme jeune comme monsieur, lesquels se connaissent, se voient et s'apprécient dans le silence du cabinet, qui est-ce qui pourra croire que le monsieur ne vous parle point d'amour? Et puisque vous le souffrez auprès de vous, néanmoins, c'est que cela ne vous déplaît pas. Donc...

— Le beau théoricien ! et comme c'est galant ces façons algébriques de parler des choses du cœur, ces grivoiseries par A plus B.

Eh bien ! moi, je vous dirai, sans craie ni tableau noir, que si un monsieur et une dame qui ont du plaisir à se trouver l'un auprès de l'autre ne peuvent le faire sans que le monsieur ne coupe les cordons de sonnette, ça nous renvoie aux temps aimables de l'enlèvement des Sabines.

En vérité, vous autres hommes, vous êtes magnifiques ! Comme le plus souvent, pour l'homme, quand il est à jeun, l'amour n'est qu'une question d'amour-propre, vous ne fréquentez guère que les endroits où vous êtes sûrs de recevoir ainsi de l'encensoir sur la bouche, et vous ne connaissez que celles d'entre nous qui par métier, par vice de constitution, ou par bêtise, ne vous refusent rien.

Et vous en concluez qu'une femme, pour peu qu'elle soit seule, ne peut voir un menton barbu sans éprouver l'irré-

sistible envie de lui sacrifier tout, pudeur, estime de soi-même, paix du cœur, situation dans le monde, occupations, affections, plaisirs, devoirs. D'abord, je n'ai pas le temps : et puis, merci, je sais comme ça commence, la passion ; ça consiste à se laisser marcher sur les pieds par le premier rougeaud venu qui vous trouve à son goût et vous le dit.

Et les transes, les brouilles, les regrets, les précautions à prendre, les couleuvres à avaler, et toujours la même chose. On a le vertige, on ferme les yeux, on croit qu'on roule dans un abîme, ce qui est poétique, au moins. Ah ouiche ! on se retrouve sur la grand'route. Seulement, on est obligé de prendre les bas-côtés, et on fait le reste du voyage dans la crotte, éclaboussée par ses amies anciennes qui tiennent le haut du pavé.

Je ne veux pas me faire plus ange que je ne suis. Chez moi, le goût du bien n'est que le dégoût du mal. Et puis, je suis une raffinée, il me faut avant tout mes aises. Je suis trop épicurienne pour ne pas rester vertueuse. Savez-vous ma devise : « Agrément passe plaisir. »

— Très bien, cousine, — mais n'empêche que vous arrachez volontairement de votre vie tout un chapitre, après tout fort intéressant, vous en conviendrez. Jeune, jolie, veuve comme vous l'êtes, ne pouvez-vous feuilleter les premières pages, quitte à fermer le livre, s'il vous fatigue? Indépendante, maîtresse absolue de vos actions...

— Tiens. C'est justement pour rester maîtresse de moi-même que je ne veux pas l'être d'un autre.

— Ma foi, nous nous connaissons d'enfance ; je vous croyais curieuse. Eh bien ! quand ça ne serait que par curiosité ?

— Vous êtes bien renseigné, mon cher. Dans les moments où la tentation est venue, j'ai bien senti que c'était la curiosité qui me chatouillait. C'est justement pour cela que je n'ai pas voulu céder. Songez-y donc. Les hommes d'esprit, de ressources, ceux qui seuls pourraient donner pâture à cette curiosité, ce sont généralement ou d'aimables sceptiques, des railleurs, ou bien des espèces de Narcisses se mirant dans la femme qui se croit aimée d'eux : allez donc leur demander de la passion, et de vous rendre la monnaie des mille sacrifices que vous leur faites !

Alors il me restait les autres, les passionnés pour de bon. Bien obligée ! Pour ceux-là la vie n'est qu'un tunnel de chemin de fer, avec un wagon où il y a des dames et pas de lumière. Des fonctionnaires de la nature, des espèces de bureaucrates de l'amour qui, toute l'année, vous servent la même formule : « Femme charmante, je vous adore ; je suis chez moi de une heure à trois, telle rue, tel numéro. Il y aura des sandwich. » C'est ça qui affriande une curiosité !

Et puis, mon cher, les hommes ne s'occupent des dames que lorsqu'ils n'ont plus les moyens de s'occuper des filles. L'amour des femmes du monde, c'est le Mont-de-Piété des viveurs dans le besoin.

A tort ou à raison, Michel se crut visé :

— Dam ! tout cela est aussi une question de tempérament.

— Allons donc ! Je l'attendais depuis longtemps, cet irrésistible argument. Si une femme reste honnête, c'est qu'elle est malade ; si on la respecte, si on lui témoigne quelques égards, ce n'est pas à son mérite qu'elle doit s'en prendre, mais à son état de santé. Et encore la plaint-on plus qu'on ne l'estime. Joli temps que le nôtre et ragoûtant ! Ce qui est bon sens, bon goût, bon ton, délicatesse, horreur de la fange s'appelle, couramment et au nez des malheureuses, impuissance, névrose, gâtisme précoce.

J'avoue que rien ne m'est odieux comme cette forme brutale et pédantesque à la fois de la mauvaise éducation de notre temps. Car toute cette physiologie désobligeante pour la femme, ce n'est pas autre chose.

C'est une façon comme une autre de mettre ses bottes sur le manteau de la cheminée.

Mais quelle destinée cela nous fait ! du moins à celles d'entre nous qui ne veulent ou ne peuvent point se contenter d'être des machines à enfants ou des instruments de plaisir ! Voir les autres femmes : les jeunes ne sont que des rivales ; parmi les meilleures je trouverai des amies peut-être, mais des camarades, jamais. Les vieilles, des entremetteuses qui me choient, parce que je leur amène des messieurs. Pour les vertueuses, je suis trop veuve, trop élégante. Pour les autres, je suis trop honnête. Et puis, je suis une curieuse, moi ; j'ai des loisirs, le goût d'apprendre, je m'intéresse à un tas de choses dont je ne saurais parler entre femmes sans passer pour un bas-bleu. Il faudra donc que je me cloître dans la compagnie des vieillards, des académiciens conservés ou des invalides de la politique. Autant me remettre en pension.

Je rencontre un homme de mon âge, de mes goûts, qui m'aide à tuer, honnêtement et gentiment, le temps, cet ennemi mortel des femmes que leur situation de fortune fait libres et désœuvrées. Je me sens aimée, comme c'est mon plaisir de l'être, sans emportement, sans jalousie, sans importunité. Je lui abandonne ma main à baiser tant qu'il veut, sûre qu'il ne se croira pas autorisé pour cela à me prendre à bras le corps ni à me mettre des marques rouges plein le cou, sous prétexte de me rendre heureuse. Nous causons chiffons ou politique, ménage ou poésie, selon mon caprice. Par lui j'entre dans ce monde des hommes, dont nous sommes si curieuses, nous autres femmes, et où nous ne pouvons pénétrer, d'ordinaire, qu'au bras d'un amant.

Et alors, nous nous rencontrons le plus souvent possible. C'est pourtant très-naturel et très-ligitime cela.

Qu'est-ce que vous faites donc, Maxime ? vous ne dites rien.

— Moi, je tiens la plume et fais le sténographe. L'entretien m'a paru si original et si joli que j'en ai voulu noter les traits principaux. Vrai, comtesse, çà vaut les honneurs de la publicité. Nous trouverons à cela un titre plus ou moins piquant. On s'attendra à toutes sortes d'horreurs et puis, pas du tout.

Dey.

PHYSIOLOGIE

L'HÉRÉDITÉ DES CARACTÈRES

(Suite)

Si l'on veut bien se souvenir que, dans un grand nombre de cas les enfants de gens qui souffraient de ces diverses affections, ne sont point affectés du mal de leur père ou de leur mère, mais d'autres infirmités, comme une tendance à la goutte et « vice versa », on comprendra qu'il y a transmission non point d'une « légère pièce de substance », mais d'un état général de la constitution. On peut souvent espérer (ce qui n'arriverait point s'il y avait transmission exclusive de la condition ou des qualités d'une seule partie du corps) de guérir à peu près ou radicalement les germes du mal ou pour mieux dire la prédisposition au mal par des précautions bien étendues. C'est ainsi que des sujets qui avaient hérité d'une tendance à la consomption sont devenus plus d'une fois vigoureux et bien portants en vivant autant que possible au grand air, en fuyant les salles encombrées et trop chauffées, en prenant un exercice modéré, mais régulier, en suivant un régime judicieux, et ainsi de suite. Nous estimons que le mal qui tourmenta Montaigne pendant les quinze dernières années de sa vie aurait pu être aisément prévenu, et la tendance même à ce mal extirpée pendant sa jeunesse.

Il est temps de passer à une série de faits moins importants sans doute, mais peut-être plus curieux et trop négligés par les savants de profession : « De minimis non curant medici. »

La transmission des tics est un des phénomènes d'hérédité les plus embarrassants. Moins l'habitude est bizarre et plus est peut-être remarquable sa persistance sous forme de trait héréditaire. Giron de Buzareingues a connu un homme qui ne manquait pas, aussitôt couché sur le dos, de jeter la jambe droite par dessus la jambe gauche ; une des filles de ce personnage montra la même habitude dès sa naissance. Elle prenait constamment cette position dans son berceau en dépit

des langes. Dans sa *Variation of Animals and Plants under Domestication,* Darwin cite un enfant qui avait la manie de remuer vivement les doigts quand un objet lui plaisait. Quand il était encore plus excité, il levait les deux mains à la hauteur des yeux en imprimant aux doigts le même mouvement rapide. Jusqu'à un âge fort avancé il éprouvait encore de la peine à réprimer ces gestes. Il eut huit enfants. L'un d'eux, une petite fille, en prenant ses quatre ans, se mit à agiter les doigts et à lever les mains comme avait fait le père. Galton décrit un tic plus original. La femme d'un gentleman remarqua que quand son mari était profondément endormi et couché sur le dos dans son lit, il levait lentement le bras droit jusqu'au dessus du front, et puis le rabaissait par une saccade, en sorte que le poignet retombait pesamment sur le nez. Cela n'arrivait pas toutes les nuits, mais de temps à autre, sans raison apparente, quelquefois coup sur coup pendant une heure ou plus. Comme le nez était proéminent, il était souvent endommagé, et il se produisit une fois une écorchure qui fut longue à guérir parce que les coups revinrent plusieurs nuits de suite. La femme dut enlever le bouton du poignet de la chemise ou de la camisole de nuit; elle essaya d'attacher le bras. Bien des années après la mort du sujet, son fils épousa une dame qui n'avait jamais entendu parler de cet incident de famille. Elle observa précisément chez son mari la même singularité; mais comme il n'avait point le nez saillant, les coups étaient inoffensifs. Sa promanie ne le prend point quand il sommeille ou qu'il fait sa sieste dans son fauteuil, mais aussitôt qu'il est plongé dans un profond sommeil. Elle est intermittente comme chez son père, disparaît pendant une longue série de nuits ou revient presque incessamment pendant une partie des nuits. Comme chez le père, c'est la main droite qui exécute le mouvement. Un de ses enfants, une fillette, a hérité du tic. Elle le pratique aussi du bras droit, mais avec une légère modification. Au lieu du poignet, c'est la paume de la main demi-close qui retombe sur le nez et glisse rapidement au bout du nez. Le procédé est une correction ingénieuse de la méthode du grand-père. Le tic est aussi intermittent chez cette fillette. Il s'arrête durant des périodes de plusieurs mois, et puis revient presque sans relâche.

Un excès de force dans certains membres ou dans certains muscles, une adresse extraordinaire à des exercices spéciaux se transmettent souvent par hérédité. C'est ainsi qu'il y a dans le nord de l'Angleterre des familles de lutteurs fameux. Parmi les rameurs de profession, on peut nommer la famille des Clesper dans le Nord, celle des Mackinney dans le Sud, et parmi les amateurs, il y a la famille Playford. Au cricket, les Walker et les Grace sont renommés parmi les amateurs, les Humphreys parmi les joueurs de profession. Trois générations de Vestris fournirent des danseurs brillants. Avouons d'ailleurs que dans plusieurs de ces cas, l'exemple et l'enseignement furent pour beaucoup dans le résultat. Soit le canotage : un bon rameur communiquera son faire à toute une équipe, si elle le prend pour chef de nage. S'il se borne à la dresser (comme fit par exemple Morrisson pour l'équipe de Cambridge, il y a quelques années), il fera de bons rameurs avec des hommes bien charpentés et doués d'une aptitude ordinaire. Nous conservons un souvenir très net d'un fameux chef de nage de Cambridge. Il avait amené un de ses camarades qui ramai constamment avec lui à l'imiter dans la perfection. Par une soirée un peu sombre, le camarade étant premier nageur dans un bateau à quatre rames passa devant un groupe d'universitaires. Une dispute s'éleva pour savoir si c'était le chef ou son camarade. Or, il n'y a rien au monde de plus particulier que la cadence d'un premier rameur émérite, et celle de notre chef l'était par dessus toutes. S'il avait su faire de son camarade un autre lui-même, nous ne pouvons plus tenir pour absolument démontré que ce soit par transmission héréditaire que les Clesper rament de la même façon et, pourquoi ne pas dire, dans le même style que leur père?

Le bégaiement, le zézaiement, l'intempérance de la langue ne sont pas aisés à classer parmi les traits héréditaires, parce qu'on ne voit pas bien si ces défauts procèdent plutôt du corps que de l'esprit. Il semble, au premier abord, que la volonté ne puisse rien contre le bégaiement et qu'elle doive, au contraire, commander au babil. Certains faits rendent cette conclusion douteuse. Le docteur Lucas nous parle d'une servante dont la loquacité était intarissable et ingouvernable. Elle assommait les gens à force de paroles. Faute d'hommes pour l'écouter, elle parlait aux animaux, aux objets inanimés, à son bonnet. Il fallut la renvoyer. « Ce n'est pas de ma faute, disait-elle à son maître. Ne me grondez pas. Cela vient de mon père. Il avait le même défaut qui faisait le supplice de ma mère et qu'il tenait de mon grand-père. » On a vu le bégaiement se transmettre jusqu'à la cinquième génération et il en est de même des défauts de la vue. Presque tous les Montmorency étaient à moitié louches. Le daltonisme, ou inaptitude à distinguer entre certaines couleurs du spectre, doit son nom au célèbre chimiste Dalton et à trois membres de sa famille, qui en étaient tous affectés. La surdité et la cécité ne sont pas ordinairement héréditaires quand les parents ont perdu la vue ou l'ouïe par accident ou maladie, fût-ce dès la première enfance. Mais les aveugles et les sourds de naissance transmettent fréquemment, sinon communément, leur infirmité à quelques-uns au moins de leurs descendants. La remarque s'applique aux sourds-muets.

Les sens du goût et de l'odorat figurent aussi sur la liste des transmissions héréditaires. Si nous y mettions encore l'ivrognerie, nous aurions de suite une longue série de faits à citer; mais ce vice a une autre cause nervo-psychique et le sens du goût n'y entre en vérité que pour fort peu de chose. Où caserons-nous un fait rapporté par le docteur Lucas? Il s'agit d'un Ecossais qui avait une passion irrésistible pour la chair humaine. Il fut brûlé avec sa femme. Une petite fille âgée d'un an qu'il laissait, qui fut recueillie et élevée par des gens respectables, eut la même passion pour l'anthropophagie. Et il s'est trouvé un savant pour regretter que les circonstances n'aient pas permis de constater si ce goût dépravé aurait passé à la troisième et à la quatrième génération.

Galton (*On Hereditary Genius*) et Ribot (*Traité de l'hérédité*) ont recueilli un grand nombre de faits sur la transmission des facultés mentales et des habitudes artistiques. Ils penchent tous les deux vers une théorie qui assignerait à l'hérédité un rôle trop important parmi les facteurs du génie; car ils allèguent nombre de cas qui n'ont aucun rapport à la question, et en omettent un plus grand nombre qui tendraient à prouver, au moins à première vue, que l'hérédité ne prédomine pas dans la genèse des esprits de premier ordre.

Presque tous les grands hommes qui ont marqué dans la philosophie, la littérature et la science, la plupart des grands artistes, sont absolument seuls de leur espèce. Ni le père, ni le grand-père de Shakspeare, de Gœthe, de Schiller ne nous ont légué de chef-d'œuvre. Dans la famille de Newton, personne ne s'était fait un nom dans les mathématiques ou les sciences. Les noms de Laplace, Lagrange, Lavoisier, Harvey, Dalton, Volta, Faraday, ne nous représentent que ceux qui les ont illustrés. On remplirait des pages avec la liste des écrivains dont les ancêtres étaient parfaitement obscurs. Venir nous dire qu'on peut constater chez les ancêtres de Gœthe, Schiller, Byron, etc., certaines qualités, vertus ou vices, des passions ou de l'apathie, chez les ancêtres des hommes éminents dans la science, certaines aptitudes pour des sujets spéciaux ou pour certaines méthodes de recherches, chez les ancêtres des philosophes et des moralistes certaines facultés, et que ces traits des ancêtres ont déterminé la nature poétique, scientifique ou littéraire du génie du descendant, c'est parler en l'air; car il n'y a guère, dans aucun pays civilisé, une seule famille instruite dont quelques individus n'offrent des qualités qu'il est facile d'amplifier et d'embellir. Pareil raisonnement *a posteriori* n'a aucune valeur. Nous sommes loin d'être en état de prévoir, même grossièrement, quelles sont les familles qui promettent de donner un jour de grands hommes, et c'est là qu'il en faudrait venir. Tout ce qu'on peut affirmer pour le moment, c'est que telles facultés mentales, telles aptitudes artistiques ont été, sans aucun doute, transmises en certains cas, et qu'en somme les hommes qui font époque dans la philosophie, la littérature, les arts ont quelques chances de plus que les autres de compter dans leur parenté (plus ou moins éloignée) des personnes un peu mieux douées que le premier venu; mais il n'est pas du tout certain que ce soit là un avantage réservé aux grands hommes, et leur génie peut fort bien ne rien devoir à la transmission héréditaire.

On ne peut pas nier que le fils d'un grand mathématicien, d'un grand écrivain, d'un grand artiste, d'un grand philosophe n'ait de meilleures chances que d'autres pour devenir à son tour mathématicien, artiste, écrivain, philosophe. Beaucoup de fils aspirent, dès leur jeunesse, à marcher sur les traces de leur père. Beaucoup de pères désirent et espèrent que quelqu'un au moins de leurs enfants continuera leur œuvre. Et pourtant, dans la plupart des cas, en dépit de l'ambition du fils et de la sollicitude du père, bien peu de fils de grands hommes rivalisent avec leurs pères. Ils n'ont pas même l'aptitude nécessaire pour obtenir le second ou le troisième rang dans la branche où le père était hors ligne.

Nous avons dit que, dans quelques cas, il y a eu certainement transmission de facultés mentales. Galton cite un exemple remarquable. Dans la famille des Porson, la mémoire était excellente et le fait avait donné naissance à une expression proverbiale. On disait une mémoire de « Porson ». Suivant F. Papillon, lady Hester Stanhope, dont la vie est si remplie d'aventures, signalait la ténacité de sa mémoire comme un des nombreux traits de ressemblance entre elle et son grand-père. « Avait-il vu, dit-elle, une pierre sur une route, il ne l'oubliait plus. J'en suis là. J'ai les yeux gris de mon grand père et sa

mémoire locale. Ses yeux, ordinairement ternes, s'illuminaient dans un accès de passion ; il en est de même des miens. »

Le *Quarterly journal of Science* a publié,— il y a deux ans, plus ou moins — un article anonyme sur l'hérédité, où nous trouvons quelques réflexions qui méritent d'être relevées. « Si, dit l'auteur, nous considérons l'intelligence, non point comme une faculté unique, mais comme un assemblage de facultés, nous ne voyons plus guère ce qui pourrait nous embarrasser dans le phénomène de la spontanéité, c'est-à-dire — on l'espère — dans l'apparition d'un homme de génie, au milieu d'une famille qui ne s'était distinguée jusque-là par aucune sorte de supériorité. La mécanique enseigne qu'aucun objet n'est plus fort que son point le plus faible. Supposons une famille douée de quelques qualités supérieures, mais qui, en vertu du même principe, aussi vrai en psychologie qu'en mécanique, est restée dans l'obscurité. Un homme de cette famille épouse une femme pourvue de qualités qui lui manquent (qualités complémentaires). L'enfant d'un pareil couple peut accumuler en lui les défauts ou les faiblesses du père et de la mère, et nous avons alors le cas de l'imbécillité ou de la perversité spontanée. Par contre, l'enfant peut accumuler en lui ce qu'il y a de plus excellent chez le père et la mère, et nous avons le cas d'un génie spontané. N'oublions pas que, même si nous considérons l'intelligence comme une et indivisible, il s'en faut que ce soit la seule qualité nécessaire pour exceller même dans le domaine de la science. Le succès exige, en outre, des qualités morales : patience, persévérance, force de concentration. Il y faut la force de surmonter tout ce qui peut distraire, bon ou mauvais d'ailleurs, un tempérament énergique et résistant. A moins de cela, un homme laissera à ses amis la conviction qu'il aurait pu faire de grandes choses, mais il n'en fera point.

Nous avons connu, dans une petite ville de province, un médecin qui éblouissait de temps à autre ses confrères par une idée profonde et féconde, par un brillant aperçu; mais une mollesse constitutionnelle l'empêcha de pousser jamais une recherche jusqu'au bout, de léguer au monde une ligne d'écriture.

Il faut, en outre, tenir compte des circonstances. Sans elles, sans le concours qu'elles ont prêté à leurs efforts, sans les efforts qu'elles les ont contraints de faire, plusieurs des personnages qui font figure dans le monde n'auraient pas seulement cherché la réputation. Bien d'autres qui sont restés obscurs n'ont manqué que d'une occasion favorable ou de l'aiguillon de la nécessité. Nous faisons grand étalage de l'exemple des hommes que leur père destinait au métier d'expéditionnaire ou de manœuvre et qui, délivrés par une heureuse chance des fers de la routine, ont pu tirer parti de leurs dons spéciaux. Nous sommes, par contre, trop enclins à oublier que, pour un cas de ce genre, il doit y en avoir beaucoup dans lesquels aucune chance heureuse n'est intervenue.

La théorie selon laquelle le génie se fraye sa voie, en dépit de tous les obstacles, a la valeur du dicton populaire qui veut qu'aucun crime ne puisse rester caché. Nous prenons bonne note des incidents qui favorisent nos préjugés. Nous ne prenons pas, nous ne pouvons pas prendre note de ceux qui nous échappent par la force des choses, et nous continuons de croire, à tort et à travers, que ce que nous souhaitons qui arrive, arrive en effet. Parmi les millions d'hommes dont se compose une nation civilisée, élevée dans toute sorte de conditions pour divers métiers, professions, industries, exposés à toutes les vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune, quelques-uns, par-ci par-là, luttent contre une naissance ingrate et triomphent. Ces rares succès ne prouvent rien en faveur de la thèse générale qui consiste à soutenir que le génie se joue des circonstances. Quelques meurtres découverts en dépit de plusieurs minutieuses précautions n'autorisent pas à conclure qu'il n'y a pas de crime inconnu ou impuni en ce monde.

Cela ne doit pas nous empêcher d'admettre, en un sens général, que les facultés mentales soient transmissibles par hérédité comme celles du corps. Si on pouvait rétablir la généalogie des hommes de génie, on trouverait probablement chaque fois, dans l'histoire de quelque branche de la famille, de quoi rendre compte des capacités spéciales, et, dans l'histoire de telle ou telle autre branche, de quoi rendre des autres qualités ou caractères qui, en se combinant avec les capacités spéciales, ont élevé la nature entière de l'homme de génie au-dessus du commun niveau.

Passant des qualités mentales aux qualités morales, nous sommes en présence de problèmes qui demanderaient une longue étude. A quel point le caractère moral de chaque individu qui vient au monde dépend-il du père, de la mère ou plus généralement des ancêtres ? La question, ardue et complexe par elle-même, s'est malheureusement compliquée pour avoir été associée à des opinions religieuses. Les solutions varient à l'extrême. Les uns pensent, comme miss Martineau, que notre caractère, même quand il paraît subir des transformations qui résulteraient de l'exercice de la volonté, est dû tout entier à l'hérédité. Les autres estiment, avec Heinroth, qu'en aucun cas, le caractère moral ne peut être considéré comme une transmission héréditaire capable de modifier la responsabilité du mal ou le mérite du bien. La plupart aiment mieux se tenir dans un juste milieu, sans examiner de si près à quel degré la responsabilité morale est affectée par l'influence des tendances héréditaires.

Nous n'avons point parlé de la démence à propos des qualités mentales héréditaires, c'est que la démence doit être considérée comme un désordre, dont la nature est plutôt morale que mentale. Elle peut avoir son point de départ dans l'esprit, comme l'esprit a son siège dans le cerveau, c'est-à-dire dans le corps ; mais ses principales manifestations, celles qui nous servent à la mettre à sa vraie place, sont incontestablement celles qui se rapportent aux habitudes morales.

La démence n'est pas toujours héréditaire. A tout le moins, cela n'est pas toujours démontrable. Sur 1,375 fous, Esquirol a compté 337 cas assurés de transmission héréditaire. Guislain et plusieurs autres estiment, par approximation, que la folie héréditaire comprend un quart de cas de démence. Moreau et ceux qui le suivent croient la proportion plus forte. Il paraît, d'ailleurs, que l'aliénation mentale n'est pas la forme unique sous laquelle puisse revenir la démence d'un ancêtre. Le docteur Morel cite l'exemple suivant, « à propos des diverses et bizarres complications qu'offre la transmission héréditaire d'un désordre nerveux ». Il donnait ses soins à quatre frères appartenant à une seule et même famille. Leur grand-père était mort fou. Leur père n'avait jamais pu s'appliquer à rien avec suite. Leur oncle, homme d'une grande intelligence et médecin distingué, était fameux pour ses excentricités. Les quatre frères, sortis de la même souche, étaient affectés de maladies très différentes. L'un était un maniaque dont les accès de fureur revenaient périodiquement. Le second avait une folie mélancolique qui le réduisit à l'état d'automate. Le troisième montrait une irascibilité extrême et une tendance au suicide. Le quatrième avait beaucoup de goût pour les arts, mais un naturel craintif et soupçonneux.

Naturellement nous ne possédons point de renseignements ou témoignages de ce genre sur la transmission héréditaire de l'idiotisme. Souvent, sinon généralement, la folie n'arrive ou ne se montre qu'à une époque avancée de la vie, tandis que l'idiotisme se développe rarement chez les adultes. La démence est un désordre ou un affaiblissement d'un esprit en possession de toutes les facultés pensantes ordinaires ; l'idiotisme implique absence totale de quelques-unes de ces facultés. On a soutenu que l'idiotisme est un produit de la civilisation. « Les peuples civilisés, dit le docteur Duncan, offrent des indices d'un défaut de force vitale dont il n'y a pas de traces parmi les êtres humains qui vivent à l'état de nature. Il doit y avoir quelque part, dans notre civilisation si vantée, un vice qui affecte bien moins notre état psychologique que notre état physique. C'est un fait que le type d'esprit qui se distingue à peine de l'idiotisme est plus commun chez les civilisés que chez les enfants de la nature. Balourds, nigauds, niais abondent dans la première jeunesse saxonne et sont rares chez les tribus qui disparaissent lentement devant l'homme blanc. » Il est possible que la différence provienne de la loi que s'imposent les sociétés civilisées de ne point se débarrasser des enfants idiots en les faisant périr. L'auteur que nous venons de citer rapporte que sous la république romaine et même sous l'empire le Romain, avec son esprit pratique, considérait les idiots comme des entités inutiles. Ils n'avaient point à ses yeux comme aux yeux des Orientaux un caractère sacré. Ils étaient négligés, maltraités, abandonnés. « Un idiot, ajoute le docteur Duncan, devient bientôt gênant, et ne manque pas de mourir en bas âge si on ne prend pas grand soin de lui. » Les idiots des sociétés sauvages pourraient bien être plus mal partagés que ceux de l'empire romain. Balourds, nigauds, niais, ont dans l'enfance et plus tard encore dans l'âge adulte de pauvres chances dans la lutte pour l'existence, et ainsi s'expliquerait la rareté relative de ces variations dans les sociétés sauvages. On n'a certainement pas démontré jusqu'ici que la civilisation soit par elle même favorable au développement de la démence.

On sait trop que la passion des liqueurs fortes est souvent transmissible. Le docteur H we remarque que « les enfants d'ivrognes, dépourvus d'énergie physique et vitale, sont prédisposés par leur organisme même à l'appétit des stimulants alcooliques. La tentation d'imiter leur père est vive et la force de résistance est moindre chez eux que chez des enfants d'hommes sobres. S'ils glissent sur la pente fatale, ils renforcent la tendance à l'idiotisme ou à la démence que recèle leur constitution et ils la lèguent ainsi à leur postérité. Quelque opinion que nous puissions nous former en général sur la question de la responsabilité des mauvaises actions et sur le

mérite des bonnes actions, sur ce point spécial, tous ceux d'entre nous qui sont au courant des faits doivent être d'accord pour admettre qu'en certain cas de passions héréditaires pour les stimulants alcooliques, la responsabilité des victimes est peu de chose. « Les pères ont mangé du raisin vert et les dents des fils s'en ressentent. » Robert Collyer, de Chicago, dans son beau sermon sur l'*Epine dans la chair*, a dit en fort bons termes : « Sous la pression des influences qui pèsent en tous sens sur chacun de nous, beaucoup d'enfants naissent avec des appétits d'une violence désastreuse. L'appétit grandit avec eux et devient bientôt un maître, le maître un tyran ; en arrivant à l'âge adulte l'homme est esclave. Un homme m'a affirmé que pendant vingt-huit ans l'âme qu'il portait en lui avait dû veiller constamment comme une sentinelle incorruptible pour le protéger contre la manie des liqueurs fortes. Etre je ne dis pas un saint, mais un homme avec un pareil désavantage contre soi, c'est offrir un des plus beaux exemples qui se puissent voir de la vertu et de la grâce. C'est un triomphe étonnnant sur la dépravation de la nature humaine, et c'est à ce vieux propos que le docteur Mason répétait son dicton : « La même quantité de grâce qui de John ferait un saint, suffirait à peine pour empêcher Pierre de devenir un assassin. »

Il court de singulières histoires sur la transmission de certains vices spéciaux en ligne directe et, pour peu qu'elles soient vraies, elles auraient une grande portée. Gama Machado rapporte qu'une dame de sa connaissance, en possession d'une grande fortune, avait la passion du jeu et y passait des nuits entières. Elle mourut jeune d'une consomption pulmonaire. Son fils aîné, qui était tout le portrait de sa mère, avait la même manie. Comme sa mère il mourut de consomption vers le même âge. Sa fille, qui lui ressemblait, eut les mêmes goûts et mourut aussi de bonne heure. Il y a plusieurs cas authentiques de prédisposition au vol, au meurtre, au suicide. Le monde est en général réfractaire aux démonstrations qui les établissent, parce qu'elles diminuent grandement la responsabilité des coupables. Si l'on ne regardait qu'aux intérêts généraux de la société, le fait qu'un voleur ou un meurtrier a hérité de ces tendances fâcheuses serait une raison de plus pour enrayer la propagation. Un emprisonnement à vie infligé au coquin par héritage débarrasse du malfaiteur adulte et étouffe en germe sa postérité. En bonne police (nous ne disons pas en bonne justice), les mesures préventives se comprennent. Il y avait en Amérique, dans le district de l'Hudson supérieur (voilà de cela environ soixante-dix ans), une jeune femme d'une nature très-perverse. Elle faillit être pendue de bonne heure, échappa à la corde, eut beaucoup d'enfants qui multiplièrent. Elle a aujourd'hui environ quatre-vingts descendants en ligne directe, dont un quart frappé par la justice et les trois autres quarts composés d'ivrognes, de fous, d'indigents et autres tristes membres de la société.

Avec de pareils faits sous les yeux, nous ne pouvons pas révoquer en doute que les tendances particulières mentales ou morales ne se transmettent à bien des générations avant de disparaître. Même avec le concours du temps, la variation a fort à faire pour les éliminer. Ce sera toute notre conclusion.

TH. L.

FIN

LES CHASSES D'AFRIQUE

(Suite.)

—

LE BUFFLE

V

Il ne serait point exact de présenter le buffle comme le plus dangereux des animaux d'Afrique, ainsi que l'ont fait certains auteurs, accoutumés à chasser à cheval, et qui par conséquent n'ont jamais pu suivre un buffle blessé dans les jungles, où il est impossible de pénétrer autrement qu'à pied. En général, le buffle ne charge que quand il est blessé. Toutefois il y a des exemples du cas contraire. Je pourrais en citer un ou deux qui me sont personnels. Le regrettable M. David Leslie, qui avait une grande expérience dans cette matière, m'en a aussi relaté un autre, qu'il m'avait promis de mettre par écrit, afin que je pusse l'insérer dans ce livre ; mais, la mort l'ayant surpris avant qu'il eût pu tenir sa promesse, je le transcris ici de mémoire, avec d'autant plus d'assurance que le fait m'a été confirmé par le principal acteur de l'aventure.

M. Leslie, à la mémoire duquel je suis heureux de rendre hommage, fut un voyageur distingué et l'un des pionniers de la civilisation au milieu des tribus sauvages du sud-est de l'Afrique. Il sut acquérir sur cette population une grande influence, et il en usa dans l'intérêt de la colonie de Natal, qui lui doit, à cet égard, une grande reconnaissance. Mais c'était aussi un chasseur habile et un tireur de premier ordre. Une de ses expéditions le conduisit dans la jungle d'Umbeka, que je crois avoir décrite comme l'une des plus impénétrables, et qui est aussi des plus dangereuses, ne fût-ce que par la nature vénéneuse de ses épines.

M. Leslie, accompagné de son principal chasseur, Untabine, et de plusieurs autres nègres, avait cerné là un troupeau de buffles, dont l'un était blessé. Untabine se mit à la poursuite de celui-ci, tandis que le reste de la troupe se dispersait dans le bois. A peine étaient-ils séparés depuis quelques minutes, que des cris de détresse retentirent. Le gentleman anglais, reconnaissant la voix d'Untabine, se précipita dans l'étroit sentier où il l'avait vu s'engager, et il vit là le malheureux chasseur étendu sous un cactus, aux pieds d'un buffle qui cherchait à le soulever, pour l'embrocher avec ses cornes. M. Leslie était encore loin de la scène ; mais il n'y avait pas de temps à perdre pour sauver la vie d'un serviteur qu'il aimait ; il s'arrêta et fit feu assez heureusement pour que la balle pénétrât derrière l'épaule de l'animal et allât le frapper au cœur. Celui-ci fit quelques pas et tomba mort. M. Leslie courut à l'homme ; il vit que la corne du buffle, entrée par le dos, avait traversé tout le corps et pénétré jusqu'au sein droit, en y pratiquant une large ouverture, par où sortait le poumon. Il remit cet organe à sa place, ferma la blessure du mieux qu'il pût au moyen de deux longues épines, et fit transporter ce malheureux au camp, où ses deux plaies furent cousues. Personne ne croyait qu'il en réchappât, mais, à la surprise générale, il se rétablit peu à peu, et au bout de six mois, il fut sur pied, ne gardant d'autres traces de son accident que deux énormes cicatrices.

J'ai souvent chassé depuis avec le héros de ce tragique événement, et il m'en a raconté les détails : pendant qu'il suivait la trace de l'animal blessé, dans une sente étroite, serrée entre deux murailles de cactus, il entendit tout à coup un grognement sur sa gauche, et vit paraître la tête d'un buffle qui le renversa. La douleur lui fit perdre aussitôt connaissance, et il ne revint à lui qu'une fois transporté dans le camp. Le buffle tué par M. Leslie n'était pas l'animal blessé ; l'attaque n'avait donc pas été provoquée. Le fait m'a paru bon à recueillir, comme prouvant, d'une part, l'inanité occasionnelle des prévisions les mieux fondées, de l'autre l'énergique vitalité des sauvages.

Je tiens d'un autre nègre une histoire non moins étonnante. Celui-ci appartenait à la nation des Zulus, très renommée pour son courage, et il passait, parmi les siens, pour un chasseur aussi habile qu'intrépide. Un jour, il chassait seul avec trois ou quatre chiens, suivant son habitude, sans autre arme que la lance. Après avoir suivi, pendant quelque temps, un troupeau de buffles, il réussit à se rapprocher d'un de ces animaux qui était couché, et à le blesser grièvement. Lorsque le buffle se releva, il lui planta dans le corps une seconde lance. Là dessus, les chiens lui donnèrent la chasse et, après l'avoir vigoureusement mené, pendant 2 ou 3 milles, l'acculèrent dans un espace découvert entouré d'épines. Pendant qu'ils le tenaient aux abois, leur maître cherchait à s'approcher par derrière, pour le percer d'un nouveau dard. Par malheur, le buffle l'aperçut et fondit sur lui. Le Zulu n'en exécute pas moins sa manœuvre ; puis, prompt comme l'éclair, il s'élance sur un arbre. Mais, hélas! le pied lui glisse, il se trouve à la merci de la bête, qui lui ouvre la cuisse d'un coup de corne ; puis, la lui plantant dans le côté, l'envoie sur un arbre épineux, dont le tronc desséché offre à peine quelques branches nues. Le malheureux reste suspendu par l'une de ses blessures, et il ne tombe par terre que lorsque la chair qui le retenait a cédé. Qu'on juge de son supplice, tant que dura cette position !

Pendant ce temps, le buffle, pressé de nouveau par les chiens, s'éloignait, mais pour revenir un moment après. Heureusement il n'aperçut pas sa victime, qui s'était traînée sous l'abri protecteur d'un buisson assez épais pour le cacher.

Tout autre qu'un nègre zulu serait mort là sans secours ; mais celui-ci n'avait aucune envie de mourir, et il s'y attacha avec une obstination vraiment héroïque. Il m'a raconté que les boyaux lui sortaient par le flanc, et que sa cuisse était ouverte d'un bout à l'autre, ce que j'ai cru sans peine, car il y restait un trou dans lequel je pouvais mettre mon poing. Que fit-il? il ferma la plaie du côté avec ces longues épines d'umkoqolo que les nègres portent toujours dans les cheveux, serra la blessure de la cuisse avec sa ceinture, et, lentement, se dirigea vers sa demeure, quelquefois se couchant à l'ombre pendant une heure ou deux dans une prostration absolue, puis se relevant pour reprendre sa route. Ce fut ainsi que, plus mort que vif, il atteignit un kraal qui appartenait justement à son oncle ; ce qui fut fort heureux, car peut-être n'y eût-il pas été reçu sans cela. Après être longtemps demeuré entre la vie et la mort, sa robuste constitution et son alimentation végétale reprirent le dessus. Il vécut, transfuge de sa peuplade, pour entrer à mon service et rester un chasseur intrépide, bien qu'il ait renoncé à la lance pour adopter le fusil.

Personnellement j'ai couru moins de dangers

avec les buffles que la plupart des chasseurs qui en ont tué un nombre égal au mien. J'ai essuyé sans nul doute plus d'une charge ; mais des circonstances favorables, soit le voisinage d'un arbre, soit un coup bien dirigé par quelque compagnon de chasse, m'ont le plus souvent tiré d'affaire. Dans les deux occasions où j'ai été maltraité par un buffle, sauf celle que j'ai déjà mentionnée, je m'en suis sorti sans autre mal que de fortes meurtrissures. Je vais raconter en peu de mots l'un et l'autre de ces épisodes.

A. V.

(*A suivre.*)

PETITES NOUVELLES

Pour la semaine théâtrale, nous n'avons eu qu'une reprise des *Pillules du Diable*, au Châtelet, reprise splendide comme mise en scène.

— Hier, le Gymnase a donné deux premières représentations : l'*Amiral*, comédie en trois actes et en vers, et les *Folies de la Vicomtesse*, comédie en un acte.

— Les Variétés ont également donné la première représentation d'un petit acte : *Une femme, un melon et un horloger*. A ce théâtre on a repris le *Grand Casimir*.

Nous parlerons jeudi prochain de ces deux représentations, ainsi que de *Don Pasquale*, avec la Patti et Nicolini, annoncée pour ce soir.

— Mme Adelina Patti donnera deux représentations supplémentaires avant son départ pour Londres. L'une à son bénéfice, qui aura lieu le mardi, 27 avril, et la seconde pour ses adieux au public, le samedi, 1er mai, sauf changement de date, en cas de force majeure.

MM. les abonnés auront le droit, de préférence et sur la présentation de leur quittance d'abonnement, de conserver leurs places en venant retirer leurs nouveaux coupons au bureau de location du théâtre avant le 21 de ce mois. Passé ce délai, l'administration disposera des places non retirées.

A partir du 15 avril, le bureau de location, pour ces deux soirées, sera ouvert au théâtre de la Gaîté, tous les jours, de onze heures du matin à six heures du soir.

— On parle à la Comédie-Française d'une sorte de concours que l'on a l'intention d'ouvrir entre les poètes et les auteurs dramatiques français, et dont l'objet serait une pièce de circonstance à l'occasion du centenaire de la création de la Comédie-Française.

— La direction de l'Opéra vient de signer le réengagement de Mlle Richard.

C'est elle qui créera, dans *Françoise de Rimini*, le rôle travesti d'Ascauio, qui a été écrit spécialement pour elle.

— L'Opéra fermera ses portes cet été « pour réparations à la salle ».

Il est au contraire probable que l'Opéra-Comique restera ouvert toute l'année, mais rien n'est pourtant encore décidé à ce sujet.

— Samedi, les actionnaires du Palais-Royal réunis en assemblée générale, ont voté, à l'unanimité, la réfection complète de la salle et de la scène.

Les travaux commenceront le 20 juin prochain, époque à laquelle les artistes doivent aller donner à Londres des représentations qui dureront un mois.

Toute la troupe fera partie de cette expédition. Elle partira vers le 20 juin, époque de la fermeture.

Voici la liste exacte des pièces qui seront représentées au Gaiety-Theater :

La Cagnotte, le Réveillon, la Boule, Gavaud, Minard et Cᵉ, les Provinciales à Paris, Tricoche et Cacolet, les Locataires de M. Blondeau, le Mari de la Débutante, un Tigre du Bengale, Célimare le Bien-Aimé, Geneviève ou la Jalousie paternelle, le Homard, l'Affaire de la rue de Lourcine, le Roi Candaule, la Victime, le Siège de Grenade, la Grammaire, etc., etc.

Ajoutez la *Revue trop tôt*, que M. Mayer a également et expressément demandée, car c'est lui qui compose son spectacle, lequel est déjà affiché d'avance, comme on le fait pour la Comédie-Française.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal de Voyages*. — Sommaire de la 1005ᵉ livraison (10 avril 1880). — *Les Petites villes et le grand art en Toscane*, par M. Henri Belle, consul de France à Florence. Texte et dessins inédits. — Treize dessins de E. Thérond, E. Ronjat, Taylor, G. Vuillier, H. Chapuis, Goutzwiller et Barclay.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Au cirque Fernando, le succès du gymnaste Cee Mee est toujours prodigieux. Début de Mme Madigan, écuyère. Mme Bradbury, remise de la chute terrible qu'elle avait faite, est plus gracieuse que jamais.

Avis. — Très prochainement la clôture de la saison d'hiver.

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie*, publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 35, rue Bonaparte, d'élégantes couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.

L'Administrateur-Gérant : A. ODEMENT

Paris. — Imprimerie P. DUBREUIL, rue des Martyrs, 18 et 18 bis

PARIS-PORTRAIT

ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME — OPERA — COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie — Cliché DAGRON

TRAGÉDIE — MUSIQUE

Mlle. JANVIER

G. BOUVY — Ives & Barret

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 362

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 22 au 28 Avril 1880

ABONNEMENTS :

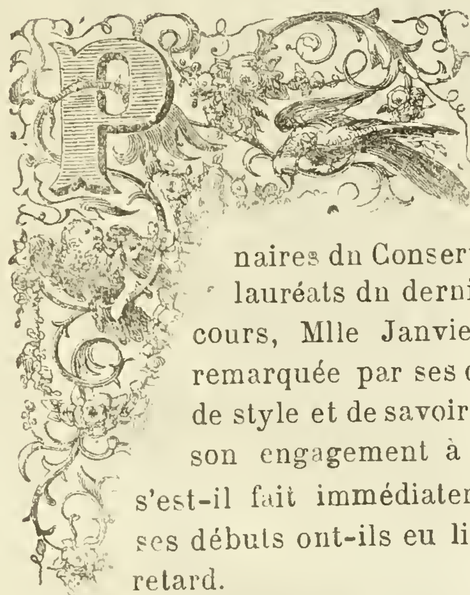
PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.



CCCLXII

—

Mlle JANVIER



Parmi les meilleurs pensionnaires du Conservatoire, lauréats du dernier concours, Mlle Janvier a été remarquée par ses qualités de style et de savoir; aussi, son engagement à l'Opéra s'est-il fait immédiatement et ses débuts ont-ils eu lieu sans retard.

Entrée dans la classe de M. Bax de Saint-Yves, Mlle Janvier prit part, pour la première fois, au concours de chant, le 23 juillet 1877, et l'air de *Robert-le-Diable* « Idole de ma vie » lui valut un deuxième accessit.

En 1878, elle remporta, avec un air des *Huguenots*, un second prix de chant, et se fit remarquer au concours d'opéra, bien qu'elle ne fût là que pour donner la réplique dans *Guillaume Tell* et le *Comte Ory*. Dans le célèbre trio de ce dernier ouvrage, elle fut très appréciée par ceux qui l'entendirent et donna en même temps des preuves certaines d'entente scénique.

En 1879, son succès fut complet. Elle obtint le premier prix de chant, *à l'unanimité (ex-æquo)*, avec Mlle Coyon-Herwix; le second prix d'opéra-comique (classe de M. Ponchard), avec la grande scène et le duo du *Songe d'une Nuit d'été;* et le premier accessit d'opéra avec l'acte du Jardin, de *Faust*.

A l'Opéra, Mlle Janvier ne s'est encore produite que par les rôles de demi-caractère. Pendant quelque temps encore, elle devra se résoudre à chanter les Siebel et autres Pages du répertoire. Celui des *Huguenots* lui convient d'ailleurs fort bien. Les belles qualités de sons qu'elle possède lui permettront d'aborder les grands rôles lorsqu'elle aura pris l'expérience de la scène.

Dès aujourd'hui, on lui reconnaît, avec le bon timbre de sa voix, un art réel de phraser et une méthode sûrement assise. Comme pensionnaire de l'Opéra, Mlle Janvier peut rendre d'excellents services; et nous aurons certainement bientôt l'occasion de parler plus longuement d'elle, car sa carrière dramatique ne fait que commencer.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de

LAUWERS

(premier baryton des concerts du Châtelet).

EN PARTIE DOUBLE

Presque tous les mois, à date fixe (l'hiver, s'entend, car, l'été, elle se confesse à peu près de la même façon, au petit desservant de village qui s'intitule lui-même le Recteur de Mme d'Angelet: l'apostrophe, par parenthèse, doit figurer sur la liste : *Menus mensonges de vanité*), elle monte à pas lents, avec le désir d'être vue, les marches d'une des plus aristocratiques églises de Paris. Les pauvres assis sous la porte la saluent par son nom ; le donneur d'eau bénite lui tend le goupillon d'un air de connaissance ; l'allumeuse de petits cierges lui sourit avec le respect qu'elle doit à une fidèle *pratique* de sa maison ; la loueuse de chaises lui montre, en clignant de l'œil amicalement, le prie-Dieu le plus rapproché du confessionnal de M. le curé ; enfin deux ou trois vieilles dévotes perdues au fond d'une capote, non, d'un long corridor de taffetas noir, cèdent leur tour avec condescendance à cette jeune collègue, désireuse qu'elles sont d'encourager en sa personne la ferveur élégante et la gracieuse austérité. Il faut de ces recrues dans leur camp pour certains services spéciaux :

— Osez donc dire que les bonnes chrétiennes sont moins femmes du monde pour cela! répètent-elles à satiété aux fils, neveux, petits-cousins et protégés qu'elles font métier d'exhorter et de convertir. — Là-dessus elles citent invariablement la jolie, l'exemplaire Mme d'Angelet, et si quelqu'un de ces mécréants s'avise de rire, elles prennent feu, la défendent, ou même, pour peu qu'on insiste, la béatifient d'avance. Il n'y a pas de femme, si régulière qu'elle soit, qu'on ne calomnie, et il n'y a pas non plus d'amitié plus utile que l'amitié des dévotes. Mme d'Angelet le sait bien. Elle glisse à celle-ci son offrande pour une quête, propose à celle-là de l'accompagner dans ses visites de charité, s'incline humblement devant toutes et parvient à se faire pardonner le bas rouge que son entrée un peu vive au tribunal de la pénitence a laissé entrevoir dans un ouragan de satin.

— Petite espiègle ! semblent dire les bonnes dames en se regardant avec indulgence, à travers leurs lunettes ; cher petit démon du bon Dieu !

—

En l'apercevant, la physionomie de M. le curé s'est épanoui. Un excellent homme que ce curé, avec des cheveux neige sur une tête de baby, le sourire d'un grand'père et un peu d'asthme qui l'oblige à laisser toujours sa porte ouverte. Il regarde autour de lui et fait la police de son église, tout en écoutant les péchés mignons de ses petites brebis.

— C'est vous, mon enfant ?

Il l'aime ; il aime sa foi à toute épreuve — qu'elle n'a jamais interrogée ; il aime les vertus qu'elle ne peut manquer d'avoir en réserve pour les jours de tentation, — qui ne se présentent pas ; il aime jusqu'aux gentilles incartades, jusqu'aux délicates peccadilles dont elle s'accuse, confuse et repentante ; il aime aussi les bons dîners qu'elle lui offre, les coussins de tapisserie dont elle le comble, les chasubles que lui brodent ses blanches mains. C'est sa fille de prédilection. S'il eût suivi la voie commune, s'il n'eût été appelé par la grâce aux sublimités du célibat, il aurait maintenant des petits-enfants de cet âge et il les souhaiterait ainsi. On ne sait pas quelles aspirations paternelles se logent au fond du cœur de certains prêtres ; la grande famille humaine ne leur suffit point, ou peut-être ne les trouve pas suffisants, et ils s'en forment peu à peu une petite, moins exigeante, pour laquelle ils réservent, non leur amour—il doit être à tous—mais leurs gâteries. Tenez, le voici déjà qui oublie son rôle de juge : il interroge la charmante femme sur sa santé, la gronde d'avoir jeûné et de s'être enrhumée au bal, et de s'entêter à nourrir trop longtemps sa petite dernière, tout en suivant son mari dans le monde, par devoir.

— Alors, je veux des bouillons, beaucoup de bouillons. L'obéissance vaut bien les macérations. Vous ferez maigre après ; promettez-le-moi, chère fille, et voyons vos péchés.

Des péchés ! il se reproche presque d'avoir prononcé ce gros mot. Tant de scrupules pour des transgressions douteuses, pour des rêveries, pour des ombres !... A peine ose-t-il l'interroger, tant il craint d'alarmer son innocence. Cependant elle avoue avoir parlé irrévérencieusement de choses saintes. Le devoir du directeur est de dissiper l'obscurité qui plane sur cet aveu.

— Des détails, chère enfant.

— J'ai dit que les cendres de mercredi

sentaient le benjoin. J'ai accouplé sans volonté de profanation, mais avec une criminelle étourderie, les mots inconciliables de parfumerie et de dévotion.

Le bon curé tousse pour ne pas rire.

— Quel enfant ! Sentaient-elles donc si bon, vraiment, ces cendres ?

Et il est intérieurement flatté que les *accessoires* des offices de sa paroisse soient soignés à ce point.

— Puis, j'ai oublié un soir de faire ma prière... je rentrais tard .. je tombais de sommeil... ce n'est pas une raison. J'ai regardé à la messe, au lieu de mon paroissien, une toilette, — mais si jolie ! Ma cuisinière m'a fait manger, un vendredi, un pluvier pour une sarcelle... Ah ! le pluvier aussi est maigre ?... quel bonheur ?

Et l'on voit que sa conscience est soulagée d'un grand fardeau.

— Que vous me faites du bien !

J'ai parcouru la *Revue des Deux-Mondes*... oh ! pas le roman... mais je n'y ai trouvé aucun plaisir. — J'ai été au spectacle, mais en baignoire, sans l'aggravation, au moins, du mauvais exemple.

— Eh bien... mon enfant, vous pleurez ?...

— Oui ; je me sens si faible, sujette à des langueurs inexcusables, à tant de découragements, d'impatiences, de distractions... si vous saviez !..

— Pauvre petite !.. rassurez-vous... n'exagérez rien... ayez recours à votre chapelet.

— Mon Dieu ! se dit l'excellent homme, c'est un ange, et moi je devrais être à ses genoux, car je vaux mille fois moins qu'elle. Oui, je suis loin de sa perfection, tout vieux, tout prêtre que je sois.

Et d'une voix émue il reprend :

— Continuez à pratiquer le bien, à nous édifier par une piété, des mérites... Hum !.. persévérez dans... (Mais elle n'est pas ici, pense-t-il, pour recevoir mes compliments.)

Il voudrait faire la grosse voix, blâmer vertement les toilettes excessives, les dépenses folles... impossible ! son cœur se fond en mansuétude.

— Elle n'est pas bien heureuse, son mari la néglige beaucoup (il a pourtant l'air de faire tout ce qu'elle veut, mais enfin elle se plaint de lui) ; il faut leur laisser ce dédommagement. Trop heureux qu'elles s'en tiennent là ! C'est tout, ma fille ?

— C'est tout, avec quelques petites médisances.

Et cependant elle est rouge comme une grande pécheresse.

Pénitence proportionnée à de telles fautes. Deux ou trois *Ave* devant la Vierge aux lis du prochain autel.

— Allez en paix, ma fille... ma fille chérie. Priez pour moi.

Elle sort le visage dans ses mains.

— Ai-je été trop sévère ? se demande le professeur *in petto*. Une sensibilité si vive !.. Ah ! si tous lui ressemblaient ! Quelles consolations dans notre ministère !

— Comme elle est restée longtemps ! chuchote le chœur des dévotes. Comme elle doit être scrupuleuse ! C'est décidément une belle âme, un vaisseau d'élection !..

Et la vieille marquise de Clochebourde lui glisse à l'oreille, comme récompense, une invitation pour ses jeudis de travail, où il est ordinairement inutile de se présenter sans le nombre voulu de quartiers, et des Montmorency ou des Lusignan pour marraines.

Trois heures sonnent... elle rentre humblement à pied chez elle, un livre d'heures large comme un cahier de musique sous le bras, et tous les gens qui la rencontrent de dire :

— Voici Mme d'Angelet qui vient de se confesser.

— Elle est très-fervente et sans aucune affectation... si gaie avec cela !

— Dites si folle...

— Vous savez qu'elle porte un cilice sous ses robes de bal ?

— Un cilice sans corsage, alors ?

Mais la majorité étouffe ce sifflement de vipère en criant très haut :

— Une sainte que cette Mme d'Angelet !

—

Aux approches de Pâques, vous auriez peine à la reconnaître, descendant d'un fiacre, au coin de la rue la plus noire et la plus humide du seul vilain quartier qui existe encore à Paris. Elle est vêtue, voilée comme pour un rendez-vous, avec un de ces masques en chenille que nos marchandes de modes appellent insolemment *trompe-maris*, plaqué sur la figure. Si vous la voyiez, cette gentille poupée vous semblerait aujourd'hui presque belle de pâleur et de résolution désespérée. Elle n'a pas dormi cette nuit, elle n'a pas déjeuné ce matin. D'un pas rapide, elle effleure les pavés aigus, les grands murs tristes, trop méfiante pour se laisser conduire en voiture jusqu'à telle grille rébarbative aux barreaux taillés en fer de lance, qu'elle franchira un peu tremblante, mais sans hésiter pourtant. Cette grille ouverte à certaines heures donne accès dans une vaste cour où l'herbe pousse entre les dalles disjointes et larges comme autant de pierres tombales. De ce côté, c'est le pignon du couvent, sans fenêtres, avec une porte unique, verrouillée nuit et jour. A la hauteur d'un premier étage, le plus sombre, le plus ascétique des christs crucifiés. En face, la chapelle, d'une froide architecture bâtarde, pauvre, étroite comme un sépulcre : plancher poudreux qui étouffe le bruit des pas, autel de pierre grise dont les ornements sont enveloppés de percaline durant la semaine : un seul tableau, une scène de martyre, non pas de ces martyres souriants dont le Corrège excelle à rendre les extases presque voluptueuses, mais un écorchement à la Ribeira, bien réaliste, avec des lambeaux de chair palpitante, des muscles à nu et une expression de damné plutôt que de bienheureux. — Quoi encore ? le chemin de croix en cuivre repoussé tout noirci ; des chaises au milieu, et de chaque côté une rangée de hautes cellules en sapin hermétiquement closes, dont vous devinez l'usage. Pas une fleur, aucune de ces recherches qui font reconnaître les couvents de femmes. Il n'entre point de femmes ici, en effet, sauf celles qu'un désir ardent de perfection amène en quête du directeur le plus sévère, ou bien encore dont les remords, trop violents pour se produire au grand soleil des églises, veulent s'épancher dans les ténèbres de ces confessionnaux mystérieux drapés de serge verte. — A quelle catégorie appartient Mme d'Angelet ? Nous l'allons savoir tout à l'heure.

— Elle fait donc une infidélité à son guide ordinaire ?

— Mon Dieu, que vous êtes lent à comprendre et qu'il faut donc vous mettre les points sur les *i* ! Ne vous rappelez-vous pas que nous sommes à la veille de Pâques et qu'il ne s'agit plus de menus coups d'époussetoir, mais du grand et solennel nettoyage annuel ? Un Père *** est seul de force pour cette grosse besogne.

Ils sont là une douzaine d'hercules de différents âges, experts à balayer lestement les écuries d'Augias.

Quant à les choisir sur la mine, n'y comptez point. On ne les voit pas plus qu'ils ne vous voient. Celui auquel s'adresse Mme d'Angelet est-il vieux ? est-il jeune ? Son expérience du monde le ferait croire centenaire ; mais il a l'inflexibilité, les idées austères et tout d'une pièce d'un débutant dans la carrière. Il lui fait peur. Elle a eu tort de jouer à pile ou face, si elle irait à gauche ou à droite. Le pressentiment qui la secouait tout à l'heure des pieds à la tête, lorsqu'elle se jeta dans cet antre sacré comme elle eût fait un plongeon dans la Seine, ne la trompait donc pas ? Après cela, ils sont peut-être tous les mêmes. Celui de l'année dernière était plus dur encore. Elle a écrit son examen (deux ou trois longues colonnes, sans compter les péchés véniels), et bien lui en a pris, car autrement elle ne s'y retrouverait plus, grâce aux perpétuelles interruptions qui éclatent, menaçantes et sévères comme la trompette du ju-

gement dernier, à travers le rideau et le double grillage. Il n'admet pas d'obscurité... il les dissipe toutes d'un souffle brutal ; il fait voler en mille miettes les réticences où elle essayerait en vain de se réfugier ; son accent bref, impérieux, traduit non pas la surprise de rencontrer une conscience si noire (il a depuis longtemps tout scruté, tout compris), mais une sainte colère.

Lorsqu'elle se tait enfin, le Père··· se recueille un instant lui-même, pour digérer ce qu'il vient d'entendre, et il paraît que c'est difficile, à en juger par ses premières paroles :

— Je ne sais si je puis vous absoudre.

Suit une heure de morale.

Qu'a donc pu faire pour l'exaspérer une aussi mièvre et timide petite personne? Nous l'ignorerons toujours, hélas ! mais il lui parle du déluge, de la pluie de feu qui dévora Gomorrhe, des adorateurs d'idoles étouffés dans le désert par les serpents. Un sort semblable lui serait réservé sans l'infinie miséricorde qui a relevé Madeleine et chassé les sept démons de Marie Égyptienne.

Mme d'Angelet assimilée à des personnes si gravement compromises! Mme d'Angelet ! en croirai-je mes oreilles? Chose étonnante, elle ne pleure point, les larmes sont bonnes pour le confessionnal de M. le curé. Ici, à quoi serviraient-elles? On ne la connaît pas. — Les larmes, elles sont dans la voix du Père qui s'adoucit pour lui demander avec angoisse et prière : « Romprez-vous, enfin ? Promettez-moi de rompre !

Elle promet ce qu'il veut. Rompre ne lui coûte guère, quitte à renouer, et encore... Jamais on n'a vu qu'un même sentiment eût prise sur elle d'une Pâque à l'autre. C'est heureux, ma foi ! car elle rentrerait bredouille de cette chasse au pardon, tandis que la voici qui emporte son absolution comme une proie.

Le temps de faire une petite génuflexion devant l'autel, et le sang est remonté à ses joues, l'éclat est revenu à ses yeux. Elle a pris note du confessionnal, afin de n'y pas retourner une seconde fois : on pourrait la reconnaître à sa confession toujours la même et l'éconduire pour cause d'impénitence. Elle sort, légère comme un oiseau, *réconciliée*, — prête, dites-vous, à recommencer? — Vous vous trompez peut-être. Les femmes ne préméditent guère, elles sont, comme les grands artistes, toutes d'inspiration. Et puis de méchants projets seraient une tache, et il faut rester, vingt-quatre heures au moins, pure comme le plus pur cristal. Son premier soin est de déchirer « l'examen » en atomes illisibles qu'elle livre au ruisseau qui coule dans ces parages. Elle a déchiré ainsi la semaine dernière les lettres que lui avait rendues Gaston. Il n'en reste plus trace cette fois encore. C'est fini comme si rien n'avait existé.

La faim lui est revenue avec une bonne conscience. Elle entre chez le pâtissier.

— D'où venez-vous? lui demandera peut-être son mari.

Et elle répondra :

— D'une œuvre... (pie est sous-entendu).

Voici comment Mme d'Angelet est pour son mari, pour le meilleur monde et même pour son curé, une petite perfection, et pour les Pères··· une âme anonyme aux trois quarts perdue, où le diable a inscrit, de sa griffe, tous les péchés capitaux.

AMEN.

REVUE DES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

Reprise de l'*Aventurière*.

Si l'*Aventurière* n'est pas l'œuvre la mieux équilibrée de M. Emile Augier, c'est certainement la plus brillante. Le grand fonds d'honnêteté sur lequel elle est basée, joint à l'éclat de la forme, lui assurent une place importante dans le répertoire.

La reprise qui vient d'en être faite prenait son principal intérêt dans l'interprétation. Le personnage de Clorinde, un des meilleurs rôles de Mme Arnould Plessy, allait-il prendre, avec Mlle Sarah-Bernhardt, un cachet nouveau? L'admirable artiste ferait-elle oublier sa devancière? Telle était la préoccupation générale.

Juger en une seule soirée la valeur d'une interprétation nouvelle est souverainement injuste, alors que la précédente interprétation s'est gravée dans notre esprit en vingt fois différentes. Admirateurs de Mme Arnould-Plessy, dans ce beau rôle de Clorinde, nous le resterons toujours, quand bien même Mlle Sarah-Bernhardt nous accoutumerait à sa façon de le comprendre. Donc, nous ne constaterons aujourd'hui que l'immense intérêt que nous avons pris à voir la délicieuse artiste traduire, avec son immense talent, la Clorinde d'Emile Augier. Febvre est excellent de tous points dans le rôle de Fabrice et Coquelin parfait dans Annibal. Martel, Sylvain et Volny tiennent aussi bien que possible leurs personnages. Quant à Mlle Baretta, c'est une Célie adorable, exquise. On ne peut rien rêver de plus idéal pour représenter la jeunesse et la pudeur.

GYMNASE-DRAMATIQUE

Premières représentations de l'*Amiral*, comédie en trois actes, de M. J. Normand, et de : les *Folies de Valentine*, un acte de M. Daniel Darc.

La comédie de M. J. Normand était, dit-on, primitivement un livret d'opéra-comique. Il n'y a pas, en effet, matière à trois actes dans ce sujet qui est peu mouvementé et prend toute sa valeur dans les détails agréables de la versification.

L'*Amiral* est une variété de tulipe. Et c'est au moyen d'un unique oignon que possède le capitaine Marius que ce militaire peut faire trois mariages et par conséquent six heureux.

Tout, nous le répétons, est dans l'agrément des détails et aussi dans l'interprétation, principalement par Saint-Germain, qui est excellent comme toujours.

Les *Folies de Valentine* est une bluette qui n'a d'autre importance que d'être jouée par Mlle Lesage, une fort jolie personne, distinguée et gracieuse, dont le talent s'affirme chaque jour et que le public du Gymnase apprécie davantage à chaque nouvelle création.

CE SERA CHARMANT

— Ce sera charmant ! Je me marie dans huit jours. Vous suivrez bientôt mon exemple, toi tout le premier. Pour Dieu ! ne proteste pas. Et nous recommencerons la vie avec un programme nouveau. Ce n'est pas que je veuille médire du célibat. Ce serait de l'ingratitude, car il a été pour nous plein de jouissances et de douceurs ; mais il me fait aujourd'hui l'effet d'une orange tellement pressurée qu'il ne reste plus que l'écorce et les pepins : deux amers. Au diable donc le célibat, et goûtons du mariage ! Mais entendons-nous. Nos romanciers ont pris l'exception pour la règle, et ont fait du mariage une monstruosité avec assaisonnement pimenté et malsain. Grâce au ciel, le mariage est généralement tout autre. Il suffit, pour s'en convaincre, de fermer les livres et d'ouvrir les portes. Moi, j'ai trente ans, je ne laisse pas un regret derrière moi, et je possède encore mes cheveux, mon appétit et ma belle humeur. De son côté, Berthe a vingt-deux ans, une bonne santé, un excellent caractère, une éducation honnêtement bourgeoise, le juste milieu, ni trop ni trop peu, plus, pas de piano et pas de mère. Bref, nous nous marions avec tant d'atouts dans notre jeu que nous avons la prétention de faire école de bonheur intime. Nous ne vous enverrons pas de prospectus, mais nous vous prierons de venir juger par vous-mêmes, car nous aurons un jour. Et bientôt entraînés, fascinés, enthousiasmés, vous ferez comme nous, et nous réaliserons alors le plus joli des rêves, une société d'amis de vingt ans, un cercle d'époux de même âge, de même sang, de même condition, un club pour les deux sexes légalement unis, un vrai Décaméron conjugal. Je te le répète, ce sera charmant !

—

En effet, ce fut charmant dès le début. Au bal de noces, notre ami Ernest nous présenta tous à sa femme. Il lui suffit d'un sourire pour conquérir notre sympathie. C'était une jolie brune, fraîche, accorte et vive ; de grands yeux franchement ouverts, un nez mobile et frétillant, des lèvres roses merveilleusement ondulées, un clavier de belles dents d'ivoire sur lequel elle semblait moduler ses éclats de rire, la main petite, la taille ronde, le corsage suffisamment rempli. Elle nous tendit la main, trouva un mot aimable pour chacun de nous et nous pria gaiement de l'inviter, car elle ne voulait plus avoir d'autres danseurs que les amis de son mari. A la

fin de la soirée, elle nous dit, en prenant congé de nous :

— Messieurs, nous partons demain pour la campagne ; mais, l'hiver prochain, nous serons installés à Paris, et votre couvert sera mis chez nous tous les mardis. Ne l'oubliez pas.

—

Ah! nous aurions eu bien tort de l'oublier. Nous éprouvions alors une certaine lassitude de notre vie de garçon ; nos relations, nos occupations laissaient dans notre cœur un vide qui allait s'élargissant de jour en jour. La salle à manger d'Ernest était pour nous comme un oasis où nous étions heureux de nous retrouver et de nous rafraîchir. Délicieux petits dîners, qu'êtes vous devenus ! Je vois encore Mme Ernest (nous l'appelions Mme Ernest) trônant sur le maroquin rouge de sa chaise, veillant à ce que nous fussions servis selon nos goûts, et riant de bon cœur à toutes nos plaisanteries, pendant que son mari découpait gravement une poularde du Mans ou un jambon d'York. Les domestiques étaient d'une discrétion exemplaire. A la satisfaction générale, ils ne faisaient que paraître et disparaître, et nous ne leur laissions jamais l'occasion de faire ce que nous pouvions faire nous-mêmes. Moi d'abord, quand j'ai un grand diable de laquais dans le dos, je ne dîne pas à mon aise; je n'ai plus envie de parler et rien ne passe. Puis on servait le café à table. Mme Ernest nous permettait le cigare, et nous passions ainsi de longues heures à causer intimement et joyeusement sans jamais sortir des bornes permises. Entre hommes, nous aurions fini par être grossiers. La présence d'une honnête femme nous obligeait à rester convenables. Cela nous changeait, et nous en étions enchantés. Ah! le bon temps !

—

Un certain dîner, Mme Ernest nous dit :

— Eh bien, messieurs, à qui le tour? Voilà un an qu'Ernest m'a épousée, et pas un de vous n'a encore suivi son exemple. Il serait grand temps de vous décider. Je le désire autant pour moi que pour vous, car il me tarde de connaître vos femmes, de me lier avec elles, et de compléter ainsi nos joyeuses réunions. Nous aurions alors plusieurs mardis dans la semaine, et nous y gagnerions tous.

Comment ne pas obéir à cette charmante femme qui nous avait appris à aimer le mariage? Nous lui jurâmes donc de la contenter sans la faire trop attendre. Goutran se dévoua le premier; il ne demanda même que six semaines. Il tint parole, et, à son retour de Fontainebleau, il dîna chez Ernest avec sa femme, et nous avertit que son mardi serait le jeudi.

Mme Gontran était une bonne petite provinciale qui sortait de couvent, un peu timide, un peu sauvage ; mais les yeux spirituels et le sourire chargé de malice. Il aurait fallu la monter peu à peu au diapason parisien ; nous eûmes le tort de ne pas le comprendre. Elle s'effaroucha de la gaieté bruyante de nos dîners, et nous avoua plus tard qu'elle nous avait pris pour des fous.

Cependant elle finit par se faire à nous, et nos petites fêtes redevinrent à peu près ce qu'elles étaient. Je dis *à peu près*, parce que la médisance, inconnue jusqu'alors, y pénétra insensiblement. Mme Ernest, qui se croyait tout permis par droit de priorité, prenait plaisir à railler les naïvetés de Mme Gontran ; et Mme Gontran ne pouvait se défendre d'un sentiment de jalousie vis-à-vis Mme Ernest. Une pierre seule reste bien tranquille, mais frottez-la à une autre, l'étincelle jaillit. Il en est des femmes comme des pierres.

—

Le troisième qui sauta le fossé fut Henri. Il nous donna pour femme une vraie Parisienne, presque une cocodette. Loin de s'effaroucher de nos agapes amicales, elle les trouva trop fades, et crut leur donner du piquant en y ajoutant un élément nouveau, la toilette. Cela jeta un froid. Jusqu'alors nous avions toujours dîné en habits de ville, à la bonne franquette et Mmes Ernest et Gontran n'avaient pas encore renoncé à la robe montante. M. et Mme Henri nous reçurent, l'un en habit noir et cravate blanche, l'autre en robe décolletée et fleurs dans les cheveux. Moi qui avais toujours eu mon franc parler, je me permis de critiquer ce décorum inusité. Mme Henri me répondit sèchement qu'elle ne dînait jamais autrement. Et Mmes Ernest et Gontran, pour n'être pas éclipsées par elle, se crurent obligées de nous montrer leurs épaules.

Ainsi nous n'avions encore que trois femmes, et la physionomie de nos réunions avait déjà complètement changé.

A la quatrième, c'était à qui de ces dames l'emporterait sur les autres par le luxe du service et le raffinement du menu. Il n'y eut plus de jour ; il fallait être invité ; on s'envoyait par la poste des cartons imprimés. A la cinquième, désorganisation complète. Ces dames, qui ne s'aimaient déjà plus beaucoup, achevèrent de se détester cordialement. La bombe éclata durant un grand dîner chez Mme Frédéric, qui se prit de bec avec Mme Ernest, à propos d'une femme de chambre que celle-ci aurait enlevée à celle-là. La discussion fut des plus vives, et M. et Mme Ernest se levèrent de table comme on servait un chaud-froid de bécassines.

Le lendemain, Ernest, excité par sa femme, alla demander des explications à Frédéric qui était tout aussi excité par la sienne. Par bonheur, en se regardant, ils partirent tous deux d'un grand éclat de rire, et la paix fut faite; mais leurs femmes ne leur pardonnèrent jamais. C'est même à partir de ce jour que Frédéric commença à se plaindre de Mme Frédéric et eut pour la première fois l'idée de chercher des compensations en ville. A quoi tient tout le bonheur du ménage, grand Dieu !

—

Aujourd'hui nous ne nous réunissons presque plus. Il y a bien encore de temps à autre quelques grands dîners de cérémonie, mais on y est gêné, guindé ; on s'y observe, on y parle peu, et on ne s'y amuse pas du tout.

Ces dames qui s'appelaient « chère amie » et qui se voyaient tous les jours, s'appellent chère « madame » et se font une visite par an.

Quant à nous, nos occupations n'étant pas les mêmes, nous ne nous rencontrons plus que par hasard ; nous nous serrons alors la main de tout cœur, et nous nous livrons à une bonne causerie comme si de rien n'était, car notre solide amitié a résisté à la désaffection de ces dames; mais ce n'est plus ça. Aussi l'un de nous a-t-il eu l'idée de fonder un dîner chez Brébant le premier mardi de chaque mois, mais à la condition expresse que les femmes en seront exclues.

Cela me sera d'autant plus facile que, malgré les instances de Mme Ernest au début, je suis le seul qui soit resté garçon, et ce n'est certes pas aujourd'hui que j'ai envie de prendre femme.

F. F.

BIBLIOGRAPHIE

Nous extrayons la pièce suivante du charmant volume que vient de publier Albert Mérat, sous ce titre : *les Poèmes de Paris*. Prise au hasard au milieu des gracieux tableaux et paysages parisiens qui forment ce nouveau recueil de poésies de l'auteur si fin et si apprécié des *Chimères*, elle donne une idée générale de la gamme harmonieuse de l'ouvrage, en ce sens qu'on y trouve, en même temps, la note pleine de fraîcheur et la note légèrement émue :

LES PREMIERS SOLEILS

A Alphonse Hirsch.

La nature a de clairs réveils
Qui devancent un peu l'aurore.
Rien ne vaut les premiers soleils,
Tout pâles de l'hiver encore.

Du fond des lourds nuages gris,
Chassant la tristesse des choses,
Ils reviennent baiser Paris
Qui rit d'avoir des maisons roses.

Ils préparent dans les jardins
La fraîche parure des branches,
Pour rendre aux pauvres citadins
La promenade des dimanches.

Le ciel garde quelques pâleurs
Des dernières mélancolies,
Mais déjà l'on pressent les fleurs.
Et les femmes sont plus jolies.

On dirait l'aube de l'été,
Et je reçois sous ma paupière
Et dans mon âme la beauté
En même temps que la lumière.

L'air s'étonne de resplendir ;
Mais le froid ne mord plus les plantes
Qui commencent à reverdir :
Et les heures semblent moins lentes ;

Déjà le ciel est presque bleu ;
Je peux entr'ouvrir ma fenêtre,
Les jours grandissent peu à peu,
L'amour même pourra renaître !

Le ciel m'accable ou m'éblouit :
Je suis triste si l'air soupire ;
Un peu d'azur m'épanouit ;
Un premier soleil me fait rire.

LES CHASSES D'AFRIQUE

(*Suite.*)

—

LE BUFFLE

V

La première fois, je chassais le sanglier avec une nombreuse meute de chiens, non loin de la rivière Mbuzuli, au nord-est de Swaziland. J'avais avec moi une douzaine d'hommes uniquement armés d'assagais, sorte de lances à l'usage des indigènes. Je n'ignorais pas qu'il était imprudent de chasser avec de telles armes, dans un pays où foisonnent les lions et les léo-

pards; mais, comme je ne pouvais empêcher les nègres de tirer sur les sangliers, je leur avais fait laisser leurs fusils. Ayant vu une troupe de porcs sauvages prendre refuge dans un fourré de peu d'étendue, je mis les chiens sur leurs traces. A peine y eurent-ils pénétré qu'ils donnèrent de la voix. Presque au même instant j'entendis un grognement sourd que je pris pour un sanglier; mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque je vis, à deux pas de moi, émerger la tête d'un buffle qui me venait dessus avec un mugissement terrible que je connaissais trop bien! Ma seule chance de salut était de me coucher à plat ventre; c'est ce que je fis. L'animal bondit au dessus de moi sans me toucher et s'élança dans le découvert, suivi par mes trente chiens. Après avoir parcouru environ un demi-mille, il s'arrêta pour leur faire tête.

La position était critique. Je savais qu'un solitaire tel que celui-là n'allait pas manquer de revenir sur le premier être humain qu'il avait vu, et l'attaquer avec des lances me semblait une entreprise trop hasardeuse. Il y avait dans la clairière où il s'était arrêté plusieurs troncs d'arbres, dont le plus rapproché était à vingt pas de l'animal. Je pensai que, si je pouvais l'atteindre, ce ne serait pas une mauvaise chance; car si les chiens l'amenaient à ma portée, je pourrais le larder avec ma lance. Dans tous les cas, je serais à l'abri de ses cornes et à même d'agir suivant la tournure de l'événement. Je rassemblai en conséquence tous mes hommes, et les ayant fait étendre en cercle avec leurs assagais en arrêt, pour distraire l'attention de la bête, je courus vers l'arbre en question. Je n'en étais plus qu'à quelques yards lorsque le buffle m'aperçut et courut droit à moi avec un nouveau cri de rage. Des chasseurs expérimentés m'avaient souvent dit ce qu'il fallait faire en pareille circonstance, et je me conformai à leurs instructions. Je me couchai sur le côté en saisissant ma plus longue lance — une arme formidable aussi tranchante qu'un rasoir — et je me tins immobile. Le buffle vint à moi, tête baissée, suivi par les chiens qui le harcelaient de plus belle. Quand il fut assez près, je lui lardai le museau avec la lame de mon assagai, tandis qu'il me cognait de la tête et que son sabot me foulait le bras, ce qui me causa une horrible douleur. Lésé dans une partie sensible, le monstre recula ; mais ce fut pour revenir à la charge. La pointe de l'assagai le fit encore reculer. Cependant je ne bougeais pas, sachant que, tant que je serais couché, ses cornes n'auraient pas de prise sur moi. La troisième attaque eut lieu par derrière. Le buffle, ne se sentant plus piqué, se mit sur ses genoux et me tritura le dos avec son front. J'allais perdre connaissance, lorsqu'un chien, excité par le sang qui coulait du museau de l'animal, le saisit avec les dents par cette partie charnue, ce qui le fit relever, non sans m'imprimer encore ses sabots sur les reins. Les nègres, de leur côté, arrivèrent en criant. L'un deux lui planta son essagai entre les côtés. Il fit un soubresaut, et je profitai de cet instant de répit pour grimper sur l'arbre, tout meurtri que j'étais.

Le mauvais génie du buffle voulut qu'il vint s'arrêter au dessous de moi, comme je l'avais espéré. J'en tirai avantage pour enfoncer de toutes mes forces mon assagai dans ses œuvres vives. Il tomba foudroyé, mais il ne mourut pas sur le coup et il fallut encore plus d'une lance pour l'achever. Aucun chien n'était sérieusement blessé. Quant à moi, à l'exception de mon bras gauche, que le poids de la brute avait quelque peu réduit en marmelade, j'en fus quitte pour avoir passé un mauvais quart d'heure.

Deux ans plus tard, j'eus une aventure à peu près semblable, avec cette différence que j'étais seul et armé d'un fusil. Elle eut pour théâtre les roseaux de Nkwavuma, la rivière qui bordait mon camp. Ce jour-là, me trouvant rompu par deux journées de fatigue, je ne me levai qu'après le soleil, et, sans autre appareil que ma chemise et mes chaussures, je m'en fus à la rivière pour me baigner, accompagné seulement d'un petit garçon. Bien que n'ayant aucun projet de chasse — on le comprendra d'après mon costume — je pris avec moi mon fusil, par suite d'une habitude invétérée, devenue une seconde nature. Dans ce pays-là, quand on s'éloigne pour faire deux cents pas on prend son arme comme en Europe on met son chapeau pour sortir.

En arrivant sur le bord de l'eau, je m'aperçus que j'avais oublié de prendre du savon. J'envoyai mon petit nègre pour en chercher, et, en attendant son retour, je m'assis dans les roseaux. Il n'était pas parti depuis une minute, que le cri d'un calao me fit deviner le voisinage de quelque bête. Imaginant que c'était une antilope de l'espèce aquatique, je m'avançai sans défiance; mais voilà que tout à coup la tête et les épaules d'un buffle apparurent en travers du sentier que je suivais, le reste de son corps demeurant caché dans les roseaux. Je lui envoyai une balle très bien ajustée, qui l'abattit; mais, lorsque la fumée se dissipa, il avait disparu, laissant après lui beaucoup de sang. Je fus longtemps avant de le retrouver; puis enfin, l'ayant aperçu dans le fourré, je le tirai de nouveau à l'épaule, en prenant la précaution de me jeter de côté, vu qu'au moment où je pressais la détente, l'animal me chargeait vigoureusement. En reprenant sa trace, je vis qu'il saignait de plus en plus; l'empreinte d'un de ses sabots antérieurs accusait en outre une fracture à l'épaule. Je devais donc me tenir sur mes gardes, ce qui devenait encore plus nécessaire lorsque je vis qu'il descendait dans l'eau, probablement pour se rafraîchir. La rivière était fort large et il y avait au milieu du lit une grande île toute couverte de roseaux, parmi lesquels je le cherchai vainement. Etait-il sur l'autre bord à me guetter pour fondre sur moi au moment où, après avoir traversé le gué, j'y passerais à mon tour? J'avais toute raison pour m'en défier; car au moment où je montais sur la berge, j'aperçus devant moi les cornes de mon buffle, qui disparurent aussitôt pour faire place à sa queue, ce qui veut dire qu'il baissait la tête et relevait la queue, attitude ordinaire de la charge. La distance était si courte — un yard à peine — que je n'eus pas le temps d'épauler. J'allongeai le canon vers sa face et je tirai à bout portant. En même temps je me jetai sous un épais buisson aux branches longues et basses, comme il y en a beaucoup en Afrique sur le bord de l'eau, dans l'espoir que, lorsque la fumée serait dissipée, mon ennemi ne me verrait pas. Stratagème inutile; le drôle m'aperçut à merveille et vint à moi. Par bonheur je m'étais couché si avant au dessous des branches qu'il fut contraint de s'arrêter. Alors il se recula et revint; puis, baissant la tête jusqu'à terre, il essaya de me pousser contre l'arbuste, de façon à me soulever à une hauteur où il pourrait user de ses cornes.

Ce fut le mouvement le plus dangereux de son attaque, car, si d'un côté, j'avais résolu de faire le mort, de l'autre je voulais résister de toutes mes forces à ses tentatives. Par bonheur, je réussis à garder ma position sans aucune apparence de mouvement, si bien qu'au bout de quelques minutes, le vicieux quadrupède abandonna la partie. Mais ce n'était pas tout; ce dont il s'avisa ensuite, sans doute pour s'assurer que j'étais bien mort, fut de me lécher avec sa langue, véritable râpe dont le contact faillit m'enlever la peau, tandis qu'il m'inondait de tout le sang qui coulait de ses blessures. Enfin, croyant sans doute m'avoir tué, il me regarda pendant quelques minutes, puis s'éloigna lentement. Je restai immobile jusqu'à ce qu'il fut hors de vue, puis je me mis à sa recherche. Après avoir marché quelque temps avec précaution, j'aperçus sa grande silhouette noire étendue au milieu du fourré. Sa position ne me semblait pas satisfaisante pour tenter un coup décisif, attendu que, ne désirant pas du tout voir recommencer la dernière scène, je voulais en finir avec cette balle. En conséquence je secouai les roseaux dans l'espérance de le voir se lever et m'offrir le but que je cherchais; mais il ne bougea point. Je cassai un roseau sec et lui en jetai les morceaux sur le corps. Même résultat. J'eus l'explication de cette immobilité, lorsque, m'étant approché, je le trouvai mort.

Comme je me mettais en devoir de lui couper la queue, je m'entendis appeler. Deux chasseurs accouraient à ma recherche, accompagnés du jeune Cafre qui rapportait mon savon. J'avais oublié l'étrange mine que je devais avoir, sans autre appareil que ma chemise saturée de sang, ayant perdu mon chapeau, le visage et le corps tout maculés et mes longs cheveux flottant en désordre sur mes épaules. L'air effaré avec lequel ces hommes m'abordèrent m'en avertit, et je fis cesser leurs alarmes en sautant dans la rivière, où je me débarbouillai de pied en cap.

Si, en maintes circonstances critiques, j'ai dû mon salut, comme je l'ai déjà dit, à un coup bien dirigé par mes compagnons de chasse, je ne puis me vanter d'un égal nombre de prouesses du même genre. Je n'ai souvenance que d'une occasion où mon fusil ait préservé mes semblables de la fureur d'un buffle blessé. L'animal en question avait été tiré la veille au soir par un de mes chasseurs, que, d'après son rapport en rentrant au camp, la nuit seule avait empêché de continuer sa poursuite. Cet homme affirmait l'avoir si gravement atteint à l'épaule, qu'il ne pouvait être allé loin. En conséquence, nous décidâmes de l'achever le lendemain matin. La trace ne fut pas difficile à trouver. Convaincus que la bête n'était pas loin, nous suivîmes les empreintes avec précaution. Elles nous conduisirent jusqu'à l'endroit où le buffle avait passé la nuit. Etant ensuite arrivés dans un espace relativement découvert, où l'ombrage de quelques grands arbres épineux assez éloignés les uns des autres ne lui permettait pas de se cacher, nous avançâmes aussi rapidement que possible. Ici la fermeté du terrain que recouvrait une herbe très courte, rendait la trace si difficile à suivre que nous fûmes bientôt dispersés et que je me pris à douter, pour mon compte, que ces empreintes à peine visibles fussent celles de l'animal que nous cherchions.

A. V.

(A suivre.)

PETITES NOUVELLES

Mlle Sarah Bernhardt vient d'envoyer sa démission de sociétaire à la Comédie-Française.

Mlle Sarah Bernhardt, la veille de la reprise de l'*Aventurière*, avait déclaré à M. Perrin que, se sentant insuffisamment prête, elle ne jouerait pas Une explication assez vive s'ensuivit, au cours de laquelle l'administrateur de la Comédie-Française déclara, dit-on, que, s'il n'était pas le maître de prendre la décision qu'il jugeait convenable, il préférait donner sa démission.

Mlle Sarah Bernhardt joua donc ; mais elle n'obtint pas le succès qu'elle aurait souhaité ; elle rentra chez elle fort agitée. Le lendemain matin, hier, on lui montra un journal où elle était traitée avec beaucoup de sévérité.

Ce fut le dernier coup.

Elle écrivit immédiatement à M. Perrin la lettre que l'on va lire, et, à six heures du soir, elle quittait Paris, sans dire où elle allait, afin certainement de se soustraire à des sollicitations ayant pour but de la faire revenir sur une résolution très arrêtée.

Voici sa lettre :

« Monsieur l'administrateur,

» Vous m'avez forcée à jouer alors que je n'étais pas prête. Vous ne m'avez accordé que huit répétitions *sur la scène*, et la pièce n'a été répétée que trois fois dans son ensemble.

» Je ne pouvais me décider à paraître devant le public ; vous l'avez absolument exigé. Ce que je prévoyais est arrivé.

» Le résultat de la représentation a dépassé mes prévisions. Un critique a prétendu que j'avais joué Virginie de l'*Assommoir* au lieu de dona Clorinde de l'*Aventurière*.

» Que Zola et Emile Auguier m'absolvent.

» C'est mon premier échec à la Comédie-Française, ce sera le dernier.

» Je vous avais prévenu le jour de la répétition générale ; vous avez passé outre. Je tiens parole. Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Paris.

» Veuillez, monsieur l'administrateur, recevoir ma démission immédiate, et agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

» SARAH BERNHARDT. »

Ajoutons, à l'honneur de l'éminente artiste, que sa détermination ne l'a pas empêchée de prendre part hier, dans la journée, à une œuvre de bienfaisance. Avant de quitter Paris, elle est allée dire des vers au Vaudeville, au bénéfice d'une jeune et intéressante mère de famille.

— L'Opéra ne fermera décidément pas ses portes cette année.

On y répète activement *Sylvia*.

— Le ténor Gayarre est engagé à l'Opéra pour chanter la *Françoise de Rimini*, d'Ambroise Thomas.

— Le premier début de Mme Montalba, à l'Opéra est provisoirement fixé au vendredi 30 avril, dans les *Huguenots*.

Un grand service de presse sera fait pour la circonstance.

— Le total des dix premières représentations d'*Aïda* s'élève à 195,149 fr. 39 c.

Les 39 centimes proviennent de l'abonnement.

Ce résultat est d'autant plus remarquable que les six premières représentations ont été chargées d'un fort service distribué à la presse et aux auteurs.

— On annonce décidément le prochain départ, de l'Académie nationale de musique, de Mlle Beaugrand, cette artiste correcte, sérieuse, qui nous représente la perfection de l'Ecole française. La presse s'est fortement émue de ce départ, les abonnés protestent et attendent, dit-on, l'occasion de manifester leurs sentiments.

Les services que Mlle Beaugrand a rendus à l'Opéra auraient dû, à défaut d'autres raisons, empêcher l'administration de prendre un aussi regrettable parti.

Nous rappellerons la carrière de Mlle Beaugrand et les rôles qu'elle a créés ou repris depuis 1857.

Sémiramis, le *Papillon*, *Guillaume Tell*, la *Favorite*, l'*Etoile de Messine*, la *Reine de Saba*, la *Juive*, les *Huguenots*, la *Muette de Portici*, *Diavolina*, *Moïse*, la *Maschera*, le *Trouvère*, *Néméa*, *Roland à Roncevaux*, le *Roi d'Yvetot*, le *Dieu et la Bayadère*, *Don Juan*, la *Source*, *Don Carlos*, *Hamlet*, *Faust*, le *Freischutz*, *Coppélia*, *Gretna-Green*, l'*Esclave*, le *Fandango*. Pour établir la liste de ses succès, nous n'aurions qu'à reproduire les jugements portés sur elle par la critique, depuis le jour où l'on remarqua pour la première fois, en 1860, dans *Sémiramis*, « les gargouillades d'une petite danseuse qui a le diable aux pieds et au corps, » comme disait M. Paul de Saint-Victor.

C'est en 1853 que Mlle Beaugrand entra dans les petites classes de la danse ; le 1er janvier 1857, elle fut engagée aux appointements annuels de

Fr.	300
Ces traitements ont été portés :	
Le 1er janvier 1858 à	400
Le 1er janvier 1859 à	500
Le 1er juillet 1860 à	1.000
Le 1er janvier 1861 à	1.100
Le 1er février 1861 à	2.400
Le 1er février 1862 à	3.000
Le 1er octobre 1863 à	5.000
Le 1er février 1865 à	7.000
Le 1er février 1866 à	8.000
Le 1er février 1867 à	9.000
Le 1er décembre 1867 à	14.000
Le 1er décembre 1868 à	15.000
Le 1er mai 1872 à	18.000
Le 1er mai 1873 à	21.000
Le 1er mai 1874 à	24.000
Le 1er mai 1875 à	30.000

Le lecteur, si peu au courant qu'il puisse être des choses de la danse, n'imagine-t-il pas ce que la petite élève du corps de ballet a dû dépenser d'efforts et de persévérance pour gravir sans protections tous les degrés de cette échelle, et ne trouve-t-il pas que Mlle Beaugrand a bien gagné les 30,000 francs qu'on lui refuse aujourd'hui, alors qu'on donne d'emblée 36,000 francs aux danseuses étrangères qui tiennent avec elle en ce moment le même emploi ?

Nous nous expliquons mal que l'administration de l'Opéra n'ait pas offert à Mlle Beaugrand de lui conserver la même situation qu'elle avait précédemment. Mlle Beaugrand a devant elle encore de longues années à consacrer à son art, et sa renommée, comme ses succès présents, auraient dû lui valoir de meilleurs procédés.

— A l'Opéra-Comique, nous aurons à parler, probablement jeudi, des débuts de Mlle Ugalde, dans la *Fille du Régiment*.

— Mlle Thuillier, la charmante artiste de l'Opéra-Comique dont nous avons publié la biographie dans notre dernier numéro, vient de traiter avec M. Cantin, qui lui donne 100,000 fr. pour la période de trois années.

— Ce soir, aux Nouveautés, première représentation de la *Beauté du Diable*, pièce fantastique en trois actes et huit tableaux, de MM. Eugène Grangé et Lambert Thiboust, musique de M. Cœdès.

— Les Variétés finiront leur saison avec un spectacle coupé composé du *Petit Abbé* et de *Lolotte*, les deux actes que Mme Chaumont a créés au Vaudeville.

On jouera en même temps une pièce nouvelle de MM. Najac père et fils, intitulée *Mes Beaux-Pères*. Cet acte sera interprété par MM. Christian, Didier et Baron, et Mmes Beaumaine Barretti, Leriche.

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie*, publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 35, rue Bonaparte, d'élégantes couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.

Souscription Publique

à **180,000 ACTIONS**

DE LA SOCIÉTÉ DES

IMMEUBLES DE PARIS

Au capital de **100** *millions, divisé en* **200,000** *actions de* **500** *francs, libérées d'un quart, soit* **125** *francs.*

Ces actions sont cotées à la Bourse de Paris au comptant et à terme. *Les actions actuellement négociées ne comprennent pas le bon d'assurance.*

Elles n'ont donné lieu à aucune émission publique.

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

MM. **Henri BLONDEL**, ✻, administrateur de la Société d'assurances *la Foncière* (Incendie).

Armand DONON, ✻, président de la Société de Dépôts et Comptes courants.

SANIAL DU FAY, ✻, ancien préfet.

LA CHAMBRE (Ch.), ✻, de la maison F. THOMAS, Charles LA CHAMBRE, ancien député, administrateur de la Société de Dépôts et de Comptes courants.

Comte Frédéric de LA-GRANGE, O. ✻, président de la Société Financière de Paris.

Edouard PASCAL, administrateur de la Banque d'Escompte de Paris.

Baron POISSON, ✻, administrateur de la Société de Dépôts et de Comptes courants.

Baron de SOUBEYRAN, O. ✻, président de la Banque d'Escompte de Paris.

Directeur : M. **Armand BRAZON**, ancien chef de division au Crédit Foncier de France.

La Société des Immeubles a pour objet :

1° L'acquisition et la location de tous terrains et immeubles bâtis ou non bâtis, situés à Paris, et notamment de ceux se rattachant aux opérations de voirie de la Ville de Paris ;

Ces acquisitions pouvant avoir lieu dans la forme ordinaire ou au moyen de l'achat d'actions ou d'obligations de Sociétés immobilières ;

2° L'édification, sur tout ou partie des terrains, de toutes sortes de constructions ;

3° La mise en valeur, la location, la vente ou l'échange de tous terrains, constructions et immeubles quelconques qui appartiendront à la Société ;

4° Et généralement toutes opérations auxquelles peuvent donner lieu les immeubles.

Les actions ont droit : à la propriété de l'actif social ; à un intérêt annuel de 5 0/0 prélevé sur les bénéfices ;

A une part, à titre de dividende, de 85 0/0 dans les bénéfices après prélèvement des 5 0/0 attribués au fonds de réserve, des 5 0/0 d'intérêt annuel payés aux actions sur les sommes versées, et, s'il y a lieu, de l'attribution à faire à un fonds de prévoyance.

Par contrat avec la *Société l'Assurance Financière*, **et au moyen du paiement d'une somme entièrement versée**, les actions ont, de plus, droit à une prime de 500 fr. qui leur sera payée au moyen de remboursements annuels, dans une période de 1 à 99 ans, par la *Société l'Assurance Financière*. Le premier remboursement aura lieu à la fin de l'exercice courant.

Cette prime de 500 fr. est représentée par un Bon d'assurance, délivré à chaque action. En recevant le paiement effectif, en espèces, de cette prime de 500 fr., l'actionnaire aura à remettre son Bon d'assurance, mais il gardera son action de la Société des Immeubles de Paris, laquelle action conservera tous ses droits au paiement de l'intérêt annuel et à la répartition des bénéfices de la Société, de même que son droit à être remboursée par la réalisation de l'actif de la Société.

En d'autres termes, la prime de 500 fr., qui sera payée par l'*Assurance financière* à chaque action de la Société des Immeubles, est un complément de bénéfice, un avantage de plus, qui s'ajoute aux bénéfices et aux avantages que les actionnaires ont à attendre de la Société des Immeubles (voir la Notice pour les renseignements relatifs à l'*Assurance financière*.)

Les actions de la Société des Immeubles de Paris sont offertes à 600 fr., y compris le paiement, déjà effectué, du bon d'assurance. Ces actions n'étant libérées que d'un quart, la somme à verser est de

225 *fr. par action, payables :*

En souscrivant...	50 fr.	225 fr.
A la répartition...	75	
Du 1er au 15 juillet	100	

Tout retard dans les versements sera passible d'un intérêt à raison de 5 0/0 l'an.

La Souscription aura lieu

MERCREDI 28 ET JEUDI 29 AVRIL

À LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

DE BANQUE ET DE CRÉDIT

52, rue de Châteaudun, à Paris

et dans ses Succursales.

A LA BANQUE NATIONALE

11, rue Le Peletier, à Paris

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

STATISTIQUE DES HERNIES

La hernie est sans contredit la plus commune et la plus terrible de toutes les maladies qui affligent l'humanité.

Nous avons fait le relevé de tous les sujets herniés traités par nous du 1er avril 1865 au 1er avril 1880 : cette période de 15 années nous fournit le chiffre suivant de 53.489. Comme nous avons eu soin de consigner quotidiennement les observations faites relativement à chaque malade traité, il nous est facile de décomposer le chiffre ci-dessus de la manière suivante :

	Hommes	Femmes	
Hernies inguinales simples.	32.866	928	53.489
Hernies inguinales doubles.	8.637	419	
Hernies crurales simples.	177	1.726	
— doubles.	205	925	
Hernies ombilicales.	1.935	2.782	
Eventrations très développées.	83	411	
Hernies de toute sorte compliquées d'adhérences, d'engouement ou d'étranglements simples.	1.276	711	
Hernies doubles.	343	60	
	45.527	7.962	

Nous avons eu la satisfaction de guérir un certain nombre de ces malades ; beaucoup d'entre eux ont pu supprimer l'appareil. Quant aux sujets trop âgés ou à ceux dont la situation était désespérée, nous avons pu améliorer sensiblement leur position ; nous obtenons ces heureux résultats par nos appareils spéciaux et au moyen de quelques soins adjuvants d'une efficacité toujours certaine, même dans les cas les plus difficiles. Enfin, par l'application de notre *bandage-maîtriseur*, nous garantissons formellement la contention de toute hernie réductible, quels qu'en soient du reste la nature, la composition et le volume ; nous sommes assez sûr de ce que nous avançons, pour pouvoir nous engager par écrit à cet égard.

Le tableau ci-dessus indique clairement les proportions dans lesquelles on rencontre les différentes espèces de hernies chez les deux sexes. On voit que la hernie inguinale, très fréquente chez l'homme, ne se remarque que rarement chez la femme ; par contre, la hernie crurale est, pour ainsi dire, propre à la femme ; c'est pour cette raison que nos ancêtres lui ont donné le surnom de hernie de femme.

La grande disproportion entre les chiffres des hernies chez l'homme et les chiffres des hernies de même nature chez la femme est due aux dispositions anatomiques du bassin essentiellement différentes chez les deux sexes. On voit aussi que les hernies ombilicales et les éventrations sont très fréquentes chez les femmes mères ; elles sont dues aux grossesses réitérées, pénibles, et aux efforts durant la parturition. Insignifiantes au début, comme toutes les hernies, elles peuvent donner lieu, ainsi que les inguinales et les crurales, aux plus graves accidents si on les néglige. Combien de malades paient de leur vie, soit leur négligence personnelle, soit l'incurie de ceux qui s'étaient chargés de les soigner. La mort, cette impitoyable moissonneuse, fait continuellement des vides dans les rangs de l'humanité : le nombre des victimes est effrayant, il se chiffre par milliers chaque année.

AUGUSTE CREUZOT.

Bandagiste-herniaire, ✻✻,

Visible de midi à 9 heures du soir

Seule maison, 41, rue Lafayette, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris.-- Imprimerie P. DUBREUIL, rue des Martyrs, 18 et 18 bis

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME

CONCERTS DU CHATELET

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché CARJAT

TRAGEDIE

MUSIQUE

LOUIS LAUWERS

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 363

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau. 23.

Journal Hebdomadaire praissant le Jeudi
Du 29 Avril au 5 Mai 1880

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

ABONNEMENTS :

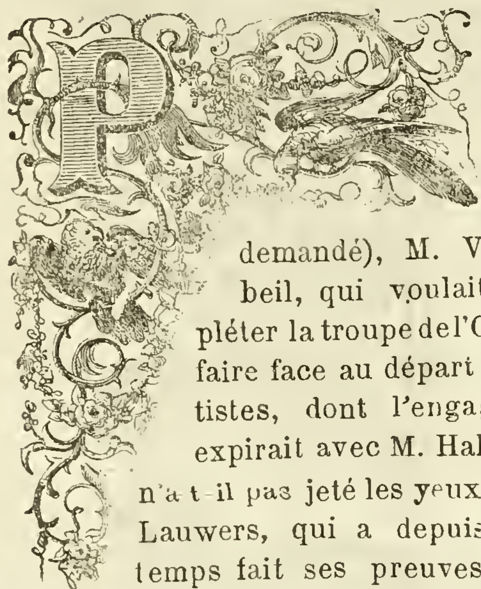
PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10



CCCLXIII

—

LOUIS LAUWERS



Pourquoi, (m'a-t-on souvent demandé), M. Vaucorbeil, qui voulait compléter la troupe de l'Opéra et faire face au départ des artistes, dont l'engagement expirait avec M. Halanzier, n'a-t-il pas jeté les yeux sur M. Lauwers, qui a depuis longtemps fait ses preuves à Paris, toujours avec succès, et dont la bonne éducation artistique est indiscutable?

A cette question, et sans chercher à faire des comparaisons entre MM. Maurel et Melchissédec, engagés, et M. Lauwers, j'ai invariablement répondu que rien ne prouvait que l'impresario n'ait pas songé à s'assurer le concours de ce dernier, et que j'avais la ferme conviction que, tôt ou tard, l'excellent baryton, à la voix métallique et solide, nous apparaîtrait à l'Opéra sous la figure de Nelusko, qui lui convient si bien sous tant de rapports.

Pour tous ceux qui ne vont pas chercher exclusivement dans les représentations théâtrales les plaisirs qui naissent de l'audition d'excellente musique, et qui prennent part à toutes les manifestations de l'art partout où elles se produisent, Lauwers jouit comme artiste d'une réputation sérieuse et méritée. Son bagage est déjà considérable, surtout si l'on se reporte à l'âge du jeune baryton.

Louis Lauwers, en effet, n'a que 31 ans; il est né à Gand (Belgique) le 9 décembre 1848. Son père, commerçant d'une certaine aisance, rêvait de lui voir continuer plus tard ses affaires; mais des revers de fortune changèrent la direction des études de l'enfant, qui se sentait d'ailleurs une vocation très marquée pour la musique.

Lauwers, après avoir pris les conseils d'un professeur, entra au Conservatoire de Gand à l'âge de douze ans. Il en devint bientôt un des plus brillants élèves. A quatorze ans, il obtenait le premier prix de piano; à quinze ans, le premier prix de basson et la même année le premier prix d'harmonie.

Engagé par M. Vachot au théâtre de Lille en 1864, comme accompagnateur, il y resta pendant quatre années. Là, il fut répétiteur de plusieurs jeunes artistes, aujourd'hui distingués, notamment de Lassalle.

Voici comment il fit son entrée sur la scène comme chanteur :

En 1865, un soir que l'on jouait l'*Africaine*, Bonsagare, la seconde basse de la troupe, chargé du rôle de l'Inquisiteur, se trouve dans l'impossibilité de jouer au moment d'entrer en scène.

Lauwers, qui est si bon musicien et possède une bonne voix, va nous sauver la recette, pense aussitôt M. Vachot, et il prie le jeune artiste d'apprendre immédiatement le rôle. Celui-ci se prête de bonne grâce à sa demande et remporte alors son premier succès comme chanteur, applaudi à outrance par les abonnés, qui avaient depuis longtemps apprécié son mérite.

Le voilà désormais lancé dans une autre voie, il entre dans la troupe pour doubler le premier baryton, et chante successivement, à Lille, les *Dragons de Villars*, les *Amours du Diable*, la *Traviata*, et autres rôles du répertoire courant.

Pendant son séjour à Lille, entre deux saisons, il fait une tournée, avec Mme Ugalde, dans toute la France, remplissant les fonctions de pianiste et de chef d'orchestre.

La guerre le surprend à Lille, où il tenait son emploi de baryton. Il part, au mois de novembre 1870, à Bruxelles, où M. Vachot, alors directeur de la Monnaie, l'engage comme deuxième baryton. Lauwers chante sur cette scène le hérault du *Lohengrin*, de Wagner, et plusieurs rôles du répertoire. Là, il reçoit les conseils de Duprez et de Faure, et remplace quelquefois Lassalle, le premier baryton du moment.

En tournée à Néris, pendant l'année 1872, il y joue *Galathée*, les *Noces de Jeannette* et divers petits actes. Obin, qui se trouvait dans cette ville, lui donne des leçons d'opéra et l'engage à entrer, pendant un an, au Conservatoire, d'où, après avoir obtenu un premier prix, il pourrait sortir avec une situation plus assurée. Mais le jeune artiste a, à Gand, sa famille qu'il soutient, et il ne peut rien sacrifier à l'art. Obligé de gagner immédiatement de l'argent, il entre comme professeur au Couvent du Sacré-Cœur, à Paris. Tout en remplissant cet emploi, il prenait part à ces concerts de musique sacrée. Un jour qu'il chantait le *Messie*, de Hændel, le compositeur Delavault le remarque et le charge d'interpréter une de ses œuvres qui allait être jouée à la salle Herz. Colonne, présent à cette représentation, trouve aussitôt, en Lauwers, le Méphistophélès de la *Damnation de Faust*, de Berlioz, qu'il voulait faire exécuter aux Concerts du Châtelet. Ce fut le point de départ de sa réputation. En effet, Lauwers fut tout à fait remarquable dans ce rôle si magnifique, mais aussi si redoutable. Son organe puissant et plein de mordant y fit un effet considérable, et, dès le lendemain, son nom était sur la bouche de tous les dilettantes.

Trois créations très importantes : la *Nativité*, de Maréchal; le rôle du duc d'Este, dans le *Tasse*, de Benjamin Godard; le rôle de Satan, du *Paradis perdu*, de Théodore Dubois, l'ont sacré premier baryton de ces superbes concerts qui constituent une scène musicale aussi élevée que les premiers théâtres d'opéra.

Lauwers a également chanté, chez Colonne, la *Création*, d'Haydn, et Oreb, de la *Prise de Troyes*, en 1879.

Chez Pasdeloup, il a créé le rôle de Chactas, dans l'*Atala*, de Mme de Grandval; et s'est fait entendre dans Eustache, de l'*Etienne Marcel*, de Saint-Saëns, et dans le Méphistophélès du *Faust*, de Schuman.

Je citerai encore, à Lille en 1878, l'*Eve* de M. Massenet, et aussi le *Roi de Lahore*. Et à Paris, cette année, *Samson et Dalila*, de Saint Saëns.

On voit que, comme je le disais plus haut, le bagage musical de Lauwers est considérable. J'oublie même de rappeler qu'il fut le baryton des concerts officiels pendant l'Exposition universelle et que je l'entendis là, avec le plus vif plaisir, dans les *Béatitudes* de César Frank, dans la *Fiancée d'Abydos*, de Barth et dans la *Bénédiction de la Néva*, de Nibelle.

Bruxelles et toutes les villes principales de France l'ont applaudi tour à tour, aussi bien que Paris dans ces grands rôles des maîtres symphonistes, par lesquels son nom est désormais connu de tous et son talent vivement apprécié.

Mais ces succès si francs et si nombreux qu'ils soient ne suffisent pas à l'ambition du jeune baryton, et je lui donne complètement raison.

Il veut aborder le théâtre et donner la mesure de son talent dans les chefs-d'œuvre lyriques des Meyerbeer, des Verdi ou des Gounod. Un moment, il mit le pied sur la scène du Théâtre Lyrique, où il créa le 9 novembre 1878 le *Gille de Bretagne*, de Kowalski. Là, il avait un engagement superbe, le succès ne pouvait manquer de l'y suivre, malheureusement on sait ce qu'il advint de cette funeste administration; et Lau-

vers dut revenir à ses premiers travaux.

Musicien consommé, élève des meilleurs maîtres de chant, car il reçut les leçons de Duprez, d'Obin, de Faure et de Lamperti avec qui il alla travailler en Italie, en 1876, Lauwers possède une voix ample, bien timbrée, qu'il dirige avec sûreté. Il joint à ces qualités précieuses, la prestance obligée pour représenter les personnages de nos grands drames lyriques. Son engagement à l'Opéra serait, je le répète, un acte excellent d'administration, et le jeune artiste retrouverait, sous la voûte du temple Garnier, les applaudissements qui l'ont suivi à chaque pas dans sa carrière.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, le portrait et la biographie de Mademoiselle

DALBRET

de l'Opéra-Comique,
(dans le costume du Page de *Jean de Nivelle*).

ROUTE DU JAPON

Henry et sa cousine étaient assurément faits pour s'entendre ; mais une fausse honte les avait toujours empêchés d'en convenir, et comme il faut une contenance, ils n'avaient jamais pu se regarder sans rire et s'approcher sans se mordre.

Elle, futile, coquette et pourtant ennuyée; lui, joueur, coureur, enclin pourtant à des accès de mélancolie ; depuis quelques mois ils avaient même pris le parti de se détester pour être mieux en garde contre l'attrait qui les attirait l'un vers l'autre.

L'occasion de s'expliquer se présentait à eux souvent, et comme la vicomtesse était veuve, rien n'eût été plus facile que de risquer un projet d'entente, mais elle était trop moqueuse, et lui avait trop d'amour-propre pour que l'entretien fût abordé. Et puis elle était habile à éluder le tête-à-tête. Il fallait se contenter de se dire au vol des choses désagréables, quand il y en aurait eu de part et d'autre tant de bonnes à s'avouer.

— Mais à quoi bon? pensait l'un, elle est d'une coquetterie révoltante !

— Il n'y a point de place pour une vraie affection dans cette vie effroyablement dissipée, se disait l'autre.

Ils en étaient là, lorsqu'un beau matin de cet hiver, Henry ayant pris le temps de réfléchir, s'aperçut qu'il avait, selon l'expression consacrée: *mal mené sa barque;* c'est ainsi que les sages expriment la situation de quelqu'un qui n'a plus d'argent.

La ruine d'Henry était chose accomplie : ruine élégante, honnête mais complète. Il fallait vivre pourtant en attendant les successions qui devaient échoir plus tard; et comme les mondains sont plus rêveurs qu'on ne pense, il eut l'idée d'aller refaire sa fortune au Japon. On en rit de bon cœur d'abord ; mais le projet fit son chemin, et en peu de temps on parla sérieusement du Japon d'Henry comme d'un pays de Cocagne. Ce n'était point le Japon des livres ni celui des voyageurs, non ; c'était le Japon d'Henry ; Japon tout particulier qui n'avait rien de commun avec le vrai. Tout y réussissait ; il suffisait d'être un gentilhomme français pour y plaire. Comment les Japonais pourraient-ils ne point savoir un gré infini à Henry de s'expatrier pour venir chez eux ?

Il devait donc partir le lendemain pour ce Japon idéal et offrait l'autre soir un souper au café Anglais, afin d'enterrer gaiement l'Henry qu'on avait connu et aimé.

Les femmes du monde ne dédaignent point ces parties aux Porcherons : une fois n'est point coutume ! Elles y sont gaies ; elles mangent, elles boivent, se plaisent dans ces salons enfumés où chacune passe et rêve à leurs hôtes habituels.

C'était un charmant coup d'œil que ces belles personnes assemblées; leurs robes formaient autour de la table et jusque sur le tapis des flots de gaze, de dentelles, de rubans, d'où sortaient des têtes étoilées de diamants, qui semblaient être les phares de cette mer étincelante.

Elles s'étaient beaucoup parées ; il faut bien faire quelque chose pour ses amis.

— N'est-ce pas, dit la duchesse, que nous avons bien fait de mettre des guirlandes de fleurs au lieu de nous couvrir la tête de cendres ?

— Je le crois bien, dit l'amphitryon.

— Henry, vous ne désirez pas que ce banquet rappelle en rien celui des Girondins, hein ?

— Si j'avais osé, j'aurais mis aussi une guirlande de fleurs, dit le gros baron. Bref, tout le monde riait, excepté pourtant la jolie vicomtesse.

Henry s'apercevait bien un peu de la tristesse de sa cousine, mais comment oser y croire ?

— Non, non ; en y réfléchissant, il se trompait..... elle était distraite, ou lasse, ou ennuyée ; voilà tout.

On raconta des histoires ; le général se lança résolûment dans le récit d'une anecdote un peu risquée... Il raconta qu'il avait visité en plein Paris dans un quartier central même, un musée...

— Eh bien, qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?

— Oh ! c'est que dans ce musée, les statues n'avaient point de bras.

— Point de bras, allons donc ?

— Et elles n'avaient point de tête !

— Point de tête et allons donc ?

— Point de.....

— Ah général ! .....

On l'arrêta, il n'était que temps, et on le menaça de le mettre à la porte.

La duchesse très sérieusement annonça que si on continuait, elle irait achever de souper dans le salon d'à-côté..,

— Comment, comme en pénitence ?

— C'est vous qui serez punis.

Cet écart fait, on reprit le ton ordinaire et la causerie fut maintenue habilement sur le chemin étroit qui s'éloigne autant de la tristesse que du mauvais goût. Par malheur le gros baron, croyant bien faire, avait amené au souper un de ses amis qui revenait du Japon, pour qu'il donnât à Henry des indications utiles sur le voyage qu'il allait entreprendre. Le brave convive n'hésita pas à dissiper les illusions entretenues.

— Ce voyage est pénible, le climat dangereux, puis, les Japonais ne sont nullement bien disposés pour les étrangers et s'en méfient d'ailleurs ; ils sont comme tout le monde, mettez-vous à leur place. Confieriez-vous sans difficulté une entreprise parisienne à un Japonais? Eh bien, ils éprouvent le même sentiment et pensent comme nous, qu'à de rares exceptions près, les gens qui vont chercher la fortune si loin, ont des raisons pour ne pas la rencontrer chez eux.

Il continua sur ce ton qui jeta un froid dans l'assemblée. Il donna des détails circonstanciés sur les difficultés qu'avait eu à vaincre son voyage, tout scientifique pourtant. Il parla enfin du vrai Japon, de l'entourage impénétrable du Taïcoun, des savants et des fanatiques qui circonviennent le Mikado. Il cita même une concession de mines qui n'avait jamais pu être exploitée.

Ce discours sérieux fut peu écouté ; et quand il parla — quelle imprudence ! — des convoitises qu'excitaient de petits îlots, agrégations de madrépores au sud des Iles Tourilles, toute la société, après un moment de consternation, pensait à autre chose, même l'intéressé, et maudissait le fâcheux convive qui parlait du Mikado, de madrépores, de transactions commerciales, d'affaires de change, de banque, au moment où on commençait à s'amuser.

Henry était ruiné : il allait au Japon, qu'avait-on à s'inquiéter du reste ? D'ailleurs, on avait depuis si longtemps parlé du Japon imaginaire, qu'on ne voulait point y revenir. L'honnête voyageur,

son devoir de consciencieux retour du Japon rempli, se tut donc et soupa tranquillement.

Seul, Henry avait compris que son Japon n'existait pas ; mais il était trop tard pour en convenir.

On avait bien mangé et beaucoup bu ; chacun songeait à se séparer et préparait de son mieux la phrase d'adieu qu'il fallait adresser au voyageur. Les mondains craignent fort de s'attendrir. On ne se pressait donc point, laissant au destin le soin d'arranger et d'abréger les adieux.

Le gros baron regardait machinalement sur le boulevard. Il aperçut, blotti sous la fenêtre, un petit garçon qui attendait en grelottant le moment d'ouvrir la portière des voitures.

— Tiens, dit-il à Henry, je vais faire monter ce petit pauvre ; nous lui donnerons à manger ; ça te portera bonheur.

Il appela l'enfant, et chacun vint à la fenêtre pour le voir. Il était si engourdi par le froid qu'il n'entendit point d'abord, mais il regardait de ses grands yeux creux les apparitions qu'encadrait la fenêtre ; tantôt des messieurs très rouges, très animés, tantôt de belles dames pâlies par la veillée, et qui s'entortillaient de leurs fourrures et de leurs dentelles ; il faisait très froid. Quand enfin il comprit qu'on l'appelait, il monta, croyant qu'on avait un ordre à lui donner, quelque commission bizarre à exécuter ; car le pauvre petit savait que ce royaume est celui de la fantaisie. Comme il ne paraissait point, le gros baron ouvrit la porte du salon et fit entrer de force le petit mendiant dans cette salle éclairée brillamment.

L'enfant fut tout honteux et eut peur, à vrai dire, de tous ces messieurs bruyants, et comme il était prêt à pleurer, il se réfugia instinctivement auprès des femmes. Alors les questions de se croiser :

— Comment t'appelles-tu ?

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Qui est-ce qui prend soin de toi ?

Hélas ! les réponses furent vites faites ; nul ne s'inquiétait de lui ; il mendiait parce qu'il était trop faible et trop petit pour travailler.

On le fit manger et boire à la santé du voyageur.

— Vois-tu ce beau monsieur là-bas ? Il va demain à son Japon ; souhaite-lui bon voyage.

L'enfant but au Japon auquel Henry ne croyait plus.

Chacun débita tant bien que mal son vœu d'heureux voyage, car le jour allait paraître.

— Nous penserons à vous.

— Ça nous attriste bien de vous voir partir.

— Nous brûlerons un cierge !

— Voyons, voulez-vous une neuvaine ?

La vicomtesse regardait alternativement Henry, qui faisait si vaillamment contre fortune bon cœur, et l'enfant, hôte inattendu de cette fête d'adieu.

Tout d'un coup, saisie d'une résolution subite, elle prit l'enfant par la main, et s'avançant vers Henry, elle lui dit :

— Tenez, Henry, voici mon cierge ; voici mon vœu d'heureux voyage ; je prendrai soin de ce petit pour vous porter bonheur.

Henry prit les mains de sa cousine dans les siennes pour la remercier, et comme les convives, de plus en plus animés, parlaient très haut, Henry et elle purent échanger quelques graves paroles, sans que la gaîté générale en fût troublée.

— Ah ! cousine, vous êtes donc bonne ? Qui s'en serait douté ! Vous avez du cœur ; qui l'eût cru ! Pourquoi, hélas, n'en avez-vous pas eu pour moi ? Si vous aviez fait pour *le fou* Henry ce que vous faites pour ce petit, je ne serais pas obligé d'aller à mon Japon. Je vous aime depuis longtemps ; j'ai voulu cent fois vous le dire, mais vous étiez si dure, si méprisante, que... Qui aurait pensé que vous ne pourriez voir un enfant misérable sans être attendrie ?

— Pourquoi, enfin, dit-elle, ne m'avez-vous jamais dit que vous m'aimiez ?

— Comment ! mais vous ne vous rappelez donc pas l'Opéra, un soir et Chantilly un matin ? Vous étiez toujours moqueuse, impitoyable même.

— J'étais ainsi de peur d'être autrement.

— Vous ne me détestiez donc pas ?

— Oh ! non, certes non, Henry.

— Mais alors, pourquoi...

— C'est que la vie que vous meniez m'empêchait de croire que vous m'aimiez. Hélas ! il aurait fallu causer, et nous n'en prenions pas le temps ; si vous aviez parlé, vous m'auriez épargné deux années de futilité, d'ennui, de mauvais emploi de ma vie....

— Mon Dieu ! et je vous aime de tout mon cœur, je puis vous dire cela maintenant, et vous ne m'en voudrez pas puisque....

Mais... on partait décidément. L'enfant s'était assoupi ; il n'avait plus froid, il n'avait plus faim, et la plus belle des dames qui étaient là, l'avait étendu auprès d'elle. Comment ne point s'endormir dans ce rêve ? Le signal du départ étant donné, Henry fut obligé de prendre le petit dans ses bras pour le porter à la voiture de sa bienfaitrice. Quand il l'eut déposé sur l'un des coussins, il leva les yeux une dernière fois sur sa cousine ; elle pleurait de belles grosses larmes qui suivaient lentement les contours de son visage et tombaient en perles sur son manteau de fourrure. Henry, alors, passa sa tête par la glace baissée du coupé et... ils décidèrent en un instant : qu'il n'y avait pas de Japon, et qu'il était bien inutile d'y partir.

Ange Bénigne.

ROUTE D'ITALIE

Vous portez dans vos yeux, ma mie,
Notre destinée à tous deux ;
Un sourire dans vos yeux bleus,
Et nous partons pour l'Italie !

Voici l'hiver, c'est le réveil.
Ah ! que le monde ne nous voie,
Cherchons au pays du soleil
Une cachette à notre joie !

Votre petit air étranger
Fera merveille, et tes mains fines,
Et dans les échos des ruines,
Le rhythme de ton pas léger !

Tu mettras chapeau rond à plume,
Robe courte sans falbalas,
Et de peur que l'on ne s'enrhume,
Cravate rose sur lilas.

Surtout ne fais pas de conquête.
Sans que rien trouble mon plaisir,
Laisse-moi t'aimer à loisir
Depuis les pieds jusqu'à la tête.

Je vois les pointes des rochers
S'agrafer dans tes mousselines
Et tes yeux fins se pencher
Sur les inscriptions latines.

Allons, dites-vous, expliquez.
Ceci, ma chère, est de la gloire,
C'est beaucoup moins que la mémoire
D'un baiser que vous me donnez.

Et cela ? c'est un mausolée ;
Une grave matrone est là,
Regrettant sa vie envolée
Qu'un mot résume : elle fila !

Laissons Lucrèce avec sa laine,
De Ponsard ravauder les bas.
Jacquart a fait fuir à grands pas
Ces vertus de date lointaine.

Evitons ces chastes fuseaux ;
Ils font dormir cent ans, ma belle ;
Filons..., mais comme les oiseaux,
En ouvrant au zéphir notre aile.

Courons à travers champs, joyeux
Comme des écoliers en faute,
Traînons nos pas dans l'herbe haute,
Rêveurs comme deux amoureux.

Si tu veux, laissons la grand'route !
Nous voici perdus, c'est charmant ;
Comment se retrouver ?... Ecoute,
Une cloche sonne gaiement,

Din don... le bon Dieu nous invite
A déjeuner au bourg voisin ;

Des fruits, du lait et de gros pain,
Dit la cloche, descendez vite.

Notre dessert, c'est le fruit d'or
Qui luit là-bas sur la colline ;
Allons, quelque vert rit encor
Dans le sentier que je devine.

L'air lourd, comme des yeux trop grands,
Fait s'écarquiller les calices ;
De l'ombre fraîche les délices
Tombent des feuillages pendants.

Là parlera mainte fleurette,
Que nos mains interrogeront
Et qui la vérité diront :
Fidèle cœur, mauvaise tête !

Cœur que je sens là, sous ma main,
Tête appuyée à mon épaule,
Me trompez-vous ? Eh bien ! demain,
Toujours, redites votre rôle...

Au-dessous d'un masque charmant,
Pourquoi chercherais-je un visage ?
Quel trompeur parfois ne s'engage,
Quelle sincérité ne ment ?

A. E.

SOUVENIRS DE VOYAGES

—

LE NICARAGUA

Ce fut un matin de janvier; devançant le lever du soleil, je m'embarquai, pour la première fois, sur le lac de Nicaragua, avec deux amis et deux péons. Notre canot, amarré dans une crique ombragée par de grands arbres, était presque invisible au milieu des joncs et des roseaux, — refuge des grues et autres palmipèdes, des alligators et des serpents aquatiques. Lorsque nous fûmes installés, avec nos fusils, nos havre-sacs et tout notre bagage de chasse et de pêche, nous n'aurions pu être découverts par celui qui eût passé à six pas de distance. En nous frayant un passage, non sans des efforts répétés, nous fîmes peur à plus d'un animal à nageoires ou à plumes, dont la fuite ne se trahissait que par un plongeon, ou par un bruissement d'ailes, si c'était un oiseau ; car, au milieu même du lac, ce ne fut qu'à travers les dernières ombres de la nuit que nous pûmes deviner plutôt que distinguer les limites de cette vaste étendue d'eau qui pourrait bien être appelée une « mer intérieure » plutôt qu'un « lac » ; car le Nicaragua n'a pas moins de 120 milles en longueur sur 45 de large. Parsemé d'îles, quelques-unes très peuplées, ce lac a ses brises de mer et ses brises de terre, ses calmes et ses rafales, ses cyclones même comme un océan. Aucune eau douce ou salée n'est plus dangereuse pour la navigation. Quand le vent se met tout à coup à souffler des hauteurs de Chontales, au delà des pics d'Ometepec et de Mombacho, il bouleverse tout le bassin, dont les vagues se heurtent avec violence ; et malheur à l'embarcation grande ou petite, dont le pilote n'a pas aperçu à temps, sur le bleu du ciel, le point noir, avant-coureur d'une horrible tempête.

Nous n'eûmes pas, ce jour-là, une de ces sinistres surprises. Avec le soleil, se leva une douce brise qui ridait à peine la surface du lac et agitait délicatement notre voile. Pendant toute la matinée, nous glissâmes agréablement vers le pic d'Ometepec, et, dans l'après-midi, quand la brise tomba, nous étions déjà sous l'ombrage des palmiers du rivage.

Nous ne tardâmes pas à trouver le sentier qui conduisait au village à travers les plantations d'orangers et de papayers ; nous le suivîmes d'un pas allègre, et, de temps en temps, nous y rencontrions des Indiennes portant des jarres et des gourdes remplies d'eau. Elles répondaient à nos joyeux saluts par des signes de tête, marchant silencieusement et tristement à la manière de leur race.

Le village où nous fîmes halte est un assemblage de huttes en roseaux, isolées les unes des autres par des clôtures impénétrables en cactus ou ananas sauvages, avec l'annexe d'une petite cuisine. Nous pouvions y entrevoir des filles demi-nues, couronnées de brillantes fleurs, occupées les unes à moudre des grains de maïs, les autres pétrissant la pâte des « tordillas ». Les hommes étaient couchés dans leurs hamacs, les uns fumant, les autres endormis ou attendant le sommeil en rêvant à l'époque où leurs ancêtres formaient un peuple libre, fier lui-même de ses ancêtres ; car, depuis quelque temps, les dernières révolutions de l'Amérique méridionale ont réveillé la mémoire du passé, et Juarez n'est pas le seul Indien qui espère la résurrection de l'empire mexicain ou peut-être de cette république de Ttascala qui, par son alliance avec Cortez, trahit la nationalité indienne. Non, Juarez n'est pas le seul qui ait conçu cette espérance ; il en est cent autres qui, comme lui, comme Carrera, Gardiola, Martinez, etc., etc., ont prouvé qu'ils pourraient jouer un rôle dans un gouvernement après l'avoir joué dans une insurrection.

La lune se leva au moment où nous passions devant l'église, construite en terre et couverte de tuiles rouges, avec un porche, gardé à droite et à gauche par une ancienne idole, terrible à regarder sur son piédestal formé des pierres ayant servi jadis d'autel arrosé par le sang des sacrifices. Nous ne fîmes halte qu'en dehors du village, sous un abri, qui me fit dire à mon compagnon :

« Ce lieu ne vous semble-t-il pas fait pour le repaire d'un tigre ? Les petits Indiens ne doivent pas être une chair moins tendre sous la dent que les petits blancs.

— Vous avez deviné, me répondit Jebb. J'ai entendu raconter, en effet, qu'un tigre y fit halte une fois comme nous, et s'en alla le lendemain. Ce ne fut qu'une courte visite; mais les habitants d'Ometepec ne l'ont pas oublié.

— Fit-il un grand carnage ?

— C'est une étrange histoire que je vais vous raconter :

« Voilà l'endroit où le tigre s'était tapi, et c'est là-bas qu'on l'aperçut tout à coup, rampant à travers le vallon, jusqu'à ce que d'un bond il franchit la dernière distance entre lui et ceux qui le regardaient...

» Vous savez, continua mon compagnon, que je n'approuve ni la flibusterie en général, ni William Wacker, le plus fameux des flibustiers modernes. Mais je n'en avais pas moins des amis qui, pensant autrement que moi, s'étaient emmêlés dans la troupe de Wacker, entre autres un vaillant jeune homme venu d'un des Etats de l'Ouest, oui, un très vaillant et noble jeune homme, enthousiaste d'une mauvaise cause, et prêt à sacrifier sa vie pour la défendre. Il fut un des cinquante-cinq braves qui combattaient à Rivas, où il fut grièvement blessé, fatale chance qu'il eût à subir pendant toute la durée de la guerre. Enfin dans une des escarmouches à La Vergen, il fut si maltraité par les habitants de Costa-Rica, que Walker l'envoya ici pour se rétablir, car vous devez savoir qu'Ometepec était l'hôpital principal des flibustiers et le refuge de leurs femmes et de leurs enfants.

» Je n'ai pas à vous apprendre la cause de l'hostilité soudaine qui se manifesta chez les Indiens de cette île avant que leurs visiteurs eussent été longtemps parmi eux. Cette hostilité devint si envenimée, qu'elle finit par se changer en haine furieuse, et, une nuit, que les arrogants flibustiers étaient endormis, les Indiens de Pueblo-Grande descendirent à Ometepec et les égorgèrent tous dans leur lit. Cette race est sujette à des accès de démence sanguinaire, et il en résulte des scènes épouvantables de carnage. En cette occasion, les barbares exécutèrent leurs victimes avec un incroyable sang-froid, comme s'ils accomplissaient un acte judiciaire, et sans avoir plus de pitié des malades de l'hôpital que des soldats valides qui en défendaient les abords. Soldats et malades ne succombèrent pas tous sans résistance ; mais, accablés par le nombre des assassins, ils n'eurent que la consolation d'avoir vendu chèrement leur vie.

» Scott (ainsi se nommait mon pauvre ami) survécut un des derniers. Si jeune, si beau et s'étant montré si brave, il intéressa si vivement les femmes indiennes qui avaient suivi leurs maris, qu'elles s'écrièrent d'une voix unanime : « Epargnez-le, » au moment où trente bras armés étaient levés sur lui. Les guerriers hésitèrent, et ils l'auraient épargné probablement, quand un péon, Ramon Salva, intervint et s'écria à son tour : « Non, non, Dieu n'a pas sauvé l'âme de cet hérétique Yankee et nous aurions pitié de son corps ! » Les autres hésitant encore, et les femmes répétant leur cri de merci, le fanatique s'avança par derrière Scott et lui fendit le crâne par un coup si violent, qu'entraîné par sa propre impulsion, il tomba avec sa victime et ne put se relever lui-même, s'étant donné une entorse. Aucun de ses compagnons ne se pressait pour le relever, et ils l'eussent laissé là, s'il n'avait eu deux frères et deux sœurs qui, en le désapprouvant, vinrent à son secours pour l'aider à gagner une hutte voisine où il y avait un hamac dans lequel ils le couchèrent pour le transporter à Pueblo-Grande.

» Le jour était à son déclin, mais le soleil éclairait encore l'éminence sur laquelle j'ai appelé ce matin votre attention : ils la gravissaient péniblement, sans répondre aux gémissements que la souffrance de son entorse ou le remords peut-être arrachaient de temps en temps à Ramon Salva. Tout à coup, les deux femmes ayant tourné la tête, poussèrent un cri d'alarme : elles avaient aperçu un tigre qui suivaient leurs traces en rampant, un tigre, car c'est bien « tigre » aussi que peut s'appeler le jaguar, et celui-ci était un jaguar de la plus haute taille. Au cri des femmes il cessa de ramper et se mit à trotter, arrivant la tête haute et les yeux étincelants, sans plus s'inquiéter des hommes que des femmes, quoique les deux Indiens, dans un premier mouvement, se mirent à brandir leurs machetes. Il faut plus de deux hommes, il en faut plus de quatre et de huit pour arrêter un tigre :

aussi, quand celui-ci n'était plus qu'à cinquante pas, Indiens et Indiennes prirent également la fuite, laissant par terre Ramon Salva, qui cherchait à se dégager des mailles du hamac. L'animal lui adressa un rugissement au moment de l'atteindre, bondit sur lui, et avec sa puissante mâchoire lui fracassa le crâne, comme, dix heures auparavant, Salva avait fendu le crâne du pauvre Scott. Puis, le saisissant par une épaule, il l'emporta de l'autre côté de la montagne, où ses traces furent perdues...; plus jamais on ne retrouva les traces de Ramon Salva. C'est l'unique fois que j'aie entendu parler d'un tigre qui serait venu si près du village d'Ometepec. Mais ils sont nombreux dans l'île et ils sont noirs. »

« Ce Ramon Salva n'eut que ce qu'il méritait, dis-je; mais les attaques des bêtes féroces ne sont pas toujours un hasard ou une coïncidence fortuite : un tigre a toujours choisi sa victime avant de quitter son repaire, et, quoiqu'il ne refuse pas d'en faire d'autres, s'il en rencontre sur son chemin, ou, plus rarement par un caprice de cruauté, généralement, il commence d'abord par s'assurer de la proie qu'il avait en vue quand il se mit en campagne.

— C'est assez vrai, répondit mon ami, et Manuele pourrait nous citer un curi ux exemple de la persistance avec laquelle un jaguar suit son idée première. Allons, Manuele, raconte-nous l'histoire du tigre noir qui vous assiégea dans l'île de Zapatero. »

Manuele le péon ne se fit pas prier et nous fit un récit qui, plus qu'aucune autre histoire à ma connaissance, montre de quel courage et de quelle ingénieuse patience est doué le jaguar ou tigre noir, animal plus redoutable peut-être encore que son frère le tigre tacheté. Ayant pu visiter moi-même, quelques jours après, le théâtre de cette aventure, je puis essayer de le décrire en guise d'introduction.

L'île de Zapatero, comme la plupart des îles du lac de Nicaragua, est un volcan aujourd'hui éteint. Cette île était autrefois très peuplée, offrant à ses habitants un terroir aussi fertile que celui d'Ometepec, quoique, lorsque nous la visitâmes, nous n'y trouvâmes plus d'autres habitants que deux ou trois vaqueros, chargés de la garde d'un bétail exposé aux attaques des pumas et des jaguars. Ces bergers, à demi-sauvages comme leurs bêtes, ont pour demeure de grossières cabanes en charpente solide et couvertes d'une épaisse toiture en mottes de gazon. On les entoure, en outre, d'une haute haie d'acacias épineux, clôture qui ne suffit pas toujours pour protéger l'habitation et le troupeau contre les coups de vent, véritables typhons dans les équinoxes. Nous en eûmes un échantillon lors de notre visite, lorsque nous fûmes forcé de chercher un abri dans une de ces cabanes de vaquero, plaignant les pauvres chevaux, mules, vaches et taureaux, qui, instinctivement, se réunissaient en groupe de vingt ou trente bêtes, les têtes tournées vers le centre du groupe et présentant la queue au vent.

En me voyant promener des regards inquiets tout autour de notre refuge, ébranlé par la rafale comme une coque de navire quand souffle la tempête, le péon Manuele me dit :

— Senor, nous sommes dans la même hutte où eut lieu l'aventure dont je vous fis le récit dans notre excursion à Ometepec, et vous pouvez encore voir les marques de la griffe du tigre sur le bois de la porte.

Il y a de cela quatre ou cinq ans (je vais répéter maintenant le récit de Manuele), j'avais un ami nommé Joaquin, vaquero dans l'île de Zapatero, dont le camarade fut pris d'une mauvaise fièvre qui l'obligea de quitter l'île. Joaquin, apprenant que j'étais à Ometepec, me fit proposer d'aller remplacer, pendant quelque temps, le malade, et moi, trouvant la paye bonne, j'acceptai. Je passai ainsi cinq ou six mois dans l'île de Zapatero... Ah! croyez-moi, senores, pour savoir ce que c'est que la solitude, il faut avoir vécu en vaquero dans une île inhabitée. Combien de fois je me suis assis sur le seuil de ma hutte, seul, en l'absence de Joaquin, et contemplant le pâturage, qui est toujours gris et jamais vert! Combien de fois j'y restais plongé dans un demi-sommeil, croyant entendre des voix mystérieuses, croyant voir passer et repasser des fantômes! Je finis par entendre et voir réellement des êtres étranges; je finis par leur adresser la parole et regretter leur disparition; mais le silence lui-même ne me déplaisait pas. Je m'interrogeais alors, et je rêvais tout éveillé, heureux d'oublier le monde réel. Oui, lorsque je quittai l'île, ce ne fut pas sans un vrai chagrin, et, de temps en temps, je m'y transporte encore en imagination, pour m'y retrouver seul ou causant amicalement avec mon camarade Joaquin.

Un soir que je l'attendais tranquillement pour souper, il survint tout à coup en criant « A moi, Manuele! » Et, ouvrant brusquement la porte, il la referma aussitôt, mettant la barre de bois et appuyant son épaule comme pour en doubler la résistance. Un premier choc, puis un second, plus énergique que le premier, me parurent justifier cette précaution. Il n'y en eut pas un troisième.

— Gran Dios! mon ami, demandai je alors à Joaquin tout tremblant, qu'y a-t-il? que t'est-il arrivé? Tu es pâle comme un mort; ta veste est toute déchirée, et le cuir de tes guêtres aussi, comme si tu avais passé à travers la haie.

— Un tigre noir! répondit-il, un tigre noir! qui m'a poursuivi à travers la savane, quoique je lui ai abandonné mon cheval, qui était épuisé de fatigue... Mais il n'en veut qu'à moi paraît-il... Ecoute...

J'écoutai et j'entendis le rugissement du tigre de l'autre côté de la porte; puis, sur la porte même, le grattage de ses griffes, qui, en quelques minutes, se montrèrent de notre côté. Je saisis alors ma machete et je « rognai les ongles » à l'animal, puis-je dire; ce qui lui fit renoncer à se frayer un passage, mais non à pénétrer dans la hutte, car, au bout de quelques minutes encore, il était sur la toiture et grattait de plus belle. Heureusement, j'avais une carabine encore chargée, et, à travers l'ouverture pratiquée par le tigre lui-même, je lui logeai dans la tête une balle qui le fit dégringoler et lever le siège. Nous ne fûmes tout à fait rassurés que le lendemain matin. Armés de pieux ferrés, nous eûmes le courage de sortir pour poursuivre le tigre à notre tour dans sa retraite, de plus en plus enhardis par les traces de sang qui nous guidèrent jusqu'à l'endroit où Joaquin avait abandonné son cheval à l'ennemi; mais réellement l'« ennemi » n'en voulait qu'à Joaquin. Blessé mortellement, il était venu mourir à cinquante pas de cette proie dédaignée. Le cheval vivait et broutait en toute sécurité.

FRED. BOYLE'S (*Camp Notes*).



NOTES ET MOTS

Au confessionnal. — A une pénitente qui vient de passer une autre qui attend son tour.

— Psitt! hé! Eveline... Eh bien, qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Qu'il fallait me réconcilier avec mon mari.

— Pauvre femme!

Eveline, les dents serrées, l'œil chargé de menaces. — Pauvre homme!

.˙.

Une grosse dame à une petite demoiselle :

— Soyez gentille, ma bonne petite X***, et mettez-vous au piano.

— Oh! madame... madame...

— Ne vous faites pas prier... Moi, j'aime tant à causer pendant qu'on fait de la musique.

.˙.

(Note trouvée à la bibliothèque Sainte Geneviève).

Jacques Casquin, peintre et dessinateur, ayant travaillé en 1759 dans l'église du monastère de..., avait demandé 78 florins pour le solde de son compte. L'abbé trouva la somme exagérée et réclama une note détaillée qui lui fut donnée de la manière suivante :

Corrigé et verni les dix commandements de Dieu	5 florins.
Embelli Ponce-Pilate et mis un nouveau ruban à son bonnet	3 —
Remis une queue neuve au coq de saint Pierre et raccommodé sa crête	2 —
Rattaché le bon larron à sa croix et remis un doigt neuf	4 —
Remplacé et doré l'aile gauche de l'ange Gabriel	4 —
Lavé la servante du grand prêtre Caïphe et mis du cramoisi sur ses joues	5 —
Renouvelé le ciel, ajouté deux étoiles, doré le soleil et nettoyé la lune	7 —
Ranimé les flammes du Purgatoire et restauré quelques âmes	6 —
Remis une queue neuve à Lucifer, raccommodé sa griffe gauche et fait plusieurs choses neuves pour les damnés	4 —
Rebordé la robe d'Hérode, lui avoir remis les dents et rajusté sa perruque	2 —
Rapiécé la culotte en cuir d'Anne et mis deux boutons à sa veste	6 —
Mis des guêtres neuves à Tobie fils voyageant avec l'ange Raphaël et une courroie neuve à son sac de voyage	6 —
Nettoyé les oreilles de l'âne de Balaam et l'avoir referré	5 —
Remis des pendants d'oreilles à Sarah	2 —
Mis un caillou dans la fronde de David, grossi la tête de Goliath et reculé ses jambes	3 —
Remis des dents à la mâchoire d'âne de Samson	3 —
Goudronné l'arche de Noé et donné à cet homme juste une nouvelle paire de manches	6 —
Rapiécé la chemise de l'enfant prodigue, lavé les porcs et mis de	

l'eau dans leur bac	3	—
Remis une anse à la cruche de la Samaritaine	2	—
		——
Total	78 florins.	

Ce menu a son éloquence ; une note ne ferait qu'en gâter la trop naïve explication.

LES CHASSES D'AFRIQUE

(*Suite.*)

—

LE BUFFLE

V

A ce moment, une de ces longues et innombrables épines qui couvrent le sol au-dessous de certains arbres m'entra dans le pied par un endroit faible de ma chaussure. Tandis que je m'occupais de la retirer, fort soucieux de ne pas y laisser la pointe, j'entendis deux coups de feu à ma droite, et, ayant levé la tête, j'aperçus un buffle qui traversait la clairière à deux cents pas de distance. L'épine vint, naturellement sans la pointe ; mais cela ne m'empêcha pas de courir de toute ma vitesse vers l'animal. Il y avait sur la gauche, et par conséquent beaucoup plus près de lui, un chasseur et deux jeunes nègres qui n'auraient pas réussi à l'arrêter si un chien qui nous accompagnait ne lui eût mordu les talons. Cette provocation le fit retourner, et une seconde après le chien gisait sur le dos en hurlant d'un ton lamentable, tandis que le buffle, le nez en l'air, fondait sur le chasseur. Celui-ci, au lieu d'attendre qu'il fût à bonne portée pour lui loger une balle dans la poitrine, tira trop vite et de trop loin. La balle ne fit qu'égratigner la corne, sur quoi mon homme se hâta d'escalader l'arbre le plus voisin. Au moment où il semblait hors des atteintes du buffle, la branche à laquelle il était accrochée se rompit, ce qui le fit descendre à moitié chemin. Ses jambes effleurèrent le museau de l'animal, qui, lancé à une allure très rapide, n'en avait pas moins vu la position critique de son adversaire, et se retourna aussitôt qu'il put pour courir sur lui. Je n'étais plus qu'à trente pas de la scène, toujours courant. Je m'arrêtai, et mon coup de feu, dirigé à l'épaule, le fit changer de direction ; mais il aperçut alors les deux jeunes Cafres uniquement armés de leurs assagais, et sa fureur se tourna contre eux. Comme il n'y avait aucun arbre à leur portée, et que j'étais le seul qui eusse un fusil chargé, il les eût atteint infailliblement, si je ne leur avais crié de venir vers moi. Lorsque l'animal lancé à leur poursuite fut à dix pas du buisson derrière lequel je me trouvais, je lui envoyai en plein cœur une balle qui le tua roide. En l'examinant, nous découvrîmes que le projectile de la veille, au lieu d'avoir brisé l'épaule, comme l'avait prétendu le chasseur, avait à peine endommagé une jambe de derrière, ce qui valut force railleries à l'auteur de la blessure.

VI

Il serait difficile de préciser l'âge jusque auquel vivent les buffles. On a signalé de vieux solitaires connus pour tels pendant douze ans ; mais il me paraît probable que le terme normal de leur vie n'est pas au-dessous de trente. Je ne puis donner à cet égard que des conjectures, attendu que parmi les centaines de buffles morts qui sont passés sous mes yeux, pas un n'était arrivé à la fin de son existence par des causes naturelles. Les lions expliquent suffisamment cette circonstance ; car tout animal malade, faible ou démonté, devient infailliblement leur proie. Le nombre de ces ruminants du désert décroît de jour en jour ; chaque jour ils se retirent un peu plus loin, décimés par le fusil des chasseurs, et je ne serais pas surpris qu'avant peu, ils devinssent plus rares que ne le sont aujourd'hui les éléphants. Les buffles ont deux ennemis acharnés : le lion et l'homme. Le premier les poursuit tout le long du jour ; il tue quelquefois et blesse souvent. Le second se met en chasse à la nuit, et, à moins qu'il n'ait fait prise, ne cesse qu'à l'aurore ; ce qui n'empêche pas le lion, lorsqu'il est pressé par la faim, de chasser en plein jour, et l'homme de passer les nuits à l'affût dans le voisinage des abreuvoirs. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans les lieux où autrefois les troupeaux de cent têtes n'étaient pas rares, on ne trouve plus aujourd'hui qu'une dizaine de têtes en tout.

Leurs habitudes sont à peu près celles des autres herbivores. Ils paissent, se couchent et vont boire à intervalles réguliers. Vers le lever du soleil, ils boivent suffisamment pour se garantir de la soif pendant la longue chaleur du jour, après quoi ils gagnent le couvert qui doit abriter leur sieste ; c'est généralement, en été, l'endroit le plus élevé et le plus exposé à la brise ; en hiver la jungle la plus épaisse. Ils se gîtent le plus près de l'eau qu'il leur est possible, et lorsque le soleil se couche, quelquefois plutôt, ils vont boire et se baigner avant de paître, ce qu'ils font en décrivant un vrai labyrinthe de traces. Puis ils se reposent et ruminent pour pacager de nouveau, revenir boire, et ainsi de suite journellement. C'est la coutume des chasseurs, lorsqu'ils se trouvent près de quelque terrain élevé, d'y monter à la première heure, et s'il y a des buffles dans le voisinage, ils peuvent les suivre de l'œil jusqu'à leur gîte.

Il est très important pour le chasseur de connaître les habitudes de ces animaux. La pratique lui enseigne à distinguer les traces du matin de celles du soir, et lui apprend si elles sont antérieures ou postérieures au moment du pacage. De cette appréciation plus ou moins correcte dépend la durée de la poursuite, qui peut se terminer en une heure ou se prolonger beaucoup plus, suivant qu'il a bien ou mal jugé. Dans la saison chaude, le trajet du matin est ordinairement assez long pour les buffles, vu qu'il ne leur est pas facile de trouver un endroit également frais et abrité. Lorsqu'on les trouve couchés à l'ombre, il n'est pas toujours aisé de les pousser vers la jungle, où on les tire plus commodément ; c'est même presque impossible lorsqu'il s'agit d'un troupeau de dix ou quinze têtes. Les grands troupeaux ne se troublent pas à l'approche de l'homme, surtout si c'est un Européen. Ils le laissent souvent approcher à cent cinquante pas, se tiennent serrés en masse, la tête baissée, et l'attendent de pied ferme. Ils agissent de même à l'égard du lion. S'ils chargent sur l'un ou sur l'autre, ils ne le font qu'en masse. En règle générale, un buffle, même blessé, ne s'avancera jamais seul hors du troupeau, dans le découvert. Le vrai caractère de l'animal ne se révèle que lorsqu'il est vivement traqué dans ses repaires favoris, c'est-à-dire dans les fourrés d'épines ou dans les roseaux.

Une balle entrant n'importe où peut causer une blessure mortelle ; tout dépend de l'angle suivant lequel elle est tirée. En général l'épaule, si l'animal court par le travers, le flanc s'il s'éloigne en trois quarts, la racine de la queue s'il présente la croupe, sont des places excellentes à viser. Dans certaines conditions, la tête offre le but le plus sûr. La femelle possède un front large dont tous les points sont pénétrables à la balle ; mais il ne faut pas oublier qu'elle porte toujours la tête droite, et que, à moins qu'elle ne paisse ou qu'elle ne vienne juste en face, la balle est susceptible de glisser. Les taureaux, au contraire, sont à peu près invulnérables dans cette partie. Un coup dans l'oreille ne leur fait souvent pas plus d'effet que la piqûre d'une mouche, et ils se contentent de secouer la tête comme pour chasser un insecte importun. Il y a bien, à la vérité, au-dessus des yeux, une surface d'un demi pouce carré où une balle peut le tuer roide ; mais c'est une chance presque miraculeuse que d'y pouvoir viser juste. Toutefois, il n'est pas sans exemple qu'une balle à la tête l'étourdisse complètement ; je puis en citer un cas qui m'est personnel. Ayant un jour rencogné un de ces animaux dans une jungle, je le visai à l'oreille et il tomba sur le coup. Le croyant mort, le Cafre qui m'accompagnait et moi nous nous mîmes à fumer tranquillement. Au bout de quelques minutes, nous l'entendîmes souffler. Je me levai, et pour m'assurer de lui, je lui tirai un second coup dans l'autre oreille. Le souffle cessa et je retournai finir ma pipe, après quoi je me mis en devoir de recharger. Mais voilà qu'au moment où je mesurais ma poudre, l'animal bondit entre nous deux. Il passa comme un trait, étant encore heureusement trop étourdi pour nous apercevoir. Nous ne le revîmes plus, bien que l'ayant suivi fort longtemps à la piste, et je ne doute pas qu'il en ait réchappé. Je pourrais citer bon nombre de cas d'un buffle ressuscité longtemps après qu'on l'avait cru mort. Il est arrivé que le chasseur, après lui avoir coupé la queue, selon l'usage, et l'avoir apportée au camp comme témoignage de sa prise, n'a pas retrouvé sa bête lorsqu'il est revenu avec du monde pour la dépecer ; et l'on m'a raconté le fait d'un taureau qui se releva au moment où on lui ouvrait la poitrine pour voir s'il était gras.

Un buffle se sauvera avec une épaule fracturée, surtout si la fracture est dans la partie haute ; mais jamais, ou rarement, avec une jambe cassée. La meilleure place pour l'achever est entre les cornes, derrière la tête.

L'extrait suivant de mon journal contient encore un fait qui prouve la ténacité de la vie chez ces quadrupèdes.

« 3 *juin*. Vieux scélérat de solitaire trouvé aujourd'hui dans le Daka. J'avais envoyé deux messagers dans le Zululand, et pendant qu'ils traversaient cette jungle, le buffle les a chargés. Ils ont grimpé sur des arbres et ne se sont sauvés qu'à grand'peine. Umdumela l'ayant appris, s'est mis aussitôt à sa poursuite, accompagné de quatre ou cinq chasseurs, tous plus ou moins malades et restés au camp pour ce motif. Quant à moi, j'y suis cloué à mon grand regret par ma blessure au genou (celle dont j'ai raconté l'origine). Ils n'ont pas tardé à trouver la trace ; mais les deux messagers avaient fait un tel rapport sur la férocité de l'animal, que tous les hommes se sont éclipsés au premier bruit, hors un qui est resté avec Umdumela. Lorsque la tête

a fondu sur eux, le premier l'a attendue bravement jusqu'à ce que son museau ait presque touché le canon du fusil. Par malheur, le fusil a raté, et il eût été certainement embroché, sans l'intervention d'Umdumela qui l'a sauvé par un coup heureux. Mais il a été renversé et fort meurtri, et Umdumela, au lieu de suivre le buffle, a dû le ramener au camp en assez mauvais état. Le vieux mécréant empêche les garçons d'aller chercher du bois dans la jungle : il faudra le tuer demain matin.

A. V.

(A suivre.)

PETITES NOUVELLES

M. Vaucorbeil a engagé, pour trois années, M. Luckx, premier prix du Conservatoire de Bruxelles, et élève, à Paris, de M. Flégier. M. Luckx s'était fait remarquer, cet hiver, aux concerts Colonne. Il partagera avec M. Dubulle l'emploi de basse profonde à l'Opéra.

— M. de La Rounat vient de réengager MM. Keraval et Sicard, le premier dans l'emploi des premiers comiques; le second dans l'emploi des premiers rôles.

Nous disons « réengager », parce que ces deux artistes ont déjà fait partie pendant trois ans de la maison.

— Mlle Angèle Legault, qui appartenait dernièrement à l'Opéra-Populaire, vient d'être engagée par M. Carvalho à l'Opéra-Comique, où elle jouera les Dugazon, concurremment avec Mlle Lucie Dupuis.

— Le musée du Conservatoire vient d'être enrichi d'un objet assez curieux : le bâton de mesure avec lequel Verdi a conduit la première représentation d'*Aïda*.

— Le théâtre des Nations, mis hier en adjudication pour la seconde fois depuis la mort de l'infortuné M. Bertrand, a trouvé acquéreur au prix de 40,050 fr.

L'adjudicataire est M. Ballande, directeur du Troisième-Théâtre-Français.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT

Paris.— Imprimerie P. Dubreuil, rue des Martyrs, 18 et 18 bis

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal de Voyages*. — Sommaire de la 1007ᵉ livraison (24 avril 1880). — Le Laos et les populations sauvages de l'Indo-Chine, par M. le docteur Harmand. — 1877. — Texte et dessins inédits. — Dix dessins de Eugène Burnand.
Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

—

Dimanche prochain, 2 mai 1880, *Grandes Eaux à Versailles* et *Grandes Eaux à Saint-Cloud.*
Billets d'aller et retour.
Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

PARIS-PORTRAIT
ANCIEN PARIS THÉÂTRE

DRAME

OPÉRA-COMIQUE

COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie Cliché DAGRON

TRAGÉDIE

MUSIQUE

Mlle DALBRET

rôle du page
(dans *Jean de Nivelle*)

SEPTIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 364

PARIS : 30 cent. — DÉPART : 35 cent.

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi
Du 6 au 12 Mai 1880

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 f



CCCLXIV

—

Mlle DALBRET



eune et jolie, la nouvelle pensionnaire de l'Opéra-Comique est appelée à prendre un rang élevé avant peu de temps. C'est pourquoi nous consignons ici sa première étape dans la carrière lyrique.

Mlle Dalbret est de celles qu'on remarque au premier jour, même dans des rôles secondaires. C'est ainsi que dans la *Flûte enchantée*, nous l'avons applaudie dans un de ces petits rôles épisodiques, qui prennent sous la plume de Mozart une importance considérable.

Une tentative dans les *Dragons de Villars* a réussi complètement à la jeune débutante. Elle a pu montrer qu'à côté de sa belle voix, bien assise, d'une émission facile et franche, elle possédait un talent de comédienne.

Dans *Jean de Nivelle*, la pièce du jour à l'Opéra-Comique, Mlle Dalbret a plu beaucoup sous son costume de page. La souplesse de sa nature, son savoir musical sont aujourd'hui bien établis; nous sommes en présence d'une artiste, nous en saluons l'apparition. Dans quelques années, quand nous l'aurons suivie dans sa carrière, comme elle le mérite, nous relaterons certainement ses nombreux succès.

FÉLIX JAHYER.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

I

.... Une grande chambre toute blanche; un berceau ouaté qu'ombrage une branche de buis si épaisse qu'elle pourrait le garantir du soleil.

Une bergère pour l'aïeule, une chaise basse pour la berceuse, un bain couvert de feuilles de roses pour que l'enfant n'ait pas peur de l'eau. Une commode de marqueterie entr'ouverte, d'où s'échappe un parfum de violette; on y voit, rangés fièrement comme pour être passés en revue, les flanelles discrètes, les tissus de lin qui attendent l'heure de leur service. Sur une toilette, des éponges dorées qui se dilatent à l'air tiède de la chambre.

A la boiserie sculptée des murs, le portrait d'une pâle accouchée, sur lequel s'étend un chapelet de lapis qui semble, par souvenir, dire tout seul ses dizaines; un crucifix d'ivoire, puis sainte Thérèse, patronne de l'enfant, et l'image du Roi, sous laquelle est un mot de samain; dans un coin de la pièce, un carré de tapis si épais, si moelleux, qu'il est certain qu'en l'apprêtant ainsi, on a voulu que l'enfant qui s'y roulerait ne sentît point encore qu'il était sur la terre.

Dans la grande cheminée que voile le fin réseau d'une grille dorée, une flamme qui a l'air d'être un feu de joie, et qui répand dans la chambre des senteurs de résine et de genêts. On entend une sorte de berceuse douce et monotone; quand la nourrice se tait, l'enfant crie.

A un porte-manteau, les riants atours du nouveau-né: la souple capeline de satin blanc, la longue pelisse de cachemire, sorte de manteau royal qui l'enveloppe toute entier; le voile tissé des fils de la Vierge, le couvre-pieds de soie qui sert aussi de couverture de voiture; le bonnet paré que décore une élégante cocarde; l'ample ombrelle qui doit servir de tente; le petit châle qu'au moindre souffle du vent on tourne au col.

On dirait une garde-robe de poupée?... Mais! nul n'a envie de sourire à l'aspect de ce porte-manteau: les vêtements des enfants ont quelque chose des ornements de l'autel...

—

II

Le petit lit, qui a l'air d'une boîte à gants, succède au berceau; près du vieux fauteuil la table à ouvrage de l'aïeule sur laquelle sont posés un tricot commencé et une bonbonnière. Sur la toilette le hochet mordillé attaché à un ruban de taffetas blanc; à terre, çà et là, les premiers jouets; ce chat la faisait trembler, puis peu à peu elle s'est prise à l'aimer; un livre d'images; le défilé du Jardin des Plantes qu'elle regarde en ayant l'air de méditer profondément. A quoi pensent ces nouveaux venus parmi nous? Dans un rayon de soleil un ballon qui voltige comme une bulle de savon; sur une table un bouquet de fleurs que l'enfant respire ave les mines les plus comiques du monde; tout autour de la chambre, un chemin de tapis sur lequel elle se traîne en entendant qu'elle marche.

Maintenant elle fait signe de la croix devant le crucifix et envoie des baisers au portrait de sa mère et à celui du Roi. Elle chante avec sa nourrice, mais toujours la même chanson par exemple. Et vous, berçeuse, ayez soin de bien choisir cette première chanson, car on vous la demandera longtemps... Nous sommes ainsi: nous aimons toute la vie qu'on nous répète la même chose...

Au porte-manteau, des vêtements moins majestueux, car il faut que l'enfant soit court vêtu pour essayer à marcher. On commence à la sortir bravement par tous les temps, et ce petit être, ce souffle de vie affrontera un moment chaque jour la bise ou le soleil. Cet été elle montrera ses bras et son col sur lequel reposent des médailles bénies.

—

III

Quelques mois après enfin, on croit qu'elle parle, on croit qu'elle marche. Elle a compris ceci, elle a dit cela: temps, heureux où les cœurs qui veillent lisent tout ce qu'ils désirent.

Elle marche; elle est un personnage; elle commence à ressembler aux siens; l'aïeule croit revoir la fille qu'elle a perdue; le père se plaît dans la chambre de l'enfant et s'oublie à regarder cette miniature dont la physionomie exprime déjà des répugnanes et des goûts...

Elle parle; elle dit tout ce qu'elle veut et sait déjà garder le silence quand on lui demande de parler. La chambre commence à être encombrée par la féerie des joujoux: la poupée favorite fait désormais partie de l'humanité; elle est la compagne toujours choyée, tandis que les jeux, le mouton bêlant, la respectable arche de Noé, sont pris et quittés capricieusement.

—

IV

L'enfant fait sa prière devant le portrait de sa mère et sait prononcer distinctement le nom des fermes de ses domaines. Elle chante *Pauvre Jacques* et connaît ses lettres, des alphabets maltraités qui gisent dans la chambre en font foi.

Elle va à l'église pour présenter le pain bénit, et il faut voir de quel œil attendri la grand'mère la suit; le bedeau porte le cierge pour elle, et le curé presse presque la cérémonie, de peur qu'elle ne la trouve trop longue.

A sept ans elle se confesse; la contrition ne lui manque pas, mais c'est le péché qui est absent!

A onze ans elle fait sa première communion; alors on la met en possession de l'appartement de sa mère, et cette année-là elle assiste la veille de Noël à la messe de minuit; ce sera jusqu'à son mariage le seul jour qui la trouver debout après neuf heures.

L'année d'après l'aïeule commence à lui apprendre l'histoire de sa maison; et

d'abord la mort des guerriers. Ne faut-il point qu'elle sache les exploits de sa race? Du reste du monde, on ne lui dit rien. Puis la voix de l'aïeule devient plus lente... c'est qu'il faut parler de la Révolution... La jeune fille prête une oreille attentive au récit maternel; la mort du champ de bataille est celle des gentilshommes, et l'enfant ne voit que la victoire.... Mais... la grand'mère, hélas! pleure en nommant ceux des leurs qui sont morts révolutionnairement... et l'enfant fait comme elle. On lui explique ce que c'est que l'échafaud...

La jeune fille sait maintenant qu'il y a des méchants...

On lui enseigne la charité; elle apprend qu'elle est riche; mais la richesse ne lui représente point autre chose que le devoir de donner; et elle est tentée de se trouver pauvre s'il reste une infortune auprès d'elle.

—

V

Mais voici les quinze ans et leur activité. Elle est partout; dans le grand château dont les salles sonores créent des échos à sa voix; dans les jardins où les fleurs se tendent vers elle; dans les prés, dont l'herbe se redresse sous ses pas; dans les blés que dépasse déjà sa tête de nymphe. Son appartement agrandi a maintenant une salle d'étude; le piano, l'orgue la réclament tour à tour; partout des fleurs; elle peint les plus belles. Elle va de la chapelle dont elle est sacristine au salon des archives où elle annote, sous la dictée de la grand'mère et de sa jeune écriture effilée, d'antiques et poudreux parchemins. La journée est toujours trop courte pour tout ce qu'elle veut faire; puis ne faut-il point visiter les pauvres? Elle va les voir parce qu'ils sont pauvres; elle reste longtemps chez eux s'ils sont malades.

Au retour, quel gai récit de tout ce qu'elle a fait; et le soir, la tête appuyée sur les genoux de l'aïeule, elle questionne sur tout et toutes choses. La voix cassée et affaiblie de la grand'mère et la voix pleine de sonorités et d'harmonie de la jeune fille sont si animées, qu'il semblerait qu'elles se soient quittées longtemps.

—

VI

Puis l'heure des seize ans arrive, heure plus silencieuse où l'on questionne moins, parce qu'on a déjà deviné bien des choses.

La voix a parfois de douces langueurs en chantant des cantiques; l'esprit a quelques distractions en disant l'office du saint du jour.

Elle ne lit jamais de roman pourtant; mais elle commence à aimer la solitude. Alors, son appartement est embelli encore; on prend pour le meubler tout ce qu'il y a de mieux dans le vieux manoir. Le portrait du Roi est fait au pastel de sa main; elle copie pour elle le gigantesque arbre généalogique de la famille, Sa toilette, quoique simple, est plus recherchée; un ruban dessine sa taille. une fleur étoile ses cheveux, et la robe de mousseline plus ample et plus longue entoure la jeune fille d'un nuage.

—

VII

L'éducation est finie: elle sait surtout le blason, la vie des saints et l'histoire du royaume de France. Elle prie pour les pécheurs sans savoir ce que c'est que le péché. Elle baise la main de sa grand' mère avant d'aller dormir et attendre l'avenir avec confiance.

Elle n'a jamais quitté le vieux château, croit que rien au monde n'est plus beau que lui, et ne songe point à l'abandonner jamais.

Les grands espaces à parcourir l'ont rendue forte et alerte. Elle sait qu'elle est très belle, mais n'en tire aucune vanité; elle croit qu'on doit être ainsi quand on est jeune; puis on lui dit qu'elle ressemble à sa mère, et c'est sa mère qu'elle trouve belle.

Un soir, sa grand'mère lui dit qu'on la mariera prochainement peut-être. Elle lui parle longuement du mariage, mais point du mari. Le mariage n'est-il pas un sacrement institué par Dieu comme tous les autres. Elle attend patiemment le futur qu'on lui annonce. Elle croit à un seul amour comme à un seul roi, comme à un seul Dieu... Son mari, sans aucun doute, n'aura aimé et n'aimera jamais qu'elle.

— N'est-ce pas, grand'mère?

L'aïeule a tant prié Dieu et la trouve si belle et si sainte, qu'elle croit pouvoir le lui promettre.

O Belle au bois dormant! quel est celui qui viendra vous éveiller?

ANGE BÉNIGNE.

LA LEÇON

Gontran n'aime pas le chocolat et moi je l'adore. Il faut vous dire aussi que tous les matins; j'aime à interrompre mes travaux, quels qu'ils soient, pour donner une leçon d'une heure à mon cher bébé. C'est le meilleur moment de ma journée. Botanique, zoologie, entomologie, voyage, j'apprends à bébé ce qu'on apprend si peu dans les collèges et qui a pourtant son utilité. J'ai toujours un livre à *images* ouvert devant moi. Il lit et il voit; je lui explique ce qu'il ne comprend pas; il me fait des observations qui nous entraînent souvent bien loin, et l'heure s'écoule, pas ennuyeuse pour lui, douce pour moi et rapide pour nous deux.

Gontran a onze ans; voilà sept ans que nous causons de la sorte tous les matins; vous le voyez, nous sommes déjà de vieux amis.

L'autre jour enfin je l'appelle pour prendre sa leçon; il entre dans mon cabinet un gros sac de chocolats à la main.

— Petit père, je sais que tu l'aimes bien, le chocolat, voici pour toi.

Je me rappellai aussitôt qu'il ne l'aimait pas; je ne lui en sus que plus de gré de l'intention; car, s'il ne l'aime pas, moi je l'adore, et quand j'ai un sac de chocolats à ma portée, il est bien rare que je ne le vide pas.

— Or, ça, monsieur Bébé, dis-je magistralement à mon fils, tout en croquant une pastille, nous allons reprendre nos travaux; j'aime à espérer que tu te montreras docile et attentif. Par où veux-tu commencer?

— J'ai terminé ce matin une pièce en un acte pour faire jouer à mes marionnettes sur le théâtre que tu m'as donné. Je vais te la lire.

— Non, plus tard. Reprenons plutôt ce cours de botanique que nous n'avons pas eu le temps d'achever cet été à la campagne Où en sommes-nous resté?

— Aux cucurbitacés, papa.

— En effet, assieds-toi et écoute-moi sans tourner les pouces. Le melon.

— Je te demande pardon si je t'interrompts, mon cher petit papa: as-tu écrit à la vieille Marie-Jeanne d'avoir bien soin de mes bêtes? Ce ne sont pas les cochons d'Inde qui m'inquiètent, mais je ne me consolerais pas de la perte de mes perdrix colins. Crois-tu qu'elles aient des petits au printemps?

— Morbleu! monsieur Bébé, veux-tu me laisser tranquille avec tes maudites bêtes.

— Mon petit papa, ne me gronde pas. Ce n'est pas ma faute si je les préfère au melon.

Ce mot me désarme. C'est vraiment remarquable, me dis-je à part, moi, comme l'intelligence de Gontran se développe; il a réponse à tout. Je parie que dans la pièce en un acte qu'il veut me lire, à côté d'enfantillages bien naturels, je vais trouver de fines observations et des mots tout à fait drôles. Ma parole d'honneur, je ne serais pas étonné qu'il fût très spirituel un jour.

Est-ce bien moi qui ai écrit ces dernières lignes? Mon dieu oui. J'aurais dû les effacer. Pourquoi? Chacun sait que les pères sont tous les mêmes; et grâce au ciel, je ne fais pas exception.

— Gontran, nous allons passer à la géographie. As-tu appris ce que je t'ai dit sur les découvertes de l'Amérique?

— Oh oui! Tu vas voir. Dis-moi, papa, qu'est-ce qui a découvert l'Amérique?

— Un Génois.

— Comment s'appelait-il?

— Christophe Colomb.

— Qui lui a donné des vaisseaux?

— Le roi d'Espagne. Tu sais, Gontran, en continuant ainsi, c'est moi qui prends la leçon et c'est toi qui la donnes.

— Cela prouve, petit père, que je suis plus fort que toi?

— Morbleu! monsieur Bébé, te moques-tu de moi.

— Oh! petit père...

Et le garnement versa le sac de chocolat sur

mon bureau et choisit ceux que je préfère pour me les offrir. Le moyen de se fâcher.

—

Ainsi le temps s'écoule et le chocolat diminue. Cependant la leçon n'est pas sans fruit pour mon fils. Il m'a très bien répondu à certaines questions difficiles que je lui ai faites. Il m'a encore offert son chocolat, j'en conviens; mais je le lui ai refusé dignement pour ne pas faire tort à mon déjeuner. Je dois avouer aussi qu'il prit la mappemonde pour jouer à la boule; mais j'ai insisté fortement pour qu'il la remît à sa place, et il a daigné y consentir, à la condition que de mon côté je consentirais à l'interroger sur la géographie. Il avait un but, le petit monstre!

— Soit! lui dis-je, je vais te questionner sur la carte de France que tu ne sais jamais.

— Oh! non! petit père, fais-moi faire plutôt un voyage autour du monde, c'est bien plus amusant.

— Soit encore! Eh bien! parle-moi de Magellan.

— Magellan, papa, était un Portugais qui découvrit une nouvelle route pour aller aux Indes.

— Très bien! Et sais-tu pourquoi les Européens déjà à cette époque allaient aux Indes?

— Oui, papa, c'était pour y chasser l'éléphant. Vois plutôt cette belle image. Est-ce que c'est bon à manger l'éléphant, dis?

— Je ne l'ai pas entendu dire.

— Alors on le chasse surtout pour s'emparer de ses défenses.

— Précisément.

— Avec lesquelles on fait des manches de couteaux, des ronds de serviettes et des dominos par le côté noir, mais le côté blanc?

— En effet!

Et monsieur mon fils, qui poursuit toujours son but, après avoir découvert un jeu de dominos dans le fond d'un tiroir, en étale les dés sur mon bureau.

— Vois donc, papa, comme c'est joli, l'ivoire.

— Papa, combien en prend-on?

— Six quand on est quatre, sept quand on est deux.

Ce n'est certes pas cela que j'aurais dû répondre. Mais pour mon malheur, j'ai deux faiblesses, le chocolat et les dominos, et mon fils, qui le sait bien, ne manque jamais d'en faire son profit. Je résiste tant que je peux... Quelquefois je l'emporte... mais souvent, hélas!..

— Voyons, cher enfant, laisse-là ces dominos et achevons notre voyage.

— Prends-en toujours sept, des dominos... ça n'est pas embarrassant pour voyager.

Je me mets à rire de la repartie de l'enfant... et là, vrai, ce n'est pas parce que c'est mon fils, mais convenez qu'il a répondu assez drôlement.

— Double-six! ajoute-t-il effrontément en bousculant tous mes papiers.

Voilà trois quarts d'heure qu'il travaille bien, me dis-je en moi-même, pour le récompenser il n'y a pas grand mal à céder à son caprice. Je prends donc sept dominos, et...

— Ah! Gontran, je n'ai pas de chance, je boude déjà.

Et la partie continue jusqu'au moment où Baptiste vient nous avertir que le déjeuner est servi.

— Quel dommage! fait Bébé à haute voix.

Et moi je répète tout bas: Quel dommage!

Eh! bien! ami lecteur, la leçon se passe ainsi presque tous les jours. Mon Dieu! qu'est ce que vous allez penser de moi?

F. F.

A NOS LECTEURS

Notre but, en entreprenant la publication de *Paris-Théâtre*, devenu depuis *Paris-Portrait*, était de former une collection aussi complète que possible des célébrités artistiques, littéraires et politiques de notre époque.

Cette publication vient d'atteindre la fin de sa septième année, c'est-à-dire que nous avons donné trois cent soixante-quatre portraits et autant de biographies de personnalités tenant le premier rang dans le monde du théâtre, de la littérature, des arts, de la science et de la politique.

La tâche que nous poursuivions nous paraît être arrivée à son terme.

A défaut d'autre mérite, on nous rendra cette justice que notre journal a été rédigé avec une entière bonne foi et un désintéressement absolu. C'est parce que nous ne voulons, en aucune façon, nous écarter de cette voie, ni publier des biographies de complaisance, ni donner des portraits par trop décolletés, que nous préférons cesser aujourd'hui cette publication.

Nous remercions sincèrement les lecteurs qui nous sont restés fidèles, et nous avons le ferme espoir qu'ils nous comprendront et nous approuveront.

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous tenons à la disposition de ceux de nos lecteurs dont l'abonnement n'expire pas avec ce numéro, le solde qui leur revient.

Ceux qui préféreraient recevoir, en échange, des numéros qui leur manqueraient, voudront bien en faire la demande à l'administrateur, passage Verdeau, 23.

La collection complète, formant chaque année un beau volume, sera expédiée, moyennant *huit francs* par volume, ou *cinquante francs* pour la collection entière des sept années, à toute personne qui en fera la demande.

LE BISON DES PRAIRIES

Toutes les fois que l'homme est devenu le plus fort, les grands fauves ont toujours été menacés d'un anéantissement plus ou moins complet. Tous doivent lui céder la place, depuis les hôtes les plus dangereux jusqu'aux espèces les plus inoffensives.

L'histoire du bison américain n'est autre chose que le martyrologue d'un de ces grands fauves. Son plus proche parent, l'aurochs de l'ancien monde, qui, à des temps peu reculés, errait sur la plus grande partie de l'Europe tempérée, ne survit plus que grâce à la judicieuse protection qu'on lui accorde dans les parcs du czar en Lithuanie, où, pour le moment, il compte encore quelques centaines de représentants. L'urus, qui, aux temps préhistoriques, existait sur une étendue bien plus vaste, et qui avait encore des survivants à l'époque des conquêtes de Jules César, ne se rencontre plus du tout à l'état sauvage, et n'a plus de représentants en vie que dans nos races domestiques de bêtes à cornes qui en descendent en partie. Sur le continent américain, l'élan, autrefois si nombreux dans les provinces septentrionales et occidentales des Etats-Unis, est, à l'heure qu'il est, presque anéanti à l'est du Mississipi et ailleurs aussi. Cette belle espèce tend à s'éteindre. Le cerf de la Virginie, jadis abondant dans les anciens Etats de l'Union, n'existe plus maintenant que çà et là dans les districts peu habités. Dans les nouveaux Etats et territoires de par-delà le Mississipi, on parle de la disparition rapide, non-seulement de l'élan et du cerf, mais encore des mouflons et des wapiti. Dans bien des « parcs » et vallées des montagnes Rocheuses, depuis le Nouveau-Mexique jusqu'au Montana, où, il y a peu d'années seulement, ces animaux vivaient en nombre inépuisable en apparence, la destruction est déjà un fait accompli. Cependant, le cas du bison restera sans doute un des exemples d'extermination les plus remarquables à enregistrer dans les annales de la zoologie. Au commencement du dix-huitième siècle, cet animal couvrait plus des deux tiers des contrées de l'Amérique septentrionale tempérée; il ne dépasse plus les trois territoires de Dakota, de Montana et de Wyoming, et on peut déjà prévoir le jour où il n'existera plus qu'à l'état légendaire.

Le bison, comme les autres représentants de la race bovine, est éminemment sociable: il erre toujours par troupeaux de quelques millions de têtes. Certains écrivains disent avoir vu des millions de « buffalos » à la fois; d'autres ont décrit les plaines comme littéralement couvertes par leurs rangs serrés, et cela à perte de vue. D'autres prétendent avoir rencontré des troupeaux couvrant plusieurs milles d'étendue, ou avoir voyagé pendant des jours entiers au milieu de la même bande. Il n'était pas rare jadis que des convois d'émigrants furent arrêtés pendant des heures entières par le passage d'immenses troupeaux au travers de leur route, tandis que plus tard les trains du « Kansas railway » ont souvent eu à subir la même épreuve.

Les Indiens ont pris nécessairement une large part à cette œuvre de destruction, car les tribus qui vivent à côté des troupeaux en tirent tous leur subsistance, se servent de leurs peaux pour se vêtir, ou pour meubler leurs habitations. Quoique bien moins prodigue que l'homme blanc, l'Indien se livre pourtant à des massacres inutiles, tuant généralement plus qu'il ne lui faut, plus

qu'il ne sait utiliser. Lorsque les bisons sont abondants, les Indiens ne choisissent ordinairement que les plus belles têtes, et, pendant la saison où ils les tuent pour la peau, ils ne tirent aucun parti de la viande. Catlin rapporte un incident, arrivé en 1832, près de l'embouchure de « Teton rivers », qui donne une preuve éclatante de leur imprévoyance. Une bande de cinq cents à six cents Sioux passèrent en armes la rivière, vers midi, pour attaquer un troupeau de bisons qu'ils virent sur l'autre rive, et, à la fin du jour, ils rapportèrent, au fort de la Compagnie des fourrures, quatorze cents langues fraîches, qu'ils échangèrent contre quelques gallons de whisky; quant aux peaux et à la viande, ils les avaient laissé perdre.

Mais qu'est-ce que tout cela auprès de l'œuvre de carnage des colonisateurs! Il y a environ un siècle que le chasseur blanc rencontra le bison pour la première fois, et, depuis lors, il ne s'est pas arrêté de le poursuivre; après l'avoir anéanti à l'est du Mississipi, il continuait à le poursuivre sans relâche à l'ouest, lorsque, vers 1820, le commerce des cuirs accéléra encore son œuvre. Depuis cette date, jusqu'à ces dernières années, le commerce des peaux de bison a été le principal mobile de la guerre qui leur a été faite, et, de plus, on achetait, chaque année, plus de cent mille peaux aux Indiens, qui en utilisaient un nombre à peu près égal pour leurs propres besoins.

Dans ces derniers temps, le commerce des cuirs a beaucoup décliné, autant par suite de la décroissance du nombre des bisons que par celle des Indiens eux-mêmes. A peine le chemin de fer avait-il pénétré dans l'habitat du bison, qu'un essaim de chasseurs se répandit dans la région qu'on venait d'euvrir, et, prenant la voie ferrée comme base d'opérations, ils déclarèrent aux immenses troupeaux une guerre à outrance, qui ne cessa que faute de combattants. Il est établi que, pendant la saison de 1872-73, plus de deux mille chasseurs se sont livrés à la chasse au bison le long de la voie ferrée d'Atchinson, Topeka and Santa Fé railroad, et que, dans cette seule année, ils n'ont pas fait tomber moins de deux cent cinquante mille têtes. Bientôt même il ne restera plus trace de ce carnage : comme pour faire disparaître le corps du délit, on recueille les ossements des victimes qui blanchissent au soleil sur la route pour les revendre, comme engrais, sur les marchés de l'Est. Enfin, les statistiques les plus précises accusent en moyenne une destruction de trois à quatre millions de têtes par an pour les trente à quarante dernières années.

Le bison américain, avec la forte bosse de son garrot, avec son immense crinière laineuse et frisée, ses yeux malicieux, présente un aspect effrayant, fort peu en rapport avec son caractère, qui est timide et inoffensif. Le front baissé, et l'air sournois, les vieux taureaux feront tête, avec une grande apparence de calme et de courage, à un ennemi qui s'approche; mais ils prennent la fuite dès qu'ils voient que leur attitude n'a pas fait impression sur leurs assaillants, ce n'est que lorsqu'il est blessé et serré de près que l'animal se tourne vers son adversaire; alors malheur au pauvre cheval et à l'infortuné cavalier ou piéton, encore plus dépourvu de ressources, s'ils ne peuvent éviter les coups de corne d'une de ces bêtes furieuses. Ordinairement, cependant, la rencontre d'un troupeau de bisons offre moins de dangers que celle des bestiaux domestiques à demi sauvages des plaines du Texas.

Comme la plupart des espèces bovines, le bison est lourd et inintelligent, et n'a pas cet instinct du danger qui protège si efficacement presque tous les animaux sauvages; c'est pourquoi il devient si aisément la proie de ses persécuteurs. Si le chasseur a soin d'approcher un troupeau à bon vent, il n'a aucune difficulté à le rejoindre, car la vue de l'homme et le bruit des armes à feu ne l'effarouchent pas aisément. Mais si les bisons ont eu vent de leur ennemi, fût-il même invisible et à un mille de distance, ils fuient précipitamment. Le chasseur peut donc pénétrer au milieu des rangs serrés des « buffalo » en rampant sur le sol, en tuer une dizaine avant qu'ils changent seulement de place; s'ils ne s'éloignent pas trop, il peut, en se cachant derrière les cadavres des animaux qu'il a abattus, continuer son œuvre meurtrière. Les bisons semblent rester indifférents à la mort de leurs compagnons qu'ils voient tomber autour d'eux, et un seul chasseur en abattra donc souvent quinze à trente coup sur coup, parfois soixante à quatre-vingts en un jour; en un mot, deux à trois mille par saison.

Un troupeau de bisons en marche suit aveuglément ses guides, ceux de l'arrière poussant les autres en plein danger. C'est ainsi que les Indiens font entrer des troupeaux entiers dans les enclos qu'ils préparent afin de les détruire plus facilement, ou les poussent dans des précipices, dont ceux qui sont en tête n'aperçoivent le danger que lorsqu'il est trop tard pour l'éviter, pressés qu'ils sont par le gros de la troupe. D'autres fois, en traversant des courants perfides, des bandes nombreuses s'ensablent sur des bas-fonds, ou, avec un aveuglement semblable, se jetteront au travers de la voie ferrée au-devant d'une locomotive. Les mœurs des bisons, dans leur vie paisible de chaque jour, ne diffèrent pas essentiellement de celles des bestiaux domestiques. Ils se livrent aux mêmes gambades, et dans leurs luttes, aux mêmes démonstrations bruyantes. Les taureaux se plaisent à frapper le sol du pied et à labourer la terre de leurs cornes, ce qu'ils font en s'agenouillant. Ils aiment aussi à se frotter contre tout ce qui peut leur offrir une résistance suffisante; les arbres, les buissons et même les rochers font à cet égard partie de leur nécessaire de toilette; on voit les poteaux télégraphiques, dont ils ont traversé la ligne, leur servir également de grattoirs et rester couverts de touffes de poils et de crasse. Mais leur plus grand plaisir consiste à se rouler par terre ou à se vautrer dans la fange, et quand ils se relèvent après un de ces exercices, ils ressemblent assez à un bloc de boue animé. Ils se rafraîchissent ainsi la peau, comme le font nos élégantes avec la poudre de riz, et se débarrassent des parasites qui les importunent; les moustiques et les taons n'ont plus de prise alors sur la cuirasse qui les recouvre.

Malgré ses formes massives et son apparence lourde, il faut un bon cheval pour atteindre un bison lancé à toute vitesse, et encore celui-ci peut-il mettre son fonds à une rude épreuve; si le bison fait de fréquents faux pas dans sa fuite, il semble que ce ne soit que pour se relever plus frais et plus vigoureux, comme Anthée après avoir touché la terre; talus, ravines, escarpements, irrégularités de terrain, rien ne l'arrête. Ordinairement, cependant, le bison fait preuve d'une louable sagacité dans le choix de son itinéraire, préférant les pentes faciles et les chemins les plus directs, de sorte qu'on peut être sûr que sa piste donne le chemin le plus court du point où il vient à celui où il veut aller.

Il a été parfaitement démontré que le bison peut être très bien apprivoisé, mais il n'a pas été fait encore d'essai suivi et systématique pour perpétuer soit une race pure, soit une race croisée, ni pour mettre à l'épreuve sa valeur comme bête de somme. On savait déjà, il y a un siècle, dans le Kentucky et dans la Virginie occidentale, que le « buffalo » peut être réduit à l'état de domesticité, et que, en liberté, il donne des produits avec notre bétail domestique. Avant 1750, de jeunes bisons avaient été pris par les colons, qui les élevaient avec leurs autres bestiaux; mais c'était plutôt à titre d'objets de curiosité que dans un but utilitaire. Selon Gallatin, une race croisée, dans certains comtés nord-ouest de la Virginie, se fondit graduellement dans la race domestique, et devint tout à fait commune après quatre-vingt-dix ans. D'autres auteurs encore se sont occupés de la possibilité de domestiquer le bison et d'en obtenir par le croisement une amélioration de nos bœufs de travail. Plus récemment, une sérieuse tentative de domestication du bison a été faite dans le Kentucky, par M. Robert Wickliffe, qui en éleva pendant plus de trente ans, après s'être procuré des sujets sauvages dans le haut Missouri; l'expérience réussit pleinement, mais le troupeau finit par se fondre avec la race commune. Les croisements sont plus prolifiques que la race sauvage ou que la race domestique, mais ils sont d'un rendement inférieur; par contre, ils donnent des animaux de trait beaucoup plus vigoureux. Aucune époque ne serait, du reste, plus favorable que la nôtre à la poursuite de ces tentatives : beaucoup de colons des frontières du Kansas, du Colorado et du Texas vivent, pour ainsi dire, côte à côte avec les bisons; ils sont donc à même de se procurer les jeunes sujets nécessaires à l'entreprise, avec peu de frais et sans beaucoup d'embarras, et l'expérience pourrait se faire sur place.

Si le bison est condamné à disparaître, ce ne sera pas toutefois sans avoir une part importante à l'histoire de la région qui l'a vu naître et mourir, et sans avoir contribué pour sa part aux progrès de la civilisation. Après avoir formé pendant des milliers d'années la subsistance de centaines de mille de naturels du continent, ses produits ont augmenté le comfort d'une race plus civilisée, et ont facilité l'exploitation et le développement de nos plaines immenses sans imposer à l'homme trop de sacrifices pécuniaires, ni trop de privations, ce qui n'aurait pu se faire autrement. Les excréments desséchés des animaux eux-mêmes n'ont pas été d'une moindre importance pour l'explorateur que la viande fraîche qu'il lui procurait, car la bouse du « buffalo » a pendant longtemps été le seul combustible employé sur ces grandes plaines dénudées.

La présence d'un immense troupeau d'herbivores sauvages dans n'importe quels pays est nécessairement incompatible avec l'existence simultanée de l'agriculture, aussi le bison avait-il disparu des parties les plus fertiles de nos plaines et de nos prairies, qu'aussitôt apparurent dans les mêmes endroits de vastes champs de froment et de blé : c'est là son arrêt de mort! Si, cependant, on le laisse anéantir dans telles parties de nos domaines qui, pendant bien longtemps encore, sinon toujours, seront sans utilité pratique pour l'agriculture, ce sera un fait vrai-

ment déplorable et honteux à inscrire dans les annales de l'empire américain.

P. M. (*Penn Monthly.*)

PETITES NOUVELLES

L'affaire Sarah Bernhardt est plus que jamais à l'ordre du jour. C'est pourquoi nous reproduisons la lettre suivante, dont nous partageons absolument le sentiment, lettre publiée dans la *France* d'avant-hier :

« Cher monsieur de Lapommeraye,

» Je viens de lire vos très justes réflexions sur le remplacement en toute hâte de notre grande artiste Sarah Bernhardt, non par Mlle Croizette dans l'*Aventurière*, ce qui eût paru de bonne guerre et de bonne administration, mais par Mlle Barthet, dans *Ruy-Blas*, où l'administration du Théâtre-Français n'a réussi qu'à faire voir l'immense vide que laissera Rachel ressuscitée, si celui des ministres, qui a toute autorité pour intervenir, ne s'empresse pas d'arrêter un débat judiciaire qu'il eût pu et dû prévenir.

» Avant les plaidoiries il le peut encore; après les plaidoiries, après des récriminations mutuellement blessantes, il ne le pourra plus.

» Et de ce procès, finalement, qui paiera les frais ? Ce sera le public, dont il n'aura été tenu aucun compte; ce sera le public oublié, sacrifié, car, alors même que l'artiste, comblée de dons dans lesquels l'art n'avait pas moins de part que la nature, car, alors même que l'artiste, qui a exercé sur les prodigieuses recettes du Théâtre-Français un influence décisive si considérable, serait condamnée, même par corps, aux 300,000 fr. (trois cent mille francs!) qui lui sont réclamés à titre léonin, qu'y gagnerait-il? Il n'y gagnerait rien; il y perdrait, puisque plus la somme à payer sera exorbitante, et plus, pour se libérer, l'artiste, condamnée par le tribunal, sera contrainte d'aller amasser sa rançon à l'étranger, dont elle sera devenue forcément la proie, et conséquemment de rester longtemps éloignée de France.

» Ce procès est la preuve qu'il n'y a que les artistes trop irritables qui commettent des fautes. Ne serait-ce pas une raison de plus pour se les pardonner de part et d'autre, ne fût-ce qu'en considération du public, qui a le droit d'exiger qu'on se souvienne de lui?

» Mais ces réflexions qui viennent de s'imposer à ma plume, ce ne sont pas celles que je voulais ajouter aux vôtres; je voulais seulement vous écrire de faire remarquer, à la première occasion, jusqu'à quel point a été grande l'illusion de croire que le Théâtre-Français, enrichi de 300,000 fr. plus des costumes sous scellés, remplacera Sarah Bernhardt, puisqu'il faut déjà partager ses rôles entre Mlle Bartet (*Ruy-Blas*), Mlle Dudlay (*Hernani*) et Mlle Croizette (l'*Aventurière*).

» Trois artistes pour en remplacer une seule qu'elles n'essaieront même pas de remplacer ni dans *Phèdre*, ni dans *Andromaque!*

» Et je n'ai parlé ni de *Rome vaincue*, ni de la *Fille de Roland*, ni de l'*Etrangère*.

» Réparer cette omission involontaire dans votre excellent article, ce sera justice.

» Cordialités.

» EMILE DE GIRARDIN. »

— M. Jules Claretie tire de son roman la *Maîtresse*, une comédie destinée au Vaudeville, et qui, ayant pour sujet le sort des enfants dans le cas de la séparation, portera soit le titre même du livre : la *Maîtresse*, soit celui-ci : *Affaire Vauthier contre Vauthier*.

— Les répétitions d'*Andréa*, la comédie de Sardou, continuent au Gymnase.

M. Didier Montigny compte clore avec cette œuvre sa saison théâtrale.

Mlle Alice Regnault interprétera le rôle d'Andréa, créé par Mlle Pierson, et Mlle Dinelli celui de Stella la danseuse.

M. Saint-Germain jouera le rôle de Balthazar, et M. Landrol reprendra son rôle du baron de Kaulbein.

— Deux pièces autographes d'un mérite hors ligne doivent être vendues, la semaine prochaine, à l'hôtel Drouot, à l'issue d'une vente de bibliothèque.

Ces deux pièces ne sont autres que des manuscrits de Lamartine.

Et quels manuscrits!

Ceux de *Jocelyn* et des *Harmonies poétiques*, deux des principaux ouvrages du grand poète.

Il serait trop long de raconter ici par quelle suite d'événements ces autographes, précieux à tant de titres, vont être vendus aux enchères. Mais, leur authenticité étant établie, il sera curieux de voir à quel taux elles peuvent être estimées par les amateurs.

— C'est au public, et en ces termes, que Bouffé dédie : *Mes Souvenirs*, mémoires de 1800 à 1880.

Au Public

« Pendant ma longue carrière d'artiste, tu m'as
» entouré constamment de ta précieuse sympa-
» thie; permets que je t'en témoigne aujourd'hui
» ma vive gratitude en te dédiant ce livre, qui
» raconte simplement ma vie et fixe le souvenir
» des jours heureux que je te dois.

» BOUFFÉ. »

Le livre contient plusieurs portraits à l'eau forte du célèbre comédien et il est précédé d'une préface de M. Legouvé.

— Le jugement du concours du deuxième degré ouvert par la ville de Paris pour l'érection, sur la place du Château-d'Eau, d'une statue colossale de la République, a été rendu aujourd'hui à midi.

On se rappelle qu'au mois d'octobre de l'année dernière, le jury, présidé par M. Hérold, a procédé au premier classement des esquisses et que trois concurrents : MM. Gautherin, Morice et Soitoux avaient été désignés pour prendre part à l'épreuve définitive.

La lutte était donc circonscrite entre ces trois artistes, dont les modèles, exécutés au tiers de la grandeur réelle (2 mètres 33 cent.), devaient être exposés dans le grand vestibule de l'Ecole des beaux-arts, quai Malaquais; mais l'un des concurrents, M. Soitoux, étant malade, n'a pu présenter son modèle dans les délais voulus. Le jury n'a donc eu à examiner que les œuvres de MM. Morice et Gautherin, et c'est le premier qui a obtenu le prix. Il recevra, au terme du programme, 25,000 francs pour l'exécution de la statue, qui sera coulée en bronze aux frais de la Ville. Chacune des figures du piédestal sera payée 6,000 francs.

La statue exécutée par M. Morice est représentée debout; la main gauche s'appuie sur un bouclier, et la main droite, élevée au-dessus de la tête, tient une branche d'olivier.

L'inscription suivante est gravée sur le piédestal :

A
la Gloire
de la République Française
Paris
MDCCCLXXIX
Vote
du
Conseil Municipal
XVIII Mars

La nouvelle statue de la République sera érigée sur la place qu'occupe en ce moment la fontaine des Lions; celle-ci sera reconstruite sur une autre place de Paris.

— C'est également dans le courant du mois de mai que sera prononcé le jugement définitif du concours ouvert pour le monument de la « Défense de Paris », à Courbevoie.

Les trois artistes primés au concours du premier degré, MM. Barrias, Lequien et Mathurin Moreau, ayant obtenu un sursis du conseil municipal, devront déposer leurs modèles le 28 mai, et le verdict du jury sera rendu le 31 du même mois.

— Aucune époque n'est encore fixée pour les nouveaux concours, en vue de l'érection des statues d'Etienne Marcel et de Voltaire. Le conseil municipal est depuis longtemps saisi de la question et n'a pas encore arrêté définitivement le programme.

— Samedi a eu lieu, au Conservatoire, une intéressante séance d'exercices. L'orchestre, composé, comme les chœurs, exclusivement d'élèves, a fait vermeille, sous la direction de M. Deldevez. Il a surtout joué avec un entrain peu ordinaire l'ouverture de *Zampa*.

Les chœurs ont fait beaucoup d'honneur à M. Jules Cohen.

Parmi les solistes, il faut citer M. Lamarche, qui pourra devenir un bon ténor d'opéra-comique, quand il conduira un peu mieux une voix bien timbrée; M. Picaluga, un baryton qui chante avec goût et méthode, et qui n'a besoin que d'un peu de force; M. Fontaine, qui a le malheur d'être par trop froid; Mlle Griswold, qu'il faut attendre à une autre épreuve, la peur qui l'étranglait ne nous ayant pas permis de la juger, et Mlle Hall, qui a besoin d'assouplir un organe assez généreux.

On a fait un grand succès bien mérité à M. Rivarde, un tout jeune violoniste qui joue déjà comme un maître, et à sa camarade, Mlle Vacher-Gras, une pianiste qui s'est largement associée à son triomphe.

— Dans le prochain spectacle du théâtre des Variétés, on jouera un acte inédit du caricaturiste Cham.

Le *Commodore*, tel est le titre de cette bouffonnerie que M. William Busnach, le collaborateur de Cham, a lue hier aux artistes des Variétés.

En voici la distribution :

Baudruchart, MM. Christian; Arthur, Baron; Biberon, Léonce; Médarine, Mlles Leriche; Clarisse; M. Baretti.

— Les principaux rôles de *Michel Strogoff*, seront joués, au Châtelet, par

MM.	Marais,	Michel Strogoff.
	Pujol,	Ivan.
	Cooper,	Le reporter français.
Mmes	Marie Laurent,	Marfa.
	Hélène Petit,	Anna.

Il y aura un grand ballet : la *Fête chez les Tartares*, et peut être un divertissement à la foire de Nijni-Novgorod.

Chéret peint les décors les plus importants. Son lac de naphte est, dit-on, d'un surprenant effet.

La pièce doit finir sur l'entrée de l'armée russe à Irkoustk.

Massenet aurait accepté d'écrire plusieurs morceaux de musique.

— MM. Gaston Marot et Edouard Philippe viennent de terminer un vaudeville en trois actes. Titre : *le Monsieur de l'Orchestre.*

L'*Hygiène pour tous*, revue de littérature médicale, paraît tous les huit jours. Rédacteur en chef : Dr Félix Brémond. Paris, 5 fr.; départements, 6 fr.; étranger, 8 fr. par an. — Bureaux, 20, passage Saulnier.

Rabelais-Médecin. — Au moment où la ville de Tours va élever une statue à l'auteur de « Gargantua » et de « Pantagruel, » il n'est pas hors de propos de rappeler que Rabelais, qui fut le plus grand satirique de France, appartenait à la famille médicale. Dans son roman immortel où la libre-pensée naît, la médecine se montre à chaque page ; ce côté spécial de la physionomie du grand railleur a été étudié minutieusement par un savant doublé d'un érudit, le docteur Félix Brémond. Nous recommandons la lecture de son travail qu'édite la librairie Pairault, 55, rue Lafayette.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau Journal de Voyages.* — Sommaire de la 1008e livraison (1er mai 1880). — Le Laos et les populations sauvages de l'Indo-Chine, par M. le docteur Harmand. — 1877. — Texte et dessins inédits. — Onze dessins de Eugène Burnand, avec une carte.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

—

Dimanche prochain, 9 mai 1880, *Grandes Eaux à Saint-Cloud*, à l'occasion de la fête du printemps.

Billets d'aller et retour.

Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

PARIS-MURCIE

Un grand nombre de personnes ayant manifesté le désir de conserver le numéro unique de *Paris-Murcie*, publié au profit des pauvres de France et des inondés d'Espagne et dont le succès vient d'être si éclatant, M. Pitrat a eu l'heureuse idée de faire exécuter, chez M. A. Lenègre, 35, rue Bonaparte, d'élégantes couvertures qui sont en vente depuis les prix les plus modestes jusqu'aux plus élevés chez tous les libraires.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE
Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Dugnéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Carou. — Céline Montaland. — Caponl. — Favart. — Zucchini — Victoria Lafontaine. Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hissou. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Maudnit. — Frédér. Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernest Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvell — Sardou — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valère — Rouvière — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyé. — Danbray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorien Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montronge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Paulin Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johan Strauss. — Mme Macé Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Olivier Métra. — Héléna Sanz. — Pandolfini. — Stéphanne. — Jeanne Samary. — Manoury — Hyacinthe-Derval. — Menn. — Teresina Singer. — Massini. — Erminia Borghi Mamo.

5me ANNÉE

Massenet. — George Sand. — Edmond About. — Cécile Ritter. — Legouvé. — Mlle Dudlay. — Lhérie. — Marie Martin — Théodore Barrière. — Mlle Sablairolles. — Emile de Girardin. — Juliette Girard. — Verguet. — Mlle Gélabert. — Milher — Jane Essler. — Marais. — Aline Duval. — Georges Richard. — Marie-Thérèse Fechter. — Engel. — Berthe-Stuart — Raudoux. — Noémi Marcus. — Grivot. — Jane Hading. — Aurélien Scholl. — Hélène Chevrier. — Morlet. — Litta. — Salvini. — Escoffier. — Victoria Cassothy. — Emile Richebourg. — Jean-Paul Lauran. — Léon Bonnat. — Mlle Salla. — Carolus Duran. — Erckmann-Chatrian. — Hélène Monnier. — Julia Darcourt. — Alphonse Daudet. — Daubigny. — Emile Zola. — Mlle Richard. — Jules Lefebvre. — Alexandre Cabanel. — Bilbaut-Vauchelet. — Emile Lévy. — Henri Gervex.

6me ANNÉE

Jules Breton. — Antoine Vollon. — Sellier. — De Marcère — Cécile Daubray. — Antonine. — Cécile Mézeray. — Paul Saunière. — Emilie Ambre. — Léon Bienvenu. — Délia Lenormand — Adèle Isaac. — Edith Ploux. — Talazac. — Julia Reine. — Emile Augier. — Jules Simon. — Mlle Luco. — Mary-Albert — Fugère. — Daltona. Krantz — Alice Lody. — Lucie Davray — Mlle Kalb. — Berthe Deligny. — Simon Max. — Marie Tayau. — Meudès. Luco — Anne Morel. — Emmanuel Gonzalès. — Marie Héritier. — Mily-Meyer. — Mlle Lesage. — Edouard Pailleron. — Beaumaine. — Eugène Bataille. — Humberta. — Jules Grévy. — Righetti. — Martel. — Rose Méryss. — Gambetta. — Amélie Sbolgi. — Montbars. — Océana — Ernest Renan. — Emma Thursby. — Fusier. — Gabrielle Moisset.

7me ANNÉE

Gil-Naza. — Lina-Munte. — Delessart. — Jeanne Nadaud. — Taskin. — Madame Jullien. — Berthe Legrand. — Thirou. — Marius Roux. — Angeline Faton. — Littré. — Ferdinand de Lesseps. — Rosita Mauri — Eugène Lorrain. — Emma Fleury. — Jules Sandeau. — Marie Hamman. — Auguste Maquet. — Noémie Vernon. — Camille Doucet. — Geneviève Dupuis. — Arsène Houssaye — Jane May. — Barré. — Provost-Ponsin. — Ferdinand Fabre. — Jouassain. Mme Edmond Adam. — Charles Lepère. — Julie Bennati. — Alice Marot. — Mlle Carol. — Mlle Lecomte. — Eugène Spuller. — Amélie Rey — Camille Flammarion — Louis Blanc. — Jules Favre. — Lola Gomez. — Gustave Droz. — Crémieux. — Maurel. — Lucie Dupus. — Mlle Raymonde — Eugène Labiche. — Marie Jullien. — Marie Vachot. — Alexandre. — Louise Thuillier. — Mlle Janvier. — Louis Lauwers. — Mlle Dalbret.

Chaque numéro est vendu séparément. Les numéros de la première année, de 1 à 52, 40 cent. tous les suivants, 35 centimes.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit:

Paris.	*un an.*	14 *fr.*
Départements..............	—	16 *fr.*
Etranger....................	—	20 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

25, Passage Verdeau. 25, Paris

(Affranchir).



L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT

Paris.— Imprimerie P. DUBREUIL, rue des Martyrs, 18 et 18 bis

